Nouvelle histoire des voyages et des découvertes géographiques... par Richard Cortambert,...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Cortambert, Richard (1836-1884). Nouvelle histoire des voyages et des découvertes géographiques... par Richard Cortambert,.... [s.d.].

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

NOUVELLE HISTOIRE

DES

VOYAGES

L'AMÉRIQUE — LE POLE NORD

4° G
272

RICHARD CORTAMBERT

DÉPOT LÉGAL
Seine-et-Oise
Nº 859
4

NOUVELLE HISTOIRE

DES

VOYAGES

ET DES

GRANDES DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES

DANS TOUS LES TEMPS ET DANS TOUS LES PAYS

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R. F.
IMPRIMÉS

PAR

RICHARD CORTAMBERT

BIBLIOTHÉCAIRE HONORAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
SECRÉTAIRE HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE, MEMBRE HONORAIRE ET CORRESPONDANT
DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE DE LISBONNE, ANVERS, GENÈVE, MARSEILLE, MONTPELLIER, ROUEN, NANCY, ETC.
AUTEUR D'UN GRAND NOMBRE D'OUVRAGES SUR LES VOYAGES ET LA GÉOGRAPHIE

L'AMÉRIQUE — LE POLE NORD

VOLUME ILLUSTRÉ DE BELLES ET NOMBREUSES GRAVURES.

D'APRÈS LES DESSINS DE SAHIB

PARIS

LIBRAIRIE ILLUSTRÉE
7, RUE DU CROISSANT

MARPON & FLAMMARION
RUE RACINE, 26

Droits de propriété et de traduction réservés.

NOUVELLE HISTOIRE

DES VOYAGES

ET

DES GRANDES DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES

AMÉRIQUE

LE NOUVEAU-MONDE — CHRISTOPHE COLOMB

CHAPITRE PREMIER

Nous commençons par l'Amérique notre *Nouvelle Histoire des voyages*, parce que la découverte du Nouveau-Monde est le fait le plus saillant, le plus prodigieux des annales de l'humanité. Cette éclosion soudaine d'un continent si vaste et si beau a changé de fond en comble l'économie commerciale du globe et entraîné le plus extraordinaire mouvement de population.

C'est sous l'inspiration de cet immense événement que nous aimons à ouvrir notre récit; c'est sous les auspices du grand nom de Colomb que nous nous mettons à l'œuvre pour raconter les conquêtes des voyageurs.

Il est juste pourtant de le reconnaître, la véritable histoire de l'Amérique remonte infiniment plus loin que Christophe Colomb. Cinq siècles avant la mémorable date de 1492, les Scandinaves, poussés par un insatiable désir d'envahissement et de pillage, se répandirent dans les régions du Nord et virent l'extrémité septentrionale du Nouveau-Monde.

Rois de la mer, ils gouvernaient leurs vaisseaux comme un bon

cavalier manie son cheval[1]. Ils glissaient sur la vague, fiers de la combattre et d'en triompher aux heures de tempête. Parfois, les terribles orages du Nord dispersaient, brisaient les frêles navires ; on les remplaçait aussitôt et l'on disait adieu, insoucieusement, aux rives scandinaves pour s'élancer dans l'inconnu.

Il n'est pas douteux que, vers l'an 1000, des Norvégiens, établis en Islande, explorèrent et colonisèrent plusieurs points du continent du Nouveau-Monde, qu'ils découvrirent le Groenland, puis le Vinland (correspondant au nord des États-Unis), mais il paraît également certain qu'avant même leur apparition dans ces parages, des Scoto-Irlandais, sous l'influence des mêmes instincts de migration et de conquête, s'y étaient déjà établis en maîtres et en chrétiens[2].

A leur arrivée, en l'an 1000, les Norvégiens trouvèrent, en effet, dans la Nouvelle-Écosse et dans les contrées voisines, des traces irrécusables de christianisme. Nous saurons peut-être un jour quelles étaient les mœurs de ces hommes d'audace qui furent les précurseurs des Scandinaves ; quoi qu'il en soit, le témoignage de leur présence semble s'être perpétué tout naturellement dans la dénomination de Grande-Irlande, pays que nous pouvons assimiler au Nouveau-Brunswick.

Ainsi, depuis très longtemps, la vieille Europe envoyait des essaims de ses enfants dans les régions du Nord, sans se douter que ces terres presque hyperboréennes pussent s'étendre jusque dans les parages les plus chauds.

Déjà, on le voit, la force expansive, dominatrice, de la race blanche s'affirmait, pour ainsi dire, dans l'ombre, sans bruit, au milieu même du tumulte du moyen âge.

Nous n'avons voulu qu'esquisser à larges traits ces migrations auxquelles nous réservons des chapitres spéciaux et détaillés dans l'*Histoire des voyages arctiques*. On ne lira certainement pas sans intérêt les légendes que nous ont livrées les Sagas sur les aventures de ces Scandinaves hardis, les premiers conquérants du Nouveau-Monde, avec les Scoto-Irlandais.

La gloire de Colomb n'en est nullement déflorée ; malgré tout son génie, il ne soupçonnait aucune relation possible entre le Groenland, le Vinland et les contrées qu'il se proposait de découvrir. Son but était déterminé : il voulait toucher le Cipangu (Japon) ; il commit donc ainsi

1. Augustin Thierry.
2. M. Beauvois.

une double erreur, en ne songeant pas à la prolongation possible des contrées du Nord et en croyant avoir atteint les parages asiatiques[1].

C'est presque en tâtonnant, en joignant un tronçon de plus au voyage de leurs prédécesseurs, que les anciens étaient parvenus à connaître une vaste portion du vieux continent. L'entreprise de Colomb s'offre d'une façon toute différente. On dirait, en vérité, que, grâce à lui, un monde nouveau sort du sein des mers.

Ajoutons que l'illustre Italien nous apparaît comme une des figures les plus lumineuses de l'histoire.

Les véritables, les seuls grands hommes sont ceux qui ont pour but le bien et qui y arrivent par la route droite et le front haut.

L'humanité commence à discerner ses vrais bienfaiteurs. Elle a déjà fait justice de bon nombre de héros sanguinaires et néfastes que l'ignorance et la sottise plaçaient en pleine lumière. Nous devons juger les hommes d'après leur grandeur d'âme et d'après le but élevé qu'ils poursuivent. A ce titre, Colomb méritait la place d'honneur dans cette galerie.

On n'a que des renseignements assez confus sur la véritable date de la naissance de Christophe Colomb et sur la localité qui l'a vu naître. Les uns indiquent la date de 1436, d'autres celle de 1446, d'autres encore l'année 1456[2]. Tantôt c'est le village de Cogoletto qui a eu l'honneur d'une telle naissance ; tantôt c'est Nervi, également près de Gênes. L'érudition s'est donc donné libre carrière dans un champ demeuré vague. Qu'importent toutes ces puériles recherches ! La grande date de la vie de Colomb est et restera 1492 ; et, sa véritable patrie, le pays qu'il a révélé : le Nouveau-Monde.

En général, on s'accorde à désigner le village de Cogoletto comme son lieu natal ; Colomb y aurait vu le jour en 1436[3]. Suivant toutes probabilités, son père, par suite de revers de fortune, s'était fait cardeur et habitait depuis longtemps la ville de Gênes. Il avait quatre enfants, dont Christophe était l'aîné.

Les remarquables dispositions du futur navigateur le firent envoyer

1. On a dit avec raison que Colomb, en prenant le Nouveau-Monde pour l'Inde, eut pour complices de son erreur les plus grandes lumières de l'antiquité et du moyen âge.

2. Les chiffres suivants démontreront les divergences d'opinion : 1436 (Navarrette) ; — 1441 (Père Charlevoix) ; — 1449 (Willard) ; — 1456 (Oscar Peschel) ; — 1436 (Humboldt, Roselly de Lorgues, abbé Cadoret, etc.) ; — 1446 (d'Avezac). Voir *l'Année véritable de la naissance de Christophe Colomb*, par M. d'Avezac, 1873.

3. M. l'abbé Casanova prétend qu'il est né en Corse, à Calvi, mais nous ne voyons rien de concluant dans son argumentation. Nous persistons donc à le croire *ligurien*, c'est-à-dire de Gênes ou des environs, comme il l'a souvent répété lui-même.

à l'Université de Pavie ; mais les faibles ressources dont disposait sa famille l'obligèrent sans doute à un retour hâtif ; il paraît présumable qu'il se mit, pendant plusieurs mois, à travailler lui-même au milieu des cardeurs[1]. Ce fait l'honore certainement plus qu'il ne l'abaisse.

Quelques historiens, ne se doutant pas que d'humbles commencements, loin de rapetisser un homme, le grandissent aux yeux de la postérité, ont recherché avec soin la généalogie de Colomb. Il paraît, en effet, prouvé que l'illustre Génois descendait d'une noble famille de Plaisance. « Je ne suis pas, aurait-il dit lui-même, le premier amiral de ma famille. Qu'on me donne le nom qu'on voudra ! David a gardé les brebis, et je suis le serviteur du même Dieu qui l'a placé sur le trône ! »

Colomb n'eut qu'un seul défaut, celui de l'orgueil. Le sentiment religieux parvenait difficilement à briser cet esprit fier de sa haute valeur. Il eut la faiblesse de transformer son nom, afin de le dépouiller de son caractère plébéien. — Ainsi il commença par le latiniser — il en fit *Colombus*. En Espagne, il devint *Christoval Colon*. Il aimait ainsi à se créer une origine latine : *Colonus*.

Entraîné par son ardente passion pour les voyages, par un penchant irrésistible pour la mer, il naviguait déjà à l'âge de quatorze ans. On ne sait pas au juste toutes les contrées qu'il visita. En 1477, il fit partie d'une expédition aux mers du Nord. Peut-être a-t-il même touché les rivages du Groenland, sans se douter qu'il pût y avoir une relation quelconque entre les terres perdues dans les glaces et le monde féerique qu'il entrevoyait dans ses rêves d'homme de génie.

Il devint un des plus habiles, un des plus savants marins de son temps. Esprit toujours en éveil, il consignait toutes les découvertes, tous les faits scientifiques. Il aimait à s'entretenir avec les cosmographes le plus en renom, à profiter de leurs connaissances, à réfuter leurs erreurs.

Vers l'âge de trente ans, probablement en 1470, il arrive à Lisbonne. Ce qu'il vient faire dans la capitale du Portugal, on le devine. Il aspire déjà à mettre à exécution de grands projets et pense que le premier peuple navigateur de l'époque pourra partager ses vues. Mais que d'immenses difficultés se présentent devant lui !

En attendant la réalisation de ses rêves, son existence est des plus précaires. Le pauvre grand homme dresse des cartes, construit des

1. Il est assez curieux de se souvenir, à ce propos, que le plus grand des voyageurs modernes, Livingstone, a été tisserand.

CHRISTOPHE COLOMB

globes et subvient laborieusement aux besoins de son modeste ménage. Il s'était marié à la fille de Pedro Perestrello, Dona Philippe, qu'il avait remarquée à l'église. Perestrello, pilote distingué, mais sans fortune, ne lui donna guère pour tout bien que des cartes et des papiers qui complétèrent, il est vrai, utilement les notes que Colomb avait réunies. Des années durent ainsi s'écouler, le lendemain détruisant les espérances de la veille.

Colomb était convaincu de la sphéricité de la Terre, ce qui, du reste, ne faisait aucun doute dans l'esprit des savants du xv^e^ siècle. Il n'ajoutait pas la moindre foi aux contes qui circulaient sur l'Atlantide, sur la terre de Saint-Brandon, sur Antilia, et sur d'autres mondes de pure imagination, — mais il était pénétré de cette pensée bien simple qu'en poussant toujours vers l'ouest, on finirait par atteindre l'Asie. Il le disait lui-même: « Je veux chercher l'Orient par l'Occident. » Sa grande préoçcupation était de retrouver la portion la plus orientale de l'Asie, le *Cipangu* (Japon) de Marco Polo. Cette pensée fut tellement prononcée chez lui qu'elle l'entraîna plus tard à de singulières méprises, et, fait étrange, jusqu'à sa mort, le révélateur du Nouveau-Monde ne crut avoir découvert que des îles voisines de l'Asie. Il ne soupçonna nullement la présence du plus vaste des océans, le Pacifique.

Un des maîtres du temps exerça certainement par son autorité une influence considérable sur Colomb; c'est Toscanelli, illustre savant de Florence. Paul Toscanelli lui envoya à Lisbonne une carte faite en partie sur les documents de Ptolémée et en partie d'après la description de Marco Polo.

Le monde entier, tel qu'il était connu ou soupçonné à cette époque, y figurait. « J'ai indiqué de ma main, disait le célèbre Florentin, les îles et les lieux qui sont situés sur la route, et où l'on pourra s'arrêter, s'il arrivait qu'à cause des vents contraires ou de quelque autre accident, il fallût chercher un asile. Vous ne serez pas surpris que je nomme ici le Couchant le pays des Épiceries, appelé généralement parmi nous le Levant; car ceux qui continueront de naviguer à l'ouest trouveront vers l'occident ces mêmes lieux que ceux qui vont par terre dans la direction de l'est trouvent au levant[1]. »

Le cardinal d'Ailly, Martin Behaim, Toscanelli commettaient tous la

1. Ce très précieux document, qui a sans doute servi de guide à Colomb dans son premier voyage, est sinon perdu, du moins égaré. — Le globe de Martin Behaim, fait à la même époque et dont nous avons un fac-similé à la Bibliothèque nationale, doit, au reste, avoir plus d'un point de commun avec le travail de Toscanelli.

même erreur ; ils croyaient à une étendue océanique relativement restreinte entre l'Europe et les régions les plus orientales de l'Asie. Heureuse erreur! a-t-on dit avec raison, car si Colomb avait su que cet intervalle, qu'il supposait de 1,100 lieues, en comptait 3,000, il paraît assez probable qu'il n'eût jamais osé entreprendre un pareil voyage.

En attendant la réalisation de ses souhaits, il réunissait un assez grand nombre d'indices sur ce monde inconnu que son génie lui révélait: un pilote au service du roi de Portugal lui rapporta qu'après une navigation de 400 lieues à l'ouest du cap Saint-Vincent, il avait trouvé une pièce de bois sculptée qui évidemment n'avait pas été travaillée avec un instrument en fer. On parlait également de roseaux d'une immense grandeur, de troncs de pin d'une espèce nouvelle poussés par les vents d'ouest et jetés en épaves sur le littoral de l'Afrique ou sur les côtes de l'Europe. On avait même trouvé, sur les rives d'une des Açores, des cadavres d'hommes dont les traits différaient essentiellement de ceux des Africains et des Européens.

Tous ces indices flottants à la suite des tempêtes sur l'Océan, et je ne sais quel instinct vague qui précède toujours les réalités comme l'ombre précède le corps quand on a le soleil derrière soi, annonçaient au vulgaire des merveilles, attestaient à Colomb des terres existant au delà des plages écrites par la main des géographes sur les mappemondes. Colomb soumet d'abord ses plans au gouvernement de son pays. Ses propositions sont rejetées avec mépris. Il s'adresse au roi de Portugal, qui charge une commission d'examiner ses projets. Par une indigne fourberie, on profite des renseignements que le grand homme a livrés sans défiance, l'on envoie secrètement un pilote chercher des terres à l'ouest. Mais ce marin manquait d'habileté; il n'était pas surtout animé par cette foi immense qui a été la vraie cause du triomphe de Colomb. Il erra longtemps à l'aventure et revint sans avoir fait la moindre découverte. A son retour, il crut se justifier en traitant l'Italien de visionnaire. Outré d'une pareille manière d'agir, Colomb résolut de dire un éternel adieu au Portugal. Il part, en effet, de Lisbonne à la fin de l'année 1484, pour gagner le port de Palos. Il emmène avec lui son fils Diego. Sa pauvreté était extrême. Le désordre s'était mis dans ses affaires. Ce fut même en cachette qu'il abandonna Lisbonne, car il courait grand risque d'être arrêté pour dettes.

A une demi-lieue de Palos, il y avait un ancien couvent de moines franciscains, dédié à Santa Maria de Rabida. Colomb s'y arrête; il

demande au portier un peu de pain et d'eau pour son fils. Tandis qu'il recevait ce modique secours, le prieur du couvent, le moine Juan Perez de Marchena, passant par hasard, fut frappé du maintien de l'inconnu, et remarquant à son air et à son accent qu'il était étranger, entra en conversation avec lui et apprit bientôt les particularités de son histoire. Le prieur était un homme très instruit. Il prit un vif intérêt à la conversation de Colomb et fut surpris de la grandeur de ses vues C'était un incident remarquable, dans la vie monotone du moine cloîtré, que la rencontre d'un homme si extraordinaire, méditant une entreprise gigantesque, et qui venait demander du pain et de l'eau à la porte de son couvent[1].

Juan Perez se sentit prédestiné par le ciel à devenir, du fond de sa solitude, l'introducteur de Colomb dans la faveur d'Isabelle, l'apôtre de son grand dessein dans le monde. Ce qu'il aima dans Colomb, ce ne fut pas seulement son dessein; ce fut lui-même; ce fut la beauté, le caractère, le courage, la modestie, la gravité, l'éloquence, la piété, la vertu, la douceur, la grâce, la patience, l'infortune noblement portée, révélant dans cet étranger une de ces natures marquées, par mille perfections, de ce sceau divin qui défend d'oublier et qui force à admirer un homme unique. Après le premier entretien, le moine ne donna pas seulement sa conviction à son hôte, il lui donna son cœur, et, chose plus rare, il ne le lui retira jamais. Colomb eut un ami [2].

C'est en effet du monastère de la Rabida que la pensée de Colomb, prenant des ailes, parvint ensuite jusqu'au trône d'Espagne. Dans la douloureuse histoire de ce grand homme, trois noms doivent être inscrits, pour ainsi dire, en lettres d'or : celui de Toscanelli, — celui de l'humble couvent de Santa Maria, — et celui de la reine Isabelle.

On assure que des demandes furent faites inutilement à Londres par Colomb; — cette démarche dut précéder l'entrée au monastère de la Rabida [3].

Juan Perez remit à son nouvel ami des lettres de recommandation pour Fernando de Talavera, confesseur de la reine, lui fournit une mule, un guide et l'équipage indispensable à tout homme qui se présente à la cour.

Ce fut l'âme remplie du plus doux espoir qu'il s'achemina vers Cordoue, où se trouvaient alors le roi Ferdinand et la reine Isabelle. La plus

1. Lamartine. *Christophe Colomb.*
2. Washington Irving.
3. Colomb s'adressa également, mais plus tard, au gouvernement français.

amère déception l'y attendait. Il ne parvint même pas à obtenir une audience ! Les courtisans souriaient à la vue de cet homme de si triste apparence qui osait parler de la conquête d'un monde ! Son humble costume formait un contraste monstrueux avec la magnificence de ses vues. Là, comme ailleurs, on le traita de visionnaire. Il ne fut pas repoussé, mais les années s'écoulaient sans amener le moindre changement dans les décisions de la cour. Ce qui le sauva, ce fut son merveilleux fonds d'enthousiasme dont la flamme ne s'éteignit jamais. En même temps, la noblesse de ses manières, le sentiment de conviction qui respirait dans tous ses discours, lui attachaient graduellement des amis [1]. Il fut assez heureux pour gagner les faveurs du célèbre Pedro Gonzalès de Mendoza, archevêque de Tolède, grand cardinal et que l'on désignait parfois plaisamment sous le nom de troisième roi d'Espagne.

L'archevêque de Tolède, dit Lamartine, d'abord effrayé des nouveautés géographiques qu'on lui exposait et qui semblaient, à tort, contredire les notions sur le mécanisme céleste contenues dans la Bible, fut bientôt rassuré par la piété sincère et supérieure de Colomb... Séduit par le système, charmé par l'homme, il obtint une audience de ses souverains pour son protégé. Après deux années d'attente, Colomb parut à cette audience avec la modestie d'un homme étranger, mais avec la confiance d'un tributaire qui apporte à ses maîtres plus qu'ils ne peuvent lui donner. « En pensant à ce que j'étais, écrivit-il lui-même plus tard, j'étais confondu d'humilité ; mais en songeant à ce que j'apportais, je me sentais l'égal des couronnes ; je n'étais pas moi, j'étais l'instrument de Dieu, choisi et marqué pour accomplir un grand dessein. »

Les princes l'écoutèrent froidement et renvoyèrent l'étude de ses projets à une assemblée de prétendus savants qui tinrent leurs séances à Salamanque. Est-il utile de dire qu'en face de la science officielle, le projet était condamné d'avance ? On repoussa Colomb !

Découragé, mais non abattu, il se préparait à quitter l'Espagne, lorsque, par l'influence d'un de ses amis qui jouissait d'un assez grand crédit à la cour, la protection de la reine lui fut assurée. Les négociations reprises n'eurent d'abord, comme les premières, aucun résultat. Cependant, cette fois, on voulut bien ne pas le traiter de visionnaire ; on rendit justice à la hauteur de ses vues.

Il renonça donc à la pensée de regagner l'Italie ; d'ailleurs, l'Espagne était devenue pour lui une seconde patrie ; une grande intimité s'était établie entre lui et Dona Béatrix Enriquez de Cordova, dont il eut un

1. Washington Irving.

fils, Fernando, qui devint vice-roi des Indes et écrivit la vie de son père.

Après bien des pourparlers, bien des espérances déçues, Colomb eut enfin, en 1492, l'immense bonheur d'obtenir une audience de la reine, au camp de Santa-Fé, près de Grenade. Le dernier rempart des Musulmans venait de tomber au pouvoir de Ferdinand et d'Isabelle. L'allégresse était générale. Des fêtes, des processions proclamaient ce triomphe. Celui qui allait, quelques mois plus tard, donner le quart du monde à l'Espagne, suivait humblement la cour, obscur, oublié, méconnu!

Les Maures chassés de la péninsule, les souverains pouvaient enfin plus librement s'occuper d'une autre entreprise. Des commissaires spéciaux furent nommés; parmi eux se trouvait Fernando de Talavera, récemment appelé à l'archevêché de Grenade, esprit défiant qui considérait le pauvre grand homme à l'égal d'un adroit mendiant, d'un ambitieux de bas étage. Il lui fut immédiatement hostile. De son côté, Colomb était si fortement pénétré de l'importance de son œuvre qu'il ne voulait accepter que des conditions vraiment royales. Fernando de Talavera trouva là un prétexte facile pour lui nuire dans l'esprit de la reine. De nouvelles propositions furent faites à Colomb, qui les rejeta comme indignes de la grandeur de son œuvre. Il semble, en vérité, qu'une puissance mystérieuse lui montrait déjà les richesses immenses qu'il allait laisser à l'Espagne! Il fut donc inflexible[1]. Par cette rupture, qui témoigne assez de la hauteur de son caractère, il jetait au vent tout cet échafaudage si difficilement élevé et qui lui avait permis d'entrer en négociations avec la cour. Il résolut, en effet, d'abandonner l'Espagne pour toujours. Il prit congé de ses amis, monta sur sa mule et partit de Santa-Fé au commencement de février 1492. Ses amis, incrédules peut-être de la veille, subjugués enfin par la noble ténacité du maître, furent pénétrés de douleur. L'un d'eux parvint à obtenir une audience immédiate de la reine et, son amitié pour Colomb animant sa parole, il ébranla Isabelle, qui, pour ainsi dire, éclairée par quelque rayon venu d'en haut, s'enflamma aussi pour l'entreprise.

Le roi, sans qu'il se l'avouât probablement à lui-même, redoutant la supériorité du génie, hésitait et alléguait la pauvreté du trésor. La marquise de Maya, confidente de la reine, s'était également passionnée pour

1. Le docteur Hœfer dit avec raison à ce propos que les grands génies, comme les autres mortels, tiennent avant tout de l'homme et de leur époque. Colomb, suivant lui, ne fut pas inspiré par la gloire de servir l'humanité; il n'eut jamais pareille ambition. Il voulut d'abord des conditions royales, voilà de l'homme; il partit ensuite avec la pensée de porter la foi catholique dans tous les pays qu'il découvrirait, voilà de l'époque.

l'œuvre; elle stimulait de tout son enthousiasme la reine, qui, tout à coup, dans un élan de vrai patriotisme, s'écria : « Eh bien, je me chargerai seule de l'entreprise, pour ma couronne personnelle de Castille! Je mettrai mes bijoux et mes diamants en gage pour subvenir aux frais de l'armement. »

Un courrier fut envoyé en toute diligence pour rappeler Colomb; il se trouvait déjà à deux lieues de Grenade. Sa résolution de rompre définitivement avec la cour et ses humiliantes tergiversations était si bien prise, qu'il hésitait à rebrousser chemin. Pourtant, lorsqu'on lui eut dit : « La reine partage enfin votre enthousiasme pour votre œuvre! » une immense satisfaction pénétra sa grande âme; il vit, tout à coup, se déchirer le voile épais qui, depuis un quart de siècle, lui barrait le passage.

Le 19 avril 1492, les articles de la convention furent définitivement signés. Colomb reçut le titre héréditaire d'amiral et de vice-roi dans toutes les mers, îles et terres qu'il découvrirait. Le mois suivant, il se rendit à Palos, où devait avoir lieu l'armement; mais, nouvel obstacle, personne ne veut lui confier des vaisseaux. Néanmoins, à la fin, un riche marin, Martin Alonzo Pinzon, lui offre généreusement de prendre une part active, personnelle, à l'expédition.

Dans les premiers jours du mois d'août, trois bâtiments furent prêts à prendre la mer. Colomb arbora son pavillon sur la *Santa-Maria;* Martin Alonzo Pinzon commanda la *Pinta*, et l'un de ses frères, Vincent Pinzon, prit la direction de la *Nina*.

Avant de suivre plus loin la vie de Colomb, qu'un rapide portrait mette nos lecteurs en relation plus directe encore avec notre grand homme.

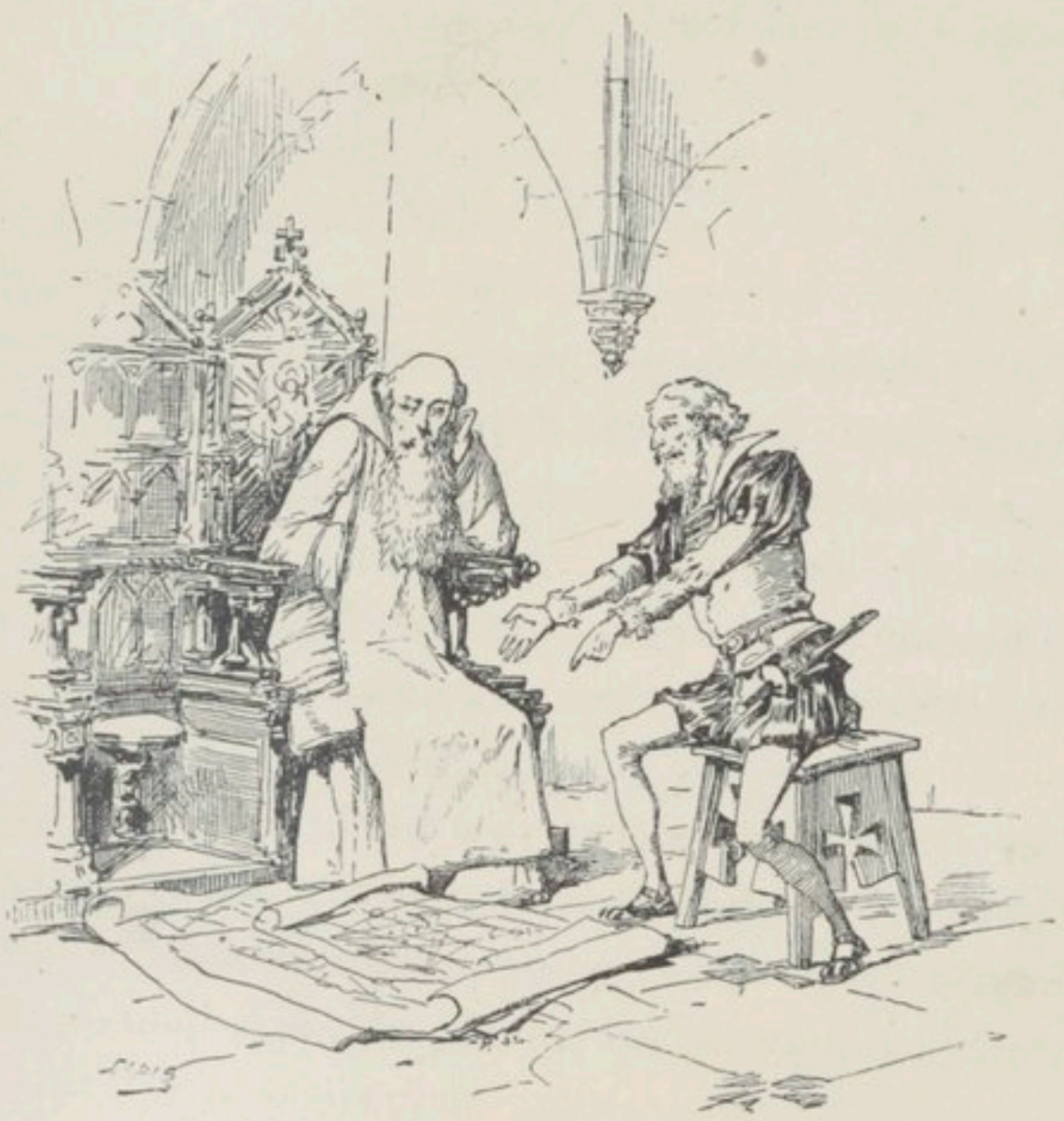
La méditation, le travail, les tourments avaient imprimé leur indélébile cachet sur sa physionomie. Il n'était plus jeune. Il avait alors cinquante-six ans. On nous le dépeint comme étant de taille élevée, bien fait, robuste, d'un maintien noble. Il avait le visage long, ni plein, ni maigre, le teint vif, même un peu rouge, quelques taches de rousseur. Son nez était aquilin. Il avait les os de la joue un peu saillants. Les yeux gris-clair s'enflammaient aisément. Tout son extérieur semblait commander l'obéissance. Sa chevelure, dans sa première jeunesse, était blonde; l'inquiétude, les soucis ne tardèrent pas à la changer. A trente ans, il n'avait plus que des cheveux blancs. Il était simple dans sa mise et d'une grande frugalité [1]. Il s'exprimait avec beaucoup de facilité et d'éloquence.

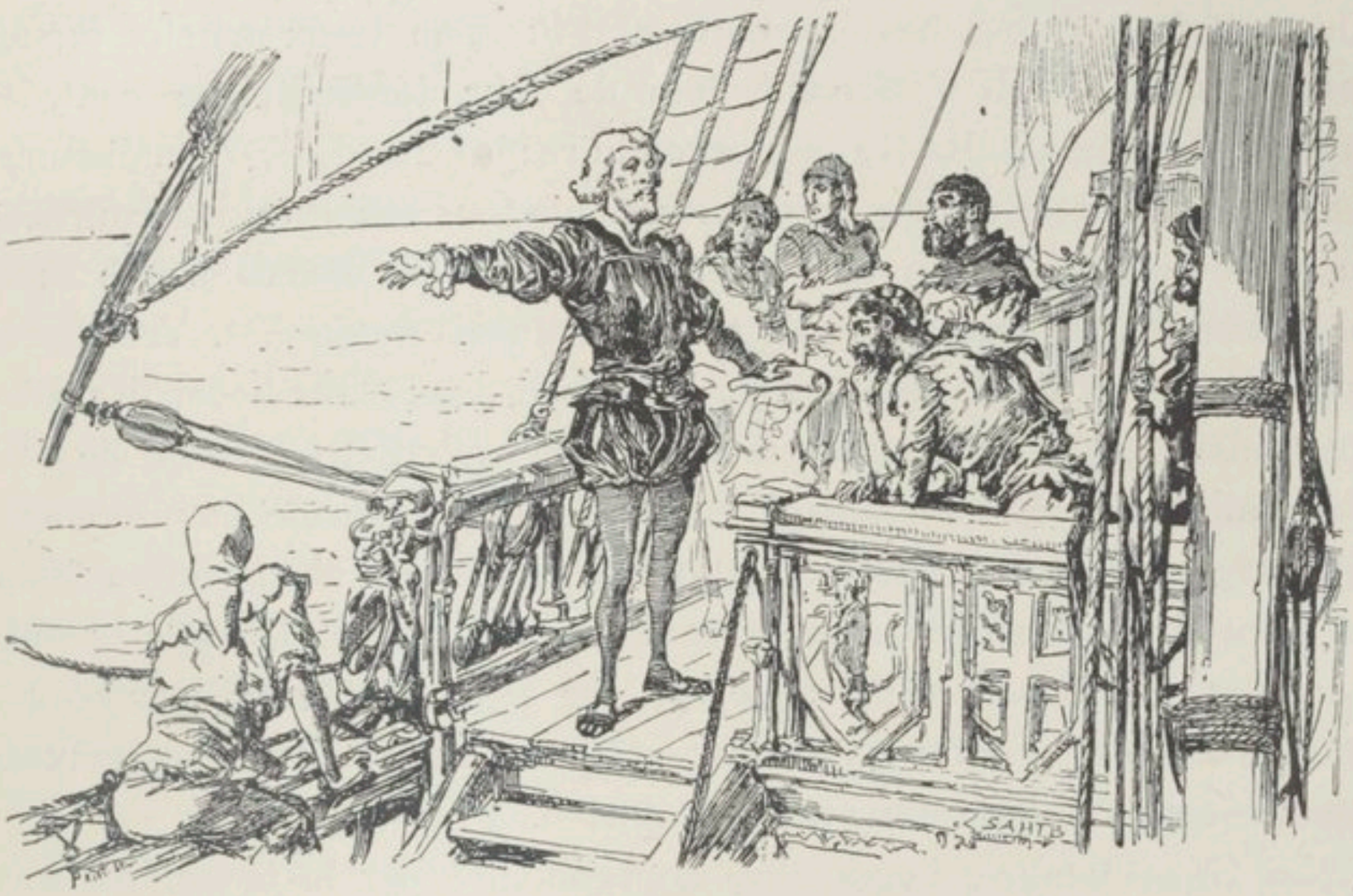
1. *Historia del Almirante,* par Las Casas.

Naturellement irascible, il avait su dompter son caractère par sa force d'âme. Il se disait lui-même âpre et dur en paroles ; mais il n'en était pas moins extrêmement affable avec les étrangers et d'une douceur extrême dans sa vie privée.

Les personnages distingués recevaient de sa personne et de ses entretiens cette impression d'étonnement et d'attraction, prophétie électrique d'une grande destinée dans une médiocre condition, dit Lamartine.

Voilà donc l'homme qui, après vingt-cinq années de lutte opiniâtre, après s'être traîné presque en mendiant de cour en cour, finit par s'embarquer, le 3 août, du port de Palos pour s'élancer dans l'inconnu !





CHAPITRE II

Ce n'était pas cependant sans quelque appréhension qu'il quittait les côtes d'Espagne. Plus que jamais, il croyait à son œuvre ; mais il n'ignorait pas que son équipage ne partageait nullement sa confiance. Les matelots n'obéissaient qu'à regret ; ils partaient attristés et mécontents, avec la persuasion qu'ils abandonnaient à tout jamais leur pays.

Les mères, les femmes, les sœurs des matelots maudissaient à voix basse le funeste étranger qui avait séduit, par ses paroles enchantées l'esprit de la reine et qui prenait tant de vies d'hommes sous la responsabilité d'un de ses rêves. Colomb, comme tous les hommes qui entraînent un peuple au delà de ses préjugés, suivi à regret, entrait dans l'inconnu au bruit des malédictions et des murmures. C'est la loi des choses humaines[1].

Le 9 août, on relâche aux Canaries, et le 6 septembre, on part définitivement vers l'ouest. Pendant les trois premières journées, tout vent cesse. Les vaisseaux, voiles pendantes, restent à peu de distance des côtes de Gomère. Enfin, la brise s'élève ; on s'éloigne. Les matelots, en perdant de vue la terre, semblaient consternés ; derrière eux, ils laissaient tout ce que l'homme chérit : patrie, famille, amis ; devant

1. Lamartine.

eux, tout était chaos, mystère, danger! Plus d'un vieux matelot versait des larmes. Colomb s'efforçait alors de leur dépeindre les contrées superbes vers lesquelles il allait les conduire : les îles des mers indiennes, remplies d'or et de pierres précieuses. Mais tous ces séduisants mirages ne pouvaient effacer en eux la pensée qu'on les menait à une mort infaillible. Le 11 septembre, ils trouvent un débris de mât. Triste présage! disent-ils. Deux jours après, à environ deux cents lieues des côtes des Canaries, Colomb remarqua avec étonnement la variation de l'aiguille aimantée. Le lendemain, cette variation s'affirme naturellement davantage. Ce phénomène, auquel il ne trouve pas d'explication vraie, est tenu d'abord soigneusement caché; mais bientôt les pilotes eux-mêmes s'en aperçoivent; grande est leur consternation. Il leur semble que les lois de la nature s'altèrent et qu'ils entrent dans un nouveau monde soumis à des influences inconnues [1].

Le 15 septembre, l'équipage, impressionné par les moindres incidents, ne voit pas, sans une sorte de terreur, un bolide qui, sous la forme d'un trait de feu, tombe dans la mer à environ cinq lieues des bâtiments.

Le vent continuait à souffler de l'est, sans interruption; les navigateurs étaient, en effet, poussés par les vents alizés; nouvel effroi pour les matelots. Songeant toujours au retour, ils le prévoient impossible si le vent persiste dans une pareille direction.

Ils pénètrent ensuite dans la mer des Sargasses; là, les plantes qui flottent à la surface de l'eau, semblables à quelque prairie mobile, leur donnent un peu d'espoir. Ils savent, en effet, que c'est, en général, un indice de la proximité des terres. Les oiseaux passent et repassent devant eux. Deux pélicans viennent se poser sur les mâts du vaisseau. Une sorte de joie se répand dans tout l'équipage. Chacun ne se croit plus qu'à quelques lieues des côtes. Alonzo Pinzon, étudiant le vol des oiseaux, veut incliner vers le nord. Colomb, au contraire, persiste dans sa première opinion de pousser hardiment à l'ouest.

Malheureusement, les prétendus indices de terre disparaissent. Les matelots recommencent à se lamenter. Le 20 septembre, on aperçoit quelques oiseaux et le dos monstrueux d'une baleine. Le vent tourne au sud-ouest. Immédiatement l'équipage demande le retour en Espagne. Colomb, joignant la patience à la fermeté, remonte le courage des uns et menace les autres de la sévérité du roi. A un vent d'une certaine violence, succède une assez douce brise. L'on s'engage dans de nouvelles

1. Las Casas; Washington Irving.

prairies flottantes. Ces champs d'herbes, qui jusque-là avaient paru de bon augure, effrayent cette fois les matelots : ils redoutent d'y être retenus prisonniers, comme au milieu des glaces polaires. Mille fables circulent à ce sujet dans ces esprits inquiets, terrorisés. La mer s'enfle tout à coup sans le moindre souffle de vent. Les matelots y voient un indice de la proximité des terres. Quant au chef de l'expédition, qui se regardait comme placé sous la garde immédiate de la Providence, il dit que ce gonflement de la mer lui parut envoyé par le ciel pour apaiser les clameurs de l'équipage, et il n'hésite pas, dans son mysticisme religieux, à le comparer à celui qui sauva si miraculeusement Moïse dans la mer Rouge[1].

Cette sorte de trêve ne fut que de courte durée; la situafion de Colomb devenait de jour en jour plus difficile. L'insubordination sourde tournait à la révolte. Les Espagnols se rassemblaient dans des coins retirés du navire et s'excitaient mutuellement. Ils insultaient presque en face l'amiral, s'écriaient qu'en allant plus loin que tous les autres hommes, ils avaient hautement rempli leur devoir. Plusieurs disaient même à leurs camarades que le plus sûr était de jeter cet ambitieux aventurier à la mer. « Revenus en Europe, ajoutaient-ils, nous expliquerons qu'il est tombé dans les flots, tandis qu'assis sur le bord du navire, il était occupé à considérer les astres. »

Colomb était au fait de tout; il n'ignorait pas la fureur toujours croissante de son équipage; mais, au milieu de cette tempête, il conservait son maintien calme, digne, assuré.

Le 25 septembre, par une brise légère et une mer calme, les vaisseaux naviguaient l'un auprès de l'autre. L'amiral s'entretenait avec Martin Alonzo Pinzon, capitaine de la caravelle *Pinta*, au sujet d'une carte qu'il avait communiquée. Pinzon interprétant cette carte, qui n'était autre probablement que la copie de celle de Toscanelli, croyait que l'on ne devait plus être éloigné du Cipangu (Japon). Colomb partageait la même manière de voir, mais les courants, selon lui, avaient bien pu modifier leur direction. L'amiral pria Pinzon de lui retourner sa carte et le capitaine de la *Pinta* la lui jeta à l'aide d'une corde.

Quand le soleil fut couché, Martin Alonzo monte à la poupe de son navire. Presque aussitôt il fait à l'amiral les plus violentes démonstrations de joie; il annonce qu'il vient de distinguer la terre! Colomb se jette à genoux pour remercier le Seigneur[2]. Martin Alonzo chante le

1. Navarrette.
2. Las Casas.

Gloria in excelsis Deo avec tout son équipage. Celui de l'amiral en fait autant : les gens de la *Nina* montent sur le mât de hune et dans les cordages. Tous assurent qu'ils voient la terre [1]. Les navires changent alors quelque peu leur direction : on incline vers le sud-ouest, et dans la nuit on fait jusqu'à vingt et une lieues. Le lendemain, on peut juger de la désolation générale. Ce que l'on avait pris pour des côtes de quelque continent, n'était tout simplement qu'une ligne de nuages.

La flottille se remit à naviguer vers l'ouest. L'eau était si calme que les matelots s'amusaient à nager autour du vaisseau. Les dauphins s'ébattaient autour des navires ; des poissons volants s'élançaient dans les airs et retombaient parfois sur le tillac. Le 1er octobre, d'après l'estimation du pilote du vaisseau de Colomb, on avait fait cinq cent quatre-vingts lieues depuis les Canaries ; Colomb montrait une estimation différente à son équipage, tandis que les calculs qu'il tenait secrets s'élevaient à sept cent sept lieues [2].

Les jours s'écoulent. Aucune trace de terre : nouveau découragement.

Néanmoins, des troupes de petits oiseaux, qui voltigent çà et là, font naître quelques lueurs d'espoir. Colomb rappelle à son équipage que le gouvernement espagnol promet une pension de trente couronnes à celui qui découvrira le premier la terre. Cette somme énorme, puisqu'elle correspond à une rente de 6,000 francs, devient une sorte d'aiguillon pour les matelots, qui, à tout instant, transforment les nuages en littoral et saluent des rives imaginaires.

En attendant, l'on marche toujours vers l'ouest et l'on ne distingue que l'immensité. La *Nina* prend les devants. Tout à coup, elle hisse joyeusement son pavillon en haut de son grand mât et fait retentir le bruit d'un de ses canons. Nul doute. On vient d'apercevoir la terre ; mais aux transports d'allégresse succède bientôt le désenchantement. Ce n'était là encore qu'une illusion ; un nuage noir avait été la cause de l'erreur.

Colomb fait prendre la direction ouest-sud-ouest : des troupes de moineaux volant dans ce sens lui apparaissent comme des guides envoyés par le ciel. Au reste, plus les voyageurs avancent, plus se multiplient les indices de terre. Les herbes qui flottent autour des navires ont une fraîcheur inusitée, — l'air est doux, embaumé. — Tous ces présages ne peuvent malheureusement triompher de l'esprit des

1. Navarrette.
2. Navarrette.

matelots. Ils demandent, ils exigent le retour en Europe. Colomb veut d'abord les calmer par des paroles bienveillantes; comprenant bientôt l'inutilité de ses efforts, il impose ses volontés et dit qu'il persiste plus que jamais dans ses résolutions. Il rappelle qu'il est l'envoyé du souverain et de la reine d'Espagne et qu'il ne s'arrêtera qu'arrivé aux Indes.

Quelques-uns de ses biographes prétendent qu'en présence d'une rébellion menaçante, Colomb faiblit et consentit à revenir si l'on n'apercevait pas la terre avant trois jours. Nous ne trouvons aucune preuve suffisante de ce fait dans les documents dignes de foi. D'ailleurs, le caractère de l'illustre Génois semble lui donner un éclatant démenti.

Colomb, au reste, a dû être d'autant plus ferme que, parvenu dans ces parages, il comprenait parfaitement, à une foule de signes, qu'il approchait d'un littoral quelconque; non seulement les herbes fraîches, semblables à celles qui croissent dans les rivières, venaient battre la coque des navires, mais l'on avait remarqué une espèce de poisson qui se tient habituellement dans des roches côtières, et, témoignages plus concluants encore, on avait recueilli une branche d'épine en fleurs récemment détachée de l'arbre, un roseau, une planche, — enfin un bâton artistement taillé.

L'attente était donc générale, tous les matelots tournaient avidement leurs regards vers l'ouest. Un sentiment intime disait à tous que l'on touchait enfin au terme du voyage.

Pendant toute la journée, la brise avait été continue, la mer plus grosse qu'à l'ordinaire; on avait franchi une grande distance. Au coucher du soleil, les vaisseaux fendaient les vagues avec une grande rapidité, la *Pinta* étant en avant selon l'usage. Un véritable enthousiasme régnait à bord... Lorsque les ténèbres furent épaisses, Colomb s'établit sur la dunette de son vaisseau. Quelque air de confiance qu'il eût montré pendant le jour, c'était pour lui un moment de la plus pénible anxiété, — et à présent que les ombres de la nuit le dérobaient aux regards, il plongeait un œil inquiet dans le sombre horizon, cherchant à découvrir le plus vague indice de la terre. Tout à coup, vers dix heures, il crut voir briller une lumière dans l'éloignement[1].

Il interroge plusieurs de ses lieutenants, qui distinguent aussi la même lueur, lueur fugitive qui semblait courir à l'horizon.

Une brise assez forte continuait de pousser les voyageurs du côté de l'ouest; à deux heures du matin, un coup de canon tiré de la *Pinta* donne définitivement l'heureux signal de la vue de la terre.

1. Washington Irving.

Ce fut un marin du nom de Rodrigo de Triana qui eut le bonheur de saluer le premier le Nouveau-Monde. Aussitôt, les voiles furent ferlées, — les vaisseaux demeurèrent en panne jusqu'à l'arrivée du jour.

A deux heures de la nuit du 11 au 12 octobre 1492, une île s'était donc enfin montrée aux Espagnols. Au milieu de la demi-obscurité, ils cherchaient à deviner la forme de la terre mystérieuse qui s'offrait enfin devant eux. A l'aurore, chacun contempla le profil de Guanahani, une des Lucayes, que l'on pense aujourd'hui retrouver dans Cat-Island[1] et que Colomb salua du nom de San Salvador; l'indifférence et l'ingratitude des hommes ont délaissé cet îlot, oublié comme tant de souvenirs qui ne parlent qu'à l'âme et à la conscience.

Quelques indigènes, frappés de stupeur et d'étonnement, tournaient leurs regards anxieux du côté des caravelles. Colomb se rendit à terre dans une barque bien armée; il avait en main la bannière royale, et les deux capitaines qui l'accompagnaient, Martin Alonzo Pinzon et Vincent Yanez, portaient la bannière de la croix verte, arborée sur chaque bâtiment comme signe de reconnaissance.

Sur ces deux bannières étaient un F et un Y, surmontés d'une couronne, et ces deux lettres, rappelant Ferdinand et Isabelle, encadraient la croix ✠, signe de la Rédemption, qui, alliée aux deux initiales, était, on le sait, pour l'amiral, un véritable labarum.

Il se jeta à genoux, baisa la terre et rendit grâces à Dieu, en versant des larmes de joie. Son exemple fut suivi par ses compagnons. Colomb tira son épée, déploya l'étendard royal, prit possession de l'ile au nom du roi et de la reine d'Espagne, et requit tous ceux qui étaient présents de lui prêter serment d'obéissance en qualité d'amiral et de vice-roi représentant Leurs Majestés. Les matelots s'abandonnaient à l'excès de leur joie. Ils se pressaient tous autour de l'amiral. C'était à qui l'embrasserait, à qui lui baiserait les mains. Ceux qui avaient été les plus mutins et les plus turbulents étaient alors les plus dévoués, les plus ardents à manifester leur enthousiasme. Des misérables qui l'avaient outragé rampaient en quelque sorte à ses pieds, lui demandant pardon de toutes les peines qu'ils lui avaient causées, et promettant pour l'avenir la soumission la plus aveugle à ses volontés[2].

Des indigènes, peu à peu rassurés par l'attitude pacifique des nou-

1. Selon nous, cet îlot est plutôt Watling; suivant M. de Varnhagen, ce serait Marignana. Il est assez curieux de ne pas voir indiquée, d'une façon très évidente, cette île sur la carte de Juan de la Cosa, le pilote de Christophe Colomb.

2. Oviedo.

DÉBARQUEMENT DE CHRISTOPHE COLOMB

veaux venus, se groupaient à quelque distance, embrassaient d'un regard curieux les étrangers, et pressentaient peut-être déjà que ces hommes au teint pâle et à l'armure brillante allaient devenir leurs maîtres.

La douceur, les bons traitements pouvaient seuls calmer leur crainte. Laissons, au reste, parler Colomb lui-même :

« Afin, dit-il, qu'ils nous prissent en amitié, et parce que je connus que c'étaient des gens qui se livreraient plus à nous et se convertiraient à la sainte foi plutôt par la douceur et la persuasion que par la violence, je donnai à quelques-uns d'entre eux des bonnets de couleur, avec des perles de verre qu'ils mettaient à leur cou, et beaucoup d'autres choses de peu de valeur, qui leur firent grand plaisir et nous concilièrent tellement leur amitié que c'était merveille. Ils venaient ensuite à la nage aux embarcations des navires dans lesquelles nous étions, et nous apportaient des perroquets, du fil de coton en pelotes, des zagaies et beaucoup d'autres choses, et les échangeaient avec nous pour d'autres objets que nous leur donnions, comme de petites perles de verre et des grelots. Enfin, ils prenaient tout ce qu'on leur offrait et donnaient très volontiers de tout ce qu'ils avaient; mais il me parut que c'étaient des gens bien pauvres sous tous les rapports... Ils étaient bien faits, avaient de beaux corps et de jolies figures. Leurs cheveux étaient presque aussi gros que les crins de la queue des chevaux, courts et tombant presque sur les sourcils; ils en laissaient par derrière une longue mèche qu'ils ne coupent jamais. Quelques-uns d'entre eux se peignent d'une couleur noirâtre. Leur couleur naturelle est la même que celle des Canariens; ils ne sont ni noirs ni blancs, mais il en est parmi eux qui se peignent en blanc, d'autres en rouge, d'autres avec la couleur qu'ils trouvent. Quelques-uns se peignent la figure, quelques autres tout le corps; ceux-ci seulement les yeux, ceux-là seulement le nez. Ils ne portent pas d'armes, et ne les connaissent pas, car lorsque je leur montrais des sabres, ils les prenaient par le tranchant, et se coupaient par ignorance. Ils n'ont pas de fer : leurs zagaies sont des bâtons sans fer, dont quelques-uns sont terminés par une dent de poisson, et d'autres par un corps dur quelconque... Ils doivent être bons serviteurs et de bon caractère. Je m'aperçois qu'ils répètent promptement ce qu'on leur dit, et je crois qu'ils se feraient chrétiens sans difficulté, car il me parut qu'ils n'appartiennent à aucun secte. S'il plaît à Notre Seigneur, lors de mon départ, j'en emmènerai six à Vos Altesses, afin qu'ils apprennent à parler. Je n'ai vu dans cette île aucune espèce d'animaux, si ce n'est des perroquets. »

Et dans son écrit daté du 13 octobre, laissant percer la soif de l'or, qui fut le premier des stimulants de toutes ces conquêtes, Colomb ajoute :

« Les indigènes apportaient des pelotons de coton filé, des perroquets, des zagaies et d'autres petites choses qu'il serait fastidieux de nommer ici en détail; et ils donnaient tout pour quelque bagatelle. Je les examinais attentivement, et je tâchais de savoir s'il y avait de l'or. Je vis que quelques-uns en portaient un petit morceau suspendu à un trou qu'ils se font au nez, et je parvins, par signes, à apprendre d'eux qu'en tournant leur île et en naviguant au sud, je trouverais un pays dont le roi avait de grands vases d'or et une grande quantité de ce métal. Je m'efforçai d'abord de les décider à aller dans ce pays, mais je compris bientôt qu'ils ne le voulaient pas... L'or, qu'ils ont suspendu à leurs narines, se trouve aussi dans leur île, mais je ne le fais pas rechercher, pour ne pas perdre mon temps, voulant aller voir si je puis aborder à l'île de Cipango[1]. »

Colomb fut enthousiasmé de la riche végétation des terres qu'il venait de découvrir et charmé de l'accueil des indigènes. Lui et les siens passaient aux yeux de la population sauvage pour des êtres descendus du ciel : on les traitait presque en demi-dieux. Les futurs opprimés, cédant à leur curiosité naïve, venaient se jouer comme des passereaux autour des trois caravelles.

Les Espagnols reconnurent les principales îles du voisinage, Santa-Maria de la Concepcion, la Petite-Inague, à laquelle l'amiral donna le nom de Ferdinanda; partout on s'enquérait des richesses que pouvait recéler le sol. L'or était sa pensée dominante. Cette préoccupation ternit même les lettres de Colomb; on est attristé de voir le grand navigateur absorbé par des intérêts d'ordre matériel, alors qu'il ouvrait un monde à la civilisation. Toutes ses pages expriment une sorte de cupide anxiété. « L'or, dit-il, dans une lettre à la reine, est chose excellente. Quiconque le possède est le maître de tout. C'est avec de l'or qu'on fait même arriver les âmes au paradis. » Par une de ces déplorables aberrations du sens moral qu'explique peut-être le temps où vivait Colomb, il va même encore plus loin; selon lui, la conquête de l'Inde, nouvellement découverte, ne devait avoir d'importance qu'autant qu'elle accomplirait d'anciennes prophéties et qu'elle conduirait par ses trésors à la conquête du tombeau du Christ.

1. On sait que *Cipango* ou *Cipangu* n'est autre que le Japon de Marco Polo. Colomb crut d'abord le retrouver dans l'île de Cuba, et persista jusqu'à sa mort dans la pensée qu'il avait découvert des terres voisines de l'Asie et même l'Asie orientale.

En touchant les îles Lucayes, l'amiral se crut donc dans un des archipels voisins de l'extrême Orient; les sauvages n'étaient, suivant lui, que des Indiens, il les appela ainsi et le nom leur fut conservé.

Il emmena sept des indigènes de San-Salvador, et se dirigea, d'après leurs avis, du côté de la terre qui passait pour recéler le plus d'or. Le 28 octobre, l'escadrille découvrait Cuba. Colomb était de plus en plus émerveillé de la beauté des panoramas qui se déroulaient devant lui; il pénétra dans une baie profonde environnée d'arbres chargés de fleurs et de fruits, au milieu desquels gazouillaient des milliers d'oiseaux au plumage le plus varié. Colomb sauta dans une chaloupe et toucha terre. Les indigènes, à son approche, prirent la fuite. Il entra dans leurs cases désertes, et défendit à ses compagnons de toucher aux objets appartenant à ces pauvres naturels, effrayés, dit-il, comme une troupe de poules craintives. Plus il avançait dans l'intérieur, plus était grande son admiration. « Cette terre, dit-il, est la plus belle qu'aient jamais vue les yeux humains; elle est pleine de bons ports, de fleuves profonds... elle est remplie de montagnes très belles, très hautes, quoique de peu de longueur. »

Colomb et le capitaine de la *Pinta*, trompés par des témoignages d'indigènes, pensèrent que Cuba était une ville, que le pays qu'ils venaient de toucher devait être un continent, et que le roi de cette contrée était en guerre avec le grand Khan. De là, la pensée de se rendre dans la capitale du Cathay[1], résidence du grand Khan. Sous l'empire de cette pensée, l'amiral envoya même une assez ridicule ambassade à quelque petit chef de Cuba, qu'il transformait dans son esprit en puissant souverain asiatique.

Les deux ambassadeurs, doublés de savants, firent de grands discours en langues orientales et furent naïvement adorés par les indigènes. Les uns venaient toucher religieusement leurs habits, les autres baisaient leurs mains et leurs pieds. A leur retour, les deux Espagnols remarquèrent pour la première fois que les naturels se promenaient en tenant entre les doigts de petits rouleaux d'herbes sèches qu'ils allumaient et dont ils aspiraient la fumée. Ce singulier plaisir confondit d'étonnement les deux étrangers. Aurait-on pu prévoir alors que les sauvages de l'Amérique, en courbant la tête sous le joug européen, allaient bientôt soumettre à leur tour l'Ancien-Monde tout entier au despotisme de la plus ridicule des habitudes?

Toujours trompé par l'illusion dont il aimait à se bercer, Colomb

1. Le Cathay désignait une portion de la Chine.

trouvait, dans les moindres noms prononcés par les sauvages, des analogies avec quelques dénominations rapportées par Marco Polo. C'était l'Asie, constamment l'Asie et l'Inde qu'il voulait avoir reconnues. Cette ténacité de génie qui lui avait permis d'accomplir son entreprise, tournait cette fois contre lui et l'enracinait dans l'erreur. On lui parla d'une terre à l'est nommée Babèque. Sur les indications les plus vagues, il fit voile de ce côté; il longea les rives de Cuba, jeta l'ancre dans un havre sûr et profond qu'il nomma *Puerto del Principe* (Port du Prince) et explora le joli archipel d'îlots et de récifs, connu depuis sous le nom de *Jardin du Roi*.

La mer devint très houleuse. Colomb donna aux deux caravelles qui l'accompagnaient le signal de rétrograder. La *Pinta*, commandée par Martin Alonzo Pinzon, ne répondit pas à cet avertissement; elle feignit de ne rien comprendre et se perdit dans l'obscurité.

Que se passait-il?

« Déjà, dit Lamartine, l'envie, qui naît dans le cœur des hommes le même jour que le succès, brûlait le cœur du premier lieutenant du grand navigateur. Alonzo Pinson avait résolu de profiter des découvertes de Colomb pour découvrir lui-même, sans génie et sans effort, d'autres terres, et, après leur avoir donné son nom, de revenir le premier en Europe usurper la fleur de la gloire et des récompenses dues à son maître et à son guide en navigation... L'amiral gémit, entrevit le crime, affecta de croire à une déviation involontaire de la *Pinta*, et, cinglant avec ses deux navires au sud-est vers une ombre immense qu'il apercevait sur la mer, il aborda à l'île d'Haïti qu'il appela Hispaniola, et qu'on a nommée depuis Saint-Domingue. »

Ce fut le 5 décembre 1492 que Colomb découvrit cette terre, que les Indiens montés à son bord saluaient du nom de « Bohio ». La belle Haïti apparut aux navigateurs au milieu de la transparence lumineuse des pays chauds. Ses montagnes étaient plus hautes et plus rocailleuses que celles des autres îles; mais elles s'élevaient au milieu de riches forêts. Les riantes collines et les savanes verdoyantes qui les entouraient, les traces de culture que présentaient les plaines, les feux nombreux qui se montraient le soir et les colonnes de fumée qui, le jour, s'élevaient de différents côtés, tout annonçait une nombreuse population. Haïti étalait à leurs yeux tout l'éclat de la végétation des tropiques. Qui aurait pu prévoir que cette île, l'une des plus magnifiques du monde, était destinée à en être une des plus malheureuses[1]?

1. Washington Irving.

Les indigènes qui accompagnaient Colomb ne cessaient de lui parler, avec une sorte de terreur, du pays de *Caniba*. Ce nom se transforma aussitôt, dans l'esprit de l'amiral, en pays du grand Khan; il pensa qu'il s'approchait de plus en plus des contrées dans lesquelles le grand chef d'Asie venait chercher des esclaves.

Le 12 décembre, trois matelots sont envoyés en reconnaissance. Ils poursuivent les Indiens et réussissent à prendre une femme qui avait un anneau d'or au nez; ils la conduisirent à la caravelle de l'amiral. « Cette femme, dit Colomb, était très belle et fort jeune; elle parla avec nos Indiens, car ils avaient tous une langue commune. » Colomb la fit habiller, il lui donna des perles de verre, des grelots et des bagues de laiton. Il la renvoya ensuite dans ses foyers. La jeune sauvage regretta en partant que la volonté du chef blanc ne l'eût pas retenue à bord de la caravelle, où se trouvaient déjà des femmes indigènes.

Effrayés d'abord, les sauvages finirent par se familiariser : les Espagnols purent entrer dans leurs demeures; il leur fut offert du pain de cassave, du poisson, des patates et des fruits. Les pauvres habitants vivaient alors dans cet état de simplicité primitive, de goûts modestes, de tendances pacifiques, qu'on a eu raison de dépeindre comme le plus digne d'envie sur la terre. L'hospitalité, sœur de l'aisance, leur paraissait toute naturelle. « Chaque maison, dit Charlevoix, était ouverte à l'étranger comme si c'eût été la sienne. » Avant l'arrivée maudite des Européens, ces braves gens agissaient loyalement les uns envers les autres, sans lois, sans livres, sans juges. Ces insulaires représentaient l'âge d'or chanté par les poètes et que, dans notre vieux monde, l'imagination a pu seule créer. Ne comprend-on pas après cette description la thèse si brillamment soutenue par Jean-Jacques et qui affirme que la civilisation a été la corruptrice des mœurs?

Les vaisseaux avaient d'abord mouillé dans le port Saint-Nicolas; ils longèrent ensuite le littoral du nord d'Haïti et jetèrent l'ancre à peu de distance du point où devait plus tard s'élever la ville du Cap-Français. Les indigènes disparaissaient à l'approche des étrangers. Calmer leur terreur semblait chose impossible, lorsque le sauvetage d'un Indien, dont le canot avait chaviré, en fit des amis en les rassurant. Ils échangèrent leur or contre des morceaux de porcelaine et des objets sans la moindre valeur. Colomb rapporte, avec une sorte de candeur, la satisfaction qu'il ressentait d'obtenir des cadeaux si profitables en donnant si peu. La cupidité n'étouffe pas heureusement l'élévation de ses vues, mais elle

marche, sinon au premier rang, du moins toujours au second, et c'est là une tache indéniable.

Le prince du pays, que l'on appelait cacique, voulut voir de près les nouveaux venus. L'amiral le reçut. Les ornements d'or du chef Guacanagari excitèrent au plus haut point la curiosité, la convoitise des Espagnols. A cette question : « D'où tirez-vous ce métal? » le cacique avait répondu : « D'une contrée plus à l'est, nommée *Cibao.* » C'en était assez pour que Colomb crût retrouver le Cipangu (le Japon de Marco Polo) dans ce nom de Cibao. De là, nouvelles erreurs. On finit par comprendre que Cibao n'était qu'une montagne au centre de l'île.

Le port de la Concepcion avait été abandonné par Colomb, le 24 décembre. Des courants surprirent inopinément, en pleine obscurité, son vaisseau, qui, poussé sur un banc de sable, fut perdu. Le cacique et les sauvages lui prêtèrent main-forte. Jamais en pays civilisé, a-t-on eu raison de dire, les devoirs si vantés de l'hospitalité ne furent remplis plus scrupuleusement que par ces excellents sauvages. Aucun Indien ne parut tenté de profiter du malheur des étrangers. « Ces naturels, rappelle à ce propos Colomb, sont si aimants, si doux, si paisibles que je puis assurer à Vos Majestés qu'il n'y a point, dans l'univers, une meilleure nation, ni un meilleur pays. »

Après avoir assisté à des danses d'un caractère éminemment pacifique, Colomb voulut impressionner les sauvages en leur faisant entendre le bruit des armes européennes. Il fit tirer un coup d'arquebuse et un coup de canon. A la détonation, les Indiens tombèrent la face contre terre, comme s'ils eussent été frappés de la foudre.

La vie était tellement douce chez ces bons sauvages, que les Espagnols, semblables aux compagnons d'Ulysse dans l'île des Lotophages, se prirent à oublier leur patrie; plusieurs d'entre eux allèrent même jusqu'à demander à Colomb de rester dans cette terre bénie du ciel. Devant tout prévoir, l'amiral fit construire un fort qui aurait pu prendre un nom belliqueux, mais qui fut baptisé de la dénomination de *Nativité,* parce que les Espagnols avaient été sauvés du naufrage le jour de Noël. Ce fort, qui devait être la première des ruines espagnoles dans le Nouveau-Monde, était situé à trois lieues environ de l'endroit où fut fondée plus tard la ville du Cap; il se trouvait à l'entrée d'une baie nommée Caracole.

Le fort achevé, l'amiral songea à revenir en Europe pour annoncer la grande nouvelle. Il réunit les hommes qui devaient rester dans l'île ; il leur adressa l'allocution la plus énergique, leur ordonna d'avoir

toujours les plus grands égards pour le cacique Guacanagari et de se maintenir en bonne intelligence avec les naturels.

Il délégua ses pouvoirs à Diego de Arena, à Pedro Gutierrez et à Rodrigo do Escobedo. L'heure de la séparation fut très pénible. Le canon donna enfin le signal : les matelots de la caravelle saluèrent par une dernière acclamation la petite troupe, première colonie américaine qui devait disparaître tout entière, victime de ses propres fautes.

Colomb se dirigea vers la pointe orientale d'Hispaniola. Ce fut là qu'il rencontra son lieutenant ingrat, Alonzo Pinzon, qui méditait encore de lui dérober sa gloire et qui chercha à expliquer sa conduite par le mensonge. Ce fut également dans ces parages que, pour la première fois, le sang des naturels fut versé. Des indigènes attaquèrent à l'improviste les Européens, qui eurent facilement raison de leurs ennemis.

L'amiral avait l'intention de visiter en passant les îles Caraïbes, dont les sauvages l'avaient souvent entretenu; mais l'immense désir que ses compagnons manifestaient de retourner en Espagne l'emporta. Les vents paraissaient favorables ; on fit voile vers l'Ancien-Monde.

Le ciel, propice d'abord, se déchaîna contre les navigateurs de la façon la plus implacable. Ils faillirent sombrer à peu de distance des Açores. Les signaux que se faisaient les deux vaisseaux dans les ténèbres vinrent même à disparaître. Ils crurent à la perte l'un de l'autre, en flottant chacun au gré de l'éternelle tempête.

Colomb avait fait le sacrifice de sa vie, mais il ne pouvait, sans désespoir, faire le sacrifice de sa gloire ! Sentir le mystère de la découverte enseveli pour des siècles avec lui, si près du port, était une dérision si cruelle de la Providence, qu'il ne pouvait y plier même sa piété [1].

Le 15 février 1493, à la pointe du jour, le cri de Terre! retentit. On apercevait, en effet, le profil de Sainte-Marie, l'une des Açores. Malheureusement l'allégresse des Espagnols ne devait pas être de longue durée. Des ordres perfides, inspirés par la jalousie, avaient été donnés à tous les gouverneurs des îles portugaises voisines de l'Europe. Colomb faillit tomber entre les mains de Castaneda, le lâche serviteur de la politique envieuse de la cour de Lisbonne. Telle fut la première réception faite à son retour dans l'Ancien-Monde, prélude des tourments et des tribulations par lesquels il devait être payé, pendant toute sa vie, de l'un des plus grands services que jamais homme eût rendus à ses semblables [2].

1. Lamartine.
2. Las Casas; Washington Irving.

En dépit de la tempête, la caravelle mouillait à l'embouchure du Tage, le 4 mars 1493. Des dépêches étaient immédiatement envoyées aux souverains d'Espagne, tandis que le roi Jean de Portugal, bien qu'attristé de voir lui échapper d'aussi glorieuses conquêtes, mais repoussant avec mépris les conseils odieux de plusieurs courtisans qui voulaient faire assassiner Colomb, recevait, au contraire, avec honneur l'amiral. Enfin, le 15 mars, le grand navigateur débarquait à Palos, d'où il était parti, moins de sept mois et demi auparavant, le 3 août 1492. Il est impossible de dépeindre l'enthousiasme de la foule à son arrivée; elle l'aurait, on s'en souvient, presque lapidé à son départ. La fortune lui avait souri ; comme toujours, l'opinion de la foule tournait avec la fortune.

Colomb tomba dans les bras de son ami, de son protecteur, le pauvre prieur du couvent de la Rabida, Juan Perez, qui seul avait cru en lui et qu'une moitié du globe récompensait de sa foi. Il se rendit pieds nus et processionnellement, à l'église du monastère, pour y rendre grâces de son salut, de sa gloire, de la conquête faite par l'Espagne. Quel contraste ! Un peuple entier le suivait, en le bénissant, à la porte de cet humble monastère où il avait demandé, seul, à pied, avec son enfant, quelques années auparavant, l'hospitalité des mendiants[1].

Alonzo Pinzon, châtié de sa mauvaise foi par les tourmentes de la mer, n'entra dans le port de Palos que le lendemain même de l'arrivée de Colomb. Il devait mourir quelques jours après, peut-être moins accablé par ses remords que par l'envie[2].

Un triomphe éclatant attendait Colomb. Le roi et la reine le prièrent de se rendre à Barcelone. Sur tout le parcours, ce voyage ne fut pour lui qu'une longue ovation. On accourait pour voir l'homme qui avait accompli de si grandes choses au bénéfice de la Catalogne. Il fit une entrée triomphale dans la vieille capitale de l'Espagne ; à ses côtés marchaient les Indiens dans le costume de leur pays. Des corbeilles remplies d'or, de bijoux et d'objets précieux le précédaient, proclamant les richesses des contrées découvertes. Ferdinand et Isabelle, dans tout l'éclat de la royauté, entourés de toutes les magnificences de la monar-

1. Lamartine.

2. Alonzo Pinzon a trouvé d'assez nombreux défenseurs. On a même prétendu qu'avant les propositions de Colomb, il était décidé à équiper à ses frais deux vaisseaux, pour tenter un grand voyage vers l'ouest. Les enfants d'Alonzo Pinzon devinrent les ennemis irréconciliables de Colomb et de sa famille. Quels que soient certainement ses torts, la justice nous oblige à reconnaître que, sans le secours de Pinzon, l'illustre Génois, étranger à Palos, aurait pu difficilement mettre à exécution ses projets.

chie, l'attendaient sur leur trône. Ils eurent de la déférence pour le génie ; à l'approche de Colomb, ils se levèrent. Celui qui leur donnait un monde, fidèle aux traditions d'humilité de son temps, se mit à genoux à leurs pieds; on le releva aussitôt, et, prenant place à côté des deux souverains, il rendit compte de son voyage. Sur un ordre, tout le monde se prosterna. Dans la salle même du trône, l'on chanta un cantique d'actions de grâces.

Dès ce jour, une autre expédition fut décidée. Alors, les réserves prudentes d'autrefois n'avaient plus leur raison d'être. Ce second voyage allait être organisé dans des proportions toutes différentes du premier. L'archidiacre de Séville, Fonseca, qui reçut le titre de patriarche des Indes, fut chargé des préparatifs de l'expédition. Colomb eut en lui un ennemi : la grande renommée du navigateur blessait la médiocrité de Fonseca, d'autant plus dangereux qu'il fut un rival occulte. Néanmoins, le 25 septembre 1493, trois grands navires et quatorze bâtiments non pontés ou caravelles quittaient le port de Cadix. Quinze cents hommes s'y étaient embarqués ; malheureusement, ces hardis pionniers, audacieux chercheurs d'aventures, étaient loin, pour la plupart, d'être la fleur de la vieille probité espagnole. A l'origine de la colonisation européenne, des gens capables de tous les excès allaient couvrir d'une éternelle flétrissure le souvenir de cette prise de possession d'un monde sauvage par un monde prétendu civilisé.

Le 3 novembre, un dimanche, la flotte vint atterrir à l'une des Petites-Antilles; aussi cette dernière fut-elle saluée du nom de *Dominica* (l'île du Seigneur), qu'elle porte encore aujourd'hui. D'autres îles se profilèrent ensuite à l'horizon, vers le nord. Colomb prit successivement possession de la Guadeloupe, d'Antigoa, de Saint-Christophe, de la plupart des îles connues depuis sous la dénomination d'*Iles du Vent*, parce qu'elles sont exposées au souffle des vents alizés. Quelque temps après, il touchait la pointe d'Hispaniola et faisait voile vers la baie où il avait laissé quarante de ses premiers compagnons. En vain fit-il entendre le signal convenu du retour; seul un silence de mort lui répondit. En effet, une catastrophe s'était produite : les Espagnols avaient étrangement abusé de la bienveillance des Indiens. Opprimés d'abord, ces derniers avaient pris une terrible revanche. Les colons avaient été massacrés. Le cacique expliqua, en toute sincérité, ce douloureux événement ; Colomb déplora avec lui ce conflit. Quittant ces parages désormais maudits, il alla fonder un peu plus loin la ville d'Isabelle, fit en même temps explorer l'intérieur de l'île, construisit des forts, installa une colonie durable.

Il fit ensuite route à l'ouest, côtoya le littoral sud de Cuba, qu'il confondit avec la Chersonèse d'Or, c'est-à-dire l'Indo-Chine ! Il ne se trouvait plus qu'à quelques lieues de l'extrémité occidentale de l'île, lorsque le mauvais temps l'engagea à rétrograder ; mais un autre motif, la cupidité, le poussait à revenir en arrière. A la demande habituelle faite aux indigènes : « Où pourrons-nous trouver de l'or ? » on avait répondu : « Dans un autre pays situé au sud. » Colomb cingla donc du côté du midi, et découvrit la Jamaïque. Ne rencontrant aucune mine d'or dans cette terre, l'on revint à l'exploration plus complète des côtes de Cuba. Ce voyage ne fut pas continué : les Espagnols errèrent à travers la mer des Antilles, toujours à la recherche des contrées signalées par Marco Polo et Mandeville, trompés par de fausses indications, par des analogies de noms. Colomb, se trouvant dans les parages des îles Caraïbes, voulut, de nouveau, en prendre connaissance ; mais les fatigues extraordinaires qu'il venait de supporter avaient entièrement ruiné sa constitution, d'ailleurs si robuste. Quand le moment du danger fut passé, son esprit accablé succomba sous le poids de tant de travaux, de veilles et d'inquiétudes. Il tomba dans une profonde léthargie, qui fit croire aux Espagnols que sa fin approchait ; ce fut dans cet état d'insensibilité complète qu'on le ramena au port d'Isabelle.

Quelque temps après le départ de Colomb pour Cuba, son frère, Bartolomeo, qui était loin d'être un homme d'intelligence ordinaire, débarqua à Hispaniola. Bartolomeo possédait une partie des qualités de son frère : un courage indomptable, une grande activité ; comme marin, il passait à bon droit pour habile et expérimenté[1]. L'établissement des Espagnols avait, en effet, grand besoin de maîtres énergiques. Dès sa naissance, la colonie avait été mordue au cœur par les vices, l'ingratitude, la basse jalousie. Les caciques d'Hispaniola, à l'exception de Guacanagari, se soulevaient contre les Espagnols. Le chef Canoabo aurait même probablement triomphé, sans la valeur et le rare talent d'Ojeda. La situation était loin d'être favorable aux nouveaux venus. Au milieu du désordre, quelques-uns des insubordonnés, à la tête desquels se trouvait Margarit, s'étaient emparés de plusieurs vaisseaux et avaient fait voile pour l'Espagne. Le perfide moine Boyle, complice de Margarit, répandit des bruits calomnieux sur l'administration de l'amiral. La calomnie fit rapidement son chemin. Fonseca, l'ennemi de Colomb, sut habilement l'exploiter, et la cour, assez lâche pour ne pas repousser

1. Desborough Cowley.

l'infamie, envoya à Hispaniola le commissaire Juan de Aguado, foncièrement opposé à l'amiral.

L'esprit d'hostilité sourde qui présidait à l'enquête de Juan de Aguado n'échappa pas à Colomb. Il comprit qu'il avait des ennemis à combattre; il résolut d'aller droit à eux, et repartit pour l'Espagne, laissant son frère Bartolomeo, qu'il nomma lieutenant-général.

Ses explications franches ne tardèrent pas à lui rendre l'amitié des souverains, du moins d'Isabelle, car Ferdinand conservait au fond du cœur quelque défiance pour l'étranger.

On voulut aller au plus pressé. La colonie menaçait de s'éteindre; des navires chargés de renforts et de provisions lui furent envoyés, mais Colomb attendit deux années avant de pouvoir repartir à la tête d'une nouvelle flotte. Ce ne fut que le 30 mai 1498 qu'il commença son troisième voyage, avec trois navires. Il mit le cap vers la zone torride, « au nom de la Très Sainte Trinité ». Il promit à Dieu de saluer du nom de Trinité la première terre qu'il découvrirait[1]. Le sort voulut que, le 31 juillet, on aperçût trois pointes, trois sommets de montagnes paraissant unis à la même base. Ainsi fut baptisée très légitimement l'île de la Trinidad, une des plus importantes du groupe des Petites-Antilles (îles du Vent). Colomb fit planter une croix très élevée sur la rivage, où il glorifia le nom de Jésus-Christ. Quelques sauvages assez téméraires pour attaquer les Espagnols prirent bientôt la fuite. L'amiral s'avança dans la partie méridionale de l'île et remarqua entre la Trinité et une terre voisine, qu'il prit pour une île, un courant violent qui n'était autre que le remous des eaux de l'embouchure de l'Orénoque. « L'eau, dit-il, venait du levant au couchant avec autant d'impétuosité que le Guadalquivir quand il déborde. » Ce phénomène causa une véritable épouvante à l'amiral. Il vit la mer formant une montagne d'eau aussi haute que la mâture des navires et s'avançant contre lui. Tous les matelots s'étaient crus perdus. L'amiral donna à ce dangereux passage le nom de *Bouche du Serpent*. Quelque temps après, il appelait *Terre de Grâce* les territoires voisins, sans trop savoir s'il avait affaire à un archipel ou à la terre ferme. Sa santé était très compromise; une ophthalmie menaçante l'empêchait de sortir de sa cabine. Il n'en suivait pas moins, heure par heure, la marche des découvertes, d'après les indications de ses lieutenants. Il fit la carte du golfe de Paria, sous le 10e degré de latitude, explora une partie de la côte des Perles et cingla ensuite sur Hispaniola. Il toucha donc, en 1498, le continent, et cette

1. Oviedo, *Histoire naturelle et générale des Indes.*

région devait, en mémoire de ce fait, s'appeler plus tard Colombie. On s'est souvent demandé si le grand navigateur ne s'était pas mépris sur sa propre découverte. Pensait-il avoir enfin mis le pied sur la terre ferme? Il en eut peut-être la prescience, non la certitude. Il est hors de doute cependant qu'il devina l'Orénoque.

L'amiral trouva la colonie d'Hispaniola dans la plus complète anarchie. Il fut impuissant à y rétablir la discipline. Les vaisseaux qui revenaient en Espagne en traçaient le tableau le plus alarmant. La cour résolut d'envoyer un officier avec un pouvoir suprême. Cet officier fut Francisco de Bobadilla, gentilhomme de la maison du roi. Par son ordre, Colomb fut arrêté, chargé de chaînes et enfermé dans un cachot de la forteresse d'Isabelle. On ne se contenta pas de le priver de sa liberté; on l'insulta, on le persécuta de toutes les manières. Il crut même qu'on en voulait à sa vie, et, lorsque Vallejo vint le chercher pour le ramener en Espagne, il ne put s'empêcher de dire avec effroi : « Vallejo! que veux-tu faire de moi? » Arrivé à bord, on voulut lui ôter ses fers, il ne le permit pas. « Non, dit-il, mes souverains m'ont écrit de me soumettre à Bobadilla; c'est en leur nom qu'on m'a chargé de fers. Je les porterai jusqu'à ce qu'ils m'en déchargent eux-mêmes et je les conserverai après comme un monument de la récompense accordée par les hommes à mes travaux. » Il se tint parole. Il garda toujours ses chaînes suspendues devant lui, sous ses yeux, et, dans son testament, il ordonna qu'elles fussent déposées avec lui dans son cercueil.

La nation espagnole, moins injuste que les courtisans du roi, s'indigna en apprenant que Colomb revenait prisonnier. Le grand cœur d'Isabelle fut également blessé d'une pareille injure faite au plus généreux de ses sujets. Des ordres furent immédiatement donnés. L'amiral et ses deux frères, qui avaient été les compagnons de sa captivité, furent mis en liberté et accueillis avec distinction par la cour.

Mais c'en était fait de l'autorité de Colomb. Bobadilla fut remplacé, non par le premier maître, mais par Nicolas Ovando.

La résignation religieuse l'aida à supporter cette nouvelle iniquité. Il voulut entreprendre un quatrième voyage, et, sa première pensée dominant sans cesse toutes les autres, il offrait de conduire une flotte aux Indes par une route plus courte que celle que venait de suivre Vasco de Gama. Il partit de Cadix, avec quatre petites cavarelles, le 9 mai 1502[1], et atteignit le 15 juin la Martinique, l'une des Petites-Antilles.

1. Desborough Cowley.

Une lettre amicale du roi et de la reine lui conseillait de ne pas toucher à Hispaniola, où sa présence pourrait faire renaître des troubles. Mais un de ses bâtiments était un mauvais voilier; il désirait s'en procurer un autre. Dans ce but, il se dirigea sur Saint-Domingue, espérant que la nécessité excuserait suffisamment sa désobéissance au conseil royal. Les habitants connaissaient déjà le désir des souverains espagnols; on ne permit pas à Colomb d'entrer dans le port[1].

Prévenu par certains faits météorologiques, Colomb annonça qu'une tempête allait se déchaîner. Ses ennemis refusèrent d'ajouter foi à sa parole. Un ouragan détruisit, en effet, une partie des bâtiments espagnols, entre autres le vaisseau sur lequel Bobadilla venait de s'embarquer avec toutes ses richesses; seule, par le fait même de sages précautions, la petite caravelle que Colomb avait laissée dans l'île fut épargnée.

Le temps redevenu meilleur, le grand navigateur poussa vers l'ouest, passa au sud de Cuba et atteignit l'île de Guanaga, près de la côte de Honduras. Il devait toucher deux fois au continent. Il fit voile le long des côtes, depuis Truxillo jusqu'au golfe de Darien, toujours à la recherche d'un détroit qui lui permettrait d'atteindre l'Inde. Il revint ensuite sur ses pas : la tempête le fit échouer sur les côtes de la Jamaïque. La situation de Colomb et de ses compagnons devint bientôt d'autant plus grave que les indigènes étaient de jour en jour plus hostiles. Sur ces entrefaites, Diego Mendez et un Génois nommé Fiesco s'embarquent sur un canot indien et vont demander du secours à Hispaniola. Les prières furent d'abord vaines. Ovando ne prenait aucune résolution. Pourtant, il finit par envoyer un petit bâtiment; quelle ne fut pas la joie des pauvres naufragés, lorsqu'ils virent approcher un bâtiment sauveur! Quelle ne fut pas aussi leur consternation en le voyant quelque temps après disparaître! Colomb fut assez maître de lui pour dissimuler l'humiliation que lui causait une pareille conduite, lui qui avait été institué vice-roi des Indes. Une éclipse de lune vint fort à propos faire diversion. Il l'annonça. Les indigènes, surpris, émerveillés de l'autorité du chef blanc, qui pouvait commander aux astres, recommencèrent à apporter des vivres aux Espagnols. L'espoir rentra dans l'esprit des naufragés.

Ovando, forcé par l'opinion publique, consentit enfin à envoyer chercher l'amiral, dont les malheurs excitaient déjà la compassion. Sa santé quelque peu rétablie, Colomb fit donc voile pour l'Espagne. Il y arriva le 7 novembre 1504.

1. Desborough Cowley.

En dépit des plus solennels contrats, et bien qu'il eût donné un monde à sa patrie d'adoption, le grand homme se trouvait alors réduit à la plus complète misère. Celle qui n'avait jamais cessé d'être sa protectrice, la reine Isabelle, venait de succomber. Le cœur sec de Ferdinand devait peu s'émouvoir de l'infortune de l'étranger dont il avait un moment redouté le génie. Vainement Colomb, au nom de la plus élémentaire justice, réclama-t-il son autorité de vice-roi des Indes. On ne lui répondit pas. En attendant, les souffrances morales, s'ajoutant aux souffrances physiques, le minaient peu à peu. On le savait âgé, malade, s'éteignant d'heure en heure, de minute en minute, — et on ne lui répondait pas! La politique a de ces calculs infâmes! Le grand Génois mourut, en effet, à Valladolid, à la fin de mai 1506[1], — quatorze années après sa mémorable découverte. Ses derniers mots furent les paroles du Christ sur la croix : « Seigneur! je remets mon âme entre vos mains. »

Cette mort fit moins de bruit que celle du plus humble préfet de bourgade : l'historiographe royal ne daigna pas la mentionner, — la chronique locale (*Cronicon de Valladolid*), qui relate les plus petits incidents de la cité, n'en dit rien!

L'existence de Colomb peut se résumer en trois mots : misère, — gloire, — martyre.

On a dit avec raison qu'il consacra toute sa jeunesse au triomphe d'une idée; qu'au retour de son premier voyage, il fut reçu avec enthousiasme; — à son second voyage, avec froideur; — au troisième, avec des chaînes; — au quatrième, mourant. La consécration du génie n'est-elle pas d'être persécuté?

Les restes de Colomb furent, quelques années plus tard, transportés à bord d'une caravelle. Le Nouveau-Monde réclamait les cendres de son révélateur.

Ainsi, l'homme qui le premier avait franchi l'Océan, enflammé de saintes espérances, fut aussi le premier qui dut le traverser après sa mort. Il retourna, gardant ses chaînes, dans la ville où il en avait été chargé [2].

1. La date précise de la mort de Colomb n'est même pas connue. M. Henry Harrisse pense qu'il s'est éteint après le 19 mai 1506, probablement le jour de l'Ascension. Il avait près de soixante et onze ans.

2. Roselly de Lorgues. — Plusieurs écrivains, M. Vivien de Saint-Martin dans son *Histoire de la Géographie,* entre autres, prétendent que Colomb mourut à Séville. C'est évidemment là une erreur. Christophe Colomb fut d'abord enterré à Valladolid, probablement dans les caveaux du monastère des Franciscains de l'Observance. M. Henry Harrisse, dans sa remarquable discus-

CHRISTOPHE COLOMB EMPRISONNÉ

Trop souvent les années rapetissent, amoindrissent les grands hommes. Le présent oublie si facilement le passé! Colomb, par une faveur toute spéciale, grandit chaque jour. Il est aujourd'hui infiniment plus célèbre qu'au siècle dernier, — et suivant toutes présomptions, — son nom, dans cinquante ans, sera encore plus répandu dans les rangs du peuple.

Ce n'est qu'au commencement de notre siècle que l'immense renommée de Colomb déploie, pour ainsi dire, ses ailes. La reconnaissance a donc mis quatre cents ans à se manifester! Ajoutons que cette reconnaissance se montre aujourd'hui aussi généreuse qu'elle fut autrefois économe ou avare. Elle prétend même faire de Colomb un saint! un martyr, oui, mais un saint..., nous ne pouvons l'admettre. La vie de Colomb n'est pas sans taches; l'histoire peut aisément lui pardonner quelques fautes de sa vie privée, la religion ne le doit pas.

Quoi qu'il en soit, le monde américain et le vieux monde l'acclament aujourd'hui comme une des plus éclatantes figures de l'histoire.

La postérité n'a guère conservé de Colomb que le souvenir de ses malheurs et de ses voyages. Ces globes qu'il se croyait dans l'obligation de dresser pour en tirer un léger bénéfice, ont disparu; peut-être quelques collections en possèdent-elles, sans se douter de leur auteur, car Colomb ne devait pas signer ses modestes travaux qu'il ne considérait pas comme au-dessous de son génie, mais qui souvent, à cette époque, ne portaient pas de signature. Il est même impossible de regarder comme authentiques les portraits qu'on a faits de lui. Nous avons à la Bibliothèque Nationale de Paris la copie de la plupart de ceux qui ont paru; sur les uns, on le représente à peu près chauve; sur les autres, avec une assez abondante chevelure. On le dépeint tantôt la figure allongée, le nez quelque peu aquilin, le front haut, mais assez fuyant; tantôt le visage carré, le nez gros, le front bombé [1].

sion sur les *Sépultures de Colomb*, fait comprendre que l'idée de transférer les cendres de l'amiral à Saint-Domingue appartient entièrement à son fils Diego. En 1795, une exhumation eut lieu. Voyant la France devenir maîtresse de Saint-Domingue, l'amiral Gabriel de Aritzabal, qui commandait la station, crut de son devoir de transférer les restes de Colomb à la Havane, afin de les conserver à l'Espagne. Une foule d'accidents et d'événements s'étaient produits à Saint-Domingue depuis la première translation du corps de l'amiral. Il est certain qu'on ne savait pas au juste où se trouvait sa sépulture. On n'en a pas moins exhumé officiellement d'un tombeau les prétendues cendres de Colomb, et, dit M. Harisse, « ce sont ces maigres restes anonymes et douteux, qu'on recueillit soigneusement et qu'on a envoyés à La Havane, d'où il est même possible qu'ils aient disparu ». On a prétendu, dans ces derniers temps, qu'on avait retrouvé dans la cathédrale de Santo-Domingo les restes du grand homme; mais cette découverte a été complètement réfutée.

1. La recherche d'un portrait vraiment ressemblant du grand amiral a donné lieu à une

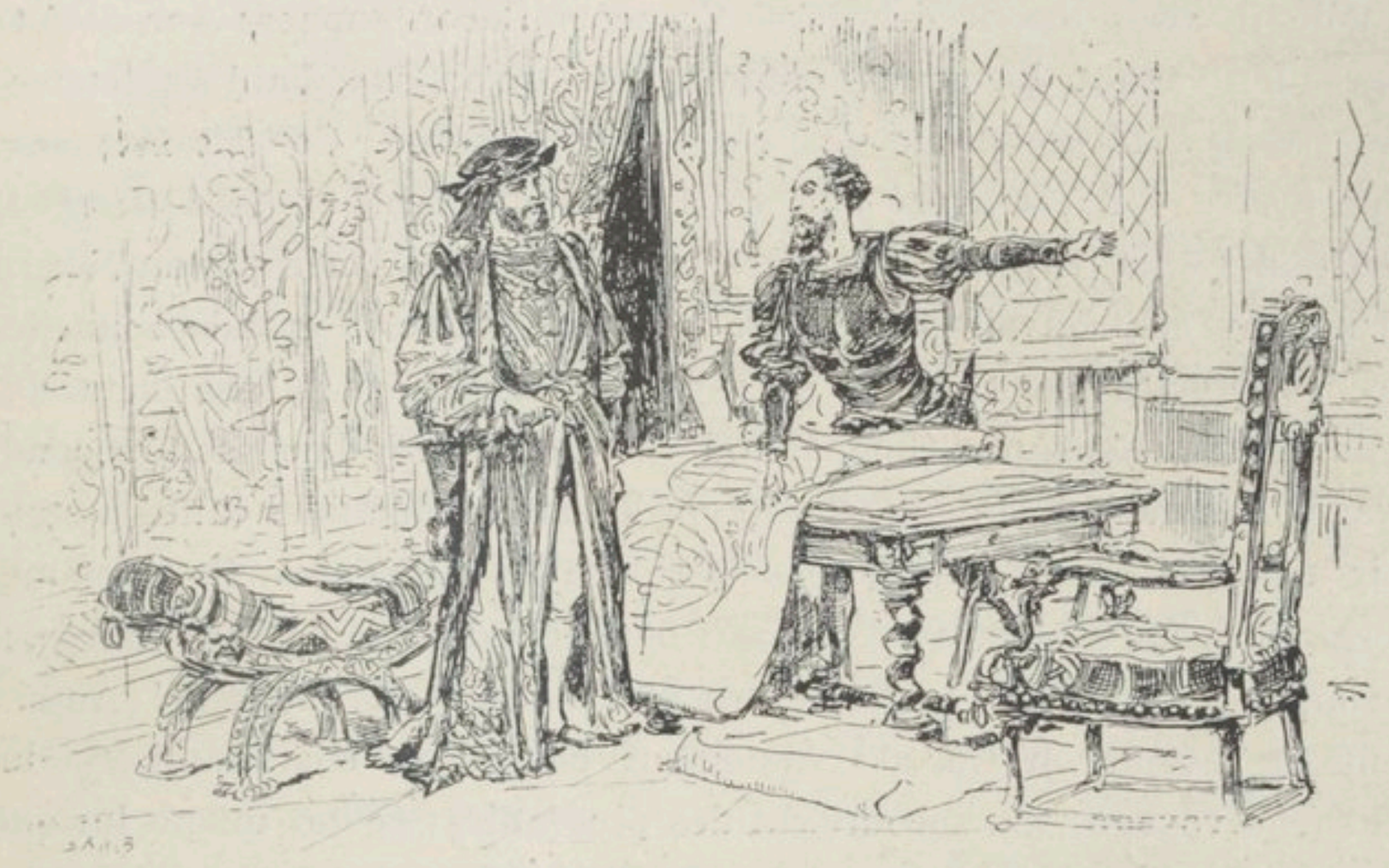
Or, Colomb, tel que nous le dépeint son fils, avait une haute stature; sa physionomie était empreinte d'une certaine noblesse; — il paraissait sévère. La réflexion avait répandu sur ses traits une sorte d'austérité. Ses yeux jetaient parfois des éclairs, — de ces éclairs d'homme de génie qui révèlent l'orage grondant à l'intérieur; ses cheveux étaient d'un blond argenté avant la cinquantième année; des rides soucieuses sillonnaient son front; son teint était hâlé par le soleil et par ses longues navigations. Une vague tristesse enveloppait tout son être.

Ainsi, — nous sommes obligés de le reconnaître en toute justice, — nous n'avons pas de portrait de Colomb que nous puissions proclamer comme parfaitement authentique. La Bibliothèque de Séville et quelques collections sont à tort fières de ceux qu'elles possèdent. L'un d'eux même, celui qui figura longtemps dans le Cabildo ecclésiastique de Séville, et que les Espagnols considèrent comme le plus fidèle, a une histoire peu connue, et qui prouve sa modernité. Cette histoire, la voici : Vers 1839, un géographe français, M. Berthelot, conseilla à un artiste de ses amis, M. Émile Lassalle, de faire un portrait de Colomb. « Donnez-moi un croquis, un profil quelconque, fit le peintre, et je vais me mettre à l'œuvre. — Je n'ai absolument rien à vous soumettre, reprit M. Berthelot, sauf une dizaine de lignes de Fernand Colomb! — Livrez-les-moi! » et c'est sur ces données que Lassalle composa un beau portrait, qui eut l'honneur du Salon, en 1839. Quelques années plus tard, Louis-Philippe, qui l'avait acquis, en faisait don à la ville de Séville. En 1844, M. Berthelot visitait l'Andalousie; on lui parla d'un portrait authentique de Colomb, copie faite en France, mais certainement sur un original des plus frappants. Il court en toute hâte au Cabildo pour admirer la merveille et se trouve en face du tableau qu'il a en partie composé lui-même cinq ans auparavant : « Je fus sur le point d'éclater de rire, rapporte M. Berthelot, mais les personnes qui

petite historiette qu'on nous permettra de raconter le sourire aux lèvres. Il se tenait, en 1882, un congrès d'américanistes dans la ville de Madrid. Or, un inspecteur général de la galerie de peinture signale tout à coup aux savants un portrait à l'huile passant pour être celui de Colomb. Mais le personnage représenté sur la toile ayant une perruque à la mode du XVIII^e^ siècle, on vint naturellement à douter ; la lumière allait néanmoins se produire comme par enchantement. L'inspecteur général se met à gratter la toile. Il découvre dans un angle la lettre C. Première révélation. Continuant à frotter de plus en plus, il lit en entier l'inscription : *Columbus ligur novi orbis repertor* (Colomb le Ligurien qui a découvert le Nouveau-Monde) — et, seconde révélation, en grattant encore davantage, la perruque blanche disparut pour faire place aux cheveux châtains, quelque peu roux. Colomb, déguisé, on ne sait pourquoi, en marquis de la Régence, apparut enfin ! — Le duc de la Veragua, descendant de Colomb en ligne directe, assure-t-on, était là ; il présidait même le congrès des américanistes. On applaudit, en lui trouvant une parfaite ressemblance avec le portrait de son glorieux ancêtre!

m'entouraient semblaient si heureuses de posséder un trésor que je n'eus pas le courage de leur avouer qu'elles n'avaient que de la fausse monnaie, et grâce à moi ! »

Ainsi de Colomb, dont les cendres ont été peut-être jetées au vent, dont les traits véritables sont inconnus de la postérité, il reste, ce qui vaut mieux, un souvenir impérissable de son œuvre, de son génie. — Loin de s'affaiblir avec les années, son glorieux nom prend de jour en jour des proportions plus grandes. Il y a quatre cents ans, quelques rares savants seuls avaient reconnu l'importance de ses travaux ; mais ensuite les siècles se passèrent, et l'oubli se fit. Le XIX^e^ siècle a rendu Colomb à l'admiration du monde.



LES SUCCESSEURS DE COLOMB

CHAPITRE III

LES FRÈRES DE COLOMB : BARTHÉLEMY, DIEGO ET GIACOMO
LES FILS DE COLOMB : DIEGO ET FERNAND — DON LOUIS COLOMB

Le génie féconde tout ce qui l'approche. Colomb sut pénétrer de ses idées le frère qui venait après lui ; il en fit un esprit supérieur. Barthélemy n'avait cependant pas cette largeur de pensée qui nous pousse au mépris des bassesses du monde. Il était parfois défiant, toujours très circonspect. Las Casas, qui avait très bonne opinion de ses connaissances, le représente comme n'étant guère moins docte que son frère en cosmographie et dans l'art de dresser des sphères et des cartes marines. Le premier confident de Christophe Colomb, ce fut lui. Le roi de Portugal Jean II ajournait sans cesse le pauvre Génois ; il fut décidé que Barthélemy irait trouver Henri VII d'Angleterre et lui soumettrait le grand projet. En route, il fut, dit-on, pris par des pirates ; — relâché, il courut à Londres, obtint une audience du roi et lui présenta, sans doute en 1488, une mappemonde dessinée par lui et au-dessus de

laquelle il avait inscrit des vers. François Bacon suppose que ce fut d'après les vagues documents obtenus ainsi qu'on expédia d'Angleterre Jean Cabot à la recherche des régions inconnues[1]. Ce fait est sans doute juste ; — il est avéré que six années plus tard, en 1494, Jean et Sébastien Cabot voyaient les côtes orientales de l'Amérique du Nord. Barthélemy se trouvait sans doute à Paris lorsque la grande nouvelle des découvertes de Colomb se répandit en Europe. Il se hâta de partir pour l'Espagne. Compagnon de son frère dans son second voyage, nommé Adelantado, il eut, on le sait, de terribles luttes à soutenir à la fois contre les Indiens et contre les Espagnols. Il fut même énergique jusqu'à la cruauté. Il avait bénéficié de la gloire de son frère; il comprit qu'il devait partager ses souffrances, sa captivité! Aussi, voulut-il revenir en Europe également chargé de chaînes. Lors du quatrième voyage, son secours fut des plus utiles; ce fut même lui qui fonda la première ville d'Amérique (Saint-Domingue, dans l'île d'Haïti), en 1496. Le maître disparu, il fut nommé un de ses exécuteurs testamentaires, et fit voile vers le Nouveau-Monde avec son neveu Diego; — il voulut ensuite revoir l'Europe, mais il céda encore à l'attraction qu'exerçaient les contrées féeriques de l'Occident qu'il persista jusqu'à sa mort à croire rattachées à l'orient de l'Asie.

Diego, également doué de qualités énergiques, seconda l'amiral dans tous ses efforts. Il partagea ses disgrâces et revit en 1509 Haïti où il mourut probablement quelques années plus tard. Quant à Giacomo, figure un peu effacée, il fut avant tout le consolateur de son frère. Aux grands hommes éprouvés il faut des natures sympathiques et résignées qui viennent comme un baume adoucir leurs plaies.

Et les fils de l'illustre navigateur étaient-ils dignes de leur père? L'aîné, Diego, qui hérita du titre d'amiral des Indes, était un esprit droit, généreux et que Colomb, suivant sa propre expression, aimait plus que lui-même. On se souvient de ce jeune enfant pour lequel Colomb frappait à la porte du monastère de la Rabida, demandant l'aumône d'un verre d'eau et d'un morceau de pain, — cet enfant élevé à l'école des longues souffrances, c'était Diego ; quelques années après, page de la reine, il n'oubliait pas ses durs commencements et vouait une inaltérable affection aux bons moines qui non seulement l'avaient recueilli, mais avaient fait de lui un homme distingué. En 1509, Diego s'embarquait avec sa jeune femme pour Hispaniola, emmenant aussi son jeune frère Fernand. Le respectueux souvenir qu'il vouait à son père

1. M. Ferdinand Denis.

lui faisait oublier l'irrégularité de la naissance de ce jeune frère, fils de Dona Béatrix, et aplanissait toute distance entre eux. Au reste, Fernand Colomb sut de bonne heure se faire estimer : il s'appliqua aux choses de l'esprit, visita certaines parties de l'Afrique et de l'Asie, — et se retira à Séville. Explorateur à sa manière des régions inconnues du monde intellectuel[1], il rassembla une bibliothèque de 20,000 volumes, chiffre énorme pour l'époque[2], — et fonda une école de sciences mathématiques. Son autorité scientifique était telle que Sébastien Cabot fit appel à ses connaissances et le prit pour arbitre. Son premier titre à la réputation est son histoire de Colomb : *Historia del almirante Christophoro Colombo,* ouvrage écrit en espagnol, dont l'original a été perdu et qui n'a été reproduit que sur une traduction italienne[3].

Fernand Colomb institua son héritier Don Louis Colomb qui fut le troisième amiral de la famille. Par sa volonté, il fut enterré à Séville. En butte à des tracasseries incessantes, Don Louis finit par céder la plupart de ses droits pour les titres de duc de la Veragua et de marquis de la Jamaïque ; — de plus, il abandonna le dixième des revenus de toutes les découvertes pour une pension de mille doublons d'or. Malgré de brillantes alliances, la famille de Colomb ne devait jamais se relever ; elle compta des grands d'Espagne, mais plus de grands citoyens.

Il y a près d'un siècle, un des descendants de l'illustre Génois, se voyant ruiné, fit appel à la générosité du gouvernement espagnol qui lui accorda ce qu'on aurait sans doute refusé à son glorieux ancêtre, une pension de 24,000 dollars, sur les revenus de Cuba et de Porto-Rico.

L'ingratitude des gouvernements est réparée le plus souvent par la reconnaissance du peuple. Colomb n'a même pas joui de ce droit du génie. C'est à peine, en effet, comme nous l'avons déjà fait remarquer, si les écrivains d'autrefois daignent lui consacrer une mention. Dans son *Dictionnaire philosophique* Voltaire le passe à peu près sous silence. L'abbé Prévost, continué par La Harpe, ne lui accorde qu'un petit nombre de pages. De temps à autre cependant, quelques voix généreuses s'élèvent et s'indignent contre l'injustice de l'histoire. L'âme

1. M. Ferdinand Denis.

2. Cette bibliothèque est devenue célèbre sous le nom de bibliothèque Colombine.

3. M. Henry Harrisse pense que cet ouvrage est apocryphe. Il semble en fournir des preuves évidentes dans son étude : *Fernand Colomb, sa vie, ses œuvres. Essai critique.* 1872. M. d'Avezac a combattu, néanmoins, cette interprétation dans un mémoire intitulé : *le Livre de Fernand Colomb.* 1873. On attribue à Fernand Colomb plusieurs cartes (1526?) où se trouve l'Amérique.

sensible du Tasse, entre autres, sut être clairvoyante et prophétisa l'avenir [1].

C'est donc seulement à partir de ce siècle que Colomb, dominant de son œuvre immense la plupart des *conquistadores* du Nouveau-Monde, prit enfin la place qu'il aurait dû occuper depuis trois cents ans. La plupart des autres noms, — grands aussi, — ont été même quelque peu effacés par son éclatante figure.

Les premiers découvreurs qui l'accompagnèrent ou le suivirent héritèrent de ses qualités énergiques, — mais non de sa grande âme. Un des plus remarquables est certainement Ojeda, qui eut une foule d'aventures étranges, et qui n'a laissé pourtant qu'une réputation secondaire parce qu'il ne fut jamais guidé par une pensée vraiment élevée, par la passion du devoir et du bien.

LES CONTINUATEURS DE COLOMB : OJEDA — JUAN DE LA COSA

Ojeda, Castillan orgueilleux et chevaleresque, impétueux et violent, était de petite taille, mais doué d'une grande force et d'une activité prodigieuse. On raconte que, tout jeune et pour plaire à la reine, il fit un tour de force digne d'un acrobate, mais qui témoignait de son dédain de la mort et de sa rare audace. Ayant accompagné Isabelle jusqu'au sommet de la tour de Séville appelée Giralda, il s'élança sur une poutre étroite qui débordait sur le vide et y pirouetta sur un seul pied, au mépris de l'abîme. Cavalier hardi et gracieux, habile dans le maniement de toutes les armes, il combattit encore enfant contre les Maures ; il n'avait même que vingt ans lorsqu'il accompagna Colomb dans son second voyage [2].

Assez peu scrupuleux dans ses actes, — le jeune aventurier se prétendait néanmoins fervent catholique : il portait toujours sur lui une

1. « Un temps viendra où les colonnes d'Hercule seront une fable méprisable aux navigateurs actifs : les mers éloignées, aujourd'hui sans nom, les royaumes encore inconnus, deviendront parmi nous célèbres..... Un homme de Ligurie aura l'audace de s'aventurer le premier dans cette course inconnue : ni les menaces du vent qui frémit, ni la mer inhospitalière, ni le mystère d'un ciel incertain, ni tout ce que l'on peut redouter aujourd'hui de périls et d'épouvantes, rien ne fera que ce noble cœur se contienne dans les limites étroites du détroit d'Abyla.

« Tu déploieras, ô Colomb, tes heureuses voiles sous un nouveau pôle, si loin qu'à peine la Renommée, qui a des yeux et des ailes par milliers, pourra te suivre. Qu'elle chante Alcide et Bacchus, il suffit à tes descendants qu'elle rappelle ton nom, — ton nom seul en dit assez pour laisser une mémoire digne de la poésie et de l'histoire. » (Chant XV, str. 30 et 32.)

2. Washington Irving : *les Compagnons de Colomb*.

relique protectrice, — le portrait de la Vierge, — et l'invoquait à tous les moments de danger, soit sur terre, soit sur mer.

Il ne voulut pas faire partie de la troisième expédition. Déjà, son amour-propre n'acceptait pas le second rang. Grâce à la bienveillance toute spéciale de Fonseca, il reçut communication des plans et des mémoires de l'amiral et résolut de continuer la découverte de la terre ferme. Il appelle à lui une poignée de volontaires, prend pour premier pilote Juan de la Cosa, un des meilleurs marins de l'époque, et s'adjoint Américic Vespuce, riche et savant négociant de Florence, cosmographe expérimenté et homme de bien. Les Espagnols découvrent en 1499 le golfe de Maracaïbo ; frappés par la vue de maisons bâties sur pilotis, ils saluent du nom de *Petite Venise*, Vénézuéla, le pays qui s'étend devant eux. Ojeda voit l'île Marguerite, déjà découverte par Colomb, touche de nouveau le continent et fait construire un brigantin. Cédant à son humeur guerrière, il part du côté des îles du Vent et combat les Caraïbes. Au retour, il reconnaît l'île de Curaçao. Insolent à l'égard de Colomb, — méprisant ses ordres, Ojeda devait expier durement ses fautes. Tantôt ennemi, tantôt ami des indigènes, les intimidant par sa prodigieuse hardiesse ou les enthousiasmant par la grandeur de ses actes, ce capitaine d'aventures passa un moment pour invulnérable. Quelque temps après, il tente de fonder un établissement à Coquibacoa, à l'embouchure du lac Maracaïbo[1]. Insuccès complet. Ses soldats, révoltés de sa parcimonie, le mettent aux fers. Confiant dans son agilité et dans sa force, il se jette à la mer pendant la nuit, — mais comme le poids des chaînes l'entraîne, — il appelle au secours : on le sauve. Les mutins lui accordent la vie, mais le font passer en jugement. On le condamne d'abord, on l'acquitte ensuite. Pendant plusieurs années, le silence se fait autour de lui; peut-être entreprit-il en 1505 un nouveau voyage dans les environs de Coquibacoa. Ce qui est certain, c'est qu'on le retrouve en 1508, dans l'île d'Hispaniola, *fier et gueux* comme un bon Castillan qu'il était. Mais la vie pour de pareils hommes est une suite de coups de théâtre. Ojeda sut rentrer dans les bonnes grâces du roi. Il fut chargé d'une nouvelle mission avec Juan de la Cosa.

Il serait trop long d'énumérer tous les incidents qui marquèrent cette nouvelle entreprise. Ojeda, obligé de partir avec Nicuesa, compa-

1. Ojeda prétend avoir rencontré des voyageurs anglais dans les parages de Coquibacoa. Nous n'en trouvons aucune trace officielle dans les explorations entreprises par le pavillon britannique. Il pourrait cependant se faire que le voyage de Jean Cabot eût déterminé dans cette région quelque expédition privée, disparue de l'histoire.

gnon perfide, souvent d'ailleurs d'une autorité égale à la sienne, ne tarda pas à vouloir se séparer de l'ambitieux qui, comme lui, aspirait à s'emparer de tous les territoires découverts. Un duel fut sur le point d'éclater entre ces deux hommes. Le vieux Juan de la Cosa, l'inséparable ami, le conseiller prudent d'Ojeda, parvint à rétablir momentanément la paix. Le 10 novembre 1509, Ojeda partit de Saint-Domingue avec deux vaisseaux, deux brigantins et trois cents hommes. François Pizarre, le futur conquérant du Pérou, figurait au nombre des guerriers. On débarque dans le port de Carthagène. Le jeune chef somme les indigènes de se soumettre, au nom de la religion chrétienne. On lui répond par une grêle de flèches. Il tire son épée, attaque les sauvages et les repousse. Emporté par sa témérité, il entraîne ses compagnons au milieu des forêts et les voit presque tous périr à ses côtés. Juan de la Cosa fut une des victimes de cet effroyable carnage. Il ne mourut pas sans avoir accompli des prodiges de valeur. Blessé, il fut, dit-on, pris par les sauvages, suspendu à un arbre, la tête en bas, le corps hérissé de flèches comme saint Sébastien [1].

Ce fut dans les parages du Darien, dans ces parages qui vont voir s'ouvrir le plus grandiose des canaux, que disparut le premier cartographe du Nouveau-Monde. Ojeda parvint à échapper à la mort en se cachant au plus épais du fourré. Son bouclier portait les marques de plus de trois cents flèches. Ses compagnons, étonnés que dans de pareilles circonstances il ait eu la vie sauve, s'imaginèrent que la Vierge l'avait miraculeusement protégé. Son rival Nicuesa vint fort à propos le tirer d'affaire : « Ne voyez en moi qu'un frère, lui dit-il; mes gens et moi, nous sommes à vos ordres, — nous vous suivrons partout où il vous plaira, jusqu'à ce que nous ayons vengé la mort de Juan de la Cosa et de ses camarades. » La vengeance fut éclatante ; des milliers d'Indiens furent massacrés.

Ojeda s'arrêta à la pointe orientale du golfe d'Uruba et y jeta les fondations de la ville de Saint-Sébastien, — nom qu'il prit peut-être pour rappeler le sort de son fidèle compagnon, ou mieux encore pour attirer la protection du saint martyr sur sa propre personne. Ojeda

1. Juan de la Cosa, pilote de Christophe Colomb, avait fait partie de l'expédition de 1493, peut-être même de celle de 1492. Il était proclamé un des plus habiles marins de son temps, et, nous dit Navarrette, il osait même se comparer à Colomb. On lui doit la première mappemonde où figure l'Amérique. Cette carte extrêmement précieuse a été faite en 1500. Nous en donnons un fac-similé sommaire. Le saint qui porte sur ses épaules l'Enfant Jésus est saint Christophe. L'emblème est clair ; — on reconnaît l'intention du vieux cartographe qui a peut-être même cherché à rappeler les traits de Colomb. C'est l'opinion de notre vénéré américaniste, M. Ferdinand Denis.

passait pour invulnérable aux yeux même des indigènes, — pourtant dans une escarmouche il eut la cuisse percée par une flèche, probablement par une flèche empoisonnée. Le charme sur lequel il avait compté disparaissait donc ; son génie lui suggéra un remède héroïque. Il fit rougir au feu deux plaques de fer et ordonna de les appliquer à chaque orifice de sa blessure. Le chirurgien frémit et refusa son ministère pour cette opération, en disant qu'il ne voulait pas être le meurtrier de son général[1]. Sur ce refus, Ojeda fit solennellement vœu de le faire pendre s'il n'obéissait. Dès lors, le chirurgien n'hésita plus, il appliqua le fer rouge. Ojeda fut sauvé[2].

Bien des aventures attendaient encore cet homme étrange. Comme les secours tardent à venir, il forme la résolution d'aller en chercher à Hispaniola. Il part avec une troupe de flibustiers commandés par Talavera. Ojeda veut conserver une entière suprématie. Une querelle éclate. Il traite Talavera et les siens de mécréants et de pirates, et il offre de les combattre successivement, pourvu qu'ils lui laissent le pont libre et qu'ils se présentent deux à la fois. Malgré sa petite taille, ils avaient une trop grande idée de sa vaillance pour accepter ce défi. Ils le maintinrent donc enchaîné. Mais une violente tempête s'élève. Effrayés, ils implorent l'aide de leur prisonnier, qui se place au gouvernail et parvient à faire échouer le navire sans perte d'hommes sur les côtes de Cuba. Ojeda et ses compagnons marchèrent pendant longtemps au milieu des marécages de l'île. Il y perdit la plus grande partie de son escorte ; Narvaez vint heureusement lui porter secours et il lui fut permis de revoir Hispaniola.

Il formait encore de nouveaux projets, il se sentait jeune et son ambition était sans bornes. La mort vint le surprendre, misérable, pauvre comme Colomb et Cortez, vaincu également par la destinée qui semble s'être appliquée à frapper au dernier moment les plus fiers, les plus audacieux de tous ces *conquistadores*.

Nous avons nommé Nicuesa, qui fut encore mêlé à l'histoire d'Ojeda : il mérite, par ses malheurs plus que par ses services, quelques détails particuliers : Diego de Nicuesa avait quitté Ojeda pour se mettre à la tête d'une escadre qui devait aborder à la côte de Veragua. Le navire qu'il montait fit naufrage à l'embouchure d'une rivière où lui et ses compagnons ne parvinrent à se sauver qu'avec la plus grande peine.

1. Charlevoix.
2. Las Casas.

Leurs souffrances furent extrêmes; la plupart d'entre eux étaient sans souliers, et quelques-uns presque nus; ils avaient à gravir des rochers escarpés et à se frayer un chemin dans des bois épais, remplis d'épines et de ronces, ou à travers des marais et des terrains inondés; ils étaient arrêtés souvent par des torrents profonds. Une barque, échappée au naufrage de la caravelle et conduite par quatre hommes, permettait de traverser les rivières et les bras de mer; mais cette barque même vint à leur manquer, et ils reconnurent avec effroi qu'ils se trouvaient sur une île déserte. Ils virent, quelque temps après, avec une grande joie un navire qui venait à leur secours; c'était un des brigantins de l'escadre, à la recherche duquel étaient allés les marins de la barque et qui ne s'était écarté que par l'effet de l'ambition du lieutenant qui le commandait, Lope de Olando, désireux de devenir le gouverneur du Veragua; mais des malheurs avaient assailli à son tour ce chef infidèle, qui s'était repenti et avait enfin envoyé au secours de son commandant.

On regagna la côte du continent; on y éprouva une suite extraordinaire de souffrances et de privations : ainsi trente Espagnols, ayant trouvé un jour le cadavre d'un Indien en putréfaction, furent poussés par la faim à s'en repaître, et se trouvèrent tellement empoisonnés par cet horrible repas, que pas un seul n'y survécut[1].

Nicuesa, cherchant une situation avantageuse, passa au port de Puerto-Bello, sans pouvoir s'y maintenir, à cause de l'hostilité des Indiens, et il résolut de s'y fixer, en disant : « *En el nombre de Dios* (au nom de Dieu), arrêtons-nous ici », et le lieu fut appelé désormais *Nombre de Dios*.

Il finit par gagner le Darien, dont il se considérait comme le gouverneur par ordre du roi; mais les Espagnols qui se trouvaient déjà dans cette colonie ne voulurent pas le recevoir, ils le mirent, le 1er mars 1511, à bord d'un vieux brigantin avarié, avec dix-sept de ses compagnons, pour qu'il gagnât, s'il pouvait, l'île d'Haïti; on ne revit jamais cette embarcation, hors d'état de résister aux dangers et aux fatigues de la mer.

AMÉRIC VESPUCE

Voilà un des voyageurs qui ont été le plus discutés et dont les excursions ont laissé le plus d'obscurité. Il a eu la gloire de donner

1. Herrera.

son nom au Nouveau-Monde, et on l'a accusé d'imposture pour avoir ravi cet honneur à Colomb; mais il a été complètement réhabilité, et il est aujourd'hui reconnu que VESPUCE est tout à fait innocent de cette injustice, dont nous dirons tout à l'heure l'origine. Parlons d'abord de la patrie et des commencements de cet homme illustre.

Américc Vespuce, ou plutôt Amerigo Vespucci[1], le troisième fils de Nastagio (Anastase) Vespucci, notaire à Florence, naquit le 9 mars 1451. Il fit ses premières études sous la direction de son oncle Georgio Antonio Vespucci, savant dominicain, confrère du fameux Savonarola. Vers 1476, on le trouve à Trebbio, où il s'était retiré pour fuir une peste qui ravageait Florence. Il revint dans cette dernière ville, où il s'occupa de commerce et où il fut admis dans la grande maison des Médicis (Medici), dont le chef était alors Laurent de Médicis; mais Américc ne tarda pas à avoir pour patron Laurent-Pierre-François, fils et successeur de celui-là, et il lui voua une affection et une reconnaissance particulières.

La maison de Médicis avait en Espagne des intérêts qui exigeaient la présence d'agents investis de toute sa confiance. Américc fut un de ces agents. Il était en Andalousie dès 1491 ou 1492. En 1496, il y liquidait des comptes importants avec des marins, après la mort de l'armateur florentin Berardi, qui s'était engagé à fournir à l'État plusieurs navires pour des expéditions aux Antilles, découvertes récemment.

Depuis 1495, la navigation et le commerce des Indes occidentales étaient devenus libres : tout armateur pouvait y envoyer des navires, sous la condition qu'ils partiraient de Cadix et se soumettraient à certains engagements envers l'État. Par suite de cette faculté, plusieurs navigateurs, comme le dit l'historien Gomara, se mirent à poursuivre des découvertes, les uns à leurs frais, les autres aux frais du gouvernement. Colomb, croyant ces concessions contraires à ses privilèges, les fit révoquer en juin 1497; mais déjà Américc s'était embarqué sur une flotte de quatre navires, préparée par les ordres du roi Ferdinand et qui était partie de Cadix le 10 mai 1497. C'est le *premier voyage* de Vespuce, voyage que Herrera a confondu avec le second, et de là les doutes et les erreurs qui se sont glissés dans les histoires postérieures, celles de Charlevoix, de Robertson, de Tiraboschi, de Navarrette, de Washington Irving, de Humboldt lui-même; mais M. de Varnhagen,

1. On voit ses deux noms tour à tour écrits, *Amerigo, Almerico, Alberico, Alberigo, Vespucci, Vespucy, Vespuchi, Vespuchy, Vesputio, Despuchi, Espuchi* (en latin, *Vespuccius, Vesputius*).

qui a consacré à Américic des recherches profondes[1], a prouvé que ce voyage a réellement eu lieu en 1497 et 1498, qu'il a duré dix-huit mois, qu'il fut fait en compagnie de Solis et de Yanez Pinzon (lequel était probablement le chef de l'expédition), et que la relation en a été adressée, en 1504, par Vespuce à Soderini, gonfalonier de Florence.

Dans cette narration, le voyageur dit que « partie de Cadix le 10 mai 1497, et ayant navigué l'espace de mille lieues vers l'ouest-sud-ouest, la flotte s'est trouvée, après trente-sept jours, en vue de terre par la latitude de 16° nord et la longitude de 77° à l'ouest des Canaries ». Cela nous conduit à peu près au Yucatan; l'expédition paraît avoir suivi les contours de cette presqu'ile, être parvenue à la lagune de Terminos, où elle trouva des habitations sur pilotis, ce qui rappela Venise aux navigateurs et les engagea à nommer cet endroit Veneziola. La même remarque ayant été faite plus tard par d'autres navigateurs au lac Maracaïbo et le nom de Veneziola ou Venezoila ayant été donné aussi à une région de l'Amérique du Sud, il en est résulté une confusion qui a singulièrement contribué à l'obscurité répandue par les historiens sur les premières explorations de Vespuce.

La flotte contourna probablement le golfe du Mexique, et ce sont sans doute les parages de Panuco ou de Vera-Cruz que le voyageur décrit, puisqu'il dit être près du tropique du Cancer et voir le pôle à 23 degrés et demi au-dessus de l'horizon. Il décrit les mœurs des habitants avec des particularités intéressantes : « Nous avançâmes vers leurs maisons, et nous y vîmes beaucoup de serpents destinés à leur nourriture. Ces serpents[2] avaient les pieds liés et une corde autour du cou, ce qui les empêchait d'ouvrir la bouche. Ces animaux étaient d'un aspect si laid qu'aucun de nous n'osait les toucher. Ils sont grands comme un chevreuil; les pieds sont longs et gros, armés de griffes; la peau est dure et de diverses couleurs, le cou et la tête sont comme ceux des serpents, et du naseau leur sort une espèce de crête de poils qui va le long du dos jusqu'à l'extrémité de la queue; on les mange.

« Nous avons aussi remarqué qu'on faisait du pain avec de petits poissons pêchés à la mer et que l'on pétrissait pour en faire une pâte, qu'on rôtissait sur la braise pour la manger. Nous en avons goûté, et cela nous a paru excellent.....

1. Voir ses ouvrages : *Amerigo Vespucci,* Lima, 1865 ; le *Premier Voyage de Vespucci,* Vienne, 1869 ; *Historia geral do Brazil,* 1854.

2. C'étaient évidemment des iguanes.

LES SAUVAGES SE JETANT A LA NAGE, ÉPOUVANTÉS PAR LE BRUIT DU CANON

« Voyant que les gens ne revenaient pas, nous primes la résolution de ne leur rien prendre, pour leur inspirer plus de confiance; nous laissâmes beaucoup de nos choses dans un endroit où ils pussent les voir; et nous sommes retournés aux vaisseaux.

« Le lendemain, au point du jour, nous vîmes beaucoup de monde à la plage, et quand nous y descendîmes, quoiqu'ils eussent encore peur, ils osèrent traiter avec nous, en nous donnant tout ce que nous leur demandions. Enfin ils devinrent nos amis et nous montrèrent leurs habitations, où ils étaient venus pour faire la pêche; en même temps, ils nous prièrent d'aller à leurs villages, nous assurant qu'ils nous recevraient en amis. Et ils ont conçu d'autant plus d'amitié pour nous que nous avions deux prisonniers qui étaient leurs ennemis. Comme ils nous faisaient de grandes instances, nous prîmes la résolution de les suivre au nombre de vingt-huit, en bon ordre, avec la résolution de périr s'il le fallait.

« Nous allâmes avec eux dans l'intérieur. A trois lieues de la plage, nous rencontrâmes un village peuplé de beaucoup de monde, mais ayant peu de maisons, car il n'y en avait que neuf. Nous y fûmes reçus avec tant de cérémonies barbares, que la plume ne suffit pas pour en faire la description. Ces gens dansaient, chantaient et pleuraient tout à la fois, et ils nous offrirent de leurs mets. Nous y passâmes la nuit, et ils nous offrirent leurs femmes avec tant d'instances que nous ne pouvions pas refuser.

« ..... Les plus vieux nous prièrent d'aller avec eux dans d'autres villages qui étaient plus dans l'intérieur, ce qu'ils regardaient comme une grande marque d'honneur. Nous y allâmes, et nous ne pouvons pas dire de combien d'attentions ils nous accablèrent. Nous avons mis neuf jours pour tout ce voyage. Nos amis étaient déjà inquiets de nous. A notre retour, beaucoup de monde nous accompagna jusqu'à la mer. Quand quelqu'un de nous se fatiguait du chemin, ces hommes le portaient très commodément dans leurs hamacs. Pour le passage des rivières, ils avaient des moyens si sûrs que nous ne courions pas le moindre danger, et plusieurs d'entre eux suivaient, chargés des choses qu'ils nous avaient données, c'est-à-dire de hamacs pour dormir, de riches plumages, de beaucoup d'arcs et de flèches, et de perroquets de différentes couleurs.

« Quand nous arrivâmes près de nos chaloupes, tous ceux qui purent y entrèrent; les autres se mirent à la nage. C'était charmant de les voir s'empresser d'entrer dans nos navires pour les visiter. Nous nous

trouvâmes très embarrassés avec tant de monde à bord. Il y avait plus de mille personnes, toutes nues et sans armes. Il arriva alors un fait bien risible ; nous voulûmes tirer quelques coups de canon ; quand ces sauvages entendirent le bruit, la plupart se jetèrent à la nage, à la manière des grenouilles au bord des marais, quand elles ont peur. Ceux qui restèrent à bord étaient tellement terrifiés que nous nous sommes repentis de ce que nous avions fait. Après qu'ils se furent amusés toute la journée avec nous, nous les congédiâmes, en leur faisant savoir que nous voulions partir le même jour, et ils s'en allèrent, en nous montrant beaucoup d'amitié. La terre est très agréable et fertile, couverte de forêts toujours vertes. On appelle cette province *Larial.* »

La fin de la relation du premier voyage est très obscure. M. de Varnhagen croit qu'on peut suivre les traces des voyageurs à l'embouchure du Mississipi, à la côte orientale de la Floride, peut-être même à la baie de Chesapeake, enfin aux îles Bermudes, qui correspondraient à la terre d'Ity dont parle le narrateur. Mais tout cela n'est pas facile à prouver. Vespuce et ses compagnons ont-ils dépassé vers le nord le golfe du Mexique ? Cette Ity n'est-elle pas Haïti ? Voici, du reste, comment est décrite l'arrivée à cette terre, où l'on était accompagné de quelques Indiens qui paraissaient considérer les habitants d'Ity comme leurs ennemis et comme des anthropophages redoutables : « Nous mîmes à bord de nos chaloupes des hommes choisis, avec trois canons, et, nous approchant peu à peu de terre, nous pûmes distinguer sur la plage au moins quatre cents hommes, avec beaucoup de femmes. Ils étaient armés d'arcs, de flèches et de lances, et beaucoup d'entre eux portaient des boucliers carrés qu'ils paraissaient manier avec une grande dextérité. Nous nous approchâmes de terre, dans nos petites barques ; nous étions à peu de distance quand ils se jetèrent précipitamment à la mer, et, lançant une grande quantité de flèches, ils commencèrent à combattre courageusement contre nous, pour nous empêcher de débarquer. Tous avaient le corps peint de diverses couleurs et ils étaient ornés de plumes d'oiseaux. Nous fûmes obligés de décharger sur eux nos canons ; et à peine en entendirent-ils le bruit et en observèrent-ils les effets, en voyant plusieurs d'entre eux tomber morts, qu'ils se sont tous retirés à terre.

« Quarante-deux des nôtres allèrent à leur poursuite pour les combattre ; la résistance qu'ils nous firent fut telle, que, pendant près d'une heure, nous avons lutté sans obtenir aucun succès ; ils paraient nos

coups de lance et d'épée avec beaucoup d'adresse. Enfin nous les avons chargés avec tant d'impétuosité qu'ils prirent la fuite vers leurs forêts, en nous laissant maîtres de la place, avec beaucoup d'entre eux morts et blessés. Nous retournâmes à nos navires ; la joie des sept Indiens qui étaient venus avec nous était extrême. Le lendemain, nous remarquâmes que beaucoup d'habitants s'approchaient de la plage, tous peints et ornés de plumes d'oiseaux, jouant de divers instruments de guerre. Nous nous sommes armés le mieux possible et nous nous approchâmes de la plage. Arrivés à terre, nous nous partageâmes en quatre compagnies, chacune de cinquante hommes, et nous avons combattu corps à corps, jusqu'à ce que, voyant beaucoup d'entre eux tomber morts, ils prirent la fuite. Nous les avons poursuivis jusqu'à un de leurs villages, où nous fîmes vingt-cinq prisonniers. Nous avions, de notre côté, un mort et vingt-deux blessés. Parmi les sept Indiens venus avec nous, cinq furent blessés en combattant, et retournèrent dans leur pays, pleins d'admiration pour nous ; nous leur donnâmes sept de nos prisonniers. Les deux autres restèrent avec nous. Nous suivîmes notre route vers l'Espagne et nous sommes rentrés au port de Cadix, avec deux cent vingt-deux (vingt-deux ?) prisonniers. Nous fûmes reçus avec beaucoup de joie, et vendîmes nos captifs. »

Le deuxième voyage de Vespuce fut encore entrepris aux frais de l'Espagne, et le chef de l'expédition paraît avoir été Ojeda, quoique M. d'Avezac croie que ce fut Lépé. M. de Humboldt a pensé que c'était Yanez Pinzon. Juan de la Cosa, le pilote de Colomb et l'auteur d'une carte célèbre faite en 1500, paraît avoir pris part à ce voyage.

L'expédition partit de Cadix le 16 mai 1499, se dirigea vers les îles du Cap-Vert, continua sa route vers le sud-ouest, et, après dix-neuf jours de navigation, arriva à une terre nouvelle située, dit le narrateur, dans la zone torride, à 5 degrés au sud de l'équateur, à 500 lieues sud-ouest des îles du Cap-Vert ; la terre y était comme noyée, et elle se montrait verdoyante, revêtue de grands arbres ; on reconnaît là les terres basses de la province brésilienne de Rio-Grande del Norte, couvertes de forêts de palétuviers. On navigua dans la direction de l'est-sud-est pendant plus de 40 lieues ; mais un courant très fort du sud-est engagea les voyageurs à revenir au nord-ouest ; ils s'écartèrent de la terre, et, quand ils retouchèrent la côte, ils se trouvèrent à un port excellent, qui est celui de Maranham, suivant Navarrette, et celui de Cayenne, suivant M. de Varnhagen. On navigua vers l'ouest, et l'on arriva probablement à l'embouchure du Demerara ; puis on gagna le

large, et l'on aperçut une île située à 15 lieues de terre et qui paraît être la Marguerite. On parvint à une autre île, qu'en raison de la taille élevée des habitants, on appela île des Géants, et qui est peut-être Curaçao. On aborda, probablement, sur le continent, chez un peuple qui reçut les voyageurs avec amitié, et qui leur procura une grande quantité de perles. C'est sans doute dans cette partie de leur exploration qu'ils visitèrent le golfe de Venecia (Vénézuéla), dont parle un rapport d'Ojeda. « Ensuite, dit Vespuce, nous sommes allés à l'île d'Antille (vraisemblablement Haïti), que Christophe Colomb a découverte il y a quelques années, et où nous avons souffert des peines et couru des périls, même de la part des chrétiens qui y étaient avec Colomb. »

On rentra au port de Cadix le 8 septembre 1500.

Vespuce était à Séville et projetait de retourner à la terre des Perles (au Paria), lorsqu'il reçut du roi de Portugal, Emmanuel, l'invitation d'entrer au service de la cour de Lisbonne ; l'expérience qu'il avait acquise de la navigation au sud de l'équateur devait être précieuse pour les Portugais au moment où Cabral venait d'être porté, par hasard semble-t-il, sur les côtes qu'il appela Terre de Sainte-Croix ou Terre des Perroquets et qui allaient devenir le Brésil. Vespuce se rendit à l'appel d'Emmanuel ; il commença son troisième voyage. L'expédition, composée de trois caravelles, partit de Lisbonne en juin 1501, sous la direction probablement de Gonçalho Coelho. Elle se dirigea vers les Canaries, puis vers le cap Vert ; elle toucha aux îles du Cap-Vert, et, après une navigation très difficile de soixante-sept jours, rencontra la terre sous 5 degrés de latitude sud. On vit, le 16 août, jour de la fête de Saint-Roch, le cap qui en a gardé le nom ; on jeta l'ancre à côté du continent le 17, et l'on prit possession de la terre au nom du roi de Portugal. On débarqua le 18 ; on remarqua un grand nombre d'habitants sur une montagne voisine, d'où ils n'osaient pas descendre en voyant des étrangers. On retourna à bord, en laissant sur la plage des grelots et de petits miroirs ; les indigènes descendirent aussitôt, et prirent avec beaucoup d'admiration tout ce qu'on avait déposé.

Le surlendemain, on observa sur la côte beaucoup de fumée de distance en distance. Les marins, croyait qu'on les appelait, allèrent à terre et virent des Indiens qui faisaient des signes, mais ne s'approchaient pas. Alors deux des hommes de la flotte s'offrirent pour aller parmi eux avec des petits objets de commerce ; mais ils ne revinrent pas. Quelques Indiens se montraient de temps en temps sur la plage avec un aspect soupçonneux et sinistre. Le 26 août, on prit la réso-

lution de débarquer; les Indiens envoyèrent leurs femmes parmi les marins. L'un de ceux-ci osa s'approcher d'elles; aussitôt les Indiennes l'entourèrent, et l'une de ces femmes, s'avançant armée d'un grand bâton, lui brisa la tête d'un seul coup et l'étendit mort. D'autres le prirent aussitôt, et l'emportèrent vers la montagne, d'où les Indiens descendirent en lançant une grêle de flèches aux marins. Ces derniers rentrèrent dans leurs barques, non sans difficulté; on tira quatre coups de canon, ce qui épouvanta les indigènes et les fit retirer. Mais, rentrés dans la montagne, ils découpèrent en morceaux le cadavre du malheureux que l'Indienne avait tué, les montrèrent aux Européens et les firent rôtir. On comprit par là quel avait dû être le sort des deux premiers marins.

On abandonna cette plage barbare, et longeant la côte vers le sud-est, on arriva au cap Saint-Augustin (Santo-Agostinho), auquel on donna ce nom pour célébrer la fête du jour de la découverte (le 28 août). La flotte prit ensuite une direction sud-ouest, elle dut passer devant le fleuve San-Francisco, devant la baie de Tous-les-Saints; elle vit celle de Rio-de-Janeiro (rivière de Janvier), le 1er janvier 1502, et lui donna le nom de ce mois; elle aborda à l'île de Saint-Sébastien le 20 janvier, puis au port de Cananea, où fut laissé un exilé portugais.

Le 15 février 1502, on s'éloigna du continent et l'on s'aventura au loin vers le sud-est. On ne sait au juste jusqu'où la flotte s'avança. « Nous avons tant navigué dans cette direction, dit Américic, que le 3 avril nous nous trouvions au delà du 25e degré de latitude sud; ce jour-là il éclata une tempête, et la mer était tellement grosse que nous fûmes obligés de plier toutes nos voiles. Les nuits devenaient très longues; elles étaient de quinze heures... Au milieu de l'orage, nous avons aperçu une nouvelle terre, d'un aspect sauvage, que nous suivîmes l'espace de vingt lieues (de 15 au degré). » Quelle est cette terre? Les uns ont pensé que ce sont les Malouines; Humboldt croit que les voyageurs sont revenus, sans le savoir, vers le nouveau continent, aux côtes orientales de la Patagonie; mais Varnhagen et Fitzroy assurent, et avec raison, nous semble-t-il, que ce doit être la Géorgie australe.

Les voyageurs revinrent de là vers le nord, arrivèrent à la côte de Sierra-Leone le 10 mai, y incendièrent une de leurs caravelles qui ne pouvait plus naviguer, s'arrêtèrent aux Açores, et rentrèrent à Lisbonne le 7 septembre, après une absence de seize mois.

Le quatrième voyage de Vespuce, entrepris également aux frais du

Portugal, avait principalement pour but d'arriver au pays des épices (Malaka et Malaisie) par la route de l'ouest. L'expédition, sous la direction générale de Gonçalho Coelho, était composée de dix navires, dont l'un était sous le commandement particulier d'Américic. Elle partit de Lisbonne en 1503, passa par les îles du Cap-Vert, dans le voisinage de la côte de Sierra-Leone, coupa la ligne, et le 10 août, à 3°. de latitude sud, on vit une île qui ne peut être que Fernando de Noronha. Là un des navires se perdit sur un écueil; trois autres s'égarèrent, on les crut perdus; mais deux d'entre eux sont probablement ceux qui, commandés par Solis et Juan de Lisboa, visitèrent plus tard, pour la première fois, le Rio de la Plata. Vespuce et Coelho, avec les deux bâtiments qui restaient, longèrent la côte du Brésil, passèrent vers le cap Frio, y recueillirent une grande quantité de bois de teinture et revinrent à Lisbonne, le 18 juin 1504.

La renommée croissante du navigateur florentin engagea le roi Ferdinand à le rappeler en Espagne et à lui faire quitter le service du royaume rival. Américic, séduit par la brillante carrière qu'on lui offrait, revint en Andalousie vers le commencement de 1505, et fit les préparatifs d'un cinquième voyage. Mais on n'est pas sûr qu'il l'ait exécuté. On soupçonne seulement qu'il fit partie de l'expédition que Juan de la Cosa dirigea en 1507 au golfe de Darien; et ce qui donne du poids à cette supposition, ce sont les récompenses qu'on lui accorda, en même temps qu'à Juan de la Cosa, en 1508 : on créa pour lui la charge de *pilote majeur* du royaume, et, outre les appointements fixés pour cette charge, on lui assigna une forte gratification annuelle; on lui donna le soin d'examiner les pilotes sur l'usage de l'astrolabe, d'approfondir s'ils réunissaient la pratique à la théorie, de les instruire enfin, en se faisant payer par eux, et de présider à la confection d'un guide nautique appelé *Padron Real*, qui serait successivement corrigé et amélioré.

Américic ne jouit pas longtemps de ces honneurs. Il s'éteignit à Séville le 22 février 1512 (et non comme on l'a dit, en 1516), dans sa soixante et unième année. Il n'eut pas le temps d'acquérir la moindre fortune... il mourut pauvre, et la veuve du *Pilote majeur* (il s'était marié vers 1505 avec une dame espagnole, Maria Cerezo) eut à mendier une petite pension de 10,000 maravédis, qui restait à la charge des successeurs de Vespuce. « L'homme qui avait fixé l'attention de deux rois, qui avait été tour à tour à la tête d'une grande maison de commerce, associé à des entreprises lucratives pour leurs chefs, et fournisseur de la flotte dans les armements de 1507, s'honora par son

indigence, comme la plupart des *conquistadores*[1]. » Il ne laissa pas d'enfants. Il légua ses papiers à son neveu le pilote Jean Vespucci, fils de son frère aîné Antoine.

Les lettres de Vespuce sur ses voyages ont donné lieu à autant de doutes et de discussions que ses voyages eux-mêmes. La première relative à son troisième voyage paraît avoir été écrite à Laurent-Pierre-François de Médicis, en 1503, et traduite peu de temps après en latin par un certain Jocundus (Giocondo), imprimée dans cette langue et répandue avec tant de succès que huit éditions avaient déjà paru en août 1505.

La seconde, relatant aussi le troisième voyage, puis le quatrième et en même temps deux autres exécutés auparavant aux frais de l'Espagne, fut écrite en 1504, d'abord en italien mêlé de barbarismes espagnols, bientôt traduite en langue française, puis de celle-ci en latin, et c'est sous cette dernière forme qu'elle fut publiée à Saint-Dié, par Waltzemuller (Hylacomilus), en 1507, dans la *Cosmographiæ Introductio*, ouvrage où se trouve la proposition d'appeler *Amérique* le monde nouvellement découvert. Voici les propres termes de l'éditeur dans cet appel fait à ses contemporains et entendu d'une manière si unanime et si extraordinaire par la postérité :

Quarta pars per Americum Vesputium inventa est. Quam non video cur quis jure vetet ab Americo inventore, sagacis ingenii viro, Amerigen, quasi Americi terram sive Americam dicendam[2].

A qui cette lettre est-elle adressée? Est-ce au roi René II, duc de Lorraine, comme on pourrait le penser par les termes qu'on trouve en tête de l'édition de Saint-Dié? Non, ce n'est là, probablement, qu'une supposition de l'éditeur; ce qui l'a induit en erreur, c'est l'abréviation de *V. M.* ou *Vostra Mag.*, fréquemment usitée par l'auteur et qu'on a prise pour *Votre Majesté*. Mais il faut entendre par là *Votre Magnificence*, expression souvent employée par les Italiens de ce temps, et qui peut parfaitement s'appliquer au gonfalonier de Florence Soderini, à qui Américic avait voué une grande affection et à qui nous croyons, avec M. de Varnhagen, que cette lettre a été adressée[3].

1. Humboldt, *Examen critique du Nouveau Continent.*

2. Nous ne pouvons partager l'avis de notre savant collègue et ami M. Jules Marcou, qui pense que le nom de la nouvelle partie du monde vient d'une chaîne de montagnes du Nicaragua, les *monts d'Amérique* ou *Amérique*, situés au nord du Rio San-Juan, près de la côte que visita Colomb en 1502; ces montagnes, riches en or, avaient été remarquées par le grand explorateur et ses compagnons, et la dénomination s'en serait répandue en Europe sans qu'une relation écrite en ait fait mention. (*Bulletin de la Société de géographie*, 1875.)

3. On a publié, deux ou trois siècles après la mort de Vespucci, des lettres qu'on a données comme provenant d'originaux italiens trouvés dans des bibliothèques d'Italie; mais ces pièces

Une importante lettre de Vespuce qui n'a pas trait à ses voyages, mais que nous devons néanmoins signaler, est celle qu'il écrivit, en 1508, au cardinal Ximenez de Cisneros, archevêque de Tolède, sur les marchandises à envoyer aux Antilles.

BARTHÉLEMI DE LAS CASAS

Quoique Las Casas ne soit pas un voyageur, un explorateur, dans le sens propre de l'expression, il doit trouver une place d'honneur dans notre histoire ; si ses nombreuses excursions n'ont pas eu pour but les découvertes géographiques, un mobile plus noble encore les inspirait : l'amour de l'humanité, l'ardente charité d'un cœur qui se donnait tout entier à une grande idée philanthropique.

Barthélemi (Bartholomeu) de Las Casas, né à Séville en 1474, était d'une famille noble, qui tirait son origine et son nom d'un Français, Caseus, un des guerriers de l'armée dirigée par saint Ferdinand contre Séville. Après la conquête de cette ville par le roi de Castille, Caseus s'y établit. Un de ses descendants, Antoine de Las Casas, accompagna Christophe Colomb dans ses deux premiers voyages, en 1492 et 1493. C'était le père de Barthélemi, qui, à la même époque, finissait ses études de latin et de philosophie et qui, entraîné par le goût des voyages, s'embarqua avec Antoine en 1498, pour participer au troisième voyage de Colomb ; il avait alors vingt-quatre ans. Il fit partie enfin du quatrième voyage de l'illustre Génois, et se trouvait à Saint-Domingue en 1502. Il entrait peu de temps après dans les ordres ecclésiastiques. Ce fut le premier prêtre ordonné dans le Nouveau-Monde, et cette ordination se fit avec une pompe particulière.

En 1510, arrivèrent à Saint-Domingue plusieurs missionnaires dominicains qu'animait le désir d'adoucir le sort des Indiens maltraités par les conquérants espagnols. Las Casas embrassa avec chaleur leur humaine entreprise. Il passa à Cuba, où il devint curé de la paroisse de Zonguarama, et il déploya là tout son zèle charitable en faveur des indigènes.

Ses efforts et ceux des missionnaires dominicains et franciscains étaient soutenus à la cour par le Père Garcia de Lovisa, confesseur du roi, et des décrets favorables aux Indiens furent rendus en 1511, 1512

produites par Bandini, Bartolozzi et Baldilli, n'ont pas le cachet de l'authenticité, et M. de Varnhagen les croit complètement fabriquées.

et 1513. Non seulement Las Casas protégeait les naturels de toutes les forces de son âme et empêchait les soldats de les maltraiter, mais plus d'une fois aussi il put garantir les Espagnols eux-mêmes contre la fureur des Américains révoltés, et il employa dans cette circonstance, avec le plus heureux succès, un Indien nommé Adrianico, qui jouissait d'une grande influence auprès de ses compatriotes.

Le vertueux prêtre, remarquant un redoublement d'oppression de la part des *conquistadores*, revint en Espagne en 1515 pour plaider la cause de ceux à qui il avait voué ses constants efforts. Il le fit avec éloquence, et Ferdinand le Catholique allait le munir de tous les pouvoirs nécessaires pour exécuter avec une autorité légale sa mission humanitaire, lorsque ce roi mourut, en 1516. Le cardinal Ximenez de Cisneros et le cardinal Adriano soutinrent Las Casas auprès du nouveau roi, Charles (Charles-Quint), et il reçut le titre officiel de *Protecteur universel des Indiens*, sous lequel il se rendit à Saint-Domingue en décembre 1516.

Des obstacles qu'il rencontra à ses projets de la part de l'administration coloniale l'engagèrent à revenir en Espagne en 1517. On a prétendu qu'il conseilla alors au gouvernement espagnol de faire la traite des nègres pour peupler le Nouveau-Monde de travailleurs plus robustes que les Américains et pour remplacer l'esclavage de ses protégés par celui des Africains. Mais c'est une fausse accusation : la traite était déjà depuis quelque temps en vigueur ; déjà les Espagnols, à l'exemple des Portugais, étaient allés chercher des esclaves sur la côte de Guinée, et les commissaires royaux des colonies avaient, plusieurs années avant 1517, accordé la permission de faire ce honteux trafic.

Las Casas soutint avec chaleur devant le jeune souverain la cause de ses amis les sauvages, et il eut le bonheur d'être appuyé par l'amiral Diego Colomb, mais le chagrin d'avoir à lutter contre des prélats mêmes, particulièrement contre l'évêque de Darien. La ferveur de son apostolat éclata surtout brillamment à la réunion solennelle des Cortès convoquée par le roi à la Corogne. Il repasse en Amérique. On le voit à Puerto-Rico en 1520. Il se rend, pour l'exécution de ses plans philanthropiques, tantôt à Saint-Domingue, tantôt au Vénézuéla, tantôt au Nicaragua ; partout, à côté du bien qu'il fait, il rencontre des difficultés que lui opposent la cupidité, l'orgueil, la cruauté, de faux principes d'administration. Il se voit obligé de revenir en Espagne en 1532, pour parler de nouveau en faveur des Indiens.

On le trouve au Mexique en 1536, avec l'excellent évêque Diego

Alvarez Osorio, qui soutenait ardemment ses projets; il n'en était pas de même du gouverneur de Nicaragua, Rodrigo Contreras, qui alla jusqu'à le traiter de séditieux, de perturbateur de l'ordre public et de la discipline. Il revint en Europe, et s'adressa à Paul III, pour que ce pape employât en faveur des Indiens les armes spirituelles.

Il retourne en Amérique; il a le bonheur de rencontrer, dans le vice-roi du Mexique, Antonio de Mendoza, des dispositions conformes aux siennes. Mais, au Guatémala, il avait un adversaire déclaré dans le gouverneur Pedro Alvarado. Ce fut la cause d'un nouveau voyage en Europe et de nouvelles instances auprès de Charles-Quint. Il composa alors plusieurs mémoires relatifs à son œuvre philanthropique[1]. Celui qui fit le plus d'impression sur l'esprit de Charles-Quint fut le *Traité sur la question de savoir si l'on peut employer les Indiens comme esclaves dans la seconde conquête de Jalisco.* Cet ouvrage, écrit en espagnol, lui fut inspiré par la douleur que lui avait causée le changement de principes de son ancien ami le vice-roi Mendoza, qui accablait depuis quelque temps les Indiens sous le poids de travaux extraordinaires, particulièrement pour le transport des bagages.

Le souverain, touché d'un zèle si éclairé, offrit à Las Casas l'évêché de Cuzco; mais le modeste prêtre préféra le pauvre évêché de Chiapa, où il voyait plus de bien à faire. Il entreprit son septième voyage pour prendre possession de son siège épiscopal. C'était en 1544. Son ardeur, loin de s'éteindre, croissait avec l'âge, et il distribua, en arrivant dans son diocèse, un opuscule célèbre sous le titre de *Confesonario* ou *Avis aux confesseurs de l'évêché de Chiapa, pour leur recommander la liberté des Indiens* (en espagnol).

Les ennemis de Las Casas ne virent pas sans jalousie les bienfaits qu'il répandait et l'appui qu'il trouvait dans les hautes régions gouvernementales. On l'accusa auprès de Philippe II de manquer à son devoir d'Espagnol, de trahir l'autorité suprême en cherchant à soustraire les

1. *Traité sur le gouvernement que les rois d'Espagne doivent adopter à l'égard des Indiens* (en espagnol).

Du moyen légal et chrétien par lequel les rois d'Espagne peuvent étendre leur domination dans les Indes (en espagnol).

De la propagation de l'Évangile (en espagnol).

Question de la puissance impériale et royale. Les rois et les princes peuvent-ils, à un titre quelconque et avec le respect de leur conscience, aliéner de leur couronne les citoyens et leurs sujets, pour les laisser sous la domination d'autres maîtres? (en latin).

Traité des trésors (en latin).

Brève relation de la destruction des Indes (en espagnol), présentée en manuscrit à Charles-Quint et au prince des Asturies (Philippe II), en 1542.

Remèdes aux vexations exercées contre les Indiens (en espagnol)

indigènes au pouvoir de la mère patrie. Il fut mandé à la cour pour rendre compte de sa conduite. On le fit comparaître devant le Conseil des Indes ; il plaida sa cause avec chaleur et expliqua ses actes dans son mémoire des *Trente Propositions* (en espagnol), où, pour se concilier sans doute la faveur d'une si puissante assemblée, il eut le tort de montrer quelque condescendance aux maximes ultramontaines du temps. Le Conseil des Indes se déclara satisfait.

Mais ses adversaires continuent leur guerre acharnée : Juan Jines de Sepulveda lance contre lui son pamphlet *De justis belli causis;* il réplique par l'*Apologie* de l'*Avis aux Confesseurs*; attaqué de nouveau, il répond victorieusement par son *Traité sur la liberté des Indiens, qui sont cependant encore esclaves.* Cet ouvrage, qui parut en 1552, fut le terme de cette lutte fameuse, qui avait tenu en suspens les plus puissants personnages de l'Espagne : le vénérable évêque faisait enfin abolir authentiquement l'esclavage de ses chers Indiens. Il avait alors soixante-seize ans[1]. Il vécut jusqu'à quatre-vingt-douze ans, et termina à Madrid sa glorieuse carrière en 1566.

Cet homme éminent a traversé quatorze fois l'Océan pour accomplir la tâche que son ardente charité lui avait inspirée. Il s'est exposé avec un courage indomptable aux périls les plus graves, aux persécutions les plus implacables, aux calomnies et aux délations les plus odieuses.

Ame sublime, vertu à toute épreuve, personnification du génie de la philanthropie, tel fut Barthélemi de Las Casas, dont le siège épiscopal, capitale actuelle de l'État mexicain de Chiapa, a, indépendamment du nom de Chiapa, pris aussi celui de Ciudad-Real de Las Casas[2].

1. L'infatigable vieillard ne cessait d'écrire; voici ses derniers ouvrages :

Sommaire des écrits du docteur Sepulveda contre les Indiens (en espagnol).

Discussions de l'évêque de Chiapa avec l'évêque de Darien et le docteur Sepulveda (en espagnol).

Traité sur l'obligation qu'ont les chrétiens de secourir les Indiens (en espagnol).

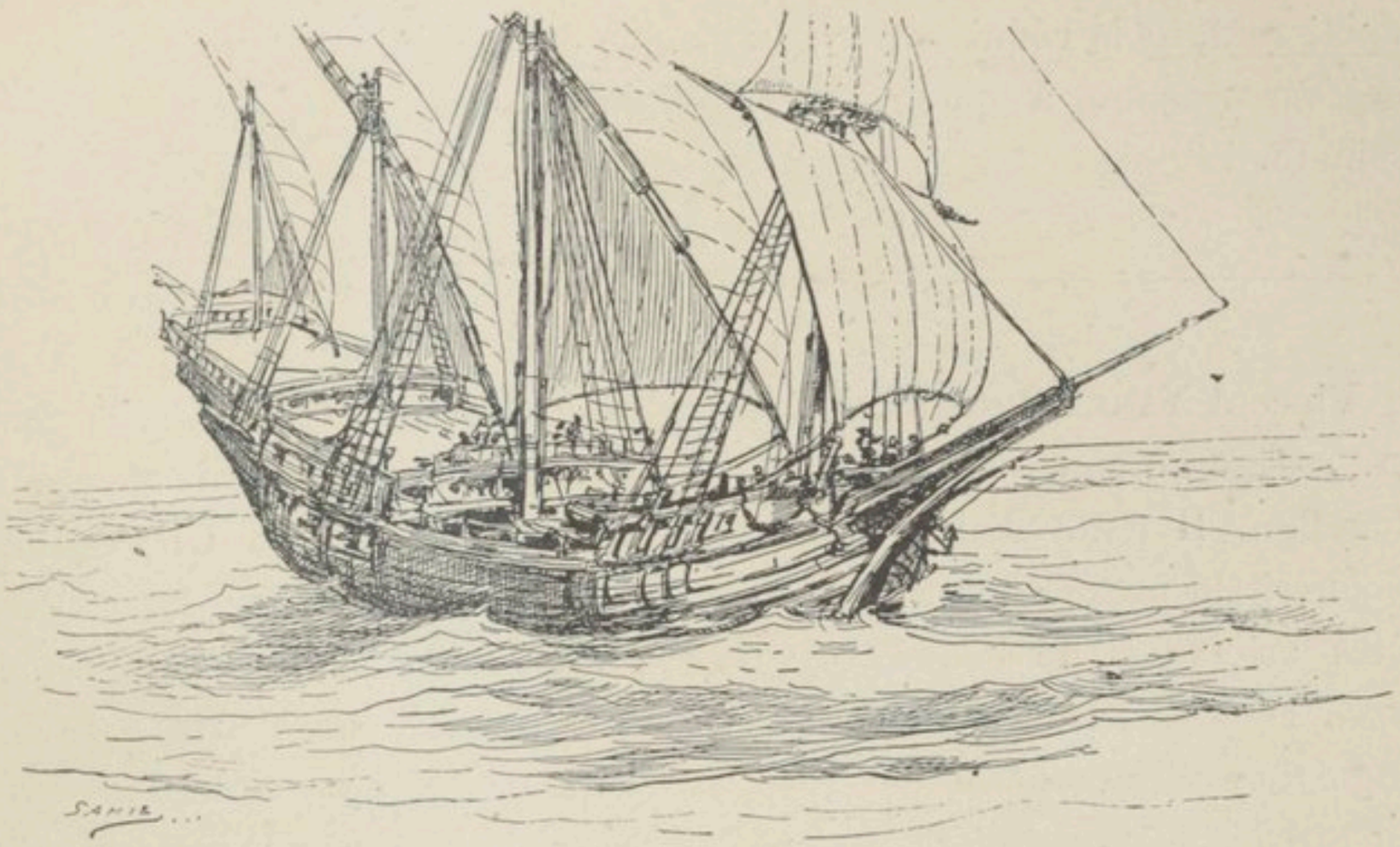
Histoire générale des Indes (en espagnol), ouvrage précieux; qui a été publié pour la première fois en 1876 par le marquis de Fuensanta del Valle et D. Sancho Razou, 5 volumes in-8°.

Lettres (en espagnol) *sur l'état actuel des Indes au Père Barthélemi Carranza de Miranda,* qui se trouvait à Londres en 1555, pour accompagner Philippe II.

Compte rendu sur les droits et les obligations du roi et des conquérants du Pérou (en espagnol).

2. Cette ville se nomme aussi *San-Christobal ;* elle s'appelle encore *Ciudad-Real de los Españoles,* pour n'être pas confondue avec *Ciudad-Real de los Indios,* ou *Chiapa de los Indios* qui est à quelque distance.

(Parmi les notices à compulser sur Las Casas, nous mentionnerons celles de l'abbé Grégoire, de Llorente, du Repertorio Americano et des Documentos historicos).



DÉCOUVERTE DU BRÉSIL ET DES RÉGIONS MÉRIDIONALES DE L'AMÉRIQUE

CHAPITRE IV

VINCENT PINZON — CABRAL — NINO — SOLIS
MAGELLAN — GARCIA DE LOYASA

Il est nécessaire de le répéter, tous ces chercheurs d'aventures s'imaginaient être aux portes de l'empire du Cathay (Chine) ou non loin de la célèbre presqu'île de Malaka. Cette erreur, qui, d'un trait, faisait disparaître le plus spacieux des océans, était tellement enracinée dans les esprits, qu'elle occasionna les plus grotesques méprises. Ainsi, sur ces documents qui sans doute furent officiels, — le Nouveau-Monde et l'Asie ne faisaient qu'une et même contrée. Le Cathay se trouve à côté du Mexique et le Mississipi ou le Rio-Grande del Norte se confond avec le fleuve Bleu. Vient-on à connaître le Pacifique, on persiste souvent encore à étendre au delà du Mexique, — de l'est à l'ouest, une bande énorme de territoires qui ne sont autres que le mélange des deux mondes ; — les plus éclairés parmi les cartographes consentent à admettre l'existence d'une mer entre l'Amérique et l'Asie, mais ils la

rapetissent, ils la réduisent presque à rien et le Cipàngu (Japon) s'avance majestueusement à quelques lieues du littoral ouest du monde de Colomb.

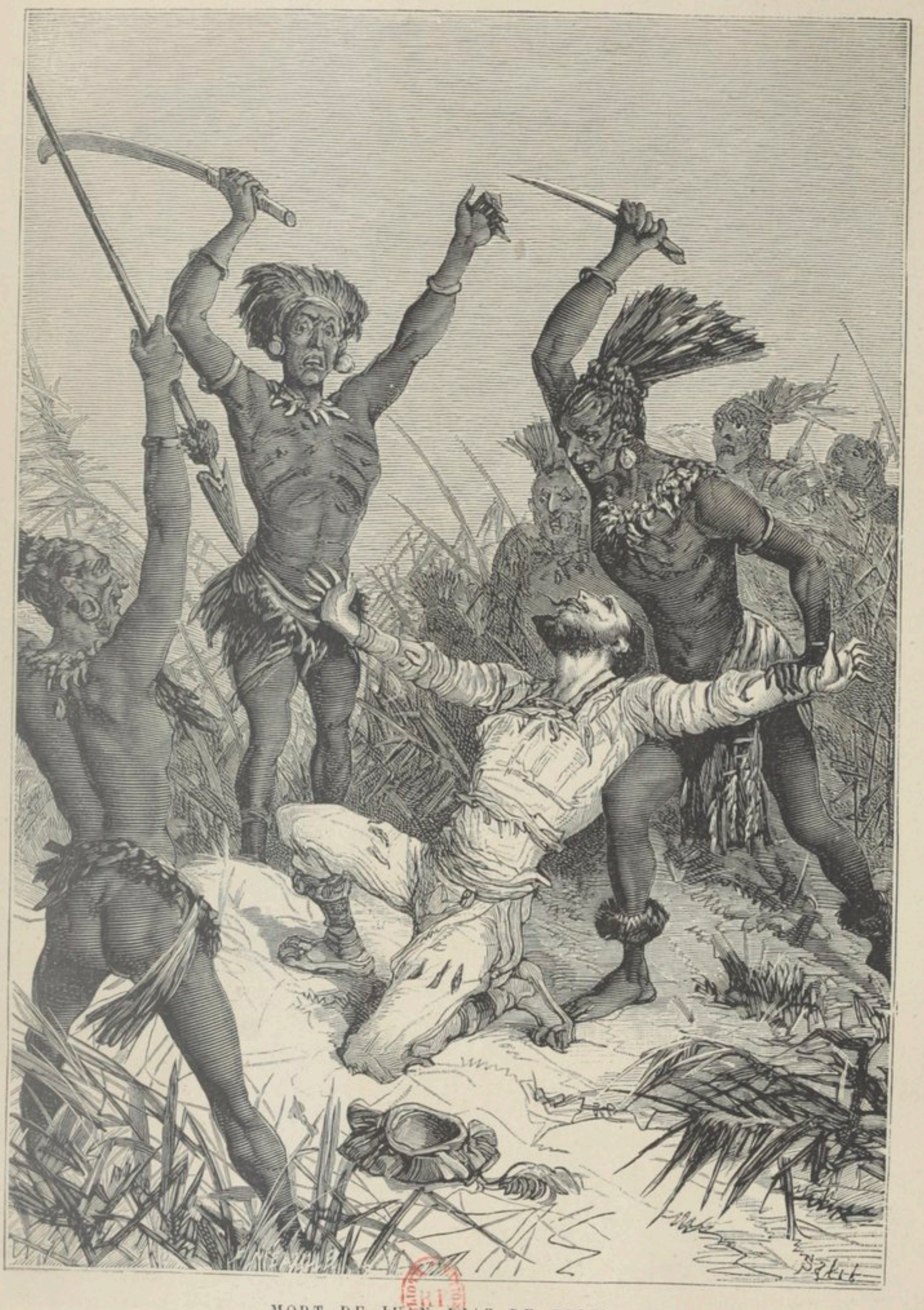
VINCENT YANEZ PINZON

Vincent Yanez Pinzon[1], à l'exemple de Vespuce, voulut rechercher un passage au sud, — il n'y parvint pas, — cet honneur était réservé à Magellan. Il tenta d'abord, en 1499, une expédition dans laquelle il découvrit la presqu'île du Yucatan, et, l'année suivante, il explorait les côtes orientales de l'Amérique du Sud. Le premier de sa nation, il passe l'équateur, descend au mois de mars 1500, jusqu'au cap Saint-Augustin ; remontant vers le nord, il reconnait le Rio-Grande del Norte (du Brésil), à l'embouchure duquel est aujourd'hui le port de Natal, puis, en longeant toujours les côtes, il arrive dans les parages de la ligne équinoxiale. Il est surpris d'y trouver l'eau de la mer d'une douceur extrême. Frappé d'un pareil phénomène, il se rend sur la terre, il ne tarde pas à reconnaître qu'il est à l'embouchure d'un grand fleuve de plus de 30 lieues de largeur et dont l'eau pénètre dans la mer, refoulant les eaux salées à plus de 40 lieues des côtes. Il venait de reconnaître le magnifique Marañon ou le fleuve des Amazones. Pinzon l'appela *Santa-Maria de Mar Dolce*. En souvenir de cette exploration, le nom de Pinzon est resté à un autre fleuve situé plus au nord et devenu célèbre dans les annales diplomatiques de notre époque, car il est indiqué dans les traités comme formant la limite méridionale d'un territoire contesté entre la Guyane française et le Brésil[2] ; le nom de *Pinsonia* a même été donné par les Brésiliens à la partie de la province de Para, située au nord du fleuve des Amazones, et qui tend à devenir une province distincte.

Cette dénomination, d'origine espagnole, donnée par les Portugais au Brésil, est un acquiescement formel à l'opinion qui fait de Pinzon le précurseur de Cabral, sur les côtes brésiliennes, à un mois peut-être d'intervalle. Elle honore le navigateur espagnol et la nation portugaise. Elle n'enlève rien d'ailleurs au mérite spécial de Cabral.

1. Vincent Yanez Pinzon était un des trois frères qui accompagnèrent Colomb dans sa première expédition. On se souvient que l'aîné s'appelait Martin Alonzo Pinzon.

2. Ce cours d'eau n'est-il pas l'Oyapoc ou n'est-il pas plutôt l'Araouari ? C'est un fait incertain, et nous renvoyons au *Bulletin de la Société de Géographie* (année 1858), où l'on verra la savante discussion qui s'est engagée à ce sujet entre MM. d'Avezac, da Silva et de Varnhagen.



MORT DE JUAN DIAZ DE SOLIS

ALVAREZ CABRAL

Pedro-Alvarez Cabral paraît être né à Belmonte, ville de la province de Beira (Portugal), dans la seconde moitié du XV^e^ siècle. On ignore ses antécédents, mais il devait déjà jouir, vers l'an 1500, d'une grande réputation maritime, puisque, dans l'expédition qu'on lui confia, il eut pour compagnon Barthélemi Diaz et pour principale caution Vasco de Gama, et que le roi Emmanuel n'hésita pas à l'accompagner à son départ, jusque sur son vaisseau.

Cabral partit avec douze navires, le 9 mars 1500, comme ambassadeur auprès du rajah du Zamorin de Calicut, — c'était là la mission officielle, mais il est assez probable qu'il avait reçu des instructions secrètes et que le hasard ne fut pas seul à le pousser du côté des rives du Nouveau-Monde. A la hauteur des îles du Cap-Vert, il eut l'idée de naviguer vers le sud-ouest, pour éviter, disait-il, les calmes du golfe de Guinée. Les vents l'emportèrent tellement au large qu'il se trouva très loin des rives africaines. Il aperçut à l'ouest une terre inconnue qu'il prit d'abord pour une des nombreuses îles de l'Océan, mais qu'à son étendue il ne tarda pas à regarder comme le littoral d'un continent. Ce fut le 22 avril qu'il aperçut le mont Pascual, qui fait partie de la chaîne des Aymores, vers 17 degrés de latitude sud.

Cabral donna à cette côte le nom de Vera-Cruz, remplacé peu après par celui de Santa-Cruz (Sainte-Croix) ; mais elle ne tarda pas à prendre le nom d'un bois de teinture, très estimé en Europe, où il était connu dès le XII^e^ siècle et que les navigateurs catalans y apportaient dans leurs voyages en Afrique, aux Indes ou ailleurs, le bois de *brazil, brasil*, ou *braizil*, ainsi nommé de sa couleur rouge feu ; on donnait depuis longtemps, sur les cartes, le nom de Brésil à une île qu'on plaçait tantôt à l'ouest de l'Europe, tantôt aux extrémités méridionales des régions connues.

Le 24, Cabral débarqua à Porto-Seguro et prit possession du pays par la plantation d'une croix aux armes du Portugal. La population, assez nombreuse, était certainement à l'état sauvage, mais elle paraissait industrieuse et surtout confiante et pacifique : elle appartenait à la nation des Tupis, branche des Guaranis qui s'étendent de l'Amazone à la Plata. La contrée devait être abondante en métaux, puisque, sur la présentation d'objets en or et en cuivre, les indigènes firent signe que de semblables matières se trouvaient dans la terre.

Cabral ne put étudier longtemps sa découverte qui, aux yeux du monde et surtout des Espagnols, devait paraître en dehors de sa mission; mais il détacha un de ses navires pour aller annoncer la bonne nouvelle au roi de Portugal; il quitta la terre de Santa-Cruz en y laissant deux jeunes gens *degradados*, qui devinrent des agents de colonisation. Puis il continua son voyage, mais perdit dans une tempête quatre navires, sur l'un desquels était Barthélemi Diaz. Arrivé aux Indes, au lieu de conclure le traité avec le Zamorin de Calicut, il fut obligé de rompre les engagements antérieurs, mais il fit alliance avec les rajahs de Cochin et de Cananore. La fin de ce navigateur est inconnue, mais il vivait encore en 1526.

On a dit et répété cent fois que si Colomb n'était pas arrivé, par ses calculs et surtout par sa longue persévérance, à découvrir le Nouveau-Monde, en 1492, — huit années plus tard, le hasard faisait accomplir la même œuvre à Alvarez Cabral.

Telle n'est pas notre opinion. Ainsi, Cabral nous paraît avoir eu pour but définitif les Indes orientales, cela est certain, mais la politique ambitieuse et défiante du Portugal lui avait inspiré en même temps un autre projet. Il fut assez habile pour ne le laisser que soupçonner. Le Portugal y gagna une de ses plus belles colonies.

La prise de possession du Brésil par les Portugais était manifestement contraire à la fameuse ligne de démarcation tracée par le pape Alexandre VI en 1493. La mesure de 100 lieues à l'ouest des îles Açores et du cap Vert était loin d'atteindre les côtes brésiliennes, qu'on prît pour type les lieues marines, les lieues castillanes ou les lieues portugaises, les plus longues de toutes. Pour rester dans la légalité, les cosmographes portugais avancèrent de 12 degrés, quelques-uns même de 22 degrés à l'est les côtes du Brésil, ce qui les mettait en deçà de la ligne de démarcation. Mais cette réforme factice des contours de la terre ne pouvait résister longtemps aux progrès de la science cosmographique. Il fallut modifier la ligne de démarcation, ce qui eut lieu par le traité de Tordesillas (7 juin 1594). La ligne fut transférée à 370 lieues portugaises à l'ouest, ce qui permit au Portugal de porter ses prétentions jusqu'au méridien de Saint-Paul; mais, même dans ces conditions, il n'atteignait pas l'embouchure de l'Amazone. Les siècles suivants présentèrent des circonstances qui permirent au Portugal de s'étendre bien plus à l'ouest, en dépit des bulles et des traités anciens; et la frontière occidentale actuelle du Brésil est à près de 800 lieues, même portugaises, à l'ouest du méridien des îles du Cap-Vert.

Le Brésil ne fut définitivement occupé par le roi Jean III qu'en 1525. La contrée fut divisée en douze capitaineries générales, qu'on donna en fief à ceux qui se chargèrent de les cultiver et de les exploiter.

Mais l'occupation complète et immédiate d'une si vaste contrée, qui n'est même pas connue de nos jours dans toutes ses parties, devait être longtemps toute nominale et ne pouvait mettre obstacle à d'autres compétitions, si l'on songe surtout que le Portugal, un des plus petits États de l'Europe, étendait déjà sa domination, en disséminant ses forces, sur la moitié des côtes d'Afrique, sur toutes les côtes méridionales de l'Asie et sur l'archipel Indo-Malais.

Nous reviendrons aux tentatives étrangères faites dans le même pays, — par exemple, à celle du Français Villegagnon, qui, s'il avait été soutenu, aurait peut-être jeté les bases d'une colonisation française durable.

ALONZO NINO

A la même époque que Pinzon, un autre compagnon de Colomb explorait aussi les côtes septentrionales de l'Amérique du Sud. Alonzo Niño, né à Moguer en 1468, avait visité avec Colomb, dans son troisième voyage, l'île de la Trinité et l'Orénoque, et, en revenant, la terre de Paria, depuis Terre-Ferme. Une expédition qu'il entreprit seul en 1499, dans un but unique de lucre, lui fit visiter une partie des îles sous le Vent, et aborder sur une foule de points de la côte, jusqu'au lac Maracaïbo. Bien accueilli par les naturels, il profita de leur bonne foi pour leur prendre des métaux, des perles, des bois précieux, en échange de verroteries, dont les vives couleurs attiraient leurs yeux. Il enleva même des indigènes comme esclaves.

Rentré en Espagne avec une fortune assez considérable, Nino fut accusé de malversation et mis en prison. Il mourut en 1505, avant la fin de son procès.

JUAN DIAZ DE SOLIS

En 1508, nous retrouvons Vincent Pinzon faisant partie d'une nouvelle expédition à la recherche du passage sud-ouest, expédition dont le chef était Juan Diaz de Solis. Solis, né à Lebrixa, près de Séville,

était non seulement un bon navigateur, mais un cosmographe et un cartographe très estimé. Il descendit la côte de l'Amérique du Sud jusqu'au 40e degré de latitude à l'embouchure du Rio Colorado, sans toutefois reconnaître, cette fois, le vaste estuaire de la Plata. Rentré en Espagne, il fut chargé avec Juan Vespucci, le fils d'Amerigo, de la direction générale des cartes nautiques ou portulans. Pendant ce temps on apprit la découverte par Balboa (1513)[1] du Grand Océan ou mer du Sud, à l'ouest du Nouveau-Monde. Ce fut une nouvelle incitation à chercher la communication maritime qui devait exister entre cet Océan et l'Atlantique. Solis, chargé d'une mission à cet effet, repartit en 1515, pour continuer son œuvre de 1508. Cette fois, il reconnut la Plata ou Parana, auquel l'équipage donna le nom de rivière de Solis. Mais là devait se terminer la carrière du savant navigateur. Confiant dans les témoignages d'amitié des naturels (Indiens Charruas), il descendit à terre, où il fut massacré, puis dévoré presque sous les yeux de son équipage épouvanté, qui, privé de la chaloupe qui avait servi à conduire le capitaine à terre, ne put ni le secourir ni le venger. Cette scène se passait entre les villes modernes de Montevideo et de Maldonado, près d'un affluent qui seul a gardé le nom de Solis. Sébastien Cabot, ayant en effet visité deux ans après les mêmes parages et remonté le fleuve, lui donna le nom de Rio de la Plata ou « rivière d'argent », à cause des mines de ce métal qu'on lui disait exister sur ses bords. Ce dernier nom est donc resté au fleuve et constitue un des nombreux cas d'antinomie que la géographie et l'histoire présentent en tout temps et en tous lieux.

Le lamentable et inutile résultat de l'expédition de Solis eut, cinq ans après, une revanche brillante.

FERNAND DE MAGELLAN

C'est là un des caractères les plus fortement trempés de l'histoire des voyages ; — nature opiniâtre, caractère fougueux, mais capable de se contenir, Fernand Magalhaens, que nous appelons en français Magellan, a pris place moins par les circonstances que par sa ténacité au rang des plus célèbres explorateurs. Il eut au plus haut point l'esprit de commandement ; sa volonté était de fer. Nous ne saurions le comparer à Colomb dont le génie est si pur ! Magellan est rarement

1. Voir plus loin.

guidé par le cœur. Sévère, dur pour son entourage, sans caprices, il sait toujours ce qu'il veut. Je lui préfère Cortez, malgré ses défauts, son esprit présomptueux, ses folles audaces. Jamais, en effet, homme de guerre ne fut plus prodigieux que le conquérant du Mexique. On lira bientôt cette étonnante histoire qui révèle en Cortez les plus incroyables qualités de général et d'organisateur. Il fut, suivant nous, par son génie plutôt au-dessus qu'au-dessous de Napoléon lui-même. Quant à Magellan, il ne subjugue pas ; — il n'impose pas l'admiration. On suit avec intérêt son voyage, mais on ne s'attache pas à lui.

Il naquit vers 1470, probablement à Porto ; quelques historiens prétendent qu'il y a là une erreur et que la villa de Sabroza, dans la comarca de Villareal, province de Tras-os-Montes, a le droit de le revendiquer comme un de ses enfants. On ne sait que peu de chose sur sa première jeunesse. Navarrette ne nous donne rien de précis sur l'instruction qu'il reçut, sur ses aspirations, sur les tendances de son esprit. Sa famille appartenait à la bonne noblesse de Portugal ; il était ce que l'on appelait alors gentilhomme de *cota* et *armas*. Il dut figurer parmi les pages de la reine dona Leonor, femme de Jean II. Quoi qu'il en soit, à l'âge de vingt ans, après avoir habité Porto qu'il considérait comme sa ville de prédilection, il part pour les Indes-Orientales. Ces campagnes dans l'extrême Orient lui permirent de recueillir des renseignements précieux, — et ces renseignements devinrent ensuite la base de sa mémorable entreprise. Il ne fit pas, comme on le croit généralement, ses premiers voyages avec Albuquerque, — mais sous la haute direction de Francisco de Almeida, vice-roi des Indes.

Nous n'avons pas l'intention de retracer ici les aventures du jeune Magellan dans les parages de l'Indo-Chine et de l'archipel de la Sonde ; — notre but est d'insister plus particulièrement sur ses voyages au sud du Nouveau-Monde, sur la découverte du détroit qui porte son nom, et sur le commencement de sa longue navigation à travers le Grand Océan. Néanmoins, il est curieux, dès cette époque, de saisir déjà en germe la pensée magistrale d'un voyage autour du monde. Les pérégrinations guerrières à Malaka et dans les archipels voisins vont devenir la préface du premier voyage de circumnavigation; on peut même affirmer que l'un ne se serait pas accompli sans l'autre. On se méprend en supposant qu'une sorte d'instinct poussa plus tard Magellan à rechercher par le sud un passage du côté du monde asiatique. Déjà quelques données permettaient avec des chances de succès de s'engager de ce côté. Le hasard ne le conduisit donc pas; loin de là. Il dut, comme bon nombre

de géographes de son époque, établir de singulières confusions entre le nord de l'Amérique et de l'Asie, — mais il pressentait certainement l'immensité du Grand Océan, dans l'hémisphère austral. Ainsi, dès l'âge de vingt à vingt-cinq ans, Magellan dut concevoir la pensée qui plus tard immortalisa son nom ; — dès lors il méditait « de faire entrer dans le monde extérieur et visible la vérité que Colomb cherchait dans un autre ordre de choses et d'idées ».

Par leurs informations, deux hommes semblent avoir favorisé les projets de Magellan ; Serrão, son cousin, et Duarte Barbosa, qui plus tard devint son beau-frère.

Serrão, esprit aventureux, s'était rendu à Ternate, s'y était marié à une indigène, et occupait le rang de capitaine général. Quant à Duarte Barbosa, il parcourait les mers en tous sens et connaissait sur l'extrême Orient une foule de faits que Magellan notait, enregistrait.

Son pays, qui plus tard fut ingrat à son égard, eut néanmoins en lui un serviteur dévoué.

A Malaka, vers 1510, ce fut grâce à son habileté, à sa connaissance des usages du pays, qu'il put prévenir Sequeira des trames qui s'ourdissaient parmi les populations malaises, et qui ne tendaient à rien moins qu'à l'anéantissement complet des Portugais dans la presqu'île. Nous savons qu'après avoir servi dans l'Inde, Magellan servit en Afrique, qu'il se battit bravement à Azamor, qu'il y obtint le grade de *Guadrillero*, et que, durant une razzia, il fut blessé au genou et qu'il resta boiteux toute sa vie. On sait aussi qu'à la suite d'une distribution de certains bestiaux pris dans les razzias, il mécontenta les colons d'Azamor, qui firent parvenir leurs plaintes, peut-être bien fondées, à la cour portugaise[1].

Froissé par la conduite du roi Emmanuel, Magellan prend une résolution suprême : celle de rompre avec son pays et de se mettre au service de l'Espagne. Outragé par son roi, il veut à son tour le flétrir par un acte de renonciation publique. Il fait constater qu'il change de nationalité, et prend des lettres de naturalisation qui lui donnent les droits des sujets castillans soumis à Charles-Quint. Ses contemporains lui pardonnèrent l'oubli d'une patrie qui n'avait su reconnaître ni ses services, ni son génie. Lorsqu'un pays s'acharne à éloigner, à rabaisser les hommes qui l'honorent le plus, « les enfants méconnus tendent les bras vers une mère d'adoption » et ils font bien.

Pourtant, jusqu'à la dernière heure, ses ennemis l'abreuvèrent de

1. Ferdinand Denis.

dégoûts ; on parvint même à diminuer son autorité en plaçant à ses côtés des hommes qui devaient inspecter sa conduite, contrôler ses actes. Enfin l'assistant de Séville, Sancho Martinez de Leiva, qui remplaçait à cette occasion la personne royale, remit solennellement au capitaine général de la flotte l'étendard du roi. Cette cérémonie eut lieu dans Sainte-Marie de la Victoire. Après avoir prêté foi et hommage au roi de Castille, Magellan reçut à son tour le serment de fidélité de ses officiers, puis, se rendant à bord de la *Trinidad*, il ordonna qu'on levât l'ancre.

Nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter à l'historien de ce grand voyage, l'Italien Antonio Pigafetta, quelques pages de sa relation elle-même. Le style de Pigafetta est simple, facile, souvent imagé. Il narre avec fidélité ce qu'il a vu, mais insiste peut-être trop légèrement sur certains événements qui éclatèrent à bord des navires, et qui faillirent compromettre l'expédition. Peut-être redoute-t-il en voyage la rigueur de Magellan et préfère-t-il n'ajouter aucun commentaire à ses actes.

Nous laissons donc la parole à Pigafetta. Après une importante entrevue avec Charles-Quint, il fut décidé que Magellan entreprendrait son expédition ; il s'était adjoint un de ses amis, Faleiro. Le contrat entre la couronne et les deux associés fut signé le 22 mars 1518.

D'innombrables obstacles allaient surgir avant leur départ. On songea même à se débarrasser de l'audacieux marin en l'assassinant. Charles-Quint entrevoyait l'importance de son œuvre et le soutenait avec énergie. Néanmoins, le 22 octobre 1518, la haine populaire prit toutes les proportions d'une émeute. Magellan, ayant fait tirer un de ses navires sur la plage, afin de lui faire subir certaines réparations et de le peindre, le bruit se répandit tout à coup dans Séville qu'il venait de le décorer des armes du Portugal. En vain fait-il observer aux officiers du port que les écussons placés, comme ils devaient l'être, au-dessus de l'étendard de Castille, offrent simplement les armes de sa famille, comme cela se pratiquait alors. La colère du peuple allait grandissant ; les épées furent tirées, et peu s'en fallut que Magellan ne vît échouer son entreprise et ne perdit même la liberté. Tout finit par s'apaiser. Faleiro se retira. Magellan fut seul chargé du commandement.

« Avant de partir Magellan, dit Pigafetta, fit quelques règlements, tant pour les signalements que pour la discipline. Afin que l'escadre allât toujours de conserve, il établit, pour les pilotes et les maîtres, les règles suivantes. Son vaisseau devait toujours précéder les autres ; et pour

qu'on ne les perdît point de vue pendant la nuit, il avait un flambeau de bois appelé *farol,* attaché à la poupe. Si, outre le farol, il allumait une lanterne ou bien un morceau de corde de jonc, les autres navires devaient en faire autant, afin qu'il pût être assuré par là qu'on le suivait. — Lorsqu'il faisait deux autres feux sans le farol, les navires devaient changer de direction, soit pour ralentir leur course, soit à cause du vent contraire. — Quand il allumait trois feux, c'était pour ôter la bonnette qui est une partie de voilure qu'on place sous la grand'voile lorsque le temps est beau, afin de serrer mieux le vent et d'accélérer la marche. On ôte la bonnette quand on prévoit la tempête ; car il faut alors l'amener, pour qu'elle n'embarrasse pas ceux qui doivent carguer la voile. — S'il allumait quatre feux, c'était signe qu'il fallait amener toutes les voiles ; mais lorsqu'elles étaient carguées, ces quatre feux avertissaient de les déployer. — Plusieurs feux, ou quelques coups de bombarde servaient d'avertissement pour annoncer que nous étions près de la terre ou de bas-fonds, et qu'il fallait par conséquent naviguer avec beaucoup de précaution. Il y avait un autre signal pour indiquer quand il fallait jeter l'ancre.

« Lundi matin, 10 août de l'an 1519, l'escadre ayant à bord tout ce qui lui était nécessaire, ainsi que son équipage, composé de deux cent trente-sept hommes, on annonça le départ par une décharge d'artillerie, et on déploya la voile de trinquet. Nous descendîmes le fleuve Bétis jusqu'au pont de Guadalquivir, en passant près de Jean d'Alfarax (Alfarache), autrefois ville des Maures très peuplée, où il y avait un pont dont il ne reste plus de vestiges, à l'exception de deux piliers qui sont debout sous l'eau et auxquels il faut bien prendre garde ; pour ne rien risquer, on ne doit naviguer dans cet endroit qu'avec l'aide de pilotes et à la haute marée.

« En continuant de descendre le Bétis, on passe près de Coria et de quelques autres villages, jusqu'à San-Lucar, château appartenant au duc de Médina-Sidonia. C'est là qu'est le port qui donne sur l'Océan, à 10 lieues du cap Saint-Vincent, par les 37 degrés de latitude septentrionale. De Séville à ce port, il y a 17 à 20 lieues.

« Quelques jours après, le capitaine général et les capitaines des autres vaisseaux vinrent de Séville à San-Lucar, sur les chaloupes, et on acheva d'approvisionner l'escadre. Tous les matins, on descendait à terre pour entendre la messe dans l'église de Notre-Dame de Barrameda ; et avant de partir, le capitaine voulut que tout l'équipage allât à confesse ; il défendit aussi rigoureusement d'embarquer aucune femme sur l'escadre.

« Le 20 septembre, nous partîmes de San-Lucar, courant vers le sud-ouest ; et le 26, nous arrivâmes à une des îles Canaries, appelée Ténériffe, située par les 28 degrés de latitude septentrionale. Nous nous arrêtâmes trois jours dans un endroit propre à faire de l'eau et du bois ; ensuite nous entrâmes dans un port de la même île, qu'on appelle Monte-Rosso, où nous passâmes deux jours.

« On nous raconta un phénomène singulier de cette île : c'est qu'il n'y pleut jamais, et qu'il n'y a ni source d'eau, ni rivière, mais qu'il y croît un grand arbre dont les feuilles distillent continuellement des gouttes d'une eau excellente qui est recueillie dans une fosse au pied de l'arbre ; c'est là que les insulaires vont puiser l'eau et que les animaux, tant domestiques que sauvages, viennent s'abreuver. Cet arbre est toujours environné d'un brouillard épais, qui sans doute fournit l'eau à ses feuilles.

« Le lundi 3 octobre, nous fîmes voile directement vers le sud. Nous passâmes entre le cap Vert et ses îles, par les 14° 30' de latitude septentrionale.

« Après avoir couru plusieurs jours le long de la côte de Guinée, nous arrivâmes par les 8 degrés de latitude septentrionale, où il y a une montagne qu'on appelle Sierra Leone. Nous éprouvâmes ici des vents contraires ou des calmes plats avec de la pluie jusqu'à la ligne équinoxiale ; et ce temps pluvieux dura soixante jours, contre l'opinion des anciens.

« Par les 14 degrés de latitude septentrionale, nous essuyâmes plusieurs rafales impétueuses, qui, jointes aux courants, ne nous permirent pas d'avancer. A l'approche de ces rafales, nous avions la précaution d'amener toutes les voiles, et nous mettions le vaisseau en travers jusqu'à ce que le vent fût tombé.

« Pendant les jours sereins et calmes, de gros poissons, qu'on appelle *tiburons* (requins ou chiens de mer), nageaient près de notre navire. Ces poissons ont plusieurs rangées de dents terribles ; et si malheureusement ils rencontrent un homme dans la mer, ils le dévorent sur-le-champ. Nous en prîmes plusieurs avec des émerillons (sorte de grand hameçon en fer) ; mais les gros ne sont point du tout bons à manger, et les petits ne valent pas grand'chose.

« Dans les temps orageux, nous vîmes souvent ce qu'on appelle le corps saint, c'est-à-dire saint Elme. Pendant une nuit fort obscure, il nous apparut comme un beau flambeau sur la pointe d'un grand arbre, où il s'arrêta pendant deux heures, ce qui nous était d'une grande consolation

au milieu de la tempête. Au moment de sa disparition, il jeta une si vive lumière que nous en fûmes pour ainsi dire aveuglés. Nous nous crûmes perdus; mais le vent cessa à l'instant même...

« Lorsque nous eûmes dépassé la ligne équinoxiale, en approchant du pôle antarctique, nous perdîmes de vue l'étoile polaire. Nous mîmes le cap entre le sud et le sud-ouest, et fîmes route jusqu'à la terre qu'on appelle la Terre du Verzin (le Brésil), par les 23° 30' de latitude méridionale. Cette terre est une continuation de celle où est le cap Saint-Augustin, par les 8° 30' de la même latitude.

« Ici nous fîmes une abondante provision de poules, de patates, d'une espèce de fruit qui ressemble au cône du pin, mais qui est extrêmement doux et d'un goût exquis, de roseaux fort doux, de la chair d'anta, laquelle ressemble à celle de la vache, etc. Nous fîmes d'excellents marchés : pour un hameçon ou pour un couteau, on nous donnait cinq ou six poules; deux oies pour un peigne; pour un petit miroir ou une paire de ciseaux, nous obtenions assez de poissons pour nourrir dix personnes; pour un grelot ou pour un ruban, les indigènes nous apportaient une corbeille de patates; c'est le nom qu'on donne à des racines qui ont à peu près la forme de nos navets et dont le goût approche de celui des châtaignes. Nous changions aussi chèrement les figures des cartes à jouer; pour un roi de denier, on me donna six poules, et encore s'imagina-t-on avoir fait une très bonne affaire.

« Nous entrâmes dans ce port le jour de Sainte-Lucie, treizième du mois de décembre.

« Nous avions alors, à midi, le soleil à notre zénith et nous souffrions bien plus de la chaleur que nous ne l'avions fait en passant la ligne.

« La terre du Brésil, qui abonde en toutes sortes de denrées, est aussi étendue que l'Espagne, la France et l'Italie prises ensemble : elle appartient au roi de Portugal.

« Les Brésiliens ne sont pas chrétiens, mais ils ne sont pas non plus idolâtres, car ils n'adorent rien; l'instinct naturel est leur unique loi. Ils vivent très longtemps, car les vieillards parviennent ordinairement jusqu'à cent vingt-cinq ans et quelquefois jusqu'à cent quarante. Ils vont tout nus, les femmes aussi bien que les hommes. Leurs habitations sont de longues cabanes, qu'ils nomment *boi,* et ils se couchent sur des filets de coton appelés *hamahs*, attachés par les deux bouts à de grosses poutres. Leur cheminée est par terre. Un de ces *boi* contient quelquefois jusqu'à cent hommes, avec leurs femmes et leurs enfants; il y a par conséquent toujours beaucoup de bruit. Leurs barques, qu'ils

appellent *canots*, sont formées d'un tronc d'arbre creusé au moyen d'une pierre tranchante; car les pierres leur tiennent lieu de fer, dont ils manquent. Ces arbres sont si grands, qu'un seul canot peut contenir jusqu'à trente et même quarante hommes qui voguent avec des rames semblables aux pelles de nos boulangers.

« A les voir si noirs, tous nus, sales et chauves, on les aurait pris pour les matelots du Styx.

« Les hommes et les femmes sont bien bâtis et conformés comme nous. Ils mangent quelquefois de la chair humaine, mais seulement celle de leurs ennemis. Ce n'est ni par besoin, ni par goût qu'ils s'en nourrissent, mais par un usage qui, à ce qu'ils nous disent, s'est introduit chez eux de la manière suivante. Une vieille femme n'avait qu'un seul fils, qui fut tué par les ennemis. Quelque temps après, le meurtrier de son fils fait prisonnier est conduit devant elle : pour se venger, cette mère se jeta comme un animal féroce sur lui, et lui déchira une épaule avec les dents. Cet homme eut le bonheur, non seulement de se tirer des mains de cette vieille femme et de s'évader, mais aussi de s'en retourner chez les siens, auxquels il montra l'empreinte des dents sur son épaule, et leur fit croire (peut-être le croyait-il lui-même) que les ennemis avaient voulu le dévorer tout vif. Pour ne pas céder en férocité aux autres, ils se déterminèrent à manger réellement leurs ennemis qu'ils prendraient dans les combats, et ceux-ci en firent autant. Cependant ils ne les mangent pas sur-le-champ, ni vivants; mais ils les dépècent, et les partagent entre les vainqueurs; chacun porte chez soi la portion qui lui est échue, la fait sécher à la fumée, et chaque huitième jour il en fait rôtir un petit morceau pour le manger. J'ai appris ce fait de Jean Carvalho, notre pilote, qui avait passé quatre ans au Brésil.

« Les Brésiliens se peignent le corps et surtout le visage d'une étrange manière et de différentes façons, les femmes aussi bien que les hommes. Ils ont les cheveux courts et laineux, et n'ont de poil sur aucune partie de leur corps, parce qu'ils s'épilent. Ils ont une espèce de veste faite de plumes de perroquet tissues ensemble, et arrangées de façon que les grandes pennes des ailes et de la queue leur forment un cercle sur les reins, ce qui leur donne une figure bizarre et ridicule.

« Presque tous les hommes ont la lèvre inférieure percée de trois trous, par lesquels ils passent de petits cylindres de pierre longs de deux pouces. Les femmes et les enfants n'ont pas cet ornement incommode. Ajoutez à cela qu'ils sont entièrement nus. Leur couleur est plutôt olivâtre que noire. Leur roi porte le nom de cacique.

« On trouve dans ce pays un nombre infini de perroquets; de manière qu'on nous en donnait huit ou dix pour un petit miroir. Ils ont aussi de très beaux chats maimons [1], jaunes, semblables à de petits lions.

« Ils mangent une espèce de pain rond et blanc, mais que nous ne trouvions pas de notre goût, fait avec la moelle, ou plutôt avec l'aubier qu'on trouve entre l'écorce et le bois d'un certain arbre, et qui a quelque ressemblance avec du lait caillé. Ils ont aussi des cochons qui nous parurent avoir le nombril sur le dos, et de grands oiseaux dont le bec ressemble à une cuiller; mais ils n'ont point de langue.

« Quelquefois, pour avoir une hache ou un coutelas, ils nous offraient pour esclaves une et même deux de leurs jeunes filles; mais ils ne nous présentèrent jamais leurs femmes.

« Ces dernières sont chargées des travaux les plus pénibles, et on les voit souvent descendre de la montagne avec des corbeilles fort pesantes sur la tête; mais elles ne vont jamais seules; leurs maris, qui en sont très jaloux, les accompagnent toujours, avec des flèches dans une main et un arc dans l'autre. Cet arc est de bois de Brésil ou de palmier noir. Si les femmes ont des enfants, elles les placent dans un filet de coton suspendu à leur cou. Je pourrais bien dire d'autres choses sur leurs mœurs; mais je les passerai sous silence, pour ne pas être trop prolixe.

« Ces peuples sont extrêmement crédules et bons; et il serait facile de leur faire embrasser le christianisme.

« Le hasard fit qu'on conçut pour nous de la vénération et du respect. Il régnait depuis deux mois une grande sécheresse dans le pays, et comme ce fut au moment de notre arrivée que le ciel leur donna de la pluie, ils ne manquèrent pas de l'attribuer à notre présence. Lorsque nous débarquâmes pour dire la messe à terre, ils y assistèrent en silence et avec un air de recueillement; et, voyant que nous mettions à la mer nos chaloupes, qui demeuraient attachées aux côtés du vaisseau ou qui le suivaient, ils s'imaginèrent que c'étaient les enfants du vaisseau et que celui-ci les nourrissait.

« Nous passâmes treize jours dans ce port; ensuite nous reprîmes notre route, et allâmes côtoyant ce pays jusque par les 34° 40' de latitude méridionale, où nous trouvâmes une grande rivière d'eau douce.

« C'est ici qu'habitent les cannibales ou mangeurs d'hommes.

« Un d'eux, d'une figure gigantesque, et dont la voix ressemblait à celle d'un taureau, s'approcha de notre navire pour rassurer ses cama-

1. Ces prétendus chats sont des singes du genre macaque.

rades, qui, dans la crainte que nous voulussions leur faire du mal, s'éloignaient du rivage et se retiraient avec leurs effets dans l'intérieur du pays. Pour ne pas laisser échapper l'occasion de leur parler et de les voir de près, nous sautâmes à terre au nombre de cent hommes et les poursuivîmes pour en arrêter quelques-uns; mais ils faisaient de si grandes enjambées que, même en courant et sautant, nous ne pûmes jamais parvenir à les joindre.

« Cette rivière contient sept petites îles : dans la plus grande, qu'on appelle cap de Sainte-Marie, on trouve des pierres précieuses. On avait cru autrefois que cette eau n'était pas une rivière, mais un canal par lequel on passait dans la mer du Sud; mais on s'assura bientôt que ce n'était qu'un fleuve, qui a dix-sept lieues de large à son embouchure; c'est ici que Jean de Solis, qui allait à la découverte de nouvelles terres comme nous, fut mangé par les cannibales, auxquels il s'était trop fié, avec soixante hommes de son équipage.

« En côtoyant toujours cette terre vers le pôle antarctique, nous nous arrêtâmes à deux îles que nous ne trouvâmes peuplées que d'oies et de loups marins.

« Les premières y sont en si grand nombre et si peu farouches que, dans une heure de temps, nous en fîmes une abondante provision pour les équipages des cinq vaisseaux. Elles sont noires, et paraissent couvertes également par tout le corps de petites plumes, sans avoir aux ailes les pennes nécessaires pour voler, et, en effet, elles ne volent pas, et se nourrissent de poisson; elles sont si grasses que nous étions obligés de les écorcher pour les plumer. Leur bec ressemble à une corne.

« Les loups marins sont de différentes couleurs, et de la grosseur à peu près d'un veau, dont ils ont aussi la tête... Leurs oreilles sont courtes et rondes, et leurs dents très longues. Ils n'ont point de jambes, et leurs pattes, qui sont attachées au corps, ressemblent assez à nos mains, avec de petits ongles; mais elles sont palmées, c'est-à-dire que les doigts en sont attachés ensemble par une membrane comme les pattes d'un canard. Si ces animaux pouvaient courir, ils seraient fort à craindre, car ils montrèrent beaucoup de férocité. Ils nagent fort vite, et ne vivent que de poisson.

« Nous essuyâmes un terrible orage au milieu de ces îles, pendant lequel les feux Saint-Elme, de Saint-Nicolas et de Sainte-Claire se firent voir plusieurs fois à la pointe des mâts, et au moment de leur disparition, on voyait diminuer à l'instant la fureur de la tempête.

« En nous éloignant de ces îles pour continuer notre route, nous

parvînmes par les 49° 30' de latitude méridionale où nous trouvâmes un bon port; et, comme nous approchions de l'hiver, nous jugeâmes à propos d'y passer la mauvaise saison.

« Deux mois s'écoulèrent sans que nous aperçussions aucun habitant de ce pays. Un jour que nous nous y attendions le moins, un homme de figure gigantesque se présenta à nous. Il était sur le sable presque nu, et chantait et dansait presque en même temps, en se jetant de la poussière sur la tête. Le capitaine envoya à terre un de nos matelots, avec ordre de faire les mêmes gestes, comme une marque d'amitié et de paix, ce qui fut très bien compris, et le géant se laissa paisiblement conduire dans une petite île où le capitaine était descendu. Je m'y trouvai aussi avec plusieurs autres. Il témoigna beaucoup d'étonnement en nous voyant; et levant le doigt, il voulait nous dire sans doute qu'il croyait que nous étions descendus du ciel.

« Cet homme était si grand que notre tête touchait à peine à sa ceinture. Il était d'une belle taille; son visage était large et teint de rouge, si ce n'est qu'il avait les yeux entourés de jaune et deux taches en forme de cœur sur les joues. Ses cheveux, qui étaient en petite quantité, paraissaient blanchis avec quelque poudre. Son habit, ou plutôt son manteau, était de fourrures bien cousues ensemble, d'un animal qui abonde dans ce pays, comme nous avons eu occasion de le voir par la suite. Cet animal a la tête et les oreilles d'une mule, le corps d'un chameau, les jambes d'un cerf et la queue d'un cheval, et il hennit comme ce dernier. Cet homme portait aussi une espèce de chaussure faite de la même peau. Il tenait dans la main gauche un arc court et massif, dont la corde, un peu plus grosse que celle d'un luth, était faite d'un boyau du même animal; de l'autre main, il portait des flèches de roseau courtes, ayant d'un côté des plumes comme les nôtres, et de l'autre, au lieu du fer, la pointe d'une pierre à fusil blanche et noire. Ils forment, de la même espèce de pierre, des outils tranchants pour travailler le bois.

« Le capitaine général lui fit donner à manger et à boire, et, parmi d'autres bagatelles, il lui fit présenter un grand miroir d'acier. Le géant, qui n'avait pas la moindre idée de ce meuble, et qui pour la première fois sans doute voyait sa figure, recula si effrayé qu'il jeta par terre quatre de nos gens qui étaient derrière lui. On lui donna des grelots, un petit miroir, un peigne et quelques grains de verroterie; ensuite on le remit à terre, en le faisant accompagner par quatre hommes bien armés.

« Son camarade, qui avait refusé de monter sur le vaisseau, le voyant

LE GÉANT EFFRAYÉ EN VOYANT SON IMAGE DANS UN MIROIR

de retour à terre, courut avertir et appeler les autres, qui, s'apercevant que nos gens armés s'approchaient d'eux, se rangèrent en file, étant sans armes et presque nus. Ils commencèrent aussitôt leur danse et leur chant, pendant lesquels ils levaient l'index vers le ciel, pour nous faire entendre qu'ils nous regardaient comme des êtres descendus d'en haut; ils nous montrèrent en même temps une poudre blanche dans des marmites d'argile, et nous la présentèrent n'ayant autre chose à nous donner à manger. Les nôtres les invitèrent par signes à venir sur nos vaisseaux, et offrirent de les aider à y porter ce qu'ils voudraient prendre avec eux. Ils y vinrent en effet; mais les hommes, qui ne tenaient que leur arc et leurs flèches, avaient tout chargé sur leurs femmes, comme si elles eussent été des bêtes de somme.

« Les femmes ne sont pas si grandes que les hommes, mais en revanche elles sont plus grosses. Elles conduisaient quatre des animaux dont j'ai parlé; mais c'étaient des petits qu'elles menaient avec une espèce de licou. On se sert de ces petits pour attraper les grands; on les lie à un arbrisseau; les grands viennent jouer avec eux, et des hommes cachés dans des broussailles les tuent à coups de flèches. Les habitants du pays, hommes et femmes, au nombre de dix-huit, ayant été invités par nos gens à se rendre près de nos vaisseaux, se partagèrent des deux côtés du port, et nous amusèrent en faisant la chasse dont il est question.

« Six jours après, nos gens, occupés à faire du bois pour la provision de l'escadre, virent un autre géant vêtu comme ceux que nous venions de quitter et armé également d'un arc et de flèches. En s'approchant d'eux, il se touchait la tête et le corps, ensuite il levait les mains au ciel, gestes que nos gens imitèrent. Le capitaine général, qui en fut averti, envoya l'esquif à terre afin de le conduire sur l'îlot qui était dans le port et où l'on avait bâti une maison pour y établir une forge et un magasin destiné à quelques marchandises.

« Cet homme était plus grand et mieux fait que les autres; il avait aussi les manières plus douces : il dansait et sautait si haut et avec tant de force que ses pieds s'enfonçaient de plusieurs pouces dans le sable. Il passa quelques jours avec nous. Nous lui apprîmes à prononcer le nom de Jésus, l'oraison dominicale, etc., ce qu'il parvint à faire aussi bien que nous, mais d'une voix très forte. Enfin, nous le baptisâmes, en lui donnant le nom de Jean. Le capitaine général lui fit présent d'une chemise, d'une veste, de caleçons de drap, d'un bonnet, d'un miroir, d'un peigne, de grelots et autres bagatelles. Il retourna vers les siens, en paraissant fort content de nous. Le lendemain, il apporta au

capitaine un de ces grands animaux dont nous avons parlé, et reçut d'autres présents, pour qu'il nous en donnât encore quelques autres; mais, depuis ce jour, nous ne l'avons pas revu, et nous soupçonnâmes même que ses camarades l'avaient tué parce qu'il s'était attaché à nous. Au bout de quinze jours, nous vîmes venir à nous quatre de ces hommes; ils étaient sans armes; mais nous sûmes ensuite qu'ils les avaient cachées derrière les buissons, où elles nous furent indiquées par deux d'entre eux que nous arrêtâmes. Ils étaient tous peints, mais de différentes manières.

« Le capitaine voulut retenir les deux plus jeunes et les mieux faits, pour les conduire avec nous pendant notre voyage et les amener même en Espagne; mais voyant qu'il était difficile de les arrêter par la force, il usa de l'artifice suivant :

« Il leur donna une grande quantité de couteaux, miroirs, grains de verroterie, de façon qu'ils en avaient les deux mains pleines, ensuite il leur offrit deux de ces anneaux de fer qui servent à enchaîner et quand il vit qu'ils les désiraient beaucoup (car ils aiment passionnément le fer) et que d'ailleurs ils ne pouvaient plus prendre avec les mains, il leur proposa de les leur attacher aux jambes pour les porter plus facilement chez eux : ils consentirent à tout; et alors nos gens leur appliquèrent les cercles de fer et en fermèrent les anneaux, de sorte qu'ils se trouvèrent enchaînés. Aussitôt qu'ils s'aperçurent de cette supercherie, ils devinrent furieux, soufflant, hurlant, et invoquant Setebos, qui est leur démon principal, pour qu'il vînt à leur secours.

« Non content d'avoir ces hommes, le capitaine désirait avoir leurs compagnes pour porter en Europe cette race de géants; dans ce but, il ordonna d'arrêter les deux autres, pour les obliger à conduire nos gens à l'endroit où demeuraient leurs femmes : neuf de nos hommes les plus forts suffirent à peine pour les jeter à terre et les lier; et même l'un d'eux parvint encore à se délivrer, tandis que l'autre fit de si grands efforts que nos gens le blessèrent légèrement à la tête, mais l'obligèrent enfin à les conduire chez les femmes de nos deux prisonniers. Ces femmes, ayant appris tout ce qui était arrivé à leurs maris, jetèrent des cris si violents que nous les entendîmes de fort loin. Jean Carvalho, pilote, qui était à la tête de nos gens, voyant qu'il était tard, ne se soucia point de prendre alors la femme chez laquelle il avait été conduit; mais il resta la nuit, en faisant bonne garde. Pendant ce temps, vinrent deux autres hommes qui, sans témoigner ni mécontentement, ni surprise, passèrent le reste de la nuit avec eux; mais, à la pointe du jour,

ayant dit quelques mots aux femmes, en un instant, tous prirent la fuite, hommes, femmes, enfants, et ces derniers couraient même plus lestement que les autres. Ils nous abandonnèrent leur hutte et tout ce qu'elle contenait. Cependant un des hommes conduisit loin de nous les petits animaux qui leur servaient pour la chasse; et un autre caché dans un buisson blessa à la cuisse, avec une flèche empoisonnée, un de nos hommes, qui mourut à l'instant. Quoique nos gens eussent fait feu sur les fuyards, ils ne purent point les attraper, parce qu'ils ne couraient jamais sur la même ligne, mais sautaient de côté et d'autre, et allaient aussi vite qu'un cheval au grand galop. Nos gens brûlèrent la hutte de ces sauvages, et enterrèrent leur mort.

« Tout sauvages qu'ils sont, ces Indiens ne manquent pas d'avoir une espèce de médecine. Quand ils ont mal à l'estomac, par exemple, au lieu de se purger comme nous ferions, ils se fourrent une flèche assez avant dans la bouche pour exciter le vomissement, et rendent une matière verte mêlée de sang. Le vert provient d'une espèce de chardon dont ils se nourrissent. S'ils ont mal à la tête, ils se font une entaille au front, et pratiquent la même chose sur toutes les parties du corps où ils ressentent de la douleur, afin de faire sortir une grande quantité de sang de l'endroit où ils souffrent. Leur théorie, qui nous a été expliquée par un de ceux que nous avions pris, vaut bien leur pratique : la douleur, disent-ils, est causée par le sang qui ne veut plus rester dans telle ou telle partie du corps; c'est, par conséquent, en l'en faisant sortir que la douleur doit cesser.

« Ils ont les cheveux coupés en forme d'auréole, comme les moines, mais plus longs, et soutenus autour de la tête par un cordon de coton, dans lequel ils placent leurs flèches lorsqu'ils vont à la chasse. Il paraît que leur religion se borne à adorer le diable. Ils prétendent que lorsqu'un d'eux est au moment de mourir, dix à douze démons apparaissent, dansant et chantant autour de lui. Un d'entre eux qui fait plus de tapage que les autres est le chef, ou grand diable, qu'ils appellent Setebos; les petits s'appellent Cheleule. Ils sont peints comme les habitants du pays. Notre géant prétendait avoir vu une fois un démon avec des cornes et des poils si longs qu'ils lui couvraient les pieds; il jetait, ajouta-t-il, des flammes par la bouche.

« Ces peuples se vêtissent, comme je l'ai déjà dit, de la peau d'un animal, et c'est de la même peau qu'ils couvrent leurs huttes, qu'ils transportent là où il leur convient le mieux, n'ayant point de demeure fixe, mais allant, comme les bohémiens, s'établir tantôt dans un endroit,

tantôt dans un autre. Ils vivent ordinairement de viande crue et d'une racine douce qu'ils appellent *capac*. Ils sont grands mangeurs : les deux que nous avions pris mangeaient chacun une corbeille pleine de biscuit par jour, et buvaient un demi-seau d'eau d'une haleine. Ils mangeaient les souris toutes crues, même sans les écorcher. Notre capitaine donna à ce peuple le nom de Patagons. Nous passâmes dans ce port, auquel nous donnâmes le nom de Saint-Julien, cinq mois, pendant lesquels il ne nous arriva aucun autre accident que ceux dont je viens de parler.

« A peine eûmes-nous mouillé dans ce port, que les capitaines des quatre autres vaisseaux firent un complot pour tuer Magellan. Ces traîtres étaient Juan de Cartagena, *vehador* de l'escadre ; Louis de Mendoza, trésorier; Antoine Coca, *contador*, et Gaspard de Quesada. Le complot fut découvert ; on écartela le premier, et le second fut poignardé. On pardonna à Gaspard de Quesada qui, quelques jours après, médita une nouvelle trahison. Alors le capitaine général, qui n'osait pas lui ôter la vie parce qu'il avait été créé capitaine par l'empereur lui-même, le chassa de l'escadre et l'abandonna sur la terre des Patagons [1], avec un prêtre son complice [2].

« Il nous arriva dans cet endroit un autre malheur : le vaisseau *le Saint-Jacques*, qu'on avait détaché pour aller reconnaître la côte, fit naufrage parmi les rochers ; cependant tout l'équipage se sauva comme par miracle. Deux matelots vinrent par terre, au port où nous étions, nous apprendre ce désastre, et le capitaine général y envoya sur-le-champ des hommes avec quelques sacs de biscuit. L'équipage s'arrêta pendant deux mois dans l'endroit du naufrage pour recueillir les débris du vaisseau et les marchandises que la mer jetait successivement sur le rivage, et pendant ce temps on leur apportait de quoi subsister, quoique la distance fût de cent milles et le chemin très incommode et fatigant, au milieu des épines et des broussailles, à travers lesquelles on était obligé de passer la nuit, n'ayant d'autre boisson que la glace qu'on était forcé de casser, ce qui ne se faisait même pas sans péril.

« Quant à nous, nous n'étions pas si mal dans ce port, quoique certains coquillages fort longs qu'on y trouvait ne fussent pas mangeables ;

1. On sait que le nom de Patagons signifie grands pieds. Les navigateurs furent en effet frappés de la grosseur du bas des jambes et des pieds des indigènes, mais il a été démontré depuis que ces populations n'ont pas les extrémités plus fortes que les autres nations américaines. La méprise vient sans doute des espèces de bottes que portaient les Patagons.

2. Ainsi Magellan se fit donc justicier — et justicier implacable. On est surpris que Pigafetta raconte de pareils faits, — sans commentaires. On dirait que le terrible drame auquel il a assisté n'est qu'un médiocre incident. Il est probable qu'il eut peur et qu'il préféra se taire.

quelques-uns contenaient des perles, mais fort petites. Nous trouvâmes aussi dans les environs des autruches, des renards, des lapins beaucoup plus petits que les nôtres, et des moineaux. Les arbres y donnent de l'encens.

« Nous plantâmes une croix sur la cime d'une montagne voisine, que nous appelâmes Monte-Cristo, et nous prîmes possession de cette terre au nom du roi d'Espagne.

« Nous partîmes enfin de ce port, et côtoyant la terre par les 50° 40' de latitude méridionale, nous vîmes une rivière d'eau douce où nous entrâmes. Toute l'escadre faillit y faire naufrage, à cause des vents furieux qui soufflaient et qui rendaient la mer grosse ; mais Dieu et les corps saints (c'est-à-dire les feux qui resplendissaient sur la pointe des mâts) nous secoururent et nous sauvèrent. Nous y passâmes deux mois pour approvisionner les vaisseaux d'eau et de bois. Nous nous y fournîmes aussi d'une espèce de poisson, long à peu près de deux pieds et fort couvert d'écailles, qui était assez bon à manger; mais nous ne pûmes pas en prendre la quantité qu'il nous eût fallu. Avant d'abandonner cet endroit, le capitaine ordonna que chacun de nous allât à confesse et communiât en bon chrétien.

« En continuant notre route vers le sud, le 21 du mois d'octobre, étant par les 52° de latitude méridionale, nous trouvâmes un détroit que nous appelâmes le détroit des Onze-Mille-Vierges, parce que ce jour-là leur était consacré. Ce détroit, comme nous le vîmes par la suite, est long de 440 milles ou de 110 lieues maritimes, qui sont de 4 milles chacune; il a une demi-lieue de large, tantôt plus et tantôt moins, et va aboutir à une autre mer que nous appelâmes mer Pacifique. Ce détroit est environné de montagnes très élevées et chargé de neiges ; il est aussi très profond, de sorte que nous ne pouvions y jeter l'ancre que fort près de terre, par 25 à 30 brasses d'eau. Tout l'équipage était si persuadé que ce détroit n'avait point d'issue à l'ouest, qu'on ne se serait pas avisé même de la chercher, sans les grandes connaissances du capitaine général. Cet homme, aussi habile que courageux, savait qu'il fallait passer par un détroit fort caché, mais qu'il avait vu représenté sur une carte faite par Martin de Bohême, très excellent cosmographe, que le roi de Portugal gardait dans sa trésorerie[1].

1. Il s'agit de Martin Behaim, l'auteur du curieux globe de Nuremberg, fait l'année même de la découverte du Nouveau-Monde, mais quelques mois auparavant. Ce géographe habile avait en effet la pensée, partagée, du reste, par bon nombre de ses contemporains, qu'un passage existait entre l'extrémité de l'Amérique et les terres antarctiques auxquelles on donnait un développement exagéré.

« Aussitôt que nous entrâmes dans cette eau, que l'on croyait n'être qu'une baie, le capitaine envoya deux vaisseaux, *le Saint-Antoine* et *la Conception*, pour examiner où elle finissait ou bien aboutissait, tandis que nous, avec *la Trinité* et *la Victoire*, les attendimes à l'entrée.

« A la nuit, il survint une terrible bourrasque qui dura trente-six heures, et nous contraignit d'abandonner les ancres et de nous laisser entraîner dans la baie au gré des flots et du vent. Les deux autres vaisseaux, qui furent aussi agités que nous, ne purent parvenir à doubler un cap pour nous rejoindre ; de façon qu'en s'abandonnant aux vents qui les portaient toujours vers le fond de ce qu'ils supposaient être une baie, ils s'attendaient à y échouer d'un moment à l'autre. Mais à l'instant qu'ils se croyaient perdus, ils virent une petite ouverture qu'ils prirent pour une anse de la baie où ils s'enfoncèrent, et voyant que ce canal n'était pas fermé, ils continuèrent à le parcourir, et se trouvèrent dans une autre baie, dans laquelle ils poursuivirent leur route, jusqu'à ce qu'ils se trouvassent dans un autre détroit, d'où ils passèrent dans une autre baie encore plus grande que les précédentes. Alors, au lieu d'aller jusqu'au bout, ils jugèrent à propos de revenir rendre compte au capitaine général de ce qu'ils avaient vu.

« Deux jours s'étaient passés sans que nous vissions reparaître les deux vaisseaux envoyés à la recherche du fond de la baie, de manière que nous les crûmes submergés par la tempête que nous venions d'essuyer ; et voyant de la fumée à terre, nous conjecturâmes que ceux qui avaient eu le bonheur de se sauver avaient allumé des feux pour nous annoncer leur existence et leur détresse. Mais pendant que nous étions dans cette incertitude sur leur sort, nous les vîmes, cinglant à pleines voiles, et pavillon flottant, revenir vers nous ; et lorsqu'ils furent plus près, ils tirèrent plusieurs coups de bombarde en poussant des cris de joie. Nous en fîmes autant, et quand nous eûmes appris d'eux qu'ils avaient vu la continuation de la baie, ou, pour mieux dire, du détroit, nous nous joignîmes à eux pour continuer notre route, s'il était possible.

« Quand nous fûmes entrés dans la troisième baie dont je viens de parler, nous vîmes deux débouchés ou canaux. l'un au sud-est, et l'autre au sud-ouest. Le capitaine général envoya les deux vaisseaux, *le Saint-Antoine* et *la Conception*, au sud-est, pour reconnaître si ce canal aboutissait à une mer ouverte. Le premier partit aussitôt, et fit force de voiles, sans vouloir attendre le second, qu'il voulait laisser en arrière, parce que le pilote avait l'intention de profiter de l'obscurité de

la nuit pour rebrousser chemin et s'en retourner en Espagne par la même route que nous venions de suivre.

« Ce pilote était Gomez, qui haïssait Magellan par la seule raison que, lorsque celui-ci vint en Espagne faire à l'empereur la proposition d'aller aux îles Moluques par l'ouest, Gomez avait demandé et était sur le point d'obtenir des caravelles pour une expédition dont il aurait été le commandant. Cette expédition avait pour but de faire de nouvelles découvertes ; mais l'arrivée de Magellan fit qu'on lui refusa sa demande, et qu'il ne put obtenir qu'une place subalterne de pilote ; ce qui l'irritait néanmoins le plus, c'était de se trouver sous les ordres d'un Portugais. Pendant la nuit, il se concerta avec les autres Espagnols de l'équipage. Ils mirent aux fers et blessèrent même le capitaine du vaisseau, Alvaro de Mesquita, cousin germain du général, et le conduisirent ainsi en Espagne. Ils comptaient y amener aussi l'un des deux géants que nous avions pris et qui était sur leur vaisseau ; mais nous apprîmes à notre retour qu'il mourut en approchant de la ligne équinoxiale, dont il ne put supporter la grande chaleur.

« Le vaisseau *la Conception*, qui ne pouvait suivre de près *le Saint-Antoine*, ne fit que croiser dans le canal pour attendre son retour ; mais ce fut en vain.

« Nous étions entrés avec les deux autres vaisseaux dans l'autre canal qui nous restait au sud-ouest ; et, poursuivant notre navigation, nous parvînmes à une rivière que nous appelâmes la rivière des Sardines, à cause de l'immense quantité de ce poisson que nous y vîmes. Nous y mouillâmes pour attendre les deux autres vaisseaux, et y passâmes quatre jours ; mais pendant ce temps on expédia une chaloupe bien équipée pour aller reconnaître le cap de ce canal, qui devait aboutir à une autre mer. Les matelots de cette embarcation revinrent le troisième jour, et nous annoncèrent avoir vu le cap où finissait le détroit et une grande mer, c'est-à-dire l'Océan. Nous en pleurâmes de joie. Ce cap fut appelé le « cap Désiré », parce qu'en effet nous désirions depuis longtemps de le voir.

« Nous retournâmes en arrière pour rejoindre les deux autres vaisseaux de l'escadre, et ne trouvâmes que *la Conception*. On demanda au pilote Jean Serrano ce que l'autre navire était devenu. Il nous répondit qu'il le croyait perdu, parce qu'il ne l'avait plus revu du moment qu'il avait embouqué le canal. Le capitaine général donna ordre alors de le chercher partout, mais particulièrement dans le canal où il avait pénétré. Il renvoya *la Victoire* jusqu'à l'embouchure du détroit, en ordonnant, s'il

ne le trouvait pas, de planter dans un endroit bien éminent un étendard au pied duquel on devait placer, dans une marmite, une lettre qui indiquait la route qu'on allait tenir, afin qu'il pût suivre l'escadre. Cette manière de s'avertir en cas de séparation avait été arrêtée au moment de notre départ. On planta de la même manière deux autres signaux sur des lieux éminents dans la première baie et sur une petite île de la troisième, dans laquelle nous vîmes quantité de loups marins et d'oiseaux. Le capitaine général, avec *la Conception*, attendit le retour de *la Victoire* près de la rivière des Sardines, et fit planter une croix sur une petite île, au pied de deux montagnes couvertes de neige, d'où la rivière tire son origine.

« En cas que nous n'eussions pas découvert ce détroit pour passer d'une mer à une autre, le capitaine général avait déterminé de continuer sa route au sud jusque par 75° de latitude méridionale, où pendant l'été il n'y a point de nuit, ou du moins très peu, comme il n'y a point de jour en hiver.

« Pendant que nous étions dans le détroit, nous n'avions que trois heures de nuit, et c'était au mois d'octobre.

« La terre de ce détroit, qui, à gauche, tourne au sud-est, est basse. Nous lui donnâmes le nom de détroit des Patagons. A chaque demi-lieue, on y trouve un port sûr, de l'eau excellente, du bois de cèdre, des sardines, et une grande abondance de coquillages. Il y avait aussi des herbes, dont quelques-unes étaient amères, mais d'autres étaient bonnes à manger, surtout une espèce de céleri doux qui croît autour des fontaines, dont nous nous nourrîmes faute de meilleurs aliments. Enfin, je crois qu'il n'y a pas au monde de meilleur détroit que celui-ci.

« Au moment que nous débouchions dans l'Océan, nous fûmes témoins d'une chasse curieuse que quelques poissons faisaient à d'autres poissons. Il y en a de trois espèces, c'est-à-dire des dorades, des albicores et des bonites, qui poursuivent les poissons appelés colondrins, espèce de poissons volants. Ceux-ci, quand ils sont poursuivis, sortent de l'eau, déploient leurs nageoires qui sont assez longues pour leur servir d'ailes, et volent à la distance d'un coup d'arbalète ; ensuite, ils retombent dans l'eau. Pendant ce temps, leurs ennemis, guidés par leur ombre, les suivent, et au moment où ils rentrent dans l'eau, ils les prennent et les mangent. Ces poissons volants ont au delà d'un pied de long, et sont une excellente nourriture.

« Pendant le voyage, j'entretenais le mieux que je pouvais le géant

patagon qui était sur notre vaisseau ; et, au moyen d'une espèce de pantomime, je lui demandai le nom patagon de plusieurs objets, de manière que je parvins à en former un petit vocabulaire. Il s'y était si bien accoutumé, qu'à peine me voyait-il prendre la plume et le papier qu'il venait aussitôt me dire le nom des objets qu'il avait sous les yeux et des opérations qu'il voyait faire. Il nous fit voir, entre autres, la manière dont on allume le feu dans son pays, c'est-à-dire en frottant un morceau de bois pointu contre un autre jusqu'à ce que le feu prenne à une espèce de moelle d'arbre qu'on place entre les deux morceaux de bois. Un jour que je lui montrais la croix et que je la baisais, il me fit entendre par ses gestes que « Setebos » m'entrerait dans le corps et me ferait crever. Lorsqu'il se sentit à l'extrémité dans sa dernière maladie, il demanda la croix qu'il baisa, et nous pria de le faire baptiser, ce que nous fîmes, en lui donnant le nom de Paul.

« Le mercredi 28 novembre, nous débouquâmes du détroit pour entrer dans la grande mer, à laquelle nous donnâmes ensuite le nom de mer Pacifique, dans laquelle nous naviguâmes pendant le cours de trois mois et vingt jours, sans goûter d'aucune nourriture fraîche. Le biscuit que nous mangions n'était plus du pain, mais une poussière mêlée de vers qui en avaient dévoré toute la substance, et qui, de plus, était d'une puanteur insupportable, étant imprégnée d'urine de souris. L'eau que nous étions obligés de boire était également putride et puante. Nous fûmes même contraints, pour ne pas mourir de faim, de manger des morceaux de cuir de bœuf dont on avait recouvert la grande vergue pour empêcher que le bois ne rongeât les cordes. Ces cuirs, toujours exposés à l'eau, au soleil et au vent, étaient si durs qu'il fallait les faire tremper pendant quatre à cinq jours dans la mer pour les rendre un peu tendres ; ensuite, nous les mettions sur la braise pour les manger. Souvent même nous avons été réduits à nous nourrir de sciure de bois ; et les souris mêmes, si dégoûtantes pour l'homme, étaient devenues un mets si recherché, qu'on les payait jusqu'à un demi-ducat la pièce.

« Ce n'était pas là tout encore. Notre plus grand malheur était de nous voir attaqués d'une espèce de maladie par laquelle les gencives se gonflaient au point de surmonter les dents tant de la mâchoire supérieure que de l'inférieure, et ceux qui en étaient attaqués ne pouvaient prendre aucune nourriture. Dix-neuf d'entre nous en moururent, et parmi eux était le géant patagon et un Brésilien, que nous avions conduit avec nous. Outre les morts, nous avions vingt-cinq à trente matelots malades

qui souffraient de douleurs dans les bras, dans les jambes et dans quelques autres parties du corps ; mais ils en guérirent [1]. »

Ainsi s'accomplissait le premier tour du monde. Lorsque Magellan sortit du détroit, le 27 novembre 1520, il n'avait donc plus sous ses ordres que *la Trinidad*, *la Victoria* et *la Conception*.

Nous réservons à un autre chapitre de cet ouvrage les événements multiples qui signalèrent la traversée de l'Océan Pacifique et l'arrivée des navires dans les parages de la Malaisie.

Magellan ne devait pas revoir sa patrie. Un conflit éclata entre lui et des indigènes. Il reçut une pierre à la jambe, tomba et fut percé d'un coup de lance. Ce fut le 27 avril 1521 que mourut ce grand navigateur, placé par la postérité non loin de Colomb lui-même.

La mission était accomplie, le problème résolu.

Seule *la Victoria*, conduite par Cano, rentra en Europe.

Durant la traversée du détroit, Magellan avait été abandonné, nous l'avons déjà dit, par un de ses lieutenants qui disparut avec le vaisseau *San-Antonio* et rentra en Europe. Ce lieutenant, Esteban Gomez, d'abord pilote du navire que commandait Juan de Cartagena, avait par son habileté et par ses manières cauteleuses, pris sur son capitaine et sur son entourage assez d'ascendant pour les entraîner à la révolte qui eut lieu pendant l'hivernage au cap Saint-Julien, et qui occasionna la mort de deux officiers. On sait que Magellan ne crut pas devoir frapper Juan de Cartagena, le marin le plus distingué de la flotte, auquel il était attaché par des liens d'ancienne camaraderie. Aussi le mit-il seulement à terre sur un rivage inconnu, la Terre-de-Feu. Esteban Gomez le recueillit à son retour, et tous deux rentrèrent en Europe annoncer les premiers l'existence du détroit, en donnant des motifs quelconques pour expliquer leur retour sans le chef de l'expédition. Du reste, Magellan n'étant jamais revenu, la trahison d'Esteban Gomez resta dans l'ombre. Il reçut même plus tard des missions spéciales. Nous le verrons figurer parmi les explorateurs de l'Amérique du Nord, et son nom a été momentanément appliqué par les Espagnols à une grande partie des régions terre-neuviennes.

La découverte du détroit de Magellan, fait géographique considérable, n'eut pas de grandes conséquences pratiques au point de vue du commerce et de la navigation. Ce passage, si ardemment désiré par les Espagnols, fut rarement visité par d'autres navires, même avant la

1. Nous arrêtons ici la reproduction du curieux journal de Pigafetta. Nous aurons plus tard à reparler de cette importante relation.

découverte du détroit de Lemaire et du cap Horn. Parmi les causes d'abandon, la principale était la longueur excessive du parcours (180 lieues), entre des terres qui n'offraient aucune ressource et qui parurent si désolées que le seul point de relâche, fondé en 1584 par Pedro Sarmiento de Gamboa[1], et appelé d'abord Felipopolis, en l'honneur de Philippe II, reçut de Thomas Candish en 1587 le nom caractéristique de *Port-Famine*.

L'extrémité méridionale de l'Amérique continua néanmoins à attirer l'attention de Charles-Quint. Trois ans après le retour des compagnons de Magellan, le roi d'Espagne fit partir une expédition pour confirmer et compléter les découvertes de la première. Cette expédition se composait de sept navires, avec un équipage de quatre cent cinquante hommes sous les ordres de Garcia de Loyasa. Assaillie par la tempête, à l'entrée et à la sortie du détroit, la flotte fut dispersée et en grande partie brisée. Deux navires seulement purent rallier les ports du Mexique, et un troisième gagner les îles Philippines. Le reste sombra.

Nous verrons plus tard quels furent les vaillants continuateurs de l'œuvre commencée par des maîtres tels que Vincent Pinzon, Cabral et Magellan.

1. Le nom de Sarmiento a été donné à une montagne de la Terre-de-Feu.

DÉCOUVERTE DE LA FLORIDE

PREMIÈRE TRAVERSÉE DE L'ISTHME DE PANAMA

CHAPITRE V

JEAN PONCE DE LÉON

Parmi les compagnons de Colomb à son troisième voyage se trouvait Jean Ponce, dit De Léon, du nom de sa province natale, lequel retourna en 1502 à Hispaniola, avec le gouverneur Ovando. Nommé *adelantado* de la province de Higuey, située au sud-est de l'ile, il concourut à la conquête de l'ile Boriquen, depuis Puerto-Rico, en eut le gouvernement pendant quelques années et ne différa pas des autres conquérants et aventuriers espagnols au point de vue des rapines, des exactions et des cruautés. Pendant son séjour, il se laissa persuader par des Indiens que, dans l'ile de Bimini, située au nord-ouest, se trouvait une fontaine merveilleuse, dont l'eau empêchait de vieillir. Pour un homme de cinquante-deux ans (Ponce était né en 1460), nouvellement marié avec une jeune femme, c'était un trésor que la possession de cette fontaine de Jouvence qui n'avait jamais été visitée que par des

personnagès fantastiques, comme Merlin l'Enchanteur, Lancelot du Lac et Oger le Danois. Il partit donc de Puerto-Rico le 1er mars 1512, avec trois navires équipés à ses frais, et parcourut l'archipel des Lucayes, s'arrêtant à toutes les îles, dégustant toutes les sources d'eau douce, même celles qui laissaient le plus à désirer comme limpidité. Dans la semaine de Pâques *fleuries* il rencontra une terre plus vaste que les autres et dont les campagnes étaient couvertes de *fleurs*, double circonstance qui lui fit donner le nom de *Floride*. Ponce de Léon contourna le sud de cette terre, qu'il prit d'abord pour une île, reconnut le détroit appelé canal de Floride ou nouveau canal de Bahama et si remarquable par le passage du puissant courant qu'on nomme Gulf-Stream, donna aux îles des Martyrs et aux îles des Tortues les noms qu'elles portent encore, remonta les côtes occidentales de la Floride jusqu'au 28° de latitude sans trouver l'île de Bimini, mais rencontrant à chaque descente des sauvages très résolus à défendre leur territoire et qui dévorèrent un certain nombre de ses compagnons. Rentré à Puerto-Rico, « plus vieux qu'il n'était parti », il n'obtint, comme compensation des plaisanteries dont il devint l'objet, que le gouvernement des pays découverts. Il s'y rendit en 1521, eut à lutter contre les sauvages, fut blessé dans un combat et revint mourir de ses blessures et de chagrin à Puerto-Rico. Dans l'intervalle, un de ses lieutenants avait fini par atteindre l'île de Bimini. Elle fait partie d'un petit groupe des îles Lucayes, par 25° 45' de latitude nord et 81° 40' de longitude ouest. Elle est fertile, verdoyante et possède des sources excellentes, mais dont la vertu ne dépasse pas celle des autres sources fraîches et limpides du globe.

Ponce de Léon avait été le premier Espagnol qui eût mis le pied sur la partie continentale de l'Amérique du Nord, et encore croyait-il n'avoir trouvé qu'une île. Quelques autres, Vasquez de Ayllon, Esteban Gomez, etc., en remontant la côte jusqu'au 40e degré, reconnurent la structure continentale de la Floride et dès lors le nom fut appliqué à toute la région inconnue qui, du point de débarquement de Ponce, s'étendait au nord, jusqu'aux régions terre-neuviennes; à l'ouest, jusqu'au Mexique. Ses richesses présumées dépassèrent, dans les imaginations, les richesses du Mexique et du Pérou; et, pour des hommes avides, dont le but unique était la conquête de l'or, l'hostilité des naturels, contre lesquels Ponce de Léon avait eu à lutter, ne pouvait avoir d'autre but que de défendre leurs trésors.

NUNEZ DE BALBAO SUR LES BORDS DE L'OCÉAN PACIFIQUE

VASCO NUÑEZ DE BALBOA

Cette singulière époque, cupide, chevaleresque, mélange de mysticisme étroit et d'aspirations immenses, cette époque vraiment unique dans l'histoire, se personnifie admirablement dans trois noms : Nuñez de Balboa, le premier explorateur qui ait salué le Grand Océan; — Cortez, le conquérant du Mexique; — Pizarre, le tyran du Pérou. Commençons par le premier en date : Balboa. On le dépeint comme grand, bien fait, extrêmement vigoureux. Ses cheveux tiraient quelque peu sur le roux. Sa physionomie était ouverte, prévenante. Sa fortune, follement dissipée en Espagne, il songe à la rétablir dans le Nouveau-Monde. Il se rend sur les côtes de Paria, puis revient en Europe pour y jeter à pleines mains l'or qu'il a gagné. Persécuté par des créanciers, il ne leur échappe qu'en se faisant secrètement porter dans un bateau qui partait pour les Indes occidentales. Le voilà bientôt capitaine d'une bande d'aventuriers; aussi ingrat que téméraire, il s'empare de l'autorité de son chef Enciso et devient la terreur des contrées voisines du Darien.

Pizarre, qui n'était encore que lieutenant, combat sous ses ordres. Un jour, le futur oppresseur du Pérou abandonne un de ses soldats au milieu des indigènes; à cette nouvelle, Balboa s'écrie : « Retournez au plus vite, ce serait une honte qu'on pût dire que les Espagnols ont fui devant les sauvages et ont laissé un camarade entre leurs mains! » Féroce et chevaleresque, tel était donc cet homme, véritable incarnation du génie de la conquête.

Balboa avait beaucoup à se faire pardonner; il rançonna tellement les malheureux habitants, que l'Espagne qui aurait pu l'accuser de trahison n'eut plus pour lui que des sourires, au moins dans les premiers temps. L'or qu'il envoyait couvrait toutes ses fautes.

Un cacique, croyant en sa générosité, l'attire; Vasco Nuñez fait brûler son village et prendre sa famille. « Qu'ai-je donc fait, s'écrie le pauvre indigène, pour que tu me traites aussi cruellement? Personne de ton peuple est-il jamais venu dans mon pays sans que je l'aie nourri et bien traité? Doutes-tu de ma bonne foi? Regarde ma fille! Je te la donne en gage d'amitié. Prends-la pour ta femme et sois sûr de la fidélité de sa famille et de son peuple! »

Dans un pays voisin, un jeune cacique se présente au-devant de lui,

avec des vases remplis d'or. Balboa fait le partage. Deux soldats, ne jugeant pas les parts égales, sont sur le point d'en venir aux mains. Le jeune cacique, emporté par un mouvement de mépris, frappe du poing la balance et disperse au vent les richesses qu'elle contenait, puis se calmant : « Pourquoi vous quereller pour si peu de chose? dit-il; si l'amour de ce métal vous fait troubler la tranquillité de nos contrées, je vous conduirai sur les bords d'un autre océan, dans un pays où il abonde, et où il sert aux plus vils ustensiles. »

Il leur désigna les hautes montagnes de l'ouest, et d'un geste leur fit entendre que c'était au delà.

Vasco Nuñez, jusqu'alors simple coureur d'aventures, comprit que l'avenir lui réservait une grande mission[1]. Il n'eut plus qu'un but : découvrir ce vaste océan qui devait baigner les Indes! — Il retourne au plus vite au Darien, — mais auparavant il baptise le cacique et lui donne le nom de Don Carlos. Il demande des secours à Diego Colomb pour entreprendre son expédition; — et, en attendant, cédant à sa nature inquiète, il fait quelques pointes hardies à l'embouchure de l'Atrato et dans les parages voisins. Ce fut dans une de ces excursions guerrières qu'il signala des tribus vivant au milieu des arbres, comme aujourd'hui les Guaraunos de l'embouchure de l'Orénoque. A la vue des Espagnols, les indigènes se réfugièrent dans « leurs châteaux aériens ». On leur ordonna de descendre, — ils n'en firent rien. Les *conquistadores*, implacables, se préparèrent à abattre les arbres, mais furent assaillis par une grêle de pierres. Ils se couvrirent de leurs boucliers, attaquèrent vigoureusement les arbres à coups de hache et forcèrent bientôt les habitants à capituler. Le cacique descendit avec sa femme et ses deux enfants. De l'or fut la première demande que firent les Espagnols[2].

L'un des lieutenants de Nuñez, Hurtado, avait été abandonné à ses propres forces sur la rivière Noire : sa troupe fut entièrement massacrée. Les indigènes résolurent alors de continuer leur œuvre d'extermination et de surprendre à l'improviste la station des Espagnols au Darien. Une Indienne révéla le secret de la conspiration à Balboa : la tentative fut déjouée. Ce fut alors au tour des Espagnols de conspirer contre leurs frères. L'autorité de Vasco Nuñez faillit sombrer, mais elle se releva tout d'un coup plus forte, plus brillante que jamais par un

1. « Voyez, dit Pierre Martyr, voyez Vasco Nuñez, naguère obscur, intrigant, métamorphosé tout à coup en capitaine politique et discret. »

2. Washington Irving.

retour imprévu de la faveur populaire. De fâcheuses nouvelles vinrent pourtant presque au même moment jeter un voile funèbre sur son triomphe : le gouvernement allait, paraît-il, le sommer de se rendre en Espagne pour répondre à une accusation criminelle. Une pareille nouvelle aurait abattu tout autre que Vasco Nuñez, qui la rejeta comme un mauvais rêve et fit sur-le-champ ses préparatifs pour son expédition de l'ouest.

Il part, le 1er septembre 1513, avec une poignée d'hommes pris parmi les plus braves; il marche, poussé par le démon de la cupidité et le génie des aventures. Un cacique lui barre le chemin ; que lui importe? Il terrorise les indigènes, il en massacre des milliers et avance[1]; enfin, gravissant les rochers, il découvre au loin les eaux de l'océan miroitant sous les rayons du soleil. Il tombe à genoux et remercie Dieu. Le prêtre qui l'accompagnait entonne le *Te Deum*, que répètent tous les Espagnols prosternés dans l'attitude du plus complet recueillement. Vasco Nuñez, se relevant, prit alors possession, au nom des souverains de Castille, de tout ce qui s'étendait devant lui. Il fit abattre un grand arbre qui devint une croix que l'on planta dans l'endroit même d'où il avait aperçu la mer pour la première fois. Il fit ensuite élever une sorte de monument en pierres sur lequel on grava le nom des souverains espagnols. Plusieurs indigènes aidèrent à ériger la croix et à construire la colonne, sans se douter, dit avec raison Washington Irving, que ces simples monuments indiquaient l'assujettissement de leur pays[2]. Quelques jours plus tard, Nuñez arrivait sur les bords d'une baie qu'il salua du nom de Saint-Michel (San-Miguel), parce qu'il la découvrit le jour de la fête de ce saint. Il prit une bannière sur laquelle étaient peints la Vierge et l'Enfant Jésus, avec les armes de Castille et de Léon, — puis, tirant son épée, il entra dans la mer, il en frappa les eaux et s'empara de l'océan au nom de l'Espagne.

Quelle curieuse histoire que celle de cet isthme, dont le premier chapitre commence par Balboa et qui se termine, au milieu des acclamations de tous, par l'exécution de ce beau canal de grande navigation, une des plus brillantes expressions du génie moderne !

Balboa visita une portion de l'Océan Pacifique. Un chef lui fournit un canot d'apparat monté par un grand nombre d'Indiens qui frap-

1. Les Espagnols emmenaient avec eux de féroces limiers dressés à combattre les Indiens. L'un de ces terribles chiens, compagnon inséparable de Balboa, inspirait une véritable terreur aux sauvages, — il en étrangla un grand nombre.

2. Cet événement eut lieu le 26 septembre 1513.

paient la mer avec des rames ornées de milliers de perles précieuses [1]. Tantôt ami, tantôt adversaire des caciques, l'intrépide Espagnol, désespérant de poursuivre plus au sud ses découvertes avec une troupe d'hommes aussi peu considérable, prit le parti de retourner au Darien, — en franchissant les montagnes. Le voilà tournant le dos à l'océan qu'il a découvert, entouré de soldats épuisés par la maladie, par les tortures de la soif, et gravissant péniblement les hauts plateaux qui séparent le Pacifique de la mer des Antilles. Les Européens laissent sur leur passage le souvenir de crimes que rien ne justifie et finissent par atteindre les rives du Comagre qui tombe au nord de l'isthme. Ils en suivent d'abord les rives, mais ils s'en éloignent bientôt, effrayés par les herbes inextricables qui l'entourent, par les précipices qui le bordent.

De retour au Darien, après une absence de quatre mois, Vasco Nuñez, justement fier d'avoir accompli une des plus grandes œuvres du temps, assuré désormais, pensait-il, d'imposer silence à ses ennemis, chargea un de ses plus fidèles compagnons, Pedro de Corbolancho, de se rendre en Espagne et d'annoncer l'importante nouvelle. Malheureusement le navire qui devait emporter le messager tarda à partir. Pendant ce temps Enciso triomphait et se vengeait. Le roi envoyait un nouveau gouverneur au Darien en remplacement de Balboa, considéré comme usurpateur. Ce gouverneur, Pedro Arias Davila, plus généralement appelé Pedrarias, naviguait du côté de la Castille d'Or [2] avec une troupe de véritables argonautes, tandis que Pedro de Corbolancho arrivait en Espagne et annonçait le magnifique triomphe de Balboa. A cette nouvelle, l'allégresse fut générale. On ne tarit pas de louanges à l'égard de l'homme audacieux qui devenait le continuateur de Colomb. Le roi parut se repentir de sa sévérité, — mais trop tard ; — les injustices royales, comme les coups de griffes des lions, laissent des plaies sans remède.

Pedrarias, perfide et ombrageux, redoutant la colère de Vasco Nuñez, débarque à quelque distance de la station et lui envoie un de ses lieutenants. Ce ne fut pas sans surprise que ce dernier trouva Balboa, le conquérant aux millions d'or, simplement installé dans une chaumière, occupé de travaux rustiques. La nouvelle de sa destitution

1. Oviedo. — Ce fut dans ce voyage que la convoitise toujours inassouvie des Espagnols s'exerça principalement à la recherche des perles. De cette époque date la découverte des îles des Perles que Vasco Nuñez vit de loin seulement.

2. Nom que l'enthousiasme cupide fit un moment donner au Darien.

ne parut nullement l'ébranler. L'homme, lorsqu'il a conscience de la valeur de l'œuvre accomplie, sait s'incliner devant les arrêts les plus iniques, car de grandes œuvres agrandissent l'âme. Le nouveau gouverneur, accompagné de sa femme, dona Isabella, qui fut sans doute la première Européenne ayant touché la terre ferme, — le nouveau chef prit possession de la colonie du Darien, fort de ses droits et de ses deux mille hommes.

Pedrarias ne tarda pas à subir la terrible influence du climat ; il tomba gravement malade. La plupart de ses jeunes cavaliers, naguère si brillants dans les rues de Séville, moururent misérablement, enlevés par les fièvres, empoisonnés par les miasmes. La famine vint ensuite s'ajouter à la détresse des survivants.

Quant à Vasco Nuñez, son inaction forcée désespérait une âme ardente comme la sienne. Pedrarias n'osait ni le condamner, ni l'absoudre. Il l'enveloppait à dessein de la défaveur qui s'attache à tout accusé. Un jour vint, cependant, où voulant le perdre ou bénéficier de ses talents, il lui ordonna de partir avec Carrillo pour tenter une expédition à la recherche du temple d'or de Dobayba, qu'un récit légendaire prétendait enfoui dans les forêts de l'isthme. Cette expédition échoua. Carrillo périt dans un combat et Nuñez fut blessé.

Sur ces entrefaites les dépêches d'Espagne vinrent enfin. Ces dépêches paraissaient devoir changer la face des choses. L'innocence de Nuñez avait été reconnue par le roi, qui le nommait *adelantado* de la mer du Sud, gouverneur des provinces de Panama et de Coyba, tout en le laissant dans une situation inférieure au commandant général Pedrarias. Ce dernier, jaloux et perfide, avait hésité d'abord à remettre à Balboa le message du roi d'Espagne; un évêque l'y obligea. Vasco Nuñez reprit donc tout d'un coup une partie de son autorité passée et ses vieux compagnons levaient orgueilleusement la tête. C'en était trop pour l'indigne Pedrarias; profitant d'une circonstance imprévue, il fait arrêter Balboa et ordonne qu'on l'enferme dans une cage de bois. L'évêque vint encore au secours de son ami : le grand homme qui, le premier avait découvert le Pacifique, fut donc remis en liberté.

A quelques mois de là, Pedrarias, toujours effrayé par l'ascendant que pouvait prendre d'un jour à l'autre son rival, conspirait encore contre lui, lorsque l'excellent évêque lui donna un conseil qui parut tout concilier : « Vous avez plusieurs filles, lui dit-il, donnez-en une en mariage à Vasco Nuñez ; vous aurez pour gendre un homme de haute valeur, hidalgo de naissance et qui jouit d'une grande popularité. » L'avis

fut adopté. Balboa, de son côté, se trouvait flatté d'une pareille alliance, qui, de plus, semblait devoir faire cesser toutes les querelles. Un projet de mariage fut donc immédiatement préparé, — mais, la jeune fille étant en Espagne, il fallait un certain temps pour aller la chercher.

En attendant l'arrivée de sa fiancée, Nuñez voulut mettre à exécution un de ses grands projets : lancer des brigantins sur la mer du Sud. Il conçoit alors une idée devant laquelle auraient certainement reculé les pionniers les plus audacieux de notre époque. Il fait construire des navires à l'embouchure du Darien (l'Atrato) : on en transporte ensuite les pièces à dos d'hommes de l'Atlantique au Pacifique, à travers des obstacles presque insurmontables pour de simples pionniers[1]. Enfin, le triomphe est obtenu, — on touche à l'océan.

Dès que ses navires furent en état de tenir la mer, il y entra en triomphe.

On peut aisément se figurer quelle fut la joie de cet intrépide aventurier quand il déploya le premier une voile sur cet océan que nul n'avait traversé, et qu'il vit s'ouvrir à lui l'entrée d'un monde inconnu[2].

En parcourant l'histoire de ces Espagnols qui ont découvert l'hémisphère occidental, il est des moments où l'on s'arrête avec surprise pour admirer l'esprit audacieux des hommes qui dirigèrent ces entreprises, ainsi que le courage et la persévérance dont ils firent preuve[3]. On excuse alors la jactance des anciens auteurs castillans, qui s'écrient : « Nul autre peuple que les Espagnols n'aurait jamais conçu l'idée d'une telle entreprise, ou n'y aurait persisté, et nul autre commandant que Vasco Nuñez, dans le Nouveau-Monde, ne l'aurait conduite à une heureuse fin[4]. »

Balboa se dirige d'abord du côté des îles des Perles, veut ensuite explorer les rives au sud du golfe Saint-Michel, mais arrêté par des vents contraires et par de vaines terreurs, il n'abandonne pas les parages de l'isthme.

Pedrarias, dont la haine paraissait assoupie, s'inquiète de nouveau de la popularité que peut acquérir Balboa. De vils courtisans attisent

1. Stanley, qui a franchi le cœur de l'Afrique avec un canot, l'avait fait construire en Angleterre par des gens du métier et dans des conditions toutes particulières de convenance; — mais il n'avait jamais songé à s'aventurer sur mer avec une pareille embarcation.

2. Une des plus anciennes cartes qui fassent mention des découvertes de Balboa est certainement celle de Palestrina dont le fac-similé est à la Bibliothèque nationale. On y voit deux embarcations naviguant sur le Pacifique. Cette carte est donc à coup sûr postérieure à 1513; quoiqu'on ait prétendu qu'elle est de 1505, elle nous semble être de 1518.

3. Washington Irving.

4. Herrera.

son animosité qui couvait toujours sourdement. Tandis que Nuñez revient heureux de ses succès, le perfide gouverneur envoie au-devant de lui François Pizarre, avec un ordre d'arrestation. Ce fut donc chargé de chaînes que Nuñez rentra au Darien.

L'infernal Pedrarias ne devait plus lâcher sa proie ; il fut d'abord assez hypocrite pour lui dire : « Gardez-vous de vous affliger, mon fils ; l'enquête établira bientôt votre innocence et mettra au grand jour votre zèle et votre fidélité pour le roi ! » Cependant, quelques jours plus tard, il éclatait en reproches contre lui et faisait instruire son procès le plus rapidement possible. Les juges, bien qu'à la dévotion du maître, demandaient qu'il lui fût fait grâce de la vie : « Non ! s'écria Pedrarias, s'il a mérité la mort, qu'il la subisse ! »

Vasco Nuñez fut donc condamné à avoir la tête tranchée sur la place d'Acla. Trois de ses compagnons devaient subir la même peine.

Le crieur public marchait devant l'illustre condamné et s'écriait : « Tel est le châtiment, par ordre du roi et de son lieutenant don Pedrarias Davila, infligé à cet homme, comme à un traître, et à un usurpateur de la couronne. »

Vasco Nuñez, entendant ces paroles, s'écria : « Cela est faux ! Jamais un tel crime n'est entré dans mon esprit. J'ai toujours servi le roi avec fidélité et loyauté ! »

Il monta sur l'échafaud sans manifester la moindre émotion ; sa tête fut tranchée ; on l'enfonça dans un pieu et elle demeura plusieurs jours exposée sur la place publique. Nuñez de Balboa n'avait que quarante-deux ans. Ainsi disparut un des plus grands hommes de l'Espagne. Son déclin, comme celui de Colomb, dit avec raison Washington Irving, prouve qu'il est quelquefois dangereux d'avoir trop bien mérité de son pays.

Certes Balboa pouvait avoir des torts. Il n'avait pas toujours été assez retenu dans l'expression de son dépit. Peut-être, emporté par la grandeur et l'imprévu des circonstances, n'avait-il pas observé toutes les formes et toutes les convenances hiérarchiques. Il se peut encore que, devant ses compagnons d'armes, devant ses confidents, il ait laissé entrevoir qu'en cas de dissentiment avec le gouverneur de la Castille d'Or, il se servirait de son titre d'*adelantado*, et mettrait en avant la bienveillance particulière dont l'honorait le roi Ferdinand pour agir à sa guise. C'étaient là des imprudences, non des crimes. Il méritait les réprimandes, non la mort. Aux yeux de la postérité, il passera toujours pour innocent, et Pedrarias ne sera que son bourreau...

La vengeance de Pedrarias ne fut pas assouvie par la mort de Balboa. Il prononça la confiscation de ses biens.

Ainsi on fit un crime au pauvre Nuñez de l'entreprise qui le couvrit de gloire. On lui infligea une mort ignominieuse au pied même de la montagne d'où il avait découvert le Pacifique, et son assassin non seulement ne reçut pas la punition que méritaient la violence et l'iniquité de sa conduite, mais encore, grâce à la protection de l'évêque Fonseca, il conserva sa place et ses dignités. Balboa ne fut jamais vengé, mais l'histoire lui a rendu justice et ses compatriotes n'ont pas hésité à le regarder comme pouvant être comparé à Colomb pour l'importance et la grandeur de sa découverte, pour la noblesse et la générosité de son caractère, pour ses exploits et pour sa fin malheureuse[1].

C'est Pierre Martyr, de Milan, protonotaire apostolique et conseiller royal, qui nous a donné les renseignements les plus précieux sur Balboa et son entreprise *(De orbe novo decades)*. Sa correspondance jette également de vives lueurs sur la curieuse histoire de ce bataillon de braves passant d'un océan à l'autre, et saluant pour la première fois les flots du Pacifique.

Ainsi, grâce à Nuñez, le Darien est découvert et franchi; le grand problème qui préoccupait sans cesse Colomb se trouve en partie résolu; Magellan, en 1520, sur des données géographiques assez positives, découvrit le véritable passage et s'élança avec ses caravelles sur l'immense océan.

Que de progrès en peu d'années et que notre époque paraît pauvre en événements, lorsqu'on la compare au début du XV^e^ siècle! Ainsi, en 1500, Juan de la Cosa, le pilote de Christophe Colomb, n'indique nullement dans sa grande mappemonde les rives orientales du Mexique et de l'Amérique centrale. Il ne les connaît pas; vingt ans plus tard, les cartes donnent déjà les grandes lignes du Nouveau-Monde.

Sans doute, les travaux cartographiques du commencement du XVI^e^ siècle sont encore informes, mais à travers leur puérilité, on découvre presque toujours quelques notions justes. Que nous disent, en effet, les portulans sur l'isthme américain? Quels sont donc les premiers qui enregistrent la grande découverte de Balboa?

A partir de 1518, les cartes marines nous donnent déjà la configuration assez compréhensible du littoral de l'Atlantique et des côtes du Pacifique. Nous ne connaissons pas la date précise de plusieurs des portulans, entre autres de celui de Palestrina. Ce manuscrit,

1. M. Gaffarel, *Nuñez de Balboa*. 1882. In-18.

probablement composé entre 1516 et 1520, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, indique les deux rives de l'isthme avec une netteté qui ne peut laisser aucun doute. Le mot *Darien* y figure. On discerne même l'archipel des Perles dont la réputation prestigieuse tenta, on le sait, l'avidité des Espagnols et faillit occasionner leur perte. Les deux embarcations qui font force de rames et qui naviguent sur le Pacifique, ainsi que les mots *Mar. vistopelos Castelhanos*, démontrent clairement que l'auteur connaissait la découverte de Nuñez. Visconti de Majollo, qui composa sans doute son remarquable portulan en 1519, n'indique que les rives de l'est des continents, et avec certains détails qui diffèrent de ceux que nous trouvons dans la carte de Palestrina. On y lit le mot *Daryen* et non loin *Sera Alta*, allusion aux montagnes de l'intérieur que l'on aperçoit du littoral.

Dans les portulans de 1527 à 1529, les lignes du Mexique et de l'Amérique centrale apparaissent dans leur ensemble. Ainsi, déjà l'isthme de Darien se rapproche de sa forme réelle. On voit parfaitement que là est la portion la plus resserrée. L'Amérique centrale, bien que représentée de la façon la plus puérile, a néanmoins ses contours généraux. Le Yucatan, dans plusieurs de ces documents, est dessiné comme une île. Le lac de Nicaragua apparaît comme une tache bleue. Au reste, Jean de Grijalva a déjà passé par là, ainsi que plusieurs hardis *conquistadores*. On sait que, dès 1502, Colomb avait reconnu les côtes du Nicaragua.

L'isthme de Darien, — les parages où bientôt un canal de grande navigation mariera les deux mers, — ce nœud vital entre l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud, semble, dans les premiers portulans du XVI^e^ siècle, fixer tout particulièrement l'attention des cosmographes. L'incroyable sagacité de ces jeunes conquérants leur fait entrevoir que les parages les plus étroits sont certainement là. Des efforts vont donc, pendant plusieurs années, être tentés de ce côté, mais ensuite une sorte de silence se produit. Pendant plusieurs siècles l'isthme de Darien est presque considéré comme infranchissable, on le délaisse tellement qu'il y a une trentaine d'années, alors que l'on avait déjà la pensée de tracer là un canal interocéanique, pas une carte, pas le moindre document sérieux ne permettait d'étudier le terrain. Il eût été même impossible en 1860 de trouver un voyageur topographe ayant dressé la carte du Darien.

Bien qu'incorrects, grotesques parfois, les portulans qui nous révèlent, pour ainsi dire, année par année, les découvertes américaines,

sont pour nous extrêmement précieux. La vérité sort de la bouche des enfants, a-t-on l'habitude de répéter. Ces pauvres cartes des siècles passés balbutient quelquefois, mais à travers ce bégaiement que de traits de lumière, que de curieuses révélations !

LE REGIDOR VALDIVIA ET SES COMPAGNONS

Nous joignons à l'histoire de Balboa une page peu connue de ces curieuses annales des premières découvertes. Il s'agit de deux pauvres Espagnols tombés entre les mains des sauvages et dont les aventures ressemblent à de véritables romans. Nous ne pouvons ici en donner, pour ainsi dire, que le sommaire.

Valdivia, regidor du Darien, qu'il ne faut pas confondre avec Valdivia, le célèbre conquérant du Chili, fut envoyé en 1512 à Hispaniola (Haïti), par Nuñez de Balboa, — il avait ordre d'y prendre des renforts et des vivres. Tout faisait espérer un heureux voyage ; il n'en fut rien pourtant, — une tempête brisa son navire, — il s'échappa sur une barque avec vingt hommes et, après une navigation de plusieurs semaines, il échouait sur les côtes du Yucatan. Là, pris avec tous les siens par les sauvages, il fut en apparence parfaitement traité, bien que retenu prisonnier dans une sorte de parc. Les Espagnols engraissaient à vue d'œil, grâce à l'abondante nourriture qu'on leur présentait, mais quelle ne fut pas leur terreur à la nouvelle qu'un si bon régime cachait un horrible projet : celui de les dévorer !

Le malheureux Valdivia et quatre de ses compagnons furent, en effet, immolés, — et leurs membres servirent de pâture au cacique et à ses sujets.

Les autres Espagnols, réservés à de pareils festins, parvinrent à s'échapper et s'enfuirent dans les profondeurs d'une forêt ; mais des sauvages les firent de nouveau prisonniers. Ils eurent la vie sauve, mais on les obligea à des travaux si pénibles qu'ils moururent tous à l'exception d'un vigoureux marin, Gonzalo Guerrero, et d'un prêtre aventurier Aguila. Ces deux hommes eurent les destinées les plus étranges. Guerrero se fit bien venir d'un cacique et, quelques années plus tard, nous le retrouvons chef d'une tribu, transformé en véritable sauvage, tatoué, le nez percé, orné d'un anneau d'or. Quant à l'ancien séminariste Aguila, soumis, humble, maître de ses passions, il devint le confident d'un cacique et fut un moment tout-puissant. A la nouvelle

de l'arrivée de Cortez, il fut assez habile pour déjouer les soupçons des indigènes et alla rejoindre le futur conquérant du Mexique.

Sept années s'étaient écoulées depuis sa captivité. Il avait été obligé de se conformer aux mœurs des indigènes; aussi apparut-il entièrement nu à Cortez, qui le prit d'abord pour un naturel du pays. Bien reçu, il fut plus tard récompensé de ses services : on le nomma, en effet, regidor ou gouverneur général de la ville de Mexico. Quant au trop heureux Guerrero, humilié de toutes les parures qui ornaient ses joues, redoutant d'être la risée de ses compatriotes, il demeura forcément chef et mourut entouré de la plus nombreuse famille.

CONQUÊTE DU MEXIQUE

CHAPITRE VI

CORDOVA. — JEAN DE GRIJALVA. — FERNAND CORTEZ

Ainsi les Espagnols, dans l'espace de quelques années, étaient devenus la première nation d'Europe. La lutte contre les Maures, lutte séculaire, leur avait donné des mœurs à la fois chevaleresques et cruelles, une passion dominante pour les combats, pour les aventures. Cette humeur guerroyante aurait manqué d'aliment, si la découverte du Nouveau-Monde n'avait ouvert un champ sans limites. Aussi, nous l'avons déjà vu, une foule de jeunes cavaliers de l'Espagne se précipitaient comme sur une proie vers ces contrées mystérieuses, où l'imagination surexcitée accumulait d'immenses richesses.

Sur les pas de ces hardis *conquistadores*, le monde de Colomb sortait pour ainsi dire des limbes. En quelques années les découvertes s'étaient tellement pressées que le continent, hier inconnu, se dessinait déjà avec une large portion de ses merveilleux contours. Nuñez de Balboa avait franchi l'isthme de Darien et navigué sur le Pacifique.

Bientôt, l'intérieur du Mexique allait être découvert par le génie le plus prodigieux de l'histoire de la conquête américaine.

Le fils de Colomb, l'amiral don Diego, qui avait hérité de la charge de son père, résolut d'occuper l'île de Cuba ; il confia, dans ce but, une petite armée à don Diego Velasquez, capitaine expérimenté, mais d'un caractère ombrageux et jaloux.

L'acquisition de Cuba n'exigea ni beaucoup de temps, ni beaucoup de peine. Velasquez en fut le premier gouverneur. En 1517, un hidalgo de Cuba, HERNANDEZ DE CORDOVA, fit la découverte du Yucatan ; — l'année suivante, don JUAN DE GRIJALVA, neveu d'Alvarez, revit les mêmes contrées et salua le Mexique du nom de Nouvelle-Espagne.

Arrivé à la rivière de Tabasco, il ne put résister à la tentation de pénétrer dans l'intérieur ; après avoir noué quelques relations avec les indigènes, qui lui apprirent qu'un puissant souverain, appelé Montézuma, régnait sur le pays, il continua à longer les côtes et obtint beaucoup d'or, grâce à des échanges ; il baptisa l'île qui se trouve devant la Vera-Cruz du nom de Saint-Jean de Ulloa, et là encore recueillit de la poudre de ce métal qui fit commettre tant de crimes aux Espagnols. Ces nouvelles, rapportées à Cuba, allumèrent la cupidité et l'ambition de Velasquez ; il rêva la possession de ce pays si riche et si peu éloigné. Il envoya son chapelain en Espagne pour obtenir de la cour des pleins pouvoifs relatifs à la conquête et à la colonisation des pays nouvellement découverts et de ceux qui le seraient plus tard, et, sans même attendre le retour de son envoyé, il équipa une flotte considérable. Ses préparatifs presque achevés, quand il s'agit de choisir le chef de cette importante expédition, il jeta les yeux, après avoir quelque temps hésité, sur Hernando (Fernand) Cortez. Il avait entière confiance dans la capacité de ce vaillant cavalier ; il était loin cependant de soupçonner toute l'étendue de son génie : car il se serait alors bien gardé de se donner un si dangereux rival.

Cet Hernando Cortez, dont le nom obscur jusqu'alors était réservé à une éclatante renommée, était né, en 1485, à Médellin, ville de l'Estramadure, et descendait d'une famille pauvre et noble dont quelques généalogistes, un peu complaisants sans doute, ont rattaché l'origine aux rois lombards. Son père, Martin Cortez de Monroy, vivait dans une honnête retraite, après avoir dignement servi son pays ; sa mère, Câtalina Pizarro Altamirano, se distinguait par son esprit et ses vertus.

Le jeune Hernando parut d'abord d'une complexion assez délicate, qui avec l'âge ne tarda pas cependant à se fortifier. Il avait quatorze

FERNAND CORTEZ ET MARINA

ans, lorsqu'il fut envoyé à l'université de Salamanque. Pendant les deux années qu'il y demeura, il fit très peu de progrès ; il n'aimait que les armes et fort peu les livres. Mais telles étaient ses dispositions naturelles, qu'il retira de cette éducation si courte et si négligée la faculté d'écrire et de parler avec autant de force que d'élégance. Rentré au logis paternel, il s'ennuya vite d'une vie oisive, songea d'abord à s'enrôler sous les drapeaux du grand Gonzalve de Cordoue, et, changeant d'avis, préféra chercher fortune au Nouveau-Monde. Ce fut à l'âge de dix-neuf ans, en 1504, qu'il abandonna l'Espagne et s'embarqua sur un navire faisant partie d'une flottille marchande. Il arriva sans accident à Hispaniola, et se présenta chez le gouverneur Ovando, qui était absent. Son secrétaire accueillit courtoisement Cortez et lui offrit un lot de terre : à quoi notre jeune aventurier fit une réponse toute castillane : « Je suis venu pour trouver de l'or, dit-il, et non pour labourer la terre comme un paysan. » Cependant, à son retour, le gouverneur Ovando lui conseilla d'accepter une concession avec un *repartimiento* d'esclaves indiens. Cortez, devenu colon, ne renonça point à son goût exagéré pour le plaisir et les aventures galantes, ni surtout à ses rêves de gloire militaire. Aussi en 1511, lorsque Diego Alvarez entreprit la conquête de Cuba, il voulut l'accompagner : il se rendit cher aux officiers et aux soldats par son intrépidité, sa bonne humeur, ses reparties vives et spirituelles. Chacun voyait en lui un aimable et brave compagnon ; nul n'y devinait le futur conquérant d'un grand empire.

Alvarez fut créé gouverneur de Cuba et garda près de lui Cortez en qualité de secrétaire ; sa faveur, d'abord très grande, cessa tout à coup. Cortez avait remarqué une jeune fille, Catalina Xuarez ; de belles promesses de mariage avaient été échangées, — mais bientôt le jeune Espagnol, qui se sentait infiniment plus porté aux aventures qu'aux joies paisibles du ménage, voulut rompre. — Grande irritation du gouverneur, qui aimait lui-même une des sœurs de Catalina. En outre, Cortez avait accepté la mission de porter à Hispaniola l'exposé des griefs de quelques mécontents, mission dangereuse, dont Alvarez fut informé. Il fit aussitôt arrêter son secrétaire, et parla même de le faire pendre ; il lui était facile d'exécuter cette menace, car les gouverneurs de ces contrées lointaines exerçaient une autorité despotique, sans garantie ni contrôle. Mis en prison, Cortez s'échappa une première fois et se réfugia dans une église, asile inviolable. Ayant eu l'imprudence d'en sortir, il fut repris et embarqué sur un navire en partance pour

Hispaniola. C'est là qu'il devait être jugé. Après bien des efforts, il réussit à retirer ses pieds des anneaux qui les enchaînaient, et parvint sur le pont protégé par l'obscurité de la nuit. Il se laissa alors glisser le long du navire, dans une barque qu'il poussa au large. Au moment d'atteindre la côte, la mer devint si houleuse, le courant si rapide, que craignant pour sa barque et se sachant bon nageur, il aima mieux opposer sa poitrine aux vagues. Après avoir lutté jusqu'à l'épuisement de ses forces, il gagna enfin la terre, où il se réfugia dans la même église [1].

Quelques jours après, il consentait à épouser Catalina Xuarez. On prétend qu'il eut l'audace de se présenter tout armé chez le gouverneur, et qu'après une discussion un peu chaude, l'entrevue se termina très amicalement. On va même plus loin, — la réconciliation était si complète que lorsque le messager chargé d'apporter la nouvelle de l'évasion du prisonnier arriva, à son grand étonnement, il trouva reposant dans le même lit le gouverneur et Cortez. Que ce fait soit vrai ou faux, la paix était certainement conclue entre eux. Cortez reçut en effet un vaste territoire près de Santiago, dont il fut nommé alcade. Il se livra tout entier à l'agriculture et à l'exploitation des mines d'or tombées dans son lot, et amassa en peu d'années trois mille castellanos, somme importante à cette époque.

Telle était, à Cuba, la situation du futur héros des conquêtes américaines, quand le choix de Diego Alvarez vint combler ses plus ardents désirs. Il se mit incontinent à l'œuvre et déploya dans l'achèvement des préparatifs de l'expédition une fougueuse et impatiente activité; il jeta toute sa fortune dans l'entreprise, et, ses ressources personnelles épuisées, eut recours à la bourse de ses amis. Sa légèreté, d'ailleurs toute superficielle, fit place à des manières plus graves, un peu hautaines même.

Cortez avait à cette époque environ trente-quatre ans. Sa taille était au-dessus de la moyenne, son apparence encore grêle et son teint pâle. La profondeur de ses yeux noirs troublait ceux qui s'entretenaient avec lui, malgré la courtoisie de son langage. Il était cordial avec ses égaux par la naissance et l'éducation, familier avec les autres; mais cette affabilité n'ôta jamais rien chez lui à l'autorité du commandement, car elle laissait percer un caractère résolu et capable, à l'occasion, de se faire obéir de tout le monde. Alvarez ne s'y trompa point; il comprit

1. Gomara. — William Prescott. — Suivant Herrera, Cortez ne savait pas nager; il se serait servi, dit-il, pour son évasion d'une planche qui fut poussée vers la côte au moment du flux.

la faute qu'il avait commise, et se repentit presque aussitôt de son choix. Il prit le parti de révoquer la commission accordée à Cortez. Celui-ci, prévenu par des amis dévoués, partit la nuit, avec la flotte, sans attendre qu'elle fût entièrement équipée.

Grande fut la surprise des habitants de Santiago, lorsque, le lendemain, ils ne retrouvèrent plus la flotte ; plus grands encore le dépit, la fureur d'Alvarez qui se voyait joué. Cortez se rendit d'abord à Macaca, et de là à la Trinité, ville importante, sur la côte méridionale de l'île. Descendu à terre, il arbora son étendard de velours noir brodé d'or, portant une croix rouge au milieu de flammes bleues et blanches, avec cette légende en latin : « Amis, suivons la croix, et, si nous avons la croix, nous vaincrons par ce signe. » Dans une pompeuse proclamation, il fit les plus magnifiques promesses à quiconque se joindrait à lui; l'appel fut entendu d'un grand nombre de cavaliers nobles, parmi lesquels quelques compagnons de Grijalva, dont il obtint les plus utiles renseignements. C'est ainsi qu'il reçut dans les rangs de sa petite armée : Pedro de Alvarado et ses frères, Juan Velasquez de Léon, proche parent du gouverneur, Cristoval de Olid, Alonzo de Avila, Gonzalez de Sandoval, enfin Hernandez de Puertocarrero. Tous jouèrent un rôle considérable durant le cours de l'expédition.

Cortez complétait à la Trinité l'approvisionnement de la flottille, quand Verdugo, le gouverneur de la ville, reçut d'Alvarez l'ordre de l'arrêter. Verdugo ne pouvait se conformer à une pareille injonction sans exciter parmi les soldats du jeune capitaine une sédition violente ; il s'abstint. De la Trinité, Cortez se dirigea vers la Havane, où l'étendard fut une seconde fois arboré et la proclamation renouvelée, non sans amener de nombreux soldats. Bientôt Alvarez envoya au gouverneur nommé Barba un autre ordre, plus pressant que le premier. Barba crut, comme Verdugo, prudent de ne pas obéir. Cependant, le 15 février 1519, l'escadre leva l'ancre pour le cap San-Antonio, lieu du rendez-vous, où bientôt se trouvèrent réunis onze vaisseaux dont la direction fut confiée au vieil Antonio de Alaminos qui avait été le pilote de Colomb dans son dernier voyage, et celui de Cordova, ainsi que de Grijalva, dans leurs premières excursions aux côtes du Yucatan.

Cortez voulut faire la revue de ses forces; elles se composaient de cent dix marins, cinq cent cinquante-trois soldats dont trente-deux arbalétriers et treize arquebusiers, en outre de deux cents Indiens et de quelques femmes indiennes pour les travaux domestiques. L'armée avait dix pièces de canon, quatre fauconneaux et des munitions consi-

dérables. Enfin, le jeune chef s'était procuré avec beaucoup de peine et en les payant fort cher seize chevaux, sur lesquels il comptait avec raison pour agir sur l'esprit des indigènes qu'il aurait à combattre.

Avant de rembarquer ses hommes, Cortez leur fit une harangue digne, par son éloquente et vigoureuse concision, d'être comparée à celles que nous lisons dans Tite-Live. A ceux que l'appât de la gloire touchait moins que celui des richesses, il promit plus d'or qu'aucun Espagnol n'en avait jamais possédé. N'étaient-ils pas d'ailleurs les soldats de Dieu? Ne marchaient-ils pas sous l'étendard de la croix? Grâce à ce signe sacré, ils seraient invincibles. Discours bien propre à remuer les trois passions dominantes des âmes espagnoles : l'ambition, la cupidité, le zèle religieux! Aussi fut-il accueilli par des cris d'enthousiasme. Une messe solennelle fut célébrée sur le rivage; on plaça l'expédition sous le patronage de saint Pierre, et la flottille appareilla pour le Yucatan, le 15 février 1519.

Donnons ici, avant d'aller plus loin, quelques renseignements sur ce puissant empire du Mexique qu'une bande de quelques aventuriers devait si promptement détruire.

La contrée que les indigènes, avant la conquête espagnole, nommaient Anahuac, et qui s'étend entre l'Atlantique et l'Océan Pacifique, se divise en trois régions différentes de température et d'aspect : la *Terre chaude,* la *Terre tempérée* et la *Terre froide.* Le sol à partir des côtes s'élève graduellement, par une suite de terrasses superposées les unes aux autres, jusqu'au sommet de la Cordillère, et à une distance presque égale des deux océans, à une hauteur de sept mille pieds, se trouve la célèbre vallée de Mexico, où se déploient cinq lacs, et qu'entoure une muraille de rochers porphyriques.

Ce pays fut occupé vers le VII^e^ siècle de notre ère par les Toltèques, tribus originaires du nord, qui connaissaient déjà tous les arts mécaniques, et auxquels on attribue un grand nombre de villes et de monuments de l'Anahuac. Leur religion et leurs mœurs semblent avoir été très douces : ce qu'il y eut de moral et de relativement élevé dans la civilisation des Aztèques fut un legs de leurs prédécesseurs. Les Toltèques disparurent, sans qu'on sache dans quelles circonstances; ils furent remplacés par des peuplades plus rudes, plus belliqueuses, descendues aussi du nord, et de leur mélange naquirent trois États : le royaume de Tezcuco, celui de Tlacopan, et l'empire des Aztèques. Ces trois États se confédérèrent, et leur alliance subsista sans interruption

jusqu'à l'arrivée des Européens. Nous parlerons ici plus particulièrement des Aztèques, ou Mexicains.

Leur monarchie était élective et absolue; elle ressemblait beaucoup à celle de l'ancienne Assyrie; on y trouvait la même adoration des souverains et le même appareil fastueux et barbare dans la manifestation de sa puissance. Au-dessous de l'empereur il y avait une aristocratie féodale qui gouvernait les provinces : le rôle politique du peuple était nul. L'esclavage existait au Mexique : mais il y était accidentel, jamais héréditaire : tout le monde y naissait libre. L'organisation de l'armée suffisait à protéger le pays contre les agressions du dehors, et on considérait la profession militaire comme de beaucoup la plus noble. Toutes les institutions d'un gouvernement régulier, surtout une justice indépendante du souverain, protégeaient les personnes et les propriétés, autant du moins qu'elles peuvent l'être sous un roi despotique. Le mariage était en grande vénération, et la famille fortement organisée. En général, les relations sociales chez les Aztèques étaient empreintes d'une grande douceur, élégantes, un peu cérémonieuses.

Les Aztèques, habiles dans tous les arts mécaniques, comme les Toltèques, ont bâti des villes et des monuments superbes. Ils cultivaient leurs fertiles campagnes, aimaient passionnément les fleurs, savaient exploiter leurs mines et leurs plantes textiles. Le commerce était actif et les communications assez faciles. Ils possédaient quelques notions de mathématiques et d'astronomie, et traçaient des cartes géographiques.

Leur langue était riche, surtout dans le dialecte de Tezcuco. Leur écriture consistait en une peinture hiéroglyphique, grossière et très inférieure à celle des Égyptiens. Il existait au moment de la conquête beaucoup de manuscrits, mais le fanatisme ignorant des Espagnols, y voyant un grimoire diabolique, les a presque tous détruits.

En somme la civilisation des Aztèques, toute matérielle, manquait d'une force morale pour la maintenir et l'améliorer.

Ils avaient une religion cruelle et sombre; ils comptaient treize divinités principales et deux cents inférieures. Huitzilopotchli, le Mars mexicain, était le premier et le plus farouche de leurs dieux; Quetzalcoatl, le dieu de l'air, était, au contraire, bienfaisant et civilisateur. Pendant son séjour sur la terre, il avait été le propagateur de tous les arts utiles. Tout à coup il avait disparu, et s'était retiré, disait-on, à l'extrémité du monde oriental; il devait un jour revenir et mettre fin à la dynastie régnante. Comme on lui prêtait les traits des hommes de race

blanche, un teint pâle et une longue barbe flottante, cette prophétie, toujours vivante au fond des imaginations populaires, fut, comme nous le verrons, très utile à Cortez. Un corps sacerdotal très nombreux desservait les temples mexicains. Celui de Mexico nourrissait cinq mille prêtres. A vrai dire, ils étaient moins des prêtres que des sacrificateurs d'hommes. Le nombre des victimes s'était accru d'une façon monstrueuse : on le fait monter à vingt mille hommes par an; on entreprenait souvent la guerre pour subvenir aux meurtrières exigences du culte. La jeunesse mexicaine n'avait pas d'autres maîtres que ces prêtres féroces. On doit juger quelles superstitions implacables on puisait à pareille source. Aucun progrès n'était possible dans ces conditions; la décadence même commençait à se faire sentir quand débarquèrent les Espagnols ; l'empire des Aztèques aurait péri de lui-même sous cette dévorante théocratie.

Après cette courte et nécessaire digression, revenons à l'armée de Cortez.

Du cap de San-Antonio, l'escadre se dirigea sur l'île de Cozumel, longea les côtes du Yucatan, puis, traversant la baie de Campêche, vint jeter l'ancre à l'embouchure de la rivière de Tabasco, dont les Espagnols remontèrent le cours sur des canots, puis ils firent halte devant la ville du même nom, dont ils s'emparèrent après un rude et périlleux combat. Cortez apprit bientôt que tous les habitants des environs s'avançaient pour lui reprendre sa conquête; il marcha lui-même à leur rencontre. Les indigènes se défendirent vaillamment; mais une charge de cavalerie acheva leur défaite. L'apparition de ces monstrueux combattants (car ils croyaient que le cheval et le cavalier ne faisaient qu'un) les saisit d'épouvante et ils s'enfuirent de toutes parts. On fit quelques prisonniers, parmi lesquels deux chefs, que Cortez renvoya vers leurs compatriotes avec les conditions suivantes : il était prêt à pardonner, mais au prix d'une soumission absolue; il exigeait tout d'abord que les principaux chefs se présentassent devant lui ; il fut obéi. Les caciques parurent, suivis de nombreux vassaux et porteurs de magnifiques présents; ils offrirent en outre aux vainqueurs vingt femmes esclaves parmi lesquelles se trouvait la fameuse Marina qui fut si utile aux conquérants. Cette jeune fille, douée d'une vive intelligence, apprit vite la langue castillane; elle servit d'interprète à Cortez et, comme elle était fort belle, il en fit sa compagne. Marina garda toujours aux Espagnols une fidélité inviolable; plusieurs fois, elle les avertit des complots

tramés contre eux et les préserva d'une ruine certaine. Le Mexique soumis, elle devint la providence des pauvres Indiens; aussi a-t-elle laissé dans le pays une mémoire également chère aux Espagnols et aux indigènes.

Cortez n'eut garde d'oublier la conversion des infidèles; il avertit les caciques qu'ils eussent à embrasser la religion du monarque son maître. Les révérends Pères Olmedo et Diaz furent chargés de les instruire des grandes vérités du christianisme. Le jour des Rameaux, la cérémonie du baptême fut célébrée avec cette pompe officielle que le catholicisme déploie dans ses fêtes. Les Indiens écoutèrent la messe et les chants entonnés par les Espagnols dans un profond et respectueux silence. Le culte romain avait trop d'analogie avec celui de leurs prêtres pour qu'ils eussent aucune répugnance à en suivre les pratiques. On avait remplacé sur l'autel Quetzalcoalt, leur divinité bienfaisante, par l'image du Christ. C'était un dieu bon et puissant, succédant à un dieu bon et puissant, ou plutôt, pour la plupart d'entre eux, c'était le même dieu sous une autre forme.

Cortez ayant quitté Tabasco, l'escadre vint mouiller à la hauteur de Saint-Jean d'Ulloa. A peine avait-elle jeté l'ancre, qu'une légère pirogue pleine d'Indiens accosta le navire amiral, et les indigènes y montèrent sans crainte, se rappelant l'accueil amical qu'ils avaient reçu de Grijalva. Ils apportaient des fleurs, des ornements d'or qu'ils échangèrent contre des verroteries.

Cortez apprit de ces Indiens qu'ils étaient Mexicains, ou plutôt sujets du Mexique, leur province ayant été tout récemment conquise. Leur monarque, nommé Montheuzoma (dont les Espagnols ont fait Montézuma), habitait une superbe capitale sur les plateaux montagneux de l'intérieur, à soixante-dix lieues de la côte. Le territoire où avaient abordé les Espagnols avait pour gouverneur un noble mexicain nommé Teuhtilde. Cortez combla ces indigènes de présents, et leur témoigna le désir de voir Teuhtilde.

Cependant il jugea convenable de s'établir provisoirement sur ce rivage. Les troupes, abattant des arbres, se construisirent des abris suffisants pour se garantir des rayons du soleil; c'est ce grossier campement, improvisé en quelques jours, grâce au concours des indigènes, qui devint l'origine d'une ville demeurée longtemps la capitale commerciale de la Nouvelle-Espagne. Malheureusement ces plaines sablonneuses étaient couvertes çà et là d'eaux stagnantes, foyer pestilentiel

de la fièvre jaune. Les Indiens accoururent de tous côtés visiter les étrangers; et bientôt le camp, où s'agitait une foule bigarrée de tout âge et de tout sexe, offrit l'aspect d'une foire pareille à celles qui se tenaient chaque année dans certaines villes d'Allemagne ou de France.

Le jour de Pâques, Teuhtilde parut accompagné d'une suite nombreuse et brillante. L'entretien fut très cordial, mais Cortez ayant demandé quand il lui serait permis de se présenter devant Montézuma, le cacique répondit avec une certaine hauteur qu'il s'étonnait que les Espagnols, à peine débarqués, eussent la prétention de voir l'empereur. Il promit néanmoins d'informer son maître du désir manifesté par Cortez, et de lui transmettre la réponse qu'il en aurait reçue.

On échangea les présents. Les Espagnols reçurent dix charges de belles étoffes de coton, plusieurs manteaux de plumes et une corbeille remplie d'ornements d'or. Les Espagnols donnèrent surtout des verroteries sans valeur, mais que les Mexicains, qui ignoraient l'art de travailler le verre, prenaient pour de véritables pierreries. Teuhtilde ayant aperçu un soldat coiffé d'un casque doré, qui lui rappelait celui que portait le dieu Quetzalcoatl dans son temple à Mexico, Cortez s'empressa de lui en faire présent pour qu'il le montrât à l'empereur, manifestant l'espoir qu'on lui renverrait le casque plein jusqu'aux bords de cette poussière d'or qui paraissait si commune dans son pays. « Mes soldats, ajouta-t-il, sont atteints d'une maladie de cœur, dont l'or est le remède spécifique. »

Pendant cette entrevue, un artiste mexicain, venu avec Teuhtilde, en retraçait les divers incidents, et peignait avec une merveilleuse fidélité les Espagnols, leurs costumes, leurs armes, et les vaisseaux à l'arrière dont les voiles blanches se reflétaient dans la profondeur des eaux tranquilles. Pour accroître l'effet que cette représentation coloriée devait produire sur Montézuma, Cortez fit manœuvrer sa cavalerie, et tonner ses canons dont les boulets brisaient les arbres sur leur passage, spectacle qui jeta le cacique et les autres indigènes dans une muette stupeur.

A présent, du camp des Espagnols transportons-nous à Mexico, la grande capitale de l'empire. Là régnait, investi d'un pouvoir absolu, Montézuma, deuxième du nom, monté sur le trône en 1502, et qui fut d'abord un souverain actif, courageux, équitable. Les premières années de son règne, il les avait employées à réduire à l'obéissance quelques-unes de ses provinces révoltées ou à en conquérir de nouvelles. Puis il

s'était livré tout entier au gouvernement de l'État. Il protégea les arts, bâtit à Mexico des temples et des hôpitaux, construisit de beaux aqueducs, et, ce qui vaut mieux, réprima les dilapidations du trésor public et la corruption des juges, recherchant partout et récompensant le mérite.

Ces heureux commencements n'eurent pas de suite ; bientôt Montézuma, jusqu'alors modeste et aimable à tout le monde, se montra d'une arrogance intolérable, se dérobant aux regards du peuple, et prenant pour le service de sa cour les plus nobles seigneurs de l'empire ; il écrasa d'impôts et d'exactions les provinces et les villes, surtout celles qui venaient d'être annexées récemment au Mexique. Enfin, il parut tout à coup abandonner ses devoirs politiques pour se livrer à ses fonctions sacerdotales ; car il était en même temps prêtre et roi, comme on l'avait vu dans la vieille Égypte.

Comment expliquer un pareil changement, si ce n'est par la terreur superstitieuse qui troublait de plus en plus l'âme de Montézuma? On se rappelle la prophétie relative au dieu Quetzalcoatl dont le retour devait amener la ruine de la dynastie régnante. Or, ce retour n'était pas, disait-on, très éloigné ; de vagues rumeurs s'étaient, en effet, répandues sur l'apparition d'étrangers au teint pâle, à la barbe flottante, en tout semblables à la divinité attendue. En outre, des prodiges de toute espèce annonçaient une catastrophe imminente : le lac de Tezcuco franchissant ses bords sans cause apparente et inondant la ville ; une tour du grand temple s'enflammant d'elle-même et s'écroulant au sein de l'incendie ; trois comètes, une lueur étrange en forme pyramidale apparaissant sur l'horizon et des voix lamentables entendues dans les airs. Tant de sinistres présages achevèrent d'épouvanter Montézuma. Il ne cessait de supplier les dieux et de leur immoler des victimes : soixante-dix mille hommes furent ainsi sacrifiés dans la seule année qui précéda l'entrée de Cortez au Mexique.

Dès que l'empereur apprit le débarquement des Espagnols, il s'empressa de convoquer un grand conseil auquel assistèrent les rois de Tezcuco et de Tlacopan. Les avis furent partagés. Montézuma prit un moyen terme : combler les étrangers de présents et leur enjoindre de quitter le territoire de l'empire. C'était une mauvaise et funeste politique. Il découvrait à la fois son opulence et sa faiblesse ; il surexcitait chez les envahisseurs le désir de conquête, et leur en montrait la possibilité.

Tandis qu'on délibérait à Mexico sur la réception qu'il convenait de

faire aux Espagnols, ceux-ci, campés dans une plaine sablonneuse, souffraient beaucoup de la chaleur. Les indigènes les aidaient de leur mieux et leur fournissaient des vivres. La réponse de l'empereur arriva plus tôt qu'ils ne l'attendaient. L'ambassade se composait de deux nobles mexicains et du gouverneur Teuhtilde ; cent esclaves portaient les présents de Montézuma, dont la magnificence surpassait tout ce que les Espagnols avaient vu jusqu'à ce jour. Le casque était revenu, plein de poussière d'or, selon le souhait de Cortez ; on admirait parmi tant de merveilles deux plats grands comme une roue de voiture, l'un en argent pesant cinquante marcs, l'autre en or, représentant le soleil, des plantes et des animaux richement sculptés. Ensuite, les ambassadeurs transmirent à Cortez la réponse de l'empereur. C'était un refus de recevoir les étrangers à Mexico, sous prétexte des périls que leur offrait le voyage. Le général espagnol, dissimulant son dépit, chargea les Aztèques d'un nouveau message pour Montézuma, commission qui parut leur agréer fort peu : ils déclarèrent que toute insistance était inutile.

Les ambassadeurs partis, les Espagnols se divisèrent d'opinion : les uns voulant pénétrer plus avant dans une contrée si merveilleusement riche, les autres retourner à Cuba pour en ramener des forces moins disproportionnées aux difficultés de l'entreprise. On souffrait toujours des chaleurs excessives, et les fièvres pestilentielles commençaient à sévir ; trente hommes avaient déjà succombé. Cortez prit le parti de s'éloigner. On expédia avec deux navires Francisco de Montejo : il devait se diriger vers le Nord à la recherche d'une meilleure station.

Au bout de dix jours, les ambassadeurs reparurent : ils apportaient, cette fois, une injonction formelle aux étrangers de quitter le Mexique. La position devenait critique. Déjà, les indigènes du voisinage, sans doute pour obéir aux ordres secrets de l'empereur, refusaient des vivres aux Espagnols. Par bonheur, Montejo revint sur ces entrefaites ; il avait trouvé, sinon un mouillage plus sûr, du moins un campement moins insalubre. On résolut de s'y rendre sans retard.

C'est en ce moment que Cortez prit une résolution hardie pour se débarrasser de l'autorité d'Alvarez. Il déclara qu'il était disposé à fonder une colonie au nom des souverains espagnols, et il nomma aussitôt les principaux magistrats. La nouvelle ville reçut d'avance le titre de *Villa-Rica de Vera-Cruz*, la riche ville de la vraie croix, titre qui indique assez bien, fait observer Prescott, le double mobile spirituel et temporel des aventuriers espagnols dans le Nouveau-Monde. La municipalité de la

jeune cité en formation entra immédiatement en fonctions, et Cortez, se présentant chapeau bas devant elle, déposa solennellement les pouvoirs qu'il tenait de Velasquez. Le conseil, après une délibération de pure forme, le déclara à l'unanimité capitaine-général et grand juge de la colonie, en d'autres termes l'investit de la plénitude du pouvoir civil et militaire. Cette audacieuse et habile comédie irrita les amis de Velasquez qui étaient nombreux dans l'armée. Cortez, par son insinuante adresse, parvint sans peine à les apaiser.

Quelques jours auparavant, il avait reçu les envoyés des Totonaques, habitants d'un pays différent de celui des Atzèques et nouvellement subjugué par eux. Le cacique invitait le chef espagnol à visiter sa capitale. Cortez s'y rendit avec tous les siens, tandis que la flotte longeait la côte vers le nord. Cempoalla, la principale ville des Totonaques, contenait environ trente mille âmes ; les habitants reçurent les Espagnols avec une cordialité mêlée de respect et de crainte. Le cacique eut avec Cortez une longue conférence ; il lui déclara que les Totonaques abhorraient la tyrannie de Montézuma et n'aspiraient qu'à s'en affranchir ; leur haine était partagée par beaucoup d'autres sujets de l'empire. Rien ne pouvait être plus agréable au général espagnol qu'une telle révélation ; ce qui semblait d'abord une héroïque folie devenait un acte hardi sans doute, mais non dépourvu de toute chance de succès.

Sans perdre de temps, et favorisé d'ailleurs par les circonstances, Cortez amena les Totonaques à contracter une alliance étroite avec les Espagnols, seuls capables de les soustraire au joug odieux des Mexicains. Comme il n'oubliait jamais les intérêts sacrés de la religion, il mit à profit l'ascendant qu'il exerçait sur les indigènes ; malgré leurs protestations et leurs terreurs, il fit abattre les temples et briser les idoles. Quand les Totonaques virent que la vengeance de leurs dieux était impuissante, ils adoptèrent sans plus de résistance la foi religieuse de leurs alliés et aidèrent Cortez et ses compagnons à bâtir la ville de Vera-Cruz.

La nouvelle colonie fut agitée par les divisions intestines. Une conspiration fut même ourdie contre le général par un prêtre, Juan Diaz. Les conjurés devaient s'emparer d'un navire et retourner à Cuba pour avertir Alvarez. Tout fut découvert à Cortez par un des affidés : deux soldats furent pendus. Juan Diaz, invoquant ses privilèges ecclésiastiques, eut la vie sauve. Après ce triste incident, Alvarado fut envoyé à Cempoalla avec une partie de l'armée : Cortez l'y rejoignit

bientôt avec le reste. C'est de là qu'il exécuta un projet nourri depuis longtemps et qu'il n'avait communiqué qu'à ses plus intimes amis : la destruction de la flotte. Elle fut, en effet, par ses ordres désarmée et anéantie ; on ne garda qu'un petit bâtiment. C'était le seul moyen d'ôter aux soldats toute idée de repartir pour Cuba. Cortez ne voulait laisser à ses compagnons, non plus qu'à lui-même, d'autre alternative que de conquérir le Mexique ou d'y périr.

Dès que les Espagnols apprirent que la flotte n'existait plus, ils furent consternés. Mais Cortez leur fit honte de leur faiblesse. A leur morne abattement succéda bientôt une bruyante et belliqueuse ardeur, et tous s'écrièrent : *A Mexico! A Mexico!*

La destruction de la flotte est un des actes les plus remarquables de la vie de Cortez. On trouve, sans doute, dans l'histoire d'autres exemples du même courage, mais jamais les chances de succès n'étaient aussi précaires, les chances de revers plus affreuses. Une décision héroïque pouvait passer, en cas d'échec, pour un acte de folie, mais ce n'en était pas moins le résultat d'un froid calcul. La fortune, la renommée, la vie même de Cortez, dépendaient d'un coup de dés. Le sort seul pouvait prononcer. Il n'avait, quant à lui, d'autre alternative que de vaincre ou de mourir[1].

L'expédition partit de Cempoalla le 16 août 1519. Elle se composait de quatre cents fantassins et quinze cavaliers avec sept pièces de canon. Le cacique avait donné à Cortez treize cents guerriers indiens et mille *tamanes* ou porteurs. Ce dernier emmenait, en outre, comme otages, une cinquantaine des principaux habitants qui, plus tard, lui furent très utiles.

La petite troupe armée traversa d'abord les *Terres chaudes*, puis gravit les pentes qui conduisent au plateau de Mexico. — A la fin de la seconde journée, les Espagnols atteignirent Xalapa qui a donné son nom à la plante célèbre en médecine (jalap)... De là, ils jouirent d'un des plus beaux spectacles de la nature; devant eux, ils avaient la montée escarpée qu'il leur fallait gravir. A droite, la *Sierra madre,* avec sa sombre ceinture de pins et ses longues lignes de collines ombreuses, s'étendait à l'horizon. Au sud, formant le plus brillant contraste, s'élevait le majestueux *Orizaba* avec sa blanche robe de neige qui descend plus bas que ses flancs ; spectre géant des Andes, si imposant dans sa grandeur solitaire. Derrière eux, se déroulait sous leurs pieds la magnifique *Tierra caliente*, avec sa riante confusion de prairies, de

1. Prescott.

ruisseaux, de forêts en fleurs, de brillants villages indiens; tandis qu'une longue ligne de lumière, au bord de l'horizon, leur indiquait l'Océan, au delà duquel ils avaient laissé leurs familles et leur patrie — que beaucoup d'entre eux ne devaient pas revoir[1].

En s'élevant du côté des plateaux, ils virent la nature se modifier; elle devint même sur certains points aride et désolée, hérissée de montagnes volcaniques et coupée par d'étroits passages.

La température s'abaissa considérablement; on parvint ainsi, sans incident remarquable, à une ville bâtie sur un terrain rocailleux dont les habitants firent aux Espagnols un accueil très cordial; on fit halte en cet endroit.

On délibéra sur la route à suivre, et il fut résolu qu'on passerait par le territoire de Tlascala, cette vaillante république qui tenait tête depuis tant d'années à toutes les forces du Mexique. Cortez, pour se rendre les Tlascalans favorables, leur envoya une ambassade avec un présent tout militaire, une épée et un bouclier : il savait que les armes avaient beaucoup de prix aux yeux des indigènes : il y joignit une lettre dans laquelle il les félicitait hautement de leur résistance à la tyrannie des Mexicains qu'il était venu renverser.

On reprit la marche, en la ralentissant à dessein, pour attendre le retour des ambassadeurs. Tout à coup l'armée se trouva en présence d'un monument cyclopéen qui excita vivement son admiration. C'était une muraille de deux lieues d'étendue, haute de neuf pieds, épaisse de vingt, n'ayant au centre qu'une seule ouverture étroite. Cette fortification, qui marquait les limites de Tlascala, était destinée à protéger le pays contre les invasions mexicaines. Les Espagnols hésitaient à passer outre; mais Cortez, montant à cheval, s'écria : « En avant, soldats, nous avons la croix pour bannière et nous vaincrons par ce signe. » Il entra par la porte qui se trouvait en ce moment sans défenseurs, et l'armée le suivit.

Les Tlascalans, dont les Espagnols venaient de violer ainsi le territoire, formaient une nation de montagnards agriculteurs, aux mœurs pures et rudes, très brave et très fière, initiée d'ailleurs, au même degré que les autres Aztèques, à tous les arts de la civilisation. Les empereurs du Mexique avaient plusieurs fois voulu détruire son indépendance : mais ils s'étaient brisés contre une indomptable résistance, toujours victorieuse.

Les Tlascalans avaient divisé leur république en quatre États séparés.

1. Prescott.

ayant chacun un chef suprême, habitant un des quartiers de Tlascala. Ces quatre chefs délibéraient en commun sur les intérêts généraux de la république. Au-dessous d'eux était une aristocratie féodale pareille à celle d'Europe, avec des ordres de chevalerie. Le peuple n'avait aucune autorité : il portait même un costume particulier.

Le message de Cortez surprit les Tlascalans : ils n'avaient pas cru que les Espagnols passeraient sur leur territoire. Le grand conseil se réunit : les uns, voyant dans les arrivants ces étrangers au visage pâle annoncés par les oracles, voulaient bien les recevoir ; d'autres les tenaient pour suspects, comme allant à Mexico pour rendre hommage à Montézuma. Xicotencatl, vieillard de quatre-vingts ans, l'un des quatre chefs, émit l'avis suivant : on ferait attaquer les Espagnols par son fils, du même nom que lui, jeune guerrier plein de fougue, et, si la chose tournait mal, on se hâterait de le désavouer. Cet astucieux conseil fut adopté; les envoyés de Cortez furent retenus et jetés en prison.

Les hostilités entre le jeune Xicotencatl et les Espagnols ne tardèrent pas à s'ouvrir. Cortez comprit qu'il avait devant lui des hommes tout autres que ceux qu'il avait déjà rencontrés.

Le jeune chef répondit fièrement aux messages des étrangers que leurs corps seraient dépecés et offerts aux dieux, s'ils osaient s'avancer du côté de Tlascala. La petite troupe se sentit un moment ébranlée. Elle se vit à la veille d'une lutte suprême avec des guerriers résolus à défendre leur pays jusqu'à la mort. — Le sort réservé aux vaincus donnait au combat un aspect plus sinistre encore : « Nous redoutions la mort, dit Bernal Diaz, parce que nous étions hommes. » Le Père Olmedo employa toute la nuit à recevoir la confession des soldats et des chefs, et à leur donner l'absolution de leurs péchés. Muni des saints sacrements, le soldat catholique s'endormait sans crainte, résigné à tout pour le triomphe de la croix.

Chacun comprenait qu'une grande bataille était inévitable. Le 5 septembre 1519, Cortez passe en revue ses soldats. Il recommande à l'infanterie de se servir surtout de la pointe du sabre, aux cavaliers de charger au petit galop et de diriger leurs lances dans les yeux des Indiens. Il est partout, il songe à tout.

Bientôt les Mexicains apparurent. On ne pouvait rien imaginer de plus pittoresque; les corps nus des simples guerriers étaient peints de couleurs éclatantes; les casques bizarres des chefs étincelaient d'or et de pierres précieuses; toute leur armure était couverte de plumes éblouissantes. Une forêt de lances et de dards, armés de pointes d'iztli

COMBAT DU 5 SEPTEMBRE 1519

transparent ou de cuivre, scintillait sous les rayons du soleil levant comme les lueurs phosphorescentes qui se jouent à la surface d'une mer agitée, tandis que l'arrière-garde de cette magnifique armée était obscurcie par l'ombre des bannières qui portaient les armoiries des grands chefs tlascalans et otomies.

Les Mexicains avaient pour armes offensives des frondes, des arcs, des flèches, des javelines et des dards. Archers très habiles, ils savaient décocher deux et même trois flèches à la fois. Ils excellaient surtout à lancer des traits. Les Espagnols redoutaient extrêmement une sorte de javelot attaché à une courroie que l'Indien tenait dans sa main après l'avoir lancé. — Ces différentes armes étaient garnies de pointes d'os ou de pierre obsidienne, cette substance vitreuse aussi coupante, parfois, qu'un rasoir. — Au lieu de sabres, ils se servaient de bâtons à double poignée de plus d'un mètre de longueur et garnis transversalement, à des intervalles réguliers, de lames aiguës d'iztli, arme terrible qui, au dire de Ramusio, pouvait abattre un cheval d'un seul coup[1].

Les Tlascalans poussèrent leurs cris de guerre et firent pleuvoir sur les Espagnols une grêle de projectiles qui obscurcit un moment le soleil comme un nuage.

Rien n'arrêtait leur impétuosité, ni la mousqueterie, ni la canonnade, ni les charges des cavaliers ; ils se jetaient intrépidement sur les ennemis en poussant des cris aigus et combattaient pied à pied avec une aveugle fureur. La journée du 5 septembre fut décisive : elle est mémorable dans l'histoire de la conquête. La lutte fut longue, acharnée, pleine de péripéties et le résultat parut, jusqu'au dernier moment, incertain. La supériorité de la tactique des Espagnols, même jointe à celle de leurs armes, n'eût pas suffi à leur donner la victoire, si la division ne se fût mise dans les rangs ennemis. Deux chefs, irrités de la hauteur du général tlascalan, firent défection. Cortez ne s'abusa pas ; une autre bataille pareille épuiserait sa petite armée ; elle finirait par être écrasée sous le nombre. Il envoya une seconde députation à Tlascala pour offrir la paix.

Les Tlascalans, presque découragés, tentèrent un assaut de nuit contre le camp des Espagnols. Ceux-ci, comme d'habitude, étaient sur leurs gardes ; les assaillants furent repoussés. Tlascala, acceptant l'arrêt de la fortune, consentit à recevoir Cortez. Un seul résistait encore, le jeune Xicotencatl, qui refusait de licencier ses troupes et de fournir des vivres aux Espagnols. Sa sagacité et son patriotisme lui faisaient craindre

1. Prescott.

avec raison ces hardis étrangers; ils n'étaient pour lui que des hommes, et, si puissants qu'ils parussent, il ne désespérait pas de les vaincre.

Quelques jours après, Cortez fit une entrée triomphale à Tlascala, ville qui est, dit-il dans sa lettre à Charles-Quint, aussi grande et aussi belle que Grenade. Les habitants se précipitèrent tous à sa rencontre. Les hommes et les femmes portaient des bouquets de fleurs qu'ils attachaient à la crinière des chevaux; les prêtres, eux-mêmes, vêtus de robes blanches, se mêlaient à la foule, et répandaient des nuages d'encens au-dessus des vainqueurs. Dans la ville, les maisons étaient décorées de longues guirlandes; en plusieurs endroits, on avait dressé des arcs de triomphe. Le vieux Xicotencatl reçut le général avec une curiosité naïve et, en quelque sorte, religieuse. Les quatre chefs de Tlascala tinrent à honneur d'avoir tour à tour pour hôtes Cortez et ses compagnons. Après les premiers jours consacrés aux fêtes, on conclut un traité d'alliance auquel la petite république resta constamment fidèle : c'est cette inaltérable amitié des Tlascalans qui rendit possible la conquête du Mexique.

Montézuma, cependant, apprenant la dernière victoire de Cortez sur un peuple dont ni lui, ni ses prédécesseurs n'avaient pu triompher, tomba dans une perplexité plus douloureuse encore : il se croyait condamné par les dieux; il voyait la splendeur de son trône s'évanouir comme un songe. Il poussa la pusillanimité jusqu'au point d'offrir à Cortez de payer tribut à son maître, le roi d'Espagne; il lui conseilla, par ses ambassadeurs, s'il persistait à venir à Mexico, de choisir la route de Cholula, où tout serait disposé pour la sécurité des Espagnols.

Mais les Tlascalans détournaient leur nouvel allié d'aller à Mexico, surtout par Cholula. Cortez ne tint aucun compte de leurs appréhensions; il partit après avoir choisi parmi les guerriers de Tlascala six mille hommes pour l'accompagner.

Cholula était une ancienne cité, célèbre surtout par ses traditions religieuses. On y voyait un temple assis sur une pyramide gigantesque et consacré au dieu Quetzalcoatl; là venaient de nombreux pèlerins de toutes les provinces de l'Anahuac. Les habitants accueillirent les Espagnols avec bienveillance, du moins en apparence : Cortez prit ses quartiers dans la vaste cour du temple. Bientôt, à l'instigation de l'empereur, un complot fut tramé contre les étrangers par les caciques réunis à Cholula; les premiers devaient être massacrés à leur sortie de la ville. Marina veillait; elle découvrit la trahison, et Cortez en tira sans

hésiter une vengeance terrible. Six mille hommes furent égorgés, parmi lesquels le cacique de Cholula, acte d'autant plus atroce qu'il fut exécuté froidement et par calcul!

Le général voulait, par ce sanglant exemple, épouvanter les indigènes et empêcher toute nouvelle conspiration contre lui. Le calme rétabli à Cholula, il reprit sa marche vers Mexico. L'armée défila d'abord entre deux grandes montagnes, le Popocatepetl, *la Montagne qui fume,* et l'Iztaccihuatl, *la Femme blanche,* et bientôt déboucha sur la vallée de Mexico. Les Espagnols eurent devant les yeux un panorama féerique, mélange éblouissant d'eau, de bois, de plaines cultivées, de jardins aux fleurs étincelantes, de villes illuminées par le soleil, de collines couvertes d'ombrages. A leurs pieds se déroulaient des forêts de chênes, de sycomores et de cèdres; puis, au centre de cet immense bassin, les lacs dont les bords étaient parsemés d'habitations élégantes; enfin, au milieu des lacs, Mexico et le mont royal de Chapeltepec, formidable sentinelle veillant sur la cité souveraine; plus loin, au delà des teintes bleuâtres des eaux, Tezcuco, la seconde capitale de l'empire; plus loin encore, le rocher de porphyre qui servait de rempart à ce paradis terrestre.

Montézuma, cependant, se désespérait à l'approche des Espagnols; il s'était renfermé dans l'intérieur de son palais, refusant de voir personne. Il sortit enfin de son abattement, et résolut de recevoir avec courtoisie les visiteurs, sur le conseil de son neveu, le jeune roi de Tezcuco, qu'il envoya souhaiter la bienvenue au général. Le roi de Tezcuco trouva les Espagnols à Iztapalan, résidence impériale, fameuse par ses jardins. Le lendemain, 18 novembre, Cortez se prépara à pénétrer enfin dans cette capitale qu'il venait d'atteindre, après tant d'obstacles miraculeusement surmontés. Il marchait le premier, suivi de ses cavaliers servant d'avant-garde, puis venaient les fantassins; en dernier lieu, les alliés de Tlascala, sombres et menaçants. Quand l'armée aperçut Mexico, elle fut éblouie; tous s'étonnèrent de la beauté et de la grandeur de la ville, surtout de leur propre audace.

Tout à coup parut Montézuma sur un palanquin, porté par plusieurs nobles. Il descendit, s'appuyant sur les épaules de son jeune neveu et de son frère. L'empereur était d'une taille droite et élancée; il avait les cheveux noirs, la barbe rare, la physionomie douce et mélancolique Cortez, à sa vue, sautant de cheval, vint le saluer et lui passa autour du cou un collier de verroteries. Ils se considérèrent un instant l'un l'autre en silence, puis, après un court entretien très cordial, Montézuma, chargeant son frère Cuitlahua de conduire les Espagnols aux quartiers

qu'il leur avait fait préparer, disparut au milieu de la foule prosternée sur son passage.

Les Espagnols s'avancèrent alors par la grande rue de Mexico, enseignes déployées, aux sons d'une musique guerrière. La population se précipitait autour d'eux; ils arrivèrent ainsi dans le palais bâti par Axayacatl, le père de Montézuma, gigantesque édifice qui devait leur servir de caserne. A peine entré, Cortez inspecta scrupuleusement les lieux pour s'assurer qu'il y serait à l'abri de toute surprise; il plaça ses canons de manière à pouvoir balayer les ennemis, s''il s'en présentait.

Il imposa la plus grande discipline à ses soldats, et leur défendit, sous peine de mort, de sortir de leurs quartiers.

Montézuma vint lui rendre visite; ils s'entretinrent particulièrement. L'empereur lui adressa une foule de questions sur le roi d'Espagne; il se fit nommer la plupart des compagnons de Cortez et voulut connaître leur rang dans l'armée, puis il se retira avec le cérémonial accoutumé. Le soir, les Espagnols firent une décharge générale de leur artillerie. Au bruit de la détonation qui ébranla les maisons voisines, les Mexicains furent saisis d'épouvante. Cortez n'était pas fâché de fortifier chez eux cette conviction que les Espagnols étaient doués d'une puissance surnaturelle.

Dès le lendemain matin il demanda une audience à Montézuma, que celui-ci se hâta de lui accorder. Cortez, dans ce second entretien, aborda la question qu'il avait le plus à cœur, la conversion du souverain et de son peuple. Il expliqua de son mieux la source divine et la supériorité de sa foi. Marina lui servait d'interprète. Montézuma écouta patiemment la jeune Indienne dont les paroles glissèrent sur son esprit sans y laisser aucune impression. Il se montra plus accommodant sur la suprématie politique; il se reconnut vassal du roi d'Espagne, mais, en faisant cette déclaration, des larmes lui vinrent aux yeux. En congédiant les Espagnols, il leur donna, même aux moindres d'entre eux, un habillement de coton et une chaîne d'or. Les soldats furent touchés de sa libéralité, de ses manières affables et de la tristesse répandue sur son visage. Tous les cavaliers passèrent devant lui en se découvrant et lui firent un profond salut.

Cortez voulut visiter la ville, ce que l'empereur lui permit : il manifesta aussi le désir d'examiner en détail l'intérieur du grand temple, ou *teocalli,* situé dans le voisinage du casernement des Espagnols, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la cathédrale de Mexico. Montézuma ne

s'y refusa pas; mais il déclara qu'il accompagnerait ses hôtes; il craignait de leur part quelque profanation. Ayant donc avec lui l'empereur, Cortez monta sur la plate-forme la plus élevée de l'édifice, et il eut sous les yeux un splendide spectacle : la ville, à ses pieds, avec ses rues et ses canaux coupés à angles droits, et ses toits en terrasses couverts de jardins embaumés, et, tout autour de la ville, le lac de Tezcuco, noir de pirogues, celui de Chalco, aux eaux claires et fraîches, et, pour clore l'horizon, une ceinture de hautes et sombres forêts. Le général, dans son ravissement, dit au Père Olmedo que cette plate-forme serait un admirable emplacement pour y planter la croix chrétienne, si Montézuma le permettait. Le bon Père, plus prudent, réprima ce zèle intempestif.

Cortez voulut pénétrer dans les différents sanctuaires du temple; après avoir consulté les prêtres, l'empereur ne s'y opposa pas. Les Espagnols virent successivement l'autel de Huitzilopochtli, le farouche dieu de la guerre, celui de Tezcatlipoca, le créateur du monde et la providence de son ouvrage, enfin celui de Quetzalcoatl, le dieu civilisateur et mystérieux. Toutes ces idoles étaient de hideuses figures symboliques, devant lesquelles étaient placés, sur des bassins d'or, les cœurs saignants encore des victimes qui leur avaient été sacrifiées. Les murailles étaient rouges de sang; des taches de sang souillaient les vêtements des prêtres qui passaient devant eux. Ces horreurs révoltèrent les Espagnols. « L'odeur qui s'exhalait de ces homicides sanctuaires, s'écrie Diaz, l'un des acteurs et des chroniqueurs de la conquête, était plus intolérable que celle des tueries de Castille. » Cette visite eut pour effet de confirmer les Espagnols dans leur impitoyable résolution d'abolir le culte des idoles par tous les moyens, même les plus cruels.

Il y avait huit jours que Cortez était à Mexico, et son anxiété devenait grande, maintenant qu'il se trouvait en face des difficultés de sa périlleuse entreprise : elles semblaient insurmontables. Il se voyait perdu, avec une poignée de ses compatriotes, au sein d'une population de trois cent mille âmes, et à la discrétion d'un souverain absolu qui pouvait, d'un signe, soulever contre eux cette multitude. Pouvait-il se fier à l'accueil bienveillant de Montézuma, inspiré par la crainte? Pour les empêcher d'atteindre Mexico, n'avait-il pas semé leur route d'embûches et de périls? Partir ne lui était plus permis; les Mexicains attaqueraient ses troupes dans leur retraite, et les alliés l'abandonneraient. Dans ces circonstances critiques, Cortez ne balança pas; il prit sans hésiter un parti qui semble d'une audace insensée, quoique ce fût le seul

moyen de salut pour les Espagnols. Il convoqua ses compagnons et leur fit part de son dessein : amener par la persuasion ou la violence Montézuma à quitter son palais pour venir habiter avec eux et leur servir ainsi d'otage contre ses propres sujets. La résolution du chef n'étonna pas ses hardis soldats; on passa sans retard à l'exécution. Il fallait un prétexte : on le trouva dans un incident arrivé près des côtes et dont Cortez avait eu connaissance à Cholula. Un cacique, nommé Quaupopoca, avait fait demander au gouverneur de Vera-Cruz quatre hommes blancs pour l'aider à se défendre contre une tribu voisine : deux des soldats avaient été assassinés par ses ordres, les deux autres avaient fui.

Cortez demande le lendemain une audience à l'empereur, qui l'accorde sur-le-champ. Après avoir écouté la messe, dite par le révérend Olmedo, pour attirer sans doute la bénédiction du ciel sur cet odieux guet-apens, il range le gros de ses troupes dans la cour du palais, ordonne à cinquante des plus braves de pénétrer, en petit nombre à la fois, dans l'intérieur; il se présente lui-même avec cinq cavaliers de confiance.

L'empereur le reçoit gracieusement; mais Cortez, prenant un visage sévère, lui reproche la trahison de Quaupopoca et l'accuse d'en être complice. Montézuma se récrie; — Cortez demande qu'on rappelle à Mexico le cacique coupable, — Montézuma y consent; un noble est aussitôt dépêché, muni du sceau royal, pour avertir Quaupopoca. Le général remercie Montézuma de sa condescendance. Il est, quant à lui, persuadé de l'innocence de l'empereur; mais son maître, le roi d'Espagne, aura-t-il la même conviction? Pour lui ôter tout soupçon à cet égard, il convenait que Montézuma transportât sa résidence au palais occupé par les Espagnols jusqu'au retour de Quaupopoca. Une si étrange proposition jette Montézuma dans une stupéfaction profonde; une pâleur mortelle couvre son visage, et son orgueil de souverain se révolte. « Depuis quand, s'écrie-t-il, un puissant empereur abandonne-t-il son palais pour se constituer prisonnier entre les mains des étrangers? » Cortez lui affirme qu'il ne sera nullement prisonnier. Le souverain ne cède pas; il objecte que, lors même qu'il consentirait à s'abaisser à ce point, ses sujets ne le souffriraient plus. La discussion se prolonge. Un des cavaliers qui ont suivi le général, don Alvarez de Léon, d'un ton farouche, accompagné de gestes menaçants, s'écrie : « A quoi bon tant de paroles avec ce barbare? Emparons-nous de sa personne; et, s'il résiste, plongeons-lui nos épées dans le sein. » Inquiet, Montézuma

demande à Marina ce que dit ce cavalier qui paraît si furieux. L'explication de la jeune Indienne, si adoucie qu'elle soit, achève d'effrayer le malheureux prince, qui ne voit autour de lui que des visages hostiles; il est vaincu. D'une voix à peine intelligible, il se déclare prêt à quitter son palais. Il ne devait plus le revoir !

Montézuma fut traité par les Espagnols avec beaucoup de respect; rien ne fut changé au cérémonial ordinaire. Il donnait audience à ses ministres et expédiait ses ordres aux caciques des provinces; il semblait régner encore; mais les habitants de Mexico ne pouvaient se faire illusion sur le véritable état de leur maître : deux postes de soixante hommes, l'un devant, l'autre derrière le palais, gardaient nuit et jour le royal prisonnier. Sur ces entrefaites parut Quaupopoca, accompagné de son fils et de quinze chefs aztèques. Montézuma remit à Cortez lui-même l'instruction de l'affaire. Le cacique et ses compagnons furent condamnés à être brûlés vifs, et, se voyant perdus, déclarèrent qu'ils avaient obéi aux ordres de l'empereur. Pendant l'exécution, Cortez se présenta devant celui-ci, suivi d'un soldat portant des fers. Le général espagnol déclara à Montézuma que son crime n'était plus douteux et devait recevoir un châtiment. Puis il donna l'ordre au soldat d'attacher les fers aux pieds de Montézuma, et, l'opération terminée, il s'éloigna froidement.

L'empereur, comme étourdi par un tel outrage, ne prononça pas une parole; quelques gémissements étouffés s'échappèrent de sa poitrine. Ses serviteurs, consternés et versant des larmes, se jetaient à ses genoux, et lui tinrent les pieds pour le soulager du poids des chaînes.

Quelques heures après, Cortez revint et détacha lui-même les fers du captif. L'excès de cette humiliation acheva de briser ce qui restait d'énergie morale au malheureux prince. Cortez lui ayant dit qu'il était libre désormais de retourner dans son palais, il refusa, n'osant pas sans doute reparaître devant les siens, sous le coup d'une si honteuse dégradation de la majesté souveraine. A vrai dire, il avait, à partir de ce moment, abdiqué entre les mains de Cortez qui, après avoir reçu de lui et distribué à ses soldats le trésor royal, le contraignit de jurer fidélité au roi d'Espagne, et de lui livrer à lui-même un des sanctuaires du grand temple pour qu'il le consacrât au Dieu des chrétiens, cérémonie qui fut célébrée avec une solennité extraordinaire, dans les transports d'une pieuse allégresse.

Ce dernier sacrifice fut le plus cruel au cœur de Montézuma. Il se

plaisait auparavant dans la société des Espagnols; tout à coup, il s'éloigna d'eux; il devint triste, inquiet, et eut des conférences secrètes avec les nobles et les prêtres. Un peuple habitué à la servitude supporte tout plutôt qu'une insulte à sa foi religieuse.

Les Mexicains se préparaient sourdement à la révolte, quand survint un incident plus gros de périls pour Cortez qu'une insurrection des indigènes. Velasquez, le gouverneur de Cuba, avait appris les merveilleuses aventures de Cortez; il connaissait sa présence à Mexico, et quelles richesses il y avait trouvées. L'ambition et la cupidité déçues avaient rallumé toute sa haine, et, sans attendre l'autorisation de la cour d'Espagne, il avait préparé une expédition considérable pour ressaisir la proie dont il se voyait frustré par son infidèle lieutenant. La flotte se composait de dix-huit bâtiments grands et petits; elle portait neuf cents hommes dont quatre-vingts cavaliers, avec du gros canon. Cette armée fut mise sous le commandement de Narvaez, officier d'un courage à toute épreuve, mais vaniteux, trop confiant dans son propre mérite, en somme peu estimé, encore moins aimé de ses soldats. Débarqué au Mexique, Narvaez veut camper dans la ville de Cempoalla, et les indigènes apprirent avec étonnement que ces nouveaux étrangers étaient à la fois les compatriotes et les ennemis de ceux qu'ils avaient déjà vus.

La position de Cortez devenait des plus critiques. S'il abandonnait Mexico, il perdait par sa retraite tout le fruit de son heureuse audace. S'il attaquait Narvaez dans la capitale, il courait risque d'y être assiégé par une armée espagnole plus nombreuse que la sienne, et par les Mexicains soulevés en masse contre lui. Il fit preuve en ce moment décisit d'une promptitude de conception et d'exécution réellement admirable. Il écrivit à Narvaez une lettre fort courtoise, en lui expédiant un messager spécial, le Père Olmedo, personnage aussi adroit qu'insinuant. Celui-ci, s'étant mis en rapport avec les officiers et les soldats de Narvaez, n'eut pas de peine à les détacher de leur général qui n'exerçait sur eux qu'un faible ascendant. Narvaez était vaincu avant d'avoir rencontré son rival sur le champ de bataille.

Ayant ainsi ménagé une défection qui seule pouvait le sauver, Cortez laissa cent quarante soldats en garnison à Mexico sous le commandement de don Alvarado, son ami personnel, homme d'une rare intrépidité; il se rendit à Cholula avec seulement soixante-dix soldats d'élite; il y fut rejoint par Alvarez de Léon, envoyé précédemment avec cent cinquante hommes pour fonder une colonie à l'embouchure de l'un des

grands tributaires du golfe du Mexique, et auquel ordre avait été donné de rebrousser chemin. Il trouva, en outre, à Cholula, deux mille indigènes de la province de Chinoutla qu'il avait recrutés et armés de longues piques pour les opposer à la cavalerie de Narvaez.

Ayant ainsi renforcé sa petite troupe, il descendit vers Cempoalla par une marche précipitée. Narvaez avait cantonné les siens dans le principal *teocalli* de la ville. Par une nuit obscure et orageuse, Cortez surprit l'ennemi et lui enleva son artillerie. Un combat acharné se livra autour du *teocalli* et dans le sanctuaire même. Narvaez se défendit vaillamment. Blessé plusieurs fois, il finit par perdre l'œil d'un coup de lance et tomba au pouvoir de son rival. Aussitôt ses soldats cessèrent la lutte et se donnèrent à Cortez sans plus de résistance. Celui-ci se félicitait de sa victoire, quand il reçut de Mexico les plus désastreuses nouvelles. Les habitants s'étaient révoltés et tenaient les Espagnols assiégés dans leurs quartiers. Il se hâta de repartir à Tlascala; deux mille auxiliaires vinrent se joindre à lui. L'accueil des indigènes fut silencieux et menaçant. Quand il pénétra dans Mexico, il trouva la ville déserte. Il donna l'ordre de sonner des trompettes; à cette fanfare répondirent des salves d'artillerie de l'intérieur du palais; les portes s'ouvrirent, et les nouveaux venus se jetèrent dans les bras de leurs compatriotes.

Quel était la cause du soulèvement? Un acte odieux d'Alvarado. C'était un cavalier de haute naissance et d'une héroïque bravoure, mais hautain, rapace et cruel. Six cents nobles aztèques s'étaient réunis, avec sa permission, pour célébrer la fête annuelle du dieu de la guerre; les Espagnols, au milieu des danses et des chants religieux, se jetèrent sur eux et les égorgèrent jusqu'au dernier. « Le sang, dit un écrivain du temps, ruisselait sur le pavé, comme l'eau après une grande pluie. »

A la nouvelle de cette horrible boucherie, les habitants de Mexico laissèrent éclater une haine longtemps comprimée. Ils coururent, en fureur, assiéger les quartiers espagnols; ils furent repoussés non sans avoir infligé aux ennemis des pertes sensibles. Néanmoins, à la prière de Montézuma qui avait conservé son prestige religieux, ils consentirent à convertir le siège en blocus; les Espagnols auraient péri de faim sans l'arrivée de Cortez.

L'empereur se hâta de rendre visite à Cortez; il fut très froidement accueilli, et se retira tristement. Le général, quand il fut parti, s'exprima sur son compte en termes des plus méprisants. « Qu'ai-je à démêler, s'écria-t-il, avec ce chien de roi qui nous laisse mourir de faim? » Quel-

ques jours après, néanmoins, à l'instigation de Montézuma, il rendit la liberté au frère du souverain, Cuitlahua, seigneur d'Iztapalan, qu'il avait fait emprisonner, ainsi que le jeune roi de Tezcuco, comme coupables de conspiration contre les Espagnols. Il espérait que l'influence de ce prince apaiserait la révolte. Mais Cuitlahua n'accepta pas ce rôle de conciliateur. Il souffla, tout au contraire, aux Mexicains la haine et le désir de vengeance dont il était animé lui-même, et fut puissamment aidé dans cette œuvre d'excitation par le fanatisme exaspéré des prêtres.

C'est pourquoi, malgré la présence de Cortez dans leurs murs, les Mexicains ne renoncèrent pas au projet d'emporter d'assaut le palais. Ils se présentèrent en colonnes serrées et confuses au milieu desquelles se déployaient leurs bannières aux brillantes couleurs, tandis que les terrasses et les toits des maisons environnantes se couvraient de combattants. Tout à coup, ils poussèrent leur affreux cri de guerre et l'air aussitôt s'obscurcit d'une nuée de flèches, de dards et de pierres. Lorsque la colonne eut atteint une distance convenable, les assiégés, par une décharge d'artillerie et de mousqueterie, les abattirent par centaines; ceux-ci reculèrent un instant, puis se rapprochèrent. Une seconde, une troisième décharge ralentirent leur marche sans l'arrêter; ils avançaient toujours. Leurs rangs, malgré des pertes énormes, ne semblaient pas s'éclaircir, tant leur multitude était grande. Parvenus au mur d'enceinte, sous la gueule même des canons, ils s'efforcèrent de le franchir; de nouveaux venus se dressant sans cesse sur les cadavres des morts, ils furent repoussés malgré une incroyable ténacité; ils essayèrent alors de pratiquer une brèche en battant le mur par de grosses poutres; le mur résista. Désespérés, et comme fous de rage, ils lancèrent dans l'intérieur du palais des flèches enflammées. La principale construction était en pierre; elle échappa à l'incendie. Mais le feu consuma les abris temporaires où logeaient les auxiliaires tlascalans et on eut beaucoup de peine à l'éteindre. La lutte ne s'interrompit qu'à la tombée de la nuit. Dès le matin, les Espagnols étaient debout, et sous les armes. Aux premières lueurs du jour, ils aperçurent les ennemis se mettant en mouvement pour renouveler l'assaut de la veille. Cortez résolut de les prévenir par une vigoureuse sortie.

Une décharge d'artillerie et de mousqueterie jeta le désordre dans les colonnes ennemies; puis, les cavaliers, suivis de fantassins, se précipitèrent sur les Aztèques, qui lâchèrent prise devant un tel choc, pour se réfugier derrière une barricade en charpente et en terre établie dans

la grande rue où se livrait l'action : de là ils recommencèrent à lancer leurs flèches sur les Espagnols. Cortez fit avancer sa grosse artillerie et détruisit facilement la barricade; mais il y en avait à quelque distance une autre qui offrit aux Aztèques un abri pour continuer le combat. Comme, de toutes les terrasses ou *azoteas*, on lançait des pierres qui arrêtaient l'élan de ses troupes et causaient de grands ravages, Cortez prit le parti de brûler les maisons où s'élevaient ces *azoteas*. L'opération était facile; car elles étaient pleines de matières combustibles, seulement, comme elles étaient séparées par des canaux, l'incendie se propagea lentement et la ville fut préservée d'une entière destruction. La nuit étant venue, les Espagnols se retirèrent poursuivis encore dans leur retraite par les flèches des Mexicains; ils étaient victorieux, mais à quoi pouvait aboutir une victoire pareille? Les ennemis ne paraissaient nullement découragés, et leur héroïque obstination devait à la fin triompher. Cortez songea à traiter, et, malgré les humiliations qu'il avait fait subir à Montézuma, il eut recours à son intervention. Montézuma refusa d'abord : il ne voulait plus qu'une chose, — qu'on le laissât mourir. On insista; on lui promit que les Espagnols s'éloigneraient de Mexico; et, pour épargner le sang de son peuple, il consentit à une démarche pour laquelle il avait d'abord témoigné tant de répugnance.

Revêtu de ses habits impériaux et protégé par une garde impériale, il monta sur la tourelle centrale de la façade du palais. Le peuple le reconnut; un silence religieux s'établit au sein de cette foule immense; quelques Indiens se prosternèrent devant lui; presque tous les autres fléchirent les genoux. Montézuma, d'une voix calme, engagea les Mexicains à cesser les hostilités; s'ils voulaient chasser les étrangers, ils prenaient une peine inutile; ils s'en iraient de leur plein gré. Prétendait-il le délivrer lui-même? Il n'était pas le prisonnier des Espagnols, mais leur hôte et leur ami.

Ces mots soulevèrent la colère indignée du peuple. Montézuma fut accueilli par des injures et des outrages. « Vil Aztèque! lui cria-t-on de toutes parts. Lâche! les hommes blancs ont fait de toi une femme! » Un chef tendit son arc; aussitôt une grêle de traits s'abattit sur l'endroit qu'occupait le monarque. Les soldats chargés de veiller à sa sûreté opposèrent trop tard leurs boucliers à cette attaque imprévue. Une grosse pierre l'avait frappé à la tempe. On l'emporta évanoui. Dès qu'il eut repris connaissance, il sentit l'horreur de sa position; la vie lui était intolérable; il arrachait l'appareil qu'on venait de poser sur sa

blessure ; il repoussait tous les secours. Morne, le front baissé, le regard éteint, il méditait sur sa grandeur passée et sur son humiliation présente.

Le grand temple de Mexico s'élevait, en face et tout près du palais d'Axayacatl, à une hauteur de plus de cent cinquante pieds. C'était un édifice pyramidal, ayant cinq terrasses superposées les unes aux autres, et couronnées par une plate-forme où se dressaient les sanctuaires consacrés aux divinités aztèques. Sur les terrasses de la plate-forme s'étaient postés six cents guerriers mexicains qui lançaient continuellement des flèches et des pierres sur les quartiers des Espagnols, que ceux-ci ne pouvaient plus conserver s'ils ne s'emparaient du grand temple. L'opération confiée d'abord à don Escobar échoua, et Cortez la reprit en personne à la tête de ses plus braves compagnons. Il refoula successivement les Mexicains sur la plate-forme. Là eut lieu une sorte de combat aérien de trois heures, sans merci ni pitié, sans fuite possible. On luttait corps à corps et l'on vit plusieurs fois deux adversaires s'entraîner l'un l'autre dans une chute mortelle. Cortez lui-même faillit périr de cette façon, et ne dut son salut qu'à sa vigueur exceptionnelle. Les Espagnols triomphèrent en perdant quarante-cinq hommes ; tous les Mexicains furent tués. Les vainqueurs envahirent les sanctuaires, renversèrent la hideuse idole de Huitzilopotchli et la firent rouler sur les degrés du temple aux yeux des indigènes épouvantés. Puis, ils mirent le feu aux sanctuaires maudits, témoins de tant d'abominations sanglantes, et l'incendie projeta ses lueurs sur la ville, la vallée, les eaux du lac et jusqu'aux montagnes les plus éloignées.

Quelques pourparlers s'ouvrirent, après la prise du temple, pour la conclusion de la paix : ils échouèrent, et Cortez, craignant de n'avoir jamais raison de la résistance des Aztèques, songea sérieusement à quitter Mexico. Il voulut s'assurer que la route qu'il comptait prendre, celle de Tlacopan, était libre; il reconnut que le pont qui joignait la chaussée à la ville avait été coupé : il fallut deux jours de combats meurtriers pour le rétablir. Quand il ramena dans leurs quartiers ses troupes harassées et mécontentes, une triste nouvelle l'y attendait : Montézuma allait mourir; il était demeuré plongé dans son état de morne insensibilité ; c'était l'esprit qui s'affaissait en lui encore plus que le corps. Quelques cavaliers, ayant à leur tête le Père Olmedo, essayèrent de le convertir ; il refusa. Ayant appelé Cortez à son chevet, il le pria de recommander au roi d'Espagne ses filles orphelines. « Votre

maître ne les laissera pas dans le besoin, dit-il, ne fût-ce que pour reconnaître les services que je vous ai rendus et l'amitié que je vous ai témoignée, quoiqu'elle m'ait amené où je suis. Et pourtant, je ne vous en veux pas! » Telles furent ses dernières paroles : il expira le 30 juin 1520.

Cette mort, qui enlevait aux Espagnols un gage précieux, rendait l'évacuation tout à fait nécessaire. On tint un conseil de guerre, il fut décidé qu'on sortirait de Mexico par la route de Tlacopan, et durant la nuit; on s'occupa des mesures nécessaires pour le transport du trésor; puis on régla l'ordre de la marche. Gonzalez de Sandoval devait commander l'avant-garde; Alvarez de Léon et don Alvarado l'arrière-garde; Cortez se réserva le centre. Les alliés tlascalans furent répartis également entre les trois corps de l'armée. La chaussée qu'il fallait traverser avait une longueur de deux milles. Elle était coupée par trois canaux. On construisit un pont volant qui devait être jeté successivement sur les trois coupures. La garde en fut confiée à un brave officier du nom de Magarino, ayant sous ses ordres quarante hommes.

Ces précautions prises, l'armée se met silencieusement en marche, par une nuit pluvieuse et noire. Les rues de la ville étaient désertes. Parvenu à la première coupure, on s'apprête à poser le pont volant. Mais des vedettes mexicaines, postées en cet endroit, donnent en fuyant l'alarme à leurs compatriotes; les prêtres qui veillent au haut des *teocallis* font retentir leurs conques; l'énorme tambour, suspendu encore dans le temple dévasté du dieu de la guerre, rend un son étrange et lugubre que Mexico n'entendait qu'aux heures de calamité publique. Les Espagnols comprennent qu'ils n'ont pas un instant à perdre. Le pont volant est fixé sur la première coupure, et Sandoval s'élance à la tête de la première division.

Cortez s'engage après lui dans le passage. Tout à coup un bruit sourd s'élève du lac; mille pirogues s'approchent, montées par des Mexicains vêtus de blanc et qui ressemblent à une nuée de fantômes. Des flèches de plus en plus nombreuses pleuvent sur les Espagnols. Cependant le dernier homme de l'arrière-garde est de l'autre côté de la coupure; Magarino essaie de relever le pont pour le transporter plus loin. Mais le poids de tant d'hommes et ensuite celui des chevaux et des canons ont tellement enfoncé les madriers dans un terrain fangeux, que l'opération est impossible.

Cette fatale nouvelle vole de bouche en bouche et répand la consternation dans l'armée. La situation est affreuse; il faut avancer ou périr.

On se précipite, on passe sur le corps des faibles et des blessés. Sandoval et ses cavaliers se jettent à la nage pour gagner l'autre bord. Tous n'y réussirent point. L'infanterie suit dans la plus horrible confusion; beaucoup de soldats tombés dans le lac s'y noient ou sont pris par les Mexicains et réservés au sacrifice. Il s'élève de la mêlée une immense clameur, imprécations pleines de colère et de haine, ou invocations à la Vierge ou aux saints.

Les survivants atteignent la dernière coupure; ils s'arrêtent, n'ayant pas le courage de la franchir. Les chefs leur donnent encore l'exemple; les soldats suivent, les uns nageant, les autres s'attachant à la crinière des chevaux. Ils sont enfin en sûreté, quand un cri de détresse frappe leurs oreilles : l'arrière-garde va être écrasée; les Mexicains poussent leurs pirogues sur le talus de la chaussée, y montent de toutes parts et se battent avec furie. Les Espagnols n'hésitent pas; ils repassent la coupure et dégagent leurs compagnons, non sans avoir laissé sur la chaussée ou sur les eaux du lac de nouvelles victimes.

Telle fut cette nuit désastreuse que les chroniqueurs de la conquête ont appelée : *noche triste*. Les pertes de Cortez furent évaluées par lui-même à cent cinquante hommes, et sans doute il a atténué la vérité. La mort la plus sensible à son cœur fut celle d'Alvarado de Léon. Du moins eut-il la consolation de retrouver sa fidèle Marina saine et sauve. Tous les prisonniers mexicains, entre autres le prince de Tezcuco et le fils de Montézuma, avaient péri.

On se dirigea à petites journées vers Tlascala, et les Espagnols souffrirent les plus dures privations. Dans la vallée d'Otumba, ils eurent à livrer bataille à une armée considérable d'indigènes qui leur barraient le passage. Grâce à l'intrépidité de Cortez, qui blessa de sa main le général ennemi, ils échappèrent aux assaillants, et purent reprendre leur route.

L'accueil des Tlascalans fut très cordial; ils déclarèrent qu'ils resteraient toujours fidèles aux Espagnols contre la nation odieuse et perfide des Aztèques. Seul, le jeune Xicotencatl garda sa défiance et sa haine. Cortez avait hâte de reconquérir Mexico; il ne voulut même pas attendre que les brigantins, commandés à l'ingénieur Martin Lopez pour une attaque par eau de la capitale, fussent terminés.

De graves changements étaient d'ailleurs survenus à Mexico. Cuitlahua était mort et avait été remplacé par son neveu Quauhtemotzin, ou, selon la corruption euphonique des Espagnols, Guatemozin. Le nouveau

IL FALLUT SAUTER A L'EAU

monarque, quoique jeune, avait l'expérience des choses de la guerre; il avait juré une haine implacable aux envahisseurs.

Aussi, dès qu'il eut appris par ses espions les projets de Cortez, il s'apprêta à le recevoir vigoureusement.

Le plan du général consistait à s'emparer, avant d'attaquer Mexico, de toutes les villes de la vallée. Il commença par Tezcuco, la plus importante d'entre elles. L'entreprise s'exécuta sans grande difficulté. Le prince régnant de Tezcuco ayant pris la fuite, Cortez fit monter sur le trône un des frères du dernier souverain, Ixtilcochtl, qui consentit à recevoir le baptême. Le roi demeura toujours fidèle à ses nouveaux coreligionnaires, et contribua, plus que personne, à l'asservissement de son pays. Quand toutes les autres cités de la vallée eurent été soumises, on touchait à la fin du mois d'août 1521.

Tout était prêt pour le siège, lorsqu'une conspiration contre la vie du général se forma dans l'armée; elle avait pour chef un obscur soldat, appelé Antonio Villafana, un de ceux qui avaient été amenés par Narvaez. Averti la veille même du jour fixé pour l'exécution, Cortez se saisit de Villafana, qui fut aussitôt jugé et pendu. Quoiqu'il se fût emparé de la liste des conjurés, et qu'il y eût jeté un coup d'œil rapide, il déclara que le coupable n'avait nommé aucun de ses complices; le nombre des soldats espagnols était trop restreint, pour qu'on pût en sacrifier beaucoup à une vengeance même légitime. Quelques jours après, les brigantins furent lancés sur le lac, en présence de l'armée. Les Espagnols, transportés de joie, entonnèrent le *Te Deum*, tandis que les élégants navires, déployant leurs voiles blanches, surmontées des armes royales de Castille, glissaient sur la surface des eaux. Cependant le jeune Xicotencatl, qui commandait les alliés tlascalans, quitta tout à coup le camp, ne pouvant se résoudre à servir plus longtemps des étrangers détestés par lui. Cette désertion était d'un exemple dangereux; Cortez envoya des émissaires à la poursuite du fugitif. Il fut ramené au camp où un gibet était tout préparé. Xicotencatl fut exécuté au milieu des siens qui ne protestèrent point contre un tel acte, quoique le héros tlascalan leur fût cher, mais Cortez exerçait sur eux une fascination puissante.

Le général avait résolu de pousser le siège, en distribuant ses forces en trois corps séparés qu'il établirait à l'entrée des chaussées principales. Par cette disposition, ses troupes pourraient agir simultanément et intercepter les subsides que Mexico recevait des contrées voisines. Cette opération, hérissée d'obstacles, dura plusieurs jours; elle exigea

un combat naval. Les pirogues indiennes ayant quitté le port de la ville, à la vue des brigantins qui s'avançaient, s'étaient dirigées sur eux. Il y en avait plus d'une centaine; mais la lutte était trop inégale pour être longue. Dès qu'elles furent en présence de leurs terribles adversaires, les pirogues, atteintes par une artillerie foudroyante, sombrèrent et le lac se couvrit de débris flottants et d'hommes tués ou se sauvant à la nage. La tête des trois principales chaussées de Mexico une fois occupée par les Espagnols, l'investissement était complet, et la famine devait avoir raison des Aztèques. Cortez, néanmoins, ne voulut pas attendre les résultats trop lents d'un blocus; il préféra harceler et épuiser les Aztèques par des assauts répétés, et hâter aussi la reddition de la place.

Il s'avança donc à la tête du principal corps d'armée, sur la chaussée d'Uzatapalan, appuyé par les brigantins. Ceux-ci, suivant les deux côtés de la chaussée, balayaient par de vigoureuses canonnades les Aztèques et les forçaient à reculer. Mais la route était coupée de brèches nombreuses; il fallut les franchir une par une et les combler, opération où l'aide des alliés fut très précieuse. On parvint ainsi, malgré l'opiniâtre résistance des assiégés, jusqu'à la grande avenue, à l'entrée des faubourgs, et l'on s'engagea dans la rue qui divisait en deux Mexico du nord au sud. Cette rue était large et bordée de hautes maisons dont les *azoteas* se couvrirent de combattants faisant pleuvoir sur les ennemis une grêle de projectiles. Le général fit raser les maisons par les alliés.

Les Espagnols arrivent à la place centrale, qui leur est bien connue; car elle leur rappelle tous les malheurs de la première occupation. Là s'élève le grand *teocalli*, et s'étendent, l'un près de l'autre, le palais d'Axayacatl, qui leur a servi de quartier, et celui de Montézuma. Ils font halte en cet endroit; les Aztèques, consternés de les voir au sein de la capitale, malgré tant de préparatifs de défense, ont cessé de les assaillir. Or, quelques soldats aperçoivent sur les terrasses du *teocalli* des prêtres, vêtus de leurs hideux vêtements ensanglantés, qui invoquent leurs dieux et par d'implacables malédictions exhortent leurs compagnons à recommencer la lutte. A cette vue, ils s'élancent, gravissent les degrés, saisissent et jettent en bas les prêtres, puis pénètrent dans le sanctuaire exécré du dieu de la guerre. Une autre idole a remplacé celle qu'ils ont détruite, et devant elle fument encore sur des bassins d'or des cœurs saignants, sans doute des cœurs espagnols. L'idole nouvelle est renversée et précipitée au bas du temple, comme la première.

Devant cette profanation, le courage des Aztèques se ranime et monte à la plus violente fureur. Ils se jettent sur les Espagnols et les rompent. Dans une tumultueuse confusion, Aztèques, Espagnols et alliés combattent au hasard. La voix de Cortez est impuissante à rallier les siens, quand le pas lourd des chevaux se fait entendre; les ennemis reculent; une charge impétueuse achève de les disperser, et les Espagnols se retirent en bon ordre sans être inquiétés. Une opération pareille eut lieu le lendemain; elle offrit moins d'obstacles et de périls; les Espagnols brûlèrent le palais d'Axayacatl et celui de Montézuma; et les Aztèques poussèrent des hurlements de rage et de désespoir, en voyant livrée aux flammes la demeure antique et sacrée de leurs rois. Ces attaques se renouvelèrent les jours suivants; les assiégés eurent beaucoup à souffrir, mais ne perdirent rien de leur inébranlable ténacité. Guatemozin dirigeait la défense avec beaucoup d'activité, de sang-froid et de bravoure. Les soldats de Cortez n'avaient pas à subir des épreuves moins rigoureuses; ils demandaient un assaut général. Leur chef crut devoir assembler un conseil de guerre. Quelques-uns proposèrent de s'emparer de la ville par un coup de main. D'autres, parmi lesquels don Alderède, le trésorier royal, homme estimé par sa naissance, son zèle et son courage, furent d'avis d'occuper le grand marché de Tlatelolco, dont les vastes portiques seraient un campement des plus commodes pour les troupes. Une fois établis au cœur même de Mexico, ils étaient assurés d'un prochain triomphe. Ce parti fut adopté contre l'opinion de Cortez; c'est la première fois qu'il se laissait imposer une volonté étrangère.

Le matin du jour fixé pour l'exécution, l'armée se met en marche et traverse les faubourgs. Elle arrive devant trois grandes avenues parallèles, menant au marché de Tlatelolco. Là, Cortez divise son armée en trois corps; il place le premier sous le commandement d'Alderède; le second sous celui d'André de Tassa et de Jorge d'Alvarado, frère de Pedro; il se réserve le troisième. Il recommande à ses lieutenants de marcher avec beaucoup de prudence, et de ne point laisser derrière eux une seule brèche ouverte, afin que la retraite soit toujours possible. Il s'engage lui-même dans une des avenues avec sa division; il s'avance d'abord sans rencontrer de résistance sérieuse; toutes les barricades sont enlevées, toutes les brèches successivement comblées. Cette facilité de succès rend le général défiant; il craint un piège et fait halte. En ce moment, Alderède lui envoie dire qu'il est sur le point d'atteindre le marché. Les soupçons de Cortez augmentent; il veut vérifier par lui-

même si toutes les précautions ont été prises; il quitte avec quelques soldats l'avenue qu'il suivait. A peine a-t-il fait quelques pas qu'il se trouve en présence d'un fossé large de douze pieds qu'on a rempli de quelques matériaux sans achever le travail. Tout à coup il se produit un grand tumulte; Cortez voit les soldats d'Alderède fuir en désordre devant les Aztèques, ils s'arrêtent devant le fatal fossé. Cortez périra plutôt que d'abandonner ses compagnons. Il se livra des deux côtés du fossé un furieux et sanglant combat, les Aztèques ne voulant pas lâcher leur proie, les autres s'efforçant de sauver leurs compatriotes. Cortez courut un extrême danger. Entouré de six guerriers indiens d'une taille gigantesque, et gravement blessé à la cuisse, il allait tomber entre leurs mains; il fut délivré par Christoval de Olea. L'armée parvint à s'échapper, en laissant aux ennemis soixante-deux prisonniers espagnols et un plus grand nombre d'indigènes. Cortez et les autres commandants rentrèrent dans leurs quartiers, douloureusement affligés et humiliés de cet échec déplorable.

Ce jour-là même, au moment où le soleil, arrêté au-dessus des collines de l'occident, répandait ses derniers rayons dans la vallée, les soldats d'Alvarado, qui n'étaient postés qu'à un mille de la ville, contemplèrent un bien triste spectacle. Le sinistre tambour du temple résonna tout à coup à leurs oreilles. Portant leurs regards du côté d'où venaient ces sons lugubres, ils aperçurent une longue procession de prêtres et de guerriers serpentant autour des vastes flancs de la pyramide. Lorsque ce cortège fut parvenu sur la terrasse, au sommet du *teocalli*, ils distinguèrent plusieurs hommes nus jusqu'à la ceinture, parmi lesquels ils reconnurent à la blancheur de leur peau des prisonniers espagnols. C'étaient les victimes vouées aux sacrifices; on les forçait d'avancer à force de coups et de se mêler aux danses des guerriers et des prêtres. A cette vue, les soldats d'Alvarado restèrent muets d'horreur et versèrent des larmes.

Cortez donna quelques jours de repos à ses troupes harassées et découragées. Les Aztèques s'enivraient de leur courte et stérile victoire. Pour exalter leur ardeur patriotique par le fanatisme, les prêtres avaient annoncé que la colère des dieux était apaisée et que les étrangers seraient massacrés avant huit jours. Cette prédiction téméraire, connue des alliés, les frappa d'une terreur superstitieuse, ils partirent en masse, même les Tlascalans jusqu'alors si fidèles.

Les huit jours s'écoulèrent et les Espagnols étaient toujours là, serrant Mexico dans un étroit et implacable blocus. Les alliés, recon-

naissant que les prêtres avaient menti, revinrent sous les drapeaux de Cortez. La malheureuse ville avait épuisé ses moyens ordinaires de subsistance et les ressources abominables qu'elle avait trouvées dans la chair des victimes offertes aux dieux; la famine y exerçait les plus cruels ravages. Les habitants périssaient par milliers; les rues étaient jonchées de cadavres entassés par monceaux les uns sur les autres; « on ne pouvait, dit Bernard de Diaz, faire un pas qu'entre des troncs et des têtes ». La double action des pluies et des chaleurs décomposait en quelques heures ces corps sans sépulture; il s'élevait partout des miasmes homicides de cette masse putréfiée; la peste tua bientôt plus d'Indiens que la famine elle-même. Mexico n'était plus qu'un immense charnier, où les vivants se couchaient sur les morts pour mourir eux-mêmes.

Cortez avait repris les opérations du siège : il avançait, ainsi que ses lieutenants Tassa et Alvarado, avec une excessive prudence, comblant toutes les brèches derrière lui, rasant toutes les maisons sur son passage; les alliés s'employaient avec une joie farouche à cette œuvre de destruction. Les habitants se trouvèrent vite resserrés et entassés sur la place du marché de Tlatelolco. Cortez suspendit sa marche, espérant que Guatemozin viendrait en personne lui demander la paix; mais l'orgueil du jeune empereur ne put se résoudre à cette démarche; et le général, irrité de tant d'obstination, résolut d'en finir, d'autant plus qu'il ne pouvait plus contenir l'impatience de ses troupes. Ce fut le 13 août 1521 qu'il conduisit pour la dernière fois son intrépide armée à travers les terrains dévastés et brûlés qui entouraient les débris de la capitale des Aztèques. Ceux-ci, affaiblis par une lutte si acharnée et surtout par les privations qu'ils avaient souffertes, n'opposèrent qu'une courte et impuissante résistance. A vrai dire, cet assaut ne fut qu'un horrible massacre. Un si grand nombre de fugitifs se noyèrent dans les canaux, que les assaillants se faisaient un pont des cadavres pour gagner le bord opposé. D'autres Aztèques essayèrent d'échapper aux vainqueurs en se jetant dans les pirogues amarrées aux rives du lac; mais les brigantins n'avaient pas de peine à submerger les frêles embarcations. Un commandant, nommé Garci Holguin, se dirigea sur une pirogue de plus belle apparence que les autres; il la touchait déjà et les soldats pointaient leurs arbalètes, quand un des fugitifs, un jeune guerrier, se dressant de toute sa taille, s'écria : « Je suis Guatemozin, épargnez ma femme et mes serviteurs. » Holguin fit aussitôt monter l'empereur dans son brigantin, et le conduisit à Cortez. Guatemozin se présenta devant

le conquérant avec calme et noblesse : « J'ai fait, lui dit-il, tout ce que je pouvais pour me défendre, moi et mon peuple. Faites de moi ce qu'il vous plaira. » Cortez, admirant cette attitude digne d'un Romain de la vieille Rome, lui répondit : « Vous serez traité avec tous les honneurs qui vous sont dus. Les Espagnols savent respecter le courage dans un ennemi. »

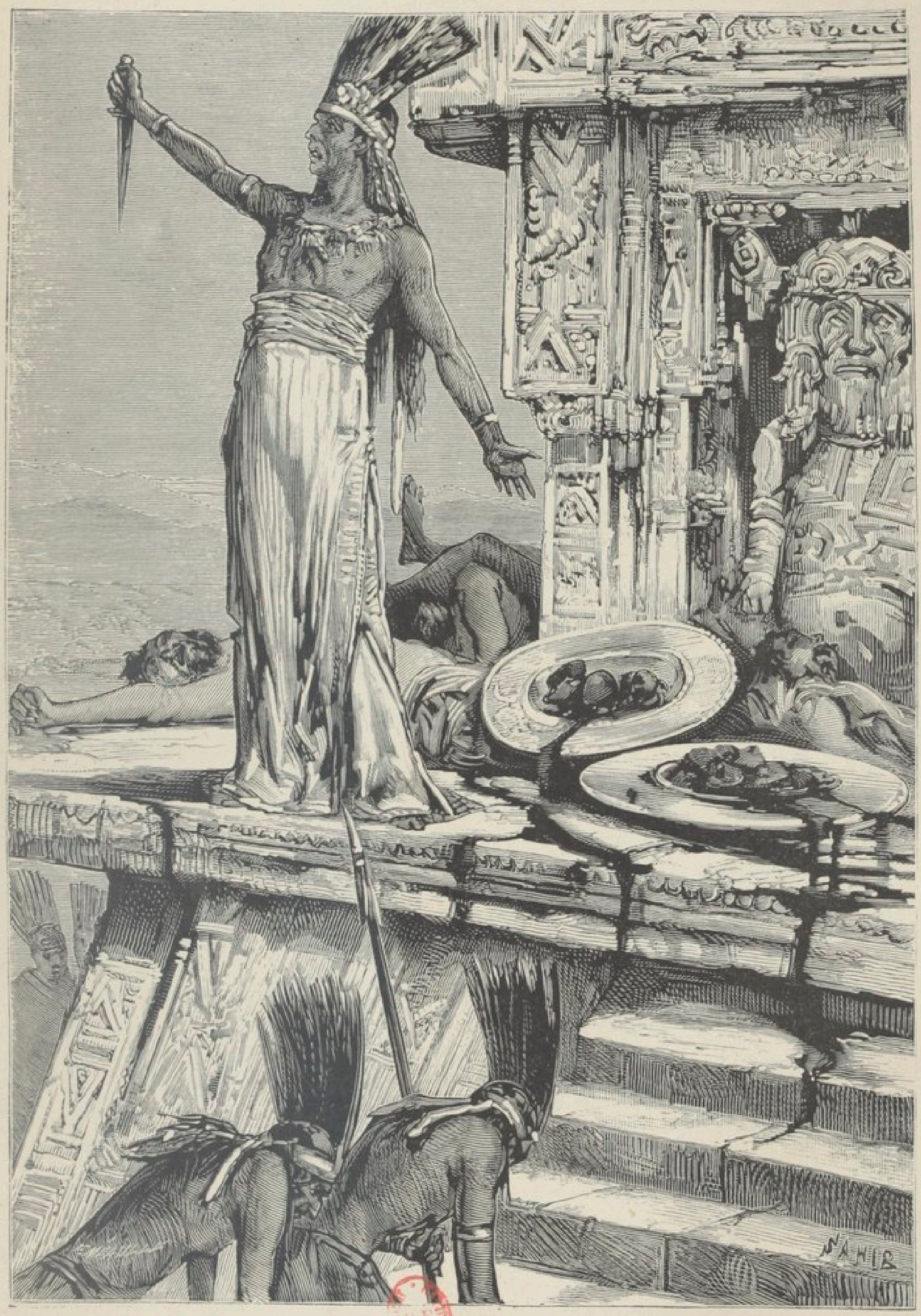
La prise de Guatemozin amena la soumission immédiate des Aztèques. Ainsi tomba Mexico, après avoir soutenu un des sièges les plus héroïques et les plus désastreux que nous présente l'histoire.

Le sort de Guatemozin est connu. Pour le contraindre à déclarer l'endroit où il cachait un prétendu trésor, la cupidité des soldats exigea de Cortez qu'il fût mis à la torture, et le général eut la honteuse faiblesse d'y consentir. Quelque temps après, accusé de conspiration, le royal captif fut mis à mort. On le pendit comme le dernier des misérables.

Cortez, vainqueur, songea à rebâtir la ville de Mexico. Après avoir été tyran sanguinaire, il voulut être maître équitable. On le voit donc animé d'autant d'ardeur dans son œuvre de pacification que dans ses opérations militaires. Il y avait en lui ce génie d'organisation si rare parmi les hommes d'épée et qui le place bien au-dessus de la plupart de ses contemporains.

Le malheureux Guatemozin disparu, Cortez rentra à Mexico en 1526. L'esprit de jalousie avait fait son chemin ; la monarchie espagnole le menaçait ; il recevait l'avis de son remplacement provisoire et l'ordre de se rendre en Espagne. En dépit d'une irritation extrême contre les hommes, il part, il arrive à Palos en 1528, dans ce port où Colomb débarquait trente-cinq années auparavant au retour de la découverte du Nouveau-Monde. Il y serre la main de Pizarre, ce futur oppresseur du peuple, qui n'était alors qu'à ses débuts.

Un pieux souvenir l'entraîne au couvent de la Rabida, il se dirige ensuite du côté de Tolède. Il reçoit du peuple et du roi le plus magnifique accueil. Charles-Quint le nomme marquis de la Vallée d'Oaxaca, capitaine général de la Nouvelle-Espagne, mais les honneurs dont on l'entourait n'étaient que de pure forme. On redoutait son ambition et l'on s'était promis de le perdre. A son retour en Amérique, une sorte de gouverneur, placé à côté de lui, fut chargé des affaires civiles. Cortez n'eut plus entre les mains que le département militaire. Il s'élance quand même dans de nouvelles entreprises, s'acharnant aux mêmes idées que Colomb et ses successeurs, c'est-à-dire à la recherche



ET DEVANT L'IDOLE FUMENT DES CŒURS SAIGNANTS

d'un passage libre entre l'Atlantique et le Pacifique. Mécontent des premiers résultats, il prend lui-même, en 1536, le commandement d'une expédition, découvre la Californie et navigue dans la mer intérieure nommée depuis mer Vermeille et aussi mer de Cortez. En revenant à Mexico, il y trouve un remplaçant envoyé par la cour d'Espagne et qui mettait presque à néant son autorité.

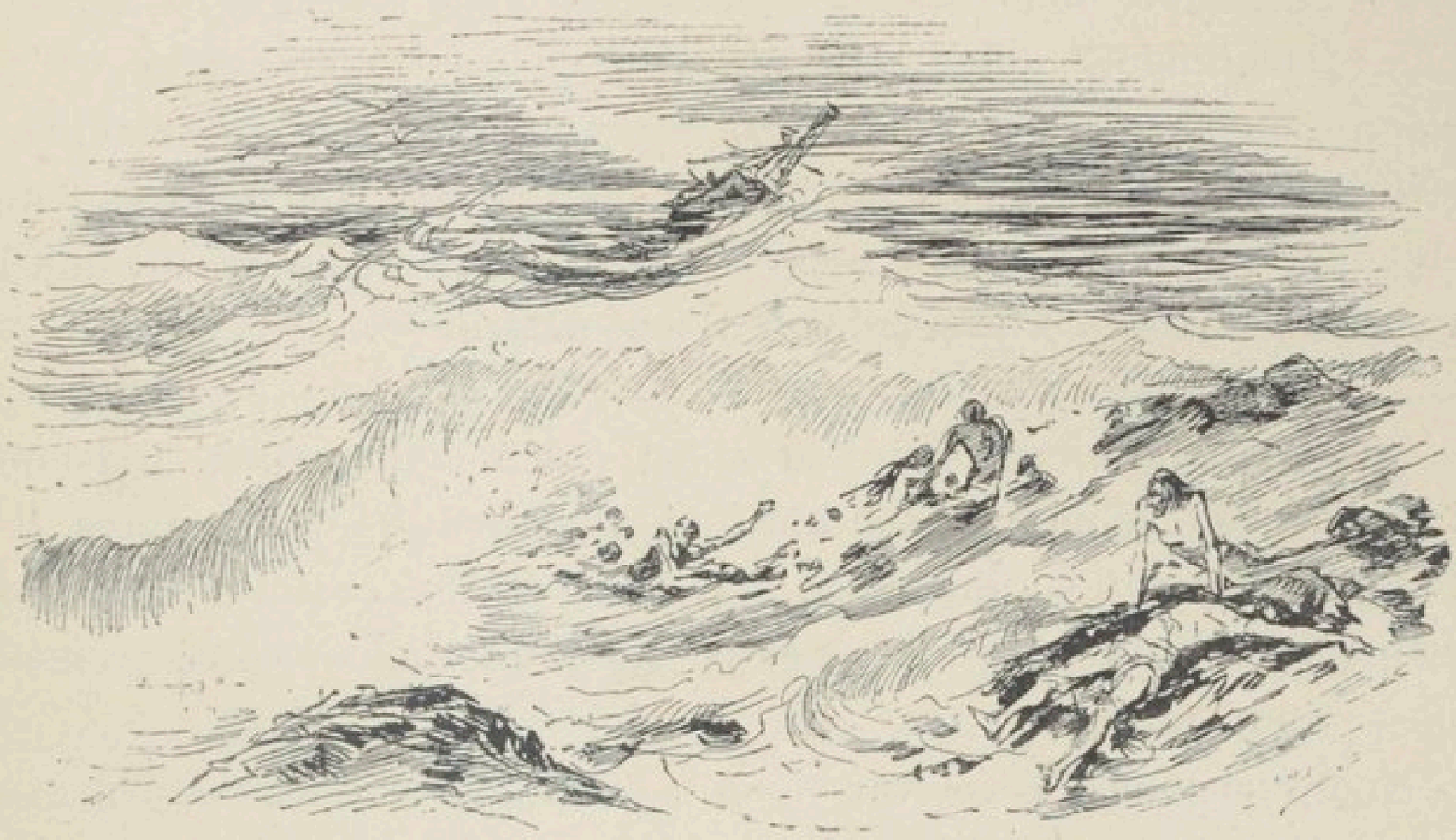
Justement furieux de tant d'injustice, il repassa l'Océan, mais ne trouva cette fois auprès du roi qu'un accueil froid, presque méprisant, — en effet, il se faisait vieux, ses services devenaient inutiles!

Dans l'espoir de rentrer dans les bonnes grâces de la cour, il prend part au siège d'Alger, — mais on daigne à peine le remarquer. Les mois, les années s'écoulent, l'oubli se fait de plus en plus autour de lui.

S'il faut ajouter foi à une anecdote racontée par Voltaire dans son *Essai sur les mœurs*, un jour, le conquérant du Mexique ne pouvant obtenir une audience de Charles-Quint, écarte la foule qui entoure le carrosse royal et monte sur le marchepied. « Quel est donc cet homme? » s'écria le souverain. « Je suis, aurait répondu Cortez, l'homme qui vous a donné plus de royaumes que vos ancêtres ne vous ont laissé de villes! » Il se proposait de retourner au Mexique, — la mort vint le surprendre le 2 décembre 1547, à Castileja de la Cuesta, à soixante-trois ans.

Cortez subit donc la loi commune. L'ingratitude le tua. Dans une lettre écrite au roi et datée du 3 février 1544 et que nous communique M. Ferdinand Denis, il se plaint de la pauvreté dans laquelle il se trouve. Il a des dettes considérables qu'il ne peut payer, mais ce qu'il y a de plus terrible, c'est le compte bien long qu'il devra rendre à Dieu. Le reste de sa vie sera peu de chose pour s'y préparer. Après tout, ajoute-t-il, il vaut mieux perdre sa fortune que de perdre son âme. Cette lettre n'est qu'une longue plainte que l'on peut opposer à celle de Christophe Colomb, mais Colomb n'avait pas de remords!

Les cendres du célèbre conquérant furent transportées à Mexico, où elles faillirent subir la profanation du peuple lors de la déclaration d'indépendance de la Nouvelle-Espagne.



DEUX NAUFRAGES DANS LA MER DES ANTILLES (XVI^{e} SIÈCLE)

CHAPITRE VII

Après avoir consacré à Fernand Cortez tout le développement que mérite sa haute personnalité, nous croyons utile d'annexer une notice relative à deux voyageurs peu connus, mais dignes cependant d'éveiller l'attention : Alonso Çuaço et Pedro Serrano.

Ces marins espagnols jouirent d'une renommée contemporaine que nous attestent les chroniques d'Oviédo; nous ferons donc au lecteur un résumé de ces différents récits, afin de montrer quel mouvement général dirigeait les expéditions vers le Mexique et l'Amérique centrale, à l'époque de sa découverte et de sa conquête [1].

ALONSO ÇUAÇO

Vers l'an 1520, le licencié Alonso Çuaço quitta sa résidence de Cuba pour se rendre auprès de son parent, le célèbre Cortez, qui siégeait à Mexico. Il avait accepté du général gouverneur de son île,

1. Les deux récits qui vont suivre ont été racontés avec détail dans le curieux volume de M. Ferdinand Denis, *les Vrais Robinsons*.

Diego Velasquez, une mission conciliatrice dans le but d'apaiser certains ressentiments qui éloignaient l'un de l'autre Velasquez et son ancien lieutenant Fernand Cortez, devenu chef de tout le Mexique. Il partit de Xagua, petit port de la côte méridionale, sur une très légère caravelle, pouvant à peine remplir l'office qu'il en attendait, tant les avaries de traversées fréquentes l'avaient détériorée.

Le voyage était sans importance, les préparatifs en furent négligés.

Çuaço chargea trop lourdement sa faible embarcation, il commit l'imprudence d'admettre à son bord un grand nombre de passagers, il se munit de bagages surabondants. La mer étant favorable; pendant les premiers jours, le vaisseau put éviter les obstacles, et sembla promettre une course heureuse.

Mais une tempête s'éleva bientôt, et le licencié dut veiller à son esquif. Pendant les rafales qui précédèrent l'orage, il parvint à le garantir par de sages manœuvres.

Au bout d'une heure, malgré son habileté, les efforts qu'il tentait devinrent impuissants, sa caravelle fut jetée sur les récifs des Alacranes et l'ouragan redoubla.

Vers la nuit du cinquième jour, la violence du cyclone fut telle que l'équipage épouvanté sentit venir son heure suprême.

En effet, les vagues furieuses soulevaient le chétif navire et le précipitaient contre les rochers.

Les chocs renouvelés amenèrent un effroyable désastre.

Lorsque le bâtiment fut prêt à disparaître, il y eut un instant d'angoisse indicible.

Mais une voix s'éleva qui dominait le tumulte des vents déchaînés : Çuaço ordonnait d'abandonner la caravelle.

Parmi les infortunés qui cherchaient à la nage une roche de refuge, il y avait des hommes vigoureux, mais aussi des faibles, des désespérés, des femmes éperdues de terreur, des enfants qui réclamaient le soutien paternel. C'était une effrayante mêlée s'épuisant dans les ténèbres, on entendait des appels déchirants, des plaintes, des cris horribles.

Lorsque les naufragés atteignirent la plage d'un îlot escarpé, le soleil se levait; il éclairait une scène lamentable, fragment ressuscité d'un drame diluvien.

Alonso Çuaço, conservant une grande énergie morale, essaya de relever le courage de ses compagnons et fit entendre ces paroles d'exhortation funèbre :

« L'espérance de vivre n'est plus pour nous, mes frères.

« Prions et attendons la mort.

« Souvenons-nous que nous sommes chrétiens. Nous qui méritons, plus que notre Sauveur, d'expier nos faiblesses, pourquoi nous révolter dans l'agonie ?

« Jésus souffrit pour nous sur son Calvaire. Remettons en ses mains notre âme défaillante, offrons-lui le sacrifice de toutes nos affections, afin qu'il obtienne de son père la miséricorde où nous puiserons notre force pour mourir.

« Que le Seigneur, mes frères, nous garde en sa pitié! »

Et les cœurs s'exaltaient par une ardente prière.

Tout à coup, le licencié aperçut, dans le sable, un canot enseveli ; la mer, qui jusqu'alors l'avait tenu caché, en se retirant le découvrait aux yeux. Il appela les matelots à son aide, désigna la barque de salut, et, dans un enthousiaste élan, tous les bras participèrent au travail. Après de longs efforts, une misérable construction maritime fut tirée de la grève, elle se trouvait dans un état de délabrement absolu.

On répara ses avaries à la hâte avec des vêtements dont les hommes se dépouillèrent, puis Çuaço le monta, suivi de trois pilotes.

Le licencié résolut de chercher une côte où l'on fût à l'abri de l'envahissement des marées. Il jeta les sorts, suivant une coutume de son siècle, et se dirigea vers l'est pour obéir à l'indication obtenue. C'est le devoir d'un chef d'être le dernier sur son vaisseau brisé, d'être un consolateur, un guide auprès de son équipage en détresse, mais c'est un devoir plus impérieux pour lui de tout hasarder jusqu'à la délivrance. Çuaço partit. Après quelques heures, il reconnut une plage qui mesurait cent cinquante pas sur dix d'étendue. Il voulut revenir au récif, porter secours, mais ses matelots accablés de fatigue le supplièrent d'attendre au lendemain. Il ne contraignit pas leur épuisement. Dès le lever du jour, comme il se disposait à retourner vers ses compagnons, trois Indiens de la caravelle arrivèrent en nageant, et bientôt tout l'équipage suivit leur trace.

Çuaço voulut savoir combien d'hommes avaient survécu à la nuit du naufrage, il en compta quarante-sept. C'étaient, hélas, autant de malheureux voués à l'inanition, car si le flot ne tenait plus sa proie, la faim menaçait la sienne. L'ile était nue, aride ; le soleil desséchait la plage. Çuaço comprit toute l'horreur de la famine qui allait anéantir des êtres livrés sans défense à sa dévastation. Il renfermait son désespoir en lui seul. Son cœur se glaçait, mais sa bouche versait encore des paroles consolantes.

Il ne s'avoua pas vaincu et fit avec courage le dernier effort.

Sur son ordre, cinq hommes montèrent le canot, demandant au ciel un asile, qui ne fût point le supplice de l'existence.

Après avoir longuement interrogé l'horizon et sondé ses profondeurs mystérieuses, les pilotes découvrirent, sur une île éloignée, d'innombrables oiseaux couvant leurs œufs.

Ils revinrent annoncer la nouvelle avec des cris de joie, aussitôt le déplacement de tous les naufragés s'accomplit.

La situation s'améliorait, la chasse rassurait les hommes pour l'heure présente et faisait croire à la fin des épreuves.

Il se trouva que les volatiles couveurs appartenaient à une même espèce non farouche, on les prit aisément, on se nourrit de leur chair, on but leur sang dont la fraîcheur parut bienfaisante. Des tortues de mer s'approchaient de la côte, on les attira pour les tuer.

Un jour, l'un des naturels de Cuba découvrit des morceaux de bois sec, il en façonna un briquet et dès lors on obtint du feu que l'on put entretenir avec les squelettes des animaux.

On captura des otaries, des requins ; ces monstres dépécés fournirent à l'alimentation, mais leur chasse redoutable fut abandonnée bientôt à cause des périls inouïs qu'elle suscitait.

Toutes les tortures n'étaient cependant pas conjurées. Bien des malheureux succombaient à l'action funeste du breuvage de sang, après six semaines de ce régime affreux.

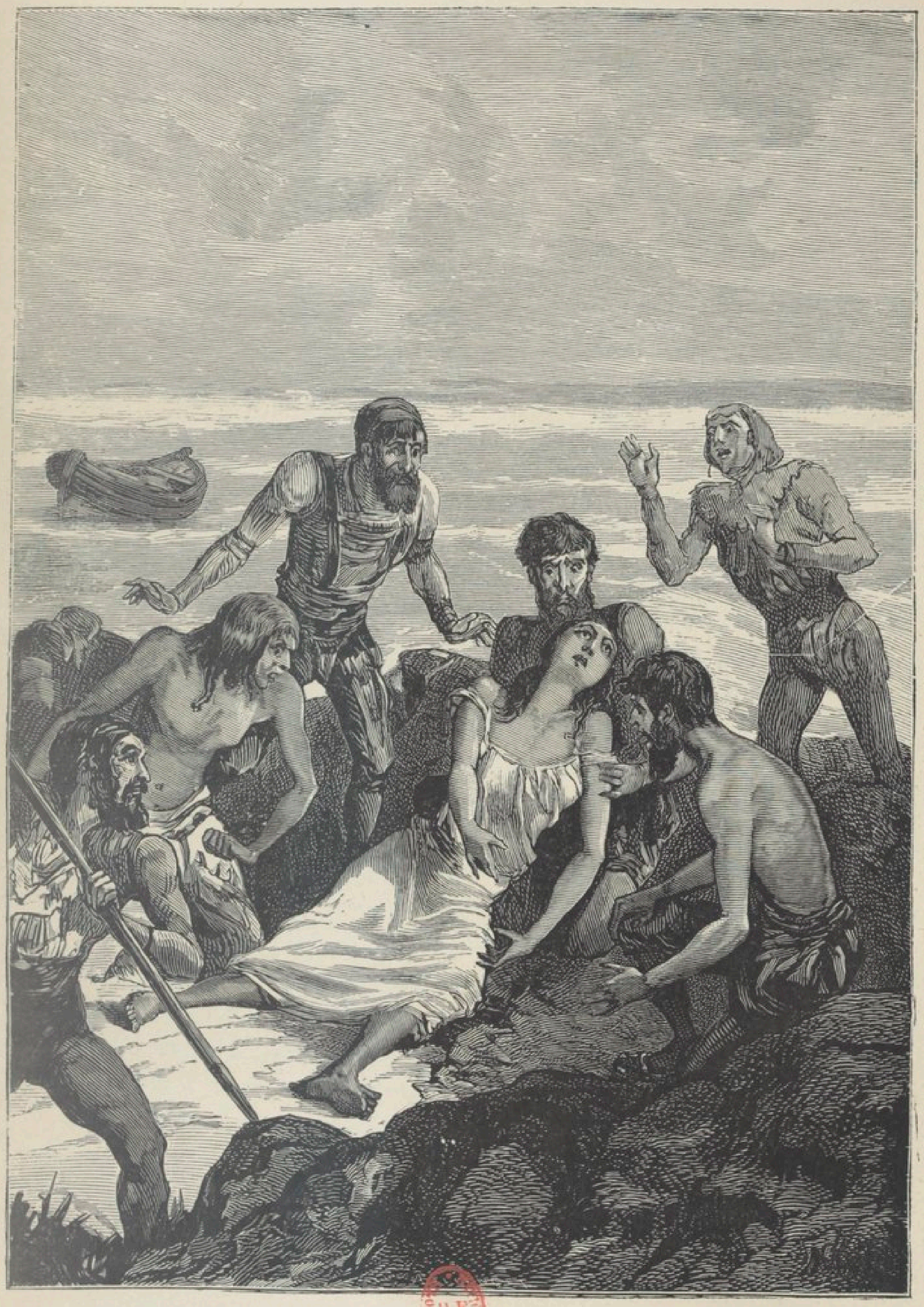
« De l'eau! un peu d'eau douce! » tel était le cri de détresse des infortunés, — et nulle part ce fatal îlot ne semblait cacher la plus humble source. Un enfant, une toute jeune fille, eut une vision; elle allait mourir ! Le ciel parut s'entr'ouvrir pour lui révéler un secret. « Un « bon ange, murmura-t-elle, m'indique une source par là, cherchez! » — On chercha au milieu des rochers qu'elle désignait ; et tout près du sol, sous le pic de quelques matelots, l'eau douce jaillit. — L'enfant mourait! Elle ne put rafraîchir ses lèvres au contact de cette eau bienfaisante dont elle avait été la mystérieuse révélatrice.

Dès lors cette source fut un soulagement à la grande misère des naufragés.

Un jour vint où les oiseaux couveurs s'élevèrent dans les cieux et disparurent. Pour comble de malheur, la barque sur laquelle on s'avançait à la recherche des tortues chavira et fut engloutie.

Toutes les ressources manquèrent en même temps.

Çuaço ne voulut pas que la mort le surprît dans l'inactivité.



NAUFRAGE D'ALONSO ÇUAÇO ET DE SES COMPAGNONS

Il savait que le secours ne viendrait pas des Espagnols, dont les vaisseaux ne côtoyaient jamais les récifs. Sa résolution fut prise, il tenta de nouveau la fortune.

Il sut persuader à ses compagnons de construire un radeau de sauvetage. A l'aide de quelques débris de bois, épaves échouées sur la rive, à l'aide des os de squales et des vêtements, une sorte de copanète fut élevée, suffisant à conduire quatre hommes jusqu'à la côte mexicaine.

Après dix-huit jours de traversée, les pilotes atteignirent Médelin, où siégeait Ocampo. Ils remirent à ce magistrat le message que Çuaço envoyait de son rocher.

Quand la nouvelle parvint à Fernand Cortez, un navire, frété par Ocampo, ramenait les malheureux exilés.

PEDRO SERRANO

L'île Serrana est une éminence rocheuse située dans la mer des Antilles au sud-est de Cuba, elle a été révélée aux Espagnols après un naufrage terrible qui eut lieu sur ses côtes, vers le milieu du XVI^e^ siècle.

A cette époque, une caravelle battue par la tempête échoua sur les bas-fonds de l'île, et tout son équipage périt, à l'exception d'un matelot, nageur merveilleux, du nom de PEDRO SERRANO. Cet homme atteignit le rocher, grâce à sa vigueur prodigieuse; mais il s'y trouva dénué de toutes ressources et chercha vainement quelques traces de végétation.

Une amère tristesse l'envahit en songeant aux souffrances qu'il allait endurer; il essaya de dormir afin d'échapper à ses préoccupations.

A son réveil, il aperçut des crabes et des crevettes que la marée avait apportés sur le sable. Il en prit un grand nombre qu'il mangea, et ce repas de bêtes vivantes ne lui répugna point.

Comme il s'avançait dans la mer, cherchant à reconnaître quelles sortes d'animaux il pourrait encore se procurer, d'énormes tortues se présentèrent et gagnèrent son rocher pour prendre leur repos.

Quand il en vit une suffisamment loin du bord, il la poursuivit, la tourna adroitement sur sa carapace et l'ayant mise ainsi dans l'impossibilité de fuir, il la tua en s'aidant du couteau qu'il tenait pendu à sa ceinture.

Dès lors sa subsistance était assurée, il put se nourrir de la chair des tortues et s'abreuver de leur sang. Ce régime épouvantable fut cependant modifié après quelques jours.

Serrano eut l'idée d'utiliser l'eau des pluies qui tombaient fréquemment. Il disposa ses carapaces de tortues en vases naturels et recueillit de la sorte une abondante provision d'eau douce.

Déjà, il était sorti de son dénûment, mais il avait toujours beaucoup à souffrir d'être sans abri et sans feu. Il pensa que s'il lui était donné d'obtenir un foyer actif, il se protègerait contre l'humidité mortelle qu'il supportait, et de plus donnerait à ses aliments la cuisson nécessaire. Il chercha le moyen de réaliser ce désir. En visitant son rocher, il ne rencontra partout qu'un sable fin, dont il ne pouvait tirer aucun parti, mais il plongea dans la mer et trouva des cailloux. Sa découverte le remplit d'une joie inespérée.

Il revint avec la possibilité de produire du feu; en effet, il brisa l'un des silex et, l'ayant frappé à plusieurs reprises contre son couteau, il obtint une étincelle. Cette précieuse lueur mit le feu à de la charpie préparée, ce fut le début d'une combustion qui devait durer de longues années. Serrano retira des algues de la mer, les fit sécher et les entassa. Il réussit, de la sorte, à l'entretien de son foyer.

Après quelques semaines d'un isolement absolu, Serrano, déployant les ressources de son intelligence, avait renouvelé les conquêtes primitives de l'homme sur la nature.

Mais il était encore exposé aux intempéries du climat pluvieux, et ses vêtements tombaient en lambeaux; il résolut de concentrer tous ses efforts vers ce but audacieux : la construction d'une cabane.

Quels matériaux employer pour se bâtir un toit? Serrano se décida promptement, il s'empara des nombreuses carapaces qu'il avait conservées, et, pour les unir, il leur fit des entailles profondes afin de les incruster l'une dans l'autre. Dès lors, il eut un abri, un foyer et des aliments, son existence matérielle n'était plus menacée.

Pendant trois années, il vécut de la sorte dans un rigoureux abandon. Parfois il essaya d'attirer les vaisseaux qu'il apercevait à l'horizon, mais sans jamais réussir. Les voyageurs ne remarquaient pas cette colonne de fumée qui semblait un brouillard dans le lointain, et Serrano, après une heure d'espérance, retombait dans sa cruelle anxiété. Mais, si le secours ne devait pas encore venir, il lui fut accordé une consolation inattendue.

Un jour, il vit subitement paraître devant sa cabane un être humain. Son effroi fut indescriptible; le cerveau déjà bouleversé par les tourments de sa réclusion, il crut voir un mauvais esprit et s'enfuit épouvanté. Le nouvel arrivant, consterné, pensa qu'il hantait le démon.

Effectivement l'aspect de' Serrano avait quelque chose de repoussant et frappait l'imagination : c'était un corps velu dans sa totalité, la barbe et les cheveux atteignaient sa ceinture. Le monstrueux solitaire, dans son accès de folie, criait : « Jésus, Jésus, soyez mon secours ! » Son hôte revint de la stupeur où il était plongé, et l'appela en disant : « Mon frère, ne craignez rien, je suis chrétien comme vous. »

Ces deux hommes s'approchèrent et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en pleurant.

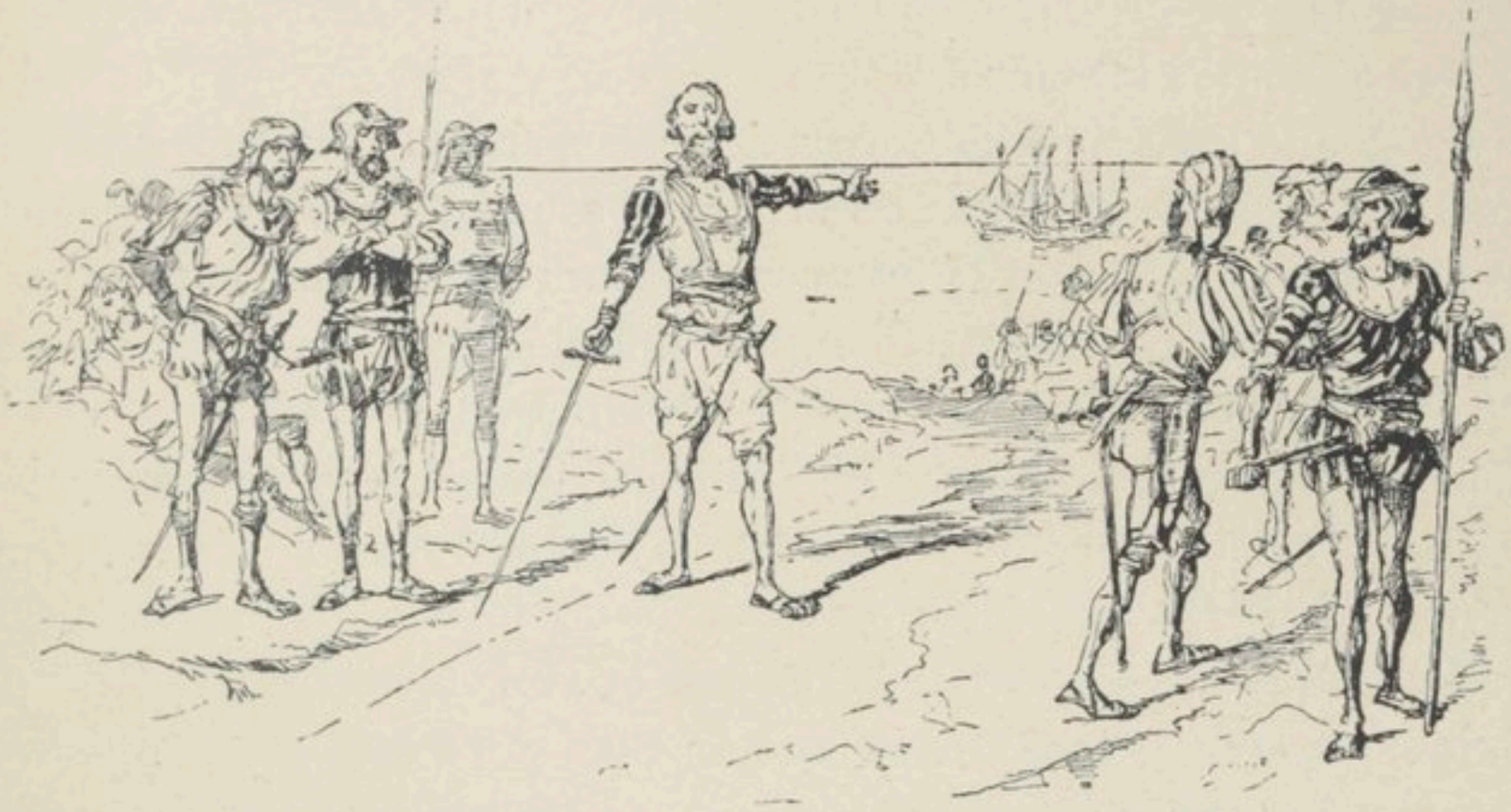
Serrano offrit l'hospitalité à son compagnon, il l'emmena dans sa cabane, lui fit partager son repas. Quand il l'eut ainsi secouru, il lui demanda le récit de ses infortunes, puis il prit la parole et raconta son naufrage.

Les deux histoires étaient semblables, elles renfermaient les mêmes événements, les mêmes circonstances. A la fin, Serrano dit à l'étranger : « Aimons-nous et consolons-nous, le désespoir n'atteint pas deux cœurs étroitement unis. »

Durant quatre années, ces hommes, que le monde ne connaissait plus, vécurent sur un rocher perdu au milieu de l'Océan, et supportèrent vaillamment les rudes atteintes de l'adversité, grâce aux douceurs bienfaisantes d'une mutuelle affection.

Toutes les épreuves ont une fin ; Serrano et son compagnon furent un jour recueillis par un navire.

Enfin, l'on voguait vers l'ancien continent, vers la mère patrie ! Serrano eut la douleur de voir mourir en route son camarade de misère. Rentré seul dans le vieux monde, le pauvre naufragé dut d'abord se montrer à moitié nu, couvert de sa curieuse toison, pour gagner quelques pièces de monnaie et vivre au milieu des hommes plus implacables souvent dans leur indifférence que l'Océan et ses tempêtes. Il allait à pied de village en village, racontant tant bien que mal son étonnante histoire, attirant sur lui la commisération de bonnes âmes ; il fut entendu par quelques courtisans de Charles-Quint et finit par obtenir une audience du grand empereur. On parle dans les chroniques du temps de la présence à la cour de cet homme à demi sauvage, à la barbe flottante, aux cheveux tombant jusqu'aux jarrets et au corps plus velu sans doute que celui d'Ésaü lui-même ! Le souverain eut pitié de Serrano et lui accorda une pension qui devait être servie à Panama. Le pauvre matelot reprit donc la mer ; il la franchit, atteignit les côtes américaines, mais succomba aussitôt, avant d'avoir reçu une obole de la pension impériale !



CONQUÊTE DU PÉROU

CHAPITRE VIII

PIZARRE. — ALMAGRO. — LUQUE.

Le continent américain n'avait été jusqu'alors franchi que sur certains points, — néanmoins la grande ligne du Pacifique était soupçonnée; — rien de plus simple dans son ossature que ce cordon littoral de l'ouest américain qui suit en quelque sorte la base d'une immense chaîne de plusieurs milliers de lieues de longueur. — Mais la soif de l'or paralysait les explorations, en les localisant, en les restreignant à quelques parcelles de territoire. La science, lorsqu'elle dirige la barre du navire, met droit le cap sur l'inconnu, tandis que la cupidité s'attarde à des recherches étroites, trop souvent stériles.

Cependant le jeune monde grandissait chaque jour aux yeux émerveillés de l'Europe, et l'appétit des conquérants, loin de diminuer, allait toujours en augmentant. Sans nul souci des peuples et de leur volonté, l'Espagne partageait en grands lambeaux son nouveau domaine et cette répartition magistrale se faisait généralement à Madrid, au fond

d'un cabinet, où quelque humble clerc, vêtu de noir, devenait l'arbitre du sort d'empires inconnus.

La facilité avec laquelle Cortez s'était emparé du Mexique stimulait d'autre part les aventuriers : on leur avait souvent parlé du Pérou, de ses richesses, de son or; ce fut pour plusieurs d'entre eux la terre promise à conquérir. — En attendant, l'insalubrité du Darien et des stations que l'on avait choisies faisait parfois rétrograder les plus braves, et les rapports d'indigènes, rapports recueillis par Balboa et ses compagnons, finissaient même par être considérés comme des erreurs ou des supercheries. Toutefois en 1522, Pascual de Andagoya, qui paraît s'être avancé jusqu'aux environs de l'Équateur et avoir touché à un point de l'empire des Incas, confirma si bien la réalité de toutes ces relations que trois hommes audacieux formèrent, en 1524, une association dans le but de pénétrer enfin jusqu'à cette contrée du Pérou dont le nom devint bientôt proverbial pour désigner la richesse elle-même.

Ces trois hommes sont Pizarre, Almagro et Luque. Ce triumvirat de naissance obscure, installé par le hasard dans une colonie naissante, à peine formée, décrète de sang-froid le renversement d'un des plus vastes et des plus puissants empires ; étrangeté du destin qui, dans ce temps comme à toutes les époques de crise, donne toutes les hardiesses et même la domination non pas aux plus forts, mais aux plus téméraires.

Pizarre, soldat de fortune, implacable, au cœur de fer, esprit clairvoyant, froidement audacieux, était le principal espoir de l'association. Né à Truxillo vers 1475, fils illégitime d'un gentilhomme, employé dans son enfance aux plus humiliants travaux de la campagne, il avait même été gardeur de pourceaux. Il sortit de la fange, tout en conservant la grossièreté du milieu dans lequel il avait vécu ; il ne sut jamais lire. Il devint soldat et combattit d'abord en Italie. L'Europe n'avait guère de sourires pour lui : le Nouveau-Monde répondait à ses appétits. Il s'y élança moins par curiosité que par ambition. Il ne tarda pas à se faire remarquer de ses chefs et de ses camarades; il avait pour lui l'adresse, la ruse, la sagacité, la dissimulation, et pour principe que la réussite justifie tout. En 1525, il pouvait déjà passer pour un vétéran; il avait accompagné en 1513 Alonzo de Ojeda dans le golfe de l'Uraba, suivi Vasco Nuñez de Balboa dans sa mémorable expédition, tenté lui-même des expéditions personnelles, vu les îles des Perles, et, lieutenant de l'odieux Pedrarias, il s'était distingué dans la conquête de Nombre de Dios et de Panama.

Diego d'Almagro, né à Almagro vers 1463, n'était qu'un enfant trouvé, déposé à la porte d'une église et qui prit le nom de son lieu de naissance ; jamais on ne sut à quelle famille il pouvait appartenir. Comme Pizarre, soldat de fortune, endurci à toutes les fatigues, aussi brave, aussi intrépide, aussi actif que son compagnon, il se distinguait de lui par la franchise et la générosité, et ce qu'il avait en moins, c'étaient la pénétration, la connaissance parfaite du cœur humain, l'art de s'emparer des pensées des autres en dissimulant les siennes.

Quant à Fernand Luque, ecclésiastique et maître d'école, ambitieux et cupide, il entrait dans l'association non pour y prendre une part directe et les armes à la main, mais pour la faire bénéficier de ses relations et de ses intrigues. Il était d'ailleurs le plus riche de tous ou tout au moins il agissait au nom d'un riche fonctionnaire, le licencié Gaspard de Espinosa [1].

Les arrangements terminés, les associés voulurent ratifier leur contrat par un acte solennel de religion. Luque, après avoir dit la messe, partagea la sainte hostie en trois portions, en prit une lui-même, et présenta les deux autres à ses compagnons. Ainsi fut commencée une expédition dont la réussite ne pouvait malheureusement avoir lieu qu'à l'aide de meurtre et de pillage. Rien de plus naturel, du reste, à cette époque que ce mélange de barbarie et de dévotion.

Pizarre, qui était le plus jeune des trois, malgré ses cinquante ans, partit au commencement de 1525, ou vers la fin de 1524. Almagro, faisant fonction de réserve, devait le rejoindre au bout de quelque temps, et Luque rester à Panama pour gérer les intérêts communs.

Les associés avaient acheté deux petits vaisseaux qui se trouvaient dans le port de Panama et dont l'un des deux avait été construit par Nuñez de Balboa pour l'expédition qu'il projetait lorsqu'il avait été arrêté et mis à mort.

Ils eurent beaucoup de peine à recruter l'équipage et la troupe nécessaire, et Almagro qui s'occupait des préparatifs ne trouva qu'un ramas d'aventuriers prêts à tous les coups de main, mais peu préparés à la discipline, aux privations, aux efforts continus. La troupe de Pizarre se montait à une centaine d'hommes.

Les obstacles que les explorateurs rencontrèrent au début étaient bien propres à décourager les plus décidés et les plus ambitieux.

On était dans la saison des pluies, des tempêtes épouvantables régnaient sur tout le littoral dont les navigateurs ne voulaient pas

1. Prescott, *Histoire de la conquête du Pérou*, tome Ier, page 240.

s'éloigner. La côte ingrate, inhospitalière, insalubre, hérissée de mangliers, ne leur offrait aucune ressource. Les rives de la rivière Birù qu'ils remontèrent étaient bordées de marécages et de bois dont ils eurent grand'peine à sortir.

Il fallut toute l'énergie de Pizarre pour relever le courage de ses compagnons et les empêcher de retourner à Panama.

Après avoir pendant plusieurs semaines erré à l'aventure dans ces déserts impénétrables et avoir été ballottés par les vents sur ces côtes désolées, les Espagnols se trouvèrent enfin pour la première fois en présence des indigènes dans un misérable village perdu au milieu des fourrés.

Les sauvages s'enfuirent à la vue des Européens et ceux-ci, dans les huttes abandonnées, trouvèrent quelques provisions. Les Indiens se rassurèrent et les Espagnols purent remarquer qu'ils portaient des ornements d'or assez grossiers mais d'une certaine valeur. Ils apprirent qu'à une distance de dix jours de marche au delà des montagnes se trouvait un puissant royaume. Aussi lorsque Pizarre eut été rejoint par son lieutenant Montenegro qu'il avait envoyé avec le vaisseau chercher des provisions à l'île des Perles, il continua, avec ses compagnons réconfortés, sa route vers le sud. Ils rencontrèrent d'abord un hameau dont les habitants s'étaient enfuis à leur approche et ils purent reconnaître avec horreur les habitudes de cannibalisme de ces tribus caraïbes ; puis l'aspect de la côte leur révéla la proximité d'une cité importante *(Punta Quemada)*, située sur une éminence et défendue par des palissades. Cette fois encore les habitants avaient fui, Pizarre s'y établit, s'y fortifia, et envoya une petite troupe commandée par Montenegro tenter une reconnaissance. Dès qu'ils virent les forces des Espagnols ainsi divisées, les Indiens assaillirent à la fois la petite colonne de Montenegro, qui perdit trois hommes, et le quartier général de Pizarre qui ne se laissa pas surprendre et repoussa l'ennemi avec perte.

« Les Indiens de ces lieux, dit l'un des historiens de la conquête[1], avaient le visage tout parsemé de clous d'or enchassés dans des trous qu'ils se faisaient exprès pour porter ces ornements. »

Rendus prudents par cette première résistance, les Espagnols résolurent de ne pas aller plus loin avant d'avoir reçu des renforts. Pizarre débarqua donc avec une partie de sa troupe à Chicama, tandis que son

1. *Histoire de la découverte et de la conquête du Pérou,* par Zarate, secrétaire du Conseil de Castille, ouvrage dédié à Sa Majesté le roi d'Angleterre. (C'est Philippe II que l'auteur désigne ainsi à cause de son mariage avec Marie, reine d'Angleterre.)

trésorier Nicolas de Ribera allait à Panama pour faire réparer les avaries du vaisseau, pour offrir au gouverneur Pedrarias ce qu'il avait recueilli d'or et lui présenter la relation du voyage. Pendant que Pizarre et les siens se remettaient de leurs premières fatigues, Almagro, qui était parti plusieurs mois après lui et qui avait suivi plus rapidement le même itinéraire, vint le rejoindre. Il était lui-même en assez triste état. Parti avec soixante hommes environ, il avait pris d'assaut cette même cité de Quemada où Pizarre avait eu à lutter contre les indigènes et dans cette attaque il avait reçu une blessure dont les suites lui firent perdre un œil. Il fut décidé qu'Almagro irait à Panama et que, par le récit de ce qu'ils avaient appris sur l'existence d'un riche et puissant empire situé au sud, il essayerait d'obtenir du gouverneur des subsides et des renforts.

Quelques auteurs prétendent [1] que c'est seulement au retour de cette première expédition que fut conclu entre les trois associés le traité solennel dont nous avons parlé plus haut. Prescott notamment, d'après Montesinos, fixe la date de cet acte à l'année 1526.

Almagro eut la plus grande peine du monde à vaincre le mauvais vouloir de Pedrarias; mais, grâce à l'influence du Père Luque et à la promesse d'une forte somme, il obtint enfin l'autorisation de lever des troupes pour sa nouvelle expédition. Il acheta deux vaisseaux qu'il approvisionna largement, mais ce n'est qu'à grand'peine qu'il réunit cent soixante hommes. Sur ces entrefaites, Pizarre était sans doute revenu à Panama pour hâter les préparatifs ou lever les difficultés, car nous voyons Pizarre et Almagro partir tous les deux de Panama, accompagnés d'un habile pilote, Barthelemy Ruiz.

Les deux associés parviennent à Tacamez, près d'Esmeraldas, à un degré au nord de l'équateur. Là le pays est fertile, la population assez civilisée, l'or et l'argent brillent dans les parures. Mais les aventuriers ne se trouvent pas en force pour pénétrer dans le pays. Ils se retirent dans la petite île Gallo, située au nord-est, où Pizarre demeure, tandis qu'Almagro va chercher des renforts. Mais Pedrarias n'est plus à Panama. Son successeur, Pedro de los Rios, non seulement refuse d'encourager l'entreprise, mais donne ordre de ramener à Panama Pizarre et ses compagnons. Celui-ci trace avec son épée sur le sable du rivage et en face du vaisseau une ligne en deçà de laquelle devait rester quiconque préférait à la famille, à l'amitié, l'espoir de la gloire

1. Quintana, *Españoles celebres;* Montesinos, *Annales;* Prescott, *Op. cit.*

et des richesses. Douze hommes seuls restèrent avec Pizarre. C'est à ces treize hommes que l'Espagne doit la conquête du Pérou.

Forcés par prudence d'abandonner l'île Gallo, trop voisine de la côte, ces héroïques réfractaires passèrent dans l'île de la Gorgone, où ils restèrent cinq mois sous un des climats les plus malsains de l'Amérique du Sud. Ils étaient sur le point de l'abandonner en se confiant à un radeau, quand apparut un navire de Panama apportant des secours. La joie de ne plus se sentir abandonnés leur inspira une telle confiance dans l'avenir, que ce sentiment se communiqua même à l'équipage du vaisseau. Les deux petites troupes réunies acceptèrent d'enthousiasme la reprise de l'ancien projet. Personne ne demanda le retour à Panama. On se dirigea vers le Pérou. L'expédition débarqua à Tumbez, sur la rive méridionale du golfe de Guayaquil, une des villes royales du Pérou, où leur attention fut attirée et leur ambition surexcitée par l'aspect d'une contrée fertile, d'une population pacifique et industrieuse, de magnifiques monuments et d'une telle abondance d'or et d'argent que ces métaux étaient employés non seulement pour l'ornementation des temples et des palais, mais pour la fabrication des ustensiles les plus vulgaires.

Pizarre n'osa pas cependant, avec le peu de monde dont il disposait, tenter un coup de main qui aurait pu être funeste et surtout compromettre l'avenir et, dans toutes ses rencontres avec les indigènes, il eut soin d'user des procédés les plus pacifiques et les plus courtois. Il revint à Panama après une absence de dix-huit mois (1528), en étudiant sommairement la côte; mais le gouverneur ne se sentit pas lui-même assez solidement établi pour se priver des forces militaires qui auraient été nécessaires; et les trois associés jugèrent utile d'envoyer l'un des leurs en Espagne pour demander l'appui de l'autorité royale. Pizarre partit donc pour l'Espagne, où par son adresse, par le récit de ses travaux et de ses souffrances, par la description des riches contrées qu'il avait découvertes, il obtint de Charles-Quint la concession de deux cents lieues de côtes, au sud de la rivière de Santiago, limite méridionale du gouvernement de Panama, avec les titres de capitaine-général, de gouverneur indépendant et d'adelantado. Luque devait être évêque de la nouvelle colonie. Almagro était un peu sacrifié en ne recevant que le titre de gouverneur de la forteresse à construire à Tumbez, et dont on devait faire le point de départ des expéditions dans l'intérieur.

Pizarre revint en Amérique (1529) avec une centaine d'hommes seulement et quelques secours en argent qui lui avaient été donnés surtout

par Fernand Cortez, heureux de venir en aide à un ancien compagnon d'armes. Il amenait avec lui ses quatre frères, fils de différentes mères : Fernand Pizarre, Jean et Gonzalo Pizarre et François d'Alcantara.

Son premier travail, en arrivant à Panama, fut d'apaiser Almagro, fort mécontent de la part du lion que Pizarre s'était attribuée. Ce dernier, avec l'aide de Fernand de Luque dont les vœux étaient comblés par le titre épiscopal, parvint, à force de promesses et de caresses, à amadouer le loyal et confiant aventurier. L'alliance fut confirmée à nouveau. Almagro resta à Panama pour rassembler des renforts, qu'il devait conduire plus tard, et Pizarre partit (1531) avec trois petits vaisseaux seulement et avec deux cents ou deux cent cinquante hommes dont une quarantaine de cavaliers : ce nombre varie chez les divers historiens. Les vents contraires l'empêchèrent de gagner Tumbez; il fut obligé d'atterrir à la baie de Saint-Mathieu, cent lieues au nord de cette ville, et de suivre la côte, assez malsaine, mal peuplée et peu fertile.

Les Espagnols commençaient à murmurer et à parler de retour, quand la prise et le pillage d'une ville (Coaque) releva leur ardeur, et permit à Pizarre d'envoyer à Panama et à Nicaragua une part de butin considérable afin de tenter le courage de nouveaux compagnons. Il attendit ces renforts d'abord dans la petite île de Puna où il avait été transporté par les *balsas* ou radeaux à voiles des indigènes, puis à Tumbez. Dans l'ile de Puna il eut à livrer bataille aux habitants : il perdit quatre hommes et son frère Fernand fut blessé. En souvenir de cette bataille où les Espagnols étaient persuadés que leur victoire était due à la protection de saint Michel, Pizarre donna le nom de Saint-Michel à la première colonie fondée par les Espagnols au sud de Tumbez, à l'embouchure de la rivière Puira.

Il fut enfin rejoint par deux petits renforts montant ensemble à une soixantaine de soldats conduits par deux des plus brillants aventuriers de l'Amérique : Sébastien de Benalcazar et Fernand de Soto. Abandonnant alors Tumbez, il descendit plus au sud.

La ville de Tumbez, où Pizarre croyait avoir laissé les meilleurs souvenirs et qu'il avait vue si riche et si prospère, était ruinée par les guerres des Incas et les Espagnols rencontrèrent à leur débarquement une hostilité à laquelle ils ne s'attendaient pas.

Le Pérou, dont Pizarre allait entreprendre la conquête avec si peu de forces, formait un empire puissant dont le centre était à Cuzco, sur un des affluents de l'Amazone supérieur, au pied du versant oriental des Andes, par 12° 45' de latitude méridionale.

Jusqu'au milieu du XI^e^ siècle, les habitants du Pérou étaient, comme presque tous les autres indigènes de l'Amérique, répartis en une foule de petites tribus sauvages, isolées et hostiles, quand apparurent sur les bords du lac Titicaca, dans une des plus belles vallées des Andes, un homme et une femme d'un aspect majestueux et brillamment vêtus, qui se présentèrent comme enfants du Soleil, chargés par leur père d'instruire les hommes et de leur apporter le bonheur par la réforme de leurs mœurs et de leurs habitudes.

Manco-Capac et Mamma-Ocollo, ces prétendus enfants du Soleil et dont l'origine est tout à fait inconnue, se firent écouter et suivre par quelques tribus, qui descendirent avec eux dans la plaine, où ils fondèrent la ville de Cuzco. Ils enseignèrent à leurs sujets l'agriculture, le tissage des étoffes, les autres arts utiles, et fondèrent, sous le nom d'*Incas* ou fils du Soleil, une sorte de dynastie théocratique dont l'absolutisme n'avait pour bornes et pour compensation que la bonté et la douceur qui semblent avoir été le caractère général des successeurs de Manco-Capac. C'est par leurs vertus et par la réputation du bonheur dont les peuples jouissaient sous leur sceptre, que l'empire des Incas s'étendit sur une grande partie de l'Amérique du sud dans la région andine.

L'invasion espagnole tomba comme la foudre au milieu de cette prospérité. Toutefois elle avait été précédée de quelques années par un signe avant-coureur de décadence, des dissensions intestines.

Huaina-Capac, douzième Inca, qui régnait au Pérou à la première descente de Pizarre, en 1526, avait eu un des règnes les plus brillants de la race. Il soumit le royaume de Quito, mais par une double dérogation aux lois fondamentales de la dynastie, qui défendaient aux Incas de s'unir avec des femmes prises en dehors de la famille du Soleil et de quitter le berceau de la race, il prit pour femme la fille de son ennemi, le roi vaincu, et se fixa lui-même à Quito. Bien plus, voyant la mort approcher, vers 1529, il choisit pour héritier principal Atahualpa, fils de sa seconde femme, au détriment de son fils aîné Huascar, né d'une femme de la famille des Incas, lequel cependant eut une partie des États, avec Cuzco. Ces innovations dans la constitution d'un de ces empires dont la croyance aveugle des sujets est la base, à la condition d'être soutenue par l'immutabilité des principes, interrompirent brusquement la profonde paix intérieure dont jouissait le Pérou depuis trois siècles. Huascar avait pour lui la loi et la nation : Atahualpa avait l'armée.

La cause qui a ce dernier appui n'est pas toujours la plus juste, mais elle est presque toujours la plus forte. Huascar fut vaincu, et Atahualpa, après l'avoir fait prisonnier, fit mettre à mort, pour diminuer les chances de rivalité, tous les membres de la famille directe des Incas dont il put s'emparer par la force ou par la ruse.

Les conquérants du Pérou étaient préoccupés avant tout des métaux précieux et des trésors, aussi l'or et l'argent, les diamants et les émeraudes tiennent-ils une grande part dans les récits des premiers historiens. Ils nous révèlent cependant des détails bien intéressants sur la civilisation très avancée de l'empire des Incas. Quelques-uns d'entre eux signalent des produits naturels ou agricoles que le Vieux-Monde a mis des siècles à adopter. L'un d'eux [1] prône les vertus nutritives et réconfortantes de la *coca* admise aujourd'hui dans notre thérapeutique, il mentionne les immenses dépôts de guano exploités en grand de nos jours. La culture était, paraît-il, arrivée à un haut degré de perfection, et nous apprenons que la pomme de terre était, lors de la première découverte du pays, cultivée par les indigènes. Enfin les lamas et les vigognes que les conquérants appelaient *brebis du Pérou* étaient fort appréciés déjà pour la finesse de leur toison et pour la sûreté de leur pied comme bêtes de charge.

L'agitation et l'étonnement causés au Pérou par ces événements firent qu'on prêta d'abord à peine attention à l'apparition des deux cents étrangers sur un point secondaire de la côte. Ils valurent ensuite à l'expédition de Pizarre une importance considérable et en favorisèrent le succès.

Parti de Saint-Michel, Pizarre s'avança à travers un pays délicieux, peuplé d'habitants pacifiques, jusqu'à la ville de Zarau. Soto, qu'il avait envoyé en reconnaissance à la ville péruvienne de Canas, ramena un envoyé d'Atahualpa qui était porteur de présents et d'une invitation du souverain à venir le visiter dans son camp de Caxamalco sur le versant oriental de la Cordillère des Andes. Puis il entreprit l'ascension de ces montagnes par des passages fort pénibles où il eût été très facile à l'Inca de l'arrêter et d'anéantir sa troupe. La descente présenta aussi de grandes difficultés; enfin les Espagnols, après avoir reçu une ambassade d'Atahualpa, arrivèrent à la petite cité de Caxamalco, qui leur apparut environnée sur une vaste étendue des innombrables tentes de l'armée de l'Inca. Fernand Pizarre et Soto, accompagnés d'une troupe de cavaliers, se rendirent auprès du souverain. Après l'avoir salué sans

1. Herrera, *Description des Indes-Occidentales.*

quitter leurs chevaux, ils s'annoncèrent comme ambassadeurs de François Pizarre, le chef qui lui-même représentait un roi puissant : attirés par le bruit de ses victoires, ils venaient lui offrir leurs services et lui faire connaître la vraie foi ; enfin ils l'invitaient à rendre visite aux Espagnols dans leurs quartiers.

Atahualpa, qui d'abord avait conservé un silence et une immobilité complets, répondit sur leurs instances qu'il irait les visiter le lendemain sur la place de Caxamalco dont ils occuperaient les bâtiments.

En apprenant par le récit de ses compagnons combien l'armée péruvienne était nombreuse et disciplinée, Pizarre s'occupa d'abord d'affermir le courage chancelant de ses hommes, puis il conçut le plan à la fois odieux et insensé d'attirer le souverain dans une embuscade et de s'emparer par un coup de main de sa personne dont la possession arrêterait, pensait-il, toute résistance. Ce plan se réalisa de point en point tel qu'il l'avait conçu.

Le 16 novembre 1532 Pizarre disposa sa cavalerie et son infanterie dans les salles basses des vastes bâtiments qui entouraient de trois côtés la place de la ville : de larges portes facilitaient une sortie rapide, il conserva le commandement d'une vingtaine d'hommes formant réserve et plaça dans la citadelle le peu d'artillerie qu'il avait.

Le cortège royal qui s'était lentement formé ne se mit en marche que vers le milieu du jour. Pizarre, qui en surveillait le progrès avec impatience, reçut un message d'Atahualpa annonçant qu'il n'entrerait en ville que le lendemain matin. Pizarre insista pour qu'il vînt le jour même et soupât le soir avec lui.

Le pompeux cortège de l'Inca reprit donc sa marche et atteignit les portes vers le soir. Précédé des nombreux officiers et serviteurs de sa cour, suivi d'une troupe nombreuse, Atahualpa était porté dans une litière.

Lorsque l'Inca et environ six mille hommes de son armée eurent pris position sur la grande place, le dominicain Vincent de Valverde s'avança tenant d'une main un crucifix et de l'autre les livres saints et harangua le monarque.

Les historiens de la conquête nous ont conservé le sens sinon le texte de son discours[1]. Il déclara que le principal but des Espagnols était de faire connaître aux Péruviens la vraie foi. Il exposa sommairement toute la doctrine de l'Ancien et du Nouveau Testament, l'origine et la transmission du pouvoir des papes, la mission donnée par un des

1. Zarate, *Op. cit.*, tome Ier, page 93.

LE DOMINICAIN VINCENT DE VALVERDE ET ATAHUALPA.

derniers papes au roi d'Espagne de conquérir et de convertir les peuples du Nouveau-Monde et en vertu de laquelle Pizarre, représentant du roi, venait demander à l'Inca d'abjurer son idolâtrie, d'embrasser la foi chrétienne et de se reconnaitre tributaire de l'Espagne.

Atahualpa répondit qu'il ne voulait être tributaire d'aucun homme et que le pape ne pouvait disposer de pays qui ne lui appartenaient pas. Il demanda au missionnaire sur quelle autorité il appuyait ses paroles : Valverde présenta au roi le livre qu'il tenait. Atahualpa le feuilleta, puis le jeta à ses pieds en déclarant que les Espagnols lui rendraient compte à l'heure même de toutes leurs offenses.

Alors Valverde, indigné de cette profanation du saint livre, se retourna vers les Espagnols en criant aux armes.

Pizarre donna le signal et les combattants, qui jusque-là s'étaient tenus soigneusement cachés, sortirent tous à la fois des bâtiments de la grande place et se jetèrent sur les Péruviens qui ne se défiaient de rien et dont la plupart n'étaient pas armés. L'artillerie leur était aussi inconnue que l'usage de la cavalerie. Ce fut dès l'abord une déroute et bientôt un massacre : Atahualpa porté dans sa litière voyait le désastre et ne pouvait s'enfuir à travers cette foule affolée. Enfin, à la nuit tombante, Pizarre et ses cavaliers firent une trouée jusqu'à la litière et s'emparèrent de l'Inca. Sa prise mit fin au combat.

La lutte n'avait duré qu'une demi-heure et les morts se comptaient par milliers [1]. Parmi les Espagnols, François Pizarre seul avait reçu une blessure légère.

Plusieurs des historiens espagnols de la conquête ont cherché à transformer la trahison de Pizarre en un fait d'armes glorieux et presque miraculeux. L'un d'eux, Zarate, prétend que les innombrables cohortes d'Atahualpa, bien armées, avaient complètement cerné la petite troupe de Pizarre ; qu'un corps d'armée avait été envoyé pour lui couper le passage des Andes et que l'Inca s'attendait à voir les Espagnols se rendre à discrétion.

Atahualpa remarquant la passion insatiable que ses vainqueurs avaient pour l'or, leur offrit, comme rançon, de remplir d'or une vaste chambre jusqu'à la hauteur que sa main pourrait atteindre. Pizarre accepta.

Huascar qui était toujours prisonnier d'Atahualpa, l'ayant appris, fit à son tour offrir à Pizarre une quantité d'or plus forte encore s'il le mettait en liberté. Pizarre déclara qu'il voulait faire venir Huascar et servir

1. Dix mille, suivant l'Inca Titucussi.

d'arbitre entre les deux princes. Pour éviter le danger possible d'une sentence défavorable, Atahualpa fit noyer son rival.

Tandis que de tous les points de l'empire on dirigeait vers Caxamalco tout l'or qu'on pouvait réunir, Fernand Pizarre poussait une reconnaissance jusqu'à la ville et au temple célèbre de Pachacamac, situés à cent lieues au sud de Caxamalco et sur la côte; en même temps trois Espagnols allaient s'assurer *de visu* si ce qu'on disait des splendeurs de Cuzco était réel.

Sur ces entrefaites, Almagro était venu rejoindre Pizarre, amenant avec lui cent cinquante hommes d'infanterie et cinquante cavaliers.

Se voyant, grâce à ce renfort, en état de continuer les conquêtes, Pizarre et Almagro décidèrent de partager entre eux et leurs soldats les richesses déjà réunies sans attendre le complément de la rançon d'Atahualpa; puis, cela fait, ils résolurent de se débarrasser de leur prisonnier.

On l'accusa, bien à tort, de préparer secrètement un soulèvement contre les Espagnols; il fut mis en jugement et condamné à être brûlé vif, malgré l'opposition de quelques hommes de cœur. Il devait être exécuté le soir même. Mais sur les instances de Valverde il abjura son idolâtrie, reçut le baptême et son supplice fut commué en celui du *garrotte*. Les Espagnols lui firent des funérailles magnifiques. Ils lui choisirent un successeur, Toparca, frère d'Atahualpa, et l'accompagnèrent à Cuzco où il fut couronné.

Les membres de la famille des Incas, échappés au massacre d'Atahualpa, essayèrent de recouvrer leur indépendance dans les provinces, et ne firent, en rompant l'unité de l'empire, que favoriser les progrès des Espagnols.

De même que la rançon d'Atahualpa, les trésors trouvés à Cuzco furent en partie distribués par Pizarre à ses compagnons, en partie envoyés au roi d'Espagne. Quelques-uns des compagnons de Pizarre, se trouvant dorénavant assez riches, le quittèrent pour aller jouir en paix de leur fortune. Mais cette perte fut dix fois couverte par les renforts considérables de nouvelles recrues que la renommée des richesses fabuleuses du Pérou attirait de toutes parts.

C'est à son frère Ferdinand que Pizarre avait confié la mission de porter à Charles-Quint la somme et les objets précieux prélevés au bénéfice de la royauté sur les trésors péruviens. Le souverain reconnut les services de Pizarre par la confirmation de ses titres et l'extension de son gouvernement sur soixante-dix lieues au sud des premières

limites assignées. Une autre étendue de deux cents lieues, plus au sud encore, fut cette fois attribuée peu de temps après à Almagro.

Au mois de janvier 1535, Pizarre fonda, dans la vallée du Rimac, à deux lieues environ de l'Océan Pacifique sur lequel se trouve le port du Callao, un des meilleurs de cette côte, une ville dont il fit le siège du gouvernement, de préférence à Quito et à Cuzco, trop éloignés dans l'intérieur.

Il lui donna le nom de *Ville des Rois (Ciudad de los Reyes)*, remplacé depuis par celui de Lima, dérivé, suivant les uns, de celui de la vallée de Rimac ; tiré, suivant les autres, du nom d'un cacique ; et passa près de deux années assez calmes, occupé à organiser son gouvernement et à utiliser d'une façon régulière les immenses ressources du Pérou.

Sur les instigations de Pizarre, Almagro quitta Cuzco, dont il avait été nommé gouverneur, pour entreprendre une expédition au Chili. Cette expédition fut très pénible, la traversée des Andes au départ fut désastreuse, le retour par la côte ne fut pas moins malheureux et en somme le résultat fut à peu près nul.

Pendant son absence, l'Inca Manco, frère légitime de Huascar, qui à la mort de Toparca avait été investi du pouvoir royal, échappa à la surveillance des Espagnols dont il était l'instrument et presque le prisonnier, et se mit à la tête des indigènes préparés dès longtemps à un soulèvement général. Tous les Espagnols isolés dans leurs plantations furent massacrés ; Cuzco fut assiégé par une armée de deux cent mille combattants. Incendiée par les projectiles des Péruviens, la ville fut héroïquement défendue par Fernand Pizarre. Après cinq mois de siège, la famine, dont les assiégeants souffraient plus que les assiégés, obligea l'Inca à retirer ses troupes. Il se retira à Tambo où les Espagnols essayèrent en vain de l'enlever par un coup de main.

Lorsque la colonne d'Almagro revint de son expédition du Chili, l'Inca Manco à la tête de quinze mille Péruviens voulut l'écraser dans la vallée du Yucay ; mais il fut repoussé avec des pertes sérieuses.

C'est alors qu'éclata entre le parti d'Almagro et celui des Pizarre une lutte intestine qui aurait pu avoir les conséquences les plus funestes pour la conquête si les Indiens avaient su en tirer parti.

La question de la possession de Cuzco, qu'Almagro prétendait être compris dans les limites de son gouvernement, raviva le vieux levain de jalousie des deux anciens associés. Il s'ensuivit une longue guerre civile dans laquelle les deux familles rivales, tour à tour victorieuses et vaincues, virent presque tous leurs membres périr de mort violente.

Almagro, d'un caractère assez chevaleresque, fut victime de la duplicité de son rival; il crut à la possibilité d'une réconciliation, mais les Pizarre avaient juré sa perte. Ils le défirent au combat de Salinas, et, après s'être emparés de lui et l'avoir fait passer en jugement, ils le condamnèrent à mort. Almagro, affaibli par les maladies, effrayé par la perspective des souffrances, se traîne aux pieds de ses ennemis et leur demande grâce. Cet homme, qui avait été l'un des plus vaillants guerriers, effaçait donc en un instant de faiblesse tout un passé de bravoure. Il fut lâche et ses ennemis se montrèrent inexorables. Le seul adoucissement qu'il obtint fut qu'il serait étranglé en prison, et ensuite publiquement décapité au lieu de subir cette peine encore vivant. Almagro fit alors un retour sur lui-même et il reçut la mort avec un calme et un courage dignes de sa renommée militaire et de ses anciens exploits. Il avait alors soixante-cinq ans (1538)[1].

François Pizarre se crut dès lors assuré d'une paix durable, mais ses ennemis ne tardèrent pas à préparer une éclatante vengeance. Le fils d'Almagro, élevé avec soin, entouré de tout le prestige de la jeunesse et des séductions de la beauté, devint le chef d'une conspiration qui, d'abord, n'inquiéta nullement François Pizarre; néanmoins des avertissements l'engagèrent à prendre quelques précautions s'il voulait éviter le poignard des assassins. Les conjurés, se voyant sur le point d'être dévoilés et redoutant d'implacables représailles, s'élancèrent presque à l'improviste du côté du palais du gouverneur en s'écriant : « Vive le roi! Périsse le tyran! » Des centaines de partisans les suivirent. Ces clameurs ne parurent pas effrayer Pizarre qui demanda tranquillement des armes et ordonna qu'on barricadât l'entrée du palais, — la foule faisait déjà irruption dans les escaliers, — les premiers défenseurs furent tués; bientôt Pizarre demeura à peu près seul avec deux autres des siens et son frère Francisco d'Alcantara, tenant tête à ses adversaires. Sa bravoure fut sans égale. Enflammé de rage, il s'écriait : « Courage, mes amis, courage! nous forcerons ces traîtres à se repentir de leur trahison! » Mais les ennemis étaient dix fois plus nombreux; — Alcantara tomba mort auprès de son frère. Celui-ci se vit obligé de reculer, tout en continuant à se défendre; mais, après une lutte de géant, accablé de fatigue, il finit par tomber aussi, criblé de blessures.

Le palais fut mis au pillage et il n'y resta pas même une valeur suffisante pour payer les frais de l'enterrement de Pizarre. Le corps de cet homme, qui naguère était entouré d'un respect vraiment royal, fut

1. Washington Irving, *les Compagnons de Colomb*.

alors traîné jusqu'à l'église par quelques esclaves nègres. Un de ses domestiques l'enterra à la hâte, ainsi qu'Alcantara, voulant éviter que la tête du gouverneur et celle de son frère ne fussent exposées sur un gibet [1].

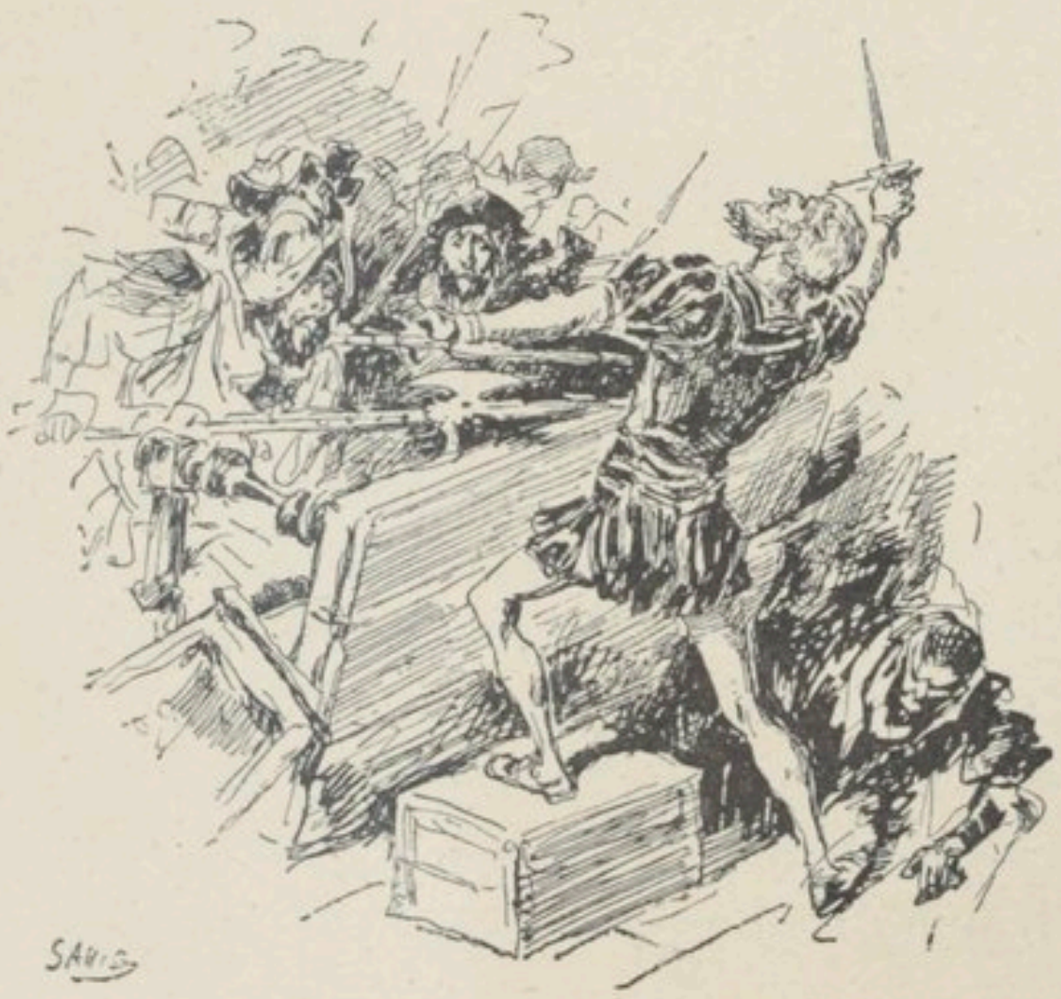
Pizarre mourut en 1541. Il était âgé de soixante-cinq ans. Cette guerre civile, signalée par un acharnement féroce, ne se termina qu'en 1548, par l'exécution de Gonzalo Pizarre et par la substitution à l'autorité arbitraire des conquérants, du pouvoir royal immédiat et régulier dans la personne du président d'audience, l'intègre Pedro de la Gasca [2].

Des deux autres frères du conquérant, l'un, Jean Pizarre, était mort en 1536, à Cuzco, dans une insurrection péruvienne dirigée par un des derniers membres de la famille royale de Manco-Capac; l'autre, Fernand, retourna en Espagne en 1539, pour excuser son frère de l'exécution d'Almagro; — il fut arrêté et emprisonné pendant vingt ans.

La conquête du Pérou fut le point de départ d'un certain nombre d'autres expéditions secondaires entreprises par des compagnons de Pizarre.

1. Zarate. Garc. de la Vega.

2. Le traducteur français de l'ouvrage de Zarate loue en ces termes naïfs la conduite et le caractère de Pedro de la Gasca, si différent de la plupart des fonctionnaires espagnols d'outre-mer : « On a remarqué une chose considérable de la modération et de la retenue de ce même Pedro de la Gasca, c'est qu'il retourna en Espagne sans s'être enrichi au Pérou où il avait eu assez de moyens de le faire et où il avait exécuté de si grandes choses, et qu'il en remporta le même chapeau qu'il y avait porté, n'ayant rien changé dans sa manière d'agir, modeste, et emportant d'ailleurs pour son maître de très grandes sommes d'argent. »



DECOUVERTE DU FLEUVE DES AMAZONES

CHAPITRE IX

SÉBASTIEN DE BENALCAZAR — GONZALO PIZARRE — ORELLANA

Sébastien de Benalcazar, né à Benalcaz en Estremadure, vers 1495, était parti avec Pedrarias au Darien en 1514, et se distingua par son audace et sa générosité. Nous l'avons vu venir rejoindre Pizarre à Tumbez en 1531. Peu après il reçut le gouvernement de la forteresse de Saint-Michel, le premier établissement espagnol fondé au Pérou. Quand, par suite de l'invasion, cet empire devint pendant quelques années la proie de l'anarchie, il arriva qu'un général péruvien, Ruminalmi, se rendit indépendant à Quito et s'empara des trésors qu'y avait laissés Atahualpa. Benalcazar obtint de Pizarre l'autorisation de soumettre cette partie de l'empire et partit de Saint-Michel avec une troupe de cent cinquante à deux cents hommes récemment arrivés de Panama et de Nicaragua. Après une longue et pénible marche dans un pays montagneux et boisé où il était à tout moment harcelé par des détachements appartenant aux meilleures troupes du Pérou, il finit par arriver

à Quito et par s'emparer de la ville. Mais là une immense déception attendait les Espagnols : les habitants, qui connaissaient la passion de leurs ennemis, avaient enlevé et caché dans les endroits les plus inabordables des montagnes toutes leurs richesses et celles des monuments. Deux ans après, Pizarre enleva même à Benalcazar le gouvernement de cette province, pour le donner à son frère Gonzalo. Benalcazar tenta de nouvelles aventures. Remontant au nord, il s'engagea au Cerro de Pasto, dans une des régions les plus difficiles des Andes, passa dans le Popayan (vallée du Cauca) et dans le bassin de la Magdalena, fonda Santa-Fé de Bogota et donna à la région le nom de Nouvelle-Grenade. C'est dans une de ses expéditions qu'il sut, par des Indiens prisonniers, que du côté de l'est se trouvait un pays dont l'inauguration du chef consistait à le couvrir entièrement d'or, sur les bords d'un lac sacré qui renfermait lui-même d'immenses trésors, produit des offrandes. Les Espagnols appelèrent ce chef inconnu le Doré ou *El Dorado*, nom qui passa ensuite au pays imaginaire où il devait se trouver, et qui devint pendant près de deux siècles le but de nombreuses recherches et l'objet d'une croyance légendaire qui n'est pas encore effacée et à laquelle la découverte récente des mines d'or de la Guyane donne une apparence de réalité.

En remplaçant à Quito Benalcazar, Gonzalo Pizarre ne songeait pas à abdiquer son rôle d'aventurier pour celui de souverain. Esprit assez remarquable, le dernier des frères de Pizarre sut inspirer à ses soldats une entière confiance : il était, au reste, supérieur à la plupart d'entre eux en fermeté, en courage et en persévérance. Il résolut la découverte et la conquête des pays situés à l'est des Andes, traversés, disait-on, par un fleuve immense et couverts de forêts où abondaient la cannelle et les autres épices des Indes. Il partit donc de Quito avec une sorte d'armée de trois cent quarante Espagnols parfaitement équipés et accompagnés de quatre mille Indiens comme porteurs.

La traversée des Andes ne se fit pas sans de grandes pertes ; les Indiens peu accoutumés au froid et à la fatigue périrent presque tous, les Espagnols eux-mêmes, malgré le courage et la ténacité qui étaient l'apanage des aventuriers de cette époque, malgré leur vigueur corporelle, fruit de leurs travaux et de leurs exercices habituels, furent très éprouvés. Mais ce fut bien pis quand ils se trouvèrent en pleine saison pluvieuse, au milieu des immenses marais et des forêts inextricables du bassin de l'Amazone, dans des pays complètement inhabités ou parcourus à peine par quelques tribus ignorantes, féroces et sans aucune

industrie. Arrivé le 31 décembre 1540, sur le bord d'un des principaux affluents du fleuve, le Cauca ou Napo, Gonzalo Pizarre fit construire une barque grossière qu'il confia à son premier lieutenant ORELLANA, à la tête de cinquante hommes, et qui devait descendre la rivière, reconnaître le pays, se procurer des provisions, aider au besoin à traverser les cours d'eau et attendre, au confluent du fleuve, le gros de la troupe qui continuait à longer la rive. La rapidité du courant était telle qu'Orellana ne tarda pas à devancer ses compagnons qui n'avançaient qu'avec lenteur et à atteindre le fleuve bien longtemps avant que Gonzalo pût le rejoindre. Alors une idée hardie, mais en même temps odieuse, s'empara de son esprit. Il résolut de tenter la fortune en son nom, d'abandonner à leur sort Pizarre et ses autres compagnons et de descendre le fleuve jusqu'à la mer, en reconnaissant les vastes et peut-être riches pays qu'il arrose. Ses compagnons entrèrent dans ses vues, à l'exception d'un officier qui fut abandonné sur la rive.

On comprend l'étonnement, la consternation de Pizarre quand il ne trouva pas Orellana au point de ralliement qu'il lui avait fixé. Ce fut une sorte de désespoir chez les Espagnols quand, s'étant avancés jusqu'à cinquante lieues au-dessous du confluent, ils recueillirent l'officier abandonné par Orellana et qu'ils connurent toute l'étendue de leur malheur et de la perfidie de leurs compagnons. Pizarre eut le courage de dissimuler sa douleur et de chercher à relever le moral de sa petite troupe. On résolut de revenir sur ses pas et de regagner Quito. Le retour se fit au prix de fatigues plus grandes encore qu'à l'allée, d'autant plus qu'il n'y avait plus pour soutenir ces malheureux le mirage de l'espoir. Ils furent obligés, après avoir mangé leurs chevaux et leurs chiens, de se nourrir de racines, de fruits sauvages, de reptiles. Outre les quatre mille Indiens, deux cent dix Espagnols périrent dans cette expédition. Ainsi, en tenant compte des cinquante déserteurs d'Orellana, il ne revint à Quito que quatre-vingts Espagnols, nus comme des sauvages, et tellement épuisés et décharnés, qu'ils ressemblaient, dit l'historien Zarate, plutôt à des spectres qu'à des hommes (1541).

Les malheurs de Gonzalo Pizarre n'étaient pas finis. Durant son absence, son frère François, le chef de la famille, avait été tué, lui se trouvait disgracié, privé de son gouvernement et exilé dans la lointaine province de Charcas. Ralliant cependant les anciens partisans de son frère, il parvint à supplanter les Almagro et gouverna le Pérou de 1544 à 1547. Mais ayant refusé de reconnaître l'autorité de Pedro de la Gasca, envoyé par Charles-Quint pour pacifier et organiser le pays, il se

trouva en état de rébellion manifeste contre l'autorité royale, fut défait et mis à mort en 1548.

Reprenons Orellana au point où nous l'avons laissé sur l'Amazone. François Orellana était de Truxillo, comme Pizarre, et compagnon d'enfance des plus jeunes frères du conquérant, ce qui rend plus odieuse la perfidie dont il usa envers Gonzalo. Si l'on parvient à oublier ce qu'il y eut de criminel dans son action, il faut reconnaître cependant que l'entreprise d'Orellana fut une des plus audacieuses et des plus habilement conduites, puisque avec un grossier bâtiment fabriqué de bois vert mal équarri, sans boussole, sans pilote, il fit plus de deux mille lieues, d'abord sur un fleuve immense au milieu de nations barbares et inconnues, puis sur une partie de l'Océan, agitée par des courants, pour rejoindre les possessions espagnoles à l'île de Cubagua[1]. Il est difficile de reconnaître exactement dans les rares dénominations actuelles les noms des localités et des tribus qu'il rencontra, des affluents dont il dépassa l'embouchure. Après avoir reçu un assez bon accueil à Aparia, il eut, à partir du 12 mai et dans le pays de Machipara (vers le Yapura), à repousser pendant plusieurs jours et plusieurs nuits l'attaque de douze mille Indiens. C'est dans ces parages qu'il prétendit avoir vu des villages entiers dont le toit était couvert d'or, relations qui, jointes aux récits faits à Benalcazar, confirmèrent l'opinion de l'Europe sur l'existence de l'El Dorado. Entre le Téfé et le Coary, il signala la peuplade des Paguanas, qui existe encore ; celle des Picotas, vers le Purus, puis la grande nation guerrière des Amazones ou Conypayaras dont la domination s'étendait, disait-il, sur une grande partie du fleuve, ce qui fit donner à ce dernier le nom de fleuve des Amazones[2], sous

1. Ce fut le 26 août 1541 qu'Orellana atteignit l'Océan après un voyage de plus de sept mois.

2. Le nom de fleuve des Amazones a certainement pour origine un de ces faits fortuits si fréquents dans l'histoire des voyages. Orellana et ses compagnons furent attaqués par quelques femmes armées de flèches et de lances. Elles étaient, dit-on, grandes, robustes et *blondes ;* elles portaient leurs cheveux en tresse, allaient nues et semblaient descendre d'une race septentrionale. Les *conquistadores* se souvinrent des Amazones de l'antiquité, — de là le nom *fleuve des Amazones*. L'imagination aidant, on peupla bientôt l'intérieur de l'Amérique du sud d'armées de femmes guerrières, anthropophages, plus terribles pour les Européens que toutes les tribus indigènes. Il est assez probable qu'avec un peu d'attention, la lumière se serait produite depuis longtemps. M. Barboza Rodrigues nous paraît avoir trouvé la meilleure explication que l'on puisse fournir sur ces prétendues Amazones : « Les Uaupes des bords du Marañon, nous dit-il, ont encore aujourd'hui l'habitude d'amener leurs femmes à la guerre; ils ont de plus l'air efféminé, qui est accentué par leur habitude de diviser en deux leurs cheveux sur le front après les avoir tressés, ce qui leur donne tout à fait l'apparence de femmes. Un jeune homme revêtu de ces ornements sera pris par l'observateur le plus attentif pour une femme, tant est grande l'influence de la coiffure sur l'aspect général. » Ainsi, suivant toutes présomptions, Orellana et

lequel il est plus connu que sous ceux de Rio de Solimoens ou fleuve des Saumons, de Marañon et d'Orellana.

Rentré en Espagne avec 200,000 marcs d'or encore et une assez grande quantité d'émeraudes, trésor dont la majeure partie lui avait été confiée par Pizarre, Orellana fut bien reçu par Charles-Quint qui donna aux régions qu'il avait parcourues le nom de Nouvelle-Andalousie et le mit à la tête d'une seconde expédition. Orellana repartit de San Lucar en 1542, avec quatre navires et quatre cents hommes. Mais cette expédition, si bien approvisionnée, réussit bien moins que la première où les aventuriers manquaient de tout. Les trois quarts des équipages périrent sur mer et à l'embouchure du fleuve, avant même qu'Orellana fût parvenu à retrouver la branche principale. Lui-même, malade et désespéré, mourut sur le territoire de Manoas aux environs de Montalègre (1550). Sa veuve et le reste de l'expédition parvinrent à descendre le fleuve et gagnèrent à grand'peine l'île Marguerite. Les Espagnols ne paraissent pas avoir fait depuis de nouvelles expéditions dans ces parages. Si nous y avons suivi Orellana jusqu'au bout, c'est parce que ce dernier se rattachait, par ses antécédents et son point de départ, aux expéditions de la côte du Pacifique.

ses compagnons ont dû confondre les hommes et les femmes, puisqu'aujourd'hui la méprise est encore possible.

CONQUÊTE DU CHILI & VOYAGES DANS LES RÉGIONS VOISINES

CHAPITRE X

VALDIVIA — LE POÈTE ERCILLA Y ZUÑIGA — JUAN FERNANDEZ — LES AVENTURES DU MATELOT SELKIRK

La conquête du Chili est liée à celle du Pérou. Les Incas avaient étendu leur domination sur une partie de cette belle contrée qui, située entre la chaîne des Andes et l'Océan, présente un climat magnifique, des vallées et des plaines fertiles et splendides, des ports nombreux et sûrs, mais qui est séparée du Pérou par des déserts arides et malsains. Dans la répartition faite par Charles-Quint des nouvelles conquêtes, le Chili avait été attribué à Almagro, et celui-ci y avait fait une tentative en 1536 par la province de Coquimbo. Mais l'ambition et la jalousie l'avaient fait revenir bientôt au Pérou où il avait trouvé la mort. Il eut pour successeur un autre compagnon de Pizarre, Pedro de Valdivia, l'un des plus distingués par ses qualités morales et son habileté administrative dans cette foule d'aventuriers pour la plupart rapaces et batailleurs.

Valdivia prit au sérieux son rôle de gouverneur et de colonisateur. Parti de Cuzco en 1540, il eut à traverser le désert d'Atacama et prit possession du pays à partir de la rivière Copiapo.

Il n'avança que pas à pas, fondant successivement Santiago (12 février 1541), la Conception, Villarica, Valdivia, encourageant la culture et l'exploitation des riches mines d'or et de cuivre.

Appelé par les villes chiliennes qui réclamaient son secours contre les peuplades indomptées de l'Araucanie[1], il fut pris en 1554 dans un combat par les Araucans qui le firent mourir après trois jours d'horribles tortures. François de Villagran, son lieutenant, parvint cependant, par son énergie et son habileté, à contenir les Indiens, à sauver l'armée et à maintenir l'autorité espagnole sur la côte. C'est en partie à ces deux hommes que le Chili doit d'avoir été jusqu'à la fin une des colonies les plus prospères de l'Espagne et d'être, de nos jours, l'État le plus florissant, le plus calme, le plus peuplé relativement à son étendue, le plus commerçant de l'Amérique du Sud.

Valdivia a eu l'honneur d'être chanté par un des plus grands poètes de l'Espagne, Alonzo de Ercilla, l'auteur de l'*Araucana*.

Poète et guerrier, Ercilla y Zuñiga est une grande et sympathique figure. Comme le héros qu'il a glorifié, il tranche singulièrement sur la masse des aventuriers cupides ou des fonctionnaires peu scrupuleux accourus de tous les royaumes d'Espagne à la curée des pays de l'or.

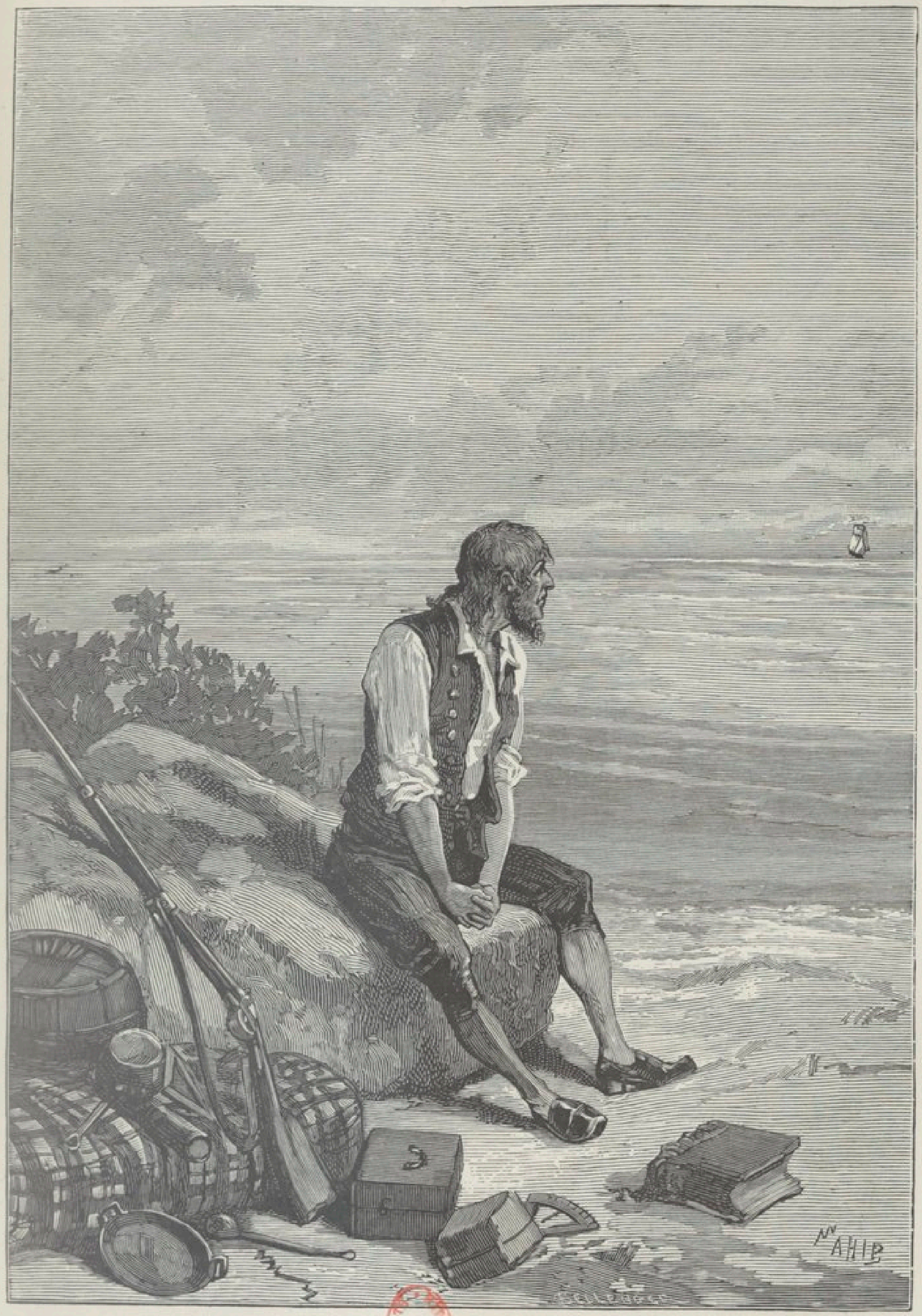
Il fut soutenu dans ses entreprises par l'amour de la gloire et par un dévouement enthousiaste à l'Espagne et à son souverain. Ce sont ces mêmes sentiments qui lui inspirèrent son poème de l'*Araucana*.

Cette épopée, célèbre en Espagne et comparée par Cervantes à ce que l'Italie a produit de meilleur en ce genre, n'a été pendant longtemps connue en France que par les appréciations de Voltaire [2].

Le poème d'Ercilla est la principale source de renseignements sur les expéditions de Valdivia et de Villagran contre les terribles Araucans : l'auteur nous apprend dans son prologue que, « pour qu'il pût offrir plus de certitude et de garanties, il l'avait composé à la guerre même, pendant les marches, au milieu des sièges, écrivant plus d'une fois sur du cuir, à défaut de papier, et sur des fragments de

1. L'Araucanie est située au sud du Chili, elle est bornée à l'est par les Andes et à l'ouest par l'Océan.

2. L'*Araucana* fut publiée en Espagne en trois parties en 1569, 1578 et 1590. Des extraits d'une traduction française parurent en 1824 sous le nom de Gilibert de Merliac. C'est en 1870 seulement que M. Alexandre Nicolas en a donné une traduction complète (Paris, Delagrave), précédée d'une remarquable introduction.



SELKIRK ABANDONNÉ PAR SON CAPITAINE

lettres souvent assez étroits pour qu'ils pussent malaisément contenir six vers; d'où est résulté plus tard, dit-il, un grand embarras à les joindre ensemble ».

Nous recourrons d'autant plus volontiers au récit du poète qu'il est empreint d'une haute impartialité et animé des sentiments les plus généreux [1].

Don Alonzo de Ercilla y Zuñiga naquit à Madrid en 1533. Il était fils de Fortun Garcia de Ercilla, jurisconsulte célèbre, qui, après avoir longtemps professé à Bologne et à Pise, avait été appelé en Espagne par Charles-Quint et s'était fixé en Biscaye. Sa mère, Léonor de Zuñiga, était attachée à la maison de l'Impératrice. Alonzo fut placé comme page auprès de l'infant (Philippe II), qu'il l'accompagna en Italie, en Flandre, à Augsbourg et enfin en Angleterre.

C'est dans ce pays qu'il apprit la nouvelle de l'expédition qui se préparait pour envoyer des secours à la colonie chilienne menacée par un soulèvement général des Araucans. Don Alonzo obtint de Philippe la faveur d'être attaché à l'expédition sous les ordres de Geronimo de Alderete : il se rendit au Pérou d'abord et se joignit à l'armée qui se formait pour secourir Santiago. Il avait alors vingt et un ans (1554), et n'avait pas encore tiré l'épée [2].

Les quinze premiers chants du poème d'Ercilla sont consacrés à une description fort exacte et fort intéressante du pays, de ses habitants, de leurs mœurs, ainsi qu'à la narration des débuts de la guerre jusqu'à l'arrivée de l'auteur.

La disposition du sol de l'Araucanie est la même que celle du Chili. Voici la description qu'en donne M. Ignacio Domeyko : « Toujours une côte, des prairies à l'embouchure des fleuves, de longs rubans de sable que baigne une mer orageuse et où se dressent parfois des rocs majestueux, des collines qui encadrent de petits golfes; puis un premier cordon de hauteurs, puis une *pampa* ou *llano* et au delà les Andes. Figurez-vous encore deux bourrelets qui limitent à l'est et à l'ouest le llano intermédiaire et longent le cordon de la côte et la haute Cordillère. Vous avez ainsi un terrain qui se développe comme en six bandes parallèles, en six régions géologiques [3]. »

La limite septentrionale du territoire araucan est la rivière Maule que

1. Nous n'avons pas à parler du mérite littéraire et des beautés épiques de l'*Araucana;* ce n'est pas ici la place, et d'ailleurs il nous semble qu'il ne reste rien à dire après l'excellent travail de M. Al. Nicolas.

2. *Araucana,* ch. XIII, oct. XXIX.

3. *Araucania y sus habitantes,* par M. Ignacio Domeyko.

n'avaient pas franchie les Incas. Les Araucans, demeurés indépendants, formaient lors de l'arrivée des Espagnols une sorte de confédération aristocratique et féodale. Seize caciques ou curacas gouvernaient les différentes tribus et obéissaient au chef suprême élu par les caciques. C'est grâce à une véritable organisation militaire qu'ils avaient su maintenir et qu'ils conservèrent leur indépendance.

Le vaillant Valdivia, gouverneur du Chili, après don Diego de Almagro, qui s'y trouvait en 1535, pénétra sur le territoire des Araucans et crut les avoir entièrement asservis. Il fonda la ville de Penco ou Conception, et plus au sud, à la limite de sa conquête, celle de Valdivia. Impatients du joug, les caciques choisissent pour chef Caupolican, surprennent le fortin de Tucapel dont la garnison, après une lutte héroïque, est obligée de se retirer au fort de Puren. Valdivia, dont le président Pedro de la Gasca disait que sa présence seule équivalait à un renfort de huit cents hommes, rassemble ce qu'il peut de troupes et marche contre les rebelles avec mille Espagnols et deux mille Indiens. Mais ne croyant pas l'ennemi aussi redoutable et aussi prêt à la lutte qu'il l'était, il a le tort de se détourner de sa route pour visiter les mines qu'il faisait exploiter et lorsqu'il rencontre l'ennemi, il se trouve en présence de vingt mille hommes bien armés et bien organisés. Malgré la disproportion du nombre et grâce à leurs chevaux, ainsi qu'à leur armement, les Espagnols parviennent à repousser l'ennemi. Celui-ci commençait à opérer sa retraite, quand un jeune *Yanacona* ou Indien ami, de la suite de Valdivia, prenant tout à coup parti contre le gouverneur, fait honte aux Araucans de leur lâcheté et, joignant l'action à la parole, se livre, dans les rangs des Espagnols, à un furieux massacre. A la vue de ce secours inespéré, Caupolican rappelle ses troupes. Les Espagnols sont accablés sous le nombre et Valdivia, fait prisonnier, est mis à mort. Le jeune Indien, qui par son audacieuse attaque avait amené ce revirement de fortune, s'appelait Lautaro; Caupolican le choisit pour lieutenant.

La garnison de la citadelle de Puren, la plus proche du théâtre de la lutte, s'étant retirée, les Araucans détruisent la place, puis ils battent complètement, près de la montagne d'Andalian, Francisco de Villagran, lieutenant de Valdivia, qui, à la nouvelle de la mort de son chef, était parti en toute hâte de Penco. La population de cette ville s'enfuit et cherche un refuge à Santiago. Les barbares s'en emparent, y mettent le feu, et aussitôt marchent sur Cauten (l'Impériale); mais une terreur superstitieuse les arrête en chemin et les retient dans l'inaction. A la fin

de la mauvaise saison, Lautaro reprend l'offensive avec des forces considérables, quand il apprend que les Espagnols ont relevé les murs de la Conception. Il taille en pièces, près de cette place, l'armée ennemie, commandée par Juan de Alvarado, et vient s'établir solidement à proximité de Santiago, avec cinq cents hommes d'élite. Quatre fois Pedro de Villagran attaque la position des Araucans, quatre fois il est repoussé. Lautaro augmente encore ses défenses; mais, en dépit de toutes ses précautions, il est surpris et massacré avec toutes ses troupes.

La situation critique du Chili, ou comme on disait alors, du Nouveau-Tolède, ayant été connue en Europe, l'Espagne s'empressa d'y envoyer Geronimo Alderete avec le titre d'*adelantado*. Aldarete se trouvait alors en Angleterre, auprès de Philippe II; il emmena avec lui Ercilla, mais ne put achever son voyage et mourut à l'île de Taboga[1]. C'est à partir de ce moment que l'auteur de l'*Araucana* prit une part active aux événements qu'il raconte.

Le commandant de la cavalerie, don Garcia, fils de don Andres Hurtado de Mendoza, marquis de Cañete, gouverneur du Pérou, fit avant toute opération construire sur la côte une forteresse qui facilita le débarquement des troupes, lesquelles étaient d'abord établies dans l'île de Quiriquina, en face de Penco. Vainqueurs en plusieurs rencontres, les Espagnols relevèrent les murs de cette dernière ville, et y repoussèrent un assaut; puis, l'armée ayant franchi le Biobio, Garcia transporta son camp au pied de la montagne d'Andalican. Des tentatives répétées pour nouer des relations pacifiques avec les indigènes restèrent sans résultat. Reprenant sa marche, l'armée, après une lutte terrible dans la plaine de Millarapué où les Araucans furent encore vaincus, rebâtit la citadelle de Tucapel, près de laquelle Valdivia avait été défait et tué, et en fit une place d'armes importante.

Le poète a décrit avec beaucoup de mouvement et de couleur la surprise, le désordre d'un convoi dont il faisait partie, convoi envoyé pour ravitailler cette place et qui fut attaqué dans les défilés de la Sierra de Puren par d'innombrables assaillants.

Ercilla accompagnait encore Garcia, quand ce dernier se rendit à l'Impériale pour y réprimer les désordres, et il rentra à Tucapel, la veille même du jour où Caupolican tentait une surprise contre la citadelle, attaque où les Araucans, dont la ruse avait été déjouée, subirent une déroute complète. Caupolican fugitif fut livré par trahison aux Espagnols

1. Ile de l'Océan Pacifique dans le golfe de Panama.

qui le firent périr dans les supplices; avant de mourir, il se convertit au christianisme et reçut le baptême. Ercilla, qui n'assistait pas à l'exécution, proteste dans son poème contre cette cruauté.

Les successeurs de Caupolican continuèrent la lutte de la nationalité araucanienne et l'on peut dire que cette lutte n'a pas encore pris fin.

Laissant à ses lieutenants le commandement des places fortes, Garcia entreprit une expédition dans le Sud au delà des limites atteintes jusqu'alors par les Espagnols : Ercilla l'accompagna dans ce pénible voyage où il s'avança jusqu'à la baie d'Ancud et explora l'archipel de Chiloë. Au retour, une querelle s'étant élevée entre Ercilla et Juan de Pineda, don Garcia en prit de l'ombrage et condamna les deux adversaires à avoir la tête tranchée. Heureusement, avant l'exécution de la sentence il reconnut son erreur, et Ercilla fut seulement exilé, peine qui se réduisit même à une courte incarcération. Aussi put-il encore prendre part à quelques faits d'armes glorieux au Chili et c'est seulement en 1562 qu'il revint en Espagne.

Il y épousa en 1570 dona Maria de Bazan, à qui plusieurs fois il fait allusion dans son poème.

Vers 1578, il accompagna le prince Rodolphe, beau-père de Philippe II, dans ses voyages en Allemagne, en Autriche et en Bohême. C'est à ce prince devenu empereur sous le nom de Maximilien II qu'il dédia son poème de l'*Araucana*. On ne sait pas exactement la date de sa mort; on sait seulement qu'elle est antérieure à 1595. Les derniers chants de son poème, sans témoigner moins d'enthousiasme pour son pays et pour son roi, sont empreints d'une sorte d'amertume et de découragement.

Nous nous sommes étendu avec quelque détail sur les épisodes de cette longue lutte. Si ses résultats n'ont pas eu l'éclat des prodigieuses conquêtes des Cortez ou des Pizarre, il faut reconnaître que Valdivia et les Villagran ont par leur énergie rendu à leur pays un service fort appréciable en contenant ces populations indomptables, qui laissées à elles-mêmes eussent pu organiser une résistance formidable et compromettre les conquêtes du Chili et même du Pérou.

Les Araucans, jaloux de leur liberté, n'ont jamais depuis le temps d'Ercilla accepté le joug des Espagnols ni des Chiliens, lorsque ceux-ci se furent déclarés indépendants en 1817.

Aujourd'hui, le peuple est cultivateur, et se livre en grand à l'élève des chevaux et du bétail. Le développement immense de la race cheva-

line, inconnue sur le continent lors de la conquête, a complètement modifié la vie des Araucans. On sait qu'une tentative plus généreuse que prudente fut faite il y a quelques années pour civiliser ces populations que l'action bienfaisante des missions a seule pu toucher jusqu'à ce jour.

En 1861, Orllie de Tounens, un simple avoué de Périgueux, eut l'idée de fonder un royaume d'Araucanie et d'y attirer la colonisation française. Ces projets furent promptement ruinés par le Chili.

Le gouvernement chilien, qui nourrit toujours des prétentions sur l'Araucanie, fit enlever M. de Tounens.

M. Thouvenel, alors ministre des affaires étrangères, qui avait eu la prudence de ne pas encourager le roi Orllie Antoine Ier dans son entreprise, fit réclamer notre compatriote qui revint en France où il est mort dans une complète obscurité.

Au mois de décembre 1882, le gouvernement chilien a décidé une grande expédition contre les Araucans. C'est avec une colonne de treize cents hommes que les Chiliens prétendent venir à bout de cette race indomptable.

JUAN FERNANDEZ

A l'exploration des côtes américaines de la mer du Sud se rattache l'expédition de JUAN FERNANDEZ, qui eut lieu plus tard. Ce marin, se rendant du Pérou au Chili, imagina de prendre au sud-ouest pour éviter les vents du sud et le courant venant du sud qui longe la côte et que l'on nomme *Courant du Pérou* ou de *Humboldt*. Cette manœuvre lui fit découvrir à 160 lieues à l'ouest du Chili un groupe d'îles qui a conservé son nom. Les îles Juan-Fernandez présentent un bon mouillage aux baleiniers de la mer du Sud ; mais elles ne seraient jamais parvenues à la célébrité, sans l'histoire du jeune marin écossais, Alexandre Selkirk, qui a fourni à Daniel de Foë le sujet d'un des romans les plus populaires : *Robinson Crusoë* [1].

Bien que les aventures de Selkirk nous transportent beaucoup plus tard, — au commencement du XVIIIe siècle, — elles se relient étroitement à la réputation acquise par le groupe des îles Juan-Fernandez.

1. Daniel de Foë, tout en profitant de l'histoire de Selkirk, a cru devoir en déplacer la scène; il a voulu donner aux aventures de son Robinson un cadre moins désert. Il a donc transporté son héros aux îles Caraïbes, c'est-à-dire aux Petites-Antilles, ce qui lui a permis d'introduire des indigènes dans son récit.

Nous les rapportons plus loin dans toute leur simplicité; — nos lecteurs pourront comparer le récit authentique du matelot et la merveilleuse histoire que le romancier anglais a su en tirer.

Dans un autre voyage, Juan Fernandez trouva, à près de six degrés plus au nord, les îles Saint-Félix et Saint-Ambroise. Enfin, en 1576, étant parti du Chili en se dirigeant vers l'ouest, il rencontra, à la distance de quarante degrés, dans cette direction, une grande terre habitée par des hommes de race presque blanche, vêtus d'habillements de toile et d'un caractère très sociable. Juan Fernandez la prit naturellement pour une partie du continent austral circumpolaire qui était encore une des croyances de l'époque. Mais, la science ayant anéanti ce continent, que faut-il penser de cette découverte? Serait-ce la Nouvelle-Zélande? Mais elle se trouve à une distance bien plus considérable que celle indiquée par J. Fernandez. Est-ce une terre disparue?

AVENTURES DU MATELOT SELKIRK

Alexandre Selkirk, né en Écosse, matelot dès son enfance, se fit remarquer par son caractère violent et son esprit d'insubordination. On prétend même qu'avant de naviguer, tout jeune il s'était échappé de la maison paternelle.

Plus tard il déserte, change de nom; la mer restant toujours sa passion, il passe d'un navire à l'autre, se révoltant contre ses supérieurs, battant ses camarades.

Fatigué d'un matelot aussi indiscipliné, le capitaine Stradling l'abandonne en 1705 sur une des îles Juan-Fernandez. Selkirk avait alors vingt-neuf ans. Son capitaine lui laissait en possession quelques habits, son lit, un fusil, une livre de poudre et des balles, du tabac, des outils, des instruments de mathématique et la Bible.

Quand le malheureux abandonné vit le vaisseau disparaître à l'horizon il ne put retenir ses larmes et ses cris de détresse. Bientôt de terribles hallucinations vinrent le troubler. La nuit, il frissonnait d'inquiétude.

Durant les huit premiers mois, Selkirk resta sous l'influence d'une insurmontable mélancolie. Il finit par se construire un abri avec quelques morceaux de bois et des peaux d'animaux.

L'ile était remplie de chèvres et de chats. Lorsque sa poudre fut épuisée, il se vit contraint de prendre les chèvres à la course. Il lui arriva plusieurs fois dans ces courses folles de faire de terribles chutes

Un jour, il tomba dans un précipice; il y resta vingt-quatre heures évanoui, et se releva cruellement blessé.

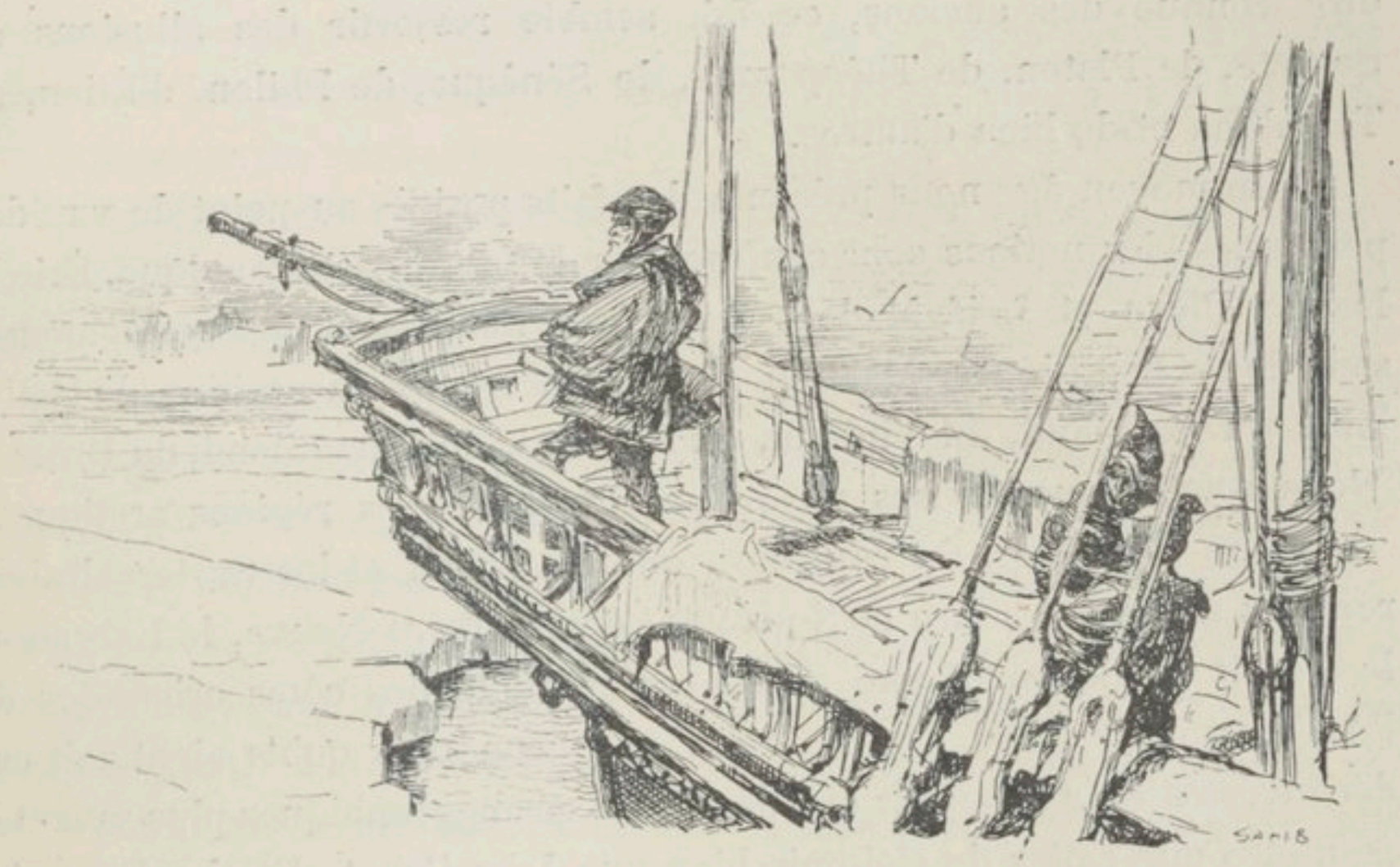
Selkirk parut renaître peu à peu à la vie morale. Son isolement produisit en lui un effet inattendu. Il était rude et violent, la réflexion l'adoucit. Il songea qu'il avait mal vécu et tourna ses regards vers la clémence divine, il ouvrit la Bible et pria.

Il occupa sa vie par le travail et la prière, puis chercha des distractions et s'égaya en chantant et en dansant avec ses chevreaux et ses chats.

Selkirk perdit peu à peu l'habitude de la parole, et lorsqu'en 1709, après quatre années de séjour dans son île, il fut retrouvé et rapatrié par le capitaine Woode Rogers qui avait envoyé plusieurs des siens faire une reconnaissance, il pouvait à peine s'exprimer.

Les aventures du marin écossais obtinrent en Europe un grand retentissement. Daniel de Foë voulut le voir; il l'entraîna, dit-on, dans une taverne, le fit causer et prit des notes.

Il transforma son histoire et en fit cette admirable fiction qui est son chef-d'œuvre : « Alors, dit Louis Reybaud, ce ne fut plus un récit, ce fut un magnifique enseignement; ce fut l'homme aux prises avec la création et la faisant son esclave; ce fut le spectacle d'une âme rebelle que la solitude ramenait à Dieu! Double et féconde pensée qui règne sur l'ouvrage et le sanctifie. »



PREMIÈRES DÉCOUVERTES SUR LES COTES ORIENTALES DE L'AMÉRIQUE DU NORD

CHAPITRE XI

JEAN ET SÉBASTIEN CABOT — LES CORTEREAL — VELASCO — ESTEBAN GOMEZ

La gloire de Colomb est-elle diminuée parce qu'un nom autre que le sien est porté par le Nouveau-Monde? Évidemment non. Elle n'est pas atteinte davantage par la démonstration que d'autres navigateurs ont mis, avant lui, le pied en Amérique. Mais ce qui manque et ce qui manquera toujours aux prédécesseurs et aux rivaux de Colomb, c'est cette ampleur de vues et cette précision de détails, ce prestige de péripéties touchantes et dramatiques qui rendent l'histoire plus attrayante qu'un roman; enfin ces calculs cosmographiques qui, malgré la défectuosité de la base première (géographie de Ptolémée), font du voyage de Colomb, non seulement une excursion d'aventures, mais la poursuite scientifique d'un but défini.

Que l'existence de vastes terres entre l'Europe occidentale et les extrémités orientales de l'Asie ait été soupçonnée, on pourrait presque

dire connue des anciens, ce fait semble ressortir des allusions de Socrate, de Platon, de Théopompe, de Sénèque, de Philon, d'Élien, de Tertullien et de bien d'autres.

Si le moyen âge nous présente des faits positifs au point de vue des personnes, les notions sont confuses sur le terrain géographique. Éric le Rouge, Bidru et Leif, Madoc, les frères Zeni, sont des personnages sans doute historiques. Mais on discute encore sur la position du Helluland, du Markland, du Vinland, du Erisland, de l'Estotiland, du Drocco. (Nous reparlerons de ces pays dans l'histoire des régions arctiques.)

On ne peut nier, au contraire, que les Cabot et les Cortereal aient reconnu de bonne heure la Nouvelle-Écosse, Terre-Neuve, le Labrador, le détroit d'Hudson et une partie considérable des côtes orientales de l'Amérique du Nord. On ne peut nier non plus qu'ils aient fait ces découvertes en s'appuyant sur des bases cosmographiques plus savantes peut-être que celles de Colomb, bien que Jean Cabot et Colomb paraissent s'être inspirés tous deux des leçons du savant astronome Toscanelli. Colomb, en effet, acceptant dans leur exagération les principes de l'école de Ptolémée, tendait directement vers les Indes par l'ouest-sud-ouest, c'est-à-dire dans la région des grands parallèles, et crut avoir atteint son but, lorsqu'il en était encore séparé par la largeur d'un hémisphère. Les Cabot et les Cortereal, au contraire, calculaient avec plus de vérité que, grâce au diamètre décroissant des cercles de la sphère, en se rapprochant du pôle, la direction du nord-ouest était la plus courte pour se rapprocher des côtes d'Asie.

Jean Cabot, né, suivant l'opinion la plus probable, en 1435, à Gênes ou aux environs, se fixa vers 1461 à Venise, où il se maria et où il eut trois fils, Louis, Sébastien et Sanche. Le 28 mars 1476, — après un séjour obligatoire de quinze ans, — il obtenait du doge André Vendramino des lettres de naturalisation, — il n'était donc pas Vénitien, comme la plupart de ses biographes le prétendent; il fut naturalisé avec l'assentiment unanime du Sénat, ce qui indique qu'il jouissait dans la ville d'une assez grande considération. Il dut nouer d'abord des relations commerciales avec l'Orient, et, dans un de ses voyages, il poussa jusqu'à la Mecque. Mais si l'extrême Orient rayonnait de miroitements magiques depuis les voyages des Marco Polo, des Rubruquis, des Mandeville, les difficultés et l'exiguïté probable des résultats d'un voyage continental arrêtaient les élans des plus hardis aventuriers. Aussi, secondés par l'emploi de la boussole, les vit-on affronter de

préférence les mystères de la *mer des Ténèbres,* nom donné à l'Océan Atlantique, et y chercher un chemin par la voie du sud, de l'ouest, du nord-ouest ou du nord-est.

Deux États de l'Europe occidentale encourageaient plus particulièrement ces sortes d'entreprises, le Portugal et l'Angleterre. Jean Cabot choisit l'Angleterre et, dans ce pays, le port de Bristol, d'où l'embouchure de la Saverne semble pousser naturellement les vaisseaux vers l'extrême Occident. C'est en 1477 que Jean Cabot se fixa sans doute à Bristol avec sa famille. Sébastien, le second, et le plus célèbre de ses fils, était né probablement vers 1473, puisqu'il avait quatre ans à l'époque de son arrivée en Angleterre, ainsi qu'il le déclarait lui-même en 1522 à Gaspard Contareni, ambassadeur de Venise en Espagne. Jean Cabot se fit rapidement, en Angleterre, une réputation maritime considérable. Si l'on en croit un de nos chercheurs et de nos critiques géographes les plus érudits, M. d'Avezac, c'est à lui que s'appliquerait le qualificatif du « plus habile marin d'Angleterre » donné à un capitaine de vaisseau qui fit, du 15 juillet au 18 septembre 1480, une expédition infructueuse à la recherche de l'île du Brésil [1].

Ce premier échec put suspendre l'ardeur des nouveaux concitoyens de J. Cabot, mais il ne la découragea pas. Pierre d'Ayala, ambassadeur d'Espagne en Angleterre, disait en 1498 : « Il y a sept ans que ceux de Bristol envoient chaque année deux, trois, quatre caravelles, sous les ordres et au gré de Jean Cabot, à la recherche des îles du *Brésil* et des *Sept Cités.* » Ces deux noms, comme l'on sait, avec ceux d'*Antilia,* de *Stokafixa*, etc., désignaient les terres océaniques supposées entre l'Europe et l'Asie.

M. d'Avezac calcule, d'après ce texte, que les expéditions de J. Cabot ont recommencé en 1491. Cela est vrai si l'ambassadeur parle d'*années écoulées;* mais il est plus probable, à notre avis, que la septième année doit être l'année courante 1498, ce qui ne reporte la première qu'en 1492. Cette dernière date suffit d'ailleurs pour qu'on ne puisse pas soutenir plus longtemps que Cabot n'a été entraîné que par le succès de Colomb. Car la première nouvelle des découvertes de Colomb ne

1. Nous devons à la vérité de rappeler que les chroniqueurs anglais de la première moitié du XVI^e^ siècle ne mentionnent pas plus les Cabot que Christophe Colomb ou Améric Vespuce. M. Henri Harrisse, dans son ouvrage sur Jean et Sébastien Cabot, fait remarquer que ce n'est qu'à dater de 1559, à propos de l'expédition de Willoughby et Chancellor (1553), que les historiens anglais commencent à insérer dans leurs écrits de brefs détails sur les voyages du Nouveau-Monde. C'est alors seulement qu'on voit le nom de Cabot ou de Gaboto figurer dans une chronique anglaise.

parvint en Europe qu'à son retour en mars 1493; et si l'on en juge par les dates du voyage de 1480 cité plus haut et de celui de 1494 dont nous parlerons bientôt, il pourrait bien se faire que Cabot eût quitté l'Europe avant Christophe Colomb. Henri VII, roi d'Angleterre, fut, on le sait, en pourparlers avec Barthélemi Colomb. Peut-être de précieuses indications soumises presque confidentiellement à la cour ont-elles été communiquées à Cabot, — et convaincu que, d'un jour à l'autre, un grand voyage à l'ouest allait être entrepris par les Espagnols ou les Portugais, il aurait entraîné ses nouveaux compatriotes de Bristol à prendre les devants. Au mois d'octobre 1492, Colomb découvre les Lucayes qu'il croit dépendre de l'Inde; — quant aux recherches de Cabot, furent-elles sur-le-champ fructueuses? On l'ignore. Un fait qui paraît hors de doute à quelques géographes et qui est, au contraire, considéré par d'autres comme dénué de fondement, c'est qu'en 1494, le navigateur italien, au service de l'Angleterre, vit les îles septentrionales de l'Amérique. La mappemonde dressée plus tard par son fils Sébastien Cabot, alors même qu'il était au service de l'Espagne, paraît, dans tous les cas, en faire foi [1].

Cette mappemonde qui fut dressée en 1544 et qui, par conséquent, présente pour l'Amérique beaucoup plus de détails qu'on n'en avait en 1494, est accompagnée d'une série de légendes et de renvois explicatifs en langue latine et en langue espagnole. Voici la légende relative à la Terre de Baccalaos : « Cette terre a été découverte par Jean Cabot de Venise et Sébastien Cabot son fils, en l'année de la naissance de notre Sauveur Jésus-Christ M.CCCC.XCIIII le vingt quatre juin (à 5 heures) dans la matinée. A cette terre on a donné le nom de *Première terre vue (Tierra prima vista)*, et à une île qui est tout près de ladite terre, on a donné le nom de *Saint-Jean*, pour avoir été découverte le même jour [2]. »

1. Indépendamment de cette mappemonde dont on trouve un des rares exemplaires à la Bibliothèque nationale de Paris, — la mappemonde de Juan de la Cosa, datée de 1500, donne quelques renseignements qui proviennent évidemment des explorations de Jean Cabot et des Anglais. Ainsi, on peut lire, tout près d'une presqu'île — peut-être la Floride — en caractères gothiques, les mots significatifs de *mar descubierta por Inglescs*. La carte de Juan de la Cosa porte donc une indication qui ne laisse aucun doute sur l'ancienneté des découvertes des Anglais conduits par Jean Cabot.

2. M. Henry Harrisse dans son livre sur Jean et Sébastien Cabot n'en persiste pas moins à assigner la date de 1497 au premier voyage de Jean et Sébastien Cabot. Il base son argumentation sur les erreurs qui, après un demi-siècle, ont bien pu se glisser dans une carte qui porte en effet le millésime de 1544. Suivant lui, il n'est nulle part fait mention et même allusion pendant les dernières années du xv[e] siècle de cette exploration qui avait cependant une si grande importance. Il signale les préparatifs de l'expédition de 1497, et s'étonne qu'on ne parle nullement

De la disposition de la carte et surtout des voyages postérieurs de Cabot, il semble à peu près certain que la première terre vue, *Tierra prima vista*, est l'extrémité nord-est de la presqu'ile de Nouvelle-Écosse et que l'île Saint-Jean est l'île de Terre-Neuve dont le premier nom est resté à la capitale ou l'île du Prince-Édouard (qu'on appela longtemps Saint-Jean). C'est donc en 1494 que Cabot aurait mis le pied sur le *continent* américain, trois ans au moins avant Vespuce qui n'y aborda au plus tôt qu'en 1497; quatre ans avant Colomb qui ne reconnut la *Terre ferme* qu'en 1498.

Jusqu'à cette époque, Jean Cabot avait exploré pour son propre compte ou pour le compte des armateurs de Bristol. Mais, au retour de l'expédition de 1494, il se trouva en présence de la ligne de démarcation du pape Alexandre VI, suivie du traité de Tordesillas, qui repartissaient entre l'Espagne et le Portugal toutes les nouvelles terres découvertes ou à découvrir. Peu soucieux d'engager à lui seul une lutte contre un pape et deux rois, il préféra se mettre sous la protection d'un prince qui, en acceptant la souveraineté des pays découverts, lui en laisserait le profit; — Henri VII accepta l'hommage des découvertes de notre navigateur, et signa à Westminster, le 5 mars 1496, des lettres patentes par lesquelles il conférait à Jean Cabot, citoyen de Venise, à ses trois fils et à tous ses héritiers ou ayant cause le privilège d'explorer, sous pavillon anglais, les terres inconnues de l'hémisphère boréal et d'en prendre possession au nom de la couronne d'Angleterre, pour en jouir à titre héréditaire, comme vassaux et officiers du roi, sous la redevance du cinquième du bénéfice net des produits, lesquels seraient introduits en toute franchise par l'unique port de Bristol.

Néanmoins Jean Cabot ne partit qu'au mois de mai de l'année suivante (1497); il explora sur une longueur de trois cents lieues une côte qui ne peut être que celle du Labrador et il n'y trouva aucun habitant, bien que des arbres entaillés et des pièges pour la chasse du gibier indiquassent le séjour ou le passage d'êtres humains. Du reste, le Labrador est encore aujourd'hui une des régions les plus désertes du globe, on peut même dire la plus déserte des régions habitables; avec une superficie presque double de celle de la France, il contient au plus la population d'un de nos cantons; tandis que le gouvernement russe

de celle qui l'avait précédée. L'érudition doit tenir grand compte du remarquable travail de M. Harrisse, mais son argumentation ne détruit pas des témoignages écrits ou imprimés dont la valeur n'est pas niable.

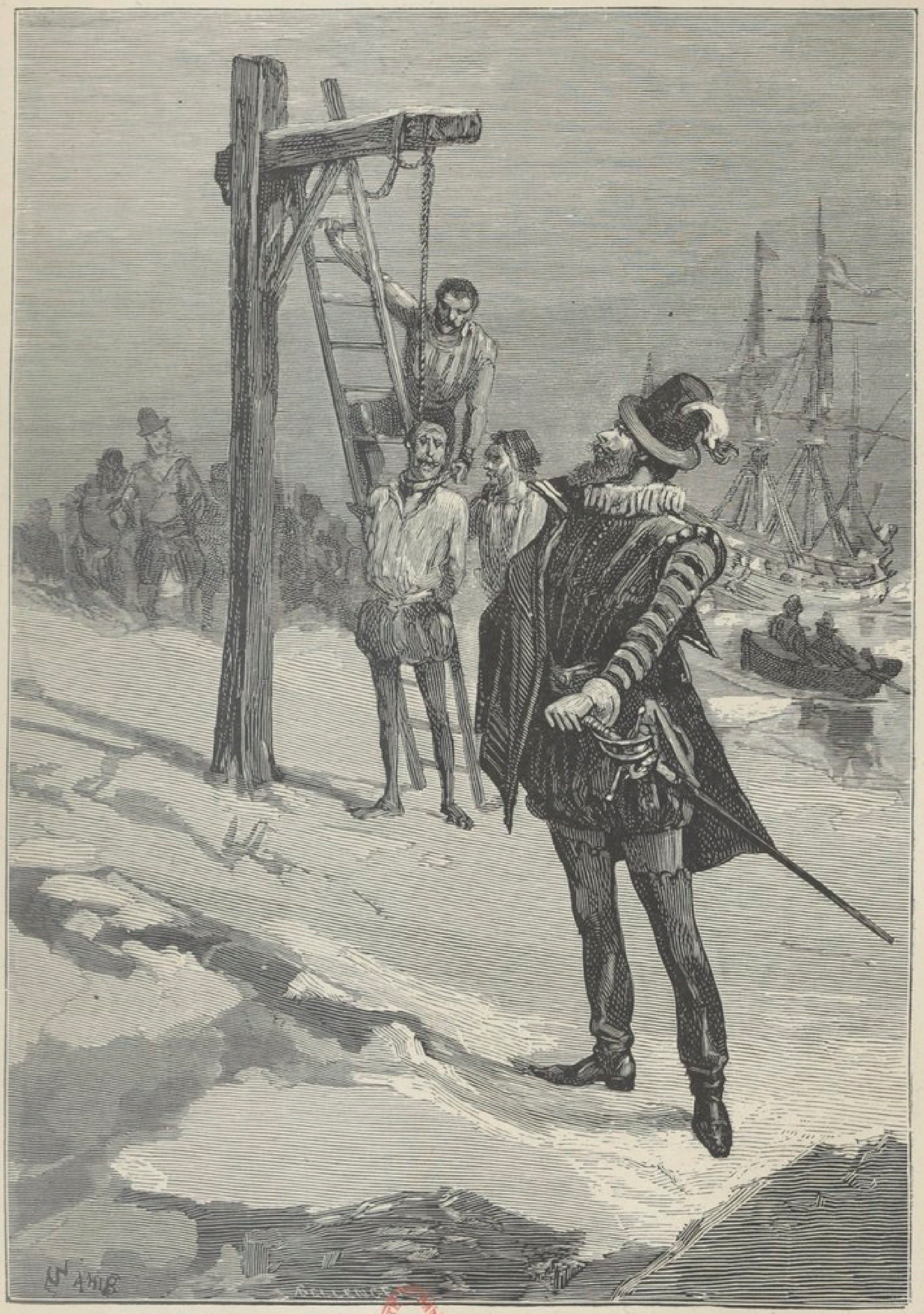
d'Arkhangel, situé à une latitude bien plus élevée que le Labrador, a une densité de population vingt-cinq fois plus forte.

J. Cabot rentra en Angleterre après un voyage de trois mois, il y fut reçu avec de grands honneurs, bien qu'il n'eût accompli qu'une simple prise de possession, en plantant çà et là des croix et des pavillons aux armes d'Angleterre et de Venise. Il paraît même avoir eu les prérogatives princières et distribué à quelques-uns de ses compagnons des concessions d'îles en y joignant même le titre de comte. Au mois de février 1498, Henri VII lui confirma la donation déjà faite et l'autorisa à fréter six navires de deux cents tonneaux avec le nombre d'hommes de bonne volonté qu'il jugerait convenable. Cabot fréta lui-même deux navires, et trois autres furent armés par des marchands anglais. Mais il semble qu'à cette époque J. Cabot prévoyait quelque empêchement personnel causé par la vieillesse ou la maladie, car il avait eu soin de se faire autoriser à commettre à sa place un représentant dûment autorisé. En effet, l'expédition, qui ne partit qu'au commencement de l'été de 1498, fut commandée par Sébastien Cabot, son second fils, alors âgé d'environ vingt-cinq ans ; et depuis cette époque on n'entend plus parler de Jean Cabot, ce qui fait croire qu'il mourut dans l'intervalle.

A la tête des cinq navires montés par trois cents hommes, Sébastien partit donc à la fin de juin 1498 pour coloniser les terres où son père avait planté les drapeaux anglais et vénitiens l'année précédente « et longer le littoral du côté des terres du Levant jusqu'à ce qu'il se trouvât en face *(al opposito)* de l'ile Cipango (le Japon) située dans la région des Épices ». Il ressort évidemment des termes du projet de Sébastien qu'il ne regardait pas les terres nouvellement découvertes comme faisant partie de l'Asie orientale, mais bien comme un groupe à part, continent ou archipel, qu'il s'agissait de tourner pour se trouver sur le même parallèle que les îles Indo-Malaises que l'on gagnerait ensuite à travers une mer inconnue encore, mais par une route supposée moins longue et plus facile que celle du tour d'Afrique.

Cette intuition de la situation respective de l'Europe occidentale et de l'Asie orientale séparées par une autre partie du monde qu'il fallai franchir ou contourner est un des plus beaux titres de gloire des Cabot.

L'expédition de 1498 atteignit la côte des « Terres-Neuves » vers 45° de latitude, c'est-à-dire vers la Nouvelle-Écosse. Elle la remonte jusque vers 55° et même 58°, toujours à la recherche du passage nord-ouest. Dans ce parcours, le golfe de Saint-Laurent avec ses belles îles



DRAKE FAISANT PENDRE JOHN DOUGHLY

et son magnifique estuaire échappe aux découvreurs. Arrivé à 58°, c'est-à-dire vers l'archipel d'Okak, à la base du promontoire que termine le cap Chudleigh et dont la direction est réellement au *nord-ouest*, Sébastien croit remarquer que la côte tourne à *l'est* (était-ce une déviation de la boussole ?) Il semble désespérer de trouver un passage, il s'effraye des icebergs qu'il rencontre sur sa route; son équipage est cruellement décimé par le scorbut; il revient au sud, longe les côtes américaines jusqu'à un point vraisemblablement voisin du cap Hatteras, cherchant toujours le passage désiré pour atteindre les Indes et, se trouvant à court de vivres (son approvisionnement était fait pour un an et il n'était en route que depuis quatre mois au plus!), il rentre en Angleterre où l'accueil qu'il reçut fut loin d'être aussi chaleureux que celui que son père et lui reçurent en 1497.

Il n'en continua pas moins à prendre part aux expéditions exclusivement commerciales que firent ses concitoyens de Bristol; et c'est à l'une d'elles (et non pas à celle de 1498) qu'il faut attribuer, selon M. d'Avezac, le transport en Angleterre de trois sauvages, vêtus de peaux de bêtes et mangeant de la viande crue (des Esquimaux sans doute), que l'on prit aux Terres-Neuves et qui furent présentés à Henri VII. En même temps il servait dans la marine royale militaire, où le prestige de son nom ne l'avait pas abandonné, puisque, en 1512, Ferdinand le Catholique, roi d'Espagne, allié de Henri VIII qui avait succédé à son père Henri VII en 1509, demanda qu'on le mît à sa disposition et lui conféra le grade de capitaine-général, avec de riches émoluments; il lui donna Séville comme résidence, en attendant le commandement d'une expédition projetée, mais qui n'était pas arrêtée encore le 23 janvier 1516, à la mort de Ferdinand[1].

Revenu en Angleterre l'année suivante, il fut mis de nouveau à la tête d'une expédition destinée à s'ouvrir un passage aux Indes par le nord-ouest et, selon l'historien vénitien Ramusio, qui prétend le tenir

1. Sébastien Cabot obtint non seulement le titre de pilote-major, mais on lui confia la chaire de cosmographie à la *Casa de Contratacion* de Séville. Dans ces fonctions, fait observer M. Henry Harrisse, il était forcément entouré de tous les documents que l'on avait pu réunir sur le Nouveau-Monde. Ce serait donc, selon le savant commentateur, au moins autant avec cette base de renseignements qu'à l'aide de ses notes personnelles qu'il aurait en 1544 fait paraître sa célèbre mappemonde ; ce grand et magnifique travail ne deviendrait ainsi qu'une sorte d'ouvrage de compilation ; nous persistons, quant à nous, à y voir une œuvre beaucoup plus originale, et si Sébastien Cabot a bénéficié d'assez nombreuses données qui circulaient de son temps et qui ne provenaient pas de ses propres recherches, l'Amérique de sa mappemonde a été construite, dans sa plus grande partie, d'après les résultats de ses immenses voyages et de ses découvertes.

de lui-même, il se serait avancé jusqu'à 67° de latitude nord (détroit de Davis?) où l'aspect d'une mer entièrement libre lui persuada qu'il aurait certainement gagné les côtes du Cathay, sans l'opposition de ses compagnons influencés par les murmures des matelots.

Sébastien Cabot continua à alterner ses services entre l'Angleterre et l'Espagne. Il fit pour cette dernière puissance divers voyages aux Antilles et au Brésil, et en 1526 il remonta jusqu'à *Salto*, où il cesse d'être navigable par 27° 27' 20" de latitude sud, le fleuve l'Uruguay dont l'estuaire, confondu avec celui de Parana, avait paru dix ans auparavant à Diaz de Solis un bras de mer, devant mettre les deux océans en communication. Cabot, sur la foi de quelques aventuriers qui présentaient le bassin de ce fleuve comme une région extrêmement riche en argent, lui donna le nom de *Rio de la Plata* ou « Fleuve d'argent ».

Ce fut à son retour qu'il rencontra l'Espagnol Diego Garcia, qui avait reçu pour mission de s'établir dans les parages de la rivière de Solis.

Rentré en Angleterre en 1548, sous Édouard VI, il reçut du jeune roi, avec des appointements magnifiques, le titre de pilote-chef et fut mis à la tête de la Société des aventuriers de commerce. Dégoûté de son insuccès dans la recherche du passage nord-ouest, il dirigea les entreprises du côté du nord-est. Le chemin de l'Asie orientale et des Indes devait être également fermé de ce côté, néanmoins l'Angleterre obtint de toutes ces tentatives un résultat précieux, celui de nouer des relations commerciales avec la Russie.

Sébastien Cabot, plus que septuagénaire, ne prit aucune part personnelle à ces dernières expéditions. Il mourut vers l'an 1557, âgé probablement de quatre-vingt-trois ans[1].

Quel jugement faut-il porter sur ce grand homme? Doit-on l'accuser de s'être mis à la solde, tantôt de l'Angleterre, tantôt de l'Espagne? Évidemment non! Quel que soit le drapeau qu'il arbore, nous le voyons toujours inspiré par le génie de la navigation, par le génie des découvertes. On ne signale que très peu de taches dans sa conduite et, à une époque où la soif de l'or pousse les *conquistadores* aux actes les plus déshonorants, il apparaît presque seul enveloppé d'une auréole de probité. D'immenses travaux, des dévouements sans borne l'ont rendu célèbre. Il doit peu de choses, en réalité, à la bienveillance des princes. Sa vie est une des plus remplies, mais il

1. La famille de Cabot est demeurée depuis dans la plus grande obscurité. L'histoire n'en signale aucune trace, ni à Venise, ni en Angleterre.

s'éteint tellement dans l'ombre qu'on ne sait même pas l'époque exacte de sa mort! —

Il doit prendre place à côté de Colomb; comme lui, classons-le dans les martyrs de la science, parmi ces hommes qui agrandissent le monde et dont le monde ne connaît même pas la tombe!

Dans un noble élan d'indignation, l'historien d'Amérique, Bancroft s'est écrié : « Celui qui a découvert notre pays fut un des hommes les plus extraordinaires de son siècle, il donna un continent à l'Angleterre, et l'on ne sait pas où il est enterré! » Qu'importe, ajouterons-nous, les cendres ont pu être jetées au vent, mais les belles actions laissent toujours une trace féconde.

LES CORTEREAL — VELASCO — ESTEBAN GOMEZ

Les Cortereal, qui pourraient bien avoir précédé les Cabot dans les parages du nord de l'Amérique et qui furent peut-être même leurs associés, appartenaient à une riche et noble famille portugaise.

L'un des chefs de la famille, Vasco Eanez de Cortereal, était, à la fin du xv[e] siècle, gouverneur propriétaire des îles Açores. Il avait obtenu du Portugal une pareille faveur en récompense de grandes explorations faites dans les régions voisines du pôle avec Alevero Martin Homem. S'il faut en croire l'*Histoire des découvertes par les Portugais dans l'Océan occidental*, d'Antoine Cordeiro, les explorations remonteraient à 1458 et 1463. De cette époque daterait ce nom de *Terre de Baccalan* ou *Bac-Calhaos* (Terre des Morues) sous lequel on désigna pendant longtemps *Terre-Neuve* et les contrées voisines.

Nous l'avons fait déjà pressentir dans le premier chapitre de cette histoire et nous y reviendrons encore plus tard dans les pages que nous consacrerons aux voyages arctiques, — les Cortereal, les Cabot furent précédés par des centaines d'explorateurs dont la présence dans le nord de l'Amérique est indubitable. Les Scoto-Irlandais et les Scandinaves saluèrent, dès le x[e] siècle et même auparavant, ces contrées septentrionales, sans se douter qu'elles se rattachaient à un immense continent. Nous irons plus loin. Il nous paraît également à peu près certain qu'au XIII[e] siècle et dans les siècles suivants des pêcheurs français, Dieppois, Rochelois ou Bretons, poussés par les vents ou par l'aiguillon de l'inconnu, ont également vu les mêmes terres. Ajouterons-nous que des récits basques parlent aussi des contrées situées au sud-ouest, contrées riches en métaux précieux, habitées par des peuples civilisés, remplies de

temples et de palais magnifiques? N'est-ce pas là une allusion probable au Mexique? Pures légendes que tout cela, dira-t-on. — Eh bien non!

Il n'est pas possible en effet d'admettre que les fils de notre vieille France, enfants de la Normandie, de la Bretagne ou des provinces basques, n'aient pas suivi l'exemple de leurs frères de Scandinavie, d'Écosse et d'Irlande ; il n'est pas possible que ces hardis marins qui aujourd'hui, s'élancent du côté de Terre-Neuve, sans cartes, d'après une sorte de tracé séculaire, n'aient pas eu d'ancêtres parmi les premiers conquérants du Nouveau-Monde!

Ce fut en 1500 que Gaspard de Cortereal, fils aîné de Vasco Eanez, toucha aux mêmes terres que Jean et Sébastien Cabot avaient reconnues les années précédentes et remonta bien plus haut que les navigateurs de Bristol, jusque vers 60° de latitude. A l'époque de l'année où il se trouvait, ces terres étaient couvertes de cette végétation active, brillante mais éphémère, des régions septentrionales qui, déjà longtemps auparavant, avait trompé les navigateurs scandinaves et leur avait fait désigner sous le nom de *Groenland* la première des terres polaires et glacées de l'Amérique. Cortereal appela celle qu'il voyait du nom de *Terre du Laboureur*, en portugais *Labrador* ou *Laborador*. Ce nom, qui semble une antinomie, lui est resté depuis, bien que les Portugais, par reconnaissance, et beaucoup de géographes, par justice, lui aient donné longtemps celui de *Terre des Cortereal*. Mais la découverte la plus importante de Cortereal est celle du premier des détroits qui, au nord du Labrador, sépare le continent américain des terres arctiques proprement dites. Ce détroit, connu depuis 1610 sous le nom d'Hudson, comme nous le verrons plus loin, reçut alors, d'après on ne sait quelle dénomination locale, le nom de *détroit d'Anian*, nom qu'on fit ensuite voyager sur les cartes, de telle sorte qu'on a fini par l'appliquer au passage qui s'est appelé depuis détroit de Beering. Gaspard ne douta pas qu'il n'eût découvert un passage pour aller au Cathay et aux Indes. Mais, arrêté par les glaces, il dut revenir en Portugal; comme témoins de son expédition, il ramenait cinquante-sept indigènes, Esquimaux ou Chippeways. Le 15 mai de l'année suivante, il repartit avec deux navires pour pousser plus avant. Une tempête sépara les deux bâtiments. L'un rentra au port après une course errante de cinq mois ; celui que montait Gaspard Cortereal ne reparut jamais, et c'est par le nom de ce navigateur que commence la série des nombreuses victimes qu'enregistrent les fastes des expéditions polaires. A son nom se lie également le souvenir d'un de ces dévouements de famille et de confraternité dont

les mêmes fastes ont fourni des exemples multipliés. Miguel de Cortereal partit en 1502 à la recherche de son frère; il disparut également dans les glaces du nord. Deux navires furent envoyés l'année suivante par le roi Emmanuel, mais revinrent sans aucune nouvelle des absents. Le dernier frère, Easco Eanez de Cortereal, voulut à son tour partir en 1504. L'autorité royale fut obligée de s'entremettre pour empêcher de courir à une perte certaine le dernier représentant d'une famille si noble et si dévouée.

Le gouvernement du Portugal, dont l'activité se trouvait engagée à la poursuite de deux autres découvertes importantes presque simultanées, celle du passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance et celle du Brésil, abandonna dès lors toute tentative ultérieure du côté du nord-ouest; l'établissement même de la *ligne de démarcation* lui faisait de cette abstention un cas de conscience. Mais les navires de pêche de cette nation n'en continuèrent pas moins à fréquenter ces parages de la Terre des Cortereal et des autres Terres-Neuves; et, jusqu'à la conquête temporaire du Portugal par l'Espagne, on y voit, dit Barrow, des flottilles montant à deux ou trois cents navires, venus des ports de Viana, d'Aveiro ou des Açores.

L'Espagne revendique de ce côté à la même époque deux expéditions, assez peu connues dans leurs détails. Vers 1508 ou 1510, Velasco, aventurier espagnol attiré dans les régions du nord par la recherche des métaux précieux que l'on avait signalés au premier des Cortereal, remonta jusqu'à une distance de plus de deux cents lieues un fleuve immense (le Saint-Laurent). Ses recherches infructueuses auraient, dit-on, fait pousser souvent à ses compagnons désappointés l'exclamation *Aca nada*, « rien ici ». C'est ce cri, retenu par les naturels et répété par eux aux voyageurs suivants, qui aurait été l'origine du nom de *Canada*. Mais l'étymologie ne paraît pas avoir plus de consistance que le voyage de Velasco n'a d'authenticité [1].

Quinze ans après, un déserteur de l'expédition de Magellan, Esteban Gomez, se fit adjuger par la cour d'Espagne une mission pour trouver au nord un passage semblable à celui que son capitaine avait découvert au sud. Il longea les côtes orientales de l'Amérique du Nord jusqu'au cap Raze, enlevant, à défaut d'or, des indigènes, pour en faire des esclaves. Cet audacieux pillard n'en eut pas moins l'honneur de voir donner son nom à cette partie des côtes américaines qui s'appela longtemps sur les cartes espagnoles : *Tierra do Estevan Gomez*.

1. Le mot *Canada* nous paraît signifier au contraire, *endroit habité*.

PREMIERS GRANDS VOYAGES SUR LES COTES OCCIDENTALES DES DEUX AMÉRIQUES

CHAPITRE XII

GRIJALVA — FRANCISCO DE ULLOA — CABRILLO — URDANETA — DRAKE — GUILLAUME LE TESTU — CAVENDISH — GALI — MALDONADO — VIZCAINO — JUAN DE FUCA — BARTHÉLEMI DE FONTE — COOK — VANCOUVER.

Ce fut surtout sur la côte occidentale de l'Amérique, où l'Espagne possédait ses ports principaux, Callao, Guayaquil, Panama, Acapulco, que les navigateurs de cette nation dirigèrent leurs investigations, cherchant le détroit d'Anian, à son débouché présumé dans l'Océan Pacifique, au nord du Mexique. Cette partie de côtes, découpée par un assez grand nombre de golfes, d'îles et de détroits, prêtait à l'illusion et autorisa pendant plusieurs siècles les explorateurs à ne pas se décourager du résultat négatif d'une première tentative.

Aussi ce fut dans ces parages que, grâce aux géographes les plus célèbres de l'époque, la plupart originaires des Pays-Bas, sujets de l'Espagne, les Ortelius, les Seb. Munster, les Mercator, les Hondius, le nom d'*Anian* finit par se localiser. Ortelius même l'appliqua à un

royaume présumé, voisin du cercle polaire et du détroit actuel de Beering.

On se souvient des efforts tentés par Pedrarias d'Avila et Gaspar de Morales (1515) pour compléter l'œuvre de Nuñez de Balboa. Également en 1515, Gonzalo de Badajoz et Luiz de Mercado s'efforcaient de longer les côtes de la mer du Sud, tandis que Ayrès d'Avila et Gaspar d'Espi iosa découvraient dans les mêmes parages deux cent cinquante lieues de côtes et fondaient la cité de Panama.

Nous avons déjà vu que dès 1534, Fernand Cortez, un des plus fameux et, sans contredit, le plus brillant et le plus distingué des aventuriers du Nouve u-Monde, faisait rechercher un passage entre les deux océans, au nord comme au sud d'Acapulco.

Grijalva, l'un des parents du fameux Juan Grijalva, lieutenant de Cortez, découvrit les côtes de la Californie qu'il prit d'abord pour une île. Cortez lui-même, en 1535, alla vérifier et confirmer cette découverte et navigua fort avant dans la mer Vermeille ou golfe de Californie, ou encore *mer de Cortez*, ainsi que les Espagnols l'ont appelée par reconnaissance. Le conquérant croyait d'abord n'avoir découvert qu'un large détroit. Mais, l'année suivante, Francisco de Ulloa, un autre de ses compagnons, voulut remonter jusqu'au fond du golfe, à l'embouchure du Rio Colorado, pour constater que la Californie était une péninsule. Aussi ne s'explique-t-on pas l'obstination avec laquelle nos meilleurs géographes du XVII^e^ et même du XVIII^e^ siècle, de Witt, Sanson, Nolin, etc., continuent à la représenter comme une île [1].

Les navigateurs espagnols durent dès lors pousser leurs recherches non plus à l'est, mais à l'ouest du cap San-Lucar.

En 1542, Rodriguez Cabrillo, Portugais au service de l'Espagne,

1. Pour cette question, comme pour beaucoup d'autres qui concernent la géographie historique, on trouve assez souvent que les travaux les plus anciens sont moins erronés que ceux qui viennent en second. Ainsi, la Californie est représentée comme une presqu'île, par Ortelius (1570), — dès 1544, dans la grande mappemonde de Sébastien Cabot, par Mercator, dans la mappemonde de 1569 et dans son atlas revu par Hondius au commencement du XVII^e^ siècle. La Californie est parfaitement indiquée aussi comme une presqu'île par bien d'autres de la même époque, par Mathieu Pecciolo, dans sa grande carte d'Amérique de 1604 et dans le beau globe de Langren, fait vers 1620; par Janson dans sa mappemonde de 1610. Jusqu'en 1683, on voit encore une péninsule sur quelques documents géographiques, mais, à partir du milieu du XVII^e^ siècle, l'idée générale que la Californie est une île commence à prédominer. Nicolas Sanson semble donner l'élan de l'erreur qui, adoptée par des géographes en renom, ne tarde pas à s'accréditer. Elle se dissipe grâce à Guillaume Delisle qui, dans sa carte de l'Amérique de 1700, joint la Californie au continent. Nicolas de Fer persiste jusqu'en 1717 à la considérer comme une île. Bientôt, cependant, l'opinion de Delisle l'emporta définitivement. — E. Cortambert. (Notes manuscrites.)

longea les côtes de la Californie jusqu'au cap Mendocino. Il prétend avoir rencontré dans ces parages des navires aux vergues d'or et à la proue d'argent, qu'il crut venus de Chine et du Japon. Cet épisode paraît se ressentir du merveilleux inséparable des relations de voyages du moyen âge. Toutefois on ne peut s'empêcher de songer que trois siècles plus tard, grâce à la découverte des métaux précieux de la Californie, la fiction de l'Eldorado y était devenue une réalité. Au nord de la Californie, Cabrillo découvrit un archipel de quatre îles, San-Tomas, Santa-Cruz, San-Miguel et Santa-Barbara, où il mourut.

Vers 1558, le bruit se répandit en Europe qu'un ancien compagnon de Magellan, Andrès de Urdaneta, était revenu de la mer du Sud en Allemagne par le détroit d'Anian. Cette simple annonce, malgré le manque de détails, émut la marine anglaise. Le fameux détroit fut recherché de nouveau du côté de l'Atlantique par Frobisher, Davis, etc.; du côté du Pacifique par Drake et Cavendish.

Marin des plus distingués, aventurier intrépide et heureux, Francis Drake dut sa vocation à un sentiment de rancune implacable contre les Espagnols dont il avait eu à se plaindre dans les colonies. C'était un homme de petite taille, mais d'apparence robuste. Ses yeux d'une grande vivacité révélaient la passion et l'énergie. Il aimait à parler et s'exprimait avec facilité. Généreux à l'excès, il se fit facilement adorer par ses marins. Protégé par la reine Élisabeth[1], il poursuivit les navires et les galions d'Espagne sur toutes les mers avec un bonheur qui ne se démentit qu'une fois.

De pareils exploits, a dit avec raison M. Vivien de Saint-Martin, ont nom dans le code maritime, mais Drake ne connaît qu'une loi, la vengeance. Comme il n'a été ni pris, ni pendu, la gloire lui est restée, ainsi que le profit. Le succès légitime toutes les infamies. Ce navigateur d'audace, que nous retrouverons parmi ceux qui exécutèrent le tour du monde (il fut le deuxième), contourna les terres les plus australes de l'Amérique, c'est-à-dire qu'il paraît avoir doublé le premier le cap Horn.

C'est ainsi que s'exprime un des compagnons de son voyage : « Le navire se trouva près de la pointe extrême du pays, vers le pôle sud,

1. On prétend qu'à son départ la reine Élisabeth lui avait dit : « Celui qui te frappe, nous frappe !... » voulant ainsi faire comprendre que son gouvernement le soutiendrait au besoin.

lequel cap ou pointe la plus avancée de toutes ces îles est situé près du 56e degré au delà vers le sud; on ne voit plus ni île, ni continent, mais l'Océan Atlantique et la mer du Sud se rejoignant ici dans un grand et libre espace [1]. »

Drake atterrit sur les côtes de la Patagonie, toucha le havre de Saint-Julien, lieu d'hivernage de Magellan où il retrouva la potence que le terrible voyageur avait fait dresser pour le supplice de ses deux lieutenants. Cet étrange et unique souvenir d'une nation civilisée sur une terre sauvage servit à ses cruels projets. Ce fut là même qu'il fit exécuter l'un de ses plus braves compagnons, le capitaine John Doughly, dans lequel il croyait voir un rival.

Après avoir longé toute la côte occidentale du nouveau continent, pillant les ports espagnols, enlevant les navires, il remonta jusqu'au 48° de latitude nord, avec l'espoir de rentrer en Europe avec son butin par le *détroit d'Anian* et d'éviter la rencontre des croisières espagnoles. Voyant ses tentatives inutiles, il passa subitement de ce projet à un autre, non moins hardi, et tournant brusquement à l'ouest, il rentra en Europe par le chemin de Magellan et, plus heureux que ce dernier, put ramener lui-même son équipage en Europe.

La seule découverte de Drake relative aux contrées dont nous nous occupons fut celle des côtes situées au nord de la Californie et qu'il appela *Nouvelle-Albion*, aujourd'hui Orégon. Il y fut reçu avec bienveillance par les chefs du pays dont il prit solennellement possession au nom de l'Angleterre (1578).

A son retour, la reine le reçut avec les plus grands honneurs. Elle vint dîner à son bord et lui conféra les insignes de la chevalerie. On conserva pendant de longues années, comme trophée national, le vaisseau de Drake, ce vaisseau qui, le second, avait fait le tour du monde;

1. Sauf la différence de 0° 1' 19" (la position du cap Horn est 55° 58' 41") il serait impossible, même de nos jours, de donner une description plus exacte au double point de vue de la géographie mathématique et de l'hydrographie maritime de l'extrémité méridionale de la Terre-de-Feu, par conséquent du cap Horn.

La position astronomique donnée par Drake est même beaucoup plus près de la réalité que celle qui, quarante ans plus tard, fut communiquée par Schouten et Lemaire, laquelle se trouvait être de 57° 48' (différence 1° 49' 19"); cependant le célèbre cartographe Ortelius sur un planisphère publié en 1587, dix ans après Drake, présente encore la Terre-de-Feu comme Magellan l'avait supposée, c'est-à-dire faisant partie d'un immense continent austral, arrosé par des fleuves qui semblent prendre leur source vers le pôle sud. Les savants hésitaient, en effet, à supprimer les terres méridionales léguées par Ptolémée. Après Gama, on avait bien été forcé d'en débarrasser le sud de l'Océan Indien, mais on ne pouvait se résigner à les faire entièrement disparaître. Pendant deux siècles encore, jusqu'à Cook, ces régions sans habitants, sans caractère propre, sans nom, disputèrent pied à pied leur droit à figurer sur la carte.

le temps l'ayant en partie détruit, on tira des débris de ses matériaux un siège qui fut déposé à l'Université d'Oxford, comme une sorte de relique. De pareils souvenirs sont chers aux États, qui stimulent ainsi les grands dévouements des générations à venir.

Drake retourna dans le Nouveau-Monde, continuant son œuvre implacable à l'égard des Espagnols. — A Porto-Rico, en 1595, un coup de canon parti d'un fort perce son navire et enlève la chaise sur laquelle il se trouvait, sans lui faire aucun mal. Il se dirige ensuite vers le continent, brûle Rio-Hacha et Nombre de Dios, et quelques jours après encore dirige contre Panama une expédition qui échoue ; il en conçoit un tel dépit qu'il meurt de chagrin au commencement de 1597.

Il fut dans plusieurs de ses voyages accompagné par un Français, Guillaume le Testu, dont les aventures sont fort curieuses et qui mourut, tué à Nombre de Dios.

Ce navigateur si peu connu de nos jours, dit M. Ferdinand Denis, n'en était pas moins considéré dès le règne de Charles IX comme l'un des plus fameux pilotes de son temps. Il naquit sans doute en Normandie. On le voit naviguer dans les mers d'Afrique et dans celles du Nouveau-Monde. André Thevet, le cosmographe de Henri III, et qui peut-être, à cause de son titre officiel, a laissé plus de mauvais que de bons travaux, le qualifie « de renommé pilote et singulier navigateur ». Guillaume le Testu est l'auteur d'un remarquable portulan (1555). La carte du Brésil qui orne ce portulan dénote une connaissance peu commune de cette région[1].

Thomas Cavendish[2], le troisième navigateur qui ait fait le tour du monde, était un seigneur anglais ruiné par le jeu ; il voulut reconstruire sa fortune ; l'exemple de Drake le poussa aux expéditions maritimes. Dans son exploration des côtes occidentales de l'Amérique (1586), à la recherche du détroit, il ne paraît pas avoir dépassé le cap Mendocino. Mais, par un singulier hasard, il captura près du cap San-Lucar un galion espagnol richement chargé sur lequel se trouvaient deux hommes qui se firent eux aussi plus tard un nom parmi les explorateurs du nord de l'Amérique, Sébastien Vizcaino et Juan de Fuca.

Entre Drake et Cavendish, un navigateur espagnol, Gali, semble s'être avancé beaucoup plus haut que ses devanciers (1584), et avoir longé

1. Voyez le mémoire de M. Ferdinand Denis : *le Génie de la navigation.*
2. On écrit souvent *Candish.*

les côtes de la Nouvelle-Géorgie et celles du Nouveau-Cornouailles[1], bordées de près par la longue et majestueuse chaîne des montagnes Rocheuses, couvertes à leur base et sur leurs flancs d'une verdure luxuriante. Mais leur crête, qui présentait une ligne continue de neiges éternelles, ne donnait aucun espoir de trouver un passage maritime à travers le massif. Cependant Gali ne doutait pas que ce passage dût exister plus au nord.

Deux ans même après lui (1588), un auteur aujourd'hui inconnu présentait au conseil des Indes de Madrid un mémoire, retrouvé dans la bibliothèque Ambrosienne de Milan, et dans lequel on démontrait l'avantage qu'il y aurait pour l'Espagne à communiquer directement avec les Philippines par le détroit qui séparait l'Asie du Nord de l'Amérique. L'auteur s'appuyait sur le fait d'un certain capitaine Laurent Ferrer de Maldonado, qui était passé par cette voie de l'Océan Atlantique dans les mers de la Chine et de l'Inde.

Le gouvernement espagnol paraît avoir attaché une certaine importance à ce mémoire, puisqu'il envoya à titre officiel, en 1596, puis en 1602, Sébastien Vizcaino à la recherche du détroit d'Anian. Mais dans ses deux expéditions, Vizcaino passa à peine le point où était parvenu Cabrillo, soixante ans auparavant. Il reconnut en détail la belle baie de Monterey et poussa jusqu'à la baie Trinidad. Dans ces parages, il signala pourtant comme une entrée possible de bras de mer une échancrure de côtes qui figura jusque sur les cartes de la fin du XVIII[e] siècle sous le nom d'*Entrée de Martin Aguilar* et qui est apocryphe, à moins qu'on ne la retrouve dans le simple havre Humboldt.

L'exploration de Vizcaino, presque nulle en résultats, eut moins de retentissement que celle de Juan de Fuca, bien que les plus sévères parmi les critiques aient mis en doute, non seulement la réalité du voyage, mais l'existence même de l'auteur.

Ce marin se serait appelé, en réalité, Apostolos Valerianos. Grec de Céphalonie, il aurait, à la suite d'une vie d'aventures, pris du service dans la flotte espagnole. Rien de positif à son sujet. On le retrouve, dit-on, en compagnie de Vizcaino sur un navire capturé par

1. Sa principale découverte est celle du *Courant* dit *de Tessan*, appelé par les Japonais *Kuro-Sivo* ou fleuve Noir. Dans son ignorance du régime des courants, ignorance assez excusable, puisqu'il n'est fixé qu'incomplètement, même de nos jours, malgré les travaux du savant commodore Maury, Gali crut devoir l'attribuer à cette communication qu'il cherchait entre l'Atlantique et le Grand Océan. Toutefois, bien qu'il eût remonté jusque vers 57° 30' de latitude, il ne vit rien qu'un rivage accidenté.

Cavendish, à la hauteur du cap San-Lucar. Était-il lieutenant ou simple marin? On l'ignore. Faut-il croire, comme certains historiens le prétendent, que Vizcaino, homme d'imagination, inventa de toutes pièces son Juan de Fuca, dont le récit imaginaire devait lui être favorable et compenser, jusqu'à un certain point, ses insuccès? Authentique ou non, il n'en est pas moins vrai qu'un Juan de Fuca a eu l'honneur de passer à la postérité et la bonne fortune de donner son nom au détroit qui sépare l'Amérique du Nord anglaise de l'ile Vancouver. L'ingratitude humaine a souvent refusé aux plus dignes ce légitime hommage; il pourrait parfaitement se faire que l'ignorance et l'imposture aient imposé un nom purement imaginaire. Néanmoins suivons l'histoire. Juan de Fuca, parti d'Acapulco en 1592, avec deux petits bâtiments, aurait découvert, dit la relation, un détroit où il navigua pendant vingt jours et qui le conduisit jusqu'à l'Atlantique, à travers l'intérieur du continent, par une suite de mers intérieures et de lacs remplis d'îles habitées par des sauvages vêtus de peaux de bêtes et qui exploitaient de l'or et des perles.

Quelle explication faut-il donner à ce récit? Il est assez probable que, trompé par les îles et les nombreux fiords du canal ou golfe de Géorgie, un marin ignorant, enclin au merveilleux comme devait l'être le Grec Juan de Fuca, aura supposé, en débouchant au nord par le détroit de la Reine-Charlotte, qu'il pénétrait dans un autre océan [1]; — mais n'insistons pas davantage sur une relation douteuse.

Près d'un demi-siècle s'était écoulé depuis Juan de Fuca et Vizcaino, lorsqu'un certain Barthélemi de Fonte ou Fuentes partit, dit-on, de Lima, et se dirigea vers le nord avec quatre vaisseaux espagnols. Il découvrit au delà de la Californie un *archipel* auquel il donna le nom de *Saint-Lazare*. Vers le 53° de latitude, il reconnut l'embouchure de deux fleuves : l'un, le *rio Haro*, qu'il fit remonter par un de ses lieutenants; l'autre, le *rio de los Reys*, qu'il remonta lui-même. Il parvint bientôt à une série de lacs unis par des détroits, puis à des cataractes qui le forcèrent à quitter ses navires pour continuer son voyage en chaloupe. Il poussa toujours vers l'est. Il apprit par des naturels qu'à peu de distance se trouvait ancré un vaisseau venu par une route opposée. Il ne tarda pas à rejoindre le navire et à tomber

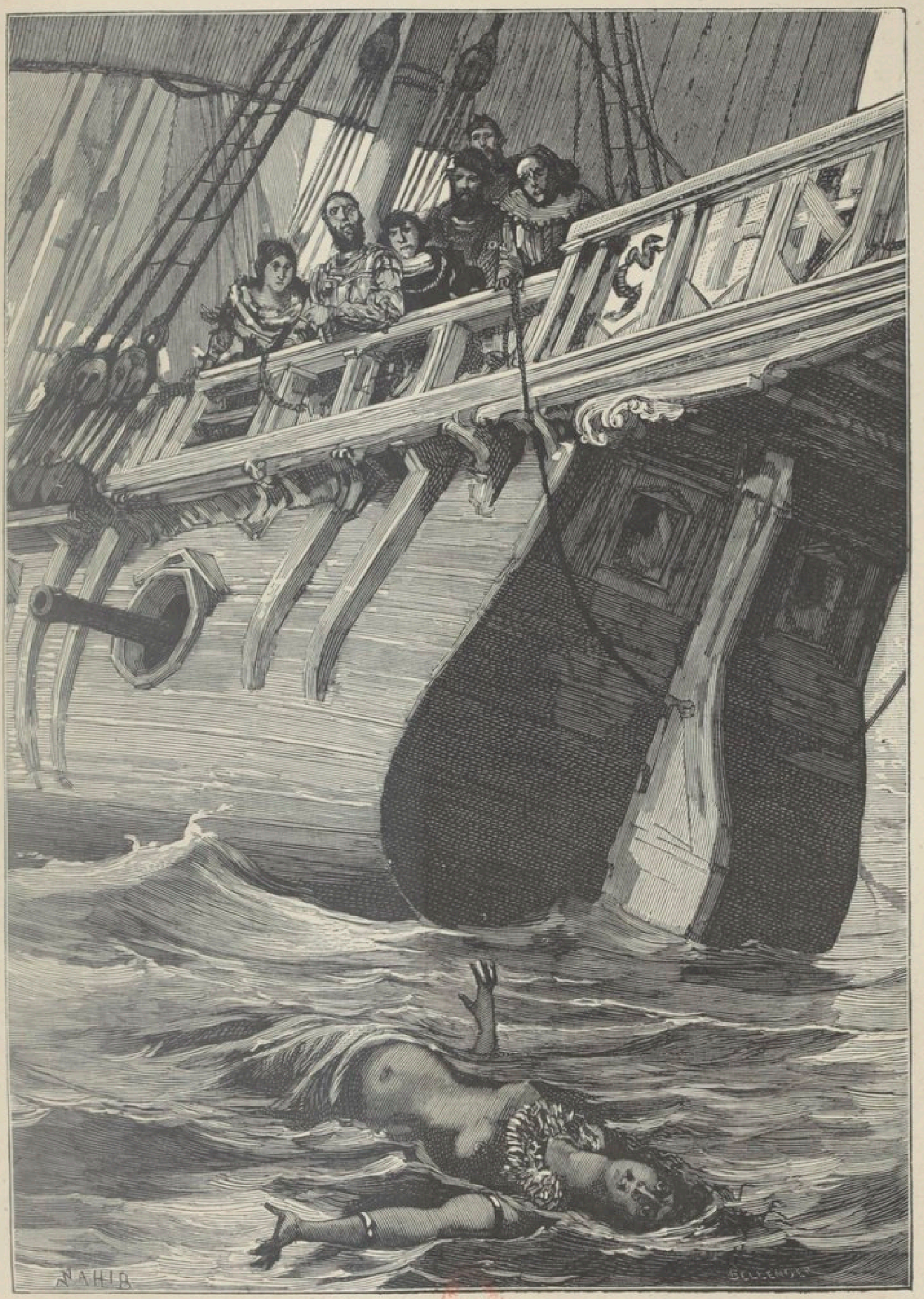
1. Purchas a cru parfaitement authentique l'histoire de Juan de Fuca. Les géographes Delisle et Ph. Buache y ont également ajouté foi, mais, quelle que soit l'autorité de ces vieux maitres, le doute est bien permis.

dans les bras du capitaine Shapely, venu de Boston par l'Océan Atlantique. Inutile de dépeindre cette heureuse rencontre! Inutile, parce que nous n'y ajoutons qu'une confiance très relative. Nous savons bien que Mac-Clure et Inglefield se sont retrouvés dans de pareilles circonstances, au milieu des glaces polaires; — mais tout nous porte à nous défier des récits de Barthélemi de Fonte. Sommes-nous en face d'imposteurs? Nous ne le croyons pas; — il est peu probable que son voyage, s'il a jamais été complètement exécuté, — ait trait à l'Océan Glacial Arctique. Il n'est pas impossible que sa chaloupe, remontant le bassin d'un fleuve, puis passant d'une rivière ou d'un lac à l'autre, à l'époque des grandes crues, ait ainsi atteint le Churchill ou tout autre cours d'eau, affluent de la baie d'Hudson.

Quelques critiques, Baudrand d'Audiffret entre autres, pensent qu'il peut y avoir un fonds de vérité dans les faits attribués à Urdañeta, à Maldonado, à Juan de Fuca et à Barthélemi de Fonte [1]. L'audace de tous ces aventuriers était telle à cette époque, qu'ils exécutèrent les actes les plus impraticables en apparence. Notre courage n'est certes pas moins grand aujourd'hui, mais il est tempéré par le raisonnement, par la connaissance du danger. Qui ne sait qu'en temps de guerre les audacieux sont ceux qui n'ont pas conscience du péril? Que le fait même de leur témérité ne nous fasse donc pas rejeter ces explorations comme impossibles! — Cependant ne leur accordons de crédit que lorsqu'elles sont conformes à la vérité scientifique.

Un siècle et un quart de siècle s'écoulèrent encore avant que de nouvelles tentatives fussent faites dans la direction du détroit d'Anian. Dans l'intervalle, Beering, explorant les côtes du Kamtchatka, découvrit la mer et le détroit qui portent son nom (1725-1728) et acquit la certitude que le continent asiatique était tout à fait isolé des terres du Nouveau-Monde. Une autre expédition, en 1741, lui faisait reconnaître les débris probables d'une ancienne jonction, dans la chaîne volcanique des îles Aléoutiennes qui s'étendent, en arc de cercle, entre les deux

1. Dans une série de cartes publiées en 1752 sous le privilège de l'Académie des Sciences, Buache livre au public les données extravagantes de celui qu'il appelle l'amiral de Fonte et les itinéraires au moins aussi problématiques d'un autre navigateur, le capitaine Bernarda. Il y a là une incohérence de forme, une ignorance complète des grandes lois orographiques, surprenantes chez un géographe de valeur. Sur ces cartes, nous remarquons, au nord de la Sibérie, non loin du détroit de Beering, une terre qui n'est autre qne celle de Wrangel, et qui est indiquée de la façon la plus précise avec ces mots : Terre habitée, découverte en 1723 par les Russes ou Terre du Père Avril. Il est donc certain que Wrangel n'a fait que revoir une terre découverte plus d'un siècle auparavant.



MORT DE L'UNE DES FEMMES INDIENNES DE DIEGO ALVAREZ

presqu'iles également volcaniques du Kamtchatka et d'Alaska et dans l'une desquelles il mourut de fatigues et de privations.

Mais la question de savoir jusqu'à quelle latitude septentrionale l'Amérique formait une masse compacte était toujours pendante. Ce fut l'illustre Cook qui, sur les instances de lord Sandwich, consacra son dernier voyage à renouer la chaîne des explorations.

Il partit en 1776 avec deux navires, la *Discovery* et la *Resolu ion*, deux noms symboliques qui ont eu à peu près pour équivalents les noms de deux bâtiments d'une expédition polaire de nos jours, l'*Alert* et la *Discovery*. Pour entreprendre de pareilles découvertes, il faut, en effet, être doué de résolution et d'activité. Nous ne suivrons pas pour le moment Cook dans sa traversée de l'Océan Indien et du Grand Océan. Nous constatons seulement son arrivée à Nootka, le 22 mars 1778, au milieu d'une population anthropophage. Pénétrant dans le détroit qui s'appelait encore *Entrée de Juan de Fuca*, il constata définitivement que ce bras de mer ne donnait entrée dans aucune mer intérieure et que, parmi les cours d'eau qu'il recevait, un seul était navigable sur une trentaine de lieues. Cook prit possession de cette rivière au nom de l'Angleterre et continua son exploration vers le nord. Il longea ces côtes accidentées que domine la chaîne volcanique et neigeuse des monts Fairweather et Saint-Élie, pénétra dans un golfe profond et sinueux qu'il prit même d'abord pour un détroit contournant une île : c'est la presqu'île de Kenni ou des Tchougatchis, et le golfe a conservé le nom d'*Entrée de Cook*. Après avoir suivi la côte méridionale de l'Alaska, il coupa, près d'Ounalachka, le long chapelet des îles Aléoutiennes, suivit la côte septentrionale de l'Alaska, pénétra jusqu'au fond de la baie Bristol, doubla le cap Nervenham, longea les côtes orientales de la mer de Beering et, après avoir traversé le détroit, poussa jusqu'au cap Glacé, au delà de 70° de latitude nord. Arrêté par les barrières de glace, il dut revenir sur ses pas et se dirigea vers les îles Sandwich dont il voulait compléter l'exploration et où il trouva la mort.

Mais Cook n'avait pas examiné dans tous ses détails cette partie des côtes du nord-ouest. Ce n'était que par intuition et par son expérience de navigateur qu'il avait pu supposer qu'entre le *détroit de la Reine-Charlotte* et l'*Entrée de Cook* aucun bras de mer ne pouvait couper la haute chaîne montagneuse du littoral pour traverser ni même pénétrer le continent américain. Toutefois, l'amirauté anglaise, devenue souveraine absolue de toute la partie septentrionale de l'Amérique depuis le

traité de 1763, tenait à honneur et aussi à profit de constater l'existence ou l'absence définitive dans ces régions d'un passage qui pourrait conduire plus directement ses navires aux Indes, dont l'empire venait de lui être acquis définitivement par le même traité.

Cette mission fut confiée au capitaine George Vancouver, qui avait été un des compagnons de Cook dans ses derniers voyages. Parti en 1791 par le cap de Bonne-Espérance, il arriva à la Nouvelle-Albion (côte ouest de l'Amérique) le 16 mars 1792. A partir de ce point, Vancouver longea toute la côte nord-ouest de l'Amérique, ne laissant pas la moindre échancrure sans en explorer minutieusement tous les détails, même en canot quand il en était besoin. Il put donc constater définitivement qu'il n'existait aucune communication maritime entre la côte et l'intérieur[1]. Il revint en Europe par le cap Horn. C'est lui qui constata le premier ce phénomène singulier qui a eu de nos jours un regain de notoriété, grâce à une pièce dramatique célèbre : c'est qu'un voyageur qui fait le tour du globe gagne vingt-quatre heures sur le temps absolu de traversée. Vancouver, en effet, en abordant à Sainte-Hélène, se croyait au 6 juillet 1794, tandis que la date réelle était le 5. Les fatigues endurées par le brave marin abrégèrent ses jours. Il mourut sans avoir même le temps de terminer la relation de son voyage.

Avec lui prit fin la question près de trois fois séculaire du détroit d'Anian. Il fut avéré que, dans toute la zone tempérée, le continent américain formait une masse compacte, et que s'il existait une communication entre l'Atlantique et le Grand Océan, elle ne pouvait avoir lieu que dans les régions polaires. C'est-à-dire que la question perdait toute importance au point de vue pratique du commerce et des voies de navigation et que sa solution n'avait de prix que pour la science. Il fallut encore plus d'un demi-siècle pour l'obtenir (1853).

1. Cette heureuse expédition ne doit pas faire oublier celle de l'Espagnol Bodega y Quadra (1775-1779), qui explora les archipels de la côte au-dessus du 48e degré de latitude et qui précéda Vancouver de quelques années.

PREMIERS VOYAGES DES FRANÇAIS DANS L'AMÉRIQUE DU SUD

Premières colonies dans les Guyanes, le Brésil, la Plata, etc.

Prise de possession de territoires par les Portugais, les Espagnols, les Anglais, etc.

CHAPITRE XIII

LE CAPITAINE COUSIN, DE DIEPPE -- LE CAPITAINE DE GONNEVILLE, DE HONFLEUR — DIEGO ALVAREZ — SOUZA — PEDRO DE MENDOZA — ALONZO DE CAMARGO — DURAND DE VILLEGAGNON — WALTER RALEIGH — LE PÈRE YVES, D'ÉVREUX — JACOB LEMAIRE ET SCHOUTEN — DE GENNES — BEAUCHESNE-GOUIN.

Ce qui distingue la France, c'est que, de tout temps, elle a eu le génie des grandes initiatives, si elle n'a pas toujours eu celui de la plus heureuse application. Il serait curieux d'apprendre, par quelque témoignage irrécusable, que le Nouveau-Monde a été découvert non par Colomb, mais par un simple capitaine de Dieppe nommé Cousin. L'Amérique équatoriale, vue pour la première fois, au xv[e] siècle, par

un humble navigateur français, voilà un de ces faits qui semblent tenir de la légende et qui pourtant trouvent des défenseurs.

Il est, en effet, raconté de la façon la plus précise par Desmarquets que le capitaine Cousin, disciple, dit-on, d'un savant hydrographe, l'abbé Desceliers [1], partit en 1488, à la solde d'une association de commerçants. Après avoir battu l'Océan Atlantique, il aurait été entraîné à l'ouest par les courants, du côté d'une terre inconnue, à l'embouchure d'un fleuve immense. Cette terre inconnue serait le Brésil, — le fleuve, le Marañon.

Faisant ensuite route vers le sud, il aurait vu la pointe méridionale de l'Afrique et, en la doublant, il lui aurait même donné le nom de cap des Aiguilles.

Enfin, après une navigation de plusieurs mois, l'heureux capitaine serait revenu à Dieppe en 1489.

Malheureusement, tous ces détails ne sont pas avérés. Pour notre part, nous n'osons pas y croire. Sans cela, on le sait, Cousin aurait le triple honneur d'avoir précédé Colomb de quatre ans, — Vasco de Gama, de neuf ans, — Cabral, de douze ans [2].

Comment se fait-il qu'on ne puisse rien préciser ? C'est, répondent les Dieppois, que la relation de Cousin ayant été consignée officiellement au greffe de l'amirauté, le bombardement de 1694 l'anéantit, comme toutes les pièces des archives.

Un autre Normand, le capitaine Paulmier de Gonneville, aurait eu également l'honneur de visiter, l'un des premiers, les côtes australes de l'Amérique du Sud. Voici, d'après les documents les plus authentiques, quelle aurait été l'histoire de ce navigateur.

Parti de Honfleur en 1503 pour une expédition d'aventures aux Indes Orientales, les hasards de la tempête le jetèrent sur une terre australe indéterminée, et signalée par la multitude d'oiseaux qui s'y dirigeaient. Il y séjourna six mois entiers pour se refaire et radouber son navire; il parle de l'embouchure d'une rivière qu'il compare à l'Orne. La population, loin d'être menaçante, l'accueillit avec hospitalité [2];

1. Le célèbre Desceliers qui faisait ses travaux cosmographiques au milieu du XVI^e^ siècle n'a pas pu être le maître de Cousin. Il y a erreur.

2. Le chaud défenseur du marin dieppois est M. Estancelin qui, dans son ouvrage sur les *Découvertes des navigateurs normands,* s'efforce d'établir que le capitaine Cousin a bien pu avoir la gloire de devancer les plus célèbres découvreurs. M. Estancelin s'attache à une circonstance particulière qu'il est bon de rappeler. Cousin aurait eu pour contremaître un étranger nommé Pinzon, marin insubordonné, qu'il aurait renvoyé honteusement; ce marin ne serait autre qu'un des trois frères de Palos qui fournirent à Colomb les plus utiles renseignements. Voilà beaucoup de conjectures sans fondement bien assuré.

à son départ, l'un des chefs lui confia même un de ses jeunes fils pour l'initier aux mœurs et surtout à l'habileté guerrière des Européens.

La mer les retint longtemps loin de tout rivage; enfin, après la traversée la plus périlleuse, les navigateurs revenaient triomphants en Normandie, lorsqu'à la hauteur de Jersey, des pirates, les serrant de près, les obligèrent à une résolution suprême : se jeter à la côte au risque de s'y briser. Navire, chargement, papiers, tout fut perdu.

Gonneville et quelques-uns de ses compagnons qui échappèrent au naufrage firent au greffe de l'amirauté, sur la réquisition des gens du roi, une déclaration des principales circonstances de leurs découvertes.

Les terres dont parle Gonneville sont-elles à quelque partie méridionale du continent américain? — c'est là une question que des érudits tels que M. d'Avezac [1] ont cherché à résoudre, sans convaincre tout à fait les géographes. Le savant académicien que nous venons de citer croit retrouver, sur la côte sud-est du Brésil, ce point où l'on séjourna six mois et où fut radoubé le bâtiment; mais d'autres y ont vu une partie de la côte de Madagascar, tant sont vagues les renseignements.

Le Portugal ne pouvait pas embrasser dans son étreinte tous les territoires sur lesquels son pavillon s'était orgueilleusement dressé. Son ambition s'assouvissait; mais les plus brillantes conquêtes demeuraient parfois sans résultat. Ainsi, l'admirable terre du Brésil ne lui fut d'abord d'aucun profit. Les aventuriers de tous les pays la considéraient comme un champ libre ouvert à leur exploitation, et le bois de teinture qui lui valut son nom était embarqué sans scrupules par tous les audacieux qui voulaient s'en emparer.

L'un d'eux, Diego Alvarez, né à Viana, en Portugal, fut un véritable héros d'aventures. Son navire ayant fait naufrage sur les bas-fonds, au nord de la barre de Bahia, — les hommes qui l'accompagnaient cherchèrent un refuge sur la terre ferme. Les malheureux furent pris et dévorés par des cannibales.

1. M. d'Avezac fait observer avec raison que la malencontreuse expédition de Gonneville contribua à perpétuer une erreur géographique. On sait, en effet, que les cartes du XVI^e^ siècle et beaucoup de celles du XVII^e^, tracent autour du pôle antarctique un vaste continent austral, projetant la ligne présumée de ses rivages jusqu'au détroit de Magellan qu'elle côtoyait sous divers noms comme celui de Brésil, plus tard celui de Terre-de-Feu, etc. (Voir le mémoire de M. d'Avezac : *Relation authentique du voyage du capitaine de Gonneville;* les travaux de MM. Margry, Gaffarel, etc. — Gaffarel, *France antarctique de Thevet.*)

Diego Alvarez sachant que, pour éviter le même sort, il lui fallait convaincre les sauvages de son utilité, s'employa de son mieux à sauver les débris du naufrage. Il fut adroit. On l'épargna. Parmi les objets qu'il eut le bonheur de ramener au rivage se trouvaient quelques barils de poudre et un mousquet. Peu de temps après, il tua un oiseau en présence de quelques naturels, qui, pour ce haut fait, le surnommèrent *Caramuru,* l'homme de feu. Sa réputation grandit vite. Il promet aux indigènes de faire la guerre à leurs ennemis et marche à leur tête. La renommée du terrible *Caramuru* avait pris les devants; à son approche, les Tapuyas s'enfuirent, abandonnant leur pays aux alliés du marin naufragé. Une fois adopté par la tribu, il y obtint bientôt le rang auquel sa valeur lui donnait des droits; d'esclave, il fut acclamé souverain. Il épousa les filles de plusieurs chefs, glorieux d'une pareille alliance (les principales familles de Bahia font encore aujourd'hui remonter leur origine à cet heureux aventurier). Après un séjour de plusieurs années, il s'embarqua sur un navire français, avec Paraguagu, celle de ses femmes indiennes qu'il aimait le mieux. Les autres furent si affligées de la pensée de le perdre qu'elles essayèrent de nager pour rejoindre le navire qui l'emportait; l'une de ces malheureuses persista dans cet effort insensé et disparut sous les flots, en présence même de l'insensible Diego. Ce singulier voyageur fut parfaitement reçu en France; cependant on ne lui permit pas de se rendre en Portugal. Son patriotisme l'engagea à faire passer en secret à Lisbonne une note dans laquelle il fournissait des renseignements sur ses voyages et sur le pays qu'il avait habité. Le gouvernement français, qui formait le projet de bénéficier de l'expérience de Diego, ne s'opposa nullement à son retour au Brésil. Il partit donc, emportant avec lui quelques pièces d'artillerie et des munitions assez considérables pour assurer son ascendant sur les tribus brésiliennes.

En échange des cargaisons de ses deux navires, il parvint à les charger de productions du pays [1].

Le Portugal n'attacha que peu d'importance aux révélations de Diego Alvarez et ce ne fut qu'en 1531 que Martino Alfonso de Souza fonda au Brésil la première colonie. Les indigènes ne se montrèrent nullement hostiles et parurent au contraire favoriser l'installation des étrangers. Souza fut le fondateur de la ville de Rio-de-Janeiro, — salué de ce nom, parce que la rade fut découverte au mois de janvier. — En récompense de son expédition, Souza reçut de Jean III, de Portugal,

1. Desborough Cowley.

quatre-vingts lieues de terrain, à choisir sur trois endroits différents du littoral brésilien. Le brillant navigateur ne devait pas profiter de si grands avantages; — quelques années plus tard il partait pour les Indes et, à son retour, faisait naufrage sur les côtes de Madagascar. Il y périt, avec la plupart des siens [1].

PEDRO DE MENDOZA — ALONZO DE CAMARGO

En 1535, un riche gentilhomme de Cadix, Pedro de Mendoza, offrit à Charles-Quint d'achever à ses frais la découverte et la colonisation des pays de la Plata. Charles-Quint lui accorda les titres d'adelantado et d'alcade-major, lui donnant autorité sur toutes les régions qu'il découvrirait depuis la Plata jusqu'au détroit de Magellan. Mendoza partit au mois de juin, avec une escadre de douze navires, montés par huit cents hommes; il emmenait un grand nombre d'animaux domestiques, entre autres des chevaux et des juments, qui sont l'origine de ces nombreuses troupes de chevaux qui errent en liberté dans les Pampas. Mendoza remonta la Plata et y fonda la ville de Buenos-Ayres (1535). Mais les vivres manquèrent bientôt à la nouvelle colonie. Un frère de Mendoza, Diego, et un de ses neveux périrent dans une expédition de ravitaillement chez les sauvages Charruas. Le capitaine lui-même, remontant la Plata, voyait avec désolation les indigènes faire le vide à son approche, emmenant ou détruisant les provisions. Il rencontra dans cette excursion d'anciens compagnons de Cabot, déserteurs ou abandonnés, et qui, par leur connaissance du pays, lui donnèrent quelques bons avis. Mais, à son retour, il trouva Buenos-Ayres pillée et brûlée par les indigènes.

Il reçut enfin des secours de vivres par son frère Gonzalo, arrivant d'Espagne, et fit de nouvelles excursions dans le pays pour reconnaître sa situation et les ressources en vivres et en métaux : une région qui avait reçu le nom brillant de *la Plata* devait recéler beaucoup d'argent! Gonzalo, de son côté, remontait le fleuve pour le même motif et allait fonder à plus de trois cents lieues au nord la ville de l'Ascension, devenue depuis l'Assomption, capitale du Paraguay. — Cet éloignement ayant laissé longtemps Mendoza sans nouvelles de son frère, le malheureux capitaine crut que Gonzalo avait eu le sort de Diego. De déses-

1. Voir sur Souza, l'ouvrage de M. Ad. de Varnhagen : *Diario da Navigaçao da Armada que foi a terra do Brasil em 1530*. Lisbonne, 1839, in-8°.

poir il repartit pour l'Europe ; et dans la traversée il eut à souffrir de la disette, au point d'être obligé de manger une chienne qu'il affectionnait beaucoup. Il fut pris peu après de symptômes d'aliénation mentale et mourut dans un accès de rage en 1539.

Cette même année, un autre navigateur espagnol partait dans le but de remplir une lacune dans les résultats de l'expédition de Magellan. Il s'agissait de remonter du sud au nord, depuis l'extrémité occidentale du détroit jusqu'à la rencontre des points de la côte explorée précédemment du nord au sud depuis Panama. Alonzo de Camargo partit dans ce but, au mois d'août 1539. Il traversa le détroit de Magellan et perdit le plus grand de ses navires à Port-Famine. Il releva ensuite en partie la côte accidentée de la Patagonie et débarqua dans la première moitié de l'année 1540 à Arequipa dans le Pérou, occupé par les Espagnols depuis 1531. Le tour de l'Amérique du Sud était donc fait. En moins de quarante ans on avait pu relever la forme de son contour général, d'une façon bien plus exacte que celle donnée encore par les géographes de l'époque aux contours des parties du monde plus anciennement connues, à l'Europe septentrionale même. Il restait cependant encore à déterminer l'état et la situation des terres que le détroit de Magellan sépare du continent et que Magellan lui-même avait pris pour un continent austral.

DURAND DE VILLEGAGNON

La France ne voyait pas sans envie la prépondérance coloniale qu'avaient prise en peu d'années l'Espagne et le Portugal. François Ier, qui monta sur le trône en 1515, juste au moment où l'on entrevoyait les immenses résultats des découvertes américaines, eut évidemment, en fondant le Havre, la pensée de jeter sur l'Atlantique une station qui pourrait tendre la main au Nouveau-Monde. Les admirables cartes léguées par Guillaume le Testu, Desceliers, l'auteur de la mappemonde dite de Henri II, mais qui est probablement antérieure à ce roi, prouvent que des marins d'une incontestable supériorité ne manquaient pas à la France. Un louable esprit d'équité, qui de tout temps s'est si bien allié dans notre pays à une généreuse hospitalité, nous engageait aussi à accueillir dignement quelques étrangers : Verazzani (ou Verazzano) s'était mis au service de la France comme Cabot à la solde de l'Angleterre. Dès 1524, le pilote florentin avait même exploré les côtes de l'Amérique septentrionale depuis le 30° parallèle nord jusqu'à Terre-

Neuve et pris possession de cette froide région au nom de sa patrie adoptive [1].

Mais qu'était-ce que cela pour la vieille patrie française lorsqu'elle venait à tourner les yeux du côté des merveilleuses conquêtes des Espagnols et des Portugais? François Ier souffrait dans son orgueil patriotique de l'infériorité où demeurait notre pays. Cet accroissement de puissance de deux États, qui à eux deux ne valaient pas la France, lui paraissait une sorte de déni de justice : « Je voudrais bien voir, disait-il, l'article du testament d'Adam qui donne toutes ces terres nouvelles à mes frères d'Espagne et de Portugal. »

Que d'éléments généreux nous avions dans le dévouement, dans l'intrépidité de nos marins! La famille des Ango, despote parfois sublime des mers, n'est-elle pas là pour démontrer avec quelle ardeur triomphante on se serait élancé dans l'inconnu? On tenta sans conviction quelques essais, et, comme toujours, on se hâta d'être ingrat à l'égard des plus fidèles serviteurs du pays. Les empiétements étrangers, si préjudiciables aux intérêts nationaux, provoquaient parfois de justes emportements. Ainsi le voyageur Parmentier, qui, après avoir vu sans doute le Brésil, s'élança dans l'extrême Orient, s'écriait : « Il faut que les Portugais *aient bu de la poussière* du cœur d'Alexandre pour montrer une ambition si démesurée. »

Une des premières tentatives françaises au Brésil est due à Villegagnon (ou Villegaignon), l'ami d'un grand homme de bien, Coligny; — ce hardi pionnier est un des personnages les plus extraordinaires du XVIe siècle, si fécond pourtant en types étranges. Soldat, marin, diplomate, historien, controversiste, faiseur de projets, agriculteur, industriel, érudit, philologue même, ce fut un homme universel. Il mériterait les honneurs d'une biographie particulière qu'on n'a pas encore songé à écrire, sans doute parce que les éléments en sont dispersés en trop d'ouvrages différents et que, pour étudier Villegagnon, il faudrait étudier l'histoire du XVIe siècle tout entier [2].

Durand de Villegagnon, né à Provins en 1510, s'était, jeune encore, acquis une réputation militaire à Malte dans les Etats barbaresques et en Écosse; il était devenu chevalier de Malte; plus tard il obtint le titre de vice-amiral de Bretagne. Mécontent des hommes et des choses, esprit novateur et enthousiaste, il avait partagé les idées de la Réforme; de concert avec Coligny, il songea à fonder dans les pays nouvellement

1. Ferdinand Denis.
2. Paul Gaffarel : *Histoire du Brésil français au XVIe siècle.*

découverts un établissement français où ses coreligionnaires pussent se réfugier en cas de persécution. Le célèbre amiral protestant mit à sa disposition deux vaisseaux : il partit du Havre le 12 juillet 1555, avec l'intention de se fixer sur la côte du Brésil. Le point où il aborda, dans le pays de Ganabara, était une baie déjà reconnue en 1531 le 1er janvier, par le Portugais Martin-Alfonse de Souza, qui, le prenant pour une rivière, l'avait, on le sait, appelée Rio-de-Janeiro (fleuve de Janvier) du jour de sa découverte. On jeta les fondements d'une ville qui est devenue la capitale du Brésil. Le nom indigène était Nictheroy ; de nos jours ce nom a été transporté à une ville moderne, chef-lieu de la province de Rio-de-Janeiro *(extra muros)*. La colonie n'eut pas une longue durée. Fondée dans l'esprit de liberté religieuse, elle fut immédiatement troublée par des questions de théologie et de culte.

Villegagnon, esprit autoritaire, ne tarda donc pas à devenir le plus terrible champion de l'intolérance calviniste. Des secours lui vinrent d'Europe ; — en 1556 trois vaisseaux sortaient d'Honfleur transportant deux cent quatre-vingt-dix personnes conduites par Bois-Lecomte, neveu de Villegagnon, et qui débarquèrent à Ganabara, après quatre mois de traversée.

Ce nouvel élément apporta une paix momentanée au fort Coligny ; les ministres de Calvin qui s'étaient joints à l'équipage parvinrent à adoucir par leurs discours la rigueur du maître qui se calma, en effet, pendant quelques mois, mais retomba dans son déplorable esprit de discussion. Il controversa avec les ministres et son absolutisme intolérable finit par susciter la discorde.

Il en arriva à exiler tous ceux qui lui résistaient et fit même jeter à la mer trois fervents adeptes de Calvin ; toute la colonie souffrait de ses duretés ; la moindre dérogation à ses commandements était punie du fouet et du pilori.

Cette conduite n'atteignit pas son but ; Villegagnon, désespérant du succès de l'entreprise, abandonna ses compatriotes et revint en France en 1553.

L'histoire de cette colonie éphémère a été écrite par un jeune ministre protestant, Jean de Léry, qui faisait partie de l'expédition. Son livre donne d'intéressants détails sur les produits de la contrée et sur les mœurs des naturels, les Tupinambas ou Topinambous, dont le caractère spécial est une vigueur corporelle qui contraste avec le type efféminé des Américains de la côte du Pacifique, à la même latitude.

La colonie ne tarda pas être occupée par les Portugais. Ses mesures

répressives exagérées valurent au pauvre Villegagnon le triste surnom de *Caïn de l'Amérique*. Il mourut en France en 1571. Malgré son insuccès, il se trouvait encore en 1579 quelques esprits audacieux (principalement sans doute parmi les Dieppois), qui cherchèrent à reprendre en sous-œuvre l'entreprise échouée. La Bibliothèque nationale de Paris conserve deux très intéressants documents qui en fournissent le témoignage; ces cartes signées par Jacques de Vaudeclaye, sans doute un des compagnons de Villegagnon, représentent, l'une, la baie de Janeiro (rivière de Geneure), et l'autre, une partie de la côte orientale de l'Amérique méridionale, entre l'Amazone et le Rio San-Francisco. Comme la plupart des cartes du XVI^e^ siècle, le travail de Jacques de Vaudeclaye est un mélange de données géographiques assez informes et de dessins coloriés. Nous y voyons apparaître les fameuses Amazones et leurs demeures avec une légende que le latin seul, qui *brave la chasteté*, nous permettrait de reproduire ici. Autour du littoral se développe un demi-cercle, sorte d'enclave générale de la prise de possession éphémère de Villegagnon et qui, dans l'esprit de Vaudeclaye, avait un intérêt tout politique. Ainsi cette ligne courbe se trouve expliquée sur la carte : « En cest enclos de ce demy rond de compas vous fournyrez de dix mille saulvages pour fere la guerre aux Portugais... » En commençant par le côté droit, on voit d'abord, dans ce demi-cercle, des anthropophages qui font rôtir un homme par quartiers ; on lit à côté : « C'est une manière de gredil (gril) qu'ils font de bois planté sur quatre fourches et font rostir leurs prisonniers et semblables et les mangent et l'appellent boucam » ; au-dessous l'on voit une femme qui lave des entrailles humaines dans une sorte de baquet; ces mots y sont joints : « Cette femme lave les boudins. » — Non loin, on peut apercevoir dans un arbre deux débris de jambes. — Malgré ces tableaux peu faits pour attirer les colons, la plupart des légendes ont pour but de donner une idée des richesses, des ressources du pays et surtout d'insister sur l'alliance que l'on pourrait contracter avec les tribus indigènes. Il demeure donc évident que, pendant plusieurs années après la mort de Villegagnon, les Dieppois formèrent le projet d'installer une nouvelle colonie au Brésil.

WALTER RALEIGH

Quelques années avant Villegagnon, un navigateur hollandais, PHILIPPE VAN HUTTEN, longeant les côtes du Brésil, prétendit avoir vu, au nord du fleuve des Amazones, une ville dont les toits étaient cou-

verts d'or. Un bruit analogue s'était répandu, en 1531, à l'époque de la malheureuse expédition d'Ordaca. Un peu plus tard, Gonzalez Pizarre et Orellana avaient également cru saisir dans les récits des indigènes de semblables propos. Il pouvait donc se cacher, dans cette Amérique prestigieuse, une contrée vraiment féerique où tout était en or ! Walter Raleigh, cet homme à la vie aventureuse qui s'était déjà fait connaître par d'importantes explorations, en 1584, sur les côtes orientales de l'Amérique du Nord, auxquelles il avait donné le nom de *Virginie*, en l'honneur d'Élisabeth; ce Walter Raleigh, homme déjà légendaire, vint lui-même explorer les côtes nord-est de l'Amérique du Sud, pour y trouver la richesse qu'il avait toujours convoitée et qui, sans cesse, avait fui devant lui. Le voilà donc, entraînant à sa suite une troupe d'hommes subissant comme lui l'empire funeste de la passion de l'or et l'esprit troublé par les mille fables qui circulaient sur l'*El dorado*. Ainsi, on racontait, nous l'avons déjà dit, que les indigènes de cette contrée enduisaient leur corps d'une gomme balsamique et se roulaient ensuite dans la poussière d'or, de façon à être dorés de la tête aux pieds [1]. La première prise de possession de Walter Raleigh, dans l'Amérique du Sud, fut celle de la Trinité, cette île du groupe des Antilles, qui, depuis, est demeurée anglaise. Il réunit les naturels, leur expliqua, au moyen d'un interprète amené d'Angleterre, « qu'il était le serviteur d'une reine, la plus grande cacique du Nord, d'une vierge aux ordres de laquelle obéissaient plus de caciques qu'il n'y avait d'arbres dans toute leur île; qu'elle était l'ennemie des Espagnols à cause de leur tyrannie oppressive, — qu'après avoir délivré de leur servitude toutes les côtes du monde septentrional, elle avait envoyé Raleigh, pour les délivrer à leur tour et pour défendre la Guyane contre l'invasion de ce peuple barbare. » Ensuite, il fit ses préparatifs pour descendre sur le continent. Quelques amis voulurent le dissuader d'exécuter ses plans avec trop de précipitation. Il n'écouta rien; — il tenta de pénétrer avec ses navires dans l'Orénoque; — trouvant impossible de leur faire franchir la barre, il dut se résoudre à entreprendre l'expédition dans des chaloupes découvertes. Une centaine d'hommes, avec leurs armes, — et des provisions pour un mois, — furent entassés dans trois petites barques, sans défense contre les intempéries de la saison et les dangers d'un climat malsain. A peine avaient-ils commencé à remonter le fleuve, qu'ils se trouvèrent perdus dans un labyrinthe de canaux d'où

1. On rapportait également que le grand chef du pays, le jour des cérémonies, apparaissait tout couvert d'une poussière d'or; de là le nom de *El Dorado*, le Doré.

ils ne purent sortir qu'après les plus grandes difficultés. Ils furent cependant assez heureux pour rencontrer un vieil indigène qui consentit à leur servir de guide dans le dédale inextricable de bras que forme l'embouchure du fleuve. Ils remarquèrent avec étonnement les singulières demeures que les habitants se créent dans les arbres à l'époque des inondations [1]. Quelques vagues rumeurs concernant les Espagnols et la terre dorée, avidement recueillies par les aventuriers, firent partager aux soldats de Raleigh l'ardeur qui animait leur chef. Un entretien avec un chef de cent dix ans, Tapiowary, acheva de les confirmer dans leurs chimères. En quittant le vieux cacique, Raleigh se dirigea vers l'ouest, pour visiter les chutes de la rivière Caroni. Du haut d'une colline qui la dominait, les voyageurs virent ce cours d'eau se précipiter en trois courants parallèles, avec une rapidité telle, qu'une barque à huit rames ne pouvait pas en refouler les eaux. Une douzaine de cataractes, échelonnées au-dessus les unes des autres, se précipitaient avec un bruit que l'on pouvait entendre à plusieurs lieues de distance. Le paysage environnant dépassait en beauté tout ce que l'imagination peut concevoir : les collines étaient chargées de bois magnifiques, sous lesquels les eaux serpentaient en mille capricieux méandres. On ne voyait pas une broussaille sur les plaines, entièrement recouvertes d'un gazon doux et frais. De toutes parts, des troupeaux de daims animaient ce tableau ; une multitude d'oiseaux, revêtus des plumages les plus éclatants, voltigeaient parmi les arbres ou perchaient immobiles sur les bords du fleuve. Même les échantillons du règne minéral paraissaient être là d'une richesse inconnue et des éclats de pierre qu'ils supposaient contenir de l'or furent emportés par nos crédules aventuriers [2].

Ils firent des efforts surhumains pour trouver la ville mystérieuse, aux toits couverts d'or, et furent obligés de battre en retraite, plus appauvris qu'enrichis. Raleigh revint donc à Londres, rapportant quelques échantillons de minerai d'or, sur lesquels il faisait de nouveau reposer toutes ses espérances. On le railla et on eut tort. Les richesses minières de la Guyane ne sont cependant pas un mythe. Toute la contrée qui s'étend au sud de l'Orénoque est aurifère. L'exploitation, bien qu'assez imparfaite, donne déjà des produits très importants.

Les événements d'Angleterre empêchèrent Raleigh d'entreprendre

1. Les Guaraunos de l'embouchure de l'Orénoque ont encore aujourd'hui des habitations vraiment aériennes, exactement semblables à celles que signale Raleigh. Voir *les Géophages et autres populations de l'Orénoque*, par M. E. Cortambert.

2. Desborough Cowley.

de nouvelles expéditions. On l'enferma dans la tour de Londres. Il devait y rester treize ans. Cette longue captivité, fait observer un de ses biographes, M. Eugène Asse, ne fut pas perdue pour sa gloire ; son activité d'esprit se tourna vers les lettres et c'est là qu'il écrivit des ouvrages demeurés célèbres, entre autres son *Histoire du Monde.* En 1617 seulement, il put obtenir de Buckingham, moyennant caution, une liberté provisoire qui lui permit de donner suite à ses projets sur la Guyane et ses mines d'or. On ne peut présumer ce qui serait résulté de cette nouvelle tentative, mais par une perfidie incompréhensible, Jacques Ier, tout dévoué qu'il parut aux entreprises qui avaient pour but l'Amérique, sacrifia un de ses plus brillants sujets à son idée de rester en bons termes avec l'Espagne. Il découvrit à l'ambassadeur de Philippe III le plan de Raleigh, le nombre de ses hommes d'équipage et l'état de ses munitions, ainsi que le lieu projeté de son débarquement. Les Espagnols, après avoir profité de cette délation pour infliger un échec à Raleigh, l'accusèrent d'usurpation de territoire, et ce fut un des griefs qui amenèrent sa condamnation.

L'infortuné Raleigh, qui, d'après le sévère jugement de Ben-Jonson, « préféra la gloire à sa conscience », fut donc décapité à l'âge de soixante-six ans. Accablé par les chagrins, on le surprenait à dire durant sa dernière captivité : « Le monde n'est qu'une vaste prison dans laquelle un grand nombre sont journellement choisis pour être exécutés par la mort. »

Walter Raleigh est, a-t-on dit avec raison, une de ces figures fortement burinées, qui passent d'âge en âge, toujours jeunes, toujours vivantes, parce qu'elles représentent un type, parce qu'elles sont l'expression originale d'une âme dans tout ce qu'il y a de plus excessif, de plus exalté.

Cet homme a tout osé, tout envahi, tout manqué, disait Philarète Chasles : énergie rusée, bouche dédaigneuse et sensuelle, nez fin, recourbé, front étroit, démesurément haut, — yeux ardents, audacieux, dominateurs, — telle était la physionomie de cet homme qui tomba comme les autres dans la fosse commune, que l'ingratitude des princes réservait aux découvreurs du Nouveau-Monde [1].

1. Raleigh a joué également un rôle politique et la littérature anglaise compte en lui un écrivain remarquable. La reine Élisabeth fut, assure Nauton, séduite par ses talents et l'écouta comme un oracle pendant plusieurs années. — D'après Hakluyt, Raleigh put passer pour le gentilhomme le plus accompli de son temps. On raconte une foule d'anecdotes sur sa galanterie chevaleresque qui sut lui conquérir les bonnes grâces de la reine. Dans une promenade, Élisabeth

RALEIGH ÉTENDANT SON MANTEAU SOUS LES PIEDS DE LA REINE ELISABETH

LE PÈRE YVES, D'ÉVREUX

Sur la côte nord-est du Brésil, un peu au sud de l'équateur et de l'embouchure du fleuve des Amazones, s'étend la belle province de Maranham, dont la capitale, Saint-Louis de Maranham, agréablement située sur une île, fut fondée par des Français au commencement du XVII^e^ siècle. Henri IV y envoya Daniel de la Ravardière avec le titre de lieutenant-général *en terre d'Amérique, depuis la rivière des Amazones jusqu'à l'île de la Trinité.* Plusieurs capucins, parmi lesquels se trouvait le Père YVES, d'Évreux, allèrent rejoindre la Ravardière, qui avait encore plus besoin de secours matériels que d'appui moral. Quoi qu'il en soit, le Père Yves part de Cancale, en 1612, met cinq mois à faire une traversée qu'on exécute aujourd'hui en vingt jours, arrive à l'île de Maranham, prend part à l'édification de la ville naissante de Saint-Louis, fait des explorations sur le continent voisin, convertit un grand nombre d'Indiens, étudie leurs mœurs, leur langue et voit, entre autres, ces fameux Tupinambas, qu'il appelle Tapinambos et dont le nom finit par être transformé en Topinambous par la plupart des ouvrages français du temps. Malheureusement, le séjour d'un aussi consciencieux observateur ne fut pas de longue durée. Les Portugais virent d'un œil jaloux l'établissement des Français. Ils attaquèrent Saint-Louis avec des forces supérieures et s'en emparèrent. La Ravardière fut emmené à Pernambouc, puis à Lisbonne, où il subit, au fort de Belem, une étroite captivité. La mission française ressentit le contre-coup des événements militaires et se dispersa bientôt. Yves d'Évreux revint en France. Son ouvrage fut imprimé en 1615, mais une circonstance politique en causa la destruction dès qu'il parut. En effet, l'Espagne, dont une princesse allait épouser Louis XIII, était alors maîtresse du Portugal, et par conséquent des colonies portugaises.

hésitait à traverser un endroit que la pluie avait détrempé; aussitôt, Raleigh détache de ses épaules son riche manteau de pourpre et d'or et l'étend sous les pieds de la souveraine qui trouve ainsi un tapis improvisé. Des témoignages de si délicate soumission valaient bien quelques récompenses. Aussi ne cessait-il de demander et d'obtenir des places, des bénéfices; il était insatiable, mais le plus complaisant, le plus généreux des amis et toujours homme d'esprit. Un jour, la reine mécontente, lui dit : « Quand donc, sir Walter, cesserez-vous d'être un mendiant? » — « Lorsque Votre Majesté, répondit-il, cessera d'être bienfaisante! »

Cet homme de peu de conscience, mais de vaste intelligence, comprit l'avenir réservé à la marine anglaise. L'Espagne était encore maîtresse d'une partie de l'Océan. Il rêva de lui arracher les derniers débris de sa gloire. Sa haine fut implacable. Comme Drake, il fit de la guerre une odieuse école de piraterie. Néanmoins, l'histoire doit le juger, suivant nous, moins sévèrement que le misérable forban qui dévalisa les côtes du Pacifique.

Elle ne voulait pas que l'on connût complètement les droits des Français sur les territoires américains, leurs courageux travaux de colonisation, les procédés peu équitables dont on avait usé à leur égard. Ses agents parvinrent à anéantir toute l'édition, sauf un seul exemplaire, même un peu incomplet, que sauva François de Rasilly et que ce brave marin présenta au roi en 1617 [1].

JACOB LEMAIRE ET SCHOUTEN

La Hollande, qui avec une rare habileté s'implantait en Océanie et y trouvait une seconde patrie, paraissait jusqu'alors se désintéresser des conquêtes américaines : elle s'abstenait sans doute à dessein de réclamer sa part de la grande proie de l'Occident ; elle voulait qu'on oubliât son extension en Malaisie. Deux de ses enfants, peut-être mus par la pensée de fonder quelque station dans le nouveau continent, — peut-être aiguillonnés par le souvenir des triomphes de Drake, partirent de Texel pour Java, — en prenant la route de la Terre-de-Feu.

Jacob Lemaire, le promoteur de l'expédition, avait rencontré à Amsterdam Guillaume Cornelisz Schouten, marin expérimenté ; il lui avait expliqué ses projets. Schouten les partagea, se fit reconnaître maître, c'est-à-dire pilote, tandis que Lemaire n'eut que le titre de commis. Les deux associés équipent à Hoorn un beau navire de 370 tonneaux, plus un yacht, et quittent l'Europe avec un équipage de soixante-cinq hommes et un arsenal de plus de quarante canons.

Ils atteignent les parages les plus méridionaux de l'Amérique, et, suivant l'habitude de tous les navigateurs, ils se hâtent de changer les noms déjà donnés. Ainsi la Terre-de-Feu devient la *Terre de Maurice de Nassau*. Forcés, par le monopole de la compagnie des Indes, d'éviter le détroit de Magellan, ils trouvèrent une passe moins dangereuse et plus praticable à laquelle Lemaire a laissé son nom. Le 26 février 1615, ils doublent un îlot peu étendu qui leur parut être et qui est, en effet, la pointe extrême de l'Amérique du Sud. Cette pointe reçut le nom de *cap Hoorn* en l'honneur de la ville de Hoorn (Hollande septentrionale, patrie de Schouten) et lieu d'embarquement de l'expédition. Les autres nations européennes ont abrégé le nom sous la forme Horn.

Ce voyage si bien commencé devait mal finir. A leur arrivée à Batavia, siège du gouvernement général des Indes néerlandaises,

1. Cet exemplaire, conservé à la Bibliothèque Nationale, relié en maroquin rouge, aux armes de Louis XIII, a été réimprimé par M. Ferdinand Denis, conservateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

Lemaire et Schouten furent emprisonnés. On les rendit bientôt après à la liberté. Mais la ruine était complète. Lemaire, ne pouvant pas surmonter sa tristesse, mourut en pleine mer dans les parages de Maurice.

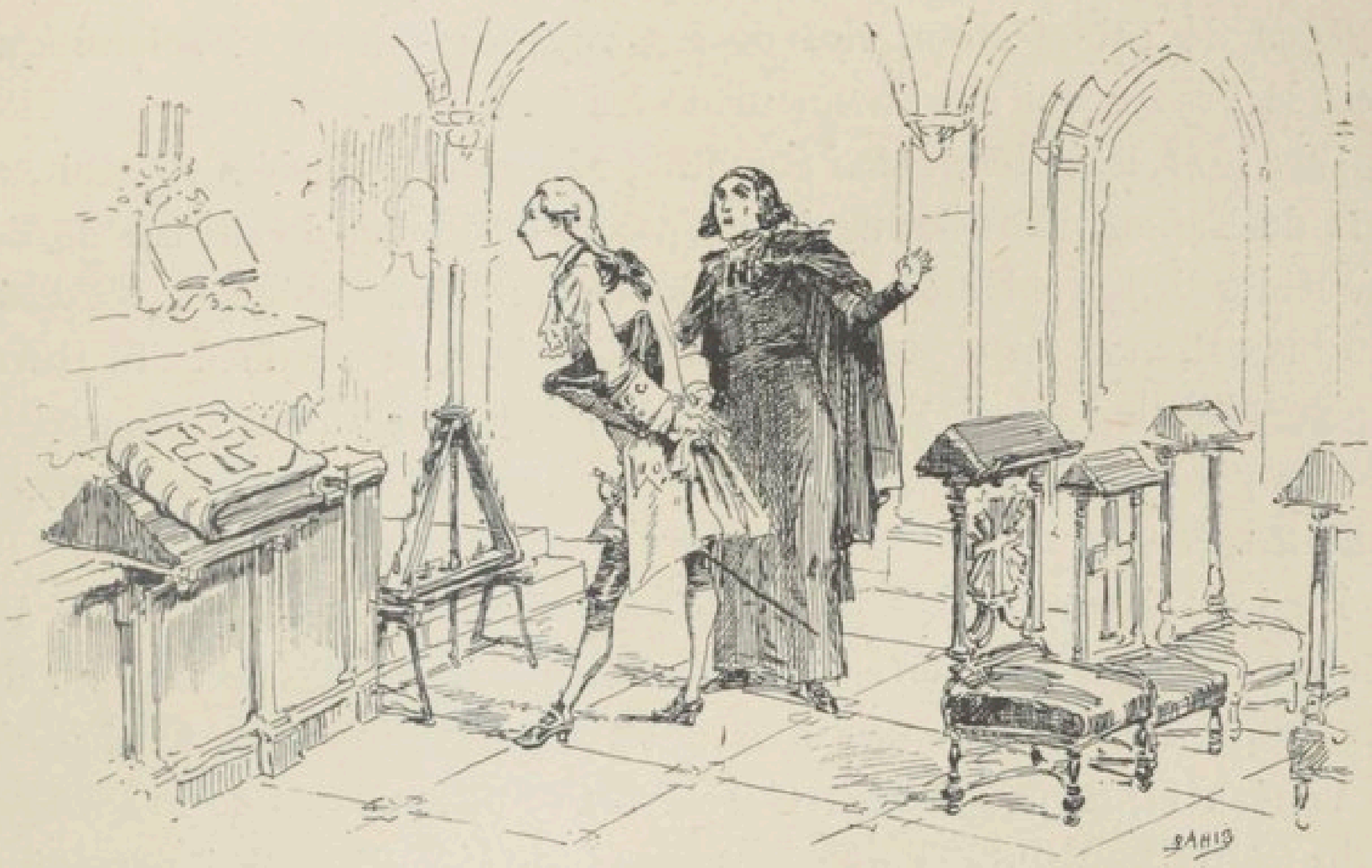
DE GENNES — BEAUCHESNE-GOUIN

La France, qui n'a jamais beaucoup aimé les expéditions dans les pays froids et déserts, ne figurait pour ainsi dire pas encore dans ces parages où les autres nations européennes s'étaient succédé tour à tour. Les premiers navigateurs français dont on connaisse le nom datent de la fin du XVII^e^ siècle. Un gentilhomme, DE GENNES, avait déjà traversé le détroit de Magellan, associé à une troupe de flibustiers attirés par les richesses du Pérou et du Chili.

La paix de Ryswick ayant mis fin aux exploits de ces maraudeurs qui se disaient souvent gentilshommes, de Gennes n'en continua pas moins à considérer l'extrémité méridionale de l'Amérique, jusqu'alors dédaignée, comme un point de la plus grande importance, soit comme position militaire, en cas de reprise des hostilités, soit comme position commerciale, entre l'Europe, les Indes et la côte occidentale du nouveau continent. Sous son inspiration, le ministre de la marine, Pontchartrain, autorisa la formation de la *Compagnie de la mer Pacifique*, à la disposition de laquelle on devait mettre sept navires. Elle recruta rapidement un certain nombre de jeunes volontaires, appartenant presque tous à de bonnes familles; hommes pour la plupart légers et sans valeur, dont l'unique ambition paraissait être d'aller montrer, fût-ce chez les Patagons, un habit brodé d'or et un plumet orange. De Gennes refusa de se mettre à la tête de ces étourdis et donna sa démission de commandant. Louis XIV le remplaça par un brave officier de Saint-Malo, M. DE BEAUCHESNE-GOUIN, qui accepta, mais se débarrassa des gentilshommes à plumet pour les remplacer par des ingénieurs, des naturalistes et des comptables. Cette expédition fut loin d'avoir de ces succès qui éblouissent le monde; si nous la mentionnons c'est qu'elle fut la première qui, sous les auspices de la France, ait eu presque uniquement un but scientifique.

Beauchesne, parti le 17 décembre 1698, explora entièrement le détroit de Magellan et le dédale d'iles et de détroits qui compose la Terre-de-Feu, et consigna ses travaux dans une série de descriptions, de cartes et de dessins qui sont encore aujourd'hui très utiles et intéres-

sants à consulter ; mais les noms français ne sont plus malheureusement en usage, l'ouvrage n'ayant pas eu une grande publicité et la nomenclature cartographique ayant été établie de nouveau en anglais, par l'amiral King. Ajoutons que Beauchesne sut faire aimer le nom français aux malheureux indigènes de ces contrées qui regrettèrent longtemps son départ. Beauchesne revint en France en 1701. La guerre de la succession d'Espagne fit oublier son voyage et empêcha de donner suite aux projets de M. de Gennes.



PREMIERS VOYAGES SCIENTIFIQUES DANS L'AMÉRIQUE DU SUD

XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

CHAPITRE XIV

PEDRO TEXEIRA — JEAN RICHER — LOUIS FEUILLÉE — FRÉZIER — FRESNEAU — BOUGUER ET LA CONDAMINE — M. ET M^me GODIN DES ODONAIS.

En 1639, plus d'un siècle après Orellana, eut lieu la première reconnaissance du fleuve des Amazones par Pedro Texeira. La relation qui fut faite par le Père Cristoval Dacunha, traduite en français par l'académicien Gomberville, est très intéressante et donne des détails curieux sur la flore et la faune du fleuve et de ses rives, en particulier sur les poissons tels que le gymnote électrique. Mais on y rencontre des exagérations qui se ressentent encore du voisinage et des souvenirs de l'Eldorado. Une erreur considérable est celle qui fait du Cauca ou Napo le cours supérieur de l'Amazone ; puisque Texeira met près de Quito la source de ce fleuve, tandis qu'elle se trouve réellement à plus de quinze degrés au sud de l'équateur.

Après les voyages de découvertes, les voyages d'aventures, les voyages de colonisation, vinrent les voyages purement scientifiques. C'est la France qui eut l'honneur de les inaugurer.

Dès 1671, l'Académie des Sciences, récemment fondée, obtenait, aux frais du Trésor, l'envoi, sur divers points du globe, de savants destinés à élucider des problèmes astronomiques ou géographiques. C'est ainsi que Jean Richer fut chargé d'une mission dans la partie de la Guyane appelée depuis 1604 *France équinoxiale*. Il y observa le premier ce fait que le pendule à secondes n'a pas la même longueur sous toutes les latitudes.

En 1704, un religieux provençal de l'ordre des missions, le Père Louis Feuillée, ami des Cassini, commença une série de voyages dans l'Amérique du Sud. Il se fit débarquer par des flibustiers sur les côtes de Vénézuéla, gagna ensuite Buenos-Ayres et les côtes de la Patagonie et du Chili, dont il rectifia le contour admis jusqu'à cette époque. A son retour en France, il s'arrêta aux îles Canaries pour vérifier la longitude exacte du méridien de l'île de Fer.

Quelques années après un autre savant, naturalisé français, Frézier, de Chambéry, longea de nouveau, en les rectifiant, les côtes de Patagonie, celles des îles Malouines et de la Terre-de-Feu, et dressa la première bonne carte que l'on ait eue de l'Amérique du Sud. Il étudia spécialement le Chili au point de vue des productions et de la géographie physique, et sa *Description* a fait autorité jusqu'aux travaux du XIX^e^ siècle. (Ceux de Claude Gay, de Pissis, etc.)

Vers la même époque, un officier français, Fresneau, établi en Guyane, apprenait des Indiens les propriétés, ainsi que le mode d'extraction et d'emploi de la gomme de l'hévé, devenue si populaire sous le nom de caoutchouc. Il les faisait connaître à l'Europe par l'intermédiaire de son ami la Condamine.

La Condamine! voilà un nom que les années n'ont pas effacé, un nom qui rappelle un esprit bien français. Une infatigable curiosité, plutôt qu'une passion dominante, le poussa à étudier toutes les sciences, à visiter tous les pays. On a même prétendu que cette curiosité, si précieuse chez l'homme d'observation, ressemblait quelquefois à de l'indiscrétion dans l'homme de la société. Il voulait tout voir, tout savoir; — on pourrait citer une infinité de traits de cette curiosité qui, chez lui, revêtent toutes les formes : — celle de la témérité quand, jeune encore, il s'exposait au siège de Rosas, vêtu d'un habit écarlate, comme point

de mire, aux canons ennemis, — pour mieux juger de leur précision; — celle de l'indiscrétion, quand, dans les maisons où il avait ses entrées, il lisait la correspondance de ses hôtes; — celle de la cruauté, quand il endossait l'habit d'un aide de bourreau, pour assister de plus près au supplice effroyable de Damiens; — celle de l'abnégation sublime, quand il offrit de faire expérimenter sur lui-même une nouvelle méthode d'inoculation qui causa sa mort.

Il parcourt d'abord l'Orient, courant de ruine en ruine, fouillant dans les souterrains, consultant et interprétant les inscriptions. Bientôt, toutes ses courses dans le bassin de la Méditerranée ne furent plus pour lui qu'un jeu. En 1735, il propose à l'Académie des Sciences un voyage à l'équateur pour déterminer par la mesure la figure du globe. L'expédition fut résolue, et tandis que Maupertuis, Clairaut, Camus et Lemonnier se rendaient pour le même objet dans le nord, Godin, Bouguer et la Condamine allaient affronter les chaleurs de l'Amérique du Sud. En voyant la Condamine s'élancer, au péril de la vie, au cœur des montagnes les plus inaccessibles, les habitants s'imaginaient qu'il cherchait des mines d'or; — mais pour lui, les véritables richesses c'étaient les collections, les notes qu'il parvenait à recueillir. Après dix années d'un séjour sous l'équateur, au moment où il se préparait à revoir sa patrie, on lui enlève une cassette qui renfermait ses journaux et l'argent destiné pour son voyage. Il fait publier sur-le-champ qu'il consent à perdre la somme entière, pourvu qu'on lui rende ses papiers. La condition fut acceptée, et, malgré la perte d'une somme considérable, il crut, en effet, avoir retrouvé son trésor [1]. Il revint du Nouveau-Monde, souffrant, sourd, perclus de douleurs, mais gai quand même, trouvant l'oubli de ses infirmités dans les mille séductions de l'observateur toujours en éveil. Les travaux de Bouguer, de la Condamine et de Godin furent profitables à la science [2]. Les trois voyageurs remarquèrent le renflement terrestre à l'équateur, corroborèrent l'assertion de Richer relative aux variations du pendule, et ajoutèrent à cette étude la variation qui résulte de l'attraction des hautes montagnes. Plus tard, La Condamine conçut le projet d'un type universel de mesures, basé sur la longueur du pendule à l'équateur. Le Pérou avait été le centre principal de ses travaux, il voulut, avant de revoir l'Europe, admirer dans toute sa longueur le roi des fleuves de l'Amérique du Sud; il se rendit de

1. Jacques Delille. Éloge.

2. Des discussions d'amour-propre qui s'élevèrent entre Bouguer et La Condamine nuisirent malheureusement aux résultats de l'expédition.

Quito jusqu'en Guyane par le fleuve des Amazones où son imprudente curiosité l'exposa à mille périls de la part des éléments, des reptiles venimeux et des indigènes, plus dangereux encore.

Son activité dévorante ne devait pas s'arrêter à cette grande entreprise. Il n'avait fait autrefois qu'entrevoir l'Italie, il voulut la connaître à fond. Il exécuta donc, en 1737, un nouveau voyage dans la péninsule. Partout il se faisait montrer les trésors, les curiosités; on raconte, à ce sujet, que, dans un petit village situé sur les bords de la mer, on lui désignait un cierge que l'on entretenait toujours allumé et l'on ajoutait que, s'il venait à s'éteindre, le village serait aussitôt englouti par les flots. « Êtes-vous bien sûr de ce que vous dites? » demanda La Condamine au prêtre qui l'accompagnait. Comme celui-ci répondit qu'il n'en doutait pas : « Eh bien, reprit le curieux académicien, nous allons voir ! » et aussitôt il souffle le cierge et l'éteint. On n'eut que le temps de le dérober à la fureur du peuple en le faisant échapper par une issue secrète et lui recommandant de quitter le village au plus vite[1].

La Condamine se rendit certainement aussi célèbre par ses excentricités que par les qualités transcendantes de son esprit. Ses connaissances étaient assez vastes, son style avait de la pureté et de la facilité. Ses contemporains apprécièrent peut-être d'autant plus sa valeur scientifique qu'à son époque la science était encore fort peu cultivée. Il sut, au reste, se faire estimer par les sommités de son temps et, lors de sa réception à l'Académie française, Buffon, tout en ne lui accordant qu'un éloge très bref (deux pages environ), le paya en monnaie d'or[2].

Parmi les Français attachés à la mission de Bouguer et de La Condamine, nous avons déjà cité un jeune ingénieur d'une famille du Berri, Godin des Odonais. Au lieu de suivre les savants à leur retour, il se fixa à Quito et s'y maria en 1741, à une jeune fille de Rio-Bamba, noble, riche, belle et douée de toutes les qualités du cœur et de l'esprit. Les opinions sont très partagées sur le caractère de Godin des Odonais lui-même, représenté tantôt comme un dissipateur, tantôt comme un spéculateur malheureux. Un fait certain, c'est qu'après huit années de mariage, il avait presque entièrement dépensé la dot considérable de sa femme et qu'il dut quitter Rio-Bamba pour essayer de rétablir sa fortune

1. Biot.

2. Nous transcrivons ici la première phrase de ce discours : « Du génie pour les sciences, du goût pour la littérature, du talent pour écrire, de l'ardeur pour entreprendre, du courage pour exécuter, de la constance pour achever, de l'amitié pour nos rivaux, du zèle pour nos amis, de l'enthousiasme pour l'humanité; voilà ce que vous connaît un ancien ami, confrère de trente ans, qui se félicite aujourd'hui de le devenir pour la seconde fois. »

sur les bords de l'Océan Atlantique. Il descendit le Napo et l'Amazone et séjourna de longues années à Zara, à Cayenne et sur l'Oyapok; puis la guerre de Sept-Ans l'empêcha de retourner au Pérou. Le temps qu'il passa à la Guyane ne fut pas absolument perdu pour la science. Il fit une étude très complète des richesses végétales de la colonie, notamment des bois de construction qui couvrent les bords de l'Oyapok, et essaya de faire acclimater dans les colonies françaises l'arbre à quinquina et le cannellier du Pérou. En même temps, pour remédier à l'obstacle qui l'avait empêché de rejoindre sa femme et sa famille, il proposait au ministère français un plan de libre navigation sur l'Amazone, ce qui le plaçait en suspicion vis-à-vis du gouvernement portugais, et aggravait ainsi autour de lui les obstacles.

En 1770, M^me^ Godin des Odonais, séparée de son mari depuis vingt ans, et accablée de l'immense douleur que lui faisait éprouver la perte de sa fille aînée, résolut de rejoindre son mari à travers le continent américain.

La distance qu'il faudra franchir est considérable, elle le sait. Elle envisage en face tous les dangers qui la menaçent dans une pareille entreprise, mais sa volonté est inébranlable; elle dit adieu à ses amis de Rio-Bamba et part, accompagnée de ses deux frères, du général de Grandmaison, de plusieurs serviteurs dévoués et d'un médecin français.

Les voyageurs se mettent en marche et se dirigent du côté du fleuve des Amazones. Entre Rio-Bamba et la station où ils trouveront une embarcation, la distance est de plusieurs semaines — pas de chemin frayé, partout des forêts sans fin. La caravane franchit d'abord les grandes vallées; à mesure qu'elle entre dans la solitude, les difficultés s'accroissent, — l'inquiétude commence à se glisser dans les esprits. Devant eux, derrière eux, partout le désert! Les villages des indigènes, groupés sur les rampes des coteaux, sont tous abandonnés! — les bourgades ont été dépeuplées par cette terrible maladie, une des principales causes de la disparition des indigènes américains, la petite vérole... Ils finissent par rencontrer deux indigènes, seuls êtres survivants de villages naguère riches et populeux. Ces pauvres Indiens leur servent de guides et les conduisent, pendant quelques jours, à travers le dédale de cours d'eau qui se dirigent vers l'Amazone, — mais bientôt les sauvages disparaissent et les laissent sans secours.

M^me^ Godin des Odonais et ses compagnons marchent à l'aventure, cherchant à distinguer sur le sol quelques vestiges de pas, quelque trace de la présence de l'homme. Les semaines s'écoulent, rien!

Perdus dans l'immensité des bois, ils construisent un radeau, suivent le cours du Bobonasa; effrayés par les innombrables sinuosités de la rivière et par les rapides, ils descendent bientôt à terre et s'engagent de nouveau dans la forêt. La faim vient les assaillir, — ils passent alors par toutes les phases d'une mort lente et terrible. Mme Godin des Odonais voit périr à côté d'elle ses deux frères et trois jeunes femmes; les autres membres de la caravane, dispersés dans le voisinage, perdent également la vie. Demeurée seule, mais soutenue par sa force morale, elle veut fuir; ses chaussures ont été déchirées par les plantes épineuses, elle prend les souliers des morts.

La voilà se faufilant à travers les lianes, exposée à l'attaque des animaux féroces, désespérant de pouvoir vivre, mais ne renonçant pas à la vie. Enfin, après les incidents les plus dramatiques qu'il serait trop long d'énumérer, elle fut recueillie par des indigènes et conduite à Loreto; là, elle descendit le fleuve des Amazones sur un bâtiment portugais, — elle revit enfin son mari, se rendit avec lui à Cayenne, s'y embarqua en 1773 et vint en France[1].

La liste des voyageurs du XVIIIe siècle dans l'Amérique du Sud se termine par deux noms assez célèbres. Joseph Nicolas de Azara fut envoyé par l'Espagne, en 1781, pour fixer la limite des possessions espagnoles et portugaises très indécise jusqu'alors dans le haut bassin de l'Amazone à l'ouest, ainsi qu'au sud dans celui des affluents de la Plata. Les deux régions n'avaient alors pour maîtres réels que les missionnaires. Dans celle du sud les Jésuites avaient même établi une sorte de domination régulièrement et politiquement reconnue, sous le nom de *Missions du Paraguay*, et qui subsista plus d'un siècle et demi. Dans la région de l'Amazone, leur autorité, bien que non sanctionnée, n'en était pas moins complète[2].

Azara parcourut pendant treize ans le centre du continent, rapportant de nombreux documents sur la flore et la faune si riches de cette partie du monde. A la même époque à peu près, le chirurgien anglais Falkner visitait la Guyane, le Brésil, tombait malade à Buenos-Ayres,

1. Pour plus de détails sur cet émouvant voyage, voir notre livre : *les Illustres Voyageuses.*

2. Quelques missionnaires ont laissé d'importants souvenirs : ainsi, le Père Pedro de Cardovil qui fonda, en 1746, Villa Nova de la Reina, aujourd'hui Villa Nova de Imperatriz, sur l'Amazone; le Père Fritz avait établi les Espagnols sur la rive orientale du Yavary, dont le cours devint, à l'époque d'Azara, la limite des possessions des deux peuples. Il a dessiné une carte très remarquable du bassin de l'Amazone, dont la Bibliothèque Nationale possède le manuscrit.

s'y convertissait au catholicisme et entrait dans la compagnie de Jésus. Il parcourait aussi le Paraguay, colonisé et administré par les Jésuites, le Grand-Chaco, les Pampas, relevait les côtes depuis le Brésil jusqu'à la Terre-de-Feu. Forcé de quitter l'Amérique après la dissolution de son ordre (1784), il rentrait en Europe pour publier son intéressante description des Terres Magellaniques. C'est dans cet ouvrage qu'on voit ramenée à sept pieds trois pouces anglais, ou un peu plus de six pieds et demi de France, la taille maxima des Patagons, fort exagérée auparavant.

LES FRANÇAIS A TERRE-NEUVE, AU CANADA ET DANS LES PARAGES VOISINS

CHAPITRE XV

PREMIÈRES TENTATIVES DES FRANÇAIS — CRIGNON — DENYS (DE HONFLEUR) — LES ANGO — THOMAS AUBERT — SAINT-LÉRY — VERAZZANI — JACQUES CARTIER — ROBERVAL — MARGUERITE DE ROBERVAL — JEAN ALFONCE LE SAINCTONGEOIS — LA ROCHE — CHAMPLAIN — LESCARBOT, ETC.

Nous l'avons déjà dit, il ne paraît pas douteux que, longtemps avant Colomb et Cabot, les rivages nord-est du Nouveau-Monde aient été visités par un assez grand nombre de marins, attirés par la pêche de la baleine et de la morue. — D'où venaient-ils? — des îles Britanniques, de plusieurs ports de France, de Dieppe, de Saint-Malo, de Penmarch, du Cap-Breton, de Bayonne. Pour l'immense majorité de ces marins ignorants, tout l'intérêt du voyage se résumait dans la question matérielle d'une bonne traversée, d'une pêche abondante, d'un heureux retour. La question cosmographique leur importait peu. Les Terres-Neuves n'étaient, et plusieurs années encore après Colomb et Cabot,

ne continuèrent même à n'être qu'un des anneaux de cette chaîne d'îles au climat froid, au ciel triste, qui commence au nord des îles Britanniques et qui se termine au Groënland et au Labrador; on entrevoyait là les terres hyperboréennes, — rien de plus, — on ne cherchait pas à approfondir. Toutes ces expéditions sans nom ne pouvaient laisser qu'un vague souvenir. Dès qu'elles avaient croisé quelques semaines dans les centres de pêche, le but atteint, elles se hâtaient de revenir.

Les grandes routes maritimes et terrestres d'autrefois, délaissées pendant des siècles, sont reprises aujourd'hui les unes après les autres, — mais là où passaient quelques pauvres embarcations, quelques timides caravanes de marchands, — maintenant passent, pour ainsi dire tête haute, les plus beaux navires, les plus magnifiques steamers, emportant presque des villes entières.

Au lendemain même de la découverte de 1492, le partage des pays nouvellement reconnus se fit au profit, presque exclusif, des Espagnols. Le Portugal parvint, grâce à Colomb et à une interprétation habile de la fameuse ligne de démarcation, à s'implanter aussi en Amérique. L'Angleterre s'imposa dans le nord d'une façon d'autant plus sûre qu'elle était moins bruyante. Quant à la France, elle tenta quelques entreprises dont plusieurs avortèrent et dont les autres ne réussirent qu'à moitié. Le dévouement, l'énergie, ne faisaient certainement pas défaut à nos marins; ils donnaient volontiers leur vie pour l'accomplissement d'une grande œuvre patriotique, — mais ils n'étaient pas soutenus par leur gouvernement, pas secondés par la mère patrie, vers laquelle, dans la détresse, ils tendaient inutilement les bras.

Dans les premières années du XVI^e^ siècle, un certain PIERRE CRIGNON, marin de Dieppe, fit remarquer la brisure formée par le cap Race (ou Raze) dans la direction générale des côtes des Terres-Neuves. Au nord de ce cap, ces rives se dirigent presque constamment vers le nord sur une étendue de quatorze degrés ou trois cent cinquante lieues, tandis qu'au sud du cap, elles tournent brusquement vers l'ouest. C'était le premier pas vers la découverte du golfe Saint-Laurent.

Le capitaine JEAN DENYS, de Honfleur, dressa, dit-on, en 1506, une première carte des régions visitées par les pêcheurs normands et bretons. Deux ans après, le vaisseau dieppois *la Pensée,* appartenant à Jean Ango, père du célèbre gouverneur de Dieppe, y conduisit le premier des colons normands, sous la conduite du capitaine THOMAS AUBERT. Les nombreux navires de Jean Ango (deuxième du nom) visitèrent

JACQUES CARTIER DÉCOUVRE LE CANADA

souvent ces parages, où ils se rencontraient avec les Portugais d'Aveiro et des Açores. A la suite d'un outrage immérité, infligé par des Portugais à l'équipage d'un de ses navires, Jean Ango arma une flottille montée par huit cents hommes et envoya bloquer le port de Lisbonne, jusqu'à ce que le roi de Portugal, traitant le fier et puissant armateur sur le pied de souverain, lui eût envoyé ses ambassadeurs et accordé une entière réparation.

En 1518, un autre essai de colonisation fut tenté par un baron de Saint-Léry. Mais le manque d'eau douce et de fourrage pour la nourriture du bétail qu'il avait emmené, le força de relâcher à *l'île des Martres* (Sable-Island), longue de trois lieues, sur une de largeur au plus, et située à vingt-cinq lieues en avant de la Nouvelle-Écosse. Il dut y abandonner les vaches, les moutons, les porcs, au grand avantage des navigateurs qui y abordèrent postérieurement.

Cinq ans après, François Ier se décida à suivre l'exemple de ses voisins, les rois d'Espagne, de Portugal et d'Angleterre, et résolut de patronner des expéditions qui, jusque-là, n'avaient eu lieu en France que grâce à l'initiative privée. En 1523, il mit à la tête de quatre vaisseaux le Florentin Jean Verazzani, avec mission de rechercher le passage du nord-ouest, devant conduire aux Indes, et de prendre possession, au nom de la France, des nouvelles terres qu'il rencontrerait. La première campagne ayant été entravée par une violente tempête qui dispersa les bâtiments, Verazzani ne partit que l'année suivante, 17 janvier 1524, atteignit la côte vers 34° de latitude et se dirigea vers le sud pendant cinquante lieues, le long d'une côte basse (Caroline du Sud) qui ne lui présenta aucune baie. Revenant sur ses pas, il remonta vers le nord, et longea les côtes de ce qui fut plus tard la Virginie, la Pennsylvanie, etc., descendant souvent à terre, dans des pays fertiles et chez des tribus douces et hospitalières. Il reconnut un fleuve qui formait à son embouchure une des plus belles rades et un des plus beaux ports du monde. Il se disposait à y atterrir et à en prendre possession, quand il fut repoussé au large par un violent orage. La fortune, ce jour-là, ne fut pas propice à la France, car le fleuve était l'Hudson. Quant au port, voici ce qu'il est devenu. Quelques années plus tard, les Hollandais achetaient, pour une somme d'environ *cent francs*, l'île de Manhattan qui sert à le former. Ils y bâtirent le *Fort-Amsterdam*, cédé ensuite aux Anglais. C'est aujourd'hui la cité reine de l'Amérique, New-York.

Repoussé plus de quatre-vingts lieues à l'est, Verazzani débarqua dans la baie de Narragansett, où il passa quinze jours chez une tribu de mœurs douces qui lui fit le meilleur accueil. Cette baie était abritée par une petite île qu'il nomma *Louise,* en l'honneur de la mère de François I^er^, et qui a reçu depuis le nom de *Rhode-Island,* à cause de sa ressemblance avec l'île asiatique de Rhodes. Plus au nord, la côte devenait âpre, rocheuse et escarpée, et les tribus moins sociables. Verazzani remonta néanmoins jusqu'au 50^e^ parallèle, sans qu'on puisse comprendre comment, poursuivant la recherche d'un passage, il ne pénétra pas dans le golfe Saint-Laurent; commençant à manquer de vivres, il retourna en France.

On ignore ce que devint Verazzani. Gonzalez de Barcia, dans son *Essai chronologique sur la Floride* (1723), prétend que, dans un de ses voyages, Verazzani fut pris en mer par des croiseurs espagnols, traité comme pirate, et pendu à Madrid. D'autres croient que, l'année qui suivit l'expédition dont nous avons parlé, il tomba entre les mains de sauvages cannibales qui le dévorèrent.

Quoi qu'il en soit, ce doute planant sur la mort de Verazzani prouve combien François I^er^ fut indifférent, quand il aurait dû recueillir les fruits d'une si remarquable exploration et récompenser dignement celui qui l'avait tentée à son service.

JACQUES CARTIER — ROBERVAL — MARGUERITE DE ROBERVAL

Huit ans après les événements qui viennent d'être racontés, l'un des favoris du roi, Philippe de Chabot-Charny, seigneur de Brion, devenu amiral de France, conçut l'idée de remettre au jour le projet confié à Verazzani. Il s'adressa à François I^er^ et, voyant son opinion partagée, il proposa un capitaine de Saint-Malo, Jacques Cartier, pour continuer l'œuvre de découvertes et de colonisation.

Le marin choisi était un homme de quarante ans dont la vigueur physique attestait la force d'âme; certes, l'amiral qui le désigna fut heureusement conseillé. Ce capitaine, d'une nature hardie, à la fois esprit paisible et valeureux, alliait de modestes aspirations à l'amour des grandes entreprises que lui dictèrent sa bravoure et son intrépidité.

Le 20 avril 1534, Jacques Cartier mit à la voile deux navires de soixante tonneaux, montés par cent vingt-deux hommes. Il toucha terre le 10 mai au cap Bonavista sur la côte nord-est des Terres-Neuves, le sol était encore couvert de neige et la rive bordée de glaces.

Il s'éloigna et, cinq lieues plus au sud, mouilla dans un havre qui reçut le nom de Port-Sainte-Catherine ou Catalina.

Il reprit sa route vers le nord, suivant le rivage qu'il contourna dans la direction occidentale, et rencontrant des îles groupées entre elles ou distantes les unes des autres, il les nomma : île aux Oiseaux, île de Fougue ou Fogo, île du Nouveau-Monde. Bientôt la côte disparut, il se trouva dans un bras de mer qu'il prit pour un golfe, c'était le détroit actuel de Belle-Isle entre Terre-Neuve et le Labrador, il l'appela golfe des Châteaux.

Aujourd'hui ce nom est resté comme souvenir, désignant l'une des baies de la plage labradorienne. Jacques Cartier s'avança vers le sud en prenant possession de la côte ouest du détroit, à laquelle il donna des noms français ou bretons. Arrivé à la baie Mecatina, il gagna la rive opposée à la hauteur du cap Double, maintenant pointe Riche, et suivant alors cette côte ouest de Terre-Neuve, il aborda le 24 juin au cap à l'Anguille qu'il appela cap Saint-Jean à cause de la date même de son atterrissement.

Continuant toujours dans la direction occidentale, il arriva à l'embouchure de la rivière Miramiche et à la baie des Chaleurs [1]. L'équipage souffrait beaucoup de l'ardente température de l'été. Cartier relâcha quelques jours afin de ne pas ajouter inutilement aux fatigues du voyage et profita de ce temps d'arrêt en le consacrant aux échanges commerciaux : il troqua ses marchandises d'Europe pour des pelleteries [2], fondant ainsi les premières relations d'intérêt. Les sauvages avec lesquels il s'était mis en rapport manifestaient la grande joie que leur causaient ces négociations : « Ils venaient, dit Jacques Cartier, dansant toujours et faisant plusieurs cérémonies, et entre autres, ils se jetaient de l'eau de mer sur leur tête avec les mains. Si bien qu'ils nous donnèrent tout ce qu'ils avaient, ne retenant rien. De sorte qu'il leur fallut s'en retourner tout nus et ils nous firent signe qu'ils retourneraient le lendemain et qu'ils apporteraient d'autres peaux. »

Ces tribus, de mœurs paisibles, semblaient fort disposées à n'être nullement hostiles à la civilisation. Malheureusement, par un effet de l'excessive mobilité du caractère indien, leur race devait disparaître après avoir subi de continuels changements au point de vue de la vie active et morale. Elle devait se transformer pour faire place aux

1. Cette baie fut d'abord appelée par Jacques Cartier, *Golfe de la Chaleur*.
2. Peaux non ouvrées, propres à être préparées en fourrures.

indomptables et farouches chasseurs, les Algonquins et les Iroquois, si redoutés des missions jésuites au XVII^e siècle.

Le capitaine quitta la baie des Chaleurs après un séjour lucratif. Il mit à exécution le projet qu'il avait formé de prendre de jeunes sauvages pour les transporter en France.

Le chef indigène avait deux fils, Domagaya et Taignougny. Cartier sut adroitement attirer ces trois personnages à son bord et pendant qu'on détournait l'attention du chef en lui promettant des ferrements [1], l'on faisait « vestir à ses fils à chacun une chemise, un sayon de couleur et une toque rouge, leur mettant aussi à chacun une chaisne de laiton au col dont ils se contentèrent fort et donnèrent leurs vieux habits à ceux qui s'en retournoyent. Puis fismes présent d'une mittaine à chacun des trois que nous renvoyasmes et de quelques couteaux, ce qui leur apporta grande joye [2]. »

Après s'être ainsi emparé de deux spécimens de la race, Cartier dut promettre de les ramener l'année suivante, il s'y engagea volontiers et s'éloigna. Dans la direction d'Anticosti [3], il fut assailli par les tempêtes, et dès lors se décida à revenir en France.

Il s'était trouvé deux fois dans le canal qui séparé Gaspe de l'île d'Anticosti, sans se douter de l'existence du fleuve dont il traversait l'embouchure.

De retour à Saint-Malo, il écrivit au roi en lui exposant que le chemin des Indes ne tarderait pas à être connu, que bientôt on pourrait coloniser au delà de l'Atlantique, propager la foi catholique dans cette nouvelle France, et apporter ainsi le remède à l'envahissement du prosélytisme de Luther et de Calvin.

Cette lettre parvint à François I^er pendant l'absence de Chabot-Charny, l'instigateur de l'entreprise, qui poursuivait alors la conquête de la Savoie. Fort heureusement, Charles de Mouy, seigneur de la Malleraye et vice-amiral, s'occupa de faire prévaloir les intérêts d'une expédition maritime qui pouvait devenir si fructueuse. Il obtint pour Jacques Cartier un commandement important, ce fut la direction d'une

1. Objets en fer.

2. Voyage de J. Cartier au Canada, nouvelle édition d'après l'édition de 1598 par M. H. Michelant. Sur le même sujet, voir les travaux de M. d'Avezac.

3. Anticosti fut découverte par Cartier en 1534, elle est située à l'embouchure du Saint-Laurent, dont elle sépare les eaux en deux bras. Cette île, à peu près aussi grande qu'un département français, est fréquentée dans la saison d'été par d'assez nombreux pêcheurs. Durant les mois de douce température cette petite terre est couverte d'une belle végétation. Mais en hiver elle est presque inhabitable. Le mot Anticosti paraît être une corruption du mot indien *Naticostek*

escadre se composant de trois navires appareillés pour quinze mois. Le principal, *la Grande-Hermine*, montée par le capitaine, jaugeait environ cent vingt tonneaux ; des gentilshommes, parmi lesquels on peut citer Claude de Pontbriand et Charles de Lapommeraye, se joignirent à l'équipage en qualité de volontaires.

Le 16 mai 1535 une messe solennelle fut célébrée dans la cathédrale de Saint-Malo, tous les voyageurs communièrent et reçurent la bénédiction de l'évêque. Ainsi pieusement disposés, ils se préparèrent au départ et mirent à la voile trois jours après.

A peine étaient-ils en route que le mauvais temps se déclara, un impétueux ouragan bouleversa la Manche ; ils se séparèrent en se donnant rendez-vous à la baie des Châteaux. J. Cartier y aborda le 25 juillet, il fut rejoint le lendemain par ses deux autres navires. Descendant ensemble vers le sud-ouest du Labrador, les explorateurs reconnurent le havre Saint-Nicolas dont ils prirent possession en plantant une croix. Ils y séjournèrent du 31 juillet au 7 août. Le 10 du même mois, ils découvrirent un estuaire imposant par sa largeur qui fut baptisé baie de Saint-Laurent pour honorer le saint fêté ce jour-là. Il est aujourd'hui très difficile de reconnaître les îles, les havres et les caps dont J. Cartier fait mention « en son brief récit », par suite du grand nombre de changements que l'hydrographie a subis dans ces parages.

J. Cartier visita la baie de Saint-Laurent et aperçut un cap élevé au sud-ouest. Les deux Indiens avec lesquels il naviguait depuis un an lui apprirent que ce cap appartenait à une île située entre la côte du havre Saint-Laurent et le pays de Hoguedo, et qu'à deux journées vers l'ouest, dans le royaume du Saguenay, on trouvait un grand fleuve conduisant au Canada. Le vaillant marin se dirigea vers l'île désignée qu'il nomma Assomption à cause de la fête du jour où il débarqua. Il découvrit ensuite la baie des Sept-Iles ou îles Rondes, il pénétra dans le fleuve et, triomphant des dangers continuels que présente un rivage dont les rochers surplombent, il atteignit, le 1er septembre, la rivière de Saguenay. Il reconnut deux îlots à l'embouchure, puis l'île des Coudres[1] et plus loin, vers le Canada, un groupe de plusieurs îles. La plus grande, voisine du cap Tourmente, était remarquable par la fertilité de ses vignes, elle fut saluée : île de Bacchus. On l'appelle aujourd'hui île d'Orléans.

Les naturels, avec leurs canots d'écorce, entouraient les navires

1. L'île des Coudres, ou mieux l'île aux Coudres, est située à 100 kilomètres en avant de Québec. Sa longueur est de 10 kilomètres.

européens, le capitaine de *la Grande-Hermine* les attira à son bord; fêta leur roi Donnaconna, auquel il offrit du pain et du vin, et témoigna pour tous la plus grande bienveillance. Aidé de ses deux indigènes du Hoguedo, qui servaient d'interprètes, il entra en relation avec les Canadiens. Il jeta en passant la base du Québec[1] dont il voulut immédiatement reconnaître la situation. Il continua sa route, remontant le fleuve vers le sud-ouest, et ne trouva qu'un hameau de huttes d'écorce, assez éloigné de la rive. Mais les sauvages de ce hameau lui indiquèrent une ville, Hochelaga, bâtie sur le bord de l'eau, à plusieurs journées de marche, et aussitôt il voulut aller visiter cette ville. Tout le pays environnant s'appelait de son nom, comme le fleuve qui l'arrosait. Elle jouissait d'une grande réputation de prospérité mystérieuse. Les habitants de Stadaconné semblaient la craindre tout en célébrant sa puissance et cherchaient à dissuader les voyageurs de s'y rendre.

Ceux-ci résistèrent énergiquement aux indigènes dont ils refusaient les conseils et détournaient les moyens d'intimidation. Ils assistèrent, en cette circonstance, à une sorte de comédie qui leur fit connaître le degré de talent où peut s'élever la nature inculte.

Un matin, comme ils se disposaient au départ, ils virent trois créatures fantastiques s'élançant vers eux avec force cris et contorsions. C'étaient des Indiens grotesquement vêtus de peaux de chiens, le visage noirci, agrémenté de longues cornes, qui poussèrent des vociférations dans le but d'annoncer que le grand dieu Coudouagny défendait aux Français de remonter l'Hochelaga. « Si vous enfreignez l'ordre, hurlaient-ils, vous serez assaillis par tous les démons, les éléments se déchaîneront contre vous, le vent, la grêle, le tonnerre vous poursuivront, les monstres des eaux se réuniront pour vous renverser et vous engloutir, la tempête furieuse brisera vos vaisseaux et vous disparaîtrez dans le néant!

« Ne tentez pas Coudouagny, ne soulevez pas sa colère! »

Ce beau discours manqua son effet, il fut impuissant à retenir les voyageurs. J. Cartier le tourna en ridicule, affirma que Coudouagny était un sot et ordonna de se mettre en route. Il laissa ses deux plus forts navires dans une anse formée par la rivière Sainte-Croix (aujour-

1. Le nom de Québec n'a pas une origine certaine. Il est assez probable qu'il signifie *contraction* et désigne le rétrécissement que l'on remarque non loin dans le Saint-Laurent. Comme il y a également là une sorte de promontoire qui s'avance dans le fleuve, on a quelquefois pensé que ce nom pourrait bien venir d'une exclamation française : *O quel bec!* C'est en 1608 que les Français conduits par Champlain ont choisi cette position pour y former un établissement.

d'hui Saint-Charles) et partit, le 19 septembre, pour le royaume d'Hochelaga, montant, avec cinquante marins, son petit vaisseau de quarante tonnes, et deux barques. Il parcourut un pays peuplé, fertile, qui rappelait les campagnes du nord de la France.

Il traversa plusieurs rapides, mais ne put parvenir, avec son bâtiment, à la sortie du labyrinthe formé par les îles du lac Saint-Pierre. Il dut se contenter des deux barques pour continuer son chemin, et pendant quarante-cinq lieues, il navigua ainsi, entouré d'un admirable pays forestier. Il touchait un sol vierge, de tous côtés la nature déployait une merveilleuse végétation; la solitude, le calme des bois, l'enchantaient; il se sentit pénétré d'un indéfinissable sentiment où l'orgueil humain du premier initié s'alliait à un enthousiasme de reconnaissance et d'adoration pour le Créateur.

Il aborda, le 2 octobre, dans l'île où était située Hochelaga au pied d'une montagne qu'il appela Mont-Royal, d'où vint le nom porté par la ville moderne de Montréal. Du haut de la montagne, il jouit d'une vue splendide sur le pays, dans un horizon de trente lieues.

Il avait dessein de remonter le fleuve au sud de Hochelaga, mais, apercevant les nombreux rapides qui se succédaient, il comprit l'impossibilité de réaliser son désir. Il descendit jusqu'à la ville : de vastes demeures oblongues entourées d'une fortification de troncs d'arbres après laquelle s'étendaient d'immenses champs de blé et de maïs, tel fut le spectacle qui s'offrit à sa vue. Il entra par un étroit portail pratiqué à travers la triple rangée d'arbres; ses compagnons le suivaient, tous étaient saisis d'une ardente curiosité.

Les sauvages les accueillirent avec étonnement, ils les examinèrent et leur surprise allait croissant. Ils contemplaient la barbe, l'armure que portaient les inconnus; ils touchaient leurs vêtements et manifestaient par des cris de joie le ravissement qu'ils éprouvaient devant une si surprenante apparition.

La première émotion ralentie, le calme ayant reparu dans les idées, les guerriers éloignèrent les femmes et les enfants, et s'asseyant sur des nattes autour des Français attendirent silencieusement, « comme sy eussions voulu jouer un mystère », dit Jacques Cartier. Le chef de la tribu, misérable infirme, montrant ses membres paralysés, sollicita sa guérison. Il prenait les étrangers pour des dieux, et leur croyait le don d'effacer les maux par attouchement.

Cartier répondit à cette consultation médicale en récitant une prière, que toute l'assistance écouta religieusement, et en lisant des passages

de l'Évangile selon saint Jean, afin d'appeler le secours divin sur ces âmes obscures.

Il se leva ensuite et distribua de nombreux présents : haches, crucifix, couteaux ; il fit sonner la charge et commanda le départ. Une troupe d'Indiens l'accompagna jusqu'au sommet de la montagne. Il était resté trois jours dans l'île et en rapportait d'intéressantes instructions ethnographiques et géographiques.

Il revint sur ses pas, retrouva son navire au lac Saint-Pierre et rentra le 11 octobre au havre Sainte-Croix dans un fort que ses hommes avaient construit depuis son absence. C'est là qu'il passa l'hiver. En cette année 1535, le scorbut[1] fit de cruels ravages ; vingt-cinq hommes moururent, le capitaine lui-même fut atteint à la seconde épidémie, ainsi que ses autres marins d'abord épargnés. Heureusement les Indiens les secoururent en leur indiquant comme remède la feuille de l'ameda ; ils firent un usage persistant de la décoction de cette feuille et parvinrent à échapper au mal.

Dès le 6 mai 1536, J. Cartier abandonna la station d'hivernage où il avait fait dresser une croix haute de trente-cinq pieds avec un écusson aux armes de France. Il traversa la passe du sud, en longeant le pays de Hoguedo, patrie de ses deux pilotes sauvages, qu'il rendit à leur tribu, retrouva la baie des Chaleurs, puis, au lieu de remonter le détroit de Belle-Isle au nord, se dirigea vers le sud-est et toucha l'île du Cap-Breton sur deux points indécis à cause d'une confusion de latitudes.

Ralliant alors la côte est-sud-est de Terre-Neuve, il séjourna du 4 au 6 juin au havre du Saint-Esprit (Port aux Basques), puis aux îles Saint-Pierre où il fit la rencontre de plusieurs navires français et bretons. Il doubla le cap Race, se ravitailla au havre de Rognonce ou Ranous (havre Broyle), qu'il quitta le 19 pour rentrer à Saint-Malo le 6 juillet.

Le résultat de ce voyage était la découverte du fleuve Saint-Laurent. Jacques Cartier en remontant ce fleuve avait trouvé un pays propice à la colonisation. Il avait reconnu que Terre-Neuve était une île, ce qui renversait la croyance de tous ses devanciers. Malheureusement il ne rapportait ni or ni argent. Les Canadiens connaissaient à peine la valeur de ces métaux ; quand on les interrogeait sur leur provenance, ils indiquaient, d'une manière confuse, des pays si éloignés que c'eût été folie d'aller à leur recherche. A cette époque, les trésors découverts par les Espagnols et les Portugais enflammaient tellement toutes les imaginations que le public ne comprenait pas une

1. Traduction du mot hollandais *scheurbuk* d'où il tire son origine.

colonie sans métaux précieux. Il paraît même que, contrairement à l'opinion générale qui fait de la persévérance poussée jusqu'à l'obstination le point saillant du caractère breton, J. Cartier insista faiblement pour continuer l'entreprise. Il fallut que des personnages de la cour, plus curieux et plus sensés, se prononçassent hautement en sa faveur.

L'un des plus ardents, Jean-François de la Roque, sieur de Roberval, gentilhomme picard très estimé, s'offrit pour conduire une nouvelle expédition. Il obtint de François Ier, par lettres patentes du 15 janvier 1540, la seigneurie de Norembégua (côte septentrionale de la baie de Foudy, entre le Penobscot et la rivière Saint-Jean), et les titres de vice-roi et lieutenant-général en Canada, Hochelaga, Saguenay, Terre-Neuve, Belle-Isle, Cap-Breton, Labrador, la grande Baie (golfe Saint-Laurent) et Baccalaos (côtes sud-est du Labrador, Terre-Neuve), avec mêmes pouvoirs et même autorité que le roi y aurait lui-même.

Dans son ambition conquérante, François Ier oubliait complètement qu'une bulle d'Alexandre VI avait donné l'Amérique tout entière aux Espagnols, mais de l'autre côté des Pyrénées le souvenir de cette bulle n'était pas effacé. Charles-Quint s'émut vivement de tout l'appareil dont on entourait le départ de Roberval et envoya des espions visiter les ports de la Bretagne, Quimper, Brest et Saint-Malo, où l'on réunissait des munitions venues de Champagne et de Normandie.

Le rapport sur nos armements ayant été très exagéré, le conseil des Indes voulut diriger des forces sur Baccalaos, mais le cardinal de Séville et le roi de Portugal ayant fortement désapprouvé un tel projet, en prédisant les pertes et les déceptions qui nous attendaient, Charles-Quint se retira.

Le 23 mai 1541, Cartier se mit en route avec cinq navires jaugeant ensemble quatre cents tonneaux. Après beaucoup de difficultés J. Cartier s'était décidé à faire partie de l'expédition avec le titre de capitaine-général et de maître-pilote, mais sans grand enthousiasme, ainsi qu'on se le figure aisément[1].

1. L'expédition de Roberval et de Jacques Cartier, lente à s'équiper, et qui, précisément a cause de la lenteur de ses préparatifs, autorisait les bruits les plus divers et les amplifications jalouses de nos voisins, se trouve résumée dans ses grandes dates par M. Henry Harrisse (Jean et Sébastien Cabot, 1882). Voici quelques extraits de ce passage :

« Le 15 janvier 1540, François Ier, étant à Fontainebleau, accorde des lettres patentes à Jehan François de la Roque, seigneur de Roberval, Picard, et le nomme « lieutenant-général « chef et *ducteur*. »

« Le 6 février suivant, il prête serment entre les mains du cardinal de Tournon. — Le 27 février 1540, Roberval nomme pour mandataire en France son lieutenant, Paul d'Auxilhon, seigneur de Senneterre, en la sénéchaussée de Carcassonne. — Le 9 mars suivant, le parlement

La navigation fut heureuse, et Roberval à son arrivée construisit un fort dont il donna le commandement au vicomte de Beaupré. Ce comptoir fut appelé Charlebourg, sans doute en l'honneur de Charles d'Orléans, deuxième fils du roi, jeune prince beaucoup plus populaire que le dauphin Henri.

Les détails de cette expédition sont très obscurs, on ignore même le lieu où fut élevé le premier établissement des Français au Canada, l'on hésite entre l'île de Cap-Breton, la baie de Gaspé, le havre Sainte-Croix, près de Stadaconné et la rivière du Cap-Rouge.

Quelques historiens, y compris M. d'Avezac, ont même avancé une certaine opinion que le caractère et le sentiment respectifs de Roberval et de Cartier font difficilement admettre.

Le vice-roi, partisan convaincu et instigateur de l'expédition, aurait envoyé devant lui son pilote général à moitié découragé et ne l'aurait rejoint qu'au bout de dix-huit mois!

Il est plus probable qu'après avoir installé la colonie dans Charlebourg, Roberval revint en France pour ramener un renfort de personnel, de munitions et de vivres.

Comme il laissait Beaupré chef du fort, Cartier, mécontent de son rôle secondaire, s'éloigna, avec deux barques, pour explorer les rapides d'Hochelaga.

Vers la fin de l'automne, le maître-pilote reparut, il trouva Charlebourg en proie à la nostalgie; pendant son absence, le froid, les incommodités, l'isolement dans un pays inconnu avaient rebuté les colons, mal soutenus par leur chef. En raison de leur mauvaise humeur, ils finirent par inspirer de l'ombrage aux indigènes.

de Rouen autorise Roberval à mettre à exécution la clause des lettres patentes lui permettant de prendre dans les prisons une certaine classe de condamnés pour être embarqués sur les navires.

« Le 17 octobre 1540, François Ier nomme Jacques Cartier « capitaine général et maistre pillote » de l'expédition.

« Le 28 octobre, Henri de Valois, en sa qualité de duc de Bretagne, ordonne que les prisonniers choisis dans les geôles de son ressort seront remis à Cartier. — Le 3 novembre, le roi octroie de nouvelles lettres patentes concernant l'embarquement de condamnés pour crime « hors d'hérésie et lèze-majesté divine et humaine » jusqu'au nombre de cinquante. — Le 12 décembre 1540, le roi se plaint du retard que souffre l'envoi de l'expédition.

« Cartier part avec cinq navires (ou trois seulement) de Saint-Malo, le 23 mai 1541, dit Hakluyt.

« Le 10 juillet 1541, le chancelier Poyet mande au parlement de Rouen que « le roy trouvait bien estrange que le dit Roberval n'estoit pas encore parti. »

« Roberval appareilla à Honfleur le 22 août 1541. A peine arrivé dans le courant de l'automne de 1541, il fut obligé de renvoyer Senneterre en France chercher des secours. »

L'appréhension d'hostilités ouvertes obligea le vicomte de Beaupré et Jacques Cartier à fuir l'établissement de la Nouvelle-France, tous les hommes furent embarqués et l'on partit en mai 1542. En relâchant, le 8 juin, à la baie qu'abrite le cap Saint-Jean (ou de l'Anguille) à Terre-Neuve, Cartier rencontra Roberval. Celui-ci avait quitté la France le 16 avril, avec trois navires et deux cents colons, il reprocha à son capitaine-général d'avoir abandonné le fort et l'engagea à revenir avec lui en employant la persuasion et la crainte de l'autorité royale.

Si Cartier consentit à retourner au Canada, ce ne fut pas pour longtemps, une nuit il s'échappa avec ses vaisseaux, rapportant, comme produits des régions qu'il avait explorées, des morceaux de quartz jaunâtres, sans aucune valeur, qui lui semblaient du minerai d'or, des cristaux qu'il croyait être des diamants, et des ardoisières recueillis sur les bords de la rivière du Cap-Rouge.

Au mois d'octobre 1542, il vint terminer sa carrière dans le voisinage de Saint-Malo, en sa maison seigneuriale de Limoilou qui existe encore. La fin de sa vie se passa sans aucun fait notable pour l'histoire de la géographie et des découvertes. On ignore la date exacte de sa mort.

Il en est de même de Roberval qui, après avoir servi François Ier en Europe dans ses guerres contre Charles-Quint, fit, dit-on, un dernier voyage au Canada, avec l'un de ses frères, en 1549, et ne reparut plus depuis.

Au moment de la défection de Jacques Cartier, Roberval cinglait sur les passes de Belle-Isle et abordait vers l'extrémité nord de Terre-Neuve dans une île déserte et redoutable nommée par André Thevet, le cosmographe du roi, île des Démons, « pour autant que les démons y font terrible tintamarre ». Une singulière légende se trouve rattachée à cette île, c'est l'émouvant récit de l'exil de Marguerite Roberval qui se lie à l'histoire même du seigneur vice-roi.

Marguerite, nièce de ce despotique voyageur, fut peut-être courtisée par lui. Obligée de le suivre en Amérique, elle voulut du moins se soustraire à un amour qui lui paraissait odieux et contracta un mariage secret.

Le gentilhomme qu'elle épousa parvint à l'accompagner. Roberval apprit tout à coup qu'on s'était joué de lui, il en conçut un furieux ressentiment et, s'érigeant en justicier inexorable, il condamna sa nièce à être déportée, avec une vieille gouvernante, dans une île à trente-six lieues des côtes. La malheureuse jeune femme passa plusieurs mois

dans un désespoir effrayant, accablée de douleur et se voyant livrée à une mort prochaine par le manque de nourriture.

Elle fut enfin rejointe par son mari, qui apportait avec lui des arquebuses et des munitions. Elle espérait des jours meilleurs, lorsque la mort vint frapper son compagnon et l'enfant qu'elle avait mis au monde. A partir de ce moment, il n'y eut plus de consolations possibles pour elle. Son implacable destinée ne se lassa pas de la poursuivre, elle perdit encore sa gouvernante et demeura dans la solitude la plus complète, demandant chaque jour au ciel la fin de si cruelles épreuves.

Deux années et cinq mois s'écoulèrent ainsi; elle vivait d'œufs, de coquillages et de quelques racines; un jour, le feu qu'elle allumait sur le bord du rivage en signe de détresse fut aperçu par des pêcheurs qui vinrent à son secours et la ramenèrent en Europe.

Elle se rendit à Nontron, en Périgord, fuyant son oncle sur le point de revenir en France. Roberval, après avoir abandonné Marguerite dans l'île des Démons, depuis île de la Demoiselle, remonta le Saint-Laurent jusqu'au cap Rouge où il éleva un château fort et deux moulins à eau. La colonie de cet établissement ne tarda pas à souffrir de la disette, on dut entrer en relations avec les Indiens afin de pourvoir aux approvisionnements, on fit usage de l'huile de baleine, bientôt on en arriva à rechercher les racines. La maladie fit son apparition et enleva le tiers des Européens. Roberval, devant la révolte, les querelles que suscitait cette misère, dut intervenir avec énergie, il établit une sévère discipline qu'il appliqua impitoyablement, punissant du fouet et du pilori les moindres infractions, pendant et fusillant sans grâce. Malgré sa fermeté, il ne parvint pas à obtenir la paix et, comme le roi avait alors besoin de ses services, il revint en France.

JEAN ALFONCE LE SAINCTONGEOIS

L'expédition de Roberval ne doit pas faire oublier celle du capitaine Jean Alfonce, dit le Sainctongeois, qui fit de longs voyages sur presque toutes les côtes connues de son temps et dont la relation fut publiée à Poitiers, en 1559, par les soins de Mellin de Saint-Gelais. Pour donner une idée du récit naïf des explorateurs de ce temps, nous mettrons ici sous les yeux du lecteur quelques extraits des *Voyages avantureux du capitaine Alfonce;* il s'agit de la côte orientale de l'Amérique :

« Passee la terre de Labrador, tourne la coste au nort nort dest

plus de deux cens cinquante lieues jusques à septante dix degrez, et pays vire à l'oest plus de cent lieues. Tous les gens de cette terre ont queue. Ils sont vestuz de peaux, et font leurs maisons soubs terre. La terre est la plus froide de tout le monde.

« La Terre-Neuvfe ha les meilleurs ports et havres de toute la mer, et grandes rivières, force pescheries. Elle est toute couverte d'arbres, pins et autres tels arbres... Les gens sont grands, et tirent sur le noir. Ils n'ont non plus de Dieu que les bestes, et sont mauvaises gens... Ils vivent de poissons, chair et fruitz d'arbres.

« Passé le cap Ros tourne la coste à l'oest jusques au gouffre de Saint Jehan .. au gouffre de Saint Jehan y ha une isle, qui se nomme Saint Jehan, qui a bien trente ou quarante lieues de coste et bien quinze ou vingt lieues de large... Au sud de ceste isle bien deux cens lieues en la mer, est plantee une grande isle, qu'on nomme les Septcitez, qu'on dit être peuplée de gens... Au sud oest d'icy bien trois cens lieues, y ha une autre isle nommee la Vernude (Bermudes?)

« Passé l'isle de Saint Jehan, tourne la coste a l'oest et oest-sud-ouest, jusques à la rivière Norembergue nouvellement descouverte... Aucuns disent qu'il y ha passage, mais l'on ne le sçait encor au vray, car la mer n'ha pas esté toute découverte.

..... « L'isle de Cambaos (Cuba) ha plus de cent cinquante lieues de coste, et a son plus large n'a point passé vingt lieues... La dicte isle est entre les mains des Hespagnols. Elle a beaucoup de minières d'or, et si est fertile de tous vivres, tant qu'un beuf ne vaut que dix solz.

..... « L'isle de Lucatan (presqu'île de Yucatan). Tous ces gens sont d'une sorte, menues gens. Ils ont un roy, et s'adonnent a bastir villes sur l'eau, comme a Venise. La terre y est bonne et ha abondance d'or et de cotton. Il y a force grands papegaux (perroquets) jaunastres, et des poules qui resemblent aux paons (des dindes sauvages) ».

Alfonce le Sainctongeois, « capitaine et pilote du roy François Premier », comme le dit Thevet, était à ses heures quelque peu pirate. On assure que ses méfaits finirent par lui valoir toutes les sévérités de la justice et qu'il « fut détenu prisonnier par commandement du roy dans les prisons de la ville de Poitiers ». Le capitaine d'aventures n'était plus jeune.

Fortune lors, qui ses faits valeureux
Avait conduit au temps de sa jeunesse,
L'abandonna, — et en lieu malheureux
Le rend captif en sa faible vieillesse.

C'est ainsi que s'exprime à son sujet Marnef dans les *Voyages avantureux*.

D'après Barcia, Alfonse, bien que cassé par l'âge, resta incorrigible ; à peine sorti de prison, il recommença à écumer les mers[1].

LA ROCHE — CHAMPLAIN — LESCARBOT

Le Canada et Terre-Neuve restèrent abandonnés, sinon de la France, du moins de l'autorité royale, pendant la seconde moitié du XVI^e^ siècle, livrée aux dissensions religieuses, mais il n'y eut point d'interruption dans les expéditions particulières qui n'avaient pour but que le commerce des pelleteries et la pêche de la morue. Les bonnes relations que nos marins, plus gais, plus conciliants, plus affables que ceux de beaucoup d'autres nations, eurent avec les indigènes, nous y donnèrent une telle influence que Henri IV, délivré par le traité de Vervins (1598) de la Ligue et la guerre étrangère, se laissa persuader de reporter ses soins au delà de l'Atlantique.

Le marquis de La Roche, catholique de Bretagne, reçut les mêmes droits que François I^er^ avait donnés à Roberval et des titres aussi nombreux qu'illusoires. Il pouvait commander une armée, construire des villes fortifiées, jeter la base d'établissements commerciaux, exercer un libre monopole, distribuer à ses compagnons des terres et des titres.

A côté de ses ridicules et vaniteuses prérogatives, — purement imaginaires, — les moyens réels d'exécution faisaient défaut. Comme trop souvent, on n'avait songé qu'à enguirlander de rubans multicolores une entreprise mal préparée, sans rien construire de solide.

La Roche quitta la France sur un seul petit bâtiment qui portait un nombre restreint de soldats et quarante galériens ; il débarqua ces misérables dans l'île des Martres et se mit à explorer les côtes avec le reste de son équipage.

Une violente tempête l'assaillit ; il fut repoussé par les vents d'ouest et regagna la France.

Quelque temps après, une cabale organisée par des rivaux l'empêche de reprendre la mer. On le jette en prison, il passe par toutes les

1. Ce marin sans conscience, vivant pour son excuse à une époque de conquêtes faciles dans des pays nouveaux, pour ainsi dire ouverts aux premiers occupants, ce marin que l'histoire doit flétrir a laissé cependant quelques cartes qui donnent d'assez précieux renseignements. Elles accompagnent son *routier*.

MARGUERITE DE ROBERVAL ATTIRE UN NAVIRE PAR SES SIGNAUX

persécutions qui de tout temps ont assailli les hommes dévoués aux grandes causes.

Il implore, non pour lui, mais pour ces malheureux qui depuis sept ans sont demeurés en exil sur une terre presque déserte, sans le moindre secours! Il finit, à force de sollicitations, de prières, par obtenir l'envoi d'un pilote normand, Chetodel, chargé du rapatriement des malheureux abandonnés.

On devait s'y attendre. On ne retrouva que les débris, les dernières épaves de la colonie! Vingt-huit des exilés étaient morts; les douze survivants travaillaient péniblement à soutenir leur existence; ils avaient pour ressource la pêche, et le produit du bétail qui s'était considérablement multiplié depuis 1518, l'année où Saint-Léry en avait apporté les premiers éléments. Plusieurs des anciens forçats étaient même parvenus à acquérir un bien-être relatif, grâce à la chasse et au commerce des fourrures. On les rapatria. Ils rapportèrent en France un assez grand nombre d'objets et des pelleteries. En échange de ces valeurs, le roi leur fit donner un petit capital et ils purent entreprendre avec le Canada le commerce pour leur compte; ainsi, après de cruels tourments, ils obtinrent une situation libre et des garanties pour leur famille, tandis que leur chef, La Roche, mourait dans la misère et la déception.

Cependant il se formait à Saint-Malo, à Rouen, à Dieppe et ailleurs, des compagnies marchandes dans le but d'exploiter sur une plus grande échelle et d'une façon régulière les ressources de ces contrées. Une sorte de fusion se fit en 1602 entre les syndicats des trois compagnies que nous avons dénommées et qui établirent leur centre de commerce au delà de la mer, à Tadoussac, à l'embouchure du Saguenay. Une des expéditions, dirigée d'abord par le commandeur de Chatte, gouverneur de Dieppe, puis par Pierre Duguard, seigneur de Monts, gouverneur de Pons, fut accompagnée avec l'autorisation de Henri IV, par Samuel de Champlain, gentilhomme saintongeois, né à Brouage en 1570, et qui s'était signalé sur mer comme capitaine de la marine royale pendant la guerre contre l'Espagne.

Cette expédition aborda, le 6 mai 1604, en Acadie, terre extrêmement fertile, aux côtes poissonneuses et découpées par des golfes et des havres magnifiques. Le capitaine de Monts choisit pour son premier emplacement la petite île de *Sainte-Croix*, à l'entrée de la baie dite depuis *Passamaquoddy*. La baie est très bonne; mais l'île était trop petite et

manquait d'eau douce. L'année suivante on s'établit à *Port-Royal* (depuis Annapolis), sur la côte méridionale de la baie de Fundy, et qui, sans la force des courants de marée et l'étroitesse de son entrée, serait un des meilleurs ports de l'Amérique. Dans l'intervalle, Champlain avait reconnu toute la côte au sud jusqu'au cap Cod et en avait pris possession. Le gouvernement et, pour ainsi dire, le fief de Port-Royal fut donné à un des gentilshommes attachés à l'expédition, M. de Poutrincourt. Celui-ci avait amené avec lui un de ses amis, Dieppois d'origine et avocat au parlement de Paris, Marc Lescarbot, homme savant et distingué, qui a laissé les relations les plus précises que nous ayons de l'époque sur les événements de la Nouvelle-France et de la Floride française.

Champlain, revenu en France avec M. de Monts, fut mis, en 1607, à la tête d'une nouvelle expédition en destination de Tadoussac; l'année suivante, conformément au désir exprimé par le roi d'avoir dans ces régions un centre, non plus seulement commercial, mais politique, il choisit l'emplacement de l'ancienne Stadaconné, reconnue jadis par J. Cartier sur la rive gauche du Saint-Laurent, et le 3 juillet 1608 fut fondée la ville de Québec, composée d'abord de quelques baraques en bois, au milieu de terres défrichées et ensemencées d'après les méthodes françaises [1].

Parmi les nations indiennes voisines, les unes, comme les Algonquins et surtout les Hurons, entrèrent dans l'alliance de la France. Mais Champlain eut à lutter contre la plus belliqueuse et la plus brave, celle des Iroquois. Dans une expédition dirigée contre eux, il découvrit la rivière appelée depuis *Sorel*, puis *Richelieu,* et le lac qui a conservé le nom de Champlain (1609). Au mois de septembre de la même année, il fit un voyage en France et fut présenté à Henri IV, qui sanctionna le nom de *Nouvelle-France* donné par Champlain au Canada, et l'en nomma gouverneur.

Mais les premières années du règne de Louis XIII ne furent pas favorables pour la colonie. En 1613, et en pleine paix, les Anglais s'emparèrent de l'Acadie et brûlèrent Port-Royal, sans que le faible gouvernement de la Régente osât se plaindre. A la reprise des discussions religieuses en France, le Canada, entièrement catholique, sentit le contre-coup des

1. Si Henri IV favorisait ces fondations lointaines, son ministre Sully s'en déclarait hautement l'adversaire. « Je mets, a-t-il dit, au nombre des choses faites contre mon opinion la colonie qui fut envoyée cette année au Canada. Il n'y a aucune sorte de richesse à espérer de tous les pays du Nouveau-Monde qui sont au delà du 40e degré de latitude (*Mémoires*, livre XVI).

hostilités : la Grande-Bretagne était l'alliée des calvinistes. En 1627, Québec fut assiégé à deux reprises par une flotte de trois vaisseaux anglais que commandait un Dieppois protestant expatrié, David Kerk. Forcée par la famine de capituler, la ville resta au pouvoir des Anglais jusqu'à la paix de Saint-Germain (1632), par laquelle les Anglais la restituèrent, de même que l'Acadie. Champlain fut rétabli gouverneur et mourut à Québec trois ans après (décembre 1635). Champlain possédait toutes les qualités du bon colonisateur : d'un tempérament robuste, qui lui permettait d'endurer toutes les fatigues et de braver impunément les dangers, il joignait à ces avantages physiques les moyens de se concilier les populations indigènes par son habileté à ne pas les froisser, par sa vigilance à satisfaire ou à prévenir leurs besoins, par le soin qu'il eut toujours d'être juste et bon envers elles. Son énergie et sa présence d'esprit dans le péril concouraient à les subjuguer. En un mot, ce fut un véritable fondateur; son nom est inséparable de celui de Jacques Cartier dont il féconda et continua les découvertes[1].

MONTCALM

La paix ne pouvait être de longue durée. Les deux colonies, celle de France et celle d'Angleterre, allaient bientôt se mesurer dans un duel à mort. Les plantations anglaises, avec 1,500,000 habitants, étaient au milieu du XVIII^e^ siècle vingt fois plus peuplées que les nôtres qui n'en contenaient encore que 80,000. Aux avantages du nombre et de la situation, ajoutons-en un autre : les colonies britanniques étaient beaucoup plus riches et plus florissantes. La pénurie d'hommes, cause de notre infériorité, fut aussi celle de notre défaite. Notre colonie ne fut pas vaincue, écrasée, mais submergée par l'invasion, et au cri de : Vive la France! elle disparut dans les flots avec son pavillon.

Un esprit chevaleresque, une âme ardente et généreuse, le marquis de Montcalm fut le dernier soutien de cette lutte où nous devions fatalement succomber. Le jeune Montcalm appartenait à une des plus anciennes familles du Rouergue, à l'une de ces familles qui, quel que soit le régime politique, ne songent qu'à l'honneur et à la défense du pays. — La guerre, suivant un vieux dicton répété depuis des siècles, est le tombeau des Montcalm.

Le ministre d'Argenson devina en lui un des rares officiers qui, à cette époque de décadence, — se portaient encore vers le grand, —

1. P. Levot.

selon l'expression du maréchal de Noailles. Montcalm s'embarqua à Brest, en 1755 ; il emmenait comme aide de camp un tout jeune homme qui devait un jour conquérir une immense renommée ; cet officier encore inconnu n'était autre que Bougainville. Au lendemain même de son installation à Québec, Montcalm comprit de quelle utilité, dans un pays d'eau et de bois, tel que le Canada, était l'alliance des indigènes, de ces sauvages appelés par les Anglais « les chiens de guerre des Français ». Il en fit donc des alliés.

Un de ses premiers actes fut d'investir le fort Oswego, qu'il força à se rendre. En 1757, il pénètre dans le fort Georges, et ne parvient pas à arrêter la fureur sanguinaire des sauvages qui combattent à ses côtés ; toute la garnison anglaise, au nombre de 2,000 hommes, est massacrée. L'année suivante, l'ennemi prenait une revanche éclatante à l'aide de forces supérieures.

Bientôt, par suite de l'occupation de toutes ces troupes sur un sol relativement pauvre, les habitants furent en proie à la famine. Aux appels réitérés des colons canadiens, le gouvernement français demeurait muet. Montcalm, malgré toute son énergie, commençait à désespérer. Néanmoins, il disposa tout un plan de défense ; il remporta d'abord quelques avantages, mais la contrée fut envahie sur trois points à la fois. On parvint à réunir 13,000 hommes. Le patriotisme de nos Français était tel, il régnait une si généreuse émulation de dévouement pour la mère patrie, que l'on vit, dit-on, arriver au camp des vieillards de quatre-vingts ans et des enfants de douze à treize ans, qui voulurent absolument prendre les armes.

Le siège de Québec commença le 27 juin 1759. Les Anglais finirent par s'en emparer ; après une sortie où il n'avait guère la possibilité de vaincre, Montcalm rentra tout sanglant dans la ville. Deux fois touché au milieu de la mêlée, il avait, en ralliant les tirailleurs pendant la retraite, reçu une balle dans les reins. — « Combien de temps à vivre ? » demande-t-il au chirurgien qui sonde sa blessure. — « Quelques heures seulement, mon général. » -- « Tant mieux, je ne verrai pas les Anglais à Québec. » — Puis, il s'étend paisiblement sur son lit de mort : « La journée du soldat a été rude, dit-il, mais la campagne est finie. »

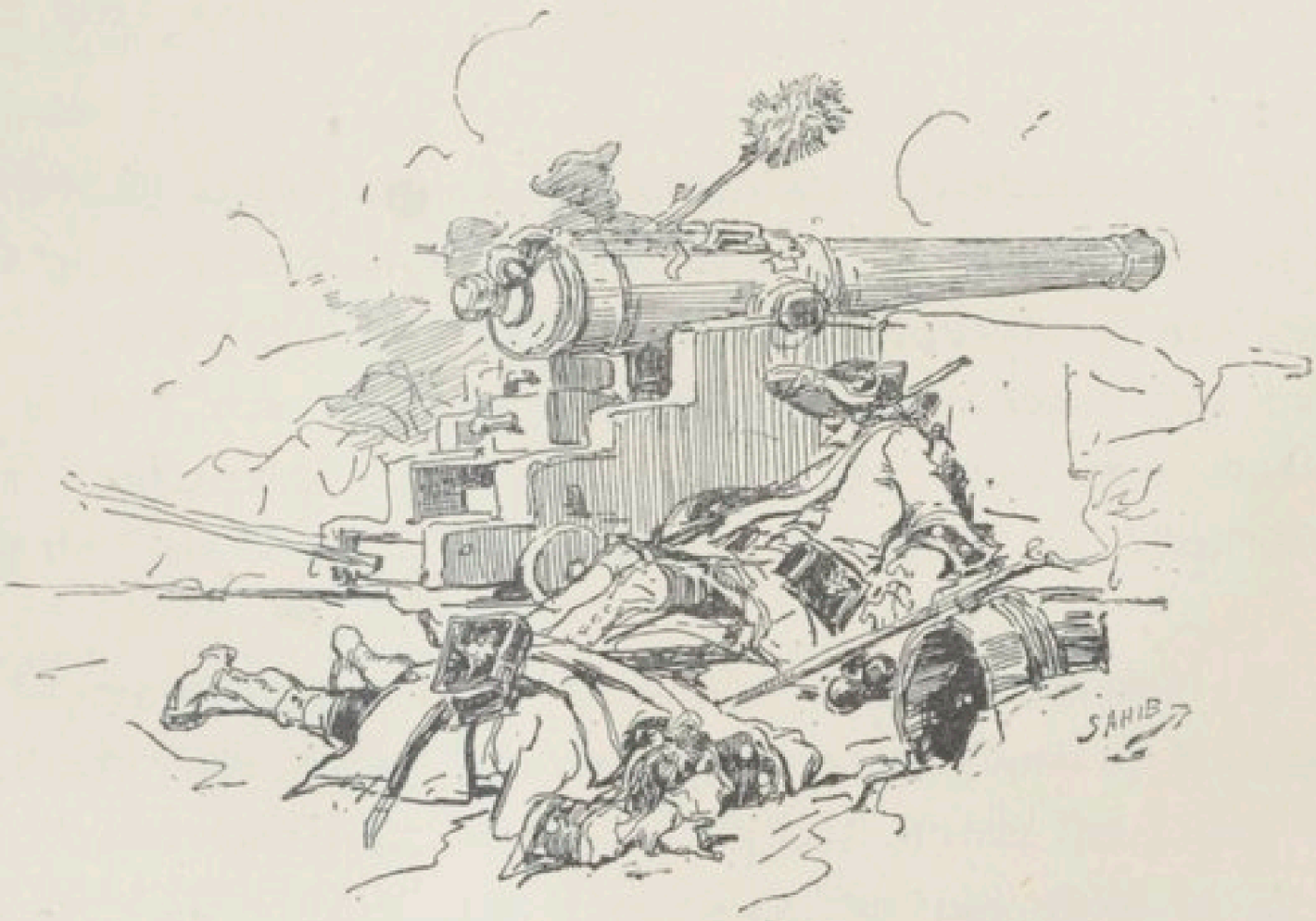
Ramsay, gouverneur de Québec, et le commandant de Royal-Roussillon lui demandent ses ordres : « — Mes ordres, répondit-il, je n'en ai plus à donner, j'ai trop à faire à ce grand moment et mes heures sont très courtes. Je vous recommande seulement de ménager l'hon-

neur de la France. » Le 14 septembre au matin, expirait ce grand homme ! Le soir même, il était enterré au bruit de la canonnade et à la lueur des flambeaux, dans l'église des Ursulines, la seule à Québec qui ne fût qu'à moitié détruite par les projectiles. La tradition veut que son corps ait été déposé dans l'excavation formée par l'explosion d'un boulet anglais ; le fait n'est pas prouvé. Mais qu'importe ? Montcalm n'a-t-il pas été enseveli, comme il l'avait juré, sous les ruines de la Nouvelle-France [1] !

« Si la France n'élève des statues qu'aux victorieux, dit M. Charles de Bonnechose dans son bel ouvrage sur Montcalm, elle devait au moins au héros de Québec un tombeau. Les Canadiens s'en sont souvenus pour elle. Essayez de chasser de l'histoire la poésie, il y a une place où on ne peut la bannir, c'est le cœur de l'homme : Montcalm tombant sous les murs de Québec est resté et restera pour le peuple qui fut vaincu avec lui, comme le dernier défenseur, comme le dernier ami. Dans cette victime chevaleresque, les Canadiens n'ont pas cessé de voir l'image de la patrie perdue, de leur pauvre France, à qui l'on pardonne beaucoup parce qu'elle a beaucoup aimé. »

Nous avons possédé le Canada jusqu'au traité de Paris de 1763 ; malgré l'occupation anglaise, une grande partie de cette contrée se rattache toujours à la France par la langue, la religion, les habitudes et les aspirations.

1. *Montcalm et le Canada français*, par Charles de Bonnechose ; ***passim.***



DÉCOUVERTE DE L'INTÉRIEUR DE L'AMÉRIQUE DU NORD

Voyages des Français dans le bassin du Mississipi

CHAPITRE XVI

LE PÈRE MARQUETTE — JOLYET — CAVELIER DE LA SALLE

L'intérieur de la partie continentale de l'Amérique du Nord n'en demeura pas moins pendant longtemps une *terra incognita*. Le jour ne s'y fit que pas à pas, malgré l'énergie des trafiquants et des trappeurs, malgré le zèle des missionnaires, malgré la science des voyageurs spéciaux; aujourd'hui même encore, bien qu'on ait une connaissance générale de l'ensemble, il y a beaucoup de points de détail dans l'obscurité.

Ces superbes masses d'eau, véritables mers intérieures qui donnent à une grande portion de l'Amérique du Nord anglaise et des États-Unis un caractère tout spécial, — ces grands lacs Huron, Michigan et Supérieur furent d'abord révélés par les récits des indigènes et apparurent

pour la première fois à des pionniers dont l'histoire n'a pas conservé les noms[1].

Le lac Michigan ne fut reconnu en entier qu'en 1673 par un missionnaire français, le Père Marquette. La réputation et l'estime dont jouissait chez les Indiens cette *robe noire* le fit choisir, avec Jolyet, par l'intendant Talon, pour reconnaître la direction d'un grand fleuve situé à l'ouest des lacs et renommé chez les indigènes sous le nom de Meschacebé, « le père des fleuves », ou Mississipi.

Marquette et Jolyet, accompagnés seulement de cinq autres Français, remontèrent d'abord la rivière des Outagamis qui se jette au fond de la baie Verte, et le *portage* qui sépare cette rivière du Ouisconsin (devenu Wisconsin en anglais) était assez couvert d'eau pour permettre à leurs pirogues de passer d'un bassin à l'autre. On descendit le Ouisconsin jusqu'à sa jonction avec le Mississipi, par 42°,30 de latitude, puis le Mississipi lui-même qui mena les voyageurs toujours dans la direction du sud jusqu'au confluent de l'Arkansas, au-dessous du 34°. On ne douta plus alors qu'on n'eût reconnu le grand fleuve découvert dans son cours inférieur par Fernand de Soto et qui affluait dans le golfe du Mexique, en face des Antilles.

Après cette reconnaissance, la pensée de l'isolement où se trouvaient les voyageurs leur fit rebrousser chemin. Au retour, ils s'engagèrent dans la rivière des Illinois qui les rapprochait du Canada et gagnèrent par un autre portage, aujourd'hui canalisé, le fond du lac Michigan, au havre de Chicago, alors bourgade indienne, devenue de nos jours une ville de 600,000 habitants.

Là Jolyet et Marquette se séparèrent. Le premier, commerçant et père de famille, rentra à Québec, où il rendit compte de son voyage. Le second resta chez les Miamis, tribu qui occupait le fond du lac et sa rive orientale. Il y vécut deux ans à peine et mourut en mai 1675, à l'entrée d'une petite rivière qui porte indifféremment les noms de Marquette et de Robe noire. Le nom de Marquette et celui de Jolyet sont du reste encore portés par plusieurs localités des États de Wisconsin, de Michigan, d'Indiana et d'Illinois.

Sur la relation du voyage de Jolyet, un gentilhomme de Rouen, Robert Cavelier de la Salle, déshérité par sa famille, pour s'être

1. En 1566, une carte fait déjà mention d'un assez grand lac qui s'écoule dans la mer par le Saint-Laurent. Mercator dans sa fameuse mappemonde (1569) signale, mais d'une façon vague, trois lacs, — tributaires du Saint-Laurent par un affluent, — et à l'ouest de ces masses d'eau un autre cours d'eau beaucoup plus considérable.

affilié à la Compagnie de Jésus, et venu au Canada, en 1670, pour chercher fortune, entreprit de compléter les découvertes des deux explorateurs, de descendre le fleuve jusqu'à son embouchure, et, d'un autre côté, par une singulière illusion qui ne pouvait être inspirée que par le récit des voyages problématiques de Maldonado, de Juan de Fuca, de Barthélemy de Fonte, etc., de le remonter jusqu'à sa source dans l'espoir de trouver un passage au nord-ouest. Encouragé par le comte de Frontenac, un des plus illustres gouverneurs du Canada; appuyé par le prince de Conti et par le ministre Seignelay, il obtint de ce dernier le gouvernement du fort Cataraconi ou Frontenac, aujourd'hui Kingston, à la sortie du lac Ontario, et en fit le centre de ses opérations. Il s'y livra avec des chances diverses au commerce des pelleteries pour augmenter ses ressources et en même temps il détachait, comme éclaireurs, quelques-uns de ses compagnons, comme le chevalier de Tonti, le Père Hennequin, missionnaire. Ce dernier remonta le Mississipi presque jusqu'à sa source. La Salle partit enfin de Chicago au mois de décembre 1681. Il fit à pied, à cause des glaces, le chemin de Chicago à la rivière des Illinois, atteignit le Mississipi, le 2 février 1682, prit possession, le 4 mars, de la rivière des Arkansas et, le 9 mai, de l'embouchure du fleuve. En l'honneur de Louis XIV, il donna au pays qu'il avait découvert le nom de Louisiane. Rentré au Canada, puis en France, il obtint une nouvelle commission pour gagner directement par mer l'embouchure du Mississipi et y fonder un établissement.

Après avoir dépassé la Floride, Cavelier de la Salle, engagé dans une mer encore inconnue, ne put retrouver les bouches du Mississipi. Il s'éloigna de plus de cent cinquante lieues à l'ouest, revint sur ses pas et remonta le Rio Colorado à l'embouchure duquel, dans la baie Matagorda, il construisit un fort auquel ont succédé une ville et un port de commerce qui ont conservé le nom de La Salle. Il y laissa la plus grande partie de sa troupe et continua à explorer les autres grands fleuves du Texas, partout combattant, perdant hommes et navires. étudiant néanmoins avec sagacité les pays qu'il parcourait; mais aigri lui-même par ses déceptions, dur et inabordable avec ses compagnons d'aventure. Trois d'entre eux l'assassinèrent le 20 mai 1687, vers l'endroit où se trouve aujourd'hui le fort Houston, sur la rivière de la Trinité. Ses compagnons, privés de moyens de retour par mer, à cause de la perte des navires, regagnèrent par terre la rivière Arkansas et, remontant le Mississipi, rentrèrent au Canada.

La Louisiane n'en demeura pas moins colonie française : elle eut

même quelques moments de splendeur et de célébrité à l'époque de la régence du duc d'Orléans, de Law et de la compagnie des Indes orientales. La Nouvelle-Orléans, une des villes les plus florissantes du Nouveau-Monde, doit sa fondation à cette circonstance. Le traité de 1763 l'enleva à la France comme toutes nos possessions continentales d'Amérique [1].

LE PÈRE CHARLEVOIX

Un nom français, inséparable de l'histoire des voyages de la Nouvelle-France et de la Louisiane, c'est celui du Père Charlevoix qui parcourut ces pays à l'époque la plus florissante de la domination française, de 1720 à 1722, remontant le Saint-Laurent jusqu'à la rivière Saint-Joseph, au fond du lac Michigan, et redescendit jusqu'au golfe du Mexique, par la rivière de Theokiki, celle des Illinois et le Mississipi. Le but principal du savant jésuite était de faire ressortir les vertus, les souffrances, les travaux des missionnaires ses confrères. Mais en même temps il donne un abrégé assez complet, sinon toujours exact, des divers établissements ou tentatives d'établissement des Français dans l'Amérique du Nord. Il décrit assez minutieusement les coutumes des tribus indiennes, les caractères des plantes et des animaux, l'assiette des villes, le cours des rivières, l'aspect des lacs et des cataractes, bien qu'il reste assez froid devant la chute du Niagara.

Il cherche souvent, avec peu de succès, l'explication des phénomènes naturels ; les plus simples, ceux qui se comprennent le mieux aujourd'hui, reçoivent de lui les commentaires les plus erronés. S'il veut, par exemple, rendre compte des brouillards de Terre-Neuve, leur origine, pense-t-il, est due au ressac des courants qui, venant se heurter aux parois du banc, agitent la vase qui va « engraisser les vents! » La géographie physique trouve, on le sait, une explication élémentaire dans le Gulf-Stream, « courant chaud entraînant des vapeurs chaudes dans des parages forcément refroidis par l'approche des régions polaires ». Si Charlevoix en savait moins sur ce chapitre que les plus humbles écoliers de notre époque, combien il est dans la vérité, quand parlant des produits de la pêche de Terre-Neuve, il affirme que ce sont là « des mines plus fécondes et moins diminuables que celles du Pérou et du Mexique ! »

1. Voir plus loin les chapitres que nous consacrons aux établissements français en Louisiane.

Quand on compare, en effet, de nos jours l'état du Mexique et du Pérou à celui du Canada et des États-Unis, on ne peut nier la perspicacité et l'intelligence du pieux et patriote missionnaire.

LE PÈRE CRESPEL

Le Père Crespel est surtout connu par le drame dont il fut le triste héros. Missionnaire flamand de l'ordre des Récollets, il s'embarque pour le Nouveau-Monde en janvier 1724. D'abord curé près de Montréal, — puis aumônier dans diverses localités, — il veut revoir la France en 1736. — En quittant le Canada, son bâtiment fait naufrage. Les péripéties qui suivirent cet événement sont épouvantables. Crespel et ses compagnons ont passé par toutes les horreurs de la famine, du froid et des souffrances morales.

A la pointe méridionale de l'île d'Anticosti, à l'embouchure du Saint-Laurent, leur navire sombre, les naufragés se réfugient dans des canots; une fausse manœuvre précipite à la mer une dizaine d'hommes. Les survivants parviennent à atterrir et à se construire un abri contre la neige à l'aide de morceaux de voile. Ils n'ont que de bien faibles ressources, plus de biscuit. Le froid devient intense : une épaisse couche de neige couvre la terre ; les rivières se congèlent, la mer même charrie d'énormes glaçons.

Le père Crespel propose d'aller chercher du secours à Mingan, au Labrador, où hivernaient quelques Français. Bien qu'il y eût quarante lieues à franchir dans la neige et douze lieues de mer à traverser, ce conseil paraît le seul praticable.

Crespel, en sa qualité de missionnaire, n'oublie pas que, dans les moments de détresse, — la religion peut seule soutenir ses compagnons.

Puis, on s'embarque, le 27 novembre, au nombre de treize dans un canot et de dix-sept dans une chaloupe. La mer était affreuse; les infortunés, mal vêtus, souffraient cruellement. Le 2 décembre, le canot disparut; on ne le revit plus.

Un matin, la chaloupe fut entourée de glaces, retenue prisonnière. Il fallut renoncer à pousser plus loin, attendre le printemps...

Les matelots construisent quelques cabanes grossières et s'y blottissent. Il ne reste plus qu'un peu de viande gelée, quelques livres de pois et un peu de farine que l'on délaie avec de la neige. Crespel rationne cette misérable nourriture. Il est convenu que l'on n'en prendra que

quelques parcelles deux fois par jour et des pois une seule fois par semaine.

Au commencement de janvier 1737, nouvelle catastrophe. Des pluies torrentielles brisent les glaces, le vent s'élève ; dans la débâcle, la chaloupe est emportée.

Deux matelots, bravant la mort, partent au milieu des crevasses et des glaçons flottants, à la recherche de l'embarcation. Inutiles efforts ! Néanmoins, ils reviennent avec une grande nouvelle : non loin de leur refuge, ils ont découvert une cabane de sauvages, deux canots et de la graisse de loup marin. L'espoir rentre dans tous les esprits. Les indigènes pourront peut-être les sauver !

Néanmoins, le froid est de plus en plus intolérable. La mort frappe à coups redoublés. Dans le courant de février, en un seul jour trois hommes succombent.

Comme les vivres touchent à leur fin, Crespel et deux matelots tentent d'aller à la mer, de soulever les glacons et de prendre quelques coquillages. Ils réussissent ainsi à se procurer quelques ressources.

A l'exception du missionnaire et de trois ou quatre de ses compagnons, — tous les naufragés étaient dans le plus affreux état. Ils avaient les jambes gelées et gangrenées. Ils étaient épuisés par la faiblesse et les privations et couverts de plaies hideuses.

Un jour, on aperçoit un sauvage, — mais il se met à fuir comme terrorisé à la vue de ces malheureux devenus de véritables fantômes.

Quelques semaines plus tard, Crespel et deux hommes, guidés par un sauvage en apparence dévoué, s'aventurent sur les bords du fleuve et vont implorer secours à une bourgade d'indigènes. En route, leur guide les abandonne. Le missionnaire et ses compagnons s'acharnent à sa poursuite, — tout d'un coup, dans cette course folle, ils entendent la détonation d'armes à feu. Que doivent-ils faire? Avancer ou fuir. Ils n'hésitent pas. Ils s'élancent dans la direction où ils ont entendu le bruit! Qu'importe, s'ils rencontrent des ennemis! avant tout ils aspirent à retrouver des hommes! Ils continuent donc leur marche et ne tardent pas à distinguer, émergeant au milieu des neiges, une grande cabane de sauvages. Le chef vient pacifiquement à leur rencontre ; il leur explique que par crainte de la maladie on a fui devant eux ; mais que maintenant on est prêt à les secourir ; il fait également comprendre que les coups de feu avaient été tirés pour les guider.

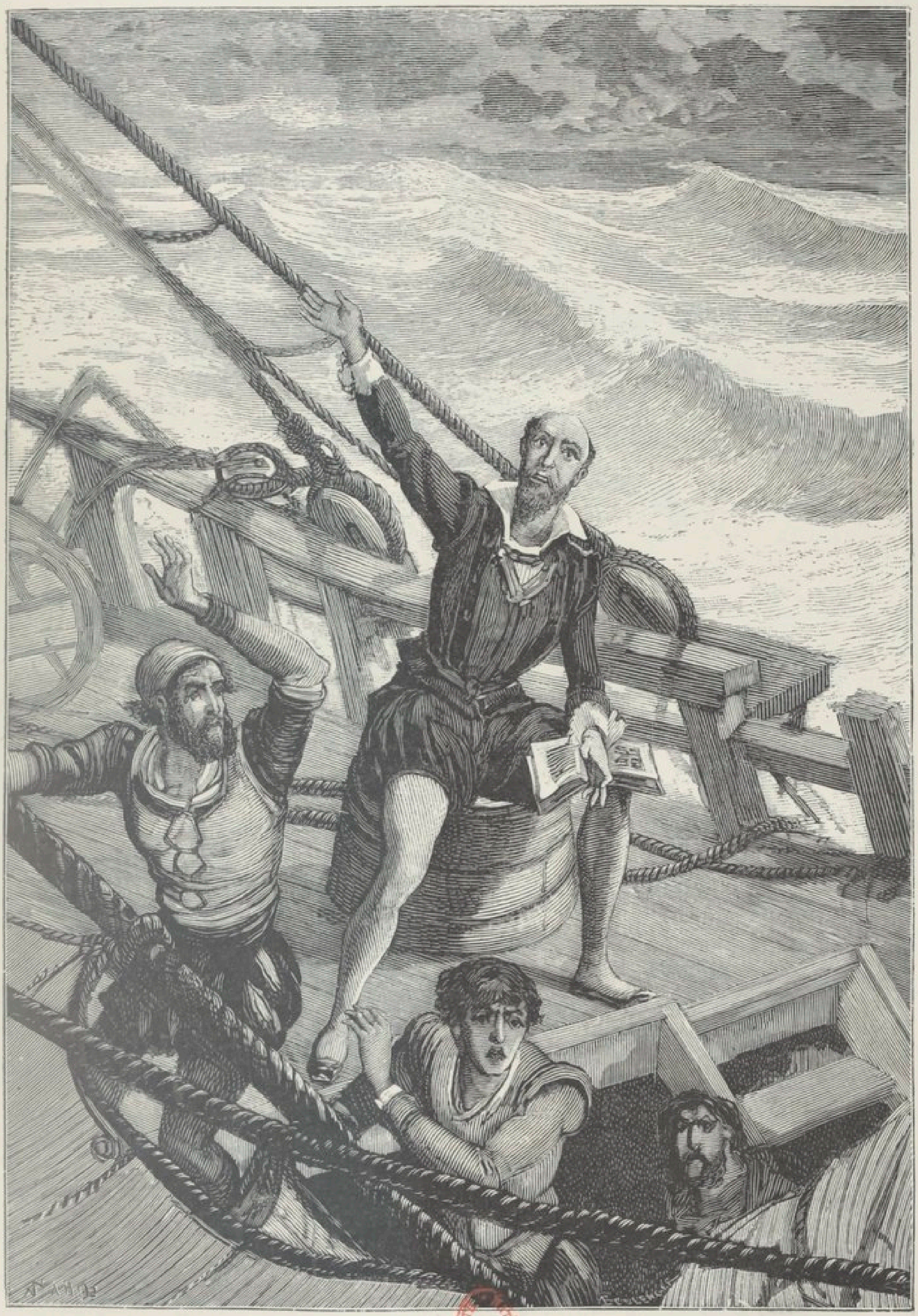
Après deux jours de repos, Crespel et ses compagnons s'acheminent vers Mingan, la station qu'ils savent occupée par des chasseurs français.

Ils y arrivent enfin; on leur donne du secours. Une chaloupe part à la recherche des vingt-quatre hommes restés au lieu du naufrage : ces malheureux avaient été réduits à manger leurs souliers ; quatre seulement vivaient encore, et l'un d'eux mourut après avoir bu le verre d'eau-de-vie que lui offraient ses libérateurs.

Les six malheureux échappés à tant de misères restèrent quelques semaines à Mingan, et de là furent transportés à Québec.

Quant au Père Crespel, il rentra en France, et devint paisible aumônier dans le corps d'armée du maréchal de Maillebois[1].

1. La relation de son séjour en Amérique et le récit de son naufrage ont été publiés par son frère, en 1742 (Francfort). M. Ferdinand Denis, dans les *Vrais Robinsons*, en a donné un assez long extrait auquel nous avons fait quelques emprunts.



LE CAPITAINE DE LA *BICHE DORÉE* PENDANT LA TEMPÊTE.

ÉTABLISSEMENTS SUR LA COTE ORIENTALE DE L'AMÉRIQUE DU NORD

Nouvelle-Angleterre, Virginie, Floride

XVI^e^-XVII^e^ SIÈCLES

CHAPITRE XVII

ROBERT THORNE — HORE — HUMPHREY GILBERT — FERNAND DE SOTO — JEAN DE RIBAUT — DOMINIQUE DE GOURGUES — AMADAS ET BARLOW — GREENVILLE — GOSNOLD — HACKLUYT — TH. GATES ET SUMMERS — NEWPORT — JOHN SMITH — LORD DELAWARE — LES BROWNISTES — G. PENN.

En renonçant à l'espoir de trouver par le nord de l'Amérique un passage aux Indes, en cherchant à se l'ouvrir par le nord-est de l'Europe, puis par l'extrémité sud du nouveau continent, Sébastien Cabot n'avait pas absolument renoncé aux Terres-Neuves dont la découverte avait été le fruit de ses premières expéditions, et il continua longtemps à diriger de sa personne ou de ses conseils les expéditions qui avaient pour but des établissements de pêche ou de commerce sur les côtes orientales du Nouveau-Monde.

Au mois de mai 1527, Robert Thorne, riche marchand de Bristol et fils d'un ancien compagnon des Cabot, équipa deux navires, sous le patronage de Sébastien et avec les subsides royaux. Refoulés par les glaces des courants polaires, l'un de ces navires, le *Samson*, échoua sur les côtes de l'île même de Terre-Neuve; l'autre, la *Mary*, entraîné plus au sud, rencontra d'abord de nombreux navires de toute nation réunis pour la pêche et vit son pilote Antoine de Prato, d'origine piémontaise, massacré par les indigènes, en tentant une descente sur un point de la côte. Si ce point est le cap Prato, signalé par Cartier, près de la baie des Chaleurs, il s'en suivrait que la *Mary* aurait traversé, avant le navigateur français, la principale entrée de l'estuaire du fleuve Saint-Laurent. Le navire descendit ensuite le long des côtes encore inconnues que Verazzani avait remontées trois ans auparavant; il fut repoussé à coups de canon des possessions espagnoles des Antilles et rentra en Angleterre au mois d'octobre.

Dix ans après, il s'organisa sous la conduite de maître Hore, homme de grand courage et adonné à l'étude de la cosmographie, une autre expédition, extraordinaire pour l'époque.

Cette expédition équipa deux navires, la *Trinité* et le *Mignon*, montés par cent vingt hommes, dont près d'un tiers se composait de personnages attachés à la magistrature ou à la cour, ou d'élèves des universités d'Oxford et de Cambridge, désireux d'explorer les mers et les terres du nord-ouest dans un but de curiosité scientifique. La fin de ce voyage fut déplorable. Jetés par les vents et par les courants sur les côtes de Terre-Neuve, les explorateurs, dénués de tout, se virent réduits à l'affreuse extrémité de se nourrir de chair humaine. Le jour où ils tirèrent au sort pour savoir lequel d'entre eux était condamné à périr, un navire français vint aborder à la côte. Par un stratagème demeuré inconnu, et, sans doute, pendant que l'équipage français, sans défiance, était descendu à terre, les Anglais s'emparèrent du bâtiment et rentrèrent dans leur pays. Plus tard Henri VIII indemnisa largement notre équipage de la violence dont il avait été victime.

Une autre renommée s'attache au nom de sir Humphrey Gilbert, beau-frère de Walter Raleigh. Parti en 1575, il reconnut, au-dessus des Terres-Neuves, un passage, sans doute le détroit d'Hudson, tout à fait libre de glaces, et crut à l'existence d'un chemin d'Europe au Cathay par le nord-ouest. A son retour, il reçut de la reine Élisabeth, « mission

de prendre possession des terres de l'ouest qui n'étaient déjà possédées ni par un prince chrétien ni par ses sujets ; à disposer de ces terres, à titre de fiefs, en faveur de ceux qui l'accompagneront, à charge de rendre foi et hommage à la couronne d'Angleterre et de lui payer le cinquième de tout l'or et l'argent qu'ils découvriront, etc. »

Muni de ces pouvoirs, sir Humphrey repartit en 1583, commandant cinq navires montés par deux cent soixante hommes, appartenant à tous les corps d'état, y compris des minéralogistes pour rechercher des métaux précieux, des historiens pour écrire la relation du voyage, des musiciens pour distraire l'équipage, etc. Il débarqua sur la côte de Terre-Neuve, au havre de Saint-Jean, et déclara prendre, au nom de la reine, possession du port et de la contrée dans un rayon de deux cents lieues.

Il partit ensuite pour un voyage de découvertes au sud, avec trois navires, se confia lui-même au plus petit de tous, l'*Écureuil*, qui n'était que de dix tonneaux. Un des deux autres, et le plus fort, fit naufrage sur les hauts-fonds qui entourent l'île des Martres : sur cent hommes qui le montaient douze seulement échappèrent à la mort. Les bestiaux laissés un demi-siècle auparavant et qui s'étaient multipliés, servirent à ravitailler les naufragés et l'équipage des autres navires.

Humphrey Gilbert, affecté de la perte qu'il avait éprouvée, résolut de rentrer en Angleterre. Il refusa de prendre place sur un navire beaucoup plus solide que sa petite frégate et fut assailli au delà des Açores par une violente tempête, contre laquelle l'*Écureuil* ne put lutter. L'équipage du second vaisseau la *Biche dorée* aperçut le capitaine assis près de la poupe du navire, l'Évangile à la main, et disant à ses matelots : « Courage, mes enfants, on arrive au ciel par mer aussitôt que par terre ! » Quelques instants plus tard, l'*Écureuil* sombrait.

Malgré son insuccès, Humphrey Gilbert est regardé comme le fondateur de la colonisation anglaise en Amérique.

Avant de reprendre la suite des expéditions anglaises dorénavant non interrompues et qui finirent par l'établissement de ces belles colonies auxquelles a succédé la confédération des États-Unis, — mentionnons les tentatives des autres nations européennes.

Les guerres avec l'Espagne et les troubles de religion n'empêchèrent pas complètement la France de porter ses regards du côté de l'Amérique.

En même temps qu'il patronnait l'essai de colonisation au Brésil fait par Villegagnon en 1555, l'amiral de Coligny poussait ses coreligionnaires à l'occupation de la Floride septentrionale (aujourd'hui Géorgie et Caroline du Sud).

Cette contrée avait été déjà reconnue à distance par Verazzani, qui en avait longé les côtes, sans y atterrir. Mais la découverte de la Floride méridionale, qui seule a conservé le nom primitif, était d'une date plus ancienne.

On se souvient que Ponce de Léon, presque au lendemain de la découverte du Nouveau-Monde, avait vu le premier la Floride et parlé de ses richesses, en de tels termes que les Espagnols crurent plus tard y rencontrer d'immenses trésors. Ce fut la passion de l'or qui guida en 1538 Fernand de Soto. Né en 1496, cet aventurier débuta au Pérou avec Pizarre et y joua un rôle qui lui permit de rentrer en Espagne avec des richesses considérables et de s'allier par un mariage à l'une des plus nobles familles du royaume. Ses succès n'avaient fait qu'accroître son ambition : il voulait un Pérou pour lui seul, et la Floride en fut le mirage. Soto obtient donc de Charles-Quint, en 1538, le gouvernement de Cuba et celui de la Floride; il équipe à ses frais une flotte de quatre navires, montés par environ sept cent cinquante hommes dont cent vingt-trois cavaliers, et, accompagné de sa jeune femme, il descend en Floride au mois de juin 1539. La richesse et la fertilité du sol n'attirèrent nullement les regards des Espagnols. Ils n'avaient d'ambition que pour cet or absent et qui, semblable aux mets de Tantale, fuyait toujours devant eux, les entraînait de plus en plus vers l'ouest, au milieu d'incessantes fatigues, sous un ciel ardent, dans une région de bois et de marais, coupée par des fleuves infestés de reptiles, et habitée par des nations fières et jalouses de leur indépendance, qui firent de l'expédition de Soto une sorte de combat continuel. Pendant trois ans, il parcourut la contrée située entre l'Atlantique, le golfe du Mexique, le Mississipi et l'Ohio. Il remonta même longtemps l'Arkansas, dont le cours semblait le rapprocher de ces pays de l'ouest où devait être l'or. Puis, découragé, vieilli, ruiné de santé et de ressources, il redescendit le Mississipi et mourut en route le 15 juin 1542. Ses compagnons, pour soustraire son corps à la vengeance des Indiens, lui donnèrent pour tombe le lit profond du fleuve.

Le peu de succès de ces deux expéditions ne ruina pas tout à fait la réputation aurifère des régions floridiennes, mais elle découragea les Espagnols, dont l'occupation ne dépassa pas en général les côtes à

l'ouest de Pensacola, au nord de la rivière de May, aujourd'hui Sainte-Marie.

Ce fut de plein droit qu'en 1563, JEAN DE RIBAUT, de Dieppe, envoyé par Coligny, débarqua en Floride avec une troupe composée spécialement de calvinistes, et construisit le fort Charles ou *Charlefort*, à l'embouchure d'une rivière, au sud de Charleston. Laudonnière, son lieutenant, bâtit le fort *Caroline* (ainsi nommé en l'honneur du roi Charles IX), à l'embouchure de la rivière de May, sur les limites de la Floride espagnole. Au bout de quelque temps, la colonie, mal administrée et abandonnée même par les colons, toujours en quête de métaux précieux, fut attaquée par des forces espagnoles supérieures, et presque tous les Français furent mis à mort. A l'un des arbres où furent pendus leurs cadavres, les Espagnols mirent cette inscription : « Pendus non comme Français, mais comme hérétiques et ennemis de Dieu » (1565).

Deux ans après, un gentilhomme gascon, DOMINIQUE DE GOURGUES, entreprit de venger ses compatriotes. Avec l'aide de Montluc, il équipa une petite flotte, partit de France en indiquant une fausse destination, débarqua en Floride à l'improviste, surprit les Espagnols, les battit avec l'aide des sauvages, et fit mettre à mort tous ceux qui tombèrent entre ses mains, en plaçant ces mots au-dessus de leurs cadavres : « Pendus non comme Espagnols, mais comme traitres et assassins. »

Cette vengeance ne fut pas suivie d'une reprise de possession; Dominique de Gourgues n'avait pas de titre pour s'établir et manquait des choses les plus nécessaires à la colonisation; — les Espagnols d'ailleurs allaient revenir en force. Il repartit donc pour la France, où le bruit de ses exploits l'avait précédé. Mais il fut obligé de se cacher pour éviter le ressentiment de la reine-mère Catherine de Médicis, qui ne pouvait lui pardonner d'avoir vengé sur des catholiques, tout ennemis qu'ils étaient, la mort de protestants, même français. C'est peu après que les Anglais, sans cesser leurs tentatives du côté des Terres-Neuves, pour découvrir le passage si désiré du côté de la Chine, commencèrent à tenter l'abord de l'Amérique par la voie du sud, par les îles Açores et Canaries, afin de se rapprocher des régions aurifères explorées et exploitées par les Espagnols.

Non découragé par le mauvais succès et la mort de Humphrey

Gilbert, sir Walter Raleigh[1] demanda à la reine Élisabeth, auprès de laquelle il était en grande faveur, de reprendre l'œuvre de son beau-frère; — dès 1584, il fréta deux navires, à la tête desquels il mit deux marins distingués, Amadas et Barlow, qui abordèrent d'abord à l'île de Weekoke, à l'entrée du détroit de Pamlico, puis à l'île Roanoke et au détroit d'Albemarle. Cette région, comprise aujourd'hui dans les Carolines, est loin d'offrir, sur ses côtes basses et fréquemment marécageuses, les mêmes ressources pour le commerce et la navigation que la contrée située plus au nord. Mais la douceur du climat, le bon accueil des indigènes, inspirèrent confiance aux navigateurs ainsi qu'à Raleigh lui-même. Quelques incidents qui témoignent de la naïveté dans laquelle se trouvaient alors les indigènes marquèrent cette curieuse expédition. Les Anglais reçurent la visite d'un roi du pays, qu'accompagnaient quarante à cinquante des principaux chefs. Des objets que les navigateurs avaient en leur possession, un mauvais plat d'étain fut ce qui sembla lui agréer le plus; ils le lui cédèrent pour vingt peaux de daim. Le roi fit immédiatement percer d'un trou l'un des bords du plat d'étain, qu'il suspendit à son cou comme une cuirasse, indiquant par ses gestes qu'il se trouvait ainsi à l'abri des flèches de ses ennemis. Il donna ensuite cinquante fourrures d'un grand prix en échange d'un chaudron en cuivre.

A son retour, Raleigh représenta le pays récemment découvert, comme un véritable paradis, réunissant la beauté des sites à une fertilité sans égale[2]. Il lui donna le nom de Virginie, en l'honneur de la souveraine-vierge, et voulut en commencer la colonisation.

Sur ses instances, Élisabeth confia à sir Richard Greenville le commandement de sept navires, destinés à cette œuvre. Mais Greenville perdit un temps considérable à faire la course aux navires espagnols; quand il se décida à accomplir sa mission, il se trouva forcé, par l'épuisement de ses vivres et de ses munitions, à installer sa colonie à Roanoke, dans une position très défectueuse.

De plus, au lieu de demander des ressources à l'agriculture, les colons ne s'occupèrent qu'à chercher des mines et se trouvèrent bientôt réduits à la plus extrême détresse. Dans une de ses expéditions, Drake fut obligé de rapatrier ceux que la faim et les Indiens avaient épargnés. Après quelques autres tentatives, Raleigh finit par renoncer à ses droits

1. Nous avons déjà précédemment esquissé la curieuse existence de sir Walter Raleigh. Nous n'avons à rappeler ici que ses incursions dans l'Amérique du Nord qui, on s'en souvient, précédèrent celles dans l'Amérique du Sud.

2. Desborough Cowley. *Histoire des Voyages.*

sur la Virginie et les céda à Th. Smith, qui ne les utilisa pas lui-même. Plus de quinze années se passèrent sans autre essai de colonisation.

En 1603, Barthélemy Gosnold inaugura une nouvelle route et des entreprises plus sérieuses. Au lieu de prendre au nord-ouest par Terre-Neuve, ou au sud-ouest par les Canaries, il cingla directement à l'ouest, ce qui le mena en peu de temps au cap Cod, dans le Massachusetts. Il toucha à deux îles qu'il appela l'une Élisabeth, l'autre *Martha's Vinegard* ou Vigne de Marthe, à cause de la vigne vierge qui, plusieurs siècles auparavant, avait fait désigner ces parages d'Amérique sous le nom de Vinland par les Scandinaves. Il eut de très bons rapports avec les naturels, mais ses compagnons étaient peu nombreux; il n'osa pas fonder un établissement. Toutefois sa relation donna une nouvelle impulsion aux expéditions transatlantiques.

Dès son avènement, Jacques I^er^, et c'est un de ses principaux titres d'honneur, les encouragea et divisa les régions récemment reconnues en deux grands centres coloniaux, celui du sud qui conserva le nom de Virginie, celui du nord qui prit plus tard le nom de Nouvelle-Angleterre.

Deux sociétés, ayant à leur tête des marchands, des nobles, des savants, se formèrent sous les auspices du roi; la première eut sa résidence sociale à Londres, la seconde à Plymouth.

A la tête de la colonie de Virginie, figuraient Thomas Gates, Georges Summers, le duc de Southampton, le comte d'Arundel et surtout le docteur Richard Hackluyt dont le nom brille au premier rang dans l'histoire de la géographie. Trois petits navires, montés par cent cinq hommes, furent confiés au capitaine Newport qui n'avait pour mission, comme début, que de rechercher l'emplacement le plus favorable, d'y installer ses compagnons et de revenir en Angleterre pour y prendre des renforts. Newport dut à une tempête de ne pouvoir atterrir à Roanoke, et fut heureusement repoussé plus au nord jusqu'à la baie de Chesapeake, qui pénètre profondément dans les terres et qui offre les plus grandes facilités au commerce et à la navigation, grâce aux nombreux cours d'eau qui y débouchent. C'est sur l'un de ses principaux tributaires, le Powhattan, appelé depuis James-River, du nom de Jacques I^er^, que Newport fonda le premier établissement des colonies anglaises de l'Amérique du Nord, Jamestown (1608). Cet embryon de ce qui est devenu de nos jours la grande puissance des États-Unis n'a pas eu

lui-même une destinée brillante. Jamestown est encore une des plus humbles villes de l'Union.

Newport retourna en Angleterre, laissant l'administration de la colonie à un conseil désigné par la compagnie de Londres et dont devait faire partie JOHN SMITH, un des plus jeunes, mais le plus distingué des colons par sa science, son habileté, son courage. Précisément, ses qualités, la supériorité de son esprit le rendirent suspect à ses collègues et le firent évincer du conseil. Pourtant, la mauvaise gestion de ceux qui le composaient et les attaques des tribus voisines forcèrent ses compagnons, réduits rapidement à la moitié du premier effectif, à remettre aux mains de Smith l'autorité générale. Il fit fortifier Jamestown, entreprendre des essais de culture, entamer des relations d'amitié avec quelques tribus voisines, et résista brillamment aux plus hostiles. C'est dans une de ces luttes qu'eut lieu un des épisodes les plus romanesques de l'histoire de la colonisation.

Dans une excursion entreprise pour le ravitaillement de la colonie, en attendant les secours de la métropole, Smith tomba entre les mains d'une tribu indienne, fut conduit au grand chef Powhaltan; il allait périr dans un de ces affreux supplices dont les missionnaires nous ont conservé les détails, quand il fut sauvé par une jeune enfant de douze ans, Pocahontas, fille favorite de Powhaltan. La jeune Indienne obtint de son père la grâce et la liberté de son prisonnier et même des provisions pour la colonie.

Grâce à ces secours et à l'alliance d'une des plus puissantes tribus de la région, les compagnons de Smith purent attendre les renforts de la compagnie de Londres, — Smith lui-même put explorer les environs et, en particulier, la baie de Chesapeake, dont il dressa une carte presque aussi complète que celles de nos jours.

La société avait alors pour chef lord DELAWARE, qui fit partir de Londres, en 1609, neuf navires montés par cinq cents hommes sous les ordres de GATES et de SUMMERS. Le vaisseau-amiral, séparé par une tempête, échoua sur les îles Bermudes, découvertes par les Espagnols en 1522 et cependant inhabitées. Les huit autres vaisseaux atteignirent Jamestown. Mais les instructions relatives à l'administration de la colonie avaient disparu avec le vaisseau-amiral. En même temps, Smith, horriblement blessé par une explosion, n'avait plus la force ni l'énergie capables pour imposer son autorité aux nouveaux venus ; il dut même repartir en

Angleterre avec quelques anciens compagnons pour se guérir de ses blessures. L'anarchie régna bientôt au milieu de ces colons sans chefs. L'incurie, le manque de vivres, les surprises des Indiens redevenus hostiles les réduisirent en six mois de cinq cents hommes à soixante. Le retour inespéré de Gates et de Summers, hommes vaillants et énergiques qui avaient réussi pendant ce temps à sauver leur équipage, sinon leur navire, à faire vivre leurs hommes pendant dix mois sur une île déserte et à leur faire construire deux barques grossières avec lesquelles ils gagnèrent la côte, leur rendit de l'espoir. Cependant leurs ressources n'en étaient pas augmentées. Deux misères et deux désespoirs ne pouvaient, en se rencontrant, beaucoup se secourir. Les débris de la colonne et les échappés du naufrage s'étaient déjà rembarqués pour gagner Terre-Neuve, avec le peu de provisions qui restaient, quand apparut lord Delaware lui-même, avec trois navires et une grande quantité de provisions.

L'adresse, le tact, l'affabilité, la dignité du gouverneur rétablirent bientôt l'ordre dans la colonie, qui n'eut pas continuellement sous ses successeurs des jours prospères, mais qui parvint, à la fin du XVII^e^ siècle, à compter plus de cent mille habitants.

C'est sous Thomas Dale, le second successeur de Delaware, qu'eut lieu la fin de l'histoire de Pocahontas. Cette jeune « princesse » avait reporté sur les Anglais l'attachement qu'elle avait conçu pour son protégé Smith, surtout depuis que la colonie, devenue florissante, avait pu lui faire apprécier les arts, la civilisation et les mœurs de l'Europe. En 1614, elle finit par épouser un jeune colon anglais, sir Rolfe, qui, deux ans après, l'emmena en Angleterre, où, présentée à la cour, elle obtint par sa beauté, sa douceur, la noblesse de son caractère et de ses manières, un vif succès de sympathie et de curiosité. Un jour elle se trouva en présence de son premier ami, John Smith, qu'elle croyait perdu. Le marin était vieilli, défiguré, mais la pauvre enfant n'avait jamais cessé de l'aimer. Au bout de quelques mois, elle mourait de chagrin à Gravesend. Elle avait eu un fils que sir Rolfe ramena à Jamestown, et à la descendance duquel prétendent appartenir un grand nombre d'honorables familles de la Virginie.

Quant à John Smith, au bout de quelque temps, il reprit du service, et s'engagea dans la compagnie de Plymouth; il releva les côtes de la colonie. La compagnie de Plymouth avait tenté en 1607 un établissement sur l'Hudson. Il avait été abandonné, le climat plus doux de la Virginie attirait alors plus de colons que la Nouvelle-Angleterre dont la prospérité, de nos jours, dépasse de beaucoup celle de son ancienne rivale.

Les dissensions religieuses du commencement du XVII^e^ siècle amenèrent des émigrants dans cette nouvelle patrie. Une secte puritaine, celle des BROWNISTES, retirée d'abord en Hollande, se fit transporter en Amérique. Mais les Hollandais, qui avaient jeté pour eux-mêmes les yeux sur l'Hudson, firent conduire les émigrants plus au nord et les débarquèrent à New-Plymouth, origine de l'État de Massachusetts (1620), sur la côte ouest de la baie du cap Cod. Peu après, de nouveaux arrivants fondèrent Salem (1629), Boston (1631), puis Charleston, Dorchester, Rosborough, etc. Les débuts de cette colonie ne furent pas agités par des incidents dramatiques et des catastrophes comme ceux qui signalèrent les premières années de la Virginie. Il n'y eut que des dissensions religieuses qui favorisèrent au contraire l'extension coloniale, en suscitant des émigrations secondaires. C'est ainsi qu'en 1634 se fonda la Providence et par suite la colonisation de Rhode-Island; en 1636 Hartford et le Connecticut. Cette dernière colonie fut défendue contre les prétentions de la Hollande par les lords Say et Brook, deux jeunes seigneurs anglais dont le nom est conservé dans celui du port de Saybrook à l'embouchure du fleuve.

La prospérité relative et les progrès calmes de ces colonies attiraient en effet des émigrants de toutes les classes de la société, et moins des aventuriers que des hommes tenant à professer librement leur foi religieuse. Charles I^er^ finit par prendre ombrage des succès de la Nouvelle-Angleterre, qu'il supposait tendre à la dépopulation du royaume, et défendit le départ pour l'Amérique de tout Anglais non muni d'une autorisation spéciale; un bâtiment en partance de Plymouth à ce moment dut rester au port. Il allait emmener, entre autres passagers, Pym, Hampden et Olivier Cromwell. Le malheureux roi ne se doutait pas qu'il avait forcément retenu en Angleterre ceux qui, peu d'années après, devaient renverser son trône et le mener lui-même à l'échafaud.

Entre les deux groupes de la Nouvelle-Angleterre et de la Virginie, dont le démembrement spécial forma plus tard les Carolines et la Géorgie, il s'était formé des établissements appartenant à d'autres nations. Sur le fleuve Delaware était une colonie suédo-finlandaise que Charles II acquit en 1664, et dont il confia l'administration à lord Carteret. Celui-ci, ayant été précédemment gouverneur de Jersey, donna le nom de New-Jersey à son nouveau gouvernement. Sur le fleuve Hudson, découvert en 1608 par le marin de ce nom, les Hollandais avaient bâti dans l'île de Manhattan, en 1626, Fort-Amsterdam. Cédée également aux Anglais en 1664, cette colonie prit le nom de New-York, en l'honneur du frère de

Charles II. On sait ce qu'est devenue de nos jours cette bourgade dont les Hollandais avaient acquis la propriété pour la somme de cent francs environ. Enfin, en 1682, GUILLAUME PENN devait jeter les fondements de Philadelphie et de la belle colonie qui a pris en son honneur le nom de Pennsylvanie, forêt de William Penn [1].

On voit par le récit de la fondation des colonies anglaises combien leurs débuts simples contrastent avec les faits brillants et prestigieux qui ont signalé la conquête des grandes possessions espagnoles du Mexique et du Pérou; mais elles devaient acquérir une puissance et une solidité que celles-ci n'ont jamais atteintes.

Le XVIII[e] siècle compte dans cette région moins de découvreurs géographiques que des touristes ou des naturalistes. C'est ainsi que furent transportés en France (1732) le magnolia, ainsi nommé du botaniste français Magnol, — et le robinia (ou faux acacia), originaire du Canada et qui prit son nom du botaniste Robin.

A côté de l'histoire proprement dite des voyages, se place celle de la colonisation, — histoire encore peu connue dans ses détails, — et qui, d'ailleurs, n'a pas encore été entreprise pour tous les pays où la France a planté son drapeau; — les archives de nos ministères en possèdent les éléments; des manuscrits, appartenant à des familles et soigneusement conservés, éclairent aussi sur bien des points les généreuses tentatives faites par nos compatriotes. — Il fallait coordonner tous ces renseignements, — les résumer en certains endroits, les développer dans d'autres. Cette histoire qui intéresse si directement l'âme de la France ne pouvait être écrite qu'avec le cœur! Il y a tant de patriotisme, tant d'abnégation et de dévouement dans les entreprises coloniales tentées

1. Voici, à ce sujet, l'étymologie probable du nom de différents États de l'Union : *New-Hampshire* tire son nom du comté de Hampshire, en Angleterre; — *Vermont* vient des mots français *vert*, *mont*, par allusion à la belle végétation du pays; — *Massachussetts* signifiait en langue indigène « campagne autour des grandes collines »; — *Rhode-Island* doit, dit-on, son nom à sa ressemblance avec l'île méditerranéenne de Rhodes; — *Connecticut* veut dire en indien grande rivière; — *New-York* prit son nom du duc d'York; — *New-Jersey*, de celui de George Carteret, ancien gouverneur de Jersey; — *Delaware* a été appelé ainsi en l'honneur de Lord Delaware; — *Maryland*, en l'honneur d'Henriette-Marie, femme de Charles I[er]; — *Virginie*, de la reine Élisabeth, la *reine vierge*; — les deux *Carolines*, du nom du roi de France, Charles IX; — la *Géorgie*, du roi d'Angleterre, George II; — *Kentucky*, signifie « tête de rivière » en langue indigène, — et *Tennessee*, « rivière de la courbe »; — *Ohio*, « belle rivière »; — *Mississipi*, veut dire fleuve; — *Missouri*, boueux; — *Arkansas*, eau fumeuse; — *Michigan*, piège à poisson ? (à cause de sa forme); — *Wisconsin*, détroit bas et agité; — *Minnesota*, eau nuageuse; — *Nevada*, contrée neigeuse, en espagnol; — le nom du *Maine* a été donné en souvenir du Maine, en France; — *Louisiane*, en l'honneur de Louis XIV.

par nos ancêtres, qu'il était impossible de ne pas s'étendre quelque peu au souvenir des suprêmes efforts si héroïquement tentés en l'honneur du nom et du pays.

Si nos pères avaient été soutenus, nous aurions aujourd'hui, à côté des Anglais, le plus bel empire colonial : — ne cessons pas de le répéter, — en Asie, en Amérique, partout, nos compatriotes furent animés du culte pur de la patrie, — de ce culte qui, joint à une foi vive, peut seul faire triompher dans les grandes entreprises comme sur les champs de bataille.

ÉTABLISSEMENT DES FRANÇAIS EN LOUISIANE

CHAPITRE XVIII

PREMIÈRES TENTATIVES DE COLONISATION[1]

En découvrant, en 1683, le Mississipi qui avait été appelé fleuve Colbert, Cavelier de la Salle avait révélé à ses contemporains l'existence d'une vaste et riche contrée et ouvert un nouvel horizon. A son retour, il avait proposé à Louis XIV d'unir au Canada la vallée qu'arrose le grand fleuve qu'il venait d'explorer. Nous nous serions ainsi assuré la souveraineté des pays intérieurs situés entre le golfe du Mexique et la baie d'Hudson, alors la baie Bourbon. Les guerres que nous soutenions contre l'Europe n'étaient pas de nature à favoriser la colonisation. Aussi, en France, connaissait-on à peine le mot de Louisiane qui était le nom de notre nouvelle possession et qui lui aurait été donné, si nous en

1. Un jeune historien de mérite, M. Castonnet-Desfosses, auteur de travaux appréciés sur les colonies françaises, a bien voulu nous prêter son concours pour les chapitres qui vont suivre et qui ont trait à la *colonisation de la Louisiane*, *aux origines de Saint-Domingue*, *aux Français en Guyane et dans les Petites-Antilles*, — et à *La Fayette et ses compagnons en Amérique*.

croyons le voyageur Le Page du Pratz, par le Père Hennepin, de l'ordre des Récollets.

La Louisiane était encore à peu près inconnue. Cependant, tous les Français qui y avaient pénétré en faisaient l'éloge. A les entendre dire, ce pays possédait un climat délicieux; l'air y était pur, le ciel serein. L'on y voyait des plaines à perte de vue, entrecoupées de rivières, de lacs et de bocages. Comme ombre au tableau, dans les forêts et à travers les lianes erraient, il est vrai, des tigres et des léopards. Dans les cours d'eau, des caïmans qui avaient jusqu'à vingt pieds de long. Le serpent à sonnettes rampait dans de belles prairies émaillées de fleurs. La chasse était à peu près la seule occupation des rares colons que l'on rencontrait. Le gibier existait à foison. La vue des bisons avait particulièrement frappé les chasseurs. Aussi, en racontant leurs aventures, parlaient-ils sans cesse des *troupeaux de bœufs qui portaient de la laine.* Quant à la fertilité du pays, personne ne songeait à la mettre en doute.

Cependant, malgré sa réputation, notre colonie restait déserte. A peine y avait-il eu une prise de possession véritable. Les quelques établissements que nous avions fondés étaient épars, incapables de se soutenir par eux-mêmes et trop éloignés les uns des autres pour se prêter assistance. Dans le territoire des Illinois, appelé plus tard Haute-Louisiane, nous possédions le fort Crevecœur qui avait été bâti par Cavelier de la Salle. En 1687, nous avions construit le fort Saint-Louis, qui prit plus tard le nom de Chartres, et nous avions pénétré dans le pays des Arkansas.

Ces établissements étaient insignifiants. Du reste, ce qu'on appelait un fort se réduisait à peu de chose et consistait en une palissade qui entourait et protégeait quelques maisons, la plupart du temps construites en bois. A côté des habitations étaient les étables et les granges où le soir l'on mettait les bestiaux à l'abri. En dehors de l'enceinte se trouvaient un jardin potager qui produisait les légumes nécessaires à la consommation locale, un verger planté d'arbres fruitiers d'Europe, et plus loin des champs de maïs, de tabac et de patates qui contrastaient avec les prairies et les forêts vierges des alentours. Les colons se livraient principalement au commerce des pelleteries qui prenait déjà une certaine extension.

La paix de Ryswick avait donné des loisirs ; l'on pensa de nouveau à coloniser la Louisiane. Une compagnie s'était formée dans ce but en 1697. Sur ces entrefaites, un Canadien, d'Iberville, qui avait entendu

LES NATCHEZ ATTAQUANT LE FORT ROSALIE

parler des mines de plomb et de cuivre qui se trouvaient dans le bassin du Mississipi, vint proposer au ministère de reprendre les anciens projets que l'on avait eus au sujet de l'Amérique. De Pontchartrain s'était empressé d'agréer ses offres et lui avait donné deux vaisseaux.

D'Iberville était parti de la Rochelle en septembre 1698 et, après avoir relâché à Saint-Domingue, il s'en allait à la recherche du Mississipi au mois de janvier 1699. Ses équipages étaient en grande partie composés de Canadiens. L'expédition française avait éveillé la jalousie des Espagnols, qui lui refusèrent l'entrée de Pensacola. D'Iberville s'en alla mouiller dans une île située à la hauteur de l'embouchure de la Mobile. Les ossements d'Indiens massacrés par leurs ennemis que l'on y trouva lui firent donner le nom de Massacre.

Les Français continuèrent leurs découvertes. Le 6 février ils entraient dans la passe située entre deux îles auxquelles ils donnaient les noms d'île à Cornes et d'île aux Vaisseaux. Ils poussèrent plus loin à l'ouest et aperçurent une île qu'ils appelèrent la Chandeleur. L'on était à une faible distance de la côte. Une chaloupe y fut envoyée et en ramena plusieurs Indiens qui dirent, en répondant aux questions qu'on leur adressait, qu'ils habitaient sur les bords d'une grande rivière située du côté de l'ouest. D'Iberville pensa qu'il allait bientôt toucher au but désiré. Il s'embarqua sur une felouque avec soixante hommes, son frère de Bienville et un religieux, le Père Anastase, qui avait autrefois suivi Cavelier de la Salle dans ses découvertes.

Le 2 mars, les voyageurs entraient dans une grande rivière dont l'embouchure était perdue au milieu de terres basses couvertes de roseaux. Le Père Anastase crut reconnaître le Mississipi par la grande quantité de ses eaux troubles. L'on salua le nouveau tributaire de l'Océan au chant du *Te Deum*. D'Iberville le remonta assez loin, en apercevant çà et là des Indiens avec lesquels il avait des relations amicales. Une tribu lui remit une lettre que le chevalier de Tonty avait écrite à la Salle en 1686. Il ne pouvait plus y avoir de doute. Nous avions retrouvé l'embouchure du Mississipi.

Tous les naturels que nous rencontrions se montraient sympathiques. D'Iberville en obtenait de précieux renseignements. Quand il songea au retour, il abandonna le fleuve et suivit un autre chemin qui, au dire d'un chef indien, côtoyait des lacs. L'attente des Français ne fut pas longue ; bientôt ils apercevaient une nappe argentée qui miroitait aux rayons du soleil. Ce lac pouvait avoir dix lieues de long sur huit de

large. Sur ses rives se trouvaient de nombreux coquillages. Aux alentours la solitude était complète ; l'on eût dit une véritable thébaïde.

D'Iberville explora cette petite mer intérieure, la parcourut avec un canot d'écorce et lui donna le nom de Pontchartrain. Dans le voisinage se trouvait un autre lac qui fut appelé Maurepas. Les Français regagnèrent ensuite leurs navires. D'Iberville s'en fut visiter la baie de Saint-Louis, située à environ neuf lieues de l'île aux Vaisseaux. N'y ayant trouvé que très peu d'eau à son entrée, il prit le parti de former l'établissement qu'il projetait à la baie de Biloxi. En quelques semaines nos matelots y construisaient un fort et l'armaient de douze canons. De Bienville y restait avec vingt-cinq soldats et dix colons, tant Canadiens que flibustiers : tel fut notre premier établissement dans la Basse-Louisiane.

D'Iberville songeait à revenir en Europe. Cependant avant de partir, il remontait de nouveau le Mississipi et se rendait chez les Natchez. A son grand étonnement, il y trouvait un missionnaire, le Père de Saint-Cosme, arrivé depuis peu du Canada. Le chef des Natchez, qui s'intitulait le *Grand Soleil*, fit bon accueil aux Français et vint au-devant d'eux avec six cents guerriers. Après avoir visité plusieurs autres nations indiennes, d'Iberville descendait le fleuve et regagnait ses vaisseaux. Le 28 mai 1700 il mettait à la voile. Son retour en France s'effectua sans difficulté.

Le nouveau DÉCOUVREUR avait hâte de revenir en Amérique pour y mettre ses projets à exécution. Selon lui, la navigation du Mississipi, que nous appelions fleuve Saint-Louis, devait nous procurer d'immenses avantages. Il avait été nommé gouverneur général de notre nouvelle possession, pour laquelle il repartit avec une petite colonie composée presque entièrement de Canadiens qu'il débarqua dans la baie de Biloxi où nous avions déjà un fort. Cette baie était située entre le Mississipi et Pensacola. Le pays, avec un climat brûlant et un sol sablonneux, présentait une côte de quarante lieues d'étendue où aucun navire ne pouvait aborder [1].

D'Iberville se proposait de bâtir une ville chez les Natchez et en attendant il avait fixé son quartier général à Biloxi. Il écrivait au ministère que l'on ne pourrait jamais coloniser la Louisiane si l'on n'y rendait le commerce libre à tous les marchands du royaume. Le gou-

1. L'on ne pensait, sans doute, qu'au profit que nous pouvions retirer d'un commerce momentané, en choisissant cette situation. L'on croyait que les inconvénients en seraient compensés par la facilité des communications avec les Espagnols et les Antilles Françaises.

vernement pensait alors tirer de grands avantages de la pêche des perles et de la vente du poil de bison que l'on disait susceptible d'être filé comme de la laine.

Les rapports sur les découvertes des mines d'or, d'argent et de cuivre à l'ouest du Mississipi ne cessaient de circuler et entretenaient des espérances souvent trompeuses. Des expéditions furent tentées à plusieurs reprises dans le but de trouver ces prestigieuses richesses, et le seul résultat fut de conduire les Français de proche en proche jusqu'à la source des affluents du Mississipi, dans le voisinage des montagnes Rocheuses. L'on remonta ainsi la rivière Rouge, l'Arkansas et le Missouri, à la poursuite de richesses qui fuyaient sans cesse comme les mirages du désert.

En 1701, d'Iberville fondait un nouvel établissement sur la rivière de la Mobile et son frère de Bienville s'y transportait avec la plupart des habitants de Biloxi. La Mobile n'était navigable que pour les pirogues et le sol qu'elle arrosait n'était guère propice qu'à la culture du tabac. Mais l'on voulait se rapprocher de l'île du Massacre qui possédait un bon mouillage. Notre nouveau comptoir devint ainsi le chef-lieu de la Louisiane. La colonisation ne progressait que lentement. Cependant l'on pouvait compter sur l'avenir. Malheureusement pour notre possession, d'Iberville ne tarda pas à mourir; il succomba en 1706 à la Havane, au moment où il se préparait à chasser les Anglais de la Jamaïque. Sa mort fut une perte d'autant plus grande que nous n'avions aucun homme capable de le remplacer et de continuer son œuvre.

La situation devint bientôt des plus critiques à la Louisiane. La saison avait été défavorable; les plantations de maïs ne rapportèrent rien pendant plusieurs années. De plus, nous étions en guerre avec l'Europe et les rapports avec la métropole étaient des plus difficiles. Les marchandises étaient en petite quantité, l'argent des plus rares et les débouchés à peu près nuls. Au moment de la paix d'Utrecht, la population française ne comptait plus que deux cents personnes qui languissaient plutôt qu'elles ne vivaient dans un des plus beaux pays du monde.

LA COLONISATION FRANÇAISE. — FONDATION DE LA NOUVELLE-ORLÉANS

Le gouvernement de Louis XIV, épuisé par la guerre de la succession d'Espagne, ne pouvait se charger de la nouvelle colonie. Il crut que ce qu'il y avait de mieux à faire c'était de la donner en concession à quelque riche particulier. Il existait alors à Paris un habile financier,

nommé Crozat, qui avait acquis une grande fortune dans les entreprises maritimes. Le roi lui céda en 1712, pour seize ans, le privilège exclusif du commerce de la Louisiane et en pleine propriété l'exploitation des mines de cette contrée. Crozat se mit en mesure d'utiliser son monopole.

De la Motte-Cadillac avait été nommé gouverneur de la colonie et Duclos commissaire ordonnateur. Ces deux fonctionnaires devaient former, avec six notables et un greffier, un conseil supérieur en même temps investi d'attributions judiciaires.

En arrivant à la Louisiane en 1713, de la Motte-Cadillac fut frappé de la situation précaire de nos établissements. Il chercha à y remédier en ouvrant de nouveaux débouchés à notre commerce. Dans ce but, un Canadien, de Saint-Denis, qui habitait le pays depuis quatorze ans, reçut la mission de nouer des relations avec les Espagnols. Cet explorateur fit deux voyages au Mexique qui furent remplis d'incidents et d'aventures romanesques, mais qui n'eurent pas plus de résultats l'un que l'autre.

Tout en cherchant à ouvrir des débouchés au Mexique, le gouverneur envoyait faire la traite chez les nations riveraines du Mississipi. Nous fondions de nouveaux établissements. En 1714, de Bienville élevait dans le principal village des Natchez un fort à qui il donnait le nom de *Rosalie* en l'honneur de M^me^ de Pontchartrain. L'année suivante, de Tisné jetait les fondements de Natchitoches sur la rivière Rouge.

Les espérances de Crozat s'étaient dissipées peu à peu. Il y avait à peine quatre ans qu'il avait la Louisiane entre les mains et déjà son commerce avait été anéanti. En faisant reconnaître son privilège, il avait tué l'industrie naissante à laquelle se livraient les habitants. La colonie dépérissait à vue d'œil. Aussi, épuisé par ses avances et trompé dans son espoir d'ouvrir des communications avec le Mexique, Crozat remit son monopole au roi, qui le concéda à la *Compagnie d'Occident* que Law venait de fonder.

Le *système* était alors à son apogée. Tous les esprits étaient portés du côté de la spéculation et l'agiotage de la rue Quincampoix est resté légendaire. L'union de la banque et de la compagnie paraissait devoir donner des résultats prodigieux. Les régions arrosées par le Mississipi, que l'imagination peuplait de trésors, étaient un champ ouvert à la crédulité; — bientôt il ne fut plus question que de la Louisiane.

A Paris, c'était un véritable engouement et, du reste, rien ne fut négligé. L'art de la réclame fut porté à ses dernières limites. L'on faisait circuler de grandes estampes représentant l'arrivée des Français

au Mississipi et montrant, au milieu d'un paysage enchanteur, des sauvages et des sauvagesses accourant au-devant de leurs nouveaux maîtres avec des témoignages de respect et d'admiration. Des images représentaient des montagnes de cuivre, de plomb et des fontaines de vif-argent. Les récits les plus fabuleux avaient créance. L'on annonçait que des lingots d'argent découverts au Mississipi avaient été envoyés à la Monnaie. Une roche d'émeraude, disait-on, existait dans l'Arkansas et un détachement de soldats était allé en prendre possession. La Louisiane était devenue la question d'actualité. La compagnie d'Occident, qui avait été constituée par un édit de 1717, résolut d'agir sans délais.

Le gouverneur avait été changé. La Motte-Cadillac avait eu pour successeur l'Espinay. Quelque temps après Bienville était nommé commandant général de toute la contrée. Les Français occupaient alors Biloxi, l'ile du Massacre qui avait reçu le nom d'ile Dauphine, la Mobile, Natchez et Natchitoches. Jusqu'à présent l'on ne s'était pas éloigné de la mer. L'on commença enfin à croire que les bords du Mississipi présentaient de plus grands avantages pour la situation d'une capitale et l'on résolut d'aller fonder un établissement sur la rive gauche de ce fleuve.

Bienville avait remarqué que le Mississipi décrivait un circuit à environ trente lieues de son embouchure. Cet endroit lui parut réunir les conditions nécessaires pour y bâtir une ville qu'il appela la Nouvelle-Orléans en l'honneur du duc d'Orléans, régent du royaume. Ses travaux étaient commencés en 1717 et l'ingénieur de la Tour fut chargé de tracer le plan de la future capitale de la Louisiane [1].

La compagnie d'Occident avait travaillé à organiser un courant d'émigration qui pût peupler la Louisiane et assurer le développement de la colonisation. La population ne comprenait alors que cinq cents blancs et une centaine de nègres. L'on poussa au départ les gens de bonne volonté en faisant miroiter à leurs yeux les trésors du Mississipi, et en 1718, huit cents colons s'embarquaient à la Rochelle sur

1. La Nouvelle-Orléans était uniformément construite et avait la forme d'un rectangle. Ses principaux monuments, bâtis sur les bords du Mississipi, étaient l'église paroissiale, l'intendance, l'hôtel du gouvernement, deux casernes, la prison et le magasin général. La place d'armes était au centre, toutes les rues tirées au cordeau se croisaient perpendiculairement. Elles partageaient la ville en soixante-cinq iles ayant chacune soixante toises en carré et toutes divisées en douze emplacements pour loger autant d'habitants. La plus grande partie des maisons étaient en briques, quelques-unes, mais en petit nombre, étaient en bois. La population ne se composai à l'origine que de pauvres charpentiers ou faux-saulniers. Telle fut l'origine de cette cité qui aujourd'hui est l'une des plns riches et des plus florissantes du Nouveau-Monde.

trois vaisseaux pour aller s'établir dans un pays dont on leur racontait tant de merveilles.

Ces émigrants s'étaient recrutés parmi toutes les classes de la société. Il y avait parmi eux des gentilshommes et d'anciens officiers, entre autres Le Page du Pratz qui a exploré une partie de la Louisiane et publié à ce sujet de curieux mémoires. Une fois arrivés à la Nouvelle-Orléans, les colons se dispersèrent sur différents points. Les gentilshommes étaient partis dans l'espoir d'obtenir des fiefs et des seigneuries. Law leur avait donné l'exemple en obtenant dans l'Arkansas une terre de quatre lieues carrées qui fut érigée en duché.

Malgré ses efforts, la compagnie voyait que le nombre des colons qui partaient pour l'Amérique était fort restreint et que les vastes territoires de la Louisiane restaient déserts. Elle eut recours à l'émigration forcée ; c'est alors que fut inaugurée la transportation demeurée depuis si tristement célèbre. Des ordonnances de 1719 prescrivirent de conduire dans la colonie les vagabonds et les condamnés en rupture de banc. Plusieurs centaines de jeunes filles détenues dans les prisons de Paris furent embarquées et amenées à la Nouvelle-Orléans pour y contracter mariage. L'on se proposait de mettre à contribution Bicêtre, la Pitié, la Salpêtrière, les Enfants-Trouvés, l'Hôpital général, et l'on pensait pouvoir y recruter quatre mille émigrants. C'étaient de tristes éléments pour la fondation d'une société naissante. Du reste, l'on y renonça en présence du mécontentement des Parisiens et des protestations des habitants libres de la Louisiane, qui ne cessaient de réclamer contre le mélange flétrissant qu'on leur imposait.

L'opinion publique s'occupait toujours de la Louisiane. L'on avait fait venir à Paris, des bords du Missouri, des sauvages et une indigène. Cette dernière était *reine* et issue de la race du Soleil. Ces Indiens eurent un grand succès. Ils prirent à la course, à la vue du roi et de nombreux spectateurs, un cerf qu'on lâcha dans le bois de Boulogne et exécutèrent à plusieurs reprises des danses au Théâtre-Italien.

Quant à la femme sauvage qui était jeune, d'une beauté piquante et de plus reine, des hommes politiques s'avisèrent de la marier à un Français et de fonder ainsi un empire indien vassal de la France. Plusieurs prétendants s'offrirent; la reine choisit dans le nombre un sergent aux gardes françaises nommé Dubois, qui était remarquable par sa prestance militaire. Quelques jours après, la *fille du Soleil* recevait le baptême dans l'église Notre-Dame, et était mariée en grande cérémonie. Cette union fut loin d'être heureuse. Les nouveaux époux partirent pour

l'Amérique; à peine de retour dans son pays, la jeune princesse, qui était fatiguée de son mari, s'en débarrassait en le faisant assassiner. Ainsi se termina cet essai de royauté franco-missourienne.

DÉBUTS DE LA NOUVELLE COLONIE — GUERRE AVEC LES NATCHEZ.

Le système ne tardait pas à crouler. Le contre-coup de cette catastrophe financière ébranla profondément la colonie. Au moment de la chute de Law, des colons avaient été rassemblés à grands frais à Lorient. Les vaisseaux qui devaient les conduire en Amérique ne firent voile qu'en 1721. Aucun ordre n'avait été donné en vue de cette émigration. Les malheureux qui s'étaient embarqués furent jetés sur la plage de Biloxi, d'où ils se transportaient comme ils pouvaient dans les différents lieux de leur destination. L'on n'avait pas même assez d'embarcations pour remonter le Mississipi ; il y eut encombrement, les vivres manquèrent et la disette apparut avec toutes ses horreurs. On n'avait plus pour subsister que de rares huîtres pêchées dans la mer. Plus de cinq cents personnes moururent de faim; le désespoir en conduisit beaucoup au tombeau. La discorde s'empara du reste. Des désertions se produisirent ; un jour même une compagnie de soldats suisses, qui avait reçu l'ordre de se rendre à la Nouvelle-Orléans, passait chez les Anglais de la Caroline.

En présence de ces désastres, l'on se décida à abandonner Biloxi. En 1722, le gouverneur vint s'établir à la Nouvelle-Orléans qui, à partir de ce moment, fut la capitale officielle de la Louisiane. Cette ville n'était encore qu'un village qui comptait une centaine de maisons et environ deux cents habitants; à peine nous y étions-nous installés qu'un ouragan terrible éclata le 22 septembre 1722. La mer franchit ses limites et déborda, brisant tout sur son passage. Biloxi fut à peu près détruit et la Nouvelle-Orléans presque renversée de fond en comble.

La jeune capitale était alors exposée aux inondations périodiques du Mississipi et, jusqu'en 1729, époque à laquelle l'on construisit une digue pour la garantir, elle ressemblait à un véritable cloaque. Les ressources étaient des plus bornées; les vivres rares, surtout la viande fraîche et le sel. L'on ne possédait qu'un petit nombre de bestiaux, aussi en 1723, la perte d'un veau de six mois était-elle presque considérée comme un malheur public; l'on manquait souvent du nécessaire. Il était difficile de se procurer du linge, et à l'hôpital, les médicaments faisaient défaut. Cet aperçu nous montre que la

Nouvelle-Orléans, à cette époque, était loin d'être un séjour enchanteur.

Grâce au Père Charlevoix, le clergé colonial fut organisé. La colonie sortit peu à peu de la période d'enfantement [1].

Parmi les fonctionnaires qui se firent remarquer par leur zèle, citons le chevalier de Mac-Mahon que nous trouvons à la Nouvelle-Orléans à partir de 1724, et qui appartient à l'illustre famille dont le chef a donné, il y a quelques années, tant de preuves de patriotisme et de désintéressement.

L'année 1726 fut la dernière de l'administration de Bienville. La compagnie d'Occident avait fait place à la compagnie des Indes, il n'en était résulté aucun avantage pour la Louisiane. Les opérations commerciales ne profitaient qu'à un petit nombre. Aussi les habitants de la colonie, qui avaient constamment à lutter pour la défense de leurs intérêts, demandaient-ils avec instance la suppression d'un monopole qui leur était odieux.

Le lieutenant de vaisseau Périer arriva en 1726 remplacer de Bienville qui partait pour la France. Il trouva la Louisiane assez tranquille, mais le calme dont elle jouissait devait être de courte durée, il se tramait dans les forêts un complot des plus terribles qui devait ébranler profondément nos établissements dont la base était encore bien fragile.

Les sauvages du Mississipi avaient toujours vu avec défiance les *Visages pâles*. Les Français néanmoins n'avaient trouvé d'ennemis déclarés que dans les Natchez et les Chicachas. Les Anglais les excitant en secret, la crainte et la colère s'étaient peu à peu glissées dans le cœur de ces Indiens naturellement farouches, qui résolurent de se défaire des étrangers; un vaste complot s'organisa. A part les Illinois, les Arkansas et les Tonicas qui étaient pour nous de fidèles alliés, presque toutes les autres tribus y étaient entrées et devaient frapper le même jour et à la même heure dans toute l'étendue du pays.

Les Français ignoraient ce qui se passait. Rien n'était de nature à éveiller les soupçons. Les chefs des tribus qui devaient se soulever ne cessaient de nous répéter qu'ils étaient nos plus fidèles alliés. Heureusement pour nous, la cupidité des Natchez qui agirent trop tôt dévoila la trame avant qu'elle eût pu s'exécuter complétement.

1. La population s'était augmentée en 1724, un recensement avait donné 3,700 blancs et 1,300 nègres. La Nouvelle-Orléans avait environ un millier d'habitants. Les environs s'étaient couverts de plantations où l'on cultivait le riz, le maïs, le tabac, les légumes, l'indigo et le coton. Le houblon venait naturellement à la Louisiane. L'on y faisait usage de la bière et plusieurs brasseries avaient été établies afin de satisfaire aux besoins de la consommation. Les mûriers étaient communs dans le pays et les vers à soie s'y élevaient très bien. C'était une industrie qui, dans un avenir plus ou moins prochain, pouvait devenir pour nous une source de richesse.

Le jour et l'heure du massacre avaient été pris. Le fort Rosalie que nous occupions au pays des Natchez avait pour commandant un officier qui ne se doutait de rien. Sur ces entrefaites, des bateaux chargés de marchandises arrivent au fort. La vue de ces richesses excite les convoitises des Natchez. Oubliant que leur précipitation allait compromettre le soulèvement général, ils se décident à attaquer les Français afin de s'emparer des cargaisons. Pour s'armer, ils prétextent une chasse; ils disent qu'ils veulent tuer du gibier et l'offrir au chef des Visages pâles.

Le 28 novembre 1729, les Natchez sont en armes à la pointe du jour. Afin de mieux cacher leurs intentions, ils entonnent un chant de guerre, puis le silence se fait et trois coups de feu retentissent. C'était le signal du massacre. Les Indiens fondent partout sur les Français surpris et dispersés. Ce fut une véritable boucherie. En moins d'une heure, deux cents personnes furent égorgées. Soixante femmes avec cinquante enfants et presque autant de nègres demeuraient prisonniers, une partie devait périr dans d'horribles tortures. Tel fut le massacre du 28 novembre, demeuré tristement célèbre dans l'histoire de la Louisiane.

La nouvelle de cette catastrophe répandit la terreur parmi les Français. Dès que le gouverneur Périer en fut instruit, il fit avertir les colons des deux rives du Mississipi et en même temps surveiller les tribus éparpillées sur les bords du fleuve. La plupart des nations indiennes, en voyant leurs projets découverts, ne bougèrent pas. Quelques-unes, entre autres les Chactas, nous offraient même leur concours et leurs guerriers marchèrent à côté de nos soldats. Les Arkansas, nos fidèles alliés, s'étaient tous levés en notre faveur. Il n'y avait guère à rester en armes que les Natchez, qui s'étaient trop compromis pour espérer merci. La Louisiane était sauvée.

Pendant quelque temps, la Nouvelle-Orléans vécut dans des alarmes continuelles. Un jour, une négresse qui était au lavoir accourt toute effarée en disant qu'elle avait aperçu un nuage de poussière qui sans doute annonçait l'approche des Indiens. Le tocsin immédiatement sonna. Les femmes se réfugièrent dans l'église; les hommes valides prirent les armes. Chacun s'attendait à une attaque et se croyait perdu; heureusement c'était une fausse alerte.

Périer résolut d'agir sans délai. Il fit monter deux vaisseaux par les guerriers de la fidèle tribu des Tonicas et forma en même temps une petite armée dont il confia le commandement au major Loubois. Quant à lui, il n'osait pas quitter la ville où il jugeait sa présence nécessaire.

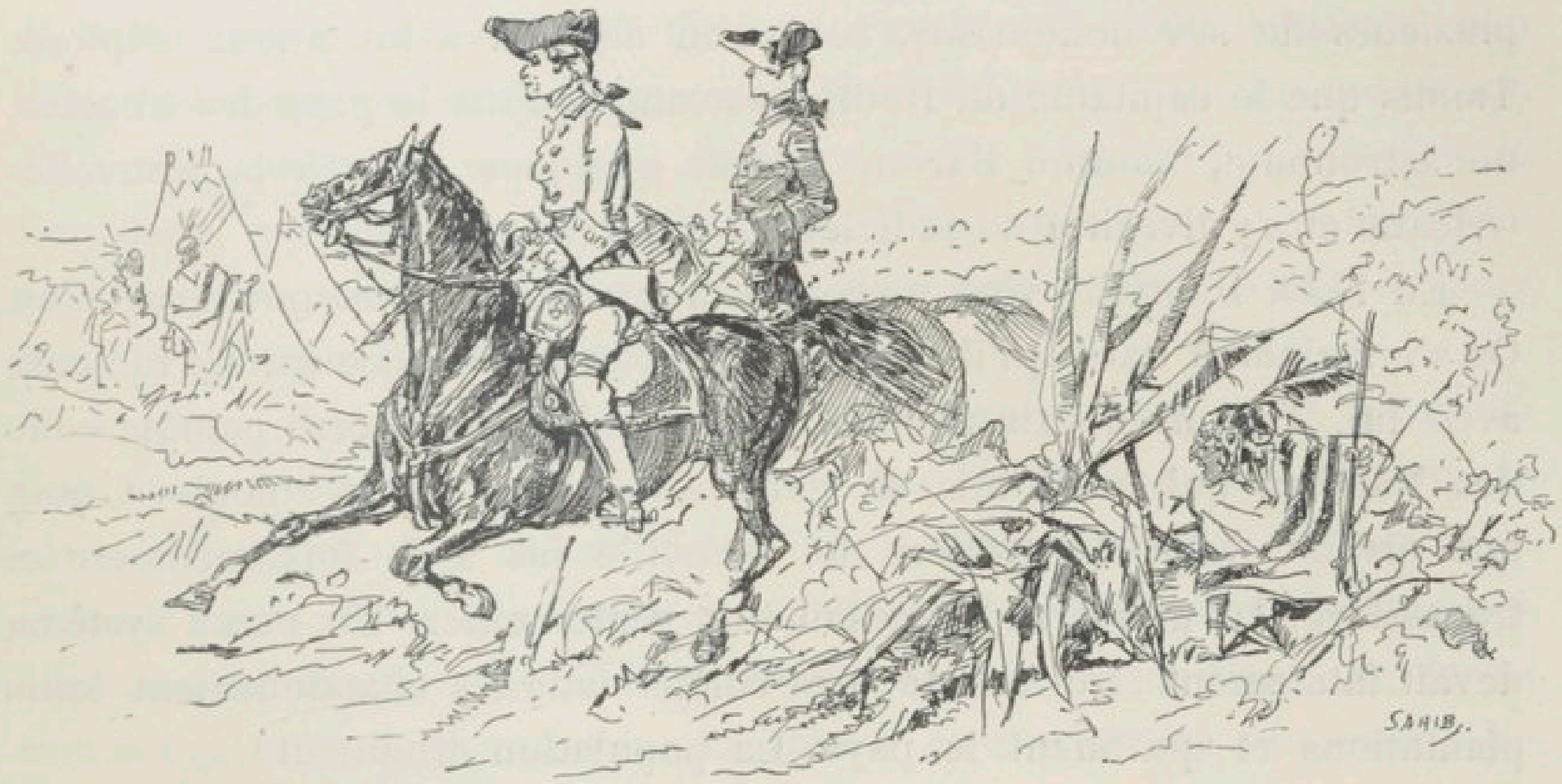
L'on n'était pas sûr des nègres qui avaient été sur le point de s'unir aux Indiens. Les principaux meneurs furent découverts, arrêtés et pendus. Cet acte d'énergie ne contribua pas peu à rétablir le calme.

Les Natchez ne pouvaient tenir en rase campagne. Le commandant des Illinois, qui avait été prêt le premier, leur avait infligé une défaite complète et les avait obligés de se retirer dans leur fort. Le major Loubois était venu les assiéger au mois de février 1729, après avoir incendié et détruit la plupart de leurs villages. Les opérations furent malheureusement menées avec mollesse. Nos auxiliaires indiens, fatigués des longueurs de la guerre, commençaient à se retirer. Il nous fallut battre en retraite.

Sur ces entrefaites, des secours étaient arrivés de France. Nous allions pouvoir reprendre une vigoureuse offensive. Le gouverneur Périer réunit six cents blancs sans compter les Indiens, remonte le Mississipi sur des radeaux et porte la guerre au cœur du pays ennemi. Les Natchez effrayés abandonnent leur fort et veulent fuir. Ils ne nous échappent qu'en éprouvant de grandes pertes et en laissant de nombreux prisonniers parmi lesquels se trouvait leur principal chef qui *descendait du Soleil* et dont la famille régnait depuis un temps immémorial.

De retour à la Nouvelle-Orléans, Perier envoya en esclavage à Saint-Domingue tous les Natchez qu'il ramenait prisonniers. Le *Grand Soleil* ne put supporter sa captivité et mourut peu de temps après au Cap-Français.

Les Natchez courent de nouveau aux armes. Cet acte de désespoir amène leur chute. Presque toutes leurs bandes sont détruites et, en 1731, de Saint-Denis leur livre un combat qui fut pour eux un véritable désastre. Les rares survivants se dispersèrent chez les Chicachas. Telle fut la fin de cette nation que, quatre-vingts ans plus tard, Chateaubriand devait chanter et vouer à l'immortalité.



LA LOUISIANE A LA FIN DE LA DOMINATION FRANÇAISE

CHAPITRE XIX

LA VIE A LA NOUVELLE-ORLÉANS

Le nom de Louisiane, — nom essentiellement français, — répété pendant de si nombreuses années par la France entière avec une sorte d'émotion patriotique, — même aujourd'hui toujours avec des regrets, — ce nom de Louisiane, au commencement du XVIII^e^ siècle, n'avait en rien perdu de son prestige. On aimait à parler de cet immense Mississipi, sorte de roi des fleuves, parcourant le pays et le fécondant; — on se plaisait à s'entretenir des productions si variées, poussant, pour ainsi dire joyeusement, sur une terre puissante, sous un ciel chaud, mais tempéré par la brise de mer; — que de tableaux enchanteurs venaient effacer les souvenirs d'infortunes et de revers!

En 1731, la compagnie des Indes rétrocéda au roi le bassin du Mississipi. La Louisiane fut donc de nouveau domaine de la couronne, et l'on s'en félicita.

Périer ne tarda pas à être rappelé en France; grâce à lui et à

plusieurs de ses lieutenants, le bassin du fleuve fut mieux exploré. Tandis que le capitaine du Roullet s'avançait dans le pays des Chactas, un astronome, nommé Baron, passait quelques mois à la Nouvelle-Orléans et s'y livrait à de judicieuses observations.

En 1732, Bienville vint reprendre possession de son gouvernement. On s'imaginait à Paris qu'il exerçait une grande influence sur les Indiens; avec lui, l'on ne devait plus avoir à craindre une guerre comme celle des Natchez qui avait mis en danger les jours de la colonie. C'était une erreur. L'administration de Bienville fut à la fois médiocre et tracassière. Le gouverneur voulait tout réglementer. Un pareil système devait fatalement être funeste. Les colons fatigués abandonnaient leurs plantations et quittaient le pays. La population diminuait[1].

La guerre avait recommencé avec les Chicachas, qui avaient pris les armes à l'instigation des Anglais.

Au mois de mars 1736, Bienville arriva sur le territoire ennemi; — les villages étaient fortifiés à l'européenne, -- la plupart avaient arboré les couleurs de l'Angleterre. Il nous fallut entreprendre deux campagnes successives. Nos pertes furent assez sérieuses; mais, malgré leur bravoure, les Chicachas ne pouvaient résister.

Nous avions bâti le fort de l'Assomption dans leur pays. Ils se décidèrent à demander la paix, qui leur fut accordée au mois d'avril 1740.

En 1738, le lieutenant de Noyan visitait le pays des Chactas. En 1739, le marquis de Beauharnais parcourait avec soin le territoire des Illinois et remarquait que son sol était propice aux céréales. Le froment, l'orge, le maïs avaient donné des récoltes dépassant toutes les espérances. Il suffisait que l'émigration se portât de ce côté pour que notre colonie devînt des plus florissantes. Sur ces entrefaites, Bienville fut rappelé. Depuis quelque temps, il était en lutte avec l'ordonnateur Salmon; les deux principaux fonctionnaires donnaient l'exemple d'une rivalité qui pouvait nous être funeste. Aussi, le départ du gouverneur fut-il regardé comme une délivrance.

Son successeur, le marquis de Vaudreuil, arriva en 1742. Son premier soin fut de renouer des relations amicales avec les Chactas qui, cédant à l'influence d'un de leurs chefs nommé le *Soulier rouge*, paraissaient disposés à nous faire la guerre. La situation de la colonie n'était pas brillante. En 1746, sa population ne comptait que 3,500 blancs

1. Ainsi partout, l'on remarquait une incurie incroyable. A Mobile, les maisons n'avaient pas de couvertures et étaient à peine habitables. On eût dit qu'il y avait un parti pris pour amener la ruine de la colonie.

et 5,000 nègres. La Nouvelle-Orléans n'avait que 4,000 habitants, non compris les troupes et les fonctionnaires. La guerre de la succession d'Autriche, devenue maritime, avait causé de sérieux préjudices à la Louisiane, en rendant fort difficiles ses communications avec la métropole. Les transactions avaient été à peu près nulles. Aussi, la paix d'Aix-la-Chapelle fut-elle accueillie avec joie.

A partir de cette époque, l'on s'occupa sérieusement de colonisation. De nouvelles plantations furent créées; on y cultivait l'indigo, le coton et le tabac. Les colons de Saint-Domingue avaient acclimaté la canne à sucre et en obtenaient les résultats les plus satisfaisants. Les bois de construction et de teinture qui se trouvaient dans les forêts commençaient à être exploités. L'arbre à cire avait été découvert. Le commerce prenait chaque jour de l'importance. Les exportations consistaient principalement en bois, en maïs, en sucre, en coton, en cuirs et en goudron.

Les Espagnols venaient à la Nouvelle-Orléans vendre du cacao, de la cochenille, de la vanille et y achetaient des toiles, des dentelles, des eaux-de-vie et du vin. Un service régulier de bateaux avait été organisé avec le pays des Illinois, qui expédiait du froment, des huiles, des viandes salées et des pelleteries. Les villes avec lesquelles la Louisiane entretenait le plus de rapports étaient Bordeaux, la Rochelle, Bayonne et le Cap-Français, qui commencait à être la métropole des Antilles.

On n'avait pas abandonné le vieux projet formé au siècle précédent d'unir le Canada et la Louisiane, afin de fermer aux Anglais les régions de l'ouest. La population était encore trop clairsemée pour réaliser cette entreprise qui aurait assuré notre domination dans l'Amérique. Nos pionniers continuaient de s'avancer dans les solitudes des prairies. En 1746, le chevalier de Beauchamps explorait la contrée qui forme actuellement le territoire indien et, en 1750, le médecin Fontenette se rendait dans le Texas pour y étudier la flore et donnait quelques curieux renseignements sur les Apaches, ces terribles sauvages encore insoumis.

On ne pouvait plus nier la vitalité de la colonie. Des Allemands étaient venus s'y établir et l'on reconnaissait leurs villages à l'aisance qui y régnait. La Nouvelle-Orléans grandissait et devenait une assez brillante cité; son aspect était riant. Les rues étaient plantées d'arbres; les maisons n'avaient qu'un rez-de-chaussée, mais les galeries dont elles étaient entourées leur donnaient un aspect gracieux et coquet. Le soir on se réunissait là pour respirer le frais et deviser des événements de la journée.

La société de la Nouvelle-Orléans était fort élégante et l'on y comptait de nombreuses fortunes. En 1746, vingt-cinq planteurs résidant dans la ville possédaient de cent à trois cent mille livres de rente. La vie était facile.

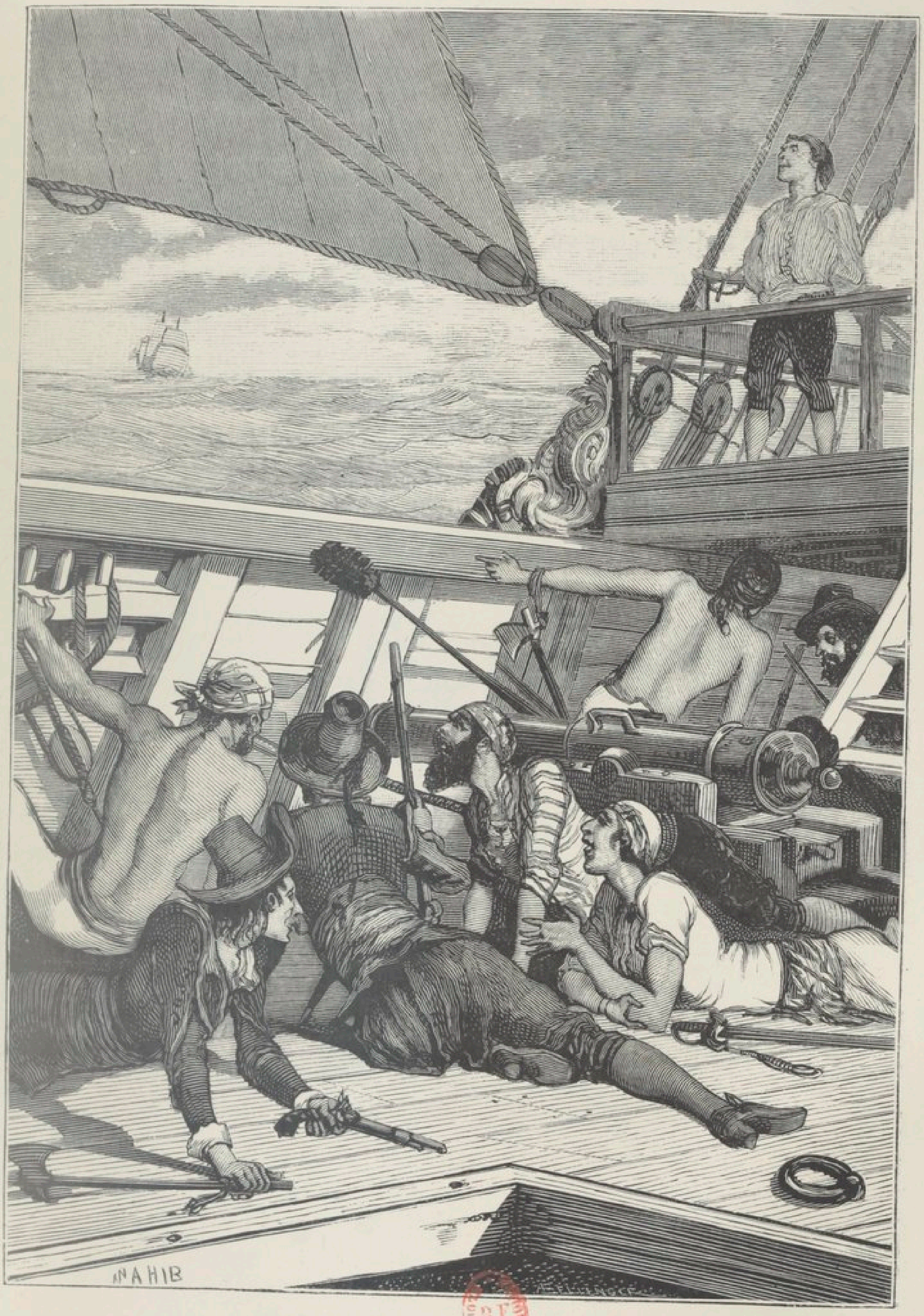
Les hommes, pour la plupart oisifs, se faisaient cependant estimer par leur bravoure, souvent même par leur esprit chevaleresque; rien ne leur plaisait plus que de courir les aventures chez les Indiens des prairies. Les femmes étaient jolies, gaies, spirituelles et aimables. Les distractions d'Europe faisaient souvent défaut. Aussi vivait-on dans une grande intimité. La danse était une véritable passion et l'on s'y livrait à tout âge. Les officiers de la garnison donnaient souvent des bals et l'un des jeunes Français qui avaient le plus d'entrain comme *organisateur* était le capitaine de Montalembert. Le carnaval était toujours très animé à la Nouvelle-Orléans. Parfois une troupe de comédiens arrivait du Cap-Français; un théâtre était improvisé; tous les habitants s'y rendaient pour applaudir des pièces maintenant oubliées et interprétées d'une manière qui ferait sourire notre génération.

On semblait donc être en voie de progrès et si l'on ne trouvait pas sur les bords du Mississipi toutes les splendeurs de Saint-Domingue, l'on y constatait une prospérité croissante bien que lente.

Le calme dont jouissait la Louisiane n'était qu'un repos trompeur et passager. En 1764 avait commencé la guerre de Sept ans. Le gouverneur de Kerlerec, qui avait succédé en 1752 au marquis de Vaudreuil, ne disposait que de deux mille hommes de troupes régulières. De 1757 à 1761, la colonie ne reçut aucun secours de la métropole. L'on manquait du nécessaire. Il était fort difficile de se procurer des vêtements et, pendant six mois, la farine fit complètement défaut. La plus affreuse misère régnait dans tout le pays. En 1759, Québec tombait au pouvoir des Anglais et en 1763 l'on signait le honteux traite de Paris. La France abandonnait l'Amérique.

La Louisiane cessait de nous appartenir; toute la partie située sur la rive gauche du Mississipi qui comprenait Mobile et le pays des Natchez devenait possession anglaise. Quant à la rive droite que l'on appelait la Louisiane orientale, nous la cédions à l'Espagne. La population de la Louisiane orientale s'élevait alors à 20,000 habitants dont 10,000 blancs, le reste se composait de nègres et de mulâtres. La Nouvelle-Orléans était à cette époque une ville d'environ 7,000 âmes.

Rien ne peut dépeindre l'exaspération des créoles de la Louisiane quand ils apprirent qu'ils allaient cesser d'être Français pour devenir



LE PONT D'UN NAVIRE DE FLIBUSTIERS

Espagnols. Ils eurent un instant l'intention de s'ériger en république. Ils ne cédèrent qu'à la force et en 1768 leur pays fut occupé par les troupes du vice-roi du Mexique. En 1802, à la paix d'Amiens, la Louisiane redevint momentanément française[1]. Le premier Consul, désespérant de défendre contre l'Angleterre notre ancienne colonie, la céda aux États-Unis. Le Mississipi était définitivement perdu pour nous et aujourd'hui la race anglo-saxonne a pris possession de toute cette vaste contrée qui serait actuellement une terre française si, au XVIII[e] siècle, nous avions eu un gouvernement plus soucieux de l'avenir et de l'honneur national.

1. A cette époque la population de la Nouvelle-Orléans dépassait 12,000 habitants.

LES ORIGINES DE SAINT-DOMINGUE

CHAPITRE XX

ÉTABLISSEMENT DES FRANÇAIS DANS L'ILE DE LA TORTUE

Il est un dicton célèbre : on dit que l'on attend « un oncle d'Amérique ». Inutile d'ajouter que cet oncle est toujours nanti d'une belle fortune qui doit nous rendre plus ou moins millionnaire. Cette expression, qui date du commencement du XVIII^e^ siècle, n'appartenait pas alors, comme de nos jours, au domaine de l'utopie. A cette époque, le Nouveau-Monde était ouvert à notre activité. La France y avait une possession importante dans la colonie de Saint-Domingue, alors des plus florissantes. C'était une petite France. Partout on vantait le luxe et l'élégance de ses habitants qui avaient su réunir les charmes créoles à l'urbanité de la vieille Europe ; aussi le nom de Saint-Domingue était devenu synonyme de richesse et de prospérité.

Les débuts de Saint-Domingue furent des plus modestes, et, au milieu du XVII^e^ siècle, il eût été assez difficile de prévoir que les aventuriers qui s'étaient fixés sur les côtes de l'île seraient les fondateurs

de cette magnifique colonie qui, à la veille de la Révolution, excitait les convoitises de toutes les puissances maritimes. Aussi, lorsqu'on étudie le merveilleux développement de notre possession des Antilles, l'on voit combien est erronée l'opinion qui prétend que les Français sont impropres à la colonisation. Jamais nation n'a au contraire fourni des pionniers plus audacieux et des émigrants sachant mieux se plier à toutes les conditions de climat et d'existence.

Les Espagnols ne devaient pas conserver la domination exclusive de l'Amérique. Les richesses du Nouveau-Monde allaient bientôt cesser d'être leur monopole. Dès le XVI^e^ siècle, les autres puissances maritimes de l'Europe prenaient la route « des contrées privilégiées ». Au commencement du XVII^e^ siècle, les Antilles attirèrent leur attention, et de nombreux chercheurs de fortune : Français, Anglais et Hollandais, vinrent y fonder de petites colonies. Le monde aux plus audacieux, telle était leur maxime.

Notre plus ancien établissement aux Antilles est celui de Saint-Christophe. Dès 1625, les Français avaient abordé dans cette île et y avaient pris pied. Ils commençaient à y prospérer, lorsque les Espagnols interrompirent leurs progrès. Les Français, forcés d'abandonner Saint-Christophe, s'en allèrent pour la plupart rejoindre les Hollandais qui faisaient des courses en mer et en rapportaient de riches prises. Ils réussirent si bien que le bruit en vint en France.

Plusieurs armateurs de Dieppe équipèrent des vaisseaux et les envoyèrent dans la mer des Antilles. Ils furent heureux dans toutes leurs entreprises et le métier de corsaire devint bientôt des plus lucratifs.

L'île de Saint-Christophe servait de refuge à ces hardis aventuriers. Ils venaient s'y ravitailler et y apportaient leur butin. Ils reconnurent bientôt les désavantages de cette île trop éloignée de la route d'Europe, et résolurent de choisir une station plus commode dans le dessein de s'y retirer. Quelques-uns d'entre eux s'étaient rendus à Saint-Domingue et avaient cherché aux environs quelque petite île qui pût leur servir d'asile. La côte occidentale avait attiré leur attention. Ils remarquèrent qu'elle possédait plusieurs baies où les navires pouvaient se mettre en sûreté. De plus, les nombreux troupeaux de bœufs parcourant les savanes constituaient une ressource des plus précieuses. Toutes ces raisons décidèrent les Français à s'établir à la petite île de la Tortue, qui n'est séparée de Saint-Domingue que par un bras de mer large de deux lieues.

L'île de la Tortue, ainsi nommée à cause de sa configuration, a huit lieues de long sur trois de large. A part un port situé au midi, ses côtes sont entourées de rochers d'un accès difficile, sorte de défense naturelle. Le sol est montagneux, peu fertile; l'on n'y trouve que quelques sources bien insuffisantes pour l'alimentation. Ces inconvénients n'arrêtèrent pas les aventuriers qui avaient trouvé ce qu'ils cherchaient, un repaire pour se réfugier et déposer leur butin. Les Espagnols, du reste, appréciaient bien l'importance de l'île de la Tortue. Ils y avaient construit un fortin et mis une garnison de vingt-cinq soldats.

Dans le courant de 1630, les Français occupèrent l'île de la Tortue sans difficulté. Dès qu'ils eurent pris possession de leur nouveau domaine, ils se divisèrent en boucaniers, en flibustiers et en *habitants*. Les boucaniers allaient à Saint-Domingue pour y chasser principalement les bœufs. Les flibustiers continuaient à faire des courses en mer, et les *habitants* s'appliquaient au travail de la terre. Cette dernière catégorie était la moins nombreuse.

Notre établissement ne tarda pas à prospérer. Plusieurs navires de France y venaient dans le but de faire la *troque* avec les nouveaux colons. Les flibustiers y apportaient leur butin, les boucaniers des cuirs et des viandes salées. Le tabac que les *habitants* commençaient à cultiver donnait lieu à un trafic assez important. L'accroissement de la colonie excita la jalousie des Espagnols, qui choisirent pour s'en emparer le moment où les boucaniers étaient à la chasse et les flibustiers en mer. Les quelques Français qui se trouvaient à la Tortue furent massacrés. Après cet exploit qui n'avait rien de glorieux, nos ennemis se retirèrent, pensant bien nous avoir éloignés pour toujours des côtes de Saint-Domingue.

Au lendemain du départ des Espagnols, les fugitifs se rassemblent et rentrent en possession de la Tortue, sous la conduite d'un capitaine anglais nommé Villis, qui, de nouveau, s'empresse de faire appel à ses compatriotes. Peu s'en fallut que l'île de la Tortue ne devînt une colonie anglaise. Heureusement pour nous se trouvait à l'île Saint-Christophe le chevalier de Poincy qui y commandait au nom de l'ordre de Malte. Il apprend ce qui se passe et envoie le capitaine Le Vasseur, connu par ses aventures et son intrépidité. Le Vasseur part avec quarante hommes et arrive à Port-Margot situé au nord de l'île de Saint-Domingue. Il y recrute plusieurs boucaniers, leur fait part de son dessein, et, au mois d'août 1640, il descend à la Tortue. Les Anglais n'essaient pas de résister; et, sans coup férir, nous rentrons en possession de notre établissement.

Le Vasseur s'empresse de mettre l'île en état de défense. A environ six cents pas de la rade se trouvait une montagne qui constituait en quelque sorte une forteresse naturelle. Le Vasseur y fixa sa demeure et y fit bâtir une maison. Cette habitation était une véritable citadelle. Il fallait d'abord gravir dix à douze marches taillées dans le roc. L'on y arrivait ensuite au moyen d'une échelle que l'on tirait en haut quand on était monté. Aux fenêtres se montraient plusieurs pièces de canon prêtes à éloigner les visiteurs importuns. La colonie n'était, en quelque sorte, qu'un poste militaire. Ce petit détail indique le peu de sécurité que l'on y trouvait. On y était toujours sur le qui-vive. En apprenant que la Tortue devenait une forteresse presque inexpugnable, une foule d'aventuriers s'y fixèrent et la population s'accrut dans de notables proportions.

Le Vasseur abusa bientôt de son autorité. Il considérait les habitants de la colonie comme des serfs destinés à lui obéir et les traitait durement. Son gouvernement devint si tyrannique, que les boucaniers exaspérés profitèrent un jour d'un moment où il n'était pas sur ses gardes et l'assassinèrent. Sur ces entrefaites, le chevalier de Fontenay arriva à l'île de la Tortue. Il succéda à Le Vasseur en qualité de gouverneur. Son premier soin fut de faire exécuter quelques travaux de défense pour protéger les abords de la rade. Une petite flottille lui avait permis d'organiser des expéditions qu'il dirigeait lui-même la plupart du temps. Les flibustiers se multipliaient; on les trouvait à l'entrée des ports, à l'embouchure des rivières, prêts à capturer les bâtiments espagnols qui osaient se risquer. Leurs prises étaient toujours fructueuses. Un seul marchand de Carthagène perdit en moins d'un an plus de neuf cent mille livres.

Nos Français obtiennent tant de succès sur mer qu'ils cessent de se tenir sur leurs gardes. Les Espagnols profitent de notre imprudence et débarquent un jour à l'île de la Tortue au moment où il n'y avait que quelques habitants. Ils s'en emparent et y laissent une garnison de soixante soldats. Cette expédition n'avait pas détruit tous nos établissements. Depuis plusieurs années, un certain nombre de boucaniers s'étaient fixés dans l'île de Saint-Domingue et avaient occupé Port-Margot, Port-de-Paix et quelques autres points moins importants. A la nouvelle de la défaite de leurs compagnons, ils se rassemblent au nombre de quatre à cinq cents et prennent pour chef un gentilhomme périgourdin nommé de Rossey. Nos aventuriers se mettent en marche

immédiatement, traversent le bras de mer dans des canots et surprennent les Espagnols, qui se rendent au bout de quelques heures. De Rossey est proclamé gouverneur et son administration fut toujours intelligente.

La colonie grandissait. Nous nous étions établis au Petit-Goave, au Petit-Saint-Louis, à la Grande-Anse et nous occupions quelques postes dans la baie appelée Cul-de-sac. En 1663, nous prenions possession du Grand-Goave et de Léoganne, situés dans le sud, et qui appartenaient aux Espagnols. Le Grand-Goave n'était qu'une bourgade ; Léoganne, un *presidio* qui tombait en ruines. L'on y voyait encore les vestiges d'un village indien qui existait à l'arrivée des Européens et portait le nom d'Yaguana. Par corruption, il s'était transformé en celui de Léoganne. Cette ville, qui par sa situation offrait de grands avantages, ne tarda pas à se relever et à devenir importante. Nous avions définitivement pris pied dans l'île de Saint-Domingue.

BOUCANIERS ET FLIBUSTIERS

Notre établissement était dû à l'initiative de quelques aventuriers. Le gouvernement français n'avait pris aucune part à la fondation de la nouvelle colonie, qui n'attira les regards de la mère patrie qu'en 1664. Aussi il en était résulté que les usages et les habitudes des premiers colons de Saint-Domingue différaient complètement de ceux des habitants de nos autres possessions d'outre-mer.

Les boucaniers sont restés légendaires. Le mot de *boucan* d'où l'on a tiré celui de boucanier, a été emprunté à la langue des Caraïbes et signifie l'action de fumer, de rôtir la viande des animaux tués à la chasse et désigne également l'endroit où sur des claies avait lieu l'opération. Les Espagnols appelaient les boucaniers *monteros*, c'est-à-dire *coureurs des bois ;* les Anglais les nommaient *cows-slayers,* tueurs de vaches.

Les boucaniers n'avaient d'autre métier que de chasser. Les uns chassaient les bœufs pour en avoir des cuirs, les autres tuaient des sangliers qu'ils salaient et vendaient aux *habitants*. Les uns et les autres avaient la même manière de vivre. Ils possédaient de nombreuses meutes de chiens, se servaient de fusils dont le canon avait quatre pieds et demi de long et serraient leur poudre dans des calebasses bien bouchées, de crainte qu'elle ne vint à se mouiller. Leur costume se composait d'un haut-de-chausse et d'une casaque de grosse toile. Leurs souliers

étaient de peau de bœuf ou de sanglier; leur coiffure consistait en un bonnet en drap muni d'une large visière. Ils avaient avec eux une petite tente de toile fine qu'ils portaient en bandoulière. Cette tente leur servait pour se reposer la nuit et se garantir des moustiques. Leurs mœurs étaient nomades; ils couchaient dans les bois partout où ils se trouvaient. Les boucaniers, toujours deux ensemble, mettaient en commun tout ce qu'ils possédaient. Souvent ils avaient des valets qu'ils faisaient venir de France et qui prenaient le nom d'*engagés*.

Quand les boucaniers partaient de la Tortue, — où ils venaient ordinairement apporter leurs cuirs et prendre en échange ce dont ils avaient besoin, — ils s'associaient dix à douze pour aller chasser dans quelque contrée. Le pays était-il inconnu, ils marchaient ensemble. Quand ils comptaient y séjourner quelque temps, ils bâtissaient de petites loges, les couvraient de feuilles de palmier et tendaient leurs tentes dessous. Le matin, dès que le jour commençait à paraître, ils se levaient et pliaient leurs tentes, s'ils n'espéraient pas revenir coucher là. Dans le cas contraire, ils laissaient un homme à la garde de leur camp.

La chasse au taureau ne laissait pas de présenter quelque danger et donnait aux boucaniers l'occasion de montrer leur sang-froid et leur dextérité. L'on écorchait immédiatement les bœufs sur place; l'on ne s'arrêtait que lorsqu'on en avait abattu autant qu'il y avait de chasseurs. On faisait cuire quelque pièce de viande dont le piment et le jus d'orange formaient tout l'assaisonnement. Le pain était inconnu de ces aventuriers qui n'avaient que de l'eau pour boisson.

Les boucaniers chassaient les sangliers de la même manière que les bœufs. Le soir, chaque chasseur écorchait l'animal qu'il avait tué, le découpait par tranches qu'il accrochait ensuite dans une hutte grossièrement construite. On fumait immédiatement la viande et par un procédé qui ferait frémir le goût en apparence le moins délicat ! Les boucaniers brûlaient les peaux et les os des sangliers. Ils prétendaient que ces matières combustibles d'un nouveau genre étaient supérieures au bois et qu'elles donnaient même à la viande un goût particulier exquis.

Quand les boucaniers avaient réuni le nombre de cuirs ou préparé la quantité de viandes qu'ils se proposaient de livrer aux navires fréquentant ces parages, ils allaient les vendre dans quelque rade et partaient ensuite pour de nouvelles expéditions [1].

1. Cette existence vagabonde, passée au milieu des savanes et des forêts, ne présentait aucun des agréments de la vie civilisée. Après le souper, s'il faisait encore jour, ils allaient se promener en fumant leur pipe et tâchaient de découvrir *quelques avenues*, c'est-à-dire des chemins

Les *habitants*, c'est-à-dire les colons qui s'occupaient de culture, menaient une vie plus sédentaire. Quand ils voulaient fonder une habitation, ils s'associaient deux ensemble, quelquefois trois et faisaient un contrat par lequel ils mettaient en commun tout ce qu'ils possédaient. Le défrichement était le premier travail auquel on se livrait. Les colons s'occupaient d'abord de déblayer le terrain en brûlant les arbres; ils économisaient ainsi un temps considérable. C'est ce qu'ils appelaient *découvrir la terre*.

Ils semaient ensuite des pois, des patates, du manioc, des bananiers et des figuiers. Leurs plantations étaient généralement placées le long des rivières ou près des sources, dans les lieux les plus bas et les plus humides.

Après avoir pourvu à leur subsistance, les *habitants* s'occupaient de se bâtir une *case*. Ils la construisaient eux-mêmes [1].

La plupart des *habitants* avaient des *engagés* dont le sort était bien plus misérable que celui des esclaves. Rien ne peut donner une idée de la cruauté avec laquelle on traitait ces malheureux venus dans le Nouveau-Monde pour y chercher fortune et qui, la plupart du temps, n'y trouvaient que la mort après des souffrances inouïes.

Les flibustiers formaient la troisième catégorie, qui certes n'était pas la moins étrange. Leur profession consistait à aller écumer les mers. Pirates, souvent doublés de chevaliers errants, — cruels et généreux à la fois, — sans morale et pourtant à l'occasion religieux, — ces

tracés que les taureaux faisaient dans les bois. Ils s'amusaient à tirer au blanc pendant que leurs engagés hachaient du tabac ou étendaient les peaux des bœufs pour les faire sécher. Souvent ils choisissaient des places où il y avait des orangers, et tiraient à qui abattrait des oranges sans les toucher, en coupant seulement la queue. Ces pauvres diables montraient une grande habileté dans toute espèce d'exercice. Quelquefois, ils se réunissaient en grand nombre pour causer, et dans ces réunions, toujours très animées, chacun racontait ses aventures et parlait de ses prouesses.

1. Pour cela, ils taillaient en fourches trois ou quatre arbres de quinze à seize pieds de hauteur qu'ils enfonçaient dans le sol, et sur les fourches ils plaçaient une pièce de bois qui formait le faite, ils couvraient le bâtiment avec des feuilles de palmier et le fermaient ensuite avec une palissade de roseaux ou de cannes à sucre. Dans l'intérieur d'une case on trouvait à peine les ustensiles les plus indispensables. Le mobilier était des plus primitifs, une claie couverte de feuilles de bananiers servait de lit et l'on n'en connaissait pas d'autre. Généralement, à une certaine distance de la case, se trouvait une petite hutte qui servait de cuisine et où le colon préparait ses aliments.

Dès que le colon était installé, il s'occupait de planter du tabac qui était alors la principale production de la colonie. En avait-il récolté une certaine quantité, il l'envoyait en France et l'échangeait contre d'autres marchandises. L'on songeait avant tout à se procurer du vin et de l'eau-de-vie.

hommes hardis qui tiennent aujourd'hui de la légende, et dont on a fait trop complaisamment des héros de romans, — étaient, en somme, plus inspirés par la passion de l'argent que par l'amour de la liberté.

Les flibustiers s'associaient quinze ou vingt, tous armés d'un fusil, d'un ou deux pistolets, plus d'un sabre ou d'un coutelas. Ils choisissaient un chef et se procuraient un canot. Quelquefois, à l'imitation des Caraïbes, ils se construisaient une nacelle avec un tronc d'arbre. Leur première occupation était de s'emparer d'un navire. Ils allaient se poster à l'embouchure d'une rivière ou devant un port, où ils prévoyaient rencontrer quelque bâtiment espagnol. Dès qu'ils en apercevaient un, ils s'avançaient de manière à l'atteindre à la tombée de la nuit, s'élançaient dessus, s'en rendaient maîtres sans coup férir. L'effroi inspiré par les flibustiers était tel que l'on songeait bien rarement à leur résister.

Nos aventuriers se retiraient ensuite dans quelque refuge connu d'eux seuls, se préparaient à aller en course et réparaient leur navire. Ils cherchaient à se recruter, et quand ils se trouvaient quarante ou cinquante, suivant la grandeur de leur bâtiment, et qu'ils avaient achevé leurs préparatifs, ils commençaient leurs caravanes. Avant de partir, ils faisaient entre eux une convention qui était toujours scrupuleusement observée.

Les côtes que fréquentaient les flibustiers étaient ordinairement celles de Caracas, de Carthagène, de Cuba et du Honduras. Les ports de Maracaïbo, de Campêche et de la Havane attiraient principalement l'attention de ces forbans. Les plus riches prises étaient les bâtiments qui revenaient du Mexique par Maracaïbo et dont la cargaison consistait principalement en cacao. Les navires qui partaient de Caracas et de la Havane étaient chargés de dentelles, de sucre, de tabac et de cuirs. Ceux qui arrivaient d'Europe apportaient de l'argent. Aussi le métier de flibustier était-il des plus lucratifs et un équipage qui avait ce qu'on appelait de la *chance*, c'est-à-dire la bonne fortune de faire quelque rencontre heureuse, pouvait, au mépris de toute justice, s'enrichir après un ou deux voyages.

En mer, les flibustiers vivaient dans une grande intimité. La discipline qui les régissait était assez sévère ; chacun d'entre eux obéissait exactement au capitaine. La vie de ces aventuriers n'avait rien d'enviable. L'on faisait ordinairement deux repas par jour sur leurs vaisseaux, à dix heures et à cinq heures. La nourriture se composait de viande salée et de mil. Sept hommes se réunissaient autour de chaque

plat. Le capitaine et les officiers prenaient place à côté des matelots et à table régnait la plus grande égalité[1].

Les flibustiers, français ou anglais, attaquaient presque exclusivement les vaisseaux espagnols[2]. — Une fois maîtres du bâtiment, ils revenaient à l'île de la Tortue. L'on procédait au partage du butin et chaque aventurier ne songeait qu'à se divertir et à dépenser ce qu'il avait acquis par son brigandage. Les occasions ne manquaient pas; le jeu était souvent une cause de ruine et le cabaret avait toujours de nombreux habitués.

Les flibustiers passaient ainsi leur vie. Quand ils avaient épuisé leurs ressources, ils songeaient à reprendre la mer et se rendaient dans la baie du Cul-de-Sac. Pendant tout le temps employé à leurs préparatifs, ils ne se nourrissaient que de tortues et prétendaient se reposer ainsi de l'abondance au milieu de laquelle ils avaient vécu pendant plusieurs semaines. Puis ils levaient l'ancre et s'en allaient commettre de nouveaux méfaits.

Plusieurs capitaines de flibustiers, d'origine française, avaient acquis une grande réputation et étaient devenus des héros légendaires dont on aimait à raconter les aventures. Le plus connu était l'Olonais, originaire de la petite ville des sables d'Olonne, dont il avait pris le nom. Dans sa jeunesse, embarqué à la Rochelle, il était venu à Saint-Domingue. La vie de flibustier l'avait bientôt séduit, et pendant plusieurs années il fut l'épouvantail des côtes du Guatemala, du Honduras, de Caracas et de Carthagène. Sa troupe se composait d'environ cinq cents hommes. La principale prouesse de l'Olonais est la prise de Maracaïbo. Les flibustiers détruisirent presque entièrement la ville; — leur rapacité était telle qu'ils allèrent jusqu'à enlever les cloches des églises sous le prétexte qu'ils voulaient construire une chapelle dans

1. Ces bandits se piquaient même de dévotion. L'on priait Dieu au commencement de chaque repas. Les Français disaient le *Magnificat* et le *Miserere*, les Anglais, en qualité de protestants, lisaient un chapitre de la Bible ou récitaient des psaumes. Aujourd'hui nous avons de la peine à comprendre ces usages qui constituent un outrage à la véritable piété et rappellent les mœurs des brigands de la Sicile, qui, avant de commencer une expédition, se recommandent à la *sainte Madone*.

2. Parmi les flibustiers anglais, un Gallois, nommé Henry Morgan, se rendit célèbre par la hardiesse de ses exploits. Il pilla la ville de Puerto-Principe, dans l'île de Cuba, s'empara avec une poignée d'hommes de Porto-Bello, et osa même attaquer Panama. Partout, il se montra pillard, effronté, sanguinaire, terrible pour les Espagnols. Il revint de Panama, ramenant six cents prisonniers, dont la plupart lui servaient de bêtes de somme. Quelques années plus tard, ce misérable était fait chevalier et obtenait de l'Angleterre le gouvernement de la Jamaïque! Cet emploi, assure-t-on, lui fournit l'occasion de déployer une sévérité extraordinaire contre ses anciens associés.

l'île de la Tortue. Ils s'en furent ensuite à Saint-Domingue et pendant plusieurs mois l'on ne voyait chez eux que danses, festins et réjouissances de toute sorte. L'Olonais et ses gens avaient gagné à leur expédition plus de cinq cent mille écus, sans compter les marchandises dont ils s'étaient emparés. Ce corsaire termina sa vie aventureuse à l'isthme du Darien; il y fut massacré par les Indiens au moment où il songeait à de nouveaux brigandages.

COLONISATION FRANÇAISE A SAINT-DOMINGUE

Les commencements de Saint-Domingue, on le voit, n'ont rien qui puisse satisfaire notre amour-propre national. Cependant il ne faut pas croire que notre colonie soit une exception. Presque tous les établissements fondés par les Européens n'ont pas eu d'autre origine. Jusqu'alors, en 1664, les aventuriers boucaniers et flibustiers avaient vécu d'une vie indépendante. A cette époque il en fut autrement, et Colbert avait formé la compagnie des Indes occidentales. Saint-Domingue faisait partie de ses domaines ; en 1664 un navire était envoyé à l'île de la Tortue et un gentilhomme angevin, nommé Bertrand d'Ogeron, nommé gouverneur.

Bertrand d'Ogeron s'était rendu pour la première fois dans le Nouveau-Monde en 1656. Son caractère énergique, ses aventures l'avaient fait depuis longtemps remarquer. Gouverneur de notre établissement de Saint-Domingue, il avait une tâche difficile à remplir. Il s'agissait de soumettre à l'autorité, des hommes indépendants, des corsaires habitués à courir la mer, et de former au travail des gens qui aimaient à vivre dans l'oisiveté. Cette entreprise n'était pas au-dessus de ses forces. L'habitude de vivre avec ces aventuriers lui avait fait connaître leur caractère ; il sut en tirer parti.

Dès que Bertrand d'Ogeron eut pris possession de son gouvernement, il songea à accroître notre établissement, et parvint à retenir les flibustiers qui tout d'abord avaient semblé disposés à se retirer dans une grande ile. Quant aux boucaniers, il leur fournissait les moyens de former des habitations. Jusqu'à présent Saint-Domingue n'avait été qu'un repaire de brigands. Pour qu'il devînt une véritable colonie, il fallait que ses habitants s'y fixassent définitivement en y fondant des familles. C'était le seul moyen de leur faire perdre le souvenir de leur vie passée et d'assurer la tranquillité. Ogeron le comprenait mieux que personne. Sur sa demande, cinquante jeunes filles destinées à servir de femmes

aux colons lui furent expédiées de France. Il en arriva bientôt cinquante autres. On en disposa, sans avoir aucun égard à l'affection : ces esclaves blanches étaient mises à l'enchère pour stimuler le besoin de fortune chez les colons. Le mariage devint ainsi l'objet du plus vil trafic.

La population augmentait. En 1671, elle s'élevait à plus de trois mille habitants. Bertrand d'Ogeron avait fixé sa résidence à Port-Margot où il s'était fait construire une belle habitation. C'était alors le centre de la colonie et l'on y cultivait le cacaoyer. En 1670, nous fondions la Petite-Anse, le Cap, l'Anse-à-Veau, Nippes, et en 1673 le fonds des Nègres et Jérémie. Le pays du Cul-de-Sac, alors désert, se couvrait de plantations. Les colons commençaient à cultiver la canne à sucre. La plupart des boucaniers étaient devenus sédentaires. La chasse avait été rendue impossible par suite de la destruction à peu près complète des bêtes à cornes. Plusieurs familles d'Anjou et de Bretagne étaient venues se fixer dans notre possession, qui avait alors quatre-vingts lieues de long sur dix de large et dont la prospérité croissait chaque jour.

Les flibustiers continuaient d'être assez nombreux. D'Ogeron savait les utiliser, il se mit à leur tête et alla ravager l'île de Porto-Rico pour se venger des Espagnols, dont il avait à se plaindre. Après cette expédition, il songeait à soumettre l'île de Saint-Domingue tout entière ; — dans ce but il se rendit en France dans le courant de 1675. Malheureusement, à Versailles, l'on attachait peu d'importance aux colonies. Le gouverneur était loin de se décourager et travaillait à se rendre les ministres favorables, quand il mourut en 1676.

De Pouancey, qui succéda à Bertrand d'Ogeron, possédait comme lui l'art de gouverner les hommes. Les circonstances étaient difficiles. La colonie était loin de vivre en sécurité; elle avait souvent à souffrir des incursions des Espagnols. De plus, les Hollandais, avec qui nous étions en guerre, vinrent à plusieurs reprises dans les eaux de Saint-Domingue et essayèrent, mais inutilement, de descendre à terre. Plusieurs points de la côte, et entre autres la baie du Cul-de-sac, furent mis en état de défense.

La culture du tabac était à peu près la seule à laquelle se livraient les planteurs de Saint-Domingue. La situation religieuse préoccupait vivement de Pouancey. Il voulait que le ministre en prît souci et s'appliquât à former un clergé colonial qui se serait recruté parmi les Capucins et les Dominicains.

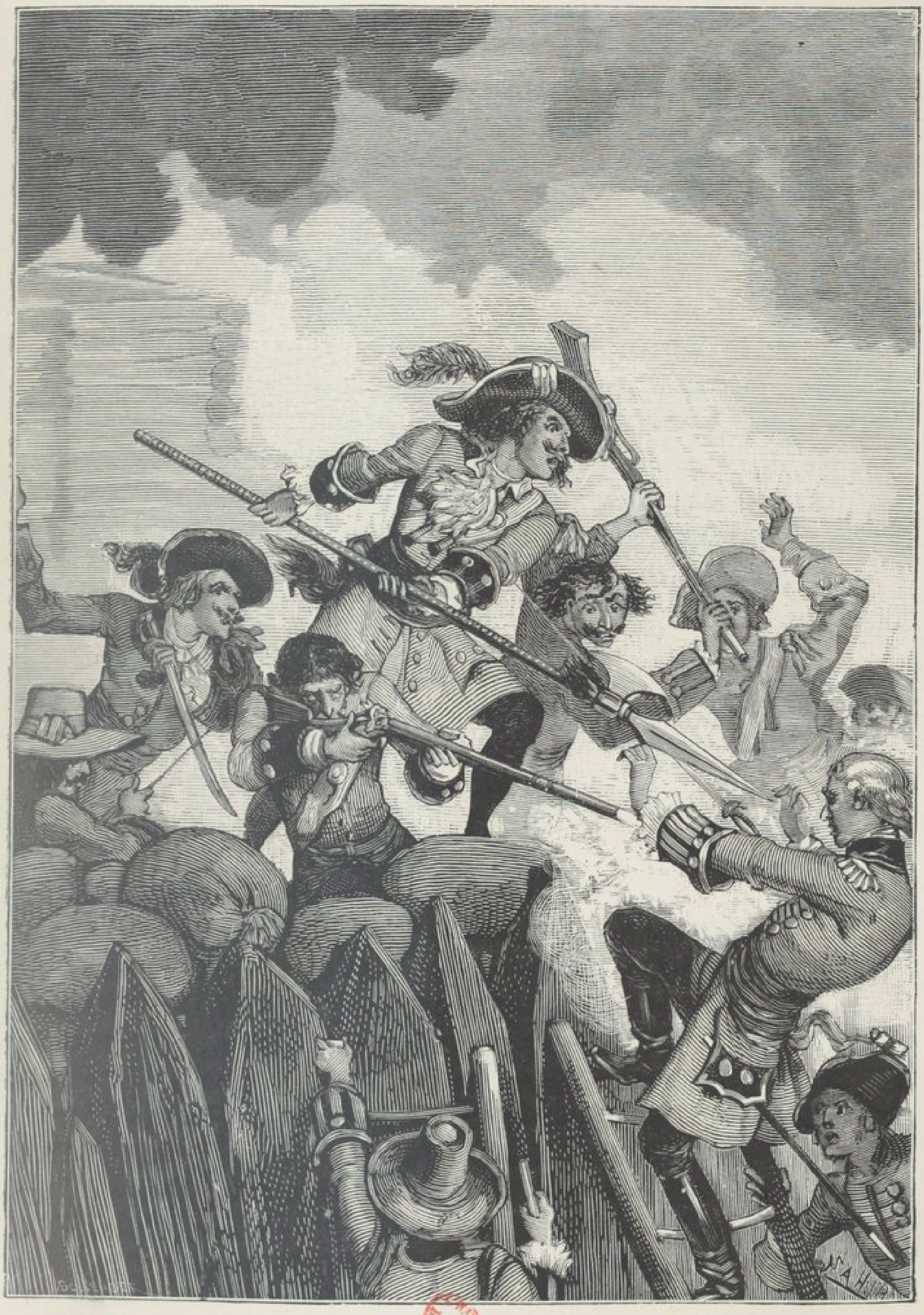
Malgré les difficultés que l'on traversait, l'on était en voie de progrès. En 1680, nous avions fondé Jacmel et la population de la colonie s'élevait à 7,000 habitants, sans compter mille à douze cents flibustiers. La traite était alors en vigueur et depuis quelques années l'on avait commencé à introduire des nègres. Ce nouvel élément faillit amener la ruine de notre établissement. En 1679, les esclaves de Port-de-Paix se révoltèrent et ravagèrent tout le pays. Il fallut diriger contre eux une véritable expédition.

De Pouancey mourut en 1683; de Cussy lui succéda. La guerre de la ligue d'Augsbourg, qui éclata quelques années après, causa de sérieux préjudices à Saint-Domingue. La culture était abandonnée, les plantations tombaient en ruines et l'on rencontrait dans les bois des bandes de chevaux devenus sauvages. Le commerce était nul, l'île tendait à redevenir un repaire de corsaires comme par le passé. En 1685, la capitale de la colonie avait été définitivement fixée à Léoganne.

De Cussy songeait à enlever aux Espagnols la partie de l'île qu'ils possédaient. En 1689, il avait rassemblé toutes les forces dont il pouvait disposer et s'était emparé de la ville de Santiago. Les pluies qui faisaient déborder les rivières l'avaient forcé de battre en retraite. L'année suivante, les Espagnols résolurent de prendre l'offensive et vinrent offrir la bataille dans la plaine de la Limonade. Nous fûmes écrasés par le nombre et de Cussy trouva la mort dans ce combat avec ses six cents soldats. La ville du Cap fut réduite en cendres. Nos ennemis semaient partout la désolation et la ruine.

Décidément, la fortune ne nous était pas favorable. La même année, les Anglais s'emparaient de la partie de Saint-Christophe habitée par les Français et en chassaient les habitants. Plusieurs familles s'étaient réfugiées à Saint-Domingue, et avaient été reçues avec plaisir par les colons. Il y avait un grand nombre de veuves et de jeunes filles qui dans leurs hôtes trouvèrent des maris. Les créoles de Saint-Christophe étaient renommés par leur piété, leur urbanité et leur courtoisie. Leur arrivée à Saint-Domingue exerça une heureuse influence. Ils y apportaient des sentiments de religion et d'humanité qui malheureusement étaient oubliés; grâce à leur contact, les mœurs des colons commencèrent à perdre de cette rudesse qui ne rappelait que trop les habitudes des boucaniers et des flibustiers.

Ducasse fut nommé gouverneur et succéda à de Cussy en 1691. C'était un marin renommé par sa bravoure et son énergie, et les destinées de Saint-Domingue ne pouvaient être mieux confiées.



DE CUSSY S'EMPARANT DE SANTIAGO

La colonie se voyait menacée d'une invasion. Ducasse tint tête à l'orage. Avec le concours des flibustiers dont il devint en quelque sorte le chef, il alla ravager la Jamaïque, força les Espagnols et les Anglais qui en 1694 avaient occupé le Cap et le Port-de-Paix, à se rembarquer après avoir éprouvé de grandes pertes. Sur ces entrefaites, Pointis arrive en Amérique avec une escadre. Ducasse se joint à lui, et livre au pillage la ville de Carthagène, qui était alors l'une des plus florissantes du Nouveau-Monde. L'on y fit un butin considérable.

Si cette expédition fut glorieuse pour notre marine, il n'en résulta aucun avantage pour Saint-Domingue. La guerre continuait avec plus de fureur que jamais. Les colons étaient toujours sur le qui-vive. Beaucoup d'entre eux quittaient l'île ; aussi, la culture était en décadence. Le commerce était à peu près nul ; tout paraissait annoncer la ruine de nos établissements, quand la paix de Ryswick fut signée en 1697. Par ce traité, l'Espagne nous cédait une partie de Saint-Domingue.

SAINT-DOMINGUE AU XVIII[e] SIÈCLE

CHAPITRE XXI

LA VIE CRÉOLE

Jusqu'à présent, Saint-Domingue n'avait guère été qu'un rendez-vous de corsaires et d'aventuriers. Notre possession subit une transformation complète. La culture ne tarda pas à faire de véritables progrès, principalement dans les quartiers du Cap et de Léoganne, où les colons plantèrent des cannes et construisirent des sucreries. Les cacaoyers commençaient à produire de beaux bénéfices. Le tabac, l'indigo, le roucou et le coton avaient également attiré l'attention. Il était question d'établir des fabriques de papier ; le coton aurait fourni la matière première. L'on songeait à acclimater le mûrier pour élever des vers à soie, à exploiter les carrières de marbre, et à tirer parti des bois de construction que l'on trouvait dans l'intérieur. Le prix des terres avait doublé en moins d'un an.

En France, on commençait à comprendre l'importance de Saint-Domingue. En 1698, une société s'était formée, sous le nom de compa-

gnie de la Nouvelle-Bourgogne, pour exploiter une partie de l'île [1].

Chaque année le désert reculait et de nouvelles plantations se substituaient aux savanes. Une France d'outre-mer se créait, et tout paraissait lui promettre un heureux avenir.

La guerre de la succession d'Espagne n'avait pas causé de sérieux préjudices à la colonie. A cette époque, les principaux gouverneurs furent le marquis de Galliffet et le comte de Choiseul. Ce dernier se faisait surtout remarquer par le grand état qu'il tenait à Léoganne. Le luxe et la magnificence s'épanouissaient au grand soleil. A partir de 1710, la vie des colons était devenue somptueuse; — chaque habitant avait de nombreux domestiques, des carrosses et beaucoup de chevaux. Le jeu, la bonne chère et les fêtes ne discontinuaient pas, l'or et l'argent étaient en abondance. Un nouveau débarqué, un peu connu, quoique sans biens, ne manquait de rien et pouvait facilement faire fortune. Cette existence large, cette splendeur s'étaient principalement concentrées au Cap et à Léoganne. La ville du Cap prenait chaque jour un grand accroissement. Elle était le principal rendez-vous des vaisseaux, et avec Léoganne l'un des marchés d'esclaves les plus importants.

Cette prospérité ne fit que se développer pendant le XVIII[e] siècle, malgré les guerres de la succession d'Autriche et celle de Sept Ans. Cette dernière, qui se termina par le honteux traité de Paris, nous faisait perdre le Canada et la Louisiane. La seule colonie importante qui nous restait était Saint-Domingue. Aussi, toute notre activité s'y porta. Parmi les gouverneurs qui montrèrent le plus de zèle et de connaissance des affaires coloniales, nous nommerons le marquis de Sorel, le chef d'escadre d'Esnos Champmeslin, le capitaine de la Rochalard, le marquis de Larnage, l'intendant de Chastenaye, le marquis de Conflans et le vicomte de Belzunce.

La colonisation marchait à pas de géant. De nouveaux établissements se fondaient : le Port-à-Piment, en 1725; Plaisance, Port-Salut, Torbec et les Coteaux, en 1726; le Borgne et le Gros-Morne, en 1728; le Cap-Dalmarie, en 1737; le Port-au-Prince, en 1751; et en 1762, des colons allemands venaient peupler la petite ville de

1. Nous fondions de nouveaux établissements : le Cap-Tiburon et Doudon, en 1698; Saint-Marc, le Môle-Saint-Nicolas et Fort-Dauphin, en 1701; le Trou et le Terrier-Rouge, en 1705; Sainte-Rose et le Limbé, en 1712; Bainet, en 1717; la Croix-Bouquet et les Gonaïves, en 1718; les Cayes en 1719, et Cavayon, en 1720. Un canton montagneux situé à peu de distance de Jérémie avait reçu le nom de Nouvelle-Saintonge, et une autre région était appelée Nouvelle-Gascogne.

Bombardopolis. Le caféier, qui avait fait son apparition à la Martinique en 1723, avait été introduit à Saint-Domingue et était devenu pour ceux qui le cultivaient une source considérable de revenus.

La ville du Cap était transformée; l'on y construisait des quais, des casernes et des magasins. Les routes étaient améliorées et plantées d'orangers.

Afin de faciliter les relations qui devenaient de plus en plus fréquentes entre les différents cantons de l'île, l'on substituait des ponts de pierre aux passerelles en bois qui avaient été jetées sur les rivières et qui étaient souvent emportées par les eaux au moment de la saison des pluies. La ville de Léoganne, à partir de 1752, cessa d'être la capitale et fut remplacée par le Port-au-Prince dont la rade offrait de nombreux avantages. Cette cité de fondation récente devint bientôt l'une des plus florissantes des Antilles.

Cette prospérité toujours croissante profitait à tout le commerce français. Les villes de Nantes et de Bordeaux prenaient un développement surprenant par la quantité et le luxe des maisons que l'on y construisait. Les richesses des négociants, le nombre d'étrangers et d'ouvriers que la consommation des *isles* attirait de toutes parts, la quantité de vaisseaux qui s'y construisaient, multiplièrent les fabriques dans tout le royaume. Une révolution économique s'opérait, et la colonie de Saint-Domingue en était certainement une des causes.

Le règne de Louis XVI avait été des plus favorables à notre possession; aussi en 1788, à la veille de la Révolution, Saint-Domingue passait pour être la reine des Antilles. Notre colonie ne comprenait qu'un tiers de l'île. Sa superficie était de 27,000 kilomètres carrés, — un peu moindre que celle de la Belgique. Si la partie française était deux fois moins étendue que la partie espagnole, elle avait sur elle l'avantage d'être de beaucoup la plus peuplée et la plus florissante. La population comprenait 41,000 blancs, 35,000 gens de couleur libres et 480,000 esclaves[1].

La capitale officielle de Saint-Domingue était le Port-au-Prince,

1. Le nombre des plantations dépassait 8,000, dont 793 sucreries, 3,150 indigoteries, 3,117 caféyères, 789 cotonnières et 500 cacaoyères. Le mouvement commercial s'élevait à quatre cents millions de livres, et la valeur de la propriété foncière était estimée à plus d'un milliard et demi. Le commerce devenait considérable. On évaluait à plus de quatre mille les marchands de Saint-Domingue occupés à faire des achats et formant une population flottante qui se renouvelait sans cesse. Plus de trente mille matelots français étaient employés au transit qui existait entre la métropole et la colonie. Ces chiffres indiquent le degré de prospérité auquel notre possession était parvenue.

mais le principal centre demeurait Cap-Français. La vie créole se montrait là dans toute sa splendeur. Le luxe que les Français y déployaient laissait bien loin derrière lui les habitudes encore puritaines de la Nouvelle-Angleterre.

Lorsqu'on arrivait d'Europe, le Cap s'offrait sous un aspect des plus riants. La ville bâtie au pied d'une montagne présentait la forme d'un rectangle ayant une lieue de long sur une demi-lieue de large. L'on abordait à un quai magnifique, le quai Saint-Louis, où se trouvaient à l'ancre cinq ou six cents vaisseaux. Le mouvement commercial s'y concentrait. La plupart des maisons voisines étaient des magasins, des auberges et des cafés. L'on y voyait une foule de nègres occupés à charger et à décharger les navires.

L'intérieur de la ville était coquet. Les rues tirées au cordeau, bordées de trottoirs, avaient en moyenne vingt-quatre pieds de large. Elles séparaient 260 îlots. Chaque îlot contenait quatre maisons. La plupart d'entre elles consistaient en un rez-de-chaussée; quelques-unes cependant avaient un premier étage. Presque toutes étaient construites en maçonnerie et couvertes en ardoises. Les places publiques étaient ornées de fontaines, et sur le bord de la mer se trouvait une magnifique promenade plantée d'orangers et de citronniers, rendez-vous de la société élégante. La ville du Cap avait à cette époque 20,000 habitants, dont 5,000 blancs, 3,000 gens de couleur libres et 12,000 esclaves, sans compter la population flottante variant entre six et huit mille.

Dans toute l'Amérique, l'on parlait de Saint-Domingue avec admiration. Les Français avaient non-seulement fondé une colonie qui fournissait à la métropole les produits que lui refusait son sol, mais ils avaient encore créé une société coloniale citée partout pour son opulence, son urbanité et ses agréments. C'était en quelque sorte un rameau de la société française du XVIII^e^ siècle qui, détaché du tronc principal, s'implantait dans une des Grandes-Antilles.

La Révolution éclata comme un coup de foudre et amena un cataclysme. Quelques années plus tard la civilisation avait disparu; — la barbarie avait repris de nouveau possession de cette terre.

LA COLONISATION DE LA GUYANE

CHAPITRE XXII

Le nom de Guyane fut primitivement donné à une petite rivière tributaire de l'Orénoque. Plus tard il fut étendu à toute la région qui est entourée au sud, à l'ouest et au nord, par les eaux de l'Amazone, du Rio Negro, du Cassiquiare et de l'Orénoque. Aujourd'hui les territoires que l'on désigne sous cette appellation occupent une superficie bien moins étendue. C'est une des contrées de l'Amérique où la colonisation est fort peu avancée. La race blanche, qui paraît s'y acclimater difficilement, s'est concentrée sur les côtes et ne possède que des établissements sans importance. L'intérieur du pays est encore peu connu, et pourtant les Européens en suivent la route depuis longtemps. Au XVII[e] siècle, le nom de Guyane exerçait une véritable fascination. Les Français, les Anglais et les Hollandais s'y sentaient attirés et à plusieurs reprises y fondèrent des colonies. Quelle était donc la cause de ce mirage?

Les richesses du Nouveau-Monde, nous l'avons déjà fait souvent remarquer, avaient excité les convoitises de la vieille Europe et de nombreux aventuriers n'hésitaient pas à endurer toutes les fatigues, à

supporter tous les périls, dans l'espérance de trouver de l'or. La Guyane, qui avait été découverte en l'an 1500 par Vincent Yanez Pinçon, l'un des compagnons de Christophe Colomb, ne tarda pas à attirer la curiosité des explorateurs qui, à plusieurs reprises, s'enfoncèrent dans l'intérieur des terres sur la foi d'une tradition des plus étranges dont on ne peut expliquer l'origine.

On racontait que Guaynacapac, un des fils de l'Inca Atahualpa, avait pénétré avec quelques milliers de fugitifs, dans la vaste région comprise entre l'Amazone et l'Orénoque, et qu'il y avait fondé un empire dont les richesses n'avaient rien de comparable au monde. La capitale de ce royaume, Manoa, située sur les bords d'un lac de deux cents lieues de tour, renfermait des maisons aux colonnades incrustées d'émeraudes, et des temples dont les toits étaient d'or massif. Dans le palais du prince, l'on voyait des statues d'une taille gigantesque, toutes sortes d'oiseaux de grandeur naturelle, également en or. Les ustensiles dont on se servait étaient de ce précieux métal. A côté de la ville, l'Inca possédait un jardin dont les arbres, les fleurs et les herbes étaient en or et en argent. Dans la campagne, les diamants tenaient lieu de cailloux. Un soldat espagnol, Juan Martinez, prétendait avoir vécu sept mois dans ce pays des *Mille et une Nuits*[1].

La perspective de richesses immenses à acquérir facilement attira de nombreux aventuriers en Guyane.

Dès 1580, des Hollandais avaient fondé quelques établissements sur la côte. A la fin du XVI[e] siècle, plusieurs Anglais et, entre autres, Raleigh et Keymis[2] essayèrent en vain de retrouver ce royaume dont on disait tant de merveilles. Ce dernier place même la fameuse ville de Manoa sur les bords de l'Oyapock ou *Oyapoc* (ce qui signifie fleuve). Déjà, les Français visitaient le littoral de la Guyane pour s'y approvisionner de bois de teinture[3]. Quelques années plus tard, en 1604, plusieurs d'entre eux venaient, sous la conduite de la Ravardière, se

1. Nous avons déjà plusieurs fois parlé de *l'El Dorado;* nous n'avons pas à y revenir. On sait que cette prestigieuse contrée n'est pas positivement imaginaire, et que de nombreux territoires des Guyanes et de la Guyane vénézuelienne renferment des gisements aurifères déjà exploités et qui pourront sans doute un jour donner des rendements considérables.

2. Le voyage de l'Anglais Laurent Keymis, marin hardi, peut être considéré comme la première exploration sérieuse dans ces parages, il longea toute la côte entre l'Araouari et le Maroni, pénétra même assez avant dans l'Oyapock. Il a laissé une liste assez complète des tribus indiennes de la Guyane (1596).

3. Raleigh a même reconnu que les Français venaient *fréquemment* dans ce pays à la recherche des terres intérieures où se trouve l'or. Plus tard en 1601, Jean Moquet visita les tribus déjà signalées par Keymis.

fixer dans l'ile de Cayenne qui était habitée par des Caraïbes et portait le nom de Muccumbro. L'on commença à l'appeler Cayenne[1].

Notre nouvel établissement n'était guère qu'une prise de possession. Vers la fin de 1626, plusieurs marchands de Rouen, qui avaient entendu parler des richesses de la Guyane, envoyèrent sous les ordres des sieurs de Chantail et de Chambant une colonie de vingt-six hommes qui s'arrêta sur les bords du Sinnamary : deux ans après, une autre troupe se fixait sur la rivière de Conanama sous le commandement du capitaine Hautepine qui y laissait, pour la diriger, son lieutenant Lafleur. Cette nouvelle colonie reçut, en 1630, un renfort de cinquante hommes menés par le sieur Legrand et, en 1633, un autre de soixante-six hommes conduits par le capitaine Grégoire.

Quelques marchands de Normandie s'étaient réunis, en 1633, et avaient obtenu le privilège du commerce et de la navigation des pays situés entre l'Amazone et l'Orénoque. Une nouvelle confirmation de ces droits leur fut accordée, en 1638, par lettres-patentes dans lesquelles il était dit : « Que la Société continuera les colonies commencées à l'entrée de la rivière de Cayenne, dans celle de Maroni, vers le cap de Nord et s'établira dans tous les pays non habités par aucuns princes chrétiens entre la rivière d'Orenoque, icelle comprise, jusqu'à celle des Amazones, icelle comprise. » Ces lettres-patentes prouvent l'existence d'un grand nombre d'établissements déjà fondés avant 1633.

Cette tentative ne donna aucun résultat. En 1643, il se forma à Rouen une nouvelle compagnie sous le nom de compagnie du Cap Nord; elle obtint, de même que la précédente, tous les pays compris entre l'Orénoque et l'Amazone.

Un des associés, Poncet de Brétigny, fut chargé de la conduite des trois cents hommes qui formaient l'expédition.

Il partit avec deux vaisseaux et, à la fin de novembre 1643, il arrivait à l'ile de Cayenne où il trouvait cinq Français dont l'un nommé des Fossés avait épousé une indigène. L'on débarqua; l'on fit quelques abatis d'arbres et l'on occupa la montagne de Ceperou que l'on fortifia au moyen de palissades. Tels furent les commencements de la ville de Cayenne.

La situation de la colonie était des plus pénibles. Notre établissement se composait de tentes ou de huttes. Les principales maisons étaient

1. Cette dénomination paraît très simple; le mot *Caye* est usité dans les parages des Antilles et signifie ile basse, couverte d'eau; on l'applique même à des espaces rocheux, à des bancs. Nous ne devons donc nullement ajouter foi à l'opinion de plusieurs géographes-historiens qui prétendent que le mot Cayenne désigne le lieu où les matelots faisaient cuire leur nourriture.

deux cases en bois, dont l'une servait d'habitation au gouverneur. L'eau potable était fournie par une citerne et l'on en usait avec la plus grande discrétion. La chasse était à peu près la seule occupation des colons et à peine avait-on défriché quelque coin de terre pour y cultiver les légumes nécessaires à la consommation locale. Les vivres manquaient souvent; bientôt l'on eut à souffrir de la famine.

Brétigny était loin de posséder les qualités nécessaires pour diriger une colonie. Il n'avait aucune valeur et, en outre, sa cruauté paraissait tenir de la folie. Non seulement, il traitait ses gens avec une brutalité révoltante, mais il les punissait pour la faute la plus légère, — souvent pour des crimes imaginaires. Ainsi, quand il avait eu un rêve de mauvais augure, il marquait ses victimes au milieu du front ou sur la paume de la main avec une estampe de fer rougi où s'entrelaçaient ses initiales. Les colons exaspérés par cette odieuse tyrannie se soulevèrent et s'emparèrent de sa personne; au bout de quelques semaines, ils le remettaient en liberté après lui avoir fait prendre l'engagement de se conduire autrement.

Les Indiens qui habitaient l'île de Cayenne n'avaient pas été à l'abri des mauvais traitements du gouverneur, qui agissait à leur égard comme avec des bêtes fauves. Aussi en concevaient-ils une profonde aversion pour les blancs et ne demandaient-ils qu'à se venger. Ils profitèrent d'un jour où Brétigny n'était pas sur ses gardes et l'égorgèrent avec la plupart de ses gens. Vingt-cinq seulement échappèrent au massacre en se retranchant au sommet de Ceperou et y vécurent misérablement jusqu'à l'arrivée des secours qu'ils attendaient de France.

Deux ans après le départ de l'expédition, les associés de Rouen, qui avaient fondé de grandes espérances sur leur établissement de la Guyane, y envoyaient un renfort de quarante hommes. Un nommé Laforest fut chargé de les conduire à Cayenne. Grande fut sa déception lorsqu'en abordant il apprit ce qui s'était passé et qu'au lieu d'une colonie florissante, il n'y trouva que quelques malheureux menant une existence semblable à celle des sauvages. Le découragement s'empara des nouveaux émigrants, plusieurs repartirent. Seize seulement, parmi lesquels étaient Laforest et deux capucins, restèrent dans l'île. Au bout de six semaines, les indigènes ne pouvaient déjà plus les supporter; ils les surprirent pendant qu'ils étaient au travail et les assommèrent à l'exception de deux d'entre eux, qui parvinrent à fuir à Surinam où les Hollandais étaient déjà établis. Notre colonie avait en quelque sorte cessé d'exister.

COMPAGNIE DE LA FRANCE ÉQUINOXIALE EN GUYANE

Vers la fin de 1651, il s'était formé à Paris une nouvelle association sous le titre de *Compagnie de la France équinoxiale*. Les associés de Rouen, qui voyaient que leur privilège allait leur échapper, expédièrent à la hâte, dans le courant de février 1652, soixante hommes pour former un nouvel établissement à Cayenne afin de conserver leur monopole. Cette expédition arriva à Cayenne et éleva sur la cime du Ceperou un fort en palissades, au même endroit où Brétigny avait établi le sien. Les colons se construisirent quelques cabanes et défrichèrent le tour de la montagne pour y planter des fèves, des patates et du manioc.

La nouvelle compagnie avait obtenu du roi des lettres patentes qui révoquaient celles que l'on avait autrefois octroyées aux membres de l'ancienne compagnie de Rouen. Les nouveaux associés, parmi lesquels on comptait un gentilhomme normand, nommé Roiville, un abbé de la Boulaye qui avait été intendant général de la marine sous le duc de Vendôme, l'abbé de Marivault et plusieurs autres gentilshommes marquants ou bons bourgeois *ayant pignon sur rue*, formèrent un fonds de huit mille écus. Ils recrutèrent des émigrants et parvinrent à réunir quatre à cinq cents soldats et autant d'ouvriers. En outre, près de cent cinquante personnes qui avaient quelques biens, vinrent s'offrir d'elles-mêmes, proposant de se rendre à leurs frais à la Guyane. Inutile de dire que l'on s'empressa d'accepter leur concours.

Le 18 mai 1652, toute la troupe s'embarqua à Paris, au pont Rouge[1], sur de grands bateaux, et descendit la Seine jusqu'à Rouen. Pendant le trajet, l'abbé de Marivault, qui était l'âme de l'expédition, tomba dans la Seine et se noya. Les émigrants se rendirent ensuite au Havre où les attendaient deux navires, *le Saint-Pierre* et *l'Admiral*. Les troupes furent divisées en huit compagnies et la direction de l'entreprise confiée à Roiville, que l'on appelait le général. Le 2 juillet 1652, on levait l'ancre et le départ avait lieu[2].

1. Le pont Rouge était en bois et occupait l'emplacement du pont Royal.

2. Rien n'était oublié pour encourager les émigrants au départ. De pitoyables vers furent même composés par une de ces compagnies de colonisation, et répandus à profusion comme prospectus-réclame :

Dans cet heureux païs depuis peu recogneus
Où l'air calme et serein rit toujours sur la terre,
Là de tailles, d'impôts, de procès et d'exploits
D'avides procureurs toute crainte est bannie
Et suivant seulement les naturelles lois
Un chacun vit content et selon son génie.

Les principaux associés étaient au nombre de douze; c'étaient MM. de Bragelonne, de Vertamont, d'Esmanville, Isambert, de Ferrari, de Bar, de Villenauve, de Bezou, du Plessis, les deux frères de Nuisemans et M^lle^ Hebert. La propriété de la Guyane leur avait été concédée et les autres colons ne devaient être que leurs tenanciers. Aussi s'appelaient-ils les *douze seigneurs*. Le chef de l'expédition, Roiville, leur porta ombrage; pendant la traversée ils conspirèrent contre lui, et, le 18 septembre, à minuit, l'infortuné général était poignardé et son cadavre jeté à la mer.

Quelques jours après, la côte était en vue, et l'on débarquait à Cayenne le 30 septembre, jour de Saint-Michel[1].

Les nouveaux venus, qui savaient que les associés de Rouen avaient récemment envoyé quelques hommes occuper l'île de Cayenne, s'attendaient à trouver de la résistance. Il n'en fut rien. Le sieur de Navarre qui commandait le fort s'empressa de le remettre à la première sommation. La résistance lui était impossible. Lui et ses gens n'avaient même plus d'armes en bon état pour se défendre contre les Indiens qui, à l'instigation des Hollandais, ne cessaient de les harceler.

Tout le monde étant débarqué, l'on forma un camp au pied du mont Ceperou, puis les colons construisirent des huttes et des cabanes. Une petite église en bois ne tarda pas à s'élever au sommet de la montagne, le fort fut rendu plus régulier et ses palissades remplacées par des levées en terre; huit ou dix canons étaient placés sur ses remparts, et le commandement fut donné au sieur de Vertamont qui eut sous ses ordres une garnison de quarante-cinq soldats. Il se forma ainsi une petite bourgade de quatre à cinq rues. Les émigrants qui ne s'étaient pas établis autour du fort reçurent des concessions sur la côte de Remire, le long de la mer et sur les rives du Mahury. Chaque seigneur s'était réservé la sienne et avait eu soin de choisir les meilleures terres.

La direction de la colonie était confiée à trois des principaux associés ayant le titre de directeurs. Dans les cas importants, les seigneurs se réunissaient en assemblée générale. Une semblable organisation devait fatalement amener la discorde, créer des divisions.

Les différents seigneurs, s'estimant autant que de petits rois, ne pouvaient se supporter les uns les autres. Chacun d'eux voulait commander seul, et avait ses partisans parmi les colons, si bien que

1. C'est pour cela qu'un capucin, le Père Biet, qui accompagnait les colons, donna ce nom à la montagne de Ceperou qui depuis a toujours été appelée Saint-Michel-de-Ceperou.

Cayenne, qui méritait tout au plus le nom de village, était devenu un théâtre de discussions et de querelles.

Isambert figurait parmi ces seigneurs au petit pied ; homme turbulent et d'esprit inquiet, il en voulait aux directeurs et surtout à l'un d'eux nommé du Plessis qu'il accusait de tyrannie, il sut exploiter le mécontentement de trois autres seigneurs, de Villenauve, de Bar et de Nuisemans ; une conspiration s'organisa. Le complot fut découvert par les révélations d'un colon. Les conjurés furent arrêtés, et, pour les juger, l'on forma un tribunal composé de huit membres. Le directeur de Bezou en était le président.

On condamna Isambert à l'unanimité à avoir la tête tranchée, et ses complices, de Villenauve, de Bar et de Nuisemans, à être relégués dans une île déserte. La sentence fut exécutée le jour même. Isambert fut amené au milieu du camp, auprès d'un billot contre lequel il s'agenouilla; il l'embrassa à plusieurs reprises après avoir demandé à l'assemblée pardon de ses fautes, et — sans la moindre faiblesse — appuya sur le billot sa tête que lui trancha un nègre à qui l'on avait dévolu les fonctions de bourreau. Le lendemain, les autres condamnés étaient conduits à l'île aux Lézards, désignée comme le lieu de leur exil. L'on suppose que c'est l'une des îles de Remire.

Cette justice un peu sommaire ne ramena pas le calme; — la colonie continua d'être fort troublée. Le commandant du fort de Ceperou, de Vertamont, prit des airs de supériorité avec les directeurs; — bientôt l'on n'eut aucun doute sur ses intentions. Il voulait se rendre indépendant ou tout au moins s'arroger la souveraineté de Cayenne. Les autres seigneurs prirent les armes; la guerre éclata. Après quelques escarmouches, les deux partis se serrèrent de nouveau la main et signèrent même un traité de paix.

D'autres difficultés ne tardèrent pas à surgir. Les colons avaient constamment usé de procédés violents à l'égard des indigènes dont ils faisaient trafic et qu'ils réduisaient en esclavage. Il en résulta une haine sourde qui devait finir par éclater.

Les Indiens se soulèvent et les Français, obligés d'être presque toujours sous les armes pour se défendre contre des attaques réitérées, ne peuvent se livrer à la culture. L'on manque bientôt des objets de première nécessité, et la disette se fait sentir.

De Vertamont, désespéré, regardant la situation comme perdue, s'échappa dans une chaloupe avec quelques hommes dévoués à sa personne, et parvint à gagner la Barboude, d'où il se rendit à la

Martinique. La misère de la colonie parvint à son comble. On fut bientôt obligé de se retrancher dans le fort de Ceperou que les sauvages assiégèrent. Les malheureux qui étaient restés dans notre établissement et dont les rangs s'éclaircissaient chaque jour, se voyant condamnés à périr, profitèrent d'une nuit sombre pour fuir dans quelques pirogues et gagner Surinam où ils arrivèrent au mois de décembre 1664. Nous abandonnions la Guyane.

TENTATIVES DES HOLLANDAIS ET DES ANGLAIS SUR LA GUYANE

Quelque temps après, un parti hollandais, qui avait été chassé du Brésil que le Portugal venait de recouvrer, abordait à l'île de Cayenne alors sans possesseurs. Le chef de ces réfugiés, Spranger, s'établissait avec ses compagnons au fort de Ceperou, et obtenait des États-Généraux le titre de chef de la colonie qu'il dirigea jusqu'au mois de mai 1664, époque à laquelle les Français reprirent leur ancienne possession.

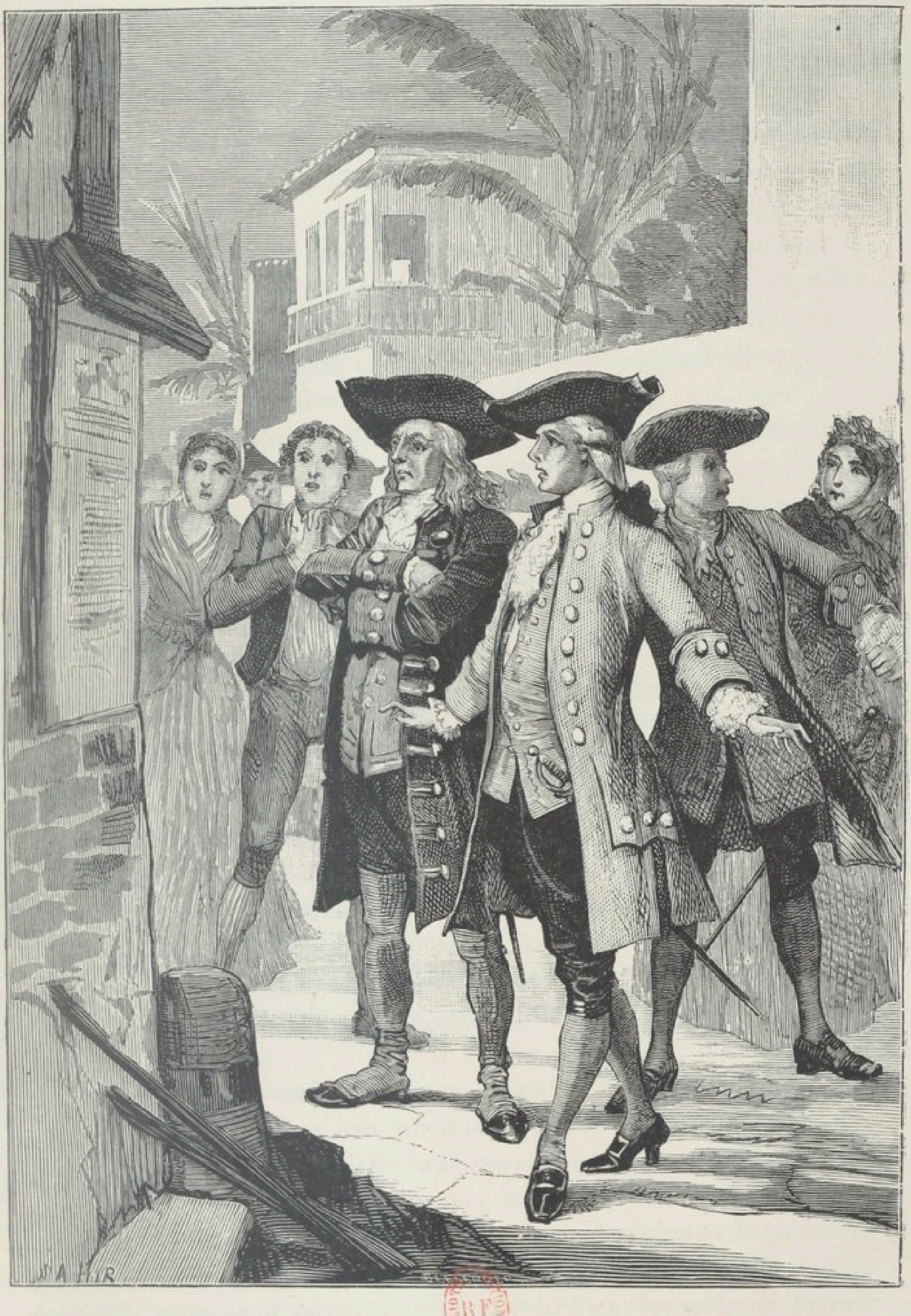
En 1663, un maître des requêtes, Le Fèvre de la Barre qui, autrefois, avait été intendant du Bourbonnais, conçut le projet de fonder une colonie. Il est encouragé par le voyageur Bouchardeau qui avait visité les Antilles et les côtes de l'Amérique du sud. Tous les deux rédigent un mémoire qu'ils soumettent à Colbert. Le ministre l'approuve et se met en mesure de seconder La Barre; — ordre est donné à l'intendant de la Rochelle de lui apporter son concours.

La Barre avait convoqué une vingtaine de ses amis; chacun avait souscrit pour la somme de vingt mille livres. La compagnie de la France équinoxiale était fondée. L'on s'occupa de recruter des émigrants et d'armer des vaisseaux[1].

L'escadre quitta la Rochelle le 26 février 1664, et le 15 mai elle arrivait à Cayenne.

Les Hollandais n'essayèrent pas de résister en présence de forces aussi nombreuses et s'empressèrent de nous céder la place. Les colons se partagèrent les terres et l'on commença les défrichements. Par son habileté et sa justice, la Barre se concilia les Indiens qui, jusqu'alors, se montraient pleins de défiance à l'égard des blancs. On pouvait

1. Le personnel que l'on avait réuni, tant colons que soldats, comprenait près de douze cents personnes. Trois flûtes, un flibot et une frégate avaient été mis en état de prendre la mer, et en outre plusieurs bâtiments de guerre reçurent l'ordre d'escorter le convoi. C'était l'expédition la plus importante que l'on eût encore envoyée à la Guyane.



DÉSESPOIR DES FRANÇAIS DE LA LOUISIANE, APPRENANT LA CESSION DE CE PAYS A L'ESPAGNE

espérer que la compagnie de la France équinoxiale allait réussir là où ses devancières avaient échoué. Mais ses jours étaient comptés et, à peine commençait-elle à vivre, qu'elle cessait d'exister.

L'année suivante, c'est-à-dire en 1665, l'on vit naitre la *Compagnie royale des Indes occidentales*. L'on trouvait que les associations particulières n'encourageaient que faiblement les colonies et que leurs établissements faisaient plus de commerce avec l'étranger qu'avec la France. On pensait qu'une grande compagnie disposant de capitaux considérables donnerait enfin des résultats. Que fait-on? Un acte inique. Toutes les concessions sont révoquées, les Antilles françaises rachetées aux particuliers auxquelles elles avaient été vendues.

La nouvelle compagnie s'occupa sans délai de prendre possession de la Guyane et de coloniser ce vaste territoire encore désert. Son premier agent fut Antoine Noël, qui arriva en Amérique à la fin de 1665, avec quelques soldats et émigrants. Au lieu d'aller à Cayenne, la petite expédition se dirigea du côté de la terre ferme, à l'embouchure de la rivière de Sinnamary, et y construisit un fort. Le nouvel établissement était sans importance.

L'île de Cayenne n'était pas oubliée, et, en 1667, la compagnie chargea le chevalier de Lezy d'aller en prendre possession.

A peine le nouveau gouverneur était-il installé qu'il fut attaqué par les Anglais avec qui nous étions en guerre. De Lezy pensa d'abord résister et se porta sur la plage avec une vingtaine de soldats.

Des coups de fusil furent échangés de part et d'autre. Mais en présence du nombre des assaillants, qui comptaient plus de sept cents combattants, le gouverneur s'embarqua dans des pirogues avec une partie de ses gens et se réfugia à la Guadeloupe. Les colons qui restaient, surtout les femmes et les enfants, allèrent se cacher dans les bois.

Une centaine d'hommes se trouvaient au fort de Ceperou. Un sergent suisse, nommé Ferand, s'était mis à leur tête et le premier assaut des Anglais avait été repoussé. Mais le découragement s'empara des Français qui se voyaient abandonnés par le gouverneur et leurs officiers. Aussi le sergent Ferand fut-il forcé de signer une capitulation et de se rendre prisonnier avec ses compagnons. Nos ennemis se répandirent ensuite dans l'île, promenant partout le ravage, incendiant les maisons, détruisant les sucreries et tuant tous les bestiaux qu'ils rencontraient. Quand ils eurent accompli leur œuvre de destruction, ils songèrent au départ ;

ils étaient arrivés le 23 septembre 1667, et le 8 octobre, leur chef, le chevalier Harman, donnait l'ordre de lever l'ancre et s'en allait accomplir ses prouesses d'un autre côté.

Les Français, qui s'étaient réfugiés à la Guadeloupe, ne tardent pas à apprendre le départ des Anglais. Dès que cette nouvelle paraît certaine, deux cents d'entre eux reviennent à leur ancienne demeure; la colonie renaît de ses ruines. Le curé de Cayenne, le Père Morellet, de l'ordre des jésuites, parcourt les bois, cherche à rassembler ses anciens paroissiens qui y vivaient dispersés, et bientôt un village est de nouveau bâti au pied du fort de Ceperou. C'est à partir de ce moment que la Guyane commença à posséder une organisation régulière. Les gouverneurs résidaient dans le quartier d'Armire, et c'est de là que sont datées leurs ordonnances. De Lezy, qui était revenu de la Guadeloupe, fut remplacé en 1668 par de la Barre, qui prit le commandement avec le titre de *lieutenant général des îles et terre ferme de l'Amérique.*

La compagnie exerçait une autorité absolue; — tout se faisait suivant son bon plaisir; — les concessions avaient lieu en son nom. Son principal mobile, ainsi que celui des colons, était de trouver de l'or. Aussi les premiers habitants de la Guyane montraient-ils une persévérance incroyable à rechercher des gisements aurifères et on les voyait creuser des puits qui souvent avaient jusqu'à quarante et cinquante pieds de profondeur.

A cette époque, l'île de Cayenne était infestée d'une grande quantité d'espèces félines qui habitaient dans les bois ou passaient, au dire des contemporains, de la terre ferme, à la nage, pour venir enlever les bestiaux jusque dans les étables. A plusieurs reprises, les habitants désolés furent sur le point de tout abandonner. L'on parvint néanmoins à se débarrasser de ces ennemis plus désagréables que véritablement inquiétants.

L'intérieur du pays était encore inconnu; en 1674, deux jésuites, les Pères Jean Grillet et François Bechamel, firent un voyage d'exploration qui dura près de cinq mois. Ces deux missionnaires, sans autre provision qu'un peu de pain de cassave et des bananes séchées et pilées, sans autre escorte que celle d'un nègre et de trois Indiens, s'embarquèrent dans une pirogue et pénétrèrent à cent vingt lieues dans la Guyane vers l'Approuague et le haut Oyapock. Leur but était la conversion des

sauvages; aussi s'arrêtaient-ils chez les nombreuses peuplades qu'ils rencontraient, et essayaient-ils de leur faire connaître les vérités de l'Évangile. Ils eurent constamment avec les indigènes des relations d'amitié et de bonne intelligence, et, grâce à leur concours, ils purent reconnaître des contrées demeurées encore mystérieuses pour les Européens [1].

La même année où les deux missionnaires accomplissaient leur voyage, la compagnie des Indes occidentales était supprimée et Cayenne réunie au domaine de la couronne. La colonie cessait d'être exploitée au profit d'une association privilégiée, et l'on espérait que sa situation ne tarderait pas à s'améliorer. Malheureusement il en fut autrement. Nous étions en guerre avec les Provinces-Unies, et les Hollandais, qui voyaient avec jalousie notre établissement à la Guyane et avaient entendu dire aux Indiens que ce pays recélait de nombreuses mines d'or et d'argent, résolurent de s'en emparer. Au commencement de l'année 1676, leur flotte, composée de onze vaisseaux, arrivait devant Cayenne. Les habitants, fatigués d'être si souvent chassés de leurs demeures et dépouillés de leurs biens, ne se défendirent pas. Aussi la ville se rendit sans opposer aucune résistance.

Les Hollandais, connaissant l'importance de leur nouvelle possession, avaient l'intention de la garder. Pendant le peu de temps qu'ils l'occupèrent, ils travaillèrent avec activité à augmenter ses fortifications. La garnison était portée à quatre cents hommes de troupes et des établissements étaient fondés sur les bords de l'Oyapock et de l'Approuague. Malgré toutes ces précautions, ils ne devaient pas jouir longtemps de leur nouvelle conquête. Le 18 décembre 1676, le chef d'escadre d'Estrées paraissait devant Cayenne avec six vaisseaux de ligne, quatre frégates et un brûlot. Le 19, huit cents Français débarquaient et, le lendemain, les Hollandais étaient obligés de se rendre. La Guyane rentrait sous notre domination.

1. Les Indiens qu'ils visitèrent se livraient parfois encore à l'anthropophagie. Des naturels interrogés par le Père Bechamel lui dirent : « Gardez-vous de vous rendre chez les Acoquas, ils achèvent de faire bouillir dans leur marmite une nation qu'ils viennent de détruire ! » Les missionnaires ne furent nullement ébranlés et se rendirent chez les Acoquas chez lesquels ils furent parfaitement reçus. Le Père Grillet en dit même beaucoup de bien, il avoue cependant qu'un jour, par pure affection pour lui, plusieurs de ses néophytes lui ont apporté, comme morceau délicat, une mâchoire de jeune homme.

PROGRÈS DE LA COLONISATION FRANÇAISE EN GUYANE

CHAPITRE XXIII

LA VILLE DE CAYENNE. — EXPLORATION DE L'APPROUAGUE ET DE L'OYAPOCK

Après la reprise de la colonie, l'on s'y appliqua avec soin à la culture des terres. Le cacao, le roucou, l'indigo, le coton, la canne à sucre, formaient alors les revenus de Cayenne.

Le cacaoyer et l'indigotier poussaient spontanément dans les forêts; le roucou y était également indigène. Son fruit était employé comme matière tinctoriale. On s'en servait même à cette époque pour colorer le beurre et le chocolat.

Le coton était également répandu; les Indiens le cultivaient au moment de la découverte et en faisaient des hamacs.

Quant à la canne à sucre, elle avait été transportée de bonne heure dans nos colonies, et l'on comptait déjà dans l'île de Cayenne un certain nombre de sucreries fort bien montées et dont les produits étaient

recherchés. L'esclavage avait été introduit et fournissait des travailleurs[1].

Le gouverneur de la Guyane était alors le marquis de Ferolles qui avait succédé, en 1679, au chevalier de Lezy et conserva son poste jusqu'en 1705. C'était un colonisateur fort distingué, qui ne négligea rien pour assurer le développement de nos établissements. Son administration juste et intègre avait attiré un certain nombre de juifs et de protestants qui, pour la plupart, s'étaient fixés dans le quartier de Remire. Malheureusement l'intolérance qui signala la dernière période du règne de Louis XIV se fit sentir à Cayenne comme en France et força des colons actifs et industrieux à quitter notre possession. Presque tous allèrent à Surinam, au grand détriment de notre commerce.

La colonie continua néanmoins d'augmenter, surtout en 1686. Cette année-là, quelques flibustiers, qui avaient épuisé les faveurs de la fortune en écumant les mers, vinrent s'y fixer et établirent une circulation d'or et d'argent jusqu'alors inconnue à la Guyane où tous les marchés et les paiements se faisaient en nature. On s'acheminait vers une grande prospérité, lorsqu'en 1688 l'arrivée de Ducasse vint tout compromettre. Ce terrible corsaire se proposait de livrer au pillage la ville de Surinam qui depuis longtemps excitait ses convoitises. Cette expédition ne pouvait que plaire aux habitants de Cayenne et beaucoup d'entre eux se décidèrent à s'embarquer. Malheureusement pour nous, les Hollandais que nous comptions surprendre avaient été avertis et s'étaient mis en état de défense. Il périt beaucoup de monde dans l'attaque, et l'on fut obligé de se retirer.

Après cet échec, Ducasse se rendit aux Antilles avec ses compagnons qui y restèrent presque tous; la colonie perdit ainsi une partie de sa population[2].

La ville de Cayenne n'avait rien qui pût rappeler les cités de l'Eu-

1. Un nègre se vendait en moyenne trois cents francs, et le prix d'une habitation en plein rapport s'élevait à près de 40,000 livres, suivant les inventaires qui nous ont été conservés. L'on peut ainsi facilement se rendre compte de la prospérité de la colonie, eu égard à la dépréciation que le numéraire a subie depuis le XVIIe siècle.

2. Il en résulta un temps d'arrêt dans la colonisation. Cependant, c'est à cette époque que l'on fit exécuter différents travaux. En 1690, les fortifications de Cayenne étaient augmentées sans néanmoins devenir bien redoutables. L'enceinte irrégulière n'était défendue que par quatre bastions et trois courtines. La plupart des canons étaient dépourvus d'affût. Le fossé était à sec et l'on n'avait pas pratiqué de chemins couverts. La garnison ne s'élevait guère qu'à deux cents hommes dont cinq ou six montaient constamment la garde dans le fort principal et au magasin des poudres.

rope. Les rues étaient larges, tirées au cordeau et non pavées, et l'église construite en bois. On comptait environ cent cinquante maisons, c'est-à-dire des cases d'assez mauvaise apparence, presque toutes bâties en boue, couvertes de feuilles de palmier et enduites à l'intérieur de bouse de vache. Quelques-unes, mais en petit nombre, étaient en pierre, et avaient deux étages. La population de Cayenne atteignait à peine cinq cents habitants. Telle était la colonie dans les dernières années du XVII^e^ siècle.

En 1696, arriva une escadre qui revenait du détroit de Magellan, où l'on avait tenté, mais inutilement, de fonder un établissement. L'officier qui la commandait, de Gennes, dont nous avons déjà parlé, sollicita une concession dans la Guyane et le roi, par lettres patentes du 19 juin 1697, lui accorda à perpétuité à lui et à ses descendants un domaine qui fut bientôt érigé en comté.

C'est là l'origine du nom que porte le quartier que l'on appelle aujourd'hui la Comté et qui, dans le principe, se nommait comté de Gennes.

Le commerce était alors insignifiant ; quelquefois un vaisseau restait plus d'un an en rade à attendre son chargement. Le trafic avec les Indiens demeurait une des principales ressources. Cette troque, car l'on ne peut lui donner d'autre nom, se faisait tantôt par mer, tantôt par terre. De petits bâtiments partaient de Cayenne, se rendaient dans l'Amazone porter aux sauvages des haches, des couteaux, des verroteries et recevaient, en retour, des poissons séchés au soleil, du cacao, du coton et des hamacs. Les communications par terre étaient des plus difficiles ; il n'y avait pas de route frayée. Aussi le gouverneur de Ferolles, désireux de multiplier les relations avec les peuplades indigènes alors en grand nombre dans le pays, et de faciliter la découverte des mines, fit-il commencer vers la source de l'Orapu un chemin qui devait, à travers bois, conduire jusqu'aux bords de l'Amazone. Ce vaste projet ne put alors s'effectuer.

Les Portugais qui occupaient le Brésil voyaient toujours avec jalousie notre établissement, et cherchaient constamment à empiéter sur notre territoire. Le 4 mars 1700, un traité était conclu à Lisbonne. Il fut décidé que l'Amazone serait reconnu comme limite des possessions des deux puissances et cette clause mit fin pour le moment aux difficultés qui s'étaient élevées entre les Français et leurs voisins.

En 1705, mourut le marquis de Ferolles. Son successeur, de Rion-

ville, ne fit que passer et fut remplacé par Remi d'Orvilliers qui administra la Guyane jusqu'en 1713. Sous son gouvernement, quelques démêlés s'étaient élevés entre les colons et les Indiens; une collision eut lieu : plusieurs indigènes furent tués ainsi que deux ou trois Français. La guerre était sur le point d'éclater et elle aurait eu certainement les conséquences les plus funestes. Le concours des missionnaires nous fut fort utile. Sur leur invitation, les chefs des principales tribus se réunirent en assemblée générale. L'on y rechercha les causes de la mésintelligence, les moyens d'y mettre fin, et la paix ne tarda pas à se rétablir.

A la Guyane, comme dans les autres colonies, l'action des missionnaires fut toujours des plus actives.

La *France équinoxiale* était échue aux jésuites, qui dans leur zèle se répandaient dans des régions encore inexplorées et portaient la civilisation au centre des nations les plus éparses.

Le supérieur de ces religieux, le Père Creuilly, était arrivé à Cayenne en 1685; — il resta dans le pays jusqu'à sa mort en 1718. Les Indiens l'intéressaient vivement; — son but était de les réunir en grandes missions sur le modèle de celles du Paraguay. — Le Père Lombard apprenait les langues des peuplades qu'il évangélisait et explorait des solitudes jusqu'alors inconnues. Après quinze ans de pieux travaux, se trouvant à la tête d'un nombreux troupeau de fidèles, il vint s'établir à l'embouchure de la rivière de Kourou. Là fut élevée une église qui, commencée en 1726, ne fut terminée qu'en 1728. Construite en bois, elle était l'œuvre des sauvages. Les hommes s'en étaient allés abattre des arbres dans la forêt pendant que les femmes filaient du coton que l'on vendait à Cayenne afin de réunir la somme nécessaire à l'achat des objets du culte.

Peu à peu l'on faisait la conquête de la Guyane. Des ouvriers de la foi se répandaient sur les rives de l'Oyapock que l'on commençait à explorer; — parmi les voyageurs les plus intrépides, citons le Père Fauque, dont les pérégrinations étaient presque continuelles. « J'ai peine », écrivait-il à un ami, « à vous exprimer le profond silence qui règne le long de ces rivières, où l'on passe des journées entières sans presque voir ni entendre aucun oiseau. Cette solitude, quelque affreuse qu'elle paraisse d'abord, a je ne sais quoi d'enivrant par la suite. La nature, qui s'y est peinte elle-même dans toute sa simplicité, fournit à la vue mille objets qui la récréent. Tantôt ce sont des arbres de

haute futaie que l'inégalité du terrain présente en forme d'amphithéâtre et qui charment les yeux par la variété de leurs feuilles et de leurs fleurs ; tantôt ce sont de petits torrents ou cascades qui plaisent autant par la clarté de leurs eaux que par leur agréable murmure. Je ne peux cependant vous dissimuler qu'un pays si désert inspire parfois quelque horreur secrète dont on ne se sent pas maître. »

Des missions ne tardèrent pas à se fonder sur l'Oyapock et même sur le Camopi. Des paroisses s'organisaient et des habitations modèles se construisaient à Remire, au Grand-Beauregard, à Guatimala et dans la Comté. La plus importante des missions était celle de Saint-Paul d'Oyapock, qui date de 1725.

La guerre de la succession d'Espagne causa de sérieux préjudices à la colonie; le commerce languissait; — la population européenne était stationnaire. — La paix d'Utrecht vint apporter un notable changement dans nos possessions de la Guyane.

LA GUYANE AU XVIIIe SIÈCLE

CHAPITRE XXIV

LE DÉSASTRE DU KOUROU. — LES PROJETS DE MALOUET

Les limites avec les Portugais avaient été autrefois fixées au cours de l'Amazone.

Par le traité d'Utrecht, notre limite du côté méridional fut le cap Nord et la rivière Vincent Pinçon ou Iapoc. L'interprétation portugaise, fait observer M. Jules Duval, confond ces deux points avec le cap d'Orange et la rivière d'Oyapock, ce qui enlève les trois quarts de la surface et la moitié du littoral revendiqués par la France, qui, de son côté, reporte ses limites à la rivière Araouari au voisinage du cap Nord[1].

1. « Si tel est notre droit, dit Jules Duval, nous avons un intérêt sérieux à le maintenir. Sur le plateau élevé, où l'Oyapock et divers affluents de l'Amazone prennent leur source, la colonisation trouverait des vallées tièdes et des terres vierges éminemment propres au caféier, au cacaoyer, au cotonnier. Plus près du rivage, des savanes et des lacs poissonneux pourraient attirer et fixer les Indiens. Il serait possible d'établir un port dans ces parages, affranchis du *prororoca*, ce terrible heurt entre les ondes de l'Amazone, les vagues de la mer et les vents alizés. »

Cette clause a soulevé de nombreuses discussions qui furent tant soit peu éclaircies en 1736, sans cependant que la question fût définitivement tranchée, car aujourd'hui encore l'on discute sur la délimitation de notre territoire[1].

En 1716, la colonie fit une acquisition importante. Quelques déserteurs français, qui s'étaient réfugiés à Surinam, revinrent à Cayenne en apportant plusieurs caféiers qu'ils avaient dérobés à une plantation hollandaise. La culture du café se répandit immédiatement et une ordonnance rendue par le gouverneur, en 1722, indique qu'à cette époque, elle était déjà assez importante. En 1752, l'on en exportait 27,000 livres. Des colons s'étaient mis à planter le cotonnier, et les produits qu'ils avaient obtenus étaient supérieurs à ceux des Antilles et recherchés sur les marchés d'Europe[2]. Le cacao et le roucou donnaient lieu à un trafic considérable; l'indigo seul n'était pas en progrès. On y renonçait à cause de la concurrence qu'il fallait soutenir contre Saint-Domingue. De nouvelles sucreries avaient été fondées, et vers 1750, nos établissements expédiaient en Europe plus de mille quintaux de sucre. On avait reconnu le sol favorable au poivrier, au camphrier, et à la vanille.

La population n'augmentait que lentement. En 1740, elle ne s'élevait qu'à 5,300 personnes, dont 600 blancs, 4,300 esclaves et une centaine d'affranchis. — Les créoles passaient pour être fort agréables; leurs femmes étaient enjouées, jolies, et l'on remarquait qu'elles n'avaient pas le teint pâle comme leurs compatriotes des Antilles. Sur une habitation la vie était large; aussi l'hospitalité y était-elle généreusement exercée. Les habitudes françaises s'étaient modifiées avec le climat. Le dîner d'un colon pouvait tout d'abord étonner l'Européen nouvellement débarqué lorsqu'il voyait figurer sur la table la soupe au perroquet et le rôti de tortue qui, à la Guyane, passaient pour être des mets exquis. On avait planté de la vigne qui avait réussi, et le vin, que l'on obtenait par une fermentation de sept à huit jours, était fort estimé à Cayenne, — certains habitants soutenaient même qu'il valait en qualité les meilleurs crus de France. Nos ports maritimes de Nantes, de la Rochelle et de Bordeaux entretenaient des rapports avec la colonie et lui expédiaient des farines, du bœuf salé, des toiles peintes, des souliers et de la quincaillerie. Des communications

1. Voyez dans le *Bulletin de la Société de géographie de France* la savante discussion de MM. d'Avezac, da Silva et de Varnhagen. (Années 1857-1858.)

2. Les exportations de coton s'élevaient à 18,000 livres en 1752.

s'étaient aussi établies avec New-York et Boston et la plupart des chevaux venaient de la Nouvelle-Angleterre. La Guyane avait cessé d'être pour nous une possession perdue dans l'Amérique du Sud.

En 1756, avait commencé la guerre de Sept ans, qui ne fut pour nous qu'une série de désastres, et, en 1763, la France signait le honteux traité de Paris qui consacrait la ruine de notre empire colonial. Nous perdions l'Inde, le Canada, et une partie de nos Antilles. Le gouvernement, désireux de réparer la perte de ses possessions de l'Amérique du Nord, conçut alors le projet de donner un grand développement à la colonisation de la Guyane française. Il se proposait d'y établir une population européenne, capable de résister par elle-même aux attaques étrangères et de servir en même temps de boulevard à nos autres établissements du Nouveau-Monde. Cette entreprise qui devait échouer misérablement est connue sous le nom d'expédition du Kourou.

L'opinion publique se réveilla à l'annonce de la fondation d'une nouvelle colonie et une foule de projets et de mémoires furent soumis au gouvernement. D'Orvilliers, le fils du gouverneur de ce nom et qu'un séjour de quarante-sept ans à la Guyane, avec l'exercice de divers emplois, avait rendu compétent, consulté sur le lieu que l'on devait choisir pour créer un établissement, avait indiqué Kourou, dont la rivière avait un cours navigable de quarante-cinq lieues. Il disait le sol propice à la culture de la canne à sucre, mais ajoutait qu'il n'y avait pas de défrichement possible sans le travail des noirs. Par conséquent, il fallait avoir recours à la traite, — introduire de nouveaux esclaves.

Ce plan ne fut pas entièrement adopté. Si, sur les conseils du chevalier Turgot, l'on se prononça pour Kourou, l'on se rangea à l'avis du baron de Bessner qui proposait de se rendre en Alsace et dans les États allemands du Bas-Rhin et d'y recruter un certain nombre de familles. Le gouvernement se chargeait des frais de leur passage, et de leur établissement.

L'on pensa aussi à tirer des émigrants de l'île de Malte. Les Maltais paraissaient évidemment propres à remplir l'œuvre de colonisation. Le ministre s'adressa au grand maître de l'ordre, mais inutilement. Ce dernier refusa de permettre à ses sujets de partir pour l'Amérique, en alléguant que *ses États* qui avaient à peine cinquante mille habitants ne lui paraissaient pas trop peuplés.

L'affaire ne tarda pas d'être vigoureusement lancée. Des prospectus

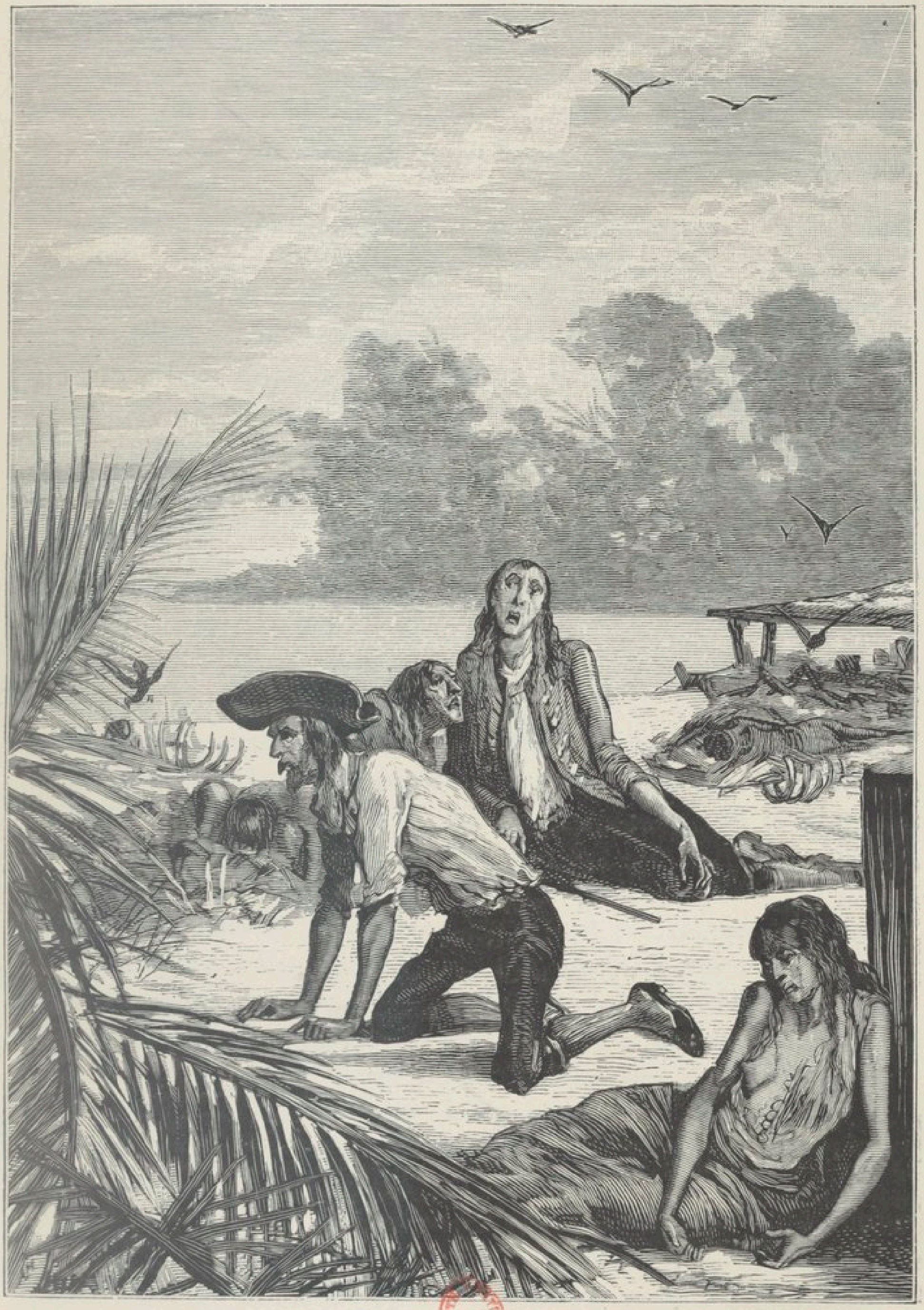
mirifiques, des estampes représentant des paysages enchanteurs, furent largement distribués dans le public, et bientôt plusieurs milliers d'émigrants furent rassemblés. Les capitaux étaient offerts et l'on sollicitait les engagements comme une faveur. Le ministre Choiseul avait demandé au roi, pour lui et son cousin Praslin, la concession de territoires compris entre la rivière de Kourou et le Maroni, et qui devaient être convertis en fiefs héréditaires pour lui et les membres de sa famille.

Tout semblait annoncer des jours prospères à la nouvelle colonie soutenue par l'opinion publique et directement protégée par le ministère. Par malheur, la conduite de l'expédition fut partagée entre deux chefs jaloux l'un de l'autre, le chevalier Turgot et l'intendant de Chanvalon. Le premier brillait par son incapacité et le second manquait de probité. Ils ne purent s'entendre et leur rivalité devait nous être funeste [1].

Le premier convoi d'émigrants partit dans le courant de 1763 sous les ordres du commandant Brûle-tout de Préfontaine. Il arrivait à Cayenne au mois de juillet et se rendait à Kourou. Un camp fut établi sur les bords de la rivière, et l'on commença les défrichements. Sur la plage se trouvait l'église de la mission; les ingénieurs s'étaient empressés de tracer autour la ville nouvelle, qui pour le moment ne comprenait qu'une citerne, quelques hangars, et quatre rangées de carbets, espèces de maisons à un étage ou rez-de-chaussée, construites avec des troncs d'arbres fichés en terre et couvertes de feuilles. A l'extrémité, l'on avait planté un jardin potager qui servait en même temps de promenade publique.

Au mois de novembre 1763, de Chanvalon mettait à la voile avec

1. Jamais colonisation ne fut plus chaleureusement soutenue; le gouvernement de la métropole, fait observer M. G. Lejean, donna une impulsion inouïe aux tentatives d'exploration dans l'intérieur. Le chevalier Turgot mit en réquisition, pour cet objet, les meilleurs géographes du temps : G. de Lisle, Bellin, Mentelle, qui fut chargé des archives de la colonie, et de bons ingénieurs comme Dessigny, Boulogne, Haumont, etc. Les résultats furent rapides et décisifs. En quelques années on eut des relevés détaillés de presque tous les fleuves de la colonie. Mentelle, aidé de Boulogne, remonta la rivière Kourou à moitié de son cours et explora les terres voisines; Tugny en fit autant pour le Sinnamary; mais tous ces voyages partiels furent effacés par celui du naturaliste Leblond, qui, envoyé en Guyane par Louis XVI, pour la recherche du quinquina, parcourut pendant plusieurs années l'intérieur de la colonie, suivit le cours de l'Oyapock, du Camopi, du Sinnamary, du Couriège, en entier, de la Mana et de l'Araoui jusque vers le 4° 35' N. On regrettera toujours que le journal de ses voyages dépouillé en 1820, par Poirson, pour la rédaction de sa carte de la Guyane, n'ait jamais été publié. (*Bulletin de la Société de Géographie*, année 1856.)



LES ÉMIGRANTS DE LA GUYANE MOURANT DE FAIM

onze bâtiments qui portaient quinze cents colons et jusqu'au milieu de l'année suivante, les convois se succédèrent rapidement. L'on s'occupa d'agrandir le camp de Kourou et dix nouvelles rangées de carbets formant autant de rues furent destinées à recevoir la population pressée des émigrants. On construisit une boulangerie, un magasin, des forges, et l'on établit un cimetière qui devait bientôt être plus peuplé que la ville elle-même.

L'administration française, fidèle à ses habitudes ordinaires de routine, avait fait preuve d'une incurie et d'une incapacité incroyables. Rien n'avait été préparé pour recevoir les émigrants, qui se présentaient sans vivres, sans vêtements, et débarquaient sur une langue de terre sablonneuse et des îlots à peine déblayés à l'embouchure du Kourou. Sous l'ombrage des arbres toujours verts de la Guyane, des myriades d'insectes troublaient leur repos, et des rochers qui bordaient le rivage aucun ruisseau ne coulait pour apaiser leur soif. De plus, comme les convois arrivaient coup sur coup et que les approvisionnements d'Europe, d'ailleurs insuffisants, se corrompaient sous l'influence du climat, la confusion fut bientôt à son comble et la famine devint menaçante. En juillet 1764, douze mille personnes étaient entassées sur les plages du Kourou, sans abris et presque sans vivres. Les quelques rares colons, possesseurs de concessions, ne les avaient pas défrichées. Ils en étaient incapables; pour la plupart originaires des villes, ils étaient étrangers aux travaux agricoles. Tous ces nouveaux venus, transportés dans un pays si différent du leur, brûlés par un soleil torride, souffrant de la faim et de la soif, étaient dévorés par la fièvre qui conduit au désespoir, à l'hallucination et bientôt à la mort.

Du reste, il faut le reconnaître, l'on n'avait pas été heureux dans le recrutement des émigrants, en grande majorité le rebut et l'écume de la population de nos villes de l'Est. A peine arrivés, les nouveaux colons avaient ouvert des cafés et monté un théâtre où l'on donnait des comédies et jouait des bergerades. Des boutiques symétriquement disposées de manière à former galerie étalaient des marchandises d'Europe, envoyées au hasard de la métropole et qui montraient avec quelle frivolité l'on avait agi. L'on y trouvait des cartes à jouer, des pantins, des parfums; il y avait même un marchand de patins, et la glace et la neige sont inconnues à la Guyane. L'on se serait cru au Palais-Royal ou mieux dans quelque foire de banlieue. La journée se passait en plaisirs grossiers! L'on voulait jouir avant l'heure du sinistre! — Jouir et oublier! Les scandales publics

alimentaient toutes les conversations; on les répandait au moyen d'affiches et de feuilles volantes. Telle était l'existence que l'on menait à Kourou. L'on vivait sans souci du lendemain. Cette féerie devait bientôt se dissiper; — le réveil fut terrible. Plus de dix mille personnes moururent de faim et de misère dans des souffrances atroces. L'on voyait des mères se jeter dans la rivière avec leurs enfants. En 1765, il ne restait que neuf cent dix-huit colons, malades, amaigris et moribonds, qui s'apprêtaient à fuir cette terre maudite.

Trois ans après ce désastre, il se forma sur le plan du baron de Bessner une nouvelle compagnie dans laquelle entrèrent le duc de Praslin et Dubuc, alors chargé de l'administration des colonies. Il s'agissait de l'exploitation agricole d'un district fertile sur la rive droite du Tonnegrande, à dix lieues de Cayenne. Soixante-dix soldats acclimatés furent envoyés dans cette localité comme cultivateurs. Ceux qui restaient ne tardèrent pas à se disperser et cette tentative demeura sans résultat. La Guyane resta ensuite pendant plusieurs années dans une stagnation complète. En 1775, l'on n'y comptait que treize cents blancs et huit mille esclaves et les exportations pour la France atteignaient à peine une valeur de cinq cent mille livres.

Il y avait déjà plus d'un siècle et demi que les Français avaient fondé des établissements à la Guyane et cependant la colonie n'avait encore présenté aucun accroissement sensible. Aussi jouissait-elle d'une mauvaise réputation. Un commissaire de la marine, Malouet, qui avait passé cinq ans à Saint-Domingue en qualité d'ordonnateur, pensait que nous ne devions pas négliger la *France équinoxiale* et que nous n'avions pas su en exploiter les nombreuses richesses. Il vint à Cayenne et commença par visiter les différents districts de la Guyane française pour en étudier les diverses productions. Puis il se rendit ensuite à Surinam, afin de se familiariser avec le système d'agriculture que les Hollandais avaient mis en pratique. Malouet constata que les terres hautes, dont l'exploitation est plus facile, perdaient au bout de quelque temps toute leur fertilité. Aussi conçut-il le projet de dessécher les terres noyées dont on dédaignait tous les avantages.

A Cayenne, se trouvait un ingénieur nommé Guizan qui, de concert avec Malouet, s'occupa de mettre à exécution différents projets qui devaient transformer la Guyane. L'on commença à tracer des chemins, à dessécher, à ouvrir des canaux. Malheureusement, en 1778, Malouet fut forcé, par le mauvais état de sa santé, de repasser en France, et la

colonie se vit privée de l'utile direction qu'il avait su imprimer aux travaux agricoles.

Les gouverneurs qui se succédèrent ensuite, de Fiedmond, de Bessner, de Lavallière, de Fitz-Maurice, de Villeboi, essayèrent pendant quelque temps de mettre ses idées en pratique. Ils s'occupèrent surtout de multiplier les arbres à épices dont quelques années auparavant, Poivre avait ravi quelques plants aux Hollandais pour en enrichir la Guyane française. Une partie de l'habitation connue sous le nom de *la Gabrielle* fut alors défrichée et l'on planta le giroflier et le muscadier qui y prospérèrent rapidement. L'on forma le projet d'établir des sucreries dans les terres basses du cap Cassipour et l'on colonisa la Montagne d'argent, ainsi nommée à cause de la couleur argentée qu'elle revêtait au lever et au coucher du soleil, si bien que pendant longtemps l'on a supposé qu'elle devait contenir des gisements du précieux métal[1].

LA GUYANE DEPUIS 1789

La Révolution produisit de grands troubles à la Guyane comme dans nos autres colonies. Les décrets de la Convention pour l'abolition de l'esclavage y furent publiés au mois de juin 1794. Des révoltes de noirs ne tardèrent pas à éclater et, malgré les règlements sévères qui furent adoptés pour le maintien du travail, il y eut pendant toute cette période des désordres sans cesse renaissants et un abandon à peu près complet des exploitations agricoles.

En 1797, la Guyane française vit débarquer sur ses rives les déportés de Fructidor. La plus grande partie de ces malheureuses victimes de nos troubles périrent de chagrin, de misère et de maladies, dans les déserts de Sinnamary, d'Approuague et de Conanama[2]. Le sort funeste de tant d'infortunés ne fit que confirmer en France l'opinion fâcheuse qu'avait déjà établie le fatal dénouement de l'expédition de

1. Telle était la situation en 1789, à la veille de la Révolution. Il résulte des documents officiels qu'en 1790 le mouvement total du commerce de la Guyane française avec la France et l'étranger s'élevait à plus de 1,200,000 livres, dont 540,000 pour les exportations. La même année, le nombre des navires expédiés de France pour la Guyane française fut de dix, et celui des navires expédiés de la Guyane française en France de deux seulement. Enfin, à la même époque, la population de la colonie montait à peine à 15,000 individus dont 2,000 blancs, 600 hommes de couleur libres et 12,000 esclaves. La population indigène se composait alors d'environ 800 à 900 Indiens de différentes tribus. La plus importante était celle des Galibis.

2. Voir dans la *Revue des questions historiques*, numéro d'avril 1882, la savante et intéressante étude de M. Victor Pierre, *la Déportation à la Guyane après Fructidor*.

Kourou sur l'insalubrité de la Guyane et, depuis cette époque, ni le temps, ni l'expérience n'ont pu détruire cette réputation quelque peu injuste [1].

En 1801, le traité d'Amiens avait pacifié l'Europe et le monde entier. Le premier consul, encore sous l'impression de l'ancienne prospérité maritime et coloniale de la France, résolut de donner une vive impulsion à nos possessions d'outre-mer. Le général Leclerc avait été envoyé à Saint-Domingue pour y rétablir notre domination et le général Decaen était parti pour l'Inde. La Guyane qui manquait de bras et de capitaux se trouvait alors dans un état précaire. Napoléon avait sur ce pays de vastes projets; il voulait consacrer des millions et des milliers d'hommes à la fondation d'une grande colonie, et placer le général Pichegru à la tête de l'entreprise. Les événements politiques qui bouleversèrent l'Europe empêchèrent la réalisation de cette idée. La guerre commença et, en 1809, la Guyane tombait au pouvoir des Portugais qui ne nous la restituèrent qu'en 1817.

Le gouvernement de la Restauration, qui connaissait les ressources de l'ancienne *France équinoxiale*, résolut d'avoir recours à une nouvelle émigration et, en 1820, l'on conduisit à la Guyane des travailleurs chinois et malais. Quelques années après, l'on pensa à y introduire des cultivateurs français. En 1823, plusieurs familles originaires du Jura furent conduites dans le bassin de la Mana et l'on jeta les fondements d'une ville qui fut appelée la Nouvelle-Angoulême. Au bout de cinq à six mois, les colons ressentirent les cruelles atteintes des fièvres intermittentes et pernicieuses et, malgré leur courage et leurs efforts, il leur fallut évacuer la cité naissante et se replier sur le

1. La Guyane ne peut pas néanmoins passer pour un pays essentiellement insalubre. Dans l'intérieur, il est des régions assez saines; le littoral se trouve dans des conditions peu avantageuses. Le principe même de la constitution naturelle d'une vaste partie du territoire de la Guyane, c'est une chaleur élevée alliée à une grande humidité. Les cultures, l'industrie, la vie sociale même, tout se ressent de l'influence de cet excès d'humidité, dit Jules Duval dans son livre sur *les Colonies*. C'est, ajoute-t-il, l'humidité extrême qui a fait la Guyane ce qu'elle est; cette humidité lui vient de toutes parts, de la mer, du ciel, du sol. Que les vents alizés, qui règnent toute l'année entre les tropiques, soufflent, suivant la saison, du Nord-Est ou du Sud-Est, les vapeurs aqueuses qu'ils enlèvent à la surface échauffée de l'Océan Atlantique et qu'ils portent sur le continent, se heurtent au massif de montagnes, contrefort de la chaîne des Cordillères, qui forme le centre de la Guyane. Les forêts épaisses qui couvrent tout ce massif condensent et reçoivent ces vapeurs qui tombent en pluies et coulent de toutes parts en sources, en rivières, en fleuves même. La Guyane française reçoit, pendant une période qui dure six ou sept mois, des pluies assez abondantes pour former à la surface du sol, si l'eau s'y accumulait, une couche de 3 mètres 1/2. La chaleur se combinant avec l'humidité, l'évaporation sature constamment l'atmosphère.

poste d'entrepôt situé à l'embouchure du fleuve. Cette tentative échouait donc encore[1].

La Révolution de 1848, en décrétant la brusque émancipation des esclaves, porta un coup terrible à la colonie. Toutes les sucreries furent abandonnées. Le gouvernement impérial rendit au pays quelque activité en établissant à la Guyane le siège de la transportation que la loi de 1854 substitua définitivement à la peine des travaux forcés. L'on eut aussi recours pour se procurer des bras à l'immigration africaine qui fut remplacée par l'immigration indienne et chinoise, — mais les résultats ne répondirent malheureusement pas aux espérances.

La Guyane a néanmoins recouvré une partie de son ancienne prospérité. En 1855, la découverte de gisements aurifères dans la vallée de l'Approuague, la création de vastes chantiers pour l'exploitation des bois, la concentration des libérés sur les bords du Maroni, l'institution d'une banque, paraissent autant de gages pour l'avenir. Notre colonie d'Amérique, si merveilleusement dotée par la nature, va-t-elle cesser d'être une possession abandonnée pour mériter le nom qu'elle portait jadis de *France équinoxiale ?* Nous l'espérons, et nous pensons qu'en reprenant son ancienne politique coloniale, notre chère patrie pourra conjurer la crise qu'elle traverse actuellement et qui inquiète justement bien des Français[2].

1. Les sœurs de Saint-Joseph de Cluny furent plus heureuses. Une loi de 1831 avait décidé que les noirs libérés de la traite seraient successivement envoyés sur les bords de la Mana pour y être initiés à vivre en liberté. Cette œuvre de civilisation fut confiée aux religieuses, et aujourd'hui s'élève un village africain de six à sept cents personnes en pleine voie de prospérité.

2. Au sujet de cette malheureuse possession, M. Jules Duval fait avec raison observer qu'elle est demeurée la plus discréditée et la moins peuplée de nos colonies à culture, tandis qu'elle est une des plus vastes par son étendue, et des plus séduisantes par l'éclat de sa végétation. La Guyane française ne possède encore qu'une trentaine de mille âmes, — la plupart gens de couleur, mais il y a d'assez nombreux indigènes, — et près des frontières se trouve une peuplade de nègres marrons appelés *Bonis*. En y comprenant le territoire contesté, la superficie de la Guyane française est de 300,000 kilomètres carrés.

LES PETITES-ANTILLES

CHAPITRE XXV

VOYAGE DE BELIN D'ESNAMBUC — LES FRANÇAIS A SAINT-CHRISTOPHE

Les Petites-Antilles! quel admirable collier de perles, si les tremblements de terre ne venaient pas de temps à autre les menacer!

Les Français ne se sont que tardivement installés dans ce magnifique archipel.

En 1625, un cadet de noblesse, le jeune seigneur d'Esnambuc, quittait la ville de Dieppe avec un navire qui portait quatre pièces de canon et trente-cinq hommes d'équipage. Son dessein était d'écumer les mers. Il naviguait depuis quelques semaines, lorsqu'il rencontra un galion espagnol. Le combat fut acharné. Le bâtiment français soutint bravement la lutte et força son adversaire à lui laisser la route libre. Malheureusement, ses avaries étaient considérables; force lui fut de gagner la terre la plus voisine — l'île de Saint-Christophe[1].

1. Cette île était nommée par les sauvages, *Lianmiga*, c'est-à-dire la fertile; Colomb fut si charmé de son aspect qu'il voulut lui donner son nom. Elle appartient aujourd'hui aux Anglais, qui l'appellent vulgairement *Saint-Kitt's*. Le sol est favorable à la canne à sucre. Les mon-

Esnambuc fut fort étonné d'y trouver une trentaine de Français qui vivaient en paix au milieu des Caraïbes. Ces pauvres abandonnés saluèrent avec enthousiasme l'arrivée de leurs compatriotes. Esnambuc s'empressa de les enrôler parmi ses gens et sut ainsi renforcer son équipage.

Après avoir exploré l'intérieur de l'ile et remarqué que l'air était sain, le sol facile à cultiver, quoique souvent montagneux, Esnambuc résolut de s'établir sur cette terre qui, aux Antilles, allait devenir le berceau de notre puissance. Par une singulière coïncidence, au moment où nous prenions pied à Saint-Christophe, un capitaine anglais, Uvaernard, y débarquait avec plusieurs de ses compatriotes. Belin d'Esnambuc se fit leur allié. Les Caraïbes, effrayés de voir les blancs occuper leurs meilleures terres, essayèrent de les surprendre. Français et Anglais se réunirent; une partie de la population indigène fut exterminée.

Esnambuc s'occupa d'assurer le développement de sa colonie et favorisa surtout la culture du tabac. En 1626, il équipa un navire et revint en France avec un précieux chargement. Son intention était d'intéresser ses compatriotes à notre établissement aux Antilles[1].

Il repartit avec le capitaine de Rossey. — Le voyage ne fut pas heureux. Le navire qui portait les nouveaux colons arriva à Saint-Christophe au mois de mai 1627. Les vivres, d'ailleurs en quantité insuffisante, avaient été consommés en route; on souffrait cruellement de la famine; — la plupart des Français qui s'étaient embarqués maudissaient leur sort. On les voyait sur la plage, à demi morts, couchés ou pouvant à peine se soutenir. Des milliers de crabes qui peuplaient le bord de la mer vinrent s'attacher à eux et plusieurs de ces infortunés furent dévorés. Esnambuc parvint à réconforter quelques-uns de ses compagnons et, grâce aux secours que lui fournit un navire hollandais, il alla se fixer à Cap-Terre avec une partie de ses gens pendant que l'autre s'établissait avec de Rossey à la Basse-Terre. La colonie était fondée. En 1629, un secours de trois cents hommes lui arriva sous les ordres du capitaine de Cahusac.

tagnes présentent un mélange pittoresque de rochers, de précipices et de forêts. On sait que Saint-Christophe est situé au sud-est des Iles-Vierges et dans le même groupe que *l'Anguille, Saint-Martin, Saint-Barthélemy, Saba, Saint-Eustache, Nevis, La Barboude, Antigoa, Montserrat.*

1. Pendant son séjour à Paris, il s'attacha à faire ressortir la fertilité et les richesses de ces îles alors à peine explorées. Le cardinal de Richelieu comprenait la nécessité de posséder des colonies. Il encouragea différentes personnes de qualité à s'associer et à fonder une compagnie pour exploiter l'île de Saint-Christophe. Des capitaux furent réunis, des émigrants vinrent s'enrôler; le capitaine de Rossey fut adjoint à Esnambuc.

Tous les Français fixés à Saint-Christophe ne s'adonnaient pas à la culture : quelques-uns s'en allaient écumer les mers. Les Espagnols, qui avaient à souffrir de leurs prouesses, résolurent d'y mettre fin, et un de leurs amiraux, Don Frédéric de Tolède, vint attaquer notre établissement avec trente-cinq galions. La résistance était impossible; aussi Esnambuc se retire avec ses gens dans l'intérieur des terres et prend ensuite la mer.

Mais les fugitifs sont bientôt fort embarrassés. Tout d'abord leur intention est de se rendre à la Barbade, mais le manque de vivres les force à relâcher à l'ile Saint-Martin alors déserte et si dépourvue de ressources, que nos matelots sont obligés de boire de l'eau saumâtre qu'ils se procurent en creusant des trous dans le sable. Aussi se décide-t-on à retourner à Saint-Christophe.

Les Espagnols n'y étaient pas restés, mais en se retirant, ils avaient détruit notre établissement. Les Français rebâtissent leurs cases et la colonie se relève comme par enchantement, grâce à Esnambuc, qui savait gouverner avec tant de sagesse que chacun se soumettait avec joie à ses ordres. Une petite ville est construite. L'on avait fait venir des engagés et amené des nègres; au désert succédaient des plantations reliées entre elles par des chemins ombragés d'orangers et de citroniers. Des villages se créent et les noms du Marigot, du Morne, de la Pointe-de-Sable, de l'Anse-aux-Papillons, indiquaient que l'on était sur une terre française. Les colons vivaient entre eux dans une si grande union qu'on n'avait pas besoin de notaires, de procureurs et de sergents. Des missionnaires avaient réussi à convertir les survivants des Caraïbes, et l'île de Saint-Christophe, complètement transformée, était devenue l'un des établissements les plus prospères du Nouveau-Monde.

LA MARTINIQUE ET LA GUADELOUPE — LA GRENADE ET SAINTE-LUCIE

Les îles voisines appelaient l'attention de Belin d'Esnambuc qui se proposait de les occuper et de les coloniser : ses compagnons partageaient le même avis. L'un d'eux, Liénard de l'Olive, venu en France en 1634, y avait rencontré un gentilhomme dieppois, nommé Du Plessis d'Ossonville, en quête d'aventures. Il lui fait part de son intention d'aller fonder un établissement à la Guadeloupe et tous les deux s'associent. Le cardinal de Richelieu les encourage On recrute cinq cent cinquante personnes, dont quatre cents laboureurs, et deux navires sont bientôt mis en état de prendre la mer.

Le départ a lieu de Dieppe, le 26 mai 1635; le 25 juin, nos aventuriers touchent à la Martinique, dont les nombreux serpents les décidèrent à hâter leur départ, et le 28 ils débarquaient à la Guadeloupe, à la pointe du vieux fort. Notre nouvel établissement reçut le nom de Saint-Pierre.

Les espérances que les émigrants avaient au sortir de France ne durèrent pas longtemps. Les vivres manquaient et l'on en était réduit à se nourrir de tortues. Les Caraïbes avaient d'abord bien accueilli les blancs. Mais des querelles éclatèrent; — on fut bientôt en guerre avec eux. Sur ces entrefaites, Duplessis mourut. Liénard de l'Olive resté seul ne s'occupa plus que d'exterminer les sauvages et appela à son aide plusieurs flibustiers des îles voisines. Il accumula ruines sur ruines. Le Père Raymond raconte avoir vu des colons brouter de l'herbe comme des animaux, afin de ne pas mourir de faim. Telle était la situation lorsqu'en 1640 le capitaine Aubert fut nommé gouverneur de notre nouvelle possession [1].

Pendant que nous prenions pied si péniblement à la Guadeloupe, Esnambuc s'occupait de fonder un établissement à la Martinique. Pour arriver à son but, il prit une centaine de Français qu'il choisit parmi les plus braves et les mieux acclimatés, avec tout ce qu'il fallait pour bâtir des maisons et commencer des cultures; il aborda avec eux dans l'île sur la côte occidentale, le 15 juillet 1635, dans un lieu appelé le Carbet, et y construisit une habitation qu'il nomma Saint-Pierre.

Plus tard, une ville devait s'élever à deux kilomètres de cet emplacement.

Laissant cette colonie naissante, sous le commandement de son lieutenant Dupont, Esnambuc retourna à Saint-Christophe et toucha en route à la Dominique pour y planter le drapeau fleurdelisé [2].

1. Ce fut à cette époque (1643) que la petite Françoise d'Aubigné, la future Mme de Maintenon, vécut à la Martinique. Segrais raconte qu'un jour la jolie enfant, assise sur un tronc d'arbre, se préparait à boire une tasse de lait lorsqu'un énorme serpent sortit des hautes herbes et vint, en l'effleurant seulement de ses replis, sans lui faire aucun mal, réclamer une part du repas, elle se hâta de le lui abandonner entièrement et prit la fuite. Une négresse, assure-t-on, lui prédit alors qu'elle serait reine de France.

2. Après le départ d'Esnambuc, les sauvages se révoltèrent contre Dupont et vinrent brûler nos cases et nos provisions. Pour en finir avec les blancs, ils appelèrent à leur aide les Indiens de la Dominique et de Saint-Vincent, et bientôt le fort Saint-Pierre où s'étaient réfugiés les colons fut assiégé par quinze cents Caraïbes qui ne se dispersèrent qu'après avoir livré plusieurs assauts. Esnambuc, prévenu de ce qui se passait à la Martinique, envoya un renfort de cinquante soldats commandés par Delavallée. Les naturels, convaincus de leur impuissance devant les armes à feu, s'empressèrent de demander la paix.

Dupont voulait aller à Saint-Christophe afin de rendre compte au gouverneur de ce qui s'était

Esnambuc mourut sans avoir pu accomplir son œuvre. Cet homme de haute intelligence s'était appliqué à bien conduire les colons soumis à son autorité; aussi emporta-t-il tous les regrets. Son successeur fut de Poincy, homme de mer, considéré et méritant de l'être, et qui prit à cœur de bien gouverner.

Quant à la Guadeloupe, elle était dans une triste situation, au moment où le capitaine Auger vint la diriger. Grâce à lui, les émigrants ne tardèrent pas à s'y établir, des vaisseaux portant différents pavillons y relâchaient pour y faire du trafic. La monnaie d'échange dont on se servait était le tabac. Le capitaine Auger ne resta que trois ans et eut pour successeur un officier nommé Houël, qui suivit les mêmes errements.

La plupart des colons fixés à la Guadeloupe n'étaient pas mariés. La compagnie pensait avec raison que le seul moyen de les attacher à leur nouvelle patrie, de leur donner le goût de la vie paisible et laborieuse, était d'en faire des chefs de famille. La réalisation de cette idée n'était pas chose facile, car bien peu de jeunes filles se décidaient à partir pour l'Amérique, surtout pour les Antilles, et à associer leur sort à des hommes qui pour la plupart étaient des aventuriers connus pour leurs violences. Une œuvre de charité, entreprise en France, donna des femmes au Nouveau-Monde [1].

Un certain nombre de jeunes filles s'embarquèrent pour les Antilles, sous la direction de M^me^ de Lafayolle, à qui l'on avait donné une autorité en quelque sorte absolue.

Une fois arrivée à la colonie, M^me^ de Lafayolle habita d'abord une maison assez vaste pour contenir ses pensionnaires et se mit en quête de leur trouver des maris.

Les colons ne tardèrent pas à se présenter; un assez grand nombre

passé. Il s'embarqua sur un petit bâtiment qui vint s'échouer à la côte de Saint-Domingue. Les Espagnols s'emparèrent de sa personne et le retinrent en captivité pendant trois ans. Esnambuc, qui croyait que Dupont avait péri en mer, donna le commandement de la Martinique à son neveu Duparquet. La compagnie notifia cette nomination et le nouveau chef de la colonie reçut le titre de lieutenant général et de plus la qualification de sénéchal. Chaque habitant devait lui payer annuellement une redevance de trois livres de tabac.

1. Une femme bien connue pour sa piété, M^me^ Delpech, avait fondé à Bordeaux avec le concours de plusieurs religieuses une maison où l'on recueillait des orphelines sans fortune pour leur donner une éducation chrétienne et en faire de bonnes ménagères. Cette œuvre prit bientôt une réelle importance; une seconde maison fut créée à Paris et installée dans la rue aux Vaches qui venait de s'appeler rue Saint-Dominique.

La compagnie s'était mise en rapport avec M^me^ Delpech et lui avait proposé de conduire à la Guadeloupe plusieurs de ses protégées. M^me^ Delpech avait agréé cette offre.

d'unions furent consacrées pour la plupart, et furent heureuses. Aussi l'influence de Mme de Lafayolle fut bientôt prépondérante ; pour obtenir le moindre emploi, il était nécessaire de se la rendre favorable. Sa demeure devint un champ d'intrigues, — le gouverneur lui-même était obligé de se conformer à ses volontés. La Guadeloupe était tombée en *quenouille*[1].

Toutes les dépendances de la Guadeloupe étaient devenues terres françaises. Malheureusement, nous ne pouvions guère tirer parti de nos nouvelles acquisitions. La lutte avait recommencé avec les Caraïbes et nécessitait des dépenses qui ruinaient la compagnie. La guerre ne se termina qu'en 1660 ; nous fûmes alors complètement maîtres de l'île ; La Dominique et Saint-Vincent étaient assignés comme résidence aux vaincus, réduits au nombre de six mille.

La compagnie, qu. n'avait retiré aucun bénéfice de la Guadeloupe, la céda avec plaisir en toute propriété, ainsi que Marie-Galante, la Désirade et les Saintes, au marquis de Boisseret, l'un de ses agents[2], qui s'occupa activement de son domaine. Quelques Hollandais qui fuyaient le Brésil, d'où les avaient chassés les Portugais, vinrent se fixer dans l'île avec douze cents esclaves. Leur précieux concours permit de développer la culture de la canne à sucre, et, suivant l'opinion généralement admise, ce sont eux qui créèrent les premières sucreries. Des Espagnols apprirent aux colons à extraire le jus de la canne et des raffineries ne tardèrent pas à s'établir. La Guadeloupe était en possession d'une source féconde de richesses.

On se souvient que Duparquet avait été nommé gouverneur de la

1. La colonisation continuait néanmoins de s'étendre. En 1648, un flibustier nommé Lefort s'en allait avec cinquante hommes occuper l'île Marie-Galante où trois ans auparavant le sieur d'Aubigné avait songé à fonder un établissement. La même année, le gouverneur de la Guadeloupe avait envoyé le capitaine du Mé avec trente aventuriers prendre possession des îles Saintes alors couvertes de forêts. L'on s'empressa de les déboiser et, dès 1652, l'on commença à les mettre en culture. Quelques protestants qui étaient obligés de quitter la grande terre venaient se fixer à la Désirade. En 1648, les Espagnols évacuaient l'île Saint-Martin. Quatre Français qui étaient à leur service y restèrent et sur le conseil du principal d'entre eux, Fichot, ils se décident à y planter le drapeau de leur patrie. Sur ces entrefaites, sept ou huit Hollandais qui avaient appris que Saint-Martin était sans maître, quittèrent Saint-Eustache sur un radeau et venaient prendre pied dans l'île où, à leur grande surprise, ils trouvèrent quatre de nos compatriotes. Les deux petites troupes allaient en venir aux mains, quand elles se décidèrent à traiter à la suite de longs pourparlers. Les colons des deux nationalités se partagèrent l'île et aujourd'hui encore l'on désigne sous le nom de *Montagne des Accords*, le monticule où la convention fut signée. Depuis, Saint-Martin a toujours été divisé entre la France et la Hollande. Nous avons la partie septentrionale, les Hollandais, le sud.

2. La vente eut lieu en 1660, moyennant 60,000 livres tournois et une redevance de 6,000 livres de sucre par an.

Martinique. Des difficultés s'étaient élevées entre lui et Poincy, qui résidait à Saint-Christophe et avait le commandement général de nos établissements aux Antilles. En apprenant ce qui se passait, le roi avait destitué Poincy et nommé à sa place de Thoisy-Patrocles (1640). Ce dernier se mit en demeure de prendre possession de son poste. Il se rendit à la Martinique et y fut reçu avec tous les honneurs dus à sa nouvelle situation.

Poincy, mécontent de quitter son gouvernement, refusa de reconnaître Thoisy-Patrocles. Quand il apprit que Duparquet avait reçu son successeur avec les honneurs dus au gouverneur général, il résolut de se venger. Il invita le commandant de la Martinique à se rendre à Saint-Christophe, sous le prétexte qu'il avait à conférer avec lui d'affaires importantes; à peine Duparquet était-il débarqué, qu'il se voyait arrêté et conduit en prison.

Sur ces entrefaites, un navire marchand arrivait dans les eaux de la Martinique et touchait à Saint-Pierre. Le capitaine de ce bâtiment, Boutin, était un homme audacieux et fort entreprenant; il trouva l'île en proie à une grande agitation et résolut d'en profiter. Thoisy-Patrocles, qui exerçait l'autorité, avait à lutter contre un mécontentement presque général. De nouveaux impôts avaient été établis; les colons ne se gênaient pas de manifester leur hostilité à l'égard de la Compagnie.

Boutin lança un manifeste où il représentait les droits imposés aux colons comme excessifs. Il n'en fallut pas davantage pour enflammer les esprits déjà mal disposés. On prit les armes; un soulèvement général eut lieu. Le chef du mouvement fut Beaufort, qui avait été gantier du roi et dont la femme était connue sous le nom de la *Belle gantière*. Les magasins tombent aux mains des insurgés qui installent des juges et des conseillers. A Saint-Pierre, quelques maisons sont brûlées. La sédition triomphe partout.

Un ami de l'ancien gouverneur Duparquet, nommé Lefort, propose à sa femme de tuer les principaux meneurs de la révolte. M^me^ Duparquet, qui était d'un caractère énergique, accepta et décida le commandant Delapierrière, qui tenait encore pour la compagnie, à s'associer à leurs projets. Un véritable complot s'organisa. Dix-sept hommes choisis pour leur détermination et leur courage furent chargés de mettre à exécution cette entreprise qui ne laissait pas d'être des plus périlleuses.

Le 16 août 1646, Beaufort arrive à Saint-Pierre avec vingt hommes bien armés, et notifie au commandant Delapierrière qu'il désire lui

parler. Cet officier répondit à Beaufort qu'il était prêt à entrer en pourparlers et lui donna rendez-vous sur la plage.

Beaufort vient à l'endroit indiqué et y trouve Lefort et ses compagnons, prêts à agir. Lefort propose de boire à la santé du roi. L'on apporte des bouteilles et, au moment où les assistants levaient leurs verres pour porter un toast, une décharge avait lieu. Beaufort et treize de ses compagnons tombèrent foudroyés. Les autres prirent la fuite. Après cette échauffourée, tout rentra dans le calme ; des mesures furent prises pour empêcher les mécontents de recommencer. Une amnistie fut signée et Thoisy-Patrocles reconnu en qualité de gouverneur par les habitants et les troupes de la Martinique.

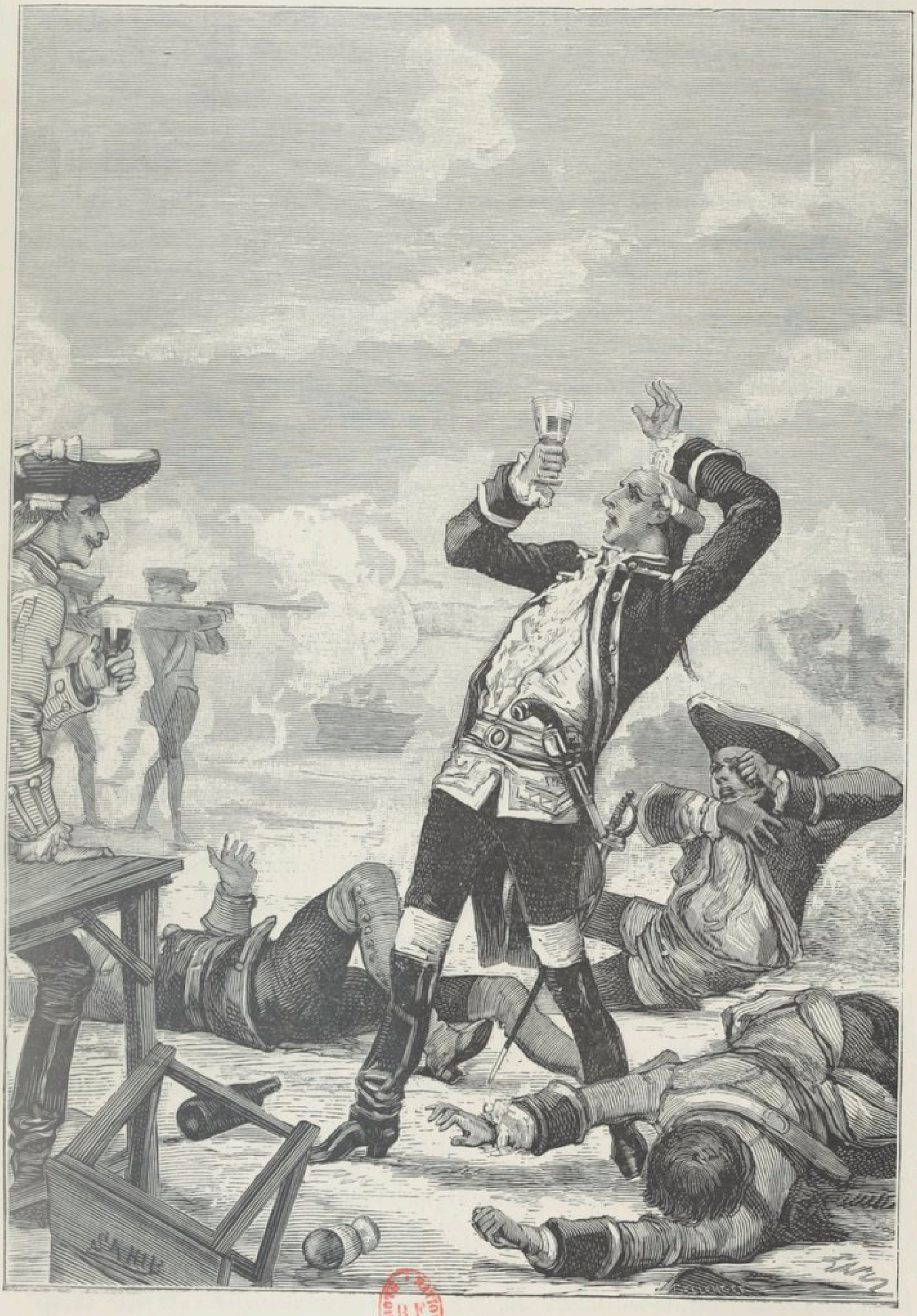
Tout semblait annoncer que le calme allait se rétablir dans l'île. Cependant, il n'en fut rien. De Poincy, qui commandait à Saint-Christophe, avait appris que la Martinique avait reconnu l'autorité de Thoisy-Patrocles; c'était méconnaître la sienne. Aussi, il se décida à agir et fit partir une flottille de cinq bâtiments portant huit cents hommes de débarquement, qui arriva devant Saint-Pierre le 13 janvier 1647. La colonie prit les armes et les habitants, bien décidés à résister, s'organisèrent en milices.

Le commandant de la flottille, Lavernade, entra en pourparlers avec plusieurs colons, leur promit que Duparquet serait remis en liberté si l'on consentait à lui livrer Thoisy-Patrocles. Le marché fut conclu; quelques jours après, Thoisy-Patrocles voyait la maison qu'il habitait cernée par deux compagnies d'infanterie qui s'emparaient de sa personne. On le conduisait à bord et de là à Saint-Christophe. A l'arrivée de ses navires, Poincy fit tirer le canon en signe de succès et de réjouissance.

La cour cède en présence de cette résistance ; de Poincy conserva son commandement jusqu'à sa mort (1660). Il était alors âgé de soixante-dix-sept ans. Jusqu'au dernier moment, il montra une activité incroyable. La bourgade de la Basse-Terre, à Saint-Christophe, était devenue une petite ville des plus florissantes et l'entrepôt de nos établissements aux Antilles. Les navires se pressaient dans son port et tout annonçait un centre actif d'où nous nous répandions sur les autres îles.

Duparquet, rendu à la liberté, était revenu à la Martinique. Son retour avait été accueilli avec joie par les habitants[1].

1. La situation de la colonie le décida à se rendre en France; il persuada à la compagnie des îles qui ne faisait pas de brillantes affaires de lui vendre, moyennant 60,000 livres, l'établissement dont il avait la direction. Les associés, qui ne demandaient qu'à réaliser quelque profit, y consentirent et même Sainte-Lucie et la Grenade furent comprises dans le marché.



MORT DE BEAUFORT ET DE SES COMPAGNONS

Lorsque Duparquet fut le maitre d'administrer la Martinique comme il l'entendait, il introduisit la culture de la canne à sucre; voyant qu'elle réussissait, il la propagea dans les iles qui dépendaient de sa seigneurie. L'on n'eut qu'à se féliciter de ces essais et les plantations que l'on créa devinrent l'origine de fortunes considérables[1].

A la Martinique, nous avions trouvé des Caraïbes ainsi que dans toutes les Antilles. A la Guadeloupe, nous étions presque immédiatement entrés en lutte avec eux; mais à la Martinique, les colons vivaient en bonne intelligence avec les sauvages qui, tout en maudissant le jour où des étrangers étaient venus prendre pied dans leur île, voyaient les blancs sans trop de défiance.

Les Caraïbes s'étaient retirés dans la partie Nord-Est où ils avaient installé leurs carbets ou habitations. Là, ils menaient une existence indolente. La chasse et la pêche étaient leurs principales occupations.

En 1654, des difficultés surviennent entre les colons et les Caraïbes au sujet des limites respectives qui n'étaient guère observées de part et d'autre. Des querelles éclatent; un Français ivre veut tuer un Caraïbe en tirant sur lui un coup de pistolet : il le manque. Le sauvage furieux lui tend une embuscade et l'assomme. Toute la population indigène se soulève et massacre les blancs qu'elle rencontre. La colonie prend aussitôt les armes.

Ce fut une guerre d'extermination. Dans plusieurs rencontres les Caraïbes sont décimés par nos armes à feu. Aussi appellent-ils à leurs secours les insulaires de la Dominique, de Saint-Vincent et de la Grenade qui accourent avec des flottilles de pirogues. Plus de deux mille sauvages se trouvent réunis et forment une petite armée. Bientôt la maison où réside Duparquet est complètement investie.

Duparquet, n'ayant que peu de monde à opposer à cette masse, se borna à se défendre au moyen d'une meute de gros chiens, aux morsures terribles, et qui avaient été dressés à la chasse de l'Indien. Heureusement, trois cents soldats arrivent. Il était temps : les Caraïbes

1. A cette époque, à la Martinique, comme dans les autres Antilles, la culture se faisait au moyen de travailleurs venus d'Europe. On les embarquait comme *engagés*, qu'on recrutait à prix d'argent parmi les artisans et les laboureurs qui avaient le désir de faire une petite fortune mais ne possédaient pas l'avance suffisante pour payer le voyage. Ils s'engageaient à servir pendant trois ans, à l'expiration de ce temps on leur accordait des concessions de terres gratuitement, et alors ils étaient considérés comme colons, et connus sous le nom de *petits blancs*.

La traite des noirs commençait aussi à fournir des travailleurs. Ce mode de recrutement offrait plus d'avantage aux colons surtout lorsque les sucreries prirent de l'importance. Aussi fut-il bientôt mis en pratique et l'émigration des blancs à titre d'engagés complètement abandonnée et remplacée par l'importation de la race africaine.

avaient déjà brûlé une vingtaine d'habitations, tuant tout ce qui leur tombait sous la main. Ils se retirèrent ; les Français reprirent une vigoureuse offensive. Comme la guerre rendait impossible toute culture, on eut recours aux négociations ; la paix fut conclue avec les sauvages.

Duparquet mourut en 1659 ; administrateur de l'île pendant plus de vingt ans, il avait gagné la confiance et l'estime de tous les habitants ; il laissait la Martinique dans un état florissant. A sa mort, sa femme s'empara du gouvernement et des lettres patentes du 15 septembre 1648 lui donnèrent en quelque sorte la régence pendant la minorité de son fils. Ces arrangements furent loin de satisfaire tous les colons, qui se partagèrent en deux parties, les Parisiens et les Normands, suivant leur lieu d'origine.

Les Parisiens tenaient pour M^me^ Duparquet, qui ne se cachait pas pour leur témoigner ses sympathies. Les Normands formaient l'opposition. La guerre civile allait bientôt éclater [1].

Dans le courant de 1659, quelques Français qui étaient allés chasser dans la partie de l'île réservée aux naturels furent assassinés par les sauvages. Les colons ne cherchaient que le moment de se venger ; l'occasion ne tarda pas à se présenter. Un indigène nommé Nicolas, connu pour sa vaillance, s'était un jour rendu avec dix-sept de ses compagnons à la ville de Saint-Pierre pour y boire de l'eau-de-vie. Pendant que lui et les siens se livraient sur la place publique à de

1. Le jour de la fête de M^me^ Duparquet, des réjouissances avaient lieu en son honneur, et les Parisiens montraient une grande activité ; c'était une véritable manifestation de leur part. Les Normands, piqués de jalousie, firent entendre quelques quolibets ou tinrent des propos désagréables. L'on se menaça de part et d'autre et un combat s'engagea dans les rues de la ville de Saint-Pierre.

Les partisans de M^me^ Duparquet furent vaincus : elle-même fut arrêtée et ordre fut donné de ne la laisser communiquer avec personne, sans la permission de l'officier de garde. Une perquisition des plus minutieuses eut lieu dans sa maison ; ses livres et ses papiers furent soumis à un long examen. Il se trouvait que M^me^ Duparquet avait en sa possession un volume de Machiavel qui traitait de la paix et de la guerre ; on lui en fit un crime et l'exaspération des Normands fut à son comble. Le conseil de la colonie décida que ce *livre funeste* serait brûlé en place publique par la main du bourreau. L'on procéda solennellement à l'exécution en présence d'une foule nombreuse et avide de vengeance.

Ces excès devaient amener une réaction en faveur de M^me^ Duparquet. Malgré les efforts de ses ennemis qui voulaient pour la perdre l'impliquer dans une conspiration, elle fut, sur la proposition du conseil alors revenu à des idées de modération, remise en liberté et rétablie en possession de son gouvernement. M^me^ Duparquet ne devait pas jouir longtemps de son triomphe. Une paralysie l'obligea à quitter l'île et à s'embarquer pour la France. Elle mourut pendant la traversée au mois d'août 1658. Une tempête s'étant élevée, les matelots cédant à une crainte superstitieuse crurent que le corps de cette dame en était la cause ; il y eut une sédition à bord du navire et cette tentative de révolte engagea le capitaine à jeter le cadavre à la mer.

joyeuses libations, un aventurier, que l'on appelait Beau-Soleil et dont la férocité était proverbiale, rassemble une troupe de soixante hommes, entoure les Indiens et les massacre à l'exception de trois d'entre eux qui sont faits prisonniers.

Après cette malheureuse affaire, on court aux armes. Les colons organisent un petit corps de six cents hommes. Quatre cents s'avancent par terre pour traverser les montagnes et aller débusquer les Caraïbes de leurs villages.

Deux cents sont embarqués dans des chaloupes commandées par de Loubières.

Les sauvages sont cernés. Ils essayent, mais en vain, de défendre les passages. Notre mousqueterie les force à lâcher pied. Plusieurs d'entre eux se réfugient dans des pirogues et quittent leur pays natal. Les autres continuent la lutte, mais défaits dans toutes les rencontres, ils font la paix en 1660 [1].

Les Antilles voisines de la Martinique et de la Guadeloupe avaient aussi attiré notre attention; peu à peu une France insulaire se formait [2].

En 1650, Duparquet avait abordé à la Grenade, petite île de huit à neuf lieues de long sur quatre ou cinq de large. Il était appelé par les Caraïbes dont le chef voulait être l'ami des Français. Un fort fut construit; il consistait en quelques cabanes protégées par une palissade où l'on avait placé quatre ou cinq pièces de canon. On donna des verroteries, des couteaux et des haches aux sauvages et l'on crut avoir ainsi acheté leur alliance.

La paix devait être passagère. Duparquet était retourné à la Martinique et avait laissé le commandement à l'un de ses officiers nommé Lecomte.

L'histoire de ces petites colonies est toujours la même; l'indigène veut relever la tête, mais il finit toujours par succomber. Peu après un

1. Les anciens habitants de la Martinique devaient évacuer leur île qu'ils nous cédaient et s'engageaient à vivre en bonne intelligence avec les blancs. En retour, on leur faisait un abandon complet des îles Saint-Vincent et de la Dominique. Malgré ces arrangements, quelques indigènes restèrent dans notre colonie et en 1687, on en comptait encore près de deux cents.

2. En 1648, Jacques Gente arrivait à Saint-Barthélemy avec cinquante compagnons, tous gens de résolution, et y créait un établissement. En 1651, le brave capitaine de Vangalan attaquait, avec cent soixante soldats, les Espagnols fixés à l'île de Sainte-Croix, les en expulsait et y construisait une petite bourgade. Ces nouvelles acquisitions ne tardèrent pas à devenir ainsi que Saint-Christophe la propriété de l'ordre de Malte, qui s'engageait à n'y nommer comme gouverneurs que des chevaliers français et à y reconnaître le roi de France en qualité de seigneur suzerain. Deux commanderies furent organisées et le premier commandeur, le marquis de Sales, consacra toute son activité à mettre en rapport une sucrerie qui devint bientôt l'une des plus importantes de nos îles.

massacre de Caraïbes, Lecomte se noya en voulant traverser un torrent. Son successeur, Cacqueray de Valmenier, s'occupa de développer la colonisation.

L'île Sainte-Lucie, que l'on appelait aussi Sainte-Alousie, nous appartenait également depuis 1643, époque à laquelle quelques-uns de nos compatriotes avaient commencé à l'explorer. Ce n'était guère qu'une possession nominale et l'on n'y trouvait que quelques chasseurs qui vivaient çà et là dans les forêts. Les Français de la Martinique venaient souvent la visiter en pirogues pour s'y livrer à la pêche. Ils avaient même établi sur la côte un chantier afin de pouvoir exploiter les bois.

Nous avons déjà insisté sur les efforts du grand Colbert pour donner à la France la supériorité maritime; on se souvient de la formation de la compagnie des Indes Occidentales qui obtint le droit d'exploiter toute la côte occidentale d'Afrique pour en tirer des nègres. Le travail esclave dans nos colonies se substituait ainsi au travail libre et les Africains étaient destinés à remplacer les engagés européens qui allaient bientôt disparaître.

La nouvelle compagnie des Indes occidentales équipa trois vaisseaux à la Rochelle d'où ils partirent le 14 décembre 1663 et arrivèrent à la Martinique, ayant à bord M. de Tracy avec le titre de gouverneur-général.

Le chef-lieu de nos établissements aux Antilles, qui jusqu'alors avait été à Saint-Christophe, fut transporté dans cette île.

TENTATIVES DES ANGLAIS ET DES HOLLANDAIS SUR LES PETITES-ANTILLES FRANÇAISES

La Martinique traversait alors une phase critique. Le commerce était languissant et les planteurs, endettés pour la plupart, avaient recours aux Hollandais et aux juifs qui leur prêtaient à gros intérêts. Aussi la population coloniale était stationnaire et ne s'élevait qu'à quatre mille habitants qui se partageaient également entre blancs et nègres. Tracy s'efforça de remédier à la situation devenue inquiétante, surtout en 1665. Une insurrection de trois à quatre cents esclaves eut lieu sur différents points de l'île. Les révoltés abandonnent les plantations et se réfugient dans des mornes abrupts et sauvages où il est impossible de les atteindre. De là ils se répandent la nuit par bande de vingt-cinq à trente hommes et livrent tout au pillage et à l'incendie.

La milice était toujours sur pied, de véritables battues avaient lieu. Le gouverneur a recours à la douceur. Il promet le pardon à tous ceux des révoltés qui rentreront dans le devoir. Cette décision pleine d'humanité produit de bons résultats et presque tous les nègres retournent sur les plantations. Tracy se rend ensuite à la Guadeloupe où les colons réclamaient sa présence.

En dépit des belles promesses qu'elle semblait donner, on sait que la Compagnie des Indes occidentales fut une déception pour les émigrants et pour la France. Les Antilles se trouvèrent bientôt dans une situation déplorable.

Louis XIV, mécontent, prononça la dissolution de la compagnie et en paya les dettes. Les îles furent réunies à la couronne. On allait sans doute mieux marcher; malheureusement la guerre vint bientôt tout entraver.

La France soutenait la lutte contre l'Espagne et la Hollande. Le fameux Ruyter parut dans la mer des Antilles avec une force maritime considérable composée de quarante-six bâtiments et de trois mille hommes de débarquement. Il fit une descente près de Fort-Royal le 20 juillet 1694; une partie de la ville tomba en son pouvoir.

Le gouverneur de la colonie, le marquis de Baas, avait réuni la milice aux troupes qu'il pouvait avoir. Des officiers déterminés, comme les capitaines de Sainte-Marthe, Comette et Jeard, le secondaient, mais malgré la bravoure des Français, tout fait supposer que la Martinique serait tombée aux mains de nos ennemis sans une circonstance toute particulière qui nous donna la victoire.

Les Hollandais s'étaient emparés de la partie de la ville où se trouvaient les magasins aux vivres situés au carénage, au lieu de poursuivre leur succès, ils s'arrêtèrent quelques heures pour se reposer et burent tellement de vin et d'eau-de-vie que la plupart d'entre eux s'enivrèrent et ne pouvaient plus tenir sur pied. Dans cette situation, il nous fut facile de leur résister malgré notre petit nombre. Le feu du fort Saint-Louis et celui de deux navires embossés au Cul-de-Sac mitraillèrent les assaillants, et l'amiral Ruyter dut bientôt se retirer en laissant sur le terrain plus de quatre cents morts, sans compter les noyés et les blessés. Dans nos autres établissements, les colons firent également bonne contenance et se conduisirent toujours avec intrépidité, si bien que, d'après un dicton : « il valait mieux avoir affaire à deux diables qu'à un seul habitant français ».

La paix de Nimègue, qui fut signée en 1678, devait être des plus favorables à nos colonies. La prospérité des Petites-Antilles se développa rapidement, et un recensement de 1689 nous montre combien leur progrès avait été rapide[1].

En somme, la période difficile de la colonisation était passée; une petite France se créait dans les îles d'Amérique et les événements paraissaient lui promettre des jours heureux et fortunés.

Malheureusement la guerre n'allait pas tarder à recommencer : en 1688 la France entrait en lutte avec les nations qui avaient formé la ligue d'Augsbourg. Le comte de Blenac qui commandait nos Antilles fut remplacé en 1691 par le marquis d'Eragny.

Nos ennemis essayèrent à plusieurs reprises de nous enlever nos colonies. En 1691, les Anglais tentèrent de s'emparer de la Guadeloupe ; deux ans plus tard, une de leurs flottes qui était composée de huit vaisseaux, de quatre frégates et de huit bâtiments de transport, vint débarquer quinze cents hommes dans la baie de Fort-Royal, à la Martinique. Les campagnes furent ravagées, les habitations livrées au pillage et les envahisseurs s'en vinrent assiéger la ville de Saint-Pierre.

La garnison était sur la défensive et repoussa les Anglais. Pendant les opérations, les colons aidés de leurs nègres rendirent de grands services, en s'organisant en compagnies franches qui enlevaient les détachements, les convois et les hommes isolés. Aussi le général Codrington, qui ne s'attendait pas à trouver une résistance aussi énergique, fut-il obligé d'évacuer la Martinique qu'il se flattait de conquérir en quelques jours.

Pendant les années qui suivirent, nos établissements des Antilles vécurent tant bien que mal[2].

1. A cette époque, la Martinique avait une population de 16,500 habitants dont 5,800 blancs, 500 mulâtres, 200 Caraïbes et 11,000 esclaves. L'on y comptait 185 sucreries et une indigoterie. La Guadeloupe et ses dépendances, c'est-à-dire Marie-Galante et Saint-Martin, avaient 11,300 habitants dont 5,200 blancs, 6,100 esclaves qui faisaient valoir 106 sucreries et 73 indigoteries. La petite île de Saint-Barthélemy avait 350 blancs, une centaine de nègres et l'indigo qui était à peu près sa seule production était exploité sur quatorze plantations. Sainte-Croix comptait près de douze cents âmes dont plus de moitié étaient des Européens. On y cultivait la canne à sucre et l'on y avait transporté une soixantaine de forçats dans le but d'y fonder une colonie pénale. Saint-Christophe avait perdu de son importance depuis qu'elle avait cessé d'être le chef-lieu de nos établissements; cependant sa population ne laissait pas d'être assez considérable. On y trouvait 3,400 blancs et 4,600 esclaves, et dans les campagnes 100 sucreries et 62 indigoteries attestaient que l'agriculture y était florissante. Seule, la ville de la Basse-Terre dépérissait.

2. Les relations avec la métropole étant devenues difficiles, le commerce en souffrait. Notre marine militaire affaiblie se tenait sur la réserve et le marquis d'Amblemour, qui était venu prendre possession du gouvernement au commencement de 1697, se bornait à un rôle purement défensif. Nos corsaires, qui causaient de grands préjudices aux Anglais en capturant leurs

LA VIE CRÉOLE A LA MARTINIQUE ET A LA GUADELOUPE

La population coloniale était fort curieuse à étudier pour un observateur. On y trouvait déjà les habitudes et les préjugés qui lui donnaient une physionomie qu'elle n'a pas encore perdue. Les blancs y formaient l'aristocratie et les mulâtres la classe intermédiaire. Ces derniers, que l'on désignait communément sous le nom de *gens de couleur*, étaient industrieux, courageux et entreprenants et montraient une grande vivacité, mais ils étaient adonnés à leurs plaisirs, volages, vaniteux et enclins à la dissimulation. Quant aux nègres, qui presque tous vivaient en esclavage, leur caractère était celui que nous leur connaissons. Leur insouciance n'avait pas de bornes : ils aimaient le jeu, le vin, l'eau-de-vie et surtout la danse, leur passion favorite. Les instruments de musique dont ils se servaient pour se réjouir étaient bizarres et consistaient presque toujours en troncs d'arbres creusés et recouverts à leurs extrémités de peaux de brebis; — ils jetaient au vent les notes plus ou moins mélodieuses de la bamboula! Parfois, ils jouaient d'une espèce de guitare faite d'une moitié de calebasse avec quatre cordes de soie ou de boyaux d'oiseaux séchés. Sur chaque plantation, la nuit du samedi au dimanche était consacrée à se divertir, et en se promenant dans les campagnes, on pouvait entendre les

navires marchands, répandaient l'aisance dans nos îles en y dépensant joyeusement leurs prises. La paix de Ryswick mit enfin un terme aux hostilités qui avaient épuisé les nations belligérantes en hommes et en argent.

Malgré la guerre et la crise qui en était résultée, nos Antilles continuaient à prospérer. En 1701, la population de la Martinique s'élevait à 24,000 habitants dont 6,300 blancs, 700 mulâtres, et 17,000 esclaves. Le Père Labat, qui visita cette colonie à la fin du XVII^e^ siècle et y séjourna plusieurs années, nous en donne une description des plus intéressantes: l'île était alors divisée en dix-sept paroisses dont les principales étaient le fort Saint-Pierre, le Cul-de-Sac à Vaches, le Carbet, le Prêcheur, le Fort-Royal, le Trou-au-Chat et le Mouillage; Saint-Pierre qui avait été bâti en 1665 était une petite ville de 4,500 âmes. Ses principaux édifices étaient les deux églises, la maison de l'intendant, celle du gouverneur particulier, le palais de justice, le monastère des Ursulines et la raffinerie de la marquise de Maintenon d'Angennes. Le Fort-Royal était une cité moins importante, mais d'un aspect plus coquet. Les rues étaient tirées au cordeau et bordées de maisons de différents aspects, quelques-unes étaient construites en maçonnerie. L'église n'avait rien de remarquable. Le gouverneur général et le conseil résidaient au Fort-Royal et l'on y exécutait de nombreux travaux qui devaient amener une transformation complète de l'établissement.

Au début de la colonisation, les habitants s'étaient principalement appliqués à planter la canne à sucre et l'indigotier. Depuis l'on avait songé à exploiter d'autres produits tels que le roucou, le coton, l'igname et les patates. Un juif nommé Benjamin d'Acosta, ayant établi plusieurs cacaoyères, eut des imitateurs et le cacao fut dès lors une branche d'exportation.

cris joyeux des noirs se livrant à quelques quadrilles désordonnés et les sons discordants de leur orchestre qui devaient leur rappeler l'Afrique, leur pays d'origine.

La vie des esclaves sur une plantation, aujourd'hui peu connue, serait curieuse à étudier. Les cases des nègres formaient un village situé à une certaine distance de l'habitation du maître. Elles étaient pour la plupart assez propres, bâties avec symétrie et disposées de manière à faire, suivant leur nombre, une ou plusieurs rues. Une case avait en moyenne trente pieds de long sur quinze de large. Elle était construite en palissades qui soutenaient un torchis de terre glaise et de bouse de vaches sur lequel on passait un lit de chaux, et couverte de cannes, de roseaux ou de palmiers ; il était rare d'y trouver plus d'une fenêtre. En face de la maisonnette, il y avait une hutte où l'on faisait la cuisine. Sur le plancher était posée une natte de latanier ; un lit consistait en deux ou trois planches posées sur des traverses et soutenues par de petites fourches avec quelques méchantes couvertures ou grosses toiles pour se couvrir. Le reste du mobilier se composait de calebasses, de bancs, d'une table ou autres ustensiles en bois avec un ou deux coffres pour serrer les hardes[1].

Les blancs traitaient assez doucement leurs noirs ; malheureusement, ils négligeaient trop souvent leur éducation morale.

Nos autres Antilles présentaient beaucoup d'analogie avec la Martinique, et si la colonisation y était moins avancée, on y retrouvait la mêmes productions, la même population et les mêmes habitudes. La Guadeloupe, sans parler de ses dépendances, Marie-Galante et Saint-Martin, avait 11,500 habitants, dont 3,800 blancs, 400 mulâtres et 7,300 esclaves. Sa seule ville, la Basse-Terre, qui avait été bâtie en 1660, n'était guère qu'un bourg. Elle avait été incendiée en 1691 par les Anglais lorsqu'ils avaient essayé de s'emparer de l'île, et on venait de la relever lorsqu'elle avait été emportée par un débordement de la Rivière aux Herbes, qui la traverse en décrivant des ravines d'un aspect fort pittoresque. Il fallait attendre la fondation de la Pointe-à-Pitre pour

1. Il était d'usage de donner aux nègres quelques coins de terre pour y faire leurs jardins à tabac, et y planter des patates, des ignames, du mil, des choux caraïbes et autres choses, soit pour leur nourriture, soit pour vendre. On leur permettait d'y vaquer le temps qui leur était accordé pour leur repos, et les dimanches après la messe. Lorsque les esclaves étaient industrieux et se trouvaient dans le voisinage d'un bourg où ils pouvaient porter leurs légumes, leurs melons et leur tabac, ils étaient à même de réaliser des bénéfices qui à la fin de l'année montaient quelquefois à trois cents écus.

que la Guadeloupe atteignit le degré de prospérité où elle était parvenue à la veille de la Révolution[1].

La Dominique, située entre la Martinique et la Guadeloupe, était considérée comme terre française, mais nous n'avions pas songé à en tirer parti ; cette île, à l'intérieur encore peu connue, était en quelque sorte abandonnée aux Caraïbes.

A partir de 1700, nos Petites-Antilles eurent une série de gouverneurs qui ne restèrent que peu de temps en fonctions. Le comte d'Enetz fut emporté par la fièvre jaune et remplacé par le commandant de Gétaut, qui mourut bientôt après. M. de Machault, nommé gouverneur le 25 mars 1703, fut plus heureux que ses prédécesseurs; son administration dura huit ans.

En 1701, la succession d'Espagne avait été ouverte et le duc d'Anjou appelé à monter sur le trône de Charles-Quint. Une coalition se forma contre la France et pendant onze ans ses armées furent obligées de combattre en Allemagne, en Italie et dans les plaines de la Castille. L'Angleterre unie à la Hollande mit sur mer des flottes considérables qui obtinrent des succès importants contre notre marine.

Nos îles d'Amérique devaient exciter leurs convoitises. L'attaque la plus sérieuse que nous ayons eue à soutenir est celle des Anglais sur la Guadeloupe en 1703. Les colons repoussèrent victorieusement les envahisseurs, et, parmi ceux qui se distinguèrent le plus à la défense de l'île, signalons le Père Labat, qui avait organisé une compagnie de nègres et se couvrit de gloire ainsi que ses soldats improvisés.

Par la paix d'Utrecht, en 1713, la France cédait à l'Angleterre l'Acadie et Terre-Neuve. Aux Antilles, nous ne perdions que Saint-Christophe et cette île, qui jusqu'alors avait été partagée entre les Français et les Anglais, tombait tout entière au pouvoir de notre rivale. Le comte de Philippeau était alors gouverneur depuis 1711. Il mourut en 1713 et eut pour successeur le fils du célèbre Duquesne qui administra jusqu'en 1717 la Martinique et les autres établissements qui en dépendaient.

Ce fut M. de Lavarenne qui remplaça le fils de Duquesne. Ce gouver-

1. En dehors de la Basse-Terre, l'on ne trouvait que des centres peu importants connus sous le nom de paroisses et de quartiers. Les principaux étaient le Marigot, Saint-Robert, la Magdeleine, Goyaves, etc. En revanche, la campagne était couverte de belles plantations.

neur à l'esprit étroit débuta par des actes en opposition avec les intérêts des îles. Par une singularité que l'on ne peut guère expliquer il fit défendre la construction de nouvelles sucreries. Il en résulta un mécontentement général et à la Martinique, les colons, que cette mesure menaçait de la ruine, résolurent de se débarrasser de sa personne. Sous le prétexte de l'inviter à dîner, ils l'attirèrent dans un bourg, le déclarèrent leur prisonnier et, quelques heures après, ils l'embarquaient sur un navire qui attendait sous voile et partait bientôt pour la France. Une assemblée coloniale fut immédiatement convoquée et le commandant des troupes, M. Dubucq, investi de l'autorité suprême. Le duc d'Orléans alors régent accorda une amnistie à tous ceux qui avaient participé au complot et le chevalier de Feuquières, déjà gouverneur de la Martinique, reçut l'ordre de prendre le gouvernement général.

Ce fut à cette époque que les droits qui pesaient sur les colonies furent sensiblement diminués. La culture et le commerce prirent de grands développements. L'heureuse position de la Martinique et la sûreté de ses ports en firent l'entrepôt de l'Europe et des Antilles. Les îles voisines lui vendaient leurs productions et achetaient les objets manufacturés venant de France. En 1727, un tremblement de terre qui détruisit la plupart des cacaoyers ne produisit qu'une crise passagère. Telle était la situation, lorsqu'un événement inattendu vint ouvrir une source féconde de richesses qui dépassa toutes les espérances que l'on avait pu former.

Le café qui commençait au XVII^e^ siècle à être en usage était entré en maître dans la consommation, malgré les prédictions de M^me^ de Sévigné[1]. Les Orientaux s'en étaient réservé le monopole. En 1690, les Hollandais avaient eu l'heureuse inspiration de faire venir de Moka à Java quelques pieds de caféier qui se propagèrent rapidement sous le climat des îles de la Sonde. En 1717, cette culture avait été importée dans notre colonie de Bourbon, en 1718 à Surinam, dans la Guyane, d'où elle se répandit dans l'Amérique du Sud et plus tard à la Jamaïque. L'on résolut bientôt d'y faire participer nos Antilles.

Ce ne fut qu'en 1728 que le premier arbuste fut acclimaté à la Martinique. Le capitaine Déclieux fut chargé de porter à la colonie trois pieds de caféier nés au Jardin des Plantes de Paris et qui lui avaient été remis par Jussieu. Pendant la traversée, le navire fut jeté hors de

1. Le premier café fut ouvert à Paris en 1672 par un Arménien, à la foire Saint-Germain.

sa route par la tempête et longtemps arrêté par les calmes. Il fallut mettre les officiers et l'équipage à la ration d'eau. Au risque de mourir de soif, Déclieux sacrifia une partie de la sienne pour arroser ses caféiers dont un seul arriva vivant à la Martinique. C'est ce pied de caféier qui, cultivé avec soin, produisit à la longue toutes les riches plantations des Petites-Antilles.

Le commerce des îles prit un développement inconnu jusqu'alors. En 1736, la Martinique expédiait pour près de trente-cinq millions de produits coloniaux et deux cents navires étaient employés au transport. L'on y comptait soixante-douze mille noirs.

La Guadeloupe aspirait à entrer dans le mouvement d'affaires, et si elle ne pouvait marcher de pair avec sa florissante voisine, elle la suivait de près. En 1759, sa population était de cinquante et quelques mille habitants, dont plus de neuf mille blancs et quarante et un mille esclaves.

Sainte-Lucie était entièrement occupée et nous y construisions plusieurs villages qui portaient les noms français de la Soufrerie, de Choiseul, du Vieux-Fort, du Gros-Ilet et du Dauphin. La Grenade prenait de l'importance. En 1733, un traité avait été négocié avec le Danemark et, en retour de certains avantages accordés à notre commerce, nous lui cédions l'île Sainte-Croix qui depuis est demeurée en sa possession[1].

Les Anglais ne pouvaient rester tranquilles spectateurs de notre prospérité coloniale. Aussi la guerre maritime recommença en 1744.

Ils firent plusieurs tentatives pour s'emparer de nos Antilles, mais ils furent toujours repoussés et quarante corsaires armés à Saint-Pierre-de-la-Martinique vengèrent, sur le commerce britannique, les pertes éprouvées par notre marine ; il y eut de beaux combats partiels qui montraient que nos gens de mer n'étaient pas déchus de leur renommée. Du reste, on n'entreprit rien de décisif de part et d'autre dans ces parages et, en dehors de l'Europe, les grands coups se portaient aux Indes où se trouvait Dupleix. Les puissances belligérantes se ruinaient sans arriver à aucun résultat, aussi la paix fut-elle signée en 1748 à Aix-la-Chapelle.

Les colonies purent respirer et reprendre leurs travaux d'agriculture, le commerce et la navigation avec les ports de France. Pendant cette

1. Les Danois s'étaient établis dès 1671 à l'île Saint-Jean et avaient occupé une partie de l'île Saint-Thomas. L'autre partie appartenait à l'électeur de Brandebourg.

période, notre pays, avec cette vitalité qui lui est propre, se remit promptement des effets de la guerre qui avait duré plusieurs années. La Dominique cessait d'être pour nous une possession nominale et aux carbets des Caraïbes succédèrent bientôt des habitations européennes ; on construisit la ville du Roseau dans une vallée volcanique où se trouvaient de nombreuses sources d'eau chaude. Nos établissements se transformaient ; partout on citait la Martinique et la Guadeloupe comme les deux reines des Petites-Antilles.

En 1750 commença la guerre de Sept ans, justement appelée la guerre coloniale. Elle fut désastreuse pour nous. Toutes nos Antilles, à part Saint-Domingue, tombèrent au pouvoir des Anglais qui s'emparèrent de la Guadeloupe en 1759, de la Martinique et de la Grenade en 1762. On se souvient que le traité de Paris signé en 1763 est l'un des plus humiliants que l'on nous ait imposés. Sans parler de l'Inde que nous perdions définitivement, nous étions obligés de céder, en Amérique, le Canada, la Louisiane, la Dominique et la Grenade. Notre rivale ne nous rendait que la Martinique, la Guadeloupe et l'île Sainte-Lucie, et encore malgré Pitt qui voulait continuer la lutte jusqu'à la ruine de la dernière colonie française.

LES ANTILLES FRANÇAISES A LA VEILLE DE LA RÉVOLUTION.

La perte de nos possessions sur le continent américain amena la métropole à s'occuper des Antilles avec plus de sollicitude que jamais. La Guadeloupe cessa d'être une dépendance de la Martinique et constitua un gouvernement particulier. En 1763[1], l'on tira parti du port à Pitre, nom qui lui venait d'un marin flamand, Peters, qui avait été obligé de fuir du Brésil et s'était retiré sur la pointe du morne Louis où il avait construit une cabane. Cette pointe fut nommée la Pointe-à-Pitre et donna son nom à la ville nouvelle qui ne tarda pas à devenir des plus florissantes, surtout à partir de 1769, époque à laquelle un édit du roi en fit le siège d'une sénéchaussée. Un terrible incendie qui y éclata en 1780 n'arrêta pas son développement et l'on songeait à y transférer le siège du gouvernement. A la Martinique, l'on exécutait de sérieux

1. C'est en 1763 que naquit à la Martinique la future impératrice Joséphine. Comme pour Mme de Maintenon, on s'est plu à entourer sa jeunesse de merveilleux récits qui doivent être rangés au nombre des légendes. « Vous serez reine un jour! » se serait écriée une vieille négresse. En route, lors du retour en France, un matelot aurait noué les cordons de souliers de la jeune fille, et sous l'empire d'une sorte d'inspiration prophétique, se prosternant à ses pieds, il aurait dit : « Je salue la reine de France! »

travaux de défense et le fort Bourbon, que l'on éleva sur le morne Garnier, nous assura la possession de l'ile.

L'avènement de Louis XVI fut des plus heureux pour les colonies. Ce roi rachetait sa timidité par un violent désir de faire le bien. Il voulait rendre à la France son ancienne puissance maritime. Aussi fit-il de nombreux sacrifices pour relever nos escadres. En 1796, la jeune Amérique avait proclamé son indépendance. Notre pays, désireux de se venger des hontes de la guerre de Sept ans, prit fait et cause pour elle et engagea de nouveau la lutte avec l'Angleterre. La guerre fut glorieuse pour nous. La paix fut signée à Versailles en 1783. Notre rivale était vaincue; elle reconnaissait la nouvelle république, nous restituait le Sénégal et nous cédait aux Antilles l'ile de Tabago.

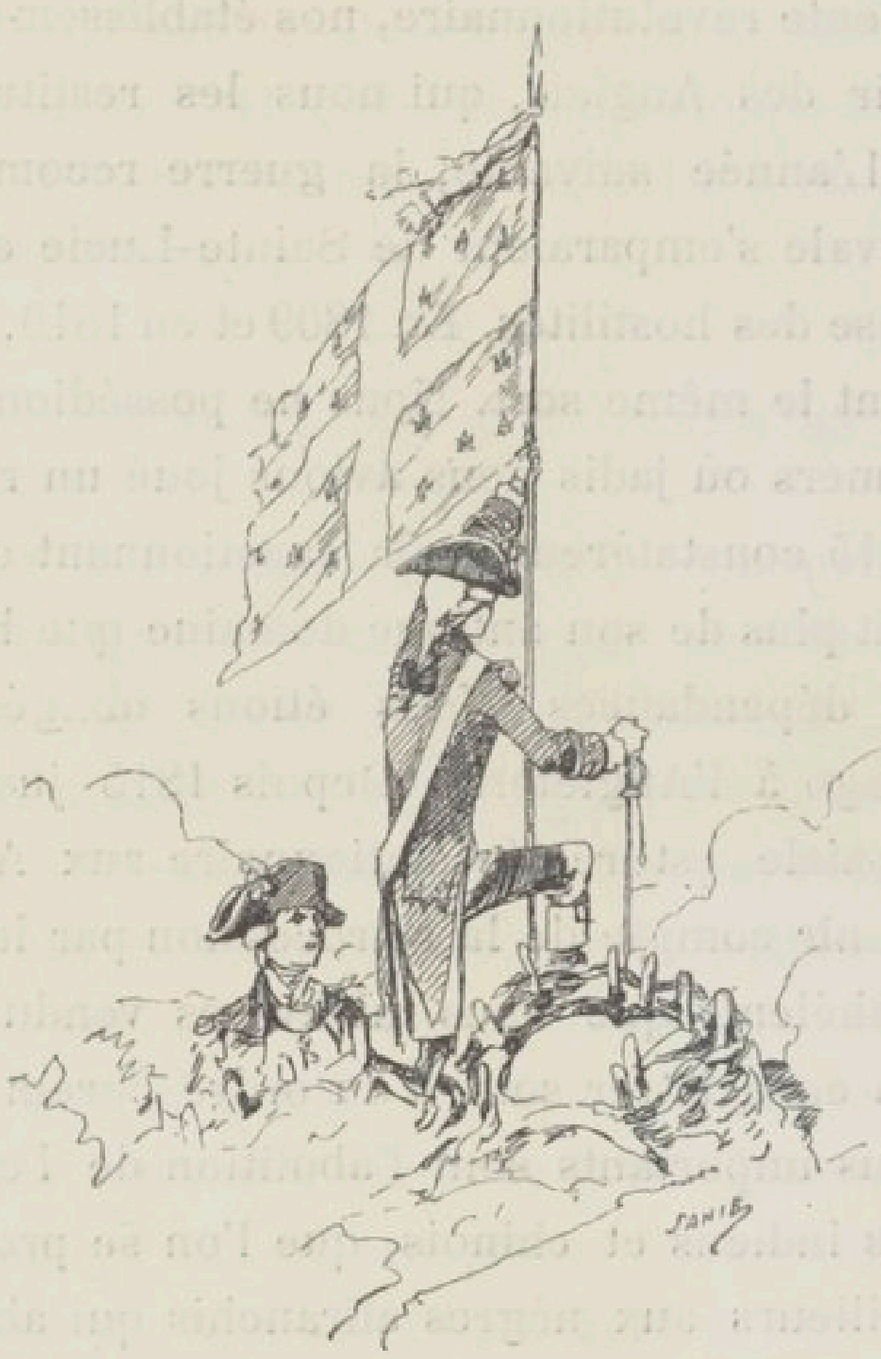
Avec la paix, tout paraissait annoncer qu'un avenir de prospérité allait s'ouvrir pour nos îles d'Amérique. Malheureusement il en fut autrement.

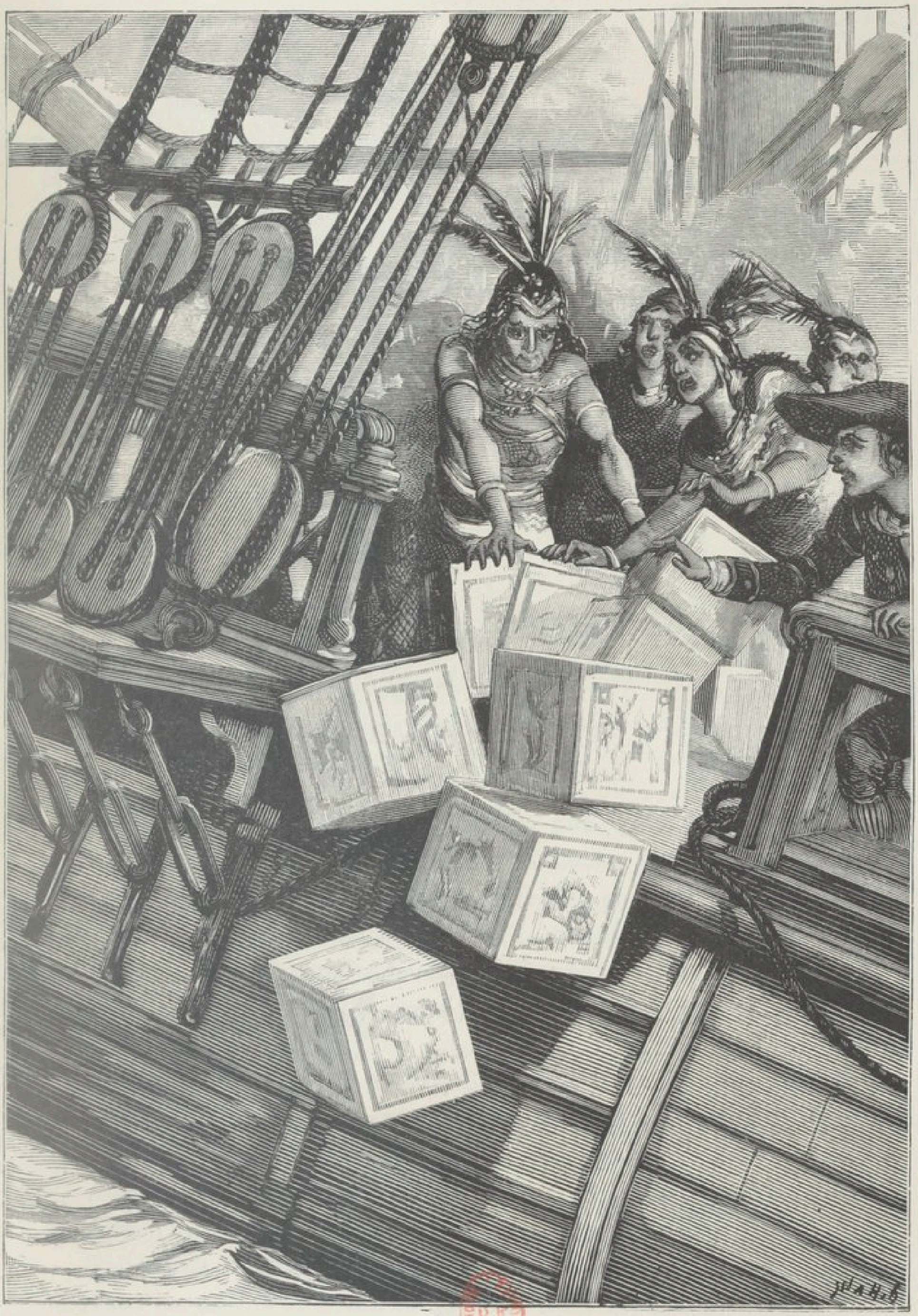
Pendant la tourmente révolutionnaire, nos établissements des Antilles tombèrent au pouvoir des Anglais, qui nous les restituèrent à la paix d'Amiens en 1802. L'année suivante, la guerre recommençait et les escadres de notre rivale s'emparaient de Sainte-Lucie et de Tabago au lendemain de la reprise des hostilités. En 1809 et en 1810, la Martinique et la Guadeloupe avaient le même sort. Nous ne possédions plus un pouce de terrain dans ces mers où jadis nous avions joué un rôle si brillant.

Les traités de 1815 constatèrent en la sanctionnant cette décadence. La France ne gardait plus de son antique domaine que la Martinique, la Guadeloupe et ses dépendances. Nous étions obligés d'abandonner Sainte-Lucie et Tabago à l'Angleterre. Depuis 1815 jusqu'à nos jours, notre puissance coloniale est restée stationnaire aux Antilles, à moins que l'on ne veuille tenir compte de la rétrocession par la Suède en 1877 de l'ile de Saint-Barthélemy que nous lui avions vendue en 1784. Les seuls changements à enregistrer sont d'un ordre purement économique ou politique. Les plus importants sont l'abolition de l'esclavage et l'introduction de coolies indiens et chinois, que l'on se proposait de substituer comme travailleurs aux nègres affranchis qui abandonnaient les plantations [1].

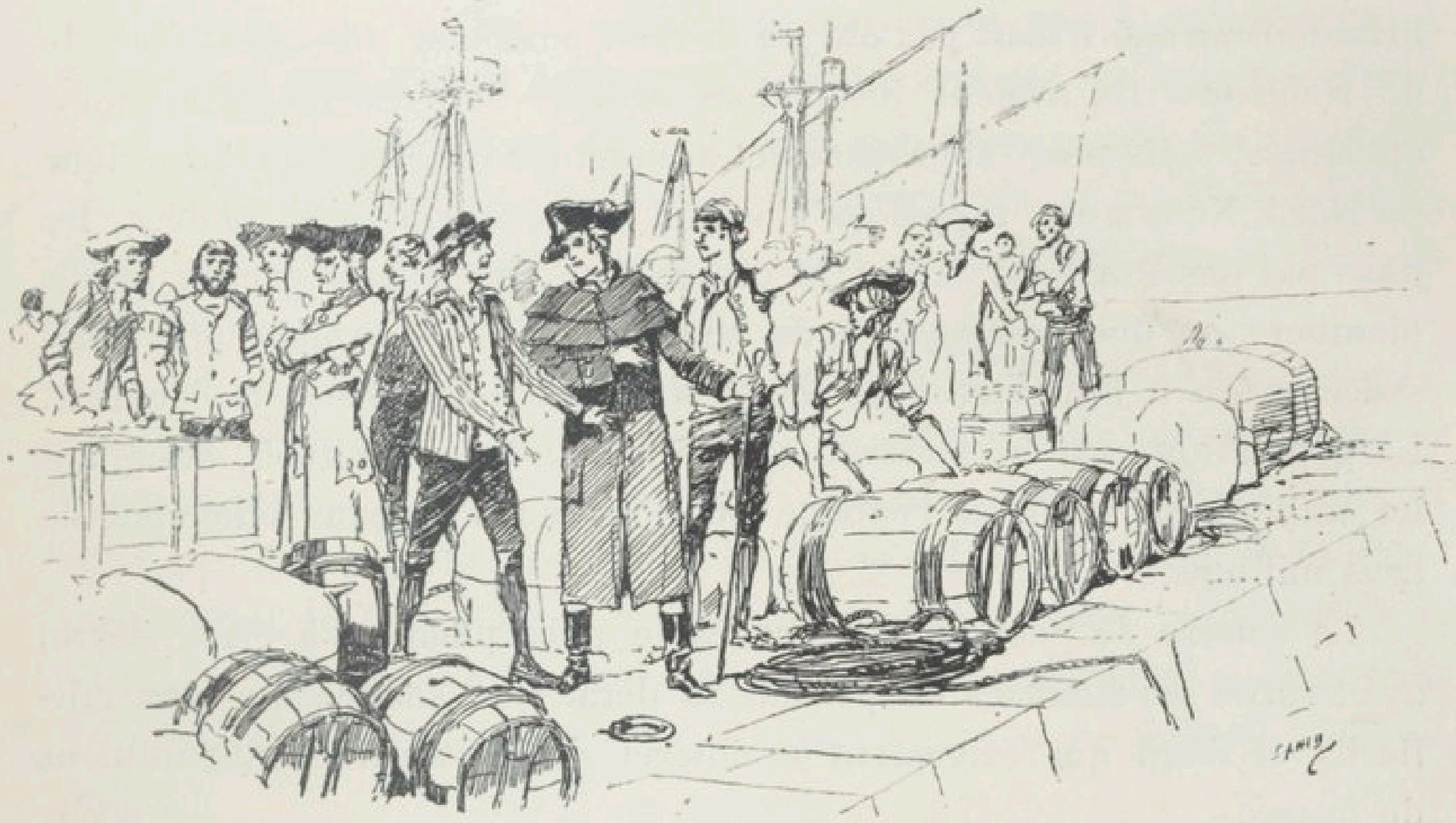
1. Aujourd'hui la population de la Martinique s'élève à 170,000 habitants dont 10,000 blancs, 50,000 mulâtres, 80,000 noirs, 8,000 nègres émigrants d'Afrique, 10,000 coolies hindous et 2,000 Chinois. A la Guadeloupe l'on compte 175,000 individus dont 15,000 blancs, 30,000 mulâtres, 100,000 noirs, 10,000 immigrants d'origine africaine, 15,000 coolies hindous et 5,000 Chinois. Notons cette particularité que la race jaune aux Antilles comme partout ailleurs se fait remarquer par son esprit d'économie et qu'elle tend à s'emparer du commerce de détail.

L'histoire de nos établissements des Antilles nous donne d'utiles et précieux enseignements. Comme dans la plupart des autres colonies, nous avons été victimes de nos imprudences et de nos maladresses, et aujourd'hui cet archipel qui devrait être français est une possession britannique. Que la leçon n'en soit pas perdue et, maintenant que nous paraissons vouloir reprendre notre ancienne politique coloniale, sachons en profiter afin de suivre d'autres errements et de tirer parti des circonstances que nous offre la fortune.





LES *INSURGENTS* JETANT LE THE ANGLAIS A LA MER



LAFAYETTE ET SES COMPAGNONS

CHAPITRE XXVI

Depuis le traité de Paris qui, en 1763, nous avait presque ravi notre empire colonial, on oubliait peu à peu le Canada, et nos navires avaient cessé de remonter le Saint-Laurent. Quelques anciens soldats de Montcalm prononçaient seuls encore le nom de Québec en évoquant le souvenir de la lutte héroïque soutenue contre les *habits rouges*.

Quant à la Louisiane, de rares Français allaient se fixer dans cette ville devenue espagnole.

La funeste tentative de colonisation de la Guyane, terminée par un désastre, éveillait encore la tristesse; aussi s'efforçait-on d'ignorer cet épisode et de l'écarter comme une mauvaise pensée.

Au commencement du règne de Louis XVI, nous venons de le voir, l'attention se portait principalement du côté des Antilles.

Telle était la situation, quand tout à coup l'Amérique occupa de nouveau les esprits et devint la question *d'actualité*.

Que s'était-il donc passé ?

Au XVIII^e^ siècle, les Anglais commençaient à faire la conquête de

l'Hindoustan qui n'était pas encore devenu pour eux une mine féconde de richesses. Ils avaient jusqu'alors compté sur des colonies moins opulentes, mais plus rapprochées et situées sur le littoral de l'Amérique du Nord. Nous nous rappelons l'origine de ces colonies, fondées, les unes par des Puritains fuyant la persécution, les autres par de hardis pionniers ou des compagnies de commerce. Elles avaient pris naissance grâce à l'initiative privée, et s'étaient développées rapidement. La population, qui ne s'élevait qu'à 200,000 âmes en 1660, atteignait un million en 1700; à l'époque où nous nous plaçons elle était de trois millions.

La guerre de Sept ans, si favorable politiquement à l'Angleterre, avait ruiné ses finances en portant sa dette à la somme de deux milliards et demi qui exigeaient un intérêt de quatre-vingt-huit millions de francs.

La métropole voulut se décharger sur ses colonies d'une partie de ce pesant fardeau. Elle mit un impôt sur le papier timbré, plus tard sur le verre, le papier et le thé.

Des émeutes forcèrent de supprimer ces taxes, l'on ne garda que la dernière. Mais les habitants de Boston, invoquant le grand principe de la constitution anglaise, — que nul n'est tenu de se soumettre aux impôts qui n'ont pas été votés par ses représentants, — jetèrent à la mer une cargaison de thé venu de Londres, plutôt que de payer le droit; — la guerre éclata.

Le bruit de cette révolution ne tarda pas à se répandre en France. Les *insurgents*, comme on appelait les mécontents d'Amérique, étaient devenus le sujet de toutes les discussions. Il n'y avait pas de réunion, de dîner, où il n'en fut question. L'on racontait avec détails comment les habitants de Boston avaient affirmé leur résistance.

Que s'était-il passé, en réalité? Quarante ou cinquante jeunes gens déguisés en *sauvages* s'étaient emparés de trois vaisseaux, et avaient jeté dans la mer trois cent quarante caisses de thé.

Cette équipée donnait lieu à de nombreux commentaires. La *guerre des Bostoniens* était à l'ordre du jour et soulevait un enthousiasme général. Au commencement de 1776, quelques joueurs, désireux de témoigner leurs sympathies aux Américains, inventaient le jeu de *Boston* qui devint bientôt populaire et faillit se substituer au whist, que son origine anglaise commençait à rendre suspect.

En Amérique, un congrès des députés des colonies s'était ouvert à

Philadelphie (1774). Les hostilités ne tardèrent pas à commencer; à leur début, elles furent favorables aux *insurgents,* et leur donnèrent confiance. La guerre se fit à la fois sur trois points du continent américain; aux environs de Boston, de New-York et de Philadelphie; dans le Canada, et enfin dans le sud, autour de Charleston et dans les Carolines.

Un détachement anglais est battu à Lexington (1775), et 30,000 hommes viennent assiéger le général Gage dans Boston. C'était une multitude et non une armée. Il fallait un général capable de la discipliner et de la conduire. Sur la proposition de John Adams, le congrès donne le commandement de toutes les forces américaines à un riche planteur de la Virginie, Georges Washington, qui s'était distingué contre les Français pendant la guerre de Sept ans, et avait le grade de colonel dans la milice.

Les Américains envahissent le Canada et prennent Montréal. Ils espèrent que les 120,000 Français qui habitent notre ancienne colonie embrasseront leur cause, mais ils ne tardent pas à être convaincus du contraire. Les Canadiens, qui n'ont pas encore perdu le souvenir des luttes qu'ils étaient obligés naguère de soutenir contre les milices de la Nouvelle-Angleterre, se déclarent pour les Anglais et les aident à défendre Québec. Les *insurgents* essaient inutilement de s'emparer de cette ville; ils y perdent leur chef Montgomery et sont forcés d'évacuer la province.

Les Américains compensent en partie leur insuccès par la prise de Boston (1776) et par l'échec que la flotte anglaise subit devant Charleston. Le cabinet de Londres n'avait pas cru d'abord à une résistance aussi énergique. Pour la vaincre, il achète aux princes allemands, qui depuis la guerre de Sept ans étaient dans sa dépendance, une armée de dix-sept mille mercenaires.

Les colonies prennent alors une mesure à laquelle personne n'avait songé au commencement de la lutte. Le congrès de Philadelphie rompt irrévocablement avec l'Angleterre, et, le 4 juillet 1776, il proclame l'indépendance des treize colonies réunies en une confédération où chaque État conservera sa liberté religieuse et politique. Dès le vote du congrès, vers deux heures de l'après-midi, la cloche du *City-Hall* se met en branle et annonce l'existence des États-Unis.

En France, l'opinion publique se montre de plus en plus sympathique aux Américains. L'on se raconte tous les incidents que l'on

peut saisir. Les *insurgents* excitent partout l'admiration. Les gens qui se piquent d'être philosophes comparent les députés du congrès aux sages de l'antiquité. Nos villes maritimes, qui se rappelaient ce qu'elles avaient souffert pendant la guerre de Sept ans, sont heureuses d'apprendre que l'orgueil britannique est enfin humilié.

La haine des Anglais était universelle : chacun se réjouissait de l'échec que venait de subir notre ennemie héréditaire. Aussi l'allégresse déborde à Paris lorsqu'on apprend que Boston a été évacué. Elle dure peu. Washington, à son tour, abandonne New-York et se sauve sur la rive droite de l'Hudson. Les Anglais envahissent le Rhode-Island et le New-Jersey. Ces dernières nouvelles causent autant de douleur que si les vaincus étaient des compatriotes.

M. de Vergennes était entré au ministère depuis quelques mois; il se faisait renseigner. L'un de ses principaux agents était Achard de Bonvouloir, officier dans l'armée française, qui quitta Londres au mois de septembre 1776 en se donnant pour un négociant d'Anvers, afin de déjouer la surveillance des Anglais. Il parvint à gagner Philadelphie et, grâce à son brevet de lieutenant, il fut admis dans l'armée américaine.

Les colons se demandaient ce que le gouvernement de Versailles se proposait de faire. Ils savaient que leur cause était populaire en France. Sur ces entrefaites, Silas Deane, du Connecticut, arrive à Paris en juillet 1776 avec une mission secrète du congrès de Philadelphie. M. de Vergennes le reçoit avec courtoisie, presque avec empressement. Le représentant de la jeune république comprend que les Français sont favorables à son pays, que l'opinion publique suit les événements avec inquiétude et anxiété.

Tout en ayant le plus vif désir de jouer un mauvais tour à l'Angleterre, le gouvernement hésitait encore. Le 17 décembre 1776, un nouveau plénipotentiaire des États-Unis débarque à Nantes. C'est Franklin qui, quelques jours après, arrive à Paris précédé par une grande réputation de philosophe, de savant et de philanthrope. On publie son nom que répètent mille échos. On remarque les manières simples du nouveau venu, ses cheveux en désordre et non poudrés, son habit brun et ses gros souliers. On s'éprend pour l'inventeur du paratonnerre et l'auteur de l'*Almanach du bonhomme Richard* d'un engouement indescriptible. On lui donne des fêtes, et il est le sujet de toutes les conversations. Sa demeure à Passy est le rendez-vous des hommes politiques, des personnages marquants et de toutes les femmes à la

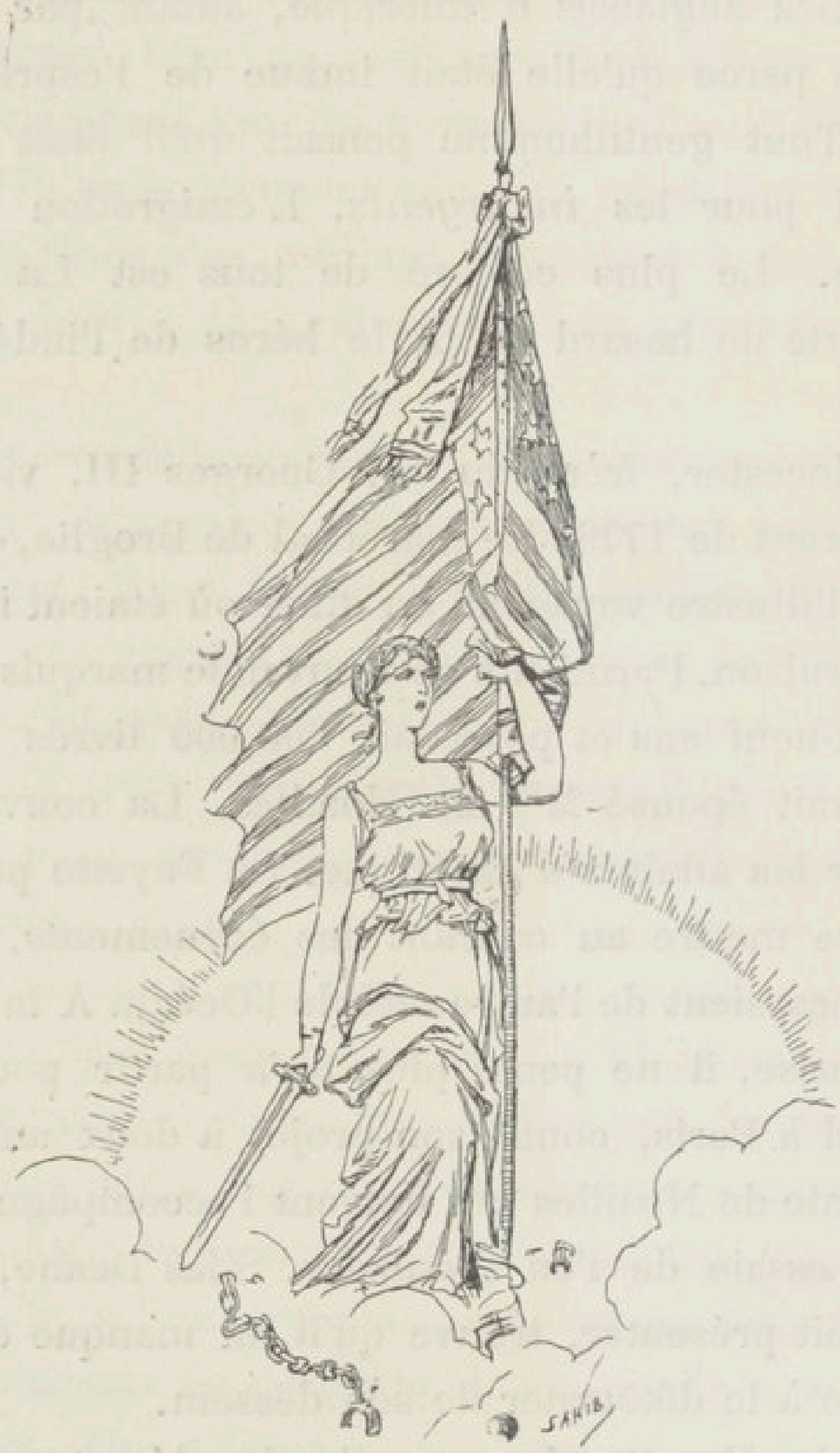
mode. Franklin, qui sous une bonhomie apparente cachait une grande finesse, — taxée parfois de duplicité, — sait exploiter la situation et devient bientôt aussi populaire à Paris qu'il l'était à Philadelphie et à Boston.

La cause de l'Amérique était gagnée. Dès 1775, deux officiers, Penet et de Pliarne, venaient de Saint-Domingue offrir au congrès des armes et des munitions. Beaumarchais expédiait des fusils et le docteur Barbue-Dubour enrôlait des soldats, et décidait le lieutenant-colonel de Bois-Bertrand, le lieutenant Favely, les ingénieurs de Baldivia et de Lomont à s'embarquer. Du Portail, Gouvion, Laumoy, la Radière, Kermovan et Tronson du Coudray, ne tardaient pas à les suivre. La jeune noblesse française avait accueilli avec satisfaction la nouvelle de la révolte des colonies anglaises d'Amérique, autant par antipathie pour l'Angleterre, que parce qu'elle était imbue de l'esprit philosophique de son siècle. Tout gentilhomme pensait qu'il était de son devoir de prendre parti pour les *insurgents*. L'émigration des volontaires était commencée. Le plus célèbre de tous est La Fayette. Voici comment une sorte de hasard en fit le héros de l'indépendance américaine.

Le duc de Glocester, frère du roi Georges III, visitait la ville de Metz dans le courant de 1776. Le maréchal de Broglie, qui commandait la place, offrit à l'illustre voyageur un dîner où étaient invités plusieurs officiers de la garnison. Parmi eux se trouvait le marquis de La Fayette. Il n'avait que dix-neuf ans et possédait 200,000 livres de rente. Trois ans plus tôt il avait épousé M^lle^ de Noailles. La conversation tomba naturellement sur les affaires d'Amérique. La Fayette pressa le duc de questions pour se mettre au courant des événements, tous nouveaux pour lui, qui se passaient de l'autre côté de l'Océan. A la fin du dîner, sa résolution était prise, il ne pensa plus qu'à partir pour le Nouveau-Monde. Il se rend à Paris, confie son projet à deux amis, le comte de Ségur et le vicomte de Noailles qui doivent l'accompagner, et au comte de Broglie qui essaie de l'en dissuader. Silas Deane, à qui le jeune enthousiaste se fait présenter, trouve qu'il lui manque encore quelques années et cherche à le détourner de son dessein.

Rien n'arrête La Fayette; la nouvelle des désastres que les Américains ont subis devant New-York et dans le New-Jersey le confirme dans sa résolution. Défense lui est faite de passer en Amérique. Il achète et équipe un navire à ses frais, quitte Paris avec un officier nommé Mauroy, se déguise en courrier, monte sur son bâtiment à

Passages, près de Saint-Sébastien, en Espagne, et met à la voile le 26 avril 1777. Plusieurs officiers l'accompagnaient, entre autres le baron de Kalb qui avait été autrefois l'agent de Choiseul au Canada. La traversée fut heureuse et dura sept semaines. La Fayette et ses compagnons évitèrent les croiseurs anglais qui étaient assez nombreux et arrivèrent à Georgetown, ville de la Caroline du Sud, située à une vingtaine de lieues de Charleston.



ARRIVÉE DE LA FAYETTE EN AMÉRIQUE

CHAPITRE XXVII

MŒURS AMÉRICAINES — LA VIE A PHILADELPHIE A LA FIN DU XVIII[e] SIÈCLE

La Fayette foulait enfin le sol américain; sa réputation était désormais fondée. Nous connaissons tous « le héros des deux mondes », le rôle qu'il a joué pendant la Révolution et les événements auxquels il s'est trouvé mêlé. Sa valeur politique était nulle, et quant à sa naïveté elle dépassait toutes les bornes. Pour acquérir ses sympathies, il suffisait de chevroter quelque chanson en l'honneur de la liberté. Tel fut La Fayette toute sa vie, tel il était en 1777. Homme à courte vue; sacrifiant tout à la parade, mais cœur assez généreux. L'idée de l'indépendance de l'Amérique l'avait séduit. Il s'était grisé en accourant offrir son épée aux *insurgents*. A peine débarqué, il monte à cheval, traverse les Carolines, la Virginie et le Maryland, et se rend à Philadelphie où siégeait le congrès.

A cette époque, Philadelphie était loin d'être devenue la grande métropole qui actuellement compte près d'un million d'habitants. Ce

n'était qu'une ville de province dont la population ne dépassait pas trente mille âmes. Elle avait été fondée, en 1682, par Guillaume Penn, et, quoiqu'elle eût à peine un siècle d'existence, elle avait déjà acquis une certaine importance, et était devenue le centre d'un commerce qui pour le temps était considérable [1].

A l'origine, les colons vivaient avec la plus grande simplicité et ne se permettaient que fort peu d'amusements. Ils avaient cependant une école de danse, un bal public, un champ de courses et des meutes de chasse. — Mais le luxe était encore inconnu parmi toutes les classes de la société. — A peine comptait-on quelques carrosses dans toute la ville. On faisait assez usage d'un lourd chariot appelé *waggon* et ayant généralement de dix à douze places. L'on voyait assez souvent une famille y monter et s'en aller ainsi passer l'après-midi à la campagne, dîner dans une maisonnette ou quelque ferme du voisinage. La vie intime était tout à fait entrée dans les mœurs des habitants de Philadelphie. Aussi ne sentaient-ils pas le besoin d'entreprendre de longs voyages. Du reste, les voies de communication d'alentour étaient plus qu'insuffisantes. En 1772, une diligence qui mettait deux jours pour se rendre à New-York excitait l'admiration et était appelée « la machine volante », mais on n'était pas beaucoup plus avancé en France.

La Pennsylvanie était alors l'une des colonies les plus prospères de l'Amérique du Nord [2].

1. Son port présentait une certaine animation. En 1749, 320 vaisseaux y étaient entrés et il en était sorti 281. La construction des navires y occupait un certain nombre d'ouvriers et au moment de la révolution le mouvement commercial qui avait été tant soit peu arrêté pendant la guerre de Sept ans se développait et était en pleine voie de prospérité.

La ville, située sur la rive droite de la Delaware, avait été régulièrement bâtie. Ses rues au nombre de dix-huit se coupaient à angle droit et étaient bordées de trottoirs. Les deux principales, High-Street et Broad-Street, avaient cinquante à soixante pieds de large. Les maisons, au nombre de quatre mille, étaient pour la plupart construites en briques ou en pierres blanches. Beaucoup d'entre elles étaient entourées de jardins et de vergers qui leur donnaient un air de bonheur et de gaieté. A la porte de chaque logis, on voyait un ou plusieurs bancs, où le soir les habitants venaient s'asseoir pour respirer le frais et deviser entre eux des événements de la journée.

Il ne fallait pas chercher à Philadelphie le luxe de nos grandes cités d'Europe. Les monuments y étaient à peu près inconnus. A cette époque, les principaux édifices étaient l'hôpital, une université, qui avait été fondée en 1749, et la bibliothèque. Les magasins y étaient de la plus grande simplicité. Une boutique n'était alors qu'une simple maison d'habitation, garnie de marchandises au rez-de-chaussée, avec un objet quelconque suspendu à la porte afin d'indiquer ce qu'on y vendait, par exemple, une corbeille, un livre, un chapeau ou une ancre de navire. La vie matérielle était facile. Le marché était bien approvisionné et se tenait une fois par semaine. En outre, une foire avait lieu deux fois l'an; la ville prenait alors un aspect animé qui contrastait avec ses habitudes paisibles et monotones.

2. Sa population, qui en 1750 n'était que de 90,000 habitants, s'élevait à 320,000 en 1775. Elle n'était dépassée que par celle du Massachussets et de la Virginie. Au début les colons

La race anglo-saxonne avait reçu des éléments allemands et hollandais. Les émigrants d'origine germanique étaient pour la plupart venus de la Souabe et du Palatinat. Ils demeuraient principalement sur les premières rampes des montagnes Bleues, et, grâce à eux, la culture était en progrès. De nombreuses fermes se répandaient çà et là dans le pays. L'élevage des porcs donnait des bénéfices assez sérieux. On nourrissait ces animaux avec des pêches, alors en si grande abondance qu'elles étaient sans prix. Le sol n'était pas encore défriché et l'on trouvait de belles forêts fréquentées par quelques tribus indiennes. L'élan et les animaux à fourrure n'avaient pas encore disparu.

La Fayette n'allait pas se trouver seul. Parmi les enthousiastes qui l'accompagnèrent ou le suivirent de très près, bornons-nous à citer Mauroy, Gimot, Pontgibaud, Armand de la Rouerie, plus connu sous le nom de colonel Armand, et qui plus tard devait essayer d'arrêter la révolution dans nos provinces de l'ouest, en organisant la *Confédération poitevine*, Fleury, Mauduit du Plessis, Conway, un Irlandais au service de la France, Ternant, la Colombe, Touzard et le major L'Enfant, à qui le congrès allait confier le soin de tracer le plan de la ville fédérale de Washington.

La capitale de la Pennsylvanie n'apparaissait plus avec sa physionomie habituelle; à sa vie paisible avait succédé une existence agitée. Elle était devenue le rendez-vous de volontaires et d'aventuriers accourus en Amérique, les uns par sympathie pour les *insurgents* ou par haine contre l'Angleterre, les autres pour y trouver à employer leur activité. On y voyait des représentants de toutes les nations, Français, Allemands, Russes ou Polonais, qui accablaient le congrès de leurs demandes. Les plus célèbres étaient le chevalier de Kermovan, qui avait quitté la France dès le mois de juin 1776; Pulaski et Kosciusko, qui tous deux ont joué un rôle important dans les révolutions de Pologne, et le major prussien de Steuben, qui cherchait à introduire dans les milices américaines la discipline et les manœuvres allemandes.

La Fayette avait obtenu de Silas Deane la promesse écrite d'un grade élevé dans l'armée américaine. Il avait néanmoins de grandes chances de voir sa demande délaissée. Le congrès était fatigué des solliciteurs. En outre, les habitants des colonies montraient de la défiance envers ces étrangers, dont la jactance et la frivolité contrastaient sin-

s'étaient exclusivement adonnés à l'agriculture. L'industrie commençait à se développer; l'on avait trouvé de la houille et plusieurs hauts-fourneaux avaient été établis pour la fonte du fer.

gulièrement avec leurs habitudes rangées et paisibles. Du reste, à ce moment, la guerre n'était pas favorable aux *insurgents* et déjà beaucoup de volontaires qui, en arrivant aux États-Unis, avaient rêvé des entrées triomphales dans les villes, des pluies de fleurs et des réjouissances, étaient fatigués de cette campagne où ils ne recueillaient que des fatigues. L'on commençait à murmurer. Telle était la situation lorsque La Fayette arrivait à Philadelphie.

Rien ne pouvait décourager le jeune marquis. Il adressa au congrès une requête où il demandait deux grâces, l'une de servir à ses propres dépens, et l'autre de commencer comme volontaire. Ce désintéressement gagne les députés, qui lui donnent la commission de major-général dans l'armée des États-Unis. La Fayette fut alors présenté au général en chef, Georges Washington. Le fondateur de l'indépendance américaine avait alors quarante-cinq ans. Les fonctions importantes dont il était chargé, les soucis qui l'accablaient, les déceptions qu'il avait éprouvées remplissaient son âme d'une mélancolie qui souvent allait jusqu'à la tristesse. Ce jeune homme de vingt ans, qui avait traversé les mers et sacrifié une partie de sa fortune pour venir prendre part à la lutte, lui fit éprouver un sentiment qui jusqu'alors lui était inconnu. La Fayette, suivant ses propres paroles, était devenu dissiper ses sombres pensées comme l'aube vient dissiper la nuit.

WASHINGTON. — INFLUENCE DE L'ARISTOCRATIE VIRGINIENNE. ADOPTION DU DRAPEAU AMÉRICAIN.

Georges Washington était né en 1732 sur les bords du Potomac, à Bridge's Coreck, dans le comté de Westmoreland, en Virginie. Sa famille, établie en Amérique depuis 1657, avait appartenu à la petite noblesse du comté de Durham, en Angleterre. Elle occupait alors un rang distingué dans la province. Son père était fort considéré et avait laissé en mourant dix enfants dans une position honorable et indépendante. Le futur président des États-Unis avait été élevé par sa mère. Il avait pris part à la guerre de Sept ans, et commencé de bonne heure sa carrière militaire. A vingt-sept ans, il s'était marié avec une jeune veuve, M^me^ Curtis, aussi riche que jolie, et s'était retiré dans son domaine de Mount-Vernon où il menait l'existence qui était celle de toute l'aristocratie coloniale de la Virginie et des Carolines. C'était là que la révolution était venue le prendre pour lui confier le commandement des forces américaines.

Washington était Virginien, ainsi que Jefferson, Madison et Monroë qui lui ont succédé dans la présidence des États-Unis. Aussi la Virginie, dont l'influence a été longtemps prépondérante dans l'union américaine, a-t-elle joué un grand rôle dans les événements qui amenèrent les colonies à se séparer de l'Angleterre. On peut dire qu'elle a exercé en quelque sorte une suprématie, qui s'explique facilement lorsqu'on connaît cette province et que l'on veut étudier son organisation politique et sociale.

La Virginie était la colonie la plus ancienne des Anglais sur le continent américain. Une église, aujourd'hui en ruines, à Jamestown, marque la place où exista le premier établissement fondé en 1607[1].

La société virginienne avait été formée sur le modèle de la société anglaise. Les premiers colons qui s'établirent en Virginie ne ressemblaient en rien aux austères pèlerins qui avaient pris pied dans le Massachussetts. C'étaient des hommes de mœurs douces et droites, attachés aux traditions de leurs pères, pleins de respect pour la couronne et l'Église établie et de préjugés contre les sectaires et les papistes. Leur esprit était aristocratique, et, en venant se fixer en Amérique, ils étaient restés Anglais dans leurs usages et dans leurs institutions.

Ainsi, en 1776, la Virginie avait encore une profonde empreinte de son origine anglaise. Sa constitution et ses lois étaient calquées sur celles de l'Angleterre. Le gouverneur y représentait le roi, le Conseil correspondait à la Chambre des lords et la Chambre des bourgeois à la Chambre des communes.

En Virginie, la population libre possédait en fait une hiérarchie des plus solides[2].

C'est dans cette aristocratie que s'était concentrée toute la vie politique du pays. Les circonstances lui étaient favorables. Il n'y avait pas encore de ville importante en Virginie. Williamsburg, le siège du

1. Les débuts de la colonisation furent des plus pénibles. En 1750, la province avait acquis une certaine importance. Sa population s'élevait à 255,000 habitants. Elle atteignait le chifire de six cent mille en 1776. C'était alors la plus peuplée de toute l'Amérique anglaise, et en même temps la plus fortement constituée. L'organisation du pays était aristocratique et difiérait complètement de celle de la Nouvelle-Angleterre, où l'influence puritaine avait profondément modifié les mœurs et les institutions.

2. Au bas de l'échelon social se trouvait la classe intermédiaire qu'on appelait celle des *petits blancs*. Leur situation était assez misérable, surtout lorsqu'ils n'habitaient pas les villes. Ils en étaient réduits à se faire surveillants des nègres, ou à exercer un commerce de détail. Généralement ils étaient peu considérés. Ils ne participaient pas aux affaires et ne possédaient aucune influence. Du reste, ils acceptaient la prédominance des planteurs, qui formaient une aristocratie dans toute l'acception du mot.

gouvernement, n'avait que deux mille habitants et les propriétaires de la province ne s'y rendaient guère que pour y représenter dans la Chambre des bourgeois les intérêts de leur comté. Ils passaient leur existence sur leurs plantations, où leurs nègres cultivaient le maïs, la canne à sucre et surtout le tabac. Leurs seules distractions étaient la chasse, les exercices de la milice, les courses de chevaux et les combats de coqs. Leur instruction était fort négligée et ils étaient restés étrangers aux mœurs recherchées. On vantait leur hospitalité, et quand ils recevaient un étranger, ils faisaient grandement les honneurs de leurs tables. Telle était l'aristocratie virginienne, qui avait su se rendre populaire par sa générosité et son énergie. Aussi était-elle appelée à prendre la direction du mouvement et, en reconnaissant Washington pour chef, les autres colonies se soumettaient à sa suprématie.

Philadelphie était également devenue un des principaux centres d'action, paraissant ainsi désavouer l'esprit fraternel que sous-entend son nom. On sait que ce fut là que l'indépendance fut proclamée, — proclamée dans un langage qui semble inspiré par le *Contrat social* de Jean-Jacques. « Nous regardons comme incontestables, disait ce manifeste mémorable, les vérités suivantes, que tous les hommes ont été créés égaux et qu'ils ont été doués par le Créateur de certains droits inaliénables; que parmi ces droits sont la vie, la liberté et la recherche du bonheur; que pour assurer ces droits, les gouvernements ont été établis par les hommes et qu'ils tirent leur juste autorité de ceux qui sont gouvernés ; que, quand un gouvernement ne tend point à ces fins, le peuple est en droit de le changer, de l'abolir et d'en établir un nouveau, fondé sur les principes qui lui paraissent les plus convenables à sa sûreté et à sa félicité. »

En 1777, les affaires des Américains commençaient à s'améliorer; à la fin de 1776, elles avaient paru désespérées. La retraite de Washington sur l'Hudson avait démoralisé les *insurgents*. Philadelphie avait été un instant menacée et le Congrès s'était retiré à Baltimore. Au mois de janvier 1777, Washington avait repris l'offensive et remporté un succès à Trenton. Les Anglais avaient évacué le New-Jersey et les députés étaient revenus siéger à Philadelphie.

La Fayette était depuis quelques jours à Philadelphie et sollicitait du congrès la *grâce* de servir dans l'armée américaine[1]. Le 4 juillet,

1. Les opinions semblent d'abord avoir été quelque peu diverses sur ce jeune homme qui, sans passé militaire, venait offrir ses services. « Pourtant, dit un écrivain américain, le congrès ne tarda pas à rendre un décret portant que le marquis de La Fayette, guidé par l'amour de la

on célébra le premier anniversaire de la déclaration d'indépendance. Depuis le matin jusqu'au soir, les cloches étaient en branle, les navires pavoisés. A trois heures, les membres du congrès et les fonctionnaires du nouveau gouvernement prenaient place à un banquet. Une musique composée d'Allemands faits prisonniers à Trenton épuisait son répertoire. Puis, il y eut une revue des troupes, en présence d'une foule nombreuse. Pour la première fois, les États-Unis arboraient le drapeau national[1].

Le 14 juin 1777, le drapeau tel qu'il existe fut adopté et le 4 juillet on le déploya solennellement devant l'armée, au milieu des salves d'artillerie et des acclamations de la foule. Le soir, l'on tira un feu d'artifice et toute la ville illumina.

Les habitants de Philadelphie étaient sous l'impression de cette fête lorsque la nouvelle d'un désastre vint changer leur joie en tristesse. Le 11 septembre, Washington avait été battu sur la rive gauche de la Brandywine, un des affluents de la Delaware. La Fayette avait été blessé en combattant, comme un simple volontaire.

Ainsi, la France prit donc part dans la personne de son jeune héros à l'un des premiers grands combats « Dès son début, dit un de ses historiens, il montra le sang-froid et l'intrépidité d'un guerrier consommé; il scella de son sang son union avec les Américains. Cette conduite lui concilia l'estime des soldats de l'indépendance et celle de Washington, esprit circonspect et méthodique, qui n'aventurait pas son amitié, mais qui ne relevait jamais une confiance donnée à bon droit. » La situation était des plus difficiles. La Fayette fit preuve de la plus admirable constance; dès lors Washington compta sur lui comme sur un frère.

L'insuccès de la Brandywine ne fut qu'une page sombre qu'on se hâta d'oublier néanmoins; les Anglais reprirent l'offensive et, le

liberté pour laquelle combattaient les États-Unis, ayant abandonné sa famille, ses parents, ses amis, et voulant consacrer sa vie à la défense de l'Amérique, sans en recevoir aucun émoluments, ses services étaient acceptés ».

Son caractère aimable, ses bonnes manières de gentilhomme, — sa générosité, — son empressement à sacrifier son repos, sa vie même à la grande idée qui révolutionnait alors tous les esprits, lui conquirent vite une grande célébrité. — Le jeune marquis de La Fayette, en Amérique, devint une sorte de drapeau. Ces républicains, nés d'hier, l'apprécièrent d'autant plus qu'il appartenait à la bonne noblesse de France. La Fayette n'aurait certainement pas obtenu aux États-Unis la même célébrité s'il eût été un Jean-Bart, enfant du peuple.

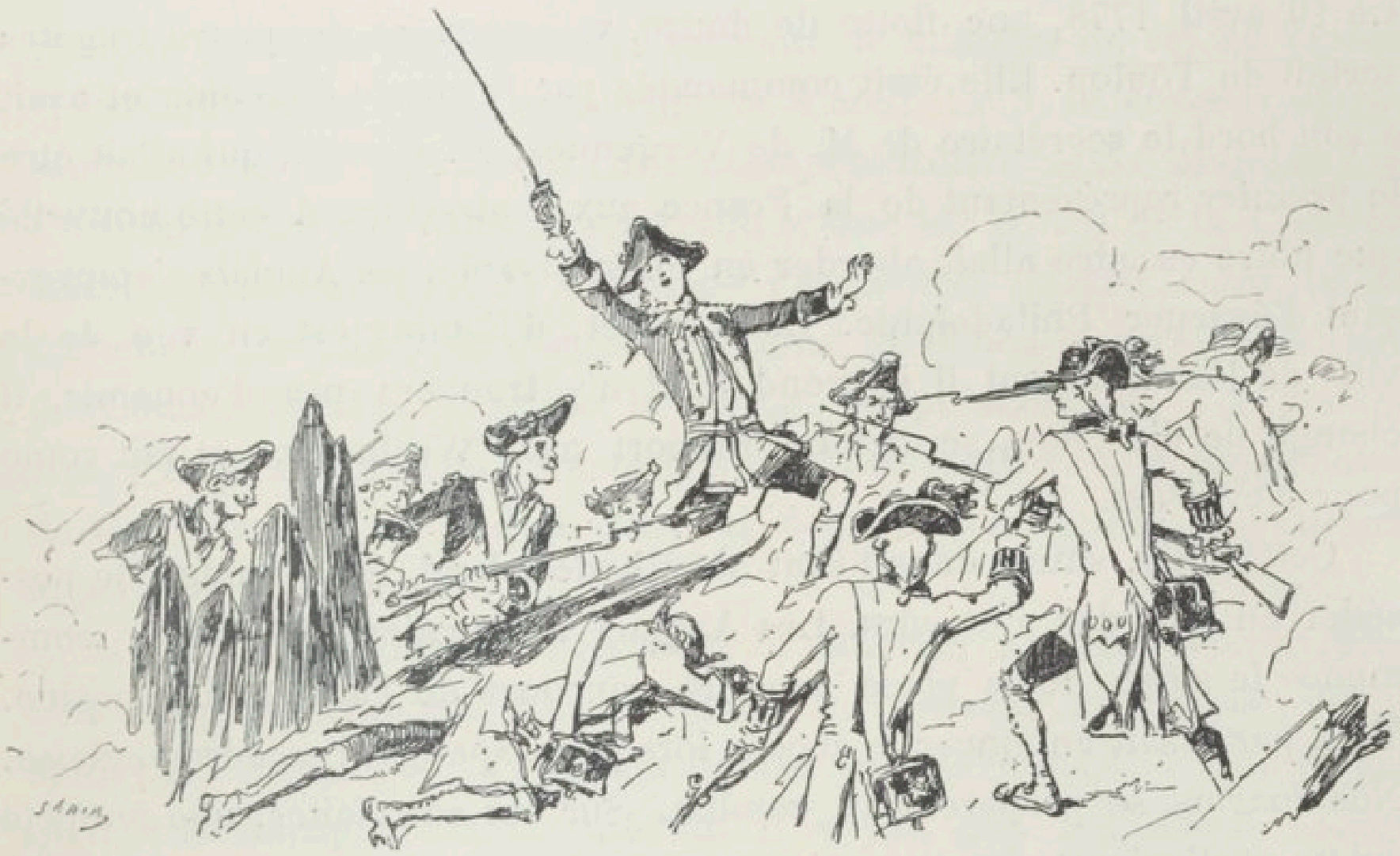
1. Au début de la guerre, les régiments de chaque colonie avaient leurs couleurs particulières. En 1775, on avait arboré un drapeau sur champ bleu offrant un croissant dans le coin supérieur. La même année, le colonel Gadsten avait proposé au congrès un étendard représentant sur un champ jaune un serpent orné de treize sonnettes, emblème des treize colonies,

30 septembre 1777, ils entraient dans Philadelphie que le congrès avait quittée quelques jours auparavant [1].

1. Malgré ce revers, la révolution américaine était désormais un fait accompli. Il ne s'agissait pas d'une simple insubordination, tout un peuple réclamait au nom même de la justice. Ce qui faisait la grandeur de l'insurrection, ce qui la légitimait, c'est qu'elle naissait du droit, de l'équité. — Quant à ceux qui gagnèrent la victoire, ils n'avaient nullement le génie des Alexandre et des César. Washington peut-il même figurer parmi les grands hommes de guerre? C'est plus que douteux. Il était planteur de famille et de goût, et voué à ces intérêts, à ces habitudes, à cette vie agricole qui faisaient la vigueur de la société américaine, nous dit Guizot. Les voyages, la chasse, l'exploration des terres lointaines, les relations amicales ou hostiles avec les Indiens des frontières, furent les plaisirs de sa jeunesse. Il était de ce tempérament actif et hardi qui se comptait dans les aventures et les périls que suscite à l'homme la nature grande et sauvage, et, avec la force du corps, il avait la persévérance et la présence d'esprit qui en font triompher. A ce naturel, la guerre devait convenir mieux encore que la chasse et les voyages. En 1754, le roi Georges II se faisait lire, dit-on, une dépêche qu'avait transmise à Londres le gouverneur de la Virginie et où le jeune major Washington terminait le récit de son premier combat par cette phrase : « J'ai entendu siffler les boulets; il y a dans ce son quelque chose de charmant. » — « Il n'en parlerait pas de la sorte, dit le roi, s'il en avait entendu beaucoup. » Washington était de l'avis du roi; car, lorsque le major de la milice virginienne fut devenu le général en chef des États-Unis, quelqu'un lui ayant demandé s'il était vrai qu'il eût tenu ce propos : « Si je l'ai dit, répondit-il, c'est que j'étais bien jeune ! »

Né dans les premiers rangs de la Société coloniale, ajoute Guizot, élevé dans les écoles publiques au milieu de ses compatriotes, il arrivait naturellement à leur tête, car il était à la fois leur supérieur et leur pareil; formé aux mêmes habitudes, habile aux mêmes exercices, étranger comme eux à toute instruction élégante, à toute prétention savante, et ne demandant rien par lui-même; ne déployant que pour le service public cet ascendant qu'un esprit pénétrant et sensé, un caractère énergique et calme, assurent toujours dans une situation désintéressée.

D'ESTAING ATTAQUANT SAVANNAH



LES PREMIERS QUARTIERS D'HIVER DES FRANÇAIS EN AMÉRIQUE

CHAPITRE XXVIII

LA VIE A BOSTON.
UNE VISITE DE WASHINGTON AU COMTE DE ROCHAMBEAU.

Le triomphe des Anglais devait être de courte durée. Le 17 octobre, leur général Burgoyne capitulait à Saratoga, dans l'État de New-York. Un navire part aussitôt de Boston pour la France et y apporte cette nouvelle. Le 12 décembre, les commissaires des États-Unis, Franklin, Silas Deane et Arthur Sée sont officiellement reçus par M. de Vergennes. Le 6 février 1778, un traité d'alliance est signé entre la France et la jeune république. Le 20 mars, Franklin se rend à Versailles. Son habit de velours de Manchester et son chapeau excitent la curiosité. Il va ensuite rendre visite à Voltaire, l'idole du jour, et, le 29 avril, il assiste à l'Académie française en compagnie du patriarche de Ferney. Le diplomate était arrivé au but. La France allait soutenir la cause des États-Unis et entrer en lutte avec l'Angleterre.

Le gouvernement se mit en mesure de soutenir ses nouveaux alliés.

Le 10 avril 1778, une flotte de douze vaisseaux et de quatre frégates sortait de Toulon. Elle était commandée par le comte d'Estaing et avait à son bord le secrétaire de M. de Vergennes, M. Gérard, qui allait être le premier représentant de la France aux États-Unis. A cette nouvelle que notre escadre allait aborder en Pennsylvanie, les Anglais s'empressent d'évacuer Philadelphie. Le 8 juillet, d'Estaing est en vue de la ville de Penn. Quand il apprend qu'il n'y trouvera pas d'ennemis, il change de direction, se met en rapport avec Washington et fait route pour New-Port.

Cette ville, située dans l'État de Rhode-Island, a l'avantage de posséder un port des plus sûrs. Les Anglais l'occupaient. D'Estaing commence le siège de la place avec le concours de l'armée américaine. Tout paraissait annoncer le succès lorsqu'on aperçoit l'escadre anglaise. Nos marins se préparent au combat. Sur ces entrefaites, une tempête éclate et plusieurs de nos vaisseaux sont fortement endommagés. D'Estaing est obligé d'aller à Boston pour y réparer ses avaries. Loin d'y trouver un accueil sympathique, il s'y voit insulté et accusé de trahison. Les Yankees montrent déjà leur égoïsme.

D'Estaing ne tarde pas à reprendre la mer. Il reçoit l'ordre de se porter du côté du sud; les Anglais sont descendus jusqu'à la Géorgie et ont occupé Savannah, la capitale de cette province. Un instant ils bloquent Charleston. L'arrivée du général américain Lincoln et de notre escadre les force à se renfermer dans Savannah que nous assiégeons le 23 septembre. Le 9 octobre nous donnons l'assaut; d'Estaing y est blessé et le Polonais Pulawski tombe mortellement frappé. Rien ne peut ébranler la ténacité britannique. Quelques jours après, notre flotte levait l'ancre et deux divisions se rendaient aux Antilles; la troisième, sous le commandement du marquis de Vaudreuil, s'en va garder l'entrée de la baie de Chesapeake.

Le sang français avait coulé devant Savannah; notre expédition de Géorgie n'avait pas été inutile; elle avait pour résultat d'amener l'évacuation de New-Port. Cependant les Américains ne sont pas satisfaits. Ils accusent les Français de les abandonner et de les trahir et réclament des subsides et une armée. Washington, que la conduite de ses compatriotes indigne, a beau remercier publiquement d'Estaing, sa voix demeure sans écho; tant il est vrai que les masses se laissent toujours guider par le sentiment du moment et qu'il faut bien rarement compter sur la reconnaissance des peuples.

Pendant que ces événements s'accomplissaient, Philadelphie voyait

pour la première fois dans son enceinte le ministre du roi de France. Gérard était arrivé dans cette ville le 3 août. Le 5, le congrès se rassemble et décide que *le ministre plénipotentiaire de Sa Majesté Très Chrétienne sera solennellement reçu et que les portes de la Chambre seront ouvertes toute la durée de l'audience.* Gérard entra immédiatement dans la salle des délibérations. Il donna lecture de la lettre de Louis XVI et prit ensuite la parole. Le président de l'assemblée, Henry Laurens, le salua au nom des députés; après quoi le représentant de la France fut reconduit chez lui dans un carrosse à six chevaux appartenant au congrès.

Malgré le concours de d'Estaing, la situation des Américains devenait des plus critiques. Leurs milices mal payées menaçaient de se soulever; Washington s'attristait de cet état de choses, d'autant plus qu'il était incapable d'y remédier. Il voyait que ses efforts allaient demeurer stériles à moins que le gouvernement de Versailles n'envoyât en Amérique un corps de troupes. La Fayette, à qui il avait fait part de ses inquiétudes, demanda au congrès l'autorisation de retourner en France afin de servir d'une manière plus officielle à la cour la cause américaine. Le 11 janvier 1779, il s'embarquait à Boston sur l'*Alliance* et revenait le 28 avril 1780 reprendre son poste et annoncer qu'une armée française n'allait pas tarder à débarquer.

Cette armée comptait six mille hommes. Les régiments qui la composaient étaient le Bourbonnais, le Soissonnais, le Royal des Deux-Ponts, auxquels il faut joindre un corps de volontaires, connu sous le nom de légion de Lauzun, de l'artillerie, du génie, un équipage de campagne et un équipage de siège. L'état-major était des plus brillants. Le commandement avait été donné au lieutenant-général de Rochambeau, qui avait été autrefois aide de camp du maréchal de Coigny et s'était distingué à la prise de Namur, au siège de Maestricht et à l'attaque de Mahon. Trois maréchaux de camp, le baron de Viomenil, le comte de Viomenil, le chevalier de Chastellux, un brigadier de cavalerie, de Beville, l'accompagnaient [1].

1. Parmi les autres officiers, bornons-nous à citer : le commissaire Blanchard, le commandant de l'artillerie, d'Aboville, les colonels, marquis de Laval, Christian et Guillaume des Deux-Ponts, comte de Custine, vicomte de Charlus, vicomte de Noailles, de Saint-Maine, duc de Lauzun et comte Arthur Dillon. Au nombre des aides de camp du général en chet se trouvaient : MM. de Fersen, de Damas, de Lamech, de Closen, Dumas, de Lambedières, de Vauban; un Montesquieu, petit-fils du jurisconsulte, était attaché à la personne du chevalier de Chastellux. Parmi les autres officiers qui alors ne jouaient aucun rôle et dont, plus tard, les noms allaient devenir célèbres, étaient de Ségur, le futur maître des cérémonies de Napoléon Ier; Berthier qui, trente

La flotte comprenait quarante-six voiles, dont sept vaisseaux et cinq frégates. Elle était commandée par un chevalier de Malte, de Ternay, et ses principaux officiers étaient Destouches, la Grandière, de Marigny, la Clochetterie et la Pérouse. Le 16 avril 1780 on lève l'ancre et le 12 juillet on entre dans la rade de New-Port. La traversée avait duré soixante-dix jours. Tout l'abord l'accueil des habitants fut assez froid; ils espéraient, d'après ce que leur avait dit La Fayette, voir arriver une nombreuse armée et ils voyaient un corps expéditionnaire se réduisant à quelques milliers d'hommes. Par sa loyauté et ses allures militaires, Rochambeau dissipe bientôt cette mauvaise impression. L'aspect de la ville change. Les maisons se pavoisent, les rues sont illuminées, les cloches sont en branle; des salves d'artillerie viennent saluer nos soldats et leur faire oublier les fatigues de la mer.

Il était temps qu'une armée française arrivât en Amérique. Les Anglais avaient fait des progrès dans le sud : la capitale de la Caroline méridionale, Charleston, qui était alors la principale ville de cette région, avait capitulé au mois de mai 1780, après un siège de quarante-deux jours. Dans plusieurs rencontres, les Américains avaient eu le désavantage. Ils reculaient et paraissaient chaque jour perdre du terrain.

Rochambeau s'était établi à New-Port, d'où il se préparait à agir. Avant d'engager l'action, il désirait avoir une entrevue avec Washington. La date en fut fixée au 20 septembre et l'on choisit pour rendez-vous la petite ville de Hartford dans le Connecticut. Toutes les convenances sont observées. Washington et Rochambeau vont au-devant l'un de l'autre. Le premier est accompagné de La Fayette et du général Knox. Le second se rend avec le maréchal de camp de Chastellux et les officiers de Fersen, de Damas et Dumas. Le défenseur de l'indépendance américaine serre affectueusement la main du grand stratégiste de la guerre de Sept ans. L'on se dispose à arrêter un plan de campagne et il est décidé que l'on demandera des renforts au gouvernement de Versailles. Pendant que l'on discute, on apprend que la flotte anglaise qui bloque New-Port a reçu de nouveaux vaisseaux et que la place est sérieusement menacée. Rochambeau se hâte d'y retourner.

Les alliés sont forcés pour le moment de demeurer dans l'inaction. L'armée américaine reste dans les environs de New-York; l'armée française prend ses quartiers d'hiver dans le Rhode-Island. Les res-

ans après, était maréchal de l'empire, prince de Neufchâtel et de Wagram; Saint-Simon, le fondateur d'une nouvelle secte religieuse et philosophique appelée à régénérer le monde et qui se termina par le ridicule.

:ources de cette petite province qui comptait environ cinquante-cinq mille habitants n'étaient pas considérables. A New-Port, l'on manque de bois et de logements. Rien ne peut ébranler la gaieté de nos troupiers. Ils campent comme ils peuvent, logent chez l'habitant. Des sauvages de la Pennsylvanie viennent visiter notre camp, ils fument le calumet avec nos soldats et des deux côtés l'on finit par s'entendre. Les Indiens voient Rochambeau et ce dernier, par le bon accueil qu'il leur fait, les pousse à ne pas écouter les conseils des Anglais et à garder la neutralité.

L'abondance était loin de régner au camp français; aussi Rochambeau se décide à mettre le Connecticut à contribution. Dès le mois de novembre, il y envoie sa cavalerie et la légion de Lauzun peupler des baraques que l'on avait construites à Lebanon. Le duc de Lauzun s'en alla prendre possession de son nouveau domicile en compagnie de Dumas, de Chastellux et de Montesquieu [1].

Cependant, malgré l'ennui que nos Français éprouvent, — ils conservent leur bonne humeur. La chasse à l'écureuil est une de leurs grandes distractions. Le soir, ils dînent avec leurs officiers. Souvent des Américains viennent prendre place à côté d'eux. L'on oublie alors l'existence monotone que l'on mène et l'on espère que de retour en France l'on pourra se dédommager.

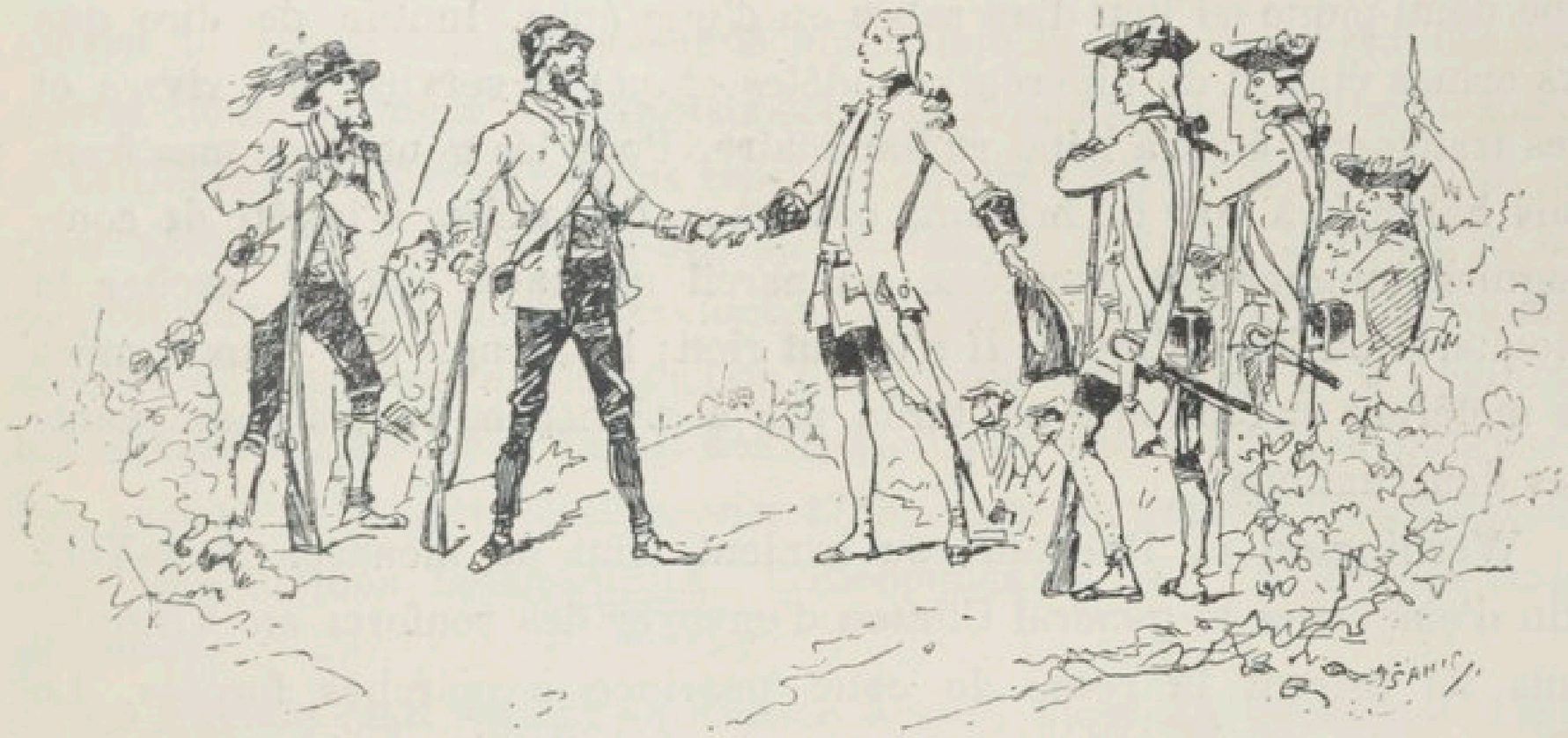
Rochambeau était loin de s'endormir : il voulut lui-même reconnaître les quartiers d'hiver qu'une partie de ses troupes occupait dans le Connecticut et, le 15 décembre 1780, il se rendit à Boston [2].

1. Lebanon n'était pas un séjour des plus agréables, si nous en croyons le duc de Lauzun et le chevalier de Chastellux. C'était un rassemblement d'une centaine de maisons dispersées dans une forêt et éloignées les unes des autres de quatre à cinq cents pas. Aussi ces deux gentilshommes comparent-ils cette espèce de ville à une véritable Sibérie.

2. Cette ville est celle qui a le plus étonné les Français qui allèrent en Amérique à cette époque. Tous les officiers qui ont publié des mémoires ou écrit leurs impressions ne peuvent dissimuler la surprise qu'ils éprouvèrent en visitant la capitale du Massachussets. Tels sont le chevalier de Chastellux, le baron du Bourg et l'abbé Robin, qui était attaché au corps expéditionnaire en qualité d'aumônier.

Boston était alors une ville de 30,000 habitants, ayant une physionomie exclusivement anglaise. Bâtie en amphithéâtre, elle possédait une magnifique jetée qui s'avançait dans la mer et correspondait à la principale rue bordée de maisons à deux ou trois étages. Généralement les maisons étaient petites, construites en bois ou en briques. L'intérieur en était fort propre. Les distractions faisaient complètement défaut. Les temples étaient à peu près les seuls lieux de réunion. C'est là que les dames venaient exhiber leurs toilettes. Elles apparaissaient vêtues d'étoffes de soie et portaient des chapeaux ombragés de superbes panaches. Elles avaient un soin extrême de leurs cheveux et si elles n'employaient pas la poudre, comme il était d'usage en France, elles les lavaient chaque matin avec de l'eau de savon. Chez elles, le goût laissait à désirer, aussi en les voyant, nos officiers regrettaient-ils plus que jamais la France où l'élégance féminine n'a que des admirateurs.

La situation militaire était loin d'être brillante. Rochambeau s'en rendait compte mieux que personne. De retour à New-Port, il se voyait condamné à l'inaction ou tout au moins obligé de rester sur la défensive. Au mois de mars 1781, Washington vint visiter le camp français. Il fut reçu avec tous les honneurs dus à un maréchal de France. L'enthousiasme était grand, officiers et soldats se montraient depuis longtemps impatients de voir « le héros de la liberté ». Par la simplicité de ses manières et sa douce gravité, Washington sut se concilier toutes les sympathies.



FIN DE LA CAMPAGNE — RETOUR DE LA FAYETTE EN FRANCE

CHAPITRE XXIX

Les Anglais avaient reçu des renforts d'Europe et reprenaient l'offensive avec une nouvelle vigueur. La Virginie était sérieusement menacée. La Fayette fut chargé de défendre cette province, il s'acquitta de cette mission avec habileté. Il parvint à déconcerter le sang-froid britannique par ses marches et contre-marches, et les résultats de cette campagne furent des plus satisfaisants.

L'armée française allait bientôt s'ébranler ; à la suite d'une entrevue qui avait eu lieu au mois de mai, Rochambeau et Washington résolurent une action commune.

Nos troupes quittèrent le Rhode-Island et, après une marche des plus fatigantes, elles atteignaient dans les premiers jours de juillet la petite ville de Philipsburg où la jonction eut lieu avec les Américains.

Les milices de l'Amérique n'étaient pas faites pour donner une idée avantageuse de la cause qu'elles défendaient. La discipline laissait beaucoup à désirer, l'uniforme n'existait pas et la plupart des soldats n'avaient pas d'autre signe distinctif qu'une casaque en toile blanche

et un casque en cuir bouilli. Quant aux officiers, presque tous avaient une demi-pique au lieu d'un sabre ou d'une épée. Inutile de dire que les armes étaient de différents modèles et que le service des vivres et des transports était à l'état rudimentaire. Pour les gentilshommes français habitués à voir de brillants costumes, à marcher à la tête de compagnies longuement exercées, un pareil spectacle eût pu exciter la moquerie ou les critiques. Il n'en fut rien; les rangs des deux armées se mêlèrent et l'intimité ne tarda pas à régner entre les combattants des deux nations.

Washington et Rochambeau avaient feint de menacer New-York afin d'empêcher le général Clinton d'envoyer des renforts en Virginie, puis ils prirent la route de cette province à marches forcées. Le 28 septembre, huit mille Américains et autant de Français investissaient les deux petits corps de l'armée anglaise dans York-Town et Glocester sur les deux bords de la large rivière d'York. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 6 au 7 octobre, et le 14 nos colonnes enlevaient à la baïonnette deux redoutes qui couvraient la gauche des lignes ennemies. Le 19, le général Cornwallis capitulait avec sept mille soldats et mille matelots. Deux cent quatorze canons et trente bâtiments tombaient entre nos mains.

Un long cri de joie retentit dans toute l'Amérique. Washington se hâta de prévenir le congrès en envoyant le colonel Tilghman porter une dépêche à Philadelphie. Le veilleur de nuit crie : « Il est une heure, Cornwallis est pris ». Cette nouvelle se répand immédiatement. Les fenêtres s'ouvrent, les maisons s'illuminent, la cloche retentit joyeusement et l'on tire le canon. Dès le matin, le congrès se rassemble; il vote des remerciements à MM. de Rochambeau et de Grasse et, pour leur témoigner sa reconnaissance; il offre à chacun deux pièces de canon. Tous les notables habitants se rendent chez le représentant de la France pour lui exprimer leur gratitude.

Le ministre français à Philadelphie à ce moment était M. de la Luserne qui avait succédé à M. Gérard et n'avait pas tardé à jouir d'une grande popularité et d'une magnifique réputation d'urbanité [1].

1. Le chevalier de Chastellux assista à un bal qui fut donné par M. de la Luserne. La réunion n'était pas nombreuse et ne comptait qu'une vingtaine de dames. Le ministre de France dansa une gavotte avec M^me^ Morris et quant au chevalier de Chastellux il fut l'assidu de la belle demoiselle Shippen. Le vicomte de Noailles, qui était au nombre des invités, poussa la complaisance jusqu'à prendre son violon et jouer une gigue que les Américaines dansèrent avec plus d'entrain que jamais. Chacun admirait ces gentilshommes qui, tout en conservant leur élégance, savaient se plier aux mœurs et aux usages du pays. Aussi les Français étaient-ils devenus fort sympathiques.

La capitulation d'York-Town était un grand événement. Rochambeau envoya le duc de Lauzun porter la nouvelle à la cour de Versailles. La guerre allait continuer. Les Anglais occupaient encore la Caroline du Nord et la Géorgie. Leurs garnisons tenaient encore Charleston, Savannah et New-York. Mais l'on pouvait prévoir la fin de la lutte. L'Espagne et la Hollande étaient entrées en lice. La France expédia de nouveaux secours en Amérique et bientôt l'on put prévoir le moment où le pavillon britannique disparaîtrait du sol des États-Unis. Dès 1782, des pourparlers avaient eu lieu et, le 10 janvier 1783, les préliminaires furent signés entre les nations belligérantes. L'indépendance de l'Amérique était reconnue.

La Fayette était revenu en France dès le mois de décembre 1781 afin d'y servir plus utilement la cause qu'il avait embrassée avec tant d'ardeur. Le grade de maréchal de camp fut la récompense du zèle qu'il avait montré pendant la guerre, sans compter la popularité conquise dans les deux pays. En Amérique, son nom fut donné à plusieurs villes ou comtés et l'on sait de quelles ovations il fut l'objet, lorsqu'il retourna dans le Nouveau-Monde en 1824; son voyage fut un véritable triomphe. Le Congrès, en reconnaissance de ses services, lui fit présent d'un domaine choisi parmi les terres les plus fertiles et d'une somme de 200,000 dollars.

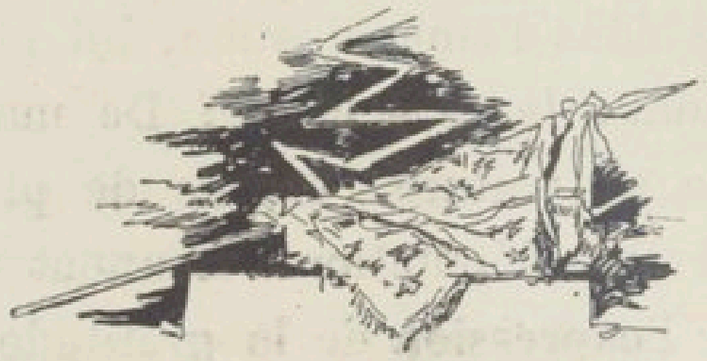
Dans ce voyage, a dit un historien, tout ne fut pour lui que joie et bonheur. Cette Amérique qui, au moment où elle venait de briser le joug, était pauvre et déserte, il la revoyait riche et peuplée : la république avait grandi avec la liberté, tous les arts de l'Europe s'étaient transplantés sur son territoire, dont elle avait doublé l'étendue. La Fayette ne se lassait pas de dire, en contemplant l'œuvre accomplie : *Voilà ce que nous voulions pour la France en 89!*

Il est proclamé l'hôte de la nation; l'enthousiasme ne tarde pas à prendre d'incroyables proportions. De mille points différents, la population accourt pour le voir, on se prosterne à ses pieds comme devant une divinité. Les peuplades sauvages elles-mêmes, qui cependant n'avaient rien gagné dans l'émancipation, lui prodiguent des marques d'amour, et l'appellent : *le père blanc!* De malheureux Crecks fanatisés traînent même sa voiture l'espace de plusieurs lieues. Partout c'est le même élan! Des députations viennent de plus de trois cents lieues pour apporter l'expression de la gratitude de leurs concitoyens. Dans l'Amérique du Sud même, des réjouissances ont lieu. On frappe des médailles en l'honneur du héros La Fayette. Le récit de son voyage

est imprimé dans tous les journaux; à son passage, les pères lui demandaient de bénir leurs enfants. — La fille d'un vieux militaire, tenant un bouquet d'immortelles, s'agite avec vivacité pour s'approcher de lui : « Laissez-moi seulement toucher son habit, s'écriait-elle, et je serai contente ! » — Un vieillard, à l'aspect misérable, se traînant à ses genoux, lui dit en lui pressant la main : « Et moi aussi, général, je suis un des dix millions d'individus qui vous doivent le bonheur et la liberté ! » — Un jour, pendant sa marche, un homme fut renversé par une voiture du cortège : « Ce n'est rien, dit-il aux personnes qui l'aidaient à se relever; on peut bien risquer un de ses membres pour celui qui a si souvent risqué sa vie pour nous. » — Le général n'osait plus envoyer acheter les objets à son usage, tous les marchands en refusaient le prix : « Les dépenses de M. La Fayette et de sa famille sont payées depuis quarante années ! » disait-on. Partout où il apparaissait, les travaux étaient suspendus. Malgré tant de témoignages d'estime et de si glorieuses ovations, l'ancien ami de Washington ne consentit pas à demeurer aux États-Unis. Il repassa l'Océan à bord de la frégate, la *Brandywine,* qui lui fut offerte par le gouvernement américain pour le ramener en France[1].

La guerre de l'indépendance de l'Amérique a été diversement appréciée. Pour bien des gens, elle a puissamment contribué à amener la Révolution. Tel n'est pas notre avis. Au moment où La Fayette et ses compagnons partaient pour l'Amérique, le règne de Louis XV avait passé sur la France et la Révolution était faite. L'heure fatale allait bientôt sonner, ce n'était plus qu'une affaire de quelques années, tant il est vrai que les destinées des peuples comme celles des individus ne sont pas à la merci de tel homme ou de tel événement, mais soumises à une volonté supérieure devant laquelle nous sommes tous obligés de nous incliner.

1. *Biographie des contemporains* ou *Dictionnaire historique.* 1836.



VOYAGE DE CHATEAUBRIAND EN AMÉRIQUE

CHAPITRE XXX

Le génie poétique, rêveur et religieux de la Bretagne tout à coup agrandi, élargi au contact du Nouveau-Monde, dans toute la sève de l'esprit libéral, voilà ce que fut Châteaubriand.

Sa vieille patrie, quelque peu triste et délaissée, frappée au cœur par l'esprit révolutionnaire, et cette jeune Amérique aux grands fleuves, aux lacs immenses, aux paysages sans bornes, à la civilisation sans entraves, tous ces souvenirs résonnèrent profondément en lui, — et ces fortes impressions de jeunesse paraissent l'avoir conduit jusqu'à la mort à travers sa carrière littéraire et politique.

En 1791, par un jour de la saison d'été, Châteaubriand traversait les rues de Philadelphie, cherchant la demeure du général Washington. Il essayait en son imagination de se représenter le héros de la nation nouvelle. Pour lui, Washington, l'intrépide et généreux soldat dont l'existence et la gloire se confondaient avec l'existence et la gloire de sa patrie, Washington était Cincinnatus. Il trouva la maison du grand

homme; une modeste servante l'introduisit et, pendant quelques instants, il attendit.

Certes, il connaissait la haute valeur de celui qu'il allait contempler.

Depuis son enfance il entendait parler de la lutte que l'on soutenait au loin pour défendre une nation contre sa métropole oppressive, il entendait faire l'éloge du noble et désintéressé citoyen qui dirigeait les évolutions populaires. Mais il n'était pas ému. Il affirme lui-même en ses écrits qu'un visage d'homme ne le troubla jamais.

Au bout de peu de temps le dictateur entra.

Sa belle stature, son air calme, la simplicité de ses premières paroles achevèrent de le caractériser en Romain aux yeux de Châteaubriand. Le jeune étranger lui présenta une lettre de recommandation et l'entretien s'engagea aussitôt.

« — Je comprends, monsieur, dit Washington, qu'il vous tienne au cœur de venir admirer l'œuvre de vos compatriotes.

« — Je sais, général, quel rôle a rempli l'armée française en ces derniers événements, mais je sais aussi quel chef ardent et courageux notre noblesse est venue soutenir. Avant de visiter l'Amérique, je viens saluer l'auteur de son indépendance.

« — Il ne faut point supposer que l'union des États soit due tout entière aux efforts d'un homme, elle est due plutôt à l'intervention du peuple expérimenté qui le seconda.

« — Ce que la France accomplit pour votre nation dans les limites de la sagesse, elle le tente aujourd'hui pour elle-même, sans prudence et se laissant entraîner par le mouvement des passions.

« — Doutez-vous de votre pays, monsieur? Les Américains ne conçoivent pas ce sentiment.

« — Général, si l'on donnait aux Américains une clef de la Bastille, sans doute, ils la baiseraient.

« Mais, en France, notre enthousiasme n'est pas porté si haut; nous aurions peur, en touchant à cet emblème sinistre, de nous tacher de sang.

« — Vous avez tort de craindre. Ne résistez pas au peuple, guidez-le. M. Turgot a entrepris de faire la transition à lui seul, cela était impossible. Toute la nation doit se lever à cette heure. Persuadez-vous que si une minorité de Français se dresse pour abattre les injustices, leur foi révolutionnaire triomphera des opposants; et vous comprendrez mieux vos intérêts en servant tous ensemble la cause des libertés.

« — La division s'accuse de jour en jour. Les nobles ne sauraient encourager le peuple à ses excès.

« — Vous faites deux camps, alors tout est perdu!

« — Général, n'augurez pas ainsi des événements.

« — J'ai confiance. Mais que tous les Français luttent pour une cause unique !

« — Moi aussi, j'ai confiance, puisque je m'éloigne.

« — Où vous dirigez-vous donc, monsieur? Comptez-vous rester longtemps en Amérique? Dites-moi vos desseins.

« — Je suis venu dans l'intention de poursuivre une découverte géographique tentée depuis une dizaine d'années par deux voyageurs anglais. Lorsque j'aurai scrupuleusement visité votre continent septentrional, je m'élancerai sur les traces de Hearne et d'Alexandre Mackensie.

« — Comment, vous vous aventurerez dans ces régions de l'Amérique polaire sans secours, sans appui; quelle audacieuse entreprise !

« — Mais il est moins difficile de découvrir le passage du nord-ouest que de créer un peuple comme vous l'avez fait. »

Et la conversation s'arrêta sur ces mots.

Châteaubriand quitta Washington qu'il ne devait revoir de sa vie.

« Telle fut, ajoute Châteaubriand, ma rencontre avec cet homme qui a affranchi tout un monde. Washington est descendu avant qu'un peu de bruit se fût attaché à mes pas; j'ai passé devant lui comme l'être le plus inconnu; il était dans tout son éclat et moi dans toute mon obscurité. Mon nom n'est peut-être pas demeuré un jour entier dans sa mémoire. Heureux pourtant que ses regards soient tombés sur moi! Je m'en suis senti échauffé le reste de ma vie; *il y a une vertu dans les regards d'un grand homme !* »

A cette époque, Châteaubriand avait vingt-trois ans. L'émancipation américaine avait impressionné profondément sa vive et poétique imagination. Il toucha le sol du Nouveau-Monde un jour de printemps où la nature était ensoleillée comme ses rêves. Il nous a laissé lui-même l'expression des sentiments qui l'assaillirent alors. Il envisagea tout à la fois : « les premières destinées sauvages de ce continent, et ses secondes destinées depuis l'arrivée de Christophe Colomb; la domination des monarchies de l'Europe ébranlée dans ce Nouveau-Monde; la vieille société finissant dans la jeune Amérique; une république d'un genre inconnu jusqu'alors, annonçant un changement dans l'esprit humain et dans l'ordre politique ».

Châteaubriand pénétra successivement dans les provinces des États-Unis. Il visita les côtes du Maryland et de la Virginie, entra dans la baie de Chesapeake, s'arrêta à Baltimore et atteignit Philadelphie.

Il fit sans cesse le rapprochement de ce qu'il voyait avec ce qu'il s'était attendu à voir. Il croyait à la rigidité des mœurs et fut, ainsi qu'il le dit, « fort scandalisé de trouver partout l'élégance des vêtements, le luxe des équipages, la frivolité des conversations, l'inégalité des fortunes, l'immoralité des maisons de banque et de jeu, le bruit des salles de bal et de spectacle ».

Mais s'il reconnut dans la république la corruption des monarchies, il eut, du moins, à contempler d'admirables contrastes entre l'homme sauvage et l'homme de la société.

Si dans les villes naissaient les passions du vice, dans la campagne régnaient encore les vertus primitives. Il tira de ces oppositions le fondement de ses ouvrages. En s'éloignant de la Pennsylvanie, il se dirigea sur New-York, sur Boston le premier champ de bataille. « J'ai vu, dit-il, les champs de Lexington, je m'y suis arrêté en silence, comme le voyageur aux Thermopyles, à contempler la tombe de ces guerriers des deux mondes qui moururent les premiers pour obéir aux lois de la patrie. » Châteaubriand, remontant l'Hudson, se rendit à la ville d'Albany.

Cette station de son voyage est très importante à noter parce qu'il y changea complètement son itinéraire.

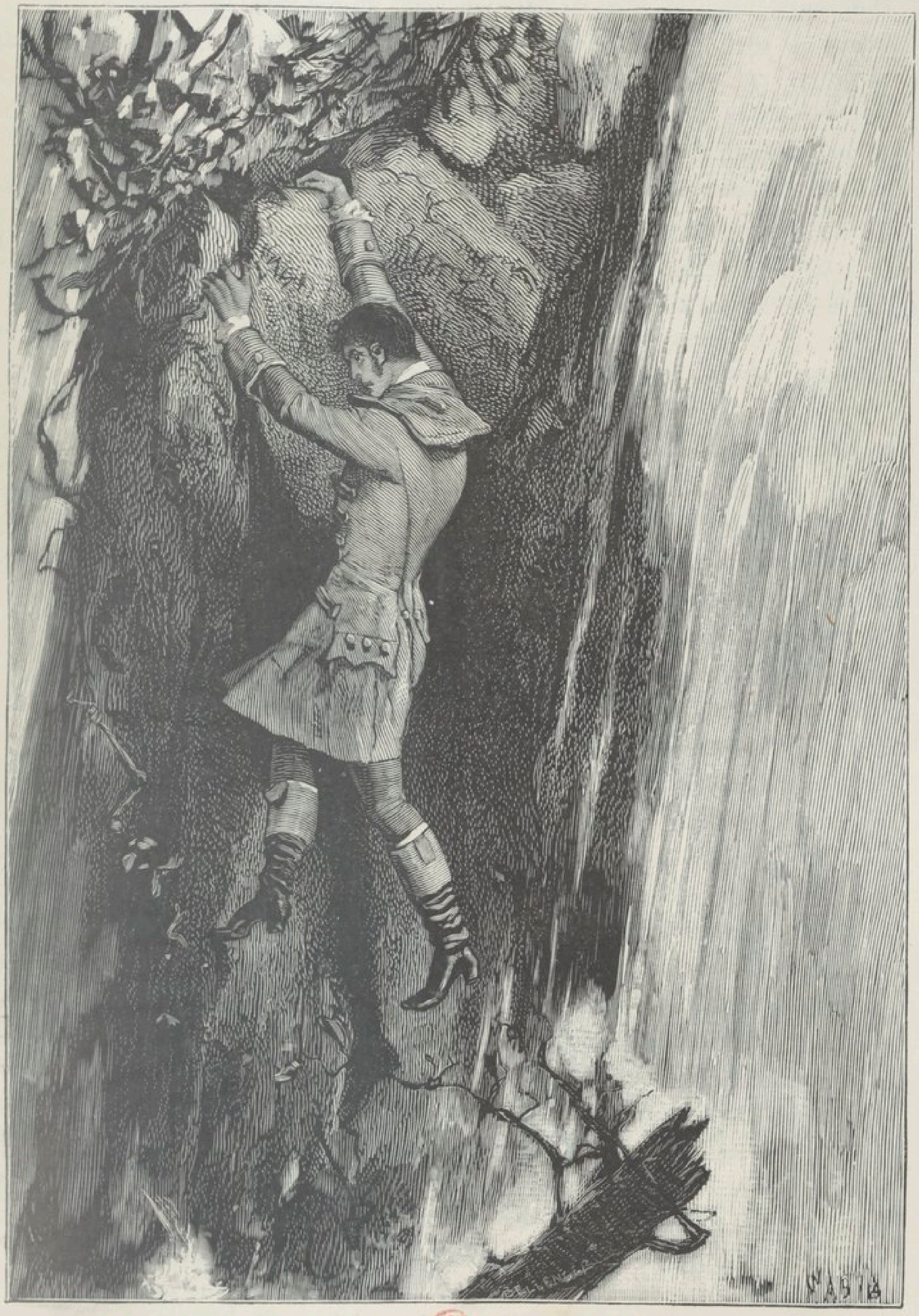
Il se présenta chez un commerçant du nom de Swift, auquel il avait été recommandé.

Cet homme, après l'avoir interrogé sur ses projets, lui fit les plus sérieuses objections. Il était en réalité bien imprudent d'entreprendre un voyage à la découverte dans les conditions d'isolement où se trouvait Châteaubriand.

Swift lui conseilla de s'acclimater tout d'abord, d'étudier le sioux, l'iroquois, l'esquimau, de se mettre en rapport avec les factoreries anglaises, américaines, espagnoles, et, ces expériences faites, de ne pas s'aventurer sans avoir reçu des secours du gouvernement français.

Autrement toute tentative devait être fatalement infructueuse. Châteaubriand se rendit à ces raisonnements et renonça à l'exécution immédiate de son dessein[1]. Il traversa le territoire de New-York et

1. Dans sa vieillesse, Châteaubriand, faisant un retour sur les aspirations de sa jeunesse, s'exprime ainsi : « Je ne puis m'empêcher, en jetant un regard sur le passé, de songer combien cette carrière eût été changée pour moi si j'avais rempli le but de mon voyage. Perdu dans ces mers sauvages, sur ces grèves hyperboréennes où aucun homme n'a imprimé ses pas, les années de discorde qui ont écrasé tant de générations, avec tant de bruit, seraient tombées sur ma tête en silence : le monde aurait changé, moi absent. *Il est probable que je n'aurais jamais eu le malheur d'écrire;* mon nom serait demeuré inconnu ou il s'y fût attaché une de ces renommées



CHATEAUBRIAND SUSPENDU AU-DESSUS DU NIAGARA

s'avança vers les domaines indiens, il atteignit la région peuplée par les Onondagas, sauvages du Niagara. Les mœurs de cette tribu, fort intéressantes, ont été bien étudiées par Châteaubriand. Chez les Onondagas, nous dit-il, ce qu'il y a de remarquable, ce sont les vertus de la famille, effet ou cause d'un caractère général très pacifique. Les enfants sont élevés dans la plus grande liberté et ces jeunes sauvages, loin d'être bruyants, capricieux, querelleurs, comme les fils de nos cités, sont calmes et disciplinés, « ils ont dans l'air je ne sais quoi de sérieux comme le bonheur, et de noble comme l'indépendance ».

Ils ressentent pour leur mère une tendresse, un amour reconnaissant qui jamais ne s'altèrent. Mais ils n'obéissent à personne.

Ils satisfont aux désirs maternels et n'exécutent pas toujours les ordres de leur père.

Si un sauvage commande à son fils, celui-ci répond : « Ce que tu veux est juste. » — Mais il n'a pas de soumission pour lui.

Toute l'autorité est réservée aux sachems, vieillards de la tribu. En quittant le village indien, Châteaubriand se dirigea vers la cataracte du Niagara. Il a consacré à cette excursion une page dans son roman d'*Atala*, page admirable qu'il est impossible de ne point reproduire ici : « Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Érié et se jette dans le lac Ontario; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds. Depuis le lac Érié jusqu'au saut, le fleuve accourt par une pente rapide, et, au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre.

« La cataracte se divise en deux branches et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve, qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige et brille au soleil de toutes les couleurs; celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. Frappant le roc ébranlé, l'eau rejaillit en tourbillons d'écume, qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés

paisibles qui ne soulèvent point l'envie et qui annoncent moins de gloire que de bonheur. Qui sait même si j'aurais repassé l'Atlantique, si je ne me serais pas fixé dans les solitudes par moi découvertes, comme un conquérant au milieu de ses conquêtes? »

en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles entraînés par le courant d'air descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des cascajous se suspendent par leurs queues flexibles au bout d'une branche abaissée pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours ».

On voit, dans cette belle description, à quel point de vue toujours poétique Châteaubriand se place pour admirer, pour sentir, pour peindre. Mais ce qu'il ne rappelle pas dans ce magnifique tableau — craignant peut-être de le déflorer par le *moi, ce mot haïssable,* dont il n'est cependant pas l'ennemi en temps ordinaire, — c'est l'accident fort prosaïque qui faillit mettre sa vie en péril. « A la cataracte du Niagara, dit-il dans son récit de voyage en Amérique, l'échelle indienne qui s'y trouvait jadis étant rompue, je voulus, en dépit des représentations de mon guide, me rendre au bas de la chute par un rocher à pic. Je m'aventurai dans la descente. Malgré les rugissements de la cataracte et l'abîme effrayant qui bouillonnait au-dessous de moi, je conservai ma tête, et parvins à une quarantaine de pieds du fond. Mais ici le rocher lisse et vertical n'offrait plus ni racines ni fentes où pouvoir reposer mes pieds. Je demeurai suspendu par la main, ne pouvant ni remonter ni descendre, sentant mes doigts s'ouvrir peu à peu de lassitude sous le poids de mon corps, et voyant la mort inévitable. Il n'y a pas d'hommes qui aient passé dans leur vie deux minutes comme je les comptais, alors suspendu sur le gouffre du Niagara. Enfin mes mains s'ouvrirent, et je tombai. Par le bonheur le plus inouï, je me trouvai sur le roc vif, où j'aurais dû me briser cent fois, et cependant je ne me sentais pas grand mal ; j'étais à un demi-pouce de l'abîme, et je n'y avais pas roulé ; mais lorsque le froid de l'eau commença à me pénétrer, je m'aperçus que je n'en étais pas quitte à aussi bon marché que je l'avais cru d'abord. Je sentis une douleur insupportable au bras gauche ; je l'avais cassé au-dessous du coude. Mon guide, qui me regardait d'en haut et auquel je fis signe, courut chercher quelques sauvages, qui, avec beaucoup de peine, me remontèrent à l'aide de cordes de bouleau et me transportèrent chez eux. »

Arrivé dans la région des lacs bien faite encore pour frapper son imagination, — au milieu des Hurons, des Iroquois, des Algonquins, — le voyageur explore dans un double sentiment de curiosité et d'intérêt ; il admire le lac Érié, dont les bords sont dépeuplés depuis deux siècles, les Iroquois ayant tout exterminé, tout dévasté ; des hordes errantes naviguent encore malgré les tempêtes sur des nacelles d'écorce.

Le lac Huron contraste par ses ombrages, ses prairies ; un grand nombre d'iles ornent ses côtes, des poissons agitent ses eaux qui sont alimentées par une multitude de petites rivières.

Le lac Supérieur est à lui seul merveilleux et grandiose plus que les précédents ; au lieu de se lasser du spectacle, l'étranger se sent porté à des émotions nouvelles, son admiration grandit sans cesse. Les Indiens eux-mêmes, inspirés par cette éclatante majesté, ont rendu au lac un culte particulier.

Châteaubriand se propose d'étendre vers le sud son exploration, le climat l'attire, il quitte les lacs et se rend dans l'État d'Ohio. Ici l'étonnement s'empare de lui, il se trouve en présence de ruines monumentales qui lui paraissent incompréhensibles.

Il regarde les tumuli, les bastions carrés, les fossés larges et profonds, les retranchements, trouvés dans la vallée du Mississipi et de l'Ohio, et il s'écrie : « Faut-il attribuer ces ouvrages aux Européens modernes?... Sont-ce les Carthaginois ou les Phéniciens qui, jadis, dans leur commerce autour de l'Afrique et aux îles Cassitérides, ont été poussés aux régions américaines?... » Et de supposition en supposition, il se trouve réduit à expliquer ces faits par les légendes indiennes[1].

Il parait presque ignorer l'existence de grands peuples antérieurs à la découverte de 1492, il ne se doute pas surtout que ces peuples possédaient des connaissances en astronomie, qu'ils avaient des lois et une écriture et qu'ils nous ont laissé des édifices d'une architecture remarquable.

Pour observer ces fragments de murailles antiques, Châteaubriand descend les rives de l'Ohio ; son lit est borné par des cyprès, des bouleaux, des trembles, des peupliers.

Après avoir joui de la vue pittoresque qu'offrent ces eaux poissonneuses, ces forêts pleines de gibier, Châteaubriand pénètre dans la vallée du Mississipi.

Le voyageur s'avance ensuite vers la région si remarquable de la Floride, les plaines qu'il traverse sont revêtues d'herbes hautes de douze pieds; les plantes les plus variées ornent les prairies, ce sont

1. Châteaubriand ne croyait certainement pas à l'ancienneté de la race indigène de l'Amérique. En plusieurs occasions il compare la situation du vieux monde et celle du nouveau, — et dans un admirable langage, il assigne aux Arabes un passé qui remonte à la plus haute antiquité, tandis qu'il proclame la modernité du sauvage américain. Dans un autre passage, il s'écrie : « Il n'y a de vieux en Amérique que les bois, enfants de la terre, — et la liberté, mère de toute société humaine : cela vaut bien des monuments et des aïeux. »

les jacobées à fleurs jaunes, les alcées à panache rose, l'obélia à l'aigrette pourpre, la sénéka, le convolvulus et tant d'autres. Ce spectacle riant charme les yeux.

Châteaubriand se repose au bord des lacs, dans le lointain se dessine la silhouette des sassafras; il lui semble que le bonheur est dans cette solitude où l'âme adresse à Dieu toute sa reconnaissance.

Il jette ses regards autour de lui, il remarque une fleur qui s'entr'ouvre le soir, s'épanouit dans les ténèbres, se fane à l'aurore et tombe aux premiers rayons du soleil. « Elle ne vit que quelques heures, dit-il, mais elle passe ces heures sous un ciel serein. Qu'importe alors la brièveté de la vie? »

Et la douce émotion qu'il éprouve le fait tressaillir, il s'arrête, il trace ces lignes qui nous révèlent un peintre et un poète : « Le soleil tomba derrière le rideau d'arbres de la plaine; à mesure qu'il descendait, les mouvements de l'ombre et de la lumière répandaient quelque chose de magique sur le tableau : là un rayon se glissait à travers le dôme d'une futaie, et brillait comme une escarboucle enchâssée dans le feuillage sombre; ici, la lumière divergeait entre les troncs et les branches, et projetait sur les gazons des colonnes croissantes et des treillages mobiles... Les animaux de la création étaient comme nous attentifs à ce grand spectacle : le crocodile, tourné vers l'astre du jour, lançait par sa gueule béante l'eau du lac en gerbes colorées; perché sur un rameau desséché, le pélican louait à sa manière le maître de la nature, tandis que la cigogne s'envolait pour le bénir au-dessus des nuages! Nous te chanterons aussi, Dieu de l'univers, toi qui prodigues tant de merveilles! la voix d'un homme s'élèvera avec la voix du désert : tu distingueras les accents du faible fils de la femme, au milieu du bruit des sphères que ta main fait rouler, du mugissement de l'abîme dont tu as scellé les portes. »

Châteaubriand parcourt les villages indiens, il se mêle à l'existence sauvage, il retrempe son caractère à cette source de vertus antiques. Il rencontre partout les bienfaits de la religion chrétienne qui élèvent en lui la poésie de sa foi.

Il pénètre chez les Natchez. Leur chef suprême, surnommé le Soleil, prétend descendre de l'astre du jour. La royauté de ce monarque n'est pas héréditaire; celui qui doit succéder au Soleil est un fils de la Femme-Chef.

En général, dans toutes les peuplades américaines, les femmes participaient aux affaires de l'État. Elles étaient esclaves à la chasse,

aux champs, mais demeuraient libres dans les assemblées de famille et les conseils de la tribu.

C'est à peu près l'ancienne condition des femmes chez les Gaulois.

Dans l'origine, la récolte faite en commun et confiée au Soleil fut la cause de l'établissement de la tyrannie, nous dit Châteaubriand; au bout de plusieurs générations, des classes se formèrent dans l'État, le chef s'empara du droit de juger et ses créatures se réunirent en camp de la noblesse. La corruption des mœurs se manifesta dans tout le royaume, depuis les représentants de l'autorité jusqu'aux derniers sujets. La Femme-Chef prit autant de maris qu'elle le voulut.

Quand la décadence eut atteint sa dernière limite, une révolution s'opéra. Les Natchez se retirèrent dans les bois, et la solitude vit renaître leur indépendance et leur fierté.

Par un invincible éloignement de la propriété, les Natchez détruisirent le grenier public, mais ils conservèrent la monarchie absolue, la communauté du travail et instituèrent une assemblée de sachems, vieillards juges et conseillers.

A l'orient du pays des Natchez, les Séminoles forment une confédération qui s'est fortifiée par son alliance avec quelques tribus voisines. Une monarchie limitée régit ces populations; le premier guerrier ou *mico* est un roi électif et inamovible.

Ces différentes formes du despotisme contrastent singulièrement avec les républiques du nord telles qu'on en rencontre parmi les peuples guerriers et chasseurs, les Hurons, les Algonquins, les Iroquois.

Châteaubriand nous a laissé une étude assez complète des mœurs indiennes. Ses études, — empreintes trop souvent d'une certaine exagération, — n'en resteront pas moins comme d'excellents tableaux de la vie des Peaux-Rouges, à la fin du XVIII^e^ siècle. Voici, par exemple, un passage qui nous dépeint de la façon la plus saisissante les préparatifs de guerre chez les Indiens :

« Tout porte les armes, hommes, femmes et enfants, parmi les sauvages; mais le corps des combattants se compose en général du cinquième de la tribu.

« Quinze ans est l'âge légal du service militaire. La guerre est la grande affaire des sauvages et tout le fond de leur politique; elle a quelque chose de plus légitime que la guerre chez les peuples civilisés, parce qu'elle est presque toujours déclarée pour l'existence même du peuple qui l'entreprend : il s'agit de conserver des pays de chasse ou des terrains propres à la culture. Mais par la raison même que l'Indien

ne s'applique que pour vivre à l'art qui lui donne la mort, il en résulte des fureurs implacables entre les tribus ; c'est la nourriture de la famille qu'on se dispute. Les haines deviennent individuelles ; comme les armées sont peu nombreuses, comme chaque ennemi connaît le nom et le visage de son ennemi, on se bat encore avec acharnement par des antipathies de caractère et par des ressentiments particuliers ; ces enfants du même désert portent dans leurs querelles étrangères quelque chose de l'animosité des troubles civils. . . . . .

« La guerre se dénonce d'une manière extraordinaire et terrible. Quatre guerriers, peints en noir de la tête aux pieds, se glissent dans les plus profondes ténèbres, chez le peuple menacé : parvenus aux portes des cabanes, ils jettent au foyer de ces cabanes un casse-tête peint en rouge, sur le pied duquel sont marqués, par des signes connus des sachems, les motifs des hostilités. Les premiers Romains lançaient une javeline sur le territoire ennemi. Ces hérauts d'armes indiens disparaissent aussitôt dans la nuit comme des fantômes, en poussant le fameux cri ou *woop* de guerre. On le forme en appuyant une main sur la bouche et frappant les lèvres, de manière à ce que le son échappé en tremblotant, tantôt plus sourd, tantôt plus aigu, se termine par une espèce de rugissement dont il est impossible de se faire une idée.

« La guerre dénoncée, si l'ennemi est trop faible pour la soutenir, il fuit ; s'il se sent fort, il l'accepte ; commencent aussitôt les préparatifs et les cérémonies d'usage.

« Un grand feu est allumé sur la place publique, et la chaudière de la guerre placée sur le bûcher : c'est la marmite du janissaire. Chaque combattant y jette quelque chose de ce qui lui appartient. On plante aussi deux poteaux où l'on suspend des flèches, des casse-têtes et des plumes, le tout peint en rouge. Les poteaux sont placés au septentrion, à l'orient, au midi ou à l'occident de la place publique, selon le point géographique d'où la bataille doit venir.

« Cela fait, on présente aux guerriers la médecine de la guerre, vomitif violent, délayé dans deux pintes d'eau qu'il faut avaler d'un trait. Les jeunes gens se dispersent aux environs, mais sans trop s'écarter. Le chef qui doit les commander, après s'être frotté le cou et le visage de graisse d'ours et de charbon pilé, se retire à l'étuve, où il passe deux jours entiers à suer, à jeûner et à observer ses songes.

« Les femmes portent différents présents qu'elles déposent aux pieds du chef. Celui-ci note avec des graines ou des coquillages les prières particulières ; une sœur réclame un prisonnier pour lui tenir lieu d'un

frère mort dans les combats; une matrone exige des chevelures pour se consoler de la perte de ses parents; une veuve requiert un captif pour mari, ou une veuve étrangère pour esclave; une mère demande un orphelin pour remplacer l'enfant qu'elle a perdu.

« Les deux jours de retraite écoulés, les jeunes guerriers se rendent à leur tour auprès du chef de guerre : ils lui déclarent le dessein de prendre part à l'expédition; car bien que le conseil ait résolu la guerre, cette résolution ne lie personne; l'engagement est purement volontaire.

« Tous les guerriers se barbouillent de noir et de rouge de la manière la plus capable, selon eux, d'épouvanter l'ennemi. Ceux-ci se font des barres longitudinales ou transversales sur les joues; ceux-là, des marques rondes ou triangulaires; d'autres y tracent des figures de serpents. La poitrine découverte et les bras nus d'un guerrier offrent l'histoire de ses exploits; des chiffres particuliers expriment le nombre des chevelures qu'il a enlevées, les combats où il s'est trouvé, les dangers qu'il a courus. Ces hiéroglyphes, imprimés dans la peau en points bleus, restent ineffaçables : ce sont des piqûres fines, brûlées avec de la gomme de pin.

« Les combattants, entièrement nus ou vêtus d'une tunique sans manches, ornent de plumes la seule touffe de cheveux qu'ils conservent sur le sommet de la tête. A leur ceinture de cuir est passé le couteau pour découper le crâne; le casse-tête pend à la même ceinture; dans la main droite, ils tiennent l'arc ou la carabine; sur l'épaule gauche, ils portent le carquois garni de flèches, ou la corne remplie de poudre et de balles. Les Cimbres, les Teutons et les Francs essayaient ainsi de se rendre formidables aux yeux des Romains . . . . . .

« Pendant cette ovation, le chef chante à demi-voix cette fameuse chanson de mort que l'on entonne lorsqu'on va subir le supplice du feu.

« Je suis brave, je suis intrépide, je ne crains point la mort; je me « ris des tourments; qu'ils sont lâches ceux qui les redoutent! des « femmes, moins que des femmes! Que la rage suffoque mes ennemis! « puissé-je les dévorer et boire leur sang jusqu'à la dernière goutte! »

« Quand le chef a achevé la chanson de mort, son lieutenant général commence la chanson de guerre.

« Je combattrai pour la patrie; j'enlèverai des chevelures; je boirai « dans le crâne de mes ennemis, etc. »

« Chaque guerrier, selon son caractère, ajoute à sa chanson des

détails plus ou moins atroces. Les uns disent : « Je couperai les doigts « de mes ennemis avec les dents; je leur brûlerai les pieds et ensuite « les jambes ». — Les autres disent : « Je laisserai les vers se mettre « dans leurs plaies; je leur enlèverai la peau du crâne; je leur arra- « cherai le cœur, et je le leur enfoncerai dans la bouche ».

« Ces infernales chansons n'étaient guère hurlées que par les hordes septentrionales. Les tribus du midi se contentaient d'étouffer les prisonniers dans la fumée.

« Lorsque le guerrier fait ses adieux à sa propre cabane, il s'arrête, debout, sur le seuil de la porte. S'il a une mère, cette mère s'avance la première. Il lui baise les yeux et la bouche, ses sœurs viennent ensuite et il leur touche le front; sa femme se prosterne devant lui, il la recommande aux bons génies. De tous ses enfants, on ne lui présente que ses fils; il étend sur eux sa hache ou son casse-tête sans prononcer un mot. Enfin, son père paraît le dernier. Le sachem, après lui avoir frappé l'épaule, lui fait un discours pour l'inviter à honorer ses aïeux.

« Le lendemain, à la première blancheur de l'aube, le chef de guerre sort de la hutte et pousse le cri de mort. Si le moindre nuage a obscurci le ciel, si un songe funeste est survenu, si quelque oiseau ou quelque animal de mauvais augure a été vu, le jour du départ est différé. Le camp, réveillé par le cri de mort, se lève et s'arme. »

Châteaubriand ne se contenta point de nous parler des curieuses pratiques de la vie indigène, des danses si multipliées, image de la jeunesse de ces nations, des chasses continuelles au castor, à l'ours, au bison; — de cette prédisposition à la guerre née du souffle d'indépendance qui est la nature même de l'Américain. Il ne trouva point qu'il y avait assez d'intérêt à traiter ce texte abstraitement, il créa des héros. Le peuple qu'il immortalisa dans ses œuvres, ce fut les Natchez de la Louisiane. Il montra de touchants et nobles caractères, résultat de tout ce qu'il y a de grand chez le sauvage, allié à tout ce qu'il y a de pur chez le chrétien. Il introduisit des figures européennes et tira de cette conception les plus admirables doctrines sur l'état naturel et la société civilisée.

Son style se ressent des influences du XVIII[e] siècle, il appartient à l'école sentimentale et descriptive. Il se trouve entre un langage vieilli et des héros sans aïeux. C'est pourquoi, si souvent, il recourt à ces formes de langage inusitées qui lui ont valu tant de critiques et sont néanmoins dans un rapport de rigoureuse logique avec ses personnages et son drame.

— « Presque toujours, a-t-il écrit, notre manière de voir et de sentir tient aux réminiscences de notre jeunesse. » Et quelles avaient été pour lui ces premières influences? Élevé en Bretagne, au château de Combourg, dans les environs de Saint-Malo, il fut bercé par les chants monotones des vents et des flots Son esprit, à l'âge où les impressions sont le plus pénétrantes, avait eté frappé par l'imposant et sombre spectacle de la mer. L'éducation qu'il reçut le préparait à la carrière ecclésiastique. Il est naturel que ces deux influences combinées aient produit en lui cet état de mélancolie contemplative jointe à cette foi ardente qui le caractérise.

Châteaubriand aime la solitude, la rêverie ; il trouve dans les regrets du passé cette tristesse qui nous charme. Mais peut-être se laisse-t-il quelquefois dominer par ce besoin du confus, de l'indéfini, au point d'abandonner sur terre un lecteur qu'il oublie d'entraîner. Au milieu de l'année 1792, le poète errait à travers les forêts d'Amérique ; il s'inspirait de tout ce qui frappait ses regards et posait la base de son œuvre, quand un soir, s'étant reposé dans une ferme de colons, il apprit l'événement du 20 juin.

— « Je crus entendre la voix de l'honneur et j'abandonnai mes projets », dit-il simplement dans sa relation de voyage.

Il revint à Philadelphie, puis s'embarqua et prit terre au Havre dans les premiers jours du mois de juillet.

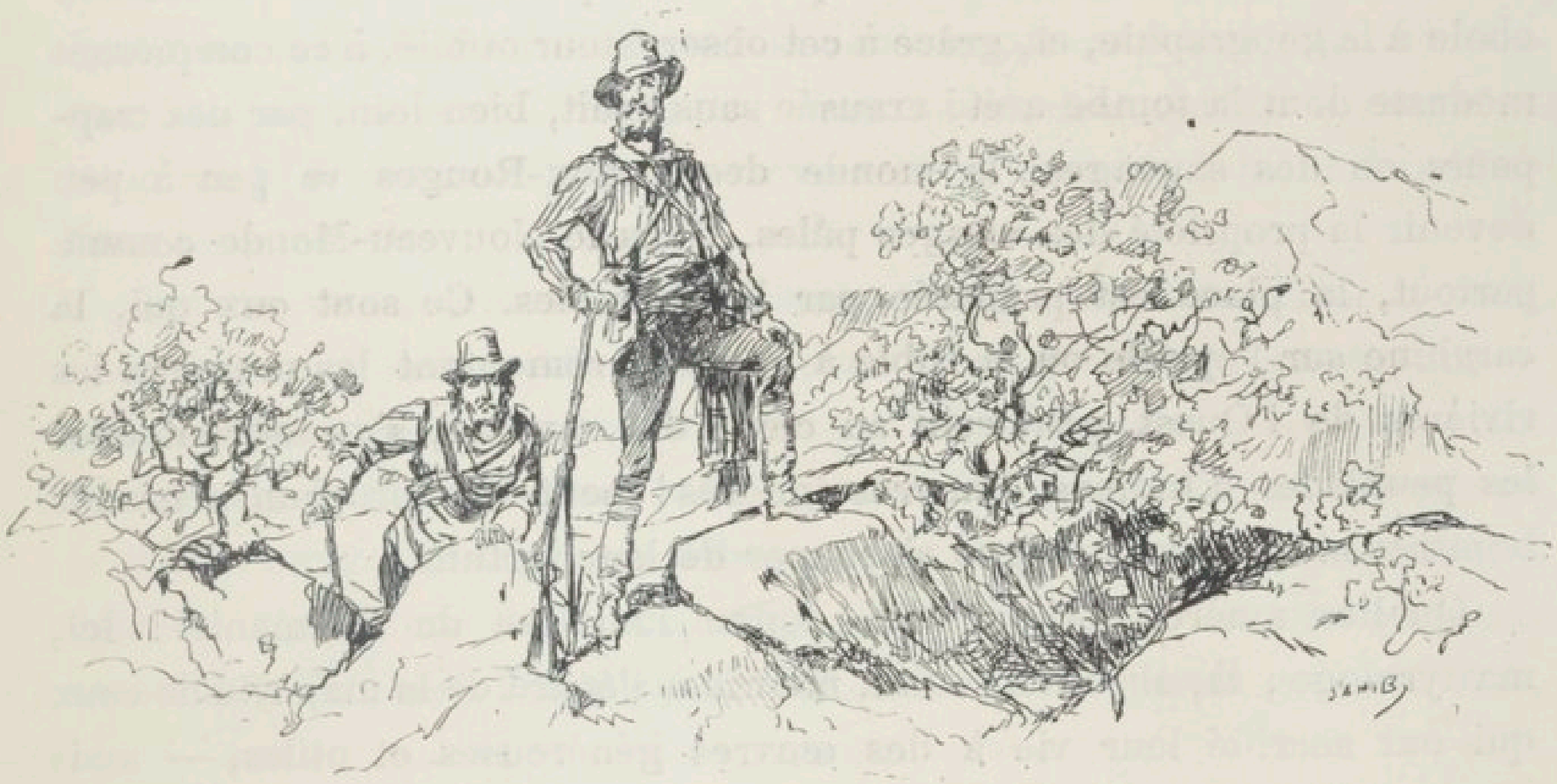
En ce moment, a dit un de ses biographes, son imagination si vivement impressionnée changea, effaça tout autour de lui. Le grand tableau de l'Amérique parut disparaître : la sauvage éloquence de ses solitudes ne fut plus entendue. Retombé à la merci de sa première éducation, redevenu sans partage gentilhomme, Châteaubriand rentrait en France, prêt à défendre les principes héréditaires dans sa famille et parmi les siens.

Ne pouvant plus retrouver son pays dans son pays même, il crut l'apercevoir sur la terre étrangère, où une grande partie de la noblesse faisait déjà ses évolutions pour se former en phalange monarchique, et il fut ainsi précipité dans l'émigration armée par ce vertige universel qui semait alors pêle-mêle crimes et vertus parmi tous les partis [1].

Châteaubriand fut au nombre de ceux qui, avec l'alliance du plus vieil ennemi de la France, prirent les armes contre le nouveau gouvernement. Il pensa comme tant d'autres n'agir qu'en vertu d'un principe ; mais quelles que soient les fautes de sa mère, l'enfant ne

1. *Biographie des contemporains*, ou *Dictionnaire historique*. 1836.

doit jamais se permettre de la maudire, à plus forte raison de la combattre ! Il a le droit de chercher ailleurs une autre patrie, si la patrie est ingrate, d'illustrer même de son génie un pays d'adoption; mais il se flétrit à tout jamais en portant les armes contre les lieux qui ont été pour ainsi dire sanctifiés par la famille, par les plus chers souvenirs du cœur et de la conscience



LES PIONNIERS DANS L'OUEST DE L'AMÉRIQUE DU NORD

(FIN DU XVIII^{e} SIÈCLE ET XIX^{e} SIÈCLE)

CHAPITRE XXXI

CARVER. — CLARKE ET LEWIS. — MONTGOMERY PIKE. — HUNT. — LE MAJOR LONG ET LE DOCTEUR JAMES. — HENRI SCHOOLCRAFT. — ASTOR. — WASHINGTON IRVING. — DUFLOT DE MOFRAS. — SUTTER. — LE COLONEL FRÉMONT. — LES CHERCHEURS DE SOLITUDE DANS L'OUEST.

L'histoire complète et détaillée des découvertes dans l'intérieur du continent septentrional de l'Amérique est une œuvre presque impossible à exécuter.

Du XVI^{e} siècle à la fin du XVIII^{e}, la plupart de ces explorations appartiennent au domaine de l'*anonymat*.

Aux données déjà acquises, les recueils ou les cartes ajoutent çà et là des noms de rivières, de lacs, de cataractes ou de villages ou de tribus, mais l'auteur de la découverte reste ou devient vite inconnu. Cet auteur est le plus souvent un chasseur de fourrures ou un missionnaire. Il n'a pas

cherché la renommée ! il meurt après avoir pour ainsi dire offert son obole à la géographie, et, grâce à cet observateur oublié, à ce conquérant modeste dont la tombe a été creusée sans bruit, bien loin, par des trappeurs ou des sauvages, le monde des Peaux-Rouges va peu à peu devenir la propriété des visages pâles. Dans le Nouveau-Monde comme partout, la place est préparée par les humbles. Ce sont eux qui, la carabine sur l'épaule ou la Bible à la main, remontent les premiers les rivières de l'Ouest, pénètrent au cœur des savanes, s'aventurent chez les peuplades d'Indiens. Pauvres ignorés ! peut-être proclamés grands hommes si l'on avait daigné s'occuper de leur fortune !

Quelles amères leçons nous donne l'histoire de l'humanité ! Ici, martyrologe ; là, abandon, oubli, mépris à l'égard de la majorité de ceux qui ont sacrifié leur vie à des œuvres généreuses et utiles, — mais passons ! A toutes les époques, l'homme a opprimé ses bienfaiteurs et glorifié ses oppresseurs.

L'établissement définitif des États-Unis succédant aux colonies anglaises de la Nouvelle-Angleterre et de la Virginie imprima une nouvelle impulsion aux découvertes.

Quelques années après leur libération, les Américains franchirent les Alleghanys, se répandirent dans le bassin du Mississipi et au delà. Leur ambition les portait déjà à atteindre les bords du Pacifique, dont on était alors séparé par une immense région à peu près inconnue. On savait que de grandes montagnes, courant dans le sens du littoral de l'Océan, se dressaient en crêtes majestueuses du nord au sud, et qu'à leur pied se déroulaient de vastes territoires plats ou légèrement ondulés. Ensuite, plus rien.

Un des premiers voyages remarquables entrepris au XVIII^e^ siècle dans le but de reconnaître ces régions occidentales avait été celui de Jonathan Carver, qui parcourut une grande partie du bassin du Mississipi, s'avança jusqu'aux sources du fleuve et chercha l'Orégon, par lequel il pensait avec raison descendre jusqu'à l'Océan Pacifique. Mais, il ne lui fut pas donné de réaliser ses projets ; après un voyage de près de deux mille lieues sur le cours du Mississipi et de ses affluents supérieurs, le voyageur reste toujours en présence de l'immensité des prairies. « L'accomplissement de ce plan, que j'ai eu l'honneur de concevoir, dit-il, sera effectué un jour ou l'autre, je n'en fais pas de doute ; ceux qui seront assez heureux pour y réussir récolteront, outre les avantages nationaux qui doivent en être le résultat, des profits

personnels au delà de leurs espérances les plus ambitieuses ; lorsqu'ils éprouveront l'enthousiasme du succès, puissent-ils ne pas oublier l'homme qui, le premier, leur a montré le chemin ; en échange de toutes mes fatigues, je serais heureux de recevoir leurs éloges et leurs bénédictions ! »

Depuis ces tentatives infructueuses à travers les solitudes de l'ouest, quels changements ! quelle transformation ! Ce monde américain, qui ne possédait en 1800 que cinq millions d'habitants, en avait cinquante millions en 1882 et, dans cinquante années, ces magnifiques États auront peut-être deux cents millions d'âmes. L'est et l'ouest, qui communiquent déjà en cinq jours au moyen des chemins de fer, et en quelques secondes à l'aide du télégraphe, rivaliseront de prospérité et de richesse.

Mais revenons aux explorateurs, qui, par leurs efforts, souvent par leur ténacité de génie, ont frayé la route. L'honneur de franchir les premiers les monts Rocheux était réservé à William Clarke et Merywether Lewis, qui entreprirent en 1804 de remonter le Missouri jusqu'à sa source, de traverser les montagnes jusqu'à la rencontre de quelque affluent de l'Orégon ou Colombia, et de là de gagner le Pacifique. On n'avait alors recueilli sur les parages de l'ouest que les données les plus incertaines ; il circulait même d'effrayantes légendes : « Ne vous aventurez pas, disait-on, dans ces régions maudites ; il existe de ce côté des peuplades de stature gigantesque, qui vous dévoreront. »

Nos voyageurs ne tinrent, on le pense bien, aucun compte de ces récits mensongers, dépassèrent la Charrette, dernier village alors habité par les blancs, furent malheureusement arrêtés par les glaces que charriait le Missouri, et construisirent, — pour passer l'hiver, — le fort Mandan[1] ou fort Clarke.

Au printemps suivant, ils remontèrent le fleuve dont ils reconnurent les rapides et les gorges profondes, et saluèrent les trois branches qui le forment des noms de Jefferson, de Madison et de Gallatin. Puis, voulant également perpétuer le souvenir de ces trois hommes de bien par des dénominations plus larges encore, ils appelèrent deux autres courants tributaires, la Philosophie et la Philanthropie. Les noms de Clarke et de Lewis ont été donnés à deux branches supérieures.

Bientôt, l'expédition, gravissant les montagnes, commença à descendre vers l'Océan. Les Américains avaient amené avec eux, en qualité d'interprète, une femme shoshonée, qui avait été enlevée de ce pays

1. Ce nom vient d'une des tribus les plus connues de l'Ouest.

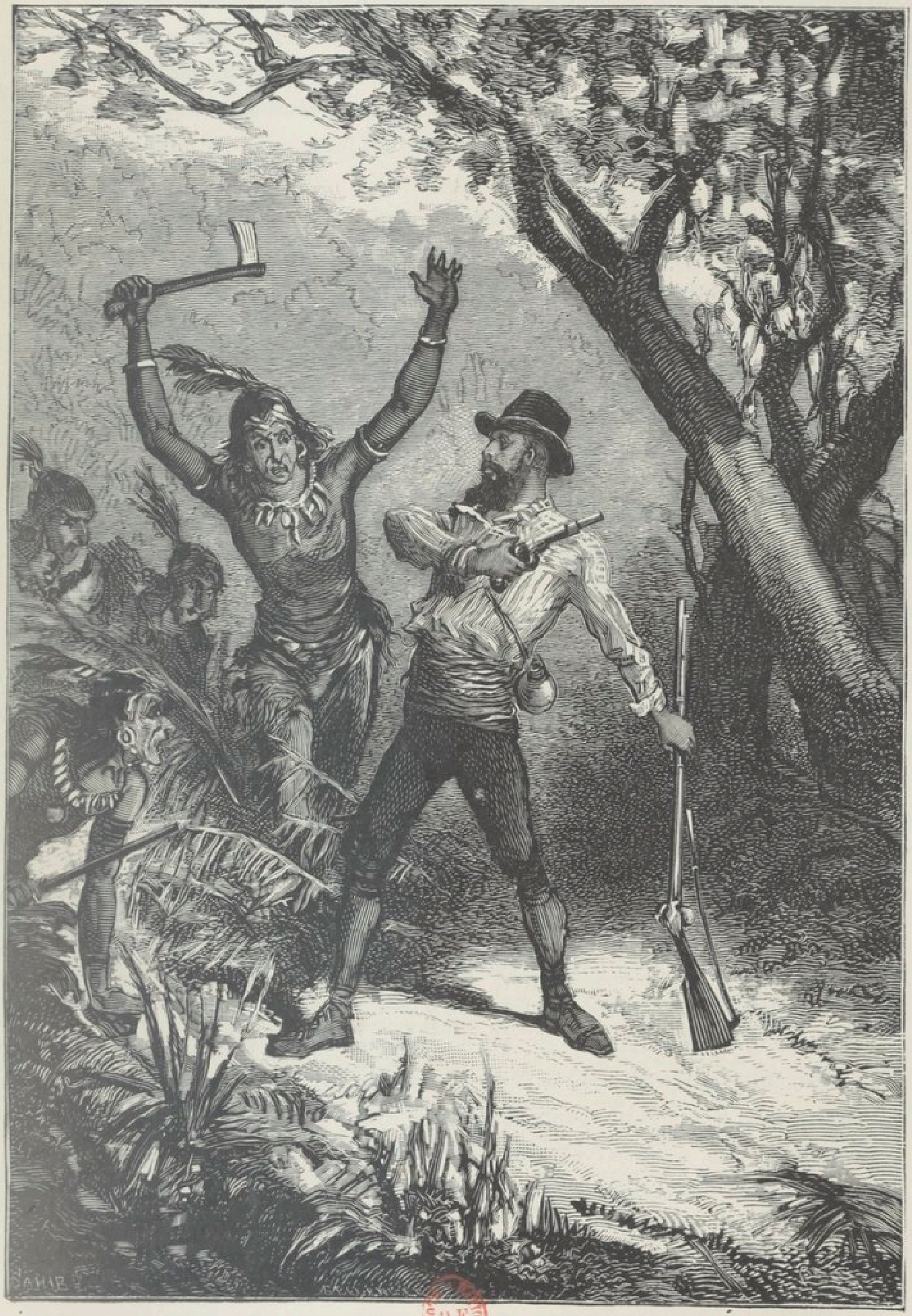
par une bande des Indiens de l'est, dans l'espoir que sa médiation leur servirait à établir des relations amicales avec les naturels. Leurs espérances ne furent pas trompées ; ils rencontrèrent une troupe de guerriers à cheval et armés se préparant évidemment à résister à une attaque hostile ; ils manifestèrent tout d'abord quelque méfiance et quelques soupçons contre les blancs, mais quand la femme shoshonée fut amenée sous une tente pour servir d'interprète, elle reconnut son frère dans le chef des Indiens, — et, dominée par l'émotion, — resta quelque temps sans pouvoir parler. La confiance et l'amitié des Indiens furent désormais acquises aux voyageurs, mais la tribu ne disposait que des plus modestes ressources ; les provisions de l'escorte manquaient. Il fallut tuer les chevaux, si maigres qu'ils fussent, et manger autant de chiens que les Indiens consentaient à en vendre. Aussi, à partir de ce moment, les sauvages de ces parages qualifièrent-ils les blancs, non sans quelque mépris, de *mangeurs de chiens*.

Après un voyage long et périlleux, Lewis et Clarke atteignirent l'Océan ; mais leur canot n'était pas fait pour la navigation maritime ; ils dérivèrent quelque temps, par le froid le plus rigoureux, mal vêtus et presque sans provisions. Ils regagnèrent la côte, choisirent un emplacement convenable pour leur séjour d'hiver, puis reprirent le chemin du fort Louis, sur le Mississipi. Ils y arrivèrent en mai 1806[1].

A peu près dans le même temps, bien d'autres tentatives, pour la plupart heureuses, sont faites dans la région du Far-West ; le lieutenant Zabulon Montgomery Pike, qui fut ensuite major dans l'armée, est envoyé d'abord par le gouvernement américain pour reconnaître les sources du Mississipi, et plus tard chargé de relever le cours de l'Arkansas. Il est enthousiasmé par le spectacle des prairies. « Les pays que nous traversâmes sont un vrai paradis de chasseur, s'écrie-t-il : l'élan, le daim, le buffle couvrent les plaines en troupeaux assez nombreux pour nourrir pendant un siècle toute la race indienne ! » Sans le vouloir, sans le chercher, le voyageur Pike découvrit le *Rio del Norte* et entra à son insu dans les possessions espagnoles. Là, lui et les siens furent d'abord pris par des sauvages et faillirent être passés par les armes.

Il est facile de comprendre que le gouvernement américain, -- si jaloux de sa prépondérance, — devait favoriser de tous ses efforts les voyages d'exploration dans l'ouest. De quoi s'agissait-il, en somme ? De

1. Desborough-Cooley.



PIONNIER AMÉRICAIN ATTAQUÉ PAR DES INDIENS

la prise de possession, d'un océan à l'autre, de ces immenses territoires qui forment aujourd'hui cette république géante qui, à elle seule, contre balance déjà le vieux monde. Il fallait découvrir d'abord, asservir ensuite ! Peu importait à ces pionniers d'être en bonne ou mauvaise relation avec les sauvages, les Américains avaient déjà juré la perte des Indiens.

Chaque année de nouvelles expéditions s'organisent, le champ des découvertes s'agrandit ; la carte des États-Unis d'abord presque vide, à moitié couverte de lignes indécises ou pointées, sort pour ainsi dire des limbes ! Çà et là quelques forts à la porte du désert et même parfois dans le désert, indiquent que le maître est là, isolé sans doute, entouré d'ennemis, mais opiniâtre, déterminé, regardant droit en avant.

Que d'expéditions nous pourrions signaler !

M. Hunt entreprend, en 1811, un voyage à l'embouchure de la Colombia ; en 1812, M. Robert Stewart et quatre négociants partent de l'Océan Pacifique pour New-York, en route ils sont dévalisés par les Indiens Corneilles *(crow Indians)*.

En 1819, le gouvernement américain organise, avec le major Long pour chef, et le docteur James comme botaniste, « une expédition à la fois militaire et scientifique afin d'examiner avec plus de soin, sous le double rapport de la colonisation et de la défense du territoire, les possessions étendues des États-Unis à l'est des montagnes Rocheuses ».

La vraie source du Mississipi ne devait être reconnue qu'en 1832 par le docteur Henri Schoolcraft[1]. Ce savant explora en 1818 la région minière de Galena et de Dubuque, une des plus riches en plomb que l'on connaisse. Il s'attacha ensuite au général Cass, nommé gouverneur du Michigan, et explora avec lui les rivières Wabash et Illinois. Ayant atteint le pays des grands lacs, il se fixa dans une localité à demi sauvage où il épousa une Indienne, et pendant plus de vingt ans, s'occupa de l'ethnographie et des langues de l'Amérique du Nord, n'interrompant ses études que par des explorations qui servaient à les compléter ; c'est pendant un de ces hardis voyages qu'il découvrit et nomma le

1. Nous laissons à dessein quelques noms de voyageurs, qui, rencontrant dans le contraste des populations blanches, noires ou rouges des États-Unis, une mine à exploiter, l'ont fait parfois avec impartialité, — plus souvent encore avec exagération, — mais nous réservons un chapitre spécial aux observateurs à l'esprit élevé, aux appréciations fines et délicates : philosophes, moralistes, économistes ; à côté d'Ampère, on trouvera Tocqueville, Michel Chevalier, et tant d'autres.

lac Itasca (abrégé de *Veritas Caput*), considéré comme la source du Mississipi [1].

On doit également à Henri Schoolcraft sur les Indiens un ouvrage magistral qui a pris place parmi les plus beaux monuments scientifiques des États-Unis.

Dans notre ancien monde, la plupart des enrichis songent beaucoup plus à leur bien-être personnel, à la considération que donne la fortune, qu'au développement de l'esprit national, qu'à l'honneur du pays. Il n'en est pas ainsi dans le Nouveau-Monde. Les ignorants font souvent oublier leur passé par la fondation d'établissements littéraires ou scientifique. Il n'est pas rare de voir des anciens manœuvres, devenus millionnaires, sacrifier une partie de leur fortune à des entreprises d'un ordre tellement supérieur, qu'en France, dans nos classes moyennes, on n'en soupçonnerait même pas l'importance.

Rappelons à ce sujet le nom de Jean Astor, né à Wallendorf (Allemagne), et qui, jeune encore, se rend à New-York, fait quelque temps le commerce de fourrures avec les Indiens Mohawks, et en 1809, organise la grande *Compagnie Américaine des pelleteries*. En 1811, il porte ses vues sur le versant du Pacifique et y dirige une double expédition par mer et par terre. Il fonde à l'embouchure de l'Orégon le comptoir d'Astoria. Les nouveaux colons ne tardent pas à remarquer la douceur et l'égalité de la température de ces contrées comparée à celle des régions de l'est. Le climat se maintient, en effet, à une assez grande douceur jusqu'à une haute latitude, favorisé qu'il est par la muraille des Monts Rocheux qui arrête les vents du nord-est et par le courant du Japon qui amène les eaux chaudes de l'équateur.

La guerre de 1812 fit tomber la nouvelle ville d'Astoria entre les mains des Anglais, qui ne la rendirent que longtemps plus tard. Elle est aujourd'hui un des ports principaux de l'Orégon. Le nom d'Astor, loin d'être oublié, est encore populaire aux États-Unis. Très ignorant, mais comprenant tous les avantages de l'instruction, cet homme, qui parti d'Europe savait à peine lire, laissa à New-York une somme considérable pour fonder une bibliothèque de 100,000 volumes.

La vie et les travaux d'Astor ont été enchâssés dans un récit romanesque par Washington Irving [2], qui lui-même a plus voyagé en Europe qu'en Amérique. Sa principale excursion dans les solitudes du Nouveau-

1. M. Nicollet, de Baltimore, a fait également une importante excursion vers cette source.
2. *Astoria, Aventures du capitaine Bonneville, un tour dans les prairies*, etc.

Monde eut lieu en 1832 ; il fut chargé d'une mission pour traiter avec les Indiens de l'ouest. Ce grand esprit, doublé d'écrivain de haute valeur, se tint constamment au courant des progrès faits par les pionniers dans la région des Prairies, des monts Rocheux et du Pacifique. Washington Irving s'est, on s'en souvient, placé au premier rang des historiens par ses ouvrages sur Colomb et sur Washington.

En 1842, quelques années avant que le traité de Guadalupe eût définitivement enlevé au Mexique, pour les attribuer aux États-Unis, les anciennes possessions nominales de l'Espagne sur la côte du Pacifique, au nord du golfe de Californie, un Français, Duflot de Mofras, chargé d'une mission du gouvernement au Mexique, explora la Californie et l'Orégon. Sa relation a trait surtout à l'ethnographie ; mais, depuis la découverte des mines d'or, le pays a complètement changé d'aspect moral, politique et économique. Les travaux de Duflot de Mofras n'ont donc plus qu'un intérêt secondaire.

LE CAPITAINE SUTTER. — LE COLONEL FRÉMONT.

Les mines d'or de la Californie qui, en quelques années, devaient déverser dans le monde cinq à six milliards, — attirer dans l'ouest américain des centaines de mille hommes et créer des centres de vie là où s'étendait le désert, — ces mines, vrai fléau, si elles ne produisaient que de l'or sans jalonner les sols vierges de jeunes cités d'avenir, — paraissent avoir été prévues, révélées par le colonel Frémont, qui — sans avoir encore entrepris le voyage, — sur quelques échantillons et d'après de hautes données géologiques, — annonça qu'on trouverait en Californie des gisements aurifères.

En 1841, le capitaine Sutter, ancien officier des gardes de Charles X, découvrit l'or lui-même. Ce qui s'était passé le voici : Sutter, ayant dit un adieu éternel au vieux monde, demanda une grande concession agricole au gouvernement américain. — Il l'obtint. — Le hasard comme toujours allait devenir l'auxiliaire de ses recherches. — Il organise un moulin sur la rivière la Fourche; — le précipité formé par la chute d'eau fournissait des traces évidentes de minerais d'or.

On creusa le sol un peu plus loin, — on trouva des lingots d'or, — des filons aurifères. Immédiatement la nouvelle se répand. La découverte ne tarde pas à être connue du monde entier. Les aventuriers des deux hémisphères se précipitent sur la Californie. Aucune autre époque

ne fut témoin d'un pareil engouement. [1] Des fortunes immenses se firent en quelques mois, mais aussi que d'espérances déçues !

Qu'est-ce que la Californie ? Une contrée généralement ondulée et montagneuse. Deux chaînes de montagnes parallèles la traversent. L'une, peu éloignée de la côte, a reçu le nom de *Coast-Range ;* l'autre, pénétrant plus avant dans l'intérieur, est la *Sierra Nevada*, dont les sommets atteignent parfois jusqu'à 2 à 3,000 mètres d'élévation. C'est principalement dans les vallées du versant occidental de cette sierra que s'étendent les terrains aurifères. Les placers sont des dépôts de sables et de terres dans le lit des rivières, dans le fond des ravins, et qui contiennent de l'or le plus souvent uni au quartz.

L'exploitation des placers californiens, très florissante de 1849 à 1852, a commencé depuis lors à décroître ; celle des mines, dont l'origine remonte aux années 1851-52, a suivi toujours une période ascendante. L'or se retire des placers par des méthodes de lavage particulières et singulièrement perfectionnées dans le pays, on l'extrait des minerais quartzeux par un broyage intime et une amalgamation prolongée. Cette dernière opération consiste à dissoudre l'or dans le mercure, qui le restitue ensuite par la distillation. Le nombre des mineurs occupés sur les placers et les mines de quartz, moins considérable que dans les premières années, est d'environ 60 à 80,000. La production totale de l'or atteint en moyenne le chiffre de 300 millions de francs par année, moins que la production de l'Australie. Les gisements aurifères ne sont pas les seuls qu'on puisse utilement exploiter en Californie. On y rencontre aussi des mines de mercure très riches, entre autres celles de New-Almaden, les plus importantes du globe, et de nombreuses mines d'argent, de plomb, de cuivre, de fer. Dans les sables des placers, on trouve du diamant, du platine. Comme substances salines naturelles, on exploite le sel, le salpêtre et le borax.

1. Alors tout était à faire; depuis, un grand nombre de sociétés littéraires, scientifiques, philanthropiques, de tempérance, etc., ont été fondées à San-Francisco. Il en est une d'un caractère tout particulier et qui rappelle les premières tentatives des pionniers à la recherche des gisements aurifères. L'objet de la Société est de recueillir, de conserver tous les documents qui concernent l'ancienne colonisation et la conquête du sol. La Société dite des *Pionniers de la Californie* se compose de deux classes; la première comprend ceux qui résidaient dans le pays avant le 1er janvier 1849 et leurs descendants. La deuxième classe a pour membres les pionniers qui sont venus s'établir en Californie avant le 1er janvier 1850. Leurs fils et arrière-petits-fils en font également partie de droit. On recrute également quelques membres honoraires parmi ceux qui ont rendu de grands services à l'État. Le titre de pionnier californien va donc tendre à former une véritable noblesse. Le capitaine Sutter et le colonel Frémont ont une place d'honneur sur la liste de la Société.

La flore et la faune sont assez variées. Quant au climat, c'est un des plus beaux du monde. Pendant plus de six mois de l'année, de la fin d'avril à la fin d'octobre, on jouit d'un ciel toujours pur. La transparence de l'air est des plus grandes, et les nuits sont d'une sérénité remarquable. A San-Francisco néanmoins, depuis dix heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, la brise de mer amène un vent assez vif, et le terrain sablonneux des dunes qui bordent le rivage est soulevé au loin. Si la saison chaude est inconnue à San-Francisco, il n'en est pas de même pour l'intérieur de la Californie où durant trois ou quatre mois, de juin à septembre, il n'est pas rare de voir le thermomètre monter à l'ombre, surtout de midi à trois heures, jusqu'à 48 degrés centigrades. C'est une des plus hautes températures observées sur le globe [1].

Les Indiens, qui occupaient en assez grand nombre la Californie, ont vite cédé la place aux émigrants Américains, Européens, Chinois, etc.; on les rencontre par petits groupes, de plus en plus éloignés des terribles maîtres qui ont usurpé le sol, où, suivant leur expression, reposaient les os de leurs pères.

Le travail organisé par de grandes compagnies a singulièrement modifié la physionomie des pays de l'or, et de ces camps formés en toute hâte au milieu de la fièvre, à la porte même des centres miniers. Néanmoins, cette population entreprenante, cupide un jour, prodigue et généreuse le lendemain, rappelle encore, comme le fait observer notre ami Simonin, les mouvements orageux de la première immigration. Elle se compose essentiellement de marchands et de boutiquiers faisant le gros et le petit commerce, d'hôteliers, aubergistes et logeurs en garni, de liquoristes et cafetiers, toujours en majorité comme à San-Francisco, de bouchers, de boulangers, etc. Les races, il y a quelques années, se partageaient à peu près ainsi dans les centres aurifères : environ un tiers d'Américains, tenant hôtels, buvettes, grands magasins et dépôts de marchandises, et exerçant les fonctions administratives communales, celles de juge de paix, de constable, etc.; les Anglais et surtout les Irlandais, occupés à divers métiers; les Italiens, d'ordinaire jardiniers ou marchands, les Français, blanchisseurs, bouchers, maçons ou forgerons; les Mexicains et Chiliens, généralement très peu occupés; les Juifs allemands, tenant magasins d'habits confectionnés ; enfin les Chinois, jardiniers, laveurs d'or, hommes de peine, garçons de café, — ordinairement relégués dans un quartier spécial, — et souvent dans

1. *Les Pays lointains. Notes de voyage,* par L. Simonin.

un faubourg éloigné, où la haine de l'Américain semble vouloir les poursuivre. Quelques nègres, savetiers, barbiers, plâtriers, et quelques Indiens perdus complètent la population.

Ces camps sont destinés pour la plupart à devenir des villes, souvent en quelques mois ! Le joyeux village au clocher pointu — émergeant du feuillage — ne saurait naître dans un pays comme la Californie. Dès l'installation d'un camp, un hôtel aussi confortable que possible s'élève au milieu du groupe de maisons en bois, construites assez au large, mais en toute hâte. Des magasins qu'envieraient souvent nos petites villes de province s'organisent immédiatement ; ils répondent à peu près à tous les besoins, à tous les souhaits des travailleurs. Parfois, à quelques pas de la fourmilière d'hommes qui s'agite et dont la pensée dominante est le lucre, se trouvent presque toujours quelques cabanes abandonnées. Déjà des ruines dans un pays qui vient de naître ! Encore plus loin, c'est la forêt immense, la solitude, le désert !

La population californienne a centuplé, mais l'engouement des premières années est passé, et aujourd'hui les habitants sédentaires préfèrent à l'exploitation aventureuse des placers les bénéfices plus assurés du commerce, de l'industrie et des travaux agricoles [1].

Mais revenons aux explorateurs. Les mines d'or découvertes, le massif des monts Rocheux devint l'objectif d'une multitude de chercheurs de fortune qui, en moins d'un demi-siècle, l'ont fait connaître aussi intimement que nos montagnes les plus fréquentées d'Europe. La liste seule des découvreurs serait trop longue à énumérer.

Un des plus remarquables, J. C. Frémont, naquit en 1813, dans la Caroline méridionale, d'une famille française peu fortunée. Il se fit d'abord professeur afin de soutenir les siens. Désigné, en 1833, pour

1. La physionomie de la Californie tend donc de plus en plus à se transformer. Les luttes sanglantes qui éclataient sur les placers sont aujourd'hui très rares. La propriété des terrains et des champs devait être autrefois défendue à main armée contre les attaques des *squatters* ou envahisseurs. « Si l'on jette aujourd'hui les yeux sur la Californie, dont les enfantements ont été à la fois si tourmentés et si féconds, dit M. Simonin, on ne trouve plus qu'une contrée paisible et prospère, partout peuplée, et d'où l'Indien sauvage a presque entièrement disparu. La Californie, avec ses émigrés de toute origine, animés de la fièvre de l'or, souvent de passions plus mauvaises, séparés par une distance incommensurable de tout pays civilisé, est devenue en peu d'années, et malgré tant de conditions défavorables, une contrée tranquille, jouissant d'une constitution des plus démocratiques, qu'elle s'est elle-même donnée dès la première année de sa naissance. La liberté d'action presque illimitée dont on jouit dans le pays, mais surtout le travail, le travail largement rémunérateur, ont été pour les émigrés comme deux planches de salut où tous leurs mauvais instincts sont venus échouer. Chacun s'est senti relevé à ses propres yeux, en devenant citoyen d'une nouvelle patrie qui ouvrait si largement ses portes. Dans l'ordre social, un pareil phénomène ne sera pas un des faits les moins curieux de notre siècle. »

donner des leçons à bord du navire de guerre le *Natchez*, il demeure plus de deux années en mer ou dans divers ports, instruisant les autres, et complétant lui-même ses études. A son retour, il se fait ingénieur et accompagne Nicollet dans les prairies du nord-ouest. Quelques années plus tard, en 1838, il entre dans le corps des ingénieurs topographes, et prépare à Washington des cartes de la région qu'il vient de parcourir.

A cette période de sa vie, une histoire romanesque faillit compromettre sa carrière scientifique. Il eut une violente passion pour une jeune personne dont le père était sénateur et protestant ; repoussé par la famille, mais se sentant aimé, il conduisit la jeune fille devant un prêtre catholique et l'épousa.

C'est en 1842 qu'eut lieu la première de ses trois grandes expéditions. Elle devait durer cinq mois ; il explore les monts Rocheux et découvre un passage et un pic qui portent son nom, recueille des documents importants sur la géologie, la météorologie, les produits végétaux de la région, parcourt le bassin encore inconnu du grand lac Salé et une partie du bassin de l'Orégon.

L'année suivante, après les plus pénibles excursions dans les neiges, il explore toute la haute Californie, la Sierra Nevada et les plaines de San-Joaquim et du Rio Sacramento.

Frémont eut donc une part brillante dans la prise de possession de la Californie par les États-Unis, mais la jalousie de ses collègues lui fit enlever son commandement. De retour à Washington, il ne tarda pas à faire éclater son innocence, refusa toute compensation et entreprit un troisième voyage personnel dans les monts Rocheux. La traversée de la Sierra San-Juan lui coûta, pour arriver à Santa-Fé, un tiers de ses compagnons et toutes ses bêtes de somme. Grâce à sa réputation, il n'en traversa pas moins sain et sauf le territoire des Apaches, qui ont encore aujourd'hui avec les Comanches la triste réputation d'être la tribu la plus féroce du Nouveau-Monde.

Les Californiens de 1850 le vengèrent de son ancienne disgrâce en le nommant sénateur.

Depuis cette époque, bien que Carolinien, c'est-à-dire né dans un État esclavagiste, il n'oublia pas qu'il était originaire de France, c'est-à-dire du pays qui le premier abolit l'esclavage, et soutint le parti du Nord dans la guerre de sécession.

Pauvre pendant sa jeunesse, millionnaire dans son âge mûr, grâce à une immense concession aurifère, le colonel Frémont perdit dans sa

vieillesse toute sa fortune à la suite d'opérations où il commit l'imprudence grave de s'engager. Mais, rendons hautement justice à l'ingénieur, à l'homme de science, au patriote, et proclamons-le quand même une des gloires des États-Unis.

LES CHERCHEURS DE SOLITUDE DANS L'OUEST

En 1836, deux jeunes Français, dont le plus âgé pouvait avoir vingt-sept ans[1], et le plus jeune dix-huit ans au plus, s'étaient promis de dire un éternel adieu à la civilisation corrompue du vieux monde.

Ils passèrent l'Océan et allèrent s'installer au milieu de la prairie, sur les bords de la rivière l'Osage. Inspirés par des pensées philosophiques de l'ordre le plus élevé, mais le moins pratique, ils avaient certainement le projet de jeter là la base de quelque colonie nouvelle où tous les hommes seraient vertueux, et les femmes sans péché; en attendant, ils se contentèrent de construire une sorte de rancho au milieu des solitudes de la prairie, à plusieurs centaines de lieues de toute localité.

La jeunesse, — ce guide au gai sourire, — leur venant en aide, ils furent d'abord les plus heureux des fondateurs de colonie; ils étaient seuls, libres; ils avaient devant eux des territoires immenses à cultiver, en demandaient-ils plus au moins pour le début? Bientôt, ils obtiennent des Osages un cheval, un chien, un coq et une poule. Ils peuvent se croire à la tête d'une véritable exploitation agricole ! Malheureusement l'endroit en apparence très salubre, recélait la fièvre; le plus âgé de nos pionniers tombe gravement malade. Son jeune camarade subit également une fatale influence du climat. Les voilà l'un et l'autre, sans secours, mourant dans cette case faite en toute hâte et qui ne peut les abriter contre la tempête et la pluie.

Sur ces entrefaites, le cheval, bien qu'entravé, mais forcément mal gardé, se sauve. Le chien trouve sans doute la cuisine un peu maigre et disparaît pour regagner le campement des Osages. Le coq meurt. La poule seule reste, venant leur demander quelques grains de maïs qu'ils ont à peine la force de lui donner. Une natte de joncs les sépare de la terre humide, mais les orages sont formidables et incessants; l'inondation se propage; ils voient la mort approcher.

1. Ce voyageur qui, plus tard, installé à Saint-Louis et ensuite à New-York, a laissé, aux États-Unis, une réputation d'écrivain très distingué, est notre oncle, M. Louis Cortambert, auteur de plusieurs ouvrages estimés.

« Mon jeune compagnon, dit M. Louis Cortambert, beaucoup moins convaincu que moi de la nécessité de souffrir, éclatait en lamentations. Il implorait Dieu, il appelait la France, il appelait sa mère, il m'appelait moi-même, et je m'efforçais de relever son âme vaincue par la douleur. Les nuits étaient affreuses; la fièvre me dévorait et chassait loin de moi le sommeil; le chat-huant faisait entendre ses horribles bâillements, les loups hurlaient en se rapprochant de nous; les étranges folies d'un homme en délire, à côté de moi, faisaient dresser mes cheveux sur ma tête. Un soir, un enfant égaré vint chercher dans notre cabane un refuge contre l'orage. Il avait un cheval; je lui représentai en vain qu'il serait moins mouillé en retournant chez lui qu'en restant toute la nuit chez nous; il fallut exercer l'hospitalité à son égard. Je recueillis mes forces, et je lui fis du pain. Mon pauvre compagnon, voyant un cheval, n'y tint plus. Il parut vaincre la fièvre qui le consumait, et le lendemain matin, il prit l'enfant en croupe, et partit. »

Bien des heures s'écoulèrent. Enfin, un généreux Français nommé Giraud, installé depuis plusieurs années parmi les Osages, et qui se livrait au commerce des pelleteries, averti à temps qu'un de ses compatriotes se mourait, vint à son secours et le fit transporter dans sa case, à une vingtaine de lieues de là.

Déjà le plus jeune de nos voyageurs avait reçu l'hospitalité auprès de cet homme excellent dont la vie, digne de la plume d'un Cooper, résume en quelque sorte la curieuse existence des chercheurs d'aventures, amis des grandes solitudes.

Giraud, que j'ai connu personnellement, a vécu pendant plus de trente ans au milieu des Peaux-Rouges, partageant leurs repas, leur tente, leur genre de vie; il a failli plus de vingt fois être scalpé par les Comanches, les Sioux et les Apaches; considéré à l'égal d'un chef, il devint un moment un véritable oracle pour les Osages. Voici l'esquisse rapide de cette vie. A l'âge de dix-sept ans, il s'échappe après une discussion futile avec ses parents, passe à la Nouvelle-Orléans et prend la fièvre jaune à bord d'un bateau à vapeur naviguant sur le Mississipi; le croyant perdu, le capitaine le jette avec une vingtaine de cadavres sur le quai de Bâton-Rouge.

Une brave femme le soigne et, après l'avoir guéri, ne consent plus à le laisser partir. Notre voyageur aspirait aux aventures; il bénit sa bienfaitrice et s'esquive à la manière de Gil Blas. Il va de ville en ville et, muni d'une lettre d'un bon évêque, il est sur le point d'entrer dans un séminaire à Saint-Louis. De nouveau, l'inconnu l'attire, il s'engage

dans le pays des Peaux-Rouges, et fait avec eux le commerce de pelleterie, leur livrant des fusils, de la poudre, des balles, du vermillon, et recevant en échange des peaux de bison, de buffle, de daim et de tigre.

Il commençait toujours par accorder du crédit aux sauvages, sachant bien que ces braves fils des prairies ne manqueraient pas à la parole donnée. Au jour dit, ils apportaient, en effet, le produit de leurs chasses.

« Une fois, rapporte Giraud, néanmoins, un indigène prétendit faussement et en face de ses compagnons, m'avoir déjà soldé. Je voulus à tout prix obtenir une rétractation; ce n'était pas chose facile, j'avais devant moi un véritable Spartiate.

« — Écoute-moi, mon petit frère, dis-je à l'effronté menteur, la vérité est facile à savoir, nous avons, nous blancs, la Bible, livre qui connaît tout et qui juge les hommes, comme le maître de la vie lui-même. Il est implacable envers ceux qui trompent, il les fait mourir dans la journée ! »

Giraud, — que Dieu lui pardonne ! — n'avait qu'un almanach dans sa tente. Il dit en anglais à son domestique de le lui apporter.

« — Mon petit frère, reprit-il, en lui désignant ensuite le livre, nous allons, l'un et l'autre, embrasser le volume, c'est un juge terrible. Celui de nous qui aura menti mourra avant le coucher du soleil !

Et il embrassa lui-même le livre.

« — A toi, maintenant, mon ami, fais comme moi, continua-t-il.

« — Emporte ton livre ! Emporte ! s'écria le sauvage effrayé, je vais te payer ! »

Les sauvages voulaient mettre à mort ce misérable. Notre compatriote parvint à le tirer des mains de ses compagnons courroucés.

Avec une escorte de ses fidèles Osages, Giraud exécuta à travers les prairies, les monts Rocheux, et sur les frontières mexicaines, d'assez longs voyages [1].

Fait prisonnier par les Comanches, puis rendu à la liberté avec les plus grands honneurs, au courant de tout ce qui se passait dans plusieurs tribus, des préparatifs de guerre des indigènes, de leurs victoires ou de leurs défaites, vivant en vrai sauvage, Giraud se souvint pourtant un jour qu'il avait abandonné une patrie et une famille.

1. Il n'a malheureusement rien écrit ; quelques amis, — et nous sommes heureux d'être de ce nombre, — prirent des notes sous sa dictée, et les renseignements les plus positifs, les plus circonstanciés sur quelques tribus d'Indiens maintenant disparues, ont pu tre ainsi consignés.

Il revint en France. Ses parents le croyaient mort depuis vingt-cinq ans. Il se rend auprès d'eux, à Lyon; pendant trois jours, on refuse de le reconnaitre. Il fait inutilement appel au passé, aux souvenirs de son enfance; son père et sa mère le prennent pour un imposteur, le pauvre homme était au martyre. Tout d'un coup, sa mère se précipite dans ses bras et s'évanouit; elle avait aperçu, au-dessus de la tempe gauche, la cicatrice d'une blessure que son fils avait reçue en bas-âge. Tous les doutes disparaissaient.

Giraud demeura quelque temps à Lyon, mais il entrevoyait toujours, dans ses rêves, les horizons sans bornes des prairies, les vieux guerriers, ses amis, chevauchant près de lui, à travers l'espace. Il ne résista pas à la tentation d'aller revoir et les savanes et les sauvages! Il retourne en Amérique, où déjà l'implacable Anglo-Américain avait frappé au cœur la pauvre tribu; elle s'éteignait. Quelques rares survivants l'accueillirent en frère; mais une population mortellement blessée se traîne comme le malade qui n'a plus la force de témoigner de l'énergie.

Pourtant, malgré sa déchéance, l'Indien, ce premier maître du sol, demeure jusqu'à la fin une assez noble figure. Les sauvages plient devant les Européens, mais, d'ordinaire, ils les méprisent. Par cet orgueilleux dédain, ils semblent racheter leur défaite. Leurs traditions montrent même, d'une manière singulièrement naïve, le peu de cas qu'ils font des Européens, et donnent une appréciation assez exacte de leur opinion sur les diverses races humaines. Ils expliquent ainsi l'origine de trois peuples de couleurs différentes : les nations à peau rouge, les nations à peau noire et les nations au visage pâle.

Ils disent : « Le premier homme pétri par Manitou n'a pas été assez cuit dans le four, il en est sorti blanc; le second, trop cuit, devint noir; Manitou s'appliqua davantage la troisième fois, et cet homme, cuit à point, sortit du four rouge-brun; ce sont les Indiens. »

En dépit de l'opinion peu favorable qu'ils ont de nous, ils reçoivent donc parfois parmi eux, avec plaisir, ces naufragés de la civilisation européenne, qui, brisés par les terribles combats de la vie du monde, demandent l'oubli aux déserts de l'Amérique.

Voici encore, à ce sujet, un épisode que nous raconte un voyageur français, M. de Wogan.

Parti il y a quelques années pour la Californie dans le désir de faire fortune, M. de Wogan ne tarda pas à s'adonner exclusivement à la chasse; il s'aventura dans les territoires habités par les Pah-Utahs et, un matin, à l'imitation du fameux trappeur de Cooper, Bas-de-Cuir,

il sauva une femme indienne sur le point d'être dévorée par un ours gris. Le mari de l'Indienne, apparemment peu flatté de l'intervention qui lui rendait sa compagne, se prépara à percer l'étranger de ses flèches. Plus prompt, le compatriote ajuste rapidement l'ingrat et le blesse à l'épaule.

Quelques jours après, le sauvage, fidèle aux principes de vengeance de sa nation, fait tomber dans un piège le courageux voyageur, qui, saisi et garrotté, est emporté sur le dos d'un grand Pah-Utah jusqu'au village des Timpabaches.

M. de Wogan, attaché à un poteau, sentait déjà le froid tomawak que l'on agitait autour de sa tête, lorsqu'un chef sauvage, d'environ soixante-cinq ans, aux yeux bleus, à la barbe rousse, et, s'énonçant en excellent anglais, s'approcha de lui et lui demanda s'il ne voulait pas envoyer une dernière missive à sa famille.

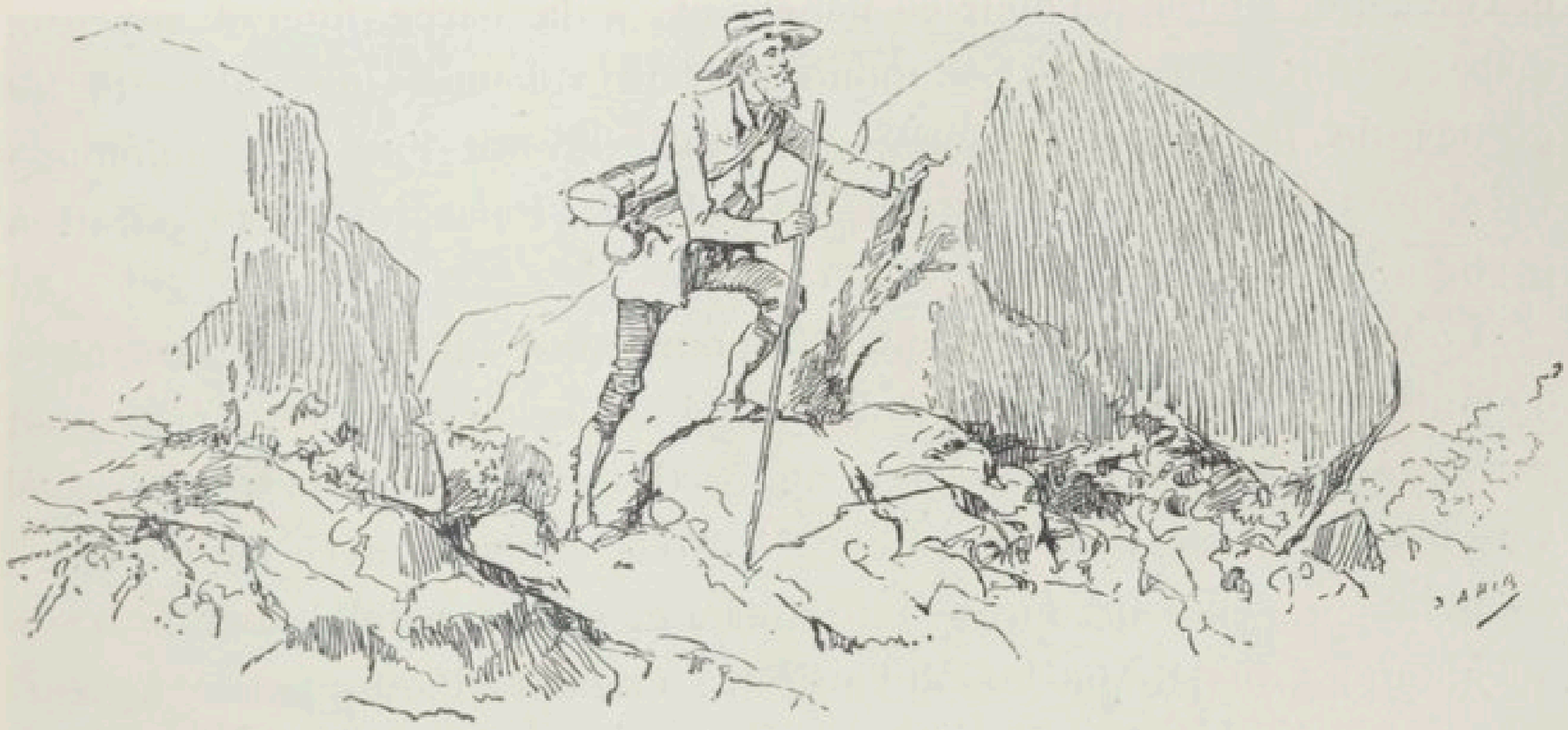
— Non, j'ai tout prévu, répondit le voyageur, mais, ajouta-t-il en prenant un médaillon qu'il portait sous ses vêtements, je demande comme une dernière grâce que ce souvenir soit remis à l'un de mes compatriotes.

A peine le vieux sauvage avait-il le médaillon entre ses mains, qu'il y aperçut un nom gravé et demanda avec empressement si c'était bien là celui de l'étranger.

— Ce nom est le mien, répartit le voyageur, et j'en suis fier; mes aïeux, ayant suivi la fortune des Stuarts, abandonnèrent leur patrie pour accompagner en France leur roi exilé.

— Mais alors, reprit le sauvage, vous descendez de ce Wogan dont la valeur a été célébrée par l'auteur de *Waverley*? S'il en est ainsi, moi, descendant de Lennox, duc de Richemond, je ne puis voir devant mes yeux couler le sang d'un homme dont les ancêtres ont prodigué le leur pour la cause de mes aïeux. Comptez sur Lennox!

A ces mots, l'homme qui avait si étrangement révélé son nom s'éloigna avec les principaux guerriers de la tribu, mais il revint quelque temps après et rendit M. de Wogan à la liberté.



LES EXPLORATEURS GÉOLOGUES A TRAVERS LES ETATS-UNIS ET LE CANADA

(XIX^{e} SIÈCLE)

LE TRANSCONTINENTAL-PACIFIQUE

CHAPITRE XXXII

JULES MARCOU

Vers 1848, Salins en Franche-Comté, petite station balnéaire, située au milieu des montagnes dans une sorte de crevasse bornée de roches grandioses, — Salins saluait déjà dans Jules Marcou un fils qui lui faisait beaucoup d'honneur, et qui promettait, par son savoir et sa hardiesse, de devenir un jour une des gloires de la géologie moderne.

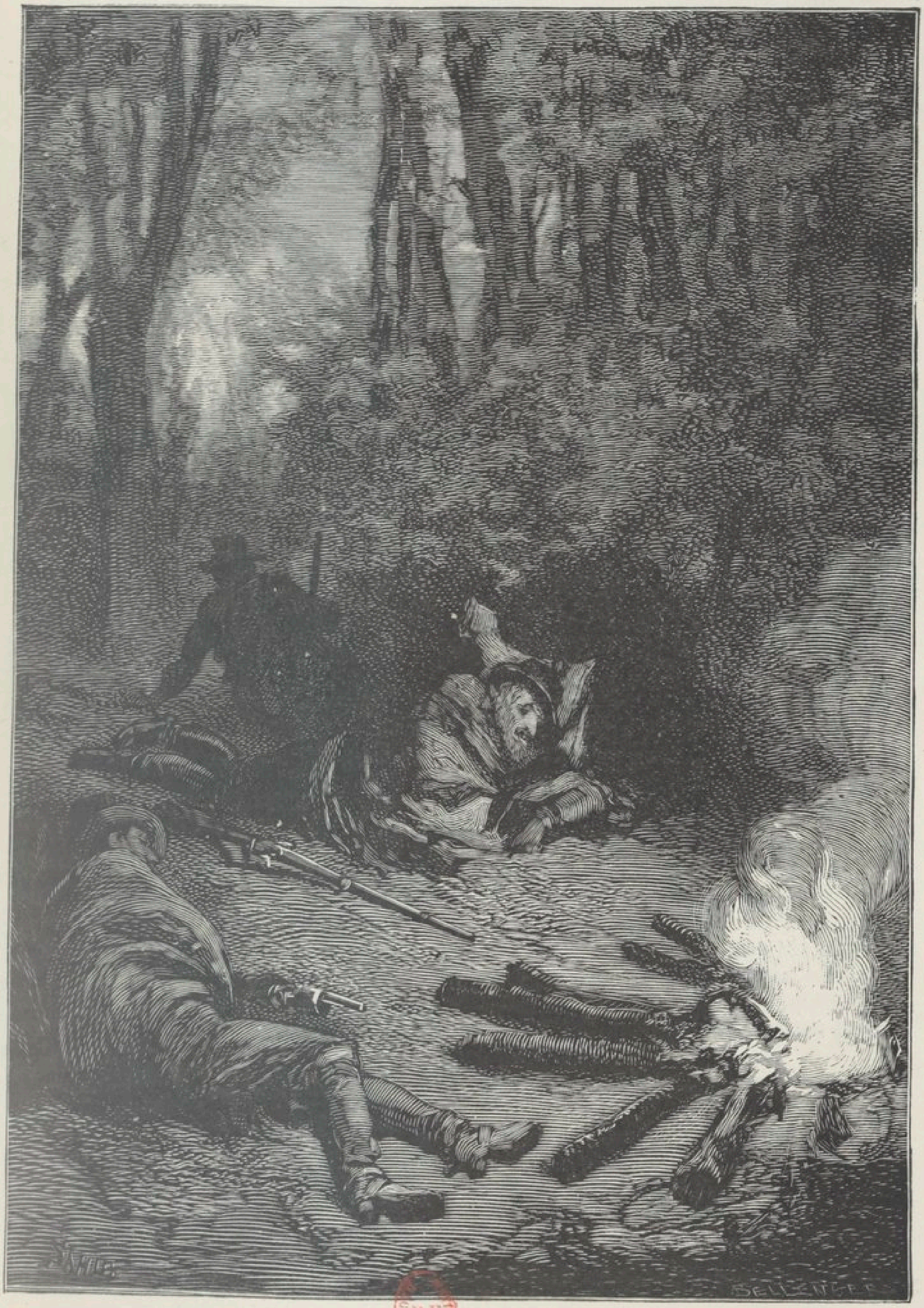
On avait vu et revu, escaladant les montagnes, pénétrant dans les cavernes, frappant à coups redoublés les pierres pour leur demander leurs secrets, un jeune homme, maigre, élancé comme le noble peuplier qui s'élève sans chercher à gêner de son ombre le voisinage; — le grand jeune homme blond, à la physionomie douce, mais sérieuse

et réfléchie, au regard clair et pénétrant, à la barbe fine et soyeuse, disparut tout d'un coup. Les montagnes du voisinage de Salins et les gorges de la Suisse explorées, il était devenu l'un des géologues-voyageurs du Muséum d'histoire naturelle de Paris, et se préparait à partir pour les États-Unis.

Pourquoi, Marcou pouvant, — pour ainsi dire sans rencontrer d'émule, — se diriger du côté de l'Afrique ou de l'Orient, préférait-il se rendre dans un monde déjà en partie exploité par les géologues américains, — c'est qu'un célèbre savant, Agassiz, avec lequel notre compatriote s'était lié d'une amitié étroite, s'était installé depuis quelques années aux États-Unis et l'attirait au moins autant que le Nouveau-Monde lui-même. Les vrais grands hommes sont toujours bons, a-t-on eu raison de dire. Agassiz en était un témoignage. Il avait accueilli en père le jeune naturaliste et le comptait au nombre de ses meilleurs disciples.

La révolution de février 1848 retarda de quelques semaines le départ de Marcou. Le 2 avril, il s'embarqua au Havre et débarqua à New-York. Voilà donc sur le sol américain notre géologue de vingt-quatre ans, méditant la colossale entreprise d'étudier la géologie de tout un continent! Ses ressources étaient des plus modestes; il n'avait encore que les plus humbles notions de la langue anglaise et de l'espagnol! Comment allait-il se frayer un chemin à travers ce monde américain si préoccupé de lui-même et si peu soucieux des aspirations des autres? Agassiz, heureusement, se trouvait là. Ce fut le bon génie. Le jeune voyageur est reçu par lui à bras ouverts. Il est convenu qu'après quelques explorations dans les environs de Boston, on se dirigera vers les grands lacs. Ce qui fut dit fut fait : Agassiz, Marcou et une dizaine d'étudiants de l'Université de Cambridge, explorent toute la région du lac Supérieur; le voyage se fit dans des canots en écorce de bouleau, embarcations primitives dirigées par des Canadiens; jamais jusqu'alors, géologues aussi résolus n'avaient traversé ces solitudes. — Tous les soirs, après une dure journée d'exploration, autour des grands feux du bivouac qui se reflétaient dans les eaux bleues et profondes du lac Supérieur, chacun racontait ce qu'il avait trouvé de nouveau en géologie et en zoologie et souvent Agassiz terminait par une de ces admirables improvisations sur les grandes classifications et la philosophie de l'histoire naturelle, qui l'ont rendu célèbre parmi les plus illustres naturalistes de notre siècle.

Notre vaillant compatriote poursuivit seul l'entreprise commencée



CAMPEMENT DE NUIT DU GÉOLOGUE MARCOU

par Agassiz; il ne rentra à Cambridge qu'après plusieurs mois; — pendant cette exploration il ne s'était pas borné au lac Supérieur. Il avait recueilli de nombreux fossiles dans les parages du lac Huron, — dans les environs du Niagara, cette admirable chute qu'il devait plus tard étudier, non à la manière de Châteaubriand, mais en géologue expérimenté [1].

Il met en ordre ses notes, expédie à Paris ses collections, — et se rend à Philadelphie; — il commence de là une série de courses à travers les monts Alleghanys, reconnaît les terrains, réunit la plupart des minéraux de toute la région. — Cet examen terminé, il se dirige du côté du Canada, un des pays de prédilection des géologues.

Pourtant, toutes ces excursions ont brisé ses forces. A peine convalescent d'une fièvre typhoïde, il se voit obligé de différer le projet qu'il forme depuis plusieurs années de franchir de part en part le continent, de l'Atlantique au Pacifique. Il semble même renoncer, au moins pour le moment, à toutes ces nobles conquêtes qui l'ont poussé en Amérique. Il se marie et rentre en France pour s'y établir et, afin d'être affranchi de toute entrave, il donne sa démission de voyageur-naturaliste

1. Marcou fit, dès cette époque, une étude très remarquée du Niagara. Il a été un des premiers à en révéler la constitution géologique. Ainsi, il demeure avéré que la chute, en se rapprochant peu à peu et assez rapidement du lac Érié, devient de plus en plus élevée. Il est probable, nous dit-il, qu'au commencement, près de Lewiston, il y avait plusieurs chutes se succédant les unes aux autres, avec de grands rapides. Puis, la grande masse d'eau, en se précipitant, a successivement miné toutes les assises calcaires qui se sont effondrées, et l'on n'a plus eu qu'une seule chute. L'épaisseur des couches calcaires allant en augmentant à mesure que les chutes se retirent, le bord de l'abîme devient de plus en plus massif et par conséquent plus difficile à soutenir par les assises friables et si peu fortes des marnes qui forment la base. D'ailleurs, dans cette chute, l'eau est chassée avec une force considérable contre les parois des roches, et il se produit sous la chute des courants d'air très violents qui frappent les roches et aident à leur désagrégation. L'eau tourbillonne en s'enchevêtrant de mille manières, et l'usure des strates, sur tout le pourtour de cette espèce de pilon de géants où tout vient se briser et disparaître, doit être de plus en plus forte à mesure que l'eau se rapproche du niveau du lac Érié.

Cette admirable cataracte est-elle appelée à figurer toujours au premier rang parmi les merveilles naturelles du globe? L'homme, avec son mercantilisme, ne détruira-t-il pas peu à peu cette chute pour la plier à ses usages, pour la transformer, elle aussi, en force motrice? Déjà, nous annonce-t-on, ce projet est plus que dans l'air; cette puissance énorme de tout un fleuve s'effondrant dans un abîme a tenté des ingénieurs et des industriels. Depuis plusieurs années déjà un assez large filet d'eau, formant une véritable rivière, a été détourné sur la rive américaine pour faire rouler des usines, et cette rivière vient se jeter plus bas que les chutes. Une trentaine ou une quarantaine de saignées comme celle-là, faites des deux côtés canadien et américain, et le Niagara ne sera plus qu'une sorte de ruisseau, comme le Rhin à Schaffouse, la chute du bois de Boulogne ou les cascades de Tivoli. Le *Tonnerre des eaux*, suivant l'expression imagée des Peaux-Rouges, ne sera plus alors, dit Marcou, qu'un roulement de tambour. L'industrie aura désarmé Jupiter tonnant. Avec l'énergie des jeunes peuples du Nouveau-Monde, il n'y a rien d'impossible.

du Jardin des Plantes. Mais quand on a feuilleté le beau livre de la nature et bu à ce breuvage fortifiant de la science, au milieu même de ces territoires immenses, libres, du Nouveau-Monde, — on y revient avec passion. — Il ne fit que séjourner quelques mois en France et en Suisse, et repartit avec sa famille pour les États-Unis. Était-ce un adieu définitif à l'Ancien-Monde? Évidemment non! Pour la plupart de nous, — de nous Français surtout, — le sentiment de la mère patrie ne s'éteint jamais! Que nous soyons naturalisés ou non sur un autre sol, fixés dans un autre pays, bien résolus à y demeurer jusqu'à la mort, le souvenir de cette terre bénie où se sont écoulées nos années d'enfance, où nous avons souri aux premiers baisers de notre mère et peut-être senti notre cœur battre aux premières émotions des délicieux élans de la jeunesse, ce souvenir s'éveille, résonne en nous doucement comme le murmure de ces harpes éoliennes dont les cordes vibrent au passage du moindre vent.

De retour en Amérique, Marcou se met plus vaillamment que jamais à explorer les territoires de l'est, et, dans une étude d'ensemble, réunit tous les travaux disséminés des géologues locaux, en y ajoutant un grand nombre d'observations personnelles.

En 1853, le gouvernement américain ordonne trois grandes expéditions scientifiques chargées de relever les montagnes rocheuses et de pénétrer dans les solitudes de la Californie. On offre à Marcou de faire partie de l'une de ces importantes missions en lui en laissant le choix. Il donne la préférence à celle qui se dirige le plus au sud et qui va explorer tout le pays situé entre le Mississipi et l'Océan Pacifique, en se tenant toujours dans les parages du 35° de latitude.

Un voyage d'environ mille lieues, à travers des tribus d'Indiens aussi cruels que braves, ne l'effraye nullement. D'ailleurs, il ne marche pas seul à l'aventure! Son escorte se compose de plus de cent soldats bien armés, et qui pour la plupart, ont déjà reçu le baptême du feu. De plus, à ses côtés figurent d'excellents compagnons, un médecin, un naturaliste, un dessinateur; — un vieux trappeur canadien qui a passé quarante ans dans les montagnes Rocheuses, sert de guide. L'expédition veut à tout prix réussir; il s'agit, en effet, pour le gouvernement américain de compléter l'œuvre des pionniers. L'immense république est déjà jalonnée, mais elle n'est qu'à demi reconnue! Il faut que tout ce sol soit, sans conteste, entre les mains du peuple chef, en dépit des obstacles et au mépris des indigènes. Aussi n'a-t-on rien négligé; les calculs sont faits. On sait à peu de chose près à quoi s'en tenir sur la

résistance possible que l'on rencontrera de la part des Indiens. S'ils s'opposent au libre passage de l'expédition, on les repoussera, on les brisera!

Quand un gouvernement se sent fort de la volonté d'une nation entière, il est bien rare qu'il n'encourage pas des expéditions qui doivent honorer et agrandir le pays; lorsqu'il faiblit et tergiverse, c'est qu'il ne peut compter sur l'appui du peuple, sur cet accord unanime qui crée les grandes résolutions et fait exécuter de grandes choses.

Le gouvernement de la confédération américaine n'a jamais cessé de poursuivre la même pensée et, — malgré des dissentiments pour ainsi dire de surface, — de marcher avec la nation. C'est ce qui a fait sa force; né du droit, non d'un caprice révolutionnaire, — enfanté, non par une faction, mais par tout un peuple, — il a dès son origine, sous la direction de quelques sages, embrassé l'œuvre à accomplir. Aujourd'hui l'édifice est construit et domine déjà de sa grandeur une portion de notre Vieux-Monde.

En mettant le pied en Amérique, Marcou avait rêvé le grand voyage qu'il lui était donné d'exécuter dans les conditions les plus avantageuses, les plus larges, les plus intelligemment comprises; on peut juger de sa satisfaction! Au point de vue géographique, un bon tiers de la route était à peu près inconnu et laissé en blanc ou en lignes pointées sur les meilleures cartes des États-Unis; géologiquement, tout était inconnu d'un bout à l'autre. Par un inappréciable privilège, Marcou était donc le premier géologue qui abordât cette *terra incognita* de la science. Sa joie était immense! Pourtant que de difficultés à surmonter, que de périls à affronter dans un pareil trajet, alors même que tout semble avoir été prévu, et qu'on est prêt à la lutte! En juillet et en août, les chaleurs tropicales des prairies du Texas; en décembre et janvier les froids intenses des montagnes Rocheuses où le thermomètre descendait toutes les nuits à 25° au-dessous de zéro, plus la crainte continuelle des Indiens Comanches, Apaches et Navajos[1].

Le soir venu, afin d'éviter toute surprise, on se tenait réuni en faisceau autour du feu du bivouac; là le révolver à la main, le mousquet à sa droite, la couverture de voyage rejetée sur une partie du corps, la selle sous la tête en guise d'oreiller, on passait la nuit, nuit souvent glaciale, mais pleine de souvenirs, d'anxiétés délicieuses, suivant l'expression d'un vieux trappeur.

1. *Jules Marcou,* par Max Buchon.

Les découvertes de Marcou furent nombreuses et d'un si haut intérêt que l'Académie des sciences leur consacra un rapport spécial. La plus remarquable et celle qui fit le plus de sensation dans le monde savant fut sa découverte du terrain jurassique, qui jusqu'alors n'avait pas encore été reconnu d'une façon positive dans le Nouveau-Monde. C'était là, dit M. Max Buchon, une juste récompense de ses travaux géologiques sur notre Jura. Après avoir étudié dans tous leurs détails les roches des environs de Salins, du Poupet, de la Dôle, du Suchet, du Mont-Terrible, il était réservé à notre géologue de retrouver des roches de la même époque au célèbre Llano Estacado du Nouveau-Mexique, sur les pentes des montagnes Rocheuses et de la Sierra-Madre. L'identité est si complète que, le jour où du haut de son cheval il fit cette découverte, Marcou en mettant pied à terre se crut dans les ravins des carrières de gypse de Boisset, près Salins. C'étaient les mêmes plâtres, les mêmes bandes de marnes rouges, vertes et blondes, les mêmes argiles bleues remplies de ces gryphées dont quelques espèces sont chez nous si communes qu'elles remplissent tous les pavés de la ville de Salins. Notre géologue se sentait comme gagné par l'émotion! A plus de deux mille lieues, il rencontrait au milieu des solitudes des prairies, des rochers exactement semblables à ceux qu'il avait vus, qu'il avait étudiés dans sa première jeunesse : c'étaient presque des amis d'enfance qu'il retrouvait inopinément dans le désert!

L'expédition se termina heureusement. On eut, il est vrai, à redouter de temps à autre les agressions des sauvages; on fut obligé d'abandonner en route fourgons et voitures, et la plupart des malles chavirèrent dans le Rio Colorado. Simples incidents de voyages pour des intrépides! On sauva les notes et les collections, et tous les membres de l'expédition purent saluer le Pacifique.

Au lendemain de son arrivée à San Francisco, Marcou se dirigea vers les célèbres mines d'or en remontant le Rio Sacramento ; la description qu'il en fit donna pour la première fois l'idée exacte de la nature des gisements de l'or. Cette description se répandit bientôt dans les cinq parties du monde et compléta les remarquables travaux de Frémont.

Peu s'en fallut que la fièvre californienne ne s'emparât aussi de notre géologue : ce ne furent ni les tentations, ni les occasions qui lui manquèrent, mais, fidèle à son mandat de savant, après quelques jours de repos, Marcou s'embarqua à bord d'un des steamers qui font le service de San Francisco à Panama ; il franchit l'isthme et rentrait,

en 1854, dans sa famille, à Boston, après une absence d'une année [1].

Une grande déception attendait notre compatriote. Après avoir réuni tous les documents si laborieusement recueillis et qui devaient lui permettre de composer un ouvrage magistral, une sorte de malentendu, peut-être même le mauvais vouloir de Jefferson Davis, alors ministre de la guerre, vinrent détruire une partie de ses espérances. Marcou, souffrant, voulait rentrer en France et s'y rétablir à l'air vivifiant des montagnes du Jura. Le gouvernement américain s'imagina sans doute que son retour n'était qu'une feinte et que le savant géologue voulait faire bénéficier son pays de ses découvertes, il opposa son veto : « Si vous rentrez en France, dit-on à Marcou, vous laisserez aux États-Unis toutes vos notes ! » Justement indigné d'un pareil soupçon, notre compatriote donna sa démission et partit.

Il ne devait pas demeurer longtemps parmi nous ; la Suisse l'attirait. On lui offrit une chaire de géologie paléontologique à l'École polytechnique de Zurich ; là, pendant quatre ans, il se consacra entièrement au professorat et à la publication de divers mémoires. C'est à cette époque qu'il composa sa grande *Carte géologique de la Terre*, premier essai sérieux de synthèse qui ait été fait sur l'ensemble de la géologie du globe.

En 1860, Marcou reprend pour la quatrième fois la route de l'Amérique du Nord. Il veut maintenant concentrer ses efforts sur une des plus importantes questions que se posait alors la paléontologie géologique : « Quelles étaient les roches stratifiées contenant les débris fossiles des êtres les plus anciens (ou primordiaux) qui aient fait leur apparition dans l'hémisphère occidental ? »

Le voilà donc de nouveau en campagne, parcourant l'intérieur des États-Unis, poursuivant ses grandes pensées scientifiques, en dépit de la guerre civile et des bandes d'Indiens qui mettent, pour ainsi dire, chaque jour sa vie en péril.

Quelles furent les conclusions de Marcou ? D'après ses recherches, le doute ne paraît pas possible. Il y a eu trois types successifs : le type fossile ou primitif, signalé notamment en Californie, dans un terrain diluvien recouvert de couches de laves ; le type que l'on peut appeler intermédiaire ; à celui-ci appartient l'Indien qui a bâti les *mounds* ou *tumuli* si répandus dans la vallée du Mississipi et qui existent même dans toute l'Amérique. — Enfin, le type moderne ou l'Indien actuel.

Marcou affirme que ces trois types ne sont que l'évolution d'un seul,

1. Max Buchon.

en autres termes, que *l'homme américain est un produit du sol américain.*

A l'appui de cette thèse, il a réuni sur l'homme fossile et sur l'homme des tumuli des témoignages qui lui paraissent certains. Il a trouvé dans un tumulus du Grand Lac Salé des silex taillés, des poteries, des os calcinés qui se rattachent à la seconde période et semblent démontrer que l'homme a débuté partout de la même façon sur le globe, qu'il a partout adopté pour ses armes et ses outils des formes qui se ressemblent et que l'on pourrait presque appeler innées.

Aujourd'hui, l'Indien aux États-Unis ne sait plus fabriquer la poterie, n'incinère plus les os et semble être retourné à un état plus sauvage que celui de ses premiers pères. Dans la barbarie, comme dans la civilisation, il y a donc des degrés et des époques de progrès et de décadence. L'évolution de l'humanité obéit partout aux mêmes lois.

Quelques années après, installé avec sa famille à Paris, notre collègue Marcou a été un moment l'un des membres les plus assidus de nos réunions scientifiques, et particulièrement de la Société de Géographie. On se souviendra pendant longtemps de ses communications, toujours empreintes d'originalité et de précision, et dites avec l'entrain le plus naturel. Tout en retraçant le passé géologique des États-Unis, il aimait à jeter un coup d'œil hardi sur le présent et l'avenir de la grande confédération devenue sa seconde patrie. « A la fin du siècle, nous disait-il un jour, tout cet immense bassin du Mississipi et du Missouri sera couvert de cités ; il y a là place pour plus de cent millions d'habitants. » En 1880, le recensement accusait déjà un chiffre de plus de cinquante millions d'habitants aux États-Unis ; on peut augurer que, dans une trentaine d'années, si le flot monte toujours en suivant la même marche, les prévisions de notre confrère ne seront pas au-dessus de la vérité.

Quant au pauvre indigène, grande figure qui demeure imposante jusqu'à la fin, comme les vastes ruines de beaux édifices. M. Marcou en a fréquemment parlé dans ses relations de voyage. Il ne prend pas toujours pour voir les Indiens, — et à notre imitation, — des verres grossissants, mais des lunettes d'approche ; c'est assez dire qu'il ne partage pas à leur égard les ardentes sympathies de ces voyageurs prudents qui ont plus étudié les sauvages de loin que de près.

En 1870-71, Marcou était en France ; il conçut une telle horreur pour les événements que le fanatisme républicain faisait éclater sous le regard de l'ennemi, qu'il résolut cette fois, et pour toujours, de quitter

la France. « Je veux faire de mes enfants de vrais libéraux, disait-il, et je retourne là-bas ! » N'eut-il pas tort de désespérer, même un jour, de la vieille patrie terrassée, humiliée sans doute, mais toujours prête à se relever avec des aspirations généreuses et le cœur battant aux grandes idées qui renouvellent le monde ?

LE DOCTEUR HAYDEN

Nous aurons à insister bientôt sur des voyageurs qui, tout en se livrant plus spécialement à l'étude des mœurs, ont encore fait çà et là quelques bonnes découvertes géographiques dans ce monde maintenant sillonné de voies ferrées, de lignes télégraphiques, et où il reste bien peu de choses à découvrir [1].

Un jeune docteur américain, doublé de paléontologiste, HAYDEN, poussé par la passion des recherches scientifiques, découvrait en 1854, d'abord dans le territoire de Dacotah, des gisements considérables d'animaux fossiles, et remontait ensuite le Missouri jusqu'à ses sources. Il employa deux ans à explorer toute cette région. Un peu plus tard, le célèbre Institut Smithsonien se l'attacha en qualité de géologue, et il partit dans le nord-ouest avec le lieutenant Warren. En 1865, Hayden entreprenait une nouvelle expédition du Haut-Missouri, pour le compte de l'Académie des Sciences de Philadelphie.

C'est dans ces excursions aventureuses qu'il découvrit les nombreux geysers du Wyoming, dans une des contrées les plus reculées, les plus ignorées des monts Rocheux.

Il se trouva que cette région, située aux sources du Missouri, est une des plus merveilleuses du globe par ses beautés naturelles.

Ces geysers, sources chaudes, jets de vapeur qui s'élancent majestueusement du sol avec des grondements terribles, ces cataractes mugissantes, bondissant en nappes argentées au milieu des sites les plus imposants, ces arbres gigantesques, ces vieux conifères dressant leur tête noire sur les horizons les plus mouvementés, les plus capricieusement sculptés par la nature, toutes ces peintures impressionnèrent le congrès, qui d'ordinaire ne se laisse guère cependant émouvoir par des descriptions de paysages.

1. Nous ne pouvons que rappeler ici, entre autres, les voyages de Watterton (1824), de Basil Hall (1827), du prince Wied-Neuwied (1832), — de Lowenstern (de 1837 à 1839), de Bullock, de Joseph Burkart, qui a rapporté des trésors d'observations minéralogiques, géognostiques et métallurgiques; de Hersant, 1832 et 1833; — et plus tard de Galeotti, R. A. Wilson, capitaine Lindesay, Castelnau, H. de Saussure, Poussielgue, E. de Girardin, etc.

L'ensemble de ces merveilles, de ces pittoresques grandeurs, fut érigé en territoire neutre sous le nom de *National Park*.

Tandis que nous, petits Européens, nous nous contentons d'avoir pour bois à côté de nos capitales d'assez vastes jardins aux pelouses vertes, arrosées par un modeste ruisseau, élargi sous la forme de gracieuse serpentine ou de lac aux bords ombreux, nos grands frères d'au-delà de l'Atlantique se sont taillé un parc immense plus étendu qu'un de nos départements et où les cataractes remplacent les cascades artificielles, et les montagnes les pauvres amas de rochers entassés avec peine par des ouvriers. Amour-propre, si l'on veut, belle pensée, en somme, que celle qui a inspiré les gouvernants américains, lorsqu'ils ont décrété la création de ce Parc National, à moitié sauvage, grave, sévère et bien en harmonie avec les tendances de ce peuple qui, malgré ses fautes, voit toujours grand.

Les geysers du Wyoming ont été, pour ainsi dire, la pierre de touche de la décision du congrès ; d'autres empires pouvaient, en définitive, créer des parcs presque analogues, sinon en espace, mais en beauté, mais ces geysers ne se retrouvent que rarement, et souvent dans des contrées froides et inaccessibles à la plupart des voyageurs, l'Islande par exemple.

M. le lieutenant Doane, compagnon de M. Washburn, en tournée dans ces contrées, retrace ainsi l'un des plus beaux de ces geysers.

« En haut d'un rebord rocheux, dit-il, est la source jaillissante que nous appelâmes la *géante*. Le bassin est entouré d'épaisses franges de rocs et les eaux, en débordant, y ont déposé des stalagmites en couches solides ; quand une éruption approche, le bassin se remplit graduellement d'eau bouillante jusqu'à quelques mètres de sa surface, puis tout à coup des ébranlements violents se produisent et d'immenses nuages de vapeurs sont lancés à plus de 200 mètres de haut. L'ensemble de la masse d'eau de 10 à 15 mètres de large s'élève en une seule colonne gigantesque jusqu'à 50 mètres de haut, puis, de son centre, sortent cinq grands jets qui, légèrement appuyés les uns sur les autres, atteignent l'altitude sans égale de 250 mètres au-dessus du sol. La terre tremble sous ce déluge d'eau qui s'écoule en poussant mille sifflements aigus, des arcs-en-ciel entourent les cimes des jets de leurs rayonnements radieux, et leur font une auréole diaprée. La chute des eaux creuse et entraîne les strates écailleuses du cratère, et un flot bouillant descend les pentes jusqu'à la rivière. Ce geyser est la fontaine la plus colossale, la plus majestueuse et la plus effrayante qui existe sur notre globe.

Après avoir joué ainsi vingt minutes, le geyser s'affaisse graduellement, l'eau disparaît dans le cratère, les vapeurs cessent de sortir et tout est calme. Ce geyser joua trois fois dans l'après-midi, mais ses périodes paraissent irrégulières, car nous ne le vîmes plus de nouveau en éruption pendant notre séjour dans la vallée. Les eaux sont d'une couleur d'eau de mer très foncée, limpides et très belles. Au moment des éruptions, quand les jets atteignent leur plus grande hauteur, leurs ondoiements, leurs élans, leurs chutes, les brisements de la lumière du soleil à travers leurs gerbes ascendantes et retombantes forment un spectacle qu'aucune description ne pourrait rendre exactement; nous étions tous en proie à un véritable délire d'enthousiasme. »

C'est le 1er mars 1872 qu'une loi du congrès déclarait *Parc National* cette portion des États-Unis.

« Les vandales, disait le rapport, se préparent à entrer dans cette région de merveilles, et vont en une seule saison enlever toutes ces curiosités qui ont coûté des milliers d'années à l'industrie sans égale de la nature. »

Mis sous la protection du gouvernement, le Parc National passera désormais libre de toute spéculation, et demeurera la propriété unique du peuple américain.

On doit également à Hayden une bonne exploration de l'état du Colorado. Il gravit le mont Wilson et fut chassé de son sommet par la foudre, qui faisait crépiter non seulement le métal des instruments d'observation, mais les rochers eux-mêmes.

Il a décrit les gorges ou cañons de Rio Colorado, creusés par le fleuve dans le plateau à des profondeurs verticales qui atteignent quelquefois près de 3,000 mètres. Sur les parois de ces gorges se trouvent, à des hauteurs qui deviennent de jour en jour plus inaccessibles, des grottes étagées qui témoignent de l'antiquité des races de Troglodytes qui ont habité les rives du Colorado.

Le bassin de ce fleuve paraît avoir été, du reste, un des berceaux principaux de la population américaine. M. Wheeler a parcouru aussi le Colorado, le Nouveau-Mexique et l'Arizona. Son voyage lui a permis d'établir l'*area* des tribus qui ont successivement émigré au sud pour constituer l'empire du Mexique. L'Aztlan, berceau des Aztèques, lui est principalement connu. Dans le domaine de la géographie physique, il a signalé, sur beaucoup de points de la partie méridionale et déserte du grand bassin, des fleuves desséchés ou intermittents, semblables

aux *ouadi* du Sahara. Le Mohave, notamment, dont le lit n'est que de sable, a une nappe d'eau courante à quelques mètres de profondeur. Le même fait a été reconnu également par notre compatriote PINART, jeune et savant explorateur de l'Arizona.

M. WHITNEY a visité et mesuré en Californie le mont Shasta, qu'il a trouvé haut de 4,400 mètres et qui a passé un moment pour le point le plus élevé des États-Unis ; mais MM. RAINIER et BAKER ont attribué au mont Rainier quelques mètres de plus ; enfin M. BELSHAW a découvert que le mont Whitney est encore plus haut et se dresse à 4,541 mètres.

Dans le même temps, le lieutenant REYNOLDS faisait dans les monts Rocheux l'ascension de l'Union Park, masse de 4,200 mètres d'altitude, ainsi nommé de ce que les eaux qui en descendent coulent au sud vers le Colorado, au nord vers le Missouri, à l'ouest vers l'Orégon ; c'est l'union des trois versants.

M. ROBERT BROWN a examiné, surtout comme botaniste, la chaîne des cascades ; le colonel RUELL a exploré la Sierra Nevada et décrit les richesses minérales qu'elle possède.

LES PIONNIERS DANS L'OUEST DE L'AMÉRIQUE DU NORD

XIX[e] SIÈCLE

(SUITE)

CHAPITRE XXXIII

LE TRANSCONTINENTAL-PACIFIQUE

Toutes ces recherches coordonnées donnèrent aux Américains un aperçu suffisamment exact du relief du sol des bords du Mississipi à la Californie. Après avoir établi entre l'est et l'ouest un service de poneys qui, en quelques semaines, et sous les flèches des Indiens, se rendaient de Saint-Louis à San-Francisco, ils résolurent de relier par une grande voie ferrée les États voisins de l'Atlantique à leurs jeunes frères des bords du Pacifique, en passant par l'immense savane, puis par des montagnes géantes, mariant ainsi deux civilisations, la civilisation des Washington et des Franklin à celle des chercheurs d'or et des coureurs d'aventures.

L'entreprise était rude, il fallait traverser une distance à peu près égale à celle de Lisbonne à Saint-Pétersbourg, et l'on n'était qu'au

lendemain de la prise de possession de ces déserts sans limite, fréquentés par les bisons et les Indiens.

Nous ne pouvons insister ici sur les nombreuses études qui précédèrent la prise en considération de cette colossale entreprise. En 1860, l'ingénieur Thomas Judah, après de sérieuses explorations faites dans la Sierra Nevada, fit partager ses plans à une réunion de capitalistes du Sacramento, les fit adopter par le congrès de Washington et approuver par le président Lincoln (1er juillet 1862).

Deux compagnies se formèrent : l'Union-Pacifique et le Central-Pacifique ; l'État fournit une subvention, on évalua la dépense à 475 millions, et les travaux commencèrent et se poursuivirent sans relâche des deux côtés à la fois, en dépit de tous les obstacles opposés par le manque d'eau et de vivres, les agressions continuelles des tribus indiennes et l'indiscipline des travailleurs, pour la plupart gens tarés sans feu ni lieu, plus aptes à manier le révolver que la pioche ou le marteau. Heureusement, les Mormons et les Chinois prêtaient leur concours, les Chinois surtout : *John le Celestial, John Chinaman,* comme on l'appelle avec mépris en Amérique, se montra une fois de plus, au milieu des rudes fatigues et des périls de toutes sortes de cette audacieuse entreprise, le plus patient, le plus industrieux, le plus sobre et en même temps le plus modeste des ouvriers.

Le chemin de fer devait, sous peine de confiscation, être terminé le 1er juillet 1876 ; dès le mois de mai 1869, il était livré à la circulation [1].

L'inauguration de cette œuvre magistrale entre toutes se fit en effet le 10 mai 1869. L'activité que l'on déploya pour terminer les deux tronçons de la voie ferrée et les réunir tient véritablement du prodige ; on s'était imposé des dates ; y manquer c'était presque faillir à l'honneur.

La fête qui salua la venue au monde du Transcontinental-Pacifique est tellement dans la couleur locale américaine, que nous aimons à reproduire ici le récit qu'en a fait un voyageur distingué, M. Rodolphe Lindau :

« Un millier de citoyens représentant toutes les classes de la société étaient réunis à Promotory-Point pour célébrer l'achèvement de la grande ligne nationale [2].

« Les préparatifs pour poser d'une manière solennelle les derniers

1. L. Lanier, *Lectures géographiques,* 1883.

2. Cette ligne se composait de deux sections : le *Central Pacific* jusqu'à Ogden, qui traverse la Sierra Nevada à des hauteurs de 7,042 pieds (station de Summit), et *l'Union Pacific*, dont le point de départ est Omaha-City et qui s'élève, à la station de Sherman, dans les montagnes Rocheuses, à une hauteur de 8,424 pieds.

rails furent bientôt faits. On avait laissé entre les deux extrémités des lignes un espace libre d'environ 200 pieds.

« Deux escouades, composées d'hommes blancs du côté des Unionistes et de Chinois du côté des Californiens, s'avancèrent en correcte tenue d'ouvriers, pour combler cette lacune; on avait choisi des deux parts l'élite des travailleurs. Les Chinois surtout, graves, silencieux, alertes, furent l'objet de l'admiration générale. Ils travaillaient comme des prestidigitateurs.

« A onze heures, les deux troupes se trouvèrent face à face. Deux locomotives s'avancèrent de chaque côte l'une au-devant de l'autre pour exhaler dans un jet de vapeur un salut qui déchira les oreilles.

« En même temps, le comité expédiait à Chicago et à San-Francisco une dépêche télégraphique ainsi conçue : « Tenez-vous prêts à « recevoir les signaux correspondants aux derniers coups de marteau. »

« Par un procédé très simple, les fils télégraphiques de la ligne principale communiquant avec les États de l'est et de l'ouest avaient été mis en communication électrique avec l'endroit même où le dernier boulon allait être placé; grâce à ces précautions les coups de marteau frappés à Promotory-Point pour livrer le dernier rail du Grand-Pacifique trouvèrent un écho immédiat dans tous les États de la République.

« La traverse sur laquelle devait reposer le dernier rail était en bois de laurier, le boulon qui devait unir la traverse au rail en or massif, le marteau dont on devait se servir en argent. Le docteur Harkness, député de la Californie, présenta ces objets à MM. Stanford et Durant. « Cet or extrait des mines et le bois précieux coupé dans les forêts de « la Californie, dit-il, les citoyens de l'État vous l'offrent pour qu'ils « deviennent parties intégrantes de la voie qui va unir la Californie aux « États frères de l'est, le Pacifique à l'Atlantique. »

Le général Safford, député du territoire d'Arizona, offrit un autre boulon d'or, d'argent et de fer. « Riche en fer, or et argent, dit-il, « le territoire d'Arizona apporte cette offrande à l'entreprise qui est « comme le grand trait d'union des États américains, et qui ouvre une « nouvelle voie au commerce. »

« Les dernier rails furent apportés par l'administration de l'Union. Le général Dodge, député, prononca en les désignant un discours qui se terminait ainsi : « Vous avez accompli l'œuvre de Christophe « Colomb. Ceci est le chemin qui conduit aux Indes. » Le dernier enfin, le député de Nevada, offrit un troisième boulon, celui-là en argent,

et dit : « Au fer de l'est et à l'or de l'ouest, Nevada joint son lien « d'argent. »

« Les présidents des deux chemins de fer, auxquels était échu l'honneur de fixer le dernier rail, s'avancèrent alors pour procéder à l'œuvre. Au même moment, la dépêche suivante fut transmise à Chicago et à San-Francisco : « Tous les préparatifs sont terminés. Otez vos « chapeaux, nous allons prier ! » Chicago, au nom des États de l'Atlantique, répondit : « Nous comprenons et nous vous suivons. Tous les « États de l'est vous écoutent ! »

« Quelques instants après les signaux électriques, répétant de par l'Amérique entière chaque coup de marteau frappé en ce moment au milieu du continent, apprirent aux citoyens, qui écoutaient dans un silence religieux, que l'œuvre venait d'être accomplie. Cette communion simultanée dans une grande et même pensée produisit un effet dont les assistants seuls purent se faire l'idée. Cette voix annonçant au monde l'achèvement d'une grande œuvre fit vibrer les plus nobles cordes du cœur humain ; il y eut des larmes d'émotion et des cris de joie. Enfin, les chapeaux volèrent en l'air, et ce furent des hurrahs, des : « Vive « l'Amérique ! vive la République ! » comme on n'en avait jamais entendu en plus belle occasion. Dans les principales villes des États-Unis, l'événement fut célébré par des salves de cent coups de canon ; à Chicago, il y eut des fêtes bruyantes comme à San-Francisco. Dans le compte rendu de la fête de Chicago, je trouve les détails suivants : la procession se composait de huit cent treize véhicules, parmi lesquels dix-neuf charrettes chargées de bois, vingt omnibus, quinze pompes à incendie et trente vélocipèdes. Le chroniqueur n'explique pas pourquoi les charrettes étaient chargées de bois, ni comment les vélocipèdes avaient pris et conservé l'allure solennelle d'une marche de procession [1]. »

C'est grâce à cette immense voie ferrée que l'on pourrait faire dès aujourd'hui le tour du monde en 75 jours, coupés en 5 étapes ou points d'arrêt :

De Paris à New-York.	10 jours.
De New-York à San-Francisco.	7 —
De San-Francisco à Hong-Kong	20 —
De Hong-Kong à Suez	32 —
De Suez à Paris.	6 —
	75 jours.

1. Rodolphe Lindau. *Du Pacifique à l'Atlantique. Revue des Deux Mondes*, 1869.

LES COMPAGNONS DE FRANKLIN ESSAYANT DE FRANCHIR LE DÉTROIT DE SIMPSON

EXPLORATIONS DANS LES RÉGIONS SEPTENTRIONALES DU CONTINENT AMÉRICAIN

XVIII^e ET XIX^e SIÈCLES

CHAPITRE XXXIV

SAMUEL HEARN. — ALEXANDRE MACKENSIE. — JOHN FRANKLIN.
GEORGE BACK.

D'immenses territoires se déroulent entre la région canadienne et la presqu'ile d'Alaska, et, malgré les recherches des voyageurs, la géographie ne possède jusqu'à présent que le premier feuillet de cette étude qui nous promet un grand nombre de curieuses révélations.

Les contours septentrionaux de l'Amérique sont encore imparfaitement relevés; plusieurs cours d'eau ont été à peine reconnus; les peuplades elles-mêmes qui habitent les parages voisins de l'Océan sont assez mal étudiées. La plupart de ces presqu'iles, de ces îles éparses sont encore vaguement indiquées sur nos meilleures cartes.

L'un des plus anciens parmi les voyageurs qui tentèrent l'exploration de ces froides contrées est Samuel Hearn, envoyé par la Compagnie de

la baie d'Hudson. Il partit en 1769 du fort du Prince-de-Galles, accompagné de deux blancs et de quelques Indiens. Bientôt, au milieu de ces territoires sans ressources, les vivres manquèrent. Après quelques centaines de lieues à travers les neiges, les indigènes qui lui servaient de guides et d'escorte désertèrent. Hearn, seul, abandonné de tous, fut obligé de revenir sur ses pas.

Il ne se découragea pas, cependant, et, au commencement de février 1770, il partit de nouveau, emmenant avec lui cinq Indiens, et pas d'Européens : il s'était aperçu que leur inaptitude à supporter les misères du voyage attirait à ces derniers le mépris des naturels. Arrivé dans l'intérieur, il jugea nécessaire d'attendre que la rigueur de la saison se fût relâchée ; le manque de provisions lui fit endurer à cette époque la plus extrême détresse.

« Nous passions, dit-il, des festins à la famine ; quelquefois, nous avions une surabondance d'aliments, rarement ce qu'il nous eût fallu, souvent trop peu, plus souvent encore pas du tout. Je me bornerai à dire que, fréquemment, nous avons passé deux jours et deux nuits à jeun. Deux fois, il nous est arrivé de rester trois jours ainsi, et, dans une autre circonstance, sept jours entiers durant lesquels nous n'avons pas goûté une seule bouchée de nourriture, sauf quelques baies de genièvre, des morceaux de vieux cuir, des os brûlés et de l'eau. »

Vers la fin d'avril, il se remit en route, et, dans le mois d'août, lorsqu'il se préparait à passer l'hiver au milieu d'une tribu d'Indiens qui l'avaient amicalement accueilli, sous le 63° 10' de latitude nord, et environ à 300 lieues à l'ouest de la rivière Churchill, un coup de vent renversa son quart de cercle, qui se trouva brisé ; ceci le détermina à repartir.

Sans se laisser abattre par tant de misères et de désappointements, Hearn se remit en route le 7 décembre, cherchant toujours la rivière de la Mine-de-Cuivre, et accompagné d'un Indien fort intelligent qui se nommait Motannabi. Il suivit cette fois une route plus à l'ouest, et, sous le 60° de latitude, à plusieurs centaines de lieues du fort, à l'aide de canots construits par des indigènes, il s'avança vers le nord.

Le 13 juillet 1771, son escorte, grossie par la réunion de plusieurs bandes d'Indiens errants, arriva enfin à la rivière de la Mine-de-Cuivre ou Coppermine. Les Indiens méditaient depuis quelques semaines une attaque contre les Esquimaux, avec lesquels ils vivent presque toujours encore en état d'hostilité. Tout d'un coup, ils se précipitèrent sur ces malheureux et les massacrèrent presque tous. Ces terribles Indiens

détruisirent les tentes, brisèrent tout, emportèrent les provisions, et, se rassemblant ensuite au sommet d'une petite colline, poussèrent des cris de triomphe. Enchantés d'une victoire aussi facile et aussi complète, les Indiens s'étendirent sur l'herbe et mangèrent les aliments volés à leurs ennemis. Quant à notre voyageur, il commença le relèvement de l'embouchure du fleuve. La marée était basse en ce moment, mais elle avait laissé sur la rive des traces qui lui assignaient une hauteur ordinaire de douze à quatorze pieds. L'eau du fleuve était parfaitement douce, mais, d'après le nombre de phoques qu'il vit sur la glace et la quantité de barbes de baleine que l'on avait trouvées dans les tentes des Esquimaux, Hearn conclut que l'étendue d'eau se déroulant sous ses yeux était la mer. Aussi loin que l'on pouvait discerner les objets à l'aide d'un bon télescope, elle lui parut abonder en îles et en bas-fonds. Il arriva au fort du Prince-de-Galles le dernier jour du mois de juin 1772, après une absence d'un an et cinq mois. Trois ans plus tard, il fut nommé gouverneur de cet établissement[1].

En 1782, le fort du Prince-de-Galles fut pris par une escadre française commandée par La Pérouse.

Aussi généreux qu'éclairé, notre illustre compatriote rendit à Hearn les manuscrits de son journal à condition qu'il les publierait immédiatement après son arrivée en Angleterre. L'on reconnaît bien là l'esprit large de la Pérouse, qui voulait que le monde entier bénéficiât des récentes découvertes et que l'Angleterre ne fût pas seule à en profiter. Néanmoins, on ne sait par quel motif cette importante relation ne parut qu'en 1795[2]. De graves omissions furent immédiatement signalées. Le voyageur ne mentionne pas la latitude sous laquelle se trouve l'embouchure de la rivière qui, sur la carte jointe à son volume, est placée sous le 73° 30', c'est-à-dire 6° trop loin vers le nord. Une si grande inexactitude géographique et quelques autres incorrections de la même nature jetèrent longtemps un certain discrédit sur l'ensemble du récit et firent redouter assez généralement qu'Hearn fût réellement parvenu jusqu'à la mer.

A la fin du XVIII^e siècle, quelques hardis pionniers engagés dans le commerce des fourrures poussèrent fort avant vers les pays encore inexplorés du continent septentrional. Nous avons déjà cité Joseph Frobisher, qui atteignit le Churchill et s'y procura des monceaux de

1. Desborough Cooley.

2. *Sam. Hearne's Journey from Hudson's bay to the Northern Ocean.* London, 1795. In-4°.

pelleterie. Sur quelques indications fournies par les sauvages, il revint en signalant l'existence d'un large fleuve coulant au nord.

C'est afin d'explorer cette mystérieuse artère, à laquelle il devait plus tard donner son nom, qu'Alexandre Mackenzie partit au printemps 1789. Il quitta le fort Chepeweyan, accompagné de Canadiens et de quelques Indiens dont l'un avait voyagé avec Hearn. Après d'assez pénibles incursions, il fut assez heureux pour arriver, affirme-t-il, jusqu'à l'Océan Glacial, en suivant une artère qui porte désormais son nom.

Mackenzie repartit en 1792, avec la pensée bien arrêtée de franchir le continent et de gagner le Pacifique ; il remonta la rivière de la Paix (*Peace river*) qui descend des montagnes Rocheuses, et, quelque temps après, s'embarqua sur une rivière appelée le Tacoutchetesse, qui coule vers le sud-ouest. Il lui fallut triompher d'incroyables difficultés, mais, grâce aux ressources de son esprit inventif, il parvint au but qu'il se proposait d'atteindre. Il salua le Grand Océan en 1793, par 52° 21' de latitude. Le voyageur fit inscrire sur le versant d'un rocher, à l'aide d'un mélange de graisse et de vermillon, ces mots en grands caractères : « Alexandre Mackenzie, venu du Canada par terre. Ce 22 juillet 1793. » Il reprit ensuite la route précédemment suivie et rentra le 23 août, dans le port Chepeweyan [1].

De 1819 à 1825, le célèbre John Franklin, accompagné de Hood et de Richardson, explora une portion de la rivière Mackenzie, et reconnut l'authenticité des faits signalés par le courageux voyageur qui le premier avait révélé cette importante artère.

George Back, de 1833 à 1835, parcourut également les derniers confins du continent et découvrit le cours d'eau qui a pris son nom et que l'on appelait la rivière du Grand-Poisson (vers le 67° de latitude) ; il passa deux terribles hivers dans ces tristes solitudes [2].

1. *Journal from Montreal to Pacific Ocean*, by Alex. Mackenzie. 1801. In-4°. Cet ouvrage a été traduit en français par Castera. Paris. 3 volumes in-8°.

2. On sait que le célèbre navigateur Franklin se perdit avec ses deux navires l'*Érèbe* et la *Terreur*, à peu de distance de l'embouchure de la rivière du Grand-Poisson (le Back), Rae, Mac-Clintok, Hall, firent entrevoir l'issue fatale de la mémorable expédition dans ces régions, peut-être les plus froides qu'il y ait du côté du nord. — M. Schwatka, de la marine américaine, a établi définitivement et d'une façon précise les dernières phases de la disparition de Franklin et de ses compagnons, — a fait remarquer M. le comte de Turenne, dans un excellent rapport lu à la Société de Géographie : « Après la mort de Sir John Franklin, survenue le 7 juin 1847, le commandement échut au capitaine Crozier. Le 22 avril 1848 les équipages de l'*Érèbe* et de la

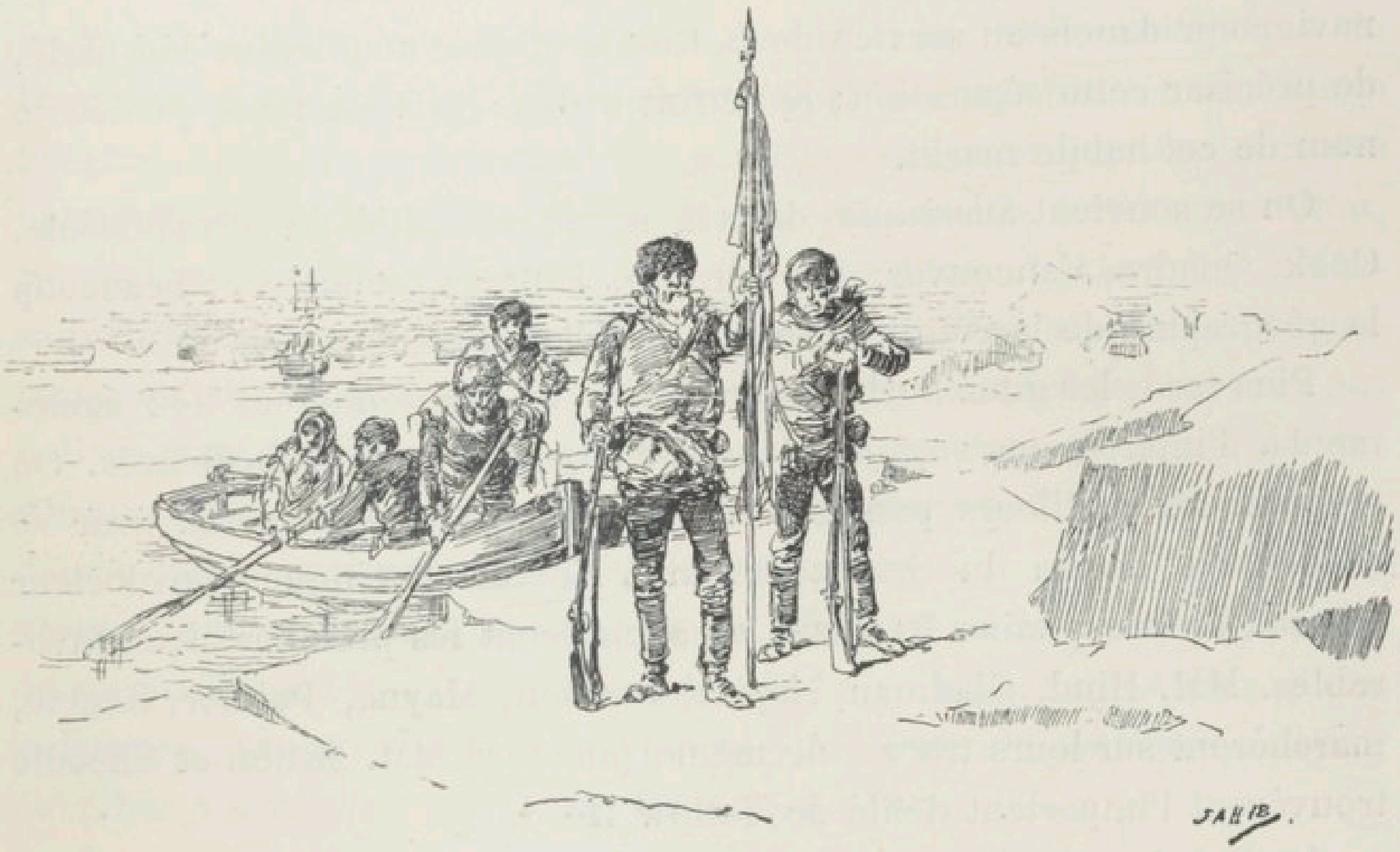
Après leur grand voyage dans l'ouest, MM. Dease et Simpson relevèrent, en 1838 et 1839, le littoral compris entre le fleuve de la Mine-de-Cuivre et le golfe Back, à l'embouchure de la rivière du même nom.

Ainsi se trouvaient reconnues, à l'exception de quelques points, les limites extrêmes du continent américain.

Toute cette série de découvertes donnait enfin la configuration générale de ces terres désolées, inhabitables, que baigne l'Océan Glacial. C'était là un pas considérable fait en avant : dès lors, les fables, les légendes tombèrent. La vérité se fit jour, et un géographe l'a dit avec raison, on put, à partir de ce moment, embrasser dans son ensemble le grand passage du nord et résoudre enfin le commencement du problème qui, depuis Colomb, semblait défier la science géographique[1].

Terreur réduits à 105 hommes abandonnèrent les navires. — Affaiblis par le scorbut, embarrassés par les bagages, leur marche fut lente et pénible. — Bientôt décimés par la maladie et la faim, ils furent rencontrés par des Esquimaux, qui après les avoir secourus les abandonnèrent sur les bords de la baie Washington. Un petit nombre de ces malheureux paraît avoir eu la pensée de franchir le détroit de Simpson ; mais ils arrivèrent trop tard pour effectuer le passage sur la glace. L'hiver d'après, les survivants traversèrent pour venir, épuisés, mourir à Starvation Cove. Ils devaient être encere une dizaine et ils avaient emporté avec eux les rapports, les journaux, les livres de bord, les instruments, dont la perte est désormais un fait acquis. Le lieutenant Schwatka a, en 1878 et 1879, dissipé les doutes qui pouvaient subsister encore sur l'existence de documents provenant de l'expédition de Franklin. La géographie lui doit en outre, d'importantes découvertes, des rectifications, etc. »

1. Le docteur Rae, au service de la baie d'Hudson, de 1846 à 1854, a exploré les mêmes parages et complété l'œuvre de ses prédécesseurs ; — M. Kennecott, envoyé par l'Institut Smithsonien, a également augmenté nos connaissances sur ces contrées, — mais ce sont surtout les missionnaires qui nous éclairent sur ces tristes régions, où leur zèle leur fait affronter les plus rudes difficultés. Le Père Petitot nous a initiés, de la manière la plus intéressante, aux mœurs des Indiens du bassin du Mackenzie. Il nous a appris que les Esquimaux de cette région sont d'une taille élevée et non petits comme les Groenlandais ; il nous a décrit leur adresse à voyager sur des traîneaux de peaux, à se construire rapidement des cabanes de glace et de neige, à chasser le gibier nécessaire à leur subsistance et à leurs vêtements ; il a dépeint les peuplades qui portent les noms singuliers de Flancs-de-Chien, de Couteaux-Jaunes, de Loucheux (Kutchin), car toute une tribu est affectée de strabisme, comme une autre ne peut prononcer un mot sans bégayer. Le Père Petitot a dressé des cartes qui ont modifié la cartographie de détail de l'extrême nord américain, surtout sous le rapport hydrographique. Dans l'intérieur du Labrador, MM. Hind, Grudet, Caylot et Montgomery ont remonté la rivière Moisie, qui tombe dans la mer à l'embouchure du Saint-Laurent. MM. Lambert de Boislieu et Henri Yule ont aussi visité les mêmes parages. On doit également à quelques-uns de nos compatriotes, — qui n'ont nullement la prétention de passer pour des explorateurs, — de bonnes études sur la région canadienne. Rappelons entre autres l'agréable récit de M. H. de Lamothe : *Cinq Mois chez les Français d'Amérique*, 1880 ; les travaux du comte de Turenne ; ceux de M. Eugène Réveillaud : *le Canada français, son passé, son présent, son avenir*, 1882.



DÉCOUVERTES DANS L'ALASKA ET LES CONTRÉES VOISINES

XVIII^e ET XIX^e SIÈCLES

CHAPITRE XXXV

BEERING. — KOTZEBUE. — WRANGEL. — FRÉDÉRIC WHYMPER.

Pendant de nombreuses années, — comme nous l'avons déjà dit, — on crut que l'Asie touchait à l'Amérique : les cartes et les globes de la première moitié du XVI^e siècle confondent si bien ces deux parties du monde, qu'on y voit la Chine en plein Mexique. Cependant, à partir du milieu de ce siècle, on place déjà entre l'extrémité nord-est de l'Asie et la pointe nord-ouest de l'Amérique le détroit d'Anian, que l'on faisait d'abord passer par la côte nord-est du Nouveau-Monde ; de vagues renseignements sur la séparation des deux continents avaient donc fini par se faire jour, mais il était réservé à des baleiniers russes et à BEERING [1],

1. On écrit ce nom de diverses manières : tantôt Behring, tantôt Bering ou Beering. M. de la Roquette, dans sa biographie de John Franklin, paraît prouver que cette dernière forme est la plus exacte.

navigateur danois au service de la Russie et dont nous avons déjà parlé, de préciser cette séparation; le détroit a donc pris en toute justice le nom de cet habile marin.

On se souvient aussi que, dans la dernière moitié du XVIII^e^ siècle, Cook, Quadra, Vancouver, La Pérouse, Billings, éclairèrent beaucoup la géographie de la côte nord-ouest de l'Amérique.

Plus tard, les gîtes aurifères du fleuve Fraser donnèrent lieu également à d'intéressants voyages dans des pays auparavant inexplorés. On chercha les meilleurs passages à travers les monts Rocheux pour se rendre du bassin du Saskatchawan à l'océan Pacifique. Le docteur HECTOR et le capitaine PALLISER en signalèrent les premiers deux favorables. MM. Hind, Gladman, Napier, Dawson, Mayne, Palmer, Regbie, marchèrent sur leurs traces, de même plus tard MM. Milton et Cheadle trouvèrent l'important défilé de Yellow Head.

La Russie, ne songeant pas encore à concentrer toutes ses forces à la domination du monde asiatique, voulut étendre d'abord ses larges ailes sur toute la région septentrionale. La Sibérie entre ses serres, qu'était-ce pour elle que le détroit de Beering, — un simple passage facile à franchir! Quelques pionniers, une poignée de marins et de soldats le traversèrent. On arbora le drapeau moscovite sur la côte nord-ouest, on pénétra dans l'intérieur, sur quelques points seulement, et l'on déclara Russie américaine un triangle plus vaste que la France, l'Espagne et l'Italie réunies. Les Russes soupçonnèrent-ils, dès cette époque, les abondantes richesses minières de leur possession? C'est peu probable. S'ils les avaient prévues, ils n'auraient pas vendu aux États-Unis, — 38 millions de francs, — une contrée qui, demain peut-être, donnera plus de 100 millions d'or par an.

Les navigateurs KOTZEBUE, WRANGEL et quelques autres, contribuèrent à la faire mieux connaître dans le commencement du XIX^e^ siècle, mais c'est surtout depuis 1867 que des voyages multipliés ont répandu une lumière toute nouvelle sur ce pays, devenu possession des États-Unis, sous le nom de territoire d'Alaska[1].

1. Le nom d'*Alaska* ou *Aliaska* ne fut d'abord porté que par la presqu'île qui forme l'extrémité ouest du territoire. Cette dénomination, évidemment aborigène, doit signifier « la grande terre ». Les habitants disaient *Alâkchak* ou *Alaïeska*. Les côtes de l'Alaska sont bordées de nombreuses îles. Le fleuve principal est le Kvikhpakh ou Youkon, (la grande rivière), qui se jette dans la mer de Beering.

Le pays est traversé au sud par une grande chaîne de montagnes, couronnées par d'énormes masses de glace et dont les principaux sommets sont le mont Saint-Élie, haut de 5,113 mètres, et le mont Fairweather ou Beau Temps, un peu moins élevé.

Frédéric Whymper se trouvait à Londres, en 1863, à l'époque de l'acquisition projetée de l'Amérique russe par les États-Unis. Les mesures les plus sages, les pensées les plus patriotiques rencontrent toujours des opposants. Bien des voix s'élevaient pour attaquer le secrétaire d'État, Seward, qui soutenait le projet. « Quel bénéfice, disaient les adversaires, tirerons-nous de contrées déshéritées, froides, presque sans habitants, enfermées dans les glaces une partie de l'année ! Conservons nos dollars pour des entreprises positives, ne les prodiguons pas dans des spéculations incertaines ! » A cela, les promoteurs de l'acquisition répondaient que le territoire Alaska avait des mines d'or et de houille, de vastes forêts, et qu'en le faisant entrer dans le grand domaine de l'Union, on purgeait ainsi le sol de l'Amérique de la présence inquiétante d'une puissance dominatrice par instinct et qui pourrait peut-être un jour chercher à s'étendre « au détriment du peuple américain ».

La question prit bientôt un caractère des plus irritants ; le journalisme fut partagé. On batailla pour et contre. On s'envoya d'abord des injures, on échangea même des coups de poing. Seward ne se laissait nullement ébranler. Comme l'homme de bronze, il recevait des flèches qui se brisaient sur sa poitrine.

Quant à Frédéric Whymper, il n'attendait qu'une occasion favorable pour s'élancer dans l'Alaska. Mais, avant d'entreprendre ce difficile voyage, il quitta l'Angleterre pour explorer les mines d'or du Cariboo, dans la Colombie anglaise.

Après une traversée de dix-huit mois, il parvint au détroit de Juan-de-Fuca et débarqua sur les côtes de l'île Vancouver, dans la capitale Victoria. Il s'éloigna de cette ville le 16 mars 1864 et prit la direction

Il est prouvé que la science géographique commit pendant longtemps une erreur en donnant à cette chaîne de montagnes une direction à peu près parallèle à l'Océan.

« L'arête, dit le voyageur Dall, tourne à l'ouest, aux environs du 64e parallèle, et se confond avec les chaînons côtiers sur un plateau confusément ondulé; elle ne garde plus dès lors de caractère qui la distingue; mais bientôt les montagnes se relèvent en une chaîne volcanique dont la direction est à l'ouest; puis, se portant au sud, elles vont former l'arête de la longue presqu'île d'Alaska. Au nord du 64e parallèle (là où se terminent les montagnes Rocheuses proprement dites), entre le Mackenzie et le Porcupine, le pays est bas et seulement ondulé de faibles collines. Sur la côte de la mer Glaciale, à l'ouest du delta de la Mackenzie, s'élève cependant un groupe isolé qui court parallèlement à la côte, et aussi presque dans la même direction volcanique du sud, jusqu'au voisinage de l'embouchure de la Colville, où il se termine par quelques sommets assez remarquables qui gardent leur neige même au fort de l'été. Ce groupe est désigné depuis longtemps sous le nom de Romanzoff; c'est un point de reconnaissance pour les baleiniers qui dépassent la pointe Barrow..... Le pays, à l'exception de la zone littorale, est très boisé; on y voit le sapin géant, des peupliers, des saules, l'aulne, le mélèze, etc. La côte profondément découpée du territoire d'Alaska présente, dans presque tout son pourtour, de remarquables saillies, de grandes péninsules, de larges golfes. »

du Bute-Intet, le grand glacier continental qui se trouve dans la région du Cariboo. Monté sur un shooner, il visita les plages si pittoresques de la Colombie, le golfe de Géorgie parsemé d'iles, l'embouchure de l'Homatheo.

Il rencontra sur les bords de cette rivière l'ingénieur Alfred Waddington, qui exécutait à ses frais le défrichement du sol depuis la côte jusqu'à la mine. Il lui offrit d'être son compagnon et ne tarda point à devenir son ami.

Waddington dirigeait supérieurement les travaux, il déployait toute son activité à surveiller la construction des ponts, le nivellement des terrains. C'était un esprit généreux, qui consacrait sa fortune à la colonisation et méritait l'estime publique.

Waddington et Whymper prirent ensemble la route frayée au travers des forêts, ils s'avancèrent, entourés d'une majestueuse végétation, des arbres d'un autre âge : cèdres, pins, sapins, mesurant quarante-cinq pieds de circonférence. Dans ces profondeurs que la civilisation n'atteint pas encore, vivent des tribus errantes de misérables Peaux-Rouges. Ces indigènes possèdent pour tout costume la traditionnelle couverture de laine blanche et une peau de loup dont la fourrure est à l'intérieur.

En pénétrant ainsi au milieu des bois, Waddington atteignit l'extrémité de son chemin; il se sépara de Whymper qui poursuivit résolument.

Notre voyageur ne se hasarda point seul, il choisit un guide parmi les Indiens; ce fut un vieillard tchilicote, du nom de Tellot. Cet homme, à l'humeur farouche, aurait dû lui inspirer de la défiance; il avait de singulières allures qui décelaient quelque sombre dessein. Whymper cependant ne le soupçonna point. Trop bon, insouciant peut-être, il ne croyait pas au mal.

Whymper et le Peau-Rouge gagnèrent le bord de l'Homatheo et suivirent son cours. Chargés de munitions, ils se traçaient difficilement une route sur la neige. Quand ils furent en vue du glacier, Tellot désigna la plaine qu'il suffisait de traverser pour atteindre le pic, et s'arrêta, disant à Whymper de continuer sans lui. Le voyageur reconnut qu'il ne pouvait rencontrer aucun danger et s'élança vers le merveilleux tableau qui l'attirait.

C'était le 24 avril, au lever du jour. Whymper reposa tout autour de lui son regard admirateur : à ses pieds, la neige fine et douce, étendue comme un tapis, à l'horizon de cette plaine immense des forêts de pins et d'aulnes qui semblaient la ceindre ou la couronner, et devant lui

l'imposant spectacle du glacier. Il marcha. Le sol, qu'il croyait uni, se découvrit avec ses ravins, ses collines, ses courants larges et rapides; l'inattendu, en de pareilles circonstances, rend l'excursion plus attrayante. Whymper, charmé, prit gaiement tous les incidents, toutes les aventures qui survinrent. Il enfonça jusqu'aux épaules en certains endroits, ailleurs il faillit être entraîné par les cours d'eau. Il sut heureusement se dégager et poursuivit sa route avec la persistance de l'explorateur consciencieux et de l'artiste enthousiasmé. A mesure qu'il s'approchait du Bute-Intet, un grand mouvement se produisit. Des pierres rocheuses roulaient de la montagne à la plaine. Sous l'action du soleil, la glace se détachait pour former des ruisseaux étincelants. Le fracas augmentait toujours, ce n'était plus des cailloux, mais des quartiers de roc descendant en cascade, comme une avalanche. Whymper fut contraint de limiter sa course. Il considéra longuement le glacier, dont il esquissa le profil au crayon, puis se décida à revenir au campement de son guide.

Le lendemain, les voyageurs prirent le chemin du retour. Ils trouvèrent le tracé qu'exploitait M. Waddington, ils rejoignirent cet ingénieur et marchèrent deux jours avec lui. Ils parvinrent à l'embouchure de l'Homatheo. En ce lieu, Whymper quitta son ami et son guide, emportant des dépêches pour Victoria. Il avait de nouveau à traverser une portion du Pacifique, mais cette fois aucun bâtiment ne se trouvait à sa disposition. Il monta sur le canot d'un Indien Clayouche, se confiant à l'habileté du rameur.

L'embarcation était un de ces *kanims* en bois de cèdre très léger et faciles à manœuvrer; l'indigène le dirigea à travers les écueils et les tourbillons. Il arriva qu'à une passe étroite et dangereuse, le canal de Dodd, une forte bourrasque menaça le canot. Le pilote laissa voir son effroi et Whymper s'attendit à la submersion. Mais de vaillants efforts triomphèrent du péril et la barque fut sauvée.

« Hyou si-wash hyack clattawa hyack clattawa kitwully » (Beaucoup d'Indiens ont été engloutis en cet endroit), dit le Clayouche.

Quelques heures après, Whymper débarqua à Victoria. Dès son arrivée, il apprit une désastreuse nouvelle. Trois ouvriers de M. Waddington, accourus en toute hâte des campements de Bute, rapportèrent que quatorze d'entre eux venaient de tomber sous le poignard des Tchilicotes, que l'ingénieur et deux de ses agents avaient été également massacrés. Eux-mêmes ne s'échappaient que miraculeusement, après avoir été laissés pour morts par les Indiens.

Cet événement jeta la terreur dans Victoria. Le gouverneur ordonna de venger aussitôt les victimes. Il envoya un détachement d'infanterie de marine à la recherche des assassins; des engagés volontaires vinrent doubler le corps. Ces généreux et braves soldats s'avancèrent dans les forêts de la Colombie anglaise, ils réussirent à arrêter le plus grand nombre des Indiens criminels et les amenèrent enchaînés devant la justice de Victoria.

Ces Tchilicotes furent condamnés à être pendus. Durant l'interrogatoire, lorsqu'on s'adressa au plus âgé d'entre eux pour connaître les motifs du massacre, il répondit : « Les Faces-Pâles viennent sur nos terres tracer des routes et couper nos chasses. Guerre aux Faces-Pâles. »

Celui qui parlait ainsi était le vieux Tellot, le guide de Whymper.

Quand l'impression lugubre causée par cette catastrophe se fut dissipée, les habitants de Victoria oublièrent leurs dangereux voisins. La crainte et la défiance qui les animaient se lassèrent bientôt et l'existence reprit son cours habituel.

Peu de temps après une grande excursion à l'intérieur de Vancouver fut projetée et organisée.

Douze hommes y prirent part; un naturaliste d'Édimbourg, Robert Brown, qui devait commander, un ingénieur du nom de Leech, Whymper, des mineurs, des chasseurs et quelques Indiens.

Le 7 juin 1864, ces explorateurs, montés à bord du *Grapples*, se dirigèrent le long de la côte orientale et abordèrent à douze lieues au nord de Victoria, à Co-Witchan. Une rivière traverse le village; ses eaux sont profondes et tourbillonnantes, il est impossible de s'y gouverner, la pagaie, la rame, sont immédiatement rompues contre les débris de rocs, contre les arbres cassés par les tempêtes. Les voyageurs voulurent remonter le courant sur un canot. Pour aller jusqu'à Somenos, ils durent plusieurs fois abandonner la rivière et suivre un chemin de halage très accidenté, mais praticable néanmoins.

Ils atteignirent, sans de graves aventures, le lac de Co-Witchan, sorte de petite Méditerranée, qui reçoit plusieurs tributaires de médiocre importance.

En ce lieu ils se séparèrent. Quelques-uns d'entre eux, sous la conduite de Leech, entreprirent d'aller à Port-San-Juan par la route de terre.

Les autres, que dirigeaient Brown, se décidèrent à explorer le Nittinaht. Whymper choisit l'excursion fluviale.

Le 27 juin, le chef et l'un des chasseurs partirent avec la pirogue, Whymper se lança sur un radeau improvisé en compagnie du mineur Mac-Donald.

Cette course fut très périlleuse, pour ainsi dire fantastique. C'est-à-dire que les voyageurs, luttant contre des obstacles incessants, réussirent à en triompher après de bizarres péripéties. Ils devaient alternativement éviter les dangers d'un rapide, ou filer en ligne sur une large nappe d'eau. « Quand nous arrivions aux courants, dit Whymper, notre excursion nautique, bien qu'elle ne fût pas exempte de péril, prenait une tournure des plus risibles. Mac-Donald, sorte d'hercule aux membres trapus et qui ne pesait guère moins de trois cents livres, faisait l'office de timonier; or, le courant ajoutait sa force à la charge déjà trop lourde qui dérangeait l'équilibre de notre frêle esquif; il en résultait que l'arrière s'enfonçait sous l'eau à une profondeur de plusieurs pieds, tandis que l'avant se dressait d'une façon tout à fait extravagante. Un spectateur placé sur la rive eût été plusieurs fois témoin d'un spectacle curieux, celui d'un radeau emporté par le courant à raison de deux à trois lieues par heure et se tenant presque debout sur les eaux, tandis que deux explorateurs s'accrochaient à ses flancs, l'un à demi noyé, l'autre suspendu en l'air, tous deux s'évertuant, avec un désespoir comique, à reprendre une position plus rationnelle. »

Après trois jours de cette étrange navigation, le radeau et la pirogue atteignirent Whyack, petit village situé près de la mer, sur la côte occidentale de l'île. Les voyageurs louèrent un canot pour remplacer leurs embarcations délabrées et arrivèrent promptement à Port-San-Juan. Leech et ses compagnons les y rejoignirent quelque temps après dans un trste état de fatigue et d'épuisement; ils avaient marché dix jours à travers des hauteurs boisées et s'étaient convaincus, dit Whymper, que dans un pays pareil, les chemins de traverse sont une illusion et un piège.

Les Peaux-Rouges de Vancouver parurent aux Européens plus sociables que ceux de la Colombie. En général, ils pratiquent l'hospitalité et sont parfaitement inoffensifs. Ils aiment les festins, les danses, la chasse et ne guerroient pas. Whymper dépeint ainsi leur aspect : « Une chevelure en désordre, une couronne de feuillage placée sur la tête, autant comme parure que comme préservatif contre les moustiques, un costume des plus élémentaires, car il ne se compose d'autre chose que de l'inévitable couverture. » Les explorateurs, après un bref séjour au port, furent ravitaillés par un sloop envoyé vers eux de Victoria.

Ils s'embarquèrent sur deux canots pour le havre de Souck, remontèrent le cours du même nom, à l'embouchure duquel ils découvrirent une mine d'or. Ce fut, au point de vue scientifique, l'épisode le plus important du voyage de Souck, en suivant la rive dans la direction méridionale. Whymper et ses compagnons atteignirent Nanaimo, très réputée pour ses houilles qu'elle exporte à San-Francisco, à Victoria et sur les bords du Fraser.

Whymper reconnut l'existence d'une mine près d'un ruisseau d'une demi-lieue de longueur qui se jette dans la Pountledge; ce courant reçut le nom de Brown, en l'honneur du chef de l'expédition.

De Nanaimo à Victoria, il n'y a que quatre-vingt-quatre lieues de mer. Les touristes, après cette courte traversée, débarquèrent dans la capitale.

Ainsi se termina la seconde excursion de Whymper. Il allait dès lors en entreprendre une troisième beaucoup plus aventureuse et qui devait le placer au rang des hardis explorateurs de la zone glaciale.

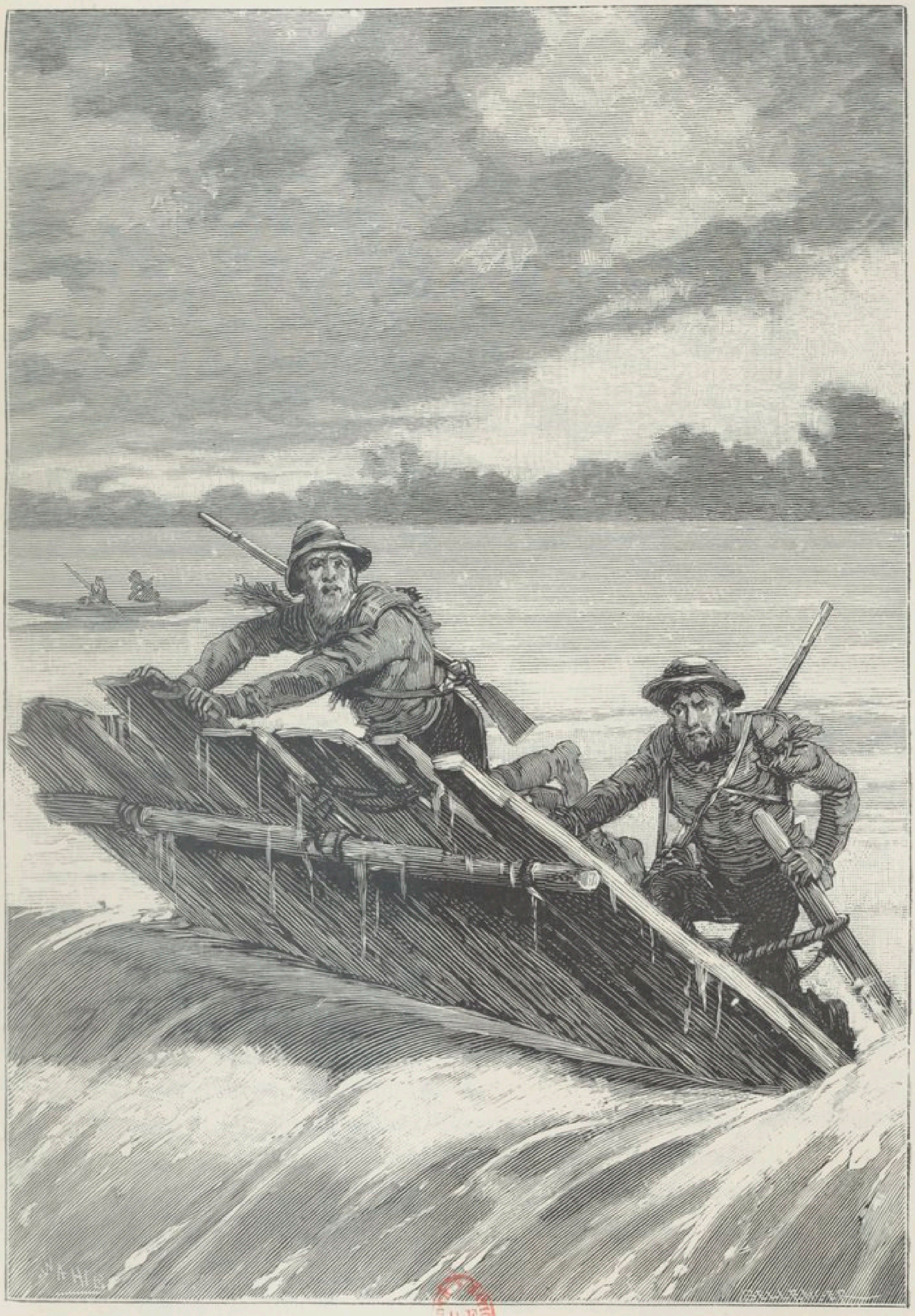
Depuis plusieurs années, une grande compagnie américaine se proposait de rattacher le Nouveau-Monde au vieux continent, à l'aide d'un télégraphe terrestre complété par un câble sous-marin dans le détroit de Beering. Ce plan semblait réalisable, tandis qu'un autre projet débattu en Angleterre, la pose d'un câble transatlantique, paraissait impossible à exécuter.

Vers 1865, le colonel Bulkley, ingénieur en chef à la compagnie du télégraphe, partit de San-Francisco sur le steamer le *Wright*.

Lorsque Whymper vit entrer ce bâtiment dans le port de Victoria, il conçut le désir de participer à l'expédition et fit immédiatement à Bulkley ses offres de service. Celui-ci les accueillit volontiers.

Le 30 juillet, Whymper s'embarqua et navigua vers New-Arkangel ou Sitka, la première ville du territoire. Cette capitale, située dans l'île Baranoff, fait le commerce des fourrures. Elle est admirablement environnée par des côtes boisées; de l'île Crouze, le mont Edgcumbe profile ses flancs neigeux très grandioses, qui s'élèvent à plus de trois mille mètres. Elle est construite à la base d'une colline; devant elle, le Pacifique, et derrière, à perte de vue, les forêts.

C'est un poste confortablement établi : des jardins, des villas, une église grecque, un temple luthérien, des maisons d'habitation, une école, un hôpital. Une palissade simule la fortification et suffit à éloigner les Indiens Kaluches qui peuplent la contrée, de la rivière Steckine au Tchilcat.



F. WHYMPER ET LE MINEUR MAC-DONALD SUR LE RADEAU

Whymper s'avança dans la cité moscovite, il y fut courtoisement accueilli. Le 22 août, monté sur le *Golden-Gate*, il quitta New-Arkangel. Le 28, il se trouva en vue de l'ile Oukamok, par un temps de brouillard très intense, il eut à redouter les dangereux écueils de Sanak ou Halibut, traversa heureusement les Aléoutes. En ce moment il jouit d'un merveilleux spectacle, la vue du Chichaldinskoï, volcan d'Ounimak.

Le 26 septembre, après avoir essuyé une assez grosse tempête dans la mer de Beering, le *Golden-Gate* mouilla au Port-Providence ou Plover-Bay, sur la plage sibérienne.

Dans cette portion du continent, la domination russe est complètement ignorée. Les Tchouktchis des côtes sont plongés dans une grande misère. Ils recouvrent leurs huttes avec des peaux de phoques ou de rennes, des lambeaux de voiles que laissent parfois des baleiniers; la charpente de ces abris grossiers est due aux os de cétacés.

Les Tchouktchis ont à lutter contre un froid terrible; on comprend difficilement qu'ils puissent résister. Privés de toutes ressources végétales, ils allument des lampes garnies d'huile de baleine, c'est leur unique moyen de chauffage.

En quittant ces humbles et sombres parages, le *Golden-Gate* mit à la voile vers Pétropaulowski, ville principale construite sur la rive sud-est du Kamtchatka. Des vents contraires rendirent pénible cette traversée; enfin, le vaisseau entra dans la baie d'Avatcha et jeta l'ancre devant Pétropaulowski.

Trois volcans dominent l'horizon : le Koriaski, l'Avatcha, le Koseldskaï; dans la ville, quelques cabanes, une église grecque et deux monuments commémoratifs, l'un à Beering, l'autre à La Pérouse.

Le 1er novembre, le *Golden-Gate* partit d'Avatcha et aborda un mois après à San-Francisco, ayant parcouru dix mille lieues sur l'Océan.

Le 23 juin 1866, un nouveau bâtiment sortit du port de San-Francisco, équipé pour une vaste entreprise; le colonel Bulkley, homme habile, expérimenté, le commandait.

En allant, on devait suivre l'itinéraire de l'expédition précédente; pour le retour, on chercherait la voie de terre, par l'Alaska.

Whymper prit part, naturellement, à ce second voyage; il s'intéressait au but et se proposait même de poursuivre au delà des limites convenues.

Le navire mouille de nouveau en vue de Pétropaulowski; les membres de l'expédition reconnaissent ensemble plusieurs points encore incertains, étudient les mœurs des indigènes, puis se séparent et suivent

différentes directions pour satisfaire aux intérêts de la compagnie.

Whymper, qui avait le plus vif désir de visiter la région de l'Youkon, se prononça pour l'exploration de l'Ounonlatchlit, l'un des affluents de ce fleuve.

Le 27 octobre, il était en route sur le cours gelé de la rivière, ainsi que plusieurs de ses compagnons : le capitaine Ketchum, le lieutenant Labarge, Dall, de l'institut smithsonien; Francès, le mécanicièn; un domestique et trois Peaux-Rouges.

Ces voyageurs partirent sur quatre traîneaux attelés chacun de cinq chiens, ils coururent avec une vitesse d'un demi-kilomètre à la minute et atteignirent, après un trajet de quinze jours, la jonction de l'Youkon, qui mesure à cette hauteur douze cents mètres de large.

Vers le milieu de novembre, par une température très froide, ils arrivèrent au poste de Noulato, situé à 64° 42' de latitude nord.

Pendant toute la durée de l'hiver, ils se virent forcés de demeurer au fort. L'existence alors leur sembla terriblement monotone.

« J'essayai, dit Whymper, de prendre quelques vues du fort et des environs..... Je dus quitter bien des fois mon travail avant de terminer la moindre ébauche; je n'avais pas donné cinq coups de pinceau qu'il me fallait me livrer à un violent exercice pour rappeler la chaleur, ou courir me chauffer au poêle..... On comprend que, dans une telle situation, je ne pouvais entreprendre aucune aquarelle, j'en fis pourtant l'essai..... Une fois, oubliant le lieu où j'étais, je délayai des couleurs avec de l'eau qui se trouvait près du poêle, et, mouillant une petite brosse, je voulus commencer de mémoire un croquis sur mon album. Avant que mon pinceau eût touché le papier, il s'était recouvert d'une couche de glace et ne fit que rayer la feuille sur laquelle je le passai... Le froid produisait aussi sur nos provisions des effets curieux : toutes les pommes tapées contenues dans un sac formaient une seule masse que la hache seule pouvait entamer; il en était de même de la mélasse; quant au jambon, il défiait le couteau le mieux effilé; pour en avoir une tranche, il fallait l'approcher du feu.

« Avec une pareille température, nos conserves de viande se seraient gardées indéfiniment; elles auraient même pu, en cas de siège, servir de mitraille. »

Ces détails donnent une idée de ce que peut être la vie de l'homme en ces climats extrêmes; la souffrance dans l'inaction, la misère sans appel et sans remède.

Peut-on espérer jamais y faire pénétrer le bien-être?

Nul ne le suppose, et cependant une loi du travail, inconsciente, mais absolue, contraint les peuples à s'emparer de ces terres rebelles, à les transformer jusqu'à les rendre habitables.

L'homme blanc n'a point encore assuré sa domination sur toute l'étendue de sa demeure. Et la nature est impitoyable! Elle l'oblige à renouveler toujours ses efforts, elle le pousse à s'imposer partout en maître, ou mieux en tyran.

Il y a là une loi d'instinct, oppressive, implacable, sans doute, mais grande en réalité, et qui démontre, cent fois mieux que les victoires à main armée, la supériorité d'une race.

Les voyageurs qui tracent le premier sillon méritent, pour leur généreuse audace, l'admiration de leurs concitoyens et l'estime de la société entière.

Les exilés de l'Alaska étaient de ces vaillants pionniers.

Ils viennent au milieu de tribus sauvages, celles des Indgelètes et des Co-Youkons établies dans la contrée, depuis les parages ouest de l'Océan jusqu'à Noucloukayette sur le Youkon.

Ces peuplades ont des mœurs grossières; leur caractère farouche et très souvent cruel provoque des meurtres fréquents.

Noulato surtout est le théâtre d'horribles drames.

En 1850, un massacre eut lieu.

Un lieutenant était venu occuper le fort.

Peu de temps après son arrivée, il envoyait l'un de ses serviteurs, accompagné d'un Indien, prendre quelques renseignements chez les Co-Youkons. Ces hommes furent assaillis en route, percés de flèches en pleine poitrine.

Leurs assassins, transportés d'une fureur sanguinaire, marchèrent en nombre vers le poste. Sur le chemin, un village paisible fut pillé, incendié. En s'avançant, ils trouvèrent le commandant qui se promenait à quelque distance des habitations, ils le poignardèrent et coururent au fort.

Comme ils allaient surprendre les soldats, un Russe, caché derrière une fenêtre, tira sur eux; un de leurs hommes tomba raide; cette mort immédiate les troubla, ils s'enfuirent.

« Pendant l'automne de 1865, raconte Frédérick Whymper, un Co-Youkon partit avec deux indigènes, deux frères qui habitaient le même village que lui, pour aller chasser dans les montagnes.

« Le misérable avait son projet arrêté. Il trouva un prétexte pour séparer ses compagnons sans défiance, et les tua l'un après l'autre. De

retour à la petite bourgade, il s'empara des biens des victimes, poissons séchés, fourrures, traîneaux; il poussa même l'audace jusqu'à contraindre l'une des veuves à vivre avec lui. Cependant, la famille des défunts s'était émue; des parents, qui demeuraient dans un village éloigné, vinrent pour tirer vengeance du forfait; le meurtrier, averti de leur approche, s'enfuit dans les bois, emmenant avec lui sa femme, qu'il tenait sous sa dépendance. Quand nous quittâmes le pays, on n'était pas encore parvenu à le saisir, et plusieurs fois, dans mes promenades solitaires, je crus voir sa sinistre figure surgir derrière un rocher ou bien errer à travers les arbres. »

Si les Co-Youkons ont des mœurs brutales, il ne faudrait pas les croire cependant dénués de sens moral, ni incapables d'affection.

Les Co-Youkons portent toute une année le deuil des défunts. Comme bien d'autres sauvages, — et nous pourrions dire de demi-civilisés, — ils terminent la célébration des rites par un office où se trouvent mélangées les manifestations de la tristesse et de la joie.

« Pendant mon séjour à Noulato, rapporte Whymper, je fus témoin d'une de ces cérémonies..... La mère, entourée de quelques matrones, continuait à pleurer amèrement, pendant que les invités chantaient en chœur et dansaient avec un infatigable entrain autour d'un mât peint de couleurs éclatantes, décoré de guirlandes de perles, de magnifiques peaux de loups, de fourrures de martres. Ils demeurèrent jusqu'au matin, n'interrompant leurs joyeux ébats que pour manger et boire. Le vacarme était impossible à décrire. »

Les Co-Youkons n'enterrent point leurs morts, ils les placent dans des cercueils élevés au-dessus de terre sur quatre piquets. Ce genre de sépulture ne saurait avoir aucun inconvénient dans ces régions glaciales [1].

L'hivernage de 1866-67 se prolongea jusqu'au mois d'avril. A ce moment, le dégel commença; l'apparition des insectes, les bourgeons aux saules donnèrent le signal de la débâcle. Devant Noulato, au printemps, le mouvement précipité des eaux entraîna vers l'Océan tous les débris accumulés que la glace arrête et qu'emporte le fleuve.

Le 26 mai, les voyageurs quittèrent le poste russe. Ils se séparèrent. L'un d'eux, suivi par des Indiens, descendit le courant de l'Youkon.

Whymper, Dall, plusieurs Russes et deux indigènes continuèrent dans un sens opposé.

1. Cette coutume se retrouve, du reste, sous toutes les latitudes et très fréquemment en Océanie.

« Comment pourrais-je décrire la magnificence de ce fleuve, que nos compagnons comparent au gigantesque Mississipi! » Telle est l'exclamation de Whymper.

« Les paroles et le pinceau sont également impuissants à en donner une idée. A Noulato, c'est-à-dire à deux cents lieues au-dessus de son embouchure, l'Youkon a, d'une rive à l'autre, près d'une demi-lieue; plus loin, il s'étend pour former des lagunes, larges quelquefois de deux lieues et parsemées d'innombrables îlots. Sa longueur n'étonne pas moins l'imagination...

« En considérant cet immense cours d'eau, qui arrose des territoires grands comme plusieurs royaumes, je comprenais l'orgueil naïf qu'il inspire aux indigènes de ses bords : « Nous ne sommes pas des sau-« vages! disaient-ils à l'interprète russe : nous sommes les Indiens de « l'Youkon! »

Cette dernière partie du voyage de Whymper est la plus remarquable et lui prépare dans l'avenir le glorieux surnom de *Révélateur de l'Youkon*.

Les Russes ne tardent pas à trouver l'entreprise trop périlleuse. Ils s'en vont à la dérive, attendant que le fleuve devienne praticable.

Whymper, Dall, le timonier et les deux Indiens poursuivent courageusement.

Ils gagnent la rive orientale par une manœuvre hardie.

Le 1er juin se présentent à leurs yeux une vaste lagune et des îles verdoyantes. C'est un riant spectacle; le héron, le canard, la martre, le castor, le faucon peuplent les bords, les hauteurs de Susquonyilla embellissent le paysage.

Les voyageurs atteignent le confluent du Melozecargout par une température devenue subitement écrasante, 22° à l'ombre. Ils prennent terre à Nervicargout, bourgade située sur une jolie rivière du même nom. Des indigènes les y reçoivent d'une manière cordiale et empressée — très inattendue.

Ils profitent de cet esprit hospitalier et concluent des marchés de fourrures et d'approvisionnements. Ils se pourvoient d'un canot supplémentaire.

Après un séjour suffisant au repos, Whymper reprend sa course fluviale. Il reconnaît plusieurs rivières, la Towchecargout, la Tanana et le village de Nonclotckayette, dans les remparts de l'Youkon.

A cette hauteur, le fleuve se resserre très sensiblement, il est presque étranglé par des côtes rocheuses très abruptes. Vers le Klakinicot, la

présence de nombreux rapides rend la navigation de plus en plus dangereuse. Les Russes qui accompagnaient encore Whymper renoncèrent à aller au delà.

L'intrépide Anglais pousse en avant. Le 23 juin, il arrive au confluent de la Procurpine, où est établi le fort Youkon, la station finale de son voyage.

Ce poste, dont la fondation remonte à 1847, le plus occidental de la Compagnie de la baie d'Hudson, est situé vers le soixante-sixième degré de latitude.

Après deux semaines de résidence, Whymper jugea nécessaire de partir, afin de ne pas se laisser surprendre par le retour des neiges.

Le 8 juillet, il détacha son embarcation et descendit. Le 13, il fut à Noulato; le 16, à Cothoy; le 17, à Yakoutzkelignik et, les jours suivants, à Anvic et à la Mission, le dernier poste du Bas-Youkon.

A la fin de juillet, il arrivait au bord de la mer. Comme il s'arrêtait en ce lieu, où commençaient les travaux du télégraphe, il vit venir le major Wright, de la *Clara-Bell*. Cet officier avait ordre de faire suspendre le percement des routes.

Une circonstance extraordinaire, la réussite du câble transatlantique, paraissait rendre la communication terrestre inutile — au moins pour le moment [1].

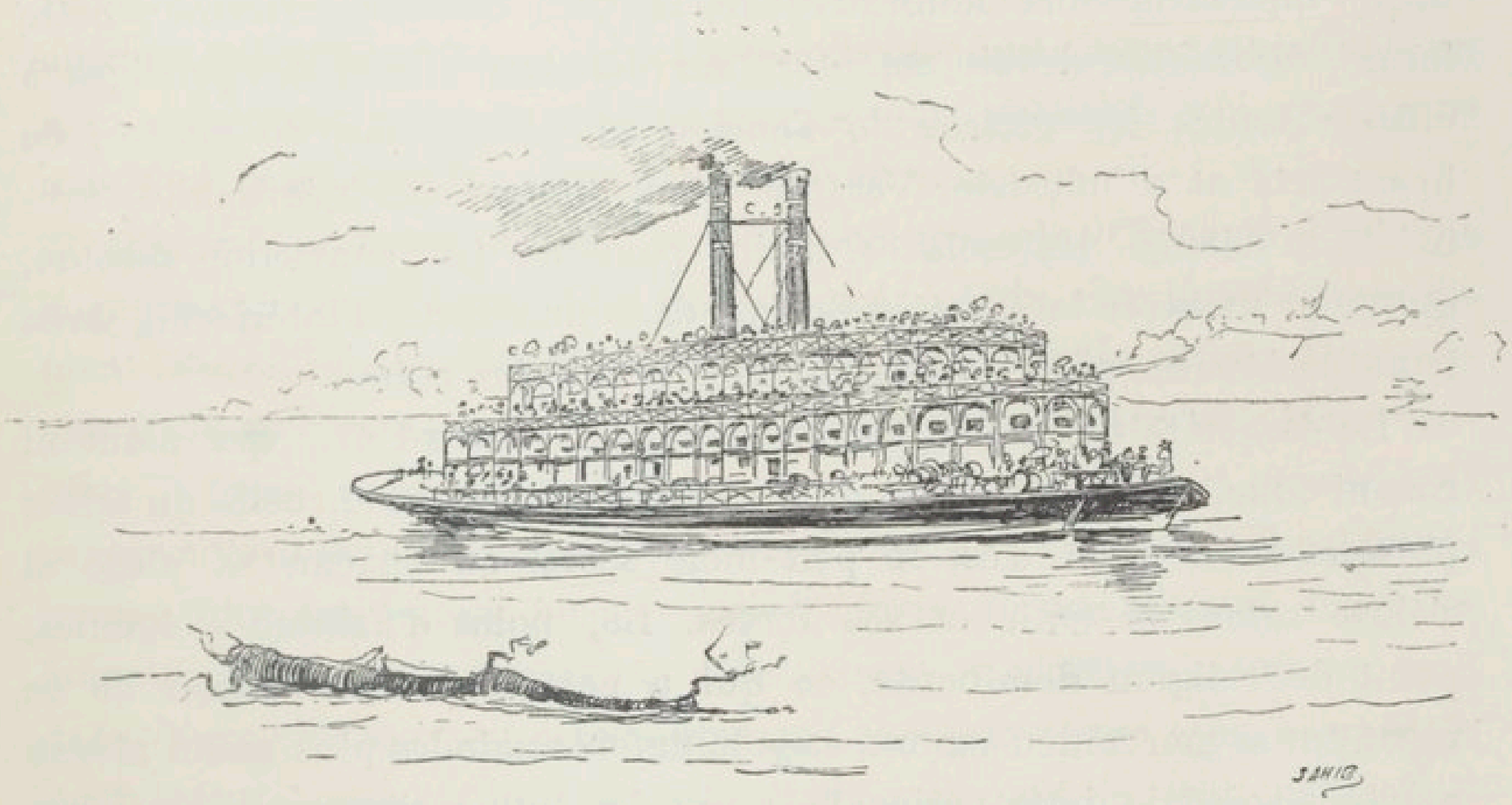
Whymper revint à Plover-Bay, et fut, en vingt-deux jours, à San-Francisco [2].

Le 18 octobre 1867, le territoire russe d'Alaska fut officiellement acquis par les États-Unis.

Ces curieuses contrées devaient nécessairement attirer d'autres voyageurs. En 1869, le capitaine Raymond parcourut le bassin du Youkon. M. Pinart, que nous avons déjà signalé comme explorateur de l'Arizona, étudia, en 1871, la presqu'île d'Alaska et les îles Aléoutiennes qui en sont la suite.

1. On sait qu'un télégraphe sous-marin joint l'Amérique à la Sibérie, et qu'un fil immense fait ainsi le tour du monde.

2. Whymper a résumé ses voyages dans un récit mouvementé, souvent spirituel : *Travel and adventures in the territory of Alaska..,, and in various other parts of the North Pacific.* London, 1868. L'ouvrage, traduit par M. E. Jonveaux, a été publié par la librairie Hachette.



LES VOYAGEURS MORALISTES, PHILOSOPHES ET ÉCONOMISTES

DANS L'AMÉRIQUE DU NORD

CHAPITRE XXXVI

MISTRESS TROLLOPE. — FREDERIKA BREMER. — MICHEL CHEVALIER. — ALEXIS DE TOCQUEVILLE. — AMPÈRE. — ÉDOUARD LABOULAYE. — XAVIER MARMIER. — AUGUSTE CARLIER.

Tandis que la science positive, merveilleusement aidée par l'esprit d'investigation du peuple américain, étend ses larges ailes sur les États-Unis et sur la majeure partie du Nouveau-Monde, il reste aux moralistes, aux philosophes, toujours à étudier, toujours à approfondir sur un sol où les vieilles races de l'ancien monde se transforment, subissant l'influence rapide d'un milieu jeune, d'une atmosphère riche en effluves de vie. Aussi que de pages, que de livres écrits depuis cinquante années sur les États-Unis!

Dans la première moitié du siècle, par une suite assez fréquente de la réaction qui suit les luttes acharnées, il se forma en Angleterre

même une école fort admirative de la démocratie américaine ; cette forme, disait-elle, devait enfanter, sur une terre libre, des prodiges à effacer toutes les gloires de l'ancien monde en fait de guerre, de beaux-arts et d'industrie. Vers le même temps, des négrophiles prenaient la défense des esclaves, moins peut-être par conviction absolue, que pour montrer les États d'Europe dans une sorte d'infériorité, avec leurs prolétaires plus malheureux encore que les noirs.

Le caractère qui distinguait avant tout les États-Unis, qui n'ont ni roi, ni cour, où l'aristocratie de naissance est inconnue, celle du talent presque chimérique, c'est ce pêle-mêle social où chacun se place et s'élève selon sa taille et ses forces. Là, point d'habitudes établies, point de religion dominante, ce qui a permis à l'instruction de se répandre si merveilleusement, sans toutefois atteindre plus qu'un niveau moyen ; point de dette nationale avant les luttes civiles de ces vingt dernières années ; point de droit absolu ; tout cela, qui tient tant de place en Europe, est comme remplacé là-bas par une confiance à peu près illimitée en soi-même et par l'amour du pays.

Au moment où quelques esprits rêveurs conseillaient à l'Angleterre de réformer sa constitution démodée par celle de ses anciennes colonies, une adepte fervente des idées nouvelles, mistress Trollope, romancière célèbre, traversa l'Atlantique avec sa fille et ses deux fils.

Accusant de toutes nos misères sociales le christianisme et le mariage, elle songeait à fonder dans l'Ohio une colonie à l'image de ses rêves. Son essai manqua, et le plus curieux fut que, partie républicaine d'une contrée monarchique, elle y revint monarchiste après avoir vu de trop près la contrée républicaine.

Le voyage de la spirituelle Anglaise commença en décembre 1827 ; elle débarqua à la Nouvelle-Orléans et remonta le Mississipi sur le *Belvédère,* un de ces palais flottants qui font l'orgueil des Américains ; là commencent les désappointements et les désillusions de la dame accoutumée à d'autres mœurs. Elle a raconté, souvent avec amertume, tous les incidents de ses pérégrinations, dans un *Voyage* que la *Quarterly Review* s'empressa d'analyser, non sans quelques pointes pour la « démagogue » qui revenait à ce point convertie.

« Je ne conseille pas, dit-elle, aux étrangers qui veulent prendre bonne opinion de l'Amérique, de débuter par un voyage en bateau sur le Mississipi ; ils seraient scandalisés par les allures des passagers, et dégoûtés par la malpropreté du bâtiment. Pour moi, je le dis sans détour, j'aurais préféré un bouge bien tenu... Je redoutais particuliè-

rement l'heure des repas. Les Américains n'ont, à table comme ailleurs, aucune courtoisie. Pensez donc ! à une de mes humbles observations, un gentleman avait répondu : « Nos usages sont excellents et nous n'avons « pas envie de prendre ceux de l'Angleterre. »

D'abord fort scandalisée des immondices de Cincinnati, où les cochons sont seuls chargés du service de la voirie, elle saisit heureusement le côté sérieux de cette grande cité et constate qu'en deux ans elle n'y a pas vu un seul mendiant ; c'est la ville du travail. Mais toujours le grand point qui la choque : « le défaut absolu et général de savoir-vivre chez les hommes comme chez les femmes... Les toutes jeunes filles ont partout un privilège de niaiserie incontestée. Chez les hommes, ni grâce, ni charme dans leur conversation ; toujours, soit dans l'expression, soit dans l'accent, quelque chose qui blessait le goût... On demandait au capitaine Hall quel était le trait caractéristique des Américains, il répondit avec la galanterie d'un marin : « le « défaut de loyauté » ; à la même question, je répondrais : « le défaut « de savoir-vivre ».

Autre obstacle au bien-être : la difficulté ou plutôt l'impossibilité de trouver en Amérique de bons domestiques, car il règne dans tout le pays un préjugé invincible contre le service personnel.

De toutes les conséquences de l'esprit démocratique, celle qui frappe le plus cruellement cette républicaine, c'est donc le manque absolu de savoir-vivre... Dans un salon, les hommes crachent, parlent élections, spéculations, commerce, et crachent encore... Les femmes étudient les voilettes de leurs rivales, à une épingle près, puis causent du dernier sermon ou des nouvelles pilules contre les mauvaises digestions... Puis vient quelque monstrueuse collation : thé, café, gâteaux, tartes, jambon, pêches à l'eau-de-vie, concombres confits, volaille froide, huîtres marinées ; la consommation se fait à l'avenant ; après quoi, le salon se vide en un clin d'œil [1].

Vingt-cinq ans après mistress Trollope, une autre fille du nord,

1. Mistress Trollope a généralement été fort injuste. Son livre est un pamphlet, plutôt qu'une sérieuse étude. Elle a laissé deux fils qui se sont fait, comme elle, un nom dans la littérature anglaise ; le premier a embrassé les travaux historiques ; le second, Anthony, le genre maternel, romans et voyages. Longtemps attaché à l'administration du Post Office, il a négocié la plupart des conventions postales de la Grande-Bretagne avec les pays étrangers ; c'est ainsi qu'il a beaucoup voyagé, notamment aux Indes, en Australie et aux États-Unis. Ces derniers lui ont fourni le sujet d'un roman : *le Sénateur américain*, en 3 volumes, et d'une étude sur *l'Amérique du Nord* (1862), qui forme un assez curieux contraste avec l'œuvre et les tendances maternelles.

Frederika Bremer, quittait la Suède, en septembre 1849, et allait passer deux années en Amérique. C'est de là qu'elle adressa régulièrement une suite de lettres charmantes, souvent originales[1].

Frederika Bremer, entraînée par son désir d'étudier les institutions et les hommes, salue en passant des académies de femmes, et deux grands esprits : Channing et Emerson. Elle voit tout en beau et parcourt avec délices les États-Unis qui n'étaient pas encore ensanglantés par la guerre, mais où germaient cependant déjà de sourdes hostilités entre le Nord et le Sud.

L'Amérique lui plaît, non seulement parce qu'elle est favorable aux émigrants, mais ce qui vaut mieux, hospitalière aux idées. Elle semble lui accorder toutes ses préférences. La Grande-Bretagne, qu'elle plaçait autrefois en première ligne, n'occupe plus maintenant à ses yeux que le second rang. Elle aime à comparer souvent le caractère de l'Anglais et de l'Américain.

Voici un spirituel passage dans lequel elle fait toucher du doigt les différences des deux nationalités anglaise et américaine ; on sait que l'on désigne parfois plaisamment le peuple anglais sous la dénomination de John Bull, et les Américains du Nord par le sobriquet de frère Jonathan.

« Frère Jonathan et John Bull, dit-elle, ont le même père, non la même mère : John Bull est corpulent, a les joues colorées, est important, parle haut ; Frère Jonathan, beaucoup plus jeune, est maigre, élancé, un peu frêle de stature, plutôt pâle que coloré, pas important, mais vigoureux et décidé ; John a au moins quarante ans ; Jonathan n'a pas encore accompli sa vingt-et-unième année.

« John Bull a les mouvements pompeux, un peu guindés ; Jonathan a la langue et les pieds plus lestes. John Bull rit haut et longtemps ; Jonathan ne rit pas, mais sourit en passant. John s'asseoit pour faire un un bon repas comme s'il s'agissait d'une grande et importante affaire ; Jonathan mange vite et se hâte de quitter la table pour fonder une ville, creuser un canal ou établir un chemin de fer. John veut être

1. Ces lettres ont vu le jour à Stockholm en 1853 et ont été traduites en français, par Mlle du Puget, sous ce titre : *la Vie de famille dans le Nouveau-Monde*, lettres écrites pendant un séjour de deux années dans les États de l'Amérique du Sud et à Cuba (1855, 3 volumes). En les publiant, l'auteur n'a eu, dit-il, d'autre but « que de rapprocher les bons foyers du Nouveau-Monde des bons foyers de l'Europe, les cœurs nobles et chauds de là-bas des cœurs généreux d'ici, et former ainsi, suivant ses moyens, des liens fraternels de peuple à peuple. » En tête de l'ouvrage est une sorte de dédicace à ses amis d'Amérique, et un hommage au souvenir de celui qui la reçut le premier et qu'elle appelait « son frère américain ». Comme on le pense, les trois volumes sont tous à la plus grande louange de ses hôtes d'outre-mer.

gentilhomme ; Jonathan ne songe guère à en avoir l'apparence, il a tant à faire, peu lui importe s'il sort parfois en courant avec un trou au coude ou un pan d'habit déchiré, pourvu qu'il avance. John Bull marche; Jonathan court. John Bull est fort poli pour les dames assurément ; mais, quand il veut s'amuser à table, il les met à la porte, c'est-à-dire qu'il les prie d'avoir l'obligeance de passer dans une autre pièce pour lui préparer son thé : « il va les suivre immédiatement » ; Jonathan n'agit pas de la sorte : il aime la société des femmes, ne veut pas en être privé : c'est l'homme le plus galant de la terre ; et s'il lui arrive une fois par hasard de l'oublier, c'est parce qu'il s'est oublié lui-même ; mais cela n'arrive pas souvent. Quand John fait une mauvaise digestion ou de mauvaises affaires, il a le spleen et songe à se pendre; quand Jonathan fait une mauvaise digestion ou de mauvaises affaires, il voyage... Il se dit : « N'y pensons plus, *go ahead* [1] ! »

Avant et depuis ces deux voyageuses étrangères, la littérature française a fourni, comme nous le disions plus haut, un nombre vraiment considérable de lettres, d'études, de voyages et de relations sur l'Amérique, sans parler des romans, depuis *les Natchez* jusqu'aux *Scènes de la vie des États-Unis* et *la Vie sauvage au Mexique*. En même temps les romans américains de Fenimore Cooper et de Beecher Stowe retrouvaient chez nous la popularité de leur pays d'origine.

Des tableaux de toute couleur et de toute nuance, faits les uns d'enthousiasme et les autres de dénigrement ; c'est ce qui ressortira tour à tour des extraits qui vont suivre, empruntés aux Français qui depuis plus d'un demi-siècle ont successivement mis le pied sur ce sol encore si neuf et si mobile.

Le premier en date est Michel Chevalier, qui, peu de mois après la condamnation qui supprima, ou plutôt dispersa les Saint-Simoniens, partit pour l'Amérique à la fin de 1833, chargé par le gouvernement français d'étudier sur les lieux l'exécution des chemins de fer entrepris ou créés aux États-Unis. Pendant ses deux années de séjour et de voyage dans diverses contrées de l'Amérique du Nord, il adressa au *Journal des Débats* une série de lettres qu'il réunit et développa à son retour sous le titre de *Lettres sur l'Amérique du Nord* [2].

1. Cette comparaison, certainement juste en 1849, ne le serait plus en 1883. L'Américain, sans s'être transformé, n'est plus ce qu'il était une trentaine d'années auparavant.

2. Ces lettres ont été réunies avec une carte des États-Unis d'Amérique (Paris, Gosselin, 2 vol. in-8°, 1836). Une deuxième édition parut l'année suivante, et une troisième en 1838.

Grand et légitime succès, surtout pour l'époque et la nature de l'ouvrage. L'auteur, a dit Adolphe Blanqui, appartenait à cette brillante pléiade des Saint-Simoniens, dont les écrits ont jeté tant d'éclat sur les matières économiques. Les *Lettres* ne sont qu'un cadre habilement choisi pour signaler les préjugés industriels de tous genres auxquels notre pays est en proie. Les questions de banque et de travaux publics y sont traitées avec une indépendance d'esprit vraiment rare de nos jours. Ce livre appartient à la nouvelle école économique française, qui a pris pour devise l'amélioration du sort du plus grand nombre.

En passant l'Atlantique, Michel Chevalier sembla se débarrasser à la fois des préjugés de la vieille Europe. Ses observations, aussi sûres que judicieuses et impartiales, furent comme la première et la plus importante révélation de ce pays que nul Français n'avait encore sérieusement étudié et même esquissé[1].

Presque au début de son voyage, il visite, à Richmond, une manufacture de tabac, et l'ingénieur ne manque pas de voir et de décrire le chemin de fer de la fabrique. « Nous passâmes dans un atelier où le tabac est encaissé dans des barils et soumis à une pression considérable. L'appareil qui donne la pression est d'une construction très particulière dont je supprime la description et la pièce principale est un chemin de fer mobile suspendu au plafond. Ainsi, les Américains ont mis des chemins de fer dans l'eau et dans les entrailles de la terre ; ils en ont accroché en l'air ; c'est une invention dont leur sens pratique à si nettement saisi tous les avantages, qu'ils cherchent à l'appliquer à tout et partout, fût-ce même à tort et à travers. Quand ils ne peuvent en construire un réel, positif et surtout productif, à travers champs, de fleuve à fleuve, de ville à ville, d'État à État, ils s'en donnent au moins un comme un joujou et, en attendant mieux, sous forme de machine. »

Telle est la note de toutes ces lettres, de la première à la dernière : partout l'observation, et souvent la critique ou la discussion, surtout lorsqu'il s'agit des graves questions des banques, des spéculations et des voies ferrées, l'objet du reste de la mission.

Michel Chevalier a judicieusement comparé et décrit les deux éléments typiques de la population anglo-américaine, si distincts avant

1. Les deux volumes renferment 34 lettres précédées d'une Introduction, et complétées par près de 200 notes uniquement composées de tableaux et de statistiques : travail curieux et précieux pour une époque où les documents de cette nature étaient aussi rares qu'ils sont communs aujourd'hui, et dans lequel on sent dès lors la main du maître qui sait donner presque de l'attrait aux chiffres et aux calculs.

le nivellement opéré par la guerre de sécession : le Yankee et le Virginien. Ces deux êtres fort dissemblables, dit-il dans une de ses premières lettres, sont les mêmes hommes qui se sont coupé la gorge en Angleterre, sous les noms de Chevaliers et de Têtes Rondes.

« Le Virginien de race pure est ouvert, cordial, expansif; il a de la courtoisie dans les manières, de la noblesse dans les sentiments, de la grandeur dans les idées; il est le digne descendant du gentleman anglais. Entouré dès l'enfance d'esclaves qui lui épargnent tout travail manuel, il est peu actif, il est même paresseux, il est généreux et prodigue.

« Le Yankee, au contraire, est réservé, concentré, défiant; son humeur est pensive et sombre, mais uniforme; sa tenue est sans grâce, son abord froid, souvent peu prévenant; ses idées sont étroites, mais pratiques; il a le sentiment de ce qui est convenable, il ne l'a pas de ce qui est grandiose. Il n'a pas le moindre brin de disposition chevaleresque et pourtant il est aventureux. Son imagination active enfante des conceptions originales; ce n'est pas de la poésie, c'est de la bizarrerie. Le Yankee est la fourmi travailleuse, il est industrieux et économe, il n'y a pas de négociant plus consommé. Comme colonisateur, il est admirable; sur lui la fatigue n'a pas de prise. Il a fallu, pour que le Virginien s'arrachât à l'influence méridionale, que le Yankee lui apportât l'exemple de son activité et de son humeur entreprenante à sa portée, chez lui et malgré lui. Sans le Yankee, les champs à coton du Sud seraient encore en friche. »

De curieux chapitres sont ceux consacrés à la démocratie, à la bourgeoisie, à l'aristocratie, ces trois ordres si distincts dans ce pays d'égalité; à la crise commerciale, aux ouvrières de Lowell, à l'esclavage, à l'opinion publique; dans le second volume, il insiste sur les bateaux à vapeur et les voies de communication, qu'il envisage comme des véhicules de civilisation et de liberté et qu'il voudrait voir également développés par les gouvernements européens; le travail, l'argent, dont le culte n'exclut pas, assure-t-il, celui de l'honneur; l'autorité et la liberté; l'amélioration sociale, pour laquelle le commerce et l'industrie feront plus que les philosophes et les philanthropes; les symptômes de révolution, avec l'espoir que la crise tournera bien. Tel est le cadre de l'ouvrage, avec une comparaison perpétuelle avec ce qui se passe en France, en Angleterre et même en Algérie. Voici sa conclusion :

« Si donc il fallait absolument, de la supériorité des classes laborieuses des États-Unis, tirer une conclusion relative au rang réservé dans une époque prochaine aux civilisations d'Europe et d'Amérique,

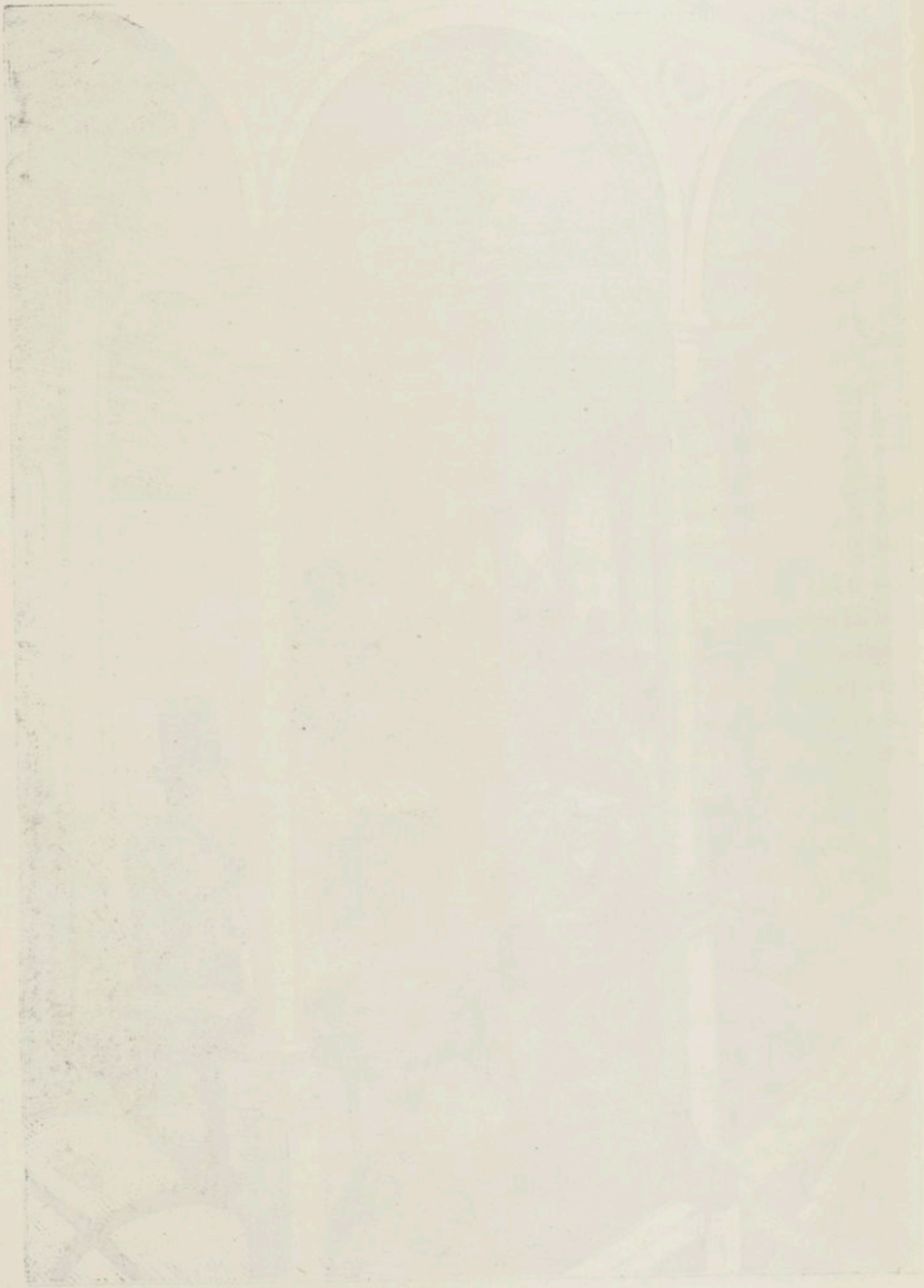
la seule irrécusable serait celle-ci : Pour que la société anglo-américaine possédât la supériorité sur la nôtre, il serait nécessaire qu'elle renfermât des classes qui, sans être la copie de notre bourgeoisie et de notre aristocratie, fussent intrinsèquement et extérieurement à la même hauteur, par rapport au peuple proprement dit, que ces classes élevées par rapport au grand nombre de notre population ; ou, en d'autres termes, il dépend de nous d'assurer à notre ordre social la supériorité sur celui des États-Unis, en dégageant nos prolétaires des champs et des villes de la misère, de l'ignorance et de l'abrutissement où ils sont plongés, et en les développant conformément au sentiment naturel et au caractère de notre race[1]. »

La Restauration venait de succomber. Elle aurait pu rattacher le présent au passé, comme Louis XVIII dans le préambule de la Charte se flattait de le faire, et acclimater en France la liberté démocratique sous la monarchie constitutionnelle ; elle s'y refusa. L'occasion était irrévocablement perdue ; la Révolution rentrait en scène, et la forme provisoire qu'elle revêtait ne pouvait abuser un esprit aussi clairvoyant que celui d'Alexis de Tocqueville. Il était péniblement affecté, sans en être surpris, de la chute des Bourbons ; mais, en homme supérieur, il ne s'attarda pas à déplorer un événement irréparable. Il se préoccupa surtout de la liberté politique dont les intérêts lui étaient plus chers encore que ceux des Bourbons. Il assistait au triomphe définitif de la démocratie en France. Mais la démocratie peut conduire au despotisme tout aussi bien que la liberté. Une première fois, chez nous, n'avait-elle pas abouti au despotisme ? Un pareil danger paraissait chimérique à des hommes d'État superficiels ; pour Alexis de Tocqueville il

1. Quatre ans après les *Lettres*, Michel Chevalier publiait une *Histoire et description des voies de communication aux États-Unis et des travaux qui en dépendent* (Paris, Gosselin, 1840, 2 vol. in-4° avec atlas in-folio) ; quatre ans encore plus tard, *l'Isthme de Panama* (Ibid., in-8°, avec carte) ; en 1849, *la Liberté aux États-Unis* (in-8°).

Michel Chevalier est mort en 1880, après une carrière des plus laborieuses et des mieux remplies : député sous Louis-Philippe, sénateur sous l'Empire, professeur au Collège de France, membre de l'Institut pendant trente ans, il a résumé, pour ainsi dire, toute l'œuvre économique du second Empire, car le traité de 1860 est presque dû à lui seul, qui sut obtenir l'adhésion de Richard Cobden et de M. Rouher, alors ministre du commerce. Parmi les œuvres de ses dernières années, il faut signaler *la Monnaie* et son *Introduction* aux rapports du jury de l'Exposition universelle de 1867, exposé complet et saisissant de la civilisation au XIXe siècle, qui restera le modèle du genre. Il a, finalement, attaché son nom au travail, tout au moins interrompu en ce moment, du tunnel sous-marin entre Calais et Douvres, car, jusqu'à la dernière heure, il a cru à notre avenir, payant de sa personne avec une activité presque juvénile, et il a fallu les dernières guerres pour ébranler un peu sa confiance dans une pacification universelle et prochaine.

PONT D'UN BATEAU AMÉRICAIN



était manifeste. Or, il existe dans le Nouveau-Monde une démocratie qui a su se maintenir libre. Pourquoi ? Approfondir les causes d'un tel phénomène, n'était-ce pas en même temps se rendre compte des obstacles qui avaient empêché chez nous la démocratie de rester unie à la liberté.

Alexis de Tocqueville se fit donner par le gouvernement français une mission aux États-Unis pour en étudier le système pénitentiaire. Un an de séjour au sein de la République américaine lui suffit pour pénétrer le caractère de la Constitution fédérale. Le problème était résolu; il avait découvert les lois qui mènent la démocratie tantôt vers la liberté, tantôt vers le despotisme, et il démontra l'évidence de ces lois avec une précision mathématique. Ce qu'il y a de particulièrement original dans ce livre de la *Démocratie en Amérique*, c'est que l'auteur, quoiqu'il parle fort peu de la France, a constamment les yeux dirigés sur elle; on sent chez lui non seulement une très haute curiosité philosophique, mais un patriotisme qui, pour être discret, n'en est pas moins très sincère et très ardent.

Il est une observation, répandue dans le cours de l'ouvrage, sur laquelle il convient de nous arrêter, car elle est décisive. L'amour de l'égalité est la passion dominante, l'âme, en quelque sorte, de toutes les démocraties. Mais cet amour, en France, est exclusif, ombrageux et défiant. L'égalité est un bien que nous avons lentement acquis et par de pénibles efforts. Comme nous le possédons depuis peu de temps, nous craignons sans cesse de le perdre, et, pour conserver l'objet de notre adoration, nous sommes disposés à faire bon marché de la liberté.

Rien de semblable aux États-Unis. Les premiers émigrants qui s'établirent dans l'Amérique du Nord étaient tous égaux et sont restés tels. L'égalité était pour eux une chose si naturelle et si ancienne qu'ils ne redoutaient point de s'en voir privés; ils n'avaient donc pas à la défendre par le sacrifice de la liberté, qui n'est point à ses yeux d'un moindre prix que l'égalité elle-même.

En outre, une égalité absolue ayant pour conséquence nécessaire la souveraineté du peuple, il faut, pour que la réalité s'accorde avec la logique, que chaque citoyen soit en état d'exercer sa part de souveraineté. Mais l'exercice de la souveraineté exige un long apprentissage; cette éducation politique ne peut être donnée que par le maniement journalier des intérêts de la commune. « Les institutions communales, dit excellemment Alexis de Tocqueville, sont à la liberté ce que les écoles primaires sont à la science; elles la mettent à la portée du

peuple; elles lui en font goûter l'usage paisible et l'habituent à s'en servir. » Or, l'indépendance de la commune a toujours existé parmi les colons de l'Amérique anglo-saxonne et leur séparation d'avec la métropole n'a pas modifié, tant s'en faut, un tel état de choses. Il en est tout autrement en France; l'ancien régime, par une centralisation administrative, poussée aux dernières limites, avait supprimé les moindres franchises municipales, que n'ont pensé à rétablir ni la première République, ni les divers gouvernements qui lui ont succédé. On commence à peine à s'en occuper aujourd'hui. Aussi notre démocratie a été jusqu'ici impuissante à garantir sa liberté; les États-Unis d'Amérique, après leur affranchissement de l'Angleterre, ont été libres tout naturellement, sans efforts, ni convulsions révolutionnaires.

Alexis de Tocqueville a tracé un tableau très fidèle et très intéressant pour nous de la vie communale aux États-Unis, surtout dans les contrées du nord. Il nous montre la commune américaine se mouvant dans la plus entière indépendance; les affaires exceptionnelles ou d'une importance majeure y sont réglées directement par les électeurs eux-mêmes convoqués à cet effet; la gestion des affaires courantes y est confiée à des magistrats municipaux fort nombreux et ne relevant point les uns des autres. On en compte parfois jusqu'à dix-neuf. On a voulu que le plus grand nombre possible des citoyens fussent initiés dans une sphère modeste à l'exercice de la souveraineté politique.

L'organisation des comtés ou États particuliers, qui n'est pas moins libre que celle des communes, forme un second degré dans l'apprentissage politique.

Chacun de ces États a une constitution qui lui est propre et qu'il peut modifier à son gré, pourvu qu'il respecte quelques restrictions inscrites dans le pacte fédéral. Il possède un gouverneur, qui est le président de cette république locale. Le mode d'élection des fonctionnaires publics admet une grande variété de combinaisons; ce qui se retrouve partout, c'est l'exclusion du pouvoir central dans les affaires intérieures de chaque État particulier.

Alexis de Tocqueville n'aborde qu'en dernier lieu l'organisation de l'État; il se conforme à l'ordre chronologique; car les communes et les comtés existaient avant la République fédérale, qui en a été le couronnement. Au surplus, les législateurs qui ont fondé l'Union ont fait preuve d'une grande sagesse. Ils n'ignoraient pas que la souveraineté du peuple est sujette à de graves entraînements, agitée par un désir perpétuel de changements; ils lui ont imposé une autorité modératrice non

pour arrêter indéfiniment la réalisation de ces vœux, mais pour la contraindre au moins à réfléchir. A une chambre de députés, ils ont adjoint un sénat chargé de veiller aux droits de chaque État particulier, dont les autres attributions sont d'ailleurs considérables, et un président auquel ils ont accordé, surtout en ce qui concerne les relations extérieures, un pouvoir plus étendu que celui de la plupart des souverains constitutionnels d'Europe. En cet endroit de son livre, Alexis de Tocqueville détruit une erreur fort commune parmi nous. Il nous fait voir que si la décentralisation administrative est complète en Amérique, par contre la centralisation politique y est très forte. L'État peut exercer son action avec promptitude et vigueur, mais cette action est restreinte et strictement limitée.

La pondération et les bornes du pouvoir de l'État, l'indépendance des communes et des États particuliers sont des garanties précieuses pour la liberté individuelle ; mais comme là, où tous les citoyens sont égaux, chacun d'eux, pris isolément, est très faible contre le despotisme du nombre, ces garanties n'ont pas été jugées suffisantes par les Américains : la justice leur a paru une protection plus sûre. Ils ont placé le juge tout à fait en dehors et au-dessus de l'État, ils lui ont donné un pouvoir souverain sans contrôle ni réserve, à ce point qu'un tribunal peut refuser d'appliquer une loi qu'il croit contraire à la constitution ; privilège exorbitant et qui deviendrait bien dangereux chez une nation où le principe du gouvernement ne serait pas incontesté.

Il existe deux autres causes qui contribuent à favoriser la liberté démocratique aux États-Unis. La séparation radicale de l'Église et de l'État permet à celui-ci de maintenir la paix religieuse entre les diverses sectes qui pullulent en Amérique. D'un autre côté, les Américains, n'étant menacés par aucun peuple voisin, n'ont pas besoin d'une grande armée. Mais cet avantage est précaire ; la guerre civile peut nécessiter la création d'une grande armée, on l'a vu il y a vingt ans, et la démocratie des États-Unis est ambitieuse ; elle fera bien de se défier de cet esprit de conquête qui amènerait sa ruine.

Qu'on nous permette ici une réflexion, en achevant l'examen du livre d'Alexis de Tocqueville. Ce livre a paru en 1835 ; depuis cette époque quelques-unes des conditions nécessaires à la liberté démocratique se sont affaiblies en Amérique, tandis que les obstacles qui en empêchaient l'établissement en Europe sont devenus moins puissants. Ce changement ne prouve rien contre la vérité des principes si éloquemment développés par Alexis de Tocqueville ; où ces principes seront

appliqués, la liberté démocratique sera possible; où ils seront violés, elle ne tardera pas à disparaître.

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à la description des mœurs de la démocratie des États-Unis. Ici, l'auteur montre une grande sûreté de coup d'œil, une extrême délicatesse d'observation. Comme il a placé l'origine des institutions politiques dans la passion de l'égalité, il puise à la même source l'explication des usages et des préjugés de la société américaine; il nous en trace un tableau animé et saisissant; avec lui nous comprenons sans peine des choses souvent contradictoires en apparence; pourquoi le peuple des États-Unis est si avide de bien-être et si religieux, d'où vient l'excès de l'amour-propre national chez les Américains, leur gravité et leur morgue devant l'étranger; comment la jeune fille, élevée librement, devient une épouse soumise et exclusivement attachée au foyer domestique; quel instinct irrésistible pousse les citoyens d'Amérique à s'associer pour les entreprises les plus singulières; quelle est chez eux la cause de l'adoucissement progressif des mœurs; quel y est le caractère de la famille et celui des rapports entre les maîtres et les serviteurs.

Tel est ce beau livre de *la Démocratie en Amérique* dont nous n'avons donné ici qu'une sèche analyse. Un pareil ouvrage ne peut se résumer; il doit être lu tout entier jusqu'à la dernière ligne. On aime à voir un esprit supérieur, né dans une classe autrefois privilégiée, porter un jugement impartial sur la démocratie et lui indiquer avec une bienveillante et perspicace bonne foi la route qu'il lui faut suivre pour se préserver du despotisme. Si le fond est d'un penseur d'une rare sagacité, la forme est d'un écrivain incomparable. Jamais notre langue n'a mieux déployé ses qualités à la fois solides et brillantes : l'ordre et la clarté, la noblesse unie à la simplicité, l'élégance sans trace d'effort, le tour inattendu et ingénieux des réflexions et des rapprochements. Un Français seul pouvait écrire ce livre, ce dont nous sommes très fiers; mais l'amour-propre national ne doit pas nous rendre oublieux. Si l'auteur appartient à la France, c'est l'Amérique qui lui a fourni le thème magnifique qu'il a si heureusement développé[1].

1. Dès qu'il parut, l'ouvrage de Tocqueville produisit une sensation profonde non seulement en France, mais dans toute l'Europe et dans le Nouveau-Monde. Ce fut une révélation; ceux qui poursuivaient parmi nous l'établissement d'une démocratie républicaine et libre furent avertis qu'ils avaient été jusqu'alors le jouet des plus aveugles illusions, et les Américains apprirent d'un étranger les vrais mérites de leur constitution. Tocqueville, né en 1805, avait à peine trente ans lorsqu'il composa son livre; il l'écrivit à Paris, dans une mansarde mystérieuse « où il avait, dit-il lui-même, depuis le matin jusqu'au dîner, une existence *toute de*

Fils de notre grand mathématicien, l'illustre inventeur de l'électro-magnétisme, Jean-Jacques Ampère était un écrivain aimable et distingué ; ce fut une intelligence avide de savoir, prompte à comprendre toutes les idées et à se les assimiler pour les reproduire sous une forme élégante et claire. L'homme chez lui valait l'écrivain ; son esprit libéral et généreux se tenait avec soin éloigné des opinions excessives. Charmant causeur dont la verve expansive n'était pas sans malice, bien que toujours sans fiel, il était accueilli partout avec une sympathie méritée : il n'a jamais connu la haine.

Deux passions se partagèrent son existence : celle des recherches historiques et littéraires et celle des voyages. Ses fréquentes excursions ont toujours eu un double but : voir et admirer les beautés des diverses contrées et y rechercher la solution de quelque problème d'érudition. Ainsi, dès 1825, il visite l'Allemagne et les pays scandinaves pour y constater les rapports qui doivent, selon lui, exister entre les Eddas et les Niebenlungen, l'Iliade de la Germanie du moyen âge.

Plus tard, il se rend en Italie pour lire Tite-Live sur les lieux mêmes ou se rendre compte de certains passages de *la Divine Comédie* du Dante. Puis il s'élance en Égypte, après avoir brusquement abandonné son cours d'histoire littéraire, pour étudier la science si compliquée encore des hiéroglyphes. Enfin, il se dirige du côté de l'Amérique du Nord, afin de comparer sa civilisation si énergique et si vivante avec les civilisations endormies de la Grèce et de l'Orient. Il n'a pas l'orgueilleuse pensée de refaire l'admirable ouvrage de Tocqueville sur la démocratie américaine, ni même d'en contrôler la vérité ; il veut se rendre compte des changements survenus dans un espace de vingt années chez le peuple le plus actif qui se soit jamais rencontré sur notre globe, et c'est à Tocqueville lui-même, dont il est un des plus fidèles amis, qu'il dédie son livre intitulé modestement : *Promenades en Amérique*.

Ampère débarque à New-York le 7 septembre 1851. Sa première impression fut défavorable ; il eut à souffrir de cet égoïsme de gens affairés qui dédaignent, comme une perte de temps, les plus simples formes de la politesse. Il avait hâte de voir Boston, point de départ de l'indépendance américaine et l'une des capitales intellectuelles les plus

tête. » La *Démocratie en Amérique* ne rencontre guère que des admirateurs ; Royer Collard avouait que, « depuis Montesquieu, il n'avait rien paru de pareil ». En 1836, l'Académie française lui décerna un prix de 8,000 francs, et, en 1841, Tocqueville devenait académicien. Il est mort à Cannes à l'âge de cinquante-quatre ans.

florissantes des États-Unis. Il s'y dirige sur un bateau à vapeur qui remonte l'Hudson. Les bords du fleuve sont grandioses ; le temps est splendide. Notre voyageur assiste à des couchers de soleil dont la magnificence éclipse à ses yeux les mêmes tableaux sous le ciel de l'Italie et de la Grèce.

De Boston, Ampère fait une pointe sur Cambridge. Il visite l'Université, orgueil des savants américains ; il y est reçu avec distinction et est assez heureux pour serrer la main d'Agassiz, l'un des naturalistes les plus remarquables de notre époque, dont nous avons déjà précédemment parlé. Après cette visite, dont il conserva le meilleur souvenir, il revient à Boston. La ville est en fête ; on y célèbre l'inauguration d'un nouveau chemin de fer reliant les États-Unis au Canada. Dans la pensée des Américains, cette voie de communication est un premier pas vers l'annexion ; mais les Canadiens ne l'entendent pas ainsi. Tandis que les autorités de Boston et les envoyés du Canada s'accablent de compliments, l'un de ces derniers monte sur un toit pour être mieux entendu de la foule, et, tout en se maintenant avec peine sur cette tribune glissante, prononce un long et véhément discours tout à fait hostile aux projets ambitieux du gouvernement des États-Unis.

Ampère, à quelques semaines de là, trouve sur sa route la petite ville de Lowell, célèbre par ses ouvrières qui vivent en commun, et dont chacune est surveillée par le point d'honneur de toutes les autres. Les jeunes filles se cotisent pour avoir des livres et suivre des cours. Notre voyageur nous parle d'un journal qu'elles ont fondé et où elles écrivent non des chefs-d'œuvre, mais des articles empreints de sentiments honnêtes. Enfin, il pénètre dans le Canada, voit Montréal, Québec, admire les bords du fleuve Saint-Laurent. Le Canada lui semble non une France nouvelle, mais en réalité la vieille France, car les usages depuis longtemps effacés de nos mœurs subsistent encore dans la colonie que nous avons perdue.

Du Canada où, en sa qualité d'érudit, il a fait quelques bonnes remarques de philologie, Ampère s'embarque sur le lac Ontario et arrive aux fameuses chutes du Niagara, dont il nous donne une description digne de la grandeur du tableau et non moins poétique que celle de Châteaubriand.

De là, il se rend à Buffalo, aujourd'hui grande cité de 170,000 habitants, et dont l'origine n'a rien d'héroïque. Ampère nous raconte en passant la curieuse fondation de cette ville. Un Américain peu scrupuleux, sorte de chevalier d'industrie, à la physionomie de quaker, s'imagine de mettre

en circulation des billets portant des noms d'endosseurs supposés ; il en fit pour des millions. Grâce à l'argent qu'il vit affluer ainsi et à la confiance qu'il sut inspirer, il bâtit à Buffalo des quartiers entiers et même un théâtre. Un jour, la débâcle arriva : il fut condamné à dix ans de prison ; son temps fait, on vint le chercher dans la maison de détention et on le porta en triomphe ! Ce misérable avait créé la ville de Buffalo. Ainsi, la reconnaissance publique qui fait si souvent défaut aux honnêtes citoyens ne l'oublia pas. Il avait trompé, il n'avait guère songé qu'à lui, mais il avait réussi !

De Buffalo, notre voyageur passe sans y séjourner à Chicago, alors bien jeune cité de quelques milliers d'habitants et qui en possède maintenant plus de six cent mille. Il s'arrête à Cincinnati, puis se rend à Columbus ; non loin de là, il examine les derniers vestiges de monuments d'un peuple mystérieux depuis longtemps disparu. Il revient ensuite à New-York et y étudie avec soin l'état social de cette agglomération si rapide qui n'avait alors que six cent mille âmes et qui, avec Brooklyn, en possède aujourd'hui un million ! Il parcourt les quartiers misérables de la ville, même les moins sûrs, et s'étonne de l'incurie de la police, de la corruption des fonctionnaires publics ; il constate les traits les plus saillants du caractère américain et s'efforce de prévoir ce que cette nation sera un jour.

Ampère assiste à Washington à une séance des représentants et à une assemblée des sénateurs. On lui a dépeint les gouvernants de la Confédération comme des orateurs peu parlementaires, et toujours sur le point, à titre d'argument, de tirer de leur poche leur revolver. Il se trouve au contraire en présence d'hommes calmes, froids et d'apparence polie. Avant son départ, le célèbre professeur du Collège de France est invité à dîner à la Maison-Blanche, avec les principaux orateurs des deux assemblées et les ministres de la République. Il y rencontra le révolutionnaire Kossuth.

De là, il se dirige sur le Potomac, vers Charleston. Tout à coup, devant Mount-Vernon, où demeura Washington et où il est enseveli, la cloche du steamer tinte lentement ; c'est un usage pieux auquel tous les bateaux à vapeur n'oublient jamais de se conformer. Ce salut quotidien donne une haute et touchante idée de la reconnaissance des Américains pour le héros de l'indépendance. Malheureusement, Ampère, qui veut tout voir, se rend au tombeau, et il le trouve fort négligé ; il se dirige du côté de la maison : elle est à vendre !

Nous ne suivrons pas le spirituel touriste dans un grand nombre de

localités qu'il visite au nord et au sud ; à la Nouvelle-Orléans, il éprouve une forte déception. Le souvenir des anciens colons français et les descriptions colorées de quelques écrivains lui faisaient entrevoir une belle cité entourée de magnifiques territoires. Il n'aperçoit partout que des plaines nues et marécageuses qui lui rappellent les Marais Pontins des environs de Rome. Un riche créole, ancien gouverneur de la Louisiane, lui propose de visiter sa sucrerie, située à vingt lieues de là, sur les bords du Mississipi. Il accepte, et le voilà embarqué sur un de ces steamers trop célèbres par la fréquence des explosions. A ce sujet, il nous raconte une assez curieuse réponse de capitaine américain. Un voyageur français cause à bord d'une de ces perfides embarcations : « Votre machine est mauvaise, lui disait-il. — Oui, monsieur, je le sais, répond le capitaine avec le plus grand flegme. — Et combien de temps comptez-vous vous en servir encore ? — Jusqu'à ce qu'elle éclate. »

La visite à la grande sucrerie n'est pas sans lui suggérer bon nombre de réflexions ; ce qui le frappe, c'est l'absence complète de la division du travail. Le planteur est à la fois manufacturier, négociant, agriculteur, mécanicien et chimiste. Il y a dans ce cumul une déperdition considérable de forces productives.

Le voyage d'Ampère à travers les États-Unis se termine à la Nouvelle-Orléans. Sa manière de conter est charmante, pleine de vivacité et de railleuse bonhomie. Ses descriptions ont un caractère à la fois très net et très poétique ; il esquisse d'un trait rapide les plus vastes paysages, et les fixe dans notre mémoire ; il a sur toutes choses des réflexions toujours ingénieuses, souvent profondes ; ses vues sur la politique attestent un esprit sagace et juste, car il nous fait très bien comprendre ce qui sépare et doit séparer longtemps encore les deux partis qui se partagent successivement le pouvoir aux États-Unis, les républicains et les démocrates ; enfin, il estime à sa valeur le génie industriel et commercial des Américains. Il apprécie comme ils le méritent leurs écrivains, Prescott, Bancroft, Washington-Irving, et leurs poètes, Longfellow, Bryant, Turkerman, et se demande si les États-Unis auront une littérature originale. Après avoir posé cette question, il la laisse un peu indécise, se contentant de faire observer que la littérature, surtout celle qui relève de l'imagination, est la fleur des peuples jeunes, et les Américains n'ont point eu de jeunesse. Leur architecture, dont ils sont assez fiers, lui semble médiocre, sans goût, sans caractère national ; il augure assez mal de l'avenir de leur peinture, si ce n'est dans le paysage, à moins que leurs artistes ne

continuent à exagérer l'aspect spécial que revêt chez eux la nature. Quant à leurs savants, il ne doute pas qu'ils n'égalent bientôt ceux de l'Europe, et il semble aujourd'hui qu'ils l'aient déjà fait; car on leur doit déjà de très belles découvertes, particulièrement dans le domaine de l'électricité.

L'esclavage existait encore, lorsque Ampère a visité l'Amérique; il ne cesse de le maudire; il repousse avec indignation tous les sophismes par lesquels on a voulu justifier cette abominable institution. Aujourd'hui la question n'a plus d'intérêt. Mais les nègres n'ont conquis avec leur affranchissement qu'une égalité menteuse. Le préjugé de la couleur subsiste encore et ne semble nullement devoir disparaître.

Suivons maintenant Ampère à Cuba et au Mexique. La Havane le charme par son climat. Tandis que l'on est en plein hiver à New-York et en Europe, lui, frileux Parisien, jouit là de la plus délicieuse température; pourtant on y parle un peu trop, dit-il, de la fièvre jaune! Il visite quelques petits ports, Matanzas, entre autres, et y assiste, lui le fin critique, à la représentation d'une tragédie nouvelle en espagnol. Il y remarque bien quelques hérésies littéraires et historiques, mais les auditeurs applaudissent avec enthousiasme.

Quelques mois plus tard, nous le retrouvons débarquant à la Vera-Cruz qu'il a hâte de quitter dans la crainte du *vomito negro*. Il se rend à Mexico, évite sur la route les attaques des brigands, et admire la vieille capitale des Aztèques. Le monument le plus remarquable lui paraît être la cathédrale qui s'élève sur l'emplacement du *Teocalli*, le célèbre temple mexicain. Dans un des murs de cet édifice, on a encastré, avec la statue de la déesse de la mort et la pierre dite des sacrifices, le fameux calendrier qui a beaucoup d'analogie avec celui des Égyptiens. Ampère veut avoir quelques renseignements sur le passé de la malheureuse population, brisée par les Espagnols, mais il ne fait qu'effleurer la grande question de l'antiquité américaine; le musée de Mexico lui paraît être très en désordre; le monde des Toltèques et des Aztèques n'y est représenté que par des objets dépareillés, et plusieurs pièces curieuses ont été en partie détruites par le zèle religieux, outré, des compagnons de Cortez.

Notre voyageur voit la nation mexicaine en pleine décomposition. Elle lui paraît destinée à être dans un avenir très rapproché la proie des États-Unis. En 1852, cet événement paraissait, en effet, vraisemblable. Il l'est certainement moins aujourd'hui. L'invasion étrangère a galvanisé le Mexique. Ces Espagnols de la décadence, exaltés par l'esprit

républicain, et surtout par l'orgueil, ont compris les dangers que faisaient courir à leur indépendance l'anarchie et la corruption sociale. Ils ont donc quelque peu relevé la tête et tenté une sorte de régénération.

Quant à Ampère, après une heureuse traversée, il débarqua à Bordeaux et, comme il l'avait annoncé à ses amis, il reprit au printemps son cours du Collège de France.

Un autre esprit libéral, qui fut, comme le précédent, académicien, sénateur et professeur au Collège de France, Édouard LABOULAYE, a consacré une partie de sa vie à étudier, à admirer et à détailler les États-Unis. Bien qu'il eût, après Daunou, dit et répété que la meilleure constitution est celle qu'on a, pourvu qu'on s'en serve, il a constamment vanté, préconisé et proposé celle de l'Amérique, et développé ce thème favori dans son *Histoire politique des États-Unis* (1855-1866, 3 volumes in-8°). On a souvent classé l'auteur dans l'école de Tocqueville, de Michel Chevalier et de Bastiat, mais son libéralisme n'était peut-être pas aussi large que celui de ses collègues. Son œuvre est néanmoins importante, sérieusement étudiée, et prendra place parmi celles qu'on ne peut se dispenser de connaître et de consulter avec fruit [1].

Un troisième académicien, M. Xavier MARMIER, est connu par de

1. On a adressé quelques reproches à Laboulaye. Sont-ils mérités? Il n'a cessé de nous dire qu'à côté du nom et de l'étiquette de la République, il fallait établir de véritables institutions républicaines, avec cette sagesse politique dont il trouve le type chez Washington et chez ceux qui, avec lui, rédigèrent la Convention de Philadelphie. Esprit délicat, littérateur de bonne race, Laboulaye, indépendamment de son *Histoire*, a publié en 1863, sous le nom du docteur Lefebvre, une fantaisie qui eut de nombreuses éditions : *Paris en Amérique*, livre spirituel, rempli d'anecdotes, de traits vifs, de réflexions originales. Voici, entre autres, comment le sage docteur Lefebvre apprécie la civilisation :

« Évitons les confusions de langage. Civilisation est un mot complexe; il comprend tant d'éléments divers, que chaque peuple à son tour pourrait prétendre au premier rang. Qu'est-ce qui constitue la civilisation ? Est-ce la religion, la politique, les mœurs, l'industrie, la science, la littérature, l'art? Est-ce une de ces choses? Est-ce toutes ces choses ensemble? Voyez combien ce problème est compliqué. L'art, par exemple, que les Gentils appellent la fleur de la civilisation, ne pousse trop souvent que sur une tige pourrie; aussi, chez nous autres modernes, qui vivons de l'imitation des anciens, je croirais volontiers que le peuple le plus vieux est le plus artiste. En France, on a le goût plus raffiné qu'en Angleterre, mais un Italien a naturellement plus d'habileté qu'un Français. En industrie, toutes les nations libres se valent; la science n'a pas de patrie. Quant à la littérature, chaque peuple retrouve dans la sienne l'expression de sa pensée; je laisse aux critiques le plaisir puéril d'assigner des rangs à Dante, Molière ou Shakespeare; mais la religion, la politique et les mœurs forment un faisceau inséparable. Là est la sève d'un pays, là est l'avenir. En ce point, je donne hardiment la première place à mon Église et à mon peuple; je crois à la liberté; je suis Américain et puritain. »

nombreux voyages dans le nord de l'Europe et dans l'Amérique septentrionale. C'est à son retour de ce dernier pays qu'il écrivit des *Lettres* et des *Récits* et le roman de *Gazida,* dont la scène est au Canada. De tous les points parcourus ou étudiés par le voyageur, c'est, en effet, celui qui semble l'avoir le plus charmé, à en juger par le plaisir qu'il prend à le dépeindre. Les premières pages, du reste, expliquent cette sorte de préférence pour les rives du Saint-Laurent.

« D'âge en âge, dit-il, l'amour de la France est resté implanté dans le cœur des Canadiens; ils s'honorent d'appartenir, par leur origine, à la France; ils gardent fidèlement ses anciennes coutumes, ses traditions religieuses, sa langue; ils se plaisent à entendre parler de la France, et lorsqu'il leur arrive quelque voyageur de ce pays de leurs aïeux, ils vont eux-mêmes au-devant de lui; ils lui ouvrent leurs demeures avec empressement et l'accueillent avec une sorte de confraternité. »

M. Marmier signale fréquemment, et dans ce roman et dans ses autres œuvres, ce patriotisme survivant à la patrie elle-même; il visite et décrit complaisamment toutes les villes qui bordent ce grand fleuve; il sera bien moins tendre pour les États-Unis, où le choquent aussi les mœurs et les allures qui scandalisaient tant mistress Trollope; mais il est juste et rend hommage aux prodiges accomplis en si peu d'années dans cet étonnant pays.

M. Marmier consacre une page vraiment émue aux vastes et profondes forêts que la spéculation n'a pas encore dévastées. « Quel imposant spectacle! Jusqu'à présent je m'étais plu à croire que nos sapins de Franche-Comté, qui, en certains endroits, s'élancent jusqu'à 120 pieds de hauteur, étaient les plus beaux du monde. Mais ici il en est qui n'ont pas moins de 200 pieds d'élévation et 43 pieds de circonférence.

« Ce sont là les superbes barons du monde végétal, les Titans de cette terre primitive. Mais autour de ces prodigieux colosses quelle admirable variété d'arbres de différentes formes et de différentes grandeurs! C'est le cèdre au sombre feuillage, qui seul, a dit Byron, porte constamment le deuil des morts, qui seul voile tristement une tombe quand le chagrin de ceux qui l'ont creusée est déjà effacé; c'est le platane qui, dans les terrains marécageux grandit si rapidement, qu'il atteint en vingt ans une hauteur de 80 pieds; c'est l'orme, dont l'épiderme mucilagineux, séché au soleil, converti en farine et mêlé avec du lait, sert à faire une bouillie que l'on dit excellente pour les enfants et les malades; c'est l'érable qui, dans ce pays, remplace la canne à sucre des Antilles... »

Un ancien notaire de Paris, M. Auguste Carlier, homme d'esprit et de savoir, s'enthousiasme pour l'Amérique, et dans un voyage de plusieurs années s'initie, en observateur et en jurisconsulte, aux institutions des États-Unis[1]. Il envisage la société américaine sous trois aspects généraux : d'abord, la famille, base de tout édifice; les races qui peuplent l'Union et dont les dissemblances physiques et intellectuelles constituent, suivant lui, le problème le plus grave qui pèse sur ce pays; enfin, les institutions dont M. de Tocqueville a donné la théorie. Quelque peu entraîné par l'esprit de polémique, il se plaît à réfuter de nombreuses pages de deux maîtres : Tocqueville et Laboulaye. L'on ne saurait suspecter un moment sa conscience d'écrivain. Il a vu autrement que ses prédécesseurs, voilà tout !

M. Carlier fournit, en passant, de curieux renseignements sur le mariage aux États-Unis. A titre de vieux notaire, il était là sur un champ qu'il avait autrefois parfaitement exploré.

Règle générale, nous dit-il, la jeune fille américaine jouit d'une liberté plus grande encore que la jeune Anglaise, et le point où elle vise, où toutes ses actions tendent, c'est le mariage. Elle sait sauvegarder son honneur, malgré les démarches en apparence les plus compromettantes, et toutes les fois qu'elle en appelle au juge, eût-elle tous les torts de son côté, la loi lui accorde invariablement raison. « Il n'est pas nécessaire, disait un juge intègre de l'État de New-York à un jury, qu'une promesse de mariage soit faite en termes exprès : des visites fréquentes, des apartés, des expressions d'attachement, cadeaux, présents offerts, des promenades faites ensemble, etc., sont autant de circonstances sur lesquelles on peut s'appuyer pour prouver l'existence d'un engagement de mariage, et si les indices sont tels qu'ils entraînent la conviction de la justice, la loi n'en demande pas davantage pour établir le lien. »

M. Carlier s'irrite quelque peu de la facilité avec laquelle se contracte le mariage aux États-Unis : « Quoi, s'écrie-t-il, lorsqu'il s'agit de la vente du plus petit coin de terre, il faut un acte signé, scellé en présence de témoins et enregistré dans un greffe! S'agit-il d'un testament, on demande davantage encore ! Mais, pour l'acte le plus grave de la vie, de simples indices suffisent pour prouver l'engagement pris par les parties ! »

Et M. Carlier cite à l'appui d'assez amusants exemples de mariages contractés à la vapeur.

1. M. Carlier a entre autres fait paraître une *Histoire du Peuple américain*, *l'Esclavage aux États-Unis*, *le Mariage aux États-Unis*.

Un conducteur de convoi de chemins de fer, trop occupé pour pouvoir consacrer un jour à son mariage et voulant cependant ne plus demeurer célibataire, trouve un expédient heureux ; il fait venir sa fiancée et un ministre dans un wagon, le train se met en marche, la célébration a lieu. En sorte que d'une station à l'autre le mariage fut consommé et pas une minute perdue.

Rappelons encore un autre exemple de mariage tout à fait dans l'esprit américain.

Deux fiancés se dirigent ensemble du côté du pasteur qui doit les unir ; une rivière se présente, il faut la traverser, le hasard veut que le cours d'eau gonflé par les pluies ne le permette pas.

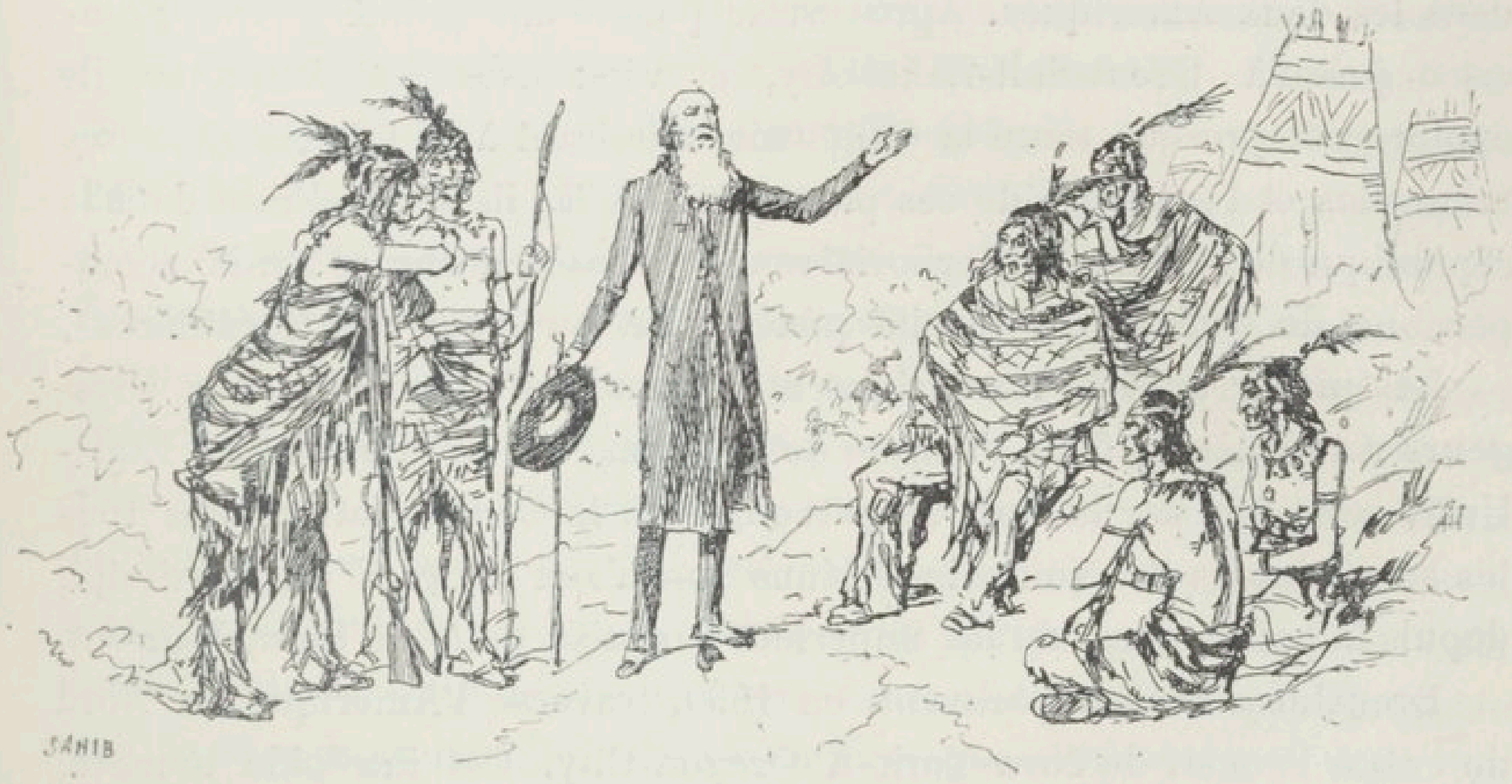
Les deux jeunes gens, fort désappointés, vont retourner sur leurs pas ; mais ils distinguent un promeneur de l'autre côté de la rive, ils l'appellent, lui expliquent tant bien que mal le but de leur démarche.

Le passant était un homme intelligent et serviable ; il va chercher le pasteur, qui ne tarde pas à venir.

Quelques mots sont échangés de loin, puis on roule le papier qui contenait l'autorisation, on l'attache à une pierre, et, au risque de lancer le tout à la rivière, on jette caillou et papier au digne ministre qui, après avoir procédé gravement à la lecture, s'écrie de sa plus belle voix : « C'est très bien, mes enfants, vous pouvez vous retirer, vous êtes mariés suivant les rites de l'Église. »

M. Carlier flagelle avec raison ces unions qui se nouent aujourd'hui pour se rompre demain ; il renvoie à leurs enfants ces ridicules matrones qui aspirent à devenir membres du Parlement, qui veulent ouvrir des cours publics pour annoncer la lumière de la vérité aux hommes et brûlent de s'asseoir majestueusement à la place des juges et des ministres de la religion.

UN MARIAGE AMÉRICAIN



LES VOYAGEURS MORALISTES, PHILOSOPHES ET ÉCONOMISTES

DANS L'AMÉRIQUE DU NORD

(SUITE)

CHAPITRE XXXVI

JULES REMY ET BRENCHLEY. — HEPWORTH DIXON. — BARON DE HÜBNER. — GUSTAVE DE MOLINARI. — LOUIS SIMONIN. — ÉMILE LEVASSEUR. — OCTAVE SACHOT. — ALFRED ASSOLANT. — PAUL TOUTAIN. — EDMOND COTTEAU. — OSCAR COMETTANT ET XAVIER EYMA. — ERNEST DUVERGIER DE HAURANNE. — OTHENIN D'HAUSSONVILLE. — HIPPEAU. — BUISSON.

Un botaniste français, ancien professeur, en même temps géographe, géologue, moraliste et, par-dessus tout, fort bon écrivain, Jules Remy entreprit vers 1850, avec son ami Brenchley, de voyager un peu partout, à travers le monde. Ils visitèrent d'abord rapidement les côtes orientales et occidentales de l'Amérique du Sud, s'aventurèrent de longs mois chez les sauvages de la Polynésie, et en revenant des îles Havaï, voyagèrent pendant deux grandes années, de 1855 à 1857,

dans les deux Amériques. Après avoir poussé une pointe de San-Francisco jusqu'à Great-Salt-Lake-City, et vécu avec les Mormons, ils explorèrent presque toute la Californie, admirant à la fois les richesses naturelles et l'industrie de ses pionniers. De là, ils se rendirent dans la république de l'Équateur, herborisèrent et chassèrent sur les bords incomparables du Guayas, et ensuite pénétrèrent au cœur des Cordillères[1].

Les pics géants de l'Amérique méridionale étudiés, nos deux voyageurs retournèrent dans l'isthme de Panama, et rentrèrent aux États-Unis, cette fois par le sud; ils parcoururent la Confédération dans tous les sens, depuis la Nouvelle-Orléans jusqu'aux sources du Mississipi, depuis la pointe ouest du lac Supérieur jusqu'au golfe du Saint-Laurent.

Brenchley avait auparavant, en 1850, traversé l'Amérique du Nord de l'est à l'ouest, de New-York à Oregon-City. Cet intrépide touriste, doué d'une force colossale et qui cependant a été terrassé par la mort bien avant l'âge, eut souvent à combattre les indigènes, et comme il s'aventurait partout en observateur endiablé, il fit parfois le coup de poing avec les gens de la basse classe et, en un tour de main, les envoyait rouler à quelques mètres de lui. Un fait démontre la force vraiment prodigieuse de ce grand Anglais : il brisait sur son bras un poker, sorte de barre de fer de près de trois centimètres d'épaisseur. Sa nature vigoureuse s'était tellement habituée aux fatigues, à l'air libre, à la vie dure, qu'une singulière épreuve l'attendit au fort Vancouver, après plusieurs mois de séjour au soleil et à la belle étoile, à travers les savanes et les monts Rocheux. Forcé de dormir dans un lit, il en éprouvait comme un supplice insupportable; il lui semblait qu'une chambre était une prison ou une boîte étouffante, et il ne pouvait souffrir les draps de lit.

Au milieu de ces courses nombreuses et lointaines, Jules Remy s'est plu à concentrer ses observations sur quelques contrées qui lui paraissaient encore assez superficiellement étudiées. Voyageur éminemment sincère, il recherche avant tout la vérité. Détaché de tout préjugé, il a contemplé la nature morale avec la même impartialité que la nature physique. Aussi son voyage au pays des Mormons a pris place au premier rang parmi les œuvres qui traitent le même sujet[2].

1. Nous aurons à reparler un peu plus loin de MM. Jules Remy et Brenchley au sujet de voyages dans l'Amérique du Sud.

2. *Voyage au pays des Mormons, relation, géographie, histoire naturelle, histoire, théologie, mœurs et coutumes,* par Jules Remy. 2 volumes. Dentu. 1860.

Ce que sont les Mormons, nos lecteurs ne sauraient l'ignorer. Secte récente, née, ou tout d'un coup propagée aux États-Unis, les Mormons n'admettent comme authentique qu'une

Jules Remy et Brenchley rencontrèrent, au milieu de tribus d'Indiens, pour la plupart hostiles, et à de nombreuses journées du Grand Lac Salé, un Mormon envoyé là en sentinelle avancée de la religion nouvelle. Le fanatisme lui faisait braver depuis des années les plus grands dangers. Il était admirable par l'onction qu'il donnait à ses sermons. Ancien confident de Joë Smith, il croyait au mormonisme de toutes les forces de son âme. Il reçut en frères les voyageurs : Jules Remy, surpris de l'admirable abnégation de son hôte, ne peut s'empêcher de s'écrier : « Voilà un homme qui, emportant dans sa conscience une foi nouvelle, va, seul avec une femme et une fille, s'emparer du désert, s'exposer au milieu de tribus sauvages, et qui jette, loin de toute habitation civilisée, les fondements d'une colonie! Il faut admirer le soldat qui, le jour de la bataille, affronte la mort pour l'honneur de son drapeau ; mais n'est-ce pas aussi un courage digne d'éloges que celui de ces pionniers simples et fermes, qui, sans s'effrayer des périls que leur font courir chaque jour la nature et les hommes, s'ouvrent des voies nouvelles et se font une destinée à part, loin de toute société, sous la seule sauvegarde de leur conscience et de leur Dieu? »

Les deux voyageurs mirent, en 1855, cinquante-huit jours à franchir certaine Bible écrite, d'après eux, à l'époque du roi de Juda, Sédécias, c'est-à-dire environ 600 ans avant J. C., par un prophète nommé Mormon. Comment cette Bible mystérieuse se serait-elle spontanément retrouvée sur le sol américain, — c'est ce que les sectateurs cherchent à expliquer, peut-être sans grande conviction; — mais, quoi qu'il en soit, ils s'appellent les *Saints du jour*, et prétendent descendre des Hébreux, comme, au reste, disent-ils, tous les aborigènes du Nouveau-Monde; ils admettent la pluralité des femmes et la communauté des biens. Le fameux manuscrit biblique, entre les mains de Joë Smith, fut retouché, et la légende suivante inventée : Un ange était apparu à Joë Smith et lui avait révélé que depuis dix-huit siècles l'humanité faisait fausse route; il lui avait indiqué le lieu où se trouvaient les plaques métalliques sur lesquelles étaient gravées les nouvelles lois qui devaient régénérer le monde. Pour lire et traduire ces lois en langue vulgaire, l'ange fournit à Smith deux pierres transparentes comme du cristal, l'Urim et le Thummim. Muni de ces objets, Smith déchiffra le texte mystérieux. Ainsi fut écrit le livre de Mormon, publié en 1830 aux États-Unis, et en 1841 en Europe. Smith, reconnu prophète par quelques adeptes, se transporta dans le Missouri et y forma un premier établissement. On l'en chassa en 1838; il se rendit alors avec les siens dans l'Illinois, à Nauvoo (c'est-à-dire Belle). Une révolte éclata. Une population affolée se déchaîna contre lui; il fut tué avec son frère Hiram (1844).

Expulsés en 1846 de l'Illinois, les Mormons allèrent se fixer, après un trajet des plus pénibles, dans les vastes plateaux situés entre les monts Rocheux et la Sierra Nevada, et dans l'Utah, au sud du Grand Lac Salé, jetèrent la base d'une cité qu'ils nommèrent la *Ruche d'abeilles*. Cette colonie s'est rapidement développée, grâce à l'esprit laborieux des Mormons, à leur persévérance, et l'on peut ajouter, à la foi vive qui les anime. Considérés comme menaçants par leur extension rapide, ils ont été, à plusieurs reprises, persécutés par le gouvernement américain. Brigham Young, simple menuisier, successeur de Joë Smith, acclamé pape des Mormons, chef fort habile, a su, au milieu de tous ces orages, parfaitement diriger sa secte qui, aujourd'hui encore, malgré ses côtés ridicules, peut être considérée comme une puissance.

la distance de Sacramento à Great-Salt-Lake-City, la capitale des Mormons; il faut aujourd'hui, grâce au chemin de fer, moins de trois jours pour exécuter ce trajet. Ils dépensèrent en route plus de 40,000 francs. Aussi arrivèrent-ils chez les Mormons dans le plus déplorable état. Brigham Young les prit pour des mendiants, même pour des bandits, et les reçut d'abord assez mal. Ils avaient perdu les papiers qui pouvaient les faire reconnaître, et se voyaient menacés d'être honteusement chassés; leur parti était pris, pour vivre et n'avoir pas à tendre la main, Brenchley allait se faire charpentier et Remy compositeur d'imprimerie, quand ils furent reconnus au milieu d'une rue par un missionnaire mormon qu'ils avaient rencontré aux îles Sandwich, et envers lequel nos Européens s'étaient conduits généreusement. « Un bienfait n'est jamais perdu, ce vieux proverbe fut parfaitement vrai pour nous, dit Remy. Dès le lendemain matin, le missionnaire s'empressa de se rendre au palais du gouverneur Brigham Young pour l'édifier sur notre compte et le rassurer sur nos intentions. »

Il fut donc donné à nos intrépides observateurs de tout examiner, sans inspirer la moindre défiance. A l'époque de leur passage à Great-Salt-Lake-City, Brigham Young avait dix-sept femmes d'âges différents. Quant au nombre de ses enfants, il l'ignorait. Au printemps précédent, il lui en était né neuf dans la même semaine. Tout le monde vantait sa sollicitude pour cette immense famille.

Quel fut en résumé le jugement d'un esprit impartial et élevé comme celui de Jules Remy? Il avoue qu'en se rendant chez les Mormons, il pensait n'y rencontrer que des ignorants et des fanatiques, et qu'il a été presque confondu en y voyant une population tranquille, laborieuse, attachée strictement à ses devoirs. « Tout ce petit peuple, dit-il, s'agite utilement comme les ouvrières d'une ruche... On ne voit pas d'oisifs ni de désœuvrés : tout le monde, depuis le plus simple fidèle jusqu'à l'apôtre, est occupé à des travaux manuels. Il suffit de voir les Mormons à l'œuvre pour comprendre comment leur colonie, qui n'a commencé qu'à la fin de 1847, se trouve déjà dans un état si florissant, si avancé.

Et cette activité aussi admirable que féconde n'est pas, comme on pourrait le croire, la conséquence d'une organisation du travail, telle que la rêvent quelques économistes européens. Chacun travaille pour soi et pour sa famille, sous le triple aiguillon de la nécessité, de l'intérêt et du bien-être... On ne voit ni cabarets, ni maisons de jeu, ni lieux de débauche. Les seuls endroits de réunion publique sont le temple, les écoles, la place des exercices militaires, et de temps en temps le salon

social *(Social Hall)*, où l'on danse et chante, où l'on donne des représentations théâtrales, où l'on fait des cours de science et d'histoire. Il n'y a jamais de tumulte dans les rues. »

Que de faits du plus haut intérêt, cueillis en pleine floraison, nous aurions à extraire de ce voyage au pays des Mormons, mais il nous faut suivre notre marche; parlons maintenant du voyage à travers les États-Unis, de l'est à l'ouest, d'un historien distingué et très fin observateur, homme d'un goût exquis, HEPWORTH DIXON[1], qui débarquait à New-York, en 1866. « Le Vieux-Monde, dit-il spirituellement, me fit découvrir un monde nouveau. Dans ce continent américain que j'allais visiter, tout s'était renouvelé de fond en comble : mœurs, idées, doctrines, religion. » Le célèbre écrivain anglais s'applique à étudier les Yankees, les Indiens et les nouveaux émigrants, les diverses sectes qui pullulent dans le Nouveau-Monde, et mieux que tout autre il sait encadrer ses portraits dans des tableaux bien proportionnés à l'importance du sujet. Dixon a parfaitement compris le motif de l'infériorité à laquelle est condamné le sauvage américain. « L'homme, nous dit-il, pour passer de l'état sauvage à la civilisation, a trois grandes étapes à franchir, qui correspondent, en quelque sorte, à son enfance, à sa jeunesse, à son âge mûr. Pendant la première période, l'homme est chasseur et vit principalement des produits de sa chasse. Dans la seconde période, il est pasteur et trouve surtout ses moyens d'existence dans l'élevage des chèvres, des moutons, des chameaux et des vaches. Dans la troisième période il est laboureur et vit principalement des produits de la culture, du froment et du maïs, des fruits et des plantes potagères. Ces trois conditions de la vie humaine peuvent être considérées comme représentées dans leur type le plus pur par les Iroquois, les Arabes et les Saxons; mais chacune de ces conditions est essentiellement une affaire de développement et non de race. L'Arabe, actuellement pasteur, a été chasseur autrefois. Le Saxon, qui maintenant cultive le sol, a commencé par être chasseur, pour devenir ensuite pasteur et enfin laboureur. La marche de l'humanité est continue; elle obéit à des lois de modification physique et morale; ce progrès est lent, uniforme, silencieux et invisible. C'est le

1. Hepworth Dixon est né en 1821 à Manchester. Comme beaucoup d'hommes de talent, dit à son sujet Philarète Chasles, il n'eut aucune instruction scolaire. Son enfance et sa jeunesse se passèrent dans la solitude sauvage d'Over-Darwen, et sous la surveillance d'un oncle lettré, homme d'imagination. Il fut ensuite placé dans une maison de commerce et se familiarisa avec les langues étrangères. Il débuta comme poète dans une Revue provinciale, et ne tarda pas à être remarqué par la rare facilité de son style.

développement. Il n'est donc donné à personne de passer sans transition d'un degré à l'autre, encore moins de sauter par-dessus un des degrés. »

Comme Jules Remy, une dizaine d'années auparavant, Dixon juge assez favorablement les Mormons ; il est frappé par leur esprit de travail, par le bon ordre qui règne dans leur capitale.

Il signale néanmoins des étrangetés qui décèlent l'origine vulgaire des Mormons et semblent leur défendre de s'élever bien haut ; ainsi l'instruction de la jeunesse est, pour ainsi dire, bannie, et Brigham Young s'en vante. « Ici, dit-il, il n'y a pas de collège. Nous ne faisons pas des imbéciles à grands frais. Nous prenons tout bonnement un de nos garçons de la montagne, accoutumé à manier la hache et à tuer des ours. Nous l'envoyons se promener à travers le monde, et il revient homme. » Et il dit vrai, ces missionnaires improvisés, à demi sauvages, mais ayant la foi, parcourent en effet la terre, prêchant le mormonisme, et rentrent pour la plupart dans leur pays avec de grandes et belles pensées.

Les races, la femme américaine, les shakers, les spiritistes, la politique, l'administration, l'instruction publique, tout ce monde bigarré des États-Unis, fusionné par les idées ou par la poursuite de la fortune, tout a été analysé, scruté en quelques mois par Hepworth Dixon. Il a su non seulement bien voir, mais de sa palette d'aquarelliste délicat, plutôt que de grand peintre à la manière de Châteaubriand, il a fait jaillir les tons les plus vrais, les plus justes, toujours armé d'un pinceau rapide et spirituel.

A quelques années de là, en 1871, un diplomate autrichien fort connu et que nous revendiquons un peu comme Français par ses écrits, le baron de Hübner, dans son voyage intitulé *Promenade autour du monde*, apprécie les États-Unis à peu près de la même manière. « L'Américain veut jouir, dit-il ; pour jouir il faut qu'à force de travail il puisse gagner de l'argent, ce qui, dans le Nouveau-Monde, est toujours possible et souvent facile. Cela fait, il s'impose aux autres de bonne foi ; il se croit devenu l'égal de tous. Il tâche donc de s'élever, il cherche l'égalité dans une sphère supérieure à celle où il est né et d'où il part. Le démocrate européen compte arriver à l'égalité en abaissant les autres à son propre niveau. Des deux démocrates je préfère l'Américain. Mais il paraît qu'ici-bas, en Amérique comme dans notre hémisphère, l'égalité n'est possible qu'en théorie. Cela ne m'a frappé nulle part plus qu'aux États-Unis. »

Un économiste de grande valeur, M. Gustave DE MOLINARI, Belge de naissance, mais Français d'esprit, a visité à deux reprises, et à quatre ans seulement de distance, le Canada et les États-Unis ; il a, comme Michel Chevalier, fait au jour le jour la plus grande partie des deux volumes qu'il leur a consacrés sous forme de lettres adressées au *Journal des Débats*, dont il fut un moment le rédacteur en chef et dont il est resté l'un des collaborateurs les plus assidus et les plus goûtés[1].

En 1878, M. de Molinari voyait pour la seconde fois le Canada, « ce jeune géant, dit-il, qui grandit à vue d'œil ». Il est de ceux qui pensent que la France doit et peut renouer les anciennes relations financières et commerciales avec une colonie que les hasards de la guerre lui ont enlevée, mais qui est demeurée française d'esprit et de cœur. Conquête facile, selon lui, sans une goutte de sang, non plus que sans une charge pour les contribuables ; annexion qui s'obtiendra par les liens multiples des échanges, plus économiques et plus solides que ceux de la guerre.

Plus loin, il signale au Canada la plaie du juif, colporteur ou brocanteur, qui profite de la gourmandise, de la curiosité et de la naïveté du noir. Il raconte l'histoire d'un brave nègre qui avait apporté au marché deux balles de coton récolté dans son champ. « Un marchand juif offre de lui acheter les deux balles : l'une en argent, au prix de 8 cents la livre ; l'autre en marchandises, au prix de 10 cents. C'est marché conclu. Le nègre choisit des marchandises jusqu'à concurrence du montant de la seconde balle et se fait remettre l'argent de la première ; mais alors le marchand madré lui montre des objets si nouveaux et si extraordinairement séduisants que tout l'argent de Tommy y passe sans qu'il lui reste même de quoi payer le péage du pont pour retourner chez lui. Il est obligé de faire un détour de plus de vingt milles pour passer la rivière à gué, ceci est l'histoire de tous les jours ; le juif est la sangsue du nègre. »

M. de Molinari semble avoir eu quelque peine à se faire au mouvement, à la fièvre des affaires de New-York.

« En aucun lieu du monde, dit-il, il n'est plus urgent de tendre toutes ses facultés du côté de sa conservation personnelle. Des abîmes de plusieurs mètres de profondeur se creusent tout le long des trottoirs. Des élévateurs y montent les colis dont s'emparent les camionneurs et qu'ils manœuvrent sans souci des passants. La foule se fraye

1. Ces deux volumes ont pour titre : *Lettres sur les États-Unis et le Canada* (1876); l'*Irlande, le Canada, Jersey* (1881).

un chemin dans le conduit étroit et accidenté qu'ils laissent libre ; elle s'accumule aux *crossings* en attendant que le torrent des camions, des charrettes et des omnibus laisse un intervalle vide, un éclair ! Elle se précipite vers les *cars* et les stations de l'*elevated railway*. Une merveille et une excellente affaire ! Il n'y en avait qu'un tronçon à l'époque du Centennial, il y a maintenant quatre lignes qui traversent New-York dans toute sa longueur, jusqu'à sa 155e rue, laquelle 155e rue n'est pas encore tracée... Horrible mais utile, l'*elevated railway !* Figurez-vous une claire voie de poutres en fer et en bois sur laquelle sont posés les rails des deux voies de l'*elevated*, à la hauteur d'un premier ou d'un second étage. Dans les rues étroites où le railway s'engage au moyen de courbes à 45 degrés de rayon, la lumière du jour est interceptée et les habitants sont aveuglés et empestés par la fumée que la locomotive ne prend pas la peine de consumer... L'aménagement est simple et intelligent ; on monte par un escalier pour aller dans le haut de la ville, on descend par un escalier pour aller dans le bas, on prend son ticket (10 cents et même 5, le matin et le soir), on se repose dans un box ; le train arrive à toute vapeur, il s'arrête sans le moindre heurt, grâce à un frein perfectionné ; les uns sortent, les autres entrent ! en quelques secondes c'est fini ; un des conducteurs du wagon, il y en a trois ou quatre, ferme la barrière de l'arrière-train ; il donne le signal, les stations se succèdent, et en quelques minutes on est chez soi. »

A peine arrivé, il est presque témoin d'une de ces exécutions sommaires encore assez fréquentes en Amérique, et voici comme il résume sa pensée à cet égard : « Pour nombre d'Américains, la loi de Lynch n'admet pas un instant la discussion. La vérité est que la justice ferme presque toujours les yeux sur ces jugements iniques. »

On doit au savant économiste les plus curieuses remarques sur l'administration et les administrateurs aux États-Unis.

Il nous explique avec autant de netteté que d'optimisme comment ceux qui manquent leur vie ou leur carrière, fruits secs et aventuriers, entrent dans le personnel de la politique et de l'administration, foyer de tant de scandales. « C'était à l'origine, nous dit-il, un débouché assez étroit et où les profits étaient maigres ; il s'est agrandi, surtout grâce à la guerre et à l'énorme appareil fiscal qu'elle a exigé ; il est devenu plus productif, avec l'élargissement progressif des idées et des mœurs politiques et administratives. Les fonctions publiques, avant cette époque, étaient médiocrement rétribuées ; le traitement du président (50,000 dollars) ne dépassait pas les gains d'un *stock broker* de

second ordre dans une année prospère ; en revanche, ces fonctions confèrent un pouvoir et une influence considérables, et ceux qui en sont investis ont songé à les rendre productives. Et pourquoi non ? Voici des gens qui viennent demander au Congrès un exhaussement de tarif ou de toute autre concession lucrative, ou bien encore qui réclament auprès d'une législature d'État ou d'une corporation municipale une concession de chemin de fer, de tramways, de gaz ; pourquoi ceux qui ont le pouvoir d'accorder à ces gens-là les moyens de faire fortune ne se feraient-ils pas payer ce service ? Pourquoi auraient-ils la simplicité de donner gratis ce qui a une valeur ? Pourquoi un bill ne serait-il pas un article de commerce comme un autre...? On supplée donc à l'insuffisance de ses appointements en tirant parti des avantages naturels de sa position, et, à mesure que cette pratique intelligente s'est généralisée, on a vu une foule de situations auparavant dédaignées se relever dans l'estime publique et devenir l'objet d'une compétition active[1]. »

Jugeant la crise américaine, M. de Molinari prend vertement à partie le protectionnisme, selon lui la cause principale, sinon unique.

« Le système protecteur, dit-il, est partout une source abondante d'oppression et d'iniquité ; mais nulle part peut-être ce qu'il a d'inégal et d'onéreux pour ceux qui en payent les frais n'est plus marqué que sur l'immense territoire de l'Union américaine..., où d'énormes espaces séparent les États dans lesquels sont concentrées les industries protégées de ceux qui supportent sans compensation aucune le fardeau de la protection... Car il faut plus longtemps pour aller de Boston et même de New-York à la Nouvelle-Orléans que pour se rendre de Paris à Saint-Pétersbourg et à Moscou, et la distance qui sépare les riverains de la Delaware et de l'Hudson de ceux du Haut-Missouri n'est pas sensiblement plus grande que celle qui existe entre les habitants des bords fleuris qu'arrose la Seine et ceux des rivages du Nil ou de l'Indus. On peut ajouter qu'il y a entre les Français et les Russes, voire même les Égyptiens et les Indous, plus de sympathie et un plus vif désir de rapprochement qu'entre les gens du Nord et ceux du Sud. On conçoit donc que la question du tarif ait été, bien avant la guerre de la Sécession, la pierre d'achoppement entre les deux régions : quant aux fermiers de l'Ouest, gens rudes et peu ferrés sur les sciences morales et politiques, ils n'ont guère eu jusqu'à présent le loisir de

1. Il est aisé de comprendre que M. de Molinari raille, et qu'il s'indigne au fond contre ces scandaleux procédés.

s'occuper de la question et ils ont gagné assez d'argent dans ces dernières années pour supporter sans trop de peine le tribut de la protection. D'ailleurs, ce tribut, ils le payent sans s'en apercevoir, sous la forme d'un renchérissement dont ils ignorent la cause. S'ils étaient obligés de le payer directement, en or ou en *greenbacks*, ils se montreraient sans aucun doute plus récalcitrants... Mais leurs affaires vont bien, l'Europe a acheté leurs céréales par millions et millions de boisseaux, et les politiciens de l'Est leur ont affirmé avec le plus beau sang-froid du monde que c'est à cause de la protection. »

Le livre de M. de Molinari se termine par une assez vigoureuse sortie contre la « protection » qui fleurit en ce moment au Canada, économiquement émancipé, et qui peut taxer les produits anglais au même taux que ceux des autres pays.

Parmi ces voyageurs, Louis Simonin a su conquérir une place à part. Il ne cherche pas à prendre la brosse du grand peintre, mais il a sa palette à lui, de solides pinceaux, et il s'en sert pour rendre généralement sous une couleur très vraie la nature et les hommes. Son bon sens doublé d'esprit ne le trompe pas. « Parisien de Marseille, et Marseillais Américain ! » entends-je dire autour de moi. Ne nous en plaignons pas ! Il a la finesse de touche et d'aperçus d'un des nôtres, cette faconde aimable et enjouée du Méridional jointe à cette sûreté de coup d'œil, à cette activité et ce ressort qui caractérisent l'Américain. Simonin a parcouru à plusieurs reprises les États-Unis et la plupart des contrées du Nouveau-Monde [1].

L'un des premiers, il a compris l'importance du Transcontinental Pacifique, et, alors que de nombreux Américains doutaient de la réussite de cette colossale entreprise, il allait, en sa qualité d'ingénieur, accompagné de quelques amis, reconnaître l'itinéraire que l'on se proposait de tracer à travers le Far-West.

M. Simonin ne juge pas l'Amérique seulement en ingénieur ; il l'observe en économiste, et déclare, à propos de l'Exposition de Philadelphie, que ce n'est pas seulement par les machines que les Américains se distinguent. « Il serait peut-être impossible, dit-il, de voir dans une autre circonstance, présentés avec un tel luxe, tous les livres, les

1. On doit, suivant nous, le placer au premier rang parmi ceux qui ont écrit avec le plus d impartialité sur les États-Unis. Ses volumes intitulés : *le Monde américain; — A travers les États-Unis; les Pays lointains*, etc., présentent un tableau aussi pittoresque que possible, où se trouvent, à côté de chiffres soigneusement recueillis par l'ingénieur, des pages délicates et de la plus fine observation.

méthodes, les cahiers, les cartes, les collections, les divers appareils relatifs à l'éducation et à l'enseignement. »

En Amérique, l'éducation fait partie du système de gouvernement. Tous les enfants vont à l'école s'asseoir sur les mêmes bancs ; l'instruction est gratuite, dans quelques États obligatoire, et tous les États luttent d'émulation entre eux à qui aura les plus belles écoles. Toutes sont riches, bien dotées, d'abord par le gouvernement fédéral qui leur consacre un lot déterminé de la vente des terres publiques, ensuite par la commune, au moyen d'une taxe levée sur les habitants. Il n'est pas rare aussi qu'un citoyen généreux fasse un don important à une école ou en crée une de ses deniers.

M. Simonin visite les bureaux des administrations financières de New-York et les compare à ceux de l'Angleterre. « Renonçant à la simplicité d'autrefois que l'Angleterre n'a pas encore bannie, le banquier de New-York a des bureaux splendides. Elle a été démolie, la vieille maison qui l'abritait hier, lui et ses commis, pour faire place à un édifice à façade somptueuse, où se marie le marbre de Carrare au granit et au porphyre américains. A ces millionnaires improvisés, il faut des palais, même pour leurs opérations de banque. Le financier Pisk, aventurier effronté qui tomba, il y a dix ans, sous la balle d'un rival en amour et en affaires, a donné l'un des premiers l'exemple de ces transformations. Jay Coke l'avait imité, qui fit en septembre 1873 cette faillite formidable qui en entraina tant d'autres, si bien que le monde financier ne vit jamais panique pareille, et que la bourse de New-York dut être fermée pendant dix jours pour que la crise pût s'apaiser... A Londres, à Liverpool, on vous fera encore asseoir devant une table de bois blanc, sur une chaise de paille, dans un bureau poudreux, obscur ; ici l'on vous offre un élégant fauteuil et même une chaise berceuse, un *rocking-chair*, dans une salle bien décorée, inondée de lumière, et dont les tables sont en bois sculpté. »

Une jolie page sur le déménagement des maisons.

En effet, de temps en temps, à Chicago, on s'aperçoit que les maisons s'enfoncent dans le lit de boue où on les a bâties à la hâte. « Vite un architecte ingénieux se présente ; il exhausse chaque maison sur les fondements au moyen d'une ligne de vis calantes qui la soutiennent tout autour. Sur ces crics puissants, l'édifice s'élève peu à peu, et finalement on comble par de nouvelles fondations l'espace demeuré vide. Des îles tout entières de maisons ont été ainsi exhaussées de deux ou trois mètres au-dessus de leur niveau primitif... N'allez pas au moins

imaginer que les habitants quittaient pour si peu leurs demeures. Ils allaient et venaient, vaquant à leurs travaux habituels, pendant qu'on soulevait leur maison... A San-Francisco, en 1859, fut élevé de la sorte un grand hôtel entièrement construit en briques, sans qu'aucune fissure ait eu lieu. Les voyageurs étaient restés, prenaient leurs repas, passaient la nuit sous ce toit pour ainsi dire suspendu dans le vide et qui montait lentement. Voici maintenant bien autre chose; il est des maisons qu'on change absolument de place. Celles-ci sont en bois ; on les charge sur une lourde charrette tirée par plusieurs paires de vigoureux chevaux, et on les transporte vers le nouvel emplacement choisi. Pendant ce temps, la cheminée fume et la ménagère vaque à tous les soins de l'intérieur. A San-Francisco, à Chicago, j'ai été quelquefois témoin de cette transplantation, de cette promenade des maisons en plein jour à travers les rues de la cité. »

Un historien, géographe et économiste, membre de l'Institut, professeur au Collège de France et aux Arts et Métiers, M. Levasseur, a étudié les États-Unis à la fois au point de vue des sciences géographiques et pédagogiques, ce qui ne l'a pas distrait des grandes scènes de la nature. Absorbé par de nombreux travaux, il n'a pas encore, depuis cinq ans, publié les études qu'il donnera certainement quelque jour ; mais il a trouvé fréquemment l'occasion de faire profiter ses auditeurs du fruit de ses observations en Amérique, comme il l'avait déjà fait pour la Russie.

Concurremment avec M. Simonin, M. Octave Sachot a décrit *les Grandes Cités de l'Ouest américain,* dans un volume consacré avant tout aux scènes et aux us de la vie américaine. Il est de l'avis de Richard Cobden : « N'oubliez pas de voir les deux curiosités des États-Unis, la cataracte du Niagara et Chicago ! » Et son livre débute par ces deux merveilles de l'Amérique du Nord, la ville l'emportant sur la chute; car celle-ci a bien mis quatre mille ans à devenir ce qu'elle est; la ville n'en a mis que quarante à passer au troisième rang comme population (5,000 habitants en 1842, 600,000 en 1883 !) Dans cette ville essentiellement commerçante se trouve une « Bourse » vraiment magnifique, le *Board of trade,* qui fut la corporation la plus fidèle à l'Union pendant la guerre de Sécession, et la Bibliothèque publique ; la principale *(Public Library),* reconstituée par la ville après l'incendie de 1871,

possédait déjà près de 50,000 volumes en 1876, et avait reçu cette même année environ 240,000 lecteurs.

Trois autres chapitres sont consacrés par M. Sachot à Saint-Louis, à Cincinnati, à San-Francisco ; le volume se termine par les « ranchemen du Far-West » et « la Pétrolie », à propos de laquelle il signale plus qu'ailleurs le bizarre mélange d'énergie et d'indolence du caractère américain. « On vous élève une ville, comme à Pithole, dans l'espace de quatre mois, et l'on néglige complètement d'améliorer le primitif sentier de montagne par lequel il faut que l'huile s'en aille sur le marché. Si l'on veut mon huile, dit le propriétaire du puits, qu'on vienne la chercher. A quoi le consommateur, qui achète le produit, réplique : Puisque j'ai à payer tant en sus pour venir prendre livraison sur place, il faut que le producteur me livre son huile à tant meilleur marché. Et de la sorte vendeur et acheteur font peser sur leurs profits mutuels une taxe qui, si elle était imposée par le gouvernement, serait regardée par tout le monde comme exorbitante et vexatoire. »

En même temps que M. Sachot, un voyageur d'esprit humoristique, M. William Saunders, parcourait les États-Unis d'un bout à l'autre ; il a souvent présenté sous une forme vive ses impressions, sans se préoccuper des contradictions qui se rencontrent dans son livre : *Trough the Light Continent*. Ainsi, après nous avoir assuré que les Américains sont le peuple le plus tranquille et le plus sérieux de la terre, il décrit le Sénat de Washington comme un véritable champ de foire. Il nous dépeint le président au milieu d'un brouhaha indescriptible frappant à se démancher le poignet avec son marteau sur le rebord de la tribune pour obtenir le silence, et donnant en même temps des poignées de main à ses amis. « Comme règle générale, dit l'auteur, tout le monde parle à la fois et personne ne s'attend à être écouté. Ordinairement les discours se lisent, et le manuscrit que porte chaque orateur est effrayant de grosseur. Quelquefois, un orateur de bon sens demande la permission de ne pas lire son discours et la permission lui est accordée de bon cœur. Quelquefois on voit une foule de petites filles traversant la salle, appelant leurs papas pour prendre le thé, et qui sont arrêtées par leurs amis qui leur caressent le menton et les embrassent au passage. Les messagers de la Chambre sont des gamins assez éveillés qui jouent sans se gêner aux billes ou aux palets en attendant l'appel. Aussitôt qu'ils entendent le battement des mains, signal convenu pour requérir leurs services, ils se lancent de tous les coins de la salle avec

une telle rapidité que j'en ai vu deux se heurter et rouler en même temps aux pieds du président. »

Dans ce genre de peintures et de descriptions des travers américains rentrent les ouvrages spirituellement écrits de M. Alfred Assolant et de M. Toutain.

M. Alfred Assolant, après quelques années de professorat, passe aux États-Unis, où l'attirait le désir de voir de près la civilisation américaine. Il en revint désillusionné [1].

Dans ses romans, on remarque un esprit continu d'observation et de critique; rien d'amusant comme les peintures d'un pays où, « depuis l'invention des revolvers, la moindre dispute finit par un feu de peloton, où toutes les races se heurtent, se mêlent ou se coudoient, les juges prévaricateurs, les journalistes à vendre et à revendre, les sermoneurs jonglant avec les homélies, comme un clown avec des bouteilles, les pères fripons, les filles dépravées; vols, massacres, yeux crevés, dents cassées, nez dévorés; le tout à la grande joie des policemen, qui assistent à ces joyeusetés en pariant pour ou contre les combattants ».

M. Paul Toutain, à peine revenu d'Orient, partit en 1875 pour l'Amérique; il quittait le Caire, Aden, Baalbeck, Athènes, Constantinople; il voulut voir les pays de liberté après ceux de servitude et revint fort désillusionné de cette patrie des bowie-knifes, des ivrognes et des pick-pockets [2].

Les États-Unis n'excitent nullement son enthousiasme :

« Cette Amérique, dit-il, avec son amour des réclames, ses coutumes à la Barnum, ses annonces, son patriotisme théâtral, ses clichés sonores, ses orateurs de meeting qui ont l'air de faire le boniment, son puffisme poussé jusqu'à la folie, sinon à la sottise; ses enseignes voyantes qu'on va jusqu'à placarder dans le dos des promeneurs (payés pour cela), ses « Great attraction », ses célébrités spirites, sa turbulence insolite, son mouvement plus tumultueux que de raison, devant lequel tout Européen frais débarqué demande toujours : « Est-ce fête aujour-

1. Il donna alors à la *Revue des Deux-Mondes : Walker et les Américains au Niagara;* peu après, *Acacia, les Buterfly,* et *Une Fantaisie américaine,* trois nouvelles réunies depuis sous le titre de *Scènes de la vie des États-Unis.*

2. Son livre a paru en 1876, sous le titre : *Un Français en Amérique,* l'auteur convient dès le début qu'il est loin d'admirer en silence et sans réserve « le plus grand pays du monde et la nation merveilleuse ».

UN COMBAT PENDANT LA GUERRE DE SÉCESSION

« d'hui ? » ses excentricités voulues, la plupart destinées à tirer l'œil et à duper le client ; les grandes entreprises qui débitent des actions comme les charlatans des bouteilles (en avant les journaux, la grosse caisse ; une action à monsieur !); ses femmes émancipées qui s'exhibent en public comme des curiosités; ses médecins dignes, tout au plus, du titre de rebouteurs; ses villes qui ressemblent à des baraquements; l'Amérique, avec tout cela, produit l'effet d'une foire gigantesque. »

M. Toutain nous signale en passant l'endroit du fameux pari entre les deux compagnies concessionnaires du *Central* et de l'*Union*. Les constructeurs du premier firent un jour 10 kilomètres de rails ; pris d'émulation, les ouvriers du second en posèrent 11 et demi ; mais alors ceux du *Central* firent un suprême effort et achevèrent 17 kilomètres en onze heures ! Superbe, si les trains ne déraillaient de temps à autre. Mais en même temps, l'auteur explique très bien en très peu de mots le développement des chemins de fer aux États-Unis, et les 11,000 kilomètres de lignes ferrées construits par les Américains dans la seule année 1872. « Une ligne est concédée, il s'agit de la construire. Si une seule compagnie était obligée de faire face à tout, on ne finirait jamais ; or il est nécessaire de se hâter, car les capitaux attendent, improductifs. Vite, on distribue la besogne entre diverses Sociétés de capitalistes et de constructeurs. La compagnie concessionnaire exécute la ligne seulement ; une autre fournit le matériel roulant, les wagons ordinaires des voyageurs et des marchandises ; une autre se charge des wagons de luxe, une autre s'occupe des bagages des voyageurs, une autre établit des restaurants pour les trains, etc. Double et heureuse application de la division du travail et de l'association dans l'intérêt commun. »

Quelques mots sur une religion nouvelle; car, dans cette chaude atmosphère de la liberté des cultes, on a vu pousser des plantes bien étranges. M. Toutain a visité, à Oneida, « la Société qui a pour dogme fondamental la communauté des biens et des femmes. Ce sont les disciples de John Noyes, ex-clerc d'avoué. Ils disent que la propriété est un vol, le mariage un préjugé, et qu'il est coupable à deux êtres de se dévouer l'un à l'autre pour jamais... Le singulier phalanstère subsiste et devient florissant.

« Toutefois, il faut, avant de demander une femme, avoir l'assentiment de la communauté, et les « Saints » veillent avec sollicitude à ce qu'ils considèrent comme de toute justice et de bon équilibre ; on veut que les jeunes gens offrent leurs hommages aux duègnes et que les jeunes

filles soient réservées aux vieillards... Ainsi, on n'a même pas le droit de se marier suivant sa volonté à Oneida-Creck, le dernier mot de la Société libre. »

Par contre, Mount-Lebanon, l'asile de Shakers, peuplé d'hommes et femmes de tout âge, pratique le dogme du célibat !

M. Toutain a pu voir encore Brigham Young, sans toutefois être admis auprès de lui ; le « Tout-Puissant » n'aima jamais beaucoup ces bavards de journalistes, qui n'ont pas été tendres pour lui. Le voyageur rencontra le chef dans *Main-Street*. « Toute la population s'inclina religieusement devant lui, moi comme les autres, plus que les autres, car en Mormonie il ne faut pas broncher sur l'article des génuflexions. Young a soixante-quatorze ans, un collier de barbe grise, un extérieur simple, une figure pleine de bonté ou plutôt de bonhomie, n'ayant rien d'extraordinaire, sauf les yeux, qui dénotent une pénétration étonnante. Il faut en effet que cet homme soit fort pour tenir 100,000 âmes tremblantes sous sa loi. Il gouverne seul !... Il est le trésorier de la communauté ; c'est lui qui achète et revend la plus grande partie des produits agricoles ; ajoutez qu'il fait la banque, et qu'à toutes ces industries il s'est amassé un pécule de 100 millions... Young aime, encourage et fréquente beaucoup le théâtre. Ses filles sont actrices... Il aime beaucoup à danser ; il a été appelé le grand-prêtre de la joie[1]. »

Après nombre d'épigrammes et d'anecdotes malicieuses, le livre de M. Toutain conclut cependant par quelques pages des plus graves et, en somme, plutôt favorables qu'hostiles à ce peuple qui passe pour ne voir et ne chercher que l'or. « La vie de l'Américain se résume dans ce mot : s'enrichir ! Pourtant il faut se garder d'une erreur dans laquelle doivent nécessairement nous faire tomber nos idées françaises. Le Yankee est âpre au gain, et pourtant rien en lui ne ressemble au juif. Il ne peut pas être avare ; il gagne l'or trop facilement pour s'y attacher, pour ne pas jongler avec, pour ne pas le dépenser avec profusion. Chose étonnante pourtant, pour obtenir cet or, il a fait tout, même ce qu'il ne faut pas faire. « Gagne de l'argent, mon fils, honnêtement si tu peux, mais gagne de l'argent ! » Telle est sa devise, et il n'a pas plutôt dans sa caisse le précieux métal qu'il songe à le mettre ailleurs, sans un regret... Six mois après, vous pouvez le retrouver ruiné, mais prêt à recommencer. »

1. Ces détails, parfaitement justes, complètent ceux qui nous ont été fournis par Jules Remy et Dickson, et dont nous avons déjà donné quelques extraits.

A la même date que M. Toutain, M. Edmond Cotteau [1], dans des pages, écrites sur les lieux mêmes, le plus souvent en courant, explique comment il a pu, en deux mois et ne dépensant que 3,000 francs, franchir l'Atlantique, visiter le Canada, traverser tout le continent américain dans sa plus grande largeur, voir le Far-West, les montagnes Rocheuses, le grand désert des États-Unis, San-Francisco, les Mormons, Washington, Philadelphie et New-York. L'année suivante, il mettait 114 jours à sillonner également dans tous les sens l'Amérique du Sud, en touchant à Lisbonne et au Sénégal.

Dans un chapitre consacré aux chemins de fer, M. Cotteau combat une erreur généralement répandue en Europe, où l'on croit que les chemins de fer américains marchent plus vite que les nôtres : « Sur quelques lignes parfaitement construites, aux environs de New-York et de Philadelphie, la vitesse de nos trains rapides est quelquefois atteinte, mais jamais dépassée. En Amérique, il y a peu de trains express ; sur beaucoup de lignes il n'y a que deux et même qu'un départ par jour. On s'arrête à toutes les stations, très peu de temps, il est vrai, mais en somme la vitesse moyenne n'est guère que de 30 à 32 kilomètres à l'heure. On parle bien d'un train express, franchissant en 24 heures les 400 lieues qui séparent New-York de Chicago ; mais il s'agit d'un train spécial pour les journaux et dont l'unique voiture ne prend pas de voyageurs.

A San-Francisco, M. Cotteau constate encore, contrairement à l'opinion généralement reçue, que la vie matérielle est à bien meilleur marché que dans toute autre partie des États-Unis. L'émigration chinoise a fait baisser énormément le prix de la main-d'œuvre et par suite celui des denrées. « De plus, le Chinois est sobre, intelligent, patient, et laborieux ; grâce à ces qualités, il réussit dans tout ce qu'il entreprend, en peu de temps il devient excellent maraîcher et parfait jardinier. C'est lui qui approvisionne les marchés de San-Francisco de savoureux légumes et de fruits exquis. Il produit beaucoup et à bon compte. Il résulte de tout cela que vous trouvez à San-Francisco de bons restaurants français où, si vous voulez vous contenter du vin du pays, vous vivez aussi bien et pas plus cher qu'à Paris. Le vin rouge de Californie n'est pas mauvais; on s'habitue bien vite à son goût de terroir. Du reste, une bouteille de Bordeaux ordinaire, mais authentique, venue de

1. M. Edmond Cotteau, membre de la Société de géographie et du club Alpin, a réuni sous le titre de *Promenades dans les deux Amériques* (1876-1877), deux récits de voyage publiés antérieurement : *Six mille lieues en soixante jours* et *Promenade autour de l'Amérique du Sud.*

France en 134 jours par le cap Horn, ne coûte que 2 francs 50 centimes. »

Rattachons à ces touristes de loisir, sinon de fantaisie, deux écrivains qui ont beaucoup écrit sur le Nouveau-Monde : MM. Oscar Comettant et Xavier Eyma. Le premier, artiste et écrivain, homme d'imagination et d'initiative, juge assez favorablement les Américains. Le second, qui a touché à toutes les questions, aux plus graves comme aux plus légères, dans une série d'ouvrages qui à eux seuls forment une véritable bibliothèque, n'a cependant rien laissé de durable. Il n'a pas construit, il n'a fait qu'échafauder des matériaux sans consistance qu'il a eu la douleur de voir s'effondrer, même avant sa mort.

Sous une forme plus sévère et avec des visées plus hautes, deux écrivains de talent nous ont donné, à vingt ans de distance, leurs impressions sur le monde américain. MM. Ernest Duvergier de Hauranne[1] et Othenin d'Haussonville, tous deux fils de parlementaires et d'académiciens, tous deux également soucieux de juger *de visu* des institutions et des mœurs.

Le voyage de Duvergier de Hauranne a coïncidé avec l'époque la plus critique de toute l'histoire des États-Unis ; de juin 1864 à mars 1865, il a pu suivre toutes les dernières péripéties de cette grande lutte entre le Nord et le Sud, et il les a racontées avec une grande justesse de pensée et d'expression qui ne s'est pas démentie un instant.

En parcourant l'Ouest, il a été surtout frappé des immunités, de la hautaine domination, en un mot, des droits exorbitants et dangereux des femmes. « Le voyageur, dans les auberges, peut encore donner des ordres aux serviteurs mâles ; quand leur fierté démocratique se révolte, le dollar les apaise vite ; mais qu'il se garde bien de rien demander aux servantes ; ce sont des *ladies* et elles le lui font rudement sentir. Il y a quinze ans, dans ces colonies nouvelles, les femmes étaient encore des objets rares et disputés ; on faisait tout pour les obtenir, on avait pour elles une sorte de culte grossier et farouche. Elles en profitaient comme de raison et mettaient à haut prix leur conquête. Aujourd'hui le progrès de la population, la guerre surtout qui dévore tant

1. M. Ernest Duvergier de Hauranne est mort jeune après avoir bravement rempli ses devoirs de soldat pendant la guerre, et de libéral à la Chambre. Son livre intitulé : *Huit mois en Amérique* (1864-1865), lettres et notes de voyage, est un de ceux qu'on emporte forcément et qui se lisent encore le plus sur les paquebots français ou étrangers.

d'hommes, ont rétabli une plus juste proportion. Les femmes pourtant n'ont rien rabattu de leur morgue ni rien perdu de leurs privilèges ; ce sont des êtres dangereux et tyranniques qui tiennent notre liberté et notre vie même à leur discrétion. »

A New-York comme ailleurs, si ce n'est même plus qu'ailleurs, la fin de l'année ramène invariablement le déluge des statistiques. Voici ce qu'en pense l'auteur, qu'elles ont trouvé fort incrédule. Vous voulez savoir la population des États-Unis en général et en détail ? Vous en demandez plus que les Américains n'en peuvent apprendre. Croyez-vous que la statistique soit régulière et scientifique aux États-Unis comme chez nous ? Où prenez-vous ces agents présents partout d'une administration centralisée ? où prenez-vous ces recensements exacts, consciencieux ? où prenez-vous même, en Amérique, les registres de l'état civil? Parmi les bienfaits du *Self-government*, il ne faut pas compter la statistique, science éminemment administrative et qui ne peut fleurir que sous la cloche d'une centralisation hermétique. Allez en Chine ou en France, si vous voulez de belles additions symétriques et de beaux chiffres ronds [1].

Relativement au préjugé, assez répandu dans le vieux monde, et dont les excentricités américaines, il faut le dire, sont un peu la cause, Duvergier de Hauranne envisage ce peuple hardi à peu près exactement comme le voyait, trente ans plus tôt, Michel Chevalier.

« Il ne suffit plus aujourd'hui, nous dit-il, de regarder les Américains comme de puissants instruments de travail, comme un peuple d'animaux énergiques et industrieux, et de leur accorder cette espèce d'admiration méprisante qu'on a pour un fort de la halle ou pour un boxeur vigoureux. Ils viennent de prouver par quatre années de la plus terrible épreuve à laquelle aient jamais été mises la constance et la liberté d'un peuple, qu'ils ont d'autres vertus que le courage animal ou l'avidité hardie. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir la persévérance, la sagesse, le dévouement, le patriotisme, la modération même et l'ordre qu'ils ont montrés à l'étonnement du monde et à la confusion de ceux qui prédisaient leur ruine. Je ne connais pas de plus grand spectacle que celui de cette élection du président Lincoln, faite pour ainsi dire sous le feu de la guerre civile avec tout le calme, tout le sang-froid, toute la sérénité des volontés inébranlables. Avez-vous beaucoup de pareils exemples à leur offrir ? »

1. Ce jugement nous paraît être excessif. La statistique aux États-Unis est aussi bien faite que dans la plupart des États européens.

Voici la conclusion des deux volumes ; elle résume l'esprit et la pensée de tout l'ouvrage. « En somme, les Américains ont de grandes vertus. Laborieux, inventifs, intrépides, ils n'ont aucun des vices qu'engendrent la misère et l'oisiveté ; ils n'ont rien du petit voleur mendiant à l'occasion, qui tantôt vit des patenôtres, tantôt prend le mouchoir dans les poches. Ils ont un souverain mépris pour les petits moyens, les petits mensonges et les petites lâchetés. Cela tient surtout aux circonstances où la nature les a placés. L'Amérique est le seul pays moderne où dans tous les sens, au propre et au figuré, l'homme ait de l'espace devant lui, le seul où il n'ait pas besoin, comme dans nos sociétés anciennes et encombrées, de vivre en parasite sur la richesse d'autrui. On y respecte la propriété, parce qu'elle y est à la portée de tous ; avant de songer à dépouiller le voisin, il y a des conquêtes plus faciles et plus fécondes à faire sur le domaine de la nature inoccupée. On y est généreux, parce qu'au lieu de tourner dans un cercle étroit et de s'épuiser à des luttes stériles, on pousse en avant sans prendre garde à ce qu'on laisse tomber derrière soi. »

En 1882, M. le vicomte d'Haussonville[1] fut invité au centenaire de la capitulation d'York-Town (un de ses grands parents avait servi dans l'armée de Rochambeau) ; au lendemain même de son retour, il a raconté l'accueil fait aux représentants de ces lointains souvenirs, ainsi que ses impressions *à travers les États-Unis*.

Le récit des fêtes et des cérémonies officielles qui durèrent plusieurs jours y tient relativement peu de place.

Peu de jours après son débarquement, en visitant un ministère, ou ou plutôt plusieurs, car à Washington, trois des plus importants (État, guerre, marine) sont réunis dans le même monument, M. d'Haussonville a remarqué un confortable tout exceptionnel et la présence du sexe féminin dans les bureaux.

« Beaucoup de femmes sont employées dans ces ministères, non point comme simples auxiliaires, mais ayant rang officiel, sans cependant pouvoir s'élever au-dessus d'un certain grade qui me paraît correspondre à peu près à celui de sous-chef de bureau chez nous, 4,000 ou 5,000 francs de traitement. Si l'on emploie des femmes dans les ministères, aux États-Unis, ce n'est ni affaire de préférence ni

1. M. d'Haussonville est également connu par plusieurs études philosophiques et littéraires ; deux volumes sur l'*Enfance à Paris*, et sur les *Établissements pénitentiaires de la France et des colonies ;* un ouvrage sur Sainte-Beuve, des fragments sur Michelet, George Sand, lord Brougham, Prescott, le Salon de Madame Necker, etc.

théorie. Dans un pays où l'activité humaine trouve tant de débouchés, où il y a tant de moyens de faire fortune, on se procurerait difficilement assez d'hommes pour remplir ces emplois peu lucratifs. Nos yeux français sont un peu étonnés de voir ces femmes travaillant dans la même salle, au même bureau que les hommes. Je demande à un employé supérieur comment il se trouve d'avoir à commander à ce personnel : « Pas trop mal, me dit-il; en s'y prenant bien, elles sont « plus faciles à gouverner que des hommes. »

M. d'Haussonville aborde, en cherchant à les résoudre, les plus graves questions qui peuvent un jour jeter la désunion entre le Nouveau et l'Ancien Monde.

Depuis 1865, nous dit-il, les États-Unis n'ont en effet obéi qu'à une pensée : amortir leur dette en augmentant leurs droits de douane et en réduisant leurs dépenses. « Forts de la sécurité que leur donne leur isolement, ils ont pu, sans danger, négliger les exigences de l'armement national. Mais aujourd'hui que leur but est en partie atteint et qu'ils se sont accoutumés à voir, à tort ou à raison, dans le maintien de tarifs élevés un moyen de développer leur industrie, une certaine opinion vague commence à se répandre qu'il y aurait peut-être lieu d'appliquer les excédents de recette dont ils disposent à la reconstruction de leur armement. Cette résurrection de la puissance militaire des États-Unis aurait pour conséquence inévitable, sinon pour but, une intervention plus active des États-Unis dans les affaires concernant les autres pays, non point, quant à présent du moins, dans celles du Vieux-Monde, *the Old World*, comme ils nous appellent (après tout, c'est bien leur droit, puisque nous les appelons *le Nouveau*), mais tout au moins dans celles du continent américain tout entier, en particulier dans les régions de l'Amérique du Sud, où ils rencontreront des intérêts européens, et peut-être un jour dans celles du Japon et de la Chine, où ils feront même rencontre. »

Ce qui peut enrayer ce mouvement, cette tendance toute d'instinct, ce sont les partis qui subsistent toujours, divisés et hostiles. Cependant, si la politique extérieure, dit M. d'Haussonville, peut un jour diviser les républicains et les démocrates, il y a un point sur lequel les deux partis sont et seront toujours pleinement d'accord, c'est pour maintenir haut et ferme le principe posé par Monroë il y a soixante ans : L'Amérique aux Américains. « Cette doctrine est aujourd'hui celle de tout le monde, et l'homme d'État qui s'aviserait d'y contredire se ferait mettre au ban de l'opinion... Aux États-Unis, disait un de ses plus énergiques

partisans (à propos du percement de l'isthme de Panama), nous n'avons besoin de rien, ni de personne. Notre territoire produit tout : du blé, de la vigne, du coton, du sucre, du bétail, du charbon, du fer, de l'argent, de l'or. C'est à peine si nous commençons à exploiter nos richesses; nous avons plus de terre que de bras, mais ces bras, l'émigration nous les fournit. Il ne nous manque que cent mille Français pour nous apprendre à faire du vin. Si nous les avions, ce serait bientôt nous qui exporterions du vin en Europe...

« Nous ne ferons point opposition au percement de l'isthme. Nous ne comprenons pas trop pourquoi les Français se sont mis à la tête d'une entreprise qui, au fond, intéresse si peu leur pays. C'est nous qu'elle intéresse d'abord, à cause de nos relations avec les États du Pacifique; c'est ensuite les Anglais, à cause de l'Australie. Les Français, quel profit y trouveront-ils? Nous ne ferons donc nul obstacle, et bien que nous devions fournir les trois quarts du tonnage, nous ne demanderons aucun traitement de faveur. Mais il y a deux choses que nous ne supporterons pas : la première, c'est que les puissances garantissent la neutralité du canal; c'est une affaire du Nouveau-Monde qui ne regarde pas l'Ancien. Lors du percement de l'isthme d'Afrique, aucun État d'Amérique n'a demandé à être partie dans un traité garantissant la neutralité du canal de Suez...; la seconde, c'est qu'au cas de guerre entre les États-Unis et une puissance quelconque, ce canal serve au passage des vaisseaux de guerre de la puissance qui serait en lutte avec nous... Et pour nous prémunir contre ce danger, si cela était nécessaire, nous nous emparerions des deux entrées du canal quand il sera construit et nous y élèverions un fort, car il faut que nous le tenions. »

Vers la fin du livre, une page qui semble viser directement l'optimisme de plusieurs de nos écrivains : « Est-ce à dire qu'il faille chercher chez les Américains le modèle politique que si longtemps les théoriciens de la République ont offert à notre admiration et regarder de l'autre côté de l'Atlantique pour y trouver le spectacle d'une démocratie sage, pure et bien réglée? Celui qui répondrait affirmativement à cette question ferait sourire les Américains eux-mêmes. Il suffit, en effet, d'ouvrir un de leurs journaux et de lire la véhémence des accusations portées par les partis les uns contre les autres, et dont il faut rabattre toujours un peu, pour se convaincre que les États-Unis n'ont échappé à aucun des vices qui semblent inhérents à la démocratie pure... La tyrannie des coteries politiques, la mobilité perpétuelle dans le personnel administratif, la médiocrité, et pire encore que la médio-

crité, dans la composition des conseils électifs, la mise à l'écart de toute l'aristocratie morale et intellectuelle du pays, enfin la corruption, toutes ces plaies s'étalent à la surface du corps politique. »

En finissant, M. d'Haussonville regrette patriotiquement que notre langue s'oublie, que notre influence soit nulle aux États-Unis, alors que l'Anglais entend résonner l'idiome de sa patrie, que l'Allemand trouve précisément conservés à plus d'un foyer les souvenirs et les mœurs de l'Allemagne. « J'exagère, ajoute-t-il, en disant que l'influence française est nulle, mais on aimerait presque mieux ne pas l'y retrouver, car elle ne s'exerce que par ses côtés les plus frivoles. L'Amérique nous envoie son blé, son bétail, bientôt peut-être ses produits fabriqués. Nous lui envoyons nos modes et notre littérature légère. Les Américaines qui se piquent d'élégance font venir leurs robes de Paris; on joue *Madame Angot* à New-York et on trouve chez quelques libraires la traduction des romans de M. Émile Zola[1]. »

Jusqu'à présent nous nous sommes attaché à passer surtout en revue les écrivains ayant le plus de notoriété et qui, presque tous, ont fait une étude plus générale que particulière. Abordons maintenant des écrivains spéciaux, — voyageurs qui auraient pu étendre le champ de leurs observations, — mais qui, dans une mine aussi riche que la Confédération américaine, ont préféré suivre un filon, laissant aux autres la tâche de creuser dans les terrains voisins ; arrivons donc aux spécialistes qui ont traité avec compétence, entre autres la presse et l'instruction publique en Amérique, les chemins de fer, la question de l'or, etc.

En 1876, une grande fête nationale célébra le centième anniversaire de l'indépendance américaine (4 juillet); une Exposition universelle d'art et d'industrie s'ouvrit, à cette occasion, à Philadelphie et attira une foule de visiteurs des deux mondes. Le jour de l'ouverture (10 mai), qui compta plus de cent mille entrées, se trouvaient réunis le président

1. Il ne nous est pas permis, dans un ouvrage d'ensemble comme celui-ci, d'insister sur un grand nombre d'écrivains qui ont tracé, souvent avec bonheur, quelques traits de la vie aux États-Unis. Ainsi, les lettres d'un journaliste de Lyon, M. Jouve, renferment les appréciations les plus justes; M. Guillaume-Tell Poussin, longtemps ministre plénipotentiaire à Washington, dans son livre de la *Puissance américaine,* ou *Tableau de toutes les institutions et ressources des États-Unis* (1848, 2 volumes in-8°), ne semble pas être démenti par les événements, lorsqu'il prévoit, en 1848, que le génie américain arrive forcément à la domination, à l'empiétement et à un ascendant de plus en plus grand, dans le Nouveau-Monde et dans l'Ancien. Dickens, le célèbre romancier, appelé par ses admirateurs à faire des *lectures* au delà de l'Atlantique, en rapporta d'abord 500,000 francs, puis des souvenirs dont il sut également tirer quelque bénéfice littéraire.

des États-Unis, général Grant, entouré d'hommes d'État, de diplomates et des commissaires de toutes les sections et, incognito, l'empereur du Brésil; Wagner avait donné, pour la circonstance, une « Marche centenaire ». La moyenne fut bientôt de vingt mille curieux pour chaque jour de la semaine; car l'Exposition restait fermée le dimanche.

Cette Exposition a offert, comme un des spectacles les plus complets et les plus instructifs, le tableau des progrès aussi rapidement que largement accomplis dans le domaine de l'instruction. En très peu d'années ce qui était insuffisant a été créé, et la somme de ces résultats est de nature à surprendre les indifférents et les plus sceptiques.

Selon l'importance des communes ou des villes, importance calculée d'après le nombre des habitants (au-dessous ou au-dessus de 4,000), les *high schools* (écoles supérieures) donnent ce qu'on appelle chez nous l'enseignement primaire ou l'enseignement secondaire; la durée des études, qui varie de trois à cinq ans, est le plus souvent de trois ans. Les écoles enfantines (*infant schools*) sont en quelque sorte abandonnées à l'initiative privée.

Des « surintendants » d'État ou de comté, des directeurs, tous *élus* pour trois ou quatre ans, composent le corps des fonctionnaires scolaires; dans certaines villes, ce corps est double : l'un pour les écoles blanches, l'autre pour les écoles de couleur.

En principe, l'instruction est gratuite; elle est distribuée, aux divers degrés, par un corps imposant, en nombre du moins, de 272,700 instituteurs et institutrices; celles-ci dépassent de beaucoup les premiers.

Si l'on veut un aperçu de leur traitement, il atteint par mois, en Californie, 82 dollars pour les hommes, 66 pour les femmes; dans la Caroline du Sud, il descend à 24 dollars 1/8 pour celles-ci, à 25 1/2 pour ceux-là [1].

En 1869, M. Hippeau avait été chargé par M. Duruy d'étudier l'enseignement primaire aux États-Unis. Tout ce qu'on en savait jusque-là était dû à un envoyé de la Suède, M. Siljestrom, et à un commissaire anglais, James Fraser, qui rédigèrent leurs rapports en 1854 et en 1867; il était donc le premier Français chargé de cette mission, dont il a consigné les résultats dans *l'Instruction publique aux États-Unis* (écoles publiques, collèges, universités, écoles spéciales), rapport adressé

1. A ce système d'enseignement, se rattachent les grandes associations pédagogiques intitulées l'*American Institute of instruction* et la *National Teacher's Association*, organisées en 1830 et en 1856, et plusieurs journaux tels que le *Journal of education*, dirigé par le professeur W. Russell, de 1826 à 1839, et l'*American Journal of education*, édité par H. Barnard.

à M. Bourbeau, qui dans l'intervalle avait remplacé M. Duruy. Ce livre ne dissimule nullement l'admiration la plus vive pour un pays qui considère l'éducation publique comme le premier et le plus indispensable des devoirs et s'impose les plus lourds sacrifices « pour lui donner une organisation qui n'a certainement point d'égale dans le monde ».

Par ses missions et ses voyages antérieurs, M. Hippeau était à même de faire utilement cette étude et cette comparaison ; quinze ans plus tôt, il avait visité les écoles de Londres, et devait encore parcourir celles d'Angleterre, à son retour des États-Unis, puis celles d'Allemagne, d'Italie, de Suède, de Norvège et de Danemark, ce qui constituait à sa mort, en 1883, un bagage pédagogique imposant, composé de sept ou huit volumes des plus instructifs.

Aux États-Unis, l'instruction a pour but unique de former des citoyens, qui doivent au même titre remplir leurs devoirs envers la société et envers l'État, et donner comme jurés, comme témoins, comme électeurs, un concours intelligent et utile à toutes les affaires. Les écoles rurales dispensent, aussi bien que les écoles urbaines, l'instruction secondaire. Le même esprit se retrouve à tous les degrés de l'enseignement ; les établissements jouissent d'allocations ou de revenus considérables, et le système d'études est aussi fortement constitué que largement rétribué[1].

Avec la liberté laissée aux jeunes filles en Amérique, elles devaient avoir leur place dans l'enseignement le plus élevé. Elles ont, en effet, comme les jeunes gens, des collèges, des instituts et des académies ; le plus riche de ces établissements est celui qui fut fondé, en 1861, par un brasseur, M. Vassar, dont il porte le nom, avec une dotation de 500,000 dollars ; le « Vassar-College », incorporé à l'Université, compta aussitôt 400 jeunes filles, logées dans un palais grand comme le Louvre, et où les quatre années d'enseignement comprennent à peu

1. Rien que dans vingt-deux États de l'Union, dit M. Hippeau, « on comptait, en 1868, 124,613 écoles, fréquentées par 5,360,561 élèves, dirigées par 63,600 instituteurs et 135,250 institutrices, en tout 198,850. Les sommes dépensées ont dépassé l'énorme chiffre de 269,288,553 fr. pour le personnel, et de 86,386,395 francs pour les frais matériels, en tout 354,675,948 francs. Je ne crois pouvoir être taxé d'exagération si j'ajoute à cette somme cent millions pour les quinze États sur lesquels manquent les renseignements officiels ; soit plus de 450 millions dépensés annuellement pour les écoles publiques dans les trente-sept États de l'Union. » Ces écoles dépassent le nombre de 200,000, ce qui fait une école pour 180 habitants, et elles sont gratuitement ouvertes à plus de sept millions d'élèves. Et telle est la préoccupation de tous dans cette grande question, qu'on peut estimer à 500,000 les personnes qui s'intéressent et veillent directement à leur administration et à leurs progrès.

près tout, depuis la grammaire et les langues mortes ou vivantes jusqu'à l'anatomie et à l'économie politique.

On ne peut, du reste, s'étonner de voir triompher en Amérique la cause de l'éducation supérieure des femmes, cause si vivement agitée en Angleterre et même en Russie et qui, bien que discutée, paraît aujourd'hui presque gagnée en France.

Mais revenons à l'éducation des jeunes gens; à propos du collège d'Ithaque, fondé avec les 5 millions de M. Cornell, M. Hippeau signale un trait curieux des mœurs américaines : le travail manuel des étudiants qui peuvent consacrer trois heures par jour à gagner les frais de leurs études. Ainsi, dans la seconde quinzaine d'octobre 1869, un cinquième des élèves, 133, ont reçu 1,286 francs ; les plus actifs ont touché 21 francs par semaine. Pendant le même temps, 37 autres travaillaient à l'atelier de charpenterie, avec un salaire de 7 à 10 francs par jour, selon leur habileté. Dans le pensionnat, 7 étudiants étaient employés au service de la table et payaient ainsi leur nourriture. D'autres, enfin, allaient travailler en ville ; si bien que tous arrivaient facilement à couvrir les frais d'études, qui sont de 735 francs par an. Dans les classes, aussi bien que dans les rues et les réunions, ces jeunes travailleurs sont sur le pied de la plus grande égalité, comme mise et comme relations, avec les étudiants les plus riches; c'est là le vrai symptôme de l'esprit réellement démocratique, qui ne reconnaît et n'estime d'autre supériorité que celle du talent et du savoir.

En mai 1876, quand la Chambre des députés eut décidé l'envoi de six membres de l'enseignement primaire à l'Exposition de Philadelphie, M. Buisson, déjà délégué par le ministère de l'instruction publique à l'Exposition de Vienne en 1873, fut nommé président de cette commission, qui consacra cinq semaines à Philadelphie et six autres à la visite des écoles dans divers territoires de l'Union. En 1878, a paru le *Rapport* de M. Buisson, offrant à la fois le compte rendu de cette mission et le résumé des observations auxquelles elle a donné lieu[1].

1. Chacun des membres de la commission s'était chargé d'une ou plusieurs séries de ces études, qui forment les trente chapitres distincts de l'ouvrage, et dont il suffira d'indiquer les principaux, pour donner une idée de leur importance et de leur variété.

1er. L'éducation nationale aux États-Unis — 2e à 5e. Organisation administrative, financière, pédagogique. — 6e. Coéducation des deux sexes. — 8e. Écoles et mobilier scolaire. — 9e à 12e. Éducation du premier âge. — 13e. Géographie. — 14e. Histoire et instruction civique. — 15e à 17e. Sciences. — 18e, 19e. Dessin. — 22e. Instruction religieuse. — 23e. Éducation morale. — 24e à 27e. Enseignement primaire supérieur. — 28e. Enseignement libre. — 29e et 30e. Statistique et Résumé.

M. Buisson, dans sa conclusion, expose très bien que, si grand qu'ait été le désir de la commission d'importer chez nous des améliorations, il n'en peut jamais être d'une organisation morale comme d'une invention industrielle ou d'un établissement scientifique. « Eussions-nous, dit-il, vu en Amérique la perfection du système scolaire, il n'en serait pas moins chimérique de notre part de conclure à l'importation de ce système appliqué à d'autres mœurs, à d'autres traditions, à d'autres conditions sociales; il pourrait se trouver détestable, et il le serait probablement, car on n'en aurait que le cadavre, l'âme n'y serait plus. La nature vivante ne se laisse pas calquer servilement ; des causes semblables pourront reproduire des effets analogues; mais vouloir les imiter artificiellement, c'est n'avoir pas même soupçonné comment ils s'obtiennent[1] ».

Ainsi, les opinions les plus contradictoires ont donc été émises sur les États-Unis. L'esprit satirique de quelques écrivains de l'ancien monde a trouvé là une mine inépuisable d'épigrammes faciles, de critiques souvent mordantes, — quelquefois justes. Sans doute, la grande nation américaine, comme la plupart des enfants forts — et vigoureux, — est pétrie de belles qualités et de travers; — mais elle est dans tout l'épanouissement de sa force, de sa jeunesse, et l'on peut prévoir qu'elle se corrigera de ses défauts.

1. M. Buisson signale, avec quelques détails, la bibliothèque du Bureau national d'éducation, à Washington, graduellement formée par les soins des membres et dès maintenant d'une richesse presque unique dans sa spécialité. « Elle comprend, d'une part, les ouvrages choisis concernant l'histoire et l'art de l'éducation aux États-Unis et à l'étranger; d'autre part, des documents sur les examens annuels des établissements publics d'instruction, sur l'état des académies et collèges, le degré et la valeur des résultats obtenus dans les écoles spéciales et professionnelles. Un des éléments les plus importants de la collection se compose des journaux scolaires et des rapports sur l'éducation publique, publiés dans les divers États et territoires. On y a réuni des rapports aussi complets que possible sur l'instructiou publique à l'étranger. Une troisième section comprend des encyclopédies et des ouvrages étrangers touchant, à différents points de vuo, aux progrès de la science, des arts et de la littérature, enfin des ouvrages pédagogiques proprement dits et nombre de traités publiés sur l'éducation. »

Le même esprit a fait créer partout, à côté des écoles, une *public library*, où, en dehors des ouvrages scolaires, des livres à la portée de l'élève lui sont prêtés gratuitement. A Boston, le samedi, jour de congé, de nombreux élèves des *grammar-schools*, garçons et filles, viennent les lire ou les emportent dans leurs familles.

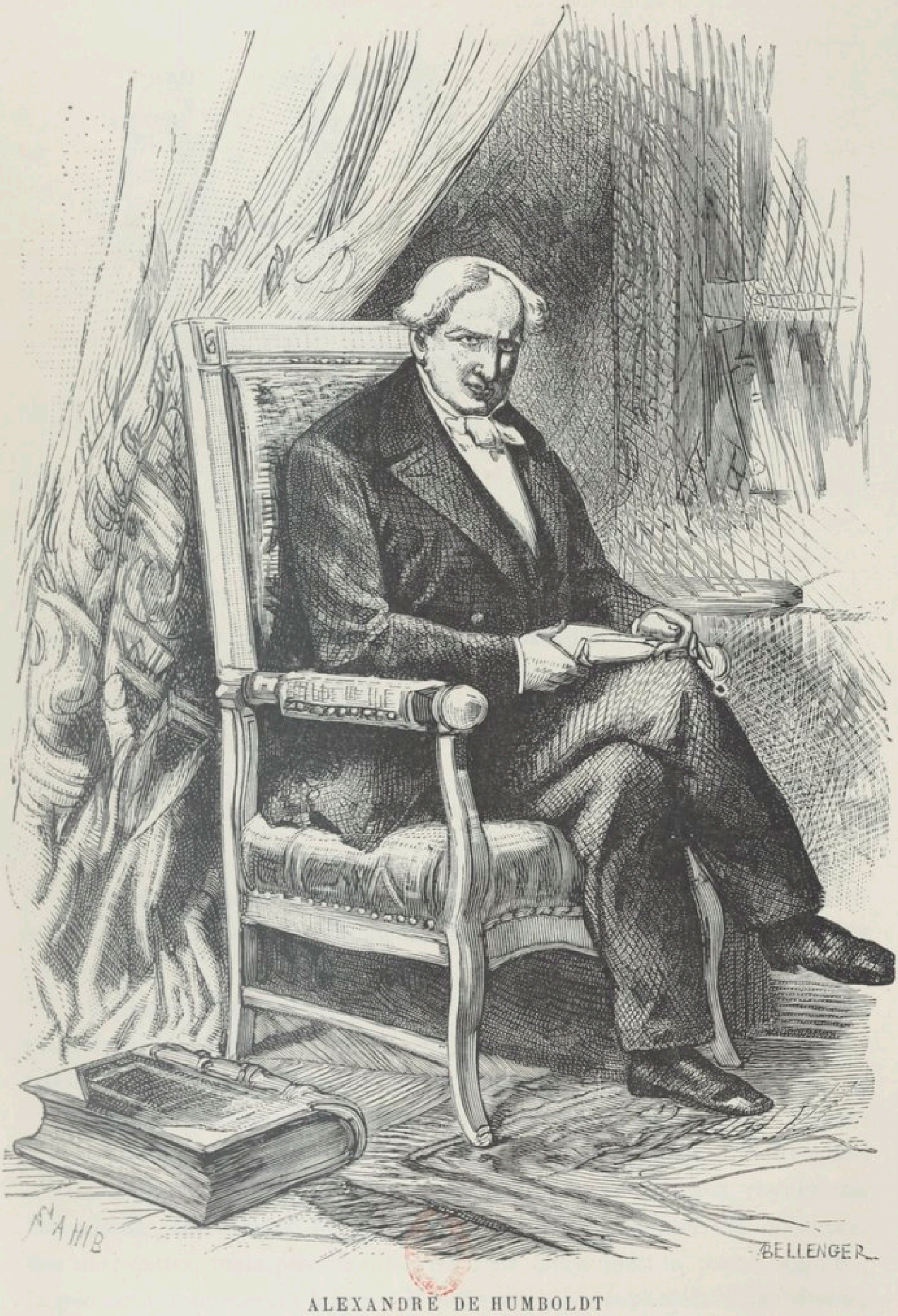
Enfin, les écoles dites du dimanche ou des bibliothèques religieuses que chaque église et chaque école mettent à la disposition des membres de tout âge. « Ce qui est propre à l'école du dimanche, c'est une certaine littérature pour l'adolescence et pour la jeunesse dont elle a eu sinon le monopole, du moins la primeur. C'est ce qu'on appelle encore aujourd'hui le « roman américain ».

Le nombre des écoles du dimanche atteignait, dès 1878, pour les différents États, le chiffre de 69,871, comptant 753,060 maîtres ou moniteurs, et près de six millions d'élèves; et pour l'église épiscopale et celles de l'Union, près de 83,000 bibliothèques, plus de 60,000 maîtres, environ 4 millions et demi d'élèves, et 429,392 volumes imprimés et publiés par la Société.

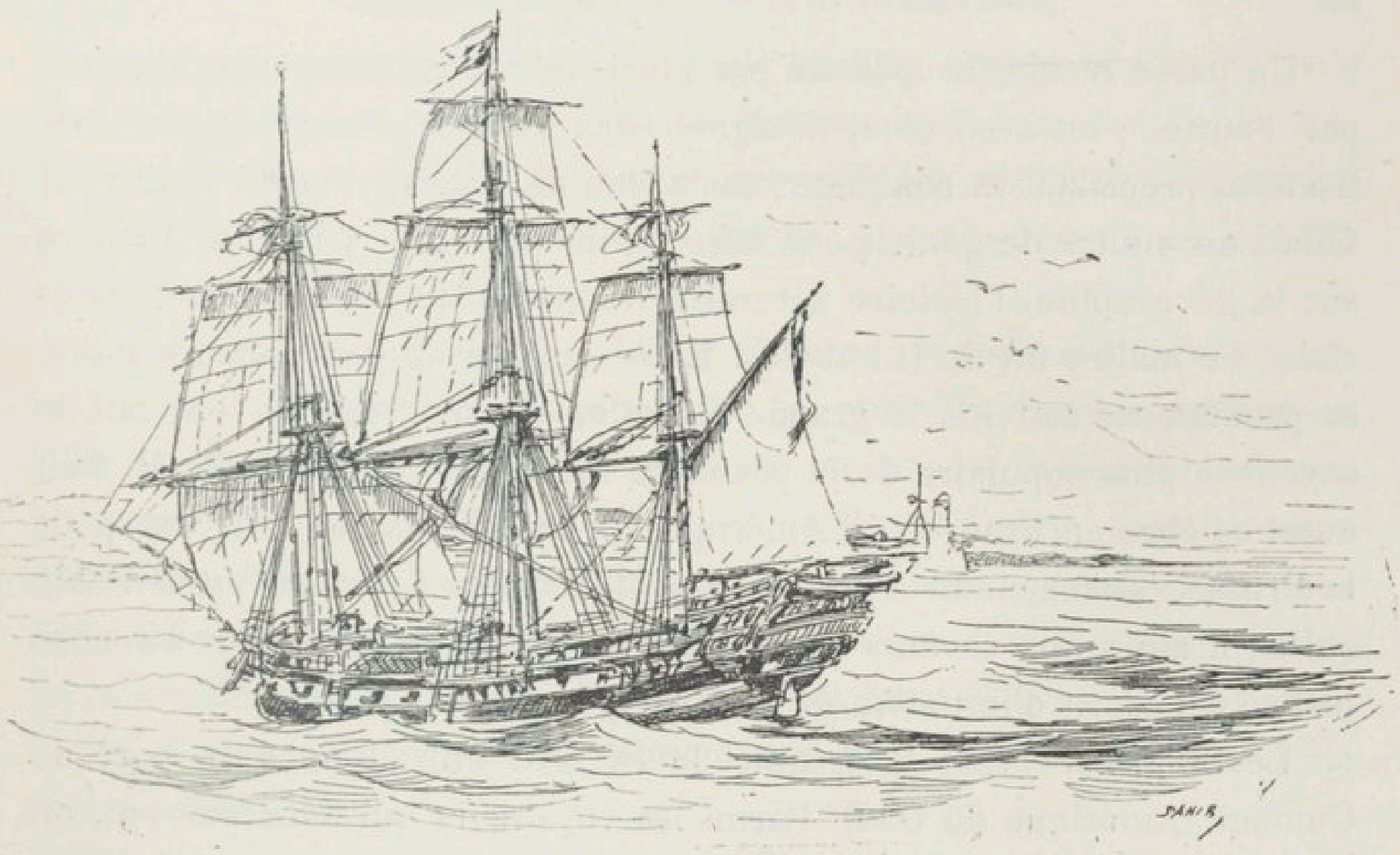
Ce qui distingue la masse du peuple dans ce pays, disait Channing, c'est qu'elle possède des moyens d'amélioration, de culture intellectuelle et morale qu'on ne rencontre nulle part ailleurs.

Mais comment porter un jugement absolu sur un tel peuple? Comme les puissants blocs de quartz de ses monts aurifères, blocs où il y a de l'or et des matières impures, des parties brillantes et d'autres rugueuses et grossières, cette nation a plusieurs faces différentes dont les aspects varient suivant le sens où on les voit et surtout suivant l'imagination et la disposition d'esprit de l'observateur. Qu'un esprit poétique, littéraire, plein des souvenirs de l'antiquité, enthousiaste des chefs-d'œuvre des arts, accoutumé aux formes polies de la société du vieux monde, fasse l'exploration des États-Unis, il sera choqué de l'aspect matériel du génie américain. Qu'un philosophe analyste examine les moyens souvent peu recommandables de la puissance acquise, les spéculations audacieuses qui se jouent de la fortune et de la vie des hommes, ces injures et ces grossièretés de la presse, ces démonstrations brutales des partis, il se retirera attristé et mécontent. Si un esprit synthétique plane au-dessus de l'ensemble, et trop haut pour apercevoir les défauts, il contemplera avec admiration la marche hardie de cette jeune république; le but toujours atteint par une persévérance et une vigueur qui ne connaissent aucun obstacle; cette fourmilière active qui remue, perce, transforme son vaste sol, en extrait de toutes parts et en transporte courageusement les nombreuses richesses; ces grandes villes qui s'élèvent par enchantement, cet accroissement prodigieux de la population, signe certain qu'après tout et malgré de nombreuses déceptions, on trouve des ressources abondantes et une liberté de mouvement qu'aucun autre pays n'offre au même degré; cette navigation incessante qui anime tous les fleuves, ces chemins de fer, ces télégraphes électriques qui sillonnent partout le territoire; ces gigantesques entreprises commerciales et industrielles qu'aucun revers ne rebute; cette terre de libre pensée où toutes les idées ont un asile, toutes les opinions un cours facile; cette diffusion extraordinaire de connaissances pratiques qui répand une égale lumière sur la population entière, — non sur ses sommets. — Un tel esprit est comme émerveillé et ne peut s'empêcher de croire que si la civilisation a commencé en Orient, si elle fait maintenant briller encore l'Europe, sa marche, qui l'entraîne vers l'Occident, la pousse aujourd'hui vers l'Amérique[1].

1. E. Cortambert. *Tableau de l'Amérique.*



ALEXANDRE DE HUMBOLDT



VOYAGES SCIENTIFIQUES DANS L'AMÉRIQUE ÉQUATORIALE

CHAPITRE XXXVII

ALEXANDRE DE HUMBOLDT ET AIMÉ BONPLAND

Au commencement du siècle, les provinces équatoriales du Nouveau-Monde n'étaient encore explorées scientifiquement que par de rares voyageurs.

Les pionniers n'avaient qu'effleuré d'un coup d'œil les mystères de cet admirable continent; aussi les légendes les plus étranges circulaient sur la nature et le passé de la jeune Amérique.

On ignorait la hauteur de ces imposants sommets, de ces volcans gigantesques qui se dressent du Mexique au cap Horn. La direction exacte d'une multitude de cours d'eau échappait encore aux voyageurs. Les mœurs, les usages, les institutions avaient rencontré des conteurs, des narrateurs, mais pas un historien! La flore était à peine connue; la géologie entièrement à faire. L'indigène lui-même n'était pas classé, on ne savait à quelle race le rattacher ou s'il existait, dans toute son originalité, un homme américain.

Un passé reculé, soupçonné par plusieurs vieux historiens, était nié par d'autres ; on avait çà et là signalé des vestiges d'une antique civilisation, précédant la conquête ; mais rien de précis, rien de positif ! Il fallait un maître de génie pour faire du même coup jaillir la lumière sur la géographie, l'histoire naturelle, le passé de l'Amérique équatoriale. Ce maître fut de Humboldt. L'universalité de ses connaissances, sa prodigieuse activité, la grande élévation de ses vues en ont fait le savant le plus populaire de la première moitié de notre siècle. Il était aussi célèbre en France, en Amérique qu'en Allemagne. S'il eut pour la Prusse l'attachement d'un fils, il professa pour la France un véritable culte, il aima nos savants comme des compatriotes, il se plut à rendre justice à l'esprit d'initiative de notre pays.

Le 16 juillet 1799, la frégate le *Pizarre* entrait dans le port de Cumana (Amérique du Sud). Parmi les voyageurs qui débarquèrent, on ne fut pas sans remarquer deux jeunes Européens ; mais personne ne les connaissait, personne ne vint au-devant d'eux. Ils étaient ignorés, et ils ignoraient eux-mêmes de quelle lueur éclatante ils allaient inonder le pays tout entier sur lequel ils s'aventuraient presque en voyageurs pèlerins.

L'un d'eux, robuste et vigoureux, à l'extérieur vulgaire, à la physionomie de paysan, semble un athlète d'une constitution proportionnée à la gigantesque nature qui l'environne. L'autre est plus réellement le voyageur né dans une patrie lointaine, égaré dans ces régions sauvages. Le premier a consacré les années de sa jeunesse aux études arides des sciences, il a tout embrassé, approfondi, expliqué. Il possède les langues anciennes et modernes et s'exprime ainsi dans son axiome familier : « Celui qui n'est pas apte à puiser aux sources du passé ne le sera pas plus à puiser aux sources de l'avenir ». A cette heure, il se dirige vers l'inconnu, il veut étudier le monde nouveau, chercher auprès de l'exubérante nature de cette terre pleine de vie la solution des grands problèmes. C'est un savant, un philosophe, un ami de l'humanité, c'est Alexander von Humboldt. Son compagnon, le digne confident de ses projets, est un jeune Français, un être généreux et enthousiaste ; il a été détourné de sa carrière médicale par les événements qui ont troublé son pays, il a rencontré Humboldt et s'est embarqué avec lui. C'est le botaniste Aimé Bonpland.

Ces deux voyageurs marchent vers Cumana et se communiquent leurs impressions [1].

1. Humboldt et Bonpland passèrent quelques semaines à Cumana ; ils y vérifièrent leurs instruments, formèrent des collections botaniques, examinèrent les traces du grand tremble-

La plaine qu'ils traversent est aride et d'un aspect attristant. Mais une rivière arrose la ville, c'est le Manzanarès, dont les bords très agréables sont ombragés de beaux arbres : les mimosas, l'érythrina pourpré, le seiba à grandes fleurs jaunes ; dans le lointain se dessine l'admirable profil des montagnes.

La vie des Chaymas, qui habitent Cumana, repose entièrement sur les bienfaits de la rivière. En effet, par les chaleurs, l'eau se maintient à 22°, lorsque l'air atmosphérique est à 30° ou 33° ; les Indiens se baignent plusieurs fois par jour ; ils passent leurs soirées à fumer, assis presque dans l'eau et sans vêtements[1]. Ils possèdent la beauté relative de leur race. Ils sont petits, ramassés, aux épaules larges, à la poitrine aplatie ; leurs membres sont charnus. Ils ont le teint brun obscur, le front assez étroit et peu saillant ; la physionomie grave. Chez eux, il n'existe aucune difformité.

On parle à nos jeunes voyageurs d'une célèbre caverne à peu de distance de Cumana dans la vallée de Caripé; ils se hâtent de s'y rendre. Ils suivent d'abord un long couloir sans être obligés d'allumer leurs torches. Le cri des oiseaux nocturnes qui peuplent l'intérieur retentit à leurs oreilles. Ils saisissent surtout la voix perçante du guacharo.

« On ne saurait, dit Humboldt, se former une idée de l'horrible bruit causé par des milliers d'oiseaux dans les parties obscures de la caverne. Ce bruit ne peut se comparer qu'à celui du croassement de nos corneilles qui, dans les forêts de sapins du Nord, vivent en société, et construisent leurs nids au-dessus des arbres dont les sommets se touchent. Les cris aigus des guacharos retentissent sur les voûtes des rochers et sont répétés par leurs échos dans les profondeurs de la caverne ; ils augmentèrent à mesure que nous nous avançâmes, et la lumière de

ment de terre du mois de décembre 1727. Humboldt détermina, par des observations astronomiques, la longitude et la latitude de Cumana, placée sur la plupart des cartes au moins à un demi-degré au midi de sa véritable position. Jusqu'au commencement du siècle actuel, dit Derborough Cooley, toute la côte de la Terre-Ferme avait été trop rapprochée du sud; le courant voisin de l'île de la Trinité et qui se dirige vers le nord, trompant les navigateurs dans leurs calculs, leur faisait croire qu'ils se trouvaient beaucoup plus éloignés du nord qu'ils ne l'étaient réellement.

1. Les Espagnols aimaient au moins autant que les Indiens à se plonger dans les eaux du Manzanarès. Quand on se rencontre le matin, rapporte Desborough Cooley, on ne se demande pas : Quel temps fait-il ? Mais bien : Les eaux de la rivière sont-elles fraîches aujourd'hui ? Des sociétés tout entières, vêtues d'habits fort légers, s'asseoient sur des chaises disposées en cercle à l'endroit le plus frais du courant; elles y passent la veillée, servies par des noirs qui viennent leur apporter quelques verres de limonade ou leur présenter des cigares. Hommes et femmes se livrent ainsi aux plaisirs de la conversation au milieu de la rivière, sans s'inquiéter des petite crocodiles ou bavas, qui, du reste, n'attaquent presque jamais l'homme.

nos torches de copal effraya tellement tous les oiseaux que ce bruit épouvantable cessa pendant quelques minutes autour de nous, mais nous entendimes alors dans l'éloignement les cris plaintifs d'autres guacharos perchés au fond d'autres ramifications de la caverne.

« Les Indiens entrent dans la *sueva* du guacharo une fois chaque année vers le milieu de l'été, armés de perches, à l'aide desquelles ils détruisent la plus grande partie des nids. A cette saison plusieurs milliers d'oiseaux périssent ainsi de mort violente, et les vieux guacharos comme s'ils voulaient défendre leur couvée planent au-dessus des têtes des Indiens en poussant des cris horribles. Les petits qui tombent à terre sont ouverts sur le lieu même ; leur péritoine est revêtu d'une épaisse couche de graisse qui s'étend depuis l'abdomen jusqu'à l'anus, formant ainsi une sorte de coussin entre les jambes des oiseaux. A l'époque appelée à Caripé la moisson de l'huile, les Indiens bâtissent à l'entrée et même sous le vestibule de la caverne des huttes de feuilles de palmiers, puis, allumant alors des feux de broussailles, ils font fondre dans des pots d'argile la graisse des jeunes oiseaux qu'ils viennent de tuer ; cette graisse, connue sous le nom de beurre ou huile de guacharos, est à demi liquide, transparente, sans odeur et si pure qu'on peut la conserver une année sans qu'elle rancisse.

« Les membres d'une famille indienne appelée Morocoymas prétendent, en qualité de descendants des premiers colons de la vallée, être les légitimes propriétaires de la caverne et devoir jouir du monopole exclusif de la graisse du guacharo ; mais les moines établis parmi eux tiennent peu de compte de leurs réclamations et les obligent à leur fournir de l'huile pour la lampe de l'église. »

Après quelques observations météorologiques et de belles excursions dans les territoires voisins, ils s'éloignent de Cumana et se disposent à côtoyer le littoral.

Ils arrivent à La Guayra, dont la température est chaude et malsaine. Ils ne font que stationner quelques jours dans cette ville sans attrait.

Au mois de février 1800, ils atteignent Caracas.

Cette ville leur paraît être un lieu d'habitation charmante. Son climat est printanier. Pendant les mois d'avril, de mai et de juin, il y a des pluies abondantes très favorables. La plus féconde végétation en résulte : bananes, oranges, café, froment, canne à sucre.

C'est dans les environs qu'ils remarquèrent l'arbre extraordinaire dont les fibres laissent échapper un suc laiteux. On le nomme l'*arbre*

de la vache, le liquide rafraîchissant qu'il offre est un bienfait pour les habitants et les voyageurs [1].

La région de Caracas étudiée, Humboldt et Bonpland visitent une dernière forteresse maritime, Puerto Caballo.

Ils abandonnent la côte et pénètrent dans les montagnes qui protègent les fécondes vallées de l'Araqua. Ils gravissent les pics escarpés des Caracas, ils atteignent les plaines de l'Orénoque ; on sait que ces llanos sont de véritables steppes couvertes de végétation pendant la saison des pluies et qui se transforment en un désert immense à l'époque des sécheresses.

Nos voyageurs reconnaissent les sources de l'Apure, affluent de l'Orénoque.

Au milieu des llanos, à Calabozo, les voyageurs examinèrent de près un curieux poisson, le gymnote électrique, qui se trouve en assez grand nombre dans le bassin de l'Orénoque, principalement aux confluents de cours d'eau dans les endroits marécageux.

— Veuillez nous apporter plusieurs de ces anguilles, demandèrent-ils aux indigènes.

Ceux-ci refusèrent : « Nous ne voulons pas être foudroyés ! » répondirent-ils.

Enfin, on proposa de *pêcher avec des chevaux* et les Indiens chassèrent aussitôt, de la savane dans un marais, environ 30 chevaux ou mulets sauvages.

Humboldt décrit ainsi la lutte qui suivit : « Le bruit extraordinaire causé par les sabots des chevaux fait sortir les gymnotes de la vase et les provoque au combat. Ces anguilles jaunâtres et livides ressemblant à des serpents aquatiques nagent sur la surface de l'eau et se pressent sous le ventre des quadrupèdes qui viennent troubler leur tranquillité ; la lutte qui s'engage entre des animaux d'une organisation si différente offre un spectacle frappant. Les Indiens, armés de harpons et de longues cannes, entourent l'étang de tous côtés et montent même sur les arbres

1. L'arbre de la Vache, aujourd'hui extrêmement connu (il appartient à la famille des Sapotées), n'avait été alors que rarement signalé par les écrivains voyageurs. Humboldt et Bonpland en parlent presque comme d'une découverte. L'illustre savant allemand déclare que, dans le cours de ses explorations, il ne vit aucun objet qui produisît sur lui une plus vive impression. On a remarqué que le liquide doux et nourrissant qui découle de l'incision est plus abondant au lever du soleil qu'à toute autre heure du jour. Ceci s'explique aisément par le refroidissement de la nuit qui arrête l'évaporation et permet à l'arbre de secréter une liqueur plus abondante. On voit, paraît-il, dans certains pays, les noirs et les naturels accourir de tous côtés avec de grands vases et s'emparer du lait végétal avec autant d'activité et de soin que des fermiers à la vacherie.

dont les branches s'étendent horizontalement sur la surface de l'eau. Leurs cris sauvages et leurs longs bâtons empêchent les chevaux de prendre la fuite et de regagner les rives de l'étang. Les anguilles, étourdies par le bruit, se défendent au moyen de décharges répétées de leurs batteries électriques ; pendant longtemps elles semblent victorieuses ; quelques chevaux succombent à la violence de ces secousses qu'ils reçoivent de tous côtés dans les organes les plus essentiels de la vie, et étourdis à leur tour par la force et le nombre de ces secousses, ils s'évanouissent et disparaissent sous les eaux. D'autres haletants, la crinière hérissée, les yeux hagards et exprimant la plus vive douleur, cherchent à s'enfuir loin du champ de bataille ; mais les Indiens les repoussent impitoyablement au milieu de l'eau ; ceux en très petit nombre qui parviennent à tromper la vigilance active des pêcheurs regagnent le rivage, s'abattent à chaque pas et vont s'étendre sur le sable, épuisés de fatigue, tous leurs membres étant engourdis par les secousses électriques des gymnotes ».

En quelques minutes, cinq chevaux furent noyés. Les gymnotes épuisés par le combat, ayant dépensé toute leur électricité, s'approchent alors timidement du bord du marais, et on peut les prendre assez facilement à l'aide de petits harpons attachés à de longues cordes[1].

Ils s'embarquent sur un canot indien à travers les forêts vierges. A chaque pas, leur imagination est frappée par la splendeur du paysage ; ils s'avancent sur leur frêle embarcation et franchissent les torrents ou randals. Leur enthousiasme est cependant à mis une rude épreuve, ils ont à se préserver contre les plus dangereux moustiques et les miasmes putrides des marécages, ils doivent lutter contre les bêtes féroces. Malgré ces obstacles, Humboldt étudie les mœurs des Indiens, leurs traditions. C'est à la fois un savant et un poète, il se laisse envahir par le charme des impressions, il recherche continuellement le sens des phénomènes qu'il observe. Ce qui domine en lui, c'est le besoin de connaître et de comprendre; tout ce qu'il voit excite son intérêt.

Plus loin, les deux jeunes Européens signalent dans l'Apure et les cours d'eau du voisinage un petit poisson féroce, effroi des indigènes,

1. Aujourd'hui, les gymnotes ainsi que les torpilles ont été l'objet d'études approfondies de la part de naturalistes. A l'époque de Humboldt, on n'avait encore que des renseignements sommaires sur cette étonnante espèce d'anguille. « Ce poisson a une telle force électrique, rapporte-t-il, que je ne me rappelle pas avoir jamais reçu de la décharge d'une grande bouteille de Leyde, une commotion plus épouvantable que celle que j'éprouvai en plaçant imprudemment mon pied sur un gymnote qui venait de sortir de l'eau. »

appelé *caribe*. Ce petit poisson attaque les baigneurs et les nageurs, leur enlevant le premier morceau de chair qu'il touche, comme avec une sorte d'emporte-pièce. Est-on même légèrement atteint, il devient presque impossible de sortir de l'eau sans recevoir d'autres morsures, tant ces poissons sont nombreux et voraces. Tout bain, même de quelques minutes, peut être fatal si l'on a le malheur d'être même légèrement blessé par un de ces poissons.

Humboldt et Bonpland descendirent l'Apure jusqu'à sa jonction avec l'Orénoque et naviguèrent ensuite sur les eaux de ce fleuve. Rien n'échappe à ses observations. « Les dangers, dit-il, élèvent toujours la poésie de la vie ! » Et c'est avec joie qu'il explore la nature sauvage de l'Amérique équatoriale.

Il se trouve dans la région du peuple disparu des Atures, il s'émeut au souvenir de cette brave et généreuse nation vaincue par la tribu farouche des Caraïbes. — Les Atures, dit une histoire indienne, s'étaient réfugiés dans les rochers des cataractes, et leurs terribles persécuteurs ne les poursuivaient pas dans ces retranchements inaccessibles, où la vie cent fois était menacée. Il fallait avoir à redouter les cruelles étreintes des anthropophages pour chercher un refuge dans ces effrayantes cavernes.

Humboldt pousse ses investigations aussi loin que possible et, dans son ardeur à découvrir les traces des Atures, il arrive enfin à reconnaître au fond d'une grotte, située vers la partie la plus impraticable d'un randal, des ossements entassés. Grâce à ses connaissances ethnographiques, il acquiert la certitude de l'origine aturienne de ces débris et vérifie l'histoire.

Il poursuit son audacieuse excursion jusqu'au confluent du Quaviare et de l'Atabapo. En ce lieu, la configuration du sol fait dévier le cours de l'Orénoque. Ce fleuve, en effet, présente la particularité de s'étendre à l'ouest, au nord et d'infléchir brusquement à l'est.

Parmi les recherches de la science que poursuivait Humboldt, l'exploration de l'Orénoque n'était pas la plus importante, il lui tardait surtout de trancher une question soulevée par le géographe Buache, en 1797, et relative à l'impossibilité d'une jonction entre l'Orénoque et l'Amazone. Humboldt n'admit pas cette assertion et résolut de découvrir la vérité. Il quitta donc le cours du fleuve, il s'embarqua à travers le réseau des affluents du Rio-Negro, tributaire de l'Amazone ; après une navigation, non interrompue, de deux cent trente milles géographiques, il reconnut, sur la rive gauche, un affluent dirigé vers le nord.

Humboldt remonta ce fleuve et la direction septentrionale se maintint; plus de doute, ses conjectures allaient être réalisées; le cours rejoignait l'Orénoque. Il s'entretint avec son ami de ses espérances, il se réjouit de l'heureuse issue de son voyage. Le botaniste partagea la confiance qui animait Humboldt, il crut à la réalité de ses suppositions.

Mais après plusieurs milles, quelles furent à tous deux leur crainte, leur anxiété, lorsqu'ils virent le fleuve s'incliner à l'est et persister dans cette route; il allait donc à la mer; quelle désillusion!

Humboldt manifestait son découragement, et Bonpland, dans son trouble, cherchait une explication, mais les raisons de son ami étaient plus fortes que ses théories imaginaires. L'incertitude, cependant, ne devait pas durer. Humboldt eut la joie de se reconnaitre dans la direction du nord et il continua ainsi au milieu des forêts, jusqu'aux rives de l'Orénoque qu'il avait tant souhaité.

Le fleuve sur lequel il venait de naviguer, était le Cassiquiare[1], dont les limites rocheuses sont couvertes de figures représentant des corps célestes, des animaux, des outils usuels.

Sans aucun doute, ces sculptures et d'autres trouvées antérieurement sur les bords de l'Orénoque, de l'Esséquébo, etc., sont des inscriptions analogues à celles de l'art assyrien, qui gardent le souvenir d'une civilisation antique.

Telle est la première partie du voyage de Humboldt et de Bonpland aux régions tropicales. Ces deux hommes se complétaient l'un l'autre, le géologue se doublait du botaniste; mais, ainsi que nous l'avons indiqué déjà, les sentiments qui faisaient leur union ne les alignaient pas néanmoins au même niveau et l'on doit se garder de confondre des mérites si différents. Humboldt a réalisé par ses travaux et ses investigations comme une seconde découverte de l'Amérique. Bonpland jouit d'une part de célébrité moins vaste. Il n'est pas celui qui s'élance vers l'avenir, animé d'un mobile puissant, le progrès de la science; il n'est pas celui qui guide, qui entraîne et triomphe; mais il répond à l'appel de l'être enthousiasmé, il seconde ses vues, ses efforts et partage ses émotions, ses inquiétudes ou sa félicité. Il est un ami tendre, dévoué, véritable bienfait de la Providence dont jouissent en ce monde les âmes d'élite.

1. Le Cassiquiare est donc un canal naturel qui met en communication le bassin de l'Orénoque et celui de l'Amazone; il se sépare de l'Orénoque à environ 300 kilomètres de sa source, mariant les eaux de ce fleuve à celles du Rio Negro, affluent de l'Amazone.

En quittant le bassin de l'Orénoque, Humboldt remonta vers le littoral et se rendit à la Havane. Il voulait de Cuba se diriger par le Mexique sur les îles de la Malaisie, particulièrement les Philippines. Mais il abandonna ce plan et s'embarqua pour Carthagène, afin d'explorer une nouvelle portion du continent américain. Ce n'était plus dans un but hydrographique, mais orographique ; il voulut s'appliquer au développement des connaissances relatives à la nature des montagnes, des volcans, à la précision des altitudes.

Cette donnée du voyage ne supprimait en rien toutes les recherches à faire en botanique et zoologie ; son excellent ami Bonpland l'accompagna de nouveau. Les deux vaillants explorateurs débutèrent par une navigation prolongée sur la Magdalena, se dirigeant de Carthagène vers Bogota.

Ils admirèrent entre autres, dans les environs, la cataracte de Téquendama qui a passé pendant quelque temps pour la plus belle cataracte du monde avec celle du Niagara. La rivière qui la forme tombe dans la Magdalena. Elle se divise en deux chutes et se précipite d'une grande hauteur dans un abîme. La colonne de vapeur qui s'élève au-dessus peut être aperçue de Bogota.

Ils visitèrent la chaîne du Quindiu [1], le volcan de Popayan, le Parano d'Almaguer et le plateau de Los Pastos ; ils atteignirent la ville de Quito le 6 janvier 1802.

Les deux intrépides ascensionnistes gravirent deux fois le Pichincha et y renouvelèrent leurs expériences sur la constitution de l'air, sur les phénomènes électriques, magnétiques, etc. Ils voulurent aussi connaître le Cotopaxi, dont les éruptions sont terribles. De tous les sommets volcaniques de l'Équateur, c'est certainement le plus redoutable. On a

1. La montagne de Quindiu a été regardée à une époque comme l'un des passages les plus difficiles de la Cordillère des Andes. En effet, autrefois, dans la saison la plus favorable de l'année, il fallait au moins dix ou douze jours pour traverser d'épaisses forêts entièrement inhabitées, et, durant ce pénible voyage, on ne trouve aucune hutte, on ne peut se procurer aucun moyen de subsistance. A toutes les époques de l'année, les voyageurs ont soin de se munir de provisions pour un mois, car il arrive souvent que la fonte soudaine des neiges et la crue des torrents les empêchent tout à la fois de revenir sur leurs pas ou de continuer leur route. Les voyageurs traversent ordinairement cette montagne à dos d'homme, c'est-à-dire assis dans un fauteuil attaché à l'aide de fortes courroies sur les épaules d'un carquero ou porteur. Bien que peu lucratif et très fatigant, le métier de carquero est choisi par les jeunes gens robustes qui habitent les montagnes des Andes. L'existence vagabonde et indépendante des forêts leur offre plus d'attraits que la vie sédentaire, monotone et contrainte des villes. (Desborough Cooley).

Humboldt et Bonpland ne voulurent pas se soumettre aux usages du pays ; ils firent à pied, et même à pieds nus, ce difficile trajet.

observé que les fragments de rochers et les masses de scories qu'il jette dans les vallées voisines suffiraient seuls pour former une montagne considérable. En 1738, ses flammes apparurent dans toute leur incandescence à environ 900 mètres du cratère. En 1744, le bruit d'une de ses éruptions se répercuta jusqu'à deux cents lieues de distance[1].

Pendant les cinq mois de son séjour dans les hauts plateaux, Humboldt accomplit la plus périlleuse ascension scientifique qui ait été jusqu'alors tentée. Il gravit, le 23 juin 1802, le célèbre Chimborazo, que l'on croyait être alors le point culminant du globe[2], et qui, malgré son élévation (6,530 mètres), n'est même pas le pic le plus haut de l'Amérique. Le sommet dominant des Andes, est, en effet, l'Aconcagua, dans le Chili.

Humboldt ne parvint pas à dépasser 5,959 mètres[3]. Déjà, à cette altitude le sang s'échappait de ses yeux et de ses lèvres par le fait de la raréfaction de l'air. Arrivé à quelques centaines de mètres du pic, il trouva tout à coup sous ses pas une profonde crevasse dans laquelle il faillit s'engloutir. Mais l'honneur du triomphe lui était réservé; il rejoignit dans les hauteurs moyennes ses compagnons inquiets.

Humboldt et Bonpland voulurent gagner le bassin de l'Amazone en franchissant une contrée récemment bouleversée par un effroyable tremblement de terre : quarante mille hommes avaient péri en quelques minutes. Ils descendirent les gorges majestueuses des Andes et atteignirent le grand fleuve.

Nos voyageurs retournèrent ensuite au Pérou, traversèrent pour la cinquième fois la chaîne des Andes et déterminèrent par 7° de latitude sud la position de l'Équateur magnétique; quelques semaines après ils arrivaient à Lima et à Callao. C'est là que Humboldt put observer le passage de Mercure sur le Soleil.

Indépendamment de ses remarquables travaux météorologiques et de ses belles recherches dans le domaine le plus étendu des sciences

1. Humboldt, tout en fournissant de précieux renseignements sur cette montagne, l'a cependant moins bien étudiée qu'un observateur savant de moindre célébrité, le docteur Reiss, qui en fit l'ascension en 1872. Le docteur Reiss assigne à cette montagne une altitude de 5,992 mètres. Depuis 1851, les éruptions du Cotopaxi, extrêmement fréquentes, ont eu souvent d'effroyables conséquences; l'éruption du 9 mai 1877 a été [illegible] cause d'un terrible tremblement de terre qui a désolé une vaste portion de l'Amérique du sud.

2. On sait depuis longtemps que le sommet le plus élevé est le mont Everest, dans l'Himalaya.

3. La Condamine, en 1745, commença sans grand résultat l'ascension du Chimborazo. M. Boussingault, en 1831, atteignit 6,004 mètres, et depuis deux voyageurs bien connus par leur intrépidité, MM. Jules Remy et Brenchley, dépassèrent encore leurs devanciers. M. Whymper a également fait l'ascension de cette montagne.

naturelles, le jeune savant allemand donne de précieuses explications sur le système en apparence si compliqué des Andes; il précise certains faits qui semblaient avant lui de pures légendes d'indigènes. Ainsi, il appelle l'attention sur le phénomène qui se passe au sommet des montagnes, sur les hauts plateaux, un peu au sud du Darien. A l'époque des pluies, le cours supérieur de l'Atrato se joint à la rivière *San Juan* qui se jette dans le Grand Océan. Un petit canal naturel fait ainsi communiquer les deux bassins, l'Atlantique au Pacifique. On a songé pendant quelques années à creuser là un canal interocéanique, mais il aurait fallu un grand nombre d'écluses; tous les projets ont d'ailleurs disparu en présence de l'entreprise gigantesque du canal de Panama.

Humboldt se dirige sur Guayaquil, s'embarque, aborde au port d'Acapulco, dans l'État de Guerrero, le 23 mars 1803. Il fait l'ascension de trois volcans : le Jorullo, le Toluca et le Cofre de Perote. Il se rend à travers les forêts de chênes, de Xalapa à Vera-Cruz, il passe ensuite aux États-Unis et revient en Europe.

Sur le sol de la Nouvelle-Espagne, c'était le nom que portait alors le Mexique, Humboldt étudia non seulement cette superbe nature qui a inspiré à sa plume de nobles pages [1], mais il voulut soulever le voile de l'antiquité mexicaine. Son génie d'observateur sut entrevoir le passé reculé de la civilisation des Toltèques et des Aztèques; quelques ruines le mirent sur la voie de recherches qui malheureusement ne furent que superficielles, et qui poursuivies par lui à fond, auraient sans doute épargné dans la suite bien des erreurs aux américanistes. Il n'étudia pas assez complètement les vieilles cités mexicaines pour qu'on puisse aujourd'hui le prendre pour juge et maître. Stephens, suivant nous, en a été le grand révélateur [2].

1. *Essai sur la Nouvelle-Espagne.*

2. La Nouvelle-Espagne qui devait bientôt après les explorations de Humboldt reprendre son ancien nom a été le point de mire d'un grand nombre de voyageurs. On s'est infiniment trop occupé du Mexique et peut-être a-t-on même beaucoup trop parlé et écrit sur son passé, son présent et son avenir. Parfois, les ouvrages à trame légère en apparence, ont été pour ainsi dire mieux tissés que les travaux d'allure didactique. Ainsi, les romans, les études diverses de Lucien Biart et de Gabriel Ferry donnent souvent une idée plus juste des mœurs mexicaines que de gros volumes que nous pourrions citer. Un excellent abbé, M. Brasseur de Bourbourg, dont nous reparlons plus loin, a entassé beaucoup de documents sans ordre, indépendamment de ses recherches archéologiques et linguistiques généralement assez mal conduites; on lui doit un voyage à l'*Isthme de Tehuantepec* et *quatre Lettres sur le Mexique.* Un autre abbé, M. Domenech, homme d'imagination plutôt que savant, n'a pas craint, après une *bévue retentissante* sur la pictographie américaine, de rentrer en lice et de composer *ex-professo* quelques ouvrages sur le Mexique. La trop célèbre expédition du Mexique donna lieu à la création d'une commission scientifique qui se crut capable de prendre rang à côté de l'illustre

Tel fut le voyage scientifique accompli par de Humboldt et Bonpland.

Frédéric-Henri-Alexandre, baron de Humboldt, était né à Berlin, le 14 septembre 1769. Son père, le major de Humboldt, se battit à côté du duc de Brunswick, pendant la guerre de Sept ans et mourut fort jeune; sa mère était d'origine bourguignonne. Il avait un frère plus âgé que lui de deux ans et avec lequel il fut lié d'une étroite et inaltérable affection. Humboldt a mérité le surnom d'Aristote moderne, il avait reçu du ciel tous les dons de l'intelligence et du cœur et tournait ses merveilleuses facultés vers un point unique : la science. « En énumérant, dit-il, les causes qui peuvent nous porter vers l'étude scientifique de la nature, nous devons rappeler aussi que des impressions fortuites et en apparence passagères ont souvent, dans la jeunesse, décidé de toute l'existence... S'il m'était permis d'interroger mes plus anciens souvenirs, de signaler l'attrait qui m'inspira de bonne heure l'invincible désir de visiter les régions tropicales, je citerais les descriptions pittoresques des îles de la mer du Sud par Georges Forster. »

En effet, l'influence de ses lectures, ses études, ses dispositions personnelles déterminaient le choix de sa carrière. Il avait reçu, ainsi que son frère Guillaume, les précieuses leçons de Joachim Campe et de Kristian Kunth. Il continua de s'instruire à l'Université de Francfort-sur-l'Oder, se destinant aux finances pour la satisfaction de sa mère. Mais il goûtait si peu ce genre de travail qu'il revint à Berlin dès l'année 1788. Il fréquenta le botaniste Wildenow et se sentit attiré par les sciences naturelles. En 1789, il se rendit à Gœttingue, il y poursuivit ses études, abordant et approfondissant toutes les branches : philologie, histoire, anatomie. C'est à cette époque qu'il connut Gottlob, Heyne, Eichhorn, Blumenbach et G. Forster, le compagnon de Cook; il éprouva auprès de ce dernier une vive passion pour les voyages lointains. Il voulut partir. Mais à cause de l'opposition maternelle, il dut abandonner son projet et se résigna. Il visita l'Allemagne, il connut à Mayence le grand anatomiste Sœmmering à qui il dédia son travail sur l'irritabilité de la fibre musculaire et nerveuse, avec des considérations

commission d'Égypte, et qui n'aboutit à peu près à rien. Quelques ingénieurs, entre autres MM. Guillemin-Tarayre et Coignet, explorèrent les gisements miniers, principalement de la région californienne. M. Niox, en sa qualité de topographe distingué, a également fait des travaux estimés. On doit à M. de Saussure de bonnes études sur l'hydrologie du Mexique; à M. le docteur Poyet, quelques notices géographiques sur les villes du Mexique; au docteur Jourdanet, d'excellents mémoires sur le climat du Mexique et sur son influence sur la vie de l'homme, etc.

sur la vie chimique des animaux et des plantes. En 1791, il entra à l'Académie des mines de Frieberg, il suivit les cours du célèbre Werner et se lia avec Léopold de Buch. En 1792 il fut nommé directeur des mines de Baireuth et il publia un important mémoire sur la flore souterraine de Frieberg. Vers cette époque, il se rendit fréquemment à Vienne, il y prit connaissance de la nouvelle découverte de Galvani. Il rechercha les causes du magnétisme terrestre. Il se fit lui-même des plaies sur les épaules et dans le dos afin d'étudier par ses propres sensations les phénomènes de l'irritabilité galvanique. Il démontra la possibilité d'obtenir des convulsions, non seulement par l'application d'un métal simple, mais sans l'intervention d'une substance tierce et sans irritabilité mécanique. Il sépara les phénomènes de l'électricité animale de ceux que produit un courant extérieur, puis il établit la faculté pour les parties animales d'engendrer les phénomènes observés sur elles.

Ainsi se passa la première période de la vie de Humboldt, période d'études, de recherches, de réflexions, par laquelle il se prépara à la seconde phase qui devait s'écouler dans une action continuelle.

En 1796, il perdit sa mère.

La piété filiale dont il avait toujours fait preuve lui commandait depuis longtemps de suivre les vues de M^me^ de Humboldt. Cependant, lorsqu'il n'eut plus à subir cette vénérable désapprobation, il se sentit entraîné irrésistiblement et voulut obéir à sa vocation.

Il vint à Paris. Il hésita entre plusieurs projets : l'exploration de l'Égypte avec Bonaparte, des mers Australes avec Baudin. Finalement il se dirigea vers les tropiques, accompagné de Bonpland.

Ce botaniste était né à La Rochelle, le 22 août 1773. Il servit dans la marine de la République. Lorsqu'il eut terminé son engagement, il vint poursuivre ses études à Paris, et fit alors connaissance de l'homme supérieur dont il allait devenir l'ami inséparable. Humboldt et Bonpland quittèrent la capitale vers la fin de 1798, ils voulaient demander à l'Espagne l'autorisation d'explorer ses colonies en Amérique. La cour se montra défiante, mais Humboldt fut persévérant, il parvint, aidé de l'ambassadeur de Saxe, à obtenir des entrevues avec Urquijo, le tout-puissant ministre de Madrid. Celui-ci facilita au jeune savant les moyens d'aboutir à la réalisation de son dessein. Humboldt et Bonpland s'embarquèrent le 5 juin 1799 à La Corogne, port de Galice. Ils atteignirent le 19 juin les îles Canaries, firent l'ascension du pic volcanique de Ténériffe et se rendirent ensuite à Cumana d'où nous les avons suivis au début de cette notice.

Ils revinrent en Europe après cinq années d'absence, leurs compatriotes n'avaient eu d'eux que de très rares nouvelles, ils ignoraient leur destinée, aussi les croyaient-ils morts. Un véritable enthousiasme les accueillit au retour.

Bonpland rapportait un herbier de six mille plantes à peu près inconnues, Humboldt écrivit un ouvrage monumental qui relatait les connaissances dont il dotait l'humanité : c'est le *Voyage aux régions équinoxiales*.

Humboldt est caractérisé par cette désignation d'esprit généralisateur. Il est à la fois ùn savant et un poète. Quand on ouvre ses livres on y rencontre un charme constamment soutenu, qui fait oublier l'aridité de la dissertation. C'était une des maximes de Humboldt que « la science est incomplète si elle ne sait pas plaire par la forme et se faire lire » et toujours il se montrait philosophe et paysagiste afin d'intéresser.

Humboldt vécut de longues années en France. Il aimait passionnément la société, les mœurs, la langue française; en 1814, il fut touché des malheurs de notre pays, et, l'année suivante, il pleura la chute de Napoléon.

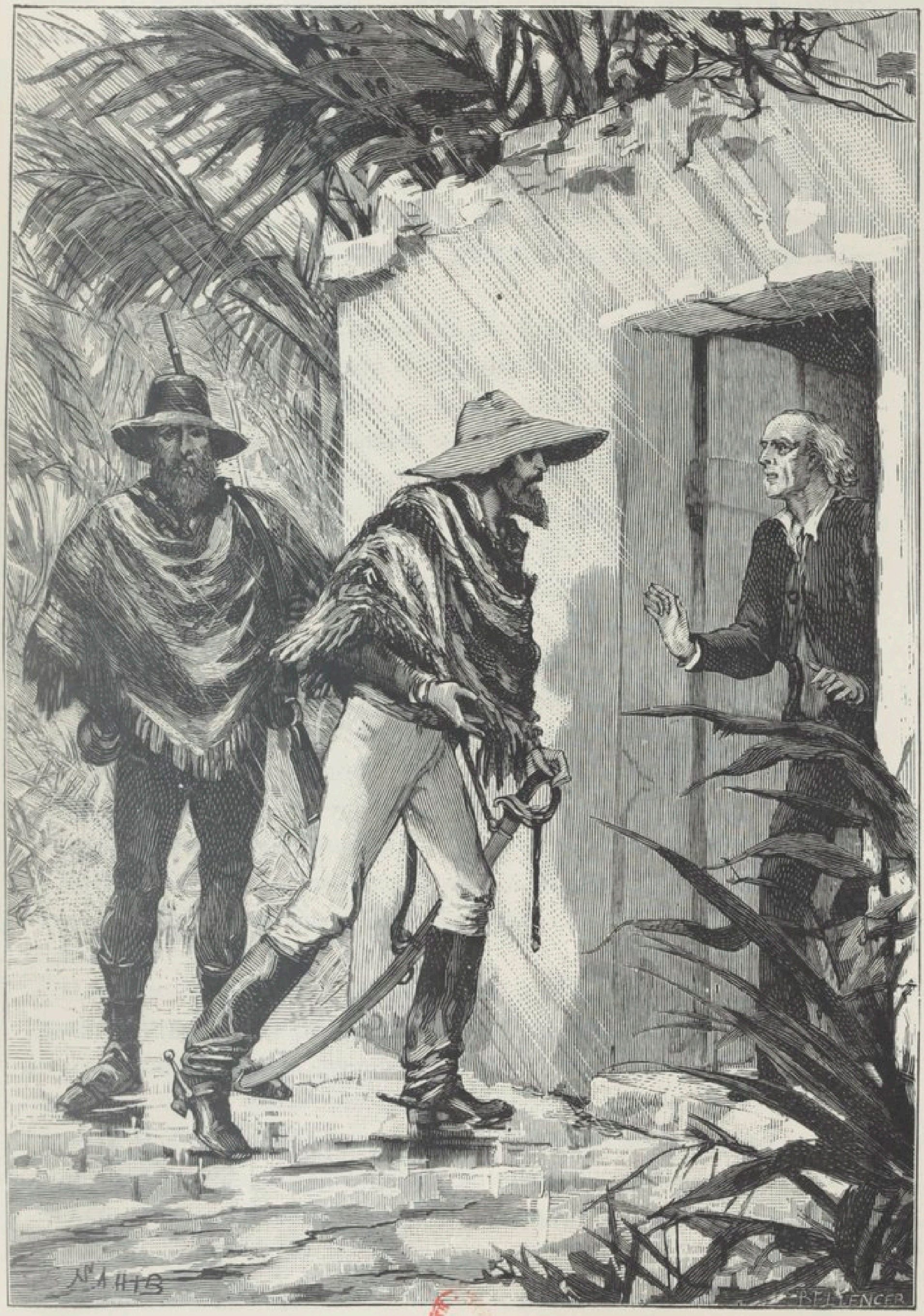
Il se plaisait à écrire le français, qu'il trouvait très clair, naturel et correct. Il tenait à l'élégance de son style, et quoiqu'il fût remarquablement lettré, il se regardait comme incompétent et se faisait relire par un écrivain français. « Lorsque le fonds des choses est aride, disait-il, je sens que mes phrases deviennent tudesques. »

Pendant son séjour à Paris, il eut le chagrin de voir partir son ami Bonpland. Celui-ci, devenu intendant de la Malmaison et recevant une pension de l'empereur, ne jugea point qu'il avait assez fait pour la science et qu'il pouvait s'arrêter[1].

Il retourna en Amérique en 1816. Après avoir exploré certaines régions du Paraguay, il accepta une place de professeur à Buenos-

1. Bonpland fut apprécié comme il le méritait, non seulement par l'empereur, mais par l'impératrice Joséphine qui avait accepté avec reconnaissance pour son jardin et ses serres de la Malmaison, des graines expédiées d'Amérique. Chaque semaine, Bonpland se rendait auprès de l'impératrice et s'entretenait avec elle de ses chères plantes, des richesses végétales du Nouveau-Monde, de ses collections. La place d'intendant de la Malmaison devint vacante. On la lui offrit; il l'accepta. On lui adjoignit deux employés de la trésorerie générale, pour la rédaction de ses comptes, vérifiés tous les mois par l'empereur, avec sa sévérité habituelle en nature de finances; et cette collaboration, ajoute M. Demersay, lui permit de suivre assidûment la publication de ses ouvrages. De cette époque datent ses relations avec Gay-Lussac, Arago, Thénard, etc.

La chute de l'empereur ne fit pas un ingrat de l'honnête naturaliste. Sa reconnaissance parut, au contraire, grandir. Au milieu des opinions confuses, des projets contradictoires qui sont mis en avant et se croisent autour de lui, Bonpland presse l'empereur de se retirer au



M. DEMERSAY DÉCOUVRANT LA RETRAITE DU BOTANISTE BONPLAND.

Ayres. Il enseigna l'histoire naturelle, il entretint une active correspondance avec les savants d'Europe.

Hélas! une triste destinée lui était réservée. Les dispositions du gouvernement changèrent à son égard, il donna sa démission et partit pour un voyage au centre du continent. Il remonta en partie le cours du Parana et atteignit le territoire des Missions, à peu de distance d'Itapua. Il était heureux de réussir dans ses tentatives et d'échapper à tous les dangers, lorsqu'un obstacle, qu'il lui était impossible de prévoir, l'anéantit brusquement.

Le docteur Francia, dictateur du Paraguay, crut voir dans le naturaliste un espion, un envoyé secret de ses ennemis; il n'hésita pas devant l'acte le plus arbitraire; par ses ordres, quatre cents hommes traversent le Parana pendant la nuit, fondent à l'improviste sur la petite troupe confiante et désordonnée du pauvre savant; quelques-uns de ses serviteurs sont tués, la plupart blessés. Bonpland reçoit un coup de sabre à la tête; mais il n'écoute que la voix généreuse de son âme; il aperçoit des soldats atteints dans la lutte et les soigne comme des amis.

Ces événements se passaient le 3 décembre 1821. Deux jours après, on l'entraînait, les fers aux pieds, et sans égards pour ses souffrances, dans le pays inhospitalier destiné à lui servir d'exil. Là, durant un séjour de près de dix années, Francia, inflexible dans ses résolutions, refusa obstinément de le voir et de l'entendre; il lui assigna pour résidence le territoire des Missions.

Retiré près de Santa-Maria, l'ami de Humboldt ne vivait que des ressources qu'il parvenait à se créer, grâce à son industrieuse persévérance.

Il exerçait la médecine et la pharmacie; il distillait et composait des liqueurs, il donnait de précieux conseils à ses voisins, il faisait appliquer à l'agriculture encore si primitive du pays les méthodes perfectionnées de l'Europe. Les pieds nus, vêtu, comme un créole, d'une chemise flottante et d'un calzoncillo, il visitait et soignait les malades avec une charité inépuisable. Au Paraguay, le temps n'a pas encore effacé le souvenir de ses services, et les habitants ne prononcent son nom qu'avec respect.

Mexique, pour suivre, de ce point central du globe, la marche des événements dans les deux Mondes. On sait assez que ce conseil ne prévalut pas. Une plus triste épreuve l'attendait, nous dit M. Demersay. A peine quelques semaines écoulées, le 29 mai 1814, assis au chevet de Joséphine, il recevait le dernier soupir de son excellente protectrice. (*Bulletin de la Société de géographie*, année 1853).

Le monde savant s'émut d'un aussi injuste exil, que l'on pouvait considérer à juste titre comme une véritable détention. L'empereur don Pedro Ier, Châteaubriand, alors ministre des affaires étrangères, ne purent adoucir le dictateur et l'engager à rendre son prisonnier à la liberté.

Un généreux Français, M. Grandsire, franchit l'Océan, parvint jusqu'au terrible docteur et alla réclamer l'infortuné savant au nom de l'Institut de France. Sa démarche ne fit qu'attirer sur Bonpland une surveillance plus étroite.

Sans doute, cédant à quelques injonctions menaçantes de son ami Bolivar et redoutant de graves complications pour son pays, le dictateurt fit annoncer inopinément, le 12 mai 1829, à Bonpland qu'il pouvai sortir du Paraguay.

Quelques jours lui sont accordés pour les préparatifs de départ, après lesquels il reprend la route qu'il a déjà parcourue. Arrivé à Itapua, il n'y trouve point l'ordre définitif de son élargissement; vingt mois se passent encore avant que le docteur Francia daigne faire connaître sa volonté. A la fin de 1830, nouvel interrogatoire : pour la quatrième fois, on demande au prisonnier les motifs de son association avec les Indiens de l'Entre-Rios. On insiste pour savoir s'il est espion du gouvernement français ou de la République argentine.

Enfin, le 2 février de l'année suivante, on lui annonce que Son Excellence le *Suprême* (c'est ainsi qu'on désignait le despote) consent à lui accorder d'aller où bon lui semblera.

Ainsi finissait, au bout de près de onze ans, une séquestration qu'on peut déclarer hautement sans aucun motif. La carrière du vaillant naturaliste était brisée, — sa fortune perdue, — sa pension rayée du grand-livre.

Il songea un moment à rentrer en Europe, mais ses amis, ses protecteurs, avaient disparu; lui-même, déjà vieux, las de la lutte, chercha sur le sol américain un refuge, une patrie. Il y demeura bien des années. « Le voyageur qui se dirige vers le *Passo* de l'Uruguay, en quittant la petite ville de San-Borja, dit M. Demersay, dans une relation publiée en 1852, s'arrête avec intérêt devant un vaste jardin planté d'orangers et d'arbustes d'Europe. Une haie de bromélias le sépare des habitations voisines, et au milieu s'élève un rancho de la plus simple apparence. C'est là que l'ancien intendant de l'impératrice Joséphine, qui ne s'éloigne de cette tranquille retraite que pour faire de courtes apparitions dans La Plata, consacre à la science les dernières heures d'une vie toute de bienfaisance et de désintéressement.

L'excellent vieillard octogénaire, mais doué d'une vigueur et d'une mémoire peu communes, se plaisait à accueillir avec empressement les étrangers, — surtout les Français que le hasard des voyages entraînait jusqu'à lui, — et à voyager avec eux à travers le passé.

Notre ami M. Demersay eut le bonheur de le voir dans son humble retraite, et de juger que ni les années, ni la persécution, n'avaient altéré la sérénité de cette grande âme.

M. Demersay nous racontait qu'il eut beaucoup de peine à trouver la pauvre demeure du naturaliste; « assailli depuis plusieurs heures par une pluie continuelle, tropicale, je ressemblais plus, nous disait-il, à quelque bandit qu'à un géographe chargé d'une mission; mes longues et larges bottes, détrempées par l'eau, retombaient en spirales sur mes talons, où les retenaient seuls d'énormes éperons en fer. Un puncho, assez semblable à ceux que portent les nègres, souillé d'une boue argileuse et rougeâtre, me couvrait assez maigrement les épaules; le sabre obligé me battait aux jambes. Le domestique français qui m'accompagnait rappelait quelque brigand de la Calabre, et ne paraissait guère fait pour rassurer l'hôte que j'avais choisi... Quelques mots suffirent pour donner une autre expression aux regards scrutateurs et surpris de Bonpland. Le soir, j'étais installé dans sa maison, et en quelques heures nous étions devenus de vieux amis de vingt ans. »

Bonpland trouvait dans sa chère botanique une consolation à l'amertume de sa vie, à ses aspirations déçues, à ses regrets. Il s'éteignit dans la pauvreté et le délaissement le 11 mai 1858.

Humboldt vivait encore à cette époque. En 1827 il était venu à Berlin, il occupait à la cour une position extrêmement brillante, mais ses pensées et ses vœux se portaient sans cesse vers l'Amérique, sa seconde patrie. C'est sur ses instances que Bolivar fit établir, en 1828, entre Panama et Porto-Bello, le nivellement de l'isthme, prélude de l'ouverture d'un canal interocéanique. Humboldt a toujours cru à la possibilité de cette œuvre, dont, à son point de vue, l'exécution devait être moins difficile et moins coûteuse que celle du canal calédonien.

En 1829, Humboldt, alors âgé de soixante ans, entreprit de parcourir l'Asie centrale, accompagné d'Ehrenberg et de Gustave Rose. Il revint définitivement à Berlin et commença la publication de sa merveilleuse encyclopédie scientifique : *le Cosmos*, de 1845 à 1858. Cette œuvre, qui résume toutes les connaissances humaines relatives à la terre et au monde astronomique, est remarquable par la fraîcheur du style et l'imagination.

Humboldt ne déclina pas, il fut surprenant de lucidité et d'activité.

On peut résumer en ces quelques traits les mérites qu'il offre à l'admiration de la postérité. Homme de cœur, il était rempli de délicatesse, de loyauté; il avait des affections inaltérables, une tendresse toujours émue régnait entre son frère et lui. Il était doux et bienveillant dans l'intimité. Dans les salons, il aimait à plaire, à se faire écouter. Il captivait tous ses auditeurs, se mettant à leur portée, traitant avec aisance les matières les plus sérieuses.

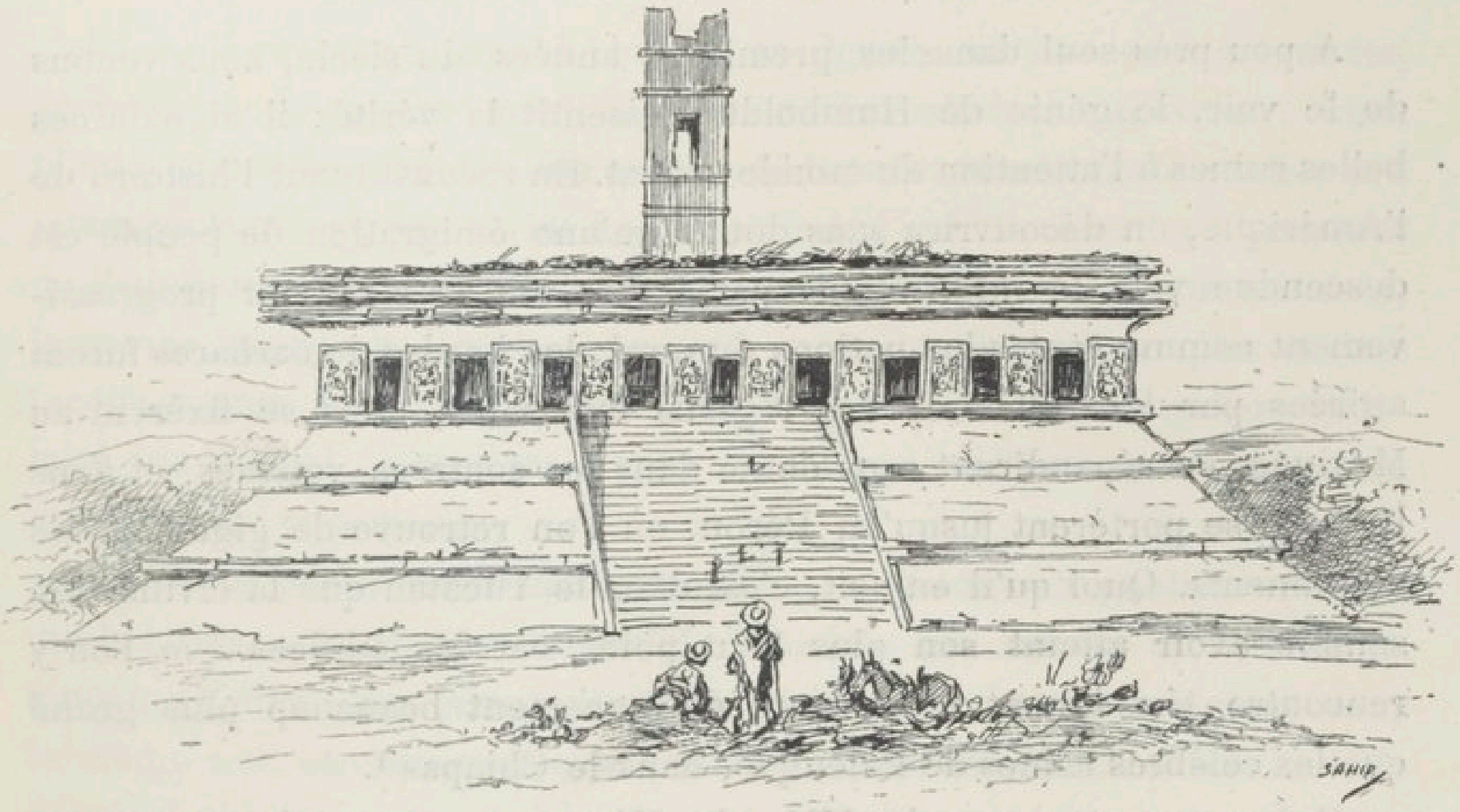
Sa conversation était incisive et malicieuse, mais il la retenait toujours dans les limites d'une plaisanterie exempte de méchanceté.

Humboldt personnifiait l'obligeance, il ne savait pas qu'on peut refuser son appui ou ses conseils; il prévenait les solliciteurs de la manière la plus délicate; c'est ainsi que le futur professeur Agassiz reçut inopinément douze cents francs pour terminer ses études.

A toutes ces précieuses qualités, Humboldt joignait un mérite qui rend sa haute valeur parfaitement exceptionnelle.

Il était modeste. Et par ce fait qu'il ignorait sa supériorité, partout il dominait.

Le 6 mai 1859, cet homme mourut dans tout l'éclat de son génie; ses contemporains l'ont admiré, et les descendants de sa génération le glorifieront dans son œuvre.



VOYAGES ARCHEOLOGIQUES EN AMÉRIQUE

CHAPITRE XXXVIII

WALDECK. — STEPHENS ET CATHERWOOD. — DUPAIX. — CORROY. SQUIER. — BRASSEUR DE BOURBOURG. — ANGRAND. — CHARNAY, ETC.

Il n'est pas de peuple sans passé. Les indigènes américains ont eu des ancêtres presque aussi civilisés que les Perses et les Assyriens ; des faits irrécusables le prouvent. On découvre dans les solitudes du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou, des monuments qui attestent un réel degré de civilisation. Ce brillant passé fut, on le sait, à peine soupçonné par les plus grands esprits du commencement du siècle, entre autres par Châteaubriand. Néanmoins, les Espagnols, à l'époque de la conquête, eurent certainement connaissance des ruines, au moins de celles du Yucatan, on le voit par le nom de Mérida donné à une localité voisine de plusieurs des anciens édifices de ce pays, et qui rappelle les grandes ruines de Mérida (*Emerita Augusta*, en Estrémadure). Ainsi, l'histoire mieux consultée aurait éclairé nos pères sur les antiquités américaines.

A peu près seul dans les premières années du siècle, nous venons de le voir, le génie de Humboldt pressentit la vérité; il signala ces belles ruines à l'attention du monde savant. En reconstituant l'histoire de l'Amérique, on découvrira sans doute qu'une émigration de peuple est descendue vers le midi, étapes par étapes, en se civilisant progressivement comme toutes les nations du nord; les hordes de barbares furent attirées par les richesses des régions tropicales, elles se fixèrent au Mexique, se répandirent sans doute dans les contrées voisines, et dans la suite se portèrent jusqu'au Pérou, où l'on retrouve de gigantesques monuments. Quoi qu'il en soit, c'est dans le Yucatan que la civilisation semble avoir atteint son plus haut point, car les édifices que l'on y rencontre témoignent d'un degré d'avancement beaucoup plus grand que les célèbres ruines de Palenqué, dans le Chiapas [1].

Grâce aux travaux de MM. de Waldeck, Galindo, Stephens, Catherwood, Lord Kingsborough, Corroy, Cochelet, Friedrichsthal, Squier, Brasseur de Bourbourg, Norman, César Daly, Charnay, Angrand, etc., on peut affirmer que des nations civilisées existaient en Amérique à l'époque de notre moyen âge, alors que l'Europe presque entière était encore plongée dans les ténèbres de la barbarie.

Un des premiers *découvreurs* de ces ruines est Waldeck, dont l'histoire est un long roman. En 1822, après avoir publié la relation d'Antonio del Rio, qui attira l'attention sur la mystérieuse Palenqué, surnommée la Thèbes américaine, Waldeck voulut reconnaître par lui-même les ruines du Mexique et s'intalla bravement avec une famille indigène, au milieu des décombres de Palenqué. Ses recherches furent patientes et scrupuleuses, bien qu'on l'ait accusé d'appartenir à l'école de David et de rendre plutôt le beau que la vérité

1. Quel nom portait la nation maîtresse qui a disséminé dans le Yucatan, dans le Chiapas et sur bien d'autres points du Mexique, de nombreux monuments ? Le doute n'est plus permis : c'est la nation toltèque. Les plus vieux historiens, Clavigero, Ramirez, parlent des aptitudes toutes particulières de ce peuple, qui cultivait, construisait, tissait des étoffes, inventait des caractères hiéroglyphiques, travaillait les métaux, et il est probable que les Toltèques, moins féroces dans leurs sacrifices que les Aztèques de l'Anahuac, ne sacrifiaient que des animaux. Ils adoraient le soleil et la lune et le dieu Thaloc, le dieu des moissons et de la pluie. C'est probablement au VIIe siècle après J. C. que cette intelligente population subjugua une grande portion des contrées mexicaines. Le voyageur Charnay lui attribue presque toutes les traces de civilisation qu'il a signalées, depuis Tula jusqu'à San-Juan de Teotihuacan. On a voulu certainement à tort les rattacher à quelque mystérieuse émigration africaine ou asiatique. Si les Toltèques construisaient sur des espèces de pyramides tronquées, qui du reste ne rappellent nullement les pyramides égyptiennes, c'était dans un but de protection et peut-être pour se mettre à l'abri des inondations.

absolue. Il revint en France chargé de dessins et de renseignements, songeant à la gloire que ses découvertes allaient lui valoir, mais bientôt arrivèrent les désillusions. Les éditeurs refusèrent de publier son ouvrage. Waldeck ne parvint à triompher de l'indifférence des libraires et de l'administration qu'à l'âge de quatre-vingt-treize ans ! Heureusement, la nature lui permit d'être centenaire et de jouir quelque peu de ses tardifs succès. Il mourut à cent neuf ans, n'ayant guère qu'une infirmité : la surdité ; à cent trois ans, cet étrange vieillard envoyait encore des tableaux au Salon[1].

Stephens et Catherwood, unissant leurs efforts, ont publié, en 1843, un bel ouvrage sur les ruines du Yucatan *(Incidents of travels in Yucatan)*. Plusieurs autres voyageurs sont partis pour l'Amérique dans le même but, et ont dépensé des millions pour étudier ces admirables débris de l'histoire des Toltèques et des Aztèques.

Un savant abbé, M. Brasseur de Bourbourg, voulut jeter une nouvelle lumière sur le passé du monde américain, il crut avoir trouvé le déchiffrement des *Katouns* (caractères hiéroglyphiques) et, se laissant égarer par des rapprochements de pur hasard, il finit par détruire toute son œuvre en affirmant que l'homme américain n'était autre que le premier ancêtre des fils de Japhet, le colonisateur de l'Asie et de l'Europe.

Quelques années auparavant, un voyageur justement apprécié aux États-Unis, dont il est un des citoyens, M. Squier, commençait de fructueux travaux dans l'Amérique centrale et faisait paraître un excellent ouvrage sous le titre de *Nicaragua, its people, scenery, monuments*, etc. Il y dépeint en un style élégant les difficultés qu'il lui fallut surmonter, mais aussi que de belles trouvailles, que d'idoles curieuses exhumées du sol ! « Plusieurs de ces idoles, nous dit-il, effrayaient mes Indiens, les unes écarquillent démesurément les yeux, d'autres semblent porter d'énormes besicles ; d'autres encore ouvrent des bouches gigan-

1. Nous avons personnellement beaucoup connu Waldeck ; nous aimons à nous rappeler ce robuste vieillard à la barbe blanche, au teint coloré, aux yeux vifs, presque passionnés, alors qu'il était plus que centenaire ! Il se tenait droit, bien ferme dans sa haute taille, en face des débris du siècle dont il était demeuré vainqueur. Il chargeait sa palette de tons jeunes et frais, car il était resté jeune de goût et d'esprit. Un soir, dans une réunion d'américanistes, il nous offrit au dessert une chanson qui n'était pas précisément du répertoire des cantiques, et qu'il disait avec l'accent d'un vieillard qui n'a pas perdu la mémoire des riants souvenirs d'un autre âge. Je voulus, ce soir-là, le reconduire chez lui ; il demeurait fort loin, à Batignolles, il s'y opposa ; et, pour me prouver qu'un homme de sa trempe n'avait pas besoin de guide, il fit signe à un omnibus et monta sur l'impériale. Il avait alors cent un ans !

tesques. Celles-là, comme le sphinx, semblent un composé d'homme et d'animal, celles-ci ont des barbes énormes. » En 1863, M. Squier se fit donner une mission gouvernementale pour Lima ; après avoir rempli ses devoirs de diplomate, il se consacra corps et âme aux recherches archéologiques. Il remonte aux plus vieilles légendes du Pérou ; suivant lui, la civilisation serait sortie d'une île escarpée, au relief très accusé, du lac de Titicaca. Que dit, en effet, la tradition ? Manco-Capac et Mama-Oella, sa femme et sa sœur, enfants du Soleil, partirent de là pour leur pèlerinage bienfaisant afin d'instruire, d'éclairer les tribus sauvages du pays. Manco-Capac portait une baguette d'or et il devait avancer vers le Nord jusqu'à l'endroit où elle s'enfoncerait dans la terre ; là, il fonderait son empire. Il voyagea lentement le long de la côte ouest du lac et finit par s'engager où des cours d'eau prennent leur source pour aller se joindre à celles de l'Amazone ; il descendit la vallée de ce fleuve jusqu'à ce qu'il atteignît l'endroit où s'élève maintenant Cuzco et où sa baguette d'or disparut. Là, il fixa son séjour, et ce fut là que s'éleva, avec le temps, la cité du Soleil, la capitale de son empire, le sanctuaire de la religion et le centre de la puissance des Incas.

Dans cette île, berceau traditionnel des Incas, on remarque encore les restes d'un temple du Soleil, un couvent de prêtres, un palais royal. « Il est facile, dit M. Squier, de trouver la caverne peu profonde au-dessous d'un rocher de grès, où Manco-Capac se retira avant qu'il eût reçu sa haute mission, et qui était vénérée par-dessus tout dans l'empire des Incas. Dans la partie la plus chaude, la plus abritée de l'île, existe un jardin des Incas, avec ses bains, ses fontaines qui coulent encore. Tout près, dans une autre île se trouve le fameux palais des vierges du Soleil.

M. Angrand, qui fut pendant de longues années consul général au Pérou, a également étudié les ruines, principalement celles de Tiaguanaco [1]. Il jette en passant quelques judicieux aperçus sur l'origine probable des populations qui ont élevé ces constructions. « En parcourant, dit-il, les plateaux glacés de la Bolivie et la région désolée qui a été le berceau historique des Quichuas, il m'a toujours semblé impossible que les civilisations dont je voyais les traces eussent pris naissance dans de pareilles solitudes, élevées de plus de 4,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. » M. Angrand pense que les sociétés sont arrivées là toutes

1. Lettre à M. César Daly sur les antiquités de Tiaguanaco et l'origine présumable de la plus ancienne civilisation du Haut-Pérou.

formées, il croit qu'avant de se fixer sur ces hauts plateaux, elles devaient avoir reçu cette longue initiation qu'engendre la puissance de l'action collective, cette vitalité de forte race qui ne s'acquiert pas au désert dans l'isolement le plus complet. Il remarqua les mêmes symboles religieux au Mexique et au Pérou. C'est le *Soleil régénérateur*; il conclut que le peuple qui a élevé les monuments de Tiaguanaco était une branche de la grande famille toltèque occidentale, d'origine kahualt ou californienne, à tête droite, descendue vers le sud à l'époque des plus anciennes migrations.

Vers 1855, un tout jeune homme, à la physionomie ouverte, expressive et résolue, lancé comme tant d'autres sur le sol américain avec le dessein d'y faire fortune, entrait par hasard, en désœuvré, dans la Bibliothèque de la Nouvelle-Orléans. Il y demande communication de quelques ouvrages de littérature, d'histoire ou de voyage ; on lui passe le livre de Stephens et de Catherwood sur les ruines du Yucatan. Il n'avait jusqu'alors, a-t-il avoué plus tard, jamais entendu parler de ces grands édifices enfouis dans les profondeurs des forêts du Nouveau-Monde et qui sont presque aussi vastes que les palais de l'Assyrie et de l'Inde. « Je fus enthousiasmé, transporté, dit-il, je relus dix fois, vingt fois l'ouvrage, et je m'écriai avec la conviction d'une grande œuvre à accomplir : J'irai là ! »

On n'a bien qu'une grande passion dans sa vie ; en quelques heures, cette passion ardente, dominante, lui mordit l'esprit. Son avenir alors incertain se dessina devant lui ; il s'y fit, pour ainsi dire, une trouée dans laquelle il s'élança corps et âme. Avec toute la fougue de la vingtième année, il part pour l'Europe, y apprend la photographie, emporte d'immenses objectifs et débarque au Mexique.

Ce jeune homme n'était autre que Désiré Charnay, aujourd'hui archéologue doublé d'écrivain, voyageur intrépide qui dès cette époque reconnut les principaux édifices du Yucatan : Uxmal, Izamal, Chichen-Itza, et nous revint avec une série de magnifiques photographies [1].

1. A son retour en France, quelques années plus tard, ses belles photographies firent sensation dans le monde savant. C'était pour la première fois que le soleil nous livrait la représentation indéniable de ces étranges et merveilleuses ruines ; aux sceptiques qui, plusieurs fois, avaient douté de la parfaite fidélité des dessins et des descriptions, ces planches répondaient avec plus d'éloquence que tous les discours du monde. Dans un pays moins troublé ou moins distrait, on eût sur-le-champ organisé une nouvelle expédition pour continuer l'œuvre commencée. Charnay perdit plusieurs années en démarches vaines.

Notre ami ne pouvant mettre immédiatement à exécution ses projets de retour au Mexique,

Il a raconté, dans un spirituel ouvrage, *Ruines et Cités américaines*, tous les obstacles qu'il a dû surmonter pour atteindre ce résultat.

Débarqué à la Vera-Cruz, il recrute des hommes et s'engage avec eux dans les forêts vierges ; le machète au poing, des guides lui frayent un chemin vers les vieilles cités endormies depuis des siècles. Il ne recule devant aucune difficulté, il s'avance en dépit des balles des Indiens et malgré les serpents qui recherchent, eux aussi, un refuge dans les édifices en ruines.

L'art yucatèque est un art étrange qui révèle des connaissances avancées, une civilisation au moins aussi développée que celle des anciens Hindous et des habitants de Java. Dans son dernier voyage en Océanie, M. Désiré Charnay a retrouvé une certaine conformité entre les édifices javanais et les vieilles ruines du Nouveau-Monde. Faut-il en conclure que ces monuments ont été élevés par des peuples frères ? Nous ne le croyons pas. La plupart des nations, subissant un climat, un milieu à peu près semblables, ont dû arriver à des résultats analogues.

Charnay, tout en étudiant les ruines toltèques en véritable archéologue, a su parfaitement observer les mœurs des habitants et recueillir un assez grand nombre de légendes sur ces vieux édifices aujourd'hui perdus dans les forêts. En voici une sur le palais dit du Nain à Uxmal. Stephens, avant notre compatriote, avait signalé ce curieux conte dont nous nous efforcerons d'interpréter le sens.

Il y avait une vieille femme, vivant solitaire dans son jacal, sur le lieu même où s'élèvent la pyramide et le petit palais. Cette pauvre vieille se désolait de n'avoir point d'enfants.

Dans sa douleur, elle prit un jour un œuf, l'entoura de chiffons et le mit avec soin dans un coin de sa cabane. Chaque jour, elle l'examinait avec anxiété ; mais l'œuf conservait sa forme première. Un matin cependant elle trouva la coquille brisée et, dans les langes de coton, une charmante petite créature lui tendait les bras.

La vieille femme, ravie, l'appela son fils, lui chercha une belle nourrice et en prit tant de soin, qu'au bout d'une année l'enfant marchait et parlait aussi bien qu'un homme ; mais il cessa de grandir. Plus enchantée, plus ravie que jamais, la bonne vieille s'écria qu'il serait un grand chef, un grand roi.

et emporté par son goût pour les voyages, visita plusieurs fois les deux Amériques, Madagascar et l'Océanie. Ce ne fut que plus tard qu'il lui fut donné de poursuivre ses recherches archéologiques.

Un jour, elle lui dit d'aller droit au palais du gouverneur et de le défier à tous les exercices de force.

Le nain la supplia de ne point l'engager dans une telle entreprise, mais la vieille exigea qu'il partît. Il lui fallut donc obéir. La garde du palais l'introduisit près du monarque, auquel il jeta son défi. Ce dernier sourit et le pria de soulever seulement une pierre de trois arrabas (75 livres). Le pauvre enfant s'en revint en pleurant vers sa mère, qui le renvoya, disant : « Si le roi soulève la pierre, tu la soulèveras aussi. »

Le roi la leva donc, et le nain la leva pareillement. On voulut alors éprouver sa force d'autres manières, mais tout ce qu'avait fait le roi, le nain l'exécutait avec la même facilité.

Indigné d'être vaincu par un si petit être, le roi lui dit alors que, s'il ne bâtissait, en une nuit, un palais plus élevé que tous ceux de la ville, il mourrait.

L'enfant épouvanté retourna sanglotant vers la vieille, qui lui dit de ne point désespérer, et le matin ils se réveillèrent tous deux dans le charmant palais qui existe encore aujourd'hui.

Le roi vit avec étonnement ce palais magique ; il manda le nain et lui ordonna de réunir deux faisceaux d'un bois très dur, avec lequel, lui, le roi, frapperait le nain sur la tête, son petit ennemi devant le frapper à son tour.

Celui-ci courut encore chez sa mère, pleurant et se désolant ; mais la vieille releva son courage, et lui ayant placé sur la tête une petite tortille de froment, elle le renvoya près du roi.

L'épreuve fut faite en présence des personnages les plus considérables de l'État, et le roi brisa son faisceau tout entier sur la tête du nain sans lui faire le moindre mal ; ce que voyant, il voulut sauver sa tête de l'épreuve qui l'attendait ; mais, comme il avait donné sa parole devant toute sa cour, il ne put s'y soustraire.

Le nain frappa donc, et, dès le second coup, fit voler en éclats le crâne du roi ; aussitôt tous les spectateurs chantèrent victoire et acclamèrent le vainqueur comme leur souverain.

La vieille femme disparut alors ; mais dans le village indien de Mani, à dix-sept lieues de là, se trouve un puits profond qui mène à d'immenses souterrains, s'étendant jusqu'à Mérida.

Dans ce souterrain, sur le bord d'une rivière et sous l'ombre d'un grand arbre, une vieille femme est assise, un serpent à son côté. Elle vend de l'eau par petite quantité, mais n'accepte point d'argent pour

sa peine; il lui faut des créatures humaines, d'innocents bébés, que le serpent dévore. Cette vieille femme, c'est la mère du nain.

Efforçons-nous maintenant de trouver le sens de cette curieuse légende.

Cette vieille femme, malheureuse, jalouse, désolée de ne pas avoir d'enfants, que représente-t-elle? Sans doute l'envie mordant au cœur un peuple opprimé. Ce nain, qu'est-il? Ce peuple lui-même, asservi, faible en apparence, fort en réalité, écrasé par quelque conquérant étranger.

Le triomphe du nain qui fait voler en éclats la tête de son rival, que signifie-t-il? Le soulèvement victorieux des petits contre les grands, du vieux peuple contre la nation dominatrice.

Enfin, cette vieille femme aigrie et méchante, qui s'éloigne, mais qui ne meurt jamais et qui conserve avec elle son serpent, n'est-elle pas le symbole de la jalousie haineuse, jamais assouvie?

Dans son dernier voyage, Désiré Charnay a découvert, au cœur des forêts du Yucatan, une ville ruinée, qu'aucun Européen n'avait encore probablement explorée. Quelques vieux historiens la lui ont révélée; plusieurs indigènes lui en parlèrent. Il arrive enfin à la ville recherchée. « Qu'allais-je voir? dit-il. L'émotion me serrait la gorge, et j'avançais tremblant au milieu de monticules informes. Mais là, des restants d'édifices surgissent, des pierres sculptées apparaissent, et je me retrouve en pays de connaissance; monuments, grands ou petits, sont non seulement de l'école de Palenqué, ils sont absolument les mêmes : intérieurs et encorbellements, pierres sculptées avec personnages semblables, les croix comme à Palenqué et les inscriptions composées des mêmes caractères; enfin, dans les temples, de grandes idoles de pierre. Cette ville, que j'appellai *Lorillard* en l'honneur du riche Américain qui patronnait mon expédition, cette cité de même architecture et de même décoration que toutes les autres, comme sœur ou fille de Palenqué, s'étendait sur un espace d'une demi-lieue carrée, avec ses forteresses, ses temples, ses palais! Mais quel effacement! Que de ruines! De tous ses édifices, il n'en reste que trois à peu près debout : un temple et la demeure des prêtres qui l'accompagne et la grande idole de pierre brisée, un palais que j'habitais et un autre palais d'une forme singulière à moitié ruiné. »

En résumé, Désiré Charnay a, en deux années, découvert deux cimetières, quatre villes inconnues, visité sept autres, recueilli plus de trois cents photographies, de nombreux plans et près de 300 mètres carrés d'estampage.

Palenqué, — la première cité morte qui attira l'attention du monde savant sur les antiquités américaines, — a été de nouveau bien étudiée par notre compatriote. La photographie et les estampages ont fait justice de quelques erreurs qui s'étaient glissées dans l'œuvre de Waldeck et de Dupaix. — On sait que l'on a trouvé à Palenqué des bas-reliefs, des débris d'architecture qui ont de prime abord jeté dans l'étonnement les érudits européens[1].

Le Yucatan est, suivant M. Charnay la Grèce du Nouveau-Monde; comme la Grèce, cette péninsule possédait une foule de petits États indépendants; c'était une espèce de féodalité où seigneurs, grands et petits, tenaient leurs cours et dont quelques-uns, par le luxe et la magnificence de leurs palais, personnifiaient l'idée la plus haute de la civilisation en Amérique,

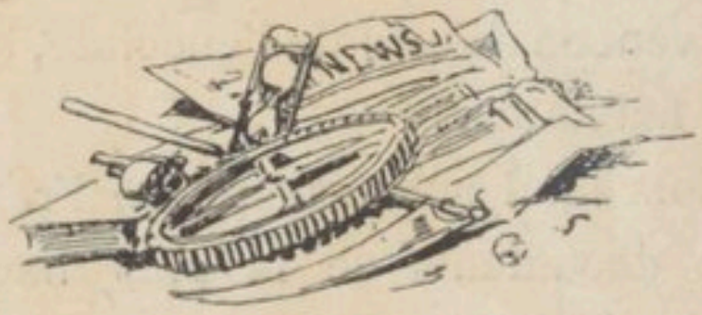
Les Toltèques n'avaient pas là des villes comme notre imagination les entrevoit toujours; dans chacun de ces centres, il se trouvait invariablement le palais du prince, les temples et les édifices publics; parfois on y avait également élevé des forteresses, — et des palais aux grands vassaux, car à la façon de Louis XIV et de Montézuma à Mexico, le prince imposait à ses principaux vassaux un séjour forcé à sa cour; puis venaient, et souvent en dehors de l'enceinte, les innombrables huttes des serviteurs et des habitants.

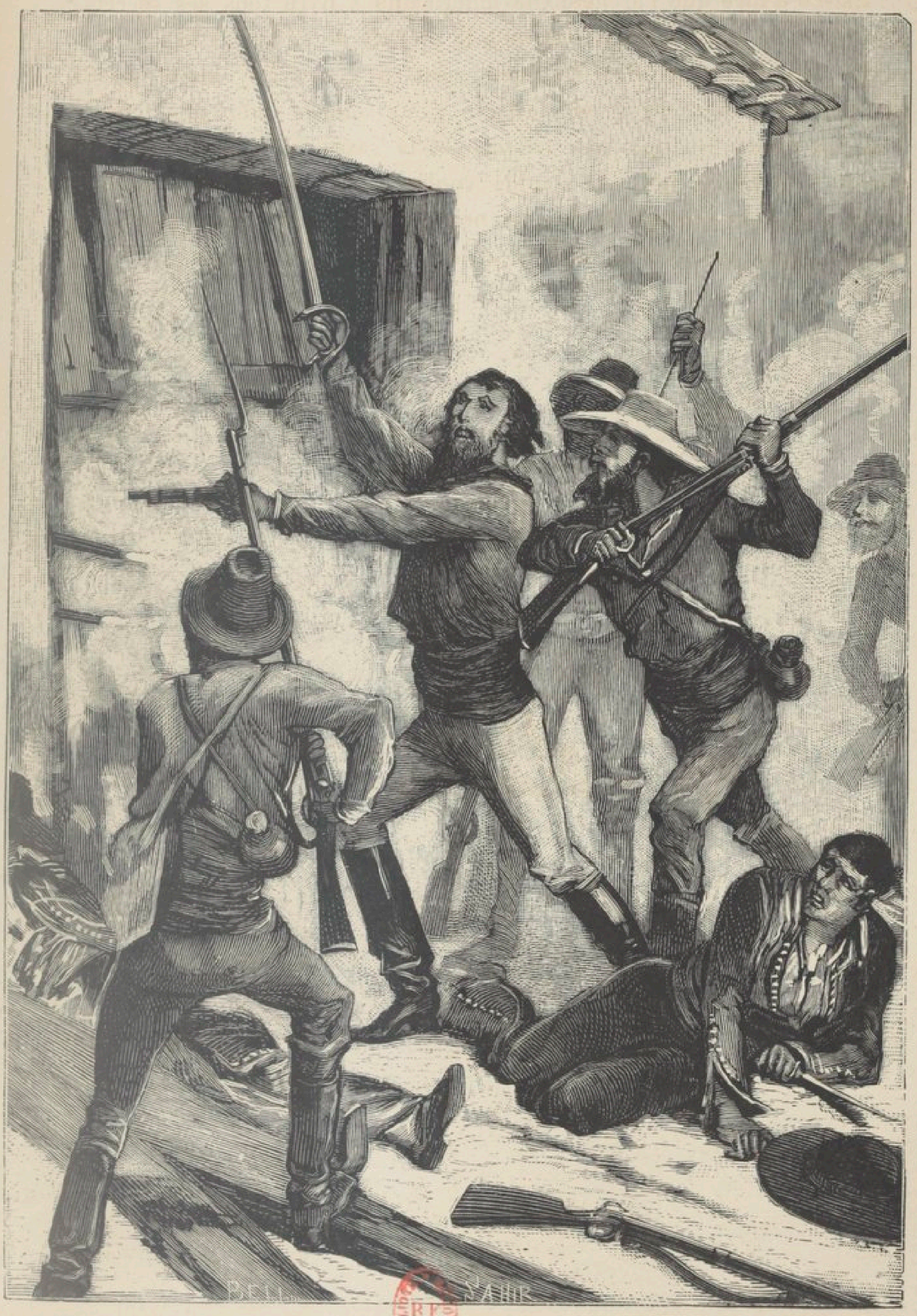
Nous sommes aujourd'hui possesseurs, en France, sur cette branche de l'architecture, de documents de la plus haute valeur. L'Égypte nous a dû le déchiffrement de ses hiéroglyphes; l'Amérique est redevable à nos savants, et en particulier à notre ami Charnay, des plus remarquables découvertes.

1. Une croix, emblème religieux surmonté d'une sorte de coq, objet de l'adoration d'un homme et d'une femme, apparut sculptée sur une assez vaste pierre où l'on pouvait également distinguer un grand nombre d'inscriptions hiéroglyphiques. Waldeck en donna une reproduction fidèle — en peinture à l'huile. — Depuis, bien des voyageurs en ont parlé, — Charnay la retrouva lors de son premier voyage, et ne put en photographier qu'une portion, — un fragment important ayant été anéanti sans doute à dessein; — quel sens devons-nous attribuer à cette célèbre croix de Palenqué? Faut-il trouver là quelque réminiscence de la religion chrétienne, parvenue par la voie des Scandinaves ou par le monde asiatique? Nous ne le pensons pas. Dès la plus haute antiquité, des croix ont été tracées sur quelques édifices de l'ancien continent; certainement, avant l'ère chrétienne, la Chine en avait fait, dans certaines localités, une sorte d'emblème religieux. Nous n'avons pas ici à nous arrêter à des interprétations que des érudits spéciaux se plaisent à donner de cette figure mystique. Nous constatons les faits. Rien de plus, le Christianisme n'a cherché nullement à rattacher son culte aux symboles barbares disséminés çà et là. — La croix, pour lui, c'est la rédemption : le Christ. — Il y a donc là une pure coïncidence qui n'a absolument rien à voir dans l'établissement de la religion chrétienne.

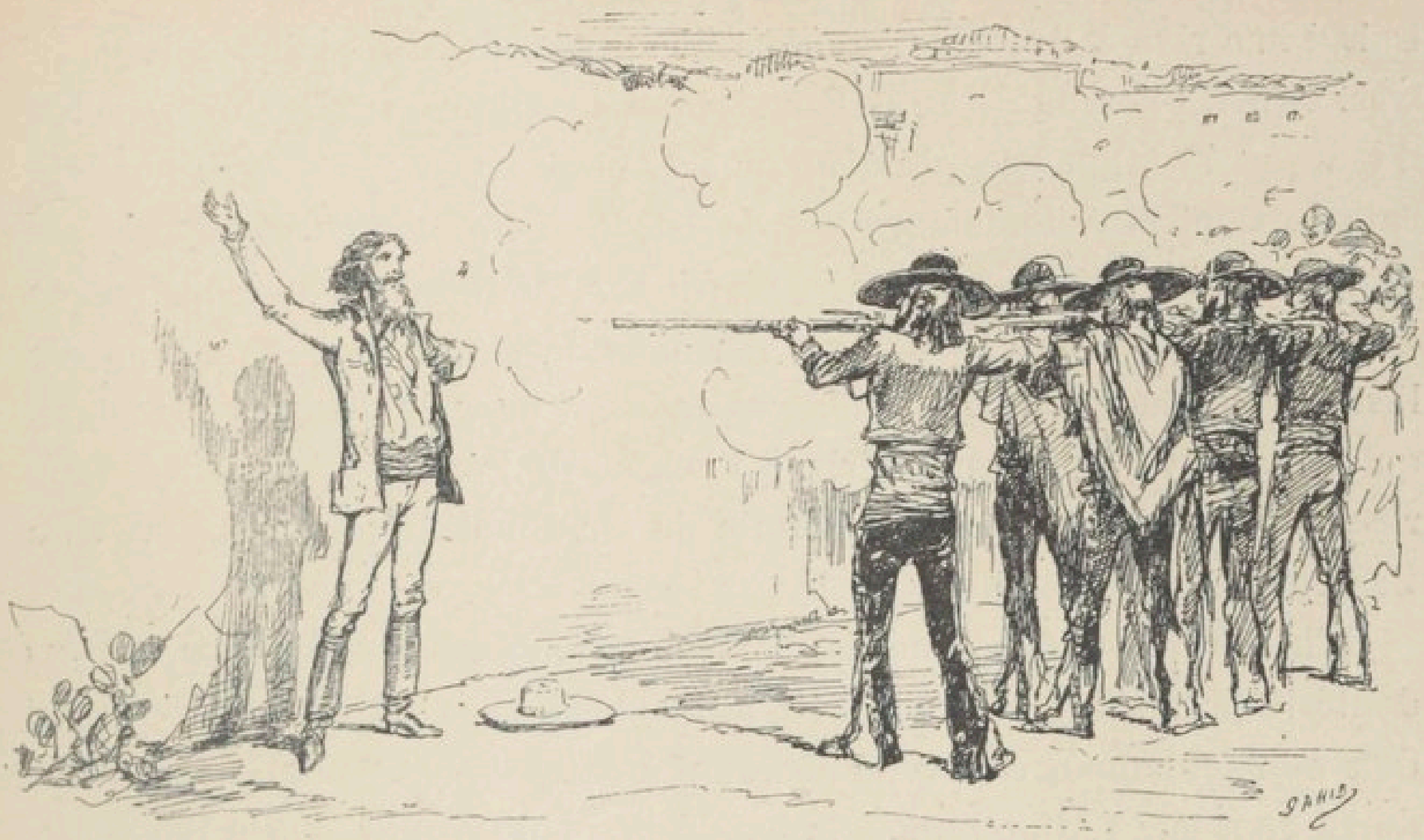
Est-ce à dire que l'archéologie américaine a livré tous ses secrets? Certainement non! On n'en est qu'à la préface de ce grand livre.

Le déchiffrement des *Katouns* reste à découvrir; beaucoup de monuments demeurent encore ignorés. Cette science américaine marche d'un pas encore quelque peu indécis, et le savoir de mauvais aloi de quelques hommes qui ont semblé vouloir s'en occuper et dont nous avons à dessein négligé de dire les noms, a éloigné bien des chercheurs sérieux, qu'éclipsent trop souvent les *aventuriers* du travail.





PRISE D'HERMOSILLO, PAR RAOUSSET-BOULBON



L'ISTHME AMÉRICAIN

CHAPITRE XXXIX

HISTOIRE SOMMAIRE DES COMMUNICATIONS INTEROCÉANIQUES

Depuis longtemps l'Amérique centrale semble promise à un canal. En effet, qu'on examine cette portion du monde : les côtes des deux Océans paraissent vouloir se confondre. On dirait que les flots, frappant en sens opposé, vont finir par briser cette langue de terre élevée comme une véritable digue, digue cependant formidable, et qui n'abaissera pas, sans se défendre, son front devant les travailleurs. Au nord de la presqu'ile de Yucatan, qui, semblable à quelque dent de fourche, s'avance du côté de l'ile de Cuba, le continent est encore assez large, ensuite il présente un isthme subit, celui de Honduras; il s'étend de nouveau, s'élargit et forme une sorte de triangle plus vaste que la Hollande; enfin, il s'amincit régulièrement, progressivement, et finit par aboutir à l'Amérique du Sud, après s'être tordu comme une corde fortement roulée. Nulle part, l'isthme n'est moins large qu'à l'isthme de Panama et au Darien. En quelques battements d'ailes, une hirondelle

irait d'une rive à l'autre. L'étendue n'est plus que de quelques kilomètres. Ainsi, l'isthme de San-Blas n'a que 48 kilomètres, et au Napipi il n'y a que 43 kilomètres du confluent de cette rivière et de l'Atrato à la baie de Cupica. A Panama, l'isthme est de 54 kilomètres.

Depuis l'héroïque traversée de Nunez de Balboa, en 1513, jusque dans ces derniers temps, fort peu d'explorateurs ont eu raison de l'isthme de Darien. Là, en effet, se dressent de gigantesques remparts, qu'on retrouve, mais amoindris, à l'isthme de Panama. Aussi, les Américains y ont-ils construit un chemin de fer allant de Colon-Aspinwall à Panama.

L'historique de l'isthme est fort simple. Napoléon Garella, sans doute le premier, en fit, en 1843, la géodésie et la topographie. On lui doit non seulement un projet de canal à écluses, avec tunnel, de la baie de Limon, sur l'Atlantique, à la baie de Vaca de Monte, sur le Pacifique, mais un tracé de chemin de fer qui, probablement, aurait été exécuté par une compagnie française sans la révolution de 1848. La concession fut périmée; une compagnie américaine en profita pour se substituer aux Français. Déjà, quelques années auparavant, le prince Louis Napoléon, en captivité à Ham, projetait un grand canal par la rivière de San-Juan, le lac Nicaragua et l'étroite langue de terre qui sépare cette nappe d'eau du Pacifique. Après son évasion, il fut sur le point de constituer, à Londres, une grande compagnie; il allait en devenir le directeur lorsque éclata la révolution de 1848. Le prince pensa qu'il avait mieux à faire que de s'occuper d'un canal interocéanique.

En 1850, le général américain Barnard dressa la carte de l'isthme de Téhuantépec, où déjà don José de Garay avait fait aussi une reconnaissance en vue de la communication qu'on pourrait y établir. En 1871, le capitaine Schufeld et M. l'ingénieur Fuertes, envoyés par le gouvernement des États-Unis, y étudièrent la topographie dans le même dessein, mais sans donner suite à leurs travaux. MM. Belly, Thomé de Gamond, Bedford, Pim, Blanchet, Mainfroy, ont étudié, de leur côté, la communication interocéanique qui pourrait être entreprise au Nicaragua. En 1850 et 1851, deux ingénieurs des États-Unis, Childs et Fay, découvrirent le col de Rivas, de 47 mètres d'altitude et reconnu le plus bas de l'Amérique centrale. En 1852, nouvelle tentative des Américains, avec les subsides d'un riche capitaliste de New-York, M. Kelley; l'ingénieur Trautwine étudie trois passages entre l'Atrato et le Pacifique; en 1853 et 1854, la France, l'Angleterre et les États-Unis veulent faire vérifier, sans grand succès, les récits de Hellert, de Cullen et de

Gisborne ; en 1858-1859, le général du génie Michler reprend ces études et dresse un projet de canal entre la baie de Humboldt sur le Pacifique et l'Atrato, par la vallée du Truando. M. Bourdiol, en 1864, essaye de traverser l'isthme, du Rio-Sabana, dans la baie de San-Miguel, à la baie de Caledonia, mais il n'atteint que les parages du Chucunaque. Le major Selfridge, M. Flachat, M. Bionne, M. de Puydt, M. de Gogorza et plusieurs autres, tentent également de forcer le passage et livrent divers projets, à peu près tous, en somme, relatifs au même point : le Darien. En 1866, M. Lacharme relève le cours de la Tuyra et du Paya, et cette reconnaissance sert de base aux grands travaux que devaient plus tard entreprendre MM. Wyse et A. Reclus.

Les explorations de ces deux voyageurs se sont concentrées de l'intervalle compris entre la Tuyra et l'embouchure de l'Atrato, sur l'espace moins large, qui s'étend de la Tuyra maritime aux rives de l'Atlantique et aussi sur l'isthme de Panama, où déjà MM. Lull et Menocal (des États-Unis) avaient fait d'intéressantes mesures le long de la rivière Chagrès, dont on devait, dans leur projet, prendre les eaux pour établir un canal à écluses.

Il fallait pour ainsi dire synthétiser tous ces projets qui se heurtaient et se combattaient le plus souvent et n'aboutissaient à rien. M. de Lesseps comprit que la plupart devaient être éliminés, et que, pour réussir pleinement, on devait faire appel à tous, pour une œuvre magistrale qui ne devait avoir rien de commun avec les canaux ordinaires.

Autrefois, c'était dans l'ombre que l'on préparait de grandes entreprises. Elles germaient et naissaient, soit dans les couvents, soit dans la retraite d'un château. Leur éclosion dépendait parfois du bon vouloir de quelque moine influent ou du caprice d'un directeur de souveraine ; aujourd'hui, c'est en pleine lumière, avec le concours de la presse, au milieu du retentissement universel, qu'ont pris naissance les œuvres les plus importantes, telles que le percement de l'isthme de Suez, le tunnel du Mont-Cenis, les câbles transatlantiques et le canal de Panama. Le maître qui commande, le maître qui patronne et qui paye, c'est le grand public ; c'est lui qui, en dépit des hommes politiques, a créé le canal de Suez ; c'est lui qui, mieux que tous les souverains du monde, multiplie ces merveilleux réseaux de voies ferrées et de lignes télégraphiques, et c'est également lui qui creuse en ce moment le canal interocéanique du centre américain.

En résumé, après les délibérations d'un grand congrès, les premiers états généraux de la géographie, dont les séances ont lieu le 15 mai 1879

et les jours suivants, au local de la Société de géographie de Paris, on s'est accordé à choisir l'isthme de Panama : la hauteur qui obstrue le passage et qui n'a que quelques kilomètres de largeur, disparaîtra sous le jeu terrible de la dynamite. Le canal se fera presque parallèlement au chemin de fer [1], et M. de Lesseps, qui a déjà eu l'honneur de joindre l'Occident à l'Orient par l'*est*, mariera de nouveau l'Occident à l'Orient par l'*ouest*. La statue du *grand Français* figurera dignement un jour à la tête du passage des deux mers, à côté de celle du *grand Génois* qui a découvert le Nouveau-Monde.

1. La longueur du tracé est d'environ 70 kilomètres. La profondeur moyenne du canal sur tout son parcours est fixée à $8^{m},50$, soit 50 centimètres de plus que dans le canal de Suez. La largeur sera de 22 mètres au plafond et de 56 mètres au plan d'eau, ce qui donne aux talus une inclinaison de 2 mètres de base pour 1 mètre de hauteur. Le canal interocéanique sera à une seule voie, comme le canal de Suez, et présentera également de 10 en 10 kilomètres des garages où pourront se ranger les navires qui se croiseront. (M. de Bizemont : *l'Amérique centrale et le canal de Panama.*

LES COUREURS D'AVENTURES

CHAPITRE XL

LE COMTE DE RAOUSSET-BOULBON. — GARIBALDI. ORELIE-ANTOINE, ROI D'ARAUCANIE.

Le comte Gaston de Raousset-Boulbon voulut recommencer, en plein XIXe siècle, l'existence des Pizarre et des Cortez. Né à Avignon en 1817, d'une noble famille, il se fit de bonne heure remarquer par son caractère hautain, capricieux, colère ; il n'admettait aucun obstacle ; il fallait que tout pliât devant lui. Revenu de ses emportements, il se montrait affectueux et d'une gaieté expansive.

A l'âge de vingt ans, c'était un beau jeune homme, d'une suprême élégance, à la physionomie fière et pensive, adroit à tous les exercices du corps qu'il aimait avec passion. Le séjour austère de la maison paternelle lui déplaisait ; comprimé dans son besoin de mouvement et de liberté, il y étouffait. Quand son père lui eut rendu ses comptes de tutelle, il se jeta avec une fougue impétueuse dans le tourbillon de la vie parisienne. Ses profusions furent extravagantes ; néanmoins le plaisir

ne l'absorba point tout entier ; il aimait les lettres et les arts, il fut poète, journaliste, auteur dramatique, romancier.

En 1845, Raousset-Boulbon, ne pouvant continuer cette existence, rassemble les débris de sa fortune et veut fonder en Algérie un grand établissement agricole ; il paraissait réussir lorsque éclata la révolution de février.

Cette brusque révolution, si funeste aux intérêts du jeune comte, il l'accueillit avec enthousiasme. Il avait perdu depuis longtemps la foi religieuse et la foi monarchique ; la République paraissait ouvrir un avenir inconnu à son ambition. Il tenta inutilement de se faire nommer député, et, dégoûté de la politique, il s'élança dans le Nouveau-Monde.

On partait alors en grand nombre pour la Californie ; il n'était question que de richesses fabuleuses réalisées en quelques jours par de pauvres diables venus en haillons. Le comte suivit le torrent ; il débarqua à San-Francisco en 1850 ; il y trouva un spectacle étrange : une ville en bois pour ainsi dire pavée d'or qui pour la troisième fois se relevait de ses ruines, une liberté sans limites, la loi de Lynch pour tout code, ni juges, ni gendarmes, ni prêtres ; une activité fiévreuse et comme épileptique, un égoïsme farouche, une mêlée tumultueuse de toutes les déchéances et de toutes les convoitises ; là, se heurtaient les épaves des cinq parties du monde, et la fortune choisissait ses favoris avec une ironique fantaisie comme une revanche des inégalités sociales de la vieille Europe. Raousset fit en Californie tous les métiers. Il fut d'abord chasseur et pêcheur, puis, endossant la chemise rouge du leiterman, il acheta un chaland, prit avec lui deux matelots, et se mit à décharger les colis des navires qui arrivaient en rade. En dernier lieu, il entreprit un commerce de bestiaux de Los Angeles à San-Francisco.

En ce moment, le Mexique était en pleine dissolution. Le gouvernement n'y avait été, depuis la guerre dite de l'Indépendance, qu'une succession de dictatures violentes et précaires ; les Américains guettaient cette proie. Raousset crut qu'il était possible d'arrêter l'invasion anglo-saxonne, en lui opposant comme barrière une colonie française dont les éléments s'offraient d'eux-mêmes parmi les émigrés de la Californie.

Bientôt ses plans sont faits. Il a pour appui plusieurs hauts personnages du Mexique.

Les mines d'Arizona, les plus riches de la province de la Sonora,

étaient alors abandonnées à cause des Indiens Apaches. Il s'agissait d'en obtenir la concession, d'y attirer l'émigration française et d'en chasser les sauvages. Le 17 février 1852, la compagnie Restauradora était fondée, et parmi les fondateurs se trouvait le général Aguilar, gouverneur de la Sonora. La contrée qui allait devenir le théâtre d'action du jeune comte était bornée : au nord, par la rivière Gila ; à l'est, par les hauts plateaux et les montagnes qui la séparent du Nouveau-Mexique ; à l'ouest, par la mer Vermeille ; au sud, par le rio del Puerte et l'État de Cinaloa. De nombreux cours d'eau sillonnent les vallées de la Sonora ; les sierras renferment de riches mines d'argent ; on y trouve également l'or, le cuivre et le mercure. Depuis de longues années le pays avait été complètement délaissé. Raousset réunit 270 hommes à San-Francisco, composés de soldats et d'anciens marins. Il débarque à Guaymas le 1er juin 1852. Il apprend là avec stupéfaction qu'une compagnie rivale s'est formée pour l'exploitation de la Sonora, et que ses chauds protecteurs de la veille sont devenus ses ennemis. Il comprend qu'on veut à tout prix se débarrasser d'un homme comme lui, qui, d'un jour à l'autre, peut prendre un grand ascendant dans un pays neuf. Il tente d'inutiles efforts auprès de gens vendus à ses concurrents. En attendant, ses hommes se trouvent dans la plus déplorable situation. Ils sont privés de tout ; les souliers, les vêtements tombent en lambeaux, et ils se voient sur la lisière de l'Arizona, cette contrée où les attend la richesse. Raousset patiente encore ; il hésite à ensanglanter une terre qui doit être pour lui une seconde patrie. Sur ces entrefaites, arrive une lettre du général Blanco. On laisse aux émigrés le choix entre trois alternatives inacceptables. L'une d'elles est particulièrement humiliante : les Français pourront rester dans la Sonora, et être mis en possession des mines s'ils veulent renoncer à leur nationalité. La petite troupe s'indigne, de toutes parts on crie aux armes. Raousset s'adresse encore au général Blanco et le supplie d'éviter l'effusion du sang, mais en attendant sa réponse, les Français se préparent à la lutte. Les volontaires étrangers au maniement des armes ne cessent de s'exercer ; on monte deux pièces de bronze, on fabrique des lances ; bientôt on comprend qu'aucun accord n'est possible, c'est donc la guerre ; elle est acceptée avec joie par les émigrés, car, seule, elle peut mettre un terme à une situation intolérable.

Le 23 octobre, Raousset s'avance sur Hermosillo, station où se concentraient ses ennemis. Il est accueilli avec enthousiasme dans plusieurs localités ; une jeune fille, Dona Maria Antonia, s'écrie même

que si ses compatriotes n'étaient pas tous des lâches, ils prendraient les armes, et se joindraient au jeune étranger pour secouer le joug de Mexico.

Bientôt, on n'est plus qu'à quelques kilomètres d'Hermosillo. Deux parlementaires se présentent ; Raousset écoute froidement leurs propositions ; il tire sa montre : « Il est huit heures, dit-il, dans deux heures j'attaquerai la ville, dans trois heures j'en serai le maître. »

A l'heure dite, on s'avance sur Hermosillo. La colonne française débouche sur un pont qui lui sert à franchir un fossé large et profond. Les Mexicains, enfermés dans une maison, pouvaient diriger un feu plongeant sur les assaillants.

La maison est emportée au cri de : Vive la France. Pendant ce temps, d'autres Français pénètrent dans la ville ; les Mexicains effrayés fuient de toutes parts, laissant aux mains des vainqueurs leurs canons et leurs drapeaux.

Cette brillante victoire demeura stérile ; on avait compté sur le secours des Sénoriens ; ils ne bougèrent pas ; cependant tout n'était pas encore perdu ; on pouvait se maintenir par la terreur dans la ville conquise, et attendre du secours de San-Francisco ; par malheur, Raousset tomba malade, sa petite armée n'eut plus de direction ; il fallut songer à la retraite sur Guaymas. Raousset y fut porté mourant ; ses compagnons ne tardèrent pas à se disperser, et la plupart regagnèrent tristement San-Francisco. Le comte s'y rendit lui-même à la fin de sa convalescence ; son retour fut un véritable triomphe. Son échec, loin de le décourager, ne fit qu'irriter son ambition. Sa santé recouvrée, il n'eut plus qu'une pensée, revoir la Sonora.

Une occasion favorable se présente ; des amis le rappellent à Mexico ; il est sur le point de s'entendre avec le président Santa-Anna, tout paraît même conclu ; Raousset peut espérer de rentrer en maître dans la Sonora ; mais, quelques jours plus tard, tout est rompu sous un prétexte frivole. Furieux, Raousset entre dans une conspiration ourdie contre Santa-Anna ; il est dénoncé ; mais prévenu à temps, il échappe, par une fuite précipitée, à une condamnation certaine.

De retour à San-Francisco, il reprend ses projets sur la Sonora ; il réunit à grand'peine les fonds nécessaires à une seconde expédition ; mais une nouvelle terrible vient anéantir ses espérances ; le bruit se répand que Santa-Anna a vendu la Sonora aux Américains. Il ne se décourage point : il organise quand même une petite armée et débarque de nouveau à Guaymas. La population l'accueille sans hostilité ; mais

des troupes de Mexicains et d'Indiens pénètrent bientôt dans la ville pour attaquer les Français.

Attendre de pied ferme l'agression, c'est s'exposer à une ruine certaine, car il pressent qu'avec ses 300 hommes il aura, sous peu de jours, à repousser une armée de plusieurs milliers de combattants. Il réunit ses soldats, leur adresse une véhémente harangue, à laquelle on répond : « Vive la France ! En avant ! »

Le premier élan fut irrésistible; le feu s'ouvre sur quatre points à la la fois. Les Mexicains balayent de leur artillerie les rues qu'occupent les Français. En vain Raousset veut rallier les fuyards; il fait des prodiges de valeur, mais la déroute est complète. Il est traduit devant un conseil de guerre. Le capitaine Borinda, qu'il avait fait prisonnier au combat d'Hermosillo et traité avec les plus grands égards, fut son défenseur. Après sa chaleureuse plaidoirie, Raousset lui serra la main. « Je suis trop pauvre, lui dit-il, pour reconnaître convenablement ce que je vous dois; acceptez ceci et gardez-le en mémoire de moi. » Et détachant sa bague chevalière, il la passa au doigt de Borinda.

Il fut condamné à mort. On laissa intentionnellement auprès de lui des pistolets pour éviter l'exécution de la sentence, mais il repoussa un trépas obscur et solitaire; il voulut mourir en plein jour, en face de ses ennemis. Il désira voir un prêtre : le vendredi 12 août 1852, le colonel Cambuzano entra chez le comte qui dormait profondément et qui s'éveilla en sursaut : « Faut-il partir? demanda-t-il à son visiteur. — Il vous reste encore une heure », lui fut-il répondu.

Raousset employa ce temps à sa dernière toilette, à laquelle il apporta une certaine coquetterie; il disposa avec soin ses beaux cheveux et choisit sa plus fine chemise.

Cependant, la plus vive agitation régnait dans la ville. Une population nombreuse couvrait les terrasses et les points les plus élevés; à six heures du matin, le condamné apparaît tête nue, il marche d'un pas ferme et le regard assuré. Il tient à la main un chapeau de paille, dont il s'évente avec une gracieuse insouciance. Cette contenance simple et calme où ne se traduit ni crainte ni jactance, surprend les Mexicains et leur donne une haute idée du courage français. Raousset arrive ainsi au lieu de l'exécution; six soldats mexicains, le fusil au bras, sont à quelques pas de lui. En ce moment, un cri déchirant part d'une des terrasses; le comte lève les yeux : on emporte une femme évanouie. Il pâlit légèrement, une fugitive émotion glisse sur sa noble et mâle figure. Il reprend presque aussitôt son attitude impassible, pose à terre

son chapeau et se croisant les bras : « Allons, mes braves, dit-il aux soldats, faites votre devoir et visez au cœur. » Il arriva alors un incident singulier ; les soldats, troublés, tirent l'un après l'autre, quelques-uns même en l'air. La victime n'a pas bougé. On court prévenir le gouverneur, qui donne l'ordre d'en finir. Cet ordre est exécuté et Raousset tombe raide mort, la face contre terre.

Aussitôt l'émotion de la foule éclate en sanglots ; les femmes affolées s'enfuient, leurs mouchoirs sur les yeux, répandant d'abondantes larmes.

Tels furent les derniers instants du comte de Raousset-Boulbon. Cette mort héroïque a racheté des erreurs de sa vie, qui furent celles de l'ambition et non de la bassesse. Il s'estimait trop lui-même pour accomplir une action vile. Il se regardait comme le représentant de la jeune civilisation et crut de bonne foi, en mourant, qu'il en était le martyr. Son nom ne s'effacera pas de longtemps de la mémoire des Sonoriens, qui pouvaient trouver en lui un libérateur.

Garibaldi[1], cet homme étrange, — si diversement jugé, — a guerroyé, tout jeune encore, sur le sol du Nouveau-Monde. Il débarque au Brésil en 1836, trouve le pays en pleine révolution ; la province de Rio-Grande venait de se constituer en république, et avait choisi Bento Gonzalès pour président. Garibaldi devient son principal lieutenant, organise une petite flotte et livre plusieurs combats aux Brésiliens. Un jour, seul, dans un poste où campait sa petite troupe, il est attaqué par une nuée de cavaliers ; ses vêtements sont percés de coups de lance. Il fait résolument face au danger et décharge sur les assaillants tous les mousquets qu'il trouve à sa portée. Au bruit de la fusillade, les matelots, épars autour de l'habitation, se précipitent autour de leur chef. Une lutte furieuse, désespérée, s'engage ; les Brésiliens sont au nombre de

1. Giuseppe Garibaldi naquit à Nice en 1807 dans la maison, dit-on, et même dans la chambre où était né Masséna, du moins quelques-uns de ses biographes le prétendent, nous ne le croyons pas. C'était le second fils de Rosa Rogiado et de Domenico Garibaldi, originaire de Chiavari, et descendant d'une famille de marins.

Tout enfant, il manifesta un goût décidé pour la vie active ; il était avide de mouvement ; l'étude et le repos lui pesaient. Aussi ne put-il recevoir qu'une instruction très superficielle. Son père était devenu armateur, Garibaldi fit son premier voyage de Nice à Odessa, comme matelot, à l'âge de seize ans. Il ne tarda pas à se lier avec Mazzini qui venait de fonder la Jeune-Italie. Il se mêla à toutes les sociétés révolutionnaires qui poursuivaient un double but ; l'unité et l'indépendance de l'Italie par un gouvernement républicain ; impliqué en 1834, dans une conspiration contre Charles-Albert, il fut condamné à mort ; mais il s'était réfugié en France ; il habita d'abord Marseille, puis Nantes, d'où il s'embarqua, comme second, à bord du *Nageur*, à destination de Rio-Janeiro.

quatre-vingts, les matelots ne sont que treize ; ces derniers finissent cependant par repousser leurs ennemis. A quelque temps de là, Garibaldi, après avoir parcouru l'intérieur du Brésil, se trouve bloqué avec deux de ses navires dans le lac Dos Patos. Impossible de sortir sans être anéanti par la flotte brésilienne; un expédient le tire heureusement d'affaire ; par ses ordres, on construit quelques roues solides, on glisse les essieux sous les quilles des embarcations et avec deux cents bœufs attelés à chacune d'elles, on gagne la terre, faisant ainsi un trajet d'environ soixante kilomètres du lac Dos Patos dans une vallée parallèle, où coule un petit fleuve nommé Capioari. De là, Garibaldi put gagner la mer avec les siens. Malheureusement, la tempête assaillit les embarcations et presque tous les passagers périrent.

A quelque temps de là, à la Barra, près de Laguna, il vit, pour la première fois, une jeune Brésilienne nommée Annita qui allait devenir sa femme et se montrer digne du héros qu'elle avait choisi. Elle le suivit dans toutes ses expéditions, partagea tous ses périls; partout fut aussi ferme, aussi courageuse que lui.

Garibaldi continue de guerroyer avec la même intrépidité; à la tête d'une poignée d'hommes il attaque plus de cinq cents ennemis. Annita, après s'être défendue comme une lionne, est faite prisonnière. Elle croit d'abord Garibaldi tué ; mais dès qu'elle sait qu'il n'a été retrouvé ni parmi les morts ni parmi les blessés, elle saute à cheval et s'enfuit dans la forêt. Après une marche de vingt lieues dans un fouillis de végétation inextricable, sans aliments et presque nue, elle est assez heureuse pour rejoindre une petite colonne en retraite. La semaine suivante, Garibaldi parvenait à retrouver sa compagne.

Après six ans de combats et un insuccès définitif, Garibaldi, comprenant que tout effort devenait inutile, dut songer à sa famille.

Il était sans ressources ; il obtint du gouvernement brésilien l'autorisation de conduire à travers les terres un immense troupeau de bestiaux ; en arrivant à Montevideo la moitié de son troupeau avait disparu. Il se fit alors courtier de commerce, répétiteur de mathématiques, industriel, etc.

Mais les occupations imposées par la pauvreté répugnaient à son caractère ; dès que l'occasion de reprendre sa vie d'aventures et de combats lui fut offerte, il se hâta de la saisir.

Il devient général des unitaires de Montevideo contre les fédérés de Buenos-Ayres partisans de Rosas. Commandant de la corvette *la Constitution*, il soutient pendant trois jours le feu de l'ennemi ; il ne lui

reste qu'un peu de poudre, sans munitions ; mais ne désespérant jamais de la fortune, il charge ses pièces avec des chaînes brisées, des clous, avec tous les débris de métaux qui se trouvaient à bord. Ces projectiles épuisés, il met le feu à son navire et se dirige par terre vers Montevideo dont il était éloigné d'une trentaine de lieues. La ville fut investie par les fédérés et le siège ne dura pas moins de six ans. Nous ne suivrons pas Garibaldi dans les nombreux combats qu'il livra. La ville de Montevideo a conservé le souvenir de ses actes de hardiesse et de témérité. Ainsi en 1845, voyant sa petite flottille bloquée par l'amiral Brown, excellent marin, au service de Rosas, en plein jour il attaque de front l'ennemi.

Toutes les terrasses des maisons de Montevideo se couvrent d'habitants, curieux de suivre une lutte aussi inégale; Garibaldi ouvre le feu ; effrayés, stupéfaits, les navires ennemis refusent le combat et se retirent. Notre héros rentre dans la ville aux acclamations enthousiastes du peuple. Au mois de décembre 1845, il parcourt avec une partie de ses légionnaires tout le pays jusqu'à l'endroit où l'Uruguay cesse d'être navigable. Le succès couronna son entreprise.

Garibaldi ne s'enrichit point par les services qu'il avait rendus à la liberté américaine. Reconnaissons-le en toute justice, son désintéressement n'avait d'égal que son courage ; il refusa pour lui toute récompense, ne songeant qu'à ses compagnons; du reste, après la levée du siège, il ne resta pas longtemps à Montevideo. Des lettres de ses amis d'Italie lui annonçaient qu'on était dans l'attente de grands événements; il voulut revoir sa patrie, il avait le pressentiment du rôle qui lui était destiné dans la révolution italienne ; néanmoins, ni ses amis, ni ses admirateurs d'Amérique, ni lui même ne pouvaient prévoir combien ce rôle devait être considérable.

On se souvient qu'au XVI^e^ siècle, Valdivia s'efforça inutilement de soumettre l'Araucanie, petite contrée sans limites bien précises, au sud du Chili, et dont l'étendue peut être comparée au sixième de la France.

Il y a quelques années le nom d'Araucanie, tombé dans l'oubli, redevint tout à coup célèbre. Quelle en était la cause ? Un avoué de Périgueux, qui dans son pays n'avait pas la réputation d'être un des maîtres de l'intelligence, s'était fait proclamer roi d'Araucanie, roi de ces tribus guerrières qui jusqu'alors passaient pour ne relever que d'elles-mêmes. On ne prit pas très au sérieux en France ce nouveau

Bernadotte ; loin de lui prêter assistance, on se moqua un peu partout d'Orelie-Antoine Ier.

M. de Tounens, c'était là son vrai nom, homme de génie très modeste, avait su cependant exploiter la haine des Araucans contre les Chiliens, et, grâce à ce levier, était devenu roi le plus facilement du monde. Les bons caciques le connaissaient déjà depuis plusieurs années, et l'aimaient, on ne sait trop pourquoi ; l'ancien avoué les engagea à réunir les tribus isolées en une sorte de faisceau sous le régime monarchique et à le proclamer chef suprême ; arrivé au pouvoir, il se hâta de promulguer une constitution et de la calquer naturellement sur la nôtre. Inutile d'ajouter que les Araucans n'en ont jamais appliqué le premier mot.

A son retour dans ses États, le monarque fut accueilli avec enthousiasme. On le regarda comme une sorte de divinité tombée du ciel. La république du Chili conçut alors quelque crainte et songea à se débarrasser, par la trahison, de M. de Tounens devenu menaçant.

On corrompit son domestique, nommé Rozalès, qui, sans le moindre scrupule, livra son maître aux sbires chiliens. L'ex-roi devait avoir la tête tranchée, on se contenta de le jeter dans un cachot. La France intervint et Orelie-Antoine fut renvoyé dans sa patrie comme le plus vulgaire des passagers.

Il voulut s'y créer quelques partisans, mais il ne parvint qu'à grossir le chiffre de ses dettes et à se faire poursuivre par les huissiers. Le malheureux, tombé très bas, malade, fut recueilli dans un des hospices de Bordeaux. Il est mort misérablement à Tourtoirac (Dordogne), en 1878.

J'ai connu cet infortuné que les faiseurs de bons mots désignaient sous le nom de *roi des avoués* ; malgré sa longue barbe noire et sa physionomie en apparence un peu dure, il avait la voix douce, plutôt timide. Il aimait à s'entendre appeler Votre Majesté, mais ne recevait guère ce titre que des garçons de café avides d'un pourboire généreux. On le considérait comme parfaitement incapable de la moindre action d'éclat. Le pauvre homme ne ressemblait donc nullement à un Raousset-Boulbon ou à un Walker ; il manquait d'audace. Ce fut par une sorte de hasard et, nous le répétons, uniquement par haine des Chiliens que les caciques araucans lui accordèrent le titre de roi [1].

1. Si cet infortuné de Tounens fut, en général, l'objet des railleries de ses compatriotes, plusieurs voix s'élevèrent en sa faveur et protestèrent contre les injustices dont il avait été victime. Il a

Depuis, le Chili s'est plusieurs fois proposé d'asservir complètement l'Araucanie, mais l'indépendance a, paraît-il, de profondes racines dans cette contrée. On n'y est jamais parvenu.

écrit lui-même l'histoire de ses aventures dans une relation qui a pour titre : *Orelie-Antoine Ier, roi d'Araucanie et de Patagonie; son avènement au trône et sa captivité au Chili* (1863, in-8°). Il tenta également de faire quelques conférences publiques, mais l'indifférence était telle à son égard, que nous nous souvenons que le pauvre homme parvenait à peine à réunir cinq à six auditeurs pour écouter sés condoléances de roi déchu.

ANNITA, LA FEMME DE GARIBALD

EXPLORATIONS ET VOYAGES SCIENTIFIQUES DANS L'AMÉRIQUE DU SUD

COMMENCEMENT DU XIX^{e} SIÈCLE

CHAPITRE XLI

SPIX ET DE MARTIUS. — AUGUSTE DE SAINT-HILAIRE. — ALCIDE D'ORBIGNY. WOODBINE PARISH. — BASIL HALL. — CLAUDE GAY. — AIMÉ PISSIS.

Deux savants allemands, les docteurs Spix et de Martius, membres de l'Académie des sciences de Munich, envoyés au Brésil à peu près à la même époque que Bonpland, n'eurent pas tant d'épreuves à subir[1]. Spix étudia surtout les oiseaux, les singes et les reptiles, de Martius les plantes. Ils explorèrent les provinces de Saint-Paul, Minas-Geraes,

1. M. Ferdinand Denis visita, en 1816 et dans les années suivantes, les Guyanes, le Brésil, les régions voisines, et composa d'excellents travaux sur l'histoire du Brésil; M. de Langsdorff, consul général de Russie (1824-1826), à peu près dans les mêmes années, Caldcleugh et M. d'Eschwege explorèrent le Brésil; M. Mollien (1822-1823), la Colombie; en 1825, l'ingénieur Head, attaché aux mines d'argent d'Uspallata près de Mendoza, donna des détails curieux sur les mœurs des Pampéens; Sir Ch. Stuart Cochrane visita la Colombie et en étudia les mines et l'industrie (1823-1824), et M. Schmidtmeyer les mines du Chili; M. Proctor écrivit un intéressant récit de son voyage au Pérou (1823-1824).

Maranham, l'île Saint-Louis, la rivière des Amazones et l'embouchure du Rio-Negro et se séparèrent au Rio-Teffe. Martius, après avoir examiné les cataractes du Yapura, arriva au pied de la montagne Arascoara, séparée de Quito seulement par la Cordillère. Spix s'avança sur le Teffe et traversa plusieurs rivières au milieu des nuées de flèches empoisonnées et des insectes malfaisants.

Revenu malade du Brésil, Spix succomba prématurément le 12 mai 1826[1].

L'atlas de l'ouvrage de Martius nous montre la magnifique végétation du Brésil. C'est un inextricable assemblage d'essences diverses sous lesquelles se cache une foule de plantes et d'arbustes qui suffiraient à eux seuls à ombrager la contrée et que rattachent les uns aux autres des lianes descendant de leur cime, comme les câbles des navires, ou courant de branches en branches en formant des guirlandes continues. Quelques-unes de ces lianes sont un fléau : elles sucent la sève des arbres et leur soutirent l'air et l'humidité. Elles entourent les tiges les plus colossales, même celles que ne pourraient embrasser les bras étendus de dix, quinze, vingt personnes. Les palmiers aux troncs élancés forment des colonnades naturelles qui semblent les restes d'une salle hypostyle. Un torrent qui se fraye un chemin au pied des arbres vient presque toujours rafraîchir l'air chaud et lourd de ces vastes forêts ; l'eau en s'évaporant entretient la fraîcheur des feuilles, elle donne la vie à ces innombrables plantes, les nains du règne végétal, aussi admirables que les arbres gigantesques, et dont les formes variées excitent l'admiration du botaniste : les mousses, les fougères, les lycopodes. Parfois les arbres s'entre-croisant forment au-dessus du ravin un pont naturel que des lianes soutiennent comme les chaînes de nos ponts suspendus. Ailleurs le torrent coule sur un fond de rocher et des blocs énormes forment d'immenses cascades. Les rives des grands fleuves sont bordées par la forêt; mille plantes aquatiques vivent au pied des grands arbres, qui laissent pendre au-dessus des eaux leurs branches et les lianes auxquelles se suspendent des singes, saluant par leurs cris et leurs gambades le passage du voyageur, tandis que les échassiers et les palmipèdes le regardent avec une sorte d'étonnement.

1. L'ouvrage principal de Martius, *la Flora Brasiliensis*, qui comprend 10 volumes in-folio, a été édité aux frais communs des gouvernements d'Autriche et de Bavière. On y trouve la description de 60,000 espèces. Le savant bavarois a décrit spécialement les palmiers, dont il a énuméré 563 espèces, tandis que Linné n'en avait connu que 15 et Humboldt 99. Un des plus beaux arbres qu'il ait découvert est le *jatui*, dont un sujet, âgé de 2,800 ans, avait 28 mètres de circonférence à la base et conservait jusqu'à une grande hauteur sa forme cylindrique.

Ce sont les mêmes forêts que nous décrit AUGUSTE DE SAINT-HILAIRE, dont quelques pages rappellent les meilleures de Humboldt. Saint-Hilaire, qu'une mort prématurée enleva à la science à cinquante-quatre ans, en 1853, avait étudié pendant six ans la flore du Brésil et parcouru 2,500 lieues dans l'intérieur de cette contrée souvent d'un si difficile accès. Il en rapporta 6,000 plantes, 2,000 oiseaux, 16,000 insectes. Nommé à trente et un ans membre de l'Académie des sciences, il revint du Brésil malade, presque privé de la parole et de la vue. Ayant à peu près recouvré la santé, il consacra au récit de ses voyages plusieurs ouvrages d'une lecture attachante.

Un rival de Bonpland et de Saint-Hilaire comme naturaliste, ALCIDE DESSALINES D'ORBIGNY, a fait un peu plus tard, de 1826 à 1833, une étude approfondie de l'intérieur de l'Amérique méridionale. Né en 1802, d'Orbigny avait eu dès sa jeunesse le goût de l'histoire naturelle; à vingt-trois ans il publiait un mémoire sur les foraminifères qui jetait une vive lumière sur l'une des parties les plus ténébreuses de la zoologie. L'année suivante, malgré sa jeunesse, il obtenait du Muséum une mission dans l'Amérique du Sud. De 1826 à 1833, il parcourut une étendue de pays de 800 lieues du nord au sud et de 900 lieues de l'est à l'ouest, presque toujours au milieu des peuplades indigènes, vivant de leur vie, obligé quelquefois de combattre dans leurs rangs. De Rio-de-Janeiro où il débarqua, il alla successivement à Montevideo et Buenos-Ayres, remonta le Parana, traversa le Grand Chaco dont les habitants, presque tous Indiens, n'ont gagné au contact superficiel de la civilisation qu'une plus grande dépravation. Il séjourna longtemps sur le Rio-Negro, aux confins de la Patagonie, n'ayant pour subsistance que les produits de sa chasse et de sa pêche, et étudiant toujours; il visita sur ce fleuve, à 75 lieues de son embouchure, le Chole-Hachel, grand marché indigène où se rendent les Puelches et autres Patagons. Il fit de curieuses observations sur les mœurs des phoques de la baie de Rosas et sur celles des condors, passa ensuite au Chili et dans la Bolivie, où il gravit l'Illimani jusqu'à une hauteur de 5,000 mètres.

Alcide d'Orbigny a non seulement bien décrit la flore, la faune, l'homme lui-même en naturaliste et en anthropologiste de haute valeur, — mais il a su dépeindre les mœurs, les saisir sur le vif, en véritable artiste. Il se plaisait à pénétrer chez les habitants, à vivre avec eux.

Voici quelques renseignements sur une réception qui lui fut offerte au cœur des Pampas.

« A huit heures, instant de rigueur, on couvrit la table autour de laquelle nous nous plaçâmes avec le maître de la maison ; car sa femme et ses enfants ne mangèrent qu'après nous et nous servirent pendant le repas. On nous donna d'abord un plat de viande sèche ou charque, coupée en lanières et rôtie sur des charbons, avec du fromage au lieu de pain. Depuis mon arrivée en Amérique, j'avais toujours mangé avec des Européens; aussi ce premier service me surprit-il fort, ce qui ne m'empêcha pas d'y faire honneur. On peut croire qu'un tel mets ne tarda pas à m'altérer; mais aucun liquide ne paraissant sur la table, je me hasardai à demander de l'eau, ce qui parut étonner notre hôte. Cependant il m'en fit apporter par un de ses enfants. Après le rôti on servit un ragoût de poulet qui me contraignit à renouveler ma demande. Nouvelles marques d'étonnement de notre hôte, qui voulut savoir de moi si l'usage des Européens était de boire en mangeant. Sur ma réponse affirmative, sa surprise ne fit qu'augmenter, et il ne se lassait pas de répéter, le sourire à la bouche : « Singulière coutume de boire en mangeant! » Lui ni les siens ne buvaient jamais qu'après le repas, ce qui d'ailleurs, est le fait de la plus grande partie des Américains. Après le ragoût, on nous servit la soupe. Il était temps, et je n'y comptais plus. Enfin parut un grand pot de lait bouilli. On me le présenta d'abord, et j'en bus passablement; mais mon compatriote, au fait de la politesse du pays, m'avertit, en français, que l'usage est de n'en boire chacun qu'une gorgée, et de faire passer ensuite le vase, de main en main et de bouche en bouche, autour de la table, jusqu'à ce qu'il soit vide.

« Avant de desservir, les enfants et les domestiques se mirent à genoux et récitèrent les grâces, auxquelles le chef de la famille répondait; ensuite tous vinrent, les uns après les autres, demander à chacun de nous sa bénédiction; puis ils allèrent souper de leur côté, après avoir toutefois apporté du feu et des cigares, que l'une des jeunes filles de la maison allumait, fumait un peu, et nous présentait ensuite tout allumés. Après une conversation qui dura autant que les cigares, on se disposa au repos de la nuit. Je n'avais pas emporté de matelas, voulant m'accoutumer aux usages du pays, et ne pouvant pas, d'ailleurs, m'embarrasser de plus de bagages. En conséquence, j'étendis les pièces de ma selle ou recado sous la galerie, en dehors de la porte de la maison, et m'enveloppai de mon poncho, sur ce nouveau lit de camp qui me parut un peu dur. J'essayai de dormir ; mais vainement. Des myriades de moustiques fondirent sur moi et me tourmentèrent de telle sorte que le jour vint avant le sommeil... »

Bien que partout accueilli avec joie, le voyageur faillit une fois être victime de l'ignorance d'un officier qui, sans égard pour sa qualité de savant et d'étranger, le fit brutalement emprisonner, l'accusant de lever le plan du pays pour le livrer aux ennemis de la République.

« Le 18 décembre, à neuf heures du matin, instant du maximum des marées atmosphériques, je m'étais rendu, comme à mon ordinaire, au lieu que j'avais choisi pour mes observations de ce genre, près du fort San-Jose. Je commençais mon opération, lorsque je vis venir à moi une vingtaine de soldats, conduits par l'officier même à qui, quelques jours auparavant, mon baromètre avait porté tant d'ombrage. Même question de sa part; même réponse de la mienne; et, sans vouloir entendre à rien, ordre par lui donné à sa troupe de me conduire au fort San-Jose, où je fus amené sur l'heure, en véritable criminel d'État. Là, un officier, qui parlait français, me fit subir un long interrogatoire, dans lequel je m'épuisai gratuitement à leur expliquer à tous qu'il était impossible de lever un plan avec un baromètre, surtout quand on ne change pas de lieu d'observation. Sans comprendre le moins du monde, dans leur ignorance, l'usage de cet instrument, dont ils ne paraissaient pas même connaître le nom, ils tinrent un long conseil et dressèrent un long procès-verbal. Sur ma demande d'être conduit chez le général commandant la place, on m'y conduisit sous l'escorte de douze soldats et d'un sous-officier, qui ne me perdait pas un instant de vue. J'étais outré de traverser ainsi la ville.

« Le général n'était pas chez lui. Je demandai à parler à son aide de camp; les soldats s'y opposèrent, en me donnant des coups de crosse de fusil. Accouru au bruit, l'aide de camp, au lieu de s'entremettre en ma faveur, me laissa de nouveau maltraiter par les soldats. J'eus l'imprudence de vouloir repousser la force par la force. On ne me permit pas d'attendre le général, et l'on me conduisit au poste. Là, nouvel interrogatoire, qui ne fut pas plus favorable que le premier; nouvelles railleries de la part des officiers; nouvelle escorte, nouveaux ordres donnés au sous-officier. Je partis encore.... On me conduisait à *las bovedas* (les cachots), près du môle. Arrivé au corps de garde, je demandai à l'officier du poste du papier et de l'encre.... refus; je demandai à rester au corps de garde.... refus encore. J'entendis tirer des verrous sans nombre; j'entendis un bruit de chaînes. On me força d'entrer dans un souterrain voûté, d'où sortait un air infect et humide; et une double porte se referma sur moi.

« D'abord, je ne distinguai rien, tant j'étais étourdi de tout ce qui

venait de m'arriver. Peu à peu, je revins à moi, et me mis à contempler à la fois ma demeure et mes compagnons d'infortune. Le cachot est au-dessous du niveau de la mer haute; il est voûté, de forme oblongue, et ne reçoit de lumière que par de très petites ouvertures. Il se trouvait une vingtaine de prisonniers, vrais squelettes ambulants, nègres ou mulâtres, dont au moins quinze enchaînés, les uns à la ceinture, les autres aux pieds. Ces malheureux m'entourèrent à l'instant pour me faire payer ma bienvenue, fort surpris, sans doute, de trouver en moi un camarade.... en habit noir. Par bonheur j'avais de l'argent; je leur donnai quelques pièces de monnaie; et l'un d'eux, qui paraissait avoir quelque autorité sur les autres, se fit fort, sur ma demande instante, de me procurer du papier et même de faire parvenir une lettre à qui je voudrais, si je consentais à gratifier la sentinelle voisine : je promis tout ce qu'on voulut. Le papier arriva. J'écrivis de suite au général Muller, au consul français; et, comme je ne devais payer qu'en voyant la réponse à ces lettres, j'attendis plus patiemment le résultat de ma démarche.

« Je fus livré, jusqu'à midi, à des réflexions qui n'étaient pas des plus gaies. J'avais entendu dire dans la ville que la nuit on assassinait dans les prisons pour voler les prisonniers riches, et même qu'on les coupait en morceaux, jetés ensuite à la mer; le tout sans que le gouvernement y fit attention. Je savais, de plus, que l'usage des Brésiliens était de ne prévenir personne de la détention des étrangers, qu'ils détestaient, et de les laisser, des mois entiers, privés de toute communication extérieure. Rempli de ces idées, je regardais tristement autour de moi, lorsque j'entendis tirer les verrous de ma prison.... Une lueur d'espérance vint me frapper; mais ce n'était autre chose que le dîner des prisonniers, consistant en une poignée de farine de manioc, qu'on distribuait à chacun d'eux. Le geôlier m'en offrit aussi, mais je la refusai. Le mets n'était pas appétissant, et les besoins physiques n'étaient pas d'ailleurs ce qui m'occupait alors le plus. Pour manger cette farine, les malheureux la trempaient dans l'eau et en formaient des boules, qu'ils avalaient; encore à peine en avaient-ils assez pour ne pas mourir de faim.

« Une heure après je reçus de M. Cavaillon un billet par lequel il m'annonçait qu'il allait à l'instant voir le général. Je ne saurais dire combien ce billet me fit plaisir ; je le lus et relus plusieurs fois. »

Dans la journée, Alcide d'Orbigny fut délivré, mais il ne pardonna jamais à ces petits officiers soupçonneux qui l'avaient ainsi brutalement traité.

Les observations les plus curieuses que d'Orbigny a faites sont relatives à ces Patagons dont les anciens auteurs faisaient des géants.

« Pour moi, après avoir vu, sept mois de suite, beaucoup de Patagons de différentes tribus, et en avoir mesuré un grand nombre, je puis affirmer que le plus grand de tous n'avait que cinq pieds onze pouces métriques français, tandis que leur taille moyenne n'était pas au-dessus de cinq pieds quatre pouces; ce qui est sans contredit une belle taille, mais pas plus élevée que celle des habitants de quelques-uns de nos départements. Cependant je remarquai que peu d'hommes étaient au-dessous de cinq pieds deux pouces. Les femmes sont presque aussi grandes et surtout aussi fortes. Ce qui distingue particulièrement les Patagons des autres indigènes et des Européens, ce sont des épaules larges et effacées, un corps robuste, des membres bien nourris, des formes massives et tout à fait herculéennes. Leur tête est grosse, un peu aplatie en arrière; leur face est large et carrée, comme celle des Norvégiens, à pommettes peu saillantes; leurs yeux sont horizontaux et petits, et non inclinés comme chez les Botocudos du Brésil, par exemple; leur profil a cela de singulier pour les Américains, que leur front et leurs sourcils sont très saillants, ainsi que les grosses lèvres qui bordent leur grande bouche; mais, si l'on tire une perpendiculaire du front aux lèvres le nez viendra à peine l'effleurer, et la dépassera rarement; celui-ci est épaté, et à narines ouvertes. L'ensemble des traits présente une face informe et démesurément large; néanmoins quelques-unes de leurs figures ne sont pas désagréables; au contraire, même parmi leurs jeunes femmes, on trouve une expression spirituelle qui annonce de la vivacité, de la douceur, et les rend quelquefois passables. Dans la jeunesse, les femmes sont plutôt bien que mal : elles ont toutes la main et le pied petits. Je puis dire, en général, que ce sont les mieux faites de toutes les sauvages que j'aie vues. Si leur bouche est trop grande, si les lèvres sont un peu grosses, ces défauts s'effacent à l'aspect de leurs dents, qui, à quelque âge que ce soit, même dans la plus grande vieillesse, ne tombent jamais; elles s'usent par la mastication, mais sont toujours bien rangées, d'une égalité parfaite, et surtout d'une blancheur extraordinaire. Je me suis souvent demandé pourquoi cette nation et ses voisines jouissent de la prérogative de conserver une denture aussi belle et aussi durable; tandis que les habitants des villes voisines, de Buenos-Ayres par exemple, les conservent encore moins qu'en France. Cette faculté tient-elle à la nation,

ou serait-elle le résultat d'une meilleure santé, d'une nourriture plus saine et moins compliquée? Je pencherais pour la dernière supposition; car j'ai remarqué que plus l'homme se rapproche de l'état de nature et plus il jouit longtemps de ses facultés physiques : ainsi l'Indien qui conserve ses dents conserve aussi sa chevelure, sa vigueur avec ses facultés morales jusque dans la vieillesse la plus avancée. Je n'ai jamais vu une tête chauve au milieu des tribus sauvages, et je dirai même que rarement leurs cheveux blanchissent; tandis que, sans exception aucune, tous les hommes de race blanche perdent leur chevelure ou deviennent blancs de bonne heure. On peut donc appuyer de cette observation le fait que le grand exercice de la pensée, les soucis et les chagrins influent, on ne peut plus, sur le changement de couleur des cheveux. L'Indien, qui pense peu au lendemain, qui montre tant d'indifférence pour le présent, et dont les souvenirs ne peuvent être que rarement pénibles, ne doit donc pas blanchir. »

Notre voyageur, qui a exploré une grande partie de l'Amérique du Sud, voulut s'avancer dans le Grand Chaco et connaître les Tobas, ces terribles Tobas qui, en 1882, ont massacré le docteur Crevaux; il ne lui fut donné de les étudier qu'assez superficiellement, mais il vit de plus près quelques tribus voisines, entre autres des Indiens s'imaginant comme tant d'autres s'embellir en se couvrant des plus bizarres ornements.

« Ces Indiens, dit-il, portaient leur grand costume national, c'est-à-dire qu'ils étaient à moitié nus, avec un poncho sur les épaules et une pièce d'étoffe à la ceinture. Ce qu'il y avait de plus singulier dans leur accoutrement, c'étaient leurs ornements de tête. Le lobe de leurs oreilles est chargé, comme celui des Botocudos du Brésil, d'un gros morceau de bois rond qui le traverse; et comme c'est une beauté d'avoir les plus gros, deux des Indiens qui, sans doute, étaient des plus respectables de leur nation, en avaient de larges comme la main, de manière à ce que leurs oreilles pendaient sur leurs épaules; mais cet ornement bizarre n'était pas le seul. Ils avaient, de plus, une ouverture transversale à la base de la lèvre inférieure, et de cette ouverture sortait une petite palette de bois, longue d'un à deux pouces, retenue en dedans de la bouche par une partie plus large, ressemblant à la tête d'une béquille. Comme le trou transversal s'agrandit toujours, ils sont obligés de changer souvent le morceau de bois, qui est énorme chez les plus vieux individus. C'est cette singulière parure qui leur a valu, du temps des premiers Espagnols, le nom de Lenguas (les Langues), parce

que cette palette ressemble assez à une langue. On sent facilement combien l'étirement des lèvres dans le sens transversal doit les défigurer. Je ne pouvais jamais me lasser de les regarder. Leurs cheveux tombent en arrière réunis en une queue, à laquelle sont attachées des plumes d'autruches, dont le tuyau est renversé de manière à ce qu'elles forment ensemble un panache qui vient ombrager la tête.

« Les Lenguas ont le teint bronzé, les yeux légèrement inclinés et les pommettes saillantes ; tous traits que j'ai trouvés chez les Tobas, chez les Botocudos, chez les Bocobis, et, pour ainsi dire, chez tous les Indiens du Chaco, ainsi que chez toutes ces petites nations isolées au milieu des Guaranis, dont les langues mêmes ont beaucoup de rapport entre elles. »

Les quelques Tobas avec lesquels il eut des relations lui parurent taciturnes et même peu communicatifs entre eux. Dans un village où il osa s'aventurer, presque sans escorte, « ils sont toujours sombres et apathiques, dit-il, et bien différents, en cela, des Indiens des provinces de Chiquitos, qui ont sans cesse le sourire à la bouche et qui rient d'un rien. Les Tobas ne rient que très rarement. Je ne les ai jamais entendus chanter, même dans l'ivresse.

« Le soir, les Indiens firent une traînée de paille mouillée au seuil de leurs cabanes pour en chasser les moustiques ; pour moi, je dormis en plein air, et, le lendemain, je recommençai mes recherches. Je voulais me procurer des insectes et chasser. Un des Indiens me fit entendre qu'il voulait s'exercer avec moi à tirer des flèches. Je lui répondis que je le désirais aussi. Il choisit pour but un tronc de palmier large de huit pouces, se plaça à la distance de trente pas et, plusieurs fois de suite, mit la flèche dans le tronc. Je craignais de ne pas être aussi adroit que lui ; mais je lui fis même entendre que je pouvais faire mieux. Il parut en douter et me pressait de tirer. N'étant pas aussi sûr que lui de mon coup, et ne voulant pas compromettre le crédit de l'arme à feu, je le fis attendre et chargeai mon fusil de petit plomb. Le hasard fit passer, à portée, un vol de troupiales. Je leur adressai mes deux coups l'un après l'autre, et il tomba un grand nombre de ces oiseaux. Il serait difficile de se figurer l'étonnement de l'Indien ; il était resté stupéfait, et me demanda tant bien que mal si, tuant autant d'oiseaux d'un seul coup, je pourrais aussi tuer autant d'hommes. Je lui répondis de manière à le laisser dans cette idée. Alors il admira mon arme ; et, quand nous revînmes au village, il en parla à ses concitoyens comme d'une merveille. J'ai vu mille fois chez des peuples spécialement

chasseurs se renouveler l'expression de cet enthousiasme de mon Toba en voyant tuer aussi facilement le plus petit oiseau.

« Du temps des premières conquêtes, les Tobas habitaient entre le Rio-Vermejo et le Pilcomayo. Leurs tribus, alors, étaient nombreuses, et firent souvent trembler les Espagnols et les nations voisines. Elles occupaient depuis les derniers contreforts des Andes, sur les rives du Pilcomayo, jusqu'aux rives du Parana, et jusqu'à celles du Paraguay. Aujourd'hui, quoique divisées en petites sections, elles forment encore deux hordes : l'une (la plus grande), s'étendant des rives du Pilcomayo aux derniers contreforts des Andes, dans la république de Bolivie ; l'autre vivant au village où nous étions, et plus à l'ouest sur les rives du Vermejo ; c'est donc du 20e au 28e degré de latitude sud, sur une bande transversale sud-est et nord-ouest, entre les deux rivières citées, qu'on peut placer les limites d'habitation de cette nation. Avant l'arrivée des Européens, les Tobas étaient divisés en une foule de tribus et devinrent les ennemis mortels des Espagnols, auxquels ils livrèrent beaucoup de combats. »

Alcide Dessalines d'Orbigny revint en France après un des voyages scientifiques les plus remarquables qui aient été exécutés dans l'Amérique du Sud. Il employa huit années à de fructueuses recherches au Brésil, dans l'Uruguay, la République Argentine, la Patagonie, le Chili, la Bolivie, le Pérou.

Doué d'une forte constitution, d'une ardeur infatigable, dit un de ses biographes, M. Damour, il parvint à surmonter des obstacles qui eussent rebuté bien des voyageurs. En Patagonie, au milieu de peuplades sauvages constamment en guerre, il se vit contraint de prendre parti et de combattre dans les rangs d'une des tribus qui lui avait donné l'hospitalité. La victoire se déclara heureusement de son côté, et il lui fut permis de reprendre paisiblement son itinéraire de voyageur naturaliste[1].

De retour, il reçut en 1834 le grand prix annuel de la Société de

1. Il a rapporté de son voyage 160 mammifères, 866 oiseaux, 115 reptiles, 166 poissons, 980 mollusques, 3,000 plantes. Il avait beaucoup étudié l'homme américain : il classa les indigènes en 39 peuples, groupés en 3 races principales : ando-péruvienne, pampéenne, brasilio-guaranienne. La première, il y a quelques siècles, a su créer de magnifiques monuments, et jouissait alors d'une civilisation originale aussi développée au moins que celle de l'Europe à cette époque.

Le grand ouvrage qui a trait à cette vaste étude est intitulé : *Voyage dans l'Amérique méridionale.*

M. Parchappe a participé aux travaux de d'Orbigny et a fait dans la République Argentine des observations importantes ; en 1828, il en a dressé la carte géologique. (D'Orbigny, tome Ier. pages 527-576, 123 et suivantes.)

Géographie. Alcide d'Orbigny est mort en 1857, à Pierrefitte, près Saint-Denis.

Son frère, Charles d'Orbigny, s'est également fait connaitre et apprécier comme géologue.

Quelques années après d'Orbigny, Woodbine Parish (1838 et années suivantes) faisait un long séjour à Buenos-Ayres. Outre son histoire des établissements européens dans le bassin de la Plata, il rapporta des documents intéressants sur l'administration, la population, les produits, le climat du pays, en particulier sur le fameux vent *pampero*, qui vient des Andes à travers les plaines des Pampas, s'abat brusquement et violemment sur la ville, mais en chasse les miasmes délétères et devient la cause du *bon air* qui a mérité son nom à la ville.

Dans le sud-ouest du continent, nous trouvons, en 1820 et 1821, Basil Hall. Né à Édinbourg en 1788 et mort en 1844, Hall était le fils du baron James Hall de Dunglass, compagnon d'études de Bonaparte à Brienne ; ces anciennes relations lui valurent, à l'un de ses passages à Sainte-Hélène, une gracieuse réception de l'empereur détrôné et prisonnier. Officier de la marine anglaise, Hall visita d'abord Java et la Chine, puis le Chili, Valparaiso, Santiago. Il traversa sur un pont en cordes de boyaux, long de 120 mètres, le Maypa, à l'endroit où, deux ans auparavant (1818), avait eu lieu la bataille qui décida de l'indépendance du Chili. Il longea ensuite la côte jusqu'à San-Blas, dans la province mexicaine de Xalisco, et pénétra jusqu'à la ville de Tépu, exclusivement habitée par des Mexicains indigènes.

Claude Gay, savant français, fit deux voyages au Chili et au Pérou, de 1828 à 1842, la première fois, avec ses propres ressources, la seconde à l'aide de subventions du gouvernement. Il parcourut entièrement le Chili ainsi que les iles qui en dépendent. Il visita spécialement l'Araucanie. Ayant traversé les Andes à une hauteur de 5,000 mètres, Gay arriva à Cuzco, ancienne capitale des Incas. Adossée sur le penchant d'une colline[1], Cuzco présentait dans le principe une ville sans ordre et sans plan. On s'étonne lorsqu'on voit les travaux que les Incas firent exécuter pour vaincre la nature et embellir une ville dont le principal mérite était en quelque sorte l'irrégularité de terrain. C'est au sommet de Sarsahuamac, colline qui domine la ville, qu'il faut aller admirer ces gigantesques forteresses, construites, non avec des pierres ni avec des

1. *Bulletin de la Société de Géographie.* 2e série, tome XIX, 1843, page 30.

roches, mais avec de véritables rochers régulièrement taillés et placés de manière à pouvoir encore résister, une longue suite de siècles, aux injures des temps et des hommes !

Tous les environs de Cuzco sont parsemés de monuments antiques ; placés loin de toute civilisation, les matériaux dont ils sont construits ne peuvent donner aucune prise à l'avide cupidité de l'habitant.

Les Indiens de Cuzco sont à peu près civilisés ; ils parlent très rarement l'espagnol et toujours le quichua qui est leur langue maternelle. « Ils aiment passionnément les chants nationaux et surtout ces touchantes et mélancoliques yaviries qui donnent tant de sensibilité à l'âme et de tendresse au cœur. L'effet qu'elles produisent sur eux est prodigieux, on ne peut le comparer qu'à celui que produit le ranz des vaches sur le cœur du Suisse hors de sa patrie ; ils les chantent chez eux, ils les chantent en voyage, pour s'exciter au travail et pour en oublier les peines. »

Dans une conférence à la Société de Géographie, en 1842, Claude Gay pouvait dire :

« Je ne parlerai point de toutes les courses que j'ai pu faire, et encore moins de la grande série d'observations de météorologie et de physique terrestre, qui, pendant huit ans, et au moins sept fois par jour, se sont continuées sans aucune espèce d'interruption : il me suffira de dire que je n'ai pas laissé une province, un seul petit département sans l'avoir parcouru et étudié dans tous ses détails, et que de plus je mettais à contribution toutes les personnes curieuses et intelligentes pour obtenir toutes ces notions qui dépendent de la bonne volonté du voyageur. » L'Académie des sciences l'admit dans son sein en 1856. Il avait terminé en 1851 la publication de sa volumineuse *Histoire du Chili* écrite en espagnol[1].

C'est encore un Français, M. Aimé Pissis, qui fut chargé par le gouvernement chilien d'explorer le pays pour en dresser la carte. Cette grande et belle carte fut suivie de beaucoup d'autres travaux.

1. L'Allemand Seybold étudia les antiquités du Chili, le docteur Philippi les glaciers des Andes de ce pays.

EXPLORATIONS & VOYAGES SCIENTIFIQUES DANS L'AMÉRIQUE DU SUD

(SUITE)

SECONDE PARTIE DU XIX[e] SIÈCLE

CHAPITRE XLII

CASTELNAU. — MARCOY. — SCHOMBURGH. — CODAZZI. — ÉLISÉE RECLUS. — LE DOCTEUR SAFFRAY. — ANDRÉ.

En 1852, le gouvernement du Brésil a fait explorer dans presque tout son cours le fleuve des Amazones par un bâtiment à vapeur qui a grandement surpris les sauvages habitants de ces rives. Déjà, en 1806, un Français, l'ingénieur Lourybre de Souillac avait accompli une remarquable reconnaïssance pour l'établissement d'une route entre Buenos-Ayres et le Chili[1].

1. Les capitaines Smith et F. Lowe, officiers de la marine anglaise, ont descendu l'Amazone en 1854, ainsi que le colonel américain Herndow, qui a rendu compte de son voyage dans un

M. DE CASTELNAU, accompagné de M. d'Osery, de M. de Saint-Cricq et de quelques autres savants français, parcourut dans toute sa largeur l'Amérique du Sud, depuis la côte du Brésil jusqu'au Pérou[1]. Parti en 1836 de Georgetown[2], M. SCHOMBURGH remonta l'Essequebo. En 1837, il explora la limite orientale de la colonie, puis étudia la séparation des bassins de l'Essequebo et de l'Amazone. En 1838, il visita les monts Roraime, hauts de 2,800 mètres, où l'Essequebo, l'Orénoque et l'Amazone ont leurs sources; il découvrit des figures et des signes sculptés sur les roches de granit de Marinvas. Enfin il pénétra dans le bassin de l'Orénoque le 31 janvier 1839. Il se dirigeait sur les sources de ce fleuve, lorsque ses Indiens, effrayés par la nouvelle d'une attaque faite par une tribu voisine, le forcèrent à rétrograder. Opérant alors un grand détour vers le nord, il rejoignit l'Orénoque le 22 février et revint par le Cassiquiare, le Rio-Negro et le Rio-Branco.

Malgré tout, l'Amérique du Sud est si vaste, ses fleuves ont tant de tributaires, ses immenses chaînes de montagnes tant de sommets élevés, ses forêts tant de plantes et d'animaux, qu'elle est loin d'être encore bien explorée. Nous ne pouvons rappeler ici, quel que soit leur intérêt, que par de trop brèves notices, la plupart des derniers voyages.

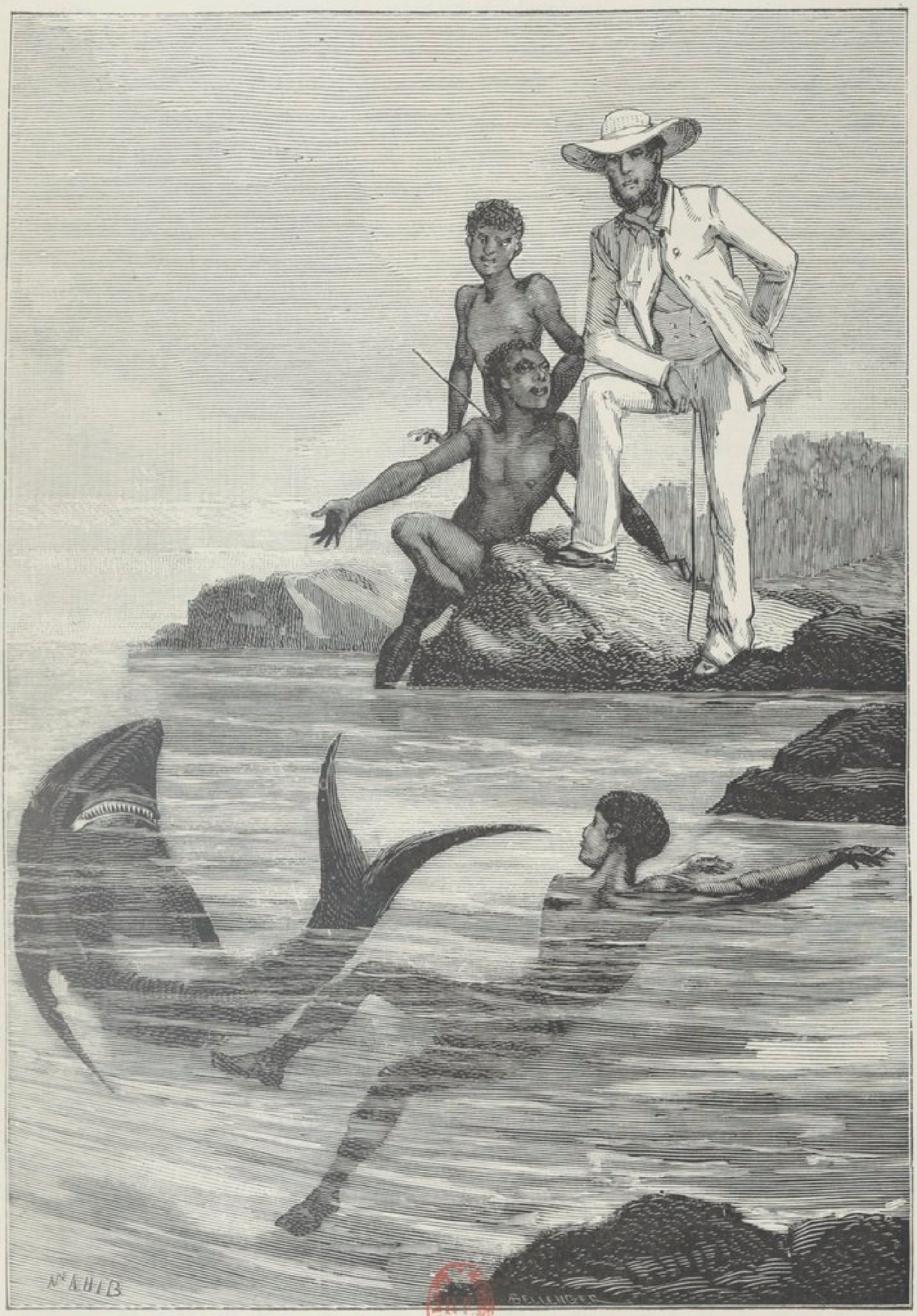
Dans le nord du continent sud-américain, le hardi M. KELLETT fut un des premiers à étudier le haut Atrato dans le but d'une communication interocéanique avec la rivière San-Juan, tributaire du Pacifique.

Un ingénieur italien, qui en 1815 avait émigré et pris part aux guerres de l'indépendance dans l'Amérique méridionale, AUGUSTIN CODAZZI y commença de grands travaux, qui devaient avoir en quelque sorte pour résultat, malgré ses imperfections, la révélation géographique du Vénézuéla. Après avoir consacré dix ans à lever la carte de ce pays, il entreprit celle de la Nouvelle-Grenade. Il fit une étude

excellent ouvrage. Plus tard, M. Gonçalvez Dias a fait une remarquable expédition entre l'Amazone et le cap Saint-Roch.

1. Paul Marcoy, dont le véritable nom est Saint-Cricq, et qui a pris également pour pseudonyme le nom de Carmoy, était un des compagnons de M. de Castelnau. Il raille parfois fort spirituellement et désigne Castelnau sous l'appellation de comte de la Blanche-Épine. M. Marcoy a fait sur le Pérou et les territoires voisins un magnifique ouvrage publié d'abord dans le *Tour du Monde*. Écrivain aux appréciations très fines, fécond en anecdotes, M. Marcoy a su conquérir un rang distingué parmi les bons narrateurs de voyages. Après une jeunesse agitée et remuante, il semble devoir terminer paisiblement sa vie dans *l'inspectorat* du Jardin des Plantes de Bordeaux.

2. A la même époque, M. de Bagot parcourait en naturaliste (1836-1840) l'intérieur de la Guyane française et remontait l'Oyapock jusqu'à ses sources, accompagné d'une femme indienne qui lui servait de guide (*Bulletin de la Société de Géographie*, 2e série, tome XV, 1841). Le gouvernement français interdisait alors à tout Européen l'entrée de l'Oyapock au delà du premier saut.



LES REQUINS ET LES NÈGRES DE SAINTE-MARTHE

spéciale des isthmes de Darien et de Panama, afin de trouver la solution du grand problème de la canalisation interocéanique. Il mourut à soixante-quinze ans, en 1859, dans les plaines marécageuses du Bas-Magdalena, au moment où il allait en terminer la carte [1]. Dans l'espace de dix-huit ans et presque seul, il avait parcouru, étudié et mesuré 250 millions d'hectares. « Il fallait, dit M. Samper, écrivain et orateur colombien, voir cet héroïque vieillard, hardi pionnier de la science, traverser les plaines insalubres de l'Amazone, de l'Orénoque, de l'Apuré, du Magdalena et du Patia, où rampe le formidable boa, fouiller ces forêts vierges et interminables où le jaguar règne en souverain, gravir ces montagnes superbes où l'aigle et le condor se baignent dans la lumière du soleil tropical et se voient avec joie emportés par les terribles ouragans. Le généreux savant bravait tout, supérieur à la fatigue et à la faim, soutenu par son amour de la science. Il franchissait ces immenses fortifications de la nature, que défendent des remparts de glace, toujours confiant, souriant et gai [2]. »

M. Élisée Reclus, observateur poétique, avant d'être un de nos premiers géographes, a étudié la Sierra-Nevada de Sainte-Marthe [3]. Il y était venu en 1855 dans un projet d'exploitation agricole et y séjourna deux ans. Il remonta le cours du Magdalena et navigua dans les marais et les canaux tortueux qui dépendent de ce fleuve et dont une magnifique végétation ombrage les bords. « Les racines des mangliers, arcboutées l'une sur l'autre, se rejoignent, dit-il, à cinq ou six mètres au-dessus de la surface de l'eau et forment ainsi de gigantesques trépieds sur lesquels se dressent les troncs lisses comme les mâts de navire. A travers les fouilles de ces innombrables racines aériennes des mangliers, apparaissent d'autres arbres croissant dans un sol moins spongieux que celui de la rive. C'est là cette immense et redoutable forêt qui remplit une grande partie du bassin du Magdalena, et se prolonge sans interruption à plus de cent lieues au sud, jusqu'au pied des hauteurs d'Ocuña. Cette forêt a été traversée dans tous les sens par les conquérants espagnols. Aussi combien d'entre eux furent dévorés par les crocodiles et les jaguars ! combien tués par les fièvres, plus terribles que les flèches empoisonnées des Indiens Cocinas !

1. M. Berthelot a fait à la Société de Géographie (*Bulletin*, 2e série, tome XIX, 1842, page 37 et suivantes), un rapport sur les projets de colonisation de Vénézuéla par des colons allemands présentés par Codazzi au gouvernement de son pays adoptif.

2. *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, juillet 1859, page 52.

3. Explorée en 1878 par M. Simons (Proceedings of the R. Geographical Society, 1880, 1881).

« Je me souviens d'une halte que nous fîmes sur la péninsule de Salamanca, à l'entrée de la Cienega (marais) de Sainte-Marthe, lagune parsemée d'îlots et couvrant une superficie de plus de huit cents kilomètres carrés. A l'est se dressent les escarpements de la Sierra-Nevada, comme un formidable rempart appuyé sur d'énormes contre-forts ; de tous les autres côtés s'étendent de vastes forêts croissant dans un sol d'alluvions apportées par le Rio-Magdalena... Comme toutes les péninsules de même nature, celle de Salamanca a été portée à l'entrée du marais par les vagues chargées de débris ; le sable s'est déposé graduellement de manière à former un cordon littoral, puis les vents y ont amoncelé des dunes errantes qui se promènent çà et là, excepté dans les endroits où s'est élevée, pendant le cours des siècles, une forêt qui leur oppose la barrière infranchissable de ses troncs. Une seule ouverture fait communiquer à travers la flèche de Salamanca les eaux saumâtres et chaudes de la Cienega avec l'eau comparativement plus fraîche de la mer des Antilles [1].

« Carthagène est aujourd'hui complètement déchue. Sainte-Marthe, malgré les traces du tremblement de terre de 1834, n'offre pas le même aspect de désolation. Les rues sont plus larges ; bien que les maisons soient basses et mal construites, elles sont blanchies à la chaux et peintes de couleurs gaies, et puis la nature est si belle!

« Autour de la ville, la plaine, s'arrondissant en un vaste cirque, se relève en molles ondulations vers la base des montagnes. Celles-ci étagent l'un au-dessus de l'autre leurs gigantesques gradins diversement nuancés par la végétation qui les recouvre et l'air transparent dont l'azur s'épaissit autour des hautes cimes ; des nuées s'effrangent en longues traînées blanches dans les vallées supérieures, s'enroulent en écharpes sur les sommets, et de ces amoncellements de nuées, de pics, de montagnes de toute forme, jaillit la superbe Horqueta, dont le double cône, dressé au-dessus de l'horizon, semble régner sur l'espace immense. Les énormes contreforts sur lesquels s'appuie le pic à deux têtes projettent à droite et à gauche deux chaînes de montagnes qui se recourbent autour de la plaine de Sainte-Marthe, abaissent par une succession de chutes gracieuses la longue arête de leurs cimes, et de chaque côté du port vont plonger dans la mer leurs hardis promontoires portant chacun sa vieille forteresse ruinée. Le soir surtout, quand le bord inférieur du soleil commence à plonger dans la mer et que l'eau tranquille vient soupirer au pied des falaises, la plaine verte, les vallées obscures de la

1. *Voyage à la Sierra-Nevada,* de Sainte-Marthe, pages 92-94.

Sierra, les nuages roses et les sommets lointains, saupoudrés d'une poussière de feu, s'unissent en un si admirable tableau qu'on cesse de vivre par la pensée et qu'on ne sent plus que la volupté de voir. Ceux qui ont eu le bonheur d'avoir sous les yeux ce paysage grandiose ne l'oublient jamais.....

« Devant les maisons, au centre de la vaste courbe dessinée par la plage s'élèvent les ruines d'un ancien fort, dont les murailles à demi rongées s'émiettent pierre à pierre dans les flots envahissants. Les bongos de la Cienega, chargés de bananes, de poissons, de noix de cocos, ancrent au pied de la forteresse, et c'est au milieu des blocs de pierre, sur le sommet des remparts, que les Indiens étalent leurs denrées. Les femmes de la ville, en général assez court vêtues, y viennent en foule chercher leurs provisions de la journée. Rien de pittoresque comme ce marché tenu en plein air, sur des murs qui surplombent la vague bleue...

« La plage qui s'étend entre le promontoire et la ville est bordée d'un côté par la mer, de l'autre par des salines quelquefois inondées. Le soir, elle sert de promenade à toute la population, et les piétons, les cavaliers, les voitures, la parcourent en tous sens. A tout instant du jour, des nageurs blancs et noirs plongent du haut de la jetée, s'ébattent comme des tritons autour des navires, et changent l'eau bleue en une vaste étendue d'écume; les Zambos oisifs restés sur la rive et les matelots appuyés contre le bordage des navires jugent des exploits des nageurs et par de longs applaudissements rendent hommage au plus habile.

« Aussitôt après les premières heures de la matinée, consacrées au marché, les places et les rues de Sainte-Marthe perdent la physionomie affairée que leur avait donné le concours des Indiens, et le *farniente* y devient général; les quatre ou cinq cents boutiques ouvertes à tous les coins de rue et offrant aux acheteurs une petite provision de bananes, de cassave, d'allumettes chimiques et de chicha se désemplissent; les habitants de Gaïra, de Mamatoco, de Masinga se retirent en caravane, poussant devant eux une longue procession d'ânes et de mulets. Alors les Samarios, restés en possession de la ville, commencent leur sieste, ou bien, s'asseyant au seuil des portes, conversent gaiement sur les incidents de la matinée, tandis que les sénoritas, à l'extrémité des frais corridors, se bercent dans leurs hamacs suspendus aux colonnes des patios. A mesure que la chaleur augmente, les voix s'éteignent peu à peu, les insectes même cessent de bourdonner; on dirait que la ville entière repose et s'alanguit sous une atmosphère de volupté. »

Les Néo-Grenadins sont intelligents et gais; l'émulation peut leur faire accomplir des prodiges ; braves, affables, modestes, ils n'ont à se reprocher que la paresse : les hommes emploient une grande partie de la journée à faire la sieste. Les soirées se passent au bal ou à la promenade.

A l'époque du voyage d'Élisée Reclus, la Nouvelle-Grenade renfermait un assez grand nombre d'Italiens et fort peu de Français : les quelques compatriotes qu'il y trouva, étaient ou des aventuriers, n'ayant d'autre vertu que leur patriotisme exalté, ou des coiffeurs parisiens, qui vendent leurs parfumeries, leurs savons et leurs brosses avec autant de grâce et de politesse que s'ils occupaient encore un magasin de la rue Vivienne. C'est par le coiffeur que les étrangers apprennent nos manières, nos modes, nos opinions; c'est lui qu'ils prennent pour type du Français idéal.

On ne compte pas cinquante colons sérieux débarquant chaque année à la Nouvelle-Grenade.

« Il est impossible de le nier, dit M. Élisée Reclus, en terminant le récit de son voyage, les premiers Européens qui s'établiront dans la Sierra-Nevada auront bien des dangers à courir et bien des fatigues à surmonter avant de réussir définitivement. Mais les plateaux et les régions montagneuses de la Nouvelle-Grenade possèdent par millions d'hectares des terrains favorables à la culture et faciles à coloniser. Le prix des terres est nul sur les pentes de la Sierra tournées vers Rio-Hacha. La flore est d'une extrême richesse. Les végétaux utiles se comptent par centaines. On est étonné de voir l'altitude considérable à laquelle on peut encore cultiver les plantes tropicales; elles croissent parfaitement à des hauteurs qui correspondent aux climats de la France et de l'Angleterre. Rien ne manque si ce n'est une grande population. La nature vierge est belle, mais elle est d'une tristesse infinie : ce qu'il faut pour la rendre joyeuse, c'est la fécondité, c'est la parure de champs et de villages que leur donneront les travailleurs. Cet Eldorado est le pays du bonheur pour ceux qui savent apprécier la liberté. »

Le docteur Saffray (1869) a visité en touriste et en anthropologiste la Nouvelle-Grenade, que M. André a parcourue en artiste et en naturaliste, M. Bollaert, en archéologue [1].

1. M. Le Moyne, qui, en sa qualité de consul, a vécu pendant de longues années dans ces parages, a publié sur la Nouvelle-Grenade un ouvrage très complet, dans lequel il embrasse

Enthousiaste des beautés de la nature, — sans jamais tomber dans l'exagération, — excellent juge des mœurs et du type des habitants qu'il étudie sans parti pris, botaniste distingué, le docteur Saffray nous a donné une relation parfaitement exacte, bien que rapide, de la Nouvelle-Grenade. Ses travaux complètent sur certains points ceux de Triana, le naturaliste colombien.

Quelques anecdotes bien contées coupent agréablement les descriptions de la flore et la peinture plus large des paysages : voici un court extrait que nous empruntons au *Tour du Monde :*

« Pendant que je flânais parmi les groupes, près de la mer, dans les parcs de Sainte-Marthe, dit-il, j'entendis appeler : « *Blanco ! mi « Blanco!* » et bientôt je vis accourir une troupe de gamins nus, noirs ou bruns. « *Yo doy una patada al tiburou por una peseta* » (je donne un coup de pied au requin pour vingt sous), me cria un négrillon qui pouvait avoir douze ans. Je crus d'abord à une plaisanterie, mais il insista, et je promis la récompense aux acclamations sauvages de ses amis.

« Tout le monde a vu fouailler à coups de cravache des lions apprivoisés, mais comment supposer qu'un enfant ose affronter le monstre le plus redoutable de l'Océan ? Arrivé à un endroit où l'eau était calme et profonde, le petit noir se jeta résolument à la mer en piquant une tête, reparut au bout de quelques instants et se mit à faire des évolutions d'amphibie.

« Bientôt il dressa la tête hors de l'eau et me cria en créole : « *Li venir !* » En même temps il nageait du côté de la rive, au pied d'une roche, sous mes yeux. Je vis quelque chose de glauque se mouvoir dans l'eau et s'approcher rapidement, c'était un requin. Le gamin plongea, fit un détour et lança dans le flanc du monstre une ruade qui lui fit prendre la fuite. « *Li peur de moi* », me criait-t-il gaiement, en sautant de roche en roche. L'enfant disait vrai. Le requin, comme tous les animaux réputés féroces, fuit l'homme par instinct, et ne l'attaque pas s'il n'y est poussé par la faim. Or, dans la baie de Sainte-Marthe, les requins ont toujours à leur disposition des bandes de dorades et d'autres poissons vivant en troupes nombreuses. Aussi les jeunes nègres s'amusent-ils impunément à jouer des niches au *tiburou.* »

Nous ne pouvons suivre le docteur Saffray au sein des immenses forêts où s'entrelacent les lianes comme de longs cordages et qui sont

l'histoire, le tableau des Andes et du pays, la politique, l'isthme de Panama, les grandes entreprises du passé et l'avenir (1880) ; M. Outrey a décrit le Vénézuéla.

un véritable paradis pour les animaux, depuis les insectes jusqu'aux singes.

« Le colibri, nous dit-il, dispute à l'abeille le miel des nectaires parfumés ; le turpial, rossignol des terres chaudes, fait des trilles dans la futaie ; le cardinal, le bec d'argent volètent dans les broussailles ; les perruches criardes passent par bandes dans les clairières ; les aras pourpre et azur s'élancent par couple à perte de vue çà et là ; sur la membrure tronquée d'un arbre foudroyé, l'aigle immobile attend une proie. On entend au sein des fourrés le grognement des singes hurleurs, tandis que l'iguane, géant des lézards, et quelques serpents timides font bruire dans leur fuite les herbes et les feuilles sèches à l'approche du voyageur. . . . . .

. . . . . .

« Un jour que je m'étais fait débarquer sur une plage en partie couverte de grands bois pour m'y livrer à la chasse des papillons et des insectes, chasse fructueuse qui m'avait enrichi d'un bel exemplaire de phasina géant, dont j'ai fait plus tard le portrait aussi fidèlement que possible, un boga qui m'accompagnait poussa un petit cri aigu et se mit à m'appeler par une pantomime expressive. J'arrive à la hâte et, suivant la direction de son doigt, je vois sur une branche une immense araignée brune, à taches pourprées, tenant sous ses griffes un oiseau qui se débattait dans les convulsions de l'agonie. C'était une mygale chasseresse ou aviculaire. Elle avait surpris le pauvre oiseau sur son nid, l'avait piqué de ses deux dards semblables à celui du scorpion, et après une lutte de courte durée, commençait à sucer le sang de sa victime vivante encore. »

On sait que sous les tropiques, les montagnes qui se dressent à une grande hauteur résument pour ainsi dire le climat et même la flore et jusqu'à la faune de tout un hémisphère, depuis les régions équatoriales jusqu'aux parages polaires. Il suffit de choisir, selon l'altitude, une plaine, une vallée, un plateau, une montagne, pour se procurer le climat que l'on préfère. Dans certaines régions, on les a tous sous la main, dans un rayon de quelques lieues. On calcule que la température décroît en moyenne d'un degré pour une élévation de cent soixante-dix à cent quatre-vingt mètres. A Carthagène et à l'embouchure de la Magdalena, la température moyenne est de 33° (?). Dans la province d'Antioquia, à une hauteur de mille mètres, elle est de 27° (?) ; à deux mille mètres, de 24° (?) ; à trois mille mètres, de 11°, et à quatre mille mètres, de 5° centigrades. Cependant la température ne décroît pas d'une

manière uniforme à mesure que l'on s'élève. La couche d'air qui se refroidit le plus rapidement est comprise entre deux mille cinq cents et trois mille cinq cents mètres.

M. André nous dépeint toutes les difficultés qu'on éprouve en voyageant dans la Cordillère, plus infranchissable que les Alpes, parce que rien n'y a été fait pour que le voyageur y puisse cheminer sans danger[1].

« Tout le problème d'un voyage dans la Cordillère gît dans ce terme : avancer. Aussitôt résolu, il renait comme un phénix fatidique. De ces régions admirables où la nature a placé toutes ses complaisances, il semble que l'homme seul doive être exclu. Tout conspire à l'éloigner, à l'empêcher de pénétrer les mystères d'une beauté et d'une richesse naturelles que rien ne surpasse ici-bas. Ces fertiles vallées sont cadenassées par les Andes, ces jungles sont inextricables, ces fleuves innavigables, ces plages submersibles. Les premiers conquérants qui ont fait connaitre ce pays semblent s'être entendus avec les races autochtones pour tracer d'exécrables passages, par les points les plus difficiles, et devenant pires à mesure que le transit augmente. Une monographie complète des chemins de la Cordillère des Andes serait une curiosité. On me pardonnera d'insister un moment sur ce point douloureux du voyage. Là, gît le problème de l'avenir de la Colombie. En signalant l'état actuel des choses, on avancera la date où la barbarie cédera la place à la civilisation.

« Tantôt le sentier traverse des broussailles épaisses, qui vous fouettent le visage pendant des journées entières, comme dans le chemin du Quindio, entre le Rio-Moral et le San-Juan. Si la pluie a courbé les branches, vous êtes trempé jusqu'aux os, plus sûrement que par la pluie la plus persistante.

« Tantôt on chemine dans des chemins creusés en canaux longitudinaux, profonds d'un mètre, taillés à pic et laissant à peine le passage de la mule, de telle sorte que les parois vous frottent les jambes et vous arrachent la peau si vous n'êtes pas protégé par des bottes fortes. Les étriers de cuivre et les éperons s'accrochent à chaque instant et vous tordent les genoux.

« Plus loin, ces canaux, dans l'argile ou le sable, se creusent avec des pentes abruptes. On les appelle des *angosturas*. Leur fond est si étroit que la mule ne peut placer à la fois qu'un pied dans le sillon; en croisant ses pas, les deux sabots ne peuvent tenir de front. Elle glisse

1. Les pages qui suivent sont extraites du *Tour du Monde*.

sur les parois et se renverse si elle marche tant soit peu sur le talus rapide. Ces défilés sont très fréquents, c'est là que la scène du passage d'une mule sur l'autre mule couchée a lieu lorsque deux voyageurs se croisent.

« Parfois, comme je l'ai vu à Guavita et à Aguas-Blancas, la bête monte une forte rampe à travers des cailloux roulés, comme sur des boulets de canon qui cèdent sous ses pas. Si les grès sont volumineux, la mule doit sauter de roche en roche et peut glisser, se prendre les jambes dans les fissures, ou vous faire passer par-dessus sa tête en tombant.

« Sur les chemins schisteux, dont le Rio-Dagua offre un exemple pittoresque, les roches, fortement inclinées, glissent par gros blocs ou tables qui font autant d'avalanches formidables, entraînant avec elles une pluie de pierres ou de terre arrachées à la montagne. On les nomme *derrumbos*. Si vous échappez à la chute de ces blocs, qui vous entraîneraient en un clin d'œil dans le précipice, vous trouvez le chemin remblayé par l'éboulis, et vous offrant un talus à quarante-cinq degrés. Sur cette pente, dans le sol mouvant, la mule doit placer son pied avec sûreté; le moindre faux pas vous précipiterait avec elle dans l'abîme. Le même danger existe dans les chemins taillés à travers le sable et les argiles sur les plans de glissement. Souvent la montagne cède tout entière, et il faut chercher à travers les décombres un chemin qui n'existait pas la veille et qui disparaîtra demain.

« Si le sentier est tracé sur le flanc gazonné d'une pente très rapide, comme sur les *lomas* abruptes qui descendent du Rio-Bitaco au Rio-Dagua, on voit souvent dans la vallée, à plusieurs centaines de mètres au-dessous de soi, les ossements des voyageurs et des mules qu'un faux pas a fait rouler jusqu'au fond et que les vautours et les fourmis ont rendus blancs comme l'ivoire.

« Les bourbiers ou fondrières d'eau ou de boue, qui prennent le nom de *barros, barriales, pantanos,* affectent les formes les plus diverses. Malgré l'habitude, on est souvent trompé par leur aspect, et le voyageur doit plus d'une fois méditer la fable « du torrent et de la rivière ». Généralement il faut s'engager droit au milieu, suivant un proverbe néo-grenadin dont je ne puis reproduire ici qu'une partie.

« *A las barriales..., por la mitad!*

« La profondeur est presque toujours moins grande au centre et le sol du fond est meilleur que sur les côtés boueux et demi-secs, engageants et perfides.

« Dans certains cas, on ne sait lequel attaquer de ces bourbiers, quand de nombreux sentiers ont été tracés par les mules et qu'une pluie a recouvert la piste que les arriéros ont prise la veille. On s'engage alors à l'aventure, et quand la bête est enfoncée, on descend dans la boue pour détacher la longe ou *jaguina* et la mule se dégage seule, si elle peut. Quand le bourbier est accompagné de racines, dans la forêt *(monte* ou *montaⁿa)* on peut se briser les jambes avec sa monture.

« Les chutes sont dangereuses lorsque les bourbiers sont sur des rampes. Si l'animal tombe la tête en bas, il est souvent perdu : ou il se casse les jambes en se débattant, ou il brise ses *réjas* et avarie son chargement. Même en chemin ordinaire, les charges *(tercios)* tournent sans cesse, et les péons perdent tout leur temps à les recharger.

« J'ai dit souvent que les pentes de ces chemins étaient d'une rapidité insensée. Lorsque le sol est fait d'argile et qu'il a plu, les mules rassemblent les quatre pieds, à la descente, et se laissent glisser. On s'effraye d'abord de cet exercice, mais bientôt on n'y fait plus attention. Pour monter, la difficulté augmente. Les chutes se multiplient, à chaque instant il faut « enlever » sa bête d'un violent coup d'éperon, par saccades, ou mettre pied à terre, embarrassé dans le manteau et les *zammarros,* et arriver moulu au sommet de la montée...

« Dans les savanes ou grandes plaines, couvertes de hautes graminées, il faut retrouver la trace d'un chemin au milieu des mille sentiers tracés par le bétail sauvage, les jaguars, les boas et aussi les Indiens ! Si la boussole ne suffit pas à diriger le voyageur, il va droit et aussi sûrement à la mort qu'au milieu du Sahara.

« Il y aurait encore à citer les *caminos* de *pals* ou chemins de troncs d'arbres, comme à l'alto San-Francisco; les boues tenaces après les inondations; les obstacles créés par les arbres, tombés en travers du sentier; la neige des nevadas qui engloutit les caravanes; la traversée des lacs et des forêts submergées, à la garde de Dieu ; la navigation en radeau ou en *canoa;* le vent des hauteurs qui peut vous désarçonner; sans parler des sentiers de piétons soit frayés, soit taillés au *machete,* et qui présentent les mêmes difficultés et les mêmes dangers. Mais cette nomenclature serait aussi longue que celle des guerriers d'Homère : il faut savoir se borner...

Après de telles fatigues, notre voyageur était heureux de rencontrer une ville ou un village indien où un climat très doux, une hospitalité généreuse, et le plaisir d'observer des mœurs curieuses, lui faisaient oublier tous ses ennuis.

En Guyane, nous avons à rappeler tout d'abord les travaux des nombreux médecins de la marine française : beaucoup malheureusement sont restés inédits, enfouis dans les archives du ministère de la marine. M. Rech a fait en 1861 un voyage d'exploration dans le Haut-Maroni[1]. M. le docteur F. A. Roux en a décrit la topographie dans les *Annales maritimes* (1837). Le Prieur y a fait des voyages très remarquables de 1827 à 1834[2]. M. le capitaine de vaisseau Bonard, depuis vice-amiral, a étudié le régime hydrographique de notre colonie; M. le docteur Dupont (1877) et M. Delteil (1869), la race autochtone; M. Van Leent, M. Everard im Thiern, la Guyane hollandaise; le capitaine de vaisseau Sibour, les Indiens du Haut-Maroni (1860); M. Mourié, l'agriculture; M. le docteur Sagot (1855-1860), l'histoire naturelle, et M. de la Bouglise, les placers de la Guyane française.

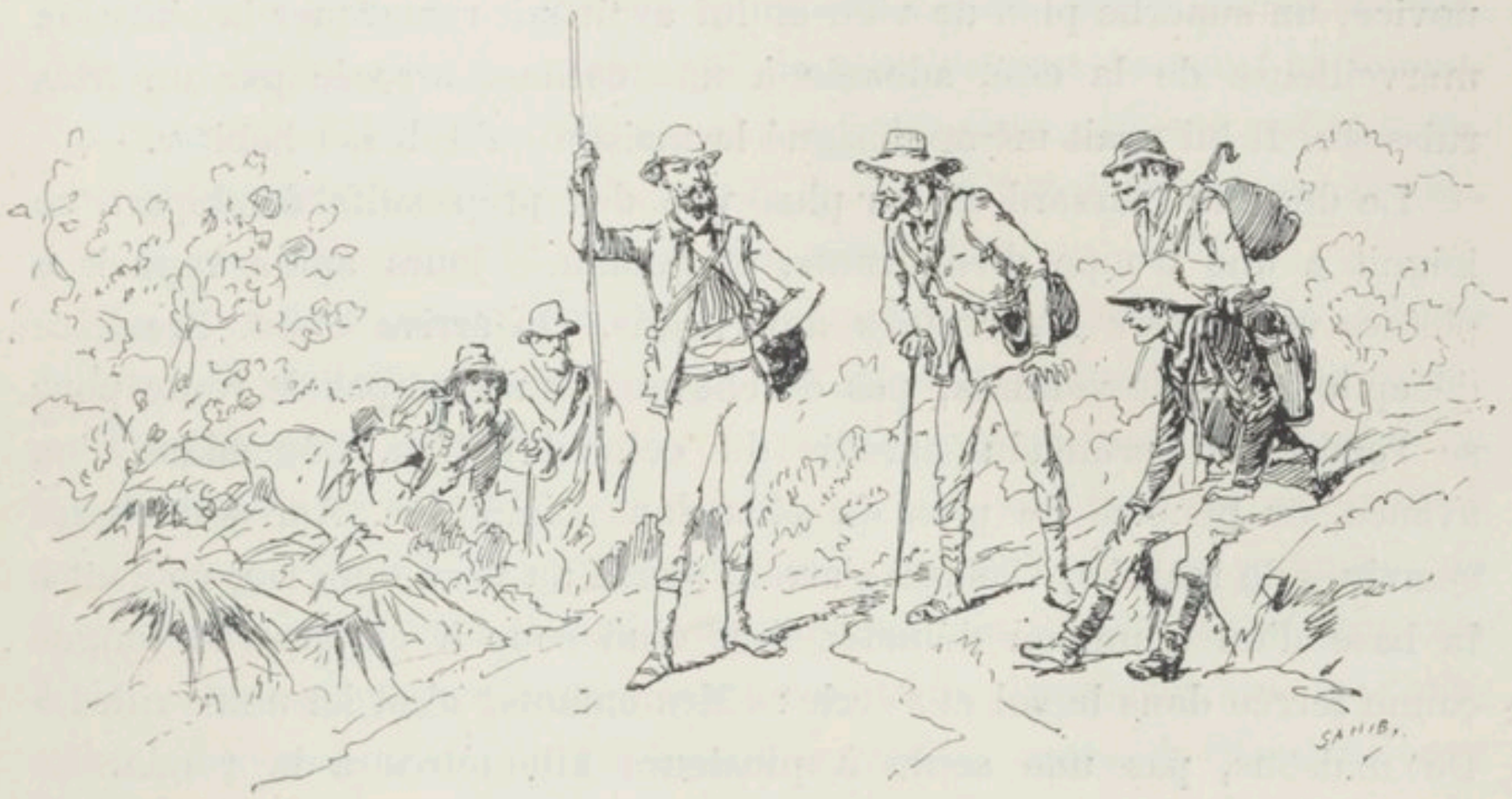
Notre colonie serait susceptible de prendre un grand développement : elle n'est tout entière qu'une forêt et on peut évaluer à cinq ou six cents au moins le nombre des essences de ses arbres. Il n'est pas de rivière qui n'ait offert de l'or et l'industrie aurifère y pourrait être florissante. Le climat est beaucoup moins insalubre qu'on ne le croit généralement[3].

Le plus bel ouvrage qui ait été publié sur la Guyane est celui de M. le capitaine de frégate Bouyer (1862-1863), dont les fragments ont été insérés dans l'intéressant recueil *le Tour du Monde* (1866).

1. *Feuille de la Guyane française*, 28 mars et 18 avril 1863.

2. *Annales Maritimes* (1828). *Bulletin de la Société de Géographie* (1834 et 1837).

3. Rappelons les mémoires des docteurs Camuset (1868), Chapuis (1860), Chevalier (1869), Colson (1855), Cotholendy (1857), Daniel (1860), Durand (1868), Kerhuel (1864), Laraussie (1865), Laure (1859), Lozach (1865), Marchand (1869), Michaux (1860), Mutru (1835), Segond (1831), E. L. Vidal (1863).



EXPLORATIONS & VOYAGES SCIENTIFIQUES DANS L'AMÉRIQUE DU SUD

(SUITE)

SECONDE PARTIE DU XIX^e^ SIÈCLE

CHAPITRE XLIII

LE DOCTEUR PLASSARD. — JULES REMY ET BRENCHLEY. — ERNEST ET ALFRED GRANDIDIER. — VIDAL GORMAZ. — PAZ-SOLDAN. — CLÉMENT MARKHAM. — TAVARA ET WEST. — SIMONIN. — CHANDLESS ET LA TORRE. — WIENER. — EMMANUEL LIAIS. — MOUCHEZ. — ALFRED RUSSELL WALLACE — BATES, ETC.

M. le docteur PLASSARD partit pour l'Amérique vers 1840, avec le colonel Codazzi qui, à cette époque, sorte de chef d'émigration volontaire, l'avait attiré sur le sol de Vénézuéla, en le berçant des plus agréables chimères.

Codazzi avait déployé sous les yeux du docteur Plassard, alors

novice, un superbe plan de ville et lui avait fait remarquer la situation merveilleuse de la cité, adossée à une colline, arrosée par un frais ruisseau. Il lui avait même désigné la maison qu'il devait habiter.

Le docteur Plassard fit au plus vite des préparatifs de départ, se joignit à une troupe d'émigrants, et quelques jours après voguait à pleines voiles vers les rivages américains. On arriva enfin. Première déception, pas de voitures, pas de chevaux et même pas de route pour se rendre au prétendu paradis du colonel italien. Cependant, l'on avance, on pénètre de plus en plus dans l'intérieur. Après quelques semaines de marche, Codazzi s'arrête pensif au bord d'un rio, coulant à la base d'un mamelon dénudé; tout d'un coup il enfonce sa longue canne ferrée dans le sol et s'écrie : « Mes enfants! c'est ici notre ville! » De maisons, pas une seule à plusieurs kilomètres à la ronde. Le voyage était accompli. Plassard s'installa à Angostura (aujourd'hui Ciudad-Bolivar). Il y devint même vice-consul de France. Comme la passion du déplacement plus encore que le désir de faire fortune l'avait entraîné dans le Nouveau-Monde, il se mit à explorer en tous sens la Colombie vénézuélienne.

Un jour, voyageant dans la région du rio Cuyuni, affluent de l'Essequebo, il faisait de la géologie; un indigène de Tupuquen lui montra une pierre qui frappa son attention, — il reconnut là une pépite d'or.

Dans un torrent voisin, le Yuruan, il lui fut facile de distinguer plusieurs gros cailloux présentant le même aspect. L'un d'eux fut soulevé à l'aide d'un pic; c'était une pépite contenant plus de 4,000 francs d'or. Cette trouvaille donna l'éveil; des fouilles furent opérées dans les environs et partout la terre se montrait prodigue du précieux minerai. Ces territoires aurifères, peut-être aussi riches que ceux de la Californie, correspondent en partie aux contrées prestigieuses signalées à Raleigh; sur les anciennes cartes, nous voyons inscrits ces mots : contrée de l'or. Aujourd'hui l'on est à l'œuvre. Le district d'Upata, peu éloigné de Ciudad-Bolivar, a d'abord été le centre le plus actif de l'exploitation. La découverte des mines d'or de la Guyane vénézuélienne rappelle celle des gisements aurifères des États-Unis. C'était à la fin du siècle dernier. Un déserteur d'un régiment hessois, nommé John Reid, s'était réfugié dans la Caroline du Nord. Il vivait dans la plus complète misère. Ses enfants lui apportèrent une étrange pierre du poids de 7 kilogrammes; ils l'avaient trouvée en cherchant des mollusques dans une rivière. Le pauvre soldat n'avait jamais eu d'or entre les mains; il ne prêta aucune attention à la magnifique pépite que le sort

lui envoyait. Il la laissa dans la cour; elle y resta même quatre années; elle servait à fermer la porte, qui ne possédait ni serrure, ni loquet. Un étranger vint à passer et dessilla les yeux du modeste mécanicien. Les Américains baptisèrent le village de John Reid d'un nom expressif : « *Bull of gold mines*, le taureau des mines d'or ».

Le docteur Plassard, comme la plupart des pionniers et des découvreurs, n'a nullement bénéficié de son importante trouvaille. De retour en France, mais sans dire adieu au monde américain dans lequel il est retourné plus de dix fois, — il a communiqué la plupart de ses notes à mon père, — qui lui-même s'est hâté, en 1868, de les refondre, de leur donner une forme et de les transmettre à la Société de géographie. Voici entre autres, une assez curieuse peinture des Guaraunos, ces sauvages demi-aériens qui, à l'époque des grandes crues de l'embouchure de l'Orénoque, vivent au milieu des arbres :

« Les Guaraunos ne s'adonnent guère qu'à la pêche et à la chasse, ils vivent nus ou à peu près. Ils n'ont même pas songé à diviser l'année en mois; ils ne distinguent les saisons que par la hauteur des eaux : « eau grande alors », c'est la fin de l'année; « eau grande à moitié », c'est juillet et août; « pluie tombe alors », mai et juin. Ils pratiquent la polygamie; les femmes se marient à dix ou douze ans, les hommes à quinze ans. Quand ils voyagent par terre, c'est la femme qui porte tout ce qu'il y a de plus embarrassant. Leur industrie se borne à la fabrication de hamacs, d'arcs, de sarbacanes, de pirogues et de vases d'argile. Ils sont musiciens et ont même une espèce de serpent dont ils tirent deux ou trois notes graves, sourdes et sans harmonie; tous leurs tons sont lents, toutes leurs mélodies sont tristes, et leur musique pousse irrésistiblement au sommeil et au bâillement... »

M. E. Cortambert a également, grâce à des documents communiqués par le docteur Plassard, composé un mémoire sur les Géophages ou mangeurs de terre des parages du Haut-Orénoque, du Cassiquiare, de la Meta et du Rio-Negro. Cette terre comestible est une argile mêlée d'oxyde de fer, d'un jaune rougeâtre : on la pétrit en boulettes et en galettes que l'on met sécher, puis qu'on fait cuire quand on veut la manger; c'est une sorte de lest pour l'estomac, plutôt qu'une nourriture, et on ne l'emploie que dans les temps de disette. Durant des mois entiers, quelques peuplades d'Indiens n'ont aucune autre alimentation. Les gourmets de terre, — et il y en a, — font frire les boulettes d'argile dans l'huile de séjé. Ce régime, on le comprend, ne mène pas à l'embonpoint; il maigrit les bras, les jambes, mais développe singuliè-

rement toute la région abdominale ; le ventre se gonfle et se durcit. Chose étrange, s'il y a des raffinés de terre glaise qui choisissent les meilleurs filons, il existe également des sauvages gloutons qui se livrent avec une sorte de passion à ce goût dépravé. Au reste, on rencontre sur bien d'autres points du globe des tribus qui, à une époque de l'année, cherchent à tromper la faim en mangeant quelques parcelles de terre. Suivant nous, la cause première de la géophagie, c'est le manque d'autres aliments.

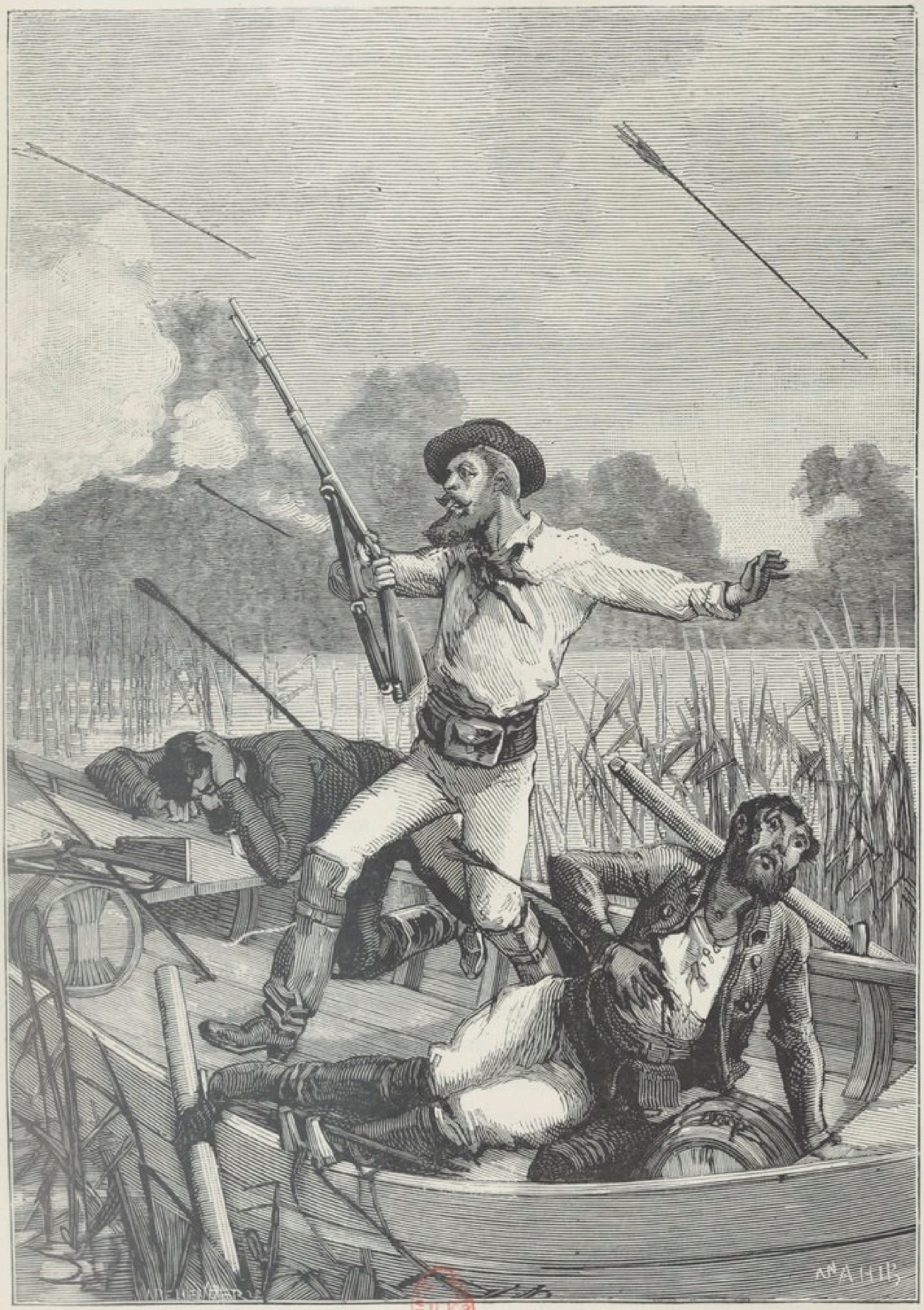
Le conseillér Lisboa et Ferdinand Appun ont visité le Vénézuéla, la Nouvelle-Grenade et l'Équateur ; le baron de Hoben, la plupart des républiques de l'Amérique centrale et méridionale.

Dans la république de l'Équateur et les pays voisins, Jules Remy et Brenchley, dont nous avons précédemment parlé, ont fait l'ascension de plusieurs volcans, qui apparaissent comme les grands maîtres de la région des Andes. L'intrépide Brenchley voulut pénétrer au cœur même du cratère du Pichincha ; il ne trouva pas de guide assez téméraire pour s'exposer à pareille fantaisie de savant et s'y aventura seul. Il revint le soir, les pieds à moitié brûlés, la barbe roussie, accablé de fatigue, mais ravi. Il était le premier à pouvoir révéler les mystères du Pichincha.

L'ascension du Chimborazo, extrêmement difficile aussi, avait, on s'en souvient, déjà plusieurs fois été entreprise et exécutée. Jules Remy et Brenchley complétèrent par leurs observations les renseignements de leurs prédécesseurs.

« Après avoir visité le Pichincha, le Cotopaxi et d'autres géants des Andes, nous nous retrouvâmes, dit Jules Remy, le 2 novembre 1856, au pied du Chimborazo. Nous allons camper à une hauteur absolue de 4,700 mètres, un peu au-dessous des neiges perpétuelles, dans une vallée située entre l'Areinal et le point où la route de Rio-Bamba se détache de celle de Quito.

« Nous nous établîmes sous un gros rocher incliné qui nous abritait suffisamment contre le vent du nord-ouest, mais qui, en cas de pluie, ne pouvait nous offrir aucun avantage. Le temps s'éclaircit à la nuit close, le ciel se parsema de myriades d'étoiles, et le Chimborazo, dans toute sa splendeur, se dessina sur la voûte azurée et étincelante du firmament. La pureté de l'atmosphère, le glou-glou d'un petit ruisseau qui coulait sous terre à nos pieds, la grande scène nocturne qui se déroulait à nos yeux dans la haute région où nous étions couchés en plein air, tout cela remplissait notre âme d'une sorte de poésie sublime...



MORT DE JOAREZ PINTO, TUÉ PAR LES INDIENS

Le matin du 3 novembre nous surprit sous l'empire durable de ces émotions enivrantes. A cinq heures, alors qu'il ne fait pas encore jour dans les régions équinoxiales, nous laissâmes notre camp à la garde de nos gens, et nous nous éloignâmes en éclaireurs, emportant une cafetière, deux thermomètres, une boussole, des allumettes et du tabac... »

Nos voyageurs, victorieux des premières difficultés, escaladèrent un immense rocher de trachyte du haut duquel le sommet du Chimborazo leur parut si rapproché qu'ils pensaient l'atteindre en une demi-heure. Ils se retrouvèrent ensuite sur une neige durcie qui leur permit de grimper assez facilement sur la pente rapide. Le froid était très sensible aux mains et surtout aux pieds. « L'inclinaison de la montagne était devenue si abrupte que nous étions surpris de la distance verticale franchie à chaque pas ; rien ne semblait plus devoir entraver notre marche, mais, sous le poids de la fatigue, nous étions obligés de nous arrêter pour reprendre haleine. La soif se fit violemment sentir : pour la calmer, nous tenions presque sans cesse de la neige dans notre bouche, mais nous n'éprouvâmes aucun symptôme du malaise dont parlent la plupart des voyageurs qui ont fait l'ascension de hautes montagnes. Dès que nous avions suspendu notre marche pendant quelques secondes, sans même nous asseoir, nous la reprenions avec une nouvelle ardeur, avec une sorte d'acharnement que nous inspirait la vue si rapprochée du sommet...

« Nous commencions à dominer les pics des Cordillères et à découvrir un lointain ridé de vallées immenses, quand de légères vapeurs, ne paraissant d'abord que comme des toiles d'araignées sur les flancs des montagnes, s'en détachèrent bientôt sous forme de flocons blancs, qui, s'étendant de proche en proche, arrivèrent là se grouper en ceinture à l'horizon. Tout à coup, vers huit heures, ce rideau s'élargit, s'approcha du pied du Chimborazo, puis en quelques minutes monta jusqu'à nous, peu dense d'abord, mais s'épaississant à vue d'œil; nous n'apercevions plus le sommet ; cependant, nous persistâmes à gravir... La brume allait toujours augmentant : nous ne pouvions nous voir à vingt pas. A neuf heures et demie, elle avait tellement épaissi, qu'il faisait nuit presque sombre à quelques mètres de nous... Il nous fallait à chaque instant consulter la boussole afin d'éviter un précipice que nous devions laisser à notre droite... Bientôt il nous sembla que l'inclinaison devenait moins raide ; nous respirions plus librement, nous marchions avec moins d'efforts. Quelques détonations sourdes et lointaines se faisaient entendre par intervalles. Dans le principe, nous les attribuions aux explosions du

Cotopaxi ; mais bientôt des éclats retentissants, comme il n'y en a que dans le voisinage de l'Équateur, nous convainquirent que le tonnerre grondait dans les régions inférieures.

« Un orage terrible se préparait. Dans la crainte que la grêle ou la neige ne vinssent à combler l'empreinte de nos pieds, et à nous exposer par là à nous perdre dans la descente, nous nous déterminâmes, bien qu'à regret, à suspendre notre marche. A dix heures et cinq minutes, nos observations terminées, nous nous mîmes à descendre à pas de géant pour regagner en toute hâte notre campement. Nous y arrivâmes au milieu de la brume, vers une heure après midi. Le tonnerre roulait presque sans interruption, les éclairs dessinaient autour de nous des zigzags éblouissants, parfaitement accusés, qu'on ne voit ailleurs aussi nettement que dans les nuages. Vers trois heures, une tempête affreuse de pluie, de grêle et de vent vint nous assaillir sous notre rocher. Nous étions littéralement couchés dans l'eau. Des indices certains d'une nouvelle tempête nous firent abandonner le projet de recommencer l'ascension du Chimborazo, que nous regardions désormais comme très praticable. Nous nous empressâmes de lever notre camp.

« Lorsque nous calculâmes nos observations, nous ne fûmes pas peu surpris de voir que nous avions atteint le sommet du Chimborazo sans nous en douter. Ce chiffre nous place tout à fait sur le sommet dont l'altitude au-dessus du niveau de la mer, d'après les triangulations de Humboldt, est de 6,544 mètres. Quel que soit le degré de confiance que l'on accorde à nos calculs, le fait incontestable qui résulte de notre ascension, c'est que le sommet du Chimborazo est accessible. »

MM. Reiss et Stübel ont déterminé l'altitude de plusieurs autres sommets des Andes[1].

Au Pérou[2], nous avons déjà parlé des pérégrinations d'un homme d'esprit, M. de Saint-Cricq.

MM. Ernest et Alfred Grandidier, après avoir visité en 1857 le Canada et les États-Unis, gagnèrent rapidement le Pérou et la

1. M. Ernest Charton a visité le Pérou en 1860. Il décrit la ville de Quito, « accrochée aux flancs d'une montagne, comme un nid d'aigles », dans le *Tour du Monde* (1867), et loue l'hospitalité des habitants. Il n'y a, dit-il, dans ce pays, ni industrie, ni agriculture, parce que les bras manquent.

2. M. Ber a étudié les Indiens du Pérou, qui, impassibles, ne connaissent ni la peur ni l'enthousiasme et restent calmes même la première fois qu'ils voient passer un chemin de fer (*Congrès des Américanistes*, tome Ier, 1875, page 449); la Bolivie a été explorée par le docteur Heath (1881). Nous citerons encore, parmi les autres voyageurs contemporains au Pérou, MM. Albertini (1878), Carrey (1852-1855), Radiguet (1841-1845), de Sartiges (*Revue des Deux-Mondes*, 1851), etc.

Bolivie qu'ils explorèrent pendant près de deux ans. Leur relation présente des détails dignes d'intérêt sur l'ancienne civilisation du Pérou et sur les communications fluviales directes entre le Pérou et la Bolivie par le Purus et le Yavari. M. Ernest Grandidier a donné aux *Nouvelles Annales des voyages* des notices sur les tribus sauvages de l'Ucayali [1].

Quant à notre savant ami Alfred Grandidier, attiré plus spécialement par l'Afrique et l'Orient, — il a conquis dans les sciences géographiques une place d'honneur par ses travaux d'érudition, et principalement par son œuvre monumentale sur Madagascar.

Le capitaine Vidal Gormaz reçut en 1872 du gouvernement chilien une mission à l'effet d'explorer les provinces méridionales de la République. Il visita la baie de Reloncavi, où venait de se fonder la ville de Montt destinée à maintenir les Araucans dans l'obéissance. En 1873, il reconnut le lac de Llanquihué, dont les bords sont splendides. De nombreux colons cultivent aujourd'hui cette région où durant trois cents ans, quelques milliers d'Indiens ont tenu en échec la toute puissance de l'Espagne. MM. Pesse, Diaz-Gana et Arnous de Rivière ont séjourné plusieurs mois dans la région des mines d'argent de Caracolès. La majeure partie du commerce de ce pays était entre les mains de la France [2].

N'oublions pas au Pérou les études topographique de M. Paz-Soldan qui, remontant en 1866 le Yavari avec le capitaine de corvette Joarez Pinto, fut attaqué par les Indiens, vit tomber à ses pieds son collègue et un de leurs compagnons, et, atteint lui-même d'une flèche empoisonnée, dut subir l'amputation de la jambe; de MM. Raymondi (1849-1872) et Manuel Rouaud, et les excursions en Bolivie de MM. Tschudi, Orton (1867), Lloyd, Weddel, Hutchinson, Pœpping [3]; MM. Pentland et Bowring sont montés sur les Andes boliviennes et les ont mesurées, ils ont exploré le lac Titicaca et ont vu de vastes ruines d'anciens monuments

1. MM. Joseph et Franz Keller ont été chargés en 1867 par le gouvernement brésilien d'explorer les rapides du Rio-Madeira, qui obstruent la navigation entre le Brésil et la Bolivie. Ils levèrent des tracés importants et furent de retour à Rio-de-Janeiro le 11 janvier 1869, après une absence de quatorze mois.

2. Vivien de Saint-Martin, *Année géographique* 1873.— *Bulletin de la S. de Géographie*, 1874.

3. On doit à Paz-Soldan une géographie du Pérou et un atlas; M. Ondarza (1859) a dressé une belle carte de Bolivie; M. Davis Forbes en a étudié la géologie et l'ethnographie; nous avons déjà insisté sur les travaux de MM. Squier et Angrand qui ont recueilli d'importants matériaux pour l'histoire de l'empire des Incas. — M. N. Bécourt (1865) et Bresson (1870-74), ont fait l'exploration minéralogique de l'Atacama; M. le capitaine de frégate Planche a réuni des renseignements sur le commerce de cette région (1875), etc.

péruviens à plus de 3,000 mètres d'altitude. M. Clément Markham, envoyé par la Société Royale de Londres pour rechercher l'arbre à quinquina et en transporter la culture dans l'Himalaya, a fait au Pérou un voyage très profitable à la science. Il est l'auteur d'une grammaire et d'un dictionnaire quichua. En 1865, le capitaine Vargas, envoyé par le gouvernement péruvien, devait remonter l'Ucayali et le Pachitea : deux de ses compagnons, MM. Tavara et West, étant descendus à terre, furent assassinés par les Indiens Cashibos et dévorés par eux ; six mois après, ils étaient vengés par une expédition péruvienne qui brûla les villages indiens.

M. Simonin a visité en 1860 les îles Chincha et nous donne des renseignements dans le *Tour du Monde* sur le produit de ces îles qui fait la richesse du Pérou, le *guano*.

« Le guano des îles Chincha, dont on a retrouvé les propriétés fécondantes, était connu des indigènes du Pérou au temps des Incas. Ces fils du soleil avaient même édicté des peines très sévères contre ceux qui dérangeraient ou tueraient les oiseaux fabricateurs du guano. La peine de mort était, dit-on, prononcée dans quelques cas. Cela est-il bien vrai ? Je n'ai pas compulsé à ce sujet les archives des fils du soleil. Le fumier fossile, au temps des Incas, était précieusement recueilli et servait à engraisser le sol. On sait combien les campagnes du Pérou étaient alors habilement cultivées et arrosées...

« Aux îles Chincha, on exploite aujourd'hui le guano comme on exploiterait à découvert des couches de charbon, de plâtre, de sel gemme, de pierre de taille. Les sédiments se dressent sur une grande hauteur, souvent vingt, trente mètres et au delà. Les ouvriers, disposés sur des gradins, abattent à la pioche la matière friable. On la charge à la pelle dans des brouettes. Elle est ensuite apportée dans des wagons analogues à ceux de nos grands terrassements. Les wagons roulent sur des voies ferrées qui vont des carrières à la mer.

« Les navires attendent leur chargement au mouillage, devant les carrières elles-mêmes. Le séjour des îles est intolérable. On n'y voit que du guano, et l'on devine quelle mauvaise odeur, quels miasmes empestent l'air. Heureusement que la terre fortunée du Pérou n'est pas loin.

« Jusqu'ici on n'a trouvé que les Chinois qui aient consenti à fouiller le fumier péruvien. On a parlé dans l'antiquité de condamnés aux carrières. Leur supplice était moins grand que celui des terrassiers des

huaneras. La poussière, l'odeur, sont capables d'asphyxier un novice. Il est impossible pour qui n'y est pas habitué de s'arrêter une heure devant les exploitations. Vous avez beau mettre un mouchoir sur vos narines et vous munir de toutes les essences de l'Orient, rien n'y fait, l'odeur pénétrante de l'engrais l'emporte, et de plus une poussière jaune s'étale avec complaisance sur votre visage et vos habits. »

MM. Chandless et le colonel La Torre ont fait l'exploration du cours du Purus et de Madre de Dios. Le lieutenant Herndon alla de Lima à Vare, en butte à des privations de tout genre, au supplice des moustiques, à mille dangers. Une expédition, sous la direction de MM. Wallace et Mair, envoyés par le gouvernement péruvien pour remonter d'Iquitos sur l'Amazone, le cours de l'Ucayali et du Pachitea, son affluent, a constaté la praticabilité de ces cours d'eau jusqu'au pied des Andes.

M. Wiener, de naissance autrichienne, a, dans quelques excursions d'audace, fait l'ascension de plusieurs hauts sommets des Andes, entre autres d'un pic qu'il a salué du nom de Pic de Paris ; pénétrant dans le pays des ruines, il a rapporté de ses premiers voyages un grand nombre de notes et de curieuses photographies. Depuis, nommé vice-consul de France à Guayaquil, il reconnaissait, en 1880, le cours du Rio-Napo. En 1881, il a exploré les hauts tributaires du Marañon. Il avait pour but de « constater leur importance au point de vue de la navigation, et de rechercher la meilleure station d'entrepôt pour le trafic entre l'Océan et les opulentes contrées qu'arrose l'Amazone. Entre autres matériaux utiles, il rapporta des données sur un immense affluent du Marañon, le Rio-Tiga, dont le tracé n'avait pas été étudié avant lui[1]. »

L'Amazone reçoit le contingent de près de 1,100 affluents et tributaires. On sait qu'à son embouchure il a plus de vingt et une lieues; il débite en moyenne par minute 25 millions de mètres cubes d'une eau boueuse et rougeâtre qui garde cette couleur sur environ 500 lieues carrées dans l'Océan Atlantique. Toute la région comprise entre l'Ucayali et le Huallaga était encore inexplorée. M. Wiener y parcourut un réseau de cours d'eau totalement inconnu ; il baptisa ces affluents du nom de Crevaux, Brazza, Marche, Reclus, Wyse, etc. Il signale ce fait curieux que presque tous les affluents de l'Amazone communiquent entre eux par des canaux naturels et forment en dehors du fleuve principal deux voies d'eau latérales, parallèles à l'Amazone, sillonnant l'immense plaine brésilienne. Le bassin du fleuve est extrêmement riche en ivoire végétal, cette matière première si coûteuse que l'industrie

1. Maunoir, *Rapport sur les progrès des sciences géographiques en 1881.*

demande et emploie de plus en plus. La région du Pastaza contient beaucoup de caoutchouc. La région du Samerio est d'une grande richesse en gutta-percha et salsepareille.

M. Emmanuel Liais, astronome français, appelé par l'empereur Don Pedro II pour diriger l'observatoire de Rio-de-Janeiro, a fait au Brésil d'intéressantes remarques[1]. M^me^ Liais l'a accompagné dans ses explorations et n'a pas peu contribué à leur heureux accomplissement.

Le capitaine de vaisseau Mouchez, aujourd'hui contre-amiral et directeur de l'Observatoire de Paris, s'est livré sur les côtes brésiliennes, ainsi que sur celles de l'Uruguay et sur le cours du Parana et du Paraguay, aux plus savantes recherches. Esprit très large, souvent original, mathématicien hors ligne, géographe, toujours excellent observateur, âpre à la besogne, suivant l'expression d'un de ses anciens chefs, l'amiral Mouchez a rattaché son nom à des travaux astronomiques de premier ordre : en 1874 il allait, entre autres, observer, à l'île Saint-Paul le passage de Vénus devant le Soleil[2].

M. Alfred Russell Wallace, naturaliste anglais, qui a acquis une réputation si justement méritée par ses belles études et ses découvertes en Malaisie, a voyagé de 1848 à 1852 dans l'Amérique équatoriale, au milieu des immenses forêts de l'intérieur. Avec M. Bates, également naturaliste éminent, il a exploré l'Amazone, le Rio-Negro et un grand nombre d'autres cours d'eau[3].

1. *Exploration scientifique au Brésil* (1865). *Climats, géologie, faune et géographie botanique du Brésil* (1872). *L'Espace céleste et la nature tropicale* (1865).

2. Citons, parmi les ouvrages qui intéressent directement notre sujet : *les Côtes du Brésil, descriptions et instructions nautiques* (1869, in-8°) ; *Recherches sur la longitude de la côte orientale de l'Amérique du Sud* (1867, in-8° avec figures) ; *Rio de la Plata, descriptions et instructions nautiques* (1873, in-8°, 4 cartes), etc.

3. Russell Wallace a réuni les notes de son voyage dans un livre intitulé : *Voyage sur l'Amazone et le Rio-Negro.* M. Bates, qui a poursuivi ses recherches plus longtemps que son compagnon, a, durant onze années, recueilli de nombreuses observations géographiques et de riches collections d'histoire naturelle. Son ouvrage a pour titre : *le Naturaliste sur les bords de l'Amazone.*

VOYAGES DE SAVANTS, DE TOURISTES & D'EXPLORATEURS

DANS L'AMERIQUE DU SUD

SECONDE PARTIE DU XIX^e SIÈCLE

CHAPITRE XLIV

LOUIS AGASSIZ. — M^me AGASSIZ. — BIARD. — DOMINGO PATINO.
MARTIN DE MOUSSY. — DEMERSAY.

Louis Agassiz, Suisse naturalisé Américain, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois dans cet ouvrage, a presque conquis une troisième patrie dans l'Amérique du Sud, par ses belles études de naturaliste; il eut la passion de la science et la passion du bien public; pendant plus de quarante années, il n'a pas cessé un seul jour de se proposer pour unique but : la vérité. Dans un pareil esprit, la science s'alliait aux considérations les plus larges. Lorsqu'il s'attachait à l'étude approfondie des animaux, c'était surtout dans la pensée de tirer de cet examen quelque grande loi, quelque conclusion magistrale.

Agassiz ne fut pas un pur théoricien; il aimait avant tout les faits,

et de ces faits qu'il excellait à grouper, il cherchait toujours la synthèse.

Il naquit à Orbe (canton de Vaud) en 1807; — il fit à la fois son éducation en Suisse et en Allemagne. Reçu docteur en 1830, il se voua à l'histoire naturelle, entraîné par une vocation irrésistible et détourné de la médecine par les doutes que laisse à bien des consciences l'enseignement médical.

Il était venu à Paris et y avait reçu les conseils de Cuvier, qui consentit à patronner ses premiers essais; l'illustre naturaliste mit à sa disposition les nombreux matériaux qu'il recueillait sur les poissons fossiles, et l'un des souhaits d'Agassiz fut dès lors de continuer l'œuvre du maître.

En 1846, attiré comme tant d'autres par la jeune Amérique, il part pour les États-Unis. On l'y reçoit avec empressement. Quelques leçons faites en public lui assurent pour la vie une chaire importante et dignement rétribuée; il est nommé professeur de zoologie et de géologie à l'école scientifique annexée à l'université de Cambridge.

Montesquieu a dit avec raison que la science s'achète par la privation des plaisirs et la perte de la santé. Agassiz faillit en faire la triste expérience en 1864. Il fut obligé de suspendre ses cours et les médecins lui prescrivirent le changement de climat. Depuis longtemps, il méditait d'entreprendre une exploration au Brésil, et de diriger dans cette contrée les travaux de plusieurs de ses élèves. L'occasion se présente donc de réaliser ce projet, mais l'argent est ce qui manque le plus aux savants! Comment organiser une pareille expédition? Un généreux capitaliste des États-Unis, M. Nathaniel Thayer, offre une portion de sa fortune à Agassiz, et l'on part.

Bientôt le déplacement rend à notre voyageur sa vigueur d'autrefois; emporté même par la passion de l'enseignement, il se met à faire des cours à bord du paquebot. Le grand salon du bateau à vapeur est transformé en salon de conférences; à l'aide d'une toile cirée disposée sur deux rallonges de table, on improvise un tableau noir. Passagers et passagères assistent régulièrement aux causeries scientifiques. On vient à franchir le Gulf-Stream; à la demande générale, une conférence sur le célèbre courant, dans le courant même! Et Agassiz donne une magnifique leçon sur ce sujet d'un si puissant intérêt!

Il visite le Brésil en 1868, accompagné de sa femme qui, gracieux secrétaire, a rédigé en partie la relation du voyage.

Quelques années plus tard, Agassiz projeta de voir de nouveau les

mêmes parages et de passer plus au sud jusqu'au cap Horn, pour y étudier la faune maritime. Il exécuta son second voyage avec sa femme et se rendit en Californie par le Pacifique, reçut presque une ovation des Américains de San-Francisco et n'obtint sa liberté qu'à la condition de faire plusieurs conférences devant les habitants.

Agassiz travaillait sans cesse : on peut dire qu'il est mort sur le champ de bataille des savants : il s'est éteint en 1873.

Il avait une physionomie expressive, à la fois douce et austère, et parvenait en même temps à inspirer la sympathie et le respect.

M^me^ Agassiz, femme d'esprit, écrivain élégant, a osé s'aventurer au milieu des Indiens. Elle nous décrit avec un véritable charme les mœurs de ces pauvres gens qu'elle parvint souvent à s'attacher.

Tandis que son mari s'occupait des grandes lois de la nature, M^me^ Agassiz s'appliquait, dans une sphère infiniment plus humble, à prendre çà et là des croquis à la plume des coutumes indigènes. La perspicacité, si aisément en éveil, de la femme pour les menus détails, parfois gros d'enseignements, est une excellente conseillère pour notre spirituelle Américaine. Elle saisit tout; elle n'oublie rien. Sans nulle crainte, elle demande l'hospitalité aux sauvages. Que lui importent les petits tracas de la vie matérielle! Elle est philosophe et constamment souriante. Elle n'ignore pas que les voyages seraient, suivant le mot de Lamartine, une brillante duperie, s'ils ne servaient de haut enseignement, et si, par la suite, de retour au foyer, leur souvenir ne nous tenait pas lieu d'aimable compagnon, voilant les fatigues, les périls et ne rémémorant, pour ainsi dire, que les rayons de soleil.

M^me^ Agassiz nous fait assister, en véritables spectateurs, aux repas, aux jeux, aux fêtes de quelques indigènes du Brésil.

Il parait que les Indiens vivant non loin des villes veulent parfois, comme les paysans du fond de nos provinces, — se donner des airs de citadins, et qu'ils s'efforcent, — en dépit du naturel, qui revient si vite au galop, — d'adopter, en apparence, les belles coutumes des blancs; — qu'on les engage à quelque festin, en n'oubliant pas cuillères, fourchettes et couteaux, ils s'efforcent, si on les regarde, de se servir de ces ustensiles maudits; mais dès que l'on a le dos tourné, ils se hâtent de manger le plus gloutonnement du monde, — avec leurs doigts.

M^me^ Agassiz, invitée à une fête d'Indiens, nous rapporte ainsi ses impressions :

« Je n'ai jamais vu, dit-elle, dans les jeux des Indiens, la femme déployer la moindre coquetterie, c'est l'homme qui sollicite; il se jette

aux pieds de sa danseuse sans lui arracher ni un sourire, ni un geste; il s'arrête et feint de pêcher et sa pantomime indique qu'il tire doucement la jeune femme au bout de sa ligne; puis il tourne autour d'elle, faisant claquer ses doigts comme des castagnettes, et finit par l'envelopper à demi de ses deux bras. Mais elle reste froide et comme indifférente.

« De temps en temps les couples se forment pour une sorte de valse, mais ce n'est qu'en passant et pour quelques secondes. Quelle différence avec la danse des nègres à laquelle nous avons assisté souvent dans les environs de Rio! Là, c'est la femme qui provoque son danseur et ses gestes ne sont pas toujours d'une modestie parfaite. L'entrain était plus grand que jamais, à dix heures, lorsque je me retirai dans ma chambre ou plutôt dans la chambre où était pendu mon hamac. Je devais, en effet, la partager avec les Indiennes et leurs enfants, une chatte et ses petits déjà installés sur les bords de ma moustiquaire et faisant de fréquentes irruptions dans mon hamac, avec des poules, des poussins et toute une meute de chiens allant et venant sans cesse du dedans au dehors et du dehors au dedans. La musique et la danse, les rires et les caquets se prolongèrent bien avant dans la nuit. A chaque minute, quelque Indienne entrait pour prendre un peu de repos, s'étendait dans un hamac, faisait un léger somme et retournait danser. Aux premiers temps de notre arrivée dans l'Amérique du Sud nous n'aurions guère cru possible de dormir dans de telles conditions; mais on s'accoutume vite dans l'Amazone à dormir dans des chambres sans plancher ni carrelage, fermées par des murs de boue ou même pas fermées du tout, sous un toit de chaume dont les chauves-souris et les rats font craquer les feuilles sèches et où toutes sortes de bruits nocturnes et mystérieux vous convainquent que l'homme n'est pas le seul occupant. »

Le peintre Biard, qui, comme tant d'autres, est mort à peu près oublié, après avoir joui d'une vogue presque inouïe, — était moins un artiste de haute valeur qu'un esprit original, frondeur, tournant tout en plaisanteries d'atelier, — cœur généreux, bienveillant parfois à l'excès, — et sacrifiant aussi ses meilleurs amis, — et les hommes les plus dignes de respect, — à un bon mot ou à quelque farce amusante.

Biard, a dit un de ses biographes, a gagné pendant bien des années cinquante mille francs par an, — et il est mort pauvre. Il n'a jamais connu le luxe et n'a jamais eu un vice. Son « argent se dépensait »

plutôt « qu'il ne le dépensait », en voyages ou en achat d'animaux ou de plantes. — Il a eu successivement, parfois ensemble, des oiseaux, des insectes, des singes, des serpents et jusqu'à des caïmans. Il a vécu en Lapon chez les Lapons et en sauvage parmi les tribus du Brésil, — toujours actif, toujours robuste, — et surtout toujours le crayon ou le pinceau à la main.

Son esprit, dans la conversation, était d'un genre à part. De l'esprit gaulois au sens réel de ce mot, mélangé de bon sens, de bizarrerie, d'imprévu et de profonde observation. Il fut quelque peu le Gavarni du pinceau, un Hogarth avec la blouse du gamin de Paris. — S'il n'eût beaucoup voyagé, il eût borné là sa gloire. Ses courses à travers le monde lui ont appris à voir autre chose que des physionomies; l'amour de la nature, de la mer, des grands fleuves, des larges horizons, des hautes forêts, s'est développé en lui, et il a pu aborder parfois avec un certain succès les sujets les plus nobles, les scènes les plus dramatiques.

Biard s'est cru les qualités nécessaires pour être un grand peintre de marine et de paysage, — il ne reste de lui qu'un peintre comique, — un caricaturiste du pinceau.

Chargé du portrait de l'empereur et de l'impératrice du Brésil, Biard partit en 1861 pour Rio-de-Janeiro; il dépeint de la façon la plus pittoresque le mouvement du port, le marché, toute cette population bigarrée où les noirs deviennent de jour en jour plus nombreux. Si ses pinceaux sont spirituellement railleurs, la plume à la main, il est souvent malicieux et injuste; au reste, nous le surprenons se moquant parfois de lui-même. Il nous raconte que, peu de jours après son installation dans le grand palais de l'empereur, il eut une aventure fort originale.

Voulant faire le portrait de Don Pédro en costume de cérémonie, il eut la pensée d'avoir recours à quelque mannequin sur lequel il draperait les superbes habillements de cour du monarque. « Des nègres du palais, dit-il, m'apportèrent plusieurs malles en fer blanc contenant le manteau de velours vert, doublé de drap d'or, le sceptre, avec tout ce qui m'était nécessaire. Par malheur, l'unique mannequin dont disposait l'académie était trop petit; un autre se trouvait chez un artiste qui ne pouvait me le prêter. Me voilà singulièrement contrarié de démarches sans réussite; de plus, j'étais inquiet d'avoir dans ma chambre des objets d'une si grande valeur. Des craintes me traversaient l'esprit et me bouleversaient. Ce jour-là précisément, je rentrais fort tard... Quand j'eus refermé avec soin la porte de la rue de la Miséricorde, je suivis à tâtons un couloir sombre et humide, — je montai un escalier dérobé

jusqu'à l'entrée d'un autre corridor à l'extrémité duquel était la porte de mon appartement. Il m'était souvent arrivé de songer en marchant dans ces ténèbres que si quelqu'un avait voulu me faire un mauvais parti, il eût été facile de m'y tordre le cou. L'immense corridor où donnait ma porte n'était éclairé tout au bout que par une lampe dont la lumière était ce soir-là près de s'éteindre; je me sentais le cœur serré. — Je ne vois pas ce qu'il y aurait eu d'étonnant, me disais-je, à ce que quelques malfaiteurs eussent conçu le projet de faire main basse pendant mon absence sur les costumes et les insignes impériaux, et, s'ils me rencontraient avant d'avoir dévalisé ma chambre, qui les empêcherait de se débarrasser de moi d'un bon coup de couteau, ou en m'étranglant sans bruit? — On conviendra que cette idée-là, qui n'était pas autrement extravagante, n'avait rien de très rassurant. Je dois l'avouer, j'avais peur, ma main tremblait, je ne pouvais trouver ma serrure, ce qui ne m'était encore jamais arrivé; tout à coup je sentis comme une haleine chaude tout près de moi, certainement il y avait là un homme. Son corps interceptait, par moments, la faible lumière vacillante du corridor. Il était évident que cet individu se penchait vers moi, il cherchait l'endroit où il devait me frapper pour m'abattre d'un coup sans que j'eusse le temps de pousser un seul cri. Dans ce moment suprême, j'eus la force de demander d'un ton qui m'effraya moi-même encore davantage : « Qui va là? » Ne recevant pas de réponse, j'osai répéter ma question en portugais : même silence. Il y a des instants où une détermination est vite prise; sûr maintenant d'être tué, je n'avais rien à ménager. Dirigeant donc mon poing fermé à la hauteur du visage de l'assassin, je l'envoyai tomber à quelques pas de moi, puis, je me précipitai aveuglément sur lui, sans me soucier qu'il eût ou non des armes, et je lui assénai... Mais le bruit de sa chute ayant attiré aux portes du corridor une vingtaine de nègres et autres habitants du palais armés de bougies, je fus surpris, hélas, luttant avec un mannequin dont je venais de faire voler la tête et de casser le nez en m'écorchant les doigts. J'appris alors que vers la fin du jour on m'avait envoyé ce mannequin et que les porteurs, ne me trouvant pas chez moi, l'avaient posé près de ma porte. On imagine aisément combien cette ridicule histoire fit rire à mes dépens.

« Ce maudit mannequin ne m'avait pas joué là son dernier tour, je voulus le faire reporter, dès que le portrait de l'empereur fut à peu près terminé. Je demandai un nègre, les esclaves du palais n'étaient pas gens à se soumettre à pareille besogne. Ils allèrent donc chercher un commissionnaire aussi noir qu'eux, mais moins élevé qu'eux dans l'échelle

sociale. Aussitôt que ce pauvre diable vit de quoi il s'agissait, il jeta son panier, enfonça sur sa tête un reste de chapeau de femme qu'il s'était arrangé en mettant le devant derrière, ce qui lui donnait un air assez agréable, et prenant, comme on dit, ses jambes à son cou, il se perdit en hurlant dans l'immensité des corridors. »

En 1863, le lieutenant Domingo Patino fit, par ordre du gouvernement du Paraguay, un voyage sur le Parana, de l'Incarnacion à la grande cataracte. Il rencontra plusieurs tribus indiennes à demi sauvages. « Je demandai, dit-il, à un des caciques s'il voulait avoir les cheveux coupés court comme nous les portions, cela lui plut, et je les lui fis couper. Nous le revêtîmes ensuite d'une chemise et d'un pantalon, et nous lui attachâmes un mouchoir autour de la tête. Le vieillard ne savait comment exprimer sa joie d'un luxe aussi inusité. Chacun de ces Indiens se couvre d'une pièce d'étoffe enroulée autour de la partie inférieure du corps, faite d'une étoffe grossière qu'ils tissent des filaments de l'ortie abondante sur ces côtes[1]. » M. Patino a fait connaître la grande cataracte de Guayra[2].

Une bonne description géographique et statistique de la Confédération Argentine a eté faite par le docteur Martin de Moussy. Né en 1810, il partit en 1841 pour l'Amazone. Il pratiqua la médecine à Montevideo, puis y fut douze ans directeur de l'Observatoire. Avec ses nouveaux

1. *Bulletin de la Société de Géographie* (1868).

2. Parmi les voyageurs qui ont parcouru le Brésil, citons encore l'abbé Durand, M. Lund, savant danois; M. Daniel Kodde, M. Guillemain, M. Kolfeld, qui a donné un bel atlas du cours du San-Francisco; M. Keller, le comte Baril de la Hure, le docteur Moure, M. Tschudi, MM. Gerstecker et Schutz, qui ont particulièrement décrit les colonies allemandes très nombreuses dans le sud du Brésil; MM. Conto Magalhaes, les ingénieurs Ernest Vallée, Dœlt, Burlamaqui, M. de Macedo, qui a fait connaître la cire précieuse du palmier carnauba; M. d'Oliveira, M. Milnor Roberts, M. Fournié, M. Assoligoria Leal. Une partie du personnel de l'Observatoire de Rio-de-Janeiro a été employée, en 1878 et 1879, à déterminer les coordonnées géographiques de divers points des provinces de Rio-de-Janeiro et de San Paolo. MM. da Costa Azevedo, Soarez Pinto et Pereira Dias ont levé de 1862 à 1864 la carte de l'Amazone. En 1855 le gouvernement brésilien fit explorer les affluents du Parana.

M. Lucien Wyse, que nous avons déjà trouvé sur un autre théâtre, a exécuté le trajet de Valparaiso à Buenos-Ayres à travers les Andes et les Pampas.

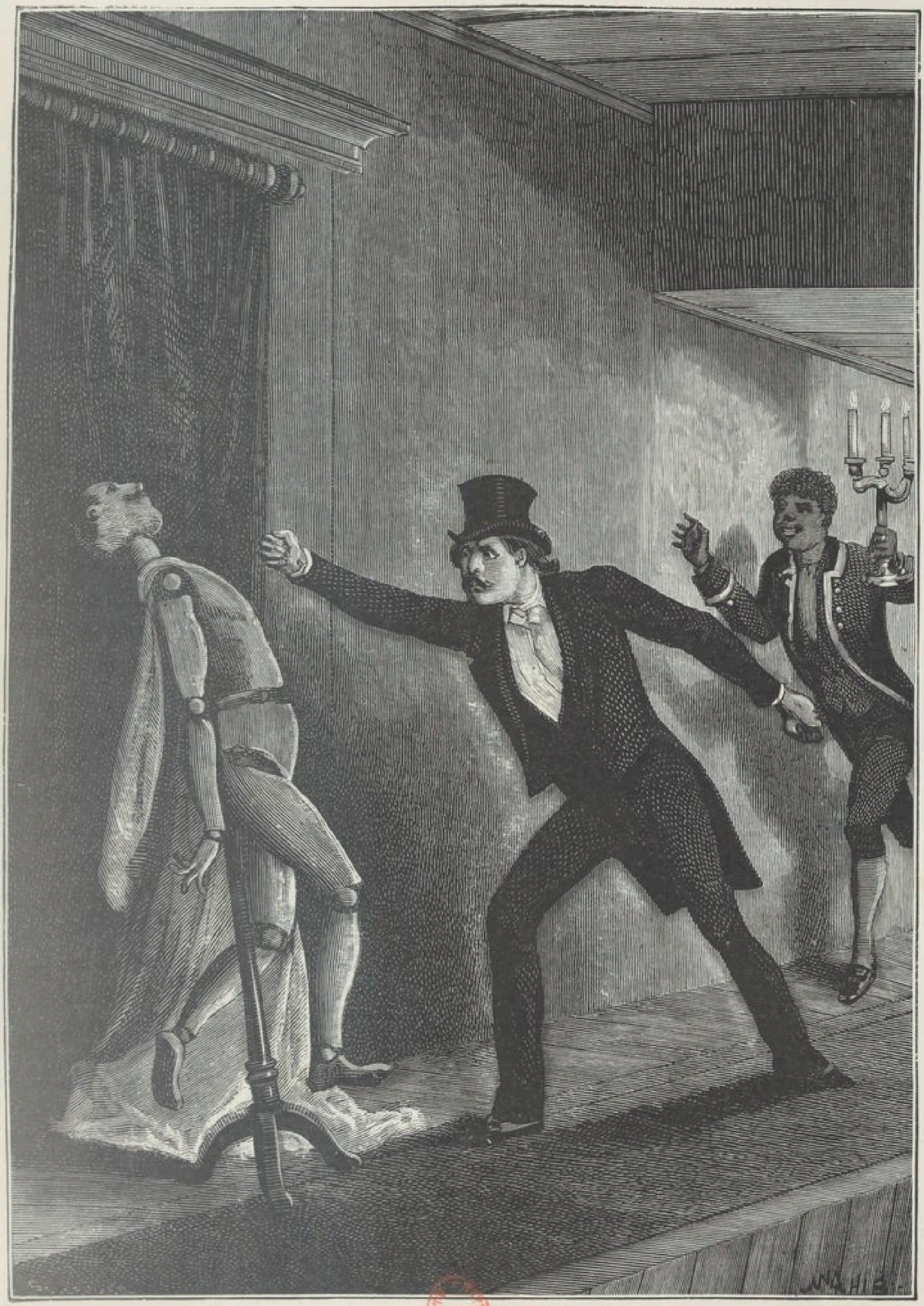
MM. Cox, Frick et Crawford ont étudié avec soin les passages qui conduisent à travers les Andes du Pérou à la Confédération Argentine. Nous citerons encore MM. de Gabriac, auteur d'une *Promenade à travers l'Amérique du Sud* (1868); de Robiano, qui a publié en 1879 le récit d'un séjour de *Dix-huit mois dans l'Amérique du Sud;* Béringer, qui a visité le Brésil en 1879 (*Revue des Deux-Mondes,* 1880,; le comte d'Ursel, qui a parcouru le Pérou, le Chili et le Brésil, (*le Sud-Amérique,* 1880); d'Assier, auteur du *Brésil contemporain* (1867); Gorceix, directeur de l'École des mines d'Ouro-Preto, qui a donné divers mémoires en 1882 aux recueils scientifiques français.

compatriotes, il combattit Rosas. Après la paix, il parcourut de 1855 à 1858 le territoire argentin, fixa l'altitude de 350 positions géographiques et fit deux fois la difficile traversée des Andes. Il y compte trente-deux passages; ceux des Alpes, dit-il, sont vingt fois plus périlleux, mais il y a là des routes, des poteaux, des maisons de refuge. Dans les Andes, on voyage à la grâce de Dieu, avec la voûte du ciel pour toit, pour abri, un mur en pierres sèches que l'on construit; pour boisson, l'eau du torrent; pour nourriture, les vivres que l'on porte. Qu'on se figure parcourir les plaines de la Brie par une belle gelée d'hiver et une brise fraîche du Nord, voyant le thermomètre descendre la nuit de 10 ou 15 degrés et ne rencontrant ni maisons, ni arbres, ni plis de terrain : voilà la Cordillère pendant sept mois de l'année. La colonne barométrique descend à 460 millimètres, la respiration devient une fatigue. Martin de Moussy a remonté le fleuve de l'Uruguay jusqu'à 200 lieues au-dessus de son confluent avec la Plata, et a descendu le Paraguay de l'Assomption à Corrientes. Ces excursions lui ont fait parcourir 3,600 lieues, et il a employé tour à tour navires à voiles ou à vapeur, canots, diligences, charrettes à bœufs, chevaux, mulets, chemins de fer. Peuples, histoire, faune, flore, climat, Martin de Moussy a tout passé en revue.

Après avoir vécu de longues années dans l'Amérique du Sud, il est revenu en France et a consacré les dernières années de sa vie à mettre en ordre les immenses matériaux qu'il avait entassés. Martin de Moussy avait une physionomie ouverte, intelligente; ses cheveux blancs qu'il aimait à voir flotter sur son cou, sa barbe également neigeuse lui donnaient un certain air de patriarche. L'excellent homme, condamné à une vie sédentaire, prit beaucoup d'embonpoint et le voyageur qui sans peine faisait autrefois l'ascension des Andes ne parvenait plus à marcher que péniblement. La mort le surprit à Bourg-la-Reine, tout à fait dans la retraite, entouré de quelques rares amis, amis de la dernière heure, au nombre desquels nous étions heureux de compter.

Quelques années auparavant, M. le docteur Demersay voyageait également en homme de science dans le Paraguay et dans une république dont on soupçonnait fort peu l'existence en France, celle du Grand-Chaco, devenue depuis une dépendance de la République Argentine et du Paraguay. Il étudiait principalement les indigènes, surtout les Lenguas et les Tobas.

M. Demersay s'occupa, avec les aptitudes d'un agronome, des produits



M. BRIARD ET LE MANNEQUIN

de l'agriculture paraguayenne : céréales, maïs, riz, coton, haricots, patates, sucres, tabac, bois de construction, manioc, sucre. Une mention spéciale est due au maté ou thé des Jésuites. L'infusion du maté est une boisson plus habituelle dans l'Amérique du Sud, que le chocolat en Espagne, le thé en Angleterre. Il paraît nécessaire aux habitants qui engloutissent des quantités énormes de viandes mal cuites, sans pain, sans farineux, sans vin; c'est un digestif obligé. On le boit à l'aide d'un tube qui passe successivement par les lèvres d'une foule d'individus, à commencer par celles de l'esclave qui est chargé de la préparation, sans qu'on le lave une seule fois[1].

1. La République Argentine a été visitée par M. le docteur Féris, qui a donné aux *Archives de Médecine navale* et au *Bulletin de la Société académique de Brest* de bonnes études sur l'industrie des *saladeros* (fabricants de conserves de viandes) et le transport des viandes fraîches de la Plata en Europe, par M. Daireaux et par M. Ebelot. M. Ricardo Napp en a publié une excellente description géographique, et quelques notes ont été données par M. Trivier (1881-1882). M. le baron de Rasse est l'auteur d'un livre sur *l'Uruguay* (1876); M. Cotteau d'*Une Promenade autour de l'Amérique du Sud* (1876); M. Benjamin Poucel a publié sur ces régions de nombreux documents; des mémoires sur la géographie médicale, le climat, la météorologie du Brésil, de la Plata, etc., ont été écrits par les docteurs Bouffier, Bourel-Roncière Brunel, Le Roy de Méricourt, Petit (1881 et 1882).

VOYAGES D'EXPLORATEURS ET MISSIONS SCIENTIFIQUES

DANS L'AMÉRIQUE DU SUD

SECONDE PARTIE DU XIX^e SIÈCLE

CHAPITRE XLV

CREVAUX. — GUINNARD. — LE COMTE MARAZZI. — MORENO. — BOVE, ETC.

Arrivons maintenant à un voyageur célèbre, entre tous, par son courage, son intelligence et sa fin déplorable, le docteur Crevaux[1], qui, à lui seul et en peu d'années, a fait plus avancer la géographie de l'Amérique du Sud, qu'un grand nombre d'autres explorateurs.

1. Jules-Nicolas Crevaux naquit à Lorquin (Meurthe), le 1^er avril 1848, d'une famille de dévoués patriotes qui avait quitté la Bretagne pour la Lorraine. Après avoir fait ses études classiques au lycée de Nancy et un an d'études médicales à la Faculté de Strasbourg, il entra en 1867 à l'École de médecine navale de Brest. Nommé aide-médecin en 1868, il navigua sur les côtes orientales de l'Amérique à bord de la *Cérès* (1869-1870). En novembre 1870, il fut détaché à l'armée de la Loire avec le 4^e bataillon de marins de Cherbourg. Fait prisonnier en décembre à l'attaque de Fréteval, il parvint à s'échapper et se rendit à Bourges où se trouvait M. Gambetta, ministre de la guerre. Il s'offrit pour accomplir les missions les plus périlleuses, et le

Médecin de 2e classe en 1873, il fit la campagne de l'Atlantique Sud à bord du *Lamothe-Piquet*. A la Plata, il s'occupait d'histoire naturelle. Il fit la connaissance, à Buenos-Ayres, du voyageur Moreno, auquel il avait été recommandé par M. Broca. Il commençait à caresser le rêve d'une exploration au sein des forêts vierges des tropiques. Revenu en France à la fin de 1875, il démontra, dans un mémoire publié par la *Société de Géologie* (1876), que les masses de pierres polies et striées des plaines de la Plata ne sont point des blocs erratiques, mais des roches semblables à celles sur lesquelles elles reposent, et qu'elles ont dû être polies ou striées sur place par de puissantes nappes d'eau[1].

Médecin de 1re classe le 7 novembre 1876, Crevaux partait de Saint-Nazaire le 7 décembre, chargé d'une mission ayant pour but l'exploration de l'intérieur de la Guyane. A peine arrivé, il apprit qu'une épidémie de fièvre jaune venait d'éclater aux îles du Salut, et il demanda aussitôt à s'y rendre. Pendant six mois, il y soigna la garnison avec un admirable dévouement; lui-même fut atteint par la terrible maladie et faillit en être victime. Il fit sur la fièvre jaune d'importantes observations.

A peine guéri, il se prépara au départ. Le 9 juillet, il quittait Cayenne pour remonter le Maroni jusqu'à sa source, traverser les monts Tumuc-Humac, où les anciens géographes plaçaient l'Eldorado, et revenir par le Yary, affluent de l'Amazone. Il recueillit de belles collections et rapporta les vocabulaires des langues des peuples qu'il visita. Atteint de la fièvre, il ne pouvait prendre aucun repos, et, de peur de décourager ses compagnons, ne confiait à personne le secret de sa maladie ; il fallait marcher toujours.

« Un regard sur les tracés montre, nous dit Crevaux, que le Yary, comme toutes les rivières de la Guyane, présente une partie inférieure

ministre, appréciant son courage et son dévouement, le chargea d'ordres à porter, d'abord à Orléans, qu'occupait l'ennemi, puis à Salins investi. Il remplit cette mission sous un déguisement, au péril de sa vie, grâce à son sang-froid et à son mépris du danger. Blessé à Chaffois le 24 janvier, il ne quitta l'armée qu'en avril 1871. Plusieurs notes biographiques ont été composées sur notre infortuné compatriote, par M. E. Lejanne, dans le *Tour du Monde* (1882); par M. L. Delavaud (*Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort*, 1882, et tirage à part); par M. Moreno (*Exploration*, n° 284), etc.

1. La même année, il composait deux mémoires médicaux : il avait été reçu docteur en médecine en 1872, et en 1874 il avait publié un mémoire sur la distribution géographique de l'hématurie des pays chauds. Il suivait en 1876 les cours de M. Ranvier, professeur au Collège de France, et s'occupa de physiologie dans son laboratoire. Il songea un moment à se faire recevoir licencié ès sciences. Plus tard, il étudia à l'Observatoire de Toulon, puis, sous la direction du contre-amiral Mouchez, à l'Observatoire de Paris.

navigable en bateau à vapeur et un cours moyen parsemé de roches innombrables, qui rendent la navigation presque impossible, même pour des pirogues. Ce sont des rapides où l'eau court tout droit avec une violence sans pareille, ou bien des chutes taillées à pic dans des quartzites qui s'élèvent comme des murailles gigantesques.

« Il faut éviter ces abîmes en traînant les embarcations à travers des roches, des collines escarpées, au prix d'un travail pénible et souvent dangereux.

« Nous avons donné à l'un de ces sauts le nom de chute du Désespoir ; c'est qu'en arrivant devant cet obstacle, nous avons cru ne jamais pouvoir le surmonter. Des Indiens Roucouyennes, que nous avions enrôlés pour nous conduire jusque chez les blancs, se sauvèrent rien qu'en apercevant le danger. Ces chutes sont si redoutées par les Indiens Roucouyennes, qu'ils ont absolument renoncé à faire aucun trafic avec les Brésiliens établis sur le cours inférieur. Ils préfèrent remonter la crique Kou, traverser une partie des Tumuc-Humac, pour aller acheter un couteau de la valeur d'un franc, qu'ils échangent contre un hamac de coton, dont la fabrication leur a demandé plusieurs mois de travail.

« Les Roucouyennes du cours supérieur du Yary vont acheter les instruments en fer les plus indispensables (haches, couteaux, hameçons) aux Roucouyennes du Haut-Maroni, qui se procurent eux-mêmes ces objets près des nègres Bonis. Ceux-ci, depuis notre premier voyage, ont établi les relations les plus amicales avec les Français du Bas-Maroni.

« Le bon accueil que mon fidèle compagnon Apatou a reçu près des Sociétés de Paris et de Nancy, la distinction qu'il a obtenue du ministère de l'instruction publique, ont fait oublier aux indigènes de l'intérieur de la Guyane les ressentiments qu'ils pouvaient avoir contre les blancs. Ils viennent avec confiance dans le Bas-Maroni pour offrir leurs bras aux exploitations des riches forêts qui recouvrent tout l'intérieur de la Guyane. Cette action civilisatrice s'étendra sur les Youcas et les autres nègres Bonis, qui occupent le haut de toutes les rivières de la Guyane hollandaise.

« Le centre de cette province, qui était jusqu'à présent absolument inaccessible, va donc s'ouvrir au commerce, grâce toujours à l'action de l'intelligent Apatou, qui convaincra ses parents et ses amis qu'ils n'ont plus rien à redouter en descendant les rivières, puisque l'esclavage est définitivement aboli.

« Il n'y a plus un seul Indien dans le cours inférieur et moyen ; ils sont relégués en amont des chutes. Dans cette portion de la rivière, la navigation est si facile, que les indigènes ne craignent plus de faire cent lieues pour aller danser chez des amis. L'Apaouani est complètement désert ; la rivière Kou est habitée par une petite famille (environ trente personnes) d'Indiens Oyampis, que les Roucouyennes appellent Calayouas, parce que jadis ils ont eu des relations avec les Portugais qu'ils désignent sous ce nom. On nous a assuré qu'il y avait encore quelques petites familles d'Oyampis dispersées sur les affluents qui tombent dans le Yary, en aval de la crique Kou. Le Haut-Yary est occupé par des Indiens Roucouyennes, qui sont ainsi nommés parce qu'ils se peignent avec du roucou, mais leur vrai nom est Uayana. C'est de là, sans doute, qu'est venu le nom de Guyana ou Guyane qui désigne le pays.

« Les Roucouyennes [1], dont nous avons observé les mœurs et le langage, appartiennent à la grande nation des Caraïbes, qui compte encore des représentants absolument sauvages dans l'Orénoque et le Yapura.

« Les Roucouyennes ont conservé toutes les mœurs des Caraïbes, à l'exception de l'anthropophagie. La plupart d'entre eux ne sont pas méchants, mais il serait périlleux de s'aventurer chez les Oyacoulets du Haut-Maroni et chez les Indiens de la crique Couyari, qui, bien qu'appartenant à la même famille, sont restés absolument isolés à la suite des guerres avec leurs voisins.

« N'est-il pas étrange de trouver, à moins de cent lieues de la côte de la Guyane française, des gens qui sont encore à l'âge de pierre ? Tels sont les Oyacoulets, qui sont la terreur des nègres Bonis ; ils sont si sauvages qu'ils ne connaissent pas encore la fabrication des pirogues.

« Nous avons indiqué sur la carte les rochers et les principaux produits végétaux qui se trouvent sur le Yary. Si l'or et le fer presque pur (hématite), qui se trouvent dans le haut du fleuve, sont difficilement exploitables, on trouve, dans le cours inférieur, des produits qui ne manquent pas d'intérêt. La salsepareille, les castanas ou noix du Brésil, le copahu, sont exploités avec avantage. Mais le produit le plus intéressant est le caoutchouc, qui découle du tronc de l'hevea guianensis (syringa des Créoles), très abondant dans les terres basses du cours inférieur.

1. Crevaux a publié, en collaboration avec M. Lucien Adam, un dictionnaire de leur langue. (Paris, 1881.)

« A notre second passage dans le Bas-Yary, un an après notre première traversée, nous avons trouvé le nombre des syringueros considérablement augmenté. Deux vapeurs, par mois, remontent le Yary jusqu'à une faible distance de la Pancada, pour ramasser le caoutchouc qui est recueilli pendant la belle saison, de juillet à la fin de décembre.

« Les nègres quittent leurs habitations provisoires au commencement des grandes pluies, pour aller se réfugier dans la petite ville de Gurupa, située sur la rive droite de l'Amazone, à peu près à la hauteur de l'embouchure du Yary. »

Le 9 novembre, Crevaux terminait son voyage ; mais les autorités de Santa-Maria de Belem le prirent pour un échappé de Cayenne. En proie à la fièvre, ayant épuisé ses dernières ressources, il fut sur le point de s'enrôler comme matelot à bord du premier voilier qui sortirait de la ville ; heureusement, un Français, M. Barrau, président de la chambre de commerce de Belem, lui prêta la somme nécessaire pour son passage en Europe.

Il n'était pas arrivé au terme de son exploration, qu'il avait conçu le plan d'une seconde ; il voulait explorer la ligne de partage des eaux entre l'Oyapock et l'Amazone et descendre le Parou, un des plus grands cours d'eau de la Guyane, absolument inconnu des géographes ; il avait obtenu un congé de convalescence de six mois pour anémie profonde ; sa vigoureuse constitution se releva rapidement, et, le 7 juillet 1878, il s'embarquait à Saint-Nazaire. Le 28 juillet, il arrivait à la Guyane, ayant achevé d'écrire en route la relation de son premier voyage. Il emmenait avec lui un Indien de la tribu nègre des Bonis, Apatou, qu'il avait connu dans sa première expédition et qui s'était senti saisi de l'amour des voyages. Apatou, dans cette expédition et dans la suivante, rendit à Crevaux les plus grands services : son maître s'était fait aimer par sa douceur et par le soin qu'il prenait de lui, comme de tous ses compagnons, attentif à prévenir leurs querelles, à maintenir la paix entre eux, à les instruire, à leur donner des remèdes.

Bien que souffrant de la fièvre, les pieds dévorés par les chiques, ayant souvent de la peine à trouver une nourriture suffisante, Crevaux se lança sur les eaux du Parou encore inexploré. « Pourrais-je trouver au monde, dit-il, un plaisir plus grand que de prendre un bain dans cette eau virginale qui n'a pas encore eu de contact avec les souillures de la civilisation ? » Il descendit le cours du fleuve dans un frêle canot, cascadant de chute en chute avec une vitesse vertigineuse. Le 9 janvier 1879, il arrivait au Para. Ne pouvant retourner en Europe au plus

fort de l'hiver, il s'embarqua pour le Haut-Amazone et remonta le Rio-Içа ou Putumayo, qui, long de 400 lieues, n'était encore connu que par une ébauche dressée par M. Reyes à bord d'un vapeur marchant jour et nuit. Il corrigea la carte de la partie inférieure et leva celle du cours supérieur, c'est-à-dire plus de 200 lieues, avec les moindres sinuosités et un grand nombre de sondages.

« Après avoir remonté l'Oyapock et descendu le Parou, nous conçûmes, dit-il[1], l'idée de faire une promenade sur les vapeurs de l'Amazone qui remontent ce grand fleuve jusqu'à 800 lieues dans l'intérieur du continent américain.

« En route, un officier de la marine brésilienne, le commandant Tavarez, membre de la Société de Géographie de Paris, m'engage vivement à faire une excursion dans la rivière Içа[2], affluent de l'Amazone, qui ne mesure pas moins de 400 lieues kilométriques.

« Il me donne les renseignements suivants sur cette rivière, qui présente un grand intérêt d'actualité pour le Brésil et la Colombie, puisqu'il s'agit de l'établissement d'une navigation à vapeur.

« L'Içа, que les habitants de la Colombie et de l'Équateur appellent Putumayo, naît du versant oriental des Andes, près de la petite ville de Pasto. Les Espagnols de la conquête connaissent les principales sources du Putumayo. On trouve encore, dans le San Miguel, des vestiges d'exploitations aurifères. Des jésuites venant de Pasto ont établi quelques églises dans le cours supérieur de la rivière.

« On raconte que, il y a une trentaine d'années, un général révolutionnaire, traqué par les troupes du gouvernement de la Nouvelle-Grenade, a pris la fuite du côté de l'Içа, qu'il a dû descendre en radeau jusqu'à l'Amazone.

« A la fin de 1871, un Français nommé Christophe, exilé à la suite de la Commune, vint chercher fortune jusque dans l'Içа.

« Christobal, c'est ainsi que les Espagnols l'appelaient, a été dévoré, vers le cours moyen de la rivière, par les Indiens Orejones. D'autre part, des esclaves fugitifs du Brésil ont fui jusque près des sources pour trouver un asile.

« Ces pérégrinations n'avaient laissé aucune indication géographique sur cette importante rivière. Ce n'est qu'en 1874 qu'un jeune Colombien se mit à chercher une voie pour écouler les quinquinas qu'il avait découverts sur le versant oriental des Andes.

1. *Bulletin de la Société de Géographie*, 1882.
2. Cette rivière est appelée « Içа » par les Brésiliens, et « Putumayo » par les Colombiens.

« M. Rafaël Reyes lança son canot sur le Guineo, et, marchant jour et nuit, il atteignit l'Amazone en moins d'un mois. Cet homme, aussi intelligent qu'actif, alla droit à Rio-de-Janeiro, où il obtint le transit libre de ses quinquinas à travers l'empire brésilien.

« L'Anglais Simpson, qui venait de descendre le Napo avec notre ami le pianiste hongrois Sarkadi, s'offrit à M. Reyes pour le seconder dans son entreprise. Chargé de la direction d'un petit vapeur brésilien, il eut pour mission de faire couper le bois qui devait alimenter les chaudières du vapeur colombien.

« C'est donc à M. Rafaël Reyes et à M. Simpson que revient l'honneur de la découverte d'une voie navigable en vapeur depuis l'Amazone jusqu'à une faible distance des Andes.

« M. Simpson n'a laissé sur l'Iça que quelques pages qu'il a communiquées à la Société Royale géographique de Londres; le croquis d'une partie de la rivière que M. Rafaël Reyes a fait dresser n'a aucune valeur géographique.

« Le seul travail intéressant a été fait par une commission brésilienne, présidée par M. Costa Azevedo. Ce savant ingénieur, qui était chargé d'établir les limites de l'Empire, du côté de cette rivière, a fait un tracé détaillé jusqu'à la crique Urari, qui est à trente-six heures de navigation à vapeur.

« Le tracé de M. Azevedo a été complété par le baron Teffé. Il nous a dit lui-même qu'il n'avait pas dépassé la rivière Urari, qui est exactement à 196 milles de l'embouchure.

« Je n'aurai donc pas la primeur de l'exploration de l'Iça, mais il me reste encore une tâche très importante, celle de dresser le premier une carte détaillée de tout le cours de cette grande rivière.

« Ma résolution fut bientôt prise. Je débarque à Tocantins avec Apatou, j'enrôle un équipage, j'achète un canot, mais voilà qu'au moment du départ, mon compagnon tombe malade et les Indiens m'abandonnent. Cette rivière, disent-ils, est très malsaine, infestée par des insectes qui tourmentent le voyageur jour et nuit; la saison n'est pas propice (mois de janvier), les rives sont noyées, le courant est rapide, il faudrait cinq mois pour atteindre les sources.

« Après une excursion dans l'Amazone, où j'étudie la fabrication du curare chez les Indiens Ticunas du Javari, je rentre au Para avec l'intention de m'en retourner en France. J'ai déjà pris mon billet de passage sur un navire anglais, quand j'apprends qu'un petit vapeur, le *Canuman*, doit remonter bientôt le Rio-Iça. Il est affrété pour prendre

un chargement de quinquina recueilli par la Compagnie R. Reyes dans les contreforts des Andes orientales, aux sources de l'Içа et du Yapura. Je prends place à bord le 29 mars 1879, et nous arrivons, le 15 avril 1879, à sept heures du soir, devant l'embouchure de l'Içа.....

« La population établie sur les rives de l'Içа est des plus faibles. Nous n'avons pas compté deux cents personnes dans les huttes que nous avons rencontrées çà et là. Les Indiens du Haut-Amazone, comme ceux des Guyanes, fuient la grande rivière pour se réfugier dans les affluents; la pêche et la chasse y sont plus faciles, et ils ne sont pas tracassés par les blancs qui veulent exploiter leur travail et leur ravir leur liberté.

« De temps à autre, ces enfants de la nature acceptent des relations avec un chercheur de salsepareille ou de cacao, mais elles ne sont pas de longue durée. Une fois qu'il a troqué sa hache de pierre contre un couteau ou un sabre d'abatis, le sauvage trouve la société du blanc insupportable et regagne la forêt. La grande difficulté pour la civilisation des indigènes de l'Amérique du Sud est l'absence d'ambition. Un Indien qui possède un couteau ne donnerait rien, absolument rien, pour en avoir un autre.

« Le *Canuman* étant parti de Para le 29 mars, nous avons mis cinquante jours pour aller de l'embouchure de l'Amazone jusqu'à une faible distance des Andes.

« N'est-il pas étonnant de voir un vapeur s'engager dans un continent, à une distance de deux mille trois cent trente-six milles, c'est-à-dire environ quatre mille trois cent vingt-six kilomètres? On compte cinq cent trente-six milles de Para à San-Antonio, à l'embouchure de l'Içа, et environ huit cents milles entre ce hameau et Cuemby. Quatre cents kilomètres de plus, et nous aurions passé de l'Atlantique au Pacifique.

« Un fait remarquable, c'est que, depuis l'Atlantique jusqu'aux premiers contreforts de la Cordillère des Andes, on ne trouve pas une pierre; partout, les rives sont argileuses, et le fond est constitué par de la vase et du sable fin.

« Je suis bien aise de me reposer un peu, car je n'ai jamais fait un travail plus pénible que le relevé de cette rivière. Obligé de sauter de mon hamac à cinq heures et demie du matin, j'ai dû rester chaque jour douze heures sur le pont, exposé à l'ardeur d'un soleil équatorial, occupé constamment à relever des angles et à dessiner les moindres accidents de terrain. Apatou m'a secondé dans ce travail; je lui montrais un grand arbre très commun dans l'Içа, que les Roucouyennes et les

indigènes du Haut-Amazone appellent *okeima* (Bombax ceiha). L'ayant relevé à la boussole, Apatou le fixe jusqu'au moment où nous passons devant. De cette façon, je ne puis m'égarer dans les points de repère. C'est lui qui m'apporte le plat de pirarucu salé et le riz qui constituent presque tous mes déjeuners.

« Ma santé étant très bonne, je ne peux pas me contenter de remonter l'Iça jusqu'au point où il cesse d'être navigable en pirogue; je veux effectuer mon retour par le Yapura, l'un des plus grands et des moins connus affluents de l'Amazone.

« Je n'ai pour tout équipage qu'Apatou et un jeune Indien appelé Domingo, recruté dans l'Amazone; il me faut quelques hommes de plus si je veux être en mesure d'affronter cette grande rivière, où la nature et les habitants se conjurent pour anéantir les audacieux qui cherchent à en violer les mystères.

« J'arrive à recruter un métis de blanc et d'Indien, nommé Santa-Cruz, qui est accompagné de deux vigoureux Indiens encore sauvages, venus du Rio San Miguel. Au moment du départ, on m'informe que mon guide est un brigand qui vient d'assassiner un Anglais dans le Napo.

« Le représentant de la Compagnie R. Reyes, craignant sans doute qu'on dévoile le secret de leur exploitation de quinquina, veut me barrer le passage du haut de la rivière Iça. Il a donné le mot d'ordre à tous ses agents pour qu'on me refuse des canots et des équipages. Mais nous sommes résolus à passer, dussions-nous faire le coup de feu sur les blancs qui se montrent plus sauvages que les Indiens.

« Apatou fait une découverte : les Carijonas appellent le feu « Tata » et l'eau « Touna ». C'est tout à fait le même langage que dans l'intérieur de la Guyane[1]. Les gens qui ont un air de famille très frappant avec les Roucouyennes, sont ravis de nous entendre parler leur langue.

« J'en enrôle deux qui s'engagent à me suivre jusqu'à la chute d'Araraquara; je donne à chacun un sabre, une hache, un couteau et quelques mètres de calicot.

« Un de ces hommes porte des ornements absolument semblables à ceux que j'ai vus chez les Indiens Macuisis de la Guyane anglaise et les Roucouyennes. Ce sont des pendants d'oreille en argent, en forme

1. Ces mots font partie des mots tupis cités par André Thevet (*Singularités de la France antarctique*). Crevaux admirait beaucoup nos vieux voyageurs, Yves d'Évreux, Jean de Léry, André Thevet.

de triangle, et une languette de même métal fixée à la lèvre inférieure. Ces objets ont été fabriqués avec des pièces de monnaie. Les Roucouyennes font les mêmes parures avec du fer-blanc. Les boîtes de sardines que j'ai transportées dans le Haut-Maroni ont été transformées en pendants d'oreille qui se sont répandus chez tous les indigènes de la Guyane. J'ai dit que les Roucouyennes trouvaient l'idéal de l'élégance dans la proéminence du ventre, et qu'ils se recouvraient l'abdomen de nombreuses ceintures pour en augmenter le volume. Les Carijonas remplacent les ceintures en poil de couata par des cubes en bois réunis par des lianes. Cette espèce de cuirasse couvre l'abdomen jusqu'à la base de la poitrine, et à l'avant tombe un petit tablier en écorce. Ce vêtement incommode se porte jour et nuit jusqu'à usure complète.

« 2 juin. — Nous nous mettons en route vers huit heures. J'ai un superbe équipage : sept canotiers, dont trois dans ma pirogue ; avec Santa-Cruz et Fortunato, nous sommes en tout dix hommes, armés de deux fusils, d'un petit revolver, d'arcs pour flécher le poisson, et de sarbacanes pour tuer les singes avec de petites flèches empoisonnées....

« Le 14 juin, à midi, nous voyons la rivière se rétrécir, et un bruit sourd nous prévient de l'approche d'une grande chute. Nous arrivons au grand Araraquara, ainsi nommé parce que ses rives, formées de grès taillés à pic sur une hauteur prodigieuse, servent de gîte aux aras qui s'y reposent comme sur les grands arbres[1].

« Nos guides racontent que, l'année dernière, des Indiens, ayant voulu passer avec deux pirogues, firent naufrage et se noyèrent tous. Les femmes et les enfants avaient passé par terre avec les bagages. Ce passage est dangereux avec de petites embarcations, mais, au dire des indigènes et d'Apatou, on le passerait sans le moindre danger avec une embarcation ayant des bordages assez élevés pour éviter les lames.

« Nous sommes obligés d'abandonner notre dernière pirogue et d'aller par terre avec nos instruments et des vivres pour quelques jours. Après une demi-heure de marche sous bois, nous atteignons une colline rocheuse, dénudée, brûlante, où nous ne tardons pas à perdre la piste des Indiens. Parti en éclaireur avec Apatou, ce n'est qu'à la nuit que nous trouvons un vieux sentier qui nous conduit au point où la rivière reprend sa largeur.

« Araraquara n'est pas une simple *angostura*, c'est-à-dire un défilé comme celui de Cuemani. Il y a, au sortir de ce passage très étroit, une immense chute qui mesure environ trente mètres. Un noir, qui voguait

1. *Arara*, ara ; *quara*, nid.

dans sa pirogue avec sa famille, s'est laissé entraîner dans cette chute, et les Indiens ont trouvé quelques cadavres jetés sur la plage et les débris du canot.

« N'ayant pas trouvé d'embarcation au pied de la chute, il faut nous embarquer sur une *balsa* ou radeau, que nous construisons avec des troncs d'arbres très légers, appelés *balsos*. Nous disposons les arbres sur deux couches; et, par-dessus, nous élevons une cabane où nous plaçons les bagages, et où nous pouvons nous abriter à l'aise.

« Nous avons donné à ce radeau la forme, non pas d'un rectangle, mais d'un trapèze à petite base en avant, de manière à pouvoir fendre l'eau plus facilement. Pour cela il suffit de mettre toutes les grosses extrémités des bois en arrière et en les écartant un peu, tandis que les bouts effilés sont juxtaposés. L'amarrage, qui est une opération très importante, se fait au moyen de lianes souples et très résistantes qui abondent dans toutes les forêts. Nous disons adieu à nos guides qui n'ont qu'à traverser la montagne pour retrouver une bonne pirogue, tandis que nous allons continuer la descente de la rivière sur cette embarcation qui est toute nouvelle pour moi aussi bien que pour Apatou. Nous apercevons bientôt des roches en aval; elles forment des rapides, et même de petites chutes que nous n'abordons pas sans crainte, mais notre radeau se comporte à merveille; après avoir enfoncé un peu de l'avant, assez pour nous donner un bain de pieds, sans mouiller les bagages qui sont disposés sur un treillis, il se relève majestueusement et court sans se heurter contre les roches.

« Trois heures après, nous rencontrons trois Indiens que nous appelons, et qui consentent à nous conduire à leur village, situé dans la rivière Arara.

« Les Carijonas appellent ces Indiens Ouitotos, ce qui signifie « ennemi » dans leur langue ainsi que dans celle des Roucouyennes; les habitants de l'Amazone les distinguent quelquefois sous le nom de Miranhas, mais ils s'appellent entre eux Macoushis. Notons, en passant, qu'il y a des Indiens Macushis, Macusisou dans la Guyane anglaise.

« Je commets une grande imprudence en m'aventurant avec Apatou dans une pirogue qui nous conduit à une grande distance du radeau où nous avons laissé nos compagnons, mais nous sommes obligés de prendre cette détermination parce que nous allons manquer de matières féculentes.

« Cette excursion n'a d'ailleurs pas manqué d'intérêt : nous nous

sommes procuré quelques vivres; nous avons acheté un bon canot et nous avons, là, l'occasion d'assister à une scène de cannibalisme.

« Quelque temps après nous passons devant l'embouchure d'un grand affluent appelé Yary. Cette rivière a non seulement le même nom que la rivière que nous avons déjà décrite en Guyane, mais ses habitants, les Carijonas, ont absolument les mêmes mœurs et la même langue que les Roucouyennes du Yary guyanais.

« Nous arrivons, le 19, à un petit village de Carijonas, établi sur la rive gauche du Yapura; nous enrôlons deux de ces Indiens pour nous accompagner jusqu'au petit saut de Cupati.

« La navigation du Yapura est beaucoup plus facile que celle de tous les affluents du cours inférieur de l'Amazone. Le saut Araraquara est le seul obstacle qui puisse entraver la navigation à vapeur. Le petit saut de Cupati, que nous trouvons un peu en amont de l'embouchure de l'Apaporis, pourrait être détruit par la mine. Son passage en canot n'est guère dangereux; nous l'avons franchi en quelques minutes avec notre canot à moitié chargé, le reste des bagages a été transporté le long de la rive droite.

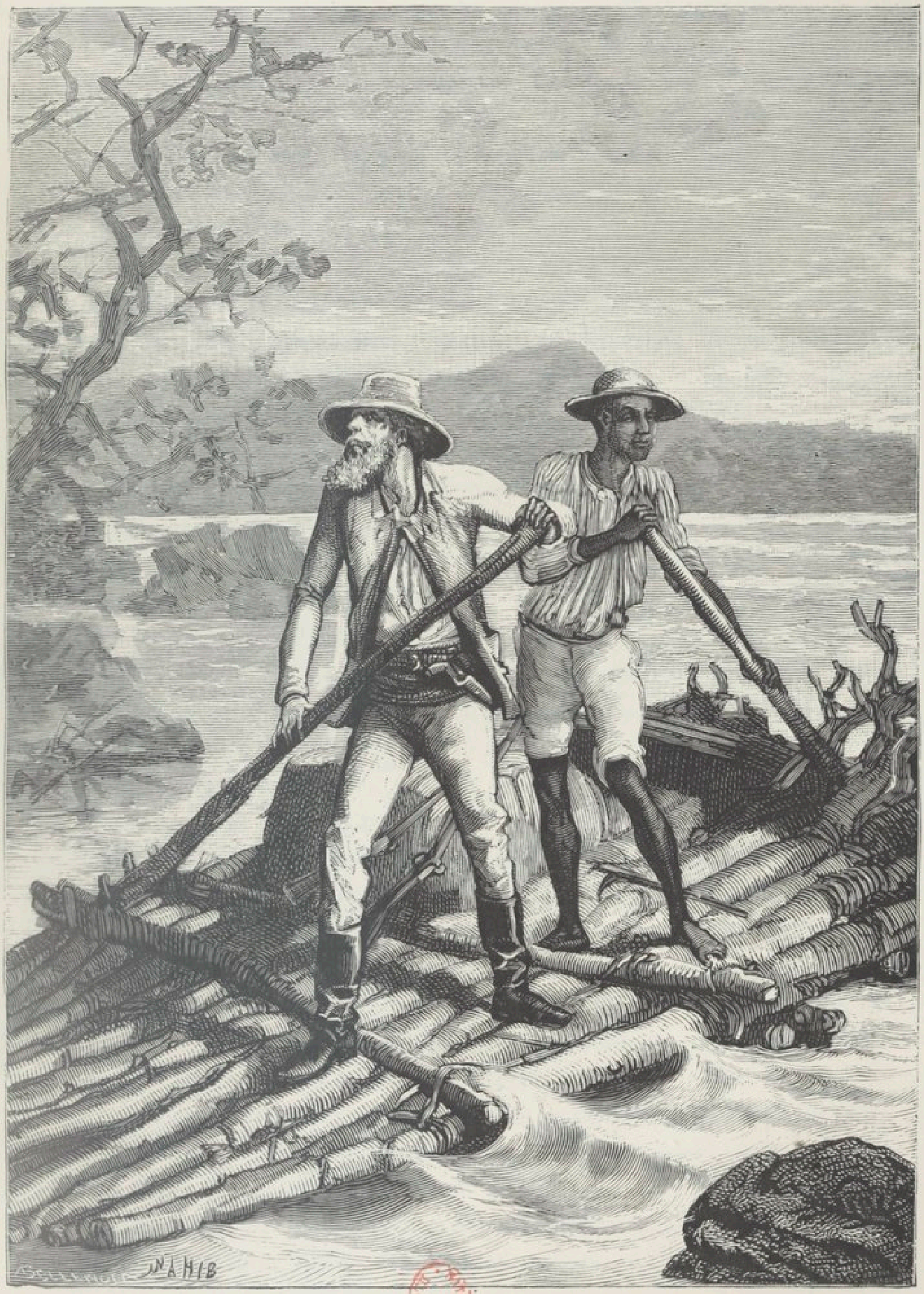
« La rivière Apaporis est un des affluents les plus importants du Yapura. La position géographique de son embouchure a été déterminée par M. le baron Teffé, ingénieur chargé d'établir les limites de l'empire brésilien. Cet observateur nous a dit lui-même qu'il avait dix chronomètres pour établir la longitude de ce point. Il a remonté le Yapura jusqu'à l'embouchure de l'Apaporis avec un bateau à vapeur sans trouver le moindre écueil.

« L'Apaporis, que les géographes modernes indiquent en pointillé sur les cartes, a été tracé par un géographe du siècle dernier.

« Nous venons de trouver à la bibliothèque de Rio-de-Janeiro une carte manuscrite qui donne tout le cours de cette rivière. Elle a été dressée par le lieutenant-colonel du génie José Simoes de Carvalho, qui était chargé d'étudier les limites des possessions portugaises.

« Cette carte nous montre un sentier qui n'a pas plus de seize kilomètres, et qui est suivi par les Indiens allant de l'Apaporis dans la rivière Uaupes, grand affluent du Rio-Negro. Le tracé du Uaupes par Carvalho est plus étendu que celui de Wallace, qui a été exécuté vers 1853. Le voyageur s'est arrêté à plus de trente lieues en aval de cette voie de communication entre les deux rivières.

« Les indigènes du Bas-Yapura sont moins sauvages, mais aussi



LE DOCTEUR CREVAUX ET APATOU SUR LES RAPIDES

dangereux que ceux du cours moyen ; nous trouvons dix fusils chez un chef qui nous somme de livrer nos bagages.

« Ces armes, qui sont un danger pour le commerce, ont été fournies par des trafiquants qui les ont échangées contre des prisonniers de guerre.

« A la suite de notre communication sur ce négoce infâme, le gouvernement brésilien s'est empressé d'envoyer une canonnière de la marine de guerre croiser devant le Yapura.

« Les gens intéressés au commerce des curumis,[1] — c'est ainsi qu'on désigne les jeunes Indiens, — trompent les autorités en disant que les gens qu'ils ramènent à Teffé et dans toutes les petites villes du cours moyen de l'Amazone ne sont pas des prisonniers vendus, mais des enfants livrés par leurs parents.

« Cette assertion est démentie par les renseignements que nous avons pris sur les lieux. Les Indiens ne vendent que les enfants des autres qu'ils ont enlevés dans les petites guerres qu'ils se font entre eux avec les armes qui leur sont livrées en échange de leur butin.

« Un négociant de Tocantins disait un jour qu'il n'y a pas un seul esclave indien dans l'Amazone. Un Américain, collectionneur d'orchidées, lui répondit qu'il n'y avait pas un seul Indien libre sur les rives de l'Amazone. Si cette assertion est exagérée, au moins n'est-elle pas sans fondement.

« Voici ce qui se passe :

« Le trafiquant ne vend pas l'Indien qu'il achète contre un sabre ou un fusil, il le donne en disant : « Cet enfant m'a coûté telle somme, « vous allez me le rembourser ainsi que le prix des vêtements et des « instruments que je lui ai fournis. » Le Curumé entre dans la civilisation avec une dette de plusieurs centaines de francs dont il ne peut même pas s'acquitter par le travail. Souvent sa solde est absolument nulle, et on porte sur son compte non seulement ses vêtements, mais les instruments avec lesquels il travaille pour son maître.

« Un alcade de Tocantins trouvait tout naturel de porter sur la note d'un de ses serviteurs un sabre d'abatis que celui-ci avait cassé en coupant du bois pour la maison.

« L'Indien ne peut recouvrer sa liberté que par la fuite ; il s'empresse de regagner sa forêt vierge, emportant la haine du blanc, et une profonde horreur de la civilisation.

1. Curumi signifie « adolescent » dans la langue Tupis. On traduirait plus exactement par le mot anglais « boy ».

« Malheur au voyageur qui s'aventure sans armes au milieu de ces populations mécontentes ! Il paie la mauvaise foi des marchands de chair humaine.

« On peut arrêter ce trafic en vérifiant les livrets des Indiens au service des trafiquants de l'Amazone. Les dettes de vêtements et d'objets indispensables au travail ne doivent pas être reconnues par la justice. Le maître, qui ne donne pas de solde, doit entretenir complètement son serviteur.

« La navigation du cours inférieur est très fatigante ; nous sommes harcelés le jour par des mouches, la nuit par des moustiques, et presque constamment par une pluie torrentielle qui fait déborder la rivière. Nous avons beaucoup de peine à trouver des postes de couchage qui ne soient pas inondés.

« L'embouchure du Yapura forme un immense delta aussi compliqué que celui de l'Orénoque. On navigue au milieu d'iles basses, marécageuses, où quelques pêcheurs ont élevé des huttes sur des pilotis hauts de trois ou quatre mètres. Ils trouvent surtout des pirarucus qu'ils font sécher au soleil et des tortues.

« Notre guide nous montre un détail géographique bien intéressant ; c'est l'embouchure de l'Auaty-Parana (bras du maïs) qui conduit à l'Amazone. L'eau est noire et le courant est faible ; nous croyons d'abord qu'il s'agit d'un déversoir du Yapura, mais le guide nous montre que l'eau vient de l'Amazone. C'est le fleuve qui alimente son tributaire.

« Le 9 juillet, à 5 heures du soir, nous atteignons le village de Caïcara sur l'Amazone.

« Nous n'avons mis que quarante-trois jours pour descendre cette grande rivière depuis les sources jusqu'à l'embouchure, et nous avons relevé son tracé sans la moindre interruption. »

Ce second voyage rendit Crevaux tout à fait populaire. Ses relations publiées dans le *Tour du Monde* l'avaient fait admirer et aimer. On sentait, en les lisant, quels étaient son sang-froid, son énergie, son amour de la science, sa passion des découvertes, sa modestie, et la gaieté qui ne l'abandonnait pas au milieu des plus grands dangers. Il ne perdait pas son temps à être malade en route, suivant ses propres expressions. Il éprouvait en arrivant sur les grands fleuves le plaisir d'un soldat qui retrouve son champ de bataille. « Les voyages d'exploration, disait-il, sont des combats livrés à la nature pour lui arracher ses secrets, et je me trouve à la veille d'une bataille décisive. » Trop

souvent il montrait la témérité du soldat au cours de ses expéditions aventureuses. La chance lui souriait [1].

Il avait recueilli de précieuses données sur la manière dont les Indiens fabriquent le curare avec le *strychnos :* il découvrit une troisième espèce de cette plante à laquelle M. Planchon donne le nom de *strychnos Crevauxii* [2].

Il n'était pas étranger aux recherches anthropologiques, archéologiques et linguistiques. Il avait dressé plusieurs vocabulaires ; il croyait que les Caraïbes avaient peuplé autrefois toute l'Amérique du Sud. Il avait recueilli dans le Maroni l'estampage de dessins tracés sur des rochers ; ces dessins présentaient beaucoup d'analogies avec les arabesques dont sont couverts les Oyanpis. Quelques-uns de ces sauvages dessinèrent sur son cahier, avec une facilité surprenante, toutes sortes de dessins.

Il ne resta en France que quelques mois. Le 6 août 1880, il partait pour un troisième voyage, accompagné de son ami et collègue M. Lejanne, pharmacien de la marine, du matelot Barban et d'Apatou. Il voulait remonter le Rio-Magdalena et redescendre ensuite un affluent de l'Orénoque ou de l'Amazone. Le 27 août, il débarquait à Savanilla (Colombie) [3].

Après une navigation quelque peu difficile, nos voyageurs arrivèrent à Honda où ils trouvèrent le meilleur accueil auprès des autorités du pays. Sur leurs conseils et sur les renseignements qui furent donnés à Crevaux, il se décida à modifier ses plans ; après avoir levé le tracé du cours supérieur du Rio-Magdalena, il se lança hardiment dans les eaux vierges encore du Guaviare.

« Mon premier projet en partant de France était, dit-il, d'explorer le Haupes, affluent de l'Orénoque. Sachant que cette rivière est voisine du Yapura que j'avais exploré au voyage précédent, je résolus de remonter le Magdalena le plus loin possible, de pousser une pointe jusqu'au Yapura et, de là, en me dirigeant vers le Nord, de chercher les sources du Haupes.

« C'était la manière qui m'avait réussi pour trouver le Yapura en partant de l'Iça. Je préjugeais *à priori* que le voyage par terre du

1. Il rapporta de son second voyage des roches qui furent étudiées par M. Vélain. Ses collections ethnographiques sont aujourd'hui au Musée du Trocadéro.

2. Voir la thèse de M. Lejanne sur les *Curares* (Paris, 1881).

3. La relation du troisième voyage de Crevaux a paru tout d'abord dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort*, puis dans le *Tour du Monde*, les *Bulletins* des Sociétés de Paris et de Nancy, les *Archives de Médecine navale*, etc., sans changements notables.

Yapura aux sources du Haupes ne serait pas long, puisque je n'avais mis que six heures de marche pour passer de l'Iça dans le Yapura. C'est que, dans l'Amérique équatoriale, sans doute à cause des immenses forêts qui la recouvrent, les pluies sont plus abondantes que dans toutes parties du globe; les rivières coulent presque à se toucher.

« A partir du rapide de Honda, le fleuve est qualifié de Haut-Magdalena. Cette portion se remonte rarement en embarcation; on préfère huit jours de trajet, à dos de mules, à plus d'un mois de canotage.

« Mais une circonstance heureuse se présente; on vient de faire passer un petit vapeur en amont du rapide pour essayer la navigation jusqu'à Neiva.

« Apprenant que cette portion du fleuve est peu connue, je crois utile d'en faire un tracé détaillé. Nous mettons quinze jours à effectuer un trajet de cent quinze lieues. La vitesse du navire ne dépassant pas cinq à six milles, nous ne saurions marcher avec les crues, et, quand l'eau a baissé, nous échouons à chaque pas. Pour franchir certains passages, on est obligé de subvenir à l'impuissance de la machine en envoyant des câbles à terre, et nous n'avançons qu'en virant au cabestan.

« Le cours du Haut-Magdalena présente deux particularités qui gênent la navigation. Tantôt il est très large, et, dans ce cas, il n'a pas plus d'un mètre de profondeur; tantôt il se rétrécit en traversant des monticules de grès taillés à pic; l'eau, alors, est profonde, mais le cours est si rapide qu'il faudrait une vitesse de huit nœuds pour surmonter le courant.

« Nous profitons des arrêts pour étudier le pays. Entre autres curiosités, nous recueillons des dessins exécutés par les anciens indigènes sur des rochers de grès. Je suis frappé de la similitude de ces ébauches enfantines représentant la lune, le soleil et des hommes aux jambes écartées comme des grenouilles. Avec les pierres gravées que j'ai trouvées dans mes précédents voyages, s'il faut en juger d'après ce seul fait, les anciens habitants de Magdalena étaient des parents des vieux Indiens de la Guyane. Il n'y a plus guère d'Indiens sur les bords du Magdalena, et les rares spécimens que nous avons rencontrés nous ont paru absolument semblables aux indigènes actuels de la Guyane. Si nous n'avons pu retrouver des analogies de langage entre les deux pays, parce que tous les anciens habitants ont complètement perdu leur langue, au moins avons-nous trouvé, dans leur patois espagnol, des mots (par exemple *achi*, qui signifie piment), que nous avions entendu prononcer, non seulement en Guyane, mais dans le Haut-Yapura, et qui étaient

même usités par les indigènes des Antilles, les Caraïbes, au moment de la conquête.

« Notre navigation si lente serait très ennuyeuse si nous n'étions pas occupés. Lejanne écrit ses impressions, fait des croquis, des observations météorologiques ; François organise les bagages pour le transport par terre et fabrique des moustiquaires; Apatou, qui est habitué à mes travaux géographiques, reste toute la journée sur le pont à côté de moi. Son concours me permet de prendre mes repas sans compromettre le tracé de la boussole. Pendant que je vais manger le sancocho classique des Colombiens, Apatou regarde un arbre que je lui ai indiqué comme point de repère et sur lequel j'ai pris un angle. Dès que nous arrivons à sa hauteur, il me prévient; je reviens prendre un autre angle et j'achève à la hâte le frugal repas.

« Le tracé à la boussole du Magdalena peut se faire avec une précision presque mathémathique. Nous ne sommes pas ici dans les mêmes conditions que dans l'Amazone et ses affluents : on a des montagnes reconnaissables à une grande distance, qui servent de point de mire et qui permettent de rectifier les détails du tracé. Le pic de Pacaudé, par exemple, se reconnaît parfaitement dans les deux tiers du trajet de Honda à Neiva. Apatou me donne également des renseignements, qui ne manquent pas d'intérêt, sur la faune et la flore des rives. Cet homme, qui a passé toute sa vie dans les bois, me fait remarquer que tel singe, qui caquette sur un arbre de la rive et qui fuit notre approche, vit ou non en Guyane et dans les autres pays que nous avons parcourus. Ce gros arbre sans feuilles, qui surpasse tous les autres, est le coucamaca des Roucouyennes et des Carijonas. Ces deux tribus, qui désignent le même arbre par le même nom, bien qu'habitant à une distance de plus de mille lieues, se servent d'un coton très léger qui entoure ses graines, en guise de bourre, pour lancer leurs petites flèches empoisonnées avec le curare. Les Espagnols l'appellent *ceibo* et les créoles de la Guyane *fromager*. Apatou, doué d'une vue très perçante, me fait remarquer une infinité de détails qui nous échapperaient.

« L'animal qui occupe le plus le voyageur, dans tout le parcours du Magdalena, c'est le caïman. Il n'est pas une plage de sable qui ne soit gardée par une douzaine de ces affreuses bêtes. Quelques passagers, ayant du plomb à perdre, leur envoient des projectiles qui glissent sur leur peau comme sur la cuirasse d'un vaisseau. »

Fort embarrassé sur l'itinéraire qu'il doit prendre, ne voulant pas faire de contre-marches inutiles avec ses bagages, Crevaux s'entretient

longuement avec les habitants du pays pour recueillir quelques indications géographiques. Enfin, le gouverneur de la province ayant causé avec des quineros, c'est-à-dire des gens qui parcourent la crête des Andes orientales à la recherche du quinquina, lui dit qu'à une petite distance de Neiva, on voit couler, sur l'autre versant, deux ou trois rivières qui se dirigent au nord-est autant qu'on peut en juger en regardant du haut des montagnes. Ce doivent être les sources d'un affluent de l'Orénoque, plutôt que d'un tributaire de l'Amazone qui devrait se diriger au sud-est. On croit généralement que ce sont les sources d'une rivière appelée Guayabero qui est ainsi nommée, parce qu'on y trouverait beaucoup de goyaves; un de ces quineros a fait, il y a quelques années, une petite excursion dans cette rivière. Il allait, dit-il, choisir un endroit favorable pour planter le manioc. N'ayant avec lui personne sachant construire un canot, il fit un petit radeau, sur lequel il s'embarqua avec deux hommes. Après quelques heures d'une marche très rapide, se voyant entraîné par le courant, il sauta à terre avec un des hommes; l'autre, n'ayant pu arrêter le radeau en s'accrochant à des branches, fut entraîné avec une vitesse prodigieuse. Ses compagnons se mirent à sa recherche, mais ils trouvèrent bientôt, dit-il, une piste, qu'ils prirent pour celle d'un Indien, et n'ayant pas d'armes pour affronter cet ennemi inconnu, ils rebroussèrent chemin en toute hâte et regagnèrent la Cordillère.

« On nous engage vivement à prendre cette voie, car le Guayabero est, après le Yapura, que nous avons déjà exploré, la rivière la plus importante qui découle du versant oriental des Andes. Elle a, comme lui, l'avantage d'être absolument inconnue[1]. »

Crevaux et ses compagnons louent des mules pour les porter ainsi que leurs bagages, et se mettent en marche pour traverser les Andes. « Je ne m'étendrai pas, dit-il, sur les péripéties d'un voyage dans les montagnes. Je dirai seulement que mes compagnons, obligés de rester à cheval dix heures par jour, pendant deux semaines, ont dû déployer une force de volonté, une énergie à toute épreuve. Aucun d'eux n'ayant l'habitude de l'équitation, le départ de Neiva n'eut rien de triomphal. Nous faisions pitié aux gens du pays, qui disaient hautement que nous n'irions pas loin en pareil équipage.

1. Crevaux fait observer avec raison que la carte que l'ingénieur Codazzi a faite de cette rivière ne saurait être exacte, puisque les personnes qui ont accompagné ce voyageur dans ses pérégrinations en Colombie assurent que, dans cette région, il n'a pas dépassé la crête des Andes. Son tracé, qui devrait être indiqué au pointillé sur la carte, n'a donc aucune valeur géographique. On sait, du reste, que Codazzi est loin d'être un topographe rigoureux.

« Le quatrième jour de marche, nous arrivons au petit village de Colombia, qui sert de dépôt au quinquina recueilli dans cette région. Lejanne va faire une excursion à la Puerta-del-Cielo (c'est-à-dire porte du Paradis) où un de nos compatriotes, évadé de la Commune et vivant en ermite, cultive le quinquina à 2,000 mètres de hauteur. Moi, je m'entretiens avec le général Lucio Restrepo, qui est à la tête d'une compagnie de quinquina. Il est enchanté lorsque je lui apprends que je viens ici avec l'intention de descendre le Guayabero. « Moi aussi, dit-il, je voulais pousser une reconnaissance dans cette rivière, pour chercher un débouché au quinquina du versant oriental de la Cordillère. Le transport de nos produits d'ici au Magdalena doit se faire en grande partie à dos d'hommes, ce qui double presque le prix de nos écorces. Il y a longtemps que j'ai cette entreprise en tête; c'est même dans ce but que j'avais fait des sentiers dans la forêt. Je serais parti il y a dix ans, si la Compagnie avait voulu autoriser l'expédition. » Grâce à cette excellente nouvelle, nous obtenons bien vite des mules et des guides, pour continuer la traversée des Andes. Le 14 octobre, nous franchissions la crête de la Cordillère orientale à une hauteur de 1,970 mètres; je n'ai rien vu de plus imposant que l'immense horizon qui se présente devant nous. Quel spectacle plus agréable pour l'œil que cette immense mer de verdure qui se déroule à nos pieds!

« Le 25 novembre, à midi, les bagages sont chargés sur le radeau. Nous arrivons au moment solennel du voyage; nos cœurs palpitaient avant de nous lancer sur ces eaux qui vont nous entraîner à travers le continent américain. C'est le moment de vider une bouteille de Champagne que nous avons transportée jusque dans ces régions lointaines. Nous nous proposons de boire à la santé du patron de notre voyage, M. de Lesseps. « Don Fernando », comme on l'appelle là-bas, est connu dans les chaumières les plus reculées; son nom, qui est vénéré à l'égal de celui du grand citoyen Bolivar, le libérateur des colonies espagnoles, nous fait ouvrir toutes les portes de la Colombie. Si nous avons le bonheur de réussir dans notre exploration, nous dédierons nos découvertes à notre illustre compatriote. Les Colombiens, qui voient l'avenir de leur pays dans le percement de l'isthme de Panama, seront enchantés d'avoir une rivière qui portera le nom de leur bienfaiteur.

« Avant la célébration du baptême, je voulus achever un tour d'horizon à la boussole. Distrait par la lecture des divisions de l'instrument, je donnai un coup de pied dans la bouteille, et le vin mousseux fit effervescence en arrosant les cailloux du Rio-Lesseps.

« Apatou ne veut pas quitter le port sans laisser un souvenir de notre passage. Aussi j'écris sur un arbre :

« QUATRE FRANÇAIS

« 25 OCTOBRE 1880.

« Nous montons tous à bord du radeau ; on largue l'amarre, et nous voilà partis pour l'inconnu. Ne pouvant diriger cette embarcation, nous la laissons voguer au fil de l'eau. Nous allons d'abord lentement, mais, après une centaine de mètres, la rivière se rétrécit un peu et forme un rapide; nous sommes entraînés avec une vitesse vertigineuse sans pouvoir songer à nous arrêter. La tente, qui devait nous abriter contre le soleil torride, se heurte contre les branches et se trouve démolie en un instant. Bientôt, quelques bois, arrachés par un choc contre un tronc d'arbre, s'en vont au courant. L'embarcation s'incline fortement de mon côté. Apatou essaye d'arrêter en jetant une corde sur une branche, mais il a manqué son coup et nous continuons de plus belle. Il n'y a pas une minute à perdre, car déjà la moitié des bagages est plongée dans l'eau; le radeau, complètement disloqué, ne peut tarder à se séparer en morceaux. Il faut accoster à tout prix.

« Heureusement la rivière s'élargit; le courant est encore rapide, mais les eaux sont moins profondes. Apatou saute à l'eau et, déployant toutes ses forces, arrête notre embarcation qui est complètement démolie. Il y a juste vingt minutes que nous avons quitté le port.

« La pirogue est en mauvais état, ayant été trop amincie par le feu; elle se fendille au fond et fait tellement d'eau, qu'elle pourrait à peine porter deux hommes. Les débris sont échoués sur la plage et il faut songer immédiatement à la construction d'un nouveau radeau. Apatou voit sur l'autre rive ces arbres au tronc léger que les Colombiens emploient pour la construction des radeaux ou balsas du Magdalena.

« Nous nous couchons sur le sable humide. Apatou, qui trouve que les cailloux repoussent à mesure qu'il les enlève, va suspendre son hamac à une branche au-dessus d'un petit ruisseau. Nous commencions à nous endormir, lorsqu'il revint avec son hamac sous le bras. Il a cru devoir déménager en entendant le clapotement de l'eau immédiatement au-dessous de lui. Était-ce une loutre? était-ce un caïman ou un serpent boa? L'obscurité était si profonde qu'Apatou n'a fait qu'entrevoir une queue qui agitait l'eau avec force. Le voisinage de cet animal fantastique n'est pas sans nous inquiéter. Néanmoins, nous nous allongeons

sur le sable les uns à côté des autres. Mais Lejanne et Apatou, qui occupent les côtés, gardent leur fusil sous la main, prêts à la moindre alerte. La nuit se passe heureusement sans encombre. Comme d'habitude, nous nous levons au jour; François allume le feu, prépare le café, et bientôt nous nous mettons au travail.

« Lejanne enlève l'écorce des balsas pour les rendre plus légères. Apatou et François les coupent de la longueur voulue, tandis que je fais sécher les bagages sur la plage rocailleuse. Je constate que le naufrage de la veille nous a causé bien des avaries; l'un des chronomètres a été mouillé et ne va pas tarder à s'arrêter; Lejanne n'a plus de paletot; j'ai à regretter l'absence d'une de mes deux chemises de flanelle; François a perdu un pantalon, et Apatou deux belles paires de souliers qui venaient de Paris; c'est le moindre de nos malheurs, car il sait se passer de chaussures. Notre chocolat est avarié; le riz, le maïs, le peu de biscuits que nous avons apportés sont complètement mouillés, mais ce soleil à pic, qui rend brûlants les cailloux, ne tardera pas à sécher tout cela. Le fait principal est que nos cinq cents cartouches sont en bon état; nous avions eu le soin de les conserver dans des boîtes en fer-blanc soudées.

« Dans la journée, je suis appelé à donner mes soins à ce pauvre Apatou qui, déjà tout meurtri dans cette lutte contre la force de l'eau, qui est le plus terrible des éléments, vient de se donner un coup de sabre d'abattis qui lui a ouvert la jambe jusqu'à l'os. François a la figure tellement bouffie par des piqûres de moustiques qu'il ne saurait entr'ouvrir les paupières.

« Mais nous n'avons pas le temps d'être malades; nous voulons sortir au plus vite de ces parages. A deux heures, nous nous mettons en route. Le nouveau radeau, qui est plus large, paraît mieux supporter la navigation; nous l'avons d'ailleurs allégé, en supprimant la couverture qui était destinée à nous abriter contre l'ardeur du soleil.

« Quelques instants après le départ, Apatou, qui était debout à l'avant, est projeté par un choc et tombe à la rivière. Ce serait dangereux pour un nageur moins expérimenté; mais on le voit reparaître à l'arrière du radeau, il s'y accroche et remonte tranquillement.

« Bientôt nous sommes obligés de nous arrêter pour attendre Apatou, qui va éclairer la marche avec la pirogue; cette précaution est nécessaire, car la rivière, entrecoupée de nombreuses îles, forme des rapides et peut-être des chutes, où nous craignons de nous engager à l'improviste. A un tournant, au moment où nous voyons la rivière paisible,

Apatou entrevoit de l'eau qui écume. Ce sont les premières grosses pierres qui interceptent le lit du Rio-Lesseps. Apatou saute dans sa pirogue, porte l'amarre sur un arbre, et nous nous arrêtons juste au moment de nous jeter sur l'obstacle. Il faut décharger les bagages et les porter à une distance de deux cents mètres, près de l'endroit où nous ramenons le radeau après l'avoir fait passer, en le maintenant avec des cordes. Cette opération fatigante ne dure pas moins de trois heures.

« Les roches qui constituent l'obstacle sont des grès arrondis par l'eau, tombés de la berge qui est très haute d'un côté. Ces grès ne forment que la base de la rive, ils sont surmontés d'une couche de plus de dix mètres d'argile, remarquable par ses mouchetures rouge de sang.

« Notre radeau est encore disloqué, et, ce qui m'effraye bien plus, Apatou a la fièvre, François est à bout de forces, Lejanne a les pieds et les mains tellement gonflés par les piqûres des moustiques, qu'il peut à peine en faire usage. Pendant la nuit, que nous passons sous une pluie torrentielle, je suis pris d'un accès de colique hépatique : c'est un petit souvenir de mes précédents voyages. Nous n'avons de consolation à nos misères qu'en songeant que nous arriverons bientôt à des régions plus agréables.

« Apatou va, dans la forêt, chercher des lianes pour amarrer le radeau; François le seconde très efficacement dans cette opération, car, ayant servi comme gabier de première classe dans la marine française, il s'entend mieux que personne à préparer des liens solides. Pendant ce temps, je fais un tour d'horizon à la boussole, relevant avec soin les principaux sommets des Andes, dont nous sommes encore peu éloignés; je prends également la hauteur du soleil avec le théodolite, et Lejanne fait des observations avec le baromètre, l'hypsomètre et le thermomètre. Ces observations sont très pénibles, non seulement à cause des rayons solaires, contre lesquels nous n'avons pas une feuille pour nous abriter, mais surtout à cause des petits moucherons qui nous harcèlent sans répit, depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir. Notre campement est situé immédiatement en amont d'un rapide qui paraît assez difficile à franchir; nous nous embarquons à midi, et nos craintes se réalisent bientôt.

« Le radeau, lancé avec une extrême violence contre un tronc d'arbre, écrase le canot qui se trouvait sur le côté. C'est une grande perte que nous venons de faire, car, ne pouvant plus éclairer la route et

porter des amarres pour nous arrêter, nous sommes entièrement livrés au caprice de l'eau, qui peut nous briser dans un abîme.

« Nous songeons bien à la construction d'un nouveau canot, mais il n'y a pas d'arbres convenables dans le voisinage, et Apatou, malade, à bout de forces, mettrait plus de huit jours pour exécuter ce travail.

« Pendant ce temps, nous épuiserions une grande partie de nos provisions et serions exposés à mourir de faim. D'ailleurs, nous sommes tous pressés de voir des hommes, seraient-ils même inhospitaliers et anthropophages comme dans le Yapura.

« Vers une heure, la rivière devient un peu plus calme; nous avons, pour la première fois, le loisir d'allumer une cigarette. Le cours étant plus rectiligne, nous n'avons plus à redouter le danger de nous heurter, à chaque instant, contre des branches de bambous qui surplombent la rivière. Nous nous endormons bien tranquilles, dans l'espérance qu'à partir de ce moment la navigation va être libre. Apatou est moins rassuré que moi, son oreille exercée a perçu un bruit de roulement dans le calme de la nuit. Il y a encore en aval de l'eau qui coule rapidement sur des cailloux. A peine partis, voilà le radeau qui se remet à courir et à heurter contre les obstacles; il frappe avec violence contre un tronc d'arbre à moitié noyé; Apatou, qui est toujours debout, est projeté en avant, et, encore une fois, le radeau passe au-dessus de lui. Il s'empresse de regagner son poste et continue à veiller avec sa pagaie, pour éviter les dangers autant qu'il est possible. J'étais derrière lui, appuyé contre des caisses, mon cahier sur mes genoux, ma boussole devant le nez, ayant beaucoup de peine à relever la rivière à cause de la vitesse de la marche. Tout à coup, j'aperçois un gros bambou presque à fleur d'eau, je croyais qu'Apatou allait le redresser pour passer au-dessous, mais il n'en a pas le temps et saute par-dessus; je ne puis pas faire comme lui, et cette tige énorme et très dure me presse brusquement contre les caisses; je me sens déchirer le ventre, les seins, le menton, le nez; mon cahier m'est arraché des mains; je suis tout contusionné, comme si je venais de passer à travers un laminoir. Je crois que j'aurais perdu connaissance si je n'avais eu un saignement de nez qui a ranimé mes sens. Le bambou, en se relevant, n'a pas fait de mal à Lejanne qui s'est abrité derrière les caisses, mais il a jeté François à l'eau.

« Un peu plus loin, nous distinguons sur la rive, à quelques mètres de nous, des cabiais (espèce de gros rongeur aquatique) qui ne manifestent pas la moindre surprise en nous voyant passer. Il y a quelque temps que nous n'avons mangé de viande, faute de pouvoir s'arrêter en

temps voulu; Lejanne s'empresse de tuer un de ces animaux. Nous arrêtons un moment le radeau pour permettre à François d'aller le chercher. A peine Apatou a-t-il attaché la corde, que le courant, qui est d'une violence extrême, fait enfoncer le radeau et menace de déchirer les lianes sur lesquelles est fixée l'amarre. Je ne voudrais pas partir sans donner à François le temps de nous rejoindre; mais Apatou, ne voyant pas Lejanne, croit un moment qu'il est tombé à l'eau; il démarre le radeau et saute à bord. Nous voilà partis avec une vitesse d'environ quatre milles, laissant François au milieu d'une forêt inextricable, sans armes, sans même un couteau pour se frayer un passage. Après un quart d'heure, le courant diminue un peu et Apatou, sautant à l'eau, porte une amarre à terre, et nous débarquons sur une plage de cailloux. Une heure se passe sans que François donne signe de vie. Enfin, nous le voyons en amont, sondant et cherchant à traverser la rivière.

« Malheureux! lui crie Apatou, ne passe pas là, le courant est si fort qu'il va te noyer. » Nous l'engageons à descendre plus bas pour chercher un gué et nous prendre au passage; nous l'attendions sous un arbre, quand le chien vint en tremblant et donnant de la voix. Lejanne lui donne une tape sur le nez pour le faire taire. Nous eûmes bientôt l'explication de sa frayeur. Je prenais la hauteur du soleil, lorsqu'en jetant les yeux sur mon chronomètre, j'aperçois une panthère qui nous regarde avec l'insouciance d'un chat apprivoisé. J'en préviens Lejanne à voix basse, et nous approchons de ce gros félin. Lejanne marche en tête avec une seule cartouche de gros plomb; Apatou le suit avec son sabre d'abattis, et moi, n'ayant rien de mieux, je m'arme d'un gros caillou que je ramasse sur la grève. Nous arrivons à six pas; Lejanne fait feu et l'animal, s'affaissant, pousse un soupir. Nous lui enlevons les griffes et l'on examine son pelage et sa dentition. Nous reconnaissons l'animal que les Roucouyennes appelent maracaï. C'est de là, sans doute, que vient le nom de Maracay-bo, dans la mer des Caraïbes.

« Nous sommes fort inquiets du sort de François. Apatou nous conseille de continuer avec le radeau, tâchant d'atteindre l'autre berge. Au premier tournant de la rivière, nous apercevons notre compagnon essayant de traverser, avec de l'eau jusqu'au cou. En passant près de lui, Apatou lui jette une corde portant une pierre; la pierre s'en va, la corde reste. Je saisis une perche que j'ai sous la main et je la tends à François; il s'y cramponne de toutes ses forces et le voilà revenu à bord. Une heure après, nous arrivons à l'embouchure d'un grand affluent de

droite, qui débouche à angle droit, et qui mesure environ le tiers du cours principal. Ce doit être la rivière Unilla, dont les quineros ont vu les sources sortir des Andes à peu près à la hauteur de Neiva.

« Le 4 novembre, nous voyons un caïman sur la plage; Apatou l'appelle avec un petit cri du gosier; l'animal nage droit sur nous, et, arrivé à quinze mètres, disparaît sous l'eau. Apatou, qui était à mon côté, se prépare à donner un bon coup de pagaie sur le nez de l'imbécile qui se laisse prendre à ses feintes, mais voilà que le caïman ne reparaît pas. Nous le cherchons de mon côté, lorsqu'il se montre subitement avec sa grande gueule ouverte devant le nez de Lejanne; il lui affleure le visage en laissant retomber ses énormes mâchoires qui claquent en faisant le bruit d'une malle qui se ferme. Je recommande à Apatou de ne plus appeler ces caïmans qui paraissent plus audacieux que ceux que nous avions vus dans nos précédents voyages.

« Le surlendemain, nous voguions tranquillement; je relevais mon tracé à la boussole, Lejanne écrivait ses impressions, François pêchait à la ligne, tandis qu'Apatou se livrait à des travaux d'aiguille sur nos moustiquaires. Le silence profond de la forêt vierge est interrompu par des cris. Je regarde derrière moi, c'est Apatou qui a disparu; l'eau bouillonne, je vois du sang, notre fidèle compagnon est perdu. Bientôt une main apparaît; je la saisis, Apatou s'enlève; le voilà revenu au milieu de nous. Le caïman, qui n'a lâché prise qu'à fleur d'eau, trouve un dédommagement en avalant une casquette, tandis qu'une balle de Lejanne ricoche sur sa tête comme sur un rocher. La cause réelle de ce sauvetage qui paraît miraculeux, c'est qu'Apatou, entraîné par l'animal, qui cherche à le noyer, a pu saisir une liane déchirée qui pendait au-dessous du radeau. Notre blessé en est quitte pour la perte d'un large morceau de peau de la région externe du genou, il a eu la chance d'être saisi par la partie la moins charnue de tout le membre inférieur.

« Le 9 novembre, nous arrivons à la porte d'un défilé, où nous sommes entraînés par le courant. Nos craintes ne se justifient pas; le danger est moins grand que dans la première *angostura*. Au milieu de grès abruptes qui présentent un aspect fantastique, nous remarquons quelques roches qu'on dirait sculptées par la main de l'homme; elles nous rappellent ces innombrables statues qui ornent le portail de nos cathédrales gothiques. Ce sont des érosions produites par l'eau. Cet écueil franchi, je donne une demi-journée de repos à mes compagnons. Apatou souffre de sa plaie, qu'il a fait saigner en faisant des efforts pour diriger l'embarcation à travers l'*angostura;* Lejanne est fatigué

depuis quelque temps; il souffre non seulement du soleil que nous supportons toute la journée, sans aucun autre abri que nos chapeaux, mais encore du manque d'alimentation. Ne pouvant jamais nous arrêter au moment voulu, nous manquons de viande dans le pays le plus giboyeux du monde. Il est des journées où nous n'avons rien à manger que du riz bouilli dans l'eau.

« Nous passons devant l'embouchure de l'Aré-Aré, qui prend source dans les grandes prairies de San-Juan, à l'est de Bogota.

« Cette rivière, que l'on considérait comme la véritable continuation du Guaviare, ne mesure que le tiers du cours principal. Cet affluent est cependant très intéressant, parce qu'il n'a pas de rapides; il peut servir pour le transport des produits du versant oriental de la Cordillère, tandis que le Guayavero, ou Rio-Lesseps, est absolument impraticable. Personne ne l'a descendu avant nous, et je pense qu'il n'y aura jamais de gens assez insensés pour marcher sur nos traces. Quel bonheur d'en être sortis sains et saufs, puisque, si nous étions arrivés un mois plus tôt, c'est-à-dire pendant la saison des pluies, les eaux trop hautes nous auraient brisés contre les rochers! Un mois plus tard, pendant la sécheresse, nous n'aurions pas trouvé assez d'eau pour naviguer. L'Aré-Aré est à une distance d'environ 150 lieues du point où nous nous sommes embarqués, et nous avons mis dix-sept jours pour effectuer ce trajet. »

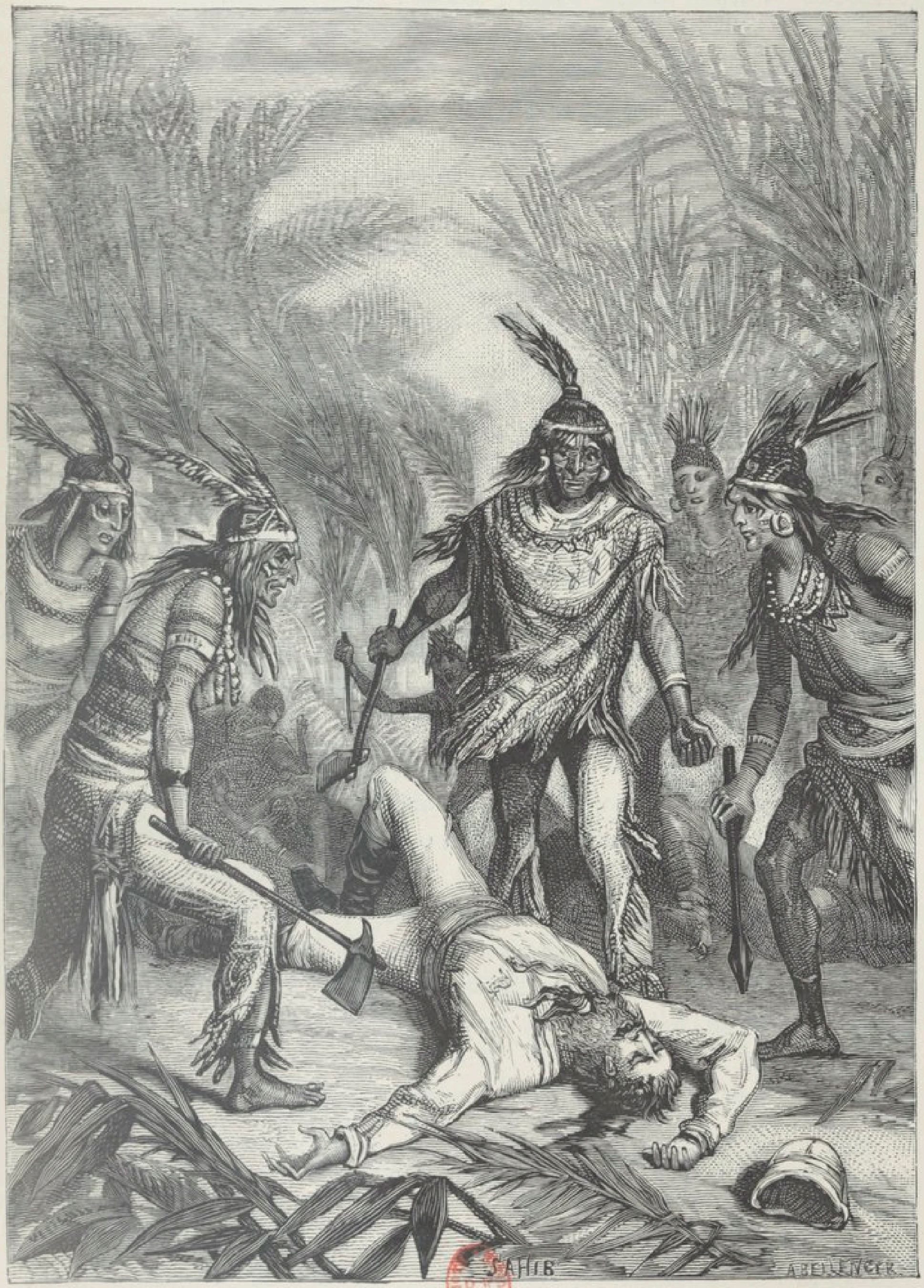
Ils descendirent alors le cours de l'Orénoque.

« Le 27 et le 28, nous traversons deux petits défilés appelés Mapiripau. Ils sont très faciles à passer en ce moment, mais ils doivent présenter quelque danger pendant les grandes crues. En tout cas, les bateaux à vapeur pourraient les franchir en toute saison.

« Ce défilé est une limite naturelle entre le Vénézuéla et la Colombie qui se disputent la possession du Guaviare. En effet, tous les Indiens qui se trouvent en amont de l'Angostura vont chercher leurs petits couteaux et les verroteries à San-Juan, tandis que ceux qui sont en aval ne connaissent que les habitants de San-Fernando.

« Les matières féculentes arrivent à nous manquer complètement; nous en sommes réduits à manger des bourgeons de palmiers en guise de pain, lorsque enfin nous rencontrons des Indiens appelés Piapocos qui nous font le meilleur accueil; nous trouvons chez eux de la cassave, des bananes, du tabac dont nous sommes privés depuis dix jours, et une liqueur fermentée appelée cachiri. Pendant deux jours, nous mangeons et buvons tellement que nous avons tous de violentes douleurs intestinales. »

Le 3 mars 1881, Crevaux arrivait à l'embouchure de l'Orénoque.



MORT DU DOCTEUR CREVAUX

Après avoir fait une excursion chez les Guaraunos (qu'il raconte dans le *Tour du Monde*), il revint en France, y rapportant de belles collections et une magnifique série de photographies [1].

« J'attribue le succès de mes entreprises, nous disait Crevaux, à trois causes : une bonne santé, un peu d'audace et beaucoup de chance ! »

M. Lejanne avait fait des observations météorologiques, étudié la flore du pays et recueilli de nombreux croquis.

Crevaux semblait avoir conquis le droit de se reposer. Il faisait des projets d'avenir; il avait refusé de retourner à la Guyane où une Société industrielle réclamait son concours pour l'exploitation des produits des forêts; il rêvait, disait-il, de devenir un américaniste en chambre.

Mais le démon des voyages ne lui permit point de rester en France. Il avait obtenu du ministère de la Marine un congé d'un an; après sept mois à peine, il repartait. Il voulait, disait-il, remonter le Rio-Parana et revenir en descendant un affluent des Amazones. On sait que sa méthode consistait à gagner rapidement la tête d'un fleuve et à le descendre ensuite jusqu'à son embouchure. Lorsqu'on remonte péniblement le courant, disait-il, les hommes veulent à chaque instant revenir en arrière; lorsqu'ils sont entraînés, au contraire, ils marchent obéissants parce que le salut est devant eux.

Il était accompagné d'un dessinateur, M. Ringel, de M. Billet, licencié ès sciences, et des timoniers Haurat et Didelot. Il comptait explorer le Tapajos et le Tocantins. A Rio-Janeiro, S. M. l'empereur du Brésil lui offrit un petit vapeur pour remonter les fleuves. A Buenos-Ayres, MM. Moreno et Zeballos lui parlèrent de l'intérêt qu'offrirait un voyage d'exploration sur le Pilcomayo, affluent du Paraguay, et dont le cours de 400 lieues est absolument inconnu [2]. Ce fleuve pourrait être une voie permettant d'écouler les riches produits de la Bolivie par le Paraguay et le Rio de la Plata. Crevaux résolut de l'explorer. « Pilco-

1. La partie géographique de ce troisième voyage se résume dans un tracé détaillé de 850 lieues de rivière, dont 425 en pays nouveaux.

Au point de vue anthropologique, les voyageurs rapportèrent 52 crânes, des squelettes recueillis en sept points différents et 300 reproductions des indigènes par le dessin et la photographie.

2. Voir l'article de M. Testot Ferry sur le Pilcomayo dans la *Revue Maritime* de décembre 1880. Les parages du Pilcomayo, le pays des Tobas, des Chiriguanos, des Matacos, etc., avaient été précédemment visités, et les indigènes ne s'étaient nullement déclarés ennemis irréconciliables des blancs. En 1790, le colonel Cornejo traversa tout le Chaco central; en 1825, D. Pablo Soria n'eut qu'à se louer de ses rapports avec les indigènes; en 1854, Van Nivel explorant le Pilcomayo et se trouvant en détresse, ses embarcations s'étant embourbées, les Tobas vinrent l'aider; en 1863, le Père Gianelli n'eut pas à se plaindre des mêmes indigènes.

mayo est un joli nom qui sonne bien », dit-il en riant à M. Moreno. Bien accueilli par le général Roca, président de la République argentine, il décida à l'accompagner deux marins argentins, Rodriguez et Carmelo Blanco. Il se dirigea vers les sources du Pilcomayo en remontant le Rio-Salado. De Salto, où il laissa malade M. Didelot, il annonça la découverte de ruines indiennes très importantes. Sur la frontière de la Bolivie, à Nuamaguaco, il eut un conflit avec des paysans semi-indiens. « Les gens de ce pays sont très inhospitaliers, écrivait-il le 19 janvier 1882. Il faut frapper à cinq ou six portes avant de trouver un gîte, et encore faut-il quelquefois le disputer au maître de la maison. » Ayant forcé le propriétaire d'un almacen à lui donner abri pour la nuit, il fut assailli pendant la nuit, fait prisonnier ; le juge de paix le condamna même à 25 piastres d'amende. A Tarija, il avait accepté l'appui que lui offrait le gouvernement bolivien, mais refusa d'attendre les soldats qui étaient mis à sa disposition et qui auraient suivi la route des fleuves, prêts à lui prêter main-forte. Le 19 avril il s'embarqua sur le Pilcomayo, à San-Francisco, par 21° de latitude Sud et 66° de longitude Ouest de Paris. A ses six compagnons s'étaient joints neuf Boliviens et un interprète chiriguano. Tous s'étaient armés de fusils Remington ; ils avaient 1,500 cartouches. Avec de tels moyens de défense, l'expédition devait se croire à l'abri de toute agression. Elle avait commis l'imprudence de montrer à Salto l'or qu'elle possédait, et les émissaires des Indiens Tobas avertirent sans doute ces sauvages du passage de ces richesses. De plus, ils étaient surexcités par une attaque récente des habitants de Cailza. « Ils ne manqueront pas de nous faire mauvais accueil », écrivait Crevaux le 17 avril au ministre des finances de Bolivie. Le 20, il arrivait à Tego ; il était attendu par le cacique Caserai avec un grand nombre de Tobas et de Chiriguanos. « Venez-vous en amis ou en ennemis? cria le cacique. — En amis, répondirent les voyageurs. — Bien, répondirent-ils ; nous vous garderons jusqu'à Caballo-Repoti. » Les explorateurs crurent à la parole des Tobas. Mais pendant qu'ils se reposaient, les Indiens tenaient conseil et décidaient de massacrer l'expédition. Le 25, à Caballo-Repoti, de nombreuses tribus étaient réunies sur les rives du fleuve. « Ne débarquez pas vos armes, nous en avons, crièrent-ils ; venez à nous avec confiance. » Crevaux se lança à terre sans avoir pensé à dissimuler sous ses vêtements un simple revolver. Les chefs, après une foule de compliments affectueux, lui offrirent des agneaux. Mais pendant qu'il causait avec eux, soudain ils sortaient leurs armes et fondaient avec impétuosité sur les malheureux voya-

geurs qu'ils exterminèrent en un instant. Seuls Haurat et Rodriguez purent s'enfuir. Blanco et un jeune Bolivien nommé Zeballos furent gardés prisonniers. Quelque temps après, Zeballos était racheté par les Pères de la mission.

En apprenant ce désastre, un long cri de douleur s'éleva dans tout le monde savant. On ne pouvait rien pour Crevaux, mais on devait le venger. Les expéditions des colonels Sola et Fontano, si elles ont apporté quelques renseignements nouveaux sur le Pilcomayo, n'ont pu réussir ni à délivrer les membres de l'expédition encore prisonniers, ni à recueillir les restes de nos malheureux compatriotes pour leur donner la sépulture digne de leur dévouement à la science et de leur infortune.

L'Uruguay, le Paraguay, la Patagonie et surtout la Confédération argentine ont attiré un grand nombre de voyageurs, touristes, négociants, naturalistes ou colonisateurs. Nous n'avons pas la prétention de les suivre dans leurs pérégrinations et leurs aventures. On sait quel avenir présente la Confédération argentine à l'émigration européenne. Le flot des chercheurs de fortune acquise non par le hasard, mais par le travail, peut trouver là un asile certain. Aussi, de préférence, les hommes d'action résolus à un labeur opiniâtre, mais récompensé, se portent-ils là de préférence ; mais que de péripéties, de drames, d'aspirations déçues sous-entendent les voyages des humbles, des oubliés !

Plusieurs écrivains ont abordé dans leurs récits les importantes questions d'émigration.

Citons entre autres, parmi ces voyageurs, un touriste plein d'humour qui s'est fait depuis un nom par ses grandes découvertes archéologiques dans le Yucatan, M. Désiré Charnay, qui a été de Buenos-Ayres au Chili; le général Reyes, qui a étudié la topographie et la géographie de l'Uruguay (1859); M. de Rochas, la faune et les races du détroit de Magellan (1856-1859); M. Forgues, le Paraguay (1872-1873). Le docteur Burmester a publié un grand ouvrage sur la République argentine (1876), ainsi que le docteur Martin de Moussy, dont nous avons déjà parlé. Mme Malaurie, qui a longtemps habité l'intérieur de la Confédération, a fait paraître une bonne notice sur *l'Émigration* (1883). M. Keith-Johnston a visité en 1873 et 1874 le Paraguay, qu'il trouva épuisé par la guerre, couvert de ruines, en banqueroute ; profitant de la faiblesse du gouvernement, des Indiens avaient inondé le territoire entre Conception et San-Pedro et interrompu tout commerce

entre le Nord et le Sud du pays[1]. M. Marguin a visité en 1875 la Terre-de-Feu.

La Patagonie a été explorée par les marins anglais Robert Cunningham et Musters.

M. Guinnard a visité le même pays sans le vouloir et en a rapporté beaucoup plus de souvenirs qu'il ne l'aurait souhaité. Voici un rapide aperçu de ses curieuses aventures :

Parti en 1855 pour la Confédération argentine, dans un but tout commercial, notre compatriote s'aperçut bientôt que cette belle terre d'Amérique n'enrichit pas tous les Européens qui la foulent. Peu satisfait d'entreprises industrielles tentées à Montevideo et en dernier lieu à Buenos-Ayres, il veut gagner la ville de Rosario, située à soixante lieues de là, et se joint à un jeune Italien, pauvre comme lui, lancé également dans le Nouveau-Monde à la piste de la fortune. Ne pouvant, dans leur précaire situation, se procurer un guide, ils tracent un itinéraire sur une carte, achètent une boussole, se munissent de fusils et se mettent courageusement en voyage. Les voilà s'engageant à travers les pampas, franchissant les rivières enflées par les pluies et luttant avec cette rude nature des déserts argentins. Une fois, ils se trouvent entre un torrent profond et une longue route escarpée. Le cours d'eau prend tout à coup des proportions formidables et bat de ses flots la base de la falaise. Une inspiration leur vient; ils enfoncent leurs poignards dans les roches, s'en font des espèces d'échelons et gagnent ainsi le sommet de la hauteur. Plus loin, un ennemi terrible se dresse devant eux : la faim. Plusieurs journées d'angoisse se passent. Ils aperçoivent une panthère. Ils la tuent et se partagent sa chair. Malgré leurs souffrances, ils marchent sans cesse. Après plusieurs mois de voyage, ils reconnaissent qu'ils se sont complètement trompés de route et ne songent plus qu'à revenir. Il était trop tard. Les sauvages avaient remarqué l'empreinte de leurs pas. « Nous sortions d'une caverne où nous nous étions réfugiés, dit M. Guinnard; des Indiens surgissent comme par enchantement de tous les plis du terrain, et se livrant à une joie féroce, poussant des cris gutturaux et brandissant leurs lances, leurs frondes et leurs lassos, nous entourent de toutes parts. Rien n'est plus bizarrement triste que l'aspect de ces êtres à demi nus, montés sur des chevaux ardents qu'ils manient avec une sauvage prestesse; que la couleur bistrée de leur robuste corps, leur épaisse et inculte chevelure

1. Vivien de Saint-Martin, *Année géographique*, 1875.

tombant autour de leur figure et laissant entrevoir des traits hideux auxquels l'addition de couleurs voyantes donne une expression de férocité infernale. » En présence de tels démons, les deux voyageurs se disent un dernier adieu, se serrent la main, et, voulant mourir en braves, font feu sur les indigènes. L'un des sauvages est blessé. Ses compagnons se précipitent, la lance au poing, sur les malheureux jeunes gens. L'Italien percé de coups, accablé par le nombre, tombe pour ne plus se relever; quant à Guinnard, frappé au bras et à la tête, il roule inanimé sur le sol. Il est ensuite emporté sur un cheval indompté du côté du campement des Puelches. Il se rétablit bientôt, mais un esclavage, aussi cruel que ses souffrances, pèse alors sur lui. Après une infructueuse tentative d'évasion, il est gardé de si près que tout espoir de s'enfuir lui est impossible. Il finissait par accepter son triste sort, lorsque tout à coup une occasion favorable se présente. Les sauvages avaient reçu du président Urquiza plusieurs barils d'eau-de-vie; toute la tribu était plongée dans l'ivresse. Guinnard se glisse, en rampant, vers l'endroit où se trouvent les meilleurs chevaux, saute sur le premier qu'il rencontre, en chasse deux autres devant lui et gagne en toute hâte la campagne. Il galope, sans relâche, pendant toute la nuit, croyant toujours voir les indigènes à sa poursuite. « Souvent, nous a-t-il raconté lui-même, je mettais pied à terre et, l'oreille appuyée sur le sol, j'écoutais, espérant puiser un peu de tranquillité dans le silence de la pampa; mais les oreilles me tintaient tellement, que je croyais entendre sur le sol retentir le pas sinistre des chevaux de mes ennemis, et je m'élançais de nouveau dans l'inconnu, fuyant, fuyant toujours. » Cette course désordonnée durait depuis quatre jours quand le cheval qu'il montait s'abattit, il était mort. Le second eut bientôt le même sort. « Je partis, le cœur navré, dit le voyageur, décidé à ménager, par tous les moyens, mon dernier compagnon de misère. Nous avançions fort lentement, lorsque, à la tombée de la nuit, je remarquai qu'il doublait le pas de lui-même. A la fraîcheur du terrain qu'il foulait et avec l'instinct propre à tous les êtres peuplant le désert, le pauvre animal sentait le voisinage de l'eau. Peu d'instants après, nous étanchions notre soif dans les lagunes qui déposent dans le bord de la pampa les filets d'eau filtrant des derniers contreforts des Andes. Il ne put me porter jusqu'à Rio-Quinto, et s'affaissa tout à fait épuisé, et moi, à bout de forces, mourant de faim, de fatigues physiques et morales, je tombai à ses côtés sans mouvement et sans voix. C'était le treizième jour de ma fuite!... Les sauvages m'avaient retenu prisonnier pendant trois années. » De Rio-Quinto, le

fugitif gagna Mendoza et Valparaiso et de là s'embarqua pour la France [1].

Le comte Marazzi a fait, en 1877, une excursion dans le Grand-Chaco. Il nous donne une description curieuse des Calebaquis, tribu féroce et vagabonde qui, dès la plus haute antiquité, habitait les pays situés entre le territoire de Salto et la côte du Brésil. Ils adoraient non-seulement le soleil, mais encore le tonnerre et les éclairs. Ils avaient des prêtres chargés de consacrer les victimes du sacrifice, ainsi que les petites idoles que tout jeune homme recevait avec ses premières armes et qu'il devait porter perpétuellement sur lui. On pratiquait chez eux des cérémonies nuptiales particulières. Les femmes tissaient pour les jeunes filles de la laine multicolore, tandis que la laine destinée aux femmes mariées n'était que d'une couleur. Du reste, les femmes paraissent avoir joué, chez ce peuple, un rôle considérable; elles apaisaient les disputes qui s'élevaient entre les hommes; elles accompagnaient ceux-ci à la guerre et leur jetaient dans les jambes des matières enflammées lorsqu'ils faisaient mine de fuir; au moyen d'instruments à vent et de tambours, elles tenaient elles-mêmes l'ennemi à distance. Les morts étaient enterrés au pied d'un arbre, avec leurs vêtements, leurs armes et les animaux dont ils s'étaient servis en dernier lieu. On leur laissait les yeux ouverts pour qu'ils pussent reconnaître leur chemin dans l'autre monde. On brûlait à ras de terre la cabane où ils avaient vécu, pour empêcher la mort de revenir à la même place et d'y faire une autre victime. Bien qu'ils aient compté quelques tribus belliqueuses, les Guaranis étaient en grande majorité adonnés à la vie agricole. Toutes leurs tribus ont conservé, dans leurs traits et leurs habitudes, les traces d'une origine commune; bien plus, elles parlent toutes une même langue. Actuellement, le peuple paraguayen est en grande partie d'origine guarani. Dans le Paraguay, dans la province brésilienne de San-Paolo, et dans la province argentine de San Paolo, le peuple, et surtout les femmes, parlent le guarani. Néanmoins, il se trouve au milieu des Guaranis jusqu'à douze cents tribus qui ont chacune sa langue particulière. Ces langues sont toutes assez pauvres; même en guarani, on ne peut compter que jusqu'à cinq; pour compter plus loin, on est forcé

1. M. Pertuiset a parcouru en 1873 et 1876 la Terre-de-Feu sous le patronage du gouvernement chilien pour examiner la possibilité d'y établir quelque colonisation. Il a dépeint sous des couleurs assez séduisantes cette région que nous croyions désolée et que sa latitude ne recommande pas comme une terre promise. Cet explorateur d'imagination ne se fait-il pas illusion ?

de recourir à l'espagnol, qui, grâce à l'insuffisance des dialectes indigènes, se substitue à eux[1].

M. Moreno a fait depuis 1879 plusieurs voyages en Patagonie. Nous empruntons quelques pages à son récit[2]. Il peint d'une manière attachante ses relations avec les Indiens.

« Suivant les lois indiennes, j'envoyai deux courriers pour prévenir le grand chef de la tribu de mon arrivée et du désir que j'avais de le connaître, mais aussi, par précaution, je fis préparer les armes de ma petite troupe. L'aurore du jour suivant nous montra les feux, signaux de paix, sur les collines et, peu après, arriva un des fils du roi, qui venait me donner la main au nom de son père et m'inviter à aller dans ses tentes. Quand nous arrivâmes, je trouvai tout en mouvement, les guerriers agitaient leurs lances et galopaient à cheval à toute vitesse en décrivant de grands cercles.

« Les femmes et les enfants chantaient un chant monotone presque larmoyant qui exprimait les mauvais moments et les dangers auxquels sont exposés les voyageurs dans un chemin si pénible.

« Il y avait une centaine de femmes, un beaucoup plus grand nombre d'enfants, et les chants, les cris des guerriers et les aboiements des chiens grands et petits, qui étaient fort nombreux, faisaient un tapage inimaginable, mais très solennel pour les Indiens. Le grand chef était à cheval, entouré de ses parents et paré de ses plus beaux vêtements. de ses bijoux les plus précieux. Le cheval courbait la tête sous le poids des ornements d'argent dont il était chargé.

« A ses côtés était le chef Puel Mauque, l'un de ses principaux conseillers ; il prononça un discours très long, très calme et, me secouant la main pendant un quart d'heure, me fit savoir, par mon interprète, qu'il voulait être mon ami et me recevoir, quoiqu'il n'aimât pas les chrétiens. Il me fit entrer dans sa tente, et donner à manger une copieuse portion de viande de jument rôtie. Je lui dis alors le motif de ma visite.

« J'avais entendu parler de son importance, de son courage, et j'avais voulu faire sa connaissance pour être son ami ; étant aussi assez curieux, je voulais recueillir quelques plantes, quelques animaux et aller au Chili pour retourner dans ma patrie. Je lui fis cadeau de ma carabine (car je savais qu'il allait me la prendre), de mon vêtement de

1. Maunoir et Duveyrier, *Année géographique*, 1878, pages 436 et suivantes.
2. Congrès de Géographie de Nancy (1880).

caoutchouc, de plusieurs manteaux, chapeaux et colliers et pendants d'oreilles pour ses quatre femmes. Mon domestique avait apporté une guitare, et pendant presque toute la nuit il fit les délices du chef en lui chantant les airs peu variés de son pays. Ma visite le satisfit beaucoup, il m'assura que personne ne me ferait de mal sur ses terres, mais il ne pouvait me permettre de passer au Chili, ignorant les pensées renfermées au fond de mon cœur; je pouvais bien mentir comme font toujours les blancs, disait-il, le tromper et examiner les sentiers des montagnes pour venir avec une armée et le battre. Je plantai ma tente à côté de la sienne, et le lendemain, lui ayant donné une bouteille de cognac, je reçus de lui les plus vives protestations d'amitié, après quoi, il s'enivra consciencieusement.

« Son hospitalité me permit d'observer les mœurs des Indiens : C'était l'époque des orgies, car pour l'Indien la meilleure chose est de s'enivrer ; quand le temps arrive où il peut obtenir de ses compatriotes de Valdivia de l'eau-de-vie, des pommes ou le fruit d'une espèce de duvana dont il boit le jus fermenté, les fêtes commencent.

Dans le but d'obtenir la protection du Bon Esprit, les Indiens font de grands sacrifices de taureaux et de juments, ils arrosent leurs armes avec la précieuse liqueur, et donnent à boire à Dieu, en en jetant quelques gouttes en l'air. Ces cérémonies terminées, ils se mettent dans un état complet d'ivresse qui dure des semaines, c'est alors qu'ils se livrent entre eux des combats féroces et quelquefois ils tuent de pauvres vieilles femmes qu'ils croient sorcières, parce qu'elles n'ont pu les préserver de la mort et des maladies qui, d'après eux, ne sont que le résultat des maléfices des malins esprits envoyés par les sorciers.

« Le campement de Shaihueque consistait alors en dix tentes de peaux de guanacos et dont il occupait la plus grande ; elle était à peu près circulaire et avait douze mètres sur son plus grand diamètre. Il y habitait avec ses quatre femmes et ses onze enfants, sans compter les visites, si bien que quelquefois il passait la nuit entouré de plus de cinquante personnes. »

Les mœurs de ces régions sont assez curieuses. L'homme est très indolent ; il passe ses jours étendu par terre sur des peaux, parlant de ses combats, de ses femmes, de ses chasses et de ses chevaux ; c'est seulement quand il manque de nourriture qu'il renonce à son *farniente* pour se mettre à la poursuite du guanaco ou de l'autruche. S'il est riche, il tue une jument à coups de bolas et laisse aux femmes le soin de la dépécer. Il devient actif à l'époque des grandes chasses, c'est-à-

dire au printemps et en été. Les jeunes gens vont alors à de grandes distances chasser le guanaco, dont ils n'utilisent que la peau, et les autruches, pour faire le commerce des plumes. Ces grandes fêtes sont marquées par des orgies et des courses.

Les femmes sont au contraire très travailleuses, on les charge de préparer les aliments ; c'est une besogne pénible, car on doit donner à manger à tout homme qui arrive au campement.

La vie d'un blanc parmi les Indiens n'a rien d'agréable, et la nourriture qu'on lui donne n'est pas précisément faite pour ses goûts : on lui sert des poumons et des rognons crus, qu'une Indienne lui présente sur un plat en bois plein de sang encore chaud. D'autres fois ce sont des tripes et l'estomac de jeunes guanacos et de brebis.

Bien que ces Indiens habitent les versants orientaux des Andes, ils sont de race araucanienne et je les crois plus fins que ceux du Chili, car on retrouve là quelquefois ces restes de Quinchuas qui envahirent avec les Incas le pays de l'Ouest avant la conquête espagnole.

« Le chef, raconte M. Moreno, voulant communiquer à ses guerriers mon arrivée et mes projets, avait convoqué un grand conseil dans une vallée isolée, près de la rivière Quem-Quem-Fruc, et loin des femmes, qui n'interviennent jamais dans les affaires des hommes. Les cinq cents Indiens qui assistaient à ce conseil firent toutes les évolutions guerrières qu'ils purent imaginer pour étonner l'étranger et lui montrer leur courage.

« Ce fut un vertige belliqueux qui dura dix heures. Le conseil des anciens, ayant entendu ma demande de passer au Chili, la repoussa en disant qu'il fallait se défier beaucoup d'un blanc ; le chef Chacoyal opina que le chrétien pouvait bien avoir, au lieu d'un cœur d'homme, le cœur d'un tatou.....

« Quinchaola, qui venait de la cérémonie où il avait voulu m'attaquer dans l'idée que j'avais quatre cœurs, soupçonnait d'ailleurs quelques mauvaises choses sous mes lunettes, Je parvins à lui démontrer que nous étions des frères et que, bien qu'ayant le teint blanc, j'étais né sur la même terre. Nous restâmes donc assis, et il me fut permis de visiter le fameux lac Nahuel Huapi, dont on m'avait parlé et qui, m'assurait-on, était hanté de mauvais esprits. J'atteignis le lac après cinq jours de voyage entre des montagnes couvertes de laves anciennes et de sapins. J'avais suivi le cours tortueux du Limay, où je pus voir les rapides dans lesquels le voyageur chilien Cox avait perdu son canot. Je passai deux jours au lac, parcourant une grande partie de

sa rive nord ; j'avais eu ainsi le bonheur d'être le premier blanc qui, parti de l'Océan, avait suivi les rives du Rio-Negro, jusqu'à ses sources dans les Andes.

« Mon voyage s'était fait à travers une région très fertile, bien arrosée, offrant des productions naturelles suffisantes pour attirer la colonisation, et avec elle la civilisation. Le lac présentait un coup d'œil magnifique, les eaux bleues arrivaient jusqu'au pied des montagnes où j'étais ; une végétation luxuriante croissait sur ses rives entre d'immenses blocs erratiques. Des troupeaux de pécaris se réfugiaient dans les broussailles, où ils trouvaient aussi un abri pendant l'hiver ainsi que les huemuls *(Cervus Chilensis)*, très rares dans les collections. Au-dessus des bouquets de hêtres antarctiques, on voyait de temps en temps l'aiguille d'un haut cyprès, sentinelle avancée de la forêt.

« L'admirable panorama des montagnes disparaissait quelquefois au milieu des neiges qui s'accumulent dans les gorges des Cordillères. Les montagnes de l'horizon au nord et au sud étaient obscures et rougeâtres, leurs versants étaient couverts d'interminables forêts. A l'ouest s'élevait une chaîne tachée de neige, près de laquelle se dressait le cône du Tronador, où, selon les Indiens, les esprits malfaisants célébraient leurs fêtes. Couvert de glaces éternelles, il domine le lac et ses environs. Après avoir terminé mes observations, je retournai à Calcufu. La grande prière annuelle eut lieu ; on donna à manger aux pierres sacrées et on sacrifia quelques taureaux. Après leur avoir ouvert le ventre pour offrir leur cœur et leur sang au Grand Esprit, afin qu'il accordât l'abondance, on jetait leurs corps à la rivière afin que ni homme ni bête ne mangeassent l'offrande destinée à Dieu. Après toutes ces cérémonies, l'orgie commença de nouveau.

« Quelques jours après, je me séparai de Shaihueque pour retourner au Rio-Negro ; c'est alors qu'au passage de la rivière Collon-Curra, quelques Indiens voulurent me tuer en disant que le chef Huilliqueupre était mort des sorcelleries du gouvernement argentin. Averti à temps par le chef Molgiriquepu, je pus me sauver, grâce à un excellent cheval dont Shaihueque m'avait fait cadeau. Peu de jours après, ayant traversé le fleuve Nuqueu, nous suivîmes la rive gauche du Rio-Negro jusqu'à Carmen, où nous arrivâmes après avoir dû nous battre avec un parti d'Indiens pillards qui menaient du bétail pour les tribus du Chili. Je rentrai à Buenos-Ayres au commencement de mai 1876. »

Dans un second voyage, M. Moreno recueillit de nombreux détails sur les mœurs des Patagons.

« Les Patagons sont connus de tout le monde pour leur taille qu'on a souvent exagérée. Plusieurs voyageurs les ont étudiés, et je ne donnerai pas ici une description de leurs mœurs; je dirai seulement qu'ils sont encore nomades, qu'ils vivent sous des tentes en peau de guanacos et se nourrissent du produit de leur chasse.

« Ils ont abandonné l'usage de l'arc; leurs armes consistent en lances, en bolas et en quelques fusils qu'ils ont pu obtenir, soit à Carmen, soit à Punta-Arenas. Ils sont d'ailleurs bons et hospitaliers. Ils se laissèrent mesurer et je puis dire que, quoiqu'ils ne soient pas, à proprement parler, des géants, ils sont encore la race de la plus haute taille qui soit connue jusqu'à présent.

« Ils mesurent, en moyenne, $1^{m}852$, mais les femmes sont beaucoup plus petites. On a dit que leur nom de Patagons leur venait de ce qu'ils ont les pieds très grands, cependant ils doivent être rangés au nombre des races qui ont les pieds les plus petits. Ils s'appellent eux-mêmes Ahoknekenkés, c'est-à-dire : hommes du Sud. Le Patagon, dans sa cuisine, est plus malpropre encore que l'Araucanien; les parasites y abondent; les chiens, très nombreux, lèchent parfois le morceau de viande destiné aux hommes. »

Ce second voyage faillit mal finir pour M. Moreno; il manqua être victime de l'irritation causée aux Indiens par la capture effectuée par les troupes argentines de quelques pillards.

« Les Indiens venaient, de la part de Shaihueque, me dire d'aller chez lui écrire au gouvernement argentin de mettre en liberté les Indiens qu'on avait faits prisonniers. Je n'étais pas en situation de résister par la force, car je savais bien qu'échappés au premier piège, nous tomberions forcément dans le second, les Indiens ayant pris toutes les mesures pour ne pas nous laisser échapper.

« Obligé de renoncer à employer la force, je résolus d'user de ruse, et feignant de ne pas savoir ce qui m'attendait, sous le prétexte d'envoyer mes compagnons pour qu'ils fissent la connaissance du grand chef, j'envoyai trois de mes hommes avec les collections à M. Bovio.

« Après avoir, les Indiens et moi, traversé le Limay sur un radeau, nous arrivâmes à Calcufu, et j'entrai dans la grande tente de Shaihueque comme si j'eusse été son ami. Immédiatement mes deux soldats, qui étaient restés en dehors de la tente, furent dépouillés de leurs armes, car on ne peut se présenter armé devant le chef; heureusement j'avais caché mon revolver. Shaihueque, très irrité contre moi et tous les blancs, me dit que je ne deviendrais libre qu'en échange de la liberté pour les

prisonniers faits par le gouvernement argentin. Connaissant les mœurs des Indiens avec lesquels j'avais vécu, je savais qu'il ne faut jamais leur céder ; qu'on doit, au contraire, toujours se montrer ferme, le courage étant ce qu'ils admirent le plus.

« Je répondis au chef que le gouvernement argentin ne relâcherait pas les prisonniers, car il savait bien que les Indiens étaient ses ennemis et que me garder comme otage ne signifiait rien, car il possédait beaucoup d'hommes.

« Cependant, je me déclarai tout disposé à écrire une lettre dans le sens de ses désirs, et je l'écrivis en effet, mais je réussis à tromper la sagacité des Indiens en faisant accompagner son courrier d'un de mes compagnons : c'était un Belge très fidèle, mais qui, ne sachant pas nager, m'aurait gêné dans mes projets d'évasion. Ils décidèrent le départ de cet homme, un moment avant de faire monter à cheval le courrier porteur de mes lettres; ils crurent que n'ayant pas été prévenu du moment du départ, je ne pouvais avoir chargé mon soldat d'une commission. Mais pendant la nuit j'avais adressé deux lettres au chef de la République argentine ; elles renfermaient tout le contraire de ce que contenaient les deux lettres portées par le courrier : c'est-à-dire qu'on ne devait relâcher aucun des prisonniers, car j'étais sûr que les Indiens ne me rendraient jamais la liberté et que j'espérais prendre la fuite.

« Le jour qui suivit le départ du courrier, un Indien arriva du Rio-Negro; il s'était échappé du campement argentin où plusieurs Indiens prisonniers étaient morts déjà, et il assura qu'on les martyrisait toujours. Un grand conseil eut lieu à Quemquemtreu. Là, les vieux chefs approuvèrent la conduite de Shaihueque envers moi et résolurent d'occuper toutes les passes voisines des postes chrétiens. Dans ce conseil, les Indiens prirent une mesure très sage pour eux. La guerre allait éclater et on ne savait pas jusques à quand elle durerait; or les Indiens étaient moins nombreux que les blancs; il fut décidé, pour augmenter leur nombre, que le mariage serait gratuit, c'est-à-dire qu'un père n'aurait plus le droit, comme par le passé, de réclamer une dot au fiancé : le mari donnerait ce qu'il voudrait. Par cette mesure, ils comptaient accroître leur population.

« Dans les exercices guerriers qui accompagnèrent ce conseil, les Indiens se préparèrent au combat par des simulacres, et plus d'une fois je vis, à quelques centimètres de ma poitrine, la pointe d'une lance maniée par un Indien farouche; plus d'une pierre de fronde siffla à mes oreilles. Le chef Naucuchueque n'avait pas voulu assister au conseil ; il

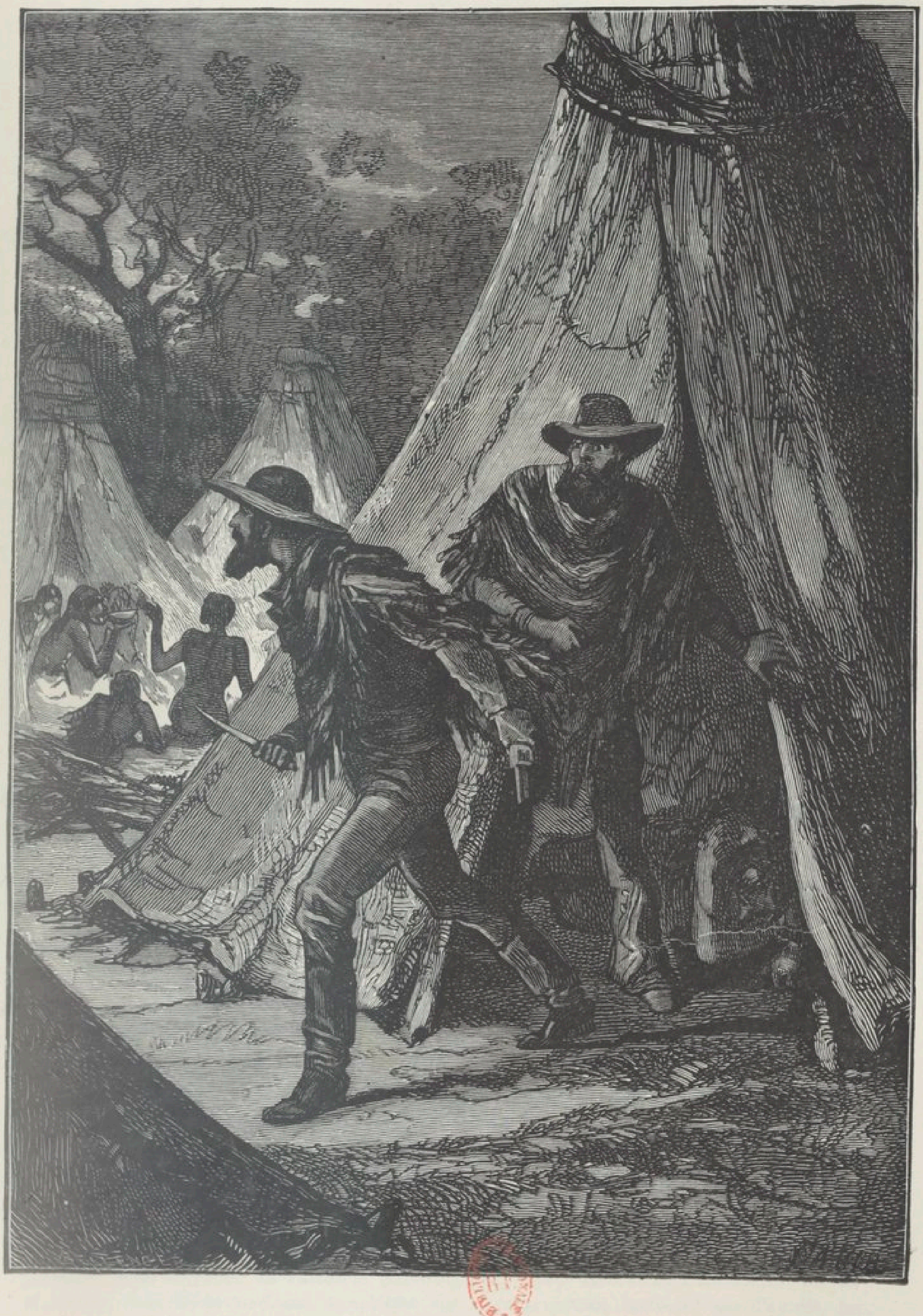
avait, en effet, quelques difficultés avec Shaihueque, à cause du prix élevé que celui-ci avait demandé pour la mort de son beau-fils, tué dans les tentes du premier. Cependant il avait fait dire qu'il ne comprenait pas pourquoi on conservait les prisonniers. Avant le conseil, on avait envoyé chercher les sorciers oracles, et quand nous revînmes à Calcufu, nous trouvâmes l'un d'eux avec ses acolytes. Il passa trois jours dans un buisson à faire ses conjurations. Plus tard, le chef décréta des prières au Grand Esprit, car on avait été informé qu'au Chili, une lettre écrite en espagnol était tombée du ciel, annonçant la prompte disparition des Indiens. Ces derniers ne savaient que croire, car, d'autre part, au Chili une ville avait été brûlée totalement, sans que l'on connût l'origine du feu, et ils regardaient ce feu comme une preuve du mécontentement de Dieu contre les blancs. Pendant trois jours encore, nous dûmes souffrir des vexations des Indiens. Les prières eurent lieu près de Collon-Cura, et le machi ou sorcier annonça, le troisième jour, que des esprits familiers lui avaient apporté la nouvelle que j'avais écrit en cachette au gouvernement de ne pas donner la liberté aux Indiens, mais de les tuer. La haine contre les chrétiens augmenta tout naturellement. Le machi dit qu'il considérait ma mort comme nécessaire, car beaucoup d'Indiens avaient déjà péri, et qu'il était inutile d'attendre le retour des autres. Il me condamna à être ouvert vivant, et mon cœur devait être offert à Dieu, comme on allait le faire pour les taureaux.

« Shaihueque s'opposa à ce que ce sacrifice se fît immédiatement; il crut devoir attendre le retour de son courrier : on se contenta de sacrifier le double de taureaux, juments et brebis. On me cacha d'ailleurs les raisons données par le sorcier, et Shaihueque daigna m'annoncer qu'il ne me tuerait pas lui-même, mais qu'il ne pouvait pas s'opposer à ce que quelque autre chef accomplît le sacrifice. Après les prières eut lieu une grande orgie dans laquelle on nous menaça continuellement de mort. J'occupais une petite tente avec un soldat, un vrai *gaucho* plein de bravoure, et nous étions entourés par plus de cent ivrognes. Utrac et le guide prenaient part à la fête. Le jour suivant, le danger augmentait; je résolus de me sauver. J'avais avec moi un flacon d'hydrate de chloral pour mes névralgies, et j'en versai dans la liqueur de deux de mes Indiens; nous pûmes alors nous éloigner, le soldat et moi. Le guide n'avait pas voulu nous rejoindre, car en ce moment le sorcier chantait à quelques mètres de ma tente et il croyait qu'il allait deviner notre évasion; il fallut donc revenir à la tente. Le lendemain, le sorcier étant parti, il n'y avait plus d'obstacle pour le guide. Je parvins à éloi-

gner un moment le gardien et, au commencement de la nuit, pendant le repas des Indiens, nous nous échappâmes. Favorisés par l'obscurité, nous atteignîmes en trois heures les rives du Collon-Cura, situé à 1,500 mètres de distance. En trois autres heures nous construisîmes un petit radeau formé de troncs d'arbres et nous nous élançâmes dans les flots du torrent.

« Notre voyage dura deux nuits et sept jours, au milieu de rapides et d'îles presque inondées, jusqu'au moment où, n'ayant plus de forces et complètement exténués de fatigue, nous abandonnâmes le radeau. Nous marchâmes encore 40 kilomètres par terre, sans chaussures, au milieu des cailloux, des cactus et des buissons, et nous atteignîmes les rives du Neuquen où nous fûmes bien accueillis par un poste avancé de soldats argentins qui nous avaient déjà cherchés. Au mois de mai, je rentrai à Buenos-Ayres, car ma santé avait été fortement altérée et je craignais la fièvre typhoïde. »

Le lieutenant de vaisseau Bove, officier italien, qui avait fait partie de l'expédition dans laquelle Nordenskiœld découvrit le passage nord-est, fut encouragé par ce succès à tenter un voyage dans les régions antarctiques. Mais diverses circonstances, dont la plus impérieuse était l'impossibilité de réunir assez de fonds pour noliser, équiper et armer le navire nécessaire, lui firent changer de résolution. Il se décida à explorer la Patagonie méridionale et la Terre-de-Feu. Les limites de la partie chilienne et de la partie argentine venaient d'être fixées par un traité, et le gouvernement argentin désirait avoir une idée exacte de l'importance économique et politique de ces régions; aussi concourut-il aux frais de l'expédition. De Montevideo à Santa-Cruz, la traversée dura vingt-quatre jours, durant lesquels furent faits des dragages et des sondages. Le 15 janvier 1882, l'expédition entrait dans le fleuve Santa-Cruz, dont le bassin fut examiné en dix-huit jours. MM. Lovisato, Vinciguerra et Spegazzini parcoururent le pays pour en étudier la géologie, la faune et la flore et firent de très importantes collections. De Santa-Cruz, l'expédition se dirigea vers l'ile des États, continuellement exposée aux brouillards, aux vents, à la pluie et à des marées rapides et irrégulières. Les navires l'évitent et néanmoins il y arrive en moyenne un naufrage par mois. Après y avoir séjourné quarante jours et avoir pu secourir deux fois des naufragés, la mission partit pour Punta-Arenas, où elle était le 22 avril. Là, elle se divisa en trois groupes : MM. Bove, Lovisato et Spegazzini, sur le *San José*, explorèrent les



FUITE DE M. MORENO ET DE SON COMPAGNON

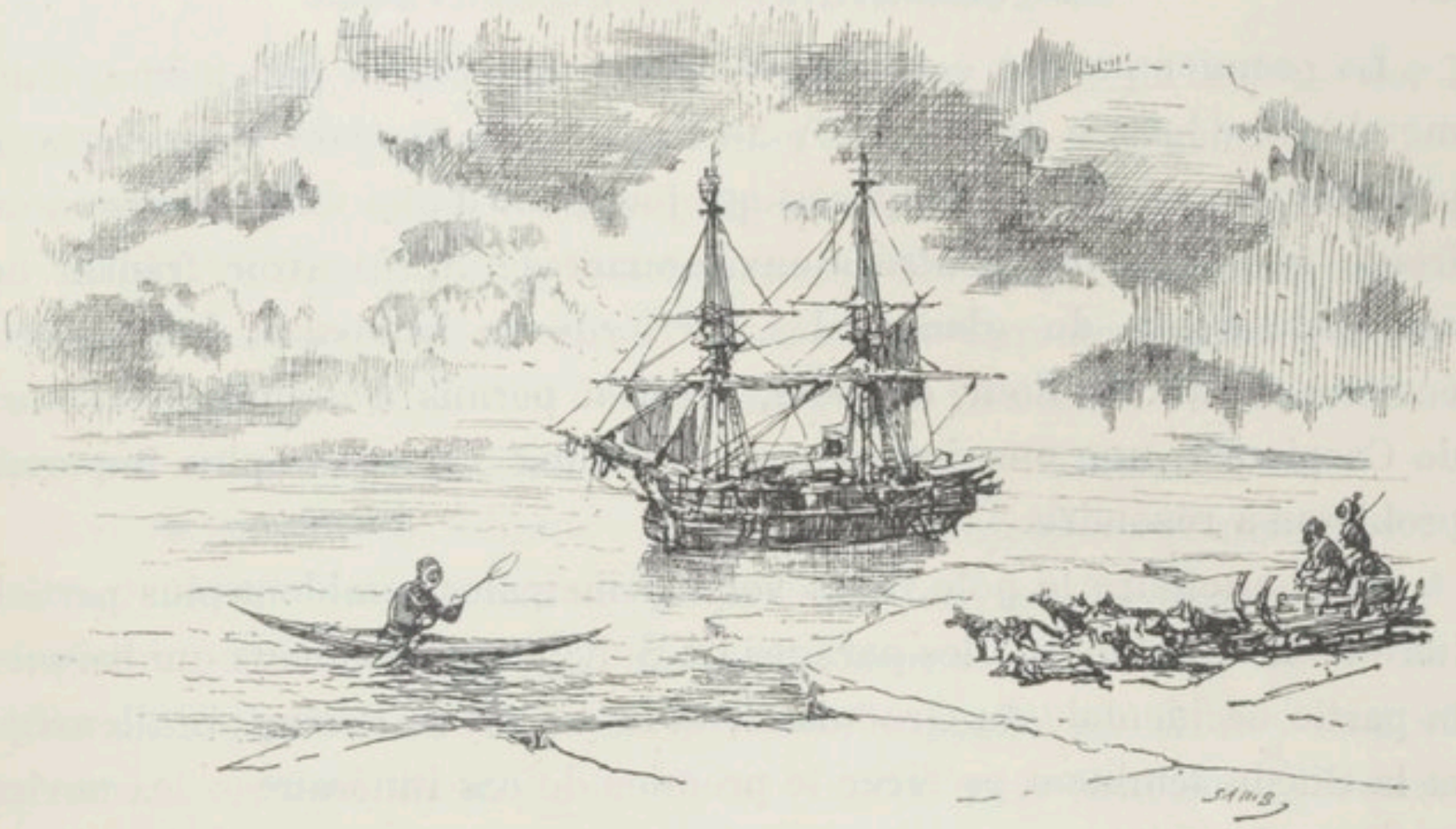
canaux et les fiords de la Terre-de-Feu; M. Vinciguerra, sur le *Cabo de Hornos*, étudia la faune du détroit de Magellan; MM. Roncagli et Ottolenghi explorèrent le pays compris entre Punta-Arenas et Santa-Cruz, qu'ils parcoururent en trente et un jours; ils rencontrèrent plusieurs fois des Patagons et les étudièrent avec soin.

Le lieutenant Bove fit de son côté d'importants relevés du côté de la Terre-de-Feu et recueillit de nombreuses collections; il revenait à Santa-Cruz quand malheureusement le *San José* fit naufrage dans une baie. L'équipage et les nombreux objets recueillis purent à grand'peine être sauvés. Bove monta alors sur l'*Allen Gardener*, cutter de la mission protestante d'Ouchinvino et continua sans découragement son exploration. Après avoir visité les Malouines, il arriva à Montevideo le 25 septembre 1882. Deux mois plus tard il rentrait à Gênes, rapportant cent vingt caisses de collections.

En 1882, un fait scientifique attirait à la Terre-de-Feu la mission française de la *Romanche*. Il s'agissait d'observer le passage de Vénus. Non seulement la mission fit de bonnes observations astronomiques, mais revint avec de précieux renseignements météorologiques[1].

Voilà donc esquissé à grands traits ce mouvement si remarquable de voyageurs, dans les deux Amériques, depuis Colomb jusqu'à nos jours. On a pu le voir, le chiffre des explorateurs a progressivement augmenté d'année en année, sans arrêt, sans grands soubresauts, sans poussées nouvelles comme en Afrique et en Asie. Le monde américain sorti, au xv[e] siècle, on peut dire des limbes géographiques, est aujourd'hui mieux connu que l'antique Libye et que la vieille Asie. L'Européen a eu hâte de s'imposer à cet admirable continent. Quelle conquête! Les deux Amériques qui ne possèdent pas encore cent millions d'habitants en auront un jour plus de quatre cents millions, et toute cette merveilleuse région, comprise depuis Panama jusqu'aux pampas de la Patagonie, ne le cédera en rien à sa sœur aînée du Nord!

1. La *Romanche* avait pour chef M. Martial. M. Doze, son second, a rapporté une belle collection de clichés photographiques relatifs aux sites, aux habitants, aux animaux du pays. MM. de Lajarte et de Carfort se sont occupés plus particulièrement de la reconnaissance des côtes. M. de La Monneraye s'est chargé des observations météorologiques et magnétiques; M. le docteur Hahn, ainsi que M. le docteur Hyades, de l'histoire naturelle. La *Romanche* a parcouru toute la partie de l'archipel magellanique, située dans le sud du détroit, les îles Malouines et la Terre-des-États, complétant sur certains points, rectifiant sur d'autres, les grands travaux exécutés par Fitz-Roy dans ces parages.



LE POLE NORD

CHAPITRE Ier

LA MER LIBRE DE GLACES. — LES RÉGIONS POLAIRES.

Que va-t-on chercher au pôle Nord ? Telle est la question posée par la foule. Évidemment de riches contrées ne se cachent pas dans les mystères des régions arctiques. Des glaces, toujours des glaces, des déserts ensevelis sous les neiges et sous les frimas, des spectacles grandioses, souvent terribles, des aurores boréales illuminant le ciel, — l'inconnu surtout, voilà ce qui attire les voyageurs.

Les résultats appartiennent entièrement au domaine de la science ; jamais on n'essayera de nouer des relations commerciales avec ces malheureux Esquimaux, les plus misérables de tous les peuples ; il est également peu probable que les animaux de ces terres déshéritées du Nord puissent jamais offrir aux Européens une chasse lucrative. L'intérêt n'est donc pas là.

Le premier point à éclaircir, c'est la présence, au pôle même, d'une mer libre, dégagée de glaces. Y a-t-il, oui ou non, dans les parages les plus septentrionaux, des espaces qui jouissent d'une température moins froide que celle des contrées environnantes? Après avoir franchi des amoncellements de glaces, des barrières de banquises formant une énorme ceinture autour du pôle, serait-il permis d'atteindre une sorte de Caspienne, une mer intérieure navigable? Tel est le plus important problème à résoudre.

Pour atteindre le pôle, trois voies principales semblent plus particulièrement accessibles : les parages du Spitzberg, les canaux qui baignent la partie occidentale du Groënland, et le détroit de Béring. L'Allemagne et la Suède semblent préférer le premier de ces itinéraires ; les navigateurs américains et anglais croient plus favorable la route du Groënland, précédemment frayée par Kane, Hayes et tant d'autres marins ; — enfin notre compatriote, M. Gustave Lambert a voulu s'élancer vers la mer libre, par la voie nouvelle du détroit de Béring.

Toutes ces voies mèneront peut-être au pôle, mais ce qui malheureusement est certain, ce sont les périls inouïs qui les entourent toutes.

En vérité, il faut être animé d'une énergie bien puissante, il faut être poussé par une vocation de voyageur singulièrement déterminée, pour affronter avec une âme calme de pareils obstacles! Le danger exerce, dit-on, un prestige, un véritable attrait. Le gouffre attire. Aussi, lorsque le bruit se répand d'une expédition nouvelle pour le pôle, trouve-t-on sur-le-champ des centaines, des milliers de braves qui s'offrent avec empressement pour faire partie des campagnes arctiques.

Qu'on se figure des plaines interminables de neige se déroulant sous un ciel brumeux; pour ainsi dire pas d'autre végétation que des lichens et de la mousse; quelques animaux disséminés çà et là, des ours, des phoques, des canards, des rennes et surtout des chiens. Ces derniers vivent pêle-mêle avec les indigènes, et montrent parfois autant d'intelligence que leurs maîtres.

Les curiosités les plus saisissantes sont encore là, comme partout, les phénomènes grandioses de la nature : particulièrement les aurores boréales et les icebergs. De temps à autre, l'horizon s'illumine, s'empourpre ; une bande de stries brillantes s'étend tout d'un coup au milieu de l'obscurité de la nuit : en un clin d'œil il se forme une immense arche de lumière aux jets capricieux et qui se déploie en franges étincelantes. La scène devient bientôt d'une éclatante splendeur; la large coupole du ciel est en feu, l'incendie se propage et rougit l'espace. Les

étoiles pâlissent devant ses reflets comme au lever du soleil. Sur le fond de cette lumière rougeâtre, toutes les nuances viennent tour à tour se confondre. Des bandes jaunes et bleues brillent par instants, se jouent au milieu des lignes de feu, se fondent ensemble et jettent dans l'immensité des lueurs livides. On dirait qu'on assiste à quelque transformation subite du globe, que le ciel se déchire et que l'incendie va tout dévorer dans ses orbes gigantesques.

Les reflets de ces teintes variées sur les objets environnants, dit le docteur Hayes, sont vraiment admirables. Les formes fantastiques des innombrables icebergs, isolés ou en groupes, se projettent sur la mer, et leur sommet éclairé d'une morne lueur rappelle les teintes empourprées que revêtent les monuments de Naples sous les feux du Vésuve. Sur la cime des montagnes, sur la blanche surface des eaux glacées, sur les rochers à pic, la lumière resplendit, s'éteint, puis se rallume, décrivant une ronde capricieuse et sauvage [1].

L'aurore boréale est en résumé un spectacle magique et d'autant plus beau, qu'il ne sous-entend aucun péril; il n'en est pas de même des icebergs : qu'on se figure des montagnes de glaces dentelées, prêtes à s'effondrer et flottant à la surface des eaux, emportées par les courants et pouvant, d'une seconde à l'autre, vous engloutir sous leurs masses. Les navires se créent un passage à travers ces redoutables icebergs;

1. Voici ce que dit à ce sujet notre collègue Flammarion dans son bel ouvrage sur l'atmosphère :

« Le globe terrestre est un immense réservoir de ce subtil fluide qui existe dans tous les mondes de notre système, et dont le foyer rayonne dans le soleil lui-même. Comme l'attraction, comme la lumière, comme la chaleur, l'électricité est une force générale de la nature. Ses palpitations entretiennent la vie des mondes; et sur notre planète elle-même, des courants circulent constamment de l'équateur aux pôles, des pôles à l'équateur.

« L'aiguille aimantée, la boussole nous montre de son doigt délicat cette circulation perpétuelle dirigée vers le Nord. Elle oscille et s'agite lorsque des perturbations dérangent l'écoulement normal du fluide. Elle s'affole lorsque parfois ces perturbations deviennent violentes et troublent profondément l'équilibre.

« L'aurore boréale est un écoulement en grand de l'électricité atmosphérique. Au lieu d'un orage borné à quelques lieues et gémissant de fureur et de colère, c'est une douce et lente recomposition du fluide négatif du sol avec le fluide positif de l'atmosphère qui s'accomplit dans les hauteurs aériennes, dans l'atmosphère supérieure hydrogénée dont nous avons parlé dès le commencement de cet ouvrage.

« Cet écoulement de l'électricité en vaste nappe fluide n'est visible que pendant la nuit, et revêt toutes les formes imaginables, selon la manière même dont il s'accomplit, et selon la perspective causée par la distance de l'observateur. Tantôt, l'œil étonné saisit à peine des ondoiements rapides, blancs et roses, parcourant le ciel comme un frémissement. Tantôt, c'est une draperie de moire, d'or et de pourpre qui semble tomber des célestes hauteurs. Tantôt, c'est une rosée de feu accompagnée d'un étrange bruissement. Tantôt encore, ce sont des gerbes de zones enflammées s'élançant du nord dans les différentes directions du compas. C'est surtout vers les cercles polaires, où les orages sont si rares, que ces manifestations de l'électricité terrestre déploient leur douce splendeur.

malheur à eux s'ils les rencontrent; en un clin d'œil ils sont broyés, anéantis.

M. Gustave Lambert explique ainsi la formation de ces citadelles flottantes qui voyagent comme des fantômes gigantesques à travers les mers arctiques.

Dès que le vent s'élève, tout se brise, s'émiette, et produit un des spectacles les plus admirables que l'on puisse contempler : chaque petit morceau de glace, en fondant, s'entoure d'un peu d'eau d'eau douce qui ne se mêle pas à l'eau de mer; les rayons du soleil viennent iriser toutes ces flaques d'eau, en reproduisant sur une échelle énorme le phénomène des anneaux colorés de Newton et en reflétant toutes les nuances du spectre, mais avec une telle pâleur générale de ton, que le charme s'évanouit pour faire place à une impression pénible et lugubre; il semble par instants que la nature s'entrevoit tout entière comme à travers une sorte de suaire ou de linceul de gaze. Ce sont là les embryons de banquises. S'il vient un vent froid, tout se coagule, la mer se prend sur de vastes espaces. — Quand arrivent les fortes chaleurs de juin, tout se disloque : c'est la débâcle, dont les débris forment d'immenses banquises.

L'iceberg a souvent des dimensions colossales. On en a mesuré qui avaient 100, 200 mètres de hauteur au-dessus des flots et qui devaient mesurer 1,000 mètres d'épaisseur. Lorsque ces masses imposantes se trouvent dans certaines conditions calorifiques, elles se fendent, éclatent parfois brusquement, se brisent en mille pièces avec un immense fracas que des témoins ont comparé à la décharge de plusieurs centaines de pièces d'artillerie.

NUITS, FROIDS POLAIRES, FAUNE ARCTIQUE

On sait que le pôle Nord a six mois de nuit pendant que le pôle Sud a six mois de jour. Pendant ces nuits qui semblent interminables, le soleil ne montre même pas la plus faible portion de son disque à l'horizon. En été, pendant les jours les plus longs, il apparaît dans le ciel à minuit. Ainsi, par 90° de latitude, le soleil ne se couche pas pendant environ 186 jours et ne se relève pas durant une période d'environ 179 jours. Par 75° de latitude, le soleil éclaire pendant 103 jours, et pendant 97 jours il ne se lève pas. Au Spitzberg, la nuit d'hiver dure 111 jours, encore un tiers de l'année. Viennent ensuite 65 jours pendant lesquels la lumière et l'obscurité alternent. Dès le 21 août, le soleil ne

se couche plus. A partir de cette époque, il y a 4 mois de jour sans interruption.

Les longues nuits d'hiver des terres polaires ! Quel deuil recouvrant toute la nature ! Au début, dit Hellwald, un trait rougeâtre indique à midi l'endroit où le soleil séjourne dans les contrées plus favorisées; mais cette strie elle-même pâlit, et le crépuscule qu'elle avait répandu un instant sur l'horizon s'évanouit. Une nuit épaisse, glaciale, enveloppe toute la région. Au milieu de ces ténèbres que la lune et l'aurore boréale interrompent seules de temps en temps, il est cependant quelques images attrayantes. Couronne enflammée de l'aurore boréale, merveilleuse clarté des étoiles, vaste étendue des champs de glace, immensité des montagnes et des glaciers, furie des ouragans; autant de spectacles sublimes — très souvent redoutables. Les glaciers épanchent dans la mer d'immenses nappes de cristal.

Il semble que deux points dans les régions arctiques subissent des froids plus élevés que l'on doit en éprouver au pôle même et l'un de ces points, dénommés pôles du froid, se trouve au nord des terres américaines; l'autre en Sibérie, à l'embouchure de la Léna. — Nous aurons à revenir dans le cours de notre récit sur les terribles froids endurés si courageusement par les voyageurs. Le docteur Kane, pendant son hivernage, à 78° 1/2, a signalé un froid de 55 à 56 degrés. Les marins de l'*Alert* et de la *Discovery* ont également eu à subir une température aussi basse. Les naufragés de la *Jeannette* également [1].

Parmi les curiosités de la faune polaire, les rennes et les chiens viennent au premier rang.

Les rennes, que l'on rencontrait jadis jusque dans la région moyenne des contrées tempérées, ne dépassent plus maintenant le cercle polaire et vivent dans les territoires les plus rapprochés du pôle.

1. Les froids les plus excessifs que l'on ait ressentis jusqu'à ce jour, dit M. Flammarion, sont de 31°3 pour la France; de 20°6 pour les Iles Britanniques; de 24°4 pour la Hollande et la Belgique; de 55° pour le Danemark, la Suède et la Norwège; de 43°7 pour la Russie; de 36°6 pour l'Allemagne; de 17°8 pour l'Italie; de 12° pour l'Espagne et le Portugal. Quant aux autres pays qui n'appartiennent pas à l'Europe, il faudrait de plus nombreuses observations pour qu'on pût dire avec quelque certitude les plus forts degrés de froid qu'on est exposé à y subir. Il est constant néanmoins qu'on a observé à Fort-Reliance, dans l'Amérique anglaise, un froid de 56°7, et, près de Semipalatinsk, un froid de 58°. Le mercure se congèle à 40°. Il y a des points habités sur le globe où il reste en cet état plusieurs mois de l'année (par exemple l'île Melville). Le capitaine Parry affirme du reste qu'un homme bien vêtu peut se promener sans inconvénient à l'air libre par 48° au-dessous de zéro s'il n'y a pas de vent; dans le cas contraire, la peau est rapidement brûlée. Le mercure gelé a l'aspect du plomb; mais il est moins dur, plus fragile et moins cohérent. Au toucher, il brûle comme un morceau de fer rouge. On peut en faire de petites statuettes qui se fondent quand la température descend au-dessous de 40°. Tels sont les plus grands froids éprouvés.

Quant aux chiens, sans eux pas de voyages en traîneaux; une vingtaine de chiens sont attelés, tant bien que mal; les moins vigoureux sont placés au milieu de l'attelage; la troupe est conduite à droite et à gauche suivant le côté indiqué par le fouet. On cherche bien à s'aider de la voix, mais le fouet est le grand maître, l'éloquent redresseur des fautes, le châtiment sifflant sans cesse aux oreilles des coureurs.

Il faut, en effet, triompher à chaque instant des emportements soudains de la meute et l'arrêter dans des élans qui pourraient mener à des catastrophes. Un renard vient-il à passer, la bande s'oublie, cède à son instinct et la voilà qui s'élance à sa poursuite, emportant les voyageurs dans les ravins; le fouet fait alors merveille, il tombe sur les chiens avec une énergie cruelle, et vite oreilles et queues de s'abaisser et serviteurs fustigés de rentrer dans la bonne voie.

Mais que les animaux domestiques ne nous fassent pas oublier les animaux sauvages. Parlons des phoques. Ces amphibies vivent en familles et paraissent obéir à des chefs, comme les éléphants dans le centre de l'Afrique. La chasse des phoques est une des principales occupations des Esquimaux; elle n'est pas toujours exempte de dangers. Les phoques ou morses entourent quelquefois les barques et les attaquent avec un tel ensemble, qu'ils peuvent parvenir à les faire chavirer.

Pareil événement faillit arriver au capitaine Hayes.

« En peu de minutes, raconte-t-il, nous fûmes entièrement cernés; le nombre de nos ennemis se multipliait avec une rapidité merveilleuse, la surface de la mer en était toute noire.

« Ils paraissaient d'abord timides, irrésolus, et nous ne pensions guère qu'ils méditassent un mauvais coup; mais notre illusion fut bientôt dlssipée, et nous vîmes qu'il fallait veiller soigneusement à notre salut.

« Il n'y avait plus à en douter, ils se préparaient à une attaque, et il était bien tard pour fuir le dangereux guêpier où nous venions de nous engager si imprudemment. Un morse que nous avions blessé était devenu le point central d'un millier de gueules béantes et mugissantes, et un immense troupeau nageait maintenant à notre poursuite.

« Évidemment, ces animaux voulaient percer de leurs défenses le plat-bord de l'embarcation, et, si nous leur donnions le temps de l'atteindre, le canot serait mis en pièces et les hommes lancés à la mer; nous n'avions pas une seconde à perdre. Un de nos matelots saisit sa lance et porta aux assaillants plus d'une terrible blessure; nos hommes faisaient force de rames et nous chargions et déchargions nos carabines avec toute la célérité possible. Un coup de gaffe, une balle ou la lance

du harponneur venait à la rescousse à l'instant du péril; une ou deux fois cependant chacun de nous put croire sa dernière heure arrivée. Un morse énorme, à la physionomie brutale et féroce, s'élançait contre nous et allait aborder le canot; je venais de tirer, il ne me restait plus le temps de recharger mon fusil, et je me préparais à le lui plonger dans la gorge, lorsqu'un de mes lieutenants l'arrêta soudain d'une balle dans le crâne. Un autre morse monstrueux, le plus gros que j'aie jamais vu, et dont les défenses avaient un mètre de longueur au moins, traversait le troupeau et nageait sur nous, la gueule béante et mugissant avec furie. Je rechargeai encore mon arme, ma carabine fut prête au moment critique; l'énorme animal, élevant sa tête au-dessus du canot, allait s'abattre sur le plat-bord, quand j'épaulai mon fusil et le déchargeai dans la gueule du monstre. Il fut tué sur le coup et coula immédiatement comme une pierre.

« Ce fut la fin de la bataille. Je ne saurais dire ce qui leur donna subitement l'alarme, mais les morses plongèrent soudain en faisant jaillir à grand bruit les eaux autour d'eux. Quand ils remontèrent, ils beuglaient encore, mais ils étaient à quelque distance de nous, et, leurs têtes tournées vers la haute mer, ils détalaient au plus vite. »

Les Esquimaux chassent d'une façon moins bruyante; ils fendent la glace et épient le passage des phoques pendant des heures entières.

Ces pauvres animaux — je parle des phoques — montrent parfois une sensibilité touchante, qui n'arrête cependant pas le harpon ou la balle implacable du chasseur. Voici un exemple du tendre dévouement des morses pour leurs petits :

Un Européen veut avoir le squelette d'un jeune morse pour sa collection; il choisit sur place celui qui lui convient, l'ajuste et le tue. Toute la bande s'empresse de disparaître sous les eaux; mais la mère, revenant à la surface, cherche du regard son petit. Quand elle le voit gisant encore sur le rocher, quand elle comprend qu'il ne peut plus répondre à ses cris d'appel, elle s'élance frénétiquement au-devant du danger, et, défiant le chasseur, qui ne se trouve qu'à quelques pas de là, elle se traine hors de l'eau, et, tout en gémissant douloureusement, elle rampe autour du corps de la victime et le pousse à la mer.

Dans son insensibilité de naturaliste, l'Européen tira sur elle; la pauvre mère, quoique grièvement blessée, réussit à cacher son petit sur sa poitrine et plongea avec lui dans les flots.

LES ESQUIMAUX, LEURS MŒURS, LEURS COUTUMES, ETC.

Partout les hommes sont en harmonie avec les pays qu'ils habitent: c'est là une loi fatale. Les Esquimaux ont le cœur aussi froid que les glaces au milieu desquelles ils vivent; ils sont âpres, insensibles.

« Étrange peuple, dit le capitaine Hayes : au premier abord, il semblerait qu'une certaine sociabilité est le fond des rapports mutuels de ces hyperboréens; suivez-les de près; ils ne ferment pas leur porte à leur frère malade, mais ils n'ont pas même l'air de se douter qu'on puisse venir volontairement à l'aide du prochain malheureux. Si, à quelque distance, un misérable se débat dans les angoisses de la faim, personne ne lui portera le morceau de phoque qui lui sauverait la vie. Chacun ne compte que sur soi-même et n'attend pas plus l'assistance du voisin qu'il ne pense à lui offrir la sienne. »

Ils ne songent donc véritablement qu'à eux; ils se montrent implacables envers les faibles, les vieillards, les infirmes. La disette survient-elle, leur âme, naturellement peu sensible, se resserre encore. Ils laisseront mourir de faim, à côté d'eux, toute leur famille. On a vu des mères dévorer leurs enfants, boire leur sang en manifestant une horrible satisfaction. L'acte commis, la faim assouvie, le remords ne pénètre jamais dans leur cœur! En agissant ainsi, les indigènes obéissent à une loi impérieuse. Les condamner serait injuste. L'égoïsme est tellement entré dans les habitudes des Esquimaux, que les vieillards et les malades abandonnés ne se plaignent jamais. Ils savent que *c'est la coutume!* Eux-mêmes dans leur jeunesse ont agi de la même façon. Il est très fréquent de voir des maris abandonner leurs femmes mourantes et se rendre paisiblement à la pêche. De retour, trouvant la place libre, ils parlent en riant de la compagne qu'ils ont perdue.

Leur insensibilité, en effet, se trahit surtout au grand jour lorsqu'un des leurs est sur le point d'entreprendre le dernier voyage.

Règle générale : Un Esquimau voit-il arriver la mort, on procède immédiatement à ses funérailles, devant lui.

Voici, à ce sujet, une anecdote qui n'est pas dépourvue de couleur locale :

Une femme groënlandaise est sur le point de perdre son mari; le moribond ne semble pas devoir passer la journée; son excellente compagne lui demande à tout instant :

« Entends-tu? comprends-tu? »

Le pauvre diable répond d'une voix encore distincte :

« Oui, oui, je ne suis pas encore bon à jeter à la mer ! »

La femme recommence à l'accabler de questions inutiles, d'obsessions de toute nature !

Le temps, cependant, s'écoulait et commençait à paraître long à la femme de l'agonisant : celui-ci persistait à conserver toute sa présence d'esprit ; ennuyée de tant de lenteurs, la femme fait quand même les apprêts des funérailles et donne des ordres pour que l'on décroche des peaux devant servir de linceul. Le malade regardait avec calme ces dispositions funèbres ; il se laissa revêtir de ses meilleurs habits, sans résistance, sans la moindre observation.

On venait d'étaler sur le sol les peaux dans lesquelles il devait être cousu ; déjà on avait enlevé du plafond le vitrage en vessie de poisson, à travers lequel, suivant l'usage, le cadavre devait passer, quand, tout à coup, le moribond recouvrant la parole pria les assistants de patienter un peu, car il se sentait beaucoup mieux. Le lendemain il était sur pied. Peu s'en était fallu que le malheureux n'eût été enseveli tout vivant.

Les Esquimaux appartiennent, on le sait, à la race mongolique ; ils en ont tous les caractères physiques. Leur nom signifie : *mangeurs de poisson cru*. Le poisson est, en effet, une des bases de leur alimentation ; comme ils n'obtiennent que très difficilement des matières combustibles, ils mangent la viande sans la faire cuire ; n'accusons donc pas leur goût, mais la nécessité. Ils boivent avec ivresse le sang des morses et se nourrissent le plus possible de graisse, matière qui a la propriété chimique de donner de la chaleur. Ils joignent parfois à leur alimentation animale un peu de lichen, appelé *tripe de roche*.

Fort peu délicats sur le choix et la propreté des mets, ces pauvres indigènes ont plus d'une fois diverti les navigateurs par leur gloutonnerie, par l'étrangeté de leurs instincts.

Quelques exemples entre mille :

Un jour le capitaine Lyon, de la marine anglaise, recevant à bord la visite d'un jeune Esquimau, le fait manger à sa table. L'hyperboréen se servit plus de ses doigts que de fourchettes, — aussi, le repas terminé, le capitaine ne jugea pas inutile de l'engager à se laver les mains ; il lui passa un savon. Le corps huileux ravit le toucher de l'Esquimau, qui, après s'être bien nettoyé, ne put résister à la tentation et l'avala comme un sorbet.

Autres anecdotes :

Le capitaine Lyon fait le portrait d'une des plus jolies femmes du

pays; — afin de se ménager ses bonnes grâces, il ne voit rien de mieux que de lui abandonner un paquet de chandelles, en lui en indiquant l'important usage. Peine inutile ! la charmante Groënlandaise se mit à les manger. Le galant officier anglais eut alors l'attention d'extraire les mèches de la bouche de la senora, qui, dans son empressement, les engloutissait avec le suif.

Un navigateur avait eu la pensée de faire le portrait d'une jeune fille esquimau.

« Non, non, s'écria la mère, je ne veux pas! je m'y oppose !

« — Et pourquoi ?

« — Je n'y consentirai jamais, je perdrais ma fille ! »

Le voyageur crut que la superstition faisait entrevoir à cette tendre mère à vue courte des horizons sinistres. Il n'insista pas. On respecte partout les superstitions à l'égal des traditions. Ce sont presque les légendes de l'imagination.

Quoi qu'il en soit, cette crainte ne retenait pas l'excellente matrone; d'autres pensées l'inquiétaient; dans son amour maternel, elle était persuadée que, si le souverain d'Angleterre venait à contempler le doux visage de sa fille, ébloui par tant de charmes, il voudrait la demander en mariage, peut-être la lui ravir, — et elle se refusait avec obstination à une pareille alliance!

Parmi les occupations des Esquimaux, il faut citer d'abord la pêche des poissons, des phoques et quelquefois de la baleine. Ils fendent la glace et s'emparent des poissons et des morses à l'aide d'un harpon; à l'époque de la pêche des gros cétacés, ils s'élancent au milieu des flots sur une légère embarcation, qu'ils dirigent avec une surprenante hardiesse; cette espèce de nacelle, appelée *kayak*, est étroite et fort longue. Sa forme est semblable à une navette, percée d'un trou où l'homme se place dans une sorte de poche de peau; à la portée du pêcheur, sont le harpon, la lance, la hache, les cordes; il avance en frappant alternativement à droite et à gauche les flots avec une large pagaie.

Le costume des Esquimaux manque d'élégance, les deux sexes ont à peu de chose près les mêmes vêtements : de grandes bottes fourrées, des bas en grosse laine, de larges mitaines, des pantalons en peau, une veste et un surtout en peau de renard ou de phoque. Ils sont, avec cet accoutrement, presque aussi larges que hauts.

PREMIERS VOYAGES DANS LES RÉGIONS ARCTIQUES

DU IX^e^ AU XIV^e^ SIÈCLE

CHAPITRE II

PYTHÉAS

DÉCOUVERTES DES SCANDINAVES AU GROENLAND OU VINLAND, ETC

Les anciens n'ont eu que des idées bien vagues sur les régions du nord de l'Europe, qu'ils confondaient dans la dénomination peu précise de pays hyperboréens. Ce n'était pas pourtant qu'ils n'en eussent point entendu parler; car ils en recevaient certains produits tels que l'étain des îles Cassitérides et l'ambre des côtes de la Baltique. Mais les Phéniciens et les Carthaginois, qui ont sans doute poussé fort loin leurs navires dans les parages septentrionaux, ne se souciaient point de les faire connaître aux autres peuples, afin de se réserver le monopole du fructueux commerce qu'ils y faisaient.

Les Grecs, leurs rivaux, qui peuplaient de nombreuses colonies tout le littoral méditerranéen, devaient naturellement se préoccuper de

pousser plus loin leurs voyages, afin de pouvoir se passer de l'intermédiaire des Phéniciens pour l'importation des produits du Nord. C'était là une entreprise bien hardie : pour les Grecs, sortir de la Méditerranée, c'était pénétrer dans le légendaire fleuve Océan d'Homère, qui formait la limite du monde, c'était se lancer dans un inconnu redoutable.

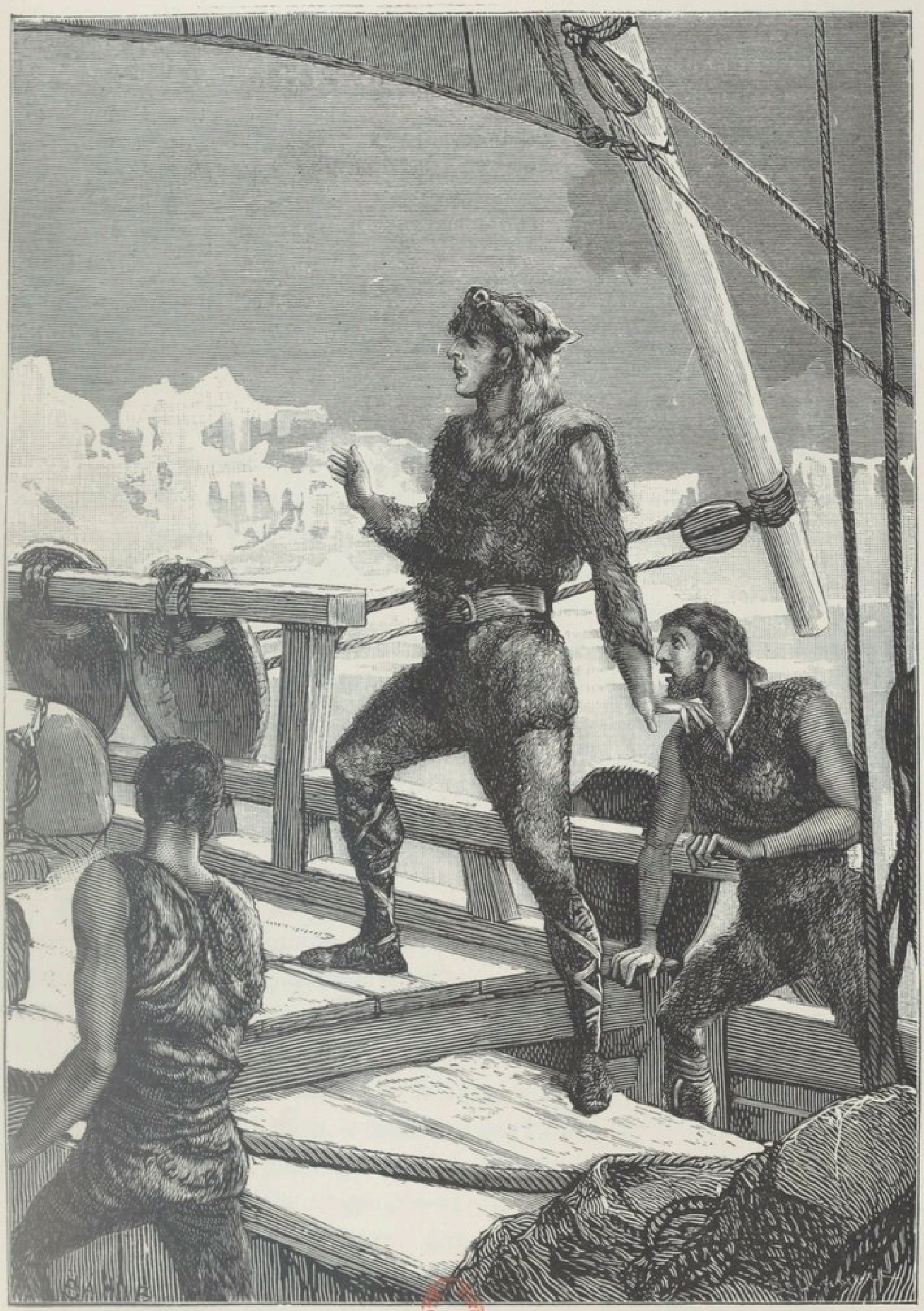
L'homme au cœur bardé d'un triple airain (*æs triplex*) qui osa affronter cet inconnu au IVe siècle avant l'ère vulgaire, fut un colon phocéen de Massilia (Marseille), nommé Pythéas, qui n'était pas seulement un habile et hardi navigateur, mais encore un astronome des plus distingués, puisqu'il avait su déterminer la latitude de sa ville natale avec une précision égale, à quelques secondes près, à celle des savants modernes.

Après avoir franchi les colonnes d'Hercule, Pythéas suivit les côtes de la péninsule ibérique et de la Gaule et, continuant sa route vers le Nord, reconnut peut-être les îles Cassitérides, l'Irlande et fit le tour de la Grande-Bretagne. Dans un second voyage, profitant des renseignements qu'il avait recueillis, il gagna le nord du Jutland, pénétra dans la mer Baltique jusqu'aux rivages de l'Esthonie, et découvrit, dans cette longue navigation, les plages où se récoltait l'ambre jaune.

Bien que, dans ces deux voyages, il n'eût pas dépassé vers le Nord la pointe septentrionale de l'Écosse et les îles qui l'avoisinent, il avait rapporté de ce point des notions assez précises sur des régions plus boréales, en particulier sur une grande île qu'il appelle Thulé, où le tropique d'été se confondait avec le cercle arctique, et où le jour dure vingt-quatre heures au solstice d'été. Dans ces régions, disait-il, il n'y a plus ni terre proprement dite, ni air, ni mer, mais une sorte de concrétion de tous les éléments, semblable à la substance molle et spongieuse qu'on nomme poumon marin, et presque impossible à traverser. Ce que Pythéas exprime par cette définition bizarre, c'est évidemment le mélange de brumes, de neiges et de glaces des régions arctiques. Quant à Thulé, le détail astronomique que nous venons de rapporter, la distance qu'il indique, d'après ses informateurs, ne laisse aucun doute sur l'identification de cette grande île, qui est évidemment l'Islande.

Pythéas fut méconnu de ses contemporains et même de la postérité pendant plusieurs siècles, et pendant quatre cents ans, aucun navigateur n'eut le courage de s'élancer sur ses traces dans l'Océan Atlantique [1].

1. L'école d'Alexandrie lui a pris ses observations astronomiques, et c'est d'après ces mêmes observations qu'Aristote a prolongé la terre habitable jusqu'au 67e.



PYTHÉAS DÉCOUVRANT LES PREMIÈRES GLACES FLOTTANTES

Lorsqu'on osa le faire, ce fut avec une timidité et une lenteur qui laissèrent encore dans l'inconnu la légendaire Thulé dont la découverte positive, conservée jusqu'à nous par les traditions, n'était pas réservée aux grandes nations de l'antiquité méditerranéenne.

Bien que Pythéas n'ait pas personnellement abordé les régions arctiques, il n'en avait pas moins ouvert une voie qui eût été féconde en résultats, si ses successeurs avaient su profiter des conquêtes géographiques qu'il avait faites. C'est à ce titre que nous devons saluer en passant la mémoire du savant et intrépide explorateur massiliote, avant d'aborder le récit des premières découvertes arctiques proprement dites.

Ces découvertes sont dues aux hommes du Nord, aux Normands ou Scandinaves; longtemps ignorées, elles nous ont été révélées depuis peu par de savants travaux qui nous ont fait connaître les sagas, sortes de poèmes épiques ou de chroniques dans lesquelles la tradition fixait le souvenir des actes des héros hyperboréens dont l'antiquité classique soupçonnait à peine l'existence. Cependant Pline rapporte qu'au nord du promontoire des Cimbres (Jutland), se trouvent plusieurs îles qu'il appelle « Scandia, Dumna, Bergos et la plus grande de toutes, Nérigos, d'où l'on s'embarque pour Thulé ». Il est aisé de reconnaître dans ces noms les racines de ceux de Scandinavie, Danemark, Bergen et Norwège; on voit également dans ce texte la preuve que dès le commencement de l'ère vulgaire, les Norwégiens avaient poussé leurs courses maritimes jusqu'à l'Islande.

Toutefois ce n'est guère qu'à partir du IX^e^ siècle que nous connaissons avec assez d'exactitude l'histoire des découvertes et des migrations scandinaves, qui se produisent dans les régions boréales, aussi bien que vers le sud, où elles appartiennent à l'histoire politique de la France, de l'Angleterre et de plusieurs autres pays.

Les premiers faits importants à signaler sont deux voyages d'exploration accomplis l'un dans la Baltique par le Danois WULFSTAN, l'autre dans l'Océan Glacial par le Norwégien OTHER, et dont la relation nous a été conservée par le roi anglo-saxon Alfred le Grand. Du premier nous n'avons rien de particulier à dire, si ce n'est qu'il reproduit à peu près la navigation exécutée par Pythéas treize siècles auparavant, sauf le point de départ beaucoup plus rapproché. Le second, au contraire, présente pour nous un intérêt et une importance bien plus considérables, au point de vue de l'histoire des découvertes géographiques.

Other, riche propriétaire du district le plus septentrional de la Norwège, entreprit son voyage dans un but de véritable curiosité scientifique. Il suivit par mer les côtes de la Norwège, du Finmark, de la Laponie et pénétra dans la mer Blanche jusqu'à l'embouchure de la Dvina, ayant ainsi contourné la partie septentrionale de l'Europe, périple qui n'a été refait, à notre connaissance, que six siècles plus tard par Chancellor.

Les voyages de Wulfstan et d'Other, dont la narration a été recueillie de leur bouche même par Alfred le Grand, ont été précieux pour la science; car ils ont permis au monarque historien d'enregistrer dans ses écrits, non seulement le récit de ces deux explorations, mais encore, à leur occasion, les détails les plus circonstanciés sur la géographie des pays scandinaves à cette époque.

C'est dans ce même IXe siècle de notre ère que prend place un fait important, la colonisation de l'Islande par les Norwégiens. Cette grande île, qui leur était connue déjà du temps de Pline, ainsi qu'on l'a vu plus haut, avait été sans doute oubliée, puisque les sagas mentionnent sa découverte en 861 par le pirate norwégien NADDOD, qui l'aborda par la côte orientale, où il constata la présence de plusieurs volcans, et lui donna le nom de Snœland (terre des neiges). Deux ans plus tard, Gardar, se rendant aux Hébrides, fut porté par les vents jusque sur les côtes de la même île; il en fit le tour et y passa un hiver.

Quelques années après, trois Norwégiens des Ferœer, FLOKI-RAFNA, HERJOLF et THOROLF, s'embarquèrent pour retrouver l'île de Gardar et s'y établir; ils y passèrent un hiver très-rude, pendant lequel ils perdirent, faute d'herbe, tout le bétail qu'ils avaient amené avec eux, et revinrent dans leur pays. Floki-Rafna faisait de l'île une sombre description; Herjolf ne se prononçait guère sur les avantages qu'elle présentait, tandis que Thorolf la décrivait comme un paradis, une terre riche et bénie des dieux. Cette légende prévalut et fut rapidement répandue parmi les hommes du Nord.

Aussi, en 873, le Norwégien INGOLF résolut-il d'aller s'établir dans l'île, déjà baptisée par Floki-Rafna du nom d'Islande, ou terre des glaces, qui n'était pourtant pas bien tentant. Il y envoya tout d'abord des émissaires qui la retrouvèrent sans difficulté, l'explorèrent en partie, et en revinrent après un hivernage, rapportant des renseignements favorables. Ingolf, en conséquence, s'embarqua avec de nombreux compagnons et alla s'établir sur la côte méridionale de l'Islande. Après avoir changé plusieurs fois de résidence, il finit par se fixer sur les bords du

Faxe-Fjord, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la petite ville de Reykiavik, capitale de l'île. La colonisation de l'Islande, ainsi commencée par Ingolf, prit peu à peu un développement considérable, surtout à la suite d'un événement important de l'histoire de la Scandinavie.

En 885, Harald Haarfager remporta sur d'autres chefs norwégiens la grande victoire navale de Hafursfjord, qui modifia profondément la constitution politique de la Norwège. Ce pays, jusqu'alors divisé en un grand nombre de petits États indépendants et prospères, se trouva conquis et unifié sous un pouvoir oppresseur. Il résulta de cette nouvelle situation un mécontentement général, et par suite une émigration considérable qui se porta tout d'abord vers les Shetland, les Ferœer, les Orcades et les Hébrides, puis sur la Grande-Bretagne, l'Irlande, la France, les pays méditerranéens et d'autre part sur l'Europe orientale. L'Islande servit de refuge à un grand nombre de ces émigrés, qui retrouvaient sur ces côtes les conditions d'existence indépendante qu'ils ne trouvaient plus dans leur patrie. En 930, toute l'Islande habitable était colonisée; elle resta à l'état de république libre et florissante jusqu'en 1261, époque à laquelle elle passa sous la domination des rois de Norwège.

C'est dans la dernière période de l'indépendance de l'Islande que se produisit le grand mouvement littéraire auquel nous devons le récit des explorations scandinaves dans le Nord, et en particulier l'histoire, encore incomplète, de la colonisation du Groënland et de l'Amérique du Nord, par les Islandais, dès le x^e^ siècle de notre ère. Ces faits, mis au jour depuis peu par les recherches des savants danois, ont été réunis et présentés avec ensemble dans un remarquable ouvrage de M. Gabriel Gravier [1], auquel nous empruntons la plupart des détails qui vont suivre.

La côte orientale du Groënland avait été aperçue, dès 877, par Gunnbjorn, dans le voisinage du cercle polaire. A partir de cette époque, des récits fabuleux coururent sur cette terre, mais sans que pendant longtemps personne osât se rendre dans cette direction.

En 983 seulement, Erik le Rouge, exilé d'Islande pour meurtre et cherchant une autre patrie, partit dans la direction de l'ouest et retrouva, vers 64° de latitude, la côte du Groënland oriental. Cette côte ne lui paraissant pas propre à un établissement, il redescendit vers le sud en la suivant et doubla le cap Farewell. Trouvant la côte occidentale plus hospitalière, il s'y fixa dans une baie qu'il appela Eriksfjord, où il construisit une sorte de village qu'il désigna sous le nom de Brattahlida. Le

1. *La Découverte de l'Amérique par les Normands au X^e^ siècle*, Rouen, 1874. Ouvrage auquel la Société de Géographie a décerné une grande médaille d'or.

bruit de ses aventures se répandit en Islande; lui-même y retourna pour recruter des colons. Un grand nombre consentirent à repartir avec lui, et, dans le courant de l'année 985, trente-cinq navires quittaient l'Islande pour le Groënland, nom charmant signifiant *Terre verte*, qu'il avait donnée à sa nouvelle patrie, pour qu'on se décidât plus facilement à la venir habiter. Mais dans ces parages la mer est peu clémente, les glaçons flottants abondent, les tempêtes sont fréquentes; la rencontre des deux courants polaires au sud du Groënland y rend la navigation très-périlleuse. Quatorze navires seulement arrivèrent à l'Eriksfjord; la petite flotte avait perdu en route les trois cinquièmes de son effectif. Néanmoins la colonisation ainsi commencée prit un développement rapide, et la côte occidentale du Groënland fut bientôt couverte d'établissements scandinaves jusque vers 72° de latitude. La capitale de la colonie, Gardar, devint en 1121 le siége d'un évêché, qui, malgré son éloignement, envoyait sa part d'offrandes au denier de Saint-Pierre.

Jusqu'en l'an 1000, les Normands de l'Islande et du Groënland étaient restés païens. A cette époque, le roi de Norwège, Olaf Tryggvason, qui convertissait ses États le fer à la main, résolut d'amener également au christianisme les Scandinaves non soumis à sa domination. Ayant réussi à convertir LEIF, l'un des fils d'Erik le Rouge, venu en Norwège pour y vendre les produits de la colonie, il l'associa à ses projets. Leif conduisit donc en Islande et en Groënland des missionnaires qui ne tardèrent pas à mener à bien leur besogne de prosélytes.

Lorsque Leif revint auprès de son père à Brattahlida, il trouva la colonie fort préoccupée de certaines terres situées vers le sud et aperçues plusieurs années auparavant par BJARN HERJULFSON qui avait été entraîné dans cette direction par le courant polaire. Leif résolut d'éclaircir ce mystère, acheta le vaisseau même de Biarn et s'y embarqua avec celui-ci et trente-cinq autres compagnons. Il ne tarda pas à retrouver les terres en question, qu'il appela Helluland (ou pays de sables, terre pierreuse) et Markland (ou terre boisée) et qui n'étaient autres que Terre-Neuve, le Labrador et la Nouvelle-Écosse. Poursuivant sa route vers le sud en longeant la côte, il parvint jusqu'aux pays qui forment aujourd'hui les États de Massachussets et de Rhode-Island, et remonta le cours de la rivière appelée aujourd'hui Pocasset-River, sur les rives de laquelle il s'arrêta et construisit une grande maison (Leifsbudir) où il passa l'hiver avec ses compagnons; ayant trouvé des vignes sauvages dans la contrée, il donna à celle-ci le nom de Vinland. Au printemps de 1001, il revint en Groënland avec son navire chargé des produits du pays.

L'année suivante, son frère THORVALD recommença le voyage de Leif, hiverna à Leifsbudir et explora en détail les régions voisines, poussant ses excursions au sud-ouest jusqu'à Long-Island, c'est-à-dire à peu de distance de l'emplacement actuel de New-York (1003). Puis, après un second hiver passé dans le Vinland, il revint lentement vers le Nord, s'arrêtant de distance en distance pour visiter les côtes. Ayant rencontré des indigènes appelés Skrellings (Esquimaux), il les fit égorger ; mais ses victimes furent bientôt vengées et Thorvald tomba bientôt frappé mortellement dans une lutte avec les Skrellings. Ses compagnons, après l'avoir enterré en ce lieu qui est le cap Cod actuel et qu'ils nommèrent *Krossanes* (le promontoire des Croix), car Thorvald avait dit en voyant arriver sa fin : « Je vais mourir, je vous conseille de vous préparer à partir promptement et de me laisser sur ce promontoire où je voulais bâtir ma demeure. Vous m'inhumerez à cet endroit et vous placerez deux croix sur ma tombe, l'une à la tête et l'autre aux pieds, pour qu'à l'avenir ce promontoire soit appelé Krossanes [1] », — ses compagnons, dis-je, — revinrent en Groënland (1005).

Thorstein, troisième fils d'Erik, partit avec sa femme Gudrida et vingt-cinq hommes, dans le but de rapporter les cendres de son frère. Les vents contraires le détournèrent de sa route et le poussèrent jusqu'à 3° au sud du cercle polaire, où il mourut dans la maison de Svart (le Noir), qui lui avait donné l'hospitalité.

Deux ans plus tard, un Norwégien récemment arrivé à Brattahlida, THORFINN KARLSEFN résolut de suivre les traces de Leif et partit pour le Vinland avec trois navires portant 160 hommes et 5 femmes. Il tenta vainement de s'y fixer. La discorde qui se mit entre les voyageurs et les luttes qu'il fallait soutenir contre les Skrellings obligèrent Thorfinn au retour, au bout de quatre ans. Dans l'intervalle, sa femme qui l'avait accompagné, la belle Gudrida, veuve de Thorstein, un des fils d'Erik le Rouge, fameuse dans les épopées islandaises, lui avait donné un fils, Snorre, le premier Normand né sur la terre américaine.

Thorfinn Karlsefn avait dépassé ses prédécesseurs ; il avait atteint, en suivant la côte vers le sud, l'embouchure du Potomac, et avait rapporté de ces pérégrinations une notion nouvelle, celle d'un pays situé vers le sud et qu'il appelle Hvitramannaland ou terre des hommes blancs (ou vêtus de blanc). Les détails recueillis par lui, joints à d'autres informations vagues éparses dans les sagas, permettent d'affirmer que ce pays, qui correspond aux Carolines, à la Géorgie et à la Floride, était

1. Rafn, *Antiquitates americanæ*.

alors colonisé par les Irlandais, aussi lui a-t-on donné le nom de Grande-Irlande. C'est là que se rendait sans doute le Gallois Madoc ap Owen, qui, en 1170, allait établir une colonie, avec un grand nombre de ses compatriotes, dans une lointaine région de l'ouest.

Le fait de la colonisation du Vinland est indubitable ; il est attesté par des preuves nombreuses, telles que la mission d'Erik Upsi, premier évêque groënlandais, qui alla évangéliser au commencement du XII^e^ siècle les colons normands et les indigènes de ce pays, telles aussi que les traditions des sauvages de la Gaspésie qu'on a trouvés vénérant la croix et conservant un écho d'anciennes prédications chrétiennes [1], telles enfin que l'inscription des produits de la colonie dans le relevé des dîmes ecclésiastiques scandinaves, à la date de 1307.

Jusqu'à quelle distance les Normands du Vinland et les Irlandais du Hvitramannaland ont-ils pénétré dans l'intérieur du continent américain? Que sont-ils devenus? Leurs descendants ont-ils été anéantis par les indigènes ou se sont-ils assimilés à eux? Cette dernière hypothèse est la plus probable, en raison de certaines traditions recueillies plus tard chez les naturels de la Nouvelle-Angleterre.

Quant aux colons du Groënland, ils devenaient de plus en plus nombreux; des ruines multipliées découvertes depuis le cap Farewell jusqu'à Huppernavik attestent leur existence. Un ancien chroniqueur compta quatre-vingt-dix villes [2], dans le Westerbygd et autant dans l'Esterbygd. Ces hardis pionniers s'avançaient au nord jusqu'à 72° 55 de latitude, comme le prouve une inscription runique trouvée dans l'île des Femmes (Kingiktorsoak); ils allaient y pêcher le phoque et y chercher du bois apporté d'Asie et du continent américain par les courants. Annexés comme l'Islande à la couronne de Norwège en 1261, les Groënlandais furent écrasés d'impôts, et ruinés par le monopole économique que se réserva le gouvernement norwégien. La décadence fut lente; elle dura près de trois siècles : la peste, la piraterie vinrent la précipiter. En 1535, il y avait encore un évêque de Gardar entouré de rares colons. Il y avait, outre l'église épiscopale de Gardar, douze églises dans la première de ces divisions et quatre dans la seconde. Quelques années après, le continent groënlandais ne comptait plus un seul habitant scandinave. Il était réservé au gouvernement danois d'en ramener plus tard, dans des circonstances que nous rapporterons ailleurs.

1. Ch. Le Clerq. *Nouvelle Relation de la Gaspésie*, 1691. — Beauvois, Les *Porte-croix de la Gaspésie et de l'Acadie*, 1877.

2. Ou peut-être des villages, ou simplement des *gaard* (groupes de maisons en bois qui ne constituent à elles toutes qu'une seule habitation).

EXPÉDITION DES ORCADIENS ET DES FRÈRES ZENI

La relation des frères Zeni (Nicolo et Antonio), navigateurs vénitiens, qui se rapporte à la dernière moitié du XIV^e^ siècle, jette un jour remarquable sur les régions boréales. Nicolo Zeni, voyageant dans les mers du Nord, y ayant fait naufrage vers 1390, fut protégé et recueilli par le prince des Orcades, qu'il appelle Zichmni, et qui paraît être Henri Sinclair, vassal du roi de Norwège et du roi d'Angleterre ; mis à la tête des flottes du prince des Orcades, il prit part avec lui à la conquête du Frisland (probablement les îles Ferœer), et, naviguant vers le Nord, visita l'Islande et la côte est du Groënland, où, vers 69° de latitude, était établie auprès d'une source d'eau chaude une colonie avec un monastère, où se trouvaient de nombreux religieux scandinaves. Bien que ce monastère n'ait laissé aucune trace jusqu'à nos jours, il est curieux de rapprocher de ce fait la rencontre que fit dans ces parages le capitaine Graah (1828-1830) de quelques centaines d'individus nomades présentant un type européen assez bien défini.

Nicolo Zeni avait fait venir auprès de lui son frère Antonio, dans la relation duquel se trouve un récit curieux qui parut avoir des conséquences importantes malheureusement restées inconnues. Ce récit fut fait aux frères Zeni et au prince des Orcades, par un vieux marin frislandais auquel étaient arrivées de singulières aventures.

Vingt-six ans auparavant, c'est-à-dire vers 1364, ce vieux marin naviguant vers l'occident avait été jeté par la mer sur les côtes d'une île qu'il appelait Estotiland, qu'on pourrait mieux appeler *Escociland* (pays des Écossais), parce que des Scoto-Islandais étaient probablement venus s'y établir depuis longtemps), et qu'on a généralement identifiée avec Terre-Neuve, mais que M. Beauvois[1] croit plutôt répondre à la Gaspésie et au Nouveau-Brunswick. Là, dans une grande ville, il avait trouvé un homme parlant le latin et qui lui avait servi d'interprète avec les gens du pays. Il y était resté cinq ans avec ses compagnons; les habitants paraissaient avoir eu des relations avec les pays scandinaves dont ils pratiquaient certaines coutumes et certaines industries. Les marins frislandais s'étant fait apprécier en Estotiland pour leurs qualités nautiques, furent envoyés vers le sud avec le commandement d'une flotte de douze navires qui fut détruite sur les côtes d'un pays appelé Drogeo (sans doute une partie du continent américain), peuplé d'anthro-

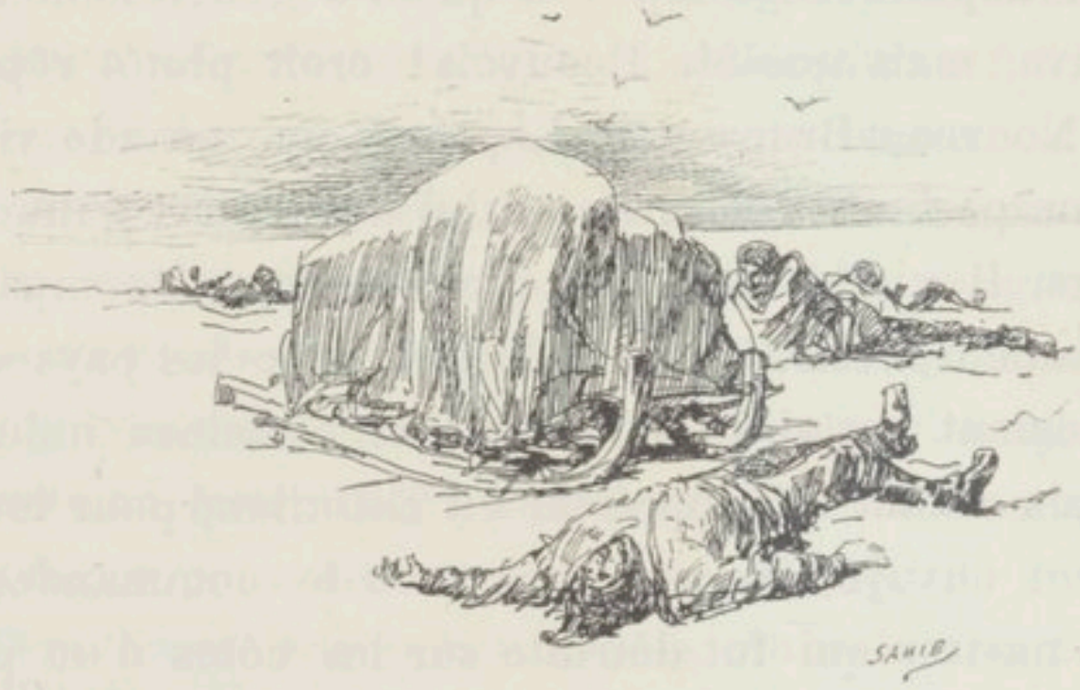
1. Beauvois, *les Colonies européennes du Markland et de l'Escociland*, 1877.

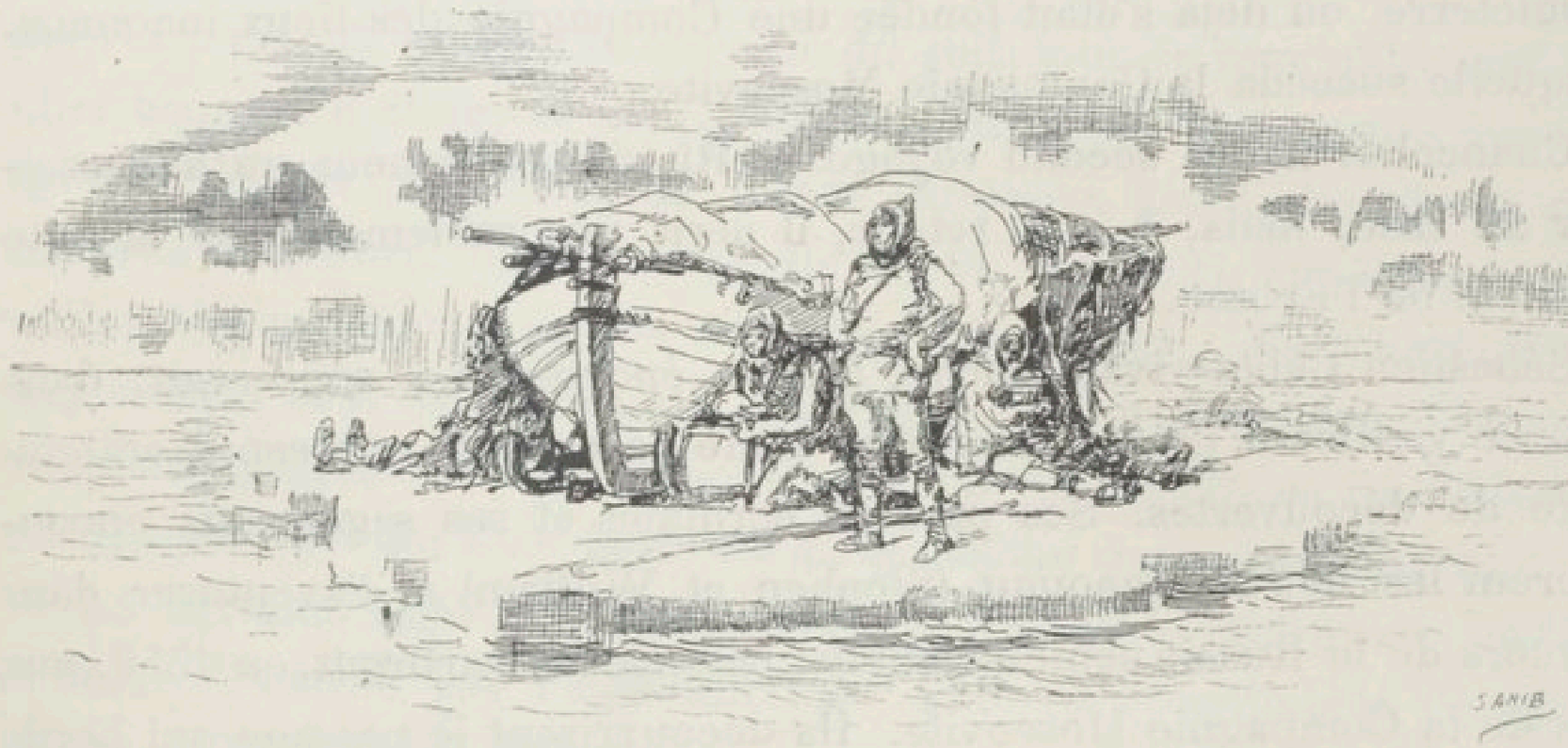
pophages. Quelques hommes seulement survécurent au naufrage. Réduits en esclavage, ils prirent part aux luttes entre diverses tribus, changeant de maîtres suivant les hasards de la guerre. Ils parcoururent ainsi un pays d'une étendue considérable, « grand comme un nouveau monde », pendant treize années consécutives. Enfin le marin frislandais avait reconquis sa liberté, était retourné en Estotiland, où il avait fait fortune, après quoi il était revenu dans son pays natal.

Sur ce récit, Zichmni (ou Sinclair) décida une expédition pour aller à la recherche de ces contrées inconnues ; malheureusement, le vieux Frislandais qui devait la diriger vint à mourir et l'expédition dut se faire sur des indications assez vagues. Néanmoins on trouva une première terre, où l'hostilité des populations empêcha de débarquer, puis une seconde, où l'on s'arrêta. Mais là, quelques matelots étant mécontents ou malades, Antonio Zeni fut chargé de les rapatrier, ce qui nous laisse dans l'ignorance la plus complète, quant aux suites de l'expédition.

Quoi qu'il en soit, nous pouvons considérer les aventures du vieux marin frislandais et l'expédition de Zichmni et de Zeno comme une deuxième découverte de l'Amérique par les Normands au XIV^e^ siècle.

A partir de cette époque, nous ne retrouvons plus d'expéditions scandinaves dans les régions du nord de l'Amérique. Ce sont les Anglais qui vont se lancer sur cette voie, après la nouvelle découverte de l'Amérique par Christophe Colomb; ils vont rechercher une route vers les Indes contournant l'Amérique et désignée par avance sous le nom de passage Nord-Ouest.





VOYAGES ARCTIQUES DANS LES XVI^{E}, XVII^{E} ET XVIII^{E} SIÈCLES

CHAPITRE III

Les Anglais sont, après les Scandinaves, ceux qui tentèrent les premiers des découvertes dans les mers arctiques. En 1553, sous Édouard VI, Hugh Willoughby et Richard Chancellor furent chargés de diriger une expédition destinée à trouver, par le nord-est, un passage vers le Cathay (la Chine); ils avaient deux navires parfaitement équipés. Mais la *Bona Confidencia*, que commandait Willoughby, fut arrêtée, par un naufrage sans doute, sur les côtes de la Laponie, où tous ceux qui la montaient périrent de faim et de froid. Chancellor, sur l'*Edward Bonaventure*, fut plus heureux; il maintint sa course au Nord, « où, dit-il dans sa relation, il navigua si loin qu'il arriva enfin dans un endroit où la nuit n'existait pas, mais où la lumière continuelle et l'éclat d'un soleil sans nuage frappaient une vaste et puissante mer ». Il débarqua sur la côte de la Moscovie; quittant la mer, il se rendit à Moscou, où il fut bien accueilli par le tzar Ivan Vasiliévitch; son habile entremise fit jeter les bases de grands rapports commerciaux entre la Russie et

l'Angleterre, où déjà s'était fondée une Compagnie des lieux inconnus. à laquelle succéda la Compagnie Moscovite.

Chancellor fit un second voyage en Russie, et ramena un ambassadeur du tzar; mais, à son retour, il périt misérablement sur la côte orientale de l'Écosse.

Sébastien Cabot vivait encore à cette époque et il conservait, dans sa verte vieillesse, toute l'activité et toute l'ardeur de son esprit enthousiaste de découvertes. Ses paroles cordiales et ses sages avis encouragèrent les deux BURROUGH (Stephen et William) à s'aventurer dans les mers de la Russie septentrionale; ces marins partirent, en 1556, aux frais de la Compagnie Moscovite. Ils découvrirent le passage qui borde au nord l'île de Vaïgatch et que les Russes appellent détroit de Fer ou de Kara, mais que les Anglais ont nommé détroit de Burrough. Ils entrèrent les premiers dans la mer de Kara. En 1580, PETT et JACKMAN, envoyés par la même Compagnie, découvrirent le bras de mer qui sépare Vaïgatch du continent, et que les Russes appellent détroit d'Iougor ou de Voïgotch, mais auquel les Anglais tiennent à conserver la dénomination de détroit de Pett.

Mais jusqu'alors on n'avait pas encore contourné la Nouvelle-Zemble (plus justement nommée Novaïa Zemlia, c'est-à-dire, en russe, nouvelle terre.) Cet honneur était réservé aux Hollandais, et GUILLAUME BARENTS, de l'île Ter Schelling, marin hardi et expérimenté, savant observateur même, mit à la voile le 4 juin 1594, sur une simple barque de pêcheur, et, longeant la côte nord de cette terre, y vit le cap Nassau et les îles Orange. Un second voyage, équipé à grands frais, fut moins fructueux; mais un troisième, commencé le 13 mai 1596, a été encore des plus remarquables.

Explorations boréales : Barents et ses compagnons Heemskersck, Zyp, Gerrit de Veer (historiens du voyage), avaient deux bâtiments; ils virent l'île des Ours (que l'Anglais Bennet, allant faire la chasse des morses pour en recueillir les dents, nomma île Chérie, en 1603, en l'honneur d'un de ses compatriotes), ils arrivèrent au Spitzberg; de là, ils se séparèrent : Zyp longea le Groënland et revint en Hollande. Les autres atteignirent la Nouvelle-Zemble et y passèrent l'hiver dans une baie qu'ils appelèrent *Havre de glace*. On admira la bonne humeur, la discipline et la détermination de ces braves marins, qui construisirent une maison avec des bois poussés par les courants et avec des planches de leur navire; des lits furent disposés le long des parois de cette demeure, un tonneau fut transformé en baignoire; la neige, amoncelée

par les tempêtes jusqu'à la hauteur du toit, loin de leur nuire, eut pour effet heureux d'élever la température à l'intérieur. Néanmoins les souffrances de ces pauvres gens furent extrêmes. Enfin, les glaces ayant laissé la mer libre, ils purent partir le 14 juin 1597, sur deux bateaux qu'ils s'étaient fabriqués des débris de leur navire. Mais Barents était très-malade et il mourut le 19, avant de revoir le continent. Les survivants atteignirent Kola et Lugonie, vers la fin d'août, et ils furent recueillis par Zyp qui était heureusement revenu dans ces parages.

Le capitaine norwégien Carlsen a eu le bonheur de retrouver, en 1871, la maison élevée par l'expédition de Barents et telle que l'a décrite Gerrit de Veer : tout était là, les casseroles au foyer, la vieille pendule; contre le mur , les armes et les outils, les gobelets, les instruments de musique et les livres qui avaient trompé les heures d'ennui, de longues nuits, deux cent soixante dix-huit ans auparavant [1]. On a porté en Hollande les précieuses reliques de cette habitation, et elles ornent aujourd'hui le musée naval de La Haye.

Henri Hudson voulut marcher sur les traces de Barents : équipant un petit navire de la Compagnie Moscovite, le *Hoyewell* (Bon Espoir), il s'élança vers le Nord en mai 1607, vit le Spitzberg, le Groënland, une ile qu'il appela *Tucthes d'Hudson*, et qui est identique avec celle de Jean Mayen, ainsi nommée d'un capitaine hollandais qui n'y aborda qu'en 1611. Il fit une seconde expédition en 1608 et atteignit la Nouvelle-Zemble. Ces courses hardies firent connaître une richesse nouvelle qu'on n'avait pas encore exploitée, l'abondance de la baleine dans le Nord, et désormais une pêche active de ce cétacé commença dans les mers du Spitzberg; des flottes de baleiniers anglais et hollandais s'y rendirent annuellement. Une des premières opérations de ce genre fut celle de Poole, préparée en Angleterre en 1611 et où l'on employa des matelots biscayens exercés à la capture des baleines, autrefois très-communes dans le golfe de Gascogne. Les noms d'Edge et de Wiche, donnés à des iles du Spitzberg, rappellent des Anglais qui entreprirent des pêches de baleines et de morses. John Wood, de la même nation, fit, en 1676, une tentative infructueuse jusque près de la Nouvelle-Zemble. Williamzoon, Jacobszoon, Corneliszoon, Toris Carolus, Jelmer, et plus tard, Guillaume Vlamingh, en 1664, témoignent des efforts de la Hollande dans cette direction; Gillis, de la même nation, a donné son nom à l'une des terres du Spitzberg, découverte par lui en 1707. Le nom même de Spitzberg (ou plutôt *Spitzbergen*, montagnes pointues) est hollandais et

1. Clém. Markham, *les Abords de la Région inconnue.*

l'a emporté sur celui de Terre du Roi Jacques que les Anglais avaient donné à la principale île du groupe. Zorgdrager, Hollandais aussi, faisait des excursions dans ces parages de 1700 à 1705. En 1773, Phypps et Ludwige parvinrent à 80° 48'.

Tandis que des hommes entreprenants cherchaient le passage du nord-est pour aller au Cathay en s'efforçant de parvenir au pôle par la route du Spitzberg, d'autres dirigèrent leurs tentatives à l'ouest du Groënland pour aller en Asie par un passage du nord-ouest. Martin Frobisher, en 1576, s'avança avec deux petits navires, dans le sud du Groënland et pénétra dans un bras de mer qu'on a appelé depuis Lumby's Inlet; dans un second voyage qu'il fit en 1577, avec trois navires, il découvrit le détroit qui porte son nom, et rapporta deux cents tonneaux d'un minerai brillant qu'on supposa, à toute évidence, être de la gangue d'or. La reine Élisabeth résolut d'établir une colonie dans un si riche pays, qu'elle nomma *Meta incognita* et vers lequel se dirigea une troisième expédition, composée de quinze navires. Mais les glaces, les neiges, les tempêtes, des courants d'une violence extrême, empêchèrent l'exécution de ces brillants projets de colonisation. Frobisber revint avec la plus grande peine en Angleterre et ne retourna plus dans le Nord, mais participa aux voyages de Drake, que nous racontons ailleurs, et aux combats qu'on livra à la célèbre *Armada*.

John Davis, habile et courageux marin, partit de Darmouth en 1585, avec deux petites embarcations équipées par une Compagnie du passage du nord-ouest dont le chef était Adrien Gilbert, frère d'Humphrey Gilbert, que nous avons déjà mentionné. Il découvrit à l'ouest du Groënland, dans le nord de l'Amérique, le Gilbert's Sound, le détroit de Cumberland, le cap Welsingham et le large détroit auquel on a donné son nom. Il fit encore deux autres expéditions dans les mêmes parages, sans découvrir le passage nord-ouest, mais en augmentant beaucoup les connaissances géographiques : il parvint jusqu'à 75° de latitude. Les Esquimaux, qu'il rencontra en grand nombre, lui parurent très favorablement disposés; ils lui apportaient des peaux de phoques, des cerfs, des lièvres blancs, des poissons.

Deux autres marins anglais, Hall et Knight, firent au Groënland des expéditions infructueuses, en 1605 et 1606. Mais Hudson, que nous avons déjà suivi dans les mers du Spitzberg et de la Nouvelle-Zemble, devenu célèbre par de savantes observations hydrographiques et magnétiques, entre autres sur l'inclinaison de l'aiguille aimantée, et par la découverte, sur la côte orientale de l'Amérique, d'un fleuve considérable

qui a pris son nom, Hudson fit, en 1610, un voyage d'une grande importance dans le nord du nouveau continent. Il arriva de l'extrémité nord-ouest du Labrador, qu'il appela le cap Wolstenholm, et il pénétra dans un grand détroit (vu par Cortereal en 1500) qui a pris son nom et dans un vaste espace qu'on a nommé *baie* d'Hudson, mais qui mérite assurément le titre de *mer*. Des malheurs inouïs accompagnèrent cette expédition. Les glaces enfermèrent complètement Hudson et ses compagnons dans la baie de Saint-Michel, à partir du 10 novembre. Ils purent se nourrir pendant quelque temps de perdrix blanches, puis d'oies, de canards, de cygnes, gibier plus difficile à surprendre; peu à peu on n'eut plus pour aliments que de la mousse et des grenouilles. Au printemps, lorsque les glaces se rompirent, on prit une assez grande quantité de poissons, mais cette ressource elle-même s'épuisa. Au commencement de juin, Hudson répartit entre l'équipage tout ce qui restait d'aliments : à peine y en avait-il pour quinze jours. La disette engendra des dispositions haineuses contre le chef de l'expédition. Son secrétaire même, Green, dont il avait été le protecteur et le bienfaiteur, fut l'âme d'une conspiration qui éclata le 21 juin. Les rebelles garrottèrent le capitaine et le descendirent avec les malades et les estropiés, dans une chaloupe où on leur laissa un fusil de chasse, quelques munitions et quelques aliments; puis la barque fut lancée à la mer et s'éloigna parmi les glaces flottantes : on comprend quelle dut être la fin affreuse de ces infortunés qu'on ne revit jamais. Ce grand navigateur périt ainsi, victime d'une lâche révolte. L'infâme Green, devenu capitaine des insurgés, fut tué peu après à la suite d'une querelle avec les indigènes. Ceux qui survécurent furent réduits à manger leurs chandelles et à faire cuire la peau et les os broyés des animaux déjà dévorés. Plusieurs moururent de faim; les autres arrivèrent enfin dans la baie de Galway, en Irlande.

Les négociants de Londres organisèrent, en 1612, une expédition qui fut confiée à Thomas Button, marin habile; ils lui adjoignirent Pricket et Bylot, qui avaient fait partie du voyage d'Hudson et qu'on pouvait soupçonner d'avoir pris part à la rébellion que nous avons racontée, mais la connaissance qu'ils avaient des mers arctiques les rendait utiles dans cette circonstance. Button pénétra dans le détroit et dans la mer d'Hudson, atteignit la grande île de Southampton, découvrit l'embouchure du fleuve Nelson, et y passa l'hiver. Quelques hommes de l'équipage moururent par suite de la rigueur de l'hiver; mais le capitaine parvint à maintenir le courage et la gaieté de la plupart de ses

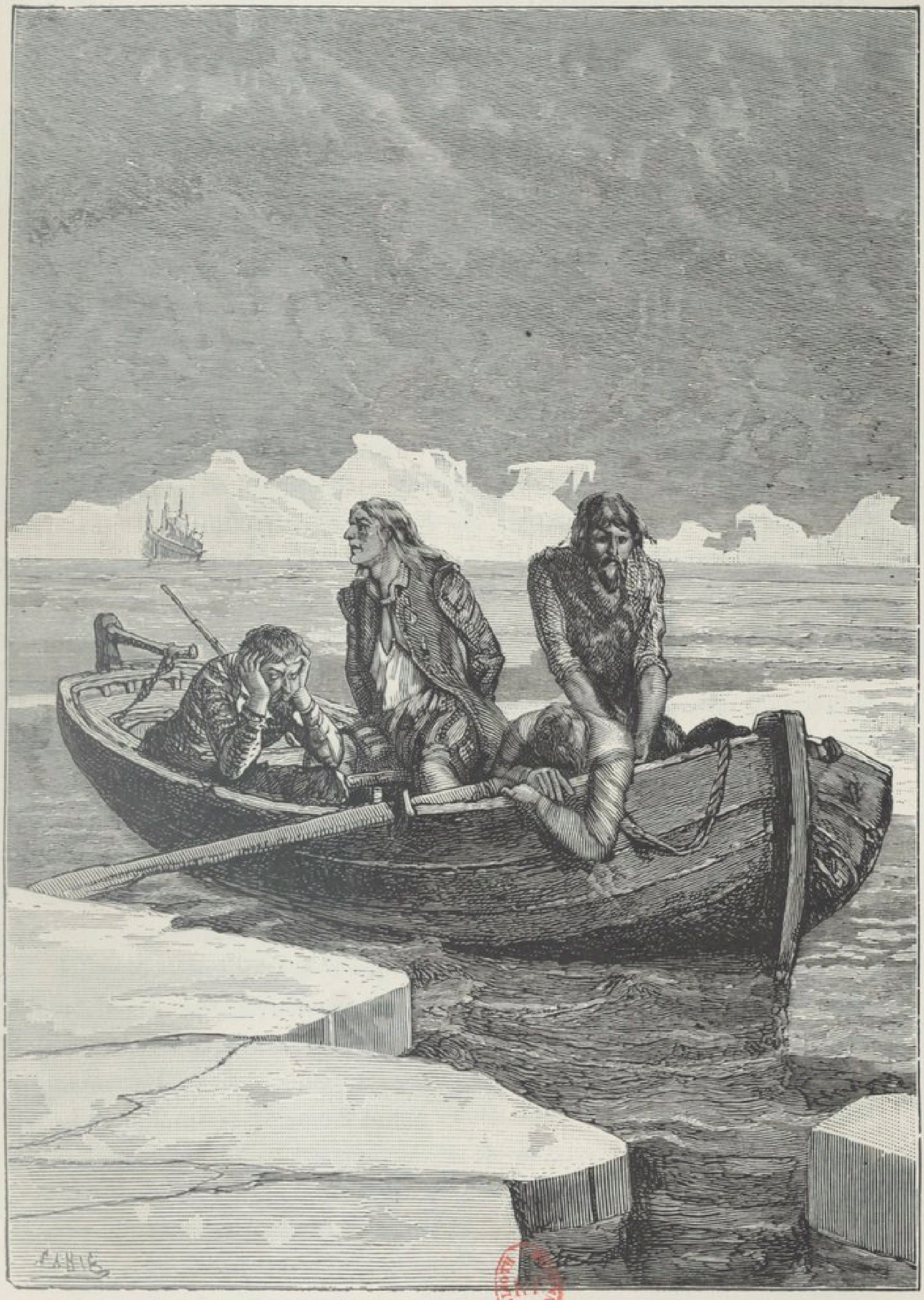
compagnons, en ne négligeant aucun moyen de soutenir leur ardeur contre l'influence funeste du froid et d'une inactivité forcée : il leur proposait des questions de marine et de découvertes à résoudre, de façon à les instruire tout en les amusant, échauffant ainsi leur zèle et en même temps préservant leur cœur d'un découragement fatal [1]. Au mois d'avril, lorsque la glace disparut, il fit voile vers le nord, le long de la côte occidentale de la mer d'Hudson; il aborda aux îles Mancel (ou Mansfield), doubla le cap Chidled, et rentra en Angleterre dans l'automne de 1613. Le capitaine Gibbon, son parent, partit en 1614, pour la recherche du passage nord-ouest; mais les brumes, les ouragans et les glaces flottantes l'empêchèrent d'avancer.

Bylot et Baffin tentèrent de nouvelles expéditions dans le même but en 1615 et 1616 : quoique Baffin ne fût que le pilote de Bylot, c'est lui qui dirigea en réalité les opérations de ces difficiles voyages, dont le second fit faire de grands progrès à la géographie arctique : on s'avança jusqu'à 78° de latitude; on découvrit le bras de mer appelé Sir Thomas Smith's Sound, le Whale Sound (baie des Baleines), l'île Hakluyt, l'Œdermann Jones' Sound, le détroit de Lancaster; enfin on visita toute cette mer qui a pris avec raison le nom de mer de Baffin.

Les naturels qu'on rencontra étaient de misérables Esquimaux qui ne se nourrissaient que de la chair crue des veaux marins, et qui, montrant le soleil du doigt et frappant leur poitrine, voulaient dire sans doute que les Européens leur paraissaient des êtres descendus de cet astre.

En 1619, un Danois, Jens Munk, fit une expédition dont l'équipage était presque entièrement composé de marins anglais. Il gouverna vers le détroit d'Hudson, entra dans un bras de mer qu'il appela Munk's Winter Harbur et qui est probablement identique avec le Chersterfield-Inlet de nos cartes; il donna au pays environnant le nom de Nouveau-Danemark, qui n'a pas été conservé. L'hiver fut affreux pour les pauvres voyageurs; le scorbut, le découragement, la faim, firent des ravages si cruels parmi eux, que, de soixante-quatre, ils ne restèrent que trois : le capitaine et deux autres. Ces malheureux s'encouragèrent mutuellement à se procurer de la nourriture; ils creusèrent la neige, pour y découvrir quelques herbes et quelques racines; ils prirent du poisson, des oiseaux et d'autres gibiers; ils purent à la fin équiper le plus petit de leurs deux navires, et arrivèrent sains et saufs dans un port de Norwège.

1. Desborough Cooley, *Histoire Générale des Voyages.*



HUDSON GARROTTE ET ABANDONNÉ PAR SON ÉQUIPAGE

En 1616, un capitaine anglais, Luke Fox, obtint du roi un bâtiment pour le voyage qu'il se proposait de faire, assurait-il, jusqu'au Japon par le nord-ouest, et il emportait même une lettre de Sa Majesté Britannique pour l'empereur de ce pays ; mais sa prétention trouva d'invincibles obstacles ; il circula simplement dans la mer d'Hudson, donnant à une partie de la côte le nom de Sir Thomas Rowe's Welcome, visitant le fleuve Nelson, où il retrouva la croix érigée par Button, et conservant d'ailleurs en parfait état de santé tout son équipage. Le capitaine Thomas Jones, qui voulut suivre ses traces l'année suivante, fut moins heureux dans la direction hygiénique de ses compagnons : il passa un hiver cruel à l'île Charlton ; le scorbut et toutes les misères d'un froid rigoureux vinrent accabler son expédition.

Si le passage tant cherché ne s'offrait pas aux investigateurs qui croyaient à son existence, il n'en fut pas moins la cause d'un établissement commercial de la plus grande importance : deux Français du Canada, nommés Médard Chouard des Groseilliers et Pierre-Esprit de Radison, après avoir vu refuser leurs plans de voyage au Nord-Ouest par le gouvernement de la France, les firent accepter en Angleterre, où le capitaine Gillam les accompagna dans la mer d'Hudson ; là fut élevé par eux le fort Charles, sur Rupert's River, premier centre d'un commerce de fourrures qui devait enrichir une puissante Compagnie fondée en 1669 par Charles II, sous le titre de *Compagnie de la baie d'Hudson*. Cette fondation avait d'abord pour but d'encourager et de favoriser ces deux voyageurs, auxquels *furent octroyées toutes les côtes et terres de la baie d'Hudson, ainsi que le privilège d'y exercer seuls le commerce des fourrures et des minéraux.* Elle acquit bientôt une grande importance.

Nous ne voyons plus d'expédition remarquable de ce côté, jusqu'à celle de Knight, directeur d'une forteresse établie sur les bords du Nelson, qui mit à la voile en 1719, pour rechercher une mine de cuivre signalée par les indigènes, et aussi, d'après les ordres de la Compagnie, « pour explorer le détroit d'Anian et découvrir de l'or et d'autres denrées négociables dans les régions du Nord ».

Il ne revint pas, et l'on n'eut aucune nouvelle de sa triste destinée jusqu'en 1769, où Kearne, dont nous parlons ailleurs, obtint, des plus anciens Esquimaux du voisinage de l'île de Marbre, des renseignements curieux : « les Anglais avaient mis leurs vaisseaux en sûreté dans un havre, et bâti une maison ; d'abord au nombre d'une cinquantaine, ils furent extrêmement réduits par un premier hiver, et au début du second hiver

il en restait à peine vingt ; l'été suivant on n'en trouva plus que cinq, dans un tel état de dénuement qu'ils se jetaient avec avidité sur la chair de veau marin et sur la graisse de baleine que leur fournissaient les naturels, sans prendre le temps de la faire cuire. Cette nourriture insalubre en fit mourir trois en peu de jours ; les deux autres survécurent assez longtemps, et on les voyait souvent, au sommet d'un rocher voisin, regarder ardemment vers le sud et vers l'est, comme s'ils attendaient quelque navire envoyé pour les secourir. Enfin, l'un des deux mourut ; les forces de l'autre étaient si épuisées qu'en essayant de préparer le dernier asile pour son compagnon, il tomba près du cadavre et ne se releva plus[1]. »

Un voyage plus important est celui de Christophe Middleton et de Guillaume Moor, qui partirent en 1741 sur des bâtiments, armés par l'Amirauté anglaise, sur les instances d'Arthur Dobles, riche particulier, persuadé de l'existence du passage du Nord-Ouest. Middleton était le chef de l'expédition ; on passa l'hiver à l'entrée du fleuve Churchill, dans la mer d'Hudson. On découvrit, en 1742, le cap Dobles, par 65° 12' de latitude nord ; on entra dans le Wager-River, et on se trouva le 5 août, dans une baie située près du 67° parallèle et qu'on nomma Repulse-Bay, parce que les terres et les glaces ne permirent pas d'aller plus loin. La découverte de cette baie et du Wager-River fut le sujet d'une grave accusation contre Middleton : Dobles et plusieurs autres prétendirent qu'un de ces deux points était le détroit cherché, et que, si le navigateur n'avait pas poussé son exploration plus avant, c'était par suite des incitations de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui craignait qu'une voie facile pour se rendre en Asie ne nuisît à son commerce et qui avait dû corrompre le chef de l'expédition. On entreprit une seconde exploration qui fut commandée par Moor, et où se trouvaient aussi deux autres marins de mérite, Ellis et Smith ; il fut reconnu qu'il n'y avait nullement un détroit aux ouvertures découvertes ; la réputation de Middleton fut réhabilitée ; il reçut une médaille pour récompense de ses observations, et la Société Royale de Londres l'admit dans son sein.

Pendant que les Anglais cherchaient à découvrir des passages et à créer des établissements sur les côtes septentrionales de l'Amérique, les Danois faisaient une seconde découverte du Groënland et y fondaient une nouvelle colonie. Cet honneur était réservé à Jean Egede, pasteur de Vogen, dans le diocèse norwégien de Trondhiem (alors soumis au Danemark). Plein du désir de ramener à la religion chrétienne les popu-

1. Samuel Hearne. *Journey*, etc.

lations groënlandaises et de voir régner la civilisation et le commerce nouveau dans une contrée qui avait été autrefois florissante, il intéressa à ses projets les évêques de Trondhiem et de Bergen, des négociants, le roi même de Danemark, Frédéric IV, et fit créer une Compagnie du Groënland qui devait exploiter les ressources de ce pays. Il partit en 1721, avec le titre de chef de l'établissement et de directeur des missions.

A peine eut-on construit une maison pour passer l'hiver, qu'Egede s'occupa d'apprendre la langue des naturels du pays, et d'étudier leurs mœurs ; il sut par sa douceur gagner leur confiance, les instruisit dans les préceptes du christianisme et les baptisa [1]. Malgré l'abandon et même l'opposition d'un autre roi, Christian VI, le zélé colonisateur ne se découragea point : il présidait à la pêche, amassait des provisions pour passer l'hiver, pourvoyait par le commerce à l'entretien de l'établissement et obtenait finalement que le gouvernement revînt à de justes sentiments de protection. La colonie prospéra sous sa paternelle direction. Son âge avancé le força de revenir en Europe en 1736 [2].

On lui donna pour successeur son fils, Paul Egede, qui dirigea aussi le Groënland avec sagesse, mais n'y séjourna que jusqu'en 1740. Paul, revenu à Copenhague, conserva la direction des affaires de la colonie et reçut le titre d'évêque du Groënland [3]. Les établissements danois étaient désormais solidement fondés. On vit s'élever successivement les petites places maritimes de Godhavn, Godthaab, Julianshaab, Uppernavik, etc., etc.

1. Eyriès, *Biographie Universelle.*

2. On lit avec intérêt les deux ouvrages de Jean Egede : 1° *Nouvelle recherche de l'ancien Groënland ou Histoire naturelle et descriptive de la situation, de l'air, de la température et des productions de l'ancien Groënland.* 2° *Journal tenu pendant la mission au Groënland.*

3. Il a laissé plusieurs ouvrages importants, entre autres : *Relations du Groënland, extraites d'un journal tenu depuis 1721 jusqu'en 1788. — Description et histoire naturelle du Groënland,* par M. Egede, missionnaire et évêque du Groënland. Traduite en français par M. D. R. D. P.; Copenhague et Genève, chez les frères C. et A. Philibert, MDCCLXIII.

EXPLORATIONS RUSSES DES COTES DE LA SIBÉRIE

AUX XVII^{e} ET XVIII^{e} SIÈCLES

CHAPITRE IV

C'étaient les Russes que devait intéresser surtout la connaissance des mers arctiques au nord de leur empire : cependant nous ne les voyons pas s'exercer à les parcourir avant le milieu du XVII^{e} siècle ; leurs baleiniers commencent alors des expéditions vers l'extrémité nord-est de la Sibérie. Les cosaques DEJNER, ANKOUDINOV et KOLMOGORZOV, partis de l'embouchure de la Kolyma orientale le 1er juillet 1648, parvinrent au Tchouktchkoi-Nos (cap des Tchouktchis), qui est le cap Oriental des cartes modernes, et traversèrent le détroit qui prit plus tard le nom de Beering ; un de leurs trois navires fit naufrage ; les autres continuèrent leur route et arrivèrent, l'un, à l'embouchure de l'Anadyr ; l'autre, au Kamtchatka. STADOUCHIN, en 1649, fit à peu près le même voyage.

BEERING, navigateur danois, que le tzar Pierre le Grand envoya à l'extrémité orientale de l'Asie en 1725, n'a fait que confirmer la découverte de ces obscurs pêcheurs. Il se rendit d'abord par terre au Kamt-

chatka; là, il fit construire deux navires, et, le 20 juillet 1728, s'embarqua avec Martin Spargenberg dans la direction du nord. Le 10 août, il découvrit l'île Saint-Laurent; il doubla, quelques jours après, le cap Oriental et arriva jusqu'au cap Sertsé-Kamen. Il avait donc franchi le détroit, sans en savoir encore cependant l'étendue en largeur; il partit en 1741 pour en étudier la côte américaine avec l'officier de marine Tchirikor, le naturaliste allemand Steller et l'astronome français Delisle de la Croyère; mais les tempêtes et le scorbut l'empêchèrent de poursuivre ses découvertes. Il fut jeté sur une île déserte qui était alors couverte de neige. Dangereusement malade, il fut porté à terre et placé dans une cavité creusée entre deux monticules de sable et abritée par une voile. Ce fut son tombeau. Il y mourut le 8 décembre 1741. L'île a pris le nom de cet illustre marin, aussi bien que le détroit dont Cook acheva la reconnaissance en 1778. Delisle de la Croyère mourut lui-même au Kamtchatka en 1742, et Steller, à son retour par terre, en traversant les monts Oural, en 1743.

En 1731, le capitaine de dragons Dmitri Pavlovski, envoyé contre les Tchouktchis insoumis, suivit assez longtemps la côte de l'Océan Glacial, à l'ouest du cap Sertsé-Kamen. Mais rien n'a plus contribué dans ce temps à la connaissance des côtes sibériennes que la *Grande Expédition du Nord*, organisée par les ordres de l'impératrice Anne pour étudier la Sibérie à tous les points de vue, et dont l'état-major scientifique avait à sa tête Gmelin, Muller et Krachenninikov[1].

Voyons d'abord ce qui fut fait dans la partie occidentale : Malouighin et Skouratov passèrent par le détroit d'Iougor en 1736, hivernèrent dans la mer de Kara, doublèrent, en août 1737, la presqu'île d'Iulmol (ou des Samoïèdes), entrèrent dans l'estuaire de l'Obi, et remontèrent le fleuve jusqu'à Bérézov. Malouighin revint par terre à Saint-Pétersbourg; Skouratov se chargea de la direction du navire et ne rentra qu'après deux ans (1738-1739) dans la mer Blanche.

En 1737, Ovzin passa du golfe de l'Obi à celui de l'Iéniséi. L'année suivante, Minin, parti de l'Iéniséi, longea la côte à l'est de ce fleuve, jusqu'à 72° de latitude. Le pilote Sterlégov, monté sur une petite embarcation, atteignit le 73e degré; dans une deuxième expédition, en 1740, le même pilote partit en traîneau, dépassa l'embouchure de la Piasina et parvint à 75° vers un cap qui a gardé son nom. Minin, qui avait repris la mer, s'avança presque aussi loin.

1. Les renseignements qui suivent sont en grande partie puisés dans l'excellent travail publié par M. Georges Beauvisage dans l'*Exploration*, mars 1878.

Dans la partie orientale, des efforts non moins fructueux étaient tentés en même temps. Prontchitchev, s'avançant à l'ouest de la Léna, atteignit l'embouchure de l'Olének, en 1736, celle de la Khatanga et le cap Saint-Thaddée, et parvint jusqu'à 77° 79', bien près de l'extrémité septentrionale de l'Asie, puis il revint hiverner à l'embouchure de l'Olének, où il mourut du scorbut.

Son pilote Tchéliouskin revint en 1739 sous le commandement de Khariton Laptev qui ne réussit pas à mener son navire beaucoup au delà de la baie de la Khatanga; mais on organisa de là de très importantes expéditions en traîneaux : l'ingénieur Tebékin atteignit la baie Taïmour; Khariton Laptev parvint au cap Taïmour, sans s'apercevoir que ce cap est dans une île, car il avait traversé sur la glace un bras de mer qui se confondait avec la côte basse du continent, de sorte qu'il ne croyait pas avoir quitté celui-ci; puis il gagna le cap Sterlégov, rencontra Tchéliouskin qui était arrivé à l'embouchure de la Piasina, et se rendit avec lui à l'embouchure de l'Iéniséi.

Le brave Tchéliouskin voulut revoir la côte qui s'étend à l'ouest de la baie de la Khatanga : il y retourna en 1742. Il longea en traîneau la presqu'île qui s'avance entre cette baie et celle de Taïmour, et parvint enfin à l'extrémité nord de l'ancien continent, au cap Sévéro-Vostotchnoï (nord-est), que, par un juste hommage pour le courageux voyageur, on désigne aussi sous le nom de Tchéliouskin [1].

Les autres explorations remarquables des côtes septentrionales de la Russie au XVIII^e^ siècle sont celles de Lochkin, qui entra dans la mer de Kara par le détroit d'Iougor (ou de Vaïgatch) en 1760, passa deux hivers sur la côte orientale de la Nouvelle-Zemble, et revint par le nord en effectuant, pour la première fois, la curieuse navigation de cette terre; la tentative du capitaine Chalavrot, qui, en 1760, quitta les bouches de la Léna sur un petit bâtiment, se dirigea à l'ouest, et s'arrêta, pour cette année, à l'embouchure de l'Iana, l'année suivante doubla le cap Sviaki (Savi) et prit ses quartiers d'hiver à l'embouchure de la Kolyma occidentale, enfin atteignit en 1762 le cap Chélagskoï, où son équipage se

1. Les efforts tentés à l'est de la Léna, quoique moins remarquables, ne doivent pas non plus être oubliés. Lassinius atteignit, en 1735, l'embouchure de l'Iana, où il mourut du scorbut. Dmitri Lapter arriva en 1736 au cap Sviatoï (Sacré) et en 1739 aux embouchures de l'Indighirga (ou Kolyma occidentale) et de la Kolyma orientale, enfin au cap Baranov, où les glaces l'arrêtèrent définitivement.

Une carte de la Sibérie, exécutée par Muller et publiée en 1758, exposa toutes les observations de la grande expédition du nord, sur laquelle nous reviendrons dans l'histoire des voyages dans l'intérieur de l'Asie.

révolta et le força à revenir en Russie; — puis l'expédition de Rosmiouslov, qui, en 1768, aborda la Nouvelle-Zemble par l'ouest et découvrit que cette contrée se compose de deux grandes îles séparées par le détroit de Matotchkin, qu'il ne put cependant franchir entièrement; et un peu plus tard, le voyage du marchand sibérien Liakhov, qui, ayant vu un troupeau de rennes venir du nord par la glace, conclut que ces animaux sortaient d'une terre; il résolut de la découvrir. Il partit donc du cap Sviatoï en 1770 sur un traîneau, dans la direction du nord, et aborda dans l'île qui a été appelée Liakhov et dont le nom s'est étendu à tout un archipel qu'on appela aussi la Nouvelle-Sibérie. Il constata dans cette île la présence d'une grande quantité d'ivoire fossile provenant de squelettes de mammouths si énormément accumulés qu'ils formaient comme une sorte de montagne. Encouragé par le profit que lui valut l'exploitation de cet ivoire, il poussa plus loin ses investigations et découvrit les deux îles Maloï et Kotelnoï. Ce n'est que plus tard, comme nous le verrons, qu'on trouva les deux autres îles du groupe [1].

JOHN ROSS. — ÉDOUARD PARRY.

Sans plus nous attarder à ce mystérieux passé, arrivons aux découvertes du XIXe siècle. Les premiers voyageurs qui, vers 1820, voulurent tenter de grandes excursions au nord de l'Amérique, ne recherchèrent pas, comme aujourd'hui, la fameuse mer libre, bien qu'elle fût, pour ainsi dire, de tradition en géographie; mais ils s'acharnaient surtout à trouver un passage dans l'Océan Glacial Arctique, au nord du Nouveau-Monde, passage qui aurait permis à l'Europe de communiquer plus rapidement avec l'Asie orientale et l'Océanie. A vol d'oiseau le trajet était, en effet, facile, relativement de courte durée; ce passage, constamment encombré de glaces, a fini par être trouvé par Mac-Clure, mais jamais ce ne sera une voie ouverte à la navigation.

En 1818, John Ross, de la marine britannique, pénétra dans la mer de Baffin, avec le projet de découvrir cette fameuse communication qui devait abréger le trajet d'Europe à l'extrême Orient. Le navire qu'il montait longea d'abord le Groënland, puis abandonna les parages déjà très connus des Danois, pour entrer dans des mers qui n'avaient jamais

1. Les capitaines Billings et Sarytchev, que nous retrouverons ailleurs, firent une excursion par mer sur la côte des Tchouktchis, à l'est de l'embouchure de la Kolyma orientale, du 25 juin au 26 juillet 1787, et une excursion par terre à travers le pays de ce même peuple du 26 août 1791 au 26 février 1792.

été, sans doute, visitées par les Européens. A des latitudes très élevées, les navigateurs rencontrèrent des indigènes qui, jusqu'alors, n'avaient jamais vu de navire. L'épouvante des Esquimaux fut extrême. Ils suppliaient les Anglais de ne leur faire aucun mal, leur demandaient en grâce de s'éloigner. Une de leurs premières questions fut celle-ci : « Qu'est-ce que cette grande créature? Vient-elle du soleil ou de la lune? « Arrivés près du vaisseau, ils l'interrogeaient et croyaient parfaitement que l'embarcation formait un être animé, quelque baleine d'une nouvelle espèce. Les voiles agitées par le vent leur rappelaient un peu les ailes d'un oiseau gigantesque et prêtaient à l'illusion comique des Esquimaux, qui, cependant, furent à la fin, comme tant d'autres, apprivoisés par des cadeaux. A la vue des présents, ils manifestèrent leur joie en se tirant le nez à plusieurs reprises, ce qui, chez eux, est le signe caractéristique de la satisfaction la plus vive. Complètement rassurés, ils montèrent même sur le vaisseau et procédèrent à un examen qui leur faisait jeter à chaque seconde des cris d'admiration. Ici, c'était un clou, une chaine qui les surprenaient; ils n'avaient jamais vu de fer! — là tout simplement les vergues, les cordages, — ils ne connaissaient pas le bois, et à plus forte raison, les plantes textiles!

« Comment! disaient-ils en regardant les mâts, il y a des animaux qui ont de pareils os! »

Ils prenaient, en effet, les mâts pour des débris de quelque squelette de baleine.

John Ross ne continua pas à l'ouest un voyage si bien commencé. Il revint en Europe sans découvertes géographiques importantes; — aussi fut-il froidement accueilli par ses compatriotes, moins sensibles aux récits curieux, aux détails pittoresques, qu'au but pratique qu'ils se proposaient d'atteindre.

Édouard Parry, l'année suivante, tente aussi le sort des batailles arctiques; il franchit le détroit de Lancastre, pénètre dans l'entrée du Prince-Régent, découvre le détroit de Barrow, l'île Melville, la Géorgie septentrionale et d'autres terres aux limites encore mal définies et appelées depuis archipel Parry. L'hiver le retint prisonnier, lui et ses matelots, au milieu des glaces. Ils supportèrent un froid si intense, que le mercure se congelait en quelques minutes. Pendant plusieurs semaines, le thermomètre marqua 44° au-dessous de zéro. La moitié des matelots eut le nez et les pieds gelés. Pour comble de malheur, un incendie se déclara et l'on manqua d'eau pour l'éteindre! Parry et le capitaine Hyon, qui l'accompagnait eurent de fréquentes relations avec les indigènes.

Un des voyageurs entre dans une hutte et demande une des lampes fumeuses qui éclairent le misérable réduit. La maîtresse du logis consent à vendre la lampe, mais se hâte de boire l'huile qu'elle contenait, et, *avant de la livrer*, la nettoie, comme les chiens essuient les assiettes. Passons vite...

Après un voyage long et pénible, Parry revit l'Angleterre; néanmoins, il n'avait pas dit adieu pour toujours aux glaces du pôle, il devait y revenir et fournir à la science de nouveaux renseignements. En 1827, il s'avança, en effet, dans les mers situées à l'est du Groënland, et pénétra, le 25 juillet 1827, jusqu'à 82° 45'. C'est encore aujourd'hui le point le plus reculé qu'aient jamais atteint les explorateurs du Nord.

En 1829, le navigateur John Ross s'engage de nouveau au milieu des régions visitées précédemment par son compatriote Parry; les glaces ne tardèrent pas à le retenir captif. Il fallut hiverner; après plusieurs mois, on put espérer sortir de ces remparts qui s'étaient refermés sur l'embarcation. L'été allait renaître. On se préparait à dire adieu à ces parages maudits; tout d'un coup, le ciel change, le froid sévit avec intensité. Les glaçons, que la mer commençait à charrier, s'accumulent, s'arrêtent; une seconde fois le vaisseau est prisonnier. On hiverne encore. — Pendant trois années, les espérances d'une délivrance possible furent déjouées.

Enfin, las d'attendre, les marins prennent la résolution d'abandonner leur navire. On fait les provisions nécessaires; l'on part du côté de la pointe de la *Fury*.

Les voyageurs franchissent avec une étonnante énergie les déserts qui les entourent; ils coupent les glaces avec la scie, font quelquefois sauter la mine pour se frayer un chemin; ils avancent quand même, quels que soient les obstacles. L'hiver les menace déjà, et va les surprendre encore au milieu des territoires les plus désolés. Les vivres sont à la veille de leur manquer; ils ne savent quel parti prendre; ils se décideront sans doute à se séparer, à s'embarquer presque au hasard sur de frêles canots.

Un cri vient de remplir d'espoir tous les Anglais; à l'horizon, on aperçoit une voile! Les barques sont bientôt à flot, les matelots redoublent d'ardeur. Peut-être, cependant, est-ce une illusion? Si la voile supposée n'était qu'un de ces immenses icebergs emportés par les courants? Néanmoins ils font force de rames; dans quelques minutes ils pourront savoir la vérité. Enfin, les doutes, tous les doutes s'évanouissent : ils distinguent un vaisseau!

Mais, s'il est facile de juger du bonheur de ces infortunés qui se supposent sauvés, combien il est plus aisé encore de comprendre leur angoisse, lorsqu'ils virent leur seule chance de salut s'éloigner, filer rapidement! Ce fut un affreux moment pour tous les hommes de l'équipage : l'idée de la mort et des tortures de la faim s'empara de leur esprit. Ils font inutilement des signaux désespérés; le vaisseau fuit, bientôt il va disparaître! Pourtant le vent se calme, le bâtiment s'arrête, la barque avance; on les aperçoit, ils reçoivent un affable accueil. Peu de semaines après, ils touchaient le sol britannique.

A la même époque, le capitaine Back, toujours de la marine anglaise, et ancien compagnon de Franklin, fait de très précieuses reconnaissances au nord de la Nouvelle-Bretagne, découvre la rivière dite du Poisson, maintenant appelée en son honneur le *Back*. De 1837 à 1839, Dease et Simpson parcourent également les côtes septentrionales de l'Amérique et explorent tout le littoral, sauf un intervalle de 6 à 7 degrés de longitude entre le fleuve Back et la presqu'île Melville. Le docteur Rae se mit à la tête d'une petite cohorte d'hommes intrépides et découvrit cet espace.

Mais il ne faut pas oublier que déjà, plusieurs années auparavant, Franklin, si bien surnommé le vétéran des expéditions polaires, Hood et Richardson avaient exécuté victorieusement de grands voyages dans le Nord.

FRANKLIN. — LES VOYAGEURS A SA RECHERCHE. — J. ET C. ROSS, INGLEFIELD ET BELLOT, ETC.

Malgré de longs et persistants travaux, en dépit des années qui commençaient à s'accumuler sur sa tête, l'amiral Franklin voulut couronner sa longue, sa belle carrière par la découverte du passage Nord-Ouest. Il prit le commandement de deux bâtiments, *l'Érèbe* et *la Terreur*, qui avaient déjà affronté les glaces sous la conduite de James Ross. Le 26 mai 1845, les navires quittent l'Europe avec un approvisionnement considérable; quelques mois après on recevait par des baleiniers d'excellentes nouvelles de l'expédition; rien ne pouvait faire pressentir une catastrophe; pourtant, depuis cette époque, un silence de mort a plané sur Franklin et ses infortunés compagnons.

Les mois, les années s'écoulèrent; aucune nouvelle. L'Europe tout entière s'associa à l'immense douleur de l'Angleterre. On put alors assister à un beau mouvement qui fit le plus grand honneur à l'humanité;

plusieurs milliers de marins tournèrent les yeux vers ces régions qui retenaient peut-être encore prisonniers et vivants les malheureux voyageurs et s'élancèrent à leur secours. La science devient bien belle et bien séduisante lorsqu'elle est guidée par le cœur!

Celle que l'on commençait à appeler la veuve de Franklin mit tout en œuvre pour découvrir les traces de l'expédition; elle y sacrifia sa fortune, le repos, la santé. Elle encourageait les navigateurs qui se dirigeaient du côté du Nord; elle les accompagnait jusqu'aux limites extrêmes de l'Angleterre; elle frétait elle-même des vaisseaux!

Pendant près de vingt ans, toutes les expéditions tentées dans l'Océan Glacial Arctique, au Nouveau-Monde, s'efforcèrent de retrouver les traces du glorieux amiral. Ce fut là le principal stimulant. L'intérêt scientifique ne venait qu'en second.

Richardson, oubliant ses soixante-deux ans, parcourt le nord de l'Amérique, s'enquérant partout auprès des indigènes, auprès des baleiniers, si l'on n'a pas rencontré quelques vestiges du passage de son vieux compagnon. Non moins intrépides, non moins dévoués, John et Clark Ross font des recherches désespérées, malheureusement infructueuses. Le canon des nouveaux venus résonne de distance en distance; des feux de Bengale sont allumés à l'extrémité des mâts; on transforme même les animaux sauvages en véritables messagers : on prend des renards, on leur attache des colliers renfermant des indications et on leur rend la liberté, dans l'espoir qu'ils pourront peut-être — comme la colombe de la Bible — apporter des renseignements à Franklin et à ses compagnons! Peines inutiles!

Bien d'autres voyageurs se dirigèrent aussi vers les mêmes parages; comme leurs devanciers; ils furent obligés de se déclarer vaincus.

Lady Franklin, en présence de tant de vains efforts, n'hésite plus; elle équipe un petit bâtiment, *le Prince Albert*, qui eut pour premiers commandants les capitaines Forsyth et Kennedy. C'est de l'expédition dirigée par ce dernier que faisait partie notre courageux compatriote René Bellot.

Ce jeune homme, d'une rare énergie, d'un noble cœur, n'occupa jamais le premier rang dans aucune entreprise, mais il sut exercer sur l'équipage une grande influence, que lui valaient et ses vastes connaissances et la supériorité de son esprit.

Bellot a laissé un nom célèbre, classé aujourd'hui dans l'histoire dramatique des voyages. Ce fut en effet, un officier d'un mérite exceptionnel.

Né à Paris en 1826, il avait été de bonne heure transporté dans la ville de Rochefort, qui devint sa véritable patrie. Grâce à sa précoce intelligence, il avait reçu, aux frais de la ville, une solide éducation qui concourut aux aspirations généreuses de son âme. Il était entré à l'école navale de Brest et s'était livré désormais sans réserve, sans arrière-pensée, à son goût pour la marine. Avant d'entreprendre les explorations qui ont fait sa réputation, il avait combattu sous le drapeau français à Madagascar ; à l'âge de vingt ans, il recevait la croix de la Légion d'honneur. Nommé, quelque temps après, enseigne de vaisseau, il parcourut l'Océanie et l'Amérique méridionale, et revint en Europe pour se joindre au capitaine Kennedy.

Le Prince Albert, que dirigeaient ces deux hommes d'élite, pénètre en 1851 dans le détroit de Lancastre, franchit le détroit de Barrow et découvre plusieurs points, entre autres un détroit qui reçut le nom de Bellot; les voyageurs rencontrèrent à la pointe de la *Fury* un dépôt de vivres encore bien conservés et que John Ross avait cependant abandonné vingt années auparavant.

Les recherches des deux navires n'aboutirent à aucun résultat satisfaisant : les Esquimaux qu'ils interrogèrent n'avaient rien vu qui permît de retrouver les traces de l'amiral Franklin. Cet insuccès ne découragea point Bellot, qui, dans un second voyage, rejoignit Inglefield.

Les mers arctiques allaient cette fois lui être fatales ; en voulant faire une reconnaissance dans les environs du navire, il fut sans doute poussé par le vent dans une crevasse ; il disparut sans qu'on ait jamais pu préciser quelle avait été la cause de sa mort.

Un des hommes qui l'accompagnaient a communiqué néanmoins une touchante déposition de l'événement :

« Monsieur Bellot, dit le matelot Johnson, était parti depuis quatre minutes, quand j'allai, pour le chercher, faire le tour du même glaçon sous lequel nous étions abrités; — mais je ne pus le voir, et, en retournant à notre retraite, j'aperçus son bâton du côté opposé d'une crevasse d'environ cinq toises de large, où la glace était toute cassée. J'appelai alors monsieur Bellot, mais sans réponse. A cet instant, le vent soufflait très-fort! Je cherchai encore tout autour du glaçon, mais je ne pus découvrir aucune trace de monsieur Bellot. Je crois que, lorsqu'il sortit de la cachette, le vent l'emporta dans la crevasse, et, son paletot étant boutonné, il ne put nager pour revenir à la surface. »

Celui qui écrit ces lignes a connu le marin distingué dont le nom est à jamais associé au nom de Franklin lui-même! Il se souvient de sa

physionomie expressive, de la rare énergie qu'elle révélait, de sa parole facile, sans prétention, empreinte de cette franchise — quelque peu âpre — de l'homme d'action, mais nette, sensée, réfléchie.

Bellot fut unanimement regretté. La France perdait en lui un excellent navigateur, appelé à prendre rang à côté de La Pérouse et de Dumont d'Urville.

MAC-CLURE. — LE DOCTEUR KANE A LA DÉCOUVERTE DE LA MER LIBRE.

Mac-Clure, marin intrépide, doué d'une persévérance opiniâtre, résolut, le premier, le problème de jonction de l'Europe avec l'Asie par les mers qui baignent le nord de l'Amérique; il se rendit, à force d'énergie, du détroit de Beering aux parages groënlandais; seulement, il mit trois années à accomplir ce trajet. Le passage peut donc être jugé impraticable.

Il faudrait tout un livre pour énumérer les seuls obstacles que les voyageurs surmontèrent; dans certains endroits, ils furent forcés de se frayer un chemin à coups de hache. Ils supportèrent pendant quelques semaines une température de 44° au-dessous de zéro !

L'Angleterre, justement inquiète de ne pas apprendre des nouvelles de Mac-Clure, envoya à sa recherche le capitaine Kellett, qui fut assez heureux pour le retrouver au mois d'avril 1853. L'année suivante, tous regagnaient l'Europe. En 1854 revenait également dans la Grande-Bretagne le capitaine Collinson, après un intéressant voyage de trois années au milieu des mers arctiques.

Mais nous avons hâte d'arriver à un des héros de ces mémorables campagnes polaires, au docteur Kane. Ce fut lui qui eut le triste honneur de recueillir, le premier, de la bouche des indigènes quelques renseignements sur la fin de l'amiral Franklin; des sauvages racontèrent qu'ils avaient trouvé au milieu des glaces quelques armes, des débris d'ustensiles appartenant à des hommes blancs. Plus tard, les investigations poursuivies donnèrent la certitude que le terrible drame s'était déroulé dans les environs de la rivière Back.

Le docteur Kane est un des voyageurs les plus remarquables des temps modernes. Sa vie est un roman. J'ai lu bien des biographies de pionniers, d'explorateurs aventureux; jamais je n'en ai rencontré de plus captivante, d'un bout à l'autre, que celle de ce célèbre Américain.

En voulez-vous quelques traits ? Dans l'ile de Luçon (car il fit le tour du monde avant de s'adonner aux voyages dans le Nord), dans l'ile

BELLOT FUT POUSSÉ PAR LE VENT DANS UNE CREVASSE

de Luçon, emporté par un désir insensé d'étudier de très près le cratère du volcan de Taal, il se fait suspendre par une corde de bambou à la pointe d'un rocher de deux cents pieds de hauteur, et dont la vue peut plonger directement dans le gouffre qui rejette des scories et de la fumée. Cet acte de prodigieuse audace d'un géologue en démence le fit considérer comme un être diabolique par les naturels, qui menacèrent de le tuer.

Quelques mois plus tard, dans les îles Sandwich, une troupe de sauvages l'attaque ; il se défend seul, comme Alexandre dans la ville des Oxydraques.

Il passe en Afrique, franchit l'Égypte, visite la Grèce, revient en Amérique, repart pour le continent africain, parcourt la Guinée, y est atteint d'une fièvre qu'il conservera jusqu'à sa mort. Son état est presque désespéré. N'importe! Il salue de nouveau sa patrie, les États-Unis, et en dépit d'une maladie qui le mine, il prend part aux entreprises militaires des Américains. Au Mexique, Kane fait preuve d'une générosité digne des temps antiques! Dans la mêlée, il blesse grièvement le fils du général ennemi. Mais sa belle âme l'emporte ; il bande les plaies de celui qu'il vient de frapper, il soigne son prisonnier comme le plus tendre de ses amis. Le général ennemi lui-même devient son captif ; les soldats américains veulent se venger de cet homme en le massacrant; que fait Kane? Il tire son épée contre les siens, défend son prisonnier, et fait tomber à ses pieds le premier qui ose s'avancer; blessé lui-même dans cette noble lutte, il reçoit à son tour les soins de celui qu'il a sauvé. Tout cela est épique!

Néanmoins le docteur Kane ne tarda pas à comprendre que le rôle de l'homme est médiocre, s'il ne voit dans la vie que des batailles. Il voulut servir la science, et par conséquent son pays, par des travaux pacifiques.

Il apprend que M. Grinnell, riche négociant américain, va concourir de sa fortune aux efforts des explorateurs dans le Nord, il a bientôt su s'attirer la confiance de ce généreux capitaliste; aussi le voyons-nous, quelques mois plus tard, au milieu des glaces groënlandaises et à la tête d'une grande expédition.

Parti de New-York en 1853, il franchit le détroit de Smith, atteint, en traîneau, au delà de 80° de latitude nord; un de ses hommes, MORTON, s'avance encore plus loin que lui et découvre, en 1854, la célèbre *Mer libre* qui porte aujourd'hui le nom de mer de Kane.

Il demeure donc à peu près avéré que l'extrémité même de l'axe

terrestre et son voisinage immédiat jouissent d'une température moins froide que les régions circumpolaires. La zone des froids intenses parait régner au-dessous du 80e degré de latitude ; cette ligne franchie, la température s'élève, la mer se dégage sans doute de ses glaces, — et des navires, — s'il était possible de les transporter jusque-là, — pourraient naviguer facilement, sans obstacle. Voilà la grande, la curieuse question qui attire surtout les navigateurs.

Théoriquement, cette mer libre ne contrarie en rien l'ordre général des lois naturelles. Elle est parfaitement compatible avec l'existence des grands courants qui vont du sud au nord et qui se portent à de très-hautes latitudes. — Le *Gulfstream* en est sans doute une des causes les plus probables.

Les objections à ce sujet ne sont pas sans se produire de tous côtés. Que de personnes nous ont répété : « Mais cette mer libre de glaces n'a jamais été bien vue ; c'est une ingénieuse hypothèse de la science. Il ne paraît pas vraisemblable que le climat s'abaisse au point le plus septentrional du monde ! »

A cela, l'on peut répondre que la physique terrestre, loin de s'opposer à ces conditions climatériques, au premier abord étranges, paraît, au contraire, les proclamer. L'examen le plus éléméntaire des diverses températures du globe fortifie ces conjectures : — ainsi, en Afrique, la chaleur la plus forte ne règne pas à l'équateur, mais dans les régions voisines ; — il est donc permis de supposer, par analogie, que les froids les plus rigoureux ne sont pas au pôle.

L'existence de cette *Polynia*, que bon nombre de personnes se refusent encore à admettre, est néanmoins soupçonnée depuis des siècles. Les plus anciennes cartes indiquent des espaces non congelés à l'extrémité de l'axe. Martin Behaim, au xve siècle, dessine assez nettement la mer libre sur son fameux globe de Nuremberg. Des marins en parlent dès le xvie et le xviie siècle. Enfin, ce qui vaut mieux que des conjectures, elle a été signalée par deux navigateurs : par Morton, et depuis par Hayes.

Le 24 juin 1854, le compagnon de Kane, dont nous parlions tout à l'heure, Morton, atteignit en effet une mer non congelée, par 80° 40'. Il fixa le drapeau américain sur le cap Constitution, battu par les flots, et il put voir au loin la mer libre jusqu'au cap Renion, par 82° 30' de latitude.

Les épisodes dramatiques ne firent pas défaut aux voyageurs. Plus de vingt fois ils faillirent être engloutis dans les neiges ou écrasés par des banquises. Pour comble d'infortune, les vivres sont sur le point de

manquer; poursuivis par la tempête, voulant échapper à un nouvel hivernage, ils avancent, ils avancent quand même.

« Malgré tous nos efforts, dit Kane, il vint un jour où notre marche se ralentit. Notre régime insuffisant faisait de plus en plus sentir ses effets désastreux ; nos forces diminuaient insensiblement. Nous avions perdu l'appétit : notre pâtée de suif et de pain, arrosée d'une grande quantité de thé, nous suffisait presque. Un brouillard épais vint augmenter notre découragement.

« Sur ces entrefaites, une énorme masse de glaçons en dérive se mit à tourner comme sur un pivot en s'approchant de la glace qui nous abritait.

« Celle-ci, mise en mouvement, s'appuya sur le rocher lui-même. En un éclair, tout ne fut plus qu'un chaos épouvantable autour de nous. Machinalement, les hommes prirent chacun leur poste, s'occupant des embarcations. Pendant un moment, je perdis tout espoir. La plate-forme sur laquelle nous nous trouvions éclatait tout entière ; la glace se brisait, s'empilait, s'amoncelait de tous côtés. Disciplinés comme nous l'étions par le malheur, habitués à mesurer le danger tout en lui faisant face, il n'est pas un de nous qui puisse dire quand et comment nous nous trouvâmes à flot. Ce que nous savons seulement, c'est que, au bruit d'un fracas que rien ne peut rendre, fracas où la clameur de mille trompettes ne se serait pas plus fait entendre que la voix d'un homme, nous fûmes secoués, soulevés, ballottés au milieu d'une masse tumultueuse de glaçons. »

Grâce à leur bonne étoile et un peu aussi grâce à leur énergie, ils se tirèrent de ce mauvais pas ; mais, quelques semaines plus tard, ils purent se croire encore perdus. Le navire s'engagea dans une baie qui fut tout d'un coup entourée d'icebergs gigantesques.

« La vue, dit Kane, était vraiment effrayante : de toutes parts, d'immenses banquises surgissent au milieu d'un chaos de glaçons enchevêtrés les uns sur les autres. Mon brave et hardi second, peu impressionnable de sa nature, habitué d'ailleurs et depuis longtemps à toutes les vicissitudes de la vie de baleinier, ne put s'empêcher de verser des larmes devant cette désolation !

« Il n'y avait qu'un parti à prendre : à tout prix il fallait mettre nos embarcations sur les traîneaux et nous diriger vers l'ouest. Après trois jours d'un rude travail, nous nous trouvâmes de nouveau dans un passage libre.

« Mais nos provisions baissaient, nous ne trouvions plus d'oiseaux ;

l'humidité, la nourriture insuffisante nous affaiblissaient : l'avenir prenait un aspect de plus en plus sombre. Nous perdions tout sommeil.

« Épuisés de fatigue, mourants de faim, telle était notre triste fortune, quand nous aperçumes un phoque endormi sur un glaçon qu'emportait le courant. C'était un veau marin, mais si énorme que je le pris d'abord pour un morse; je fis un signal à mes hommes, et, tremblants d'anxiété, nous nous dirigeâmes vers l'animal dans un fiévreux silence. En approchant, notre excitation devint telle que les matelots ne pouvaient plus ramer ensemble. Le phoque n'était pas endormi ; il leva la tête comme nous étions à portée de la carabine ; je me rappelle encore l'expression désolée, désespérée qui se peignit sur le visage hâve, amaigri de mes matelots, quand ils virent le mouvement de l'animal : à sa capture était attachée la vie de chacun de nous. Pensant être à portée, je ferme convulsivement la main, signal convenu pour faire feu. Étonné de ne pas entendre d'explosion, je me retourne. Paterson, paralysé par l'émotion, ne pouvait tenir sa carabine immobile. Le phoque, se dressant sur ses nageoires antérieures, nous regarde d'un air inquiet et curieux, en s'apprêtant à plonger. La carabine résonne : frappé à mort, l'animal tombe, étendu près de l'eau, si près que la mer mouillait sa tête penchée au bord du glaçon.

« J'avais l'intention d'assurer sa mort par un nouveau coup de carabine; impossible d'y songer, il n'y avait plus de discipline. Mes hommes poussent un hurlement sauvage, se jettent sur leurs avirons et se précipitent vers leur proie. Mes matelots étaient à moitié fous de joie. Brandissant leurs couteaux, ils couraient sur la glace, pleurant et riant. »

Un autre jour, Kane et ses compagnons combattirent un ours blanc. En habile chasseur, il logea une balle dans la tête de l'animal.

Morton eut dans la même campagne une aventure cynégétique assez palpitante : une femelle d'ours défendit son petit avec un dévoûment digne de commisération, — mais les chasseurs n'ont pas d'entrailles ! — Quand les chiens approchaient, la pauvre mère s'asseyait sur les hanches, prenait l'ourson entre ses jambes de derrière et combattait avec ses griffes ; elle poussait des rugissements qu'on eût entendus à un mille de là.

Elle allongeait le cou, s'élançait sur les ennemis, grinçait des dents et tournait ses griffes comme les ailes d'un moulin à vent. Manquait-elle d'atteindre son but ? elle n'osait poursuivre les chiens, craignant de laisser prendre son petit. C'était un spectacle émouvant de voir ce mal-

heureux animal en détresse faire un rempart de son corps pour masquer l'être qui lui était si cher.

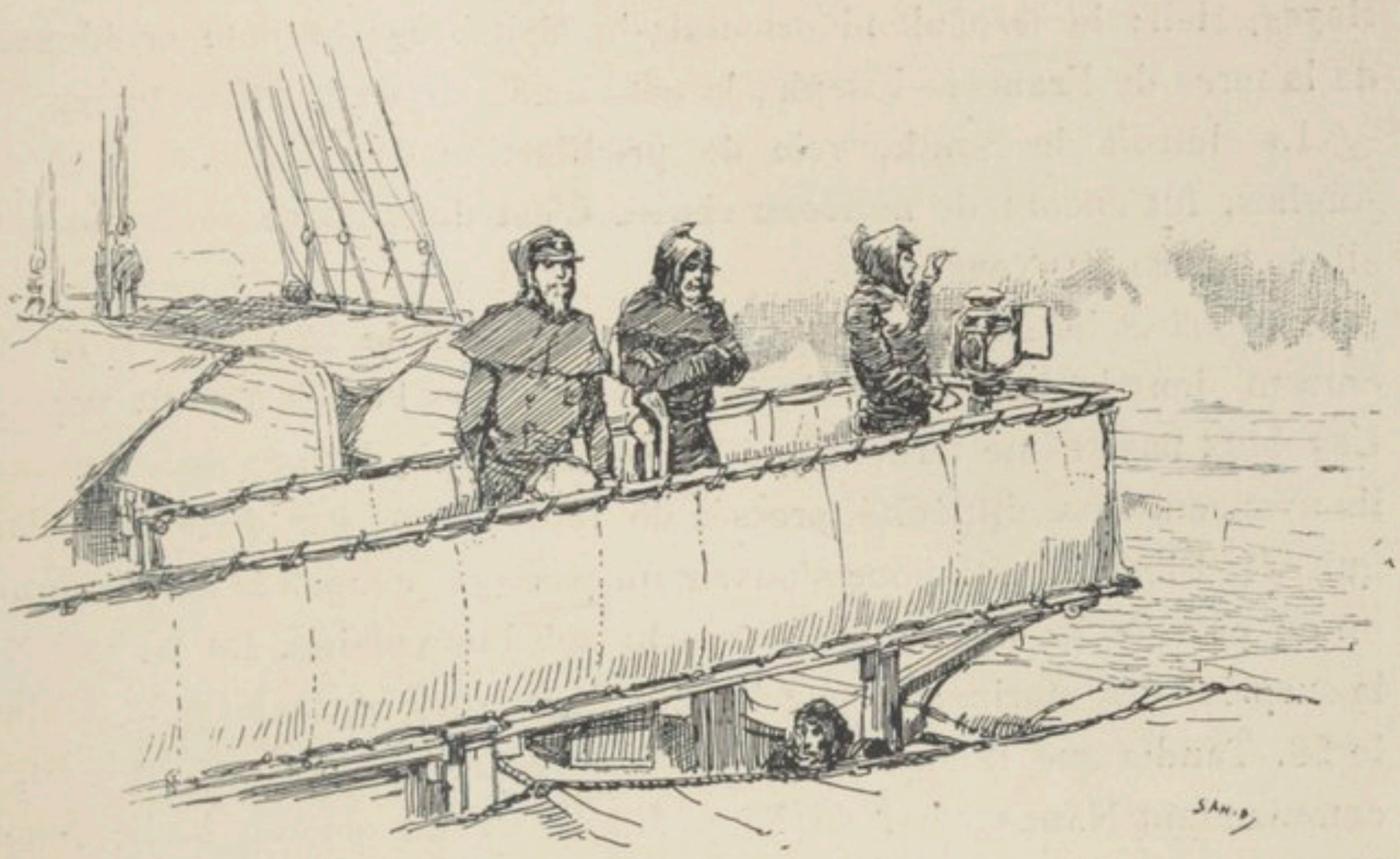
Un des matelots mit fin à cette scène touchante en tuant la pauvre bête. L'ourson mourut sur le corps de sa mère qui, dans le râle de l'agonie, montrait encore les dents à ses ennemis.

Les péripéties du remarquable voyage de Kane ont été décrites dans des ouvrages que le patriotisme américain et la passion des aventures ont fait lire avec un enthousiasme inconnu en France, du moins pour les livres scientifiques.

Kane ne devait pas profiter de cet honneur ; il revit sa patrie pour lui dire un éternel adieu ; il expira à la Havane le 16 février 1857, à peine âgé de trente-cinq ans. Sa mort laissa pendant plusieurs années un véritable vide dans le cadre des grands navigateurs arctiques.

Il était donné à HAYES, non de faire oublier son ancien collègue, mais de l'égaler. En effet, cet excellent explorateur, après avoir, à la manière américaine, rallié une foule de sympathies à son œuvre en allant de ville en ville faire des conférences, obtint enfin une magnifique souscription et partit à la tête d'une petite cohorte de marins déjà pour la plupart familiarisés avec le climat polaire. Nous avons dit plus haut qu'il fut assez heureux pour revoir la célèbre mer libre aperçue précédemment par Morton. Ses explorations furent signalées par quelques incidents dramatiques : on eut, entre autres, à soutenir un combat en règle contre des morses.

Depuis cette époque, du reste peu éloignée de nous, puisque le voyage de Hayes s'effectuait en 1863, les navigateurs ont paru se recueillir pour reprendre avec plus d'ardeur que jamais leurs incursions dans le Nord.



VOYAGE DE L' « ALERT » ET DE LA « DISCOVERY »

CHAPITRE V

NARES ET MARKHAM

Depuis un assez grand nombre d'années, les Anglais, qui avaient été les premiers promoteurs des voyages arctiques, paraissaient les négliger, presque les abandonner. Les Américains, au contraire, prenant les devants, ne se lassaient pas d'organiser de nouvelles expéditions. Peut-être piquée au vif, l'Angleterre résolut de tenter aussi une nouvelle campagne polaire, dans les conditions les plus favorables, avec un équipage d'élite, d'excellents navires, des traineaux, et par-dessus tout des chefs d'un rare mérite.

Après un examen attentif des passes qui peuvent jusqu'à un certain point donner accès dans les régions arctiques, six routes parurent, de prime abord, aux nouveaux voyageurs pouvoir conduire au but : le détroit de Beering, dans lequel voulait s'engager Gustave Lambert pour atteindre la Polynia et qui devait être pris par cette malheureuse *Jeannette*, disparue dans les glaces ; le détroit de Smith, suivi par Kane,

Hayes, Hall; le Groënland oriental; le Spitzberg; la côte occidentale de la terre de François-Joseph; la côte orientale de la même terre.

Le détroit de Smith, voie de prédilection des Américains et des Anglais, fut encore de nouveau choisi. C'est donc de ce côté que nous allons suivre nos voyageurs.

L'*Alert* et la *Discovery* quittent Uppernavik le 22 juillet 1875; ils entrent dans la baie de Baffin et marchent vers l'ouest à toute vapeur. Les deux navires ne tardent pas à être enveloppés d'un épais brouillard; ils avancent avec difficulté, pressés de toutes parts par d'énormes banquises : il leur fallait, pour s'ouvrir un passage, couper la glace comme on coupe sous le soc de la charrue le sol d'une plaine. Le 25 juillet, à la surprise des marins, la mer devient libre; on relâche au port Foulke, le 28. Tandis que le capitaine Stephenson explore l'entrée du fiord, le commandant Nares, chef de l'expédition, et son second, le lieutenant Markham, reconnaissent l'île Littleton, où s'était perdu le navire américain le *Polaris*. On trouve sur le sable de nombreux témoignages du séjour de l'équipage dans l'île : entre autres objets, trois embarcations en peau très bien conservées; on emporta la plus petite qui fut déposée au cap Sabine, où elle est encore. En outre, on est assez heureux pour mettre la main sur une espèce de copie du journal de bord du *Polaris*, et l'on recueille quelques graines ayant appartenu au navire; ces graines germaient, commençaient même à pousser sous cette latitude extrême. Le commandant Nares quitte le port Foulke, le 29 juillet : il espérait rencontrer dans ces parages un campement d'Esquimaux; mais on était alors en pleine saison de chasse, et le campement avait été momentanément abandonné.

Le 29 juillet, on franchit le détroit pour gagner la côte occidentale; les deux navires marchent d'abord de concert; puis, assaillis par une tempête de neige, ils sont séparés à 15 milles au nord du cap Isabelle; les glaces reparaissent; ce qui n'empêche pas l'*Alert* de rejoindre la *Discovery*, qui avait pris les devants; l'un et l'autre viennent mouiller à 2 milles du cap Sabine dans un bon port, qui fut appelé Payer, du nom de l'habile explorateur autrichien de la Terre de François-Joseph.

L'expédition reste trois jours prisonnière dans le port Payer; les glaces qui s'étaient accumulées devant la passe se jouaient d'eux; elles semblaient sur le point de s'éloigner, et, au moment où les marins appareillaient pour sortir, elles se refermaient brusquement; enfin, le 4 août, un coup de vent du sud-est écarte définitivement la barrière de glace, et l'on peut doubler le cap Sabine; on longe quelque temps la

côte méridionale du *Hayes-Sound,* et les navires trouvent un abri dans un petit port.

En face d'eux s'étendait une belle vallée, couverte d'une abondante végétation, où l'on reconnut les traces de bœufs musqués et d'autres animaux.

On continue de remonter vers le Nord, mais les difficultés croissent, ainsi que les périls. Au milieu d'une nuit obscure, les matelots placés en vigie signalent, à quelques centaines de mètres au large, une énorme banquise qui venait lentement, mais droit sur l'*Alert*, et menaçait de l'écraser. Au plus vite, on chauffe la machine, on se gare de la montagne, qui passe dans sa majesté effroyable, à moins de cent brasses de l'équipage accouru sur le pont pour jouir de ce beau et terrible spectacle.

Après avoir ainsi échappé à leur destruction, les deux navires entrèrent, le 8 août, dans une eau libre à la hauteur du cap Victoria. Les embarcations purent avec une certaine sécurité s'abriter dans les parages de la terre de Grinnell. Nares et ses lieutenants parcouraient alors des points déjà relevés par les Américains : ils traitent assez sévèrement les travaux de Kane et de Hayes, qu'ils déclarent *fourmiller d'erreurs*, habitude assez familière aux explorateurs ; voulant glorifier leurs propres observations, ils sont très peu indulgents pour celles de leurs devanciers. Il est toutefois avéré maintenant que la terre du *Président* signalée par Hall, n'existe pas.

Laissant nos hardis navigateurs suivre une route sinueuse et pénible à travers le chaos mouvant des glaces, et se frayer un passage tantôt à l'aide de la scie, tantôt à l'aide de la mine, nous les retrouvons à l'extrémité du canal de Kennedy, près du cap Morton. Ayant gravi ce cap à la hauteur de 600 mètres, le commandant Nares, par un temps admirablement clair, observe les endroits où le canal peut être navigable. Pour profiter aussitôt de la connaissance qu'il vient d'acquérir, il met à la voile, et, traversant le canal, pénètre dans le détroit de Franklin, à l'extrémité septentrionale duquel on découvre un vaste port bien défendu contre l'invasion des glaces, et qui est nommé *Discovery Harbour*. Le 25 août, les navires y mouillèrent à peu de distance de la terre. Cette terre offrait une végétation plus riche encore que celle qu'on avait rencontrée près du port de Foulke. On y tua neuf bœufs musqués, ressource précieuse pour l'équipage, qui avait grand besoin de viande fraîche. Ce lieu fut jugé convenable sous tous les rapports pour l'hivernage de la *Discovery*. Quant à l'*Alert*, plus capable que l'autre navire de résister

aux rudes épreuves d'une navigation polaire, elle repartait vers le nord le 25 août.

Le vaillant petit navire s'engage dans le canal Robeson, bordé des deux côtés d'un mur de glace, haut de cinq à dix mètres, interrompu seulement par quelques falaises qui ne permettent point à la glace de prendre pied. On parvient, après d'incroyables efforts, à doubler le cap Sheridan; mais il fallut s'arrêter, la glace se soudait au rivage. On était alors à 82° 24' de latitude nord, point extrême qu'aucun vaisseau n'avait encore atteint. Le drapeau national fut hissé : les matelots saluèrent de joyeux hurras cette nouvelle victoire de la vieille Angleterre. On dut songer à l'hivernage; on choisit une sorte de plage basse et ouverte, dont les *floe-bergs* dressés les uns sur les autres ménageaient au navire un abri protecteur, et qui prit le nom de *Floe-berg Beach*. Le premier soin du commandant Nares fut d'établir à terre un important dépôt de provisions, autant pour alléger l'*Alert* que pour être prêt à toute fâcheuse éventualité.

Le commandant Nares mit à profit les derniers beaux jours de l'automne pour organiser des reconnaissances préliminaires qui lui semblent indispensables au succès de l'entreprise.

Le lieutenant Aldrich atteignit au nord, avec une équipe de traîneaux, le cap Henri-Joseph. Pendant ce temps, le lieutenant Rawson essaya, mais en vain, de rejoindre la *Discovery*; les falaises s'opposaient à la marche de son traîneau, et le mouvement des glaces lui interdisait le chemin de la mer.

Quant au lieutenant Markham, accompagné des lieutenants May et Parr, il s'avança dans la direction du nord-ouest pour établir aussi loin que possible un dépôt de vivres. Une tempête de neige surprit les explorateurs, et l'abaissement subit de la température les fit souffrir cruellement. Sur vingt-quatre hommes qui composaient l'expédition, douze furent gelés; May et deux autres durent même subir l'amputation des pieds; ils regagnèrent péniblement le navire, et, le 14 octobre, ils se trouvaient réunis à leurs compagnons, au moment même où le soleil disparaissait de l'horizon.

La nuit arctique, froide et silencieuse, allait commencer pour se prolonger pendant près de cinq mois.

Au surplus, on ne pourrait trop louer la prévoyance du commandant Nares; il ne négligea en cette occasion aucun des moyens propres à entretenir la santé et le moral de son équipage.

On obligeait, chaque jour, les hommes à deux heures d'exercice; un

sentier ayant près d'un mille de longueur fut tracé sur la glace; et comme l'obscurité était profonde et rendait les collisions et les culbutes inévitables sur ce *Skating-Ring* d'un nouveau genre, on imagina d'élever un rempart de vieilles boîtes de conserves qui forçait les allants et les venants à se diviser en deux courants opposés; jamais *policemen* à Londres ne maintinrent mieux l'ordre et la régularité dans la circulation. Il fallait constamment réparer la digue de glace et de neige qui défendait le navire: car, à chaque marée, elle était renversée, et il était nécessaire de la rétablir à l'instant même. On était donc toujours en haleine, et le travail éloignait l'ennui.

L'étude n'était pas négligée: elle offrait aussi une précieuse ressource. Chaque soir, le lieutenant Markham, avec le concours de plusieurs officiers, tenait école pour les hommes de l'équipage; il y eut des cours de lecture, d'écriture et d'orthographe, des conférences scientifiques et littéraires.

Le commandant Nares était ingénieux à distraire les braves matelots qui avaient consenti à partager sa fortune; il se montrait toujours confiant et de bonne humeur: il savait que leur énergie dépendait de la sienne.

Le jeudi était consacré à des chants et même à des représentations théâtrales, dont le piano, tenu par le lieutenant Aldrich, formait seul l'orchestre. On eut l'idée de construire une salle de spectacle qui fut baptisée du nom de la princesse de Galles, *Alexandra-Theatre.* Acteurs et spectateurs, durant la représentation, s'envoyaient de joyeux refrains.

Voici la traduction d'un de ces chants arctiques :

Que devient l'équipage ?
Malgré tout son courage,
A ce froid peut-il résister ?
Pour lui, soyez sans crainte;
Au lieu de pleurs, de plainte,
Écoutez bien : il va chanter !

Vidons les hanaps à la ronde !
Qu'à notre toast chacun réponde :
Vive le *Challenger !* vive *Marco Polo !*
Que les premiers sur cette terre
Ils plantent de notre Angleterre.
Les fières couleurs, le drapeau !

Buvons, en attendant, à l'*Hercule*, au *Briant*,
Célébrons leur effort dans un punch flamboyant:
Emplissez les hanaps ! que notre main ouverte
Applaudisse cent fois à notre *Découverte*.

Hourrah pour l'équipage et Markham le chéri !
Pour tous les officiers ! le *Bull-dog* favori !
Pour la *Victoria !* pour vous tous, ô mes frères,
Attelés aux traîneaux sur ces mers étrangères,
Ou réunis là-bas autour de vos foyers.
Montrez-vous les soutiens, les orgueilleux piliers,
L'honneur de la vieille Angleterre !

Le *Challenger*, le *Marco-Polo*, le *Briant*, la *Victoria* et l'*Hercule* désignent les traîneaux destinés aux prochaines explorations.

Le 5 novembre, Guy-Fawkes, le polichinelle de Londres, le mannequin populaire, qui rappelle la conspiration des Poudres, fut livré aux flammes avec accompagnement de feu d'artifice.

La *Christmas*, la fête du foyer domestique par excellence, fut célébrée avec autant d'entrain qu'elle l'est, chaque année, dans la plus petite chaumière du moindre village de l'Angleterre. C'est ainsi que l'image lointaine de la patrie apparaissait souriante à ces hommes perdus au sein d'une ténébreuse solitude, et les consolait de leur misère présente.

Grâce à cette succession variée de travaux et d'études, la nuit polaire, qu'on avait cru devoir être si affreuse, ne parut ni trop triste, ni trop longue. Le froid, non plus, ne fut pas aussi terrible qu'on l'a dit. Le thermomètre ne descendit que pendant quelques heures à 55 degrés. Au reste, un froid même de 40 degrés, froid que nos voyageurs endurèrent pendant plusieurs semaines, est déjà bien rigoureux pour des Européens. A cette température, le contact du fer enlève l'épiderme, occasionne une sensation semblable à quelque effroyable brûlure ; on fait des balles avec du mercure, le rhum prend la consistance du miel, et la vapeur de l'eau chaude se transforme subitement en buisson de glace.

Cependant le soleil reparut le 29 février ; il était temps de songer à la conquête ; on prépara les traîneaux.

Après une première tentative pour communiquer par terre avec la *Discovery*, tentative qui échoua déplorablement, et une seconde qui réussit, non sans de grandes fatigues, les traîneaux quittèrent l'*Alert* et se réunirent au cap *Joseph-Henri*. De ce point, le capitaine Markham, ayant pour second le lieutenant Parr, reçut l'ordre de pousser droit au nord, en s'engageant sur les glaces, tandis que le lieutenant Aldrich avait mission d'explorer vers l'ouest la terre de Grant, déjà visitée l'automne précédent.

Le 21 avril, le capitaine Markham et le lieutenant Parr s'avancèrent résolument sur un amas de glaces, brisées, superposées les unes aux autres. A chaque pas, on déblayait la route ; on déplaçait ou l'on faisait

sauter les énormes blocs qui l'obstruaient. Souvent on était obligé de faire franchir ces obstacles aux traîneaux et de les retenir à la descente; les hommes qui avaient le mieux résisté à cette lutte terrible devaient s'atteler aux traîneaux, et cela par un froid de 43 degrés centigrades au-dessous de zéro.

Il était impossible de faire plus d'un mille, un mille et demi par jour; pourtant la marche était de dix ou douze heures. Nul vestige d'être vivant; on ne rencontra qu'un ours, égaré dans ces solitudes désolées. Le 12 mai, l'expédition avait atteint 83 degrés 20' 26" de latitude septentrionale: c'est le point le plus élevé où l'homme soit parvenu; il ne fallait pas espérer aller plus loin. Quatre cents milles restaient à parcourir pour toucher le pôle, la moitié des hommes étaient invalides; ils eussent tous péri avant d'avoir fait le quart du chemin.

Le retour fut marqué par des souffrances et des privations inouïes; l'équipe épuisée revint au cap *Joseph-Henri*, après une absence de 66 jours.

Pendant ce temps, le lieutenant Aldrich poursuivait l'exploration de la côte de la terre de Grant; la pointe la plus septentrionale qu'il atteignit est située à 83 degrés de latitude; cette route hyperboréenne reçut le nom de *Cap Columbia*. Les hommes de cette équipe avaient un peu moins souffert que ceux de l'autre; ils avaient été toutefois attaqués du scorbut; ils rejoignirent l'*Alert*, après une absence de quatre-vingt-quatre jours.

L'*Alert*, dans l'intervalle, s'était mise en communication avec la *Discovery*, où tout s'était bien passé. Les gens de l'équipage avaient entrepris diverses occupations, dont la plus intéressante fut celle du capitaine Stephenson et du lieutenant Fulford, qui, après avoir traversé le bassin de Hall, se rendirent dans la baie où s'était perdu le *Polaris*. Ayant reconnu le lieu d'hivernage du navire américain, les marins, sur l'ordre du capitaine Stephenson, réparèrent la tombe de Hall et scellèrent une plaque portant l'inscription suivante: *A la mémoire du capitaine Hall, du navire U. S. Polaris, qui a sacrifié sa vie pour les progrès de la science, le 8 novembre 1871. Cette plaque a été mise en place par l'expédition anglaise de 1875, qui, suivant ses traces, a profité de son expérience.*

Ce fut le 11 août que l'*Alert* retrouva la *Discovery* dans la baie de Franklin après onze mois de séparation. Le 20 août, on disait adieu à la terre de Grant; le 25, on était à Disco. Enfin, le 29 octobre, les deux navires jetaient l'ancre devant Queenstown, où ils recevaient un accueil

enthousiaste ; quelques semaines plus tard, l'*Alert*, après avoir touché Valentia, entrait à Portsmouth, son port d'armement.

Ce retour prématuré excita quelque surprise en Angleterre. On crut d'abord à un complet insuccès ; mais l'opinion publique ne tarda pas à être ramenée à une plus exacte appréciation des choses. On comprit que, si le pôle Nord échappait une fois encore à la curiosité européenne, la question du moins avait fait un grand pas. Il est, en effet, acquis à présent qu'on peut conduire un vaisseau à moins de quatre cents milles du pôle, distance moindre que celle qui sépare Paris de Marseille. Cette distance est-elle infranchissable avec la dynamite, la lumière électrique, des moyens de traction plus puissants que les chiens des terres polaires, et avec les autres engins de l'industrie moderne ?

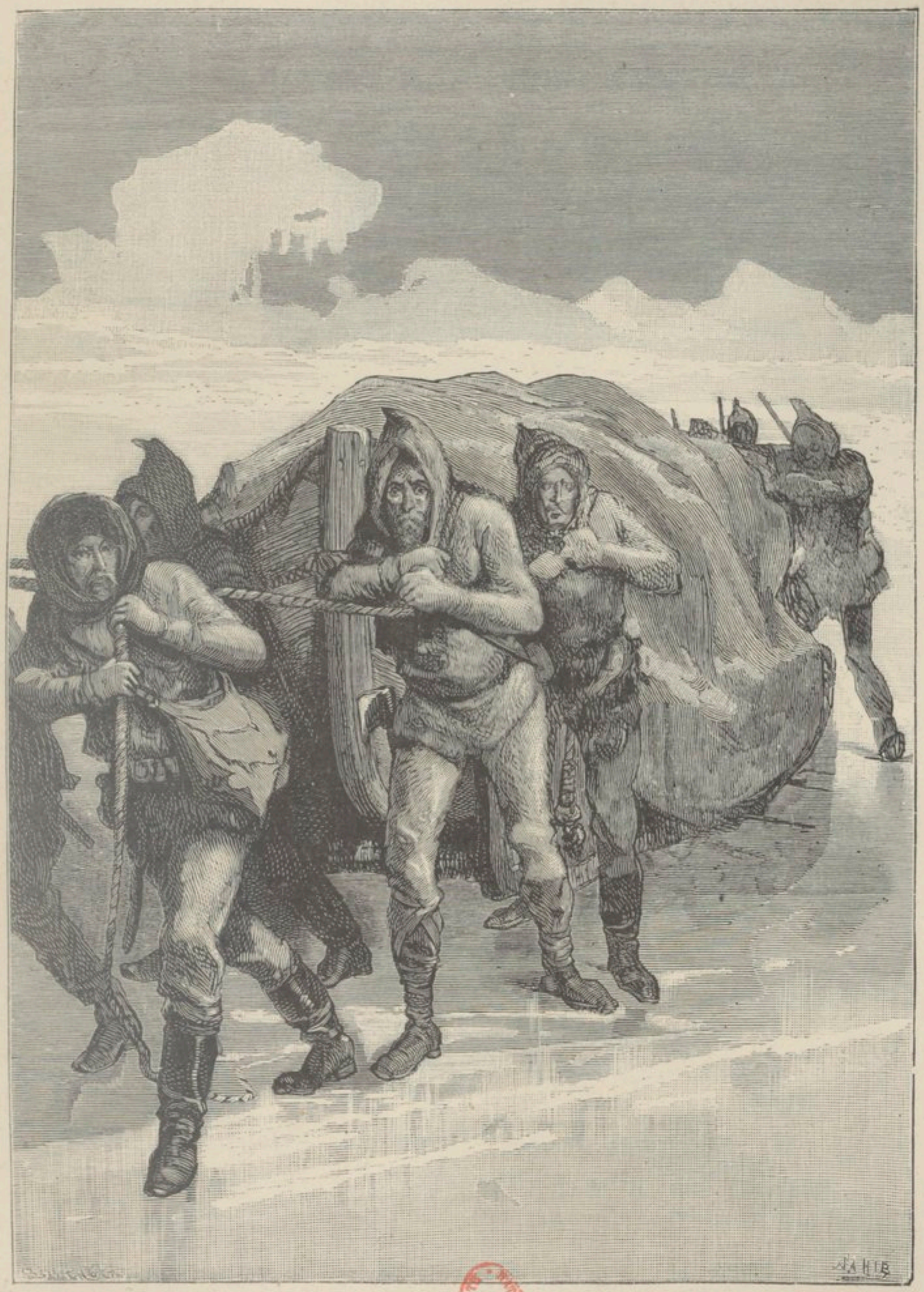
D'ailleurs, presque toutes les branches de la science ont largement profité de l'intrépide dévouement des explorateurs.

D'abord l'hydrographie s'est enrichie d'une précieuse découverte : celle d'une mer éternellement immobile qui commence à la sortie du canal de Robeson et se prolonge, suivant toute probabilité, jusqu'au pôle lui-même. Cette mer composée de glaces séculaires s'entassant les unes sur les autres et s'accumulant sans cesse a été nommée Océan *Paléocristique*, ce qui veut dire océan de vieux cristal, de vieille glace.

On a étudié avec beaucoup de soin tous les phénomènes météorologiques ou magnétiques. On pouvait observer ces derniers dans les conditions les plus favorables, puisque l'action du magnétisme est d'autant plus sensible qu'on est moins éloigné du pôle; on a rapporté des spécimens de toutes sortes sur la géologie de cette partie du globe. La botanique a recueilli près de 150 espèces de plantes fleurissant sous ces froides latitudes. La zoologie n'a pas été oubliée; la drague et le filet ont procuré une nombreuse collection d'êtres marins vertébrés. On a trouvé beaucoup d'insectes, peu d'oiseaux et de poissons. Néanmoins on a pêché un petit saumon, vivant dans les lacs d'eau douce, à 82° 40' de latitude. Quant aux mammifères, on a pris des renards et des lièvres polaires, des loups, des hermines et des bœufs musqués. En somme, aucune des expéditions ayant dépassé le cercle polaire arctique n'avait donné jusqu'ici un pareil ensemble de résultats scientifiques.

Si le but suprême n'a pas été réalisé par les marins de l'*Alert* et de la *Discovery*, leur entreprise n'en demeure pas moins une des plus remarquables de ces derniers temps.

» Au reste, l'Angleterre songe déjà à reprendre la suite de ce grand projet. En attendant, les Américains ont organisé une nouvelle expé-



LE CAPITAINE MARKHAM ET SES COMPAGNONS ATTELÉS AUX TRAINAUX

dition qui n'a pas tardé à devenir une œuvre nationale. A la tête des voyageurs est placé le capitaine HOWGATE, homme énergique et patient, qui a résolu de faire, pour ainsi dire, le siège du pôle Nord. Installé avec ses compagnons dans quelque abri, sous une latitude élevée, il attendra, s'il le faut, pendant deux, trois, quatre années, l'instant opportun où la mer, débarrassée de ses glaces, s'ouvrira et permettra de pousser jusqu'au pôle. Nul doute qu'il n'arrive ainsi à la victoire. En effet, la température des régions arctiques est loin d'être d'une rigueur toujours égale; des années relativement douces succèdent à des années excessivement froides.

Le principal dépôt de cette curieuse colonie polaire doit être placé près de la baie de Lady Franklin, entre le 81e et le 82e degré de latitude. Toutes les mesures sont prises; en cas de retraite forcée, les Américains se ravitailleront comme une armée en campagne. Les Esquimaux leur serviront d'escorte; un télégraphe reliera le dépôt général de Lady Franklin à celui du Cap Union, et fait plus étonnant, accompagnera les expéditions dans leurs poursuites hardies, jusqu'au pôle même. Ne sera-ce pas là un des triomphes les plus remarquables de nos récentes découvertes, que cette pose d'une ligne télégraphique, dernier mot de notre civilisation, au milieu de parages inconnus et à jamais ensevelis dans les glaces?

Jamais, si ce n'est à la fin du xve siècle, les explorateurs n'ont été plus passionnés pour les découvertes; cette passion est même plus ardente aujourd'hui qu'il y a dix ans. Vers 1500 il y eut, on s'en souvient, de la part des Européens, une force d'expansion vraiment merveilleuse, et cet étonnant esprit d'audace nous a assuré à jamais la suprématie sur le globe.

Portugais, Espagnols, Italiens, poussés par une sorte d'instinct de domination, et surtout aiguillonnés par la soif de l'or, découvrirent, en quelques années, les trois quarts du monde. La race blanche fut dès lors, sans conteste, la race maîtresse. Toutes les autres plièrent devant elle.

De grandes idées inspiraient-elles la plupart de ces navigateurs qui firent alors la conquête de la terre? Malheureusement non. Hormis quelques chefs, qui furent des initiateurs au génie le plus vaste et le plus pur, la foule de leurs compagnons n'entrevoyaient dans ces voyages lointains que la perspective de fortunes rapides et immenses! Voilà presque l'unique pensée qui jetait alors des milliers d'hommes dans les aventures d'outre-mer.

Je ne dis pas que le désir de s'enrichir ne soit pas encore un des stimulants, mais des considérations d'un ordre plus élevé animent aujourd'hui la plupart des voyageurs. La religion, l'amour de la science poussent journellement les Européens à sacrifier leur vie pour une âme à sauver ou pour un fait scientifique à signaler.

Notre temps compte assez de bassesses et d'infamies pour que nous mettions à son glorieux actif l'admirable dévouement des missionnaires et des pionniers qui s'élancent, au mépris du danger, au milieu des peuplades les plus hostiles et dans les parages encore inexplorés.

Ces parages complètement inconnus diminuent chaque jour, grâce à cette espèce d'investissement que la science leur fait, pour ainsi dire, subir. On peut certainement prévoir qu'avant dix années le centre de l'Afrique sera révélé, mais les deux points à l'extrémité de l'axe terrestre porteront peut-être encore longtemps un défi aux plus intrépides marins. Ces pôles sont, en effet, entourés de tels obstacles que les plus heureux ou les plus téméraires parmi les navigateurs ne sont jamais parvenus à dépasser le 82° 45' pour le pôle nord, et le 78° pour le pôle sud. Il reste donc environ un trajet de 170 lieues à parcourir pour atteindre le pôle Nord, et 300 lieues à franchir pour toucher le pôle Sud. On sait que les régions australes sont plus froides que les parages septentrionaux, à cause de l'éloignement des grandes masses continentales, et que la calotte de glace qui recouvre le pôle antarctique doit être infiniment plus épaisse que celle de la zone arctique.

Les Allemands, grâce aux données plus ou moins justes du géographe Petermann de Gotha, ont envoyé à plusieurs reprises dans le Nord la *Germania*, commandée par Koldewey, laquelle est revenue saine et sauve, mais après une série d'insuccès, non sans avoir toutefois fait quelques découvertes sur la côte orientale du Groënland.

MM. Payer et Weyprecht, courageux Autrichiens, ont aussi tenté le sort des batailles arctiques sans toucher le but désiré; ils ont fait ample moisson de renseignements et leur voyage marque parmi les plus heureux de ces derniers temps.

Mais de toutes ces explorations, de tous ces efforts si éminemment remarquables, il en est deux qui prendront rang en première ligne parmi les plus importantes qui aient été exécutées. Je veux parler du voyage de Hall et des nombreuses tentatives de M. Nordenskiold. Nous insisterons plus particulièrement sur les entreprises de ces deux voyageurs.

Trois voyageurs américains, Kane, en 1854, — Hayes, en 1861, —

Hall, en 1871, — ont, en longeant les côtes occidentales du Groënland, atteint une latitude presque aussi élevée que Parry. Ils dépassèrent tous le 82e degré. Il appartenait aux marins de *l'Alert* et de la *Discovery* d'aller au delà de cette latitude.

Parlons maintenant de l'intrépide voyageur Hall qui s'avança sur son navire, le *Polaris*, jusqu'au 82° 16' de latitude.

L'expédition de Hall, terminée au milieu des incidents les plus dramatiques, semble, en vérité, quelque histoire inventée par le génie fantastique d'Edgar Poe. On verra bientôt, dans le récit que nous allons en donner, quelle incroyable existence eurent à subir pendant huit mois les survivants du *Polaris*.

A l'imitation du voyageur Hayes, l'Américain HALL avait fait appel au patriotisme de ses concitoyens. Il organisa, en 1870, une souscription nationale à laquelle le peuple américain répondit avec le plus généreux élan. Tandis que l'infortuné Gustave Lambert courait de ville en ville, recueillant à grand'peine quelques aumônes pour l'exécution de son entreprise, le voyageur américain recevait des sommes énormes, et préparait une des plus mémorables expéditions du siècle.

Hall partit de New-York le 29 juin 1871, accompagné de trente-huit compagnons, parmi lesquels figurait Morton, ce matelot qui, le premier, avait en 1854 découvert la mer libre.

Le *Polaris* remonta le *Smith's Sound,* et, le 1er septembre, il se trouvait par 82° 16' de latitude nord. C'est le plus haut point qu'on ait encore atteint *sous voiles*. Malheureusement,les glaçons s'amoncelaient de tous côtés, l'hiver approchait; on crut prudent de rétrograder. Les Américains hivernèrent dans une baie plus au sud. Après quelques excursions faites par terre, Hall tomba malade et mourut le 8 novembre.

Privés de leur chef, les voyageurs abandonnèrent la pensée de poursuivre leur voyage et, d'un commun accord, voulurent regagner l'Amérique. Hall était, en effet, l'âme de l'entreprise. Seul, par son indomptable énergie, il pouvait en assurer le succès, si le succès était possible. Lui mort, ses compagnons, découragés, éprouvés par un implacable climat, ne songent donc qu'à une retraite rapide. Ils avaient, en effet, subi les rigueurs du terrible hiver de 1871, et enduré une température moyenne de quarante degrés de froid. Un jour même le thermomètre s'abaissa jusqu'à cinquante-huit degrés.

Le 12 août 1872, le *Polaris* s'engagea dans la partie occidentale du canal de Kennedy.

La mer était hérissée de glaçons qui menaçaient à chaque instant de

briser le navire. Les gens du *Polaris* eurent l'idée de l'amarrer fortement à une banquise de cinq milles d'étendue. Grâce à cette espèce d'immense radeau remorqueur, il franchit le détroit de Smith et descendit jusqu'à la hauteur de l'île Littleton. Sa marche était d'abord très lente, parce que le vent soufflait du sud, mais, à partir du milieu de septembre, il put, avec le vent du nord, faire jusqu'à vingt milles par jour. Comme l'hiver approchait et qu'il était à craindre que le navire ne fût écrasé par les glaçons qui flottaient autour de lui, on se ménagea un refuge sur la banquise. Une maisonnette y fut construite et remplie de provisions de bouche; les gens du *Polaris* se tinrent prêts, en cas d'alerte, à emporter avec eux les effets les plus indispensables : vêtements, conserves alimentaires, matières combustibles, armes et munitions.

Ces précautions étaient d'autant plus nécessaires que le danger n'avait cessé de s'accroître; car, l'amas de glace durcie, qui jusqu'alors avait entouré les flancs du navire, et lui avait, en quelque sorte, servi de cuirasse, avait été subitement enlevé par la rencontre d'un gigantesque *iceberg* (montagne de glace); le *Polaris* était désormais sans défense contre un choc inévitable et l'événement prévu ne tarda pas à se réaliser.

Le 15 octobre, par une violente tempête de neige, au sein d'une épaisse obscurité, un énorme glaçon vint heurter le *Polaris* avec une telle impétuosité qu'il le souleva comme une plume; un craquement horrible se fit entendre. Les gens du navire, épouvantés, jetèrent un cri d'angoisse; une partie d'entre eux coururent en désordre sur la banquise, emportant au hasard ce qui leur tombait sous la main. Beaucoup d'objets furent perdus dans cette confusion, et quelques-uns de ces malheureux, au lieu de gagner la banquise, s'égarèrent sur des glaçons flottants d'où il fut très difficile de les retirer.

Cette brusque séparation du *Polaris* d'avec la banquise eut lieu à deux milles au nord de l'île Littleton, à 70° 25' de latitude nord.

Dès que les ténèbres se furent un peu dissipées, la première idée des réfugiés de la banquise fut de chercher leur navire. Ils jetèrent un regard anxieux sur l'horizon. Le *Polaris* avait disparu.

Le radeau qui emportait nos tristes voyageurs avait en ce moment une circonférence de quatre milles ; l'épaisseur de la glace n'y était point partout la même; elle variait de trente à dix pieds, selon que la surface était ou bossuée ou unie. On y remarquait, çà et là, de petits lacs d'eau douce qui en indiquaient clairement l'origine.

Cette banquise ne s'était pas formée au sein même des eaux ; c'était un vaste fragment de glacier qui s'était détaché et avait glissé dans la mer. Dix-neuf personnes, parmi lesquelles le capitaine Tyson, le météorologiste Fred. Meyer, le cuisinier W. Jackson, le maître d'hôtel J. Erron, un matelot du nom de Siemans, qui a rédigé le journal du voyage, et deux Esquimaux avec leurs femmes et leurs enfants, y avaient trouvé un asile bien précaire.

Le capitaine Tyson était un homme de résolution et de cœur. Il assembla ses gens, et, par une courte harangue, releva un peu leur moral. Tous lui jurèrent un concours dévoué et une obéissance absolue. On n'avait pas mangé depuis la veille trois heures ; on alluma du feu, et chacun prit un léger repas composé d'un peu de viande, de chocolat ou de café. Du reste, les réfugiés de la banquise avaient sauvé des provisions de tout genre, et, en outre, des couvertures, des peaux de bœuf musqué et une tente, sans compter les armes et les munitions. Ils avaient aussi deux petites embarcations construites pour la pêche de la baleine. Ils voulurent s'en servir pour gagner la terre, car ils n'étaient en ce moment qu'à un mille environ de la petite île d'Hakluyt ; mais la rapidité du courant qui poussait les glaces rendit toute tentative inutile, et il leur fallut remonter sur la banquise. Dans ces parages, le *Polaris* leur apparut à huit ou dix milles, fuyant à toute vapeur, les voiles déployées, vers l'île de Northumberland. Il n'y avait personne sur le pont. Quelque temps après, leur ancien navire se montra une seconde fois à eux, mais toujours sans leur offrir aucune chance d'en être aperçus.

Les deux Esquimaux furent pour leurs compagnons de précieux auxiliaires ; ils allaient chaque jour à la pêche ou plutôt à la chasse des phoques, et il était bien rare que leurs expéditions ne fussent pas fructueuses. Sans eux, les provisions se seraient épuisées beaucoup plus vite, et il est probable que tous les passagers de la banquise seraient morts de faim. Le 4 novembre, on réduisit à trois quarts de livre la ration quotidienne de chaque homme ; car on avait perdu toute espérance de rejoindre le *Polaris*. En effet, le courant le dirigeait toujours vers le sud avec une assez grande vitesse et, le 1er décembre, l'horizon s'étant tout à coup éclairci, le docteur Meyer fixa d'une manière approximative la position actuelle de la banquise : 74° 4' de latitude nord et 67° 53' de longitude ouest ; ainsi, en trente-trois jours, on avait fait plus de deux cents milles.

Malgré la diminution des vivres, nos voyageurs voulurent fêter la

Noël avec prodigalité ; rien ne fut épargné : soupe de sang de phoque; viande de chien de mer, avec une demi-livre de jambon et deux onces de pain. On but à la patrie absente, et les convives, un instant joyeux, oublièrent l'horrible incertitude de leur situation.

Il est vrai que le premier jour de l'année 1873 ne fut pas célébré si copieusement : tout le festin consista en une maigre portion de pain moisi. La température s'abaissa d'une manière très sensible, tandis que le bois à brûler s'épuisait rapidement; on fut obligé de faire la cuisine à l'aide d'une lampe d'Esquimaux. On peut dire que le phoque contribua pour beaucoup au salut des réfugiés de la banquise. Sa chair fraîche donnait une nourriture substantielle et très propre à combattre le scorbut qui sévissait déjà parmi l'équipage, et l'huile que cet amphibie fournit en abondance servait à la fois de combustible et d'éclairage.

Le 19 janvier, le soleil se montrait à l'horizon ; il y resta deux heures ; on descendait toujours vers le sud et la faune devenait plus abondante. Les deux Esquimaux faisaient merveille. Chaque jour, ils rapportaient soit un phoque, soit un chien de mer ; ils tirèrent même des licornes de mer ou des narvals ; mais ils ne purent s'emparer de leur proie, qui se déroba sous les eaux.

Le 15 février, on calcula de nouveau la position de la banquise : elle flottait alors sous le 68° 50' de latitude nord.

Le 19 février, la banquise était en vue du cap Walsingham; on essaya de doubler ce cap pour sortir du détroit, mais sans aucun succès. Des oiseaux de mer, à la fin de ce mois, se montrèrent en très grand nombre : on leur fit une chasse acharnée ; certains jours, il fut abattu jusqu'à soixante pièces. La température se refroidissait; le vent soufflait du nord, chassant devant lui des tourbillons de neige : la banquise craquait de tous côtés ; il semblait, à chaque instant, qu'elle dût s'ouvrir sous les pieds des gens de l'équipage. Dans la nuit du 11 au 12 mars, leur angoisse fut extrême ; les craquements redoublèrent ; partout la glace se rompait; la banquise s'en allait pièce par pièce : dans quelques jours, il n'en resterait plus rien.

Cependant, un ours vint y chercher un refuge; il fut accueilli à coups de fusil, tué et bientôt dévoré! Les jours suivants, des montagnes de glaces passèrent, entraînées par le courant, et vinrent frôler les débris de la banquise, déjà si rétrécie. Une d'elles s'y heurta et en enleva un énorme morceau. La position n'était plus tenable. Les voyageurs, épouvantés, s'empressèrent, à l'aide de la meilleure de leurs embarcations, de

gagner un autre glaçon moins endommagé. On était alors aux derniers jours de mars, par 59° 40' latitude nord ; mais le nouveau refuge n'offrait pas plus de sécurité que la banquise ; on résolut de l'abandonner et, avec l'unique bateau qu'on avait encore, de chercher à gagner la terre qui ne pouvait guère être éloignée, car on avait aperçu un renard, des corneilles et de petits oiseaux de terre ferme.

C'est le 1er avril, à huit heures du matin, que le bateau, dernière ressource de nos voyageurs, fut mis à flot et dirigé vers le sud-ouest où l'on devait rencontrer la terre. Mais la charge était trop forte et le bateau faisait eau de toutes parts. Il fallut jeter à la mer cent livres de viande et une partie des vêtements, et, malgré ce sacrifice, on courut plusieurs fois le risque de sombrer. Une voie d'eau se déclara dans la frêle embarcation. On se hâta de hisser le canot sur un glaçon et de réparer l'avarie à l'aide d'une peau de phoque.

Le 19 avril, on s'efforça d'avancer, tantôt dans le bateau, tantôt sur le glaçon. Des signes évidents annonçaient le voisinage de la terre ; mais comment y aborder ? La glace qui les environnait était trop faible pour supporter le poids d'un homme, et le glaçon lui-même n'avait pas une solidité bien rassurante. Les chasseurs n'osaient trop s'y risquer, et comme les provisions étaient complétement épuisées, la faim ne tarda point à se faire sentir de la façon la plus cruelle. Pour comble de malheur, dans la nuit du 19, une grosse vague, déferlant avec violence, emporta tout ce qu'elle rencontra sur son passage ; on transporta vite les peaux et la tente dans l'embarcation, et l'on y déposa, en même temps, les petits Esquimaux. Trois fois en une heure, le même accident se renouvela. L'équipage passa toute la nuit dans des transes mortelles, s'attendant, à chaque instant, à être enlevé et précipité dans la mer. A sept heures du matin, les voyageurs parvinrent à se jeter sur un glaçon plus sec. Ils étaient trempés jusqu'aux os, grelottant de froid et livrés aux tortures de la faim. Cependant, au sein de ces scènes désolantes, le docteur Meyer, comme l'homme d'Horace sur les ruines du monde, n'oubliait pas ses observations météorologiques. Le 12, il avait relevé 55° 35' latitude nord ; le 17, 54° 27' et le 20, 53° 25'. Le stoïque docteur n'en avait pas moins une large part dans la souffrance commune ; il paraissait même plus affaibli encore que les autres.

Le 22 avril, la famine était à son paroxysme. On mâcha du cuir tanné. Trois fois Joe, l'un des Esquimaux, était parti pour la chasse, trois fois il était revenu les mains vides. Tout à coup, on aperçoit un ours blanc qui descendait d'un tertre de glace. Joe se lève, saisit son

fusil et fait coucher à terre ses compagnons. Il vise : l'anxiété est grande ; la vie de ces dix-neuf malheureux dépend de son adresse. L'ours tombe percé de deux balles ; c'est le salut, du moins pour quelques jours.

Cette bonne fortune inespérée ranima un peu le courage des fugitifs ; leur situation n'en était pas moins des plus affreuses ; si, dans quelques jours, ils n'avaient pas rencontré de navire qui pût les recueillir, ils étaient perdus. Le 28 avril, vers quatre heures de l'après-midi, ils aperçurent un bâtiment à vapeur qui semblait marcher vers eux ; ils allumèrent des feux et firent des signaux qui ne furent pas remarqués. Le lendemain, au point du jour, le même navire apparut à la distance de cinq milles ; ils s'élancèrent pour le rejoindre, mais leur bateau, arrêté par des glaces fixes, ne put continuer sa route. Ils montèrent alors sur une éminence de glace et firent trois décharges, dont le bruit se répercuta au loin. Cette fois, ô bonheur! ils avaient été entendus ! Le vapeur se dirigea vers eux, mais les glaces fixes l'empêchèrent aussi d'avancer, et ce fut avec une consternation profonde qu'ils le virent s'éloigner et disparaître. Un second navire essaya le lendemain de les secourir, et ne fut pas plus heureux que le premier. D'un autre côté, la terre était proche, mais impossible d'y aborder : leur double déception était bien cruelle.

Le 30 avril fut le jour de la délivrance. Le matin, un épais brouillard couvrait la mer ; il se dissipa tout à coup, et à quelques centaines de mètres en mer, laissa voir un bâtiment. Bientôt nos voyageurs, après une si rude et si étrange traversée, étaient à bord du navire américain *Tigress*, commandé par le capitaine Bartlett.

Quant au *Polaris*, on n'en a plus entendu parler pendant quelque-temps.

On croyait l'équipage perdu à tout jamais ; il n'en était rien. Cet équipage fut sauvé non moins miraculeusement et les passagers purent regagner le sol des États-Unis.

L'intrépide Tyson, qui par son courage permit certainement aux naufragés de la banquise de triompher des plus effroyables périls, voulut s'engager de nouveau dans ces mers arctiques qui avaient failli devenir son tombeau ; il alla lui-même à la recherche du *Polaris*. Esprit généreux et enthousiaste, le brave capitaine Tyson est un de ces hommes trop rares qui font bon marché de leur existence pour honorer la science et leur patrie.

Quels sont les résultats scientifiques de cette malheureuse expédi-

tion? Ils sont forcément peu nombreux. Les voyageurs ont cependant reconnu que la mer dite de Kane n'est qu'un large détroit, peut-être une sorte d'estuaire formé par une expansion du canal de Kennedy; ils ont noté des faits météorologiques d'un très grand intérêt, mais en résumé, l'expédition a manqué son but, et le pôle Nord est encore à conquérir.

Pendant que les Américains s'efforçaient de découvrir ce point mystérieux en suivant l'ouest du Groënland, le Suédois Nordenskiold cherchait, au nord du Spitzberg, à se frayer une route à travers les glaces. D'après lui, la mer libre au pôle était une hypothèse sans fondement; c'est là l'expression même dont il s'est servi; aussi prétendait-il, un jour ou l'autre, atteindre en traîneau l'extrémité de l'axe terrestre. Son courage, sa persévérance n'étaient pas au-dessous de ce périlleux projet.

LE VOYAGEUR NORDENSKIOLD ET L'EXPÉDITION DE LA « VÉGA »

Nordenskiold, né en 1832, à Helsingfors, en Finlande, vint tout jeune encore en Suède; aussi est-il véritablement Suédois par les traditions et par le cœur.

Avant de découvrir le passage nord-est dans les mers sibériennes, il s'était élancé à la conquête du pôle nord, non pas par le détroit de Smith, cette route presque classique des Anglais et des Américains, mais par la région orientale du Groënland, avec étape au Spitzberg. Déjà à cette époque son intrépidité lui avait valu une telle réputation, que toutes les Compagnies de Suède et d'Allemagne refusèrent d'assurer un homme qui faisait si bon marché de sa vie.

Il gagna ses grades de docteur ès sciences arctiques par un travail implacable au milieu même des icebergs et de toutes les grandioses horreurs des parages polaires. Il se porta le plus loin possible du côté du nord et ne rencontra que des glaces, sans le moindre horizon de mer libre. Par la même voie, Parry, en 1827, n'avait également aperçu que des amoncellements de glaces et de neiges. A son retour, mécontent de son insuccès, Nordenskiold déclara que la mer libre au pôle était une hypothèse sans fondement, parole de savant malheureux!

A partir de ce moment, l'infatigable explorateur tourna ses regards vers les mers sibériennes et mit son expérience au service de la Russie.

Le pôle lui fermait obstinément ses portes, — eh bien! il prendrait sa revanche en accomplissant un périple immense de Norvège en

Norvège, en passant par l'Océan Glacial Arctique, le détroit de Beering, le Grand Océan, l'Océan Indien, la mer Rouge, la Méditerranée, le détroit de Gibraltar, l'Atlantique! Dès ce moment, cette pensée devint, en effet, son rêve.

Il commença par faire une étude approfondie, presque minutieuse, de l'embouchure de l'Obi et de l'Iéniséi, et cette étude fut renouvelée plusieurs fois avec une constance inébranlable. Dans bien des parages, le littoral dessiné en lignes pointées — ces points d'interrogation de la géographie — trouva en lui son premier cartographe. Le maître étendit ses recherches à la météorologie, à l'histoire naturelle, à l'ethnographie, au commerce. Ce voyage devint au moins autant une exploration d'intérêts matériels que de science spéculative.

Il fallait à Nordenskiold un bâtiment tout à fait spécial. Il l'obtint grâce à la générosité de M. Sibiriakoff. La *Véga* fut doublée d'une armure capable de résister aux plus fortes pressions de la glace. Quant à son aménagement intérieur, il répondait à tout ce qu'on pouvait souhaiter pour une pareille campagne.

Entouré de lieutenants dévoués, d'un état-major d'hommes de grand savoir, notre explorateur partit de Gothembourg le 4 juillet 1878, il touchait Tromsœ le 21 du même mois, saluait ensuite la Nouvelle-Zemble, s'arrêtait pendant quelques jours à l'embouchure de l'Iéniséi et poussait le plus vite possible vers l'est. On doublait le 20 août le cap Tchéliouskine. A la fin d'août, la *Véga* naviguait à l'embouchure de la Léna; au 30 août, elle avait dépassé le groupe des îles Liakhov; du 8 au 14 septembre, elle naviguait dans les parages de la terre de Wrangel; enfin le 28 septembre, elle jetait l'ancre dans la baie de Kolouchin, par 79 degrés de latitude nord.

« Jusqu'alors, écrivait un des membres de l'expédition, la mer était calme, sans apparence de glaces flottantes; aucun obstacle ne semblait devoir s'opposer à notre marche heureuse et rapide. Mais dans la nuit, le froid devint excessif, des glaçons arrivèrent du large et se joignirent à ceux qui bordaient le rivage. Au lever du jour, c'est-à-dire le 29 septembre, la *Véga*, cernée de tous côtés, se trouva dans l'impossibilité de se mouvoir et condamnée à faire ses préparatifs pour un long hivernage. »

Il fallait en prendre son parti, accepter de longs mois de captivité! C'est alors que, ne recevant plus de nouvelles, les amis de Nordenskiold commencèrent à s'inquiéter.

Comme le navire ne se trouvait qu'à une faible distance du rivage,

des relations ne tardèrent pas à s'établir entre les Européens et les Tchouktchis, habitants du voisinage.

La *Véga* devint bientôt une sorte d'étape où un grand nombre de Sibériens, voyageurs ou simples passants, s'arrêtaient avec leur attelage de chiens. Permission aux visiteurs de se promener librement sur le pont, — sur le pont chargé cependant de toutes sortes d'objets tentateurs. Rien ne fut dérobé; mais, en revanche, des demandes sans fin pleuvaient sur les Européens. Tous ces Tchouktchis, incapables de voler une boîte de sardines, auraient volontiers mis à sec le bâtiment par leur mendicité. Ne pas prendre ce qui appartient à autrui, telle est à peu près leur unique morale. En matière commerciale, ce sont les trafiquants les moins honnêtes. Ils vous passeraient volontiers une peau ne valant pas dix sous pour une barrique d'eau-de-vie s'élevant à un prix cent fois plus élevé.

Les Tchouktchis ne connaissent pas encore l'argent, ils en sont uniquement au système d'échange. En fait de religion, ils en possèdent peu; ils se contentent d'une assez vague idée de la divinité. Leur ignorance est à peu près complète. Ils savent cependant quelques mots d'anglais et la formule de salutation usitée en Russie.

« Le 6 octobre, dit Nordenskiold, nous reçûmes la visite du staroste (lisez : haut magistrat) des Tchouktchis, Vasili Meuka, petit homme brun, à la physionomie fatiguée. Afin de nous inspirer du respect pour sa personne, peut-être aussi dans le simple dessein d'assurer sa précieuse existence contre tout accident, il se fit tirer sur la glace encore peu solide, dans un traîneau attelé, non par des chiens, mais par ses sujets.

« Le staroste ne savait naturellement pas lire; cependant, seul de sa nation, il parvenait à combiner quelques mots russes. Par un fait assez singulier, ce grand ignorant parvenait à s'orienter sur une carte et désignait clairement les localités principales de la Sibérie. Quant à l'histoire contemporaine, il ne s'en doutait nullement. On le met un jour sur le chapitre du tzar, le premier de ses maîtres. Grand étonnement. « Je ne connais pas ! répond-il, je n'en ai jamais entendu parler. »

— « Mais, lui demande-t-on, quel est, suivant vous, votre supérieur? »

— Je sais, dit-il, qu'il y a à Irkoutsk un très puissant personnage ! »

Heureux magistrat qui ne connaît même pas son gouvernement! »

Nordenskiold et ses compagnons utilisèrent les longs loisirs de l'hiver en faisant un très grand nombre d'observations scientifiques.

La glace fut ouverte sur quelques points, et l'on retira du fond de la mer de nombreux échantillons de végétaux et d'animaux, qui s'y

développent avec vigueur, malgré l'absence à peu près complète de soleil.

Ils découvrirent aussi, comme l'avait fait autrefois le célèbre voyageur Pallas, des ossements d'animaux enfouis depuis des siècles dans le sable et auxquels adhérait encore une chair rouge, conservée par la congélation.

Il avait été impossible d'importer de Norvège un observatoire en bois, — on en construisit un en glace et en neige, il fallait l'installer sur quelque assise solide, non sur une banquise ; on eut donc recours au rivage. La température se maintint, dans le courant de janvier, à 45 degrés. Nos braves météorologistes, en dépit de ce froid intense, se rendaient dans leur cabane de glace et y séjournaient cinq ou six heures, heureux lorsque le thermomètre n'indiquait à l'intérieur que 15 ou 16 degrés au-dessous de zéro!

Ce ne fut que le 18 juillet 1879, après neuf mois de captivité dans les glaces, qu'une débâcle subite, amenée par le vent du sud, permit à la *Véga* de sortir enfin de sa retraite. Deux jours après, on doublait la pointe orientale de l'Asie, on abandonnait les mers arctiques pour naviguer dans le Grand Océan. Le passage du nord-est, cherché depuis si longtemps, était enfin trouvé et bien exploré.

Le voyage de la *Véga* marquera parmi les expéditions les mieux conduites du siècle. Indépendamment des résultats géographiques, d'autres branches de la science y ont également conquis un riche butin. On doit au docteur Nordquist, un dictionnaire de la langue tchouktchie ; à M. Almquist, des observations technologiques prises sur la côte septentrionale de la Sibérie ; à M. F. R. Kjellmann, une étude approfondie de la flore des parages arctiques ; à M. Stuxberg, un mémoire sur la forme des mêmes régions ; à M. Hovgaard, d'autres observations. Quant au maître, Nordenskiold, ses études se sont spécialement portées sur la géographie, l'astronomie et l'ethnographie.

CHAPITRE VI

LE VOYAGE DE « LA JEANNETTE »

Pendant que Nordenskiold accomplissait glorieusement, aux applaudissements du monde entier, le périple de l'ancien continent, un navire américain, dont l'odyssée devait rappeler le désastre de l'expédition de Franklin, s'élançait courageusement vers les régions polaires et explorait les contrées voisines de celles où Nordenskiold avait hiverné.

Jaloux d'attacher son nom à une expédition arctique, comme il l'avait déjà fait pour celle de Stanley, M. James Gordon Bennett, propriétaire du *New-York Herald*, achetait en 1878 un steamer de 450 tonneaux, qu'il baptisa du nom de *la Jeannette*. Il en confia le commandement au capitaine De Long, de la marine nationale des États-Unis, qui avait pris une part brillante à la recherche du *Polaris*. L'équipage, formé de savants distingués et de matelots éprouvés et choisis, comptait en tout trente-trois personnes.

Rarement un navire arctique fut aussi bien armé et aussi complètement pourvu de tout ce qui pouvait contribuer au succès de l'expédition, au bien-être et à la santé du personnel. *La Jeannette* partit de

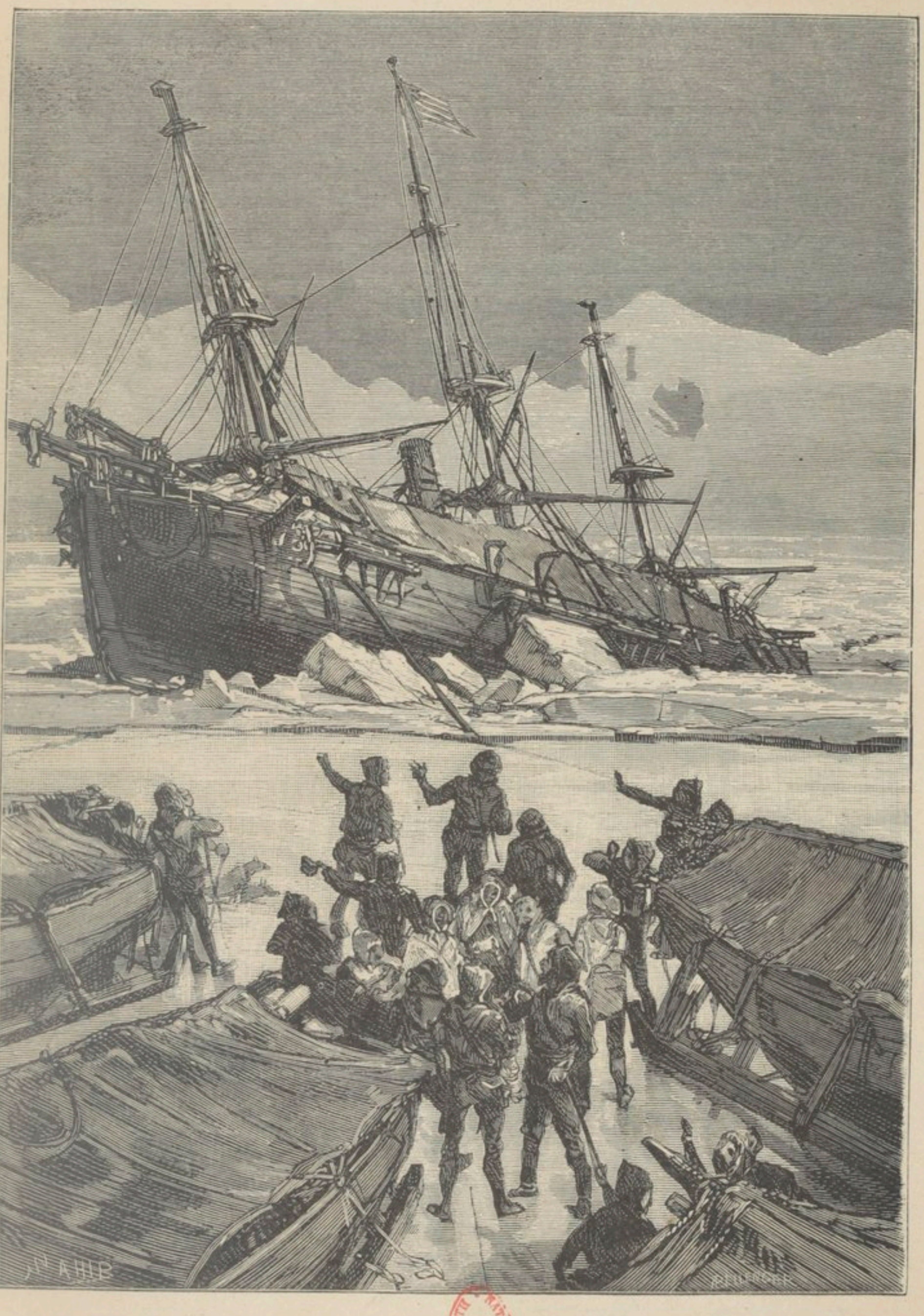
San-Francisco le 8 juillet 1879. Son objectif immédiat était de chercher à l'ouest de la terre de Wrangell un passage pour atteindre la mer libre ; en cas d'insuccès, elle comptait hiverner près de la terre et renouveler ses efforts l'été suivant. Les dernières lettres reçues de *la Jeannette* furent déposées au cap Serdze le 29 août 1879 ; le 2 septembre, un baleinier l'aperçut pour la dernière fois. Les lettres déposées au cap Serdze ne furent apportées en Europe que quinze mois plus tard.

Dès le 4 septembre, *la Jeannette*, entourée de glaces de huit pieds d'épaisseur, était définitivement prisonnière. Elle resta cinq mois en vue de cette île. Entraînée par la banquise, elle dérivait vers le nord-ouest. Le 10 novembre commença la nuit polaire qui dura jusqu'au 25 janvier 1880. L'état-major fit de nombreuses observations scientifiques. La température descendit jusqu'à 40° au-dessous de zéro ; chacun supporta vaillamment ce froid rigoureux. Mais, sous la pression de la glace, une forte voie d'eau s'était produite, et, pendant dix-huit mois, il fallut pomper chaque jour l'eau glacée qui remplissait la cale.

Les mois d'été, tristes et brumeux, ne modifièrent en rien la situation du navire prisonnier de la banquise. En septembre 1880, *la Jeannette* se trouvait entourée de glaces de dix pieds d'épaisseur ; des blocs énormes grimpaient le long du bord jusqu'au bastingage ; la santé générale s'altéra pendant le second hiver, et, en mai 1881, le scorbut apparaissait à bord ; les vivres frais étaient rares, et on dut même, en prévision de l'avenir, diminuer quelque peu les rations journalières. Le 16 mai, les navigateurs découvrirent avec joie une terre nouvelle, qu'ils baptisèrent du nom d'île Jeannette ; le 19, une nouvelle île se montra, et l'on put y planter le pavillon national.

L'été approchait, et de nombreuses fissures se voyaient dans la banquise. Le 12 juin, *la Jeannette* était à flot : il y avait vingt et un mois qu'elle était emprisonnée dans les glaces. On pouvait espérer que la délivrance était proche ; on se disposait à profiter de la première occasion propice.

Mais bientôt les fissures se comblent, la banquise se rapproche du navire ; « elle l'étreint, elle le presse ; des blocs énormes soulevés, bousculés, chevauchent et se brisent ; c'est un chaos de bouleversements sans fin accompagnés de bruits terribles et de détonations inattendues. Rien ne peut résister à cet effort ; *la Jeannette* saisie, mordue entre les deux champs qui se rejoignent, s'incline sur tribord : ou les glaces passeront dessous et chavireront le navire, ou elles



LA JEANNETTE S'ENFONÇANT DANS LES GLACES

l'écraseront et passeront au travers. Les cris de la glace sont sinistres et les craquements du navire y répondent, serrant affreusement le cœur des plus braves. *La Jeannette* gémit et tremble dans ses membrures ; de la pomme des mâts à la quille elle se tord et se débat comme pour échapper à cette formidable étreinte ; les flancs vont céder, les ponts se courbent, les bordages se séparent ! Le capitaine De Long est sur le pont ; il ordonne, il dirige l'abandon de son navire ; depuis longtemps tout était prévu en vue de la catastrophe : en hâte on amène les embarcations ; on débarque les traîneaux, les chiens, les approvisionnements de tous genres, les vivres et les armes.

« Chacun est calme, chacun fait son devoir ; le pavillon national est hissé, il flotte en tête du mât ; dans ce combat, dans cette lutte suprême contre la nature, le navire peut sombrer ; mais ce pavillon c'est l'honneur, c'est la patrie, c'est la famille, c'est l'affection sacrée pour tous les cœurs et tous les cœurs sont vaillants !

« Un moment cependant la pression des glaces se relâche, mais c'est pour un dernier effort, car tout à coup le navire s'incline sur tribord ; les glaces se sont rejointes à travers la carène, et l'eau envahit l'intérieur ; *la Jeannette* s'enfonce à vue d'œil [1]..... »

Dès le jour même, on commença les préparatifs pour la retraite, il s'agissait d'atteindre avec trente-trois hommes l'embouchure de la Léna distante de plus de 500 milles ; vingt-quatre chiens étaient destinés aux neuf traîneaux ; le poids total à emporter montait au chiffre énorme de 15,400 livres (vivres, armes, munitions, médicaments, embarcations). La petite troupe fut divisée en trois groupes composés respectivement de quatorze, huit et onze hommes et placés sous le commandement du capitaine De Long, du lieutenant Chipp et du chef mécanicien Melville.

Les vivres consistaient principalement en pemmican, en thé et en biscuit ; la ration journalière était de 900 grammes seulement, ce qui est fort peu, car la ration des chasseurs de la compagnie de la baie d'Hudson comprend huit livres de viande et deux de pemmican.

Il fut décidé que l'on voyagerait de nuit, la réverbération des glaces pendant le jour étant pour les yeux une très grande fatigue.

Le départ eut lieu le 17 juin au soir. Il y avait plus de vingt-trois mois que le navire avait quitté San-Francisco. En tête marchait le pilote des glaces qui choisissait la route et l'indiquait par un pavillon noir. « On s'imagine difficilement ce qu'est un voyage à travers la

1. Bellot, *Bulletin de la Société de géographie*, 1883.

banquise ; souvent la glace se brise sous le poids des traîneaux, ou bien les hommes disparaissent dans des fondrières dont la neige accumulée dissimulait la présence ; ici, ce sont des rochers de glace qu'il faut escalader ou tourner ; là, au contraire, ce sont des fissures et des crevasses d'eau courante, si larges qu'il faut pour les traverser, ou bien mettre les embarcations à la mer, ou bien trouver un glaçon flottant assez fort pour servir de radeau et supporter le poids des traîneaux tout chargés.

« Les longs hurlements de la glace qui se fend sous les pieds, ou qui au loin se soude et crie, remplissent le voyageur d'épouvante ; autour de lui, des escarpements se dressent, les plaines liquides se solidifient ; il se sent dans un isolement profond, absolu, et son courage, sa raison même ont à subir d'étranges assauts. »

Le jour même du départ trois traîneaux furent brisés. On passa deux jours à transborder les cargaisons. Bientôt, il fut impossible de faire avancer plus d'un traîneau à la fois, et il fallait pour cela les efforts de tout l'équipage. Il restait sept traîneaux ; les matelots, sept fois avec une charge et six fois les mains vides, en retournant sans cesse en arrière pour aller chercher les autres traîneaux quand ils en avaient fait avancer un, parcouraient ainsi treize milles pour avancer en tout d'un seul ; chaque jour, ils voyaient encore à portée de fusil le campement de la veille, et la banquise, qui dérivait vers le nord, non seulement diminuait encore le résultat de leurs efforts, mais, bien plus, les entraînait parfois plus vite vers le nord qu'ils ne marchaient vers le sud.

Après six semaines de marche, on s'arrêta huit jours sur une nouvelle île, découverte le 27 juillet. Après avoir abandonné tous les objets superflus, on arriva le 10 septembre à l'île Séménoff. Déjà les rations avaient dû être diminuées. Mais les naufragés n'étaient plus qu'à 80 milles de la terre ferme et la mer était libre. Le 13 septembre, les trois embarcations faisaient voile pour l'embouchure de la Léna.

Pendant la nuit, la tempête s'élève et sépare les trois embarcations. La baleinière qui portait Melville arrive, après cent huit heures, le 17 septembre, à l'embouchure de la Léna. Le 19 seulement, ces malheureux dont les jambes étaient gonflées et tuméfiées par l'eau glacée, dont les chairs se fendaient, dont la peau se détachait en lanières, aperçoivent enfin des indigènes, trois Tongouses à demi sauvages. Ils voudraient atteindre le village de Bouloun pour y organiser des secours et aller au secours de leurs compagnons : il en était temps

encore. Mais ils ne peuvent se faire comprendre des indigènes. Ils veulent partir eux-mêmes, mais ils s'égarent; leurs forces trahissent leur courage. Danenhover parti pour le cap Barkin voit les Tongouses, après trois jours, refuser de le suivre. C'était le 27 octobre.

De Long était arrivé, lui aussi, à l'embouchure de la Léna le 17 septembre et avait cherché comme Melville à gagner le village de Bouloun. Tous ses hommes avaient le scorbut. Le 9 octobre, il envoie en avant deux d'entre eux, Noros et Nindermann, chercher des secours. Une séparation touchante eut lieu après le service divin lu par le capitaine.

Brisés de fatigues et mangeant pour se nourrir le cuir de leurs mocassins, les deux hommes ne rencontrèrent d'indigènes que le 23 octobre ; ils ne purent leur faire comprendre la situation et durent continuer leur route. Cependant Melville avait réussi à trouver un Russe et à l'envoyer à Bouloun chercher des secours. Le 2 novembre, il rencontrait Noros et Nindermann et, le lendemain, pendant que Danenhover partait pour Yakoutsk où, après un voyage de 500 lieues, il arrivait le 17 décembre, Melville allait avec deux indigènes à la recherche de De Long. Malheureusement il ne reconnut pas la route suivie par Noros et Nindermann; il recueillit les papiers laissés dans des *cairns* par De Long et put constater qu'à plusieurs reprises le capitaine était passé tout près de huttes et de villages tongouses sans en soupçonner l'existence. Malade, ne pouvant plus avancer dans ces régions impraticables et au milieu d'une nuit à peu près complète, Melville dut revenir à Bouloun le 1er décembre. Chargeant le cosaque Baïshoff de continuer les recherches, il arriva le 30 décembre à Yakoutsk. Tout espoir était perdu; le canot du lieutenant Chipp avait évidemment sombré pendant la tempête, et comment De Long pouvait-il n'avoir pas succombé à la faim? Les vivres lui manquaient depuis le 7 octobre.

Néanmoins, des ordres pressants pour l'organisation des secours avaient été donnés par M. Bennett et par les gouvernements russe et américain. A Yakoutsk, Melville organisa un plan complet de recherches. Arrivé le 17 février 1882 à Bouloun, il établit dans le delta plusieurs dépôts de vivres, puis, avec Nindermann, essaya de retrouver la route que celui-ci avait suivie cinq mois auparavant. Le 23 mars, on aperçut les débris de la barque et près de là, sous la neige, les cadavres du capitaine De Long et de ses dix compagnons. A côté de De Long était son carnet, où chaque jour il avait noté les accidents survenus.

Rien de plus émouvant que la lecture de ces pages où De Long a tracé le tableau d'une longue agonie de trois semaines. Le 10, ils avaient pris leur dernière once d'alcool; ils n'avaient plus que de la glycérine et un peu d'écorce de saule qu'ils faisaient bouillir dans l'eau. Ils en vinrent à manger les morceaux de peau de renne qui les enveloppaient; le 25, ils n'avaient plus rien; le carnet de De Long s'arrête le 30; ce jour-là, trois hommes vivaient encore, le docteur Ambler, De Long, et le cuisinier chinois Ah Sam, qui, mourant de faim depuis vingt-quatre jours, restèrent peut-être encore plusieurs jours à attendre le secours qui était si proche et qui ne vint pas. Melville mit côte à côte les onze corps de ses malheureux camarades, et éleva sur leur tombe une croix avec une inscription qui rappelle leur nom. Après avoir fouillé le delta de la Léna, il acquit la preuve que Chipp n'y avait point paru; ainsi se trouvait confirmée la présomption qu'il avait péri pendant la tempête.

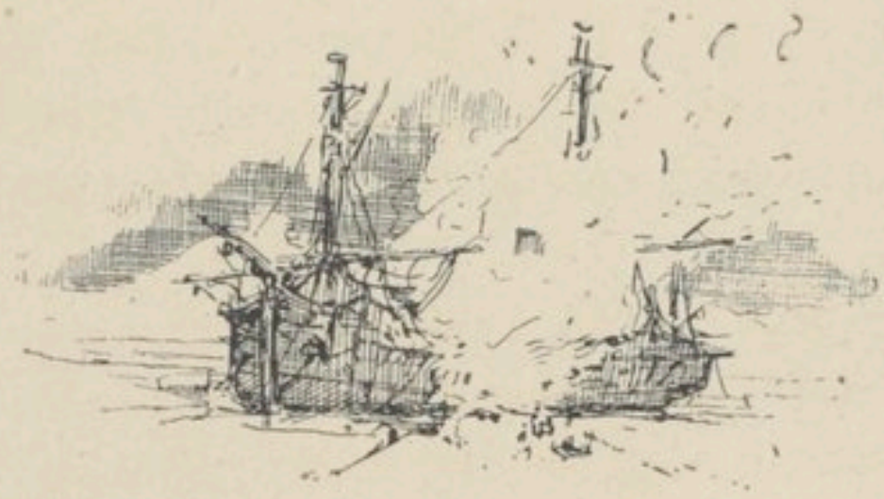
Le 8 juin, les treize survivants de *la Jeannette* étaient tous réunis à Yakoutsk. Trois jours après, ils en partirent pour Saint-Pétersbourg. Le lieutenant Danenhover était devenu aveugle et le maître d'équipage Cole avait complètement perdu la raison. Tous étaient malades et très affaiblis.

Dès le printemps de 1880, l'amirauté américaine avait envoyé le *Corwin* rechercher des nouvelles de *la Jeannette* et de deux baleiniers disparus; à l'ouest du cap Serdze, il retrouva les débris des deux baleiniers disparus, que leurs équipages avaient abandonnés; on n'a jamais su ce qu'étaient devenus ces malheureux, morts sans doute sur la côte de froid et de faim. En février 1881, de nouvelles missions étaient organisées, et, le 16 juin, le steamer *Rodgers*, commandé par le lieutenant Berry, se dirigeait vers la terre de Wrangell. En même temps, le lieutenant Greely explorait les côtes du détroit de Robeson; le lieutenant Ray, les côtes de l'Alaska; le capitaine Wadleigh, commandant *l'Alliance*, les parages du Groënland et du Spitzberg, où il s'éleva jusqu'à 80°.

Le lieutenant Berry explora en août et septembre la terre de Wrangell; il reconnut que c'était une île. Il entreprit une remarquable croisière le long de la banquise; mais, s'il put recueillir l'équipage d'un navire baleinier écrasé dans cette banquise, il n'eut aucune nouvelle de *la Jeannette*. Chargeant sept hommes d'explorer en traîneaux la côte de Sibérie, le lieutenant Berry hiverna à l'île Saint-Laurence. Le 30 novembre, le feu prenait dans la cale de son navire qui, malgré tous les

efforts de l'équipage, devint la proie des flammes au milieu des glaces. Le colonel Gilder, traversant toute la Sibérie, alla en porter la nouvelle à Yakoutsk où il arriva en mai 1882.

Le *Corwin* fit une seconde croisière au nord du détroit de Beering; l'*Eira*, le *Wilhem Barents*, firent également des recherches. Elles devaient être vaines : le 20 décembre 1881, le gouvernement russe annonçait le désastre de *la Jeannette*. Tout était terminé, et l'on n'avait plus qu'à chercher à connaître les détails de ce terrible drame.



LES DERNIÈRES EXPÉDITIONS DANS LES RÉGIONS ARCTIQUES

LE GROËNLAND

CHAPITRE VII

LES OBSERVATOIRES CIRCUMPOLAIRES

Bien des personnes, dit M. le lieutenant de vaisseau Bellot, ont pu croire que les voyages polaires sont absolument stériles et sans but possible d'utilité pratique. C'est là une grave erreur.

Pour l'étude des sciences naturelles, les régions polaires sont de beaucoup les parties les plus importantes du globe : par exemple, pour l'étude du magnétisme terrestre, pour l'examen des aurores boréales, des phénomènes de réfraction anormale, et de l'oscillation du pendule qui permettra d'apprécier l'aplatissement de la terre. En ce qui touche la météorologie, le voisinage des pôles, entourés de leurs ceintures de glace, donne à ces régions une influence décisive, le mouvement général de notre atmosphère étant basé sur les courants d'air froid ou chaud, sec ou humide, qui s'échangent entre l'équateur et les pôles; d'une

observation complète des vents et des courants de l'atmosphère on pourra déduire, dans l'intérêt de l'agriculture et de la navigation, des prévisions sérieuses pour les conditions climatériques qui affectent nos contrées.

C'est par des stations prolongées en certains points déterminés qu'on peut seulement arriver à faire des observations d'une valeur réelle. Il faut donc établir autour des régions polaires un vaste réseau de stations scientifiques.

C'est ce qu'ont pensé le lieutenant Weyprecht et le comte Wilczek. En 1876, Weyprecht proposait cette idée à Gratz, dans le 48e congrès des naturalistes allemands. Plusieurs conférences eurent lieu à Hambourg, à Berne, à Saint-Pétersbourg, et l'on y décida la création de quinze observatoires.

Le lieutenant Greely se trouve depuis le 11 août 1881 au fort Conger, dans la baie de Lady Franklin, par 81° 20' nord; on est très inquiet de son sort. Le navire chargé d'aller le ravitailler, le *Proteus*, a sombré sous l'effort des glaces et ce n'est qu'à grand'peine que l'équipage a pu s'échapper. Dès que la saison le permettra, on ira de nouveau au secours du lieutenant Greely.

D'autres observatoires ont été fondés au Groënland, au Spitzberg, à l'île Jean Mayen, dans le nord de la Sibérie, dans l'Haska, et enfin dans l'Amérique du Sud.

EXPÉDITIONS AU GROËNLAND

Le Groënland a été, dans ces dernières années, l'objet de plusieurs expéditions. En 1878, les lieutenants danois Jensen, Kornerup et Groth arrivèrent au pied d'énormes montagnes, et, bien qu'assaillis par de furieuses tourmentes de neige, ils firent l'ascension du plus haut sommet, élevé de 1,500 mètres.

Les lieutenants danois Holm, Hammer et Garde ont exploré en 1879 depuis le sud-est du Groënland. Une expédition météorologique danoise s'est installée le 14 juin 1881 à Godthaab; elle a trouvé dans l'intérieur du pays des ruines fort curieuses, vestiges d'une civilisation aujourd'hui disparue. Le frère morave Brodbeck a découvert, en 1881, des ruines normandes à l'est[1]. La côte orientale a été visitée par le Français Tréhouart, en 1835; par l'Allemand Koldevey, en 1868. En 1870,

1. Compte rendu des séances de la Société de géographie, 1882, 1883, 1884. — *Mittheilungen der K. K. geographischen Gesellschaft in Wien*, 1882, pages 376-381.

la *Germania* et la *Hansa,* navires allemands, accomplirent un beau voyage sur la côte orientale.

En juin 1870, NORDENSKIOLD parcourut 50 kilomètres dans l'intérieur par 68° 30' de latitude. D'après lui, il y a une impossibilité physique absolue, à l'existence d'un vaste continent tout entier couvert de glaces au-dessous de 80° de latitude. Il a fait une seconde expédition au Groënland en 1883. Il marcha vers l'est pendant dix-sept jours. Deux Lapons, montés sur leurs longs patins, poussèrent vers l'est pendant 210 kil. encore, sans avoir pu atteindre le *pays vert* que Nordenskiold supposait devoir exister au nord du Groënland. Nordenskiold essaya ensuite d'aborder la côte orientale ; il atteignit un fiord par 65° de latitude. Le bouleau nain croit sur ses rives et d'assez belles pelouses bordent les rivières, probablement peuplées de saumons. Le 5 septembre, la *Sofia* levait l'ancre et ralliait Gothenbourg. C'était la première fois depuis le XV^e^ siècle qu'un navire réussissait à mouiller sur la côte est, au sud du cercle polaire. La côte est du Groënland pourrait être atteinte pendant l'automne de la plupart des années.

En 1853, le Français JULES DE BLOSSEVILLE s'en était approché vers le 68^e^ parallèle et en avait relevé une certaine étendue. Revenu en Islande, il repartit peu après pour continuer ses recherches, et depuis on n'entendit plus parler de *la Lilloise*. Il est probable que le navire du courageux officier, pris dans les glaces, aura été mis en pièces ou aura coulé à pic par suite de l'abordage d'un glaçon. Toutes les recherches faites pour le retrouver ont été inutiles.

En 1856, le prince Napoléon Bonaparte fit une excursion dans les mers du nord, à bord de la corvette *la Reine-Hortense*. *La Reine-Hortense* trouva la banquise par 68° de latitude nord. En 1874, le capitaine de frégate Letourneur-Hugon étudia le régime des glaces entre l'Islande et le Groënland [1].

Telles sont les dernières explorations accomplies au nord de l'Amérique, dans les régions polaires.

Les expéditions arctiques paraissent avoir comme un charme fatal qui ne permet point de s'arrêter à ceux qui une première fois ont tenté de soulever le voile mystérieux qui couvre le pôle. Ce voile sera-t-il jamais complétement soulevé ? ou bien devons-nous nous résigner à ne connaître jamais le point dont la recherche a coûté déjà tant de millions et causé la perte autrement douloureuse de tant de précieuses existences ?

Pour notre part, nous n'estimons pas plus la découverte du pôle lui-

1. *Bulletin de la Société de géographie de Rochefort,* tome IV, 1882-1883.

même que celle des régions immédiatement avoisinantes : quelque beau que soit le dévouement des hommes qui risquent leur santé et leur vie pour atteindre un but désintéressé, quelque noble exemple qu'ils donnent, nous pensons que le fait de faire flotter pour la première fois le drapeau d'une nation au pôle ne mériterait point tant de sacrifices. Mais dans toutes les régions polaires il y a à faire des observations scientifiques, il y a à trouver des lois importantes, dont la découverte ne saurait être trop chèrement payée. L'objectif des nouvelles expéditions doit donc être l'observation des lois naturelles, et pour attendre ce but il n'y a qu'un seul moyen : la création de stations scientifiques dont les travaux seront combinés et qui compareront les uns avec les autres les résultats qu'elles auront obtenus.

Seuls, les savants qui auront eu le courage de s'enfermer dans une des stations qui doivent entourer le pôle comme d'un réseau à mailles serrées, seront à portée de profiter des circonstances favorables pour marcher vers le nord. L'un d'eux pourra poser son pied sur ce sol vierge encore de tout pied humain et qui, sans doute, ne se distingue en rien de la morne étendue de glace qui l'entoure; et, fier du résultat obtenu, il songera avec mélancolie à tous ceux qui l'ont précédé dans la carrière et qui, moins heureux que lui, ont succombé avant le triomphe, mais avec l'orgueil d'avoir lutté et d'être morts pour une cause sacrée, celle de la science.

FIN

TABLE

AMÉRIQUE

CHAPITRE PREMIER

LE NOUVEAU-MONDE — CHRISTOPHE COLOMB

Christophe Colomb. 1

CHAPITRE II

Christophe Colomb. *(Suite)* 15

CHAPITRE III

LES SUCCESSEURS DE COLOMB

Les frères de Colomb : Barthélemy, Diego et Giacomo. — Les fils de Colomb : Diego et Fernand. — Don Louis Colomb. 43

CHAPITRE IV

DÉCOUVERTE DU BRÉSIL ET DES RÉGIONS MÉRIDIONALES DE L'AMÉRIQUE

Vincent Pinzon. — Cabral. — Nino. — Solis. — Magellan. — Garcia de Loyasa. 67

CHAPITRE V

PREMIÈRE TRAVERSÉE DE L'ISTHME DE PANAMA

Jean Ponce de Léon. 93

CHAPITRE VI

CONQUÊTE DU MEXIQUE

Cordova. — Jean de Grijalva. — Fernand Cortez. 115

CHAPITRE VII

DEUX NAUFRAGES DANS LA MER DES ANTILLES (XVI[e] SIÈCLE)

Alonso Çuaço. — Pedro Serrano. 161

CHAPITRE VIII

CONQUÊTE DU PÉROU

Pizarre. — Almagro. — Luque. 171

CHAPITRE IX

DÉCOUVERTE DU FLEUVE DES AMAZONES

Sébastien de Benalcazar. — Gonzalo Pizarre. — Orellana. 189

CHAPITRE X

CONQUÊTE DU CHILI ET VOYAGES DANS LES RÉGIONS VOISINES

Valdivia. — Le poète Ercilla y Zuniga. — Juan Fernandez. — Les aventures du matelot Selkirk. 195

CHAPITRE XI

PREMIÈRES DÉCOUVERTES SUR LES COTES ORIENTALES DE L'AMÉRIQUE DU NORD

Jean et Sébastien Cabot. — Les Cortereal. — Velasco. — Esteban Gomez. . . 207

CHAPITRE XII

PREMIERS GRANDS VOYAGES SUR LES COTES OCCIDENTALES DES DEUX AMÉRIQUES

Grijalva. — Francisco de Ulloa. — Cabrillo. — Urdaneta. — Drake. — Guillaume le Testu. — Cavendish. — Gali. — Maldonado. — Vizcaino. — Juan de Fuca. — Barthélemi de Fonte. — Cook. — Vancouver. 221

CHAPITRE XIII

PREMIERS VOYAGES DES FRANÇAIS DANS L'AMÉRIQUE DU SUD

Le capitaine Cousin, de Dieppe. — Le capitaine de Gonneville, de Honfleur — Diego Alvarez. — Souza. — Pedro de Mendoza. — Alonzo de Camargo. Durand de Villegagnon. — Walter Raleigh. — Le père Yves, d'Évreux. — Jacob Lemaire et Schouten. — De Gennes. — Beauchesne-Gouin. . . 233

CHAPITRE XIV

PREMIERS VOYAGES SCIENTIFIQUES DANS L'AMÉRIQUE DU SUD (XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES)

Pedro Texeira. — Jean Richer. — Louis Feuillée. — Frézier. — Fresneau. — Bouguer et La Condamine. — M. et madame Godin des Odonais. . . . 251

CHAPITRE XV

LES FRANÇAIS A TERRE-NEUVE, AU CANADA ET DANS LES PARAGES VOISINS

Premières tentatives des Français. — Grignon. — Denys (de Honfleur). — Les Ango. — Thomas Aubert. — Saint-Léry. — Verazzani. — Jacques Cartier. — Roberval. — Marguerite de Roberval. — Jean Alfonce Le Sainctongeois. — La Roche. — Champlain. — Lescarbot, etc.. 259

CHAPITRE XVI

DÉCOUVERTE DE L'INTÉRIEUR DE L'AMÉRIQUE DU NORD

Le père Marquette. — Jolyet. — Cavelier de la Salle. 285

CHAPITRE XVII

ÉTABLISSEMENTS SUR LA COTE ORIENTALE DE L'AMÉRIQUE DU NORD (XVI^e ET XVII^e SIÈCLE)

Robert Thorne. — Hore. — Humphrey Gilbert. — Fernand de Soto. — Jean de Ribaut. — Dominique de Gourgues. — Amadas et Barlow. — Greenville. — Gosnold. — Hackluyt. — Th. Gates et Summers. — Newport. — John Smith. — Lord Delaware. — Les Brownistes. — G. Penn. . . . 295

CHAPITRE XVIII

ÉTABLISSEMENT DES FRANÇAIS EN LOUISIANE

Premières tentatives de colonisation. 30

CHAPITRE XIX

LA LOUISIANE A LA FIN DE LA DOMINATION FRANÇAISE

La vie à la Nouvelle-Orléans. 321

CHAPITRE XX

LES ORIGINES DE SAINT-DOMINGUE

Établissement des Français dans l'île de la Tortue. 329

CHAPITRE XXI

SAINT-DOMINGUE AU XVIII[e] SIÈCLE

La vie créole. 345

CHAPITRE XXII

La colonisation de la Guyane. 349

CHAPITRE XXIII

PROGRÈS DE LA COLONISATION FRANÇAISE EN GUYANE

La ville de Cayenne. — Exploration de l'Approuague et de l'Oyapock. 363

CHAPITRE XXIV

LA GUYANE AU XVIII[e] SIÈCLE

Le désastre du Kourou. — Les projets de Malouet. 369

CHAPITRE XXV

LES PETITES-ANTILLES

Voyage de Belin d'Esnambuc. — Les Français à Saint-Christophe. 381

CHAPITRE XXVI

Lafayette et ses compagnons. 407

CHAPITRE XXVII

ARRIVÉE DE LA FAYETTE EN AMÉRIQUE

Mœurs américaines. — La vie à Philadelphie à la fin du XVIII^e siècle. . . . 413

CHAPITRE XXVIII

LES PREMIERS QUARTIERS D'HIVER DES FRANÇAIS EN AMÉRIQUE

La vie à Boston. — Une visite de Washington au comte de Rochambeau. . . 423

CHAPITRE XXIX

Fin de la campagne. — Retour de La Fayette en France. 429

CHAPITRE XXX

Voyage de Châteaubriand en Amérique. 433

CHAPITRE XXXI

LES PIONNIERS DANS L'OUEST DU L'AMÉRIQUE DU NORD (FIN DU XVIII^e ET XIX^e SIÈCLES)

Carver. — Clarke et Lewis. — Montgomery Pike. — Hunt. — Le major Long et le docteur James. — Henri Schoolcraft. — Astor. — Washington Irving. — Duflot de Mofras. — Sutter. — Le colonel Frémont. — Les chercheurs de solitude dans l'Ouest. 449

CHAPITRE XXXII

LES EXPLORATEURS GÉOLOGUES A TRAVERS LES ÉTATS-UNIS ET LE CANADA (XIX^e SIÈCLE). — LE TRANSCONTINENTAL-PACIFIQUE

Jules Marcou 467

CHAPITRE XXXIII

LES PIONNIERS DANS L'OUEST DE L'AMÉRIQUE DU NORD AU XIX^e SIÈCLE (SUITE)

Le Transcontinental-Pacifique. 481

CHAPITRE XXXIV

EXLOPRATIONS DANS LES RÉGIONS SEPTENTRIONALES DU CONTINENT AMÉRICAIN (XVIII^e ET XIX^e SIÈCLES)

Samuel Hearn. — Alexandre Mackensie. — John Franklin. — George Back. . 487

CHAPITRE XXXV

DÉCOUVERTES DANS L'ALASKA ET LES CONTRÉES VOISINES (XVIII^e ET XIX^e SIÈCLES)

Beering. — Kotzebue. — Wrangel. — Frédéric Whymper. 493

CHAPITRE XXXVI

LES VOYAGEURS MORALISTES, PHILOSOPHES ET ÉCONOMISTES DANS L'AMÉRIQUE DU NORD

Mistress Trollope. — Frederika Bremer. — Michel Chevalier. — Alexis de Tocqueville. — Ampère. — Édouard Laboulaye. — Xavier Marmier. — Auguste Carlier. 509

CHAPITRE XXXVI *(bis.)*

LES VOYAGEURS MORALISTES, PHILOSOPHES ET ÉCONOMISTES DANS L'AMÉRIQUE DU NORD (SUITE)

Jules Remy et Brenchley. — Hepworth Dixon. — Baron de Hübner. — Gustave de Molinari. — Louis Simonin. — Émile Levasseur. — Octave Sachot. — Alfred Assolant. — Paul Toutain. — Edmond Cotteau. — Oscar Comettant et Xavier Eyma. — Ernest Duvergier de Hauranne. — Othenin d'Haussonville. — Hippeau. — Buisson. 535

CHAPITRE XXXVII

VOYAGES SCIENTIFIQUES DANS L'AMÉRIQUE ÉQUATORIALE

Alexandre de Humboldt et Aimé Bonpland 567

CHAPITRE XXXVIII

VOYAGES ARCHÉOLOGIQUES EN AMÉRIQUE

Waldeck. — Stephens et Catherwood. — Dupaix. — Corroy. — Squier. — Brasseur de Bourbourg. — Angrand. — Charnay, etc. 587

CHARITRE XXXIX

L'ISTHME AMÉRICAIN

Histoire sommaire des communications interocéaniques. 599

CHAPITRE XL

LES COUREURS D'AVENTURES

Le comte de Raousset-Boulbon. — Garibaldi. — Orelie-Antoine, roi d'Araucanie. 603

CHAPITRE XLI

EXPLORATIONS ET VOYAGES SCIENTIFIQUES DANS L'AMÉRIQUE DU SUD COMMENCEMENT DU XIX^e^ SIÈCLE

Spix et de Martius. — Auguste de Saint-Hilaire. — Alcide d'Orbigny. — Wodbine Parish. — Basilo Hall. — Claude Gay. — Aimé Pissis. . . . 615

CHAPITRE XLII

EXPLORATIONS ET VOYAGES SCIENTIFIQUES DANS L'AMÉRIQUE DU SUD (SUITE) SECONDE PARTIE DU XIX^e^ SIÈCLE

Castelnau. — Marcoy. — Schomburgh. — Codazzi. — Élisée Reclus. — Le docteur Saffray. — André. 627

CHAPITRE XLIII

EXPLORATIONS ET VOYAGES SCIENTIFIQUES DANS L'AMÉRIQUE DU SUD SECONDE PARTIE DU XIX^e^ SIÈCLE (SUITE)

Le docteur Plassard. — Jules Remy et Brenchley. — Ernest et Alfred Grandidier. — Vidal Gormaz. — Paz-Soldan. — Clément Markham. — Tavara et West. — Simonin. — Chandless et la Torre. — Wiener. — Emmanuel Liais. — Mouchez. — Alfred Russell Wallace. — Bates, etc. 641

CHAPITRE XLIV

VOYAGES DE SAVANTS, DE TOURISTES ET D'EXPLORATEURS DANS L'AMÉRIQUE DU SUD SECONDE PARTIE DU XIX^e^ SIÈCLE

Louis Agassiz. — Madame Agassiz. — Biard. — Domingo Patino. — Martin de Moussy. — Demersay. 653

CHAPITRE XLV

VOYAGES D'EXPLORATEURS ET MISSIONS SCIENTIFIQUES DANS L'AMÉRIQUE DU SUD
SECONDE PARTIE DU XIX[e] SIÈCLE

Crevaux. — Guinnard. — Le comte Marazzi. — Moreno. — Bove, etc. . . . 665

LE POLE NORD

CHAPITRE PREMIER

La mer libre de glaces. — Les régions polaires. 713

CHAPITRE II

PREMIERS VOYAGES DANS LES RÉGIONS ARCTIQUES DU IX[e] AU XIV[e] SIÈCLE

Pythéas. — Découvertes des Scandinaves au Groenland ou Vinland, etc. . . 723

CHAPITRE III

Voyages arctiques dans les XVI[e], XVII[e] et XVIII[e] siècles. 735

CHAPITRE IV

Explorations russes des côtes de la Sibérie aux XVII[e] et XVIII[e] siècles. 747

CHAPITRE V

VOYAGES DE L' « ALERT » ET DE LA « DISCOVERY »

Nares et Markham. 765

CHAPITRE VI

Le voyage de La « Jeannette ». 787

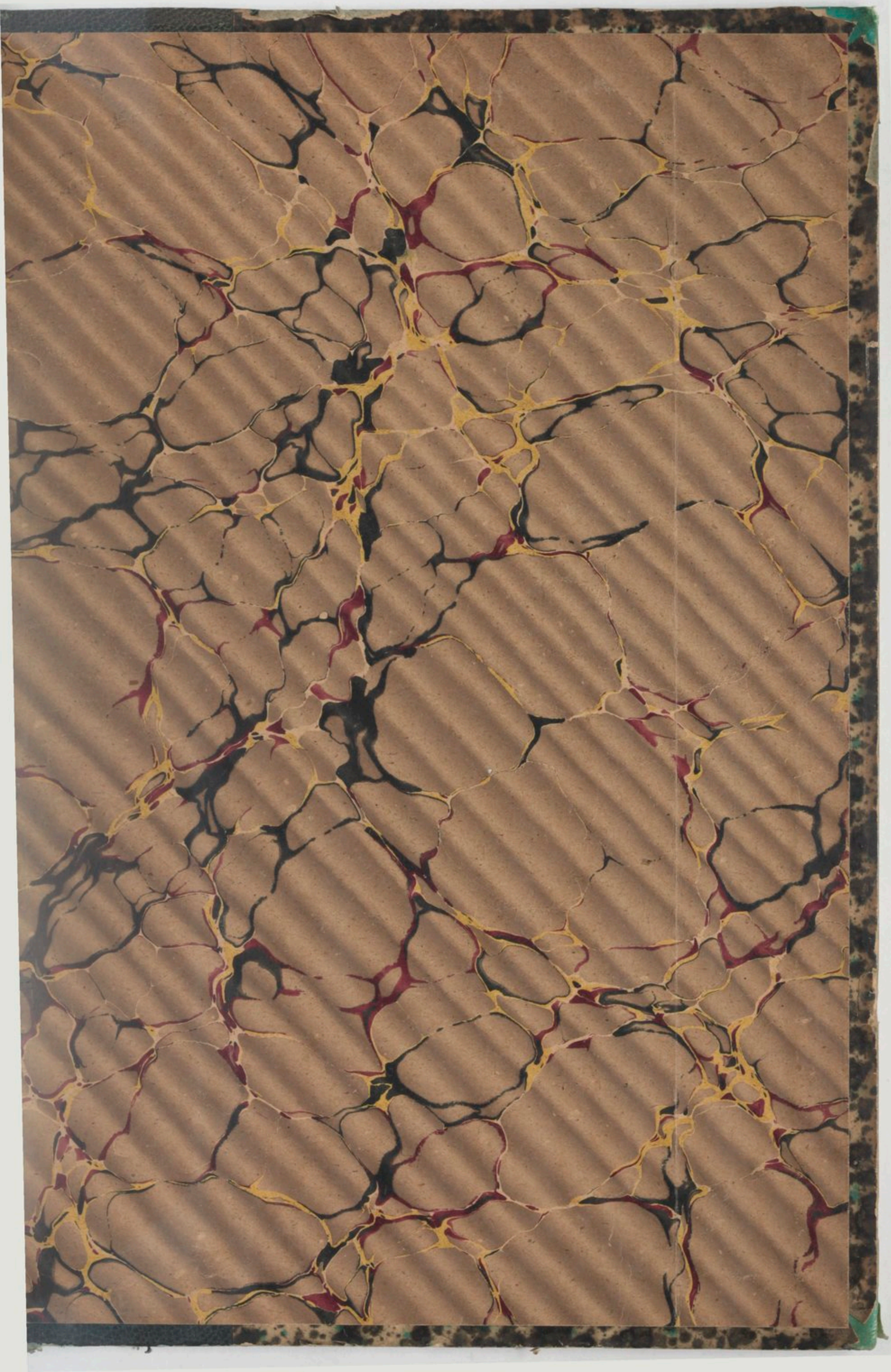
CHAPITRE VII

LES DERNIÈRES EXPÉDITIONS DANS LES RÉGIONS ARCTIQUES — LE GROENLAND

Les observatoires circumpolaires. 797

CORBEIL. — IMPRIMERIE B. RENAUDET

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 00528962 6